YALE UNIVERSITY LIBRARY

LUX ET VERITAS

THE LIBRARY OF THE

DIVINITY SCHOOL

THE DAY MISSIONS LIBRARY

MT42
J499
1895

Avis.

Voici le Recueil des Lettres des nouveaux missionnaires du Madure, que nous destinons uniquement aux parents et aux amis de ces missionnaires. Puisse-t-il exciter de plus en plus le zèle de la gloire de Dieu et du Salut des ames, consoler les parents qui n'ont pas craint de faire au Seigneur le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher, et édifier les ames ferventes qui auront occasion de le parcourir!

Que les personnes qui ont eu la bonté de nous communiquer des Lettres des Indes ne s'étonnent point de ne les retrouver pas toutes ici. Lorsque plusieurs missionnaires en envoyent, chacun de leur côté, sur le même sujet, nous nous bornons à celle de toutes qui nous paraît la plus riche de choses, en empruntant aux autres les détails qui peuvent la compléter. Nous évitons par-là les répetitions, sans rien omettre de ce qui peut attacher. A mesure que ceux qui les écrivent feront de nouveaux progrès dans la connaissance des hommes, des lieux et du langage, leurs Lettres ne peuvent manquer de devenir de plus en plus instructives et intéressantes. Dieu veuille couronner de succès les bons desseins qu'il leur inspire!

Nous aurions dû naturellement faire précéder ce Recueil de quelques observations préliminaires. C'était notre projet; et nous avions réuni des matériaux sur la Géographie de l'Inde, sur son histoire, sa religion, sur l'établissement du Christianisme dans ces vastes contrées et

et l'état dans le quel il se trouve actuellement. Nous n'avons pas eu le loisir de mettre en ordre nos recherches. Nous ne tarderons pas à le faire, et nous les enverrons aux personnes à qui ces Lettres sont destinées. Ce sera comme une introduction à l'ouvrage.

Lettre du R.P. Alexandre Martin, Missionnaire de la C. de J. au Maduré, à son frère.

Pondichéry, 28 8bre 1837.

Mon cher Adolphe,

Depuis mon retour de Portugal jusqu'à mon départ pour les Indes, vous êtes de toute la famille le seul que je n'ai pas vu. Il y a même plus de dix ans que je suis privé de cette consolation. Pour m'en dédommager, il faut que je vous écrive de préférence à tout autre, et que vous soyez le premier à recevoir des nouvelles de mon arrivée à Pondichéry. La traversée a été longue, si l'on examine le chemin que nous avons été forcés de suivre; courte, vu le peu de tems que nous avons mis à le parcourir; agréable par la variété des scènes et des tableaux que le ciel et la mer nous ont offerts tour-à-tour; pénible, par les petites épreuves que les circonstances ou les vues de la Providence nous ont ménagées; enfin heureuse, au-delà même de tout ce que nous pouvions désirer, puisque nous sommes arrivés au terme de notre navigation sains et saufs, et sans avoir éprouvé la plus légère avarie.

Ce fut le 5 juillet que je quittai Bordeaux, ayant pour compagnons le R.P. Bertrand Supérieur de la mission, et les PP. Garnier, Duranquet et Boulongne. Là j'eus encore l'avantage de voir notre cher Louis que l'idée d'une séparation qui peut-être durera autant que la vie affectait beaucoup. Il m'a fait promettre de lui écrire souvent,

et je serai fidèle à ma parole. Le bateau-à-vapeur nous conduisit jusqu'à Pauliac; là nous trouvâmes la chaloupe qui nous mit à bord de La Gloire, grand trois-mâts, de construction très-élégante et renommé comme bon voilier. Chacun y prit possession de la portion de cabane qui lui était assignée, et s'y installa le moins mal possible. Chaque cabane éclairée d'en haut, n'avait guère plus de six pieds de longueur, sur cinq de largeur et six p^ds de hauteur. Deux couchettes, plus une armoire et un porte-cuvette remplissaient bien les deux tiers de ce petit espace où l'on ne respirait qu'un air étouffé. Dans l'arrière du bâtiment il y avait encore deux cabanes plus grandes, dont l'une fut donnée à un passager de distinction, et l'autre livrée au public. Elle servait de dépense, de Bibliothèque, de Pharmacie, de volière &c. Tous ces appartements avaient entrée dans le Carré du milieu, pièce la plus aérée et la mieux éclairée. Hors le tems des repas, il nous était libre de nous réunir en ce lieu et d'y respirer les jours de pluie. Mais nous n'avons guère usé de cette liberté.

Le soir du même jour, 5 juillet, on leva l'ancre. Le lendemain, nous nous trouvâmes en pleine mer, avec le vent presque en poupe. La tour de Cordouan qui s'élevait à notre gauche, et qui fut témoin de nos derniers adieux à la chère France, disparut bientôt à nos yeux. L'air de la mer, le roulis et le tangage du vaisseau exercèrent plus ou moins leur influence accoutumée sur nos estomacs. Le malaise fut général. Trois d'entre nous payèrent le tribut dès ce jour-là même. Dieu voulut que je fusse du nombre, et même le plus incommodé. C'était pourtant mon 3e. voyage sur mer. Il n'y eut que le R. P. Bertrand et le P. Boulongne qui tinrent bon ce jour-là, et même,

quant au mal de mer, tout le reste de la traversée. Le lendemain, dans la nuit du 7 au 8, nous eûmes, dit-on, car je dormais d'un profond sommeil, un grain c.à.d. un orage bien conditionné, mais de peu de durée: éclairs, coups de tonnerre, pluie à verse, rien n'y manquait. Au milieu de tout cela, le vent fut toujours favorable, pour nous diriger vers le Cap Finistère, point le plus occidental de l'Espagne, et nous faire parcourir plus de 8 milles à l'heure.

Jusques-là il n'avait pas été possible de penser à la ste messe. Ce soin nous occupa bientôt. Le P. Bertrand se chargea d'obtenir l'agrément du Capitaine pour pouvoir la dire, et un lieu convenable à cette fin. Ce Capitaine nous offrit de bonne grâce un des angles de l'entrepont. Quelque misérable que parût ce recoin, bas et obscur, c'était cependant ce qu'il y avait de mieux pour la décence et pour la tranquillité. Aussi l'acceptâmes-nous bien volontiers. En moins d'une demi-journée, cet angle prit un petit air de chapelle. Autel, baldaquin, tapisserie tout autour, tout fut improvisé créé, disposé comme par enchantement. Nous sûmes tirer bon parti de ce que nous avions sous la main. Un énorme ballot, orné par devant d'une étoffe rouge servait d'autel; un mouchoir blanc avec une bande cramoisi formait le baldaquin et nous avions pour tenture et draperie quelques aunes de calicot suspendues tout autour. Tout était simple sans doute, mais cependant propre et commode. Que le Seigneur est bon de se rendre partout si facile à converser avec les enfants des hommes! Le 9 juillet, 8e dimanche après la Pentecôte

et le premier de notre traversée, le P. Bertrand dit seul la Ste. messe à la quelle nous nous contentâmes de communier. Un reste de roulis et l'état de notre santé ne nous permettaient pas de célébrer. Il n'en fut pas de même le jour suivant. Trois d'entre nous eurent le bonheur de monter à l'autel, et les deux autres de communier. Tel fut même l'ordre que nous gardâmes dès lors, toutes les fois que le tems nous permit d'offrir le Saint Sacrifice. Nous montions à l'autel à tour de rôle tous les deux jours et le P. Supérieur tous les jours. Liberté de s'approcher de la Ste table quand on ne célébroit pas. Nous en profitions d'autant plus volontiers que c'était toujours la principale et souvent l'unique consolation dont il nous fût permis de jouir, au milieu des fatigues et des ennuis de la traversée.

Dans l'après-midi de ce même jour, 10 juillet, nous rencontrâmes la Lize chérie, partie de Rouen 8 jours auparavant et se dirigeant vers Marseille. On se salua de part et d'autre, et La Lize fut priée de donner à la France des nouvelles de La Gloire, en signalant le parage où elle nous avait rencontrés. Nous étions alors par les 11. 25′ de long. Occid., et 45. 52′ de latid. nord. Le 11 encore quelques grains, puis calme; enfin vent du N.O. qui nous fit bientôt doubler le Cap Finistère. Nous eûmes même l'avantage de le reconnaître dans l'après-midi du 12. à cette hauteur, les vents passèrent au N.E, et furent pour nous une vraie mousson jusqu'à l'île de Madère. Le 13 et le 14 nous longions à une distance de 60 à 80 lieues par une mer belle et magnifique le royaume de Portugal, terre de souvenirs et de regrets pour la petite colonie que la Société y avait envoyée

en 1829, et qui en sortit quelques années après avec tous les honneurs de la persécution. Dieu veuille exaucer les voeux de paix et de bonheur que nous fîmes alors pour ce pays si célèbre jadis par son zèle pour la foi!

Le 16, 9e dimanche après la Pentecôte, fête de N.D. du Mont-Carmel, nous eûmes tous la consolation de célébrer la 1re messe. Pour faciliter à l'équipage le bonheur de l'entendre, on en dit une après leur déjeuner. Les 6 marins qui n'étaient pas de quart, il en vint 4 ce jour-là et les trois dimanches suivants. Ce jour-là même, à la faveur d'une mer tranquille, réunis en cercle sur le pont nous lûmes la lettre du très-R. P. Général aux missionnaires partant pour les Indes. Nous y puisâmes un surcroît de force et de courage. Puis on convint à l'amiable d'une espèce de règlement dont voici la teneur. Selon le tempérament et les besoins de chacun, Lever à 4 heures ou à 5. 1re messe à 6 et à 7. A la fin de la 2e messe, Litanies des Saints et Itinéraire. Puis tems libre ou étude à volonté. A 9 h déjeuner suivi d'une heure d'entretien. Ensuite étude privée, de l'anglais principalement. A midi, examen, office. A 2 h lecture des lettres de S. François Xavier, puis exercice de traduction ou de lecture anglaise. A 4 h office. A 5 dîner, au sortir duquel on pourrait s'amuser à contempler le coucher du soleil, les phosphorescences, les étoiles, et autres merveilles de la nature, selon que le tems le permettrait. A 8 h nous devions reprendre nos exercices de dévotion comme de coutume, de manière que chacun se trouvât clos dans sa demi-cabane à 9 h. Ce règlement a souffert diverses modifications, selon que le tems, les personnes et diverses autres circonstances l'exigeaient. Dans les parages du sud, par exemple, où les jours étaient très-courts, nous avons placé l'office à

7 h 1/2 du soir. De plus le P. Bertrand donnait chaque jour pendant une heure des leçons de mathématiques au fils du Capitaine et à un lieutenant qui réussira sans doute, puisqu'il est doué d'une volonté de fer pour s'instruire. Ce règlement sans nous fatiguer, établissait de l'ordre et de la variété dans nos occupations, nous faisait mettre à profit tous les moments de la journée, et nous garantissait de l'ennui, compagnon presque inséparable d'une longue navigation.

Le 18, à la hauteur des îles Canaries, nous reconnûmes le bon matin Gomère que nous laissâmes à gauche, et le soir nous eûmes à notre droite l'île de Fer, fameuse par son 1er méridien. Ce jour-là le vent se renforça subitement, il devint même si violent, qu'on serra une grande partie des voiles. La mer de son côté fut si houleuse et le roulis du vaisseau si dur, qu'il fallut renoncer à dire la Ste messe. Cette privation nous devenait de plus en plus sensible à mesure que nous avancions. Peut-on trouver de véritable consolation ailleurs qu'en Dieu seul? A peine eûmes-nous perdu ces îles de vue que nous commençâmes à sentir ces fameux vents alisés qui, sans fatiguer le navire, le font glisser sur une mer doucement agitée, jusqu'à lui faire parcourir régulièrement 7 à 8 milles à l'heure. Quel plaisir alors de naviguer! Plus de mal de coeur, plus de malaise; toutes les fatigues passées sortent même du souvenir. Le 20 juillet, nous étions déjà au tropique du Cancer par les 22. 50' de longitude. Il s'en fallait beaucoup que la chaleur nous incom-

modât. Un bon manteau n'eût pas été de trop, le soir surtout quand nous allions sur le pont contempler le coucher du soleil qui par la magnificence et la variété qu'il étalait, était pour nous un spectacle toujours nouveau et toujours ravissant. Que Dieu est grand et que ses œuvres sont belles ! C'est tout ce que je puis vous dire de ces merveilles que la plume et le pinceau ne rendront jamais.

Ce jour-là, à nuit close, je commençai à faire le catéchisme à deux marins qui d'eux-mêmes m'avaient demandé d'être admis aux sacrements. L'un était marié et âgé de 31 ans. Dès l'enfance jeté sur un bâtiment par son pauvre père, il n'avait jamais pu rester sur terre assez de tems pour apprendre la religion et faire la 1ère communion. L'autre, jeune homme de 20 ans, se disposait à la faire, quand la nécessité le força de s'embarquer. L'un et l'autre savaient assez bien lire, et montraient beaucoup de bonne volonté, ce qui rendait la chose facile. Un 3e jeune homme de 22 ans, qui, par son ingrate mémoire avait découragé la personne qui devait l'instruire, n'osait pas se présenter, quelque envie qu'il eût de faire la 1ère communion. La honte en lui était d'autant plus forte qu'il ne savait pas même Notre Père. On le prévint ; et le P. Boulogne qui se chargea de lui, parvint à force de soins, de patience et d'assiduité à le mettre en état d'accompagner ses deux camarades à la Ste table. C'étaient les seuls qui n'eussent pas satisfait à ce devoir de religion.

Le 22, toujours favorisés par nos vents alizés,

nous arrivâmes à la hauteur des îles du Cap-Vert. Nous eû-mes même le tems assez favorable pour reconnaître successi-vement les îles de Sel, de Bonavista et de Mayo. Quel plaisir de voir la terre quand on fait un voyage de long cours! Elle a beau se présenter sous les formes les plus hideuses, s'étaler, comme elle le faisait alors, que des rochers noirs et arides, on la dévore des yeux. Ce fut dans ces parages que nous rencontrâmes un bâtiment anglais, venant de Marseille, et allant à Liverpool. Il avait à son bord un passager assez grièvement indisposé, et il cher-chait à nous joindre. On mit la chaloupe à l'eau, et notre Docteur accompagné du Capitaine fut visiter le malade. D'après l'ordonnance on lui fit passer de l'orge, une bouteille de vi-naigre et dix pièces de volaille. Nos gens revinrent avec quelques douzaines de cigares et une bouteille de vrai Macouba, tabac des plus renommés. Presque en même tems nous rencontrâ-mes un bâtiment français, parti tout récemment des îles du prince et faisant voile pour Marseille. En abordant sur la côte d'Afrique, la fièvre jaune lui avait enlevé deux marins. Elle avait emporté peu de jours auparavant un de ses lieutenants. Tout l'équipage paraissait abattu. Notre Capitaine, accompagné du Docteur, alla visiter ses compatriotes, et les chargea de nos dépêches pour la chère France. Ils en revinrent, le Capitaine avec un joli perroquet entièrement gris, excepté la queue qui était d'un rouge éclatant; et le Docteur avec une jeune et petite gue-non à tête huppée et à longue queue. Ces deux petites bê-tes, source d'amusements pour nos gens, servirent à com-

-pléter notre ménagerie, et y prirent même la 1ère place. Outre deux animaux avides de glands, nous avions deux moutons, deux cents têtes de volaille; ajouter trois douzaines de chardonnerets, nombre de serins: plus trois chats dont deux, après avoir essuyé maintes disgrâces, plusieurs luxations et un naufrage d'abord en pleine mer, puis dans un tonneau de goudron, finirent par mourir d'epilepsie. Leur perte fut vivement sentie par un jeune homme qui ne pouvait se passer d'amusements; il s'en dédommagea en babillant du matin au soir avec le perroquet. La guenon trouva de son côté une personne assez charitable pour lui faire dresser une jolie cabane et lui préparer un bel habit de laine. C'était pour lui adoucir le passage du Cap où le froid est si rigoureux: mais la bête capricieuse ne voulut ni de l'un ni de l'autre, et elle obtint par ses résistances de loger nuit et jour dans le carré tout le tems que nous mîmes à parcourir la mer du Sud.

Le mauvais tems nous priva pendant quelques jours du bonheur de célébrer la Ste messe. Le 30, (11e dim. après la Pentecôte) le tems s'étant remis au beau, nous eûmes cette consolation. C'est dans ces parages, 5. 55' de lat. d. nord et 21 de long. que nous commençâmes à sentir les vents du S. E. et du Sud, qui sans être précisément contraires, ne laissèrent pas de traverser notre route, en nous rejetant trop à l'Ouest. Le lendemain, jour bien précieux pour nous, fête de N. B. Père Ignace dont toute la solemnité fut concentrée dans nos coeurs, quatre d'entre nous dirent la Ste messe. Le cinquième en fut empêché par un mélange de

roulis et de tangage qui allait toujours croissant, et qui finit par causer de nouveau le mal de mer à plusieurs d'entre nous. Une peur involontaire y entra bien pour quelque chose. Le sifflement des cordages, le bruit sourd des vagues qui venaient se briser contre les haubans, la mer qui déferlait avec fracas sur le pont, le craquement des mâts et des vergues, le cri des diverses cloisons qui semblaient vouloir se désunir, la chûte enfin de plusieurs objets qui, faute d'amarrage, tomboient et roulaient autour de nous, tout cela joint à un balancement continuel était une musique effrayante même pour un vieux marin tel que moi. On aurait dit à chaque moment que le vaisseau allait s'entr'ouvrir sous nos pieds et s'abîmer dans les eaux. L'air d'assurance que montraient nos gens ranima cependant notre courage. Nous crûmes pouvoir, quand l'agitation du vaisseau était moindre, dire la sainte messe. Nous avions la permission de célébrer les jours où nous aurions mare tranquillum. Il nous sembla que nous devions nous régler, non seulement sur notre jugement susceptible de se laisser dominer par la peur, mais aussi sur celui des marins. Or ils ne cessaient de nous dire que cette mer qui nous effrayait tant n'était pourtant qu'une belle mer, expression qui paraissait être la traduction littérale du mare tranquillum. Cette interprétation me valut de pouvoir célébrer le 5 du mois d'août, fête de N. D. des neiges, et anniversaire

de mon entrée dans le port de Gênes, après notre expulsion du Portugal. Quelle époque de souvenirs! Je pourrais re-gretter de n'avoir pas obtenu au milieu de la bourasque révolutionnaire qui éclata dans cet infortuné royaume, ce que j'étais obligé d'aller chercher au fond des Indes. Je me bornai à remercier Dieu de ce qu'il m'avait comme miraculeusement soustrait à tant de dangers, pour me préparer de nouvelles épreuves; et de tout mon coeur je m'ef-forçai de dire avec St. Martin: Non recuso laborem, et avec Marie, notre tendre mère, fiat. Oh! mon cher Adolphe, qu'on se sent fort quand une fois on a fait à Dieu le sa-crifice de ce qu'on a de plus cher au monde!

Le 7 Août, octave de N. S. Père Ignace, nous n'étions encore que par 2. 13' de lat. nord et 25 de long., quand tout-à coup le vent se renforça jusqu'à nous faire filer plus de 8 nœuds à l'heure; de sorte que le jour suivant, vers les 5 h. du soir, nous nous trouvâmes à la ligne. Nous en fûmes avertis par un faible coup de fusil qui détona sur nos têtes, tandisque nous étions à diner. On s'attendait à la cérémonie du baptême, sinon pour ce jour-là, vu qu'il était trop avancé, du moins pour le lendemain. Heureusement pour nous, le Capitaine avait pour principe de ne point permettre de semblables gentillesses, au passage de la ligne, dès lors qu'il avait des passagers sur son bord. L'équipage de son côté avait résolu de ne point faire les folies accoutumées, autant par res-pect pour nous que par égard pour les trois marins qui se prépa-

-raient à la 1ère communion. Il n'y eut donc pas de baptême de la ligne. Nous réservâmes même pour le jour de l'arrivée la piastre que chaque passager est comme forcé de débourser, même après l'inondation d'usage. Mais ce que l'équipage ne fit point, le Bon père La Ligne le fit lui-même. Ce jour-là et le suivant des vagues inattendues vinrent se briser sur le pont et nous mouillèrent au point que quelques-uns furent obligés de changer de vêtement. Comme nous faisions de l'anglais sur la Dunette, un coup de vent emporta le chapeau de paille du P. Bertrand. Ce tribut, outre qu'il était forcé, en valait bien un autre, à raison des chaleurs que nous éprouvions alors. Grâce aux attentions du Capitaine, le missionnaire fut pourvu à l'instant même d'un chapeau semblable. Le lendemain (10 août), le Bon père La Ligne, content sans doute de notre passage et de notre tribut, nous gratifia d'une Bonite, de deux Dauphins, de deux Dorades de 8 livres chacune, et d'un autre poisson qui en pesait autant. Ce dernier s'appelle en anglais Kingfish ou poisson royal de mer, c. à d. ce qu'il y a de plus délicat au goût. Je ne vous parle pas des vents contraires que nous eûmes après avoir passé la ligne, ni de plusieurs autres désagrements que nous éprouvâmes. Nous fûmes un peu consolés par la 1ère Communion qui eut lieu le 15 de ce mois, fête de l'Assomption. Plus tard, le mauvais temps si ordinaire dans la mer du Sud nous aurait empêchés de nous occuper à notre aise de cette grande action. Ce fut un vrai jour de fête pour les trois marins dont je vous

ai parlé plus haut. Comme Catéchiste, je fus chargé de dire la messe à la quelle communièrent ces pauvres marins, dont la ferveur et la bonne volonté me ravissaient et me dédommageaient amplement du peu de peine que je m'étais donné pour les instruire. Je m'aperçus bien que cette cérémonie qui rappelle des souvenirs de jeunesse si doux quand on est fidèle à Dieu, mais si amers quand le cœur est loin de lui, gênait bien des consciences et réveillait des remords. Espérons que la miséricorde de Dieu fera germer ces principes de foi, ces semences de grâce qu'il produisait lui-même dans les ames.

Le Dimanche suivant, 20 août fut un jour de gala pour l'équipage. Le Capitaine était en belle et bonne humeur de ce qu'enfin nous avions attrapé les vents du N.O. qui devaient nous faire courir vers le Cap de Bonne Espérance. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Dans la nuit les vents changèrent. Enfin le 25, fête de S. Louis nous eûmes pour nous les vents et les étoiles, à part quelques jours mauvais, quelques grains &c. Nous en fûmes bientôt dédommagés par la vitesse avec la quelle volait le navire. C'était au point de faire nos 70 lieues par jour. Ce jour-là même nous nous trouvâmes à la hauteur de ce fameux Cap, qui, conformément au nom qu'il portait jadis, est, et sera toujours le Cap de la tourmente. Cependant il fut pour nous le Cap de Bonne Espérance, tant nous fûmes heureux en le passant. Mais quels orages

nous eûmes alors, et quelle mer! C'eût été un ravissant spectacle pour d'autres amateurs que nous. Toutes les voiles étaient serrées, excepté la Misène et le grand-Hunier. On avait même pris deux ris à ce dernier. Comme ces deux voiles fatiguaient sous l'impression du vent que nous eûmes constamment en poupe durant 8 jours! Autour de nous quelles vagues et quelles belles hauteurs! C'étaient des montagnes d'eau qui s'élevaient à pic, se pressaient, se repliaient les unes sur les autres, et se succédaient avec une rapidité effrayante. En les voyant se former à deux pas de nous et menacer de nous engloutir, on se sentait saisi d'effroi. On l'était également quand disparaissant tout-à-coups comme par enchantement, elles nous laissaient suspendus sur des abîmes. Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.! C'était bien le cas de le dire; et cet élan de surprise sortit souvent de notre bouche. Non il n'est rien d'aussi beau, d'aussi grand, d'aussi majestueux que ces révolutions subites qu'éprouve un bâtiment qui perché d'abord sur un mont de vagues, se voit tout-à-coups précipité et enfoncé dans des gouffres.

Les premiers jours il me fut impossible de commander au sentiment de crainte qui me dominait. Peu-à-peu je finis par contempler de sang froid ce sublime spectacle, surtout quand l'expérience m'eût fait voir avec quelle habileté La Gloire manœuvrait au milieu d'une mer furieuse: Elle mérite bien et son nom et sa réputation.

Malgré la beauté de cette scène, j'aurais bien voulu m'en trouver à mille lieues : mais impossible de m'y soustraire, même en me tapissant dans ma cabane. Et c'était là que je trouvais le plus de motifs de crainte. Car outre le sifflement affreux des cordages, le bruit sourd des voiles, les cris plaintifs des mâts et des vergues, et les coups de mer que le bâtiment recevait à chaque instant, un roulis plus fort que jamais était-là continuellement pour tourmenter et effrayer tout-à-la-fois. En pareille situation, que la vie est pénible sur mer! comme on est ballotté, quelque soin que l'on prenne la nuit comme le jour, pour trouver quelque tranquillité! Que de fois on roule de droite à gauche et de gauche à droite, au risque de se briser la tête contre le premier objet qui se rencontre! Cette position, quelque pénible qu'elle soit, a cependant son côté plaisant : quoi de plus divertissant en effet que de voir des passagers réunis autour de la table de roulis pour prendre leur repas, au milieu de ces tourmentes capricieuses! Et puisque j'ai nommé la table de roulis, il me vient dans l'idée de vous la faire connaître plus en détail. Imaginez-vous une table ordinaire sur la quelle on met une autre table percée de vingt trous de différentes grandeur. Ces trous servent à placer l'assiette, le verre le couteau et autres choses semblables. Comme cette 2de table est posée à 2 pouces de la première, l'intervalle offre des enfoncements capables de retenir les objets qu'on y dépose, et de les assurer contre le roulis ou mouvement continuel du navire). Cette table est nécessaire même lors qu'on a

bon vent: alors on marche avec toutes les voiles, et le vaisseau est tellement incliné que rien ne pourrait tenir sur un plan uni. Elle l'est bien plus lorsqu'on est secoué par la tempête ou par des vents irréguliers. Pour avoir une idée de ce qui se passe alors, figurez-vous une douzaine de manequins qui, à peine installés sur des tabourets et non sur des chaises car ce serait bien pire, se meuvent sans cesse, s'inclinant tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, et quelquefois en cercle et en tout sens. Concevez-les surtout, au milieu de cette perpétuelle oscillation tenant dans leurs mains un vase quelconque rempli de liquide, et s'efforçant comme par saccades de le mettre en lieu de sûreté; et vous aurez quelque idée des scènes journalières que nous avons eues sous les yeux dans les parages du Cap, et dans les quelles nous avons été plus que témoins. Un coup de vent plus fort qu'à l'ordinaire vient-il à troubler l'équilibre? vous voyez à l'instant les convives qui ont les mains libres s'emparer, l'un de la bouteille, l'autre d'un plat qui déborde et inonde le voisin; qui tient en l'air son assiette, qui ramasse son attirail de table emporté par le roulis. L'artiste le plus habile ne pourrait dépeindre exactement les poses singulières et grotesques de tous ces malheureux en convulsion, et employant toute leur dexterité à sauver du naufrage la portion qui leur est assignée. Ils n'y réussissent pas toujours! que de fois nous avons vu le potage et le vin fuir par la tangente et déferler sur la table et sur les habits! Les vieux marins, ceux

qui sont le plus faits avec ce genre de ballottement y sont trompés. Jugez des scènes que doivent offrir ceux qui l'éprouvent pour la 1ère fois! Il faut de plus avoir des estomacs robustes pour résister à tant de secousses subites et irrégulières.

Le 11, ce gros vent et cette grosse mer tombèrent tout-à-coup. Nous profitâmes du premier moment de calme pour dire la Ste Messe. Un grain venant à nous menacer, et me trouvant déja à l'autel, j'eus seul le bonheur de célébrer; les autres communièrent. Nous remerciâmes Dieu de nous avoir fait doubler le Cap, sans éprouver la plus légère avarie. Nous le fîmes avec deux fois plus de ferveur le lendemain, quand nous rencontrâmes La Diane, qui les jours précédents, en passant le Cap, presque par la même latitude que nous, avait eu le bout-dehors du grand-foc emporté par un coup de mer, et avec lui un de ses matelots. Sur le champ le Capitaine fit mettre à l'eau une chaloupe, et 4 hommes des plus vigoureux furent au secours du naufragé. Mais hélas! La chaloupe ne put se soutenir sur une mer aussi furieuse. Elle et ceux qui la montaient furent engloutis sous les yeux de leurs compagnons. C'est ce que nous appîmes de la bouche de son Capitaine, Mr. Ireland qui nous rejoignit ce jour-là pour nous faire part de son infortune. Un pareil malheur et quelque chose de plus pouvait arriver à La Gloire. Si nous en avons été préservés, c'est à vos bonnes prières, mon cher Adolphe, à celle de nos Pères et Frères d'Europe et de tant de Bienfaiteurs que nous en sommes redevables.

Cependant le froid qui avoit commencé à se faire sentir, depuis environ 15 jours, devenait de plus en plus incommode, surtout quand il nous arrivait quelque grain: ce qui n'est pas rare au-delà du tropique du Capricorne. L'humidité d'ailleurs que la mer en déferlant sur le pont entretient dans tout le bâtiment est pire que le froid. Il est impossible de s'en délivrer. Nous regrettâmes beaucoup d'avoir pris des vêtements si légers. Nous n'eûmes pas peu à souffrir. Je ne dis ceci que pour avertir ceux qui viendront partager nos travaux de prendre mieux leurs précautions. qu'ils soient sages à nos dépens. Cette époque de patience dura plus d'un mois; car notre Capitaine, familiarisé avec ces mers, nous fit courir par la même latitude du Sud 38., jusqu'au 63 de long. orient., parage où nous n'arrivâmes que le 22 de ce mois. Là seulement il dirigea sa route un peu vers l'E.N.E. jusques par les 72 de long. orient. Son but était d'aller chercher parmi les vents variables du pays ceux du Sud. E. Il les trouva plus promptement encore qu'il ne les attendait; car nous les eûmes le 28 de ce mois, c.à.d. 16 jours après avoir doublé le cap. C'est le cas de rendre justice à son habileté et à sa prudence. Je ne veux pas dire cependant que les prières qui se faisaient pour nous en tant de communautés, et les messes qui se célébraient sur le vaisseau n'aient pas contribué à nous obtenir des vents favorables. Ce serait ingratitude de notre part. Ce serait démentir la prophétie qu'un des amis du Capitaine lui fit le jour même de notre départ. 'quand on a des prêtres à bord, on n'a rien à craindre.'

J'omettais une chose des plus intéressantes de ma Relation, si je ne vous disais rien d'une récréation bien singulière

que la Providence a daigné nous ménager souvent dans le cours du voyage, surtout au passage de la ligne. Qui de nous aurait pu s'imaginer en s'embarquant, qu'il allait assister à des feux d'artifice? C'est cependant ce qui nous est arrivé bien des fois. Oui, des feux d'artifice, mais admirables! auprès desquels ceux du château S. Ange et de la coupole de St. Pierre sont mesquins. Feux d'artifice allumés dans les ondes, durant autant que la nuit; et offerts gratis à quiconque veut les voir. J'en avais bien une idée avant de les connaître par experience. Un de nos ancient missionnaires du Madurè, (Le P. Bouzes) en parle dans la relation de son voyage. (Lettres édif. et cur. T. 6, pag. 352, édit. in-8°) sans trouver la raison de ce phénomène. Les Physiciens en parlent aussi et en donnent l'explication, attribuant ces feux à la phosphorescence animale de certains polypes, ou animalcules, ou du frai du poisson. Mais aujourd'hui en reconnaissant combien la réalité est au dessus de tout ce que j'avais conçu, je ne puis me payer d'une explication qui est si fort au dessous de la vérité. Elle peut bien rendre raison de la lueur phosphorescente qui recouvre uniformément certaines plages, et des bancs très-étendus, tels que celui que nous avons traversé ces jours passés; mais non pas, à mon avis du phénomène qui s'observe autour du vaisseau, et dans les pointes où les vagues se brisent entre elles. Là ce n'est plus seulement une belle lueur, mais au milieu de cette lueur se présentent des milliers d'étincelles, grand nombre de feux qui ont jusqu'à 2 ou 3 pieds de diamètre. Ces feux qui paraissent à la surface de l'eau brûlent pendant

quelques secondes, quelquefois une ou deux minutes, puis s'éteignent, à peu près comme le gaz hydrogène phosphorique dans nos cabinets de chimie. La ressemblance de ce phénomène avec la combustion de ce gaz me porte à croire que les matières animales indiquées par les auteurs ne contribuent au phénomène qu'en fournissant le phosphore; à cela se joint l'hydrogène qui, dégagé de l'eau par le froissement, se combine avec le phosphore, et vient s'enflammer à la surface en plus ou moins grande quantité. Ce qui nous confirme cette explication, c'est que j'ai vu constamment qu'en frappant l'eau la plus obscure, on en fait jaillir les mêmes étincelles et les mêmes gerbes de feu; sans doute parceque ces coups dégagent l'hydrogène qui s'unit ensuite au phosphore caché dans cette eau. Au reste, quelle que soit la vraie cause du phénomène, je vous assure qu'il offre un spectacle ravissant qu'il m'est impossible de vous dépeindre. Je laisse après tout aux Physiciens le soin d'en chercher et d'en découvrir la véritable cause, si celle qui s'est présentée à moi ne vous satisfait pas pleinement. Je laisse également aux naturalistes le soin de vous parler de ces nombreux oiseaux que l'on aperçoit dans les parages du Sud, des Alcyons, des Goelettes, des Fous, des Paille-en-queue, des Cordonniers, et autres. Ces noms du reste indiquent assez la nature et le caractère particulier des oiseaux qu'ils désignent. Les seuls qu'il ne doit pas permis de passer sous silence, ce sont les jolis Damiers et les majestueux Albatros,

Rien de plus amusant que de voir les premiers escorter un bâtiment des semaines entières. A peine l'ont-ils aperçu qu'ils viennent en foule voltiger autour des mâts avec la rapidité de l'hirondelle. C'est alors un délassement pour le passager de voir ces oiseaux se jouer dans le sillage du bâtiment, et saisir avec une vélocité admirable les plus petits morceaux de pain qu'on leur jette. C'est de leur plumage marqueté de noir et de blanc, et présentant à l'œil la figure d'un jeu de dames que leur vient le nom de Damiers. Mais rien n'est beau comme l'Albatros, autrement appellé mouton du Cap, parceque d'ordinaire il a la plus grande partie du corps d'une blancheur uniforme. De loin il imite assez bien la crête des vagues d'une mer moutonnée que de majesté dans son vol! Que d'aisance! Cependant quand il veut s'élever ou s'abaisser, avancer ou reculer, malgré le vent et l'orage! Il est remarquable par sa grosseur; il l'est encore plus par son envergeure, qui n'a guère moins de 11 à 12 pieds. Les Damiers n'en ont pas plus de trois. Ces uns et les autres sont nés, ce semble, pour ne jamais se reposer, tant ils paraissent peu fatigués de leur vol presque continuel. C'est toujours sur l'eau qu'ils vont prendre du repos, même dans le tems où la mer se montre avec toutes ses fureurs. Grâce à la substance huileuse dont ils sont naturellement enduits, on les voit dans les grosses mers mépriser les vents et les tempêtes et surnager toujours au milieu des montagnes d'eau qui paraissent devoir les engloutir. Quelques efforts que fissent nos chasseurs

ils ne purent prendre que quelques Damiers ; ce fut à la ligne tout comme on prend les poissons. Peu importe que l'hameçon s'enfonce dans l'eau. A peine l'appât est-il jeté à la mer et aperçu, que les Damiers s'y précipitent en foule, plongent, et se disputent à qui mordra le premier. Une fois pris et mis en liberté sur le pont, ces oiseaux dont le vol est pourtant si rapide, peuvent à peine marcher, encore moins s'envoler. Cela tient à leurs pattes qui sont trop courtes en proportion de leurs ailes. Ils ne peuvent reprendre leur essor qu'autant qu'ils sont perchés sur quelque éminence ou sur la crête de quelque vague. Parmi ces Damiers que nous prîmes, il s'en trouvait un déjà fait prisonnier à bord d'un navire Anglais, ainsi que l'annonçait un écriteau de cuir qu'il portait au cou. On ne put pas en savoir davantage, le tems et l'eau de la mer ayant effacé une partie des caractères. Nous en mîmes aussi deux en liberté avec des écriteaux de parchemin, sur lesquels sont consignés le nom de la Gloire et celui de son Capitaine, son état sanitaire et sa destination, sans oublier de constater le jour, le mois, l'année, les degrés de long. et de latit. où les pauvres bêtes avaient été prises et relâchées. Un navire faisant voile pour la France aurait été sans doute plus conforme à vos vœux et aux miens. Il me tardait autant de donner de mes nouvelles à des parents sincèrement aimés, qu'il pouvait leur tarder à eux-mêmes d'en recevoir.

Depuis le 28 septembre, nous avions les vents tels que notre Capitaine nous les avait promis. Du N.O., ils étaient passés

au S.E. et ils s'y fixèrent plus de dix jours. Ces vents qui nous faisaient parcourir plus de 9 milles à l'heure furent pour nous une mousson, et quelque chose de plus. Le Capitaine était fou de joie. Par un vent aussi régulier il n'avait pas à s'inquiéter des variations de la route, ni de l'inconstance du tems. L'équipage au contraire qui croit ne gagner jamais plus que lorsque les traversées sont longues, pestait, jurait de voir le bâtiment aller si bien et si vîte. Il nage, disaient-ils, comme un oiseau; il vole comme un nuage. quoi! toujours courir sans éprouver la moindre avarie! Il n'y a qu'un vieux loup de mer qui en soit capable.... C'est ainsi qu'ils désignaient le Capitaine. Il était en effet un vieux loup de mer, puisque dès son enfance il avait été jeté dans la marine, jusqu'à devenir sous l'Empire Lieutenant d'un Corsaire. Après avoir passé plusieurs années dans les prisons d'Angleterre, il servit quelque tems sur des navires de guerre, puis enfin il commanda des bâtiments marchands. Trois naufrages qu'il fit dans cette dernière époque de sa vie l'ont rendu habile et prudent aux dépens de sa fortune. Pour nous, au milieu d'une course si régulière et si rapide, nous regrettions beaucoup de ne pouvoir pas dire la ste messe. Le grand roulis, les coups de mer, les grains nous en empêchaient. Cette fois ce sacrifice fut bien coûteux parcequ'il fut bien prolongé. Il dura du 28 7bre au 7 8bre; il fut encore d'autant plus pénible que nous vîmes s'écouler et nous échapper une série de belles fêtes, celles de St. Michel, du St. Rosaire, de l'Ange-Gardien, du 1er vendredi du mois &c.. Enfin le 7, le vent fléchit et nous pûmes tous offrir le S. sacrifice ou communier. Nous étions alors par les 4.35' de latit. Sud et par 80 de long. orient.. A midi nous avions le soleil par 89 degrés

d'élévation. Il est rare qu'on puisse le rencontrer par une aussi grande hauteur.

Depuis ce tems-là nous commençâmes à avoir assez fréquemment des calmes. La chaleur était étouffante, et durait tout le jour. On s'en dédommageait la nuit, en prenant le frais sur le pont. Mais que de fois l'humidité et la pluie nous forcèrent de rentrer dans nos cabanes, malgré le mauvais air quon y trouvait! Je m'y plaisais cependant en pensant à cet air mal sain que j'avais déja respiré dans les hôpitaux portugais, et que je devais encore avoir lieu de respirer plus d'une fois en me vouant au service des Parias. Quelques raffales ou brises de vent jointes aux courants qui règnent dans la mer des Indes, nous firent passer la ligne le 11 8bre, par 86 de long. orient. Dans ce second passage, il ne fut pas plus question de baptême que dans le premier. Nos gens étaient trop peu d'accord entre eux pour se divertir. Le changement de tems avait fait changer leur humeur. L'équipage riait de voir le bâtiment rester des journées entières sans faire un pas; et les Chefs à leur tour trépignaient de stationner si près du terme. Ce n'était pas tant le calme que l'inconstance du vent qui les contrariait. Ils s'attendaient à l'avoir à l'Est; mais la mousson n'étant pas formée, le vent souffla par intervalles et fit plusieurs fois le tour du compas sans jamais se fixer jusqu'au 20 où, sans être tel qu'on l'attendait, il fut assez favorable pour qu'on ne déviât pas.

Dans l'intervalle, le 15 nous eûmes ce qu'on appelle un calme plat. La journée devait être longue et pénible. Fort heureusement un petit drame vint nous distraire de l'ennui, et même de la

chaleur. Pour la 1ère fois nous vîmes des requins. Trois se présentèrent, et trois furent pris. Les marins redoutent trop ces monstres pour leur faire grâce. Ce qui donna l'éveil à l'équipage sur la présence du premier fut un pilote aperçu le long du bord de l'avant. C'est le nom d'une sorte de poissons d'un pied de longueur, de couleur bleu zébré, qui servent d'escorte au requin et vivent avec lui dans une espèce d'intimité. Ce sont des éclaireurs, grâce à leur vue perçante. Pour prix de leurs services, il les défend contre leurs ennemis. Le requin est également accompagné de Sucets, poissons parasites qui se collent à son corps, et vivent de sa substance. Les uns et les autres ne passent guère le nombre de 18 à 20 en tout. Le premier requin annoncé fut pris, hallé et mis en pièces sur l'heure même. Nous étions dans notre chapelle occupés de nos exercices de piété, quand la chose eut lieu. Nous n'en vîmes que les suites. Dans l'après-midi, comme en dédommagement et en récompense du sacrifice que nous avions fait le matin, la même scène se renouvella deux fois. Sur les 2 h, le Timonnier aperçut autour du Gouvernail un pilote. Aussitôt de crier au Requin, et tout l'équipage fut sur pied en un clin d'œil. D'un des sabords de l'arrière, je fus témoin de ce genre de pêche si nouveau pour moi. Déjà un énorme croc, muni d'un gros morceau de lard avait été jeté dans l'eau, au lieu même où le Pilote avait paru. Au bruit et à l'odeur de l'hameçon, le pilote se présente, fait un demi-tour pour flairer le butin, et le trouvant à son goût, il court sur-le-champ en donner avis à son maître. Celui-à ne tarde pas à se rendre à l'invitation. Je le vois arriver ce monstre affreux, à la profondeur de deux brasses seulement, nageant avec beaucoup de grâce, et escorté de 10 à 12 de ces pilotes qui

frétillent autour de lui, passent et repassent sans cesse autour de ses mâchoires, et s'amusant sur son dos, sous son ventre, sur sa tête, et sur sa queue. A la vue de l'appât il s'élance, et d'un seul trait, croc et lard tout est happé et englouti dans ses entrailles. Un demi-tour qu'il fait sur lui-même annonce qu'il est fortement cramponné par la mâchoire supérieure. Furieux, il s'agite en tout sens pour essayer de rompre le lien qui le retient. Mais nos gens se hâtent de dérouler la corde fatale pour le laisser s'épuiser par ses propres secousses. Quelques moments après, ils le ramènent à fleur d'eau pour achever de le perdre en le noyant. Enfin quand il a bien largement et terminé toutes ses évolutions, à l'aide d'un noeud coulant qu'on fait glisser par l'émérillon on l'amarre fortement à la queue avec un gros câble. Puis on le traîne sur le côté du bâtiment, et on le hisse sur le pont au milieu des cris de joie et de triomphe. Là nouvelles secousses. L'animal s'ébranle par saccades, se tord sur lui-même et donne des coups de queue effrayants. Tout le monde recule de cinq pas. Ce dernier effort de rage fait, deux marins se jettent sur la queue où semble résider toute la force de l'animal et la séparent d'un trait. Deux autres lui tranchent la tête; et sur-le-champ on fait de son corps une horrible boucherie. Sa chair blanche, coupée par lambeaux, est mise quelque tems dans la saumure, puis exposée au soleil, pour servir de gala à l'équipage qui s'accommode assez de ce genre de mets.

L'autopsie de ce second requin n'était pas encore terminée, quand un 3e osa se présenter à tribord du bâtiment toujours précédé par un de ses pilotes. Sur l'heure même, il fut

pris amarré, hissé et mis en pièces. C'était sans contredit le plus gros; il avait plus de dix pieds de longueur, et pesait bien près de 100 livres. Les parages où nous étions ne permettant pas de faire de plus amples provisions, nos marins ne conservèrent de ce dernier que l'épine du dos; (on en fait des cannes très-estimées), et la mâchoire, pièce la plus curieuse de ce monstrueux animal. On y comptait jusqu'à six rangées de dents, tant dans la partie supérieure, que dans celle de dessous. Ces dents de forme triangulaire, n'avaient guère plus de 4 à 5 lignes à leur racine. De chaque côté elles étaient délicatement échancrées jusqu'au sommet, de manière à imiter la scie, quand le jeu des mâchoires les force de s'engrener les unes dans les autres. Il n'y a ordinairement que les deux premières rangées qui soient droites; les autres sont rabattues, et elles ne se redressent sans doute qu'autant que l'animal en a besoin. Grâce à ces petites scènes, la journée passa plus vite.

Les jours suivants furent remarquables par des calmes, des pluies et quelques raffales de vent qui se succédaient avec non moins de rapidité que de régularité. Le tout ne servait qu'à déconcerter les Chefs dans leurs calculs et à lasser les marins par le changement continuel d'amarres et de direction. En pareil cas, beaucoup cessent qui peuvent et savent posséder leur ame en paix et dire un bon fiat voluntas tua. Dieu montre bien, quand il le veut, qu'il est seul maître, et il fait si bien sentir aux hommes le besoin qu'ils ont de son secours! Le 18, la rencontre d'un brick arabe, parti peu de jours auparavant de Porto Novo, lieu peu distant de Madras, et allant je ne sais où avec ses 120 passagers, demi-nuds et d'un teint fortement cuivré, nous

des essaims de papillons et de demoiselles, d'hirondelles et de bergères nous annoncèrent l'approche des terres. Nos gens armés de leurs compas mesurèrent plusieurs fois leurs cartes marines, firent de nombreux calculs; mais toujours trompés par les courants, nous nous trouvions plus à l'Est que nous ne le pensions. Notre disgrâce était de n'avoir que les vents d'Ouest ou de N.O. qui nous empêchaient d'aller en route. Enfin Dieu eut pitié de nous cette longue station accompagnée tour-à-tour de pluies et de chaleurs eut une fin, comme l'ont toutes les choses de ce monde. Le 22 8bre une bonne brise du S.O. serrée de très-près, fut plus que suffisante pour nous diriger sur l'O.. où devait se trouver pour nous le lieu vers lequel nous soupirions tous pour des motifs bien différents. Le 23 fut un jour de perplexité et de sollicitude. Le Capitaine avait annoncé par ses calculs que ce serait le dernier jour de notre traversée, et qu'à la nuit nous nous trouverions dans la rade; les marins disaient de leur côté à qui voulait l'entendre qu'ils sentaient la terre, et que nous la verrions de jour. Le maître de l'équipage perché sur le mât du grand-perroquet, s'écrie tout-à-coup d'une voix de Stentor: terre, terre. quel moment! on est presque ivre de joie. Nous étions à dîner quand la nouvelle nous en fut donnée par les marins eux-mêmes qui, sûrs d'obtenir un surcroît de vin pour ration, couraient d'un bord à l'autre en criant à qui mieux mieux terre, terre; et chacun de la décrire plutôt d'après ses vieux souvenirs que sur ce qu'il en avait vu. La nouvelle étant confirmée par le témoignage du Second et du Lieutenant, nous pûmes nous livrer à toute notre joie. Le Capitaine

pleurait presque de tant de bonheur. Nous aussi nous pleurions par un sentiment de reconnaissance envers Dieu qui nous avait conduits avec un soin paternel aux portes de cette terre promise, désormais notre unique patrie, et le théâtre de nos travaux. Alors plus que jamais le nom du grand Xavier, notre Protecteur et notre Père fut fréquemment invoqué. Avec quelle ardeur nous lui recommandions notre ministère, nos ames et tous les intérêts de notre mission!

A 8h. à la lueur du phare, qui ce jour là nous tint lieu de lune, on reconnut Pondichéry, et on jeta l'ancre à la distance d'une petite lieue, par 10 brasses d'eau. Le sommeil, cette nuit, ne fut ni long, ni profond. Il nous fallut d'ailleurs prendre part aux rafraîchissements que le Capitaine, dans l'épanchement de la joie, ne manqua pas de donner à son monde. Le lendemain, de grand matin, à bord même du bâtiment, nous dîmes la messe d'action de grâces. Quel beau jour! Nous célébrions la fête de S. Raphaël, fête qui désormais nous rappellera notre entrée dans notre nouvelle Mission. Nous nous occupâmes ensuite du débarquement, grande affaire pour tous ceux qui viennent la première fois à Pondichéry, eu égard à la mauvaise rade, et à la multitude d'Indous entre les mains desquels on tombe en arrivant. Heureusement pour nous que le P. Boulogne, qui s'était réservé pour dire la 1re messe à terre, put sur les 7 heures s'embarquer avec l'officier de Marine, et aller annoncer à qui de droit notre arrivée. Mgr qui nous attendait depuis long-tems envoya dès l'instant même un Prêtre Missionnaire qui nous délivra de toute sollicitude. Il fut pour nous ce qu'on appelle ici un Doubachi, ou maître d'hôtel. Il arriva sur les 9h. amenant une chélingue du Gou-

vernement, espèce de Gabare très-haute, dont toutes les pièces sont cousues ensemble avec de la paille et du bitoud, sans qu'il y entre un seul clou. Dix rameurs vigoureux, dont l'habillement se réduisait à quelques lambeaux de toile blanche nous conduisirent au port avec nos effets en moins d'une demi-heure. Rien de risible et d'étourdissant, comme la musique de ces rameurs. Depuis le premier coup de rame jusqu'au dernier inclusivement, ils ne cessèrent de chanter et de crier à pleine bouche, soit pour manœuvrer avec plus d'ordre, soit pour s'animer les uns les autres. Quand la chelingue, faute d'eau, ne put plus avancer, nos gens descendirent lestement, et profitant des vagues qui viennent se briser sur le rivage, ils la traînèrent hors de l'eau, aussi loin qu'il leur fut possible. Puis, un par un, nous fûmes transportés sur une chaise à bras, et mis à sec parmi des nuées d'importuns. Là se trouvèrent des hommes de confiance, attachés au service de M gr., lesquels, sans que nous eussions besoin de dépenser une seule parole, firent débarquer nos effets avec beaucoup d'ordre, moyennant quelques coups de bambou sagement distribués. Etant solidaires de tout, ils devaient agir en maîtres. C'est ce qu'ils firent en arrangeant et comptant eux-mêmes les paquets et en les confiant à des porteurs de leur choix. Ceux-ci une fois chargés et mis en bon ordre, furent suivis de près. Nous escortions à pied la caravane, au milieu de la foule accourue pour nous voir. Quelques Français peut-être auront eu envie de rire, en nous voyant traverser leur ville blanche avec notre costume séculier et nos barbes qui datoient de 110 jours. Il n'en fut pas de même des bons Indiens. Les Chrétiens surtout

paraissaient tout contents de nous voir, et s'inclinaient profondément devant nous en signe de respect. Nous répondions à leur salut, en nous découvrant la tête, c.à.d. par une impolitesse, car l'usage indien veut qu'on se couvre pour saluer, et qu'on reste constamment couvert, quand on est en présence du public.

Notre 1ère visite fut à la grande et magnifique eglise que nos Pères firent jadis construire dans la ville noire. De là, nous entrâmes dans leur ancien Collège, bâtiment qui tient à l'église, et qui, ruiné à demi par les Anglais, sert encore de palais épiscopal et de Séminaire. Là nous nous jetâmes aux pieds de Mgr. de Drusipare, pour lui faire hommage de notre dévoûment et de nos personnes. Vous exprimer la bonté, l'affection, la cordialité avec la quelle nous avons été reçus serait chose impossible. Son premier mot a été que nous mettions pied à terre chez nous. C'était un compliment sans doute qu'il nous faisait en nous parlant ainsi; cependant il est vrai de dire que dans aucune de nos maisons d'Europe nous n'eussions été mieux reçus que nous ne l'avons été ici. Après un assez long entretien sur l'état de la chère France, Mgr qui, tout Evêque qu'il est, prend plaisir à vivre en simple missionnaire, fut toute la journée occupé de nous et de nos affaires. Lui-même nous installa dans les chambres qu'il nous destinait depuis long-tems, nous servit de truchement et de Mentor dans les affaires que nous eûmes à traiter avec les Indiens en un mot, il ne dédaigna pas de nous rendre tous ces menus services

que nous recevons chez nous de la part d'un bon, charitable et zélé Ministre. Jalous de grossir la petite communauté qui pour le moment se réduisait à deux Prêtres seulement attachés au service, l'un du Séminaire Malabare, l'autre de l'église, et d'un missionnaire rappelé à Pondichéry pour raison de santé, Mgr. nous fit accepter sa table, et désira en même tems que nous prissions part aux exercices de la maison, sans préjudice toutefois de nos règles et de nos usages. Nous voilà donc depuis trois jours en communauté avec sa Grandeur. Le règlement de la maison était on ne peut plus conforme à celui qu'on suit dans nos Résidences; il vous est facile de deviner comment je vis ici. Seulement au lieu des Litanies des Saints, Mgr. nous fait réciter le chapelet avec lui, en nous promenant tous les cloîtres. Les repas commencent par la lecture du Nouveau Testament. Ils se terminent, le dîner par le Martyrologe, et le Souper par un chapitre de l'Imitation de N. S. Dans l'intervalle on parle des mœurs et coutumes de l'Inde, des précautions à prendre dans l'exercice du Saint ministère, et de mille autres choses fort utiles pour nous. Suit la visite au S. Sacrement, la récréation &c. Tout se fait en un mot comme chez vous, depuis 4h. du matin jusqu'à 9h. du soir. Quoique je ne sois ici que depuis si peu de tems, je ne finirais pas encore ma lettre, si je voulais vous exprimer tout ce que je sens à la vue de cet excellent Evêque qui, par humilité, affecte de n'être avec les siens que primus inter pares. Ce que nous avons déja vu et sçu de lui vaut plus encore que tout ce que Mr. Dubois nous avait dit en sa faveur.

Dispensez-moi de vous donner des nouvelles des Missions établies dans ce pays. Pour cette fois, il vaut mieux que je me taise; car je tiens à vous dire des choses exactes et certaines. Je ne vous parlerai pas

des Indiens, ni de leurs us et coutumes, dans la crainte d'avoir plus tard a rétracter une partie de ce que je pourrais vous dire présentement. Peut-être aussi aurai-je à ajouter bien des choses à ce que j'ai lu et appris sur ce pays. D'ailleurs pour le moment je suis au milieu de ce peuple comme une statue, ou si vous voulez, comme un enfant qui ne parle pas encore, et qui ne connait pas la valeur des sons qu'il entend. Dans ce cas, mon devoir est de me taire. Toutefois prier Dieu, mon cher Adolphe, qu'il nous tire promptement de cet état d'enfance moi et mes confrères, afin de nous rendre utiles à tant de milliers d'Indiens qui ne se perdent que faute de secours. Le champ est vaste; la moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Il n'y en a pas même du tout dans la plus grande partie des terres. C'est ce que Mgr. ne cesse de nous répéter. Il s'est même plaint de ce que nous n'étions que quatre. que ne sommes-nous des Xaviers, et notre petit nombre vaudrait autant qu'une armée de missionnaires! Sa Grandeur espère que de nouveaux sujets viendront l'année prochaine grossir notre petite colonie. C'est son vœu. c'est aussi le nôtre. Puisse-t-il être entendu de ceux qui, après Dieu, peuvent l'exaucer!

Adieu, mon cher Adolphe; adieu de même à toute la famille. Assurez-la que je me porte bien, très-bien, on ne peut mieux. Il en est de même de mes chers compagnons de voyage. Penser à moi aussi souvent que je pense à vous et n'importe la distance qui nous sépare, nous serons toujours présents l'un à l'autre. Remercier nos amis

des vœux qu'ils ont adressés au ciel pour l'heureux succès de notre navigation. Nous espérons de leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames qu'ils continueront à prier pour nous et pour notre chère mission.

Votre tout dévoué frère

Alexandre Martin Miss.re de la C.de J.

Lettre du P. Bertrand missionnaire de la Compie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compie

Pondichéry ce 27 février 1838.

Mon R. P,

P. C.

Vous avez sans doute déja reçu de nos nouvelles. Vous saver que nous avons fait une fort heureuse traversée, et que nous sommes enfin arrivés à Pondichéry le 24 oct. de l'année dernière. Nous sommes sur le point de quitter cette ville, peut-être pour long-tems. C'est pour remplir ma promesse et en même tems pour vous rappeler la vôtre que je vais vous écrire tout ce que le séjour assez long que nous y avons fait pourra me fournir d'intéressant. Si vous trouver que j'entre dans de grands détails, en vous parlant de ce pays, venger-vous, en me rendant la pareille, lorsque vous m'écrirez sur ce qui concerne la France.

Nous avons vécu jusqu'à présent en la compagnie

des missionnaires des Missions Etrangères. Nous formions avec eux une petite communauté à la quelle a présidé, pendant son séjour à Pondichéry, M.gr de Drutipare. Ce respectable Prélat n'a cessé de nous donner de jour en jour de nouvelles preuves de sa tendre affection pour nous, et de son zèle pour la religion. Sa bonté, sa sollicitude, ses soins de Père pourraient être proposés à l'imitation de ceux qui parmi nous sont chargés de pourvoir aux besoins de leurs frères. Je doute que nous puissions jamais acquitter la dette de reconnaissance que nous contractons envers lui. C'est une raison de plus pour le recommander de nouveau à vos Saints Sacrifices et aux prières de la Comp.ie, à titre de bienfaiteur et d'ami dévoué. Ce que je dis de M.gr doit aussi s'entendre dans une juste proportion des charitables et zélés Missionaires qui l'entourent. Ils imitent leur digne Supérieur dans les exemples de vertu qu'il leur donne, et en particulier dans l'intérêt qu'il veut bien nous témoigner.

Dès le lendemain de notre arrivée, je m'empressai de rendre les visites de devoir et de convenance. M.gr eut la bonté de me présenter lui-même aux principaux personnages de Pondichéry. J'eus tout le tems de m'humilier devant Dieu et de me confondre à ses yeux, tandis que l'exigeance du pays me jetait dans un élément qui n'est certainement pas le nôtre. M.gr était dans son Palanquin, et moi dans le mien, mollement assis ou couché à l'orientale, portés par cinq ou six Indiens tout nuds, hormis la ceinture, et précédés de leur chef vêtu honorablement et portant un parasol pour me couvrir de son ombre sitôt que je

descendus. Ces malheureux me faisaient pitié. Ils couraient tout essoufflés, et ne cessaient pas une minute de chanter, ou plutôt de crier en mesure. Ces courses durèrent jusqu'à une heure après midi. Nous reçûmes partout un bon accueil. Mais je dois avouer que tous les témoignages de bonté et d'honnêteté qu'on nous prodigua ne purent diminuer la douleur profonde que je ressentais en m'apercevant quelquefois que l'esprit d'indifférence qui, sous le voile de tolérantisme règne en France, avait fait quelques progrès dans des contrées si éloignées.

Après ces visites, il nous fut permis de prendre un peu de repos dans les appartements que Mgr. avait eu la bonté de nous faire préparer. Ces appartements nous sont bien chers. Ce sont les chambres de nos anciens Pères qui tous y sont morts, l'un après l'autre. La mienne vit expirer le dernier d'entre eux, il y a quinze ans. Leur souvenir est encore récent. Plusieurs Chrétiens qui les ont vus nous en parlent avec respect et attendrissement. Vous êtes chez vous, nous dit Mgr. en nous recevant; cette maison est celle de vos Pères; soyez les bien-venus!

Le Seigneur a bien voulu nous ménager encore une autre consolation. Ici nous nous sommes presque trouvés en pays de connaissance. Un des Missionnaires que nous y avons rencontrés est un élève de S. Acheul, condisciple du P. Durauquet; un autre, absent en ce moment, est aussi élève de Montmorillon où il m'a connu. Le P. Garnier de son côté a eu le plaisir de retrouver un compatriote, ami de Collége, Magistrat distingué par son talent et sa probité qui se chargera

volontiers de ses commissions pour ses parents. Nous n'avons point eu de peine à nous mettre en rapport avec Mr. le Préfet apostolique, ou Curé des Blancs, qui nous a témoigné la plus cordiale amitié et la plus grande confiance, au point de vouloir faire une Retraite sous ma direction. Nous avons aussi trouvé dans cette ville des Sœurs de S. Joseph et je ne terminerai pas cette lettre sans vous dire ce que nous leur devons.

Je vous ai fait entendre que M.gr n'avait pas toujours été présent à Pondichéry, pendant le séjour que nous y avons fait. Il a entrepris une excursion dans l'intervalle. Avant d'aller plus loin, je veux vous en parler. La chose est édifiante et je serais bien fâché qu'elle m'échappât. Il a dû quitter Pondichéry, pour aller secourir la Mission de Kichery, qui fut jadis le théâtre de son zèle, avant qu'il fût élevé à l'Episcopat. Cette Chrétienté située à 70 lieue d'ici et à 9 environ de Madras, fondée quelques années seulement avant la suppression de la Comp.ie, n'est composée que de Télingons qui, sous la conduite du P. Manenta, un des derniers Jésuites morts dans ce pays, vinrent du nord des Indes s'établir au milieu d'une immense forêt qu'ils abattirent et défrichèrent, avec l'agrément de la Compagnie Anglaise. De vieux Chrétiens qui faisaient partie de cette colonie et qui vivent encore, ne se lassent jamais de répéter à leurs enfants et d'exalter avec une satisfaction toujours nouvelle le dévoûment et le zèle que le Père fit paraître en cette occasion. Il avait à conduire par des chemins affreux et à la distance de 90 lieues une cinquantaine de familles pauvres, et

qui n'avaient pour ressource que l'industrie de leur Missionnaire. Grâce à ses soins vraiment paternels, rien ne leur manqua durant le voyage, surtout du côté des provisions de bouche. La caravane qui était toute partie le même jour, chemina dans le plus bel ordre, répandant partout la bonne odeur du nom chrétien. Arrivée au terme du voyage, toujours par la prévoyance du Père qui s'étendait à tout, elle eût constamment de quoi se nourrir, jusqu'à ce qu'elle pût recueillir le fruit de ses travaux et de ses peines. Cette Chrétienté, composée aujourd'hui de plus de 6000 ames est confiée aux soins de Mr. Mallet qui malheureusement est d'une santé bien faible. Mgr daigne le suppléer au besoin auprès de ses chers Chrétiens. Vous voyez combien cette colonie est agréable à Dieu, puisqu'il la met en de telles mains.

Vous désirez sans doute apprendre ce que nous avons fait à Pondichéry pendant quatre mois. L'étude du Tamoul a été, comme vous le penser bien, notre principale occupation. Cette langue, comme celle de tous les pays Orientaux, offre de grandes difficultés aux Européens. Ce qui les augmente encore, c'est l'impossibilité de trouver, même parmi ceux qui sont censés l'enseigner ex-professo, un homme du pays qui sache l'analyser et rendre raison de la syntaxe. Ils ne la connaissent guère que machinalement, et ils l'enseignent de même. Ajouter encore que du côté des livres, les secours manquent presque entièrement. On n'a que ceux qu'on fait écrire soi-même, et Dieu sait le tems qu'il faut pour en avoir de passablement et correctement tracés, pour peu qu'il y ait du français ou du latin mêlé avec le Tamoul! Depuis

deux mois environ, le P. Martin, à l'aide d'un Malabar des mieux versés dans l'une et l'autre langue, a eu le courage d'entreprendre un Dictionnaire Tamoul - Français. Ce travail, pour être sanctionné, aura besoin de passer par le creuset de l'usage. Nous partons tous pour notre chère Mission, sans égard au peu de connaissance que nous avons encore du langage. La raison qui nous détermine à prendre ce parti, c'est l'espoir de faire plus de progrès en nous mettant dans l'obligation de n'entendre parler et de ne parler nous-mêmes que Malabare. Ici les Indiens qui nous approchent cherchent bien plus à apprendre de nous quelques mots de français, qu'à nous mettre du Malabare dans la tête; et les blancs avec les quels nous avons des rapports continuels ne goûtent que la langue maternelle.

Une autre raison qui nous presse également de quitter Pondichéry, c'est que nous y sommes déjà trop connus, pour n'y être pas journellement dérangés dans l'étude des langues. Vers la fin de novembre, Mr. le Préfet apostolique ayant commencé la Retraite, nous fûmes obligés d'exercer le Saint ministère dans sa paroisse, c.à.d. dans la ville blanche. Au prône que fit le dimanche le Prêtre étranger, il y eut bien des curieux. Dieu voulut nous accorder quelques encouragements. Il permit que ce coup d'essai nous gagnât l'estime et l'affection des créoles surtout, et de quelques Français. D'eux-mêmes ils sollicitèrent une mission pour la ville. Nous crûmes ne pouvoir accorder qu'une Retraite de dix jours comme préparation aux belles fêtes de Noël. Les PP. Martin et Garnier

furent chargés de cette bonne œuvre. Leurs faibles efforts ont été couronnés du plus heureux succès. Matin et soir il y avait un discours ou instruction familière, et à chaque fois l'auditoire se trouvait très nombreux, très-assidu et très-recueilli. L'ébranlement se fit sentir dès les premiers jours. Il fut général à l'occasion d'une première Communion qui, contre l'attente de bien des personnes, eut lieu à la fin de la Retraite, le jour-même de Noël. Le nombre de ceux qui en faisaient partie se montait à 72. Parmi ces premiers communiants, il y avait bon nombre de jeunes-gens. Vous connaissez l'affection du P. Garnier pour la jeunesse. Il s'était emparé de ce petit bataillon, après l'avoir recueilli, comme il l'avait pu, dans tous les coins et recoins de la ville. Il leur faisait le catéchisme dans sa chambre, à l'église, partout où il en trouvait l'occasion. On y voyait aussi des Pères de famille, des soldats à longues moustaches et des personnes employées dans les bureaux. Outre les Exercices publics, ils ont eu chaque jour dans l'après-midi une instruction particulière, et les trois derniers jours tous, sans distinction d'âge, de rang et de profession, se sont mis en Retraite sous la direction du P. Garnier. Les cloîtres de l'ancien couvent des Capucins, aujourd'hui Cure de la paroisse, leur ont servi de solitude. Qu'il était beau de voir cette réunion d'hommes et de jeunes-gens, distribués avec ordre dans des salles différentes, occupés, les uns à s'enseigner mutuellement le catéchisme, d'autres à préparer leur confession, et quelques-uns à essayer leurs voix sur des cantiques analogues à la prochaine fête! Les personnes du sexe, réunies dans une Communauté de Religieuses, ont

ont également passé ces trois jours dans une parfaite Retraite. Le jour de la fête, nos premiers Communiants se sont rendus de la Cure à l'église en procession et en chantant des cantiques. Leur extérieur grave et modeste était une ample réparation de la négligence qu'ils pouvaient avoir eu auparavant à se reprocher: c'était aussi un hommage rendu à la religion dans cette importante cité! La foule était grande. Mr. le Gouverneur et autres Magistrats ont bien voulu nous honorer de leur présence. Ils nous ont, par cette bienveillante démarche, rempli de reconnaissance et ils ont pénétré de joie tous les cœurs chrétiens. Cette cérémonie a produit la plus vive sensation. Une jeune Protestante âgée de 19 ans et issue de parents distingués a fait publiquement son abjuration. Elle a été ensuite admise à la table Sainte avec d'autres filles du même âge qui, comme elle, ont eu le bonheur de faire leur 1re communion. Les militaires placés par honneur dans les derniers rangs se sont présentés à l'autel avec un air de gravité et de piété qui édifiait tout le monde. Un d'entre eux, Sergent-Major du régiment, avait paru balancer le premier jour de la Retraite; il avait même refusé d'y prendre part au risque de ne jamais faire de 1ère communion. Mais la grâce triompha de sa résistance. Le soir du même jour il vint trouver le Père et déclarer ouvertement qu'il ne voulait pas se séparer de ses camarades. Son exemple a grandement contribué à raffermir les autres dans le bien. La Cérémonie du renouvellement des promesses du baptême qui se fit le soir fut aussi édifiante que celle du matin. Des personnes revenues à Dieu dans la retraite demandèrent de se joindre aux nouveaux communiants

pour renouveller en public leurs engagements avec Dieu. On ne crut pas devoir se rendre à leurs désirs ; mais celui qui voit tout, récompensera jusqu'à la préparation de leurs coeurs. Un seul jeune-homme s'approcha de l'autel, un flambeau à la main, et parla au nom de tous ses camarades et de tous les assistants.

Une Conversion assez remarquable c'est celle d'un vieux marin français, aujourd'hui maître-d'hôtel, et Chef de l'hôpital. On l'a vu suivre exactement tous les exercices de la Retraite. Touché par la grâce dès le premier jour, il s'est rendu à la voix de Dieu, et s'est fait un devoir de suivre désormais dans la pratique les conseils que donnaient les Pères. En parlant des moyens de persévérance, ceux-ci n'ont pas manqué de recommander la prière faite en commun dans les familles. Notre marin aussitôt de se mettre en mesure de construire un oratoire dans son hôtel. Depuis cette époque, c'est là que matin et soir il réunit tout son monde pour les prières d'usage. Son exemple a fait revenir à Dieu ses parents et plusieurs de ses amis. Quelques jours après la Retraite, il conduisit son beau-frère au S. Martin, en lui disant plein de joie : Voilà une capture que j'ai faite sur l'ennemi. C'est un converti tout comme moi, qui vient de loin ; laver-le bien. Ce dernier, à raison de sa surdité et de sa charge aussi qui le retient attaché au service du port n'avait point pris part à la Retraite. Le marin allait tous les jours lui répéter à sa manière tout ce qu'il avait pu retenir de l'instruction. Quoique d'abord privé de succès dans cette oeuvre de zèle, il la continua les Dimanches suivants où les Pères furent

invités à prêcher. Le jour de l'Epiphanie, frappé de ce qu'on avait dit sur la fidélité des Mages à suivre l'étoile, il fut aussitôt en rendre compte à son beau-frère, mais avec tant d'ame et d'onction que celui-ci par intervalles ne pouvait retenir ses larmes. "que serait-ce, lui disait alors notre marin, si tu eusses entendu le P. lui-même? Qu'aurais-tu fait, puisque tu pleures, pour le peu que je te répète de ce qu'il nous a si bien dit?" Le pécheur se rendit, et il a eu depuis le bonheur de s'approcher de la sainte table.

Ces premiers travaux ont réveillé la foi dans les cœurs les plus endurcis. Ils nous ont valu presque une mission. Parmi les autres fruits recueillis, on compte un bon nombre de mariages réhabilités ou refaits. Chaque jour le P. Martin voyait venir à lui des Topas ou Métis, Portugais d'origine qui voulaient profiter de son séjour à Pondichéry, pour se confesser dans leur langue maternelle. C'est un Portugais bien corrompu, où il entre du Malabare, de l'Italien, du Français et même du Languedocien qu'ils ont pris de différents Prêtres qui successivement ont administré cette paroisse. Celui qui pour le présent a bien voulu se charger de cette bonne œuvre, Mr. Calmets, natif d'Alby en Languedoc, ne parle guère que le patois de son pays pour se faire comprendre de ces pauvres gens. Malheureusement le succès ne répond pas à son zèle. Il n'est pas assez bien entendu. Si ces infortunés s'égarent ou se perdent, c'est en grande partie parcequ'il n'y a personne qui puisse les instruire. Le P. Garnier, de son côté n'a pas été moins occupé. Ses jeunes-gens ne l'ont plus quitté. Sa chambre est devenue une petite église. Prenez ce mot dans un bon sens. Le soir il voyait se grouper autour de lui une trentaine

de jeunes gens qui venaient s'instruire, demander des conseils, chercher des moyens de persévérance. Chaque jour de nouveaux prosélites se présentaient, et témoignaient le désir de partager le bonheur de leurs camarades. Il se vit alors dans l'obligation d'ouvrir publiquement un cours d'instructions pour les jeunes-gens. Il en réunissait régulièrement de cent à cent-dix, et il comptait au moins deux-cents auditeurs de bonne volonté. Il parlait d'une manière solide, mais avec beaucoup de simplicité. Aussi ne perdait-on rien de ce qu'il disait. À une heure après-midi, il faisait encore le catéchisme à 60 ou 70 jeunes-gens qui avaient besoin de secours particuliers. Ce travail a duré trente-deux jours, c. à. d. jusqu'au 4 février.

A cette époque, nous avons cru devoir faire une nouvelle première communion avec une solennité qui rendit à-jamais chère et vénérable la mémoire d'un si beau jour. Il avait manqué quelque chose à la 1ère qui pouvait se trouver à la seconde, la présence de Mgr. Ses Diocésains éprouvaient une sorte de besoin de lui donner une telle consolation, et nous celui d'y contribuer en quelque manière. Il y a donc eu un triduum préparatoire. Le public, avide d'entendre la parole de Dieu, s'est empressé d'y prendre part; et, comme à la 1ère Retraite, il y a eu des pécheurs arriérés qui ont profité de notre ministère pour se remettre en bon chemin. Le jour désiré étant arrivé, c'était le dimanche 5 février, de grand matin les nouveaux communiants au nombre de 190, y compris ceux qui devaient communier pour la 2de fois et recevoir le sacrement de la Confirmation, se sont rendus

processionnellement à l'église des Missionnaires pour y prendre Mgr et le conduire solennellement à celle des Capucins où devait se faire la cérémonie. La procession, composée comme je l'ai indiqué, réunissait tous les âges et toutes les conditions. En tête, immédiatement après la musique militaire que l'autorité civile avait eu la bonté de nous accorder, paraissaient rangés sur deux rangs les personnes du sexe vêtues de blanc. C'est ici la couleur d'étiquette dans ~~toutes~~ les cérémonies. Un Corps de militaires en bonne tenue escortait la procession par honneur. Les filles en blanc faisaient à côté des Soldats en uniforme vert un effet charmant, surtout dans les belles rues de la ville blanche toutes tirées au cordeau, et bordées pour la plupart d'arbres touffus. Mgr accompagné de M^r^ le Préfet apostolique, et environné de son petit Clergé, c.à.d. de deux Missionnaires et d'une douzaine de Séminaristes Malabares, fermait la marche. Par respect pour la Grandeur qui, contre l'usage Indien, allait à pied, un riche Malabare avait fait joncher de tapis tout le chemin que parcourait la procession. La foule la suivait, non pas en bon ordre, la chose était impossible, en égard à la solemnité de la fête, mais dans un silence respectueux qui édifiait ceux qui étaient témoins de ce Spectacle. La joie la plus vive était peinte sur tous les visages comme en un jour de triomphe. C'en était un véritable pour les amis de la religion, qui depuis longues années n'avaient rien vu de semblable, même dans l'enceinte de leur église. Les plus âgés d'entre eux parlent d'une procession qui eut lieu il y a environ 50 ans; mais de leur aveu, il s'en fallait beaucoup qu'on y vît régner la même édification. C'est surtout

pendant la 1te messe qu'on a eu lieu d'être touché. M.gr lui-même l'a célébrée, et il a eu la consolation si douce pour son coeur de communier cette nombreuse réunion admise pour la 1re ou pour la 2de fois à la ste table; il a conféré de même le Sacrement de Confirmation à 180 personnes. Pendant la messe, le P. Garnier faisait exécuter divers motets, Que le Seigneur est bon.... Le Veni Creator de Lambillotte &c. Tout le monde était ravi, et lui bien fatigué, mais il allait toujours. La cérémonie du soir dans laquelle outre la rénovation des voeux du Baptême, on eut soin de ménager une Consécration et une Amende-honorable au Sacré Coeur, produisit son effet accoutumé, celui de faire de vives impressions sur toutes les ames. On y pleurait de joie et de regret aussi.

Que de familles heureuses depuis ce jour! C'était un plaisir de les voir par reconnaissance se porter en foule chez les Missionnaires à qui elles se regardaient comme redevables, après Dieu, de leur bonheur. On peut dire en somme que la Religion semble depuis ce jour prendre un peu plus de vie. Grand nombre de pécheurs sont revenus à Dieu. hélas! il en reste encore beaucoup qui n'ont pas quitté la mauvaise voie. Si l'on pouvait donner à cette ville des soins particuliers, des habitants consoleraient la Religion qui reçoit ailleurs tant de sujets de tristesse. Pondichéry deviendrait pour elle un lieu de délices. On trouve rarement des coeurs si bons, des caractères si doux et si dociles. D'autres en ont parlé différemment, je ne sais pourquoi. Pour nous, nous disons ce que nous croyons être la vérité, après avoir eu assez de rapports avec les habitants, pour bien les connaître.

7

Je n'ai pu aider comme je l'aurais voulu, ces bons Pères, dans une œuvre si agréable à Dieu, occupé moi-même pendant ce tems-là par les Retraites de MM. les Ecclésiastiques qui m'ont prié de leur communiquer les Exercices de S. Ignace. Les entretiens que j'ai eus avec ces Messieurs m'ont été infiniment utiles. Ils m'ont fait connaître à fond les dangers des Missions de ce pays et les moyens à prendre pour les éviter. Nous sommes tous animés du même esprit, nous travaillons tous dans les mêmes sentiments, sous la même direction, celle de Mgr. de Drusipare: et vous savez que l'union double ses forces. A peine avais-je terminé ce petit service que je rendais à ces Messieurs dans leur Retraite, qu'il m'a fallu en rendre un semblable aux Dames de S. Joseph. Elles aussi, elles ont voulu se retirer quelques jours dans la solitude pour y entendre la voix de Dieu et s'animer à faire la divine volonté avec une nouvelle perfection. Elles en sont sorties pleines de ferveur. Le F. Duranquet est le seul qui, ayant eu le talent de garder complètement l'incognito, n'ait pas été dérangé dans ses études. Aussi a-t-il déjà fait ample provision de Malabare.

Vous me sauriez mauvais gré de ma réserve, si je ne vous disais rien de la Ville des Indes qui la première a frappé nos regards et nous a donné asile si long-tems. Pondichéry est une grande et belle ville. Sa population, sans la banlieue, est d'environ 40,000 ames. Elle est divisée d'après la couleur de ses habitants en Ville-Blanche et Ville-Noire. La première a de belles places et de belles rues. Elle s'embellit tous les jours. Autrefois son commerce était très-considérable. Il l'est moins maintenant. Les navires qui paraissent dans la rade ne font que toucher, et ne viennent plus prendre ici

leur cargaison, mais à Madras ou à Calcutta. Nous n'avons plus de forteresse, et par conséquent point de garnison. Seulement pour la garde du Gouverneur, il y a ici un bataillon de 300 hommes noirs commandés par un Capitaine Français qui porte le titre de Commandant. Le P. Garnier a eu occasion de faire connaissance avec lui: C'est un homme de mérite. Ici les fortunes sont médiocres, et cependant il y a beaucoup de faste et d'ostentation. L'usage veut qu'on ne sorte jamais qu'en Palanquin, ou chaise-à-porteurs, en voiture traînée ordinairement par deux beaux blancs, ou à cheval. La Société est sur un grand et haut ton de politesse. Ici on connait parfaitement les usages de Paris. Je dirais même, si je l'osais, qu'il y a quelque chose de mieux: On a su conserver cette noble simplicité qui était le propre du siècle de Louis XIV La seconde classe de la Société n'exerce point les arts mécaniques. On la trouve dans les bureaux. Les noirs ou les Malabares vivent comme ils peuvent. Quelques-uns sont employés dans les Administrations comme interprètes; d'autres trouvent un moyen d'existence dans le produit de leur fortune. Tous s'estiment heureux, quand le riz n'est pas cher; car l'Indien ne vit que de riz, et avec 3 ou 4 sols, un homme fait splendidement sa journée.

Les environs de la ville sont charmants. Il y règne un printemps continuel. On trouve partout de l'eau, des bois de palmiers et de cocotiers, des allées superbes de tamarins, des plantes de toute espèce. Pondichéry est en un mot un des plus beaux sites de l'Inde. Malheureusement il y fait bien chaud.

Pendant tout l'hiver, le thermomètre de Réaumur n'est jamais descendu au-dessous de 19 degrés.

Cette Ville a conservé précieusement la mémoire des anciens Jésuites. Les deux Retraites et les deux premières Communions dont je vous ai parlé ont rafraîchi ces souvenirs. On est plein de bonté pour nous. Les yeux nous suivent partout. On veut savoir où nous allons, et pourquoi? On sut l'autre jour que nous avions été, sans grande cérémonie, marchander des assiettes; et aussitôt assiettes de pleuvoir chez nous. Un de nos amis fut obligé de conjurer l'orage, en disant qu'on en avait donné plus qu'il n'en fallait. D'autres demandent: que pourrait-on leur offrir? Nos amis répondent que la pieuse libéralité des Chrétiens d'Europe nous a pourvus de tout. Le principal est que leurs cœurs nous sont dévoués. Ce sont des regrets, des projets de nous retenir &c. S'il ne dépendait que de nous, nous resterions volontiers dans une Ville qui présente à la Religion de si belles espérances. Mais nous nous devons à la Mission que le Vicaire de J. C. a daigné nous confier, Mission bien moins pourvue de secours spirituels que Pondichéry. Du moins nous ne quitterons pas cette Ville sans emporter dans nos cœurs un immortel souvenir de la bienveillance dont nous avons été l'objet.

Mais dirons-nous quelque chose des mœurs des Indiens? Il ne me convient pas de m'étendre sur cet article, n'étant pas encore sorti des lieux soumis à l'influence européenne. Cette circonstance néanmoins ne contribue pas peu à prouver l'attachement opiniâtre des Indiens pour leurs usages; car malgré

cette influence exercée depuis près de 300 ans, les indigènes sont encore presque en tout ce qu'ils étaient auparavant. L'Europe a beau étaler ses fabriques, ses mécaniques et tous les divers instruments qu'un progrès de plusieurs milliers d'années a perfectionnés, l'Indien les voit, les admire même et les loue comme bien supérieurs aux siens; mais il ne se résoudra jamais à les adopter. Aujourd'hui, comme il y a 2,000 ans, si vous voulez faire faire une paire de souliers, il faut donner 12 sols au cordonnier, pour aller acheter une peau, la tanner lui-même, puis la couper et la coudre; et pour tout cela il n'a d'autre instrument qu'une misérable serpette. La même chose a lieu pour tous les métiers. Nous avons voulu nous procurer des pupîtres pour la messe. Notre ouvrier est allé d'abord acheter un tronc d'arbre de la longueur nécessaire: puis il l'a porté chez un homme qui, ayant chez lui une scie, ne sait que scier, et expédie la besogne en parfait Indien, c.à.d. que du matin au soir, il parvient à séparer du bloc une planchette d'un pied de large, et de deux de long. Cela fait, notre ouvrier qui possède un ciseau et rien de plus, nous a confectionné l'ouvrage: vous comprenez comment.

Je me promenais avant-hier sur le bord de la mer, et je m'amusais à voir les barques de nos pêcheurs. Voici en quoi elles consistent. Deux ou trois troncs d'arbres de dix pieds de long et d'un pied de diamètre étaient couchés sur le rivage, tels que nature les fit à l'exception de ce qu'en avaient rongé les eaux de la mer. Un pêcheur arrive chargé de cordes. Il rassemble aussitôt deux ou trois poutres les lie ensemble, les traîne sur le sable, jusqu'auprès des vagues, y

pose ses paniers, ses filets, une provision de riz pour deux jours, et se met en devoir de partir avec son compagnon. Son ancre était une grosse pierre attachée au bout d'un bâton, et retenue par une longue corde. Nous l'interrogeâmes. Il nous dit qu'il avait fait plusieurs voyages sur des navires européens. Vous autres, ajouta-t-il, vous façonner le fer, vous faites des ancres proportionnés à votre esprit; et nous, nous faisons celles-ci proportionnées au nôtre.... Au même instant nous vîmes une de ces barques, appellées Cattimaron, c.à.d. arbres liés, qui s'approchait du rivage à pleines voiles; et ce qui nous amusa beaucoup, ce fut de voir un des deux pilotes amener sa voile, démonter son grand-mât et sa vergue, et faire de tout un paquet qu'il portait sur ses épaules en se tenant debout immobile sur sa poutre, traverser ainsi les flots et souvent percer la vague dans laquelle tout le navire semblait se perdre. J'espère pouvoir vous donner dans peu de plus amples détails sur les Indiens et sur leurs navires.

Maintenant que le Choléra qui commença de sévir ici quelques jours seulement avant notre arrivée, a cessé tout-à-fait, je puis vous en parler sans craindre de vous allarmer sur notre compte. D'abord vous saurez que ce fléau ou quelque autre épidémie équivalente, reparaît chaque année dans la Ville-Noire, immédiatement après les pluies d'octobre, c.à.d. à l'entrée de l'hiver Indien, époque où l'on n'a jamais moins de 19° 1/2 de chaleur au thermomètre de Réaumur. J'en ai fait maintefois l'expérience. Cette année deux choses ont concouru à augmenter l'intensité du fléau: une grande humidité occasionnée par les pluies qui,

contre l'ordinaire), ont duré plus d'un mois sans discontinuer. puis le vent du Nord qui, plus tenace que de coutume, a, la nuit surtout, entretenu partout une fraîcheur mortelle pour des gens mal logés, mal vêtus et tout aussi mal nourris. De là ces ravages sans exemple depuis bien des années. Certains quartiers de la Ville, ceux en particulier qui sont les plus bas et habituellement mal sains, ont été décimés en peu de jours. A Nélitope gros bourg situé à 10 minutes de la Ville, pas de famille qui ait été épargnée. Il y en a même eu plusieurs qui ont été entièrement détruites. que de veuves et d'orphelins dans ce pauvre pays! La maison où nous sommes a également perdu en peu de jours plusieurs personnes attachées à son service, entr'autres le blanchisseur et le tailleur. L'un et l'autre moururent la nuit même où ils furent attaqués, c. à. d. en une couple d'heures. Cet accident eut lieu peu de jours après notre arrivée. Plus tard le Maître chargé de nous enseigner le Malabare fut enlevé par une mort aussi inattendue, sans être cependant aussi subite. Celui qui lui a succédé a été aussi attaqué, mais légèrement; aujourd'hui il se porte très-bien. Les quatre Prêtres, deux Français et deux Malabares, attachés au service de la Ville Noire, et chargés en même tems de desservir les villages, n'ont pu parvenir à porter des secours à tous les mourants, qu'en se condamnant à des peines et à des privations de tout genre. Ah! Comme nous avons regretté de ne pas savoir le Malabare, pour aider ces infatigables ouvriers! Il me serait difficile de vous dire exactement le nombre de ceux qui ont été victimes de ce terrible fléau. Ces Messieurs n'en ont pas tenu compte, ni la police

non plus. Celle-ci ne paraît tenir compte que des blancs, et les blancs proprement dits ont été épargnés, grâce sans doute à leur manière de vivre, de se vêtir et de se loger. On peut croire cependant que parmi les Chrétiens Malabares ou Caupas, le nombre des morts s'est monté dans l'espace de deux mois à plus de 600: il a doublé et même triplé parmi les Gentils, malgré les folies qu'ils n'ont cessé de faire dans leurs nombreuses Pagodes pour apaiser leurs dieux de pierre et de bois. Leurs Brames ont été épargnés: ce qui ne sert qu'à les rendre plus vénérables aux yeux de leurs aveugles disciples, qui voient en cela quelque chose de divin, tandis que chez eux comme chez les Européens, c'est le fruit d'un surcroît de soins de réserve et de délicatesse de vie. Du reste même encore point les chrétiens peuvent leur disputer la palme: car leurs Brames Romains ont également été épargnés, et cela, malgré les peines incroyables qu'ils se sont données, malgré les dangers continuels auxquels ils se sont exposés pour assister les Cholériques.

Ce fléau du reste a tenu lieu de Mission aux Malabares. Pour apaiser la colère de Dieu et réveiller la foi dans les coeurs les plus endurcis, on a fait des neuvaines en différents endroits, et partout il y a eu bien des pécheurs arriérés qui se sont remis dans la bonne voie. Une 40e de Gentils adultes ont demandé et reçu le Baptême à l'heure de la mort. Quelques enfants l'ont également reçu à l'insçu de leurs parents idolâtres. Cette dernière oeuvre est, comme vous le savez, le partage des Catéchistes. Parmi ceux que j'ai vus ici, il en est un qui se distingue par son habileté à s'introduire dans les mai-

sons des Gentils, où se trouve quelque enfant dangereusement malade. Pas de mois qu'il n'arrache au démon quelques-unes de ces malheureuses victimes. Il doit ce bonheur à quelques légères connaissances qu'il a dans la médecine Indienne; car pour la naissance, il est Parias d'origine, c.à.d. de la plus ignoble des castes; c'est aussi celle dans la quelle MM. les Gentils nous placent, nous Européens.

Un autre bien qui a produit ce fléau, a été de déterminer plusieurs Infidèles à se faire Chrétiens. J'en ai vu baptiser au moins dix dans une semaine. En ce moment il y en a plusieurs qui sont rangés parmi les Catéchumènes. Il en est d'autres dont j'ai entendu parler comme ayant reçu tout récemment la grâce du Baptême. Quelque soit au reste le nombre de ces Néophites, il faut avouer que c'est bien peu de chose sur une population de 20 à 30 mille Gentils ou Musulmans. Au jugement des Missionnaires, c'est beaucoup, en égard aux mauvais exemples que donnent à ces hommes charnels et grossiers nos mauvais Chrétiens d'Europe. Prier, pour que ces scandales dont le Grand Apôtre des Indes se plaignait déjà de son tems et qui sont, on peut le dire, le grand obstacle à la Conversion des Infidèles, disparaissent tout-à-fait, ou du moins que l'impression en soit détruite par des exemples contraires. Prier aussi pour la chère Mission qui nous est destinée. Tout ce qu'il y a de bons et de vertueux Chrétiens nous y attend avec impatience: avantage que nous ne devons qu'à la mémoire de nos anciens Pères encore vivante et en bénédiction dans ce pays. C'est aussi ce qui nous fait espérer que Dieu ne dédaignera pas de se servir de nous,

et que nous y ferons quelque bien.

Toutefois l'homme ennemi est loin de dormir. Il fait tout ce qu'il peut pour ruiner ou bouleverser tout avant notre arrivée. Mais Dieu est là; et, qui est comme Dieu? Il montrera, je l'espère, que la Mission du Maduré est son œuvre et non la nôtre. Vous aurez appris par la voie des journaux qu'on a fait partir tout récemment pour Goa, des Gouverneurs Ecclésiastiques dépourvus de toute mission légitime, destinés à règner en maîtres dans les différentes églises que les Prêtres Portugais occupent ici de fait et nullement de droit. La présence de ces hommes dénués d'autorisation de Rome ne servira qu'à consolider le schisme dans ces pauvres pays, et probablement aussi à multiplier les sujets de division. Voilà ce qui afflige les vrais et légitimes missionnaires des Indes, nommément ceux du Maduré, où le schisme menace de faire un plus affreux ravage, si Dieu lui-même ne met un frein à sa fureur. Un des Chefs du parti opposé au S. Siège et à ses envoyés, écrivait dernièrement aux Prêtres de son parti: "Quatre Prêtres « Jésuites sont aussi arrivés à Pondichéry pour aller prendre de « force et sans raison le gouvernement de la Chrétienté de Ma- « duré. S'ils y sont déjà venus, ne leur permettez pas même d'y « séjourner. Je vous donne pour les bannir toute l'autorité que « vous pourriez désirer de moi. Si vous ne le pouvez pas, man- « dez-le-moi le plus tôt possible".... En voilà bien assez pour vous donner une idée de notre position, et vous engager à prier pour nous et pour tous ceux qui, au milieu du schisme, pren-

dront en main la cause de la Religion. Recommander-nous d'une manière spéciale aux ames humbles et ferventes que vous connaissez, et qui peuvent tant sur le cœur de Dieu. Grâce à sa bonté nous trouvons ici de telles ames. Je ne puis quitter Pondichéry, sans vous faire connaître les obligations que nous avons aux Sœurs de St. Joseph. Aidez-nous à les reconnaître par les services que la Comp.ie peut rendre à cette Congrégation en France, surtout à Paris et à Autun où se trouvent leurs maisons principales. La Sœur Xavier, Supérieure, s'offrit à moi pour faire diverses emplettes, sous prétexte qu'elle aurait tout à meilleur marché. J'acceptai, et elle avait déja certainement dépensé plus de 300 fr.; quand je me présentai pour régler mes comptes avec elle, la réponse fut qu'elle n'avait pas de compte à me rendre, et qu'elle n'était pas du tout mon agent-d'affaires. Je compris qu'elle n'avait pris ce titre que pour me laisser plus de liberté de lui demander tout ce qui pouvait nous être utile. C'est obliger doublement que de savoir le faire avec cette délicatesse.

Vous savez combien nous avons trouvé de personnes zélées et charitables surtout dans les Villes de Lyon et d'Avignon. Veuillez leur faire agréer nos remercîments, et les assurer que nous ne les oublierons jamais à l'autel. Dans le cas où l'on vous demanderait ce qui pourrait être utile et même nécessaire à ces pauvres Eglises du Maduré, ne manquez pas de mentionner l'article des Croix, des Chapelets, des médailles de n.S., de la Ste. Mère et de S. François Xavier. L'usage veut que le Missionnaire donne quelque chose de ce genre

aux Gentils adultes qu'il a eu le bonheur de baptiser, à ceux qu'il admet pour la 1ère fois à la Ste table, et aux Chrétiens apostats qu'il a eu la consolation de ramener à Dieu et à l'Eglise. Oh! Que de bien il fait par ce moyen! Des gravures n'obtiendraient pas le même but. Nos pauvres Indiens sont si mal logés! Ils ne les garantiraient pas long-tems de l'humidité ou de la morsure des insectes rongeurs. Cependant, comme les Indiens ont besoin de voir des tableaux qui frappent les sens, et parlent à leurs yeux, si l'on vous offrait des gravures petites avec des couleurs très-vives, accepter-les. Collées sur le bois, elles orneraient fort bien les Eglises où ils se réunissent pour prier. Oh! si vous pouviez me procurer un beau Chemin de la Croix, mais portatif! Observez que le mot beau doit se traduire par rouge, jaune, bleu, unique chose que nos Indiens regardent, estiment et apprécient dans un tableau quelconque: Portatif veut dire que le Chemin de la Croix sera mon vade-mecum ou mon manuel, pour m'aider à les instruire plus promptement et plus solidement. De l'avis de ceux qui ont vieilli dans ces Missions, des tableaux frappants ou quelque chose de semblable, voilà le grand moyen d'enseigner et de faire comprendre les Mystère de la Religion aux hommes les plus grossiers et aux Brames eux-mêmes. Au nom du zèle dont vous brûlez pour la Gloire de Dieu, et pour le salut des ames, faites tout ce qui dépendra de vous, pour subvenir aux besoins de notre chère Mission, une des plus pauvres des Indes. Aidez en même tems les Missionnaires de vos prières, afin d'obtenir de Dieu, qu'ils

qu'ils se montrent en tout et partout les frères du grand Xavier.

Mon R. Père, je termine cette lettre à la hâte au milieu des embarras et des emballages et des visites. Il est déja une heure et demie du matin. A trois heures nous devons nous mettre en chemin. Et voilà que les Crieurs ne cessent de me corner aux oreilles que le tems est beau, et que tout est calme dans la ville. Je vous envoie par Mr. Maurel de Dôle un vrai trésor; c'est un morceau du bois ensanglanté par le P. Jean de Britto, dans son martyre rapporté dans les Lettres Edifiantes (Mémoires des Indes, T. 6, Lettre 1re): J'y joins un voile et des ossements du P. Joseph Carvalho, autre Martyr, mort dans le Tanjaour en 1701. (ibid. T. 6, Lett. du P. Mauduit, p. 145.) Le P. Garnier vient aussi d'envoyer à ses parents des objets d'un autre genre. C'est une Collection de curiosités du pays. Je désire que le tout arrive heureusement en France et y rende témoignage de l'attachement que nous avons toujours pour notre Patrie, nos Proches et nos Amis.

Il faut enfin vous dire adieu et monter à cheval. Nous partons le P. Garnier et moi pour Madurè, Capitale de notre Mission. Nous voyagerons à petites journées, selon l'usage, c.à.d. qu'on part à 3 ou 4 heures du matin, pour s'arrêter à 10. On se remet en chemin à 4, jusqu'à 8. Voilà l'usage du pays. La grande chaleur nous oblige de nous y conformer. Le P. Garnier est un bon Compagnon de voyage, toujours aussi gai dans les Indes, qu'il l'était en France. Il monte un joli cheval de trompette Musulman, privé malheureusement d'un oeil et qui lui a coûté

10 roupies ou 25 fr. ; le mien en coûte le Double ; je ne sais encore s'il les vaut. Nous suivons la côte jusqu'à Kunkal ; De là nous prendrons la route de l'intérieur, et nous nous rendrons directement à Madurè. Les PP. Martin et Duranquet ont pris les devants depuis le 20. Nous espérons les rejoindre à Ramnad. Nous vous rendrons compte de nos courses. Priez pour nous, et engagez les personnes qui nous connaissent à joindre leurs prières aux vôtres et aux nôtres.

Il ne me reste que le tems de vous offrir &c.

J. Bertrand Miss.re C. J.

(3e Lettre)

Lettre

du P. Bertrand missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un père de la même Compagnie.

Trichinopoly, le 18 mars 1838.

Mon R. P.
P. C.

Enfin nous avons quitté Pondichéry, et commencé à être missionnaires. Je profite d'un moment de loisir pour vous envoyer la relation de notre voyage et de nos aventures. Ce sera comme une première idée de la vie que nous allons mener désormais. Je n'aurai pas toujours le temps de vous raconter nos voyages en détail; mais je pourrai dire, ab uno disce omnes.

Le 27 fevrier, après avoir célébré la ste messe je quittai Pondichéry avec le P. Garnier. Nous étions accompagnés de Monseigneur, qui nous avait fait préparer à déjeuner sur la route. C'était une nouvelle preuve de la bonté de ce prélat, qui nous a comblés de bienfaits, et qui constamment a eu pour nous des attentions paternelles. Je ne m'arrête pas là dessus, crainte de n'en pas sortir. A une lieue de Pondichéry, il fallut le prier et presque le contraindre de regagner son habitation. Après de tendres adieux qui nous rappelaient ceux que vous connaissez bien, nous continuâmes notre route. Nous devions dîner chez un prêtre Anglais qui avait eu la bonté de nous inviter. Tout allait bien, et le reste de la journée devait répondre à un si beau commencement. Grâces à la charité de Mgr, nous étions suivis d'un char qui portait des provisions, des couvertures et d'autres semblables objets qui devaient nous aider à passer une bonne nuit.

Ces mesures de prudence sont nécessaires; mais Dieu sait bien, quand il le veut, faire goûter le pain du missionnaire. Le char dont j'ai parlé, nous avait devancés d'une demie heure dans l'étape du soir, et nous sur nos chevaux nous devions le rejoindre. C'est ce qui n'arriva pas. On nous fit traverser un bras de mer fort large, et qui nous jeta dans une presqu'île. Nous marchâmes plus d'une heure, puis nous sûmes que nous étions hors de la route. A force de prières et de promesses, nous engageâmes un Musulman et trois femmes à nous ramener au chemin. Après une lieue et demie, ils reconnurent qu'ils s'étaient eux-mêmes égarés. Nous étions dans un désert

affreux. C'était une mer de sable imitant parfaitement les flots soulevés de l'océan. Il nous fallait avec nos chevaux grimper sur ces monceaux et redescendre dans ces vallées sur une pente aussi rapide qu'un toit. Dès les premiers essais, mon cheval s'enfonça et s'agenouilla sans pouvoir se relever, ce qui m'obligea de me jeter à terre. Il fallut donc marcher pieds nuds, portant en main ces sandales Indiennes, dont le moindre défaut est d'être entièrement inutiles en pareil cas. Il était sept heures et demie. Nous avancions à la lueur de la lune en son premier quartier. Cette faible ressource nous abandonna bientôt, et nous n'eûmes d'autre lumière que celle des étoiles. Nos pieds eussent trouvé le sable assez doux, s'ils n'y eussent rencontré de temps à autre des épines. Après avoir erré quelque temps de la sorte, nous nous estimâmes fort heureux de trouver un Indien. Nous le priâmes de nous servir de guide, et de nous aider à rejoindre le char qui portait nos effets. Il sut faire le difficile, et profiter de notre embarras pour exiger vingt cinq sous, afin de nous accompagner pendant trois lieues qui nous restaient à faire. Nous reprîmes donc notre route, en revenant sur nos pas. Mais nouvelle aventure! on se trompa sur le nom du lieu où nous devions nous rendre. A dix heures trois quarts nous nous trouvâmes devant une maison de repos, nommée Bengala, mais à trois ou quatre lieues d'avance sur le char. Il fallut donc nous résoudre à nous coucher sans cérémonie sur les briques du péristile, trop heureux d'avoir pour oreiller la selle du cheval. Nous nous serions estimés plus heureux encore (secundum hominem dico), si nous eussions pu découvrir quelque part du linge pour envelopper nos pieds nuds, et les mettre à couvert d'une fraicheur assez vive. A trois heures du matin il fallut envoyer un homme à la découverte de nos provisions. Le char vint enfin nous tirer d'embarras. Nous y trouvâmes un petit déjeuner qui nous parut d'autant meilleur que nous n'avions pas soupé. Ce fut le premier repas que nous prîmes à l'Indienne. Nous avions pour fauteuil une natte, des feuilles d'arbres pour plats et pour assiettes, et pour boisson un peu de lait caillé jeté dans une cruche d'eau. N'est ce pas un beau commencement de vie apostolique?

Du reste nous n'avons pas été les seuls à trouver une petite épreuve à l'entrée de la carrière. Les PP. Martin et Duranquet ont aussi rencontré la lune. Ils avaient pris les devants, comme je vous l'avais marqué, et ils étaient partis le 20 Février, sur des chars traînés par des boeufs usés de fatigue et de vieillesse. Ils avaient avec eux le bagage de la nouvelle mission. Le voyage qui ne devait naturellement durer que quinze jours, en dura plus de quarante, à cause de divers contretemps que Dieu permit pour les façonner du premier coup à la vie de missionnaire. A Goudelour, ville éloignée de quatre ou cinq

lieues de Pondichéry, Mr Stivens, Irlandais de naissance, qui eut la bonté de leur offrir à dîner, fut tellement choqué de la pauvreté de leur équipage, qu'il les força d'accepter une jolie calèche pour sortir de la ville plus noblement qu'ils n'y étaient entrés. Mais hélas! dans la place même la plus fréquentée, au milieu d'une foule d'oisifs et de curieux accourus tout exprès pour les voir, le train de la voiture cassa. On y remédia sur le champ le mieux qu'il fut possible. A quelques pas, même accident. De sorte qu'au risque de blesser la fierté Malabare, ils durent mettre pied à terre, et rejoindre, le bâton à la main, leurs humbles chariots engagés eux-mêmes dans le sable. Ils n'y parvinrent qu'à l'entrée de la nuit. L'attelage suait, soufflait, était rendu. Ils ne purent arriver à la Chauderie que bien avant dans la nuit; et alors il fallut loger à la belle étoile, faute de place. Il en fut de même les jours suivants, quelque diligence qu'ils fissent pour mettre leur attelage en route de grand matin. Ces pauvres pères ont passé de longues heures dans leur chariot sans pouvoir mettre pied à terre, la nuit craintes des insectes malfaisants, et le jour à cause du soleil. Ici, dès les sept ou huit heures du matin, le terrain est brûlant. On ne peut marcher alors, sans s'exposer à contracter bientôt des infirmités incurables. Les nuits sont fraiches, la rosée tombe en abondance. Il faut encore s'en défier. Vous comprenez que de cette manière les voyages sont longs, parceque la marche est souvent interrompue.

La seconde journée de notre voyage fut assez monotone. Ce qui fesait un peu diversion, c'était la foule des pélerins qui retournaient de Madure où ils avaient visité une pagode fameuse. Nous étions aussi accompagnés d'une petite troupe de gens qui, du nord de l'Inde, allaient jusqu'au sud se baigner dans une rivière, qui, selon les Gentils, a la vertu d'effacer les péchés. A chaque pas nous rencontrions de nouvelles traces de l'idolatrie qui règne ici généralement et absolument. C'étaient des pagodins sans nombre, avec les figures hideuses des dieux que la superstition y adore; c'étaient des bosquets consacrés par la présence de quantité de chevaux. Il n'y a pas jusqu'aux arbres qui ne reçoivent les honneurs divins: nous en trouvâmes un assez bon nombre couverts de chiffons que leurs adorateurs avaient attachés à leurs épines.

Le soir, nous nous arrêtâmes à Chidambaram, qui signifie ville des Brames. Il y en a trois mille qu'entretiennent les revenus d'une immense pagode et la libéralité des pélerins. Les Brames sont mendiants par état. Aussi ne rougissent-ils pas d'importuner le monde par leurs demandes. Avec les Indiens, ils sont arrogants et impérieux; avec les Européens, ils sont souples et flatteurs. Ils vinrent rôder autour de nous; mais nous n'avions pour eux que ce qu'ils ne cherchaient pas, des coeurs pleins de compassion pour leurs personnes et pour les pauvres Indiens qu'ils abusent. Nous visitâmes la pagode; et nous ne fûmes

pas médiocrement étonnés du spectacle qu'elle nous présenta. C'est un des plus beaux monuments que j'aye vus. Il occupe une enceinte au moins de huit cent pieds carrés, entourée de superbes murailles en pierres de taille de quinze à vingt pieds de haut. On y trouve des pilastres de pierre dure d'un seul bloc, de quarante à soixante pieds de hauteur. On y voit une espèce de vestibule soutenu par mille colonnes ou piliers, un bassin en forme d'amphithéatre, avec une vingtaine de marches en belles pierres pour descendre dans l'eau du bassin, qui peut avoir deux ou trois cents pieds de long. Le tout est environné de places, de pagodes et d'autres bâtiments.

Ce ne fut pas là le seul monument de l'idolatrie qui frappa nos regards et affligea nos coeurs. A chaque pas s'offraient à nous de nouveaux pagodins, avec toute l'armée des diables et leurs horribles figures. Nous sommes dans le règne des enfers. Les Chrétiens paraissent à peine au milieu de la foule. En bien des villes ce sont de pauvres Parias. Bénissons le Seigneur qui daigne se manifester de préférence aux petits; revelasti ea parvulis; mais prions-le d'en augmenter le nombre, et d'inspirer aux grands eux-mêmes la simplicité évangélique.

Nous nous dirigions vers Coingi, nouvelle ville des Brames, fameuse par sa pagode. Avant d'y arriver, nous eûmes un spectacle bien consolant. A un mille de la ville, nous aperçumes des croix plantées en terre. Un homme se trouvait à côté d'une de ces croix. Nous lui criâmes: Cristonveno? Es-tu chrétien? Oui, répondit-il; et à l'instant il courut devant nos chevaux, se mit à genoux les mains jointes sur la poitrine, puis il s'étendit tout de son long la face contre terre. Nous lui donnâmes Casirvadam, ou bénédiction. Un instant après, quatre ou cinq chrétiens vinrent faire la même cérémonie. Après dix minutes de marche nous vîmes courir après nous une troupe d'enfants qui vinrent aussi se jeter dans la poussière devant les missionnaires du vrai Dieu.

Cette troisième journée de notre voyage, nous essuyâmes une forte pluie qui dans un instant nous perça complètement. Il n'en fallait pas beaucoup, vu que nous n'étions couverts que d'une toile fine. Heureusement le soleil se montra d'assez bonne heure pour nous sécher avant la halte de midi. Le soir, le ciel s'était éclairci. Nous nous mîmes en route vers les trois heures. Nous n'avions pas encore fait une lieue de chemin, que nous fûmes surpris par un des plus grands orages que j'aie jamais vus. Le vent était si violent que nos chevaux pouvaient à peine lui résister. La pluie était une averse continuelle; les cataractes du ciel semblaient ouvertes sur nos têtes. La pluie et le vent étaient glacés. Nous étions à trois lieues du rendez-vous du soir où se trouvaient nos effets. Il fallait prendre un parti. Nous le prîmes en braves. Ce fut de mettre pied à terre, et de marcher pieds nus devant nos chevaux. Nous étions au milieu d'un déluge, d'une véritable inondation. Nous

allions comme des gens qui n'ont rien à ménager, traversant les rivières et les canaux qui se présentaient à chaque instant. Il en fallut passer plus de quatre où l'eau nous venait jusqu'à la ceinture. Enfin nous arrivâmes au gîte. Nous nous enveloppâmes de nos couvertures de laine, et nous nous jetâmes sur notre tapis pour prendre un peu de repos. Le lendemain nous endossâmes nos anguis ou robes et nos autres vêtements aussi trempés que la veille, et nous allâmes à cheval chercher le soleil à quelques lieues de là. Il parut, et nous sècha parfaitement. Voila un petit essai des voyages des missionnaires.

Nous fûmes un peu dédommagés de notre mésaventure par le plaisir que nous eûmes de nous trouver bientôt à Trinquébar. C'est une jolie ville, possession Danoise sur la mer, dans le royaume de Tanjaore. La population peut s'élever à douze mille ames. Elle est défendue par un beau fort, nommé Dansborg. La rue principale, bâtie à l'Européenne est entièrement occupée par les Danois. Les maisons sont fort jolies, et surtout d'une propreté remarquable. La forteresse, elle-même est peinte de haut en bas, en blanc et en jaune. les rues sont bien pavées. Le petit palais du Gouverneur m'a paru très bien orné. Il y a dans cette ville cinquante soldats Européens, et cent cinquante hommes du pays au service du Dannemarck. Voila toute la défense d'une place autrefois bien enviée par la France. Les possessions Danoises ne s'étendent qu'à un rayon de six à huit milles dans les terres.

Au sortir de Trinquébar, nous sommes bientôt rentrés sur le territoire Français. Le pays est riche. Aussi appelle-t-on Karikal le grenier de Pondichéry et de Bourbon. C'est dans son port que les vaisseaux viennent prendre des cargaisons de riz pour nos colonies. Quoique la ville de Karikal soit assez grande, la ville blanche, ou la partie habitée par les Européens est fort peu de chose. Il n'y a que les employés de rigueur, quelques créoles, et fort peu de négociants. Nous sommes si petits dans l'Inde! Autrefois nous occupions une grande étendue de pays sur la côte, et dans l'intérieur. Notre pavillon était partout respecté. Le Roi de France était l'allié et le protecteur d'une foule de petits Rois de la contrée. Les troubles qui depuis cinquante ans ont agité la France l'ont empêchée de s'occuper de ses possessions d'outremer.

Nous avons vu dans cette ville le tombeau du P. Mont-justin, mort en 1782. Ce père fameux dans l'Inde par les services rendus à la Religion et au Gouvernement Français, suivait les armées dans les guerres que nous eûmes à soutenir de son temps, rendant à nos soldats tous les services qui dépendaient de son ministère. La Compagnie de Jésus ayant été supprimée dans l'Inde en 1777 ce bon père mit entre les mains du supérieur de Pondichéry une somme considérable qui lui avait été donnée par le Gouverneur Français, touché de ce que son zèle lui avait fait entreprendre pour ses compatriotes. C'est en grande partie par ce moyen qu'on a rebâti la belle église des Jésuites, rasée par le canon Anglais en 1760, et qu'on la

mise dans un état tel, qu'elle fait l'admiration de tous ceux qui visitent notre colonie. Le P. Mont-justin termina ses jours à Karikal. Son nom y est en grande vénération. Il était né à Besançon, et allié de la famille Poligny. Le P. Garnier a prié sur son tombeau comme sur celui d'un parent qui lui a ouvert la carrière apostolique, lui obtiendra du ciel les secours dont il a besoin, et dont nous avons besoin aussi bien que lui pour accomplir les desseins de Dieu.

Nous fûmes bien étonnés de rencontrer à Karikal les Pères Martin et Duranquet qui, selon nos arrangements, devaient être à Madure depuis plusieurs jours. Ils n'avaient pu trouver moyen de continuer leur route. La mer s'y refusait, et les vents semblaient vouloir se fixer dans la mousson contraire au projet qu'ils avaient de se rendre au Cap Callamedon sur un bateau. Par terre le diable s'y opposait; il avait accaparé tous les chars de voyage, pour conduire ses dévots au Cavery, dont la fête se célébrait à cette époque. Il fallut séjourner quelque temps avec eux à Karikal. Nos malles que nous avions confiées à un bateau n'arrivaient pas. Le bateau surpris par un mauvais temps, avait été obligé d'échouer à la côte pour éviter un naufrage. Grâce à Dieu, rien n'avait été perdu. Pour mettre notre séjour à profit, nous prêchâmes plusieurs fois aux Français qui résident dans cette ville. Mais notre ministère n'y produisit pas de grands fruits. Il faudrait pouvoir renouveler ici ce que nous avons fait à Pondichéry. Les habitants ont au fond de la foi, et des manières fort honnêtes. Ceux qui ont renoncé à la pratique de la Religion y reviendraient, si on leur en présentait les vérités à loisir et avec l'appareil convenable.

Cependant l'ardeur des chrétiens et quelques circonstances favorables m'invitaient à me rendre à Trichinopoly, avec le P. Garnier. Je me décidai à ce voyage, d'autant plus volontiers que j'étais enfin parvenu à louer un petit char qui dans quelques jours devait transporter les PP. Martin et Duranquet à Madure. En attendant, ils trouvaient l'hospitalité la plus cordiale chez Mr Pouplin, missionnaire apostolique et curé de Karikal. Il les avait reçus dans son presbytère comme des frères et des amis. D'abord ils ne comptaient s'arrêter chez lui qu'un jour ou deux: mais les choses s'arrangèrent tellement qu'ils en passèrent avec lui dix sept bien comptés. Heureusement que la charité de Mr Pouplin ne lui fesait craindre que le moment de leur départ.

Pour nous rendre à Trichinopoly nous n'avions qu'à remonter le fleuve Cavery qui se jette dans la mer, par plusieurs embouchures, sur la côte de Coromandel. J'eûs alors l'occasion de faire quelques observations que je crois propres à vous intéresser. Je laisse de côté les descriptions de paysages souvent très beaux, du sol très fertile et semblable à un jardin prolongé, des oiseaux de toute espèce qui charmaient nos regards par l'éclat de leurs couleurs, des arbres majestueux qui protégeaient notre humble table de leur ombrage, et l'enrichissaient de leurs fruits. Il est des personnes qui s'imaginent que les grands arbres sont exclusivement

la partage ces pays du nord. Elles seraient bien étonnées si elles voyageaient dans ces contrées. Nous y avons vu des arbres qui portent leurs cimes et une forêt de grosses branches à une hauteur de cent pieds environ, et occupent dans l'air un espace de quarante à cinquante pieds carrés jusqu'à cette hauteur. Tel est le Tamarinier.

Il en est un autre tout à fait remarquable nommé Ala-maram, arbre-Ala: c'est le Figuier des Indes. Lui aussi est gigantesque dans son élévation, et surtout dans l'espace immense qu'il occupe. Mais voici ce qu'il a de singulier et de vraiment admirable. Un seul tronc ne pouvant suffire à un si grand poids, toutes les branches poussent des racines qui d'elles-mêmes se dirigent vers la terre. On les voit descendre de trente, quarante, cinquante pieds de haut, en forme de chevelure ou de faisceaux de sarments, avec la souplesse et la fraicheur qu'auraient des racines souterraines. Longtemps elles se balancent dans l'air au gré du vent, puis elles grossissent en s'allongeant, et en formant comme autant d'escarpolettes. Enfin, elles atteignent la terre, s'y enfoncent, croissent rapidement, s'enveloppent d'une écorce commune, et deviennent un second tronc quelquefois plus gros que le tronc primitif. On voit de ces arbres qui ont une foule de ces troncs postiches, ce qui leur donne un aspect tout à fait pittoresque, et semblable à celui qu'offriraient des ruines antiques, ou des grottes ornées de stalactites. Quelquefois ces racines poussées par le caprice des vents, ou dirigées par la main des hommes, vont s'accrocher à d'autres arbres, se croisent, s'entrelacent de mille manières, et présentent les formes les plus bizarres.

Un autre spectacle intéressant est celui qu'offrent certaines mouches ou vers luisants ailés qui volent par milliers, et comme par essaims dans les airs où ils brillent comme autant d'étincelles. Il est, à ce que l'on rapporte, un petit oiseau qui sait tirer bon parti de ces insectes. C'est le Touc-nam-courvi, ou le gros-bec des Philippines. Son nid est un chef d'oeuvre en son genre, un petit palais à deux étages, l'inférieur pour la femelle et sa petite famille; l'autre pour le mâle qui s'y tient à l'abri, occupé à récréer sa compagne par son chant. Tout cela est bien certain; mais ce qui me paraît passer les bornes de la vraisemblance, c'est ce que l'on ajoute que le petit architecte a soin de placer dans son appartement des vers luisants pour y répandre la lumière. C'est cependant ce qu'un homme grave m'assura dernièrement avoir vu de ses yeux plusieurs fois. La chose est si étonnante que je ne pourrai la croire pleinement qu'après l'avoir examinée moi-même. J'espère en avoir bientôt l'occasion. Ces jours passés nous vîmes un arbre chargé d'une quinzaine ou vingtaine de nids attachés à des feuilles par un petit fil, et balancés dans l'air. Il ne faut pas s'étonner de voir un nid assez gros suspendu à une feuille d'arbre. Cent nids pareils ne seraient pas un poids trop fort pour une de ces feuilles qui ont jusqu'à douze et quinze pieds de long.

Voici maintenant des observations d'un autre genre, qui intéressent davantage

le coeur d'un missionnaire. De distance en distance nous trouvions des chrétiens qui, comme ceux que nous avions rencontrés avant d'arriver à Teingi, mais en bien plus grand nombre, tantôt isolés, tantôt réunis en groupes, se prosternaient sur notre passage pour nous demander l'asirvadam. On les voyait venir de loin de tous côtés. La mère envoyait son petit pour chercher le père de famille occupé dans les champs. L'enfant courait de toutes ses forces et avec de grands cris, puis reparaissait tout essoufflé avec son père, et tous deux se jetaient par terre pour nous demander la bénédiction. D'autres fois c'était une mère qui, après s'être prosternée et avoir reçu l'asirvadam, prenait son enfant de quinze à dix-huit mois, le couchait par terre, les mains jointes au devant du front, pour lui faire gagner aussi l'asirvadam. Ailleurs, c'était une troupe de petits enfants qui nous accompagnaient, courant devant nos chevaux, se prosternant de dix en dix pas et se relevant avec une agilité fort amusante, pour continuer encore leurs courses et leurs pieux exercices.

Voilà le côté consolant: mais cette consolation était bien payée par la douleur de ne pouvoir adresser quelques paroles à ces braves gens, et surtout par le spectacle affligeant du triomphe de l'idolatrie. Outre les pagodes, pagodins et autres monuments superstitieux dont le pays est parsemé, on ne voyait que pélerins qui revenaient de la grande fête du Cavery, célébrée à Cambocourram. C'est une grande ville située entre les deux fleuves Cavery et Colloram, assez avant dans les terres. Là se trouve un étang fameux. De douze en douze ans les eaux du Gange, fleuve sacré, sont censées arriver par des canaux souterrains et remplir son enceinte. Cette année était précisement une de ces douzièmes années, époques de jubilé pour les superstitieux Indiens. Heureux qui peut alors se baigner dans cette eau, ou plutôt dans cette vase sacrée! Car pour prévenir les accidents, l'autorité a soin de mettre à sec l'étang révéré, de sorte que les pélerins sont obligés de se jeter dans la vase pour avoir part à leur piété du jubilé. Grand nombre de ces pélerins viennent de quarante, cinquante, cent et deux cents lieues. Les Brames sont chargés de calculer par l'inspection des astres, le jour et l'heure où doit se faire ce bain solennel. Le nombre des dévots qui s'y trouve ordinairement est porté à un million. Le gouvernement a soin d'y faire tenir préparée une provision de deux millions sept cent mille livres de riz, c'est à dire autant qu'il en faut pour nourrir un million d'Indiens deux ou trois jours. Ils ne séjournent pas ici plus longtemps. Nous n'avons été témoins que des restes de la fête, mais c'en était assez pour nous en donner une idée. Nous n'avions certainement jamais rien vu de semblable. Représentez-vous, pour vous en faire une image, cinquante mille fous qui se précipitent à la fois dans cet étang, ou dans le fleuve. Concevez-en tout autant qui crient à tue-tête, s'efforcent d'ébranler au moyen de longs cables dix chars immenses. Nous en vîmes un semblable à une pyramide de cinquante pieds de hauteur, sur une base

très large, tout brillant d'or, de cinquant, de guirlandes et de tentures. Les cables destinés à le trainer avaient près de trois pouces de diamètre, et devaient être tirés par dix mille dévots. Ajouter au bruit des pétards et des canons qui résonnaient toute la journée, celui d'une foule d'Indiens qui chantent sur tous les tons et demi-tons de la gamme. Plus loin, voyez en perspective le roi de Tanjaor, gentil très dévot se rendant à la grande pagode avec une suite de dix huit éléphants et de quarante chevaux. Au milieu de tout cela, nous fesions, nous, une triste figure, montés sur nos chevaux de bataille. Nous avons traversé bravement la foule, quelque difficulté que nous eûssions pour nous ouvrir un passage. Nous étions tout près de la pagode quand on fit promener un des chars. De la vie nous n'avions rien entendu de semblable au bruit affreux qui résultait des cris confus de cette immense multitude.

En traversant la foule, nous vimes plusieurs Brames ou Samiassis placés de distance en distance, absolument comme les charlatans dans nos foires, fesant en vrais charlatans mille grimaces et mille tours de force pour escroquer l'argent du pauvre Indien. Les uns vêtus, comme on l'est dans une mascarade, fesaient une musique analogue à leur costume. Les autres, en faux pénitents se livraient aux tortures, tandisque leurs compagnons à leurs côtés excitaient leur courage et leur patience, et tendaient la main aux passants. L'un de ces pénitents était élevé en l'air à la hauteur de dix pieds, suspendu par le moyen de deux cordes attachées, l'une à ses pieds, l'autre à son cou, et fesant de son corps immobile un arc de la courbe dite chaînette. Un autre avait la tête enfoncée dans la terre jusqu'aux épaules recouvertes de sable, et tout le corps en l'air, roide comme un pieu. A un troisième on ouvrait les flancs; on semblait montrer ses entrailles: le sang coulait, et le patient poussait des cris et des gémissements. Nous passâmes diverses fois par ces lieux, à des intervalles d'une demi-journée, et toujours nous trouvâmes ces pénitents dans la même posture. Nous quittâmes ces lieux infortunés avec un profond sentiment de douleur produit et par la vue de ce triomphe de l'enfer, et par la comparaison de ce que les hommes font pour de l'argent, le monde et le démon, avec ce qu'ils refusent de faire pour Dieu et pour le bonheur éternel.

Nous passâmes le reste de la journée dans la maison d'un riche chrétien. Le soir la ville de Cabaneourram était toute en feu. Le canon des pagodes fesait des décharges continuelles, et les cris de la multitude retentissaient encore après minuit. Malgré ce bruit nous avons cédé au sommeil. Depuis deux jours nous avions toujours eu le pied dans l'étrier sous un soleil des plus ardents.

En quittant la ville pour se rendre à Trichinopoly, on traverse le Cavery sur un beau pont construit par les Anglais. Au delà du fleuve nous fûmes témoins

d'un spectacle qui nous confirma tout ce qu'on nous avait dit de l'immense multitude qui encombrait la ville pendant les grands jours du jubilé. Une vaste plaine était couverte de chars et de boeufs. De toute part on voyait des agents de police que les Anglais avaient eû la sagesse de distribuer pour maintenir l'ordre.

Le souvenir encore présent de ce que nous avions vu, nous navrait le coeur. Nous nous étonnions de l'aveuglement de ces idolatres. Nous plaignions des hommes que nous voyions sans espérance pour l'avenir, et sans véritable consolation pour le présent. Hélas! les pagodes en plusieurs endroits sont construites avec une magnificence qui remplit d'admiration, et les catholiques n'ont dans la plupart des chrétientés que de pauvres chapelles de terre, couvertes de chaume! Ah! quand viendra le temps où il nous sera permis de planter la Croix sur les tours de ces belles pagodes!

Nous poursuivions notre route sur la rive gauche du Cavery, au milieu d'une plaine riche et très fertile. On fait, dans cette partie de l'Inde, des récoltes considérables de riz, de bananes, fruits excellents, de cocos, d'aubergines, de piment etc. On y voit aussi de grands troupeaux de vaches et d'énormes moutons. Les rives du Cavery peuvent être comparées aux champs de l'Egypte arrosés par le Nil.

Notre route vers Trichinopoly n'eut rien de particulier, sinon que les chrétiens se présentèrent en plus grand nombre et avec plus d'empressement. A quatre lieues de distance nous rencontrâmes quatre chrétiens de Trichinopoly, venus avec une lettre à notre rencontre, et chargés de nous accompagner. Le soir nous fûmes reçus par une foule de chrétiens accourus au devant de nous. Ils nous conduisirent en grande solemnité, au son d'une musique composée de cinq tambours et de cymbales. Nous traversâmes ainsi tout le bourg pour arriver au bangala. Le lendemain mêmes cérémonies de la part de diverses chrétientés, même musique, renforcée de deux espèces de trompettes. Tout cela pendant un long espace de temps. Il fallut deux fois quitter la route pour aller visiter leurs petites églises, y prier avec eux, et leur donner la bénédiction.

A une lieue de Trichinopoly commença la cérémonie de réception. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors n'en était que le prélude. Les chrétiens arrivés de la ville vinrent nous saluer. Parmi eux un homme distingué nous toucha jusqu'aux larmes. Il se prosterna pleurant de joie et nous exprimant sa consolation, il disait: A présent je pourrai me confesser à vous, entendre votre messe, et recevoir vos conseils: vous me fermerez les yeux et je mourrai satisfait. Ensuite arriva le prêtre de nos amis qui nous avait appelés. Il fallut entrer dans trois palanquins, en nous faisant suivre de nos chevaux par honneur. Ici musique complète et dans le plus grand solennel. Que ne puis-je vous peindre la Scène au naturel! Concevez cinq ou six tambours sur lesquels on

battait à qui mieux mieux sur une mesure en ritournelle de cinq notes; des joueurs de flûte armés d'un petit sifflet à trois trous, soufflant de toutes leurs forces, absolument comme les ouvriers dans nos verreries; et puis les trompettes Indiennes, les cornemuses, les cymbales etc, le tout dans le même genre et sur le même ton, rehaussé encore par leurs gestes plus qu'animés, leurs profondes révérences à nos palanquins, vers les quels ils se tournaient de temps en temps, tour à tour, s'arrêtant ou marchant à reculons. La foule des chrétiens allait toujours croissant, et bientôt nous en comptâmes deux mille à peu près. C'était dans tous une expression de joie, de franchise, d'enthousiasme qui nous ravissait.

Nous descendîmes dans une petite église de St François Xavier. Nous y fîmes notre prière avec une ferveur que vous concevez aisément. De là nous fûmes conduits dans le logement qu'on nous avait préparé. Soupçonnerez-vous que c'était un joli petit palais, bâti par un Lord Anglais, et loué pour nous? Juger de ce que nous éprouvions en entrant dans une telle habitation, au sortir de la modeste église de l'Apôtre des Indes! Il fallut cependant céder aux instances qu'on nous fit, et aux représentations tirées de l'honneur de la Religion en présence des payens. Nous nous rappelâmes alors le triomphe de ce grand saint à la cour du roi de Bungo et nous nous consolâmes en pensant que l'occasion de l'imiter dans d'autres traits de sa vie ne nous manquerait pas.

Ou reste pour être dans une belle maison, nous n'en étions pas plus à notre aise. Après les fatigues d'un long voyage, augmentées par trois grandes heures d'un cérémonial plus fatigant encore, nous fûmes obligés de subir comme si de rien n'était, tous les inconvénients de la grandeur, de faire bonne figure à une foule de visiteurs et de complimenteurs, d'être étourdis par le bruit de la multitude qui encombrait nos appartements, et assiégeait notre logis. Il fallait, en face de tout ce peuple, rester gravement assis sur nos fauteuils, ayant à côté de nous des hommes armés de gros éventails, et s'escrimant de leur mieux à nous rafraichir.

Le jour suivant se passa presque tout entier à recevoir les députations des divisions, quartiers et castes, surtout des Parias qui, sans avoir de caste, comptent ici trente six divisions. Chaque députation offrait quelques fruits, et adressait un compliment auquel il fallait répondre par interprète puisque nous ne pouvons encore nous faire entendre nous-mêmes. L'un de ces compliments roulait tout entier sur la servitude du peuple Hébreu sous les Pharaons. Les Indiens y trouvaient un terme de comparaison en ce qui regarde le Salut de leurs ames. Bien entendu qu'on nous faisait l'honneur de nous regarder comme des Moyses.

Le lendemain il ne nous fut pas difficile de nous appercevoir que la joie commençait à se troubler. On avait su que nous devions partir. On nous fit des représentations; on versa des larmes bien sincères. J'avoue que je n'aurais jamais pu me refuser à des désirs aussi ardents que ceux qu'on nous manifestait, et à des besoins aussi pressants que ceux dont ce bon peuple nous offrait le spectacle: mais des raisons majeures ne me laissaient pas même la possibilité de délibérer.

Je ne voulus cependant point partir avant d'avoir examiné à fond l'état de la chrétienté, et les dispositions des chrétiens, puisqu'un des motifs principaux qui m'avaient conduit ici était de les connaître par moi-même. Pour les chrétiens, la masse est entièrement pour nous, surtout dans les castes les plus distinguées. La voix générale est que les Jésuites sont leurs pères dans la foi; que les missionnaires qu'ils leur envoyaient étaient des saints, dévoués à leur bonheur et au salut de leurs ames; que s'ils avaient continué leurs travaux, il ne resterait presque pas un idolâtre dans les Indes; que depuis leur éloignement la Religion est tombée dans ce pays. Voila les discours qu'on répète ici partout.

J'ai eu la consolation de voir plusieurs disciples des anciens Jésuites. Le petit fils d'un disciple du P. de Britto m'a dit qu'il possédait le crucifix de ce martyr. J'aurais bien désiré l'obtenir; mais pour le présent je n'ai pu reussir. Pour que ce fervent chrétien consente à s'en désaisir en notre faveur, il faut que nous nous transportions à Oeur où il habite.

Quant à la chrétienté, son état est déplorable. Quelque bons sentiments que les particuliers ayent conservés pour leurs anciens missionnaires, le défaut de secours et les trames de l'enfer ne leur laissent point mettre en pratique ce que leurs pères en avaient appris. Depuis plus de dix ans, pas un homme ne se confesse: on n'entend ni sermon, ni instruction, ni catéchisme. Ajouter à cela des troubles, des dissensions parmi les chrétiens; des troupes entières qui apostasient pour retourner à la gentilité, ou pour se livrer aux ministres protestants. A Pratacondi, non loin d'ici, trois cents se sont en effet donnés à ceux-ci. Ils ne sont pas cependant ennemis de la vérité; ils promettent même avec simplicité de se réunir aux catholiques dès qu'un missionnaire Jésuite arrivera dans leur église. Le pourront-ils réellement? Dieu le sait. Quant à nous, nous ne saurions que gémir et concevoir les plus vives allarmes.

Voila où en est la chrétienté dans ce pays. Je suis bien convaincu que si nous étions en nombre, et qu'on nous laissât exercer librement notre ministère, les chrétiens reviendraient en peu de temps à l'état où les laissèrent nos anciens peres, et que les gentils se convertiraient avec plus de facilité que de leur

temps, du moins dans beaucoup d'endroits. Mais je prévois que la liberté des hommes apostoliques sera entravée, que l'enfer ne manquera pas de leur opposer mille obstacles. Tout cela cependant ne nous effraye nullement; tout cela ne nous arrête pas un instant. La vérité est plus puissante que l'erreur et la calomnie. L'amour sincère de nos frères et le véritable zèle qui nous anime pour leur salut sans aucun motif d'intérêt temporel, auront plus de force pour nous gagner les coeurs que tous les efforts de nos adversaires pour nous les ravir.

Tel est, mon R. P. l'état déplorable de cette mission autrefois si florissante. Un sermon de dix ans en dix ans! Jamais de première communion! C'est un miracle qu'il y reste encore de la foi. Demain 19, jour de St Joseph, nous quittons cette ville à notre grand regret. Nous y reviendrons dès que nous le pourrons avec sureté. En attendant nous allons disposer les choses à Madure. Delà nous écrirons la continuation de cette lettre que j'envoie cependant d'avance à Pondichéry, pour profiter d'une occasion favorable.

Je me recommande instamment à vos SS. Sacrifices, et aux prières de tous nos PP. et FF.

Joseph Bertrand, de la Comp. de J.

(4e Lettre)

Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Comp. de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compie.

Callérituel, 22 avril 1838.

Mon R. P.
P. C.

Quoique je n'aye pas de brillantes nouvelles à vous envoyer, j'aime mieux vous écrire que de vous donner occasion de vous plaindre de mon silence. Le R. P. Bertrand vous a instruit de tout ce que notre voyage de Pondichéry à Trichinopoly pouvait avoir d'intéressant pour nous et pour les personnes qui pensent à notre mission. J'ai dessein d'y joindre à mon tour la relation d'un second voyage, qui servira naturellement de suite au premier. Il comprend le temps écoulé depuis notre arrivée à Trichinopoly jusqu'au moment où je vous écris.

Nous avions cru devoir nous rendre à Trichinopoly sur les invitations des chrétiens. Nous étions de plus bien aises de voir en quel état se trouvait cette église. Trichinopoly est une grande ville regardée depuis longtemps comme la capitale du Maduré. Elle est aujourd'hui une résidence importante des Anglais, une belle position militaire, une forteresse et garnison européenne. Cette ville est remarquable par ses bazars et son commerce avec le sud. Elle l'est encore plus aux yeux d'un missionnaire de la Compagnie, par l'esprit de foi qui s'y est conservé dans un grand nombre de chrétiens, et par les souvenirs qu'elle nous rappelle. Le P. Bouchet, dont il est parlé dans les Lettres édifiantes, avait travaillé avec succès à Trichinopoly. Il n'y avait trouvé à son arrivée que des chapelles érigées pour les Parias; et il vint à bout de faire construire, en différents quartiers, quatre églises pour les castes distinguées. Du reste cette ville n'offre rien de bien intéressant à l'observateur. Elle est construite sur un sol rocailleux et brûlé par le soleil. Les habitations anglaises, isolées des cabanes Malabares, sont placées au milieu de grands jardins. Elles ne sont pas en grand nombre. Les rues très larges et plantées de beaux arbres, à la manière des boulevards de Paris, sont extrêmement longues, et coupent la ville en tout sens. La principale église chrétienne est belle, mais elle n'est pas achevée. On compte dans cette ville plus de cinq mille chrétiens. Il y a cinq régiments dont un européen, deux de cavalerie turque, et deux autres composés de gens du pays. Pendant notre séjour à

Trichinopoly nous avons reçu la visite et les députations des chrétientés voisines. Partout on retrouve un précieux souvenir des Jésuites. C'est dans cette partie de l'Inde que nos pères avaient formé leurs principaux établissements. Ainsi le P. Bouchet, par exemple, avait fait de sa mission d'Ouour, à quatre lieues de là, un centre de vingt neuf églises qui en dépendaient, et qui comptaient plus de trente mille chrétiens. C'est encore ici que se sont conservés en plus grand nombre les tombeaux de nos anciens missionnaires.

Vous juger bien, mon R.P. que si nous n'eussions consulté que les voeux des chrétiens qui désiraient ardemment nous retenir, et les dispositions de nos coeurs à la vue des belles espérances que ce lieu nous présentait, nous n'aurions pas balancé à y établir notre séjour. Mais nous avions pour adversaires des prêtres sans réputation, dont les sentiments à notre égard n'étaient que trop connus. D'ailleurs les passeports que nous avions pris à Goudelour, portaient que nous allions directement à Madure. Ici de tels mots ne sont pas de remplissage. Il fallut donc faire de pénibles adieux à cette belle et intéressante chrétienté.

Nous quittâmes Trichinopoly le 19 mars, jour de St Joseph. Nous suivions la grande route anglaise du sud. Pendant quatre jours que dura le voyage jusqu'à Madure, nous n'avons rien remarqué de bien intéressant. La campagne est aride et déserte. Point d'abris, point d'eau, point d'habitations. A deux journées de Trichinopoly on traverse une petite montagne de la chaine des Gattes. C'était le premier objet que nous avions vu s'élever au dessus de l'horizon depuis le cap Ténérif. Aussi cet aspect nous causa-t-il un vif intérêt en nous rappelant des pays auxquels nous avions renoncé sans en perdre le souvenir et l'amour. Cette petite variété fesait d'ailleurs diversion avec l'ennuyeuse monotonie des plaines que nous avions dû traverser. Chaque nuit nous nous arrêtions dans des Bangalas anglais, espèces d'hotelleries très propres, construites par ces messieurs, pour la commodité des Gentlemans européens. Ces Bangalas sont confiés à la garde d'un vétéran. On y trouve un logement convenable, mais point de domestiques et point de provisions. Du moins on s'estime heureux quand on peut s'y procurer une bonne eau. Nous n'avions déja que trop éprouvé la vérité des rapports que nous avions lus ou entendus. Voulez-vous avoir une idée de l'eau qu'on boit communement ici! Figurez-vous un petit étang plein d'une eau bourbeuse, exposé à un soleil brulant, rempli du matin au soir de baigneurs, de blanchisseurs, de vaches, de buffles etc. qui remuent la vase. C'est là qu'on voit descendre l'imperturbable cuisinier avec son vase pour y prendre l'eau du dîner. Cette boisson, pourvu qu'elle ait été puisée par un

Schoutre ou homme de bonne caste, est toute pure, et ne cause aucune répugnance au Malabare: tandisque l'eau la plus fraiche, puisée dans la source la plus limpide par la main d'un Parias, serait immonde, et jamais Malabare n'en approcherait ses lèvres.

Dans un de ces Bangalas, j'ai rencontré deux officiers Anglais, chargés de conduire à Madras une partie des impôts du sud. J'ai compté cinquante voitures chargées d'un million de roupies, c'est à dire de deux millions et demi de francs, la roupie étant de deux francs cinquante centimes. Chose singulière! Cinquante hommes seulement escortaient le trésor. Et cependant de Trichinopoly à Madure toute la contrée est habitée par la caste des voleurs. Ce n'est pas sans crainte qu'on traverse leur pays, et plusieurs fois les voyageurs ont été détroussés par eux. Ces hommes sont armés d'un courbon de dix huit pouces de diamètre. Ils lancent cette arme faite comme un C avec une dextérité extraordinaire. Ils tuent les sangliers à trente pas, renversent un homme à cinquante. Je les ai vus exercer leur talent sur des mangues, espèce de gros fruit. On m'en a abattu plus de douze, sans en manquer une seule. Elles étaient sur des arbres élevés à plus de cent pieds. Le courbon est de bois de fer. Nos anciens missionnaires avaient eû la consolation de gagner un grand nombre d'Indiens de cette caste, et de les convertir à la vraie religion. Une fois chrétiens, non seulement ils renonçaient à la profession à laquelle leur naissance les autorise aux yeux des gens du pays, mais encore ils en détournaient leurs compagnons.

Le troisième jour depuis notre départ de Trichinopoly, nous apperçumes les hautes pagodes de Madure. Cette ville semblait devoir être le terme de notre voyage. Vous verrez bientôt ce qu'il en sera. Madure n'est qu'une grande forteresse, bâtie au milieu d'une vaste plaine. Du côté de l'ouest, la vue est bornée par des montagnes assez élevées; de tous les autres côtés il n'y a point d'horizon. Cette ville, fameuse autrefois, n'est plus rien maintenant. Il n'y a pas même de garnison. Elle est cependant la résidence du Collecteur et de la Cour civile. Le palais du Roi est très vaste et bien construit, mais mal entretenu. La grande pagode est aussi fort remarquable par son étendue et ses quatre tours élevées sur les quatre portes. Il paraît que les Jésuites n'avaient autrefois qu'un fort petit établissement dans cette ville. L'église est en terre, fort basse et obscure; le presbytère est dans le même style. C'est cette baraque qui nous a servi de prison pendant neuf jours.

Voici quelle a été l'occasion du séjour que nous avons fait à Madure. Mr Méhay, missionnaire de Pondichéry, cet ecclésiastique charitable auquel nous avons tant d'obligations, invité à venir à notre rencontre, nous

avait précédés de cinq jours dans cette ville. A son apparition, les chrétiens le prièrent de se rendre à leur église et d'en prendre possession. Les voyant tous d'accord, il crut devoir céder à leurs instances. Il vint ensuite avec eux au devant de nous avec solennité et musique. Tout cela était contre nos désirs qui eussent été de passer simplement par Madure, et de nous retirer dans une petite église abandonnée et hors de toute contestation, pour y apprendre de plus en plus la langue, en rendant cependant aux fidèles tous les services qu'ils pouvaient recevoir de nous dans les circonstances présentes. Mais la providence semblait en disposer autrement. Il paraissait convenable de faire respecter et reconnaitre l'autorité de Mgr de Drusipare dans un pays que le St Siége a soumis à sa juridiction. Il était d'ailleurs nécessaire de soutenir une première démarche, vu que notre départ, s'il eut été brusque, eut été regardé comme une fuite, aurait découragé les chrétiens et accru les forces de nos adversaires. Il fallut donc s'abandonner à la providence, et se résoudre à subir toutes les chances de la lutte qui allait s'engager.

Nous avions trouvé ici les pères Martin et Duranquet, arrivés peu de temps avant nous. Sur la route ils avaient eu occasion de s'appercevoir par eux-mêmes combien il est difficile aux prêtres Portugais de se soumettre aux nouveaux arrangements pris par le St Siége au sujet des Indes. A Tanjaour, où ils étaient arrivés à l'entrée de la nuit, ils avaient été prendre un peu de repos en plein air, devant la porte de l'église, située dans un quartier séparé de la ville. Le prêtre Portugais qui la dessert, et un curé du voisinage son confrère et son ami, les invitèrent à se rendre chez eux. Ils y furent, uniquement pour avoir occasion de les instruire sur l'origine du schisme actuel et les engager à se tenir attachés au St Siége et à ses envoyés. Il fallut argumenter avec eux, car ils se vantaient d'avoir lu toute la théologie de Charmes. Nos pères le firent avec tous les égards que pouvait demander leur caractère; ils leur citèrent les expressions du St Père dans ses deux monitoires. Mais pour le moment ils ne purent rien obtenir d'eux. Espérons cependant que mieux instruits ils se rendront à la vérité. Les pères crurent devoir regagner leur chariot pour y prendre un peu de nourriture et de repos. On chercha vainement à les retenir, de grand matin ils partirent sans même vouloir dire la Ste messe dans un lieu pourtant si commode, et quoiqu'ils dussent être privés de cette consolation le reste du voyage.

Ces deux pères, ayant pris un peu de repos à Madure auprès de nous, allaient se rendre à Tallam cottah, dans le district du sud qui leur est confié. Ils montaient à cheval, quand arrive un prêtre qui avait été absent depuis plusieurs mois. Nous le recevons avec amitié dans la maison où les chrétiens nous avaient établis. Il était facile de voir qu'il était mécontent. La dispute s'engage et dure une heure et demie, toujours cependant avec paix et charité. Nous lui exposons nos titres, nos intentions et nos dispositions. Il ne veut rien comprendre,

pas même entendre la lecture des brefs. Son langage et ses raisonnements montraient que c'était chez lui un parti pris. Il voulait faire sortir nos effets du presbytère pour y placer les siens. Nous répondons: Les chrétiens nous ont conduits ici; nous y sommes entrés d'après leurs vœux, en bon ordre et en paix. Il y aurait de la violence à nous en chasser, surtout après le coucher du soleil. Demain nous verrons quels sont les sentiments des chrétiens. Le lendemain arrive un autre prêtre de Trichinopoly pour aider le premier. Ils forment un parti. Ils nous intentent un procès. On prétexte que le prêtre notre adversaire, qui n'est ici que depuis huit ans, a bâti le presbytère ainsi que l'église qui porte encore le chiffre de la Compagnie et qui tombe en ruines de vétusté. Pour nous, nous n'opposons que la patience à toutes ces menées; sans vouloir même paraître dans une cause qui est bien moins la nôtre que celle des chrétiens qui nous ont appelés, le résultat a été tel que nous l'attendions et qu'il fallait l'attendre. Nous avons été chassés du presbytère la nuit du samedi au dimanche de la Passion, à neuf heures du soir. Vraiment une telle humiliation ne nous eut causé que de la joie s'il n'en fut résulté du deshonneur aux yeux des payens et des protestants surtout qui étaient entrés très chaudement dans cette affaire. x pour la Religion

Nous avons vu depuis le premier magistrat qui, dans les Indes est nommé le Collecteur. Il est d'avis que les églises sont aux prêtres qui les desservent. Du reste ce monsieur est plein de civilité et même de bonté pour nous. Il nous a offert sa maison, et nous a promis de faire tout ce qu'il pourrait en notre faveur. Il y aurait eû de l'indiscrétion de notre part, à accepter son invitation. Nous nous sommes donc retirés d'abord dans un bangalz, ou maison de passagers, et ensuite dans un petit fort construit sur la porte de l'ouest. Entourés d'un bon nombre de fidèles, nous y avons passé cinq jours. Il est des circonstances où, même dans la retraite, il faut conserver un maintien ferme et assuré. Fasse le Seigneur que nous rentrions bientôt dans ce poste pour le salut des ames qui nous sont confiées.

Du reste, l'expérience que nous venons de faire est pleine d'instruction pour nous, et nous fixe dans la conduite à suivre pour la suite. Il est très heureux que cet avis nous ait été donné dès le commencement. Le Gouvernement adjugeant les églises aux prêtres qui sont en possession de les desservir, sans entrer dans les dispositions que peut faire l'autorité ecclésiastique, nous ne pouvons espérer de posséder les églises anciennes, tant que les prêtres du pays ne se soumettront pas aux circonscriptions de territoire faites par le St Siége. Quelque soit le désir des chrétiens qui nous appellent d'un commun accord, nous ne pouvons aller contre l'ordre légal établi: nous n'avons rien à prétendre sur les anciennes églises. Ce n'est pas, en un sens, une grande perte, car ces édifices bâtis par nos anciens pères, sont pour

la plupart bien misérables et tombent en ruines. Nous ferons ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Nous achèterons de nouveaux emplacements, nous y construirons des chapelles. Les chrétiens sont pour nous; ils se réuniront aux missionnaires qui sont eux-mêmes unis au Siége Apostolique, et ainsi nous sauverons les ames.

Les pères Martin et Duranquet, que cette épreuve ménagée par la providence, retint encore quelque tems à Madoré, comme je l'ai observé, quittèrent cette ville dès qu'ils purent le faire sans inconvénient. Au bout de trois jours de marche ils sont arrivés à Pallam cottah, grande forteresse, où réside constamment un corps de troupes Anglaises. Nous avons reçu de leurs nouvelles. Elles sont on ne peut plus rassurantes. Nous avons en cette ville une belle église, mais hélas! elle ne réunit dans son enceinte qu'une cinquantaine de familles chrétiennes, presque toutes de la caste des Parias. C'est pourtant le chef-lieu de la mission du sud, parceque, comme à Madoré, c'est là qu'habitent les collecteurs ou magistrats du pays; c'est là qu'aboutit la poste, c'est là qu'il est plus facile de se procurer tout ce dont on a besoin pour la mission. Ils y ont été reçus sans cérémonie parcequ'on ne les y attendait pas. Mr Mousset n'y était arrivé que quelques moments avant eux. Ils se sont adonnés avec un nouveau zèle à l'étude du Malabare, et les voilà sur le point de faire le catéchisme aux enfants. Ils ont pris leurs mesures, tracé leur plan de campagne, et j'espère bien que Dieu en sera glorifié. Jusqu'au mois de juin, le P. Duranquet doit accompagner Mr Mousset dans la visite des chrétientés pour prendre sous sa conduite un air de missionnaire. Pendant ce temps le P. Martin restera seul à Pallamcottah pour faire connaissance avec MM. les magistrats et donner des soins aux fidèles. Au mois de juin, le P. Martin se propose de se joindre à son tour à Mr Mousset, de célébrer avec lui la grande fête de Puttey, de visiter ensuite les nombreuses chrétientés de la côte de la Pêcherie, et de faire tous leurs efforts pour faire adopter les dispositions du St Siége aux trois prêtres de Cochin qui s'y trouvent placés à titre de curés.

Quant au R. P. supérieur et à moi, après les troubles et les tracasseries de Madoré, nous nous sommes paisiblement retirés vers l'est où se trouve la plus grande partie de nos chrétientés. Nous nous sommes donc rendus à Calléritidel, petite endroit à une lieue de la mer. Nous y avons célébré la grande fête de Pâque. Je ne vous en ferai point la description. Il faudrait vous répéter tout ce que, dans nos lettres précédentes, nous vous avons dit de la musique et des fêtes du pays. Après tout, le tableau le plus ressemblant ne pourrait vous donner une juste idée de la chose. Que ne vous a-t-il été permis pour votre consolation et pour celle de bien d'autres personnes d'en être témoin! Tous vos sens, toute votre ame eussent été captivés par un spectacle aussi nouveau. Ce qui ne vous aurait pas peu intéressé eut été de nous voir dans nos

cérémonies mêler l'Indien au Romain, employant tout moyen permis pour faire effet, nous trouvant quelquefois, sans y songer, à côté des rubriques; chantant sans livres de chant une messe en plain-chant et en musique, tantôt une prose, tantôt un motet, tantôt un cantique de St Sulpice... Nous fesions certainement de notre mieux: Dieu aura eû égard à la bonne volonté. Une immense multitude qui environnait notre pandel où brillait tout ce que nous avions de précieux, était enchantée, et ne savait ce qu'elle devait le plus admirer de cette richesse de décoration ou de la beauté de notre chant. Et cependant la Religion entrait par tous les sens, des impressions de foi se fesaient sentir aux coeurs. Le jour du Seigneur viendra pour nos chers Indiens, et j'espère que bientôt ils connaîtront et adoreront leur véritable maître.

Tout n'est pas perdu pour la Religion et pour ses missionnaires à Madurè. Depuis l'humiliation que nous avons éprouvée dans cette ville, nous avons reçu de Mgr de Drusipare une nouvelle consolante. Il nous annonce que le vicaire apostolique de Cranganor est disposé à s'attacher au St Siége et à reconnaître ses dispositions sur Trichinopoly et Madurè; qu'il retire au Gubernador de St Thomé la juridiction qu'il lui avait malheureusement confiée pour quelque temps. Comme les Eglises de ces deux villes, celles de Dindigul, d'Aour etc. se trouvaient sous sa juridiction, et qu'il paraît décidé à les remettre à Mgr de Drusipare, toute contestation cessera, à moins que ceux qui les occupent ne veuillent se déclarer absolument indépendants. Espérons que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. La moisson est grande. Puisse-t-il nous être donné à tous d'y travailler sous l'autorité du suprême pasteur, et selon ses intentions!

J'espère que l'année prochaine quelques uns de nos pères viendront nous joindre et partager nos fatigues. S'ils ont du zèle pour le salut des ames, ils trouveront ici de quoi le satisfaire. S'ils aiment les travaux et les croix, ils trouveront également de quoi se contenter. Qu'ils viennent surtout munis d'une bonne provision de patience. Ils n'auront d'abord à faire qu'à des ames brutes et grossières à l'excès. Nos paysans de France sont des contemplatifs, des anges de lumière comparés à nos chers Parias. Espérons de la miséricorde du Seigneur que les castes supérieures entreront à leur tour dans le bercail du bon pasteur. N'oublier pas de témoigner ma reconnaissance aux amis et aux bienfaiteurs de cette mission, pour laquelle nous ne cessons de réclamer des secours et des prières. Si l'on vous demande ce qui pourrait nous être utile, vous pouvez répondre qu'il nous faudrait ici des Tableaux de Jésus en croix, de sa Ste mère etc. En voici la raison: l'église de Madurè est le centre de quarante ou cinquante petits groupes de 15, 20, 30, 60 familles perdues au milieu des villages payens. Ces petites chrétientés, s'il est permis d'employer ici ce mot, devraient avoir chacune leur petite chapelle pour y réciter les prières du matin et du soir, y faire les lectures de piété, et y recevoir de temps en temps le missionnaire. Des Tableaux

ou des Christs placés en ces oratoires serviraient merveilleusement à attirer les fidèles et à nourrir leur foi. Ce que je dis de Madurè doit s'entendre aussi de Dindigul qui compte plus de quatrevingt petits groupes semblables, et des autres églises centrales. C'est l'ordre qu'avaient sagement établi nos pères. On retrouve encore généralement en vigueur les pratiques par eux introduites, surtout celle de la prière du matin et du soir, celle du rosaire qui se dit partout en commun avant la prière du soir. C'est le seul exercice de piété qui puisse consoler ces chrétiens abandonnés depuis si longtemps. Heureusement la dévotion fut si profondément enracinée dans ces petites réunions, qu'elle porte encore des fruits aujourd'hui. Quant aux autres objets qui nous seraient nécessaires ou utiles, je n'entre pas dans le détail. Le père qui s'est chargé des intérets de notre mission donnera les renseignements convenables.

Dans quelques jours je me propose de me transporter au nord de Callèritidel, dans un village appelé Joseph-Patnam. Je m'y trouverai seul au milieu des bois, dans un pays bien triste. Je commencerai à confesser et à conférer les sacrements. J'aurai la consolation de secourir les malades, et je prévois que j'aurai bien des courses à faire. La fatigue sera grande sans doute; mais la récompense sera proportionnée à la peine.

Un petit mot d'amitié et de souvenir à tous mes parents, amis et bienfaiteurs. Je désirerais aussi que vous eussiez la bonté de communiquer à MM. de la propagation de la foi un extrait de nos lettres de février. Ils y verraient un témoignage de notre reconnaissance, et un gage de ce que nous sommes prêts à entreprendre pour dilater le royaume de J.C. Que Dieu bénisse nos travaux et leur zèle!

Je suis dans le sentiment etc

L. Garnier Miss.re de la C. de J.

(5e lettre)

Lettre

du R. P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Callérittel, le 2 mai 1838.

Mon R. Père,

Je vous ai déja dit quelque chose des embarras que les schismatiques nous suscitent auprès du gouvernement. Je puis ajouter que ce ne sont pas là leurs seuls moyens d'attaque. Calomnies pour aliéner de nous les esprits, bruits fâcheux, fausses nouvelles qui ont pour objet de les troubler et de les épouvanter, distribution d'argent pour les gagner, ils mettent tout en œuvre; ils nous suivent partout, ils sont attentifs à saisir les moindres occasions. Voilà trois semaines qu'ils ont intenté deux procès; le premier, au sujet d'une fête que nous avons célébrée; le second à propos d'une cloche volée à Sarayani. Ils ont par violence contraint le voleur à signer une déposition qui nous fait auteurs cachés de ce vol. L'affaire est pendante en cour criminelle, mais il ne paraît pas qu'elle doive se décider à leur gré. Tout nous fait présager qu'ils y perdront leurs peines.

Voilà, mon R. P. l'état de notre mission. Elle trouve de grandes contradictions; nous les avions prévues, mais tout cela ne fera que consolider l'œuvre de Dieu. Pourvu que de notre côté nous n'y mettions pas ces obstacles secrets qui sont les plus à craindre, tout ira bien. L'ensemble des événements et la marche actuelle des affaires donnent de grandes espérances, quoique le succès paraisse devoir être accompagné de beaucoup de tribulations.

Vous me demanderez maintenant quelques détails sur les missionnaires. Grâce à la bonté divine, ils se portent tous parfaitement bien, ils sont calmes et contents, et ne font tous qu'un cœur et qu'une ame, dans l'esprit de charité et d'obéissance. Le P. Garnier s'est jeté le premier dans l'exercice du St ministère. Je l'ai suivi de près. A vrai dire, nous sommes loin de savoir le malabare; mais que ne fait pas la nécessité? J'ai débuté par courir aux malades. J'ai appris quelques questions, et j'ai commencé à comprendre quelque chose à leurs confessions. Bientôt il m'a fallu recevoir les personnes qui se présentaient pour le mariage. Enfin les autres fidèles sont venus aussi et je n'ai pu me défendre de les admettre tous sans distinction. Ainsi hier j'ai

marié deux époux que j'avais confessés. Six personnes venues de six lieues pour assister à la noce, voyant que j'entendais des confessions, demandèrent d'avoir leur tour. Je leur dis de se préparer, et comme, faute d'être prévenu, je tardais un peu de me rendre à l'église, ces pénitents allèrent avec les époux faire festin, c-a-d. manger du riz, mâcher des noix d'arêque et des feuilles de bétel. Mais ils revinrent se confesser le soir, et ont communié ce matin. Ils forment trois ou quatre maisons chrétiennes, au milieu d'un village payen.

Dois-je vous offrir ici quelques détails sur notre manière de vivre? Notre nourriture est le riz, et puis encore le riz, avec un peu de cari, comme qui dirait une poignée de poivre bouilli dans une écuellée d'eau. Nous y joignons du lait quand on nous en donne; mais les Indiens ne sont pas fort enclins à donner. Avec cela un poulet un peu maigre vient quelquefois rompre la monotonie du riz et de ses cari. Voilà donc toute notre nourriture. Nous n'avons de pain que dans des cas extraordinaires. Les jours-ci, par exemple, les députés de Trichinopoly m'ont présenté un pain de la grosseur de deux poings. Mais quel pain! Il avait soutenu dans un voyage de cinq jours toutes les ardeurs d'un soleil brulant. Par bonheur ils avaient eû la pensée de le couper en tranches. J'en pris une. Mais comment la rompre! Armé d'un couteau, je fis pour cela tous mes efforts. Ce fut peine perdue. N'importe. Un tel pain est un grand régal. On saisit une petite hache, on réduit le pain en miettes qui s'amollissent dans l'eau chaude, et on les assaisonne avec un peu de thé et de lait. Alors quel festin exquis! Quant au vin, il n'en est pas du tout question. Nous en avons déterminé pour le St sacrifice une telle ration, qu'une seule bouteille suffit pour trente ou quarante messes. Voilà ce qui regarde la table. Elle n'a guère de quoi tenter des personnes nées en Europe; mais elle nous met à l'abri de bien des misères, de tant de sensualités; elle nous fait gagner du temps puisqu'il ne faut pas plus de cinq minutes pour dîner; et enfin elle ne charge pas du tout l'estomac.

Nos occupations sont de diverse nature. Jusqu'à présent le P. Garnier avec Mr Méhay n'a fait que courir ça et là, pour visiter les chrétiens et les encourager. Faute de cheval, je n'ai pu les suivre. De temps en temps cependant à l'occasion de quelque fête, ou en cas pareil, j'ai été les joindre et ai fait aussi mes petites excursions dans un rayon de deux ou trois lieues pour visiter les chrétiens, ou administer les sacrements aux malades. Je ne trouve pas toujours un cheval au besoin. Pour donner des secours spirituels à un infirme, j'ai essayé de faire à pieds une course de deux lieues. C'était un prodige inouï dans ce pays. J'ai eû lieu de m'apercevoir que l'usage ne laisse pas d'être fondé en raison. Au retour je me trouvai les pieds ornés de grosses ampoules, soit à cause

de l'incommodité de la chaussure, soit par l'effet de la chaleur. Il est vrai que je m'étais mis en chemin vers le milieu du jour, et que nous sommes actuellement au commencement de l'été. Ce sont, il est vrai, des désagrements; mais je dois avouer qu'on ne souffre pas autant que je le croyais. Un des effets les plus fâcheux de cette chaleur, c'est de couvrir tout le corps comme d'une enveloppe de son, et de causer des démangeaisons presque insupportables. L'ardeur excessive du climat m'a fait changer de peau trois ou quatre fois. Mais tout cela n'est rien. Je suis sur le point de me mettre, comme les autres, en campagne pour secourir les chrétientés. Le besoin sera d'autant plus grand que je n'aurai plus le P. Garnier auprès de moi. Jusqu'ici nous nous sommes vus tous les quinze jours. Je tâcherai de disposer les choses de manière à ce que nous puissions nous voir dans la suite de temps en temps. Mais j'y trouve de grandes difficultés. Il faudrait absolument qu'il y eut un autre père aux environs de Trichinopoly.

Un mot des PP. Martin et Duranquet. Leur histoire n'est pas longue. Ils ont trouvé une chrétienté qui, depuis plusieurs années, nous était sans exception affectionnée et toute dévouée: ce sont les Tarawas ou pêcheurs de St. François Xavier. Il n'y a que deux prêtres de Goa sur la côte; et on espère les gagner. Le P. Duranquet a déjà fait grand nombre de courses au milieu de ces chrétiens. Le P. Martin est resté jusqu'à présent à Talamcottah ou à Puttey, dans le voisinage. Ils administrent les sacrements, et entendent les confessions.

Les arts d'Europe sont ici en honneur. Il en résulte qu'on a naturellement du respect pour les personnes. Delà pour nous une grande liberté au sujet du vêtement. Nous conserverons l'anguis, c.a.d. l'habit blanc dans les grandes occasions, et jaune dans l'usage ordinaire; parcequ'il n'y a rien de meilleur dans un pays où deux, trois et même quatre fois le jour, l'habillement est trempé de sueur: mais nous sommes disposés à prendre l'habit noir, quand il sera plus à propos, et ce sera sans préjudice de la considération qu'on a pour nous. L'antique turban ou coulla, planté sur la tête comme un cylindre, sans visière, est fort incommode, surtout dans les voyages. Les deux missionnaires qui nous ont précédés, lui ont substitué, l'un une simple casquette, l'autre un chapeau de drap rouge; et ils n'en ont pas été moins bien vus. Le P. Garnier, à leur exemple, s'est fabriqué un chapeau de carton, qu'il a recouvert d'un vieux lambeau de soie rouge. Quant à la chaussure, rien n'empêcherait de prendre des souliers et des bas; et même dans les cités il faudra peut être s'y résoudre, spécialement quand on rend visite à quelque Anglais de distinction. Tous ces points demanderont un réglement général, soit pour conserver l'uniformité, soit pour éviter l'inconvénient qu'il y aurait de laisser chacun se vêtir à sa fantaisie. En attendant que nous ayons acquis des connaissances plus exactes sur le pays, nous nous en tiendrons à l'ancien usage;

c.a.d. à l'anguis jaune ou blanc; au coulia cylindrique, excepté dans les voyages, où nous nous permettons quelque espèce de chapeau ou du moins de visière, et à la chaussure indienne, qui n'est pas certainement la plus commode, mais qui est la moins dispendieuse, puisque la nature fait les trois quarts des frais.

Le P. Garnier, présent en ce moment, et les PP. Martin et Duranquet qui m'ont écrit ces jours passés, s'unissent à moi pour vous offrir, mon R.P. le témoignage de leur humble respect et de leur parfait dévouement. Plus nous sommes agités et persécutés au dehors, plus nous désirons nous unir d'esprit et de coeur à notre centre, et à tous nos bons pères de Rome et de France. La confiance que nous avons en leurs prières nous soutient et nous remplit d'ardeur. Elle nous fera, je l'espère, triompher de tous les obstacles.

J'attends avec impatience les lettres et les avis que vous voudrez bien m'envoyer. Je suis avec un profond respect et une obéissance filiale, etc..

Joseph Bertrand, Miss.re

(6e lettre)

Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans les Indes, à un père de la même Compie

Joseph-Patnam, 30 Mai 1838.

Mon R. P.

Nous voilà donc bien éloignés l'un de l'autre. Que la volonté de Dieu soit faite! Il faut espérer que nous nous reverrons en paradis, car dans ce monde la chose paraît un peu difficile; cinq mille lieues ne se font pas en un jour. Cependant, du fond des Indes je suis bien loin d'oublier la France et ce que j'y ai laissé. Voulez vous me donner une nouvelle preuve d'amitié? A la réception de ma lettre recueillez les nouvelles que vous croirez les plus propres à intéresser un missionnaire, et ayez la complaisance de me les envoyer. Rien de plus facile. Tous les mois, depuis février jusqu'au mois d'août il part de Bordeaux des navires pour Pondichéry et Madras. Le point important est de savoir profiter de ces occasions. Pour cela il faudrait un Bon correspondant à Bordeaux. Quelques ecclésiastiques de nos amis, dit-on, se sont établis dans cette ville. Bonne nouvelle pour les Indiens et pour ceux qui travaillent à leur salut! De mon côté je prendrai volontiers les devants, et vous raconterai tout ce que je croirai pouvoir vous faire plaisir.

Vous avez eu connaissance de ce que j'ai fait à Pondichéry pendant les mois de décembre, de janvier et de février. Une lettre adressée à mon père renfermait des détails qui vous intéresseront. Tacher de vous la procurer, ainsi qu'une lettre que le P. Martin a écrite aussi à ce sujet. On pourrait réunir les détails contenus dans ces deux pièces et les fondre dans une relation qu'on offrirait à m.m. de la propagation de la foi. Ils y verraient une preuve de la reconnaissance que nous inspirent leur zèle et leur générosité. Insérée dans leurs annales elle ne pourrait que réveiller dans les fidèles l'intérêt qu'inspiraient autrefois les missions des Indes. Il convient d'ailleurs que les Français d'Europe pensent quelquefois à ceux de Pondichéry.

Nous devons à cette ville, nous, missionnaires, la gratitude la plus sincère pour la manière dont elle nous a accueillis. On a écouté nos instructions avec une attention qui nous inspirait un nouveau courage. Nous savons

même qu'on a été fâché de notre départ : on eut voulu nous retenir, mais Mgr le préfet apostolique et des ecclésiastiques zélés offrent à ses habitants tous les secours qui dépendent d'eux. Notre ministère sera plus utile à des peuples à qui il est plus nécessaire.

Depuis deux mois que je suis au milieu des terres dans la partie sud de la presqu'île. Par suite des intrigues de nos ennemis, nous avons été obligés de sortir de Maduré. Nous voila maintenant avec les chrétiens du Marava, au sud de Tanjaor et à l'ouest de Ramanan-da-buram. Il y a beaucoup de fidèles dans toute cette partie de l'Inde. Ils sont tantôt dispersés et isolés, tantôt réunis en bourgades, et le plus souvent mêlés avec les Turcs et les gentils. Partout où l'on en trouve huit à dix familles, il y a une église, petite maison en terre, couverte de chaume. Sur la côte de la Pêcherie, les églises sont belles et quelquefois même bâties à l'européenne. Ici les chrétiens sont bons en général et fort attachés à la religion. On retrouve encore partout les usages que les Jésuites avaient introduits parmi eux. Ainsi la prière du matin en commun une heure avant le jour, la prière du soir avec une bonne lecture, le catéchisme aux enfants tous les jours par le catéchiste : le dimanche réunion pour les prières de la messe. Lorsque le missionnaire vient dans la bourgade, tout le monde se confesse et communie. Il y a de la foi, de la piété, beaucoup de bonne volonté, mais par fois beaucoup d'ignorance et même de superstition. Nous n'aurons pas peu à travailler pour en faire de bons et de fervents chrétiens. Voila quelle sera notre occupation, avant de penser à la conversion des gentils. Leur tour viendra quand nous serons plus nombreux. Parmi eux il en est, et en grand nombre, qui ne sont pas bien éloignés du royaume de Dieu. Puissions-nous les y faire entrer tout à fait !

Depuis mon arrivée à Callérittidel, lieu de notre résidence, et point de ralliement, j'ai accompagné un missionnaire qui fesait des courses dans l'intérieur du pays. J'ai visité presque toutes les chrétientés de l'ouest, du nord et de l'est. Depuis quinze jours je me trouve seul au milieu des forêts du Praja de Sivagengé. Nous avons là beaucoup de chrétiens et six églises. J'ai administré les sacrements dans deux grandes bourgades, composées chacune de deux cents cinquante à trois cents personnes, et donné le baptême à vingt enfants. Parmi eux se trouvait un gentil âgé de vingt deux ans. Comme vous le pensez, je commence à entendre le malabare. Quel idiome ! On le dit beau. Oui, mais il est bien difficile. Je vous assure qu'il faut avoir la langue bien déliée pour pouvoir se prêter à tant de combinaisons de sons. J'espère pourtant que bientôt je parlerai assez bien pour faire de petites instructions. Ici il faut bien parler, sous peine de se voir méprisé, même par les enfants et les habitants des bois. L'Indien est critique et moqueur,

il faut prendre les gens tels qu'ils sont.

Lorsque nous nous trouvons dans une église pour l'administration des sacrements, le soir on sonne la cloche. Or la cloche est une plaque de cuivre ronde et plate, sur laquelle on frappe avec un morceau de bois, ce qui produit un beau son. Les chrétiens se réunissent alors pour Laïtum ou préparation. Le catéchiste fait l'examen, les actes, etc, donne à tous ceux qui sont disposés un petit morceau de feuille de palmier, et ils se présentent pour la confession. En arrivant auprès du missionnaire, le pénitent lui remet sa petite feuille. C'est une preuve qu'il est préparé. Il fait sa confession et va se disposer à la communion. Depuis quinze jours je confesse vingt personnes le soir et autant le matin. La messe ne se dit pas avant neuf heures. Le dimanche on ne la commence pas avant midi elle est ainsi retardée pour laisser aux gens des environs le temps de se rendre à l'église. Après la messe, instruction. Le reste de la journée est partagé, pour le missionnaire, entre l'étude, la prière et la visite des malades. Les voyages en prennent aussi une partie considérable. Le temps passe vite, je vous assure. Voilà ma vie, vie pénible et bien triste si l'on consultait la nature; mais nous connaissons le maître au service duquel nous nous sommes engagés. Notre habitation dans ces bourgades n'est qu'une petite Baraque sans fenêtre, remplie de rats, de chauve-souris, de fourmis. etc. La cuisine se fait dans un coin de cette chaumière. Autre agrément qui nous procure l'avantage d'avoir ordinairement de la fumée... puis une chaleur étouffante... qu'en dites-vous ? Cela ne vaut-il pas bien notre grande salle d'Estavayer?

C'est assez parlé de moi. Je vais vous dire quelque chose du pays, de ses habitants, de leurs mœurs etc.

Culture. L'Inde est un pays fertile. Ses productions varient presque à l'infini : mais l'industrie n'ayant pas encore fait beaucoup de progrès on ne tire pas tout le parti qu'on pourrait tirer d'un sol bien bon dans certaines contrées. Depuis Pondichéry jusqu'au cap Comorin, (je ne connais pas le nord), on cultive le riz, le cambou, le Képé, le varavou, le Kanam, espèces de graines semblables à notre millet, aux lentilles et aux petits pois. Ses Malabares en font leur nourriture. On trouve, surtout dans le Marava et le pays du sud, une grande quantité de coton. Le cotonier est un petit arbuste assez maigre. Ses fleurs sont blanches et semblables à celles de l'althoea. J'ai vu aussi beaucoup de champs de palma-Christi. On en fait de l'huile, que les habitants appellent bonne huile; ils s'en servent pour se frotter le corps, les cheveux et la barbe. Ici point de froment, et en général aucune de nos céréales.

Le Marava est habité par la caste des Vellages ou cultivateurs. Ces hommes venus du nord sont forts et vigoureux. Ils sont de couleur cuivre rouge très foncé. Quelques uns sont absolument noirs. Ils se servent pour la culture de charrues semblables à celles du Poitou, c.a.d. sans roues. Le soc est de bois de fer. On voit ces braves gens partir de grand matin, leur charrue sur le dos, et aller au travail, suivis de leurs bœufs. Ils ne sortent que le matin et le soir; le milieu du jour est trop chaud: c'est le temps du repos.

L'eau fait toute la ressource du pays. Aussi rencontre-t-on partout des étangs d'une eau souvent bourbeuse et dégoutante. Cette eau sert aussi de boisson aux habitants, car ici on ne trouve point de sources. Je n'en ai vu jusqu'à présent que deux, l'une à Pondichéry, l'autre dans le Marava. Au moyen de paniers attachés à de grandes bascules, on fait monter l'eau dans des canaux qui la conduisent dans les champs. C'est un grand travail, car il faut arroser tous les jours à cause de la grande chaleur et au défaut de la pluie. On ne trouve point de prairies dans ces contrées. Les bœufs et les moutons paissent à l'aventure dans les champs et dans les bois. Pour la nourriture de son cheval, on est obligé d'envoyer tous les jours un homme couper de l'herbe et arracher des racines de chien-dent.

Dans tout le sud il n'y a presque point d'arbres fruitiers, si l'on en excepte les manguiers et les cocotiers. La mangue est un bon fruit, gros comme une pomme allongée et renfermant un gros noyau. Près des grandes villes et sur les bords des fleuves, on trouve des bananiers. La banane est le fruit favori des étrangers et surtout des Anglais et des Français.

On ne cultive pas la vigne dans l'Inde. Il semble cependant qu'elle produirait beaucoup. J'ai vu à Pondichéry des treilles assez belles, mais les raisins n'arrivaient presque jamais à maturité. Au commencement de fevrier elles étaient en fleur. Il y a une si grande quantité d'animaux malfaisants, comme rats, rapalmistes, corbeaux, chauve-souris etc, qu'on est obligé de cueillir les fruits encore verts. Voila peut être la raison qui a fait renoncer à la culture de la vigne si encouragée en Europe. Du reste les Indiens remplacent le vin par le jus de palmier fermenté. Les Parias en font grand usage.

On ne voit point ici de beaux arbres de construction. Du moins ils sont rares. Il y a cependant de grands arbres qui ont des branches très étendues et peu de tronc. Les gens du pays construisent leurs cabanes avec du bois de palmier qui est très droit et assez élevé.

Les Indiens labourent avec des bœufs petits, blancs, maigres et portant sur le dos une grosse bosse. Ils se servent aussi de buffles. Ces animaux sont plus petits que ceux de Rome, mais ils sont tout aussi laids.

Il y a dans les campagnes de grands troupeaux de vaches, de bufflones et de chèvres, dont le lait sert à la nourriture des habitants. Ceux-ci le prennent toujours chaud. Ils prétendent que froid il contient du poison. On trouve de loin en loin quelques chevaux dans ce pays; mais ils sont fort petits, maigres et sans fourure. Les Indiens ont des chars comme nous, mais en petit nombre. Ils rentrent toutes leurs récoltes à bras. Ils portent sur la tête des fardeaux énormes.

Mœurs et Coutumes. Je n'ai point l'intention de traiter à fond cet article. On l'a fait dans plusieurs ouvrages. Tout ce qu'on a publié sur ce sujet est vrai. Cependant au dire des observateurs et des Malabares impartiaux il y a quelquefois de l'exagération, et des conclusions du particulier au général. Par exemple on semble assurer qu'il est impossible de convertir les Gentils, de faire des chrétiens. Cela n'est pas juste. Les missionnaires qui nous ont précédés ont fait l'heureuse expérience du contraire.

L'Indien est timide, défiant et rusé. Il est insouciant et ennemi du travail. Lorsqu'il a de quoi manger pour un jour, il se repose. Cependant il est industrieux et parfait imitateur. Dans les grandes villes, les habitants sont fiers et amis du faste. Toute leur fortune consiste souvent en bijoux d'or et d'argent. Les hommes portent jusqu'à trois ou quatre grands anneaux d'or à chaque oreille. Les femmes en portent de plus au nez. Elles en ont le cou, les bras, les doigts des mains et des pieds chargés. Ce que je dis des villes doit aussi s'entendre des campagnes, où les bijoux sont encore plus multipliés. Tout l'accoutrement des hommes consiste en une toile dont ils se ceignent les reins. Les femmes en ajoutent une autre sur la tête, et la font retomber sur les épaules et sur la poitrine. Les Indiens sont pleins de respect pour leurs chefs spirituels et temporels; mais il faut leur inspirer de la crainte, et les tenir toujours à une grande distance de soi, pour conserver leur respect. Ici le rotin est nécessaire: la prison, ni les peines pécuniaires ne sauraient les contenir.

Les familles sont très nombreuses. On marie les enfants de bonne heure, et plus d'une fois nous sommes embarrassés lorsqu'on nous présente de petites filles qui ne semblent pas avoir dix ans. Cependant on leur en donne douze. Les garçons se marient à quatorze ans. Dans les chrétientés de vingt cinq maisons, on compte jusqu'à cent enfants au dessous de dix ans. Juger d'après cela de la population. Les hommes sont grands, bien faits et bien membrés. Ils portent tous la moustache, se font raser les cheveux, et n'en conservent qu'une petite touffe sur le haut de la tête. Les enfants marchent ici à six mois. Rien de plus curieux que ce petit peuple courant par les rues et par les champs. On ne voit point parmi eux d'estropiés, grâce peut être à la liberté qu'on leur laisse dès qu'ils voyent le jour.

Il semble que, vu le climat, le costume et la liberté, il devrait y avoir

ici beaucoup de désordres. Non: il y a de la simplicité, beaucoup de grossièreté, mais peut être moins de vices qu'en Europe. Je parle surtout de la campagne, les villes de la côte sont plus mauvaises; mais les blancs en sont la cause.

Ici la coutume a force de loi. Avant d'entreprendre quelque chose, on demande toujours si c'est le mamoulé; il n'y a pas d'autre code. Les Anglais eux-mêmes, parfaits spéculateurs, n'ont pas essayé de s'opposer aux usages. S'ils ont établi des chefs de police, des magistrats, c'est pour faire respecter les usages et punir les contraventions. C'est l'usage qui règle les fêtes, préside aux mariages, aux enterrements, aux cérémonies etc. Les Indiens y tiennent si fortement que ceux qui embrassent le christianisme ont bien de la peine à se défaire de certaines coutumes qu'on retrouve dans ce pays et qu'on ne peut tolérer parceque'elles sont des actes de pure gentilité. Ils tâchent de rectifier leur intention; mais, si l'on n'y prend garde, ils ne les abandonnent pas entièrement. Pourquoi? Parceque chez eux, dans toutes les cérémonies, dans les actions même les plus communes, il y a quelque chose de religieux.

Rien ne fait mieux connaitre le caractère de l'Indien que ce qui a lieu pour la sépulture. Après avoir rendu au mort les derniers honneurs dans sa maison par des cris et des hurlements affreux, on le porte sur un grand brancard, orné de fleurs et de toiles. On tire le canon, on allume des torches, on fait grand tapage avec la musique. Des houras sans fin accompagnent le mort jusqu'au tombeau. On dépose le défunt assis et les jambes croisées, dans une grande fosse. Avant de le recouvrir de terre, un des proches parents lui arrache tous les bijoux des pieds, des mains, des oreilles, du cou. Triste cérémonie! pas une larme. On crie, on se pousse, on veut voir. Dernièrement je conduisais pendant la nuit une de ces pompes funèbres. C'était le corps d'une jeune femme de quinze ans emportée par une fièvre cérébrale. Lorsque le corps fut déposé dans la tombe, on se mit en devoir d'enlever les bijoux. Comme on ne pouvait venir à bout de lui détacher les boucles d'oreille, on prit le parti de les lui arracher. Cette personne était cependant la fille d'un chef de caste.

Les habitations des Indiens sont fort basses et obscures, mais propres. Chaque jour les femmes frottent tout, (permettez-moi d'appeler les choses par leur nom), avec de la fiente de vache. C'est le moyen d'entretenir la propreté dans ce pays. Dans les maisons un peu aisées, on a soin de recouvrir le sol de nattes. Du reste point de meubles: ni chaises, ni armoires, ni lits. De grands pots de terre servent de greniers, d'armoires, de tonneaux. Les maisons n'ont point de fenêtres: les murs n'ont pas plus de six pieds d'élévation. Le tout est recouvert en paille. Les maisons des Malabares dans les villes sont un peu mieux disposées; mais elles n'ont aucun rapport avec nos constructions européennes.

La manière de vivre des Indiens est très simple. Le matin ils prennent du riz ou toute autre graine avec du lait caillé. A midi et le soir, du riz et du carri, espèce de ragout composé de poivre, de piment, de tamarin et de fruits verts. Ils mangent aussi presque généralement de la viande, du poulet et du mouton; non du boeuf, qui leur est absolument interdit. Nous adoptons nous-mêmes cette manière de vivre. Nous mangeons un peu de viande dans le sud; mais dans le nord on ferait bien de s'en passer, car les dévots gentils n'en mangent jamais publiquement. Notre boisson est l'eau, chaude ou froide à volonté. Les missionnaires qui en ont le moyen, prennent du thé léger, ce qui corrige la crudité de l'eau très mauvaise dans toute l'Inde. Voila ce qui s'est présenté à moi sur ce sujet. Une autre fois je donnerai d'autres détails.

Fêtes. L'Indien est profondément religieux: il lui faut un culte extérieur et pompeux. Malheur à qui voudrait essayer de réformer ce qui dans les solemnités semble contraire à nos usages, ridicule même! Il verrait bientôt les nations entières retourner à la gentilité. Il faut donc des fêtes à l'Indien. Aussi sont-elles très communes dans ces régions. On les célèbre avec pompe, je dirai même avec magnificence dans certaines églises du sud. On y trouve réuni tout ce qui peut produire de fortes impressions en frappant les sens. Ainsi le canon, la musique à grand orchestre, les torches, les feux de joie, les feux d'artifice sont prodigués et le jour et la nuit. La musique, quoique sauvage, et composée seulement de tambourins, de grosses timbales, de cymbales, de grandes trompettes, de haut-bois et de corne-muses, produit un effet magique. Les animaux eux-mêmes sont sensibles à cette mélodie. J'ai un cheval qui saute et danse, quoique on en ait, toutes les fois que je me trouve à une fête. Dernièrement l'un de nos pères l'a monté pour faire son entrée dans une grosse bourgade. Je vous assure qu'on ne l'y reprendra plus. Mon cheval s'est avisé de l'emporter dans la plaine en fesant des sauts et des gambades. J'ai eu peur pour le pauvre père. Heureusement il ne lui est rien arrivé de fâcheux. Il en a été quitte pour la peur et pour son schall qu'il a perdu dans le tumulte.

Une partie essentielle dans les fêtes des Indiens, c'est la procession avec le grand Ter ou énorme char orné de fleurs, de festons, de papiers peints, avec des statues etc, le tout surmonté d'une croix chez les chrétiens. Ils regardent aussi comme essentiel à la fête de porter des sapruns, ou grandes niches dans lesquelles se trouvent des statues de saints. Ces sapruns sont quelquefois de telle dimension qu'il faut jusqu'à cent et cent cinquante personnes pour les porter. Les processions se font la nuit, à la lueur des torches et des feux. Alors le canon retentit, la musique résonne, la multitude pousse des cris absolument semblables aux hourras des Cosaques.

Il n'y a point d'ordre dans ces processions. Chacun crie, chante, se prosterne à volonté. Il sera bien difficile de régulariser ces marches. Avec le temps et la patience on pourra peut être y faire quelque chose. Tout cela est un reste de gentilité; mais il n'y a rien de radicalement mauvais. On peut donc en faire usage dans le culte du vrai Dieu.

Nos Indiens font consister toute la beauté de leurs églises dans le nombre et la grandeur de leurs statues. On voit de petites églises qui en possèdent jusqu'à quinze. Ces statues ne sont pas trop mal, quoique sculptées par des indigènes. Elles sont presque toujours dorées.

Pendant la messe, ils récitent des prières sans fin, se frappent la poitrine ou se prosternent. Leurs prières se font toujours en chantant. Trois ou quatre fois pendant la messe on sonne toutes les cloches et clochettes, on bat aussi la caisse. Les dimanches et les jours de grande fête il y a de plus des trompettes. Il leur faut nécessairement du bruit.

Animaux. Il n'y a pas beaucoup d'animaux dans l'Inde; et bien moins que certains voyageurs le racontent. Depuis sept mois je n'ai pas encore rencontré un serpent: cependant j'ai bien voyagé et le jour et la nuit. Je n'ai pas vu non plus de tigres. On rencontre quelques éléphants, mais ils deviennent rares, parceque les Anglais leur font une guerre terrible ainsi qu'aux tigres. Ils donnent dix pagodes ou quarante francs d'une peau de tigre, trente pagodes ou cent vingt francs d'une peau d'éléphant. Dans les montagnes on trouve des sangliers et une espèce de petit cerf. On voit aussi bon nombre de ces animaux dans les bois. Je me trouve actuellement au milieu d'une forêt que l'on coupe pour défricher le terrain. Chaque jour on tue au moins trois sangliers. Bientôt il n'y en aura plus. J'ai rencontré dans les bois de Sivagengi, près du lieu que j'habite, une assez grande quantité de cerfs ou axis: mais ils seront bientôt détruits, puisqu'on va défricher aussi cette forêt. Ces animaux, en troupe de dix à quinze, viennent à dix pas de vous et suivent le cheval quelquefois pendant un quart d'heure. Ils sont très jolis, et aussi agiles que nos chevreuils. Les mâles ont deux petits bois noirs bien plantés sur le sommet de la tête. Il y a des lièvres et des renards, mais en petite quantité. On voit beaucoup d'oiseaux aquatiques: ils sont presque tous de la même espèce. Les Indiens les appellent Kouk Koui. Ils ont le plumage blanc, le bec allongé. Ils vont par bande de dix à douze. On rencontre aussi beaucoup de hérons dans les champs de riz et sur les étangs. Du reste point de jolis oiseaux, point de chant. On n'entend que le croassement du corbeau, le cri d'un vilain oiseau appelé par les blancs, Martin, et celui du perroquet.

A Madurè, j'ai vu des singes par centaines. On dit que cette ville

est leur quartier-général. Rien de plus curieux que leurs sauts et leurs grimaces, mais aussi rien de plus fâcheux que leur voisinage. Ils entrent partout, voient tout, et ne vous laissent pas un moment de repos. En allant de Trichinopoly à Maduré, j'ai reçu pendant la nuit la visite d'un singe de la plus grosse espèce, il m'a fait peur, je vous assure. Je l'ai poursuivi, mais il m'a échappé. Quel insolent! Il se mettait en devoir de m'enlever mes pantoufles.

J'ai commencé ma lettre à Joseph-Patnam. Je la finis à Trichinopoly, c. a.d. à sept journées du lieu où je me trouvais. Voilà le missionnaire. Ici je me vois dans une ville immense, habitée par des Anglais, des Turcs, des gentils et cinq mille chrétiens. Ma nouvelle habitation fournira matière à une autre lettre. J'y suis arrivé aujourd'hui 30 Juin 1838, bien fatigué. Je veux cependant finir mon épître. Mon voyage a été de sept jours. J'ai visité en passant plusieurs chrétientés, baptisé quinze grands enfants, et conféré l'extrême-onction à trois malades. Dans une bourgade j'ai donné mes soins à un malheureux qui avait la cuisse ouverte d'un coup de boutoir de sanglier. J'ai vu le même jour à quinze pas de mon cheval, huit de ces animaux. Ils ont passé et repassé deux fois sans me chercher querelle. Le pays que j'ai traversé est assez beau et assez sauvage: il y a compensation partout.

Je suis seul ici dans cette grande Babylone. Monseigneur et le R.P. supérieur ont jugé à propos de m'envoyer ici pour ranimer la chrétienté, et pour rendre en même temps quelques services aux soldats Irlandais. Demain je verrai le Général: il parle français, et il est bien avec le Gouverneur de Pondichéry. Ce dernier a bien voulu me donner une lettre pour le commandant de la division militaire de Trichinopoly. Ces messieurs protégeront, je l'espère, ma mission. Que d'âmes à sauver dans cette contrée! Je viens d'en quitter une où quatre prêtres seraient très occupés. Cependant il n'y en a que deux, le R.P. Bertrand et un missionnaire des missions étrangères. Envoyez-nous du monde. Six ne seront pas de trop. Envoyez-les au plutôt, car il faut du temps pour apprendre la langue. Rappelez-moi au souvenir de nos chers et révérends pères. Je n'en nomme aucun en particulier, mais je veux que tous sachent que je pense bien souvent à eux, et que je réclame bien instamment le secours de leurs prières.

Adieu, mon bon père. Ecrivez-moi bientôt. Je suis etc.

L. Garnier Miss.re

(7e lettre.)

Lettre

du P. Duranquet, missionnaire de la Compie de Jésus dans le Maduré, à Mr Duranquet, son père.

Palamcottah, 5 juillet 1838.

Mon cher père,

Je n'ai reçu votre lettre du 7 octobre que le 12 juin, mais je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour de penser à ma pauvre mère, surtout devant Dieu. L'état où je l'avais laissée ne me donnait aucun espoir que la famille pût la conserver longtemps, et je me représentais souvent cette séparation si douloureuse pour vous tous. Le matin même du jour où j'appris cette triste nouvelle, ma mère et ma famille s'étaient présentées à mon esprit au très St Sacrifice de la messe, tandisque je tenais dans mes mains notre divin maître, votre consolation et la mienne. Je savais, en partant, que c'était pour la dernière fois que j'embrassais maman. J'étais donc préparé à ce coup qui ne devait me frapper que de loin. Mais vous, mes bons frères, c'est vous qui avez dû sentir plus vivement cette dure séparation! Je prends part à votre affliction. J'aurais voulu pouvoir vous dire quelques paroles de consolation.... mais mieux que je n'aurais pu le faire, votre foi a parlé certainement à vos coeurs. Cette dure nécessité de se voir privé, bon gré malgré, de ce qu'on a de plus cher, vous a fait porter vos désirs vers un monde plus heureux, où nous devons nous réunir tous pour ne plus nous quitter. Que toutes nos pensées, toutes nos affections soient donc pour le ciel où notre bonne mère nous a précédés. Elle nous y attend, elle intercède pour nous. Un jour nous nous retrouverons tous auprès d'elle. Dès maintenant, quoiqu'aux extrémités du monde, réunissons nous chaque jour dans le coeur de Jésus. Maman nous y invite. Là elle vous rappellera les avis qu'elle vous donna sur son lit de mort; et à moi en particulier elle me dira de prendre courage loin de ce que j'ai de plus cher en ce monde. J'ai besoin qu'elle prie pour moi. Elle le fera; et sa douce mémoire, et la confiance que j'ai en son intercession seront pour moi de puissants motifs de travailler de toutes mes forces au salut des âmes.

Ma dernière lettre était datée de Karikal. Je ne sais si elle vous sera

parvenue. Delà je me rendis à Maduré, où nous nous trouvâmes pendant quelques jours tous quatre réunis avec l'un des deux prêtres de Pondichéry qui administrent la mission. Je fus bientôt donné pour compagnon au P. Martin, et envoyé à Pallamcottah, centre du district qui nous est assigné. Les deux autres pères restèrent à Maduré, pour secourir les chrétientés qui se trouvent à l'est jusqu'à la mer, et au nord jusqu'à Trichinopoly. Depuis j'ai appris qu'ils avaient été obligés de quitter Maduré, (contre le vœu des chrétiens qui nous avaient reçus d'un accord unanime) par les intrigues de quelques prêtres Portugais, nos ennemis déclarés, et en guerre ouverte avec nos deux pères. Pour nous, dans le sud, tout est en paix. Les trois prêtres de Goa qui s'y trouvent, sont d'accord avec nous. Nous n'avons qu'à travailler, et l'ouvrage ne manquera pas. Nous devons parcourir une étendue de vingt cinq lieues du sud au nord, sur vingt quatre de l'est à l'ouest. Tout le littoral de la mer est peuplé de chrétientés. Ce sont les Paravas de St François Xavier. Dans l'intérieur des terres, l'on trouve plusieurs chrétientés considérables, et un grand nombre de petites chapelles, où se réunissent vingt, trente, quarante personnes pour faire leurs prières. Vous voyez qu'il ne nous reste pas un instant de libre.

J'allai célébrer la fête de Pâque à Punicael. Le chœur de l'église a été bâti par St François Xavier même. La ville n'est qu'une réunion de cabanes de pêcheurs. On trouve quatre cents familles environ, toutes chrétiennes, sur le bord de la mer, dans un pays sans culture, qui s'étend à une lieue à la ronde. Ces bons Indiens vivent de leur pêche. Ils font sécher leur poisson, qu'ils vont vendre ensuite dans l'intérieur des terres. Grand nombre de familles sont fixées dans les différentes villes ou bourgs toutes occupées à ce commerce.

J'ai aussi parcouru tout le pays jusqu'aux montagnes qui sont à l'est, plus au nord que Couttalam. Je suis delà descendu quinze lieues vers le sud, jusqu'à Callécadou. J'ai traversé le pays entre Maduré et Pallamcottah. Ce n'est qu'une vaste plaine. Le long des rivières se trouvent des rizières à perte de vue, des villages sans nombre bien peuplés, avec d'immenses pagodes, et à chaque pas de petits oratoires élevés au démon. Dans les endroits où l'eau manque, les villages sont clair semés; la campagne est aride. On y voit pourtant quelques plaines de coton. Dans les sables s'élèvent des forêts de palmiers qui font vivre la caste des Sanars. Leur travail est des plus pénibles. Il s'agit de grimper deux fois par jour sur une trentaine de palmiers de vingt cinq à quarante pieds de haut, sans autre secours que celui d'une courroie qui, s'attache près de la cheville du pied, fait que la plante du pied s'applique contre le tronc de l'arbre. Puis travaillant des pieds et des mains, ils vont recueillir au

sommet la sève. Cette sève découle dans de petits vases qu'ils attachent à la branche qui porte le fruit, après en avoir coupé la fleur. Ce jus est une espèce de vin qui énivre facilement. Ils y mettent de la chaux. Alors ce jus ressemble pour le goût et la douceur au vin-moût, et ne porte point à la tête. Ils le laissent évaporer; et le résidu forme un sucre noir qu'ils vendent. Quant aux fruits, ils les mangent, ou bien ils les sèment. Ce fruit en germant produit une grosse racine qui fait leur principale nourriture. Ces Samars sont, pour la plupart, des gens simples, laborieux, robustes. Ils n'ont pour dieux que de petits démons. Quand on peut les instruire, on a la consolation de leur voir embrasser assez facilement le christianisme.

C'est parmi ces bons Samars que les protestants ont exercé leur zèle. Ils ont dans le sud, aux environs de Pal'amcottah, trois ou quatre bangalas, où se réunissent deux ou trois cents familles. Ils ont surtout une ardeur extrême à répandre leurs bibles, qu'ils impriment en huit villes différentes. Ils sont divisés entre eux. Un certain Rennius s'est séparé, il y a quelques années, de la mission Anglicane, pour former une église à part. Il a trouvé à Madras de riches négociants qui l'ont soutenu jusqu'à ce jour. Outre ces deux divisions, il y a encore la mission luthérienne de Trinquébar, qui a des prosélites, surtout dans le Tanjaour, et quelques uns ici: de plus la mission américaine, dont le centre est à Ceylan, et qui compte bon nombre de prosélites aux environs de Madré.

Le caractère de la nation est assez doux. Les Indiens tiennent à leurs usages, souvent bizarres. La présence des Anglais dans toutes les villes principales, les a un peu familiarisés avec les Européens, pour lesquels ils n'ont plus leur première aversion. Nous pouvons vivre à peu près à l'européenne. Il n'est plus nécessaire, comme au temps de nos premiers pères, de cacher notre origine. L'on sait qui nous sommes, d'où nous venons; et notre qualité d'Européens nous donne plutôt du relief, qu'elle ne nous attire du mépris. Ici un Européen a toujours une certaine autorité. D'une parole, il peut faire trembler bon nombre d'Indiens. L'habit militaire surtout leur en impose. Vous comprenez, d'après cela, qu'il y a maintenant beaucoup moins d'obstacles qu'autrefois à la conversion des gentils. Mais nous ne pouvons suffire pour les chrétiens qui existent déjà. C'est à eux que nous devons penser d'abord, en formant chaque jour des voeux pour qu'il nous arrive au plutôt du renfort.

La principale récolte du pays est le riz, et une espèce de millet, nourriture des pauvres. Les palmiers et la pêche font aussi vivre une grande partie de la population. Les Indiens du sud n'ont aucun de nos légumes d'Europe, si ce n'est le poivre rouge, dont ils font grand usage. Dans toutes les villes considérables on fait du pain; mais le blé vient du nord,

des montagnes près de Benglour. L'on trouve encore ici beaucoup de coton. Il y a diverses espèces de plantes qui le produisent. Celle que l'on cultive ici, est un arbrisseau de deux à trois pieds, ou plutôt une plante dont la fleur ressemble à nos mauves. Du pied même sortent plusieurs tiges avec de petites branches. Le fruit, gros comme un pois, est recouvert de coton. Le tout est renfermé dans une petite capsule de la grosseur de l'extrémité du petit doigt. Lorsqu'elle est mûre, le soleil la fait ouvrir, et alors paraît le coton d'un blanc éclatant. Des femmes, des enfants se promènent matin et soir dans la campagne en recueillant ces petits flocons. L'on ne sème le coton que dans les endroits où, faute d'eau, le riz ne peut venir. Dans ces pays, on ne voit que quelques maisons de distance en distance. Tout y sent la misère, et dans les temps de famines, c'est là surtout qu'elle exerce ses ravages.

Adieu, mon bien cher père, et vous tous, mes bons frères! Puisse Notre Seigneur faire votre bonheur en ce monde, et nous réunir tous un jour autour de notre bonne mère! Elle nous aimait tant! Elle nous aime encore, et elle prie pour nous. Elle demande que nous pratiquions les vertus dont elle nous donnait l'exemple, et que nous partagions un jour sa couronne. C'est aussi le vœu que je forme chaque jour pour vous tous, et pour moi.

L. Durcanquet, Miss.re de la Comp.ie de J.

(8e lettre.)

Lettre

du P. Martin missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, au P. Bertrand supérieur de la mission.

Punécayel, le 14 juillet 1838.

Mon R. P.

Me voila de retour avec le bon Mr Mousset, missionnaire apostolique des missions étrangères, de notre voyage sur la côte de la pêcherie. Je l'ai fait en grande partie pour reconnaitre ces nombreuses chrétientés de Paravas ou pêcheurs, qui furent jadis les prémices du zèle de St François Xavier, et qui se glorifient encore de ne compter parmi elles que des chrétiens. Notre présence les a grandement consolés, en leur donnant à espérer qu'à l'avenir, conformément aux dispositions du St Siége, elles ne seraient administrées que par les enfants de leur Père dans la foi. Si, dans ce moment, elles sont loin d'être ce qu'elles étaient jadis, c'est uniquement parceque, depuis bien des années, elles sont privées de tout secours spirituel, ou qu'elles ont été régies par des hommes qui n'étaient pas faits pour le St ministère. Le but de ce voyage était aussi, conformément à vos ordres, de chercher à soumettre le prêtre Syriaque et les deux prêtres de Goa, qui se trouvent en place dans cette partie du sud. Je leur écrivis avant de me mettre en course, et Dieu permit que les lettres portugaises que je leur avais adressées à chacun d'eux séparement, fûssent bien accueillies. Ils manifestèrent même le désir de me voir. De vive voix les affaires ont été discutées et arrangées pour le mieux. Ils sont pleinement soumis, à condition néanmoins qu'on ne touchera pas à leur mode d'existence. Ils veulent vivre commodément et à l'européenne.

Le quinze juin, après avoir terminé la grande et fameuse fête de Puttey, gros village de Paravas à deux milles de Tinevelli, lieu où résident MM. les collecteurs du sud, le P. Durandet partit seul pour aller célébrer de nouveau la St Antoine à Callaccadou, belle et florissante chrétienté de Parias, située à douze milles plus au sud. Le même jour je me rendis avec Mr Mousset à Singaneri, petit hameau de chrétiens à quinze milles au sud de Palam cottah. Le maraskaren de ce lieu et des villages voisins, c.a.d. l'employé, tout gentil qu'il était, voulut nous offrir ses présents

et ses hommages. Nos chrétiens louèrent hautement et avec raison la conduite intègre de ce magistrat. Celui-ci, fit à son tour l'éloge des chrétiens, et manifesta le désir de leur construire une grande et jolie église. Ils n'ont dans ce lieu pour chapelle qu'une misérable cabane de Chaume. Ce qui vous étonnera, c'est que cet Indien ne dit pas un mot de se faire chrétien. Pour lui, comme pour tant d'autres, le grand et unique obstacle c'est la crainte d'être exclus de sa caste s'il embrassait notre sainte religion, et, par suite des cabales, de perdre même sa place. Cette visite expédiée, nous fîmes le catéchisme, puis tandisque Mr Mousset entendait les confessions de quatre femmes, à la veille de leurs couches, j'administrai un vieillard moribond qu'on m'avait apporté sur un grabat.

Le lendemain nous allâmes, quatre milles plus loin, dire la Sainte messe à Callécoulam, chrétienté nombreuse de Sanars, dont l'église refaite presque à neuf est d'un bon goût : c'est du gothique indien. Nous eûmes la consolation d'y donner les derniers secours de la religion à cinq moribons qu'on nous apporta toujours sur de pauvres grabats, et de conférer le baptême, ou d'en suppléer les cérémonies à trente cinq enfants dont quelques uns avaient été ondoyés. Nous fûmes obligés de renvoyer à la fête de Notre Dame des neiges, fête patronale du lieu, un homme et une femme avancés en âge, qui nous demandaient la grâce du baptême. Ils n'étaient point suffisamment instruits. Le soir, 17 juin, nous arrivâmes à Vadakencoulam, où nous fûmes reçus avec une explosion de joie digne du chef-lieu de la mission du sud. Le lendemain, de nouvelles députations, venues des villages voisins, nous offrirent leurs présents et leurs vœux. Elles nous prièrent toutes avec instance d'aller au plutôt visiter leurs églises, non secourues depuis fort longtemps. Mais hélas! pour le moment, comment les satisfaire toutes! Il nous en coûta pour leur faire essuyer des refus. Dans l'après midi, il y eut quarante cinq baptêmes d'enfants.

Il nous arriva dans ce lieu, une petite aventure, dont il est bon que ceux que la providence enverra dans le sud soyent instruits. Mr Mousset, qui lui même ne connaissait pas encore cette chrétienté, composée de Parias, de Sanars et de Vellages, réunit tous ces enfants, sans distinction de castes, dans la principale enceinte de l'église, sanctuaire sacré de Messieurs les Vellages, impénétrable aux Sanars même. C'était pour faire le catéchisme plus commodément et pour ménager sa poitrine naturellement faible. A peine fut-il commencé que mm. les Vellages donnèrent ordre à leurs enfants de sortir de ce lieu si indignement profané. Ils furent obéis on ne peut mieux. Témoin de ce désordre, au quel j'étais loin de m'attendre, je me contentai de faire fermer à clef les deux portes par où mm. les Vellages s'étaient enfuis, et Mr

Mousset continua tranquillement d'instruire les Sanars et les Parias demeurés neutres dans cette scène. Messieurs les Vellages reconnaissant leur faute, demandèrent à nous parler le soir même. Pour leur enseigner à respecter les ministres de la religion, surtout dans l'exercice de leurs fonctions, nous crûmes devoir refuser jusqu'au lendemain à midi, où nous leur permîmes enfin de paraître en notre présence. Ils n'eurent aucun reproche à nous faire; car en supposant que ce fût une faute de réunir les enfants sans distinction de castes dans l'enceinte principale de l'église, nous ne l'avions commise que par ignorance de leurs coutumes. L'eussions-nous fait à dessein, nous étions encore excusables, vu les raisons qui nous fesaient agir ainsi. Enfin il fallait nous prévenir, au lieu de faire un éclat. Ils furent forcés de se taire, ou de se borner à nous faire des excuses. Ils eurent beau se jetter à nos pieds, et répéter mille fois leur Ariamel seiden (je l'ai fait sans y penser); dans la nécessité où j'étais de prévenir désormais toute espèce d'insubordination, je leur dis vertement qu'il n'y aurit pas de grâce à espérer. En même temps je les forçai de me désigner eux-mêmes les trois principaux auteurs de la révolte, et je les condamnai à être exclus de l'église jusqu'au seize août, c.a.d. jusqu'au lendemain de leur principale fête. Puis, pour punir la masse, je les laissai dans l'incertitude si cette fête aurait lieu cette année. Plus tard, dans le cours de mon voyage, j'ai reçu d'eux une députation qui me demandait grâce de nouveau. J'ai consenti seulement à ce que la fête eut lieu comme de coutume; mais, quoique je dûsse me faire violence pour soutenir cette mesure de sévérité je n'ai rien changé à la punition infligée aux trois principaux coupables.

Le mercredi matin, 19 juin, je partis avec Mr. Mousset pour visiter le cap Comorin, où les chrétiens qui n'avaient point vu de missionnaires depuis trois ans, nous attendaient avec une sorte d'impatience. Chemin fesant, nous saluâmes l'église d'Alajapabouram, nombreuse et florissante chrétienté de Sanars. Cette église nouvellement construite aux frais de ces pauvres chrétiens, est fort simple, mais très grande, et surtout très propre. Là contre mon attente je trouvai une école, qu'un zélé chrétien du pays avait déjà mise sur pied, dans l'espoir d'être lui même choisi pour vatiar. J'en fus si satisfait que, me rendant sur l'heure même à ses désirs, je le créai vatiar, au grand contentement de toute la chrétienté, et lui promis une rétribution à partir du mois de juillet. Nous nous rafraichimes avec des jacques et des mangues, fruits du pays que nous offrirent ces bons Sanars; nous continuâmes notre route après avoir encouragés douze gentils adultes qui se disposaient à recevoir le baptême aussitôt après la fête de l'Assomption, époque de la visite du missionnaire.

Le lendemain au soir, (20 juin), nous arrivâmes à Carmaiagamari, ou Cap Comorin, grosse chrétienté de Paravas, située dans le royaume de Travancor, au cap même dont elle porte le nom. A deux ou trois milles de distance, des groupes d'enfants, de jeunes gens, d'hommes de tout âge, vinrent nous saluer sur le chemin et nous faire cortège. A un mille environ, nous rencontrâmes les notables du pays, ayant à leur suite les clochettes, les cymbales, les tambours-de-basque, les tuyaux d'airain ou de fer blanc dont les Indiens se servent pour faire une bruyante musique. La marche fut sur le champ organisée. De nombreux drapeaux flottèrent dans les airs. Selon l'usage nous restâmes à cheval, ayant à côté de nous des Indiens qui portaient deux baldaquins chamarrés de rouge, et deux écussons d'une couleur non moins éblouissante. Trois chantres entièrement vêtus de blanc, vinrent nous recevoir sous un dais à la porte de l'église. Ils nous offrirent l'eau bénite et rendirent grâce à Dieu de notre visite par le chant du Te Deum. Cette église, ouvrage digne de nos pères par sa solidité, sa grandeur et sa beauté se trouvait ornée de belles draperies dans toute sa longueur. De distance en distance, on voyait des médaillons représentant quelque mystère de la vie de Notre Seigneur, ou quelque trait de la vie du grand apôtre des Indes. Quel plaisir pour moi de revoir l'habit de la Compagnie ma bonne mère, dans le tableau du maitre-autel! Notre Saint père Ignace et St François Xavier y sont representés avec le costume jésuitique, à genoux aux pieds de la Vierge, qui paraît leur donner son divin Fils pour prix de leurs travaux et de leur zèle. Nous encensons l'autel, nous jettons de l'eau bénite sur le peuple, nous chantons l'oraison d'action de grâces et nous sommes conduits, au milieu des acclamations de joie, au presbytère, lieu tout à fait charmant, situé comme l'église sur le bord de la mer.

Quels beaux commencements, mon R. Père! et ne craignez vous pas déjà pour nous quelque surprise de complaisance secrète? Oh! la providence y pourvoira. La scène change tout à coup. Dès le lendemain, un pion, ou valet de police, vient nous annoncer qu'une ordonnance portée l'an passé, à la suite d'une apparition de Mr Méhay missionnaire apostolique dans ce royaume, nous exclusait du pays. Il nous défendait expressément de mettre le pied dans l'église, crainte que notre présence n'y renouvelât les troubles que des prêtres Portugais vinrent jadis y exciter, tandisque le missionnaire, nouvellement arrivé de Pondichéry, célébrait les St mystères. Forts du permis que nous avait délivré le premier collecteur de Tinevelly, nous n'eûmes pas de peine à intimider le pion, qui se retira déconcerté. Nous allames de là donner le baptême à quarante deux enfants et à un adulte. Néanmoins, comme le bruit de ce qui s'était passé commençait à inquiéter les chrétiens, qu'ils étaient même sur

le point de donner de l'argent à des gens en place, Idolâtres forcenés, pour nous mettre à l'abri de leurs tracasseries, je crus devoir m'adresser directement à un Résident Anglais à la cour du roi de Travancor, pour me plaindre de l'injuste conduite des agens de police à notre égard, et le prier de vouloir bien nous honorer, nous et nos chrétiens, de sa haute protection. Courrier par courrier, il me répondit fort honnêtement, mais aussi fort clairement que la chose était impossible, et que nous ne pouvions rester dans le pays. Je me hâtai donc de lui faire savoir que, par respect pour l'ordonnance que j'avais ignorée jusqu'alors, j'allais me retirer; que ma présence était loin d'avoir renouvelé dans ce pays les troubles que les schismatiques seuls de Goa cherchèrent vainement d'y exciter à la visite de Mr Méhay; que l'affaire du schisme étant à peu près terminée, j'espérais de sa bonté un passeport en forme pour retourner au besoin dans le bourg; et qu'en attendant je le priais de mettre cette chrétienté à l'abri des injures qu'on se promettait de lui faire après mon départ, uniquement pour en escroquer de l'argent. La veille, un ministre de la justice, accompagné de son secrétaire et de quatre pions, étaient venus nous faire mille questions sur notre présence en ce lieu, notre genre de vie, notre profession. Comme il cherchait à nous trouver en défaut devant la loi, nous le quittâmes sans regret, dès que nous lui eûmes fait les réponses convenables, et nous allâmes faire quelques pas sur les bords de la mer, et y visiter une ancienne chapelle dédiée à St Thomas. La tradition porte que ce St Apôtre venant annoncer l'evangile aux Indes, prit terre au cap. Nous quittâmes donc cette église, suppliant le Seigneur de nous rendre bientôt aux désirs des chrétiens qui la composent, et qui ne cessent de nous appeler de tous leurs voeux.

Au cap Comorin, suivant toujours la côte de la Pêcherie, nous visitâmes d'abord l'eglise de Coutoupouli, dont la population est de cent quatrevingt maisons. Nous y dîmes la Ste messe, nous administrâmes les sacrements à un moribond qu'on nous avait apporté de trois lieues, nous entendîmes quelques confessions, nous bénîmes un mariage et nous donnames le baptême à quinze enfants. A côté de ce bourg on en trouve un autre également considérable, où l'on ne compte qu'une seule famille chrétienne. Le chef de cette famille est un homme plein de foi. Je lui donnai de quoi se faire un petit oratoire dans sa maison, et de plus un chapelet. Il me promit qu'à partir de ce jour, il le réciterait tous les soirs avec ses fils et petits fils; ce qui fait une vingtaine de personnes. A mon tour, je lui promis de revenir chez lui dire la Ste messe, et annoncer l'évangile aux nombreux idolâtres qui l'environnent.

Dans l'après midi, en continuant notre voyage, nous nous arrêtâmes un instant à Pourounaud et à Pansel petits villages de quinze à vingt maisons. Vers le coucher du soleil, au milieu d'une troupe d'enfants venus à notre rencontre,

avec des drapeaux de tout genre et des tambourins, nous arrivâmes à Elindacary, chrétienté de plus de cent maisons. C'est là que je rencontrai le prêtre Syriaque chargé de desservir les églises déja nommées et cinq autres plus riches et plus considérables. Au sortir de l'église, où le peuple accourru en foule, nous avait conduits processionnellement, il vint au devant de nous, et nous offrit son logement. Cette démarche était plus que suffisante pour nous faire croire qu'il était des nôtres. Si l'on veut de moi, avait-il dit au chrétien qui lui présenta ma lettre, on me gardera, si non on me renverra. Un pareil langage, où il paraissait entrer de l'humeur, ne m'avait point contenté. En conversant avec lui, j'ai eu lieu d'être plus satisfait de ses dispositions. Il écouta paisiblement les observations que nous lui fimes sur le schisme et finit par nous dire: Qu'ai-je à faire, sinon ce que veut le St Père? mais pas un mot de sa part pour obtenir de nous des pouvoirs légitimes. Nous y suppléâmes en lui disant qu'il pouvait continuer à desservir les mêmes chrétientés, et que bientôt nous lui enverrions une patente revêtue de notre signature, ou de celle de Monseigneur. Je crois que la présence de Mr Mousset contre lequel il avait fortement guerroyé l'année dernière, l'a beaucoup gêné. Cependant tout était oublié de la part de cet excellent missionnaire. Aussi avons-nous mangé à la même table, couché sous le même toit, et célébré la Ste messe au même autel: autant de signes d'union que nous nous fimes un devoir de donner au public, qui sans cesse avait les yeux fixés sur son prêtre et sur nous. Pour achever de le gagner, je lui fis cadeau de plusieurs objets de piété. Il les reçut avec de grands remercîments. Les chrétiens, au comble de la joie, nous firent promettre de venir les revoir, et souvent. Nous le ferons bien volontiers, ne fût-ce que pour remédier à des abus que nous nous flattons de réformer avec le temps.

De là, quittant le bord de la mer, où le chemin est presque impraticable nous allâmes à Pannadabouran, petite eglise de Sanars, et succursale d'Anacarey, la plus ancienne eglise de tout le pays, et chef-lieu de canton. Notre présence servit à rétablir la paix troublée par un concubinaire exclus de l'église par ordre du missionnaire. Pour se venger, ce malheureux avait intenté un mauvais procès aux principaux chrétiens du pays, les accusant de l'avoir volé. Des témoins pris parmi les gentils, et gagnés par argent, lui avaient promis de faire au besoin tous les serments possibles. Sur une invitation de notre part, il promit d'arrêter le procès, mais il ne pensa pas à se réconcilier avec l'église.

Nous avons aussi visité l'église de Coudamauly. Le chef du bourg, homme riche et chrétien dévoué, nous y reçut au bruit de la musique. Les musiciens étaient des Parias gentils, ses esclaves, confinés dans un hameau voisin dont il est seigneur. Il voulait que ces pauvres gens nous escortassent

par honneur, et nous fisent de la symphonie jusqu'à Ramnadabouram, c.a.d. l'espace au moins de deux lieues. Nous refusâmes par pitie pour eux, et peut-être aussi par pitie pour nos oreilles fatiguées de leur tintamarre. En dédommagement, nous promimes de revenir bientôt pour annoncer l'évangile à ses esclaves. Il y consentit volontiers et fut le premier à leur en donner la nouvelle. Ceux-ci promirent d'avance de faire tout ce que le misionnaire leur dirait. Que ne sommes-nous en force, mon R.P. pour courir partout où il y a du monde à convertir! Que de villages, de bourgs et de hameaux entièrement gentils! Combien d'autres chrétiens qu'il ne nous est pas permis de visiter, faute de temps et d'ouvriers! Dans toutes les lettres que vous adresser à nos pères et frères, et surtout au très R.P. Général, répéter sans cesse: *Messis quidem multa, operarii autem pauci*.

De Ramnabouram, où nous dîmes la Ste messe, et où nous eûmes le bonheur de donner le baptême à une quinzaine d'enfants, nous allâmes en regagnant les bords de la mer, visiter les chrétientés d'Obary, de Sinataley et de Coudoutaley, endroits assez considérables. Les bons Paravas, dévoués depuis longtemps aux prêtres de Pondichéry, quoiqu'administrés par ceux de Goa, nous reçurent avec une expression de joie peu ordinaire. Ce qui m'édifia le plus dans la réception qu'ils nous firent, fut d'entendre la foule venue à notre rencontre, psalmodier avec beaucoup d'ordre le catéchisme: C'était mot pour mot la traduction des premiers chapitres de celui du P. Martins, si en vogue dans tout le Portugal. La nuit ne nous permettant pas de continuer notre route, nous nous rendîmes volontiers aux voeux de ces bons chrétiens qui nous demandaient la messe pour le jour suivant. Cette église, comme les précédentes, est grande, belle et d'un bon goût. Le presbytère l'est aussi; mais hélas! il est presque enseveli dans des montagnes de sable, formées par les vents d'ouest.

Après la Ste messe et le catéchisme, où nos chrétiens assistèrent avec empressement, nous nous rendîmes à Périataley, gros bourg de cinq cents maisons, jadis chef-lieu d'un district à part. Je ne vous parlerai pas de la réception brillante que nous fit le catéchiste de ce lieu, jadis ennemi des prêtres de Pondichéry, et bien revenu maintenant de ses préventions. Ce qui nous fut plus agréable que toute la pompe qu'il déploya, ce fut d'entendre encore psalmodier le catéchisme, non par des enfants, mais par des hommes de tous les âges. Le catéchiste fit les plus vives instances pour nous retenir. Ce fut en vain. Le but de notre voyage était de nous montrer aux chrétiens qui doutaient encore de notre arrivée, et surtout de soumettre à l'obéissance du St Siége les trois prêtres qui se trouvent dans ce district: or nous n'avions encore vu que le plus facile à gagner. Nous nous bornâmes donc à donner le baptême aux enfants qu'on nous présenta, et à l'extrême-onction

à deux moribonds.

Aussitôt après le dîner, sans égard à la chaleur, nous nous rendîmes à Manapadou, où comme partout ailleurs nous vîmes les chrétiens se presser sur notre route, et nous fêter comme les légitimes envoyés de Rome. Pour les contenter il fallut parcourir à cheval, mais lentement, des rues d'une longueur considérable. Ici encore, au lieu de musique, on psalmodia le catéchisme du P. Martins. Le prêtre qui dessert cette ville et les deux gros bourgs qui viennent ensuite, se trouvant absent, le peuple eut la bonne idée de nous conduire à l'ancienne église des Jésuites, et de nous loger dans leur maison. Cette église, où repose l'immortel Joseph Baschi, maître de la langue Tamoule, est le modèle de toutes les belles églises des Parawas, que nous avions rencontrées successivement sur la côte. La maison, lieu d'étude, où jadis les religieux nouvellement débarqués, venaient se perfectionner dans les langues du pays, est assez vaste et bien distribuée; mais comme à Coudoutaley, elle est en grande partie ensevelie dans le sable que le vent d'ouest entraine continuellement vers la côte. Les avenues de l'église en sont également encombrées: de sorte que ce quartier, où jadis l'on comptait plus de cinq cents maisons, est aujourd'hui un vrai désert. Le fils de Dom Gaspard Antonio da Cruz var Correyo vint nous visiter solennellement. Selon l'usage du pays, il se fit annoncer par des présents. Le croiriez-vous? C'étaient des patisseries et des sucreries qui valaient bien celles de France pour le goût et pour la forme. Les notables de la ville vinrent également nous visiter et nous offrir leurs présents au nom de toute la chrétienté; de sorte qu'en moins d'une heure, notre habitation qui n'était qu'un désert, fut pourvue de tout, et réunit jusqu'aux délices de la vie. Tout cela ne pouvait guère arrêter des missionnaires qui avaient fait à Dieu le sacrifice de leur patrie et de leurs proches. Aussi dès le lendemain, après la St sacrifice et l'instruction qu'il fallut encore accorder à la piété de ce bon peuple, nous partîmes pour Alantaley, bourg situé six milles plus au nord sur la côte.

C'était le jour de St Pierre, patron du lieu. Le prêtre venait de commencer la grand-messe quand nous arrivâmes. Par un zèle que nous fûmes bien loin d'approuver, la plus grande partie du peuple quitta l'église pour venir nous recevoir avec les cérémonies d'usage. Nous allâmes tous de concert et directement à l'église. Nous assistâmes au reste du St Sacrifice, un cierge à la main, par honneur; puis sans dire mot, nous nous retirâmes dans une des chambres non habitées du presbytère. Là ne tarda pas à se rendre le prêtre du lieu, qui, résolu de ne faire que ce que sa conscience lui suggérerait, commença par me proposer toutes ses difficultés. Selon lui les Brefs du St Siége qui disposent de l'évêché de Cochin en faveur des vicaires apostoliques de Vérapoly et de Pondichéry, ne pouvaient avoir aucun effet sans un autre Bref

préalable adressé au Gouverneur de Cochin et son acceptation. Il n'avait pas des idées justes sur l'origine et la nature du schisme. Je l'éclairai, et sans chercher de plus amples explications, il se déclara ouvertement pour le St Siége, et nous demanda des pouvoirs légitimes. Nous les lui communiquâmes bien volontiers. En même temps je lui fis présent de gravures, de chapelets, de médailles. Il serait difficile de vous dire le contentement qu'il en éprouva. Il nous offrit de bon cœur à dîner, mais il n'eut pas l'honneur d'en faire les frais. Les chrétiens le revendiquèrent pour eux, comme une chose qui leur était due. Quel plaisir pour eux de voir leur prêtre assis à la même table que nous! Je leur recommandai de le traiter comme si c'était le Vissouvassanada Soumi. (C'est le nom de Fidèle, qu'on me donnait en Portugal, travesti en Malabare.)

Le soir nous allâmes coucher à Virapendin-patanam, gros bourg à un mille de la mer. Chemin fesant, nous vîmes la fameuse pagode de Trichendour, bourg plus considérable encore, tout payen. Qu'il me tarde d'avoir assez de temps et de Tamoul pour annoncer l'évangile dans ces lieux incultes où le démon règne en despote, et où la croix n'a jamais été plantée! On célébrait en cet endroit un mariage gentil, celui sans doute d'un milord Indien. Le nouveau marié, homme d'un certain âge, montait un cheval aussi richement chamarré que son maître. La jeune mariée, petite fille de neuf à dix ans, était portée dans un palanquin d'un rouge éblouissant. La marche de cette pompe nuptiale, où de nombreux Parias fesaient de la musique à rompre les oreilles, était ouverte par un énorme éléphant, bizarrement enharnaché, et monté par de petits enfants, qui avaient tout l'air de diablotins.

A Virapendin-patanam, il fallut, pour contenter les chrétiens, accepter la maison du prince des Parawers, qui fait habituellement son séjour à Tutucurin. C'est un palais en comparaison des chaumières qui l'entourent. Après les avoir consolés par l'exercice de notre ministère, nous nous dirigeâmes vers Punicael, bourg de plus de trois cent quarante maisons, et jadis chef-lieu de District, où résidait un prêtre. Aujourd'hui il est entièrement à notre charge, tout comme les nombreuses chrétientés des terres. Nous y arrivâmes à jeun à une heure après midi, par un soleil brulant. Les chrétiens, fous de joie de nous posséder, voulaient à toute force nous promener dans leur grand et long village, situé à dix minutes de l'église. Il fallut presque se fâcher pour leur faire entendre qu'à l'heure qu'il était, et dans l'état où nous nous trouvions, il nous était impossible de nous rendre à leurs vœux. Nos chevaux, de leur côté, n'en pouvaient plus de tant de jours de marche par de mauvais chemins. Nous allâmes donc droit à l'église, pour mettre sous la protection de Marie la visite que nous allions faire de cette chrétienté, non secourue depuis plus d'un an, delà au presbytère, où, après bien des félicitations et des compliments

on nous permit enfin de nous restaurer et de prendre un peu de repos.

Le lendemain, (1er Juillet,) l'ouverture de la visite se fit à la grand-messe. Mr. Mousset parla de l'obligation où ils étaient tous, grands et petits, d'assister aux catéchismes qui se feraient journellement, et pour ceux qui avaient l'age convenable, de communier pour satisfaire au devoir pascal. Le soir même, nous commençames à entendre les confessions de ce qu'on pourrait appeler les dévots du pays. Une heure après le coucher du soleil, eut lieu le catéchisme; non pas dans l'église, trop éloignée des habitations, mais dans une ancienne chapelle de Ste Magdelaine, qui se trouve au centre du bourg. Elle est sans toiture, et grâce à la lune qui était dans son second quartier on y voyait assez. Le spectacle avait quelque chose de singulier et de piquant. Depuis l'ouverture de la visite jusqu'au seize du mois, jour de la clôture, nous n'avons pas joui d'un seul moment de repos. Matin et soir il a fallu passer de longues heures au confessionnal et instruire fréquemment ce bon peuple, d'autant plus avide d'entendre la parole de Dieu, qu'il en était privé depuis plus longtemps. Nous avons fait aussi grand nombre de baptêmes et de mariages. Il a fallu de plus, faire comparaître publiquement à la porte de l'église quelques pécheurs scandaleux, dénoncés par les chefs du bourg. Ils ont avoué leur faute, et, selon l'usage du pays, ils ont été soumis à la pénitence publique. J'aurais bien volontiers usé d'indulgence, mais les principaux de la caste m'en empêchèrent en m'assurant qu'une pareille sévérité était nécessaire pour mettre un frein aux désordres qui s'étaient introduits dans le pays depuis l'absence des anciens Paulistes, c'est le nom qu'ils donnaient aux Jésuites, tirés presque tous du collége de St Paul à Goa. De nombreuses chrétientés d'alentour m'envoyèrent leurs députations pour me conjurer d'aller les secourir au plutôt. Elles sont toutes considérables, et il en est une qui n'a pas été visitée depuis plus de quatre ans. Comment suffire à tant de demandes?

Je ne vous parlerai point en détail d'une excursion que je fis à la suite de cette visite, et où j'eus occasion de donner les secours du St ministère comme dans les autres lieux où nous avions passé. Je me hâte de vous parler d'un autre prêtre de Goa, que nous trouvâmes à Tuticurin. Par lettre il avait déja reconnu l'autorité que le St Siége nous donnait dans ces parages. Il n'y eut donc pas à disputer avec lui. Instruit du jour et de l'heure de notre arrivée, il nous reçut avec toute la pompe possible. Par ses ordres, le peuple était venu au devant de nous. Remettez tout ce que j'ai dit de la musique, des drapeaux, des baldaquins etc, vous aurez une idée de ce qu'on fit pour fêter les rejetons des Paulistes, si vivement regrettés de tous les chrétiens. Par honneur, et par respect pour notre caractère, le chemin fut couvert de tapis et de toiles jusqu'à la porte de l'église où nous attendait le prêtre. Du plus loin

qu'il nous apperçut, il courut au devant de nous, et au milieu d'une foule immense, il nous baisa la main en signe d'union et de paix. L'accolade n'est point d'usage dans le pays. Elle prêterait à rire, et serait même un sujet de scandale: Dès l'entrée de l'église il nous offrit l'eau bénite, et nous céda le pas en tout. J'eus beau insister pour le lui céder à mon tour, il ne se rendit jamais. Vous êtes le maitre ici, ajoutait-il, c'est à vous à présider et à ordonner: mon devoir à moi est de me soumettre. De l'église il nous conduisit au presbytère déja encombré par la foule des curieux. Les principaux de la caste ne manquèrent pas de s'y rendre au plutôt pour nous faire agréer les présents et les hommages de toute la chrétienté. Dom Gaspard Antonio da cruz var Correyo, leur chef et leur roi, y vint aussi, accompagné des deux princes ses fils. Par respect pour notre caractère, ils nous baisèrent la main, sans vouloir consentir aux politesses que nous voulions leur faire. A part l'habillement qui est Indien, en tout, le roi des Paravers est presque Européen. Nous l'eûmes à table ce soir là même, et tout le lendemain. Je ne pus lui rendre ma visite, et m'informer auprès de lui de l'état de la chrétienté que le jour suivant, un peu avant mon départ. Le prêtre de Goa me prenait tout mon temps. Il voudrait vivre à l'Européenne; il a pris des habitudes qu'il ne peut conserver sans faire des dépenses très considérables. Il voulait que j'augmentasse les rétributions. Mais les chrétiens si pauvres dans cette contrée, et déja soumis à des tributs considérables pour leurs forces, n'en peuvent faire davantage pour le ministre de la religion. Si celui-ci ne peut se faire à leur manière pauvre et frugale, s'il veut vivre comme l'on vit dans les grandes cités, il n'est pas fait pour cette mission.

Ah! mon R.P. encore ici je vous le répète, supplier, conjurer le Très R.P. Général de nous envoyer au plutôt une douzaine d'ouvriers. La gloire de la religion, et le salut de plusieurs milliers d'âmes le demandent impérieusement. Si nous sommes réduits à deux pour administrer cette grande mission du sud, nous ne pourrons visiter les différentes chrétientés dont elle se compose, que de six en six ans. Deplus, il faudra renoncer à prêcher l'évangile dans ces nombreux villages de gentils, où la foi n'a pas encore pénétré. Dans cet intervalle, n'y aura-t-il pas d'apostasies? les protestants ne feront-ils pas de nouvelles recrues parmi les enfants de l'église? En vérité, si rarement visités, il est étonnant qu'ils conservent encore des sentiments de foi et de religion.

Certainement, mon R.P. je crois que nous avons lieu de nous réjouir de la marche que prennent les choses. Le troisième prêtre qui nous a reçus, a joué jadis un grand role dans ce District, il passe aux yeux de ses confrères de Goa

et de Cochin pour une tête forte et savante: on peut regarder sa soumission comme un grand bien pour les habitants de Tuticurin en particulier. Elle fera du bruit chez vous, où ses confrères encore schismatiques hésitent et ne savent quel parti prendre. Publier-la donc, mon R.P. avec la magnifique réception qu'il nous a ménagée de son propre mouvement. Publier aussi celle de ses deux confrères. La soumission du second, qu'on regarde comme un ange de paix, a déja fait la plus vive sensation sur bien des chrétiens. Mieux que tous les raisonnements du monde, elle seule a suffi pour persuader à certaines têtes que la vraie et légitime juridiction est de notre côté. Publiez également que la cathédrale de Cochin est soumise au vicariat de Vérapoly, et que plusieurs prêtres de Goa, répandus dans le Maléolam et sur la côte de Malabar, ont fait tout récemment leur abjuration au schisme entre les mains de Frey Bernardino. Publier enfin que le gouvernement de Cangranor a reconnu les derniers Brefs du St Père, nommément celui qui confie à la Compagnie le soin des églises de Tanjaour, de Maravа et de Madurè. Prenez part à notre joie, mon R.P. comme nous prenons part à vos croix et à vos souffrances. Aux yeux de la foi, vous êtes mieux partagé que nous. Toutefois nous ne cesserons de faire des voeux pour que le schisme disparaisse de la mission que vous vous êtes choisie. Veuille le ciel vous y faire goûter la paix qu'il nous fait goûter à nous-mêmes en ce lieu depuis cette première expédition.

Le prêtre de Tuticurin m'a fait promettre d'aller prendre part à la grande fête de Notre Dame des neiges. C'est celle que les chrétiens du pays célèbrent avec le plus de solemnité. Ceux-ci, de leur côté, m'ont conjuré de retourner chez eux à cette époque. Enfin le Prince le désire bien vivement, pour des motifs qui ont rapport à mon ministère. Je ferai tout mon possible pour m'y rendre huit jours d'avance avec Mr. Mousset, et donner à cette chrétienté si digne d'intérêt, une mission en forme. Comme je sais que le plus grand nombre ne s'est pas confessé depuis plus de dix ans, j'accueillerai les pécheurs avec une indulgence et une compassion qui les gagnera tous à J.C. Les pécheurs scandaleux seront entraînés par l'exemple, et j'espère qu'ils reviendront à Dieu. Je ne les ménagerai pas aux dépends de ma conscience et de la leur. Une fois remis en bon chemin, tous ces chrétiens n'auront plus de peine à fréquenter les sacrements. Cette mission terminée, Mr Mousset veut bien avoir la bonté de m'accompagner encore à Camaniakapatty, pour y célébrer la fête de l'Assomption. Delà, conformément à vos désirs, il ira vous joindre à Callérittel, muni d'un passeport pour Trichinopoly. Son départ me sera sensible, car j'ai encore bien de la peine à me tirer d'embarras quand je suis seul. N'importe: que la volonté de Dieu s'accomplisse. Ce ne sera

pas le seul sacifice que j'aurai à faire dans cette mission. Que le Seigneur m'accorde la grâce de tout rapporter à sa gloire, à mon salut et au salut des âmes qu'il daigne me confier. Demander-le pour moi, mon R.P.

Je suis etc

A. Martin, miss.e

(9e lettre) Extrait d'une Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré.

Trichinopoly, 29 juillet 1838.

Mes bien chers parents.

Dans ma dernière lettre du mois de mai, je donnais un petit aperçu de mon voyage de Pondichéry à Calléritidel, bourgade chrétienne, au centre du Marava. Après deux mois de séjour, ou plutôt de courses dans cette province, j'ai été envoyé par le R. P. Bertrand, mon supérieur, à Trichinopoly, ville située à soixante dix lieues au sud sud ouest de Pondichéry, et à peu près à cinquante lieues au nord de Calléritidel. Trichinopoly est une ville immense; elle est beaucoup plus vaste que Paris, mais son aspect n'a rien qui puisse flatter l'oeil. A côté d'une belle maison, et d'un joli jardin anglais viennent se groupper trente ou quarante cabanes de terre, habitations des Parias. Les maisons des Anglais sont toutes situées au milieu des jardins. Vous connaissez leurs goûts; ils sont les mêmes dans les Indes qu'en Europe: beaucoup de magnificence, beaucoup de chevaux, de palanquins, de voitures, un nombreux domestique. Ce qui en Europe est superflu, et ne sert qu'à contenter la vanité est presque nécessité ici. Si l'on veut avoir de la considération parmi les naturels du pays, surtout parmi les gentils et les Turcs, il faut y aller en grand, et ne pas être au dessous des riches Malabares et des gros marchands Turcs. Triste nécessité! Nous missionnaires, dans les grandes villes, nous sommes obligés de nous conformer en partie à ces usages asiatiques. Ainsi, nous ne sortons jamais à pied, mais toujours à cheval, ou en palanquin. Si nous voulions prendre le grand ton, nous monterions un éléphant, ou tout au moins nous nous ferions suivre par un de ces animaux chargé de nos bagages. Mais nous aurions trop de répugnance à prendre cet air de faste; de plus, la chose n'est pas absolument nécessaire, surtout dans les villes habitées par les Européens. Maintenant le charme a disparu. Les Indiens savent bien à quoi s'en tenir. Pour faire respecter le St ministère, il suffit, en se prêtant avec modération à leur goût pour

l'extérieur, en se servant d'un cheval et quelque fois même d'un palanquin, de s'éloigner des usages européens, de ne point avoir de rapport avec les Parias et de s'abstenir de grosse viande. On ne pourrait pas non plus s'asseoir impunément à la table des blancs, parceque ceux-ci mangent du bœuf, et qu'ils sont servis par des Parias; encore bien moins chez les Créoles ou Topas, parcequ'ils proviennent presque toujours d'une alliance contractée entre un Européen et une femme de basse caste. Jamais une femme Tamoule ne voudrait consentir à épouser un blanc, fût-il même Prince. Voilà pourquoi les gens de caste ont tant de mépris pour ces hommes presque blancs, nommés Topas dans l'Inde, Créoles en Amérique et dans les îles, et Afcastes par les Anglais. Le nombre en est très grand, et parmi eux se trouvent des familles très respectables. On compte au moins mille de ces familles à Pondichéry, moins à Trichinopoly. Ici ils parlent Anglais et Tamoul. Ils sont en général assez pauvres, habitent de modestes maisons bâties à l'européenne, et vivent de leur travail. Jeunes gens et hommes faits, ils sont pour la plupart écrivains dans les catcheries ou bureaux Anglais, garçons de boutique, hommes d'affaires des Anglais etc. Ceux qui ont pu se faire un petit fond de dix ou douze mille francs, se bâtissent de jolies habitations et vivent en apparence très heureux. Le mal est qu'ils veulent souvent trancher du Mylord par leur extérieur brillant. Tel qui se pavanne dans sa voiture attelée de deux grands bœufs blancs, aux longues cornes, ne se nourrit comme nous que de riz assaisonné d'une longue sauce bien épicée. Les officiers et autres employés Anglais qui se retirent du service, épousent des filles créoles, et voilà comment se propage cette espèce de caste presque blanche, qui finira par former ici un nouveau peuple, comme elle le fait en Amérique et dans les îles de l'océan.

Arrivé à Trichinopoly le 8 juin 1838, je me suis mis en devoir de remplir les intentions de mes supérieurs. J'ai donc essayé de ranimer cette chrétienté abandonnée depuis plus de trente ans, en proie aux plus grands désordres et divisée par un schisme bien fâcheux. Vous savez que les missionnaires Portugais ne pouvant suffire aux chrétientés dont ils étaient chargés dans les Indes, le Souverain Pontife a pourvu aux besoins de ces contrées, en les confiant à d'autres mains. Ainsi le Maduré, le Tanjaour et le Marava ont été mis sous la juridiction de Mgr de Pondichéry, vicaire apostolique. Quelques prêtres Portugais, qui se trouvent dans ces contrées ne peuvent se décider à se soumettre à ces dispositions. Avec le secours d'un prêtre Syriaque, natif de Maléalam, dans le Travancor, j'ai déjà obtenu quelque chose des chrétiens. Tous ceux de bonne caste se sont rangés du côté des missionnaires, et ils ont reconnu la juridiction de l'évêque de Pondichéry, le excellent Mgr Bonnand, de Lyon. Mais les prêtres schismatiques occupent toujours la grande église, et

il m'est impossible de les en faire sortir, parceque le gouvernement, qui accorde liberté entière à toute espèce de prédicant, reconnait en eux le droit de possession, et ne croit pas devoir examiner la question de la légitimité. Ils sont donc là, et je ne serai maitre de cette église que quand ces prêtres reviendront à de meilleurs sentiments, et qu'ils abjureront leur erreur.

Il n'y a pas quinze jours que je me suis rendu à Pratacondi, grosse chrétienté à huit lieues au nord de Trichinopoly, où ces ecclésiastiques, dépendant jusqu'alors d'un supérieur schismatique, voulait faire son abjuration et se soumettre. J'ai été suivi dans cette bourgade par deux prêtres de Trichinopoly. Furieux de me voir entrer en possession d'une église qu'ils administraient depuis trente ans, ils ont employé tous les moyens qu'ils ont eu à leur disposition pour me chasser; mais ils n'ont pas réussi. Ces prêtres, natifs de Goa, sont venus dans un temps où les circonstances ne leur ont pas permis de recevoir l'instruction et les soins que demandent les ministres du sanctuaire. Ils parlent fort mal latin, bien peu Tamoul, ne savent point l'Anglais, et ne connaissent qu'un mauvais jargon Portugais. J'ai eu avec eux une dispute très chaude pendant deux jours. Il ne m'a pas été difficile de leur montrer leur tort. Ils se sont retirés honteux de leur défaite, mais nullement disposés à se soumettre à l'autorité qui m'envoye. Du reste, je ne crois pas qu'ils réussissent à propager le schisme. Tout au plus conserveront-ils leurs adhérents, ce qui serait déja un assez grand malheur.

Afin de m'établir plus solidement à Trichinopoly, je viens d'y acheter, d'après l'intention du R.P. Supérieur, une maison entourée d'un grand jardin. Je pourrai y construire une chapelle pour les blancs et les topas. J'espère, par là, ranimer le peu de foi qui reste encore chez des hommes absolument dépourvus de tous les secours de la religion. Ils ne vont pas à l'église parceque elle est mal tenue, et qu'ils n'estiment point ceux qui y président. Ainsi laissés à eux mêmes, plusieurs se font protestants, parceque sentant le besoin d'un culte religieux, ils vont où ils peuvent et où ils croyent être le moins mal reçus. Que cet état est déplorable! espérons qu'avec la grâce de Dieu et un peu de patience, nous parviendrons à faire quelques réformes utiles. En attendant, je suis décidé à bâtir une église dans le terrain que je viens d'acheter. Je sens qu'il faut de l'argent, et que les chrétiens pauvres et sans zèle ne me donneront rien pour cela. Mais la Providence est riche, je puiserai dans son trésor.

Si nous n'étions pas à une si grande distance, je vous inviterais à venir passer quelques jours dans ma nouvelle habitation. Vous verriez que dans l'Inde on peut encore se loger d'une manière assez agréable. Dans un an, mon jardin sera un lieu de délices. J'y fais planter beaucoup d'arbres fruitiers. Il s'y trouve un bel étang, grande ressource pour le pays. Au moyen de

cet étang et à peu de frais, je puis me procurer au milieu de la ville tous les avantages de la campagne. En deux ans, un arbre jette des branches de quinze pieds : en dix ans il parvient à une grande élévation. La végétation est des plus actives. Un cocotier, par exemple porte des fruits au bout de cinq ans. Au bout de dix, il a vingt cinq pieds de haut. Le bananier, espèce de plante aquatique à larges feuilles, ne donne des fruits qu'une fois l'an. Après cela on coupe la tige, et il en sort une autre de terre. Eh bien, ces bananiers en trois mois prennent une extension étonnante. Ils s'élèvent à la hauteur de dix pieds, et le corps de la plante a quelquefois vingt pouces de circonférence. Le fruit en est excellent et très sain. Les tiges et les fruits se succèdent sans interruption depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Dans l'espace d'une année la vigne couvre de ses jets de grands berceaux, et donne même du raisin. Vous voyez qu'il me sera facile de rendre cette habitation commode et agréable. Nos missionnaires pourront venir s'y reposer et se remettre de leurs fatigues. Ils béniront un jour ma prévoyance. On ne se fait pas d'idée en Europe, de ce que sans un peu d'industrie on aurait à souffrir dans ces terres. Nous sommes sans pain, sans fruits, dépourvus de toutes les petites ressources qui dans les villes peuvent soutenir un corps qui sous un ciel brûlant s'use bien vite par le travail des missions et les voyages continuels. Mais nous sommes venus ici avec la croix de J. C: il est doux pour nous de la porter avec lui.

De Trichinopoly je fais des excursions à droite et à gauche : je vais où les besoins sont les plus pressants. Dernièrement je me suis rendu à Vadouyapetty, grande chrétienté à quinze lieues au nord de Trichinopoly. Cette bourgade, autrefois si grande, est bien petite maintenant. Elle est le berceau de la religion catholique dans ces contrées. C'est là que les premiers Jésuites s'établirent. On y voit encore leur maison qui tombe en ruines; leurs tombeaux y sont assez bien conservés. L'église, autrefois fort belle, a été détruite et rebatie sur un nouveau plan. Elle n'est pas mal. Ici la mémoire de nos pères est encore vivante; les anciens du pays en parlent avec la plus grande vénération. Juger après cela de la réception qu'on m'a faite. Ne vous effrayez pas de ce que je vais dire. Ce pays est en grande partie habité par la caste des voleurs, hommes francs et grossiers, adroits, laborieux et de mœurs assez pures. Les hommes, chasseurs de profession, m'ont présenté le Dimanche deux lièvres et cinq pigeons ramiers, produit de leur chasse : et moi j'ai distribué à leurs petits enfants un grand pot de sucre noir. Je suis dans l'usage de réunir les petits enfants vers le soir, de leur enseigner à faire le signe de la croix, à dire leurs prières; ensuite lorsque ma provision est bien fournie, je leur donne du sucre et des fruits. Je ne fais en cela que marcher sur les traces de nos anciens pères qui en faisaient autant. Dans cette bourgade et les voisines, j'ai trouvé des hommes plus idolâtres que chrétiens, sans instruction, sans sacrements. En deux jours,

j'ai donné le baptême à deux cents enfants. Je n'ai pu entendre les confessions que le samedi pendant la nuit, et le dimanche matin. J'ai donné la communion à soixante quinze personnes. Ah! si dans l'Inde les fidèles avaient autant de secours qu'en Europe, ils en profiteraient bien autrement! Les chrétiens d'Europe nagent au sein de l'abondance. Voila pourquoi un si grand nombre d'entre eux ne fait pas cas des grâces que le ciel leur accorde.

A Vadougarepetty, je campais dans l'ancienne maison des Jésuites. Les murs sont fendus de tous côtés, et remplis de serpents. Le P. Beschi, fameux dans l'Inde par sa science et ses ouvrages Tamouls, habitait cette maison. Il est connu ici sous le nom de Veramamouni (constant;) ils m'ont donné celui de Gnanapragasam (céleste lumière)

Voila un petit aperçu de notre vie. Nous sommes presque toujours en course. Le pays est si vaste, et les chrétiens sont dispersés sur un rayon si étendu, qu'on est obligé de passer sa vie à faire des voyages. Plusieurs fois dans l'année on réunit les chrétiens dans les églises centrales pour y célébrer les fêtes. Alors on peut voir des assemblées de quatre à cinq milles personnes. A Trichinopoly, malgré les troubles et les divisions, nous réunissons au moins mille personnes le matin, et autant à midi pour la messe du dimanche. Les chrétiens d'ici sont pauvres. Un grand nombre d'entre eux appartient à la caste des Parias. Ils sont chargés d'aller tous les jours chercher de l'herbe pour les chevaux de la cavallerie Turque et Anglaise. Il est bien difficile de les faire venir à la messe. Cependant ils finiront par reprendre cet usage.

Vous ne serez peut-être pas fâchés d'apprendre des nouvelles de La Gloire, vaisseau sur lequel nous avons fait la traversée. Elle vient de se perdre dans le port de Madras. Voici comment. Ce navire, déja condamné il y a deux ans, était en pleine charge, et faisait voile pour la France, au mois de juin 1838. A peine arrivé à la latitude de Pondichéry, une voie d'eau s'est déclarée. Les deux pompes jouaient jour et nuit. Malgré cette manoeuvre, sans le secours d'un vaisseau Anglais, La Gloire s'abîmait infailliblement. Dans la courte traversée de Pondichéry à Madras, on a jetté à la mer soixante dix tonneaux de marchandise. Toute la cargaison est avariée. Probablement ce navire ne remettra plus à la voile. S'il eût été en pleine mer, il était perdu sans ressource. Quelles actions de grâce n'avons nous pas à rendre à Dieu, qui n'a pas permis qu'il nous arrivât rien de fâcheux dans la traversée!

Nous attendons ici avec une grande impatience des nouvelles de France. Ne craignez pas de nous donner des détails. Tout ce qui regarde la religion, nos familles, les personnes de notre connaissance, les missions étrangères, les travaux de nos pères en France, tout cela sera toujours plein d'intérêt pour nous.

que ceux qui m'honorent de leur souvenir me permettent de leur rappeler que l'aumône, selon l'écriture, couvre la multitude des péchés. L'œuvre des missions étrangères leur offre une bien belle occasion de remplir ce devoir. Combien de malheureux abandonnés dans l'Inde! que d'églises où l'on ne voit que quatre murs en terre et tout nuds! Les protestants répandent des sommes immenses, surtout dans le sud depuis le Cavery jusqu'au cap Comorin. Que nous serions heureux si nous pouvions de notre côté grossir le Troupeau du bon pasteur, non pas en achetant des chrétiens, mais en établissant des écoles, en payant de bons catéchistes, en construisant des chapelles! Les personnes qui nous aideraient dans cette bonne œuvre, ne contribueraient-elles pas bien efficacement à la gloire de Dieu. Tous les chrétiens nous demandent des chapelets, des croix, des médailles etc. Nos provisions sont épuisées. Nous sommes obligés de répondre: *A l'année prochaine*. C'est à nos amis à justifier nos promesses.

Prier pour moi et pour le salut des âmes. Je vous embrasse tous bien tendrement.

Votre fils tout dévoué, et toujours humblement soumis.

L. Garnier Miss^re s. j.

(10e lettre)

Lettre
du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Mission du Maduré,
31 juillet, fête de St Ignace, 1838.

Mon Révérend et bien cher Père
P. C.

Voici un jour qui me rappelle bien des souvenirs et excite bien des sentiments dans mon cœur. Ce sont ceux d'un enfant dont l'esprit franchit une distance de cinq milles lieues pour assister à la fête de famille, et qui se dit de temps en temps: oh! si j'avais auprès de moi quelqu'un de mes compagnons, pour m'entretenir avec lui de notre commun Père et de tous nos frères!... Si du moins j'avais quelque lettre de ces frères d'Europe, pour la relire en ce beau jour! Mais non; pas une seule lettre depuis un an! et moi, j'ai envoyé de quoi faire un volume! Ne croyez pas cependant, mon R. P. qu'il me soit difficile de me retrouver aujourd'hui avec vous. Il ne faut pas traverser de grands espaces pour rencontrer les objets qu'on porte au plus intime de son cœur. Après avoir consacré une partie du jour à l'exercice du S^t ministère, je viens me reposer en m'entretenant avec vous. Le plaisir que j'ai à vous écrire supplée à celui que j'éprouverais en lisant quelques lignes de votre main.

Le P. Martin a fait dans sa mission une tournée qui sera, je l'espère fort utile à la religion dans ces contrées. Je ne vous en parle pas, parceque je vous en ai envoyé la relation. Depuis, rien de remarquable. Nos adversaires trouvent dans le caractère Indien de quoi soutenir leur parti. Mais ils ne nous font pas grand mal. Ils nous refusent l'entrée des postes principaux de la mission qui nous est confiée. Mais le champ est vaste. Nous avons bien de quoi ~~nous occuper~~ et nous pourrions encore, en travaillant beaucoup nous-mêmes, employer de plus, quatre ou six nouveaux missionnaires. On nous appelle avec empressement de tous côtés; il nous est impossible de satisfaire aux demandes. Le P. Garnier de Trichinopoly et à Pratacondi qui en dépend, aurait besoin de trois nouveaux ouvriers. Il a fait l'acquisition d'un très bel emplacement. Il s'agit d'y bâtir une église pour l'opposer à la grande église de Trichinopoly, occupée par les schismatiques. A Pratacondi, il a été obligé d'entrer dans de longues discussions avec le prêtre qui gouvernait cette église, il lui a démontré que le St Siége ayant soumis toute la contrée à Mgr de Drusipare, il ne pouvait y exercer le St ministère que sous sa dépendance. Le prêtre s'est rendu. Mais le père a dû soutenir de nouveaux assauts de la part de trois confrères du premier, accourus pour reprendre ce poste. La lutte a duré deux jours; grâce à Dieu, ils ont été confondus. Le district de Pratacondi était anciennement desservi par trois missionnaires de la Compagnie. Il est très vaste. Malheureusement il est dans un état pitoyable, et sans aucun secours régulier depuis longtemps. Quel bien ne pourrait-on pas y faire! Le P. Garnier, pendant son séjour en ce lieu y baptisait chaque jour de douze à vingt enfants de six, dix, quinze ans. La caste dominante est celle des voleurs, bien connue par les lettres de nos anciens pères. Ils ont quelque chose de sauvage dans le caractère, mais du moins ils ont du caractère, ce qu'on ne trouve pas toujours chez les Indiens. Les Chrétiens du Tanjaour nous appellent aussi, mais il ne faut pas songer à se charger de ce fardeau avant l'arrivée des nouveaux missionnaires que nous appelons de tous nos vœux, et auxquels le P. Garnier prépare un pied-à-terre à Trichinopoly. Puissent-ils venir bientôt en prendre possession, et en grand nombre!

Je vais maintenant vous donner quelques détails sur le genre de ministère que nous exerçons, et sur la vie que nous menons. Notre vie est de courir d'un village à l'autre, portant avec nous tout notre bagage, notre chapelle et notre attirail de ménage, logeant dans certaines mazures qu'on appelle presbytères, sans fenêtres, sans portes, où la lumière pénètre par l'ouverture qui sert d'entrée, quand elle n'est pas occupée par les curieux, où il faut disputer ses petites provisions et tous ses effets aux fourmis, aux rats et à d'autres hôtes incommodes, où l'on est exposé à se blesser dix fois par jour contre la grossière charpente du toit. La nourriture est passable. Le régime est moins rigoureux que du temps de nos anciens pères. Le riz fait l'essentiel de nos repas. On peut y joindre de temps en temps quelque volaille, puis un peu de lait, et quand on trouve du caillé, on fait chère-lie. L'estomac s'arrange assez bien de ce régime, et ordinairement il ne souffre pas.

Cependant les occasions de faire à Dieu le sacrifice de sa santé et de sa vie ne manquent pas. Je viens de passer huit jours assez pénibles. Une indisposition violente et toute extraordinaire, avec des symptômes d'empoisonnement, me donnait de grandes

inquiétudes. Vous penser bien que l'imagination travaille en pareil cas. Je me trouvais à une lieue de distance de deux ennemis de la mission. Ils sont capables de tout; et parmi les Indiens ils ne manqueront jamais d'instruments. Que faire? s'abandonner à la Providence. Grâces à Dieu, l'indisposition est à peu près passée, et j'espère qu'elle n'aura pas de suites fâcheuses. Voilà notre vie, mon R. P. Dieu veuille nous accorder la grâce de profiter de toutes les occasions qu'elle nous présente pour nous sanctifier! j'espère cette faveur, fondé sur ma confiance en la miséricorde Divine et dans les ferventes prières de nos chers Pères et Frères.

Quant à notre ministère, il s'étend à tout. Nous sommes curés, médecins, juges de paix etc. La qualité de juges de paix n'est pas celle qui nous donne le moins d'occupation. C'est un exercice de patience, quelquefois une récréation, toujours un grand avantage pour le peuple. Notre peu d'habileté dans le langage du pays nous gêne beaucoup dans toutes ces fonctions; mais grâces à Dieu, nous sommes en bien des choses aidés par nos catéchistes, qui sont parvenus à comprendre notre jargon, et qui savent très bien développer aux chrétiens ce que nous disons à demi-mot. Il me vient dans l'esprit qu'une petite description de nos jugements peut vous intéresser et vous édifier. Je ne résiste pas à la tentation de vous l'offrir.

Lorsque le missionnaire fait la visite des paroisses de son district, le catéchiste qui l'accompagne a soin de s'informer de l'état de la chrétienté où l'on se trouve; des inimities, des désordres, des scandales. Toutes les informations étant prises, le jugement est annoncé. Le missionnaire est conduit à la porte de l'église, où son modeste tribunal est environné de tous les principaux du lieu, et de toute la chrétienté. Les coupables attendent, pleins de confusion, au milieu du cercle. Imaginez-vous que vous êtes témoin de ce spectacle. Vous verrez paraître trois femmes des plus distinguées du village, depuis un an en discorde et en inimitié publique. Les chrétiens attestent le fait. Les trois époux sont interpellés. Pourquoi n'ont-ils pas arrêté ce scandale? Les pauvres maris ont fait et font tout ce qu'ils peuvent; ils ne sont pas écoutés. Et faut-il s'en étonner, ajoute l'un d'eux! ma femme n'écoute pas la voix de Dieu, ni la voix du missionnaire, comment écouterait-elle la mienne? Là dessus viennent les avis, les motifs de réconciliation. Le missionnaire explique de son mieux la cinquième demande du Pater, puis les paroles de J.C. mourant; il parle de l'enfer, séjour de la discorde, de la malédiction Divine qui pèse sur ceux qui vivent dans la haine, sur leur famille, leurs enfants, leur maison. Le catéchiste développe tout cela avec énergie. Souvent il est interrompu par les cris des chrétiens, qui confirment ses paroles et ajoutent leurs raisons. Les trois femmes protestent qu'elles n'ont plus de rancune, et qu'elles vivront désormais en paix. On ne veut pas les croire: Ce langage, dit-on, n'est que sur les lèvres, il faut qu'il parte du cœur... Il faut alors examiner les raisons, les causes de la désunion. Il en coûte aux coupables pour les faire connaître. On insiste. Il faut se soumettre à ce remède. Car, dit le catéchiste, quand une épine vous a percé le pied, en vain mettriez-vous sur la blessure toute sorte d'emplâtres, si vous ne commencez par arracher l'épine. Ici s'ouvre la dispute. On s'échauffe, on crie, on exhale tout son venin. Le missionnaire désespéré veut se retirer. Non, disent les principaux du lieu, votre présence est nécessaire, elle fera tout. Plus d'une fois les chefs des partis se retirent en frémissant, et courent vers leurs maisons. On les ramène en leur intimant l'ordre du missionnaire. Enfin après s'être bien épuisé, bien déchargé le cœur, on se radoucit, et le cri désiré s'élève: La paix est faite,

La paix! Alors les coupables tombent à genoux. Les trois ennemis et tous ceux qui avaient pris part à leur querelle, protestent à haute voix qu'ils pardonnent, qu'ils vivront désormais en bonne intelligence, qu'ils n'ont plus rien sur le coeur. Leur protestation faite au nom de Dieu et aux pieds de son représentant est encore confirmée par la cérémonie suivante. Les plus jeunes de tous ceux qui avaient vécu dans l'inimitie, se prosternent tour à tour aux pieds du plus ancien d'entre eux, en lui demandant pardon. Celui-ci les relève, et en signe de réconciliation, il leur trace avec le pouce le signe de la croix sur le front, sur la bouche et sur la poitrine, en prononçant les paroles qui l'accompagnent quand on le fait sur soi. J'avoue que ce spectacle m'attendrit et me toucha jusqu'aux larmes. La cérémonie terminée, on annonça pour le soir le repas commun entre tous les réconciliés. C'est chez les Indiens la preuve infaillible de l'amitié. En attendant, on sonne la clochette pour les réunir et les préparer à la confession. C'est encore un travail considérable pour le catéchiste et pour le confesseur. Mais compte-t-on pour quelque chose la peine, quand on voit la bénédiction du ciel descendre avec abondance sur des coeurs qui cherchent le Seigneur avec simplicité? Le missionnaire est quelquefois étonné d'entendre ceux qui lui avaient paru les plus acharnés et les plus éloignés de la paix, lui dire: Mon père, je n'ai plus de haine, je l'ai entièrement vomie hier au soir. Ainsi se terminent ces jugements toujours au gré de la paix et de la charité chrétienne.

Quelquefois c'est un enfant de trente ans et plus, qui n'obéit pas à sa mère, la maltraite. Alors la correction n'est pas épargnée, non plus que quand il s'agit de fautes publiques contre la pudeur. Dans ce cas, il faut en venir, sans cérémonie, à des châtiments corporels. Les Indiens sont d'une patience admirable dans ces épreuves. La douleur fait couler les larmes des yeux, mais pas un cri, excepté Jésus, Marie, que les assistants répètent avec le patient à chaque coup de verge. Cette méthode révolterait bien des personnes en Europe, mais elle est en parfaite harmonie avec les mœurs et le caractère des Indiens à qui ce moyen est très utile, et souvent nécessaire. Trop faibles pour s'arracher eux-mêmes à leurs désordres, ils ne sont pas assez méchants pour résister à la main qui les entraîne de force. Chez un peuple qui ne voit, qui ne juge guère que par les sens, la douleur extérieure fait venir ordinairement celle du coeur à ajouter qu'un châtiment public fait connaître la malice des vices que leur dérobait l'ignorance. Un zélé missionnaire, qui nous a précédés dans la carrière (Mr. Perrin, voyage dans l'Indostan, Tom. 2. ch. 5.) raconte naïvement qu'il éprouva longtemps de la répugnance à user de tels moyens, et comment il fut enfin obligé de se vaincre pour les employer. Il observe très bien que la punition n'est infligée, comme correction paternelle, qu'à l'égard de ceux qui y consentent, à moins que le missionnaire n'agisse comme délégué du Prince pour la vindicte publique, ce qui maintenant ne peut plus arriver.

Je viens de visiter deux bourgs où régnaient trois inimitiés publiques. L'une divisait presque toutes les familles d'un même bourg entre elles. Une autre avait armé deux bourgs l'un contre l'autre. Le tout s'est néanmoins parfaitement arrangé, et j'ai quitté ces endroits avant hier, avec une consolation très sensible, après avoir visité presque toutes les maisons pour les bénir.

Quelle joie pour nous quand nous pouvons ainsi réprimer le désordre qui commençait à s'introduire dans une chrétienté! Il en est encore une plus douce pourtant. C'est celle qu'on éprouve quand on peut baptiser des infidèles qu'on a convertis. J'ai eû déja ce bonheur. J'en ai baptisé trois, dont l'un était agé de soixante dix ans, et partit pour le ciel deux jours après. Quelle Providence! Mais ces conversions ne se feront en grand nombre que quand nous saurons bien la langue, et que nous serons plus nombreux. Pour le présent, il s'agit de ramener au vrai christianisme, des masses qui n'ont plus guère de chrétien que le nom. C'est l'état où se trouvent presque toutes les chrétientés qui n'ont pas encore été administrées par des missionnaires de Pondichéry.

Au reste, dans l'exercice de notre ministère, nous ne devons point chercher ici la consolation qu'on trouve en France dans les bons procédés, la délicatesse, la générosité des chrétiens qu'on dirige dans les voies de Dieu. Hélas! s'y montrer attaché, ce serait perdre aux yeux de Dieu le prix de ses fatigues. Mais de plus ici on chercherait tout cela vainement. Le caractère Indien est presque privé de ce que les peuples d'une civilisation plus avancée appellent sentiment, ou du moins il ne sait point l'exprimer au dehors. Mais combien nous sommes dédommagés de cette privation par la simplicité et surtout par l'innocence d'un grand nombre d'âmes! jusqu'à présent, mon plus grand embarras dans bon nombre de confessions, a été de trouver matière d'absolution; et cet embarras s'est renouvelé bien des fois. J'ai beau présenter mes questions sous toutes les formes, j'ai souvent de la peine à découvrir une faute capable d'assurer mon absolution, même dans des confessions d'un an et plus. Il faut quelquefois remonter aux premières années, et cela avec des jeunes gens de dix huit ou vingt ans. Je veux bien avouer que l'ignorance du pénitent, qui ne sait apprécier ni se rappeler ses fautes journalières, y entre pour quelque chose; j'ajoute même celle du missionnaire qui ne possédant encore que très imparfaitement la langue, ne saurait pénétrer les replis des consciences. Mais cette part étant faite, il faut encore donner beaucoup à la simplicité et à l'innocence des Indiens. Je l'affirme avec d'autant plus d'assurance, que les missionnaires qui ont travaillé longtemps dans les Indes, et qui en connaissaient bien le langage, depuis nos anciens pères jusqu'à ceux des derniers temps, n'ont qu'une voix sur ce sujet, et qu'ils en parlent tous comme moi. (*Voyez Lettres édifiantes et curieuses, tom. 7. pag. 299. in 8°.*)

Du reste, nous avons l'espérance la mieux fondée de ramener ce peuple à Dieu. L'obstacle du pranguisme, ou de l'origine européenne, autrefois si terrible, est aujourd'hui presqu'entièrement détruit, grâce aux Anglais. La magnificence qu'ils étalent, les

fait considérer comme autant de princes par ces bons Indiens, qui admirent en eux leurs propres dépouilles, sans se rappeler d'où elles viennent. Aujourd'hui, le nom et la couleur européenne sont généralement une recommandation. On admire nos arts, et peu à peu on se fait aux mœurs de ceux dont on ne craint point d'avouer la supériorité. Le lieu où j'ai trouvé les préjugés Indiens le plus enracinés, c'est précisément Pondichéry, ville où l'on devrait en être le plus désabusé. Cela ne veut pas dire cependant que partout ailleurs tous les préjugés soient dissipés. Celui de la distinction des castes, par exemple, ne le sera peut-être jamais; et il est à désirer que cette distinction subsiste en ce qui n'est pas de soi-même révoltant et contraire au droit naturel et à la charité chrétienne. Elle est un frein contre les passions et les vices, un principe d'ordre et de paix. Rien ne paraît plus naturel aux Indiens, même à ceux que cette distinction tient dans l'humiliation. Ils seraient les premiers à rappeler ce qui n'est point permis à leur condition. Ainsi, ce matin encore un Parias voyant tomber mon mouchoir, m'a fait signe très respectueusement, et me l'a montré devant lui; mais il s'est bien gardé de le ramasser; il aurait cru le souiller en y touchant. Parmi les Parias eux-mêmes, il en est de tellement inférieurs aux autres, qu'ils ne peuvent avoir aucune communication avec eux. Ainsi, ceux qui s'occupent à faire des paniers de feuilles de palmier, se tiennent sur la route près d'un bourg, ou dans quelqu'autre endroit fréquenté. Ils déposent leur panier sur une pierre, et se retirent à une trentaine de pas, attendant quelqu'acheteur. Dès qu'il s'en présente, ils se couvrent la bouche d'une main, et de l'autre ils indiquent par signe le nombre de pièces de monnaie qu'ils demandent. L'acheteur prend le panier et en dépose le prix à côté. Dès qu'il s'est éloigné, le vendeur vient recueillir son modique salaire. J'avoue qu'une telle humiliation d'un homme vis à vis de ses semblables a quelque chose de pénible. Mais ôter toute distinction, ce sera bien pis.

Malgré tout mon désir d'épargner votre temps et le mien, je ne puis m'empêcher de vous communiquer le plaisir que je goûtai, il y a quelques semaines. Je fus appelé auprès d'une malade, à quatre lieues de distance. J'arrivai le soir dans un village tout payen, à l'exception de quatre ou cinq maisons de chrétiens dépourvus d'église. Il serait difficile de vous donner une idée de la joie et de l'empressement que ces braves gens mirent à m'accueillir. Je donnai le soir les secours de la religion à la malade, et je pris ensuite un peu de repos. Le matin je disposai ma petite chapelle. L'endroit était charmant, et l'imagination la plus riante ne pourrait rien créer de plus gracieux. Un joli bosquet de palmiers au quel aboutissait la rue principale du bourg, me fournit un sanctuaire tout à la fois champêtre et élégant. Les choses semblaient préparées à dessein. Un petit enfoncement, formé par la disposition des arbres, ne demandait plus qu'un autel. Une porte de maison, la seule peut-être qui fût dans le bourg, y fut plantée et fixée à deux palmiers qui servaient de colonnes. Deux autres palmiers tenaient lieu de chandeliers. Le palmier du fond

reçut le crucifix. Mon voile et quelques toiles fines suspendues tout autour firent les frais de la décoration. Les familles chrétiennes environnaient l'autel, au pied duquel se trouvait la malade pour recevoir l'eucharistie. Les payens groupés sur différents points, observaient d'un oeil attentif. L'air était pur, le ciel était d'azur sur ma tête. Je montai à l'autel et je commençai les Divins mystères. A mesure que j'offrais le St Sacrifice, le soleil de ces pays, c.a.d. un soleil tout or et tout feu, s'avançait sur l'horizon, venait adorer son auteur, et mêler ses rayons au nuage d'encens qui s'élevait de l'autel champêtre, et qu'un vent léger fesait voltiger en tourbillons dans le bosquet. Quel spectacle que celui-là! Que n'éprouve-t-on pas quand les délices de la foi, unies aux merveilles de la nature, pénètrent l'âme de religieuses émotions! La ferveur de mes chrétiens suppléait à leur petit nombre. La malade surtout reçut avec ferveur celui qui descendait du ciel pour elle, et d'une extrémité du monde à l'autre, lui envoyait son ministre.

Après la Ste messe, je me disposais à partir. Les parents de la malade vinrent me remercier, et m'offrir, avec une espèce de honte, une pièce de vingt cinq sols. Ils avaient eu soin d'avance de s'informer, auprès de mon catéchiste si je voudrais bien m'en contenter; car à leurs yeux, c'était bien peu de chose pour une telle course. Je pris la pièce, et la remettant entre les mains du fils aîné de la maison, voilà lui dis-je, pour commencer à bâtir une église, à l'endroit même où je viens d'offrir le St Sacrifice. Quand elle sera achevée, je viendrai de nouveau y dire la Ste messe, et y placer un beau Christ. Ils furent enchantés de ma proposition, et me promirent de mettre la main à l'oeuvre.

Nous tâchons de faire élever partout des chapelles au vrai Dieu. Ces petits sanctuaires servent à conserver la foi et les pratiques de la religion. Les chrétiens s'y réunissent soir et matin, pour réciter le chapelet et des prières, qui durent plus d'une heure. C'est de plus, pour les gentils, une prédication muette, qui les appelle au sein de la véritable église. Mais ces chrétiens sont vraiment si pauvres, que leur bonne volonté ne suffit pas. Il faut les aider.

Je termine ma lettre le jour de Notre Dame de la Rosée; car ici, pas de mot pour exprimer la neige. Le P. Martin la célèbre dans une grande église, dont le prêtre s'est joint à nous; et moi dans un village où je ne suis qu'en passant. Je consacre deux jours à l'administration des sacrements, et à regler quelques affaires d'église et de famille. En arrivant, j'ai fait l'acquisition d'un trésor bien précieux. C'est le crucifix du père Jean de Britto, transmis comme héritage aux descendants d'un des disciples de ce zélé missionnaire. (Voyez *Lettres édifiantes et curieuses, mém. des Indes, lettre 1ère*) La tradition est attestée par tout le monde et bien fondée en raison. La vue et l'examen du crucifix la confirme de la manière la plus satisfaisante. Ce qui ôterait tout doute,

c'est qu'on assure que plusieurs malades ont été guéris par la vertu de ce christ. Puisse-t-il me guérir moi-même de mes infirmités spirituelles, et m'obtenir la grâce d'être un autre Jean de Britto! Vous sentez combien ce crucifix m'est cher. Cependant je ne résisterai pas au désir que je sens de l'envoyer en France. Je craindrais trop de le perdre en le portant sur moi dans mes voyages continuels. De plus, j'espère que sa présence et sa vertu seront très efficaces pour susciter et former de nouveaux missionnaires. Je le garderai en attendant une occasion sûre. Puisse-t-elle se présenter bientôt! Puissé-je aussi recevoir bientôt quelque lettre d'Europe! Que de nouveaux frères viennent partager nos travaux! C'est le cri du P. Martin dans toutes les lettres que je reçois de lui. C'est aussi le mien. Je ne doute pas qu'il ne soit entendu.

Je suis en union de vos saints sacrifices etc

Joseph Bertrand, Miss.re

(Lettre IIe)

Lettre
du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un père de la même Compagnie.

28 Août 1838.

Mon Révérend Père.

P. C.

Je viens encore à mon ordinaire passer un moment de récréation avec vous, en jetant sur cette feuille quelques unes des idées qui se présentent à moi, les sentiments que j'éprouve et les diverses observations que je crois propres à vous intéresser.

Depuis trois mois j'avais été environné d'objets qui me parlaient du christianisme dans un pays où l'idolâtrie tombe d'elle-même et dépérit tous les jours. Malheureusement ces contrées qui reconnaissent ici le vrai Dieu sont trop limitées, ces bourgs sont trop peu nombreux. Dès qu'on veut s'étendre, dès qu'on se rapproche de quelque population un peu considérable, tout change de face. Là, le paganisme règne encore avec toute sa force, et exerce toute sa tyrannie.

J'arrivai hier dans un bourg de trois mille feux, où l'on m'avait annoncé une église de chrétiens. Le bourg peut passer pour une ville importante dans ces contrées. Il en présente même l'apparence. La plupart des maisons sont bâties en briques. C'est un centre de police, et par conséquent un point où tout afflue. A mon arrivée les rues étaient encombrées d'allants et de venants. la plupart étalaient le luxe Indien, et se montraient curieux de voir un blanc, comme les Parisiens le seraient de voir un noir ou des Osages. Mais quels sentiments opprimaient mon coeur à la vue de cette multitude, et de l'orgueil qui se peignait sur tous les fronts, avec un mélange de mépris pour notre sainte religion! Je cherchais une église chrétienne, et je traversai la ville sans rien découvrir qui en eût l'apparence. J'entre donc dans un faubourg où tout paraissait misérable. Je me disais: C'est sans doute ici le réduit des chrétiens. Pas encore. Là même, je rencontrai des signes d'un mépris orgueilleux. Il fallut sortir du bourg et passer un ruisseau pour trouver enfin, comme dans un lieu de rebut, une petite église environnée de six ou huit pauvres maisons de Parias, ou autres basses castes. Alors j'ai goûté les paroles de St Paul: *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (1. Cor. 4. 13.) Nous sommes devenus comme les ordures du monde,

comme les balayures, qui sont rejetées de tous ; et ces autres paroles si encourageantes sorties de la bouche de notre Divin maître : *Nolite timere pusillus grex* (Luc. 12. 32) Ne craignez pas, petit troupeau ; et ces autres encore, qui expriment le caractère de sa mission et, grâces au ciel, de la nôtre : *Evangelizare pauperibus misit me*. (Luc. 4. 18) Il m'a envoyé évangéliser les pauvres.

Telle est notre vie, mon R.P. Tantôt des honneurs et des triomphes et tantôt des mépris accablants. Tantôt le spectacle de la foi triomphante et de l'idolatrie aux abois, tantôt la vue de cette même idolatrie pleine de vie, et insultant à la croix de J.C! voila ce qui affecte, ce qui meurt véritablement le coeur. Nous pouvons cependant en tirer quelque profit spirituel. Ces rencontres où l'on est plus que témoin et spectateur, ont une efficacité singulière pour faire comprendre et goûter le véritable esprit du christianisme, la grande et sublime leçon de Jésus crucifié. Je vous assure qu'on en apprend ainsi plus en un jour, que dans de longues méditations, et il est telle circonstance qui vaut une retraite. Que le Seigneur est admirable! Qu'il est miséricordieux envers ses serviteurs! Qu'il sait bien les soutenir au milieu des dangers, au milieu de la privation de tout secours humain, quelquefois même dans la privation de tout secours spirituel! Qu'il sait bien ranimer leur esprit, retremper leur ame, et leur faire trouver leur consolation dans la croix de J.C.

Deux jours après, à quatre lieues de la ville dont je viens de parler, il plut à Dieu de se servir de mon ministère pour baptiser six enfants payens, tous assez grands. Le père de trois d'entr'eux sollicitait la même faveur. Je lui proposai de me suivre dans la chrétienté où je me rendais, et où j'aurais le temps de l'instruire. Ce qu'il fit volontiers. Une femme, qui avait reçu le baptême dans son enfance, mais qui depuis s'était laissée entraîner dans l'idolâtrie, est revenue, pleine de douleur, se ranger de nouveau sous la bannière du Sauveur, et présenter au baptême deux enfants de douze à quinze ans. Mais c'est toujours, *miscens gaudia fletibus*. Le village qui m'a donné ces dix néophites est tout payen, à l'exception de huit maisons de chrétiens, sans église, sans catéchiste, sans aucun secours de la religion. Je les engageai à élever une chapelle ; je leur promis des fonds, et ils me témoignèrent le désir qu'ils avaient d'y travailler avec ardeur. Ces chapelles éparses au milieu de la gentilité, sont comme un levain qui tend à faire fermenter toute la masse. S'il nous était possible de les visiter et de rallumer la ferveur des chrétiens qui s'y réunissent, elles attireraient un grand nombre d'infidèles au sein de l'église. Déja le commerce des chrétiens gagne tous les ans plusieurs idolâtres. Dans les petits villages, le moment arrivera où le reste des gentils se livrera en masse au missionnaire. C'est la consolation qu'a eue Mr Mousset cette année dans un bourg du sud

Un excellent moyen d'attirer les gentils et de former de bons chrétiens, c'est

d'établir des écoles gratuites. Les payens, ceux mêmes des meilleures castes, y viennent, et apprennent notre sainte religion avec les autres sciences qu'ils cherchent. Il est des écoles où les enfants des idolâtres savent les prières et le catéchisme aussi bien que les chrétiens eux-mêmes. Ces pauvres enfants ne se convertissent pas encore, il est vrai. Ils sont au pouvoir de leurs parents. Mais ce germe caché dans leurs coeurs se développera plus tard, j'espère, et produira de bons fruits. Le fruit du moment, c'est que cette connaissance de la religion dissipe les préjugés, diminue l'opposition que les gentils ont pour elle, et donne du relief aux chrétientés.

Le P. Garnier est toujours au milieu de la lutte et des embarras. Il a attaché à l'unité catholique le district de Pratacondi, qui compte à lui seul une infinité de villages, ou petits groupes chrétiens. Jugez, mon R. P. s'il est en état de suffire seul à tant de besoins, vu surtout l'ignorance profonde de ces peuples abandonnés depuis près de vingt ans, et l'on pourrait dire bien d'avantage! Le P. Martin, de son côté, a reçu la soumission de trois prêtres de Goa, qui travaillaient dans son district. Il a donné une mission à Tuticurin avec Mr. Mousset. Ils ont confessé près de dix sept cents personnes qui pour la plupart ne s'étaient point approchés des sacrements depuis quinze ou vingt ans. Quinze jours avant cette mission, ils avaient évangélisé un autre bourg, et ils n'y avaient pas confessé moins de douze cents fidèles.

Je viens de vous parler de la mission et des missionnaires. Pour ce qui regarde les moeurs des Indiens, c'est une chose si connue aujourd'hui, que je crains de répéter ce que vous avez déja lu dans les ouvrages qui en traitent. Il ne faut pas cependant que cette appréhension me ferme entièrement la bouche. Sans avoir la prétention d'ajouter à la science, je pourrai peut-être par quelque détail, fournir quelqu'aliment à ces innocentes et douces récréations, hélas! que je ne partage plus aujourd'hui. C'est là du moins pour moi une véritable consolation.

Nos Indiens n'ont pas de montres, et ils n'en ont pas besoin. Le soleil leur tient lieu d'horloge. Ils se servent de ce moyen, non seulement pour régler leurs occupations, et connaitre à point nommé l'heure qu'il est, mais encore pour communiquer aux autres leurs idées, et fixer les moments où ils feront quelque chose. Ainsi, au lieu de dire: demain à telle heure, ils diront: demain comme ça, en étendant la main vers le point du ciel où le soleil se trouvera au temps dont ils veulent parler; et le meilleur astronome aurait de la peine à les trouver en défaut.

Une chose non moins remarquable, c'est la parfaite connaissance qu'ils ont, comme par instinct des quatre points cardinaux, et l'usage continuel qu'ils en font pour fixer la position des objets. Pour nous, Européens nous

nous fesons comme un centre, et nous disons : à droite, à gauche etc. Ces mots sont inconnus ici : tout s'y rapporte aux quatre points cardinaux. Vous êtes en route au milieu des déserts ou des champs, sans aucun sentier. L'Indien qui vous précède se règle, de nuit comme de jour, par les points cardinaux. S'il dévie un peu, ceux de sa suite lui crient, non pas : à droite, à gauche etc ; mais : à l'est, à l'ouest, au nord, au sud. Un Indien entre pour la première fois dans votre chambre. Il veut indiquer un objet placé près de vous, et comme par instinct il dira : à l'est, à l'ouest --- Ces expressions m'ont souvent amusé. Après un moment de réflexion pour m'orienter, je trouvais toujours qu'ils disaient parfaitement juste. Aussi pour dire d'un homme qu'il est ignorant et inepte, ils disent qu'il ne connait pas les quatre points cardinaux, comme on dit en France d'un homme qui ne sait pas distinguer sa droite de sa gauche.

Je voudrais pouvoir, pour un moment, transporter dans la cour de votre maison, le spectacle auquel je viens d'assister il n'y a qu'une heure. C'est une chose qui ne peut bien se décrire. Je veux cependant vous en offrir une esquisse. La présence du Souami est une fête pour les chrétientés ; elle réveille toutes les pensées de joie et porte aux démonstrations ordinaires de la gaîté. Une musique devant mon habitation m'a tout à coup annoncé quelque chose d'extraordinaire. J'ai voulu voir ce qui se passait. Dès que je me suis montré, on s'est empressé de transporter mon fauteuil au milieu d'un grouppe de jeunes gens. C'était une compagnie de danseurs. Comme il n'y avait que des jeunes gens, et que j'étais sûr que la décence n'y serait blessée en aucune manière, j'ai cru pouvoir assister à la récréation qu'ils venaient m'offrir avec la plus grande simplicité. Figurez-vous un bon homme à figure grave et imposante, la tête coiffée de trente aunes de toile entortillée, de manière à former son talapas ou bonnet ; le menton fourré d'une longue barbe demi-blanche, dont la vue fait avec le rôle du personnage le contraste le plus frappant ; les reins ceints d'une ou de deux longues pièces de toile, et tout le reste du corps nu. C'est le coryphée. Autour de lui, douze jeunes gens de vingt ans, ou hommes de trente qui se plaisent à redevenir jeunes, armés chacun de deux baguettes, forment un cercle mouvant. Une foule d'hommes et d'enfants se presse autour de la scène. Les femmes regardent de loin, par dessus les murs de l'enceinte. Un tambour Indien accompagné d'une cymbale, ne fait que battre la mesure, et marquer la cadence. L'âme de la danse, c'est notre vieil Orphée, placé au centre des danseurs qu'il anime de son chant récitatif, et des gestes qu'il fait des mains, des pieds, de la tête et de tout le corps. Il est lui-même très animé ; tous les sentiments qui l'agitent se peignent dans son extérieur, et se communiquent aux danseurs. Vous les verriez tantôt mélancoliques, traîner leurs pas languissants, tantôt

rayonnant de joie, bondir en cadence, pirouetter sur eux-mêmes, et faire toute sorte de tours de force; tantôt encore emportés par une impétuosité martiale, se précipiter les uns sur les autres, se porter en sens contraire, se croiser cent fois, avec une rapidité qui fait de tout le cercle un véritable tourbillon. Mais dans tous ces mouvements, la mesure est rigoureusement observée. Elle est soutenue, non seulement par le tambour, mais encore par le cliquetis des baguettes, que chaque danseur doit frapper à chaque tour contre celles du danseur qu'il rencontre, de sorte que la collision de tant de baguettes ne rend qu'un seul son accompagnant celui du tambour, et en harmonie avec le chant, dont toutes les voix répètent le refrein, ou cadence finale.

Je dois vous l'avouer, une pensée me dominait pendant ce spectacle. La voici: Oh! si l'on pouvait, pendant huit ou quinze jours, présenter cette scène innocente à Paris ou à Lyon, je suis sûr qu'on y recueillerait de quoi propager ici le règne de Dieu, de quoi bâtir par exemple une magnifique église... plus sans doute que je ne pourrais en obtenir par les peintures les plus vives des besoins urgents de la religion, dans ces pays infortunés. Hélas! on s'occupe de bagatelles, et l'on ne pense pas aux milliers d'âmes qui se perdent, et qu'on pourrait sauver à si bon marché!

Si le P. Duranquet était ici, il pourrait vous fournir aussi son article sur la chasse des Indiens. Il a été obligé d'honorer ce divertissement de sa présence, et cela chez des Parias. Un chrétien de cette caste, ayant rendu de grands services au prince, eut la liberté d'en choisir la récompense. Il demanda une certaine étendue de terre, et l'obtint. Puis il y bâtit un bourg, où il n'admit que des gens de sa caste; ce bourg fut bientôt peuplé. Là, ce prince de nouvelle date, vit indépendant, et règne en roi sur tous les Parias devenus princes du sang royal. La chrétienté qu'ils forment est bonne et assez nombreuse. Le missionnaire en fut si content, qu'il ne put refuser de les accompagner à cheval sur leurs montagnes, et d'assister à leur chasse.

Mais que tous ces détails qui, je l'espère, ne seront pas sans quelque intérêt pour nos chers pères, ne nous fassent pas perdre de vue le point le plus important. J'y reviens souvent, et vous en sentez la raison. Oui, c'est un besoin pour moi de crier au secours. Comme les Disciples qui ne pouvaient tirer de l'eau leurs filets chargés de poissons, nous appelons des compagnons, des ouvriers apostoliques. C'est le cri de tous nos missionnaires. Je compte qu'il y en a déjà quelques uns sur mer. Mais ce n'est point assez. Il faut des secours proportionnés aux besoins. En vous employant à nous les procurer au plutôt, vous travaillerez évidemment à l'œuvre de Dieu. Je compte donc sur votre active coopération.

Veuillez agréer, mon R. P. l'expression etc.

J. Bertrand S. J. Miss.ᵉ

(12e lettre)

Lettre

du R. P. Bertrand, supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la Compagnie de Jésus.

Mission du Maduré, 10 9bre 1838.

Mon R. P.

P. C.

Les prêtres des missions étrangères arrivés à Pondichéry nous ont apporté nombre d'objets utiles à notre mission. Nous en tirerons bon parti. Comme c'est principalement à vos soins que nous croyons les devoir, je vous prie de recevoir en mon nom et au nom de mes confrères, l'expression de notre sincère reconnaissance. Nous offrons aussi, par votre moyen, les plus sincères remercîments à toutes les personnes qui ont quelque part à la bonne œuvre. Vous aurez aussi tous part aux fruits de salut que la grâce va opérer dans ces contrées lointaines, sur lesquelles Dieu fait lever de nouveau la lumière de son évangile. Nous avons aussi reçu de ces Messieurs d'autres objets que nous attendions avec une vive impatience, ce sont des nouvelles et des lettres de nos pères. Qu'il nous est doux d'y lire et d'y relire le langage si naïf et si expressif en même temps d'une charité qui nous unit tous dans le cœur de notre divin maître, et que toute l'étendue de l'océan et l'intervalle des années ne pourra jamais altérer.

Un nouveau Bref du Souverain Pontife nous est aussi parvenu. Il est tel que nous pouvions le désirer. Jusqu'à présent il était manifeste pour tout homme de bonne foi que nous étions envoyés dans cette mission par Monseigneur de Drusipare, que le St Siége a établi son vicaire apostolique dans ces contrées. De plus, il est manifeste maintenant que le St Siége nous charge de travailler au salut des peuples qu'elles renferment, sous l'autorité et la direction de ce respectable prélat. Si nous avions à faire à des esprits dociles et à des cœurs vraiment attachés à l'unité, il n'y aurait plus de contestation. Mais ce n'est point là le caractère de ceux qui se sont déclarés nos adversaires. Que leur importent les Brefs du St Père? Ces Brefs ne sont rien pour eux; et à une telle distance de Rome, ils ne manquent pas de moyens pour prévenir l'effet qu'ils pourraient produire sur l'esprit des peuples.

Non seulement nos adversaires rejettent ce Bref et en éludent le coup aux yeux des chrétiens abusés, mais leur fureur a depuis rompu toutes les digues. Pendant deux mois le poison a, pour ainsi dire, assaisonné tous mes repas. Je

le sentais; ma santé s'altérait, mes forces allaient baissant, et je doutais encore. Quatre secousses violentes me fournirent des indices si manifestes, que je ne pus dissimuler mes soupçons. Je me souviens d'en avoir parlé dans une de mes lettres, écrite au mois d'août. J'étais alors à la quatrième secousse. Enfin le 18 septembre, on voulut porter le grand coup. Mr Méhay, missionnaire apostolique, qui m'avait rejoint depuis deux jours, fut comme moi victime de l'affreux complot. Pour lui, les suites ne furent pas si graves. Il éprouva trois ou quatre jours de souffrances, vives à la vérité, mais qui ne semblaient pas mettre sa vie en danger. Pour moi, les crises, la fièvre, les douleurs intérieures durèrent dix jours. Je me suis vu quelque temps entre la vie et la mort. J'offrais alors au Seigneur le sacrifice d'une vie à laquelle je ne tiens que pour travailler à sa gloire. Je me suis cependant remis, et j'ai repris mes premières forces. Dieu soit béni de tout. C'est une bonne leçon que celle de la mort, vue de si près. J'espère qu'elle ne sera pas entièrement perdue pour moi. Je me proposais de faire au plutôt une retraite. l'épreuve à laquelle j'ai été soumis m'y prépare de la manière la plus efficace. Mais, le croiriez-vous? le coupable était mon propre disciple, jeune homme de dix huit ans. Il a lui même avoué son crime. Déja les plus exaltés des schismatiques triomphaient, pendant que tous nos chrétiens accouraient de huit à dix lieues, en pleurant, pour nous visiter.

Cependant le mauvais succès de cet attentat n'a pas découragé nos ennemis. A force de manœuvres, ils ont depuis remporté sur nous une victoire éclatante. Les missionnaires de Pondichery possedaient en ce pays l'église d'Oilcastey: c'était même la principale de toutes celles où ils administrent les sacrements. Voila près de trois ans qu'ils y avaient été reçus paisiblement. Malgré l'opposition des adversaires, appuyés par le magistrat, ils y avaient célébré la fête patronale, il y a deux ans. L'année dernière on excita de nouvelles difficultés. l'affaire fut examinée de rechef, et décidée en faveur de ces missionnaires. Cette année encore il a fallu soutenir une nouvelle guerre. Le magistrat nous avait répondu d'abord qu'il pourvoirait à ce que nous ne fussions pas inquiétés dans la célébration de la fête. Nous triomphions déja dans la pensée que nous ferions triompher la foi et la cause de J. C. Il s'agissait d'une chose bien importante pour la religion. Tous les yeux étaient comme fixés sur les combattants des deux partis. Tout à coup, quatre jours après la lettre qui nous avait pleinement rassurés, nous sommes priés par l'autorité civile de nous retirer sur le champ, et de céder l'église à nos adversaires. Je ne parle pas de l'humiliation qui en résulte pour nous. Aux yeux de la foi, à nos yeux, c'est un véritable gain. Mais ce qui me paraît un mal, et un mal vraiment déplorable, c'est l'impression morale que cet échec a fait sur tous nos chrétiens, qui ne voyent que ce qui frappe les sens, et qui, comme un troupeau timide, se dispersent dès que le pasteur est persécuté. Ajouter l'audace

qu'un tel succès donne à nos ennemis, les préventions que ce fait suppose dans le magistrat, les suites que peut avoir un tel événement, et vous comprendrez l'état dans lequel nous nous trouvons. Il n'en faut pas davantage, si Dieu ne vient à notre secours, pour ruiner de fond en comble notre cause dans le Maravа.

Pour soutenir et ranimer nos chrétiens qu'un tel revers avait comme anéantis, nous avons déployé toute la vigueur dont nous étions capables, sans rien faire cependant que pût désavouer la prudence. Courir partout dans le District, répandre le Bref du St Père qui nous charge de cette mission, faire circuler un petit écrit en forme de demandes et de réponses où nos droits sont mis en évidence, aller établir notre pandel ou reposoir à côté des églises du pays occupées par les schismatiques, voilà ce qui nous a paru le plus à propos dans la circonstance présente, et ce que nous avons fait pour soutenir la cause de la religion. Ces coups hardis, secondés de la grâce, ont reussi. Nos chrétiens sont confirmés dans la foi, et rassurés, autant que nous pouvions l'espérer. Plusieurs Indiens du parti contraire se joignent à nous. Dans certains cantons l'impulsion est donnée, tout est en effervescence. Puissent toutes les brebis entendre la voix du vrai pasteur et de ceux qu'il envoye!

Nous ne sommes pas sans inquiétude. Nos ennemis sont en ce moment réunis en congrès. Quelles décisions en verrons-nous sortir? Je ne sais. Rien de bon certainement. Il s'agit pour eux d'éluder le Bref de Rome, et de contenir leurs partisants dans l'erreur, et peut-être de renouveler leurs essais contre-nous. A la garde de Dieu. Ils ne réussiront pas. Nous n'avons pas encore assez travaillé ni assez souffert pour être appelés au repos. J'ai la confiance que Dieu ne permettra pas que les ennemis de l'unité catholique privent les fidèles de ces contrées, des guides et des ouvriers qu'il a envoyés. Le gouvernement ne nous abandonnera pas non plus. Un de ces schismatiques, pour s'être trop avancé dans ses procédés envers nous, est en ce moment condamné par le magistrat à une amende. Il avait voulu nous empêcher de construire un pandel auprès de son église.

Ce serait le moment d'élever nous-mêmes des églises pour nous y retirer en cas de besoin. Nous pouvons être chassés des postes où nous nous trouvons. Ces postes ont été occupés anciennement par des prêtres de Goa, et sont par conséquent sujets au sort d'Oilcotey. Mais où trouver les fonds nécessaires! Il faudrait de plus des missionnaires. Quinze ouvriers seraient à peine suffisants pour les besoins présents. Nos pères se tuent. Mon plus grand soin est de les retenir. Mais comment tempérer leur zèle à la vue de tant de milliers d'âmes qui réclament notre secours! D'où il arrivera, si l'on ne vient au plutôt partager avec nous le fardeau, que nous serons vieux avant l'âge, et cassés avant d'avoir pu former des successeurs. Envoyez-nous des

collaborateurs. C'est le cri que je ne puis me lasser de répéter dans mes lettres. Ne craignez rien du côté du gouvernement de ce pays. Il a posé certains principes généraux de liberté de religion qui s'appliquent à nous autant qu'à qui que ce soit, et ces principes il ne les violera pas. Des centaines de ministres protestants de toute secte, parcourent ces contrées avec grand appareil de bagages et de livres. Nul ne les inquiète. N'avons-nous pas, aux yeux du gouvernement, autant de droits qu'ils peuvent en avoir? Si, comme eux, nous avions des ressources, si nous pouvions bâtir des églises et profiter de la liberté qu'on nous accorde, notre cause triompherait, et nous recueillerions une moisson abondante. On connait nos intentions: on sait fort bien que nous prêchons partout le respect et l'obéissance envers les gouvernements établis, et que nous ne sortons en aucune manière du cercle du St ministère.

Outre les chrétiens qu'il s'agit de soutenir, d'instruire et de diriger dans la bonne voie, on peut gagner une foule de payens. J'ai eû la consolation d'en baptiser onze ou douze dans le mois d'août, et quelques autres en septembre. J'en prépare actuellement encore six. Parmi eux il en est quatre qui ont pour chef de famille un homme influent, et qui peuvent eux-mêmes attirer d'autres payens. Quand il survient une famine, une épidémie, ou quelque autre fleau public, ces malheureux, privés de toute consolation, entendent bien volontiers le langage de la vraie religion. Alors la récolte est bonne. L'année dernière, dans l'espace de six mois, en un temps de disette, Mr Mousset a baptisé trois cents idolâtres.

Des missionnaires proprement dits ne nous suffiraient pas. Nous aurions besoin, au moins dans quelque temps, d'un certain nombre de bons curés, pour les placer dans de grandes chrétientés de la côte qui, avec leur banlieue, comptent de mille à trois mille fidèles. Telles sont les églises de Tuticorin, de Moutour, de Veippar, de Pennacayel, de Manapadour etc. J'en dis autant des villes, comme Madure, Trichinopoly, Aour, Pratacondy, etc. Ces curés contribueraient d'une manière bien efficace à la gloire de Dieu et au salut des ames. Leurs fonctions seraient de dire la Ste messe dans les grandes chrétientés et d'y administrer les sacrements, de donner les secours de la religion aux chrétiens de l'intérieur qui, n'étant pas trop éloignés, regarderaient leur église comme un centre, de prêter la main de temps en temps aux missionnaires eux-mêmes, et de les aider, sans préjudice de leurs églises, à faire les cérémonies avec plus de pompe, à former de plus grandes entreprises, et à donner à de plus grandes populations un élan décisif vers le catholicisme.

Que ne puis-je exprimer tout cela comme je le sens! Que ne puis-je faire entendre ma voix dans tous les coins de la France, aux oreilles de tant de cœurs généreux! Il s'agit ici d'une affaire de la plus haute importance, de décider si le catholicisme périra dans cette immense contrée, où tant de fatiques, de sueur et de sang l'ont planté et arrosé. C'est le moment de la crise. Encore quelques années d'abandon, et le schisme, de concert avec l'hérésie, se partageront ses lambeaux. Un cœur chrétien ne sentirait-il rien en voyant la mission du Maduré dans cet état? Peut-il refuser ce qu'il a de ressources pour venir à son secours? Or pour cela que faut-il? Je ne l'ai point laissé ignorer. Il faut des prières. Il faut en second lieu un nouveau renfort d'ouvriers évangéliques. Il faut de quoi bâtir trois ou quatre églises centrales. Si nous avions à présent ces moyens, notre triomphe serait assuré. Quiconque connaitra le caractère Indien sentira, je l'espère, la justesse de cette conséquence. Pour moi, je crois pouvoir en répondre. C'est donc au nom de N. S. J. C., au nom du zèle apostolique qui anime tous nos pères, au nom des anciens missionnaires du Maduré, dont les cendres sont au pouvoir des schismatiques, que je m'adresse à notre chère Compagnie d'Europe, priant tous mes frères, les larmes aux yeux, de s'intéresser à cette œuvre, chacun selon son pouvoir. Oui, je l'espère, cette lettre, baignée de mes pleurs, ne leur parviendra pas en vain. Il me semble en avoir dit assez. Je serai compris. La providence viendra bientôt à notre secours.

En attendant que nous puissions bâtir de grandes églises, nous en élevons de petites de tous côtés. Quelques centaines de francs, que nous tâchons de distribuer à propos, suffisent pour mettre les chrétiens en état de commencer l'ouvrage. Ils s'imposent eux-mêmes des sacrifices. Par ce moyen nous ferons disparaître les masures qui nous servent d'églises et qui deshonorent la religion aux yeux des gentils. Pour vous en donner une idée, il suffit de dire qu'il m'arrive plusieurs fois le même jour de frapper de la tête les poutres qui traversent l'édifice et soutiennent le toit. Il faut se baisser, et presque ramper pour entrer par les portes. Le zèle de la maison de Dieu ne nous permet pas de voir tout cela d'un œil insensible. Ces dépenses, que nous ferons de concert avec les pauvres chrétiens de ces lieux, auront encore la plus heureuse conséquence. Ces nouvelles églises nous appartiendront incontestablement, et nul n'empêchera la religion catholique d'y exercer librement son culte.

Je dois à votre cœur et au mien de vous donner des nouvelles des autres missionnaires. Le P. Garnier est aux prises à Trichinopoly

avec quelques ennemis acharnés. Chaque jour ce sont de nouvelles tracasseries, de nouveaux procès dont il se tire fort bien, grâce à Dieu. Les autorités lui sont assez favorables, et lui laissent une pleine liberté. Plusieurs même lui témoignent de l'amitié et beaucoup d'égards. Il a conquis le district de Pratacondi, dont le prêtre s'est soumis aux nouvelles dispositions du St Siége. Ce district contient près de mille villages chrétiens en tout ou en partie. La seule ville de Trichinopoly, où il est maintenant, en renferme cinq mille. Il est appelé dans plusieurs pangons environnants, où vivent des centaines de familles chrétiennes. Juger s'il est capable de satisfaire à tant de demandes, ou de modérer son zèle à la vue de tant de besoins. Pauvre père! il est depuis cinq mois sur la brèche, sans avoir, pour le seconder, un seul prêtre européen. Je viens de prier Mr Mousset missionnaire apostolique, de se diriger vers lui. Il le consolera, le ranimera, lui permettra de prendre son essor et de parcourir les campagnes. Ses délices sont d'être au milieu des pauvres Indiens. Les voleurs du pangon de Pratacondi feront son affaire. J'espère qu'il en gagnera un bon nombre à J. C. J'irai moi-même le voir dans deux mois. J'en aurai une belle occasion. Mgr de Drusipare doit se rendre à Colombo, pour sacrer Evêque le nouveau vicaire apostolique de Ceylan, qui jusqu'à présent dépendait du siége de Cochin. J'irai à la rencontre de Mgr. Je l'attendrai à Trichinopoly, où je me ménagerai quinze jours pour consoler le P. Garnier et faire avec lui la retraite annuelle. Peut-être accompagnerai-je Mgr dans le sud, en traversant toute notre mission.

Ce voyage me donnera aussi occasion de voir les deux missionnaires de ce pays. Il n'y a pas encore longtemps que je me suis trouvé avec le P. Martin. Il travaille beaucoup, et sa santé n'en est point altérée. Dieu veuille la lui conserver longtemps! Sa manière de procéder dans la mission me plait beaucoup. Son titre de grand Souami lui assure une grande autorité dans le sud. Son compagnon, le P. Duranquet, ne contribue pas peu à lui donner un nouveau poids. Sa modestie le porte à renvoyer toutes les décisions un peu importantes au grand Souami, et à se prévaloir de tout ce qu'il a statué. Et lui aussi, il travaille efficacement à étendre le royaume de J. C. Quelle consolation pour nous quand nous pouvons nous voir! Nous sommes réellement *Cor unum et anima una*.

Je parlais tout à l'heure de Cochin. En ce lieu, le schisme a voulu lever la tête; mais il parait qu'il n'a pas fait de grands progrès, et que tout sera bientôt pacifié. Le protestantisme de son côté y remue et fait de grands efforts pour s'étendre. Malheureusement il obtient du succès,

et fait des conversions à sa mode, les seules qu'il puisse faire, et qui consistent à pervertir des catholiques. Pour les idolâtres, il y en a bien un certain nombre d'agrégés, mais pas de convertis.

J'ai interrompu ma lettre tout à l'heure pour recevoir la visite d'un grand personnage payen, qui depuis longtemps tracasse fort nos chrétientés dans le lieu de sa résidence. Il ne pouvait se présenter sans me faire un présent. Il n'a rien apporté. Admirez à-propos de cet Indien. Il m'a député un de ses amis, pour me prier de lui fournir moi-même quelque chose qu'il pût m'offrir. Je l'ai satisfait d'autant plus volontiers que depuis longtemps je désirais le voir. L'objet de sa visite était de me demander de la pluie. A l'entendre, je suis le maître des saisons, le dispensateur des eaux du ciel, etc. Ce qui le confirme dans cette idée, c'est qu'en effet, dans tous les pays environnants, les pluies qui font la richesse des Indiens, sont très abondantes, et qu'elles n'ont point encore favorisé la contrée où notre homme a ses terres. Je lui ai montré le ciel, en lui disant: Le trésor des pluies est là-haut. Le grand Dieu créateur et souverain maître de toutes choses, les accorde à la prière. J'offre tous les jours le Divin sacrifice pour obtenir ses faveurs. Désormais soyez ami des chrétiens, protégez-les à l'ombre de votre puissance. Je prierai Dieu pour vous. Il m'a promis de se conformer à mes désirs, et la pluie a rompu notre entretien. Mais ce n'est pas pour le pays où nous étions qu'il me demandait l'eau du ciel.

J'aurais encore une infinité de choses à vous dire, mais il faut se hâter, crainte de perdre l'occasion de Bombay. Je ne vous parlerai pas de nos dispositions. Elles vous sont connues. Dieu nous fait la grâce de demeurer constants et fermes dans ce que nous avons entrepris pour son service. Nous sommes <u>à l'enseigne</u> de la <u>Croix</u>, pleins de courage, de confiance et de consolation, dans la perspective d'une espèce de martyre. Ah! comme nos frères vont envier notre bonheur et désirer le partager! Qu'ils viennent se joindre à nous, et combattre sous la même bannière. Sollicitez cette grâce du R. P. Général. Des secours. D'abondants secours d'ouvriers. C'est le besoin le plus urgent. En même temps de quoi fonder ou entretenir des chrétientés. Avec cela, la grâce de Dieu supposée, tout ira bien. Nous triompherons. Le catholicisme revivra dans cette terre du Maduré. Notre mission est vaste. Vingt missionnaires y trouveraient de quoi s'occuper, et ils ne pourraient y suffire. C'est à présent qu'il faut porter le grand coup. Sans cela nous perdrons tout.

Je ne fais pas difficulté d'exprimer encore un vœu. Je désirerais aussi deux frères de bonne volonté et propres à tout. Il faudrait qu'ils

fussent menuisiers, serruriers, maîtres-maçons etc, pour diriger les bâtisses. Il suffit qu'ils soyent tout cela radicalement; qu'ils ayent de la capacité; le besoin saura la développer. Tous mes moments sont pris par le St ministère; sans cela je trouverais, ce me semble, en moi-même tous ces talents. Il y aura dans l'envoi de ces frères l'avantage inappréciable pour nous, d'avoir des hommes de confiance. Je sais ce qu'il en coûte de se fier à tout le monde. Le pauvre P. Garnier est, en ce moment, sans cuisinier, abandonné, sans domestique. Mon intention n'est pas, assurément, qu'il reste longtemps dans cet état.

Je finis en vous priant d'agréer l'assurance du profond respect et de la tendre affection dont vous me savez pénétré pour vous et pour tous nos chers pères. Je les embrasse tous de coeur, en m'unissant bien sincèrement à leurs saints sacrifices et à toutes leurs prières.

A. Bertrand, miss^re

(13e lettre)

Lettre
du P. Garnier, missionnaire du Madure, à sa famille.

Trichinopoly, 15 Novemb. 1838.

Mes bien chers parents.

Je ne vous accuse pas de négligence; cependant depuis dix huit mois d'absence, point de lettres; voilà ce que je ne puis expliquer. Mgr de Pondichéry en reçoit régulièrement trois et quatre fois par an. Sans vouloir, sous d'autres rapports, m'assimiler à ce digne prélat, il me semble que, sous celui-ci, nous pourrions être aussi heureux que lui. Il part de France, tous les ans, aux mois de mai, juin, juillet et août, des navires pour Madras et pour Pondichéry. Je vous prie, profiter de ces occasions. La voie de Marseille est encore plus sûre et plus expéditive. Par cette voie, nous pouvons recevoir à Pondichéry, en cinquante ou soixante jours, des lettres d'Europe. Il m'est trop dur d'être privé si longtemps de vos nouvelles. Si vous savier combien souvent je pense à vous! Mon imagination me reporte sans cesse au sein de la famille. Je vous vois, je m'entretiens avec vous, je prends part à vos conversations, je vous entends parler de moi. Hélas! je ne puis vous répondre; mais je m'en dédommage en adressant pour vous à Dieu quelques prières ... C'est bien peu de chose! De plus, tous les vendredis, selon notre convention, j'offre le St Sacrifice pour mes

parents.

Ma vie dans ce moment est assez monotone. Tous les jours se ressemblent. Le matin, après la Ste messe, je rentre dans ma chambre. Je reçois alors la visite des indigènes qui veulent me parler. Je tâche d'accommoder leurs différents; ensuite je vaque à mes occupations, c.a.d. que j'étudie la langue Tamoule, ou l'Anglais. Ma correspondance avec Pondichéry me prend aussi beaucoup de temps. L'après-dîner n'est guère que la répétition de la matinée. Vers cinq heures, j'entends des confessions. Le nombre des chrétiens étant considérable dans cette station, je suis souvent appelé pour des malades. En outre, je visite mes écoles, et je m'occupe beaucoup des enfants. J'ai quatre écoles dans cette ville. Le nombre des enfants qui s'y rendent s'élève à cent quarante. Tous les samedis j'examine le savoir de chacun, et je distribue à propos des fruits, du sucre et des médailles. Hélas! ma provision est épuisée! Pour me distraire un peu de toutes ces occupations, et pour ne pas perdre mes forces, je dirige mon jardinier Indien. Je lui fais faire des allées, je lui fais planter des arbres. D'autres jouiront de mon travail: Insere, nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites.... Carpent tua poma nepotes. - Ce seront des pères de notre chère Compagnie, je l'espère. Voilà ce qui me soutient et ce qui me fait vaincre toutes les difficultés pour leur préparer, dans cette station, une demeure commode et même agréable.

Je vous ai parlé, dans mes lettres précédentes, de la ville de Trichinopoly, je ne me répéterai pas dans celle-ci. Le nombre des Anglais qui l'habitaient a un peu diminué. En voici la raison. Les Arabes et les Persans menaçant la frontière nord-ouest, on a fait avancer des troupes de ce côté là. Un régiment de cavallerie, en station dans cette ville, vient donc de partir. Rien de plus curieux que ce départ. Mille chevaux devaient traverser le fleuve Cavery, sur le bord duquel se trouve Trichinopoly. Comme il n'y a pas de pont, et qu'on ne peut en construire à cause de l'extrême largeur du fleuve, on avait fabriqué, avec des bambous, de petites nacelles en forme de cuves doublées de cuir. Le cavalier entrait dans la barque, et trainait après lui son cheval qui le suivait à la nage, et qui, plus d'une fois, en se débattant, faisait chavirer la faible embarcation. En outre, chaque soldat était escorté d'un Couli, porteur du bagage. De plus, il avait à sa suite un homme chargé de fournir à son cheval de l'herbe, ou des racines d'herbes; de sorte que, pour mille cavaliers, il faut au moins deux mille hommes de service. Mais comme tous les Indiens sont mariés, les femmes, les enfants accompagnaient les différents escadrons du régiment, et se rendaient

avec lui à sa destination. Je ne parle pas de la suite des officiers, elle est considérable. On dit qu'il est sorti avec le régiment au moins cinq mille Indiens.

Lorsqu'il s'agit de voyage, l'Indien est bientôt prêt. La veille du départ, on a vendu toutes les maisons à cinq, dix et quinze sous. Cela étonne assurément. Mais sachez que dans ces sortes de ventes, on ne parle que du toit et de la porte, s'il y en a. Le toit se compose de quelques feuilles de palmier et de dix ou quinze bambous. Quant aux murs, on les abandonne aux serpents et aux autres animaux venimeux, qui ne manquent pas dans ces contrées. J'ai maintenant sous les yeux le spectacle d'un quartier de ville ruiné et abandonné par ses habitants. C'est le quartier des Parias et celui des Turcs partis à la suite du régiment. Lorsque de nouvelles troupes viendront dans cette ville, en deux jours on verra s'élever des cabanes, s'aligner des rues, et une population considérable habiter ce quartier, qui offre maintenant le spectacle de la désolation. Voilà l'Indien, peuple voyageur! J'ai déjà rencontré les ruines de plus de trente villages. Lorsque je demandais, pourquoi ces ruines? On me répondait: Les habitants sont allés se fixer ailleurs, parce qu'ils n'avaient pas assez de riz pour vivre. Les Jésuites avaient bâti autrefois dans un grand village une belle église qui subsiste encore. J'ai visité ce lieu, je n'y ai trouvé que cinq maisons, tous les habitants se sont retirés à quinze lieues au sud. Trichinopoly n'était, il y a quarante ans qu'une forteresse peu considérable, résidence d'un nabab Turc. Maintenant on y compte plus de cinquante mille habitants. Dans quelques années, s'il prend fantaisie aux Anglais d'aller camper ailleurs, la ville sera déserte en un instant. A chacun d'eux s'attache un nombre considérable d'Indiens. Pour s'en faire une idée, il faut savoir combien le nombre des domestiques est grand dans cette contrée. Le général, commandant la division du sud, par exemple, n'a pas moins de huit palfreniers ou Kondireckares. Joignons-y un Daubashi ou majordome, trois ou quatre cuisiniers, un jardinier, quatre ou cinq pions ou estafiers et d'autres domestiques pour l'intérieur de la maison. En outre, les huit chevaux exigent huit personnes qui fournissent l'herbe, et deux au moins pour l'eau. Il faut donc en somme au moins trente hommes, sans parler des femmes et des enfants. Les autres Anglais auront moins de domestiques, il est vrai, mais il y aura toujours une certaine proportion. Chacun veut représenter selon son rang et ses facultés. Voilà ce qui fait que leurs résidences sont si populeuses.

Toute la suite des Anglais se compose de Parias, gens de la dernière

caste. Il est impossible d'exprimer la répugnance que les Soudras, ou hommes de castes relevées, ont pour les européens, qu'ils regardent presque comme des Parias. Les Anglais, malgré tous leurs efforts, n'ont pas encore pu détruire ce préjugé, et ils ne le détruiront probablement jamais. Tout ce que vous avez pu lire dans les Lettres édifiantes relativement aux usages fondés sur cette distinction de castes, s'observe encore exactement. Ainsi un Brame ne manquera jamais de se baigner après avoir visité un Européen. Si par accident un Parias l'a touché en passant, il se lave aussitôt. Les Soudras ne peuvent pas manger ce qui a été apprêté ou touché par un Parias. Voilà pourquoi tous les hommes qui sont à mon service sont des hommes de castes relevées, parceque je suis moi-même de la caste des Tamoulers. Les Indiens n'entrent jamais dans nos maisons ou dans nos cabanes, sans ôter leurs pantoufles. Ils ne crachent jamais dans les maisons ni dans l'église, mais en revanche la politesse leur permet des choses qui révoltent tout européen. Rien ne nous semble plus ridicule que leurs usages, mais si l'on veut faire ici du bien, il faut les respecter. Dernièrement deux nobles Vellages chrétiens en vinrent aux mains. On conduisit devant moi les deux combattants. L'affaire fut examinée pendant plus de deux heures. Enfin l'un d'eux fut condamné par les chefs de la caste, à se prosterner devant moi, et à tirer la pantoufle de mon pied : punition des plus humiliantes pour eux. En France, on aurait condamné ce malheureux à un an de prison et aux frais et dépens.

Les usages observés en Turquie et en Perse se conservent encore ici parmi les musulmans. Voilà près d'un mois que je rendis visite à un marchand Arabe qui se trouve dans un quartier Turc. J'étais à cheval, et je me disposais à entrer dans la grande rue des Turcs, lorsque tout à coup des cris s'élèvent autour de moi... *Il n'entrera pas* — *Il peut entrer*... Je demandai ce que signifiait ce tumulte. Alors mon disciple m'avertit qu'il fallait mettre pied à terre, selon l'usage, parceque étant à cheval, je pourrais voir les femmes Turques renfermées dans leurs maisons. Je descendis bien vite, et tout fut fini. Plus le missionnaire s'astreint à ces sortes d'usages, plus il est respecté. Les Anglais qui les foulent aux pieds, ne jouissent pas de la considération des nobles Indiens. Au contraire, nos pères, qui s'y conformaient, avaient su gagner l'estime des idolâtres et ils en convertissaient un grand nombre.

Depuis six mois je n'ai pas quitté la résidence de Trichinopoly. J'y ai été seul durant cinq mois. On vient de m'adjoindre un compagnon, prêtre des missions étrangères. Ce renfort m'a permis de faire des excursions dans les environs. Quel avantage pour la religion s'il nous arrivait un bon nombre d'ouvriers! De grandes chrétientés n'ont pas été visitées

depuis dix et quinze ans. Par conséquent point d'instructions, point de sacrements. Mon compagnon, qui depuis quinze jours est dans l'ouest de Trichinopoly, sur le revers des montagnes des Gattes, a baptisé cent vingt huit enfants de tout âge et donné la Ste communion à deux cent soixante Indiens. Quatre missionnaires seraient bien occupés ici, tant la moisson est abondante. Sans sortir de ma résidence, je baptise tous les dimanches douze à quinze enfants. J'ai donné il y a deux jours ce sacrement à trois idolâtres. J'en prépare encore quatre à le recevoir. Depuis mon arrivée, j'ai eû le bonheur d'en baptiser quarante cinq. Je crois que le moment est arrivé où un grand nombre de payens ouvriront les yeux à l'évangile, surtout parmi les basses castes. Les Parias, ces gens si méprisés autrefois, et maintenant encore, par les fiers Tamoulers, finiront par embrasser le christianisme.

Malheureusement les protestants travaillent de leur côté; mais le succès ne répond pas à leurs efforts, et moins encore à leurs énormes dépenses. Je connais à Trichinopoly un ministre Anglais, qui vient de construire une école magnifique. Il donne quinze francs par mois au maitre. Avec tous ces frais, il n'a tout au plus que trente petits Parias, gentils et chrétiens, qui après avoir appris à lire et à écrire, rentrent chez eux sans aller au temple. La prédication des docteurs séparés de l'église Romaine est frappée de stérilité. Ils peuvent bien acheter, pour un temps, de misérables chrétiens, mais ils ne convertissent pas un seul gentil. A Trichinopoly, il y a soixante ou quatrevingt familles Parias attachées à la prétendue Réforme, et huit ou dix Vellages; mais tous reçoivent un salaire, ou sont employés par les officiers du gouvernement. Si l'argent venait à manquer à ceux qui les instruisent, ils seraient obligés de fermer leurs temples.

Il faut être sur les lieux pour juger sainement du mal qu'a produit la suppression de la Compagnie de Jésus dans ces pays infortunés. Il y a cinquante ans les chrétientés étaient florissantes, les idolâtres respectaient notre Ste religion; les rois eux-mêmes la protégeaient. Mais il s'est opéré depuis un bien triste changement. Le caractère de missionnaire n'est plus, comme autrefois, un titre vénéré. Nous ne pouvons dissimuler que, parmi nos prédécesseurs, quelques ecclésiastiques Indo-Portugais, ont rendu la religion un objet de mépris, et ont tari en grande partie la source des grâces dans un pays qui présentait tant d'espérances. Mais le bras de Dieu n'est pas raccourci. Il saura bien donner encore des enfants à son Eglise toujours féconde, et faire luire sur ces contrées en proie au schisme, à l'hérésie et à l'idolâtrie, des jours plus heureux. C'est dans cette espérance que nous travaillons sans relache à

combattre cette hydre à trois têtes, et à affermir les chrétiens fidèles à leurs serments.

Le Bref du St Père, en date du 24 avril 1838, n'a pas produit tout l'effet qu'on devait en attendre. Plusieurs prêtres schismatiques se sont soumis, mais un trop grand nombre persiste encore dans la désobéissance, et refuse opiniatrément de reconnaître l'autorité du Souverain Pontife. Comme les armes des missionnaires ne sont que la prière et la persuasion, ces prêtres restent paisibles possesseurs des églises. D'un autre côté les Indiens sont si tenaces et si attachés aux antiques usages, qu'on ne saurait leur faire comprendre, qu'on peut dans un cas comme celui où ils se trouvent, se passer de temples, et que pour offrir à Dieu ses hommages, il n'est pas nécessaire d'aller dans telle ou telle église, parceque celle est grande et construite en briques. Ils ne connaissent communément de règle que l'usage. Nous avons toujours fait la fête dans ce lieu; donc il faut y aller. — Mais les prêtres sont schismatiques, ils sont excommuniés — N'importe; on fait la fête dans telle église, allons-y. On a vu cependant un bon nombre de chrétiens reculer devant ces raisons, et montrer leur horreur pour le schisme.

L'île de Ceylan est en paix. Les Pères de St Philippe de Néri de Goa, sont chargés des chrétientés qu'elles renferme. Mgr de Drusipare, résidant à Pondichéry, et vicaire apostolique sur la côte de Coromandel, va se rendre dans cette île pour sacrer l'Evêque nommé par le Saint Siége. Le P. Martin, de notre Compagnie s'y rendra avec Mgr.

Voici le temps des pluies arrivé. Dans l'Inde, il ne pleut qu'une fois dans l'année; mais à cette époque l'eau tombe avec une telle abondance que dès le second jour, les campagnes offrent le spectacle d'une vaste mer. Alors les Indiens sont contents. Ils vous disent gravement: <u>C'est bien bon, l'eau court</u>. Ces pluies ne durent que huit ou dix jours d'une manière bien continue. Dans les mois de décembre et de janvier, il tombe encore de l'eau, mais plus rarement. Les Indiens comptent leurs richesses par le nombre des pluies. Ils parlent ainsi de deux pluies, trois pluies ... S'il pleut pendant trois jours, le riz baisse à l'instant, et alors le peuple fait une plus grande consommation de vivres. Si l'eau court, selon leur expression, pendant huit jours, et remplit tous les étangs, c'est une assurance pour eux d'avoir à manger abondamment pendant toute l'année. Ils se livrent à la joie, et ne pensent plus au lendemain. Si au contraire, comme l'année dernière, il ne tombe que peu d'eau, on voit un grand nombre de ces malheureux décamper avec femmes et enfants, et se retirer aux environs des grandes villes. Les pluies de l'Inde à cette époque ne sont pas des pluies d'orage. Le ciel, sans être

trop couvert, s'entrouvre pour ainsi dire, et alors des torrents inondent la terre. Rien ne résiste à ces pluies terribles : les murs, les maisons, les digues des étangs, tout s'éboule, on est entraîné aussi; tous les ans, aux mois de février et de mars, on est obligé de refaire les murs de terre, de réparer les maisons, et de construire de nouvelles chaussées. Malheur aux voyageurs surpris au milieu des campagnes! Il faut de bons guides pour traverser sans accident les champs couverts d'eau, et ne pas se jeter avec son cheval dans des trous ou des étangs. Au reste il n'est pas prudent de faire des courses en ce moment. On est arrêté à chaque instant par des torrents et de larges rivières qu'il faudrait traverser à la nage, ce qui n'est pas possible. Le temps des pluies est donc un temps de repos pour nous.

Si j'avais le loisir, je vous parlerais du pouvoir que l'enfer exerce visiblement en ce pays. Je n'en ai pas encore acquis une bien grande connaissance, mais le peu que j'en sais suffit pour me faire regarder avec raison cette terre comme l'empire du démon. Cet empire paraît être très étendu dans ces malheureuses contrées : les faits journaliers le prouvent assez. Les Indiens veulent-ils se venger d'un ennemi? Aussitôt ils lancent sur lui un maléfice, ou un sort appelé Souniam ou Silli. Leur effet est de plonger des familles entières dans l'affliction. Tel qui se portait bien la veille, aujourd'hui est tourmenté par des convulsions, des cris involontaires, un rire continuel. Celui-ci allonge le bras et frappe sans cesse l'air de ses coups, celui-là voit ou croit voir des spectres. Cet autre est continuellement à la porte de sa cabane, pour en défendre l'entrée à une foule d'enfants, qui n'existent que dans son imagination. Si le maléfice a été jeté sur les animaux, on les voit bientôt dépérir, et même mourir presque subitement. Je ne suis point crédule; cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître, dans tous ces faits, quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'un Indien s'aperçoit qu'on a jeté sur lui quelque maléfice, il va trouver aussitôt le sorcier, et au moyen de quelque argent, il fait retirer le sort. Quant aux chrétiens, pour se préserver de toutes ces persécutions, ils se font bénir après la Ste messe, boivent de l'eau que le missionnaire a bénie, portent sur eux dans un petit cylindre d'argent, le nom d'un saint, ou celui de la Ste Vierge : c'est ce qu'ils appellent Sitton. Ils font encore écrire de ces sortes de noms sur des feuilles de palmier et les mettent dans leurs champs de Bétel, pour préserver cette plante de la morsure des insectes. On rencontre un grand nombre d'enfants qui, pendant la nuit, poussent des cris lamentables, se cachent dans les recoins de leurs maisons, ne veulent jamais rester seuls, ont les yeux toujours égarés. Ce mal s'appelle

ici Poyam, ou crainte. Je pense que ce n'est pas un mal naturel, puisque par un signe de croix, la récitation de l'évangile de St Jean etc, on fait bientôt disparaître cette crainte. Dernièrement, une Dame créole protestante m'a fait conduire sa petite fille ainsi tourmentée. Je me suis trouvé heureux de pouvoir lui donner une petite médaille de l'immaculée conception. On m'a dit qu'elle n'éprouvait plus ce malaise. L'usage des filtres est ici très commun. Les indigènes en usent toujours pour se procurer le moyen d'offenser Dieu. Je serais infini si je voulais entrer dans d'autres détails. J'en ai dit assez pour vous faire comprendre combien nous avons besoin du secours de vos prières. Nous ne craignons rien; toute notre confiance est en Dieu: mais obtenez-nous la constance dans nos combats, et la résignation dans toutes nos peines.

Votre très respectueux et très affectionné fils,

L. Garnier Miss.ve

(11e lettre)

Lettre

du P. Martin missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Madure, à un de ses supérieurs.

Panécayel, 29 décembre 1838.

Mon très Révérend Père.

P. C.

Nos lettres précédentes vous ont déja mis au courant de nos aventures et de nos travaux. Sous ce rapport je n'ai rien à ajouter pour le présent. Mais comme j'ai acquis, avec le temps, une connaissance plus complète de la mission, j'ai cru devoir vous faire part de ce que j'en sais. Je me flatte de plus que ce que je vais en dire, ne contribuera pas peu à nous procurer de nouveaux ouvriers, ou du moins à accélérer le départ de ceux que le R. P. Bertrand ne cesse de demander avec tant d'instance.

D'après les décisions émanées du St Siége, notre mission proprement dite s'étend depuis le fleuve Cavery, sur la côte de Coromandel, jusqu'au cap Comorin. Ce qui n'empêche pas que, sous l'autorité de Mgr de Drusipare, nous ne puissions travailler plus au nord. Dans sa plus grande longueur elle a plus de cent soixante milles. Chaque mille équivaut ici à trois bons quarts d'heure de chemin. A l'est, elle est bornée par la mer et à l'ouest par les montagnes de Maléolam. Les circonstances et la position même des lieux ont forcé le R. P. Supérieur à la partager en trois principaux districts, celui de Trichinopoly au nord, au centre celui de Madure enfin celui de Tinevelly au sud: division toute naturelle, vu que les Anglais ont fait de ces trois principales villes autant de chefs-lieux, où ils ont leurs collecteurs, ou magistrats en chef. Partout ailleurs on ne rencontre que des naturels du pays chargés de les remplacer pour la levée des impôts et le maintien du bon ordre. Ces magistrats subalternes sont ordinairement Turcs ou Brahmes, gens peu favorables à la religion.

Le P. Garnier, auquel Mgr de Drusipare a daigné adjoindre pour collaborateur Mr Mousset, prêtre des missions étrangères, est à Trichinopoly même, où plusieurs membres de l'ex-évêché de Cochin, supprimé par le St Siége, possesseurs de fait d'un grand nombre d'églises, ne cessent de lui faire la guerre. En moins de trois ou quatre mois, ils lui ont intenté seize mauvais procès, dont il s'est tiré fort heureusement. Mais malgré tous ses triomphes il ne peut entrer en possession des anciennes églises, parceque la loi du pays qui ne se propose que le maintien de l'ordre extérieur, favorise en pareil cas les premiers possesseurs, sans entrer dans nos questions de droit.

Le R. P. Supérieur, placé au centre de la mission, a fixé sa résidence non pas à Madure même (nos adversaires ont eu le pouvoir de nous en faire bannir dès le commencement, et de nous arracher aux vœux des chrétiens du lieu qui nous avaient appelés d'une voix unanime) mais à Palléritidel, petit village à trente milles à l'est de cette capitale. Ce lieu est célèbre dans le pays par la mémoire de Mr James, prêtre de Pondichéry, mort il y a quatre ans, consumé de travaux, et bien éprouvé par la persécution. Mgr a donné au R. P. Supérieur un ferme appui et un cher collaborateur dans la personne de Mr. Méhay, jeune missionnaire, qui avant notre arrivée a si bien mérité de cette mission. La position du R. P. Supérieur et de son digne compagnon est pire que celle du P. Garnier. Les schismatiques les poursuivent à outrance, les harcellent partout où ils mettent le pied. Pas de course, pas de visite, pas de fête qui ne soient suivies de quelque tumulte, excité à dessein par les adversaires, afin d'en

tirer matière à procès. En dépit de la Bulle *Multa praeclarè* par laquelle Sa Sainteté a tout récemment supprimé les évêchés de Cochin, de Cangranor et de St Thomé, et confirmé l'érection de la mission du Maduré en faveur de la Compagnie, les schismatiques travaillent maintenant à se procurer un décret de l'autorité civile qui force le R. P. Supérieur à émigrer de quelques petites églises que nous possédons dans ce district. Dieu veuille, par pitié pour cette pauvre, mais bien chère mission, déjouer toutes leurs manoeuvres!

Quant au P. Duranquet et à moi, nous sommes chargés du district de Tinevelly, c.a.d. des chrétientés situées au sud de Maduré jusqu'au cap. Ce district que j'ai parcouru presque en tout sens, compte du nord au sud quatrevingt dix milles de longueur. Dans sa plus grande largeur il a soixante milles et même plus. Le pays est en général très peuplé. On ne fait pas deux milles sans rencontrer quelque habitation. Le plus souvent ce sont de gros bourgs de cinq à six cents feux, qui ne renferment que des gentils.

Cette partie de notre mission, où la mémoire de nos pères est encore toute vivante, se trouve divisée, dans l'intérieur des terres, en quatre grands catéchisats. Celui de Semdamangalan au nord-ouest; celui de Camanéakerpatty au nord-est, celui d'Antipatty au sud des deux premiers; et au sud des trois autres celui de Vadakencoulan.

Le district ou catéchisat d'Antipatty est aujourd'hui tout à fait démembré. Chaque petite église ou succursale, y fait comme un tout isolé du reste des chrétientés; ce qui est accablant pour le missionnaire, à cause de la multitude des courses, des stations et des fêtes qu'il se voit obligé de faire pour contenter tout le monde. Jadis il n'y avait de fête qu'à l'église centrale. C'était même là qu'on était obligé de se rendre pour les Pâques. Il n'est guère possible de rétablir aujourd'hui cet ancien usage, vu qu'il y a des succursales très éloignées de l'église principale, et assez considérables pour mériter une course une visite, une fête locale. Tout cela est comme nécessaire pour donner à ces chrétientés isolées une espèce de vie. De plus la présence du prêtre fait toujours impression sur les gentils, au milieu desquels vivent nos chrétiens. C'est même une occasion que la providence lui ménage d'annoncer l'évangile à ceux qui vivent dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Et combien n'y en a-t-il pas ici? on compte par centaines les villes et les villages où le démon a plus de trente temples ou pagodes, et où il n'y a pas une seule croix, pas un seul chrétien.

Dans les trois premiers catéchisats réunis ensemble, nous comptons huit mille chrétiens, non compris les enfants ou non communiants. S'ils habitaient tous dans une seule et même ville, ce serait une cure

qui donnerait de l'ouvrage à trois bons prêtres, au moins. Mais, hélas! ces huit mille chrétiens se trouvent dispersés en plus de cent bourgs ou villages, presque toujours en butte aux tracasseries des Turcs, des gentils, et plus encore des Biblistes et des protestants. Sur ces cent villages, vingt six ont des églises, bien petites pour l'ordinaire, couvertes de feuilles de palmier et toujours fort obscures. Pour tout ornement, on n'y voit le plus souvent que quelques grossières statues de notre Seigneur et de Notre Dame, de St Antoine de Padoue, ou de St François xavier; plus, deux ou quatre tronçons de bois qui tiennent lieu de chandeliers; le tout placé sur un autel fort mesquin, bâti en terre comme le reste de l'édifice. C'est pourtant dans plusieurs de ces réduits obscurs que nous célébrons de grandes fêtes... Il le faut bien; nous n'avons rien de mieux, et plusieurs chrétientés tiennent extrêmement à ces visites locales, soit à raison du nombre des habitants, soit à raison de la caste qui ne leur permet pas de se mêler avec qui que ce soit.

Le grand catéchisat de Vadakencoulan que j'ai dit se trouver au sud des trois autres, est le mieux conservé de tous. Nous y comptons plus de dix mille communiants, dispersés en plus de trois cents villages, où nos chrétiens sont mêlés avec des concitoyens de tous les cultes. Ce seul catéchisat renferme autant, et même plus d'églises que les trois précédents. L'esprit de caste y est plus en vigueur, ce qui multiplie encore les visites et les fêtes. Voilà donc en tout dix huit mille chrétiens entièrement à notre charge. Point d'autres prêtres parmi eux que le P. Duranquet et moi. Que sommes-nous pour tant de monde! Et je n'ai parlé que de l'intérieur des terres.

Sur la côte, c.a.d. depuis le cap Comorin jusqu'au Tuticurin inclusivement, nous avons une multitude de chrétientés, toutes peuplées de Paravers, ou pêcheurs de profession. Pas un gentil, pas un Turc, pas de Biblistes non plus parmi eux. Ces chrétiens, quelque dégénérés qu'ils soient en plusieurs endroits, sont encore trop attachés à la religion du grand Xavier leur père en J.C. pour prêter l'oreille aux fausses doctrines des hétérodoxes. Ils sont répartis en quatre districts: celui de Tuticurin, où l'on en compte jusqu'à trois mille; celui de Punécayel qui, avec quelques villages circonvoisins, forme une population de deux mille sept cents chrétiens; celui de Manapadou, jadis chef-lieu de la mission du sud et résidence principale de nos pères, et qui, joint aux églises de Virapandinpatanam et d'Alantaley, renferme encore trois mille chrétiens. Enfin le quatrième est celui de Taley, qui s'étend jusqu'au cap, contient sept églises et quatre mille chrétiens en tout. Dans

ces quatre districts il y a trois prêtres du pays qui se sont soumis à l'autorité du St Siége, et ont reçu la Bulle Multa præclarè. Ils ne peuvent suffire à tant de besoins. Dans le district qui n'a point de prêtre, il y a deux villages en particulier qui n'ont pas eu de visite, ni pour la messe, ni pour la confession, ni même pour l'extrême onction, depuis plus de quatre ans. Là et partout ailleurs que de gens sans confession depuis longues années! Que de chrétiens réduits à mourir sans sacrements! Que de jeunes gens de vingt à vingt cinq ans, ignorent encore les principaux mystères de la religion, et ne s'approchent guère du tribunal de la pénitence qu'à l'époque du mariage! les mœurs se ressentent beaucoup de cette ignorance qui, comme l'oisiveté, finit par engendrer tous les vices. Dans un pays tel que l'Inde, si le frein de la religion n'est là pour enchaîner les passions, l'homme peut en un instant, et plus que partout ailleurs, se dégrader et s'avilir au dessous de la brute, tant sont multipliés les aliments du péché! Tout est empoisonné, jusqu'à l'air qu'on respire, quelque part qu'on se trouve! oh! mon R.P. il y a dans ce pays bien de la boue. Mais après tout, au milieu de cette boue, il y a des âmes à sauver, et c'est pour les sauver que nous avons fait sans regret, comme sans retour, le sacrifice de notre patrie et de nos vies. Mais pour obtenir le but que nous nous proposons, pour retirer ces âmes du péché, notre nombre est insuffisant.

Outre les dix huit mille chrétiens qui sont exclusivement à ma charge et à celle de mon compagnon, nous devons aussi, d'après la commission qui nous est donnée, étendre nos soins aux douze mille répandus sur le territoire où se trouvent les trois prêtres indigènes. Il peut arriver que ces trois pasteurs nous quittent, et portent ailleurs le secours de leur ministère. Dans ce cas, que nous devons prévoir, nous aurons sur les bras douze mille chrétiens de plus; en tout trente mille. Deux pauvres pères pour tant d'âmes, dispersées sur une si grande surface! Quand je pense que des communautés de vingt personnes ont leur prêtre, je suis presque tenté de me plaindre à Dieu d'une telle répartition.

De grâce, mon R.P., par pitié pour cette mission qui fut si chère au cœur du grand apôtre des Indes, et qui, quels que puissent être devant Dieu ses démérites, doit être regardée comme la fille aînée parmi les missions de la Compagnie, envoyez-lui des ouvriers. Multipliez notre petit nombre, afin au moins que nous puissions, toutes les fois qu'il en sera besoin, voler au secours de tant d'âmes. Il faudrait quatre prêtres de plus pour cette mission du sud; quatre aussi pour celle du Madure proprement dit; enfin quatre pour celle de Trichinopoly. Ces deux dernières sont, m'a-t-on dit encore plus vastes que celle où je suis,

et dont je viens de vous exposer plus spécialement les besoins.

En demandant quatre prêtres de plus pour cette mission du sud, je n'ai plaidé la cause que de ceux qui sont actuellement chrétiens et dont le nombre se monte à trente mille seulement. Et pour ces milliers de Turcs et d'Idolâtres qui nous environnent, et dont nous sommes forcés malgré nous de voir les extravagances et les folies, n'enverra-t-on aucun ouvrier? Ah! mon R.P. qu'il est pénible de vivre au milieu d'eux sans trouver un moment de temps pour leur parler de Dieu et de leur fin dernière. Il y a cependant bon nombre de bourgs et de villages gentils où le flambeau de la foi ne brillerait pas en vain. Je puis le garantir d'avance. Votre coeur sera touché de l'aveuglement et de la perte de tant d'infortunés. Il sera aussi touché des voeux ardents que font en particulier nos chrétiens du sud pour obtenir de nouveaux missionnaires. Je ne suis ici, mon R.P. que leur faible interprète. Ceux au milieu des quels je me trouve en ce moment, savent le motif pour lequel je vous écris. Désormais ils vont faire violence au ciel pour obtenir la réussite de leur demande que je n'ai faite qu'en leur nom. Il ne se passera pas de jour que, dans leurs prières, ils ne conjurent le ciel d'accorder une heureuse navigation à ceux que la Providence leur a destinés. Ce n'est qu'en leur promettant tout prochainement de nouveaux ouvriers, entièrement dévoués au salut de leurs âmes, que je suis parvenu jusqu'ici à leur faire prendre patience. Sans cet espoir, combien qui auraient fini par tout abandonner.

Des quatre missionnaires envoyés au Madure, les plus heureux, dit-on, ce sont ceux de la mission du sud, parcequ'ils n'ont point la guerre au milieu d'eux, et qu'ils peuvent pleinement satisfaire leur zèle pour le salut des âmes. On dit vrai. La moisson que nous avons devant nous est abondante, et les travaux que nous avons à endurer pour la recueillir sont grands; ce qui en ce sens, équivaut bien aux tracasseries qu'ont journellement à dévorer les deux autres pères. Toutefois notre grand bonheur, celui du moins que nous sentons le mieux, c'est de pouvoir, presque chaque mois nous retrouver ensemble une et même deux fois, pour nous encourager mutuellement, et nous consoler par la réception du sacrement de pénitence. Que faudrait-il pour nous rendre ces entrevues encore plus agréables, pour y ajouter tout le surcroit de bonheur que nous pouvons demander dans les circonstances présentes? une lettre de votre main. oh! que vos avis seraient efficaces pour diriger notre conduite, pour réveiller et entretenir en nous ce zèle qui est l'âme de la vie apostolique! Nous espérons

bien que vous ne nous refuserez pas cette consolation. Dans cette confiance le P. Duranquet, mon bien cher compagnon et moi, nous nous empressons de vous offrir, au renouvellement de l'année, les voeux bien sincères que nous formons pour vous, et l'assurance de notre respectueux et filial attachement.

Alex. Martin S.J.

Extrait d'une lettre du même P. Martin, à ses parents.

Punécayel, décembre 1838.

J'ai reçu vos trois envois de lettres, l'un par Bordeaux, l'autre par Marseille, le troisième par la voie de Bombay, port de mer situé sur la côte de Malabar. C'est là que s'arrête le bateau à vapeur. Des piétons se chargent ensuite de les porter à leur destination. Il me serait impossible de vous exprimer la joie que j'ai éprouvée en relevant celles dont je parle. Mais hélas! personne pour la partager! Le P. Duranquet, mon cher collaborateur, était occupé à célébrer la fête de N.D. d'août, à cinquante milles loin d'ici, lors de la réception du premier envoi. Je n'avais autour de moi que mes pauvres, mais bien chers Indiens, qui étaient tout émerveillés en voyant qu'on m'écrivait tant de lettres en un même jour. La curiosité les porta à me demander d'où elles me venaient? De mes parents, leur répondis-je. J'ai cinq frères et trois soeurs, dont une religieuse. Deux de mes frères sont prêtres comme moi, et comme moi enfants de votre grand père Xavier. Je suis un des derniers venus de la famille; ma barbe pourtant et mes cheveux gris vous disent assez que je ne suis pas jeune. Toutefois mon cher père et ma chère mère vivent encore avec les neuf enfants que Dieu leur a donnés; et c'est d'eux que me viennent toutes ces lettres. Ce peu de mots que je ne pus leur dire sans paraître ému, les remplirent d'admiration; et ils en conclurent, cher père et chère mère, que vous devier être bien agréables à Dieu, puisqu'il vous avait donné et conservé jusqu'à ce jour une si nombreuse famille. Ils me demandèrent comme une grâce de baiser votre signature. Je la baisai le premier par respect. Ainsi s'exprimaient et se produisaient au dehors la joie et le plaisir que j'éprouvais alors, et que j'éprouve encore en y pensant. Je reçus en un même jour vos deux premières dépêches. Les dernières, datées du mois d'août, et qui ont été confiées au bateau à

vapeur, m'ont été remises il y a quinze jours seulement. C'est à la négligence des piétons du pays qu'il faut attribuer ce petit retard.

Vous ne m'en voudrez pas si je ne réponds pas à chacune de vos lettres en particulier. Les voyages continuels et les nombreuses visites que je suis obligé de faire pour voler au secours de mes chers Indiens me prennent tout mon temps. Je ne renonce pas cependant à vous écrire séparement, dès que j'en trouverai le moment. En conséquence veuillez bien tous me donner de vos nouvelles souvent et longuement. Vous ferez plaisir à un fils, à un parent que l'interwalle des temps et des lieux ne pourra jamais empêcher de penser fréquemment à vous.

Je me porte bien, au point d'en être étonné moi-même. Ce n'est pas cependant que je me ménage en fait de courses, de fatigues et de travaux. Le moyen de le faire? Les chrétiens qui le plus souvent n'ont pas vu de prêtres depuis plusieurs années, nous entraînent comme malgré nous dans leurs petites églises. A peine y sommes-nous entrés que de nouveaux députés viennent à leur tour nous supplier avec larmes de visiter d'autres chrétientés dans les environs. Peut-on refuser? Ce n'est pas non plus l'effet de la bonne chère. Sauve par le devoir de l'état que j'ai embrassé, je me nourris de ce que les chrétiens peuvent me donner. C'est du lait le matin, et à son défaut un peu de thé. A midi, du riz trempé dans l'eau bouillante, avec quelques racines, ou du poisson salé. Le tout est assaisonné avec du poivre, de l'ail et force épiceries, toutes plus fortes les unes que les autres. C'est ce qu'on appelle du cari. Il n'est bon qu'autant qu'il emporte l'épiderme du palais et vous fait grincer les dents. J'ai eu bien de la peine à m'y faire. Aujourd'hui c'est de l'eau sucrée pour moi. Le soir, même table qu'à midi, et le jour suivant n'est que la répétition de la veille. Pas de pain, si ce n'est à Pallam cottah où résident les Anglais. Pas de vin non plus soit pour l'édification, soit parce qu'on a de la peine à s'en procurer, même pour la messe. Il est si cher, qu'on le mesure goutte à goutte. Dans les courses que nous faisons, nous sommes assez souvent dans le cas de jeûner. C'est qu'ici il n'y a pas de table d'hôte, il faut voyager en portant à peu près son petit mobilier. Arrivé au lieu de station communément auprès d'un étang, où hommes et moutons viennent pêle-mêle boire, se baigner tous les jours, le cuisinier allume son feu, ramasse du bois pour l'alimenter, et va même chercher le peu de riz ou de cari dont on a besoin pour le repas. Quand sur ma route je puis rencontrer quelque habitation de chrétiens, c'est presque un jour de fête. Alors j'ai du riz, du cari, des racines, des œufs et quelquefois de la volaille. C'est même le genre de nourriture que me donnent ordinairement mes

Paravas, quand je suis chez eux. Ils habitent la côte, et sont pêcheurs de profession.

(15e lettre.)

Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 10 janvier 1839.

Mon R. P.

P. C.

J'ai un reproche à me faire, celui de ne vous avoir pas encore écrit directement depuis mon arrivée dans l'Inde. Le motif qui me portait à différer, c'est que notre R. P. Supérieur ne vous laissait rien ignorer de ce qu'il pouvait y avoir d'important dans la mission. Du reste je réclame votre indulgence; vous connaissez mes occupations et vous savez surtout que le coeur n'est pour rien dans cette espèce d'oubli.

Vous avez appris tous les obstacles que l'ennemi du salut a mis au bien que nous prétendons faire dans ce pays. Les choses en sont au point qu'il nous est impossible de les vaincre sans un renfort d'ouvriers. Les schismatiques triomphent de notre petit nombre. Ils nous traitent d'imposteurs. Mgr de Drusipare sent toute la difficulté de notre position. Aussi a-t-il réclamé directement du secours. Je le fais de mon côté avec tout le zèle que m'inspire le besoin des chrétientés que j'ai sous les yeux. On n'a pas d'idée en Europe du nombre immense de chrétiens répandus dans les anciens royaumes de Maduré, de Tanjaour et de Maruva. D'un autre côté l'étendue du territoire confié à nos soins est si vaste, que nous ne pouvons suffire seulement à le parcourir.

J'ai fait la visite, il y a quelques mois, du district du nord. Ce district renferme quinze mille chrétiens. Les deux tiers se sont déclarés pour le St Siége. Le prêtre qui en était chargé s'est soumis aux Brefs du Pape, et travaille maintenant sous l'autorité de Mgr de Drusipare. Pratacondy est le chef-lieu de ce district. Dans cette bourgade se trouve une belle église, bâtie par les Français, et une maison convenable pour le missionnaire. Dans le même district on voit encore la belle église de Vadougarepetty, bâtie par les Jésuites, et celle d'Outoumenone, résidence du père qui se consacrait entièrement aux Parias. Si nous

avions du monde, nous placerions deux missions dans ce District qui est fort étendu. Dans toutes ces églises se trouvent des tombeaux de nos pères. A Trataconi j'en ai vu cinq; à Vadougarepetty, trois etc. J'ai rencontré dans cette partie de l'Inde quatre vieillards qui avaient été disciples des Jésuites. Ils me parlaient de leurs anciens maitres avec la plus grande vénération. Ce District réclame impérieusement le secours de deux nouveaux prêtres.

J'ai aussi fait mon possible pour rattacher à l'unité catholique les districts de l'ouest, Malciadipatty et Dindigul. Grâce à Dieu, nous avons eu le bonheur, Mr Mousset et moi, d'y faire reconnaitre l'autorité du St Siége. Mais l'œuvre n'est que commencée; il faut du monde pour la soutenir et la perfectionner. Depuis quinze et vingt ans il n'y a plus de confessions parmi ces pauvres chrétiens. Ceux de l'ouest surtout sont très grossiers. Ils ne savent point prier Dieu, ils n'ont plus sa crainte, ils ignorent ses commandements. Aussi les désordres sont-ils à leur comble parmi ces infortunés. Il faut donc encore deux prêtres dans l'ouest, soit pour combattre deux prêtres schismatiques qui s'y trouvent, soit pour secourir ces chrétiens abandonnés depuis si longtemps.

Je fais en ce moment tous mes efforts pour entrer en possession de l'église d'Aour, au sud de Trichinopoly, chef-lieu de nos anciennes missions, et qui conserve les cendres de plusieurs de nos pères. J'ai écrit au résident Anglais du Tanjaour. Par son moyen je serai introduit chez le roi de Tondiman, dont les états forment la partie septentrionale du Madure, et de qui dépend le territoire d'Aour. Auprès de lui j'espère obtenir gain de cause.

Le District d'Aour renferme plus de dix mille chrétiens. Depuis dix et quinze ans ils sont dépourvus de secours spirituels. Dernièrement j'ai été appelé par les fidèles de ce district à quinze milles de Trichinopoly. Malgré toutes mes occupations je m'y suis rendu. J'ai eu la consolation de donner l'extrême onction à deux vieillards, et le baptême à dix enfants. J'ai fait ce voyage en seize heures. Trente milles en si peu de temps, c'est trop fort. Cette course si précipitée n'a pas eu pour moi de grave inconvénient. J'en ai été quitte pour perdre en partie l'épiderme du visage, que mon large turban ne pouvait entièrement garantir des ardeurs d'un soleil brûlant. C'est fort peu de chose. Si nous nous rendons maitres de ce district, ce sera pour nous un devoir d'y placer un ou deux prêtres. J'ai vu par moi-même à quel point ces chrétiens étaient à plaindre. Plus de messes, plus de confessions. Les enfants sont semblables aux idolâtres. Ils ne connaissent même plus leur Souami ou prêtre. Lorsque je paraissais

dans les villages, tout le monde fuyait. Les enfants se cachaient sous la toile de leurs mères. On s'écriait, Dori (seigneur) quel est ce personnage! Les chrétiens sont dans la plus affreuse ignorance. Ils ont encore cependant quelque étincelle de foi, quelque reste de christianisme. Lorsque je me suis fait connaître pour ministre du vrai Dieu, tout le monde s'est prosterné, en bénissant le Seigneur de l'arrivée du nouveau missionnaire. Mais hélas! il m'était impossible de rester au milieu d'eux. Ma présence est absolument nécessaire à Trichinopoly. J'ai dans cette ville des ennemis à combattre, et plus de trois mille chrétiens Parias à gagner.

Le R.P. Supérieur vous a sans doute informé de ma position dans cette ville. A force de tentatives et de patience, j'ai fini par y acheter une maison et un jardin. J'ai construit dans ce jardin une église provisoire en terre et en feuilles de palmier. Cette construction, toute pauvre qu'elle doit vous paraître, est assez commode, et contient au moins deux mille personnes. Tous les dimanches j'y célèbre deux messes, l'une à six heures et l'autre à midi. Je réunis à ces deux messes une grande foule. Je ne suis pas encore capable de faire des instructions en langue tamoule; elle est si difficile et je suis si accablé d'occupations que je ne puis m'y adonner comme je voudrais. Mais les catéchistes suppléent à ce défaut. Avant la messe on fait les prières, on récite le petit catéchisme. Après la messe, on dit les litanies de la Ste Vierge, suivies de la lecture de l'évangile expliqué, ou de la vie du saint du jour. Tout ceci est de l'institution des Jésuites, nos prédécesseurs. Après la messe de midi, je donne ordinairement le baptême à six ou dix enfants, je bénis des mariages, j'écoute les plaintes, j'accommode les différents. Il ne faut attendre du repos qu'à deux heures. Alors on prend un peu de nourriture et de sommeil. On en a besoin, je vous assure. Le samedi et le dimanche il y a beaucoup de confessions. Les chrétiens qui se sont déclarés pour moi, ou plutôt pour le Ste Siège, montrent beaucoup de bonne volonté. Ce sont à peu près tous des gens de caste, au nombre de deux mille, et un nombre plus grand encore de Parias. De sorte que je suis actuellement maître du gros de la chrétienté.

Les schismatiques ont le talent de se conserver un parti considérable dans notre mission. Mais c'est l'argent qui le soutient. A Trichinopoly, par exemple, ce parti n'est composé que de Parias salariés. S'agit-il de célébrer une fête? On distribue quelques pièces de monnaie à des chrétiens ignorants, on leur donne à boire du calou, ou liqueur de palmier. Alors on fait grand tapage avec des tambourins, des trompes,

des cornemuses; on crie à tue-tête dans l'église, et l'on se retire satisfait parcequ'on a fait beaucoup de fracas. Voila le Parias Indien. Si les schismatiques de Trichinopoly se rendent, nous aurons ici une grande église construite par le père Bermenader Italien, sur un terrain considérable qui lui fut donné par le nabab des Turcs. Cette église est vaste, mais bâtie sur un plan bien défectueux. Elle a cependant de la réputation dans le pays.

Je viens de célébrer dans ma modeste église les fêtes de Noël avec une pompe extraordinaire. J'avais construit une crèche immense; car ici il faut tout faire dans de grandes proportions. Tout autour, j'avais fait peindre sur des nattes de bambous recouvertes de papier, les mystères de la vie de Notre Seigneur. Dans le fond un grand tableau représentait la facade du vatican, et le Souverain Pontife donnant, du haut du balcon, sa bénédiction à une foule immense prosternée devant lui. Un spectacle si nouveau a, comme vous l'imaginez, attiré bien du monde. J'avais aussi habillé à la Française une statue de la Ste Vierge. Elle était à genoux à côté de l'enfant Jésus, qui reposait dans un joli berceau recouvert de soie. Cette vierge venait de Lyon; elle inspirait la piété. Je ne parle pas de toutes les décorations accessoires. Jamais on n'avait rien vu de si beau. Cette fête a réveillé la foi et rapproché bien des coeurs de l'unité catholique. Le bien se fait, mais il faut le soutenir. Des ouvriers sont nécessaires. La seule ville de Trichinopoly compte en tout huit à neuf mille chrétiens. De plus, cette ville est le centre du commerce, la résidence des Anglais. Un ou deux missionnaires peuvent-ils être mieux placés?

Je fais aussi construire à trois milles de Trichinopoly, vers l'est, une jolie chapelle pour les Pallers. J'ai tout lieu d'espérer que, le travail achevé, je baptiserai bon nombre de gentils de cette caste. J'ai visité ces hommes simples et bons. Ils m'ont demandé des statues, un crucifix, une église. Mais, leur ai-je dit, pourquoi demander-vous un crucifix? N'êtes-vous pas gentils? — Oui, mais nous désirons faire comme nos camarades les chrétiens. Eh bien, ai-je ajouté, apprenez les prières, et dans quelques semaines je viendrai moi-même vous instruire, et quand il en sera temps je vous baptiserai. Cette caste donne beaucoup d'espérance. Si nous pouvions travailler en paix, je suis persuadé que le nombre des conversions serait très considérable.

Du reste, malgré les obstacles que l'enfer nous oppose, nous ne laissons pas de produire quelque fruit. Depuis mon arrivée à Trichinopoly j'ai baptisé soixante cinq idolâtres de tout age, tous Parias ou Pallers, à l'exception de deux Commaleers ou menuisiers. J'ai

conféré l'extrême onction à près de cent personnes. J'ai entendu dix huit cents confessions, et donné la communion à quinze cents personnes, parmi les quelles il y en avait au moins cent cinquante qui avaient ce bonheur pour la première fois. J'ai de plus, béni soixante dix mariages, et baptisé six cents enfants. Je ne vous donne pas ces détails pour faire parade de mon travail. Hélas! auprès de ce qui reste à faire tout cela est si peu de chose! mais j'ai seulement la pensée de vous faire comprendre que les nouveaux missionnaires que nous demandons s'occuperont ici fort utilement.

Je suis presque toujours en guerre ou en course. Je ne puis pas donner aux chrétiens tous les soins que leurs besoins réclament. Il faut soutenir des procès, réfuter des mensonges et des calomnies. Au milieu de tout cela le temps s'écoule, et les chrétiens ne deviennent pas meilleurs. Quelle triste position! Je suis entouré de fidèles affamés, et je ne puis leur distribuer le pain de la parole! Je vois partout des infirmités spirituelles, et je ne puis les guérir! Nous avons lieu d'espérer que la Compagnie ne nous abandonnera pas. Vous avez tant de pères qui soupirent après les croix et les souffrances. Combler leurs voeux et envoyer-les au plutôt dans l'Inde. Ici, ils seront satisfaits, et tout en souffrant beaucoup, ils travailleront efficacement à la gloire de Dieu.

De jeunes missionnaires apprendraient facilement la langue. Mais il y aurait des inconvénients à venir trop jeune dans une contrée qui offre partout des piéges à l'innocence. Il faut des hommes solidement établis sur le roc vif; car ici les orages sont fréquents; des hommes habitués à toutes les privations, ou capables de s'y faire. On trouve toujours de quoi se nourrir, mais les aliments sont bien fades et bien peu appétissants. Il faut des hommes d'un tempérament sec et de santé robuste. les courses à cheval fatiguent beaucoup. Les hommes de haute taille plaisent ici. Mais cet avantage n'est qu'accessoire. En vous faisant ce détail je sens tout ce qui me manque, et je suis plein de confusion d'avoir été choisi pour succéder aux pères qui donnèrent autrefois dans ce pays l'exemple de toutes les vertus. Prévenez encore vos missionnaires qu'ils resteront quelquefois six mois sans se confesser. C'est bien long; je le sais par expérience. J'ai été privé de ce bonheur pendant cinq mois et demi, et depuis huit mois, je n'ai eu l'occasion de le faire que deux fois. Dieu aide sans doute, mais que de dangers! Se trouver au milieu des protestants, des schismatiques, des idolâtres et des Turcs, sans conseil et sans appui!

La providence cependant ne nous laissa pas sans consolation. La conversion des gentils, le retour des mauvais chrétiens, le bon ordre établi dans les familles et dans les bourgs, l'assiduité des fidèles à la prière, la docilité des enfants touchent quelque fois jusqu'aux larmes. L'espérance d'un avenir plus heureux soutient toujours. La vue du crucifix fortifie. Le spectacle des chrétiens abandonnés et dans le plus grand besoin, encourage, et sans s'en appercevoir on brave hardiment les obstacles, on soutient le travail, on méprise le danger.

Les chrétiens de l'île de Ceylan sont aussi en division. Le parti schismatique y cause bien du mal. Les protestants en profitent, et font des prosélites en grand nombre. Rome vient d'écrire à Mgr de Drusipare pour le changer de les pacifier, ou d'y envoyer un prêtre à cette fin. Il ne pourra le faire que dans quatre mois. Les chrétiens de Ceylan sont bien bons et bien simples. Lorsque je me trouvais dans le Maravá, à l'extrémité septentrionale de la côte de la pêcherie, j'eus occasion d'en voir un grand nombre qui étaient venus vendre leurs cocos et qui remportaient du riz dans leurs barques. Le langage de ces gens-là se rapproche bien du Tamoul. Quelle belle mission! On y trouve de grandes villes, telles que Colombo et Trinquemale habitées par des Anglais et des Indo-Bretons. Un collége serait bien placé dans ce pays. Mais il faudrait des pères d'angleterre, ou qui du moins sussent bien l'Anglais.

Je vous envoye le croquis d'un missionnaire dans l'Inde. Faites-le peindre par quelqu'un de ceux qui vous entourent. Pour moi, je n'en ai ni le temps, ni le talent. Le costume est exact. Nous conservons, du moins ordinairement, la couleur jaune, selon l'usage de nos anciens. Dans les visites à des Européens de distinction, nous prenons des robes blanches avec des châls plus élégants. Les missionnaires ont ordinairement un grand bâton à la main. Au lieu de souliers ils portent des socques en bois. Vous amuserez un peu vos novices en leur montrant mon barbouillage.

Je supplie tous nos pères et frères de me recommander à Dieu dans leurs prières et au St Sacrifice. Je vous prie aussi, mon R. P. de ne pas m'oublier auprès de mes parents. Vous pouver assurer nos bienfaiteurs qu'ils sont toujours présents à notre mémoire et à nos coeurs. Nous avons sous les yeux tant d'objets qui nous rappellent continuellement leur souvenir!

J'ai l'honneur d'être etc

L. Garnier, S.J. Miss.re

(16e lettre)

Lettre

Du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, au T. R. P. Général.

Satampatty, 11 février 1839.

Mon Très Rev. Père.
P. C.

Je suis toujours à Trichinopoly depuis le mois de juin 1838, occupé à réunir à l'unité catholique les anciens chrétiens de cette grande ville. Ceux qui appartiennent aux castes élevées, tels que les Vellages, les Modelis, les Callers, les Afsaris, ont été les plus faciles à gagner. J'ai été encore assez heureux auprès des Pallers, gens des castes inférieures, qui travaillent dans les rizières de la Compagnie Anglaise. Jusqu'ici tous mes efforts ont échoué contre l'opiniatreté d'un certain nombre de Parias, hommes un peu sauvages et d'humeur un peu inquiète. Tout compté, les trois quarts de la population chrétienne, c.a.d. six mille personnes à peu près, se sont déclarés pour la bonne cause. Du lieu de ma résidence, j'ai fait de fréquentes excursions aux environs, et surtout au nord. Le prêtre Syriaque établi il y a six ans dans le district de Pratacondi, s'est soumis aux dispositions du St Siége; ce qui nous oblige d'étendre nos soins sur quinze mille autres chrétiens de la caste des Odéages ou cultivateurs et de celle de callers ou voleurs. Ce district nous offre de précieux souvenirs. A Pratacondi, j'ai prié sur les tombeaux de cinq de nos pères, et sur ceux de trois autres à Vadougarepatty. C'est dans ce dernier lieu que le P. Beschi écrivait ses livres Malabares. A dix milles au sud était la résidence du P. Robert de Nobilis, neveu du cardinal Bellarmin, et fondateur de la mission du Maduré. J'ai eu la consolation d'offrir le St Sacrifice dans l'église qu'il avait élevée pour les Parias. Juger si nous pouvons nous refuser aux besoins et aux demandes de ce district. Il est fort étendu, et autrefois trois missionnaires le cultivaient avec soin. Il en faudrait au moins deux aujourd'hui.

Au sud de Trichinopoly, se trouve l'église d'Aour, célèbre dans les lettres édifiantes. Elle est actuellement au pouvoir d'un prêtre du pays. J'ai fait tout mon possible pour lui faire recevoir la Bulle du Souverain Pontife, mais je n'ai rien gagné sur lui. Il ne consentait à la reconnaitre que secrètement, ou d'une manière illusoire. Enfin las de ses tergiversations,

j'ai cru devoir, pour le bien de la chrétienté d'Oour, me mettre en possession d'un lieu que l'autorité ecclésiastique me confie. Le résultat n'a pas été tel que je le désirais ; j'avais trop d'ennemis à combattre. Je ne me décourage pas pour cela. Un jour viendra où Dieu, dont nous défendons la cause, nous accordera un succès dont toute la gloire ne pourra être attribuée qu'à lui. En attendant, je vais vous raconter ma campagne d'Oour ; elle est assez curieuse.

Je pris le parti de me rendre en personne à la cour du Rajah de Tondiman, de qui dépend Oour, et de lui demander permission d'exercer librement les fonctions de mon ministère dans ses états, et dans l'église d'Oour en particulier. Je me mis donc en chemin pour Goodoocottah, capitale du royaume de Tondaman. Cette ville est à trente milles, ou quinze lieues au sud de Trichinopoly. Je traversai, pour m'y rendre, une plaine immense et déserte, dont la monotonie ne fut rompue que par une forêt d'arbres petits, secs et hérissés d'épines. Les Indiens nomment ces arbres Mollounmarous. Le soir je me trouvai à Goordoocottah, sans connaissances, sans guide capable de me diriger. Mon intention était de gagner le bangala construit pour les Anglais. Mais il était occupé par le Résident de Tanjaour, arrivé ce jour là même avec sa famille, son médecin et une nombreuse suite. La providence me fit heureusement rencontrer un chrétien de haute caste qui m'offrit l'hospitalité. La noblesse n'est pas toujours un titre à la fortune. Ce chrétien, malgré ses excellentes dispositions, me logea tout simplement sous un hangard, résidence de ses bœufs. Je m'estimai pourtant fort heureux d'avoir trouvé ce réduit, après une journée qui m'avait beaucoup fatigué.

Le lendemain j'eus le temps de voir Goodoocottah. Ce n'était autrefois qu'une modique forteresse, entourée de masures entassées sans ordre et sans plan. Aujourd'hui c'est une assez grande ville, bâtie sur un plan régulier et assez curieux. Elle se compose de quatre grands carrés, renfermés les uns dans les autres, et divisés par seize rues. Ces rues sont larges et bordées d'arbres ; mais les maisons n'ont rien de remarquable en fait d'architecture ; elles sont de terre, fort basses et la plupart couvertes de paille, ou de feuilles de palmier. Le palais du Rajah est au centre. Cette ville est habitée par les Brahmes. Leur opulence ne répond pas à l'estime qu'on a communément pour leurs pareils. Les gens du gouvernement appartiennent à cette caste. Ils amassent de grandes richesses dans leurs emplois, sans en faire part à leurs parents qui meurent de faim. Tous les Brahmes de cette ville sont de petits pensionnés du Rajah.

Dèsque je crus le moment favorable, j'envoyai au premier secrétaire de ce prince une lettre de recommandation qu'avait bien voulu me donner le commandant de la forteresse de Trichinopoly. Le secrétaire se hâta de la présenter au Rajah, qui s'informa du lieu où j'étais logé. Lorsqu'il apprit que ma demeure n'était point en rapport avec ma qualité d'Européen, il m'envoya sa tente, et la fit planter dans la grande rue des Brahmes. Je ne pouvais refuser une telle marque de bienveillance. Je me trouvais fort à l'aise dans ma nouvelle situation. C'est là que je reçus la visite des hauts personnages de Goodoocottah, tous idolâtres. Son Excellence envoya des pions et des Brahmes prendre toute sorte d'informations sur mon compte. D'e quel pays est ce Souami? — Quel est son age? — De quelle manière est-il habillé? — Mange-t-il comme les Anglais? etc. Des Indiens qui m'avaient accompagné, satisfirent de leur mieux à ces questions. Dans cet intervalle, le premier ministre du Rajah allait trouver le Résident Anglais pour lui demander quels honneurs on devait me rendre, de quelle manière on devait me recevoir. La journée se passa sans décision. J'écrivis au Résident pour lui demander la permission de me présenter chez lui. Il me répondit fort poliment qu'il serait charmé de me voir. Comme il était indisposé, je ne pus me rendre à son invitation que le lendemain. Dans la soirée, je reçus la visite d'un Brahme, fils de l'ancien vizir. Il me promit de prendre en main mon affaire, et de parler en ma faveur au grand Brahme, dispensateur des grâces du prince.

Le lendemain, je dis la messe sur un autel dressé dans un grand enclos près de ma tente. Les gens de caste se rangèrent autour de moi, les Parias demeurèrent dans la rue. Les chrétiens étaient ravis de voir un prêtre européen au milieu d'eux. Cette ville ne renferme que quatre familles chrétiennes de Tamoulers et cinquante à soixante Parias. J'aurais bien désiré faire participer aux sacrements, bonheur dont ils sont privés depuis plus de dix ans : mais la circonstance du temps et du lieu ne me le permettait pas. Ma tente se trouvait placée au milieu des idolâtres, toujours en mouvement autour de moi, et curieux d'épier toutes mes démarches. Je ne pouvais pas me confiner sous le bonzard qui m'avait servi d'asile à mon arrivée, j'aurais déplu au Rajah qui m'avait envoyé ses gens pour me servir au besoin, et pour m'escorter.

Après la 5te messe, je montai en palanquin, et je me rendis à la demeure du Résident. C'est une maison fort élégante, à deux milles de Goodoocottah. Les Anglais ont construit ce petit château pour servir de rendez-vous de chasse, dans une grande forêt. On dit qu'il y a

dans ce bois un grand nombre de sangliers et de petits cerfs appelés ici mann. Buffon donne à cet animal le nom d'axis de l'Inde. Les Anglais poursuivent à cheval le sanglier et le percent à coups de lance. d'autres moins hardis, ou moins adroits, le tuent à coups de fusil. Arrivé fort heureusement chez le Résident, j'en reçus l'accueil le plus favorable. Il me fit une foule de questions relatives à mon pays, à ma famille, à mes occupations dans l'Inde. Ensuite il voulut bien m'inviter à dîner. J'acceptai son offre et je me retirai avec promesse de revenir à quatre heures. Je ne parle pas facilement l'Anglais. La prononciation en est si difficile pour un Français! Je puis cependant me passer d'interprète. Quinze jours d'étude et un peu d'usage me mettraient en état de parler couramment. Mais pour le présent, mes nombreuses occupations ne me laissent pas le temps d'y penser.

Je fus exact à me rendre à quatre heures chez le Résident. A mon arrivée, la musique du Rajah exécuta un morceau militaire européen. Elle continua toute la soirée. Le Résident me reçut de la manière la plus polie et la plus respectueuse. Quelques instants après, la famille se réunit et l'on se mit à table. Vers la fin du dîner, on annonce l'arrivée du Rajah. Le Résident avait eu l'attention de me ménager cette surprise. Il voulait aussi, par ce moyen, inspirer à Son Excellence plus de considération pour moi. Nous nous avançons le Résident et moi vers le Rajah, qui est porté dans un grand palanquin découvert, entouré de sa garde à cheval, de son beau fils et de son premier intendant, ou grand mandiny. Le Rajah met pied à terre, tend la main au Résident qui, en lui donnant le bras pour l'aider à monter le péristile, me présente à lui. Le Rajah me fait son salut. Je m'avance pour lui donner aussi le bras, car il est si gras, et si travaillé par la goutte, qu'il ne marche qu'avec beaucoup de peine. Le prince me fait un signe respectueux, et je n'insiste pas. Parvenus dans le grand salon, nous nous asseyons autour du Rajah. Le Résident parle en ma faveur de la manière la plus flatteuse. Le Rajah me regardait avec curiosité, et tout émerveillé de mon costume, il me demande si en Europe je portais une robe semblable à celle que j'avais dans le moment. Il s'informe de l'état de ma famille, il veut savoir si j'ai encore mon père, ma mère, si j'ai des frères et combien, de quel pays je viens, et depuis quand? J'aurais eu bien de la peine à répondre à ces questions multipliées. Heureusement pour moi le Résident m'aidait à compléter mes phrases. Le Rajah me dit fort poliment qu'il serait charmé de me revoir le lendemain dans son palais. Sa visite avait été courte. Son Excellence remonte en palanquin, et regagne la ville, accompagné du Résident qui, avec ses filles, était porté dans une grande calèche. De mon côté, je remonte aussi en palanquin, et je

me rends à ma tente où j'avais à rédiger une pétition relative à l'église d'Aour, affaire importante et unique objet de mon voyage.

Le Rajah est un prince de 40 ans. Il a beaucoup de dignité. Son costume est tout à la fois riche et simple. Il consiste en un grand surtout blanc, un large pantalon en soie rouge brodé d'or, et une écharpe en drap d'or. Ses doigts sont chargés de diamants. Il porte au cou une espèce de colier d'or à six rangs. Il est couvert d'une énorme toque en drap d'or et armé d'un poignard à la ceinture. Il parle assez bien l'Anglais, ainsi que les Brahmes de sa suite. Ses prédécesseurs ont toujours été ennemis et même persécuteurs de la religion chrétienne. Voilà pourquoi il n'y a point dans Goodoocottah de chrétiens originaires de cette ville, point d'église. Les Parias et les cipayes ou gardes de Son Excellence, ont eu la permission de construire une petite chapelle dans un de ses faubourgs. J'aurais visité bien volontiers cette chapelle, mais je m'en abstins par égard pour les préjugés des Brahmes et des gentils. Un missionnaire qui y entrerait perdrait toute considération, et ne pourrait désormais rien obtenir du roi, qui n'accorde ses grâces que par le moyen des Brahmes. Du reste, la providence m'avait déjà plus accordé qu'à nos anciens pères et qu'aux prêtres de Goa leurs successeurs dans cette mission. Nul d'eux n'avait encore été admis dans Goodoocottah.

A midi, un Turc employé à la cour, vint m'annoncer que le Résident était arrivé, et que c'était le moment de me présenter à l'audience. J'étais tout prêt. J'avais pris mon grand costume: robe blanche, ceinture en soie jaune, un grand coulla, ou bonnet cylindrique à haute forme, et par dessus, un énorme châl en soie blanche. Je portais mon crucifix au cou. On m'attendait depuis quelques instants. Le lieu de l'audience est un grand péristyle dans l'intérieur d'une belle cour. Des colonnes carrées y supportent une plate-forme à la mode du pays. Les murs et ces colonnes sont barbouillés d'une manière assez ridicule. On y voit représentés une foule de grands et de petits diablotins de toutes les couleurs. Le pavé était recouvert d'un beau tapis.

Je m'avance au milieu des grands Brahmes, rangés sur deux lignes. Le Résident se lève, et le Rajah aussi. Je présente la main au Résident et puis à Son Excellence. Après les démonstrations ordinaires de respect, je prends place dans un fauteuil préparé pour moi à la droite du Résident. Celui-ci s'empresse de me donner la nouvelle qui devait m'être la plus agréable, il m'annonce que mon affaire a été terminée selon mes désirs. Il me remet en même temps une pièce écrite de sa main, qui m'autorisait à entrer en possession de l'église d'Aour. Assurément on ne peut guère être plus content que je l'étais alors. J'avais des présents à offrir à Son Excellence. C'était le moment de les produire comme signe de gratitude et de dévouement. Le Résident voulut bien les présenter lui-même. Ils consistaient

en deux petits paysages. L'un était une broderie en soie, l'autre un travail en grains, fort bien exécuté. J'offris aussi au Rajah une boîte et plusieurs petits objets en or, en argent ou en cristal. Il parut satisfait. Après quelques instants d'un entretien assez vague, le Rajah fit signe à un de ses ministres de m'apporter ce qu'il avait dessein de me donner lui-même. Ici commença une scène assez curieuse et toute nouvelle pour moi. Il me semble l'avoir encore sous les yeux, tant le souvenir s'en est vivement gravé dans mon esprit. Je vois arriver fort gravement trois Brahmes. L'un d'eux porte dans un vase de cristal le sandamine. C'est une composition odoriférante dont les Indiens se barbouillent la tête, le cou, les bras et la poitrine aux jours de fête. Je mets le doigt dans le vase, et je me contente de me parfumer les mains avec cette liqueur. A l'instant le Résident me passe au cou une guirlande de fort belles roses et m'offre des bracelets de fleur de safran. Le fils du grand ministre s'avance, et me présente un bouquet. A ce signal, le premier interprète déploie sur mes épaules un fort beau cachemire rouge. Ma toilette ainsi achevée, je remercie le Rajah de l'honneur qu'il a daigné me faire, et je lui demande la permission de venir tous les ans lui présenter mes hommages. Le Résident s'empresse de répondre qu'il se fera certainement un plaisir de me conduire à Son Excellence, mais qu'il faut le prévenir. Il m'invite même à descendre chez lui lorsque j'aurai occasion d'aller à Tanjaor. Je demande mon congé, et je me retire en faisant un grand salut un peu à la Malabare, un peu à la Française. Bien des yeux étaient ouverts sur moi lorsque je traversais la grande cour pour me rendre à mon palanquin; la musique jouait sur mon passage; les cipayes me présentaient les armes.

Voilà l'époque glorieuse de mon expédition. Que j'aurais été trompé si j'avais mis toute ma confiance dans la protection des grands de la terre! Cette protection devait bientôt me manquer. C'est ici surtout qu'on apprend à se détacher de toutes les choses d'ici-bas, et à n'aimer que Dieu seul. Ces petits triomphes n'ont point de consistance, point de durée. La pensée qu'ils ne sont que le prélude de quelque déboire, empoisonnerait, même pour des gens qui n'auraient pas renoncé à tout, le peu de jouissance qu'ils présentent.

Cependant j'avais reçu du Rajah l'autorisation désirée, et cette autorisation était confirmée par le Résident Anglais. Je ne voulais pas laisser au prêtre schismatique le temps de se faire un parti, et de mettre obstacle à l'exécution du décret que j'avais obtenu. Je revins donc promptement à Trichinopoly pour la messe du dimanche. J'y passai la journée, parceque les besoins de la chrétienté l'exigeaient. Je partis la nuit, et à l'aube du jour

je me trouvais à Oour. L'église était fermée. Je traversai une grande cour, et je me rendis directement au logement du prêtre, espérant qu'en me voyant muni des pouvoirs ecclésiastiques et civils, il reconnaîtrait l'autorité du vicaire apostolique et du St Père lui-même qui m'envoyait, publierait la Bulle qui faisait de nouvelles dispositions dans l'Inde, et la ferait observer par les chrétiens du district. Je le trouvai debout devant sa porte fermée, au milieu de quinze ou vingt Parias. Je lui tendis la main. Il reçut froidement ma politesse; puis il me conduisit dans un des bras de la croix de l'église, ouvert au public, parcequ'il n'est pas achevé. Depuis mon arrivée dans l'Inde, je me suis un peu occupé du Portugais, desorte que je le comprends. Je parlais donc latin et lui Portugais. L'objet de ma visite ne lui était pas inconnu. Les explications pacifiques dans lesquelles j'entrai, l'aigrirent au lieu de le gagner, et il se retira brusquement. Persuadé que le bien de la chrétienté dont nous sommes chargés, exigeait que je misse en exécution l'autorisation du Rajah, j'expédiai une lettre à Goodoocottah, réclamant deux pions pour soutenir l'ordre de Son Excellence. En attendant, des prêtres schismatiques des environs se réunirent, et mirent tout en oeuvre pour rendre mes efforts inutiles. A la cour cependant on refuse de donner une décision, ou plutôt de soutenir celle qui vient d'être donnée; on élude la question; on ne parle que de paix, d'union et on exhorte à éviter toute violence. Le Résident lui-même se contente de répondre à mes lettres et aux pétitions des chrétiens, qu'il ne veut pas intervenir dans cette affaire, qu'il faut s'arranger; et sans m'ordonner de me retirer, il me dit fort poliment d'abandonner mes prétentions.

Cette conduite me surprit extrêmement, et j'en cherche encore la cause. Serait-elle la suite du système de tolérance générale ou d'indifférence adopté presque partout? Aurais-je, sans le savoir, et certainement sans le vouloir, choqué en quelque manière ce magistrat ou le Rajah dans les rapports que j'ai eu avec eux? Le temps l'expliquera peut-être. Je passai quinze jours à Oour, faisant toutes les démarches que je croyais propres à m'assurer la possession d'une église que nos pères ont élevée, et où ils ont prétendu faire régner l'unité catholique et non le schisme, mais tout fut inutile. Craignant enfin les troubles et un conflit entre les deux parties, j'abandonnai, à mon grand regret, les fidèles de ce bourg qui désiraient ardemment se rallier au centre de l'unité et je me retirai au milieu des injures, des huées et des outrages d'un groupe de schismatiques. Dieu veuille faire tourner cette humiliation à sa gloire et persuader ceux qui se déclarent contre nous, des sentiments d'affection et de tendresse qu'il nous inspire pour eux.

Voila où nous en sommes, mon Très R.P. Nous faisons des conquêtes, mais malheureusement nous ne pouvons pas les conserver faute de missionnaires. Il faudrait un père dans chaque ville ou dans chaque bourg où il y a des schismatiques. A Trichinopoly ils occupent la grande église, j'en ai bâti une autre en terre, vaste et commode, et j'ai presque ruiné leur parti. Si nous pouvions en faire autant à Tanjaour, à Oaver, à Dindigul, à Madure, à Sarongany etc, nous serions bientôt maitres de tout le pays. Je vais partir aujourd'hui même pour Oaver. J'y construirai une église en terre. Pendant le carême je parcourrai les endroits où il y a des chrétiens; en son temps je célébrerai la fête de Pâque. J'espère, avec la grâce du Seigneur, rallier à l'autorité la chrétienté de ce pays, et gagner des ames à J.C. Veuiller bien, mon T.R.P. m'accorder le secours de vos prières.

J'ai l'honneur d'être etc.

L. Garnier Miss.re

(17e lettre)

Lettre
du R. P. Bertrand, supérieur de la mission du Madure, à un père de la Compagnie de Jésus.

12 février 1839.

Mon R. P.
P. C.

Je reçois deux de vos lettres en même temps et j'apprends l'agréable nouvelle que deux nouveaux compagnons sont venus partager nos travaux. Béni soit celui qui a daigné leur inspirer le dessein de se consacrer au salut des ames dans ces contrées éloignées, et qui les a conduits si heureusement à travers l'immensité de l'océan! En attendant le plaisir d'embrasser nos deux pères, je goûte celui de lire et de relire vos lettres. Quelle consolation de savoir que tant de frères pensent à nous et prient toujours pour nous! Cette union fait notre force et notre vie.

Vous recevez avec intérêt les détails que je vous donne sur notre mission. Eh bien! je m'entretiendrai volontiers avec vous sur ce sujet. Je ne

vous parlerai pas de l'état géographique de la chrétienté, ni des besoins urgents qu'elle éprouve en ce moment. J'en ai dit quelque chose dans mes lettres précédentes. De plus, nos pères Garnier et Martin vous ont écrit là dessus. Je m'en rapporte à eux.

Je ne sais pas précisément le nombre des chrétiens que renferme le vicariat de Pondichéry. Une évaluation approximative et modérée le porterait de cent à cent trente mille, à peu près. Il y a de grandes espérances d'y faire du bien; il faudra de la patience pour les réaliser; et *fructum afferunt in patientia.* (Luc 8.15) Nous avons trouvé une terre en friche et, du moins en grande partie, couverte de ronces et d'épines, une mission comme perdue au milieu de la gentilité qui l'environne et qui semble étouffer le christianisme; en butte aux efforts du protestantisme armé de ses trésors pour acheter l'apostasie et secondé par le scandale d'un schisme funeste. Cependant, par une disposition secrète de la divine miséricorde, le catholicisme, entouré de tant d'ennemis et parmi tant de dangers, conservait un principe de vie et de salut. Un instinct puissant d'amour et d'attachement au centre de l'église soutenait les chrétiens, dans l'attente d'une prochaine délivrance. A cette disposition se joignait, pour seconder nos efforts, une profonde impression de respect et d'affection envers leurs anciens pères, et le désir ardent de voir arriver leurs successeurs.

A ce premier sentiment, que les traditions de famille et la vue des anciens religieux qui viennent de s'éteindre parmi eux, entretenaient dans leurs coeurs, se joint un autre principe de vie et un nouveau motif de bien espérer du salut des Indiens: c'est l'estime qu'ils ont pour les ministres de la religion qui paraissent sentir l'excellence de leur ministère. Un bon prêtre a, dans ce qui concerne la religion et les moeurs, une autorité comme absolue. Il est vraiment, aux yeux de nos Indiens, ce qu'il doit être aux yeux de tout fidèle, et à ses propres yeux, le représentant de Dieu sur la terre. Il arrive dans un bourg; il trouve tous les chrétiens prosternés sur son passage, la face contre terre, pour recevoir sa bénédiction. On le conduit à l'église au milieu des acclamations de la joie la plus vive et des sons d'une bruyante musique. Bientôt son catéchiste fait des informations pour connaître les désordres à réprimer, les scandales à détruire. Tout cela paraît, à la chrétienté toute entière, fort naturel et dans l'ordre. Les coupables, s'il y en a, sont amenés devant le père, se soumettent à la pénitence que méritent leurs fautes, reçoivent avec respect ses avis, et promettent en présence de tous les fidèles de changer de conduite. Les personnes en discorde, les mauvais ménages viennent également vider leurs différends aux pieds

de leur père, et se réconcilier publiquement en se soumettant pleinement à sa sentence. Ainsi la paix, l'union, la concorde marchent toujours avec le missionnaire, et répandent leurs bienfaits partout où il porte ses pas. Il est dans la réalité, et d'une manière visible, un ange de paix, le représentant de celui qui est appelé le Prince de la paix, *Princeps pacis*.

Nous avons d'autant plus d'espoir de gagner des Indiens à J.C., que la plupart des obstacles qui entravaient autrefois la propagation de l'évangile, ont à peu près disparu maintenant. Quelle horreur n'avait-on pas ici pour les Européens! Que de précautions devaient prendre nos anciens pères pour cacher leur origine! O combien de coutumes gênantes ne devaient-ils pas s'assujettir! Quelle abnégation d'eux-mêmes ne devaient-ils pas pratiquer dans le vêtement, la nourriture et l'ensemble de leurs actions. On en est effrayé quand on lit les Lettres édifiantes. Eh bien! ces préjugés se sont dissipés. Le titre d'Européen, du moins dans nos contrées, commence à être un titre de recommandation auprès de la plupart des Indiens. On est parfaitement libre de s'habiller comme on veut et presque de vivre à sauvage, pourvu qu'on ne touche pas au bœuf. Nos pères du sud chaussent le soulier européen. Nous-mêmes, nous ne ferons pas difficulté d'en faire autant, et même d'y ajouter des bas, quand il s'agira de visiter MM. les Anglais, ou quelque Indien distingué dans les villes. Nous pourrions, sans blesser personne, adopter la robe noire. Mais nous ne nous preserons pas de le faire. Elle serait trop dispendieuse et trop incommode dans un pays où la sueur coule sans cesse. L'anqui blanc ou jaune de nos anciens pères a toute la décence convenable, et il est bien plus en harmonie avec le climat et avec les ressources du missionnaire. Il ne coute que huit à dix francs, et se lave deux ou trois fois la semaine. Libre à nous encore de déposer la barbe, mais, tout bien considéré, il vaut mieux la garder que de se soumettre à la <u>hachette</u> du barbier. D'ailleurs avec l'anqui, sans barbe, nous serions presque des enfants. Et puis l'anqui et la barbe plaisent davantage aux payens, qui doivent être l'objet spécial de notre sollicitude.

Les Indiens sont essentiellement des hommes de routine. Dès qu'une coutume s'est introduite, ils sont obstinés à la conserver. Mais aussi, dès que la coutume a reçu quelque brèche, l'édifice tombe facilement. En conséquence, nous espérons voir s'évanouir certains usages contraires aux désirs de l'église, tel que celui de contracter des alliances entre proches parents, surtout entre cousins germains. C'était autrefois une loi générale de caste, et le St Siége avait cru devoir accorder des dispenses. Quelques chrétiens se sont mis au dessus de cet usage. Bientôt la cupidité a secondé l'impression de l'exemple. On voit maintenant un grand

nombre de cousins refuser la main de leurs cousines, parceque le parti n'est pas avantageux du côté de la fortune. Il arrive quelquefois que deux prétendants se présentent, l'un du troisième, l'autre du second degré. Celui-ci ne manque pas de s'autoriser de ce qu'il est le plus proche parent. Mais si son rival est plus fortuné, on laisse le plus proche parent crier à l'injustice. Il est encore bien des usages qui déplaisent au missionnaire, et qu'on verrait tomber facilement si la masse embrassait le christianisme; car ici, comme en Europe, et peut-être plus qu'en Europe, le respect humain exerce un grand empire.

Il nous arrive de temps en temps d'arracher au démon de l'idolâtrie quelques unes de ses malheureuses victimes. Le mois passé, j'ai baptisé onze payens de quinze à soixante ans. Il s'en présente quatre nouveaux aujourd'hui. L'un d'eux est un homme influent dans son bourg, et qui peut en attirer beaucoup d'autres. Je ne négligerai rien pour les instruire par moi-même ou par mon catéchiste. La moisson qui s'offre à nous est abondante. Pour faire tout le bien que la providence semble nous inviter à faire, il faudrait bien posséder la langue. En attendant, nous ne pouvons que recevoir ce que la divine miséricorde nous envoye. Nous pêchons à la ligne un poisson après l'autre. Bientôt, je l'espère, il nous sera donné de jeter nos filets en pleine mer, et de faire bonne capture. Puissent nos infidélités ne pas mettre obstacle aux desseins de Dieu.

Pour le présent, nous nous occupons principalement et presque uniquement des anciens chrétiens. Le genre de vie que nous menons a quelque chose de singulier. Sans poste fixe, nous ne faisons que courir d'une chrétienté à l'autre, restant huit, ou au plus douze jours dans chacune pour l'administrer. C'est presque la vie du juif errant. Quelle consolation quand nous pouvons au bout d'un mois ou de six semaines rencontrer un confrère! Nous passons un ou deux jours ensemble, et nous nous séparons ensuite, pleins d'un nouveau courage pour aller combattre des ennemis invisibles dans l'administration des paroisses, ou des ennemis trop visibles dans les tracasseries qu'on nous suscite sans cesse. Ces courses continuelles, qui nous font traverser dans tous les sens possibles une plaine de vingt à trente lieues, n'ont rien de bien agréable pour le voyageur. Les campagnes sont assez généralement comme des déserts arides et brûlants, où l'on ne voit de la verdure et de la fécondité qu'après la saison des pluies, qui les transforment en un étang continu. Pendant huit ou neuf mois de l'année tout est sec. Les voyages sont lents et pénibles à cause des ardeurs du soleil. Pour s'y soustraire, on part le soir et l'on tâche de faire quelquefois jusqu'à dix lieues avant le jour. Ces promenades ont alors quelque chose de piquant. Imaginez-vous un missionnaire vêtu comme

nous le sommes ici, d'un anqui ou tunique jaune, la tête affublée d'un cylindre orné d'un voile, s'avançant accompagné de deux ou trois chrétiens dans ces vastes déserts. Le plus profond silence règne partout. Si la lune vient éclairer sa marche, elle lui découvre une étendue comme infinie et uniforme. Si le besoin de prendre de la nourriture se fait sentir, on s'arrête où l'on se trouve, on tire ses provisions et l'on prend son modeste repas, sans autres témoins que les astres des cieux. On est au comble de ses vœux quand on trouve de l'eau dans le voisinage. Dernièrement, je m'étais mis en voyage au coucher du soleil. A onze heures de la nuit nous faisons halte pour nous restaurer, et en même temps pour donner du repos à nos chevaux. Mais nous ne trouvons pas d'eau dans le pays. Il faut envoyer bien loin pour en découvrir. Nous avions fait notre petit repas en attendant que l'eau vint. A minuit moins cinq minutes, elle n'était pas encore arrivée. Nous devions dire la Ste messe le lendemain. Nous offrons à Dieu notre sacrifice, bien résignés à souffrir la soif jusqu'au milieu du jour suivant. Dieu se contenta de la bonne volonté. A minuit moins trois minutes, arrive notre commissionnaire avec une cruche pleine d'une eau bourbeuse, à la vérité, mais qui nous parut excellente.

Je ne vous ai pas écrit dès que j'ai été informé de l'arrivée des pères Gury et Castanier. Je sais que Mgr l'a fait lui-même, et qu'il a bien voulu vous exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de voir grossir le petit bataillon qui combat sous l'étendard de J.C. Assurément, quelques expressions que j'employasse, je ne pourrais jamais vous exprimer toute la joie que je ressens en voyant accourir à notre secours ces deux généreux ouvriers. Dans quinze jours, les deux champions seront lancés dans l'arène. Au commencement, ils ne pourront guère être utiles à nos chrétiens qu'en disant la messe le dimanche. C'est déjà un grand avantage. Quand ils seront un peu faits à la langue et aux usages, ils mèneront le même genre de vie que nous. Je vais faire la visite de la mission et j'aurai la consolation de voir successivement tous nos pères. A mon retour, dans trois mois, je prendrai pour compagnon le père Castanier, laissant le P. Gury à Trichinopoly, où il secondera le P. Garnier dans tout ce que son zèle pour la gloire de Dieu lui fait entreprendre. Vous nous faites espérer deux nouveaux missionnaires pour l'année prochaine. Et moi, j'ai une toute autre espérance; c'est que Dieu qui voit notre position, aura déjà donné aux supérieurs la pensée et le moyen de nous en envoyer quatre ou six autres sur la fin de 1838, ou au commencement de 1839. Dans une de mes lettres précédentes, je disais que la mission de Madure exigeait quinze ou seize ouvriers infatigables. A mesure que je connais mieux ses besoins, loin de trouver ce nombre exagéré, je croirais plutôt devoir l'augmenter. Je n'in-

siste pas là dessus, parceque mes confrères vous ont déja écrit à ce propos.

Je vous ai dit quelque chose de la nécessité où nous étions de bâtir des églises centrales. Mon jugement sur cet objet est plus décidé que jamais. Mgr de Drusipare m'y a plusieurs fois engagé, et il a eu l'extrême bonté de m'offrir des avances proportionnées à ses moyens. Tous nos pères ne cessent de m'y pousser. J'ai différé jusqu'à présent, parceque je conservais une lueur d'espérance de voir arriver quelque accommodement ou quelque décret favorable. le contraire a eu lieu. J'ai donc cru devoir bâtir une église. J'en ai confié le soin à un entrepreneur. On construit déja le choeur. Il aura quinze pieds de largeur, dix huit de longueur et dix huit de hauteur, à compter jusqu'à la voûte, prix, mille francs. Cela fait, nous ajouterons le corps de l'église selon nos facultés. Douze palmiers, hauts de dix huit pieds, en formeront les colonnes. Elles supporteront un misérable toit à la manière du pays. Deux murs de terre fermeront les deux côtés, et une jolie façade en briques donnera, je l'espère, à notre bâtiment, un air de propreté, et presque de magnificence. C'est tout ce qu'il nous faut pour le moment. Que n'avons-nous trois ou quatre églises semblables, de trois à cinq mille francs chacune! Dans la suite, les chrétiens eux-mêmes contribueront à les achever et à les orner d'une manière convenable. Ces églises centrales ne nous dispensent pas de faire élever, comme je l'ai indiqué ailleurs, des chapelles en plusieurs endroits éloignés. Mais là, il suffit de donner quelque faible somme pour mettre l'ouvrage en train. Les chrétiens font le reste sans dépense.

Si la providence nous eût mis en possession de l'ancienne église de nos pères à Madure, il nous eût bien fallu trouver de plus grandes ressources pour la restaurer, ou plutôt pour la rebâtir. L'église et le presbytère tombent en ruines. Mais s'il nous était permis d'y rentrer, nous devrions le faire à tout prix. Cette démarche produirait un effet moral qui aurait pour la religion les plus heureuses conséquences. Malheureusement l'ennemi du salut a réussi à nous en fermer l'entrée. Il faudra peut-être former un établissement quelconque dans cette ancienne capitale de la province. Dès notre entrée dans la mission, on me proposait d'y acheter du terrain. Il eût fallu commencer par épuiser nos ressources. Je refusai. Qu'est-il arrivé? On a si bien su profiter de notre absence, qu'à présent notre parti y est complètement ruiné. On me sollicite vivement d'y remédier en y établissant quelque chapelle, quelque modique habitation. Nous sommes obligés d'aller quelquefois à Madure pour traiter de nos affaires avec les magistrats. Il nous y faut un pied à terre. Mr Méhay s'y trouve pour cette raison depuis trois semaines. Pas de position plus embarrassante. Il loge dans un bangala public, espèce d'hotellerie des

voyageurs, dont la règle est de ne donner asile que trois jours de suite. Il est donc exposé à tout moment, à l'affront de se voir chassé, sans avoir où se retirer. Des voyageurs se sont présentés plus d'une fois, et ils ont eu assez de politesse pour partager la chambre avec lui, sans exiger qu'il l'abandonnât entièrement. Dans un cas cependant il s'est vu obligé à la céder tout à fait, et tout malade qu'il était, de se retirer sous un escalier.

Vous semblez vous étonner que je demande du beau, et dans un sens du magnifique pour cette mission. C'est qu'il faut dans ce pays du grandiose, et plus que je ne l'aurais cru. J'y étais si peu préparé, que c'est là le seul point où j'ai eu quelque peine à entrer dans les vues de Mgr de Drusipare, qui me paraissaient d'abord être bien à la grande, mais qui, dans le fait, ne sont que très médiocres en comparaison de la pompe des missionnaires Anglais catholiques. Je ne connaissais pas encore le caractère Indien. Il faut frapper ses sens et y exciter de vives impressions, si l'on veut parvenir jusqu'à l'âme. Quelle magnificence n'étale pas l'idolâtrie dans la plupart de ses pagodes, dans ses fêtes, dans le nombre de ses ministres, dans tout son culte extérieur? Voilà ce qui retient, ce qui captive les Indiens. Oh! si l'on pouvait donner à la vérité quelque chose de ce charme si puissant dont s'entoure l'erreur! Ne craignez pas qu'en tout ce qui tient au culte extérieur, nous allions contre l'usage de nos anciens pères. Nous pouvons décupler, centupler la richesse de nos sacristies, sans approcher des leurs. Le beau, le brillant que nous demandons, n'est pas destiné à la chapelle ambulante du missionnaire, rien de plus simple que celle-ci, mais à la célébration des fêtes. J'observe de plus, que nous sommes les seuls pasteurs de l'église dans ce pays, et par conséquent, si l'église a besoin de quelque extérieur pour frapper les yeux des gentils, et réveiller même les anciens chrétiens, elle ne peut l'avoir que par nous. Quelques beaux ornements en soie brochée d'or avec une belle bosse au milieu, représentant le St Sacrement, le St Esprit un pélican, ou autre chose, plutôt qu'un agneau, nous viendraient fort à propos. Je ne forme pas d'autres demandes, parceque je n'ai pas encore vu les effets apportés par nos deux pères, et que je présume que votre charité m'aura peu laissé à désirer.

Le beau qu'on peut nous apporter a déja sa destination. Le P. Martin vient d'obtenir la grande église de Tutucurin, endroit considérable sur la côte de la pêcherie. Cette église possède encore des vases sacrés bien précieux, mais elle n'a plus que quelques lambeaux des riches ornements des anciens missionnaires. Si le P. Martin eût pu se produire avec un ornement de prix, et tel que je les demandais pour célébrer nos fêtes, tous les chrétiens du pays eussent été ravis, transportés, et pour jamais

attachés à la mission et aux missionnaires. Voici un fait, qui vous fera juger du pouvoir qu'a la magnificence du culte catholique. Nous nous trouvions ces jours passés à Trichinopoly en face des schismatiques, qui sont dans l'usage de faire une grande fête, où les chrétiens de la ville et des environs courent avec une sorte de fureur. On y voyait, certaines années, vingt mille chrétiens, et quelquefois même un plus grand nombre. Nous avons prévu que la foule se porterait encore ici cette année; car chez les Indiens la coutume fait loi. Nous avons donc célébré notre fête avec tout l'éclat possible. Il ne nous manquait qu'une église; nous avions de quoi l'orner. Nous avons fait paraître dans la modeste chapelle au toit de feuillage, bâtie par le P. Garnier, nos chandeliers vernissés, avec la belle croix, la lampe, un encensoir argenté, quelques fleurs brillantes, telles qu'on les fait si bien en France, et les décorations dont votre charité nous avait déjà pourvus. Ajouter-y quelques statues faites par des charpentiers du pays, qui disparaissaient avec grâce sous les ornements. Tout le monde a été émerveillé. Les chrétiens même qui s'étaient laissés surprendre par les schismatiques, accouraient dans notre église. Ils se disaient ensuite les uns aux autres: As-tu vu? Voilà où l'on fait de belles fêtes. Pourquoi resterions-nous encore dans nos églises? — Un grand nombre se rallie à l'unité catholique. Beaucoup d'autres sont ébranlés. Nous espérons que la visite de Mgr portera le dernier coup au schisme.

Je suis très sensible au bon souvenir du Père M... Il témoigne avoir à cœur l'intérêt de la science. J'entre tout à fait dans ses vues. On pourra faire quelque chose, mais il faut du monde, des établissements dans les villes, du temps et de la patience. Un cabinet de physique passablement monté, des instruments d'astronomie, une langue bien souple et bien exercée dans le Tamoul, nous feraient passer pour des savants du nord. Nous verrions accourir les savants Indiens, car ils sont très curieux. Ils nous communiqueraient leurs idées, leurs connaissances: par eux, nous pourrions peut-être ajouter quelque chose à la science, et vous instruire de nos découvertes. Tout cela entre certainement dans nos plans. Mais pour le présent, nous sommes obligés de cultiver les arbres qui produisent du fruit, plutôt que ceux qui ne donnent qu'une belle verdure et de belles fleurs. Le temps viendra de penser aux uns et aux autres.

La providence elle-même semble nous indiquer que nous pourrons un jour nous occuper de science. Quand le moment d'en profiter sera venu, nous entrerons volontiers dans ses vues. Un gourou de distinction, qui a reçu de ses ancêtres le sacerdoce Indien, qui se transmet

comme par succession dans sa famille depuis plusieurs siècles, a été touché de la grâce et a senti le vide de la doctrine dont ses pareils bercent les peuples de ce pays. Il a cherché de bonne foi la vérité chez les protestants, qui l'ont bien reçu et qui lui ont communiqué avec empressement leur science religieuse. Ce mélange d'enseignements divins et d'inventions humaines que lui présentaient ceux qui n'ont pour règle de foi que la parole de Dieu défigurée par leurs interprétations arbitraires et souvent contradictoires, n'a pu satisfaire une âme affamée de la vérité. Il s'est adressé à la religion catholique, il a écouté avec docilité sa doctrine simple et invariable. Il a trouvé en elle ce caractère qui lui est propre de toucher les cœurs, de les pénétrer, de les convertir, de rassasier l'âme et que le Roi Prophète lui avait reconnu : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* (Ps. 18. 8) Il l'a donc embrassée cette religion sainte, et avec tant de générosité qu'il a quitté ses biens, ses parents, les revenus considérables de sa pagode et l'état de distinction dont il jouissait, en un mot tout ce qui pouvait mettre obstacle à la résolution où il est de vivre en vrai chrétien. Il demande instamment le baptême. Il est assez instruit, et je ne doute point de ses dispositions. Je n'ose cependant lui accorder cette grâce avant de lui voir un moyen assuré d'existence, d'autant plus que sa femme et ses deux enfants sont décidés à suivre son exemple et à embrasser la religion chrétienne. Quand je lui représente l'obligation où il est de prendre soin d'eux il me répond que dès qu'il aura reçu le baptême, il n'aura plus rien à désirer, et qu'il est prêt à tendre la main et à se nourrir avec sa famille du fruit de la charité des fidèles. J'espère lui procurer un meilleur sort, et en tirer un parti plus avantageux à la religion. Il passe pour savoir très bien le Sanscrit, et diverses autres langues Indiennes. Je le soutiendrai pour le présent de quelque aumône que je lui ferai, et dont les âmes zélées pour la cause de Dieu me dédommageront amplement. Dans une année ou deux, j'espère pouvoir étudier le sanscrit. Il me sera très utile alors, et par son moyen je pourrai découvrir quelque chose des sciences de ces peuples. Puissions-nous prochainement nous occuper, comme nos anciens pères, de tels objets, et, comme eux encore, faire servir les connaissances humaines à la gloire de Dieu.

Les autres missionnaires travaillent avec courage et constance dans leurs missions. Le P. Garnier a couru un danger sur la fin de l'année qui vient de s'écouler. Il allait visiter une école qu'il avait établie depuis peu. Un homme, chargé d'un mauvais message, le suivait. Il a pénétré jusque dans la cabane qui sert d'école. Dès qu'il a vu le père de plus près, il s'est prosterné, et il est ensuite reparti sans mot dire. Interrogé sur une manière d'agir si singulière, il a répondu : A la vue de ce prêtre, j'ai cru découvrir N. S. J. C., j'ai tremblé. Ce malheureux venait dans le dessein de poi-

garder le pauvre père. Espérons que le Seigneur ne permettra pas que la mission de Maduré soit privée d'un ouvrier qui lui est si nécessaire. Après tout, il est le maître; notre vie est entre ses mains; et si notre sang, en arrosant cette chrétienté renaissante, pouvait produire une récolte abondante, ah! que nous le verserions volontiers pour son amour et pour l'amour de nos chers Indiens!

Je crois n'avoir rien omis de ce que la mission du Maduré pouvait avoir d'intéressant pour vous. Il ne me reste plus, mon R.P. qu'à vous offrir les coeurs et l'expression des sentiments des missionnaires. Plus nous sommes secoués par la tempête, plus nous nous tenons étroitement unis à la Compagnie qui fait notre consolation et notre force. C'est des prières de tant de frères que nous attendons nos succès, et l'heureuse issue de la lutte terrible dans laquelle nous sommes engagés. Veuillez leur offrir le témoignage de notre reconnaissance et de notre sincère attachement; et me croire vous-même pour la vie etc.

J. Bertrand S.j.

(18e Lettre)

Lettre

Du P. Castanier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un père de la même Compie.

Pondichéry, 15 Fevrier 1839.

Mon R. P.
P. C.

Il est inutile de vous dire avec quelle charité nous avons été reçus à Pondichéry. Les sentiments d'estime et d'affection dont Mgr de Drusipare veut bien nous honorer, vous sont assez connus. Je savais aussi, avant d'avoir vu ce vénérable Prélat, ce que je pouvais espérer de sa bonté. Cependant je ne crains pas de dire que la réalité surpasse encore l'idée que nous en avaient donné les lettres du R. P. Bertrand. C'est un ami, un père qui est aux petits soins. Tout est prévu, tout est ordonné; et l'on est étonné de se voir pourvu de tout sans qu'on s'en soit mis en peine. Puissions-nous, en travaillant sous ses ordres, satisfaire pleinement son zèle dans le vaste pays que le St Siége a confié à ses soins.

Monseigneur m'a parlé souvent de la mission. Le manque d'ouvriers apostoliques s'y fait sentir bien vivement. Nos pères ne peuvent y suffire. S'ils s'éloignent d'un endroit qu'ils avaient conquis avec peine, et qu'ils sont obligés de quitter pour voler au secours des chrétientés que des loups ravisseurs voudraient dévorer, ils perdent leur première conquête, ou ils ne la trouvent plus dans l'état où ils l'avaient laissée. Quoi de plus propre à décourager leur zèle et à déconcerter toutes leurs mesures! De nouveaux ouvriers sont donc absolument nécessaires. Mgr désirerait que le premier envoi fût de quatre. Deux resteraient quelque temps à Pondichery, où ils apprendraient la langue, et les deux autres iraient rejoindre nos pères.

Le sentiment de Mgr est aussi qu'il faut bâtir des églises. D'abord il avait jugé qu'au lieu d'en élever dans les endroits où les prêtres de Goa en avaient, il était dans l'ordre de se rapprocher d'eux, de les inviter à travailler de concert pour la même cause et sous la même autorité, celle du St Père. Mgr voyait que bâtir tout de suite de nouvelles églises, c'était en quelque sorte leur dire de garder les leurs, et de les administrer comme ils l'entendraient. Il lui semblait que, d'un côté, il y avait quelque espoir de gagner ces prêtres, et de l'autre, que, tant qu'ils seraient dans des églises à part, ils auraient un certain nombre de partisans, qui formeraient une scission funeste à la légitime juridiction. Les choses ne sont maintenant que trop claires. Parmi ces prêtres de Goa, répandus dans la mission qui nous est confiée sous l'autorité de Mgr de Drusipare, il n'en est que trop qui ont refusé de recevoir le Bref Multa praeclarè. Ils sont contumaces. Nul espoir de les gagner. En attendant il est urgent que nos Pères bâtissent des églises. Il faut des lieux de ralliement pour les chrétiens qui se sont soumis à eux. Des églises sont nécessaires pour administrer les chrétientés. Si nos pères n'avaient pas des églises, les chrétiens du pays ne comprendraient pas + comment + ils peuvent posséder la véritable autorité. Peu à peu ils abandonneraient leur parti, pour se joindre à celui du schisme. Hélas! on a eu déjà à déplorer la défection de quelques familles catholiques. Elles sont devenues protestantes, et elles ont dit au P. Garnier qu'elles ne rentreraient dans le sein de l'église que lorsqu'on leur aurait prouvé qu'elles étaient dans une mauvaise voie. Si, du moins, un tel langage était sincère, et non point une défaite!

On réclamerait en vain auprès du gouvernement pour faire rendre aux catholiques les églises bâties par les catholiques. Il a pour maxime de ne pas entrer dans les querelles de juridiction, et de laisser les églises à ceux qui les occupent. Un magistrat devant lequel la cause avait été portée, a déclaré que, dans sa province, elles resteraient aux prêtres de Goa, qui refusent d'acquiescer aux dispositions du St Siége. Nos pères n'avaient, hélas, en cette province que des masures de terre. Depuis la nativité de N.S. un ordre rigoureux les

en a dépouillés, et le jour même de Noël, le 24 décembre de l'année qui vient de s'écouler, le R. P. Supérieur, en recevant cette nouvelle à onze heures trois quarts du soir, put dire en son nom et au nom de ses confrères, que dans ces églises il n'y avait point place pour eux; *non erat eis locus*. Dès lors, leurs églises sont des pandels, c.a.d. des toits en feuilles, soutenus sur quatre pieux. Le R. P. Supérieur veut en appeler de ce jugement. Aura-t-il quelque succès? Je l'ignore.

Le P. Garnier vient d'échouer à Trichinopoly dans une affaire très importante, que son zèle lui avait fait entreprendre. Il désirait depuis longtemps occuper l'église d'Aour bâtie, presque aux portes de Trichinopoly, par le célèbre P. Bouchet. Il s'était présenté chez le Résident Anglais et lui avait exposé ses raisons. Celui-ci l'avait parfaitement accueilli, lui avait promis des lettres de recommandation pour le Rajah. Il avait même porté l'honnêteté jusqu'à l'accompagner chez ce prince. Le Rajah n'avait pas manqué de faire les cérémonies accoutumées lorsqu'on reçoit un grand personnage. Après avoir chargé le Père de fleurs et de parfums, il lui avait demandé quel était l'objet de sa visite? Le missionnaire avait répondu, qu'il le suppliait de lui accorder l'église d'Aour, que les chrétiens réclamaient. Le roi lui accorde avec bonté sa demande, et lui fait délivrer un permis qui l'autorise à administrer l'église d'Aour. Le père se présente à cette église. Il y est reçu en ennemi. A son instance le magistrat et le Rajah donnent d'abord une réponse confirmative du premier ordre. On ne se rend pas pour cela; et bientôt le P. Garnier est obligé de se retirer, sur ce que le Résident et le Rajah déclaraient qu'ils ne se mêlaient plus de cette affaire. Il est bien triste qu'une méprise ait été cause de ce changement de dispositions dans ces deux grands personnages. Le P. Garnier avait cru convenable, (d'après l'usage du pays, qui ne veut pas qu'on paraisse les mains vides devant les grands) d'offrir au Rajah un collier de perles. Le Résident le prit pour un chapelet. Voilà ce qui l'a déterminé à discontinuer ses bons offices. L'ordre n'a pas été révoqué; seulement on refuse de l'appuyer et d'en exiger l'exécution. Une telle pièce peut être de quelque utilité à nos pères pour l'administration du district d'Aour, très vaste et abandonné depuis longtemps.

Nous attendons, le P. Gury et moi, une lettre du R. P. Bertrand pour aller rejoindre le P. Garnier à Trichinopoly. Mgr pense que notre présence en ce lieu ranimera les Chrétiens et donnera moyen au P. Garnier de faire des excursions dans les environs. En attendant de pouvoir en faire autant nous mêmes, nous nous appliquerons sérieusement à à étudier la langue.

Monseigneur se propose de parcourir, après Pâques, toute l'étendue de

notre mission, pour donner la confirmation aux chrétiens que nos pères auront disposés. Sa visite répandra sans doute de grandes bénédictions, et reveillera la foi dans bien des coeurs. Joignez-vous à nous pour obtenir du ciel de nouvelles faveurs surdes chrétientés qui ont le plus grand besoin de prières.

Je suis etc

Castanier S. J.

(19e lettre)

Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Cottahcadou, 28 mars 1839.

Mon R. P.
P. C.

Dans mes lettres précédentes, j'ai tâché de vous donner une idée des pays où nous nous trouvons, sous le rapport physique comme sous le rapport moral. Le sujet est vaste; je suis bien loin de l'avoir épuisé. Souffrez que j'y revienne aujourd'hui. Si mes observations vous sont agréables, si elles le sont aux personnes qui s'intéressent à la propagation du royaume de J. C., je me saurai bon gré d'avoir employé mes petits loisirs à les rédiger.

Ce pays n'offre rien de bien remarquable à l'observateur. Tous les sites se ressemblent. Point de montagnes, point de changement d'horizon. Figurez-vous une vaste plaine qui se développe à perte de vue sous un ciel brûlant: Voila le Tanjaour, le Maravas et une partie du Maduré. Point de fleuves, du moins pendant huit mois. On rencontre partout, il est vrai, le lit des grands torrents qui ne se remplissent qu'aux mois de juin, juillet et août, époque des pluies dans les montagnes de l'ouest. De ces montagnes s'élancent alors, à travers tout ce pays de vastes courants d'eau, qui forment des fleuves très larges, sortent de leur lit et couvrent les campagnes d'une eau bourbeuse qui féconde les champs, comme le Nil en Egypte. Ces débordements ont le sort des choses violentes; ils durent peu. Au bout de quinze ou vingt jours, les eaux se retirent, rentrent dans leur lit, et tarissent promptement. Aux mois de janvier, février, mars, avril, mai, tout est ici d'une sécheresse affreuse. C'est le

moment des grandes chaleurs pour la partie orientale de l'Inde. Dans l'ouest, le pays est en tout temps plus agréable. La vue s'y repose avec charme sur le revers des montagnes des Gates. Au pied de ces montagnes la campagne est variée; mais elle n'est pas comparable à nos vallées du Vivarais, et moins encore aux beaux sites de la Suisse.

Les habitations des Indiens n'ont rien de recherché. Les riches comme les pauvres se logent dans des cabanes de terre couvertes de feuilles de palmier. Ces cabanes sont fort basses et n'ont ordinairement pas de fenêtres. Les maisons des Brahmes un peu riches ont cependant quelque chose de mieux. Elles sont construites en briques, et entourées de colonnes en bois, ou en briques revêtues de plâtre. Ces colonnes, quoique petites, donnent un air d'aisance à ces habitations. Du reste, rien de grand, rien de majestueux; tout se borne à un rez-de-chaussée de six à dix pieds d'élévation. Les grandes villes de la partie sud, où nous nous trouvons, ne sont guère mieux bâties. On trouve cependant depuis le Cavery jusqu'au cap Comorin quelques édifices remarquables. Ce sont des forteresses élevées jadis par les Nabads Turcs et par les Rajahs du pays. Ces forteresses étaient importantes autrefois. Elles n'avaient ordinairement qu'une porte flanquée de deux bastions, avec une demi-lune en avant. Elles étaient entourées d'un large fossé, couronné d'un petit mur sur le glacis. Ce mur est dentelé à la partie supérieure, à la façon des constructions des Maures. La grande muraille de la forteresse était aussi terminée par des créneaux semblables. J'ai vu plusieurs de ces forteresses encore en bon état. Les Anglais en ont détruit un grand nombre; ils n'ont conservé que celles qui par leur position peu avantageuse n'offraient point de ressource à qui voudrait exciter des troubles. Ils en ont fortifié à l'européenne un certain nombre d'autres et y ont établi des garnisons. Ainsi occupent-ils celles de Tanjaour, de Trichinopoly, de Maduré de Pallamcottah, etc.

Ces forteresses ressemblent assez les palais des anciens Nabads. Ils sont très vastes et entourés d'une haute muraille. La construction du palais est dans le style mauresque. Il est orné de tourelles à jour et de festons à la partie supérieure. Les portes et les fenêtres se terminent en ogive. Tous ces palais sont en fort mauvais état. Les nouveaux maitres du pays, peu jaloux de conserver les monuments qui rappellent le souvenir des anciens, les laissent tomber en ruines. Les habitations des Rajahs actuels sont bien plus modestes. Ils visent plus à l'agréable qu'au grandiose. Leurs demeures sont retirées, entourées de bonnes murailles et inaccessibles aux profanes. Elles sont bien dans l'intérieur, à ce que l'on dit. J'ai visité le palais du Rajah de Tandaman, mais je n'y ai rien vu de bien intéressant.

Les pagodes sont belles de loin, et elles offrent à l'oeil quelque chose de

colossal et de majestueux. Mais il ne faut pas examiner le détail de l'architecture. L'Indien est communément si grossier, qu'il lui faut quelque chose de grand et de lourd. S'il parvient à exécuter un ouvrage de ce genre, il admire, et dit tout content de lui même: Voilà qui est beau! Mais il n'est pas capable de saisir et d'apprécier les beautés de détail. Ainsi point d'ordre, point de règle dans la construction des pagodes. La pyramide qui surmonte la porte d'entrée est ordinairement très élevée et de forme gigantesque. C'est une belle masse carrée, qui se termine en pointe. Les quatre faces sont ornées de petites colonnes et de demi-reliefs, tous plus bizarres les uns que les autres. Cependant, vus à certaine distance, ces ouvrages barbares causent de l'étonnement. L'intérieur des pagodes n'est curieux que par un immense bassin de forme quadrangulaire. C'est dans ce bassin que les Brahmes et les dévots idolâtres viennent se baigner et se purifier de leurs souillures. Les statues des faux dieux sont en pierre, d'une forme monstrueuse et ridicule. Les idolâtres ne font pas grande attention à ces dieux. Dans leurs fêtes, ils ne songent qu'à bien manger et à se réjouir. Le feu d'artifice, le grand char, les décorations du pandel, attirent beaucoup plus leurs yeux et leur esprit que la statue de la pagode. Je ne connais pas encore assez la religion des gentils pour en parler.

L'Indien, quant au moral, est un peuple dont on pourrait tirer bon parti. Malheureusement l'ignorance et la superstition le perdent. Ainsi nos chrétiens qui vivent dans l'intérieur du pays, ne craindraient pas d'entrer en parallèle avec nos cultivateurs de France, s'ils étaient un peu mieux instruits. Ce défaut d'instruction fait qu'on doit agir avec eux comme avec des enfants. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que, dans leur ignorance, ils ont une forte dose d'orgueil. Il ne convient pas de disputer avec eux; on ne gagnerait pas. Lorsqu'ils ne veulent pas se rendre à la raison, il faut se retirer gravement, sans mot dire. Ils font leurs réflexions et finissent par se rendre. Les Indiens sont très curieux de voir des Européens, je parle surtout des chrétiens. Ils leur font cent fois les mêmes questions. Votre pays est-il bien éloigné? - Combien faut-il de jours pour y arriver? - Quand je réponds qu'on fait un grand détour pour venir dans l'Inde, ils ne manquent pas de dire: Et pourquoi ne pas aller tout droit? Les moindres particularités les étonnent. - Les Anglais sont-ils de la même caste que les Français? Contractent-ils des alliances ensemble? La ville de Rome est-elle bien éloignée de la France? - Avez-vous vu le Pape? Comment est-il fait? - De quelle caste? - Dernièrement je disais que le Pape était roi d'un pays assez grand, et qu'il avait au moins quinze cottey ou villes. Cette nouvelle les surprit beaucoup. Leur admiration fut au comble lorsque je leur appris que le Pape avait dix mille cipayes ou soldats. - Ils n'ont aucune idée de l'Europe. Y a-t-il des gentils

en Europe, disent-ils? y a-t-il des hommes noirs? – Non. – A cette nouvelle, ils se mettent la main sur la bouche, se regardent et rient d'étonnement. Ils ne peuvent pas comprendre ce que c'est que l'hyver. N'ayant jamais vu de neige, ils ne sauraient concevoir ce que c'est. Ils ne comprennent pas mieux comment on peut vivre quatre ou cinq mois sans sortir des maisons, comme font nos habitants des montagnes. Les Indiens ne font aucune provision. Ils vivent du jour au jour. La terre donne sans cesse de nouvelles productions et fournit aux besoins journaliers; de sorte qu'ils sont comme hors d'eux mêmes quand ils apprennent qu'en Europe on ramasse du foin pour les bestiaux, des fruits, des légumes etc. Ils se font alors une idée gigantesque de nos maisons. Mais ce qu'ils ne veulent pas croire, c'est qu'en France on vit sans manger de riz. Et comment peut-on faire, demandent-ils? ne meurt-on pas de faim? – Les Indiens, privés de tamarin, ne sauraient passer huit jours sans tomber malades. Ils savent qu'en Europe nous n'en avons presque pas et ils ne peuvent s'imaginer quelles drogues nos cuisiniers employent pour donner du goût et de la saveur aux aliments. – Vous le voyez pas ces détails, le peuple de l'Inde est un peuple d'enfants. Mais ces enfants sont un peu orgueilleux. Quoiqu'ils commencent à croire à la supériorité des Européens, sous quelques rapports, ils ne veulent rien rabattre de leurs préjugés de caste et de naissance.

L'Inde est un pays où la civilisation fait tous les jours de nouveaux progrès. Les Anglais, en conservant les lois et les anciens usages, y ont introduit un système d'administration à l'européenne, et ils ont donné une forme régulière au gouvernement. Ainsi, dans la grande présidence de Madras, qui comprend tout le sud de la presqu'île, il y a 1° un président, ou gouverneur général; 2° des collecteurs; 3° des officiers subalternes; 4° des généraux de divisions militaires; 5° des directeurs de postes; 6° des directeurs de douanes. – Le gouverneur général réside toujours dans la capitale de la présidence. Il a entre les mains la suprême autorité, mais il ne peut pas agir sans son conseil. Il est nommé par la cour des directeurs à Londres. Les collecteurs sont des espèces de préfets; ils ont sous eux des sous-collecteurs. Le 1er collecteur donne les ordres et veille à l'exécution des lois. Il est chargé de la levée des deniers publics. Il doit présider à l'entretien des routes et des ouvrages publics, entendre les réclamations, recevoir les pétitions, et les approuver, s'il y a lieu. Les sous-collecteurs remplissent à peu près les mêmes devoirs, mais dans un cercle moins étendu. Dans chaque district, ou collectorat, il y a huit ou dix officiers indigènes, appelés Chasilden. Ce sont des espèces de juges de paix. Leur canton se nomme Calook. Toutes les petites affaires se portent à leur tribunal. En outre, il y a des Amina, ou lieutenants de police. Tous ces officiers

choisis parmi les Indiens, sont établis pour maintenir l'ordre et faire exécuter les lois ils ont à leur disposition des pions ou agents de police. Dans chaque bourgade il y a un Canakapoullery (*enfant du compte*), espèce de percepteur, chargé de la levée du tribut. Chaque mois il présente ses comptes, et verse son argent dans la caisse du Chasilden. Le Chasilden montre aussi son état de finances au souscollecteur.

Les Indiens, qui n'entendent pas grand chose à ce système d'administration, éminemment financière, ont de plus leurs chefs dans chaque bourgade. C'est ce chef appelé Cariakaren, ou Ambulakaren, (*l'homme d'affaires, qui veille au bon ordre*), vide les différents, décide de tout, et préside aux réunions. Tout cela se fait sans la participation des Anglais, qui ne se mêlent pas de tous ces détails. Lorsque nous arrivons dans une bourgade, c'est le Cariakaren qui doit nous fournir du riz, du poivre, du piment, du lait. Il donne ordre aux parias de l'endroit de venir battre le tambourin autour de l'église. Il fait le factotum et l'important tant qu'il peut. Lorsque le Cariakaren est bon, le missionnaire n'est pas mal traité, mais lorsqu'il est maussade, hargneux, ou sauvage, ce qui n'est pas rare, le pauvre missionnaire est obligé de jeûner, quelquefois jusqu'à minuit Dans chaque collectorat, il y a trois ou quatre petites cours et une cour d'appel dite cour provinciale, ou de circuit. Les juges sont tous Anglais. Les employés, les subalternes sont des Indiens, ou des créoles, qui tous écrivent et parlent assez bien l'Anglais. De plus, il y a une foule d'autres petits juges indigènes établis sur tous les points, et chargés d'examiner les nombreuses affaires qui se portent à leurs tribunaux. Cette nuée de petits juges trouve de quoi s'occuper, vu la fureur des Indiens pour la chicane.

Il reste encore dans l'Inde un grand nombre de petits rois. Les Anglais, en leur conservant le nom de Rajahs, ne leur en laissent pas l'autorité. Ces Rajahs sont entourés du brillant extérieur de la dignité royale. Ils ont des troupes à pied et à cheval, des palais, des villes, une capitale, mais ils ne peuvent rien entreprendre d'important sans l'agrément du Résident. La plupart n'entrent pour rien dans la levée des impôts, ils reçoivent des pensions de la Compagnie des Indes. Ainsi celui de Tanjaour touche cinquante mille roupies (*cent cinquante mille francs*) somme assez considérable, mais il est obligé de faire toutes les dépenses de la ville de Tanjaour, de payer ses gardes, ses ministres, ses employés etc. Les Nabads Musulmans ont tous été détruits et renfermés dans des villes ou des citadelles qui leur servent de prison.

On a prétendu faire une belle découverte dans les écoles à la Lancastre. Eh bien, depuis plusieurs siècles, toutes les écoles, dans l'Inde, sont des écoles mutuelles, en tout semblables à celles d'Europe. Ici les enfants apprennent à lire en formant des caractères sur le sable. Ils apprennent tout en chantant.

Un d'eux prononce deux ou trois mots, et tous les autres les répètent à haute voix et en mesure. Rien de plus curieux que ces écoles. Ceux qui en ont importé le mode en Europe devraient faire honneur de l'invention au pays qui le connaissait avant eux. Pour lire et pour écrire, on se sert ici d'oles, ou feuilles de palmier. On trace les caractères avec un stylet de fer. Les Indiens le font avec une dextérité et une vitesse qu'il est impossible aux européens d'imiter. Les gentils, les Brahmes surtout, se farcissent la tête des aventures bizarres de leurs dieux. Ils étudient aussi les différentes langues du pays, l'Indoustani, le Canara, le Télingan etc. Dans les villes, on en trouve qui savent l'Anglais, et qui lisent des ouvrages écrits en cette langue. Mais les connaissances dont je viens de parler sont le propre des savants. L'instruction du commun des Indiens se borne à bien peu de chose. Pour nos chrétiens en particulier, ils apprennent les prières et le petit catéchisme. Le missionnaire, ou son catéchiste le leur explique; et alors ils possèdent réellement tout ce qu'il faut savoir pour arriver à la fin que Dieu s'est proposé en nous créant. Ce n'est pas cependant que la science de tous nos chrétiens se borne là. J'en ai rencontré de bien instruits dans les mystères de la religion. Ils avaient acquis cette instruction par la lecture journalière des sermons des anciens Jésuites. Dans chaque bourgade chrétienne, on trouve une copie de ces sermons. Il y en a pour tous les jours de l'année. De plus, ces anciens pères avaient traduit les légendes du bréviaire, et y avaient ajouté de petites gloses Ils avaient encore composé une multitude d'autres ouvrages pieux et instructifs, qui tous sont entre les mains des chrétiens. De sorte que ceux qui sont zélés pour leur salut finissent par s'instruire d'une manière plus que suffisante.

Il est des personnes qui semblent convaincues que les efforts des missionnaires pour gagner les idolâtres de ce pays, seront tout à fait inutiles que ces peuples sont sourds à la voix de Dieu, et qu'il faut renoncer à faire de nouvelles conversions. Il n'y a plus, j'en conviens, cet enthousiasme que l'on remarquait ici il y a cent ans et deux cents ans. La raison en est claire. Après la suppression de la Compagnie, les prêtres des missions étrangères, n'étant pas assez nombreux pour se charger de toutes les chrétientés, une partie des pays chrétiens fut abandonnée; une autre partie tomba au pouvoir de quelques prêtres indigènes, élevés à la hâte au sacerdoce pour remplir le vide que laissait l'éloignement des européens. Je sais que parmi les prêtres de Goa, il y a toujours eu, et qu'il y a encore maintenant des personnes d'un grand mérite; mais on peut le dire, puisque la chose est patente, puisqu'actuellement quelques ecclésiastiques de ce pays ont levé l'étendard contre le St Siége, ils n'ont pas tous été et ne sont pas encore tous dignes de leur profession. A l'époque où il fallait con-

soler et dédommager les nouveaux chrétiens de la perte qu'ils venaient de faire quand on leur enleva leurs missionnaires, on en vit quelques uns heurter de front tous les préjugés, et tenir une conduite diamétralement opposée à celle de leurs prédécesseurs. Trouvant trop gênant de s'assujétir aux usages des Malabares de caste, ils se mirent à vivre à leur gré. On les vit donc faire usage de tous les aliments sans distinction, se chausser à l'européenne etc. Tous ces manques d'égards pour les usages Indiens, indisposèrent au dernier point les gens de caste. Dèslors un grand nombre d'entr'eux retournèrent à la gentilité. Dèslors il n'y eut plus de conversions, ou du moins elles devinrent fort rares. Les gentils voyant des chrétientés entièrement abandonnées, d'autres cultivées par des missionnaires Indiens, dont les manières et les habitudes les choquaient, s'éloignèrent de la religion des chrétiens, qu'ils regardaient comme la religion des Parias exclusivement. Les missionnaires de Pondichéry rendirent pendant ce temps là de très grands services à la religion, partout où ils pénétrèrent. Malheureusement ils ne purent s'emparer des missions du sud. Au nord et à l'ouest de Pondichéry ils ont soutenu la religion. Ils la propagent encore avec le plus grand succès, aujourd'hui qu'ils sont plus nombreux, dans tout l'ouest et au nord de la présidence de Madras. Il ne faut pas pour cela regarder le sort des habitants du sud comme désespéré. Toutes les fois que les prêtres de Pondichéry ont pu s'y montrer, ils ont réveillé les anciens souvenirs. Les gentils demandaient le baptême. Ils nous ont préparé les voies par leurs conseils; et en suivant leur exemple, nous gagnons nous-mêmes des idolâtres à J.C. Il y a trois mois, par exemple, le P. Duranquet en a baptisé cinquante qui, dès l'année dernière, avaient renoncé au paganisme, à la suite des instructions de Mr Méhary, missionnaire de Pondichéry. Depuis notre arrivée dans ce pays, chacun de nous a baptisé au moins cinquante ou soixante idolâtres. Dans la seule ville de Trichinopoly, j'en ai régénéré un plus grand nombre; et nous ne donnons principalement nos soins, et presque exclusivement qu'aux anciens chrétiens. Que serait-ce donc si nous étions plus nombreux, et si nous pouvions songer à faire des conquêtes! Si l'on savait en Europe combien nos espérances sont grandes, on verrait s'enflammer bien des coeurs, et nos frères viendraient en foule partager nos travaux.

Les protestants travaillent depuis trente ou quarante ans, surtout les peuples du sud, mais sans grand succès: presque partout leur ministère est frappé de stérilité. Dans le Tanjaour, ils ont perverti un assez grand nombre de Parias catholiques; mais ils n'ont pas donné le baptême à dix familles idolâtres. C'est toujours l'argent à la main qu'ils font des conversions. Dans le District de Trichinopoly, ils n'ont presque personne. Dans celui de Pratacondi, au nord du Cavery, ils ont acheté un certain nombre de catholiques de la caste des Amblacarers; mais j'espère que nous viendrons à

bout de les ramener. Dans l'ouest, leurs prosélytes sont clairs semés. Dans le Maravas, il n'y en a point. Dans le sud, du côté de Madure et de Tallamcottah le nombre en est assez considérable. C'est sur ce point qu'ils dirigent leurs efforts depuis soixante dix ans. Ils ont même réussi à baptiser un certain nombre de gentils. Remarquez qu'ils avaient bien soin de leur dire que leur religion n'était pas différente de celle de St François Xavier. Ils donnent beaucoup à l'instruction. Ils ont des écoles au sud de Tallamcottah où l'on enseigne le grec et l'hébreu! O doctas gentes!.. Ils y forment des catéchistes et des maîtres. Ils reçoivent chez eux tout ce qui se présente, les Parias surtout. Ils distribuent de l'argent aux enfants, leur fournissent des oles et des stylets pour écrire. On ne saurait croire le mouvement qu'ils se donnent, les dépenses qu'ils font dans ces pays; mais avec de bien faibles résultats, quoi qu'en disent leurs rapports officiels. Leur parole froide ne change pas les coeurs. C'est manifestement une oeuvre toute humaine. De plus, les idolâtres ne sont pas disposés à abandonner leurs fêtes brillantes, pour embrasser une religion qui n'a ni pompes, ni cérémonies, ni objets propres à frapper les sens. J'espère bien que lorsque nous serons en nombre, il suffira, Dieu aidant, de montrer à ces bons Indiens la vérité, pour la leur faire aimer et embrasser. Puissions-nous bientôt en faire l'essai!

Voilà les détails que je puis vous donner aujourd'hui. Je vous prie de me rappeler au souvenir de tous nos pères et frères.

Je suis ...etc

L. Garnier S. J missre

(20e lettre)

Lettre

du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Madure, à un père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 21 juin 1839.

Mon R. P.

P. C.

C'est aujourd'hui la fête de St Louis de Gonzague. Je m'unis à tous nos pères d'Europe, et en particulier à ceux de Rome, pour la célébrer dans cette union de coeurs et de volontés qui rend les plus petites choses si

agréables à Dieu. Si je ne puis solenniser ce jour avec autant de magnificence qu'on le fait à Rome, je tâche au moins de le faire avec autant d'amour et de ferveur. Oh! quel besoin j'ai du secours de ce puissant serviteur de Dieu!

Ma vie et mes occupations sont toujours conformes à ce que j'en ai dit dans mes lettres précédentes. Vous ne sauriez croire la consolation que j'éprouve d'avoir auprès de moi le P. Castanier. Il ne peut encore entrer que d'un pied timide dans la carrière. Il a de la peine à se faire à la chaleur du climat et au genre de vie qu'on mène ici. Mais la grace de Dieu et son courage le feront triompher de tout. Il est plein d'ardeur. Comme il ne peut encore satisfaire entièrement son zèle, faute de savoir assez la langue du pays, j'ai imaginé de lui composer un examen de conscience qui renferme les points principaux d'une bonne confession avec les questions à faire, les avis à donner. Je lui ai bien expliqué le tout et il l'a appris par coeur. Le voila en état d'entendre les confessions de plusieurs chrétiens, qui sans son ministère, passeraient des années entières, et paraitraient même devant Dieu sans s'être réconciliés avec lui. Je viens de me priver quelques jours de sa compagnie. Je l'ai envoyé à dix lieues d'ici vers l'ouest, pour la célébration d'une fête. Il fera l'essentiel; mais il ne pourra entendre tout ce que les Indiens lui raconteront, et surtout arranger leurs différents. C'est un point bien difficile. Dans quelques mois, il le fera comme je le fais moi même en semblables circonstances, et il aura la consolation de ramener et d'établir la paix et la charité chrétienne dans tous les lieux où il se présentera.

Vous recevrez ma lettre dans le courant de septembre. J'espère bien qu'à cette époque le renfort des nouveaux missionnaires qu'on a eu la bonté de nous promettre sera déja en voyage pour les Indes. Toutefois si ces chers collaborateurs n'étaient point encore sur mer, ah! je vous en conjure, presser leur départ. Nous les attendons avec tant d'impatience! Oh! si l'on connaissait bien notre position! J'ai toujours ici, dans les districts de Trichinopoly, d'Aour et de Malcadipetty, les attaques des schismatiques à soutenir. Que puis-je faire à peu près seul? Si nous étions nombreux, nous porterions des coups plus assurés au schisme qui tient toujours parceque nous ne sommes pas assez forts pour le combattre.

Vous ne vous faites pas une idée de l'audace, de la mauvaise foi de nos adversaires. Par un effet de leur méchanceté, j'ai été traduit tout récemment devant le tribunal du collecteur. On m'accusait d'être arrivé à cheval à la tête de cinq cents hommes, pour forcer la porte de l'église schismatique de Trichinopoly. Que ces gens-là se trompent sur l'esprit de la religion! Ce n'est pas par la force, quand la force serait en son

pouvoir, qu'elle cherche à faire des conquêtes. Heureusement le magistrat devant lequel j'ai comparu, est un homme de sens et de probité, qui n'a pas eu de peine à dévoiler la calomnie.

Au milieu de ces embarras, il plait à Dieu de me donner quelques consolations. Il vient d'arriver, dans le camp de Trichinopoly, un nouveau régiment d'infanterie Européenne. Il est composé en grande partie de catholiques; il en compte trois cent trente. J'ai abordé avec confiance ces braves soldats qui m'ont écouté bien volontiers. Quelle joie pour eux de trouver un ministre de leur religion si loin de leur patrie! Quelle joie pour moi de pouvoir leur être utile dans l'affaire de leur salut! La masse du régiment s'est déclarée pour moi. Une pétition dans les formes a été présentée au colonel, homme de cœur et plein de sagesse. Après avoir pris les renseignements convenables, il a permis aux catholiques de venir à la messe dans mon église. Les schismatiques en ont conçu le plus vif dépit. Pour moi, je ne me suis occupé que d'une chose. Pour recevoir plus convenablement les Européens, mes nouveaux paroissiens, j'ai fait allonger de cinquante cinq pieds mon église: elle a maintenant cent cinquante pieds de long sur vingt quatre de large. En outre, je viens de construire en cinq jours un des bras de la croix, et je lui ai donné quarante cinq pieds de longueur. L'autre bras n'a que vingt pieds; mais je le prolonge à volonté au moyen d'un pandel, ou toit plat qui garantit les fidèles du soleil.

C'est dans cette belle cathédrale que Mgr de Drusipare doit pontifier. Je l'attends dans huit jours. Son arrivée produira, j'en suis sûr, les plus heureux fruits. Elle ranimera les catholiques et confondra les schismatiques. Puissent-ils bientôt n'avoir point d'autre autel que le nôtre, ou plutôt que celui de Pierre et de ses envoyés! J'ai préparé à la première communion et à la confirmation vingt cinq enfants Irlandais. J'espère présenter aussi à la Ste Table et à la confirmation près de soixante soldats de plus, quatre ou cinq mille Indiens. Que ne pouvons-nous nous multiplier nous mêmes, ou recevoir au plutôt du renfort, afin de recueillir l'abondante moisson qui se présente dans les plaines de l'Inde!

Rien de nouveau dans nos parages. Trente ou trente cinq degrés de Réaumur dans nos cabanes. Point de pluie depuis dix mois. Des vents d'ouest fort incommodes, qui ne cesseront pas de sitôt. De bons coups de soleil sur les pieds, sur les mains, sur la figure. Avez-vous vu quelquefois ces pauvres petits bergers tout grillés, dans les environs de Valence ou d'Avignon? Vous pouvez, d'après cela, vous faire une idée des missionnaires du Maduré. J'ai un coursier plein d'ardeur, et que la musique de nos Indiens transporte toutes les fois que j'entre dans quelque aldée, ou village de chrétiens. Depuis quinze mois, je n'ai pu encore le dompter

Il ne m'a cependant pas encore jeté par terre. Tel autre de votre connaissance n'en pourrait pas dire autant.

Le R. P. Supérieur m'ayant établi à Trichinopoly comme chargé d'affaires, j'ai vu les effets que les deux nouveaux pères avaient apportés pour la mission. Je n'ai pas tardé jusqu'à ce jour à rendre grace aux personnes charitables qui sont venues à notre secours. Je sens encore aujourd'hui un nouveau plaisir à leur en témoigner ma gratitude. Par un effet de leur zèle et de leur générosité, nous célébrerons les SS. mystères et les belles fêtes de l'église avec le décorum convenable et avec une sorte de magnificence qui frappera les Indiens, confirmera les fidèles dans la foi, ramènera les schismatiques et préparera les idolâtres à embrasser le christianisme. Toutefois la crainte d'être indiscret ne m'empêchera pas de demander encore des statues: il faudrait même, pour contenter nos Indiens, qu'elles fussent dorées. Il ne faut pas oublier non plus trois ou quatre enfants Jésus de dix pouces ou un pied, en bois ou en carton-pierre. Nous en avons un vrai besoin pour célébrer la fête de Noel. Le R. P. Supérieur m'a chargé de faire cette demande.

Voici encore un article fort important. Les protestants répandent ici une multitude de livres hérétiques et ouvrent des écoles, où les grandes familles, quoique catholiques, se trouvent dans la nécessité d'envoyer leurs enfants. Nous aurions donc besoin nous mêmes d'ouvrir de semblables écoles, et de répandre des livres Anglais qui pussent défendre la vérité. A cette fin, on pourrait faire imprimer en France de petits livres Anglais, dont on nous enverrait les exemplaires. Ces livres seraient 1° Un petit catéchisme de cinquante à soixante pages: vous voyez bien ce qu'il devrait contenir. 2° Une espèce de démonstration évangélique, où l'on exposerait avec clarté les preuves de notre Ste religion, et où l'on combattrait l'idolatrie, sans cependant blesser les idolâtres. On pourrait y ajouter, ou bien imprimer à part une controverse faite pour éclairer les protestants. 3° Un livre de prières du matin et du soir, avec d'autres prières pour la messe et en Anglais, avec les vêpres et les offices ordinaires en latin. 4° On pourrait y ajouter quelques autres petits livres propres à confirmer dans la doctrine catholique ceux qui l'ont embrassée. Il faudrait y mêler l'utile à l'agréable. Tous ces ouvrages devraient être traduits, ou même composés exprès pour la mission. C'est un grand travail, mais une fois fait, il sera d'une utilité immense et durable. La langue Anglaise se répand ici rapidement. Si nos catholiques manquent de livres, que deviendront-ils?

Je recommande cette affaire à la providence du Seigneur, et après elle, à votre zèle. J'ai l'honneur etc.

L. Garnier s. j. miss.e

Vingt unième Lettre.

Lettre du P. Louis Du Ranquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à Mr. Du Ranquet, son père.

Cutucurin 22 Juin 1839.

Mon cher père. P. C.

J'ai reçu, ces jours passés, des lettres de votre main. C'est avec bien du plaisir qu'au bout du monde j'ai lu les nouvelles que vous me donnez de toute la famille. Par la pensée je me reporte souvent au milieu d'elle, cherchant à deviner ce que fait chacun de ses membres. Doux chateaux en Espagne qu'il faut bientôt laisser là pour s'occuper de choses plus pressantes. Ici le travail nous accable. Nous sommes deux pour subvenir aux besoins spirituels de quarante mille chrétiens dispersés sur un espace d'environ vingt lieues carrées. On a beau faire, jamais on n'est à bout de la besogne. Nous avons été d'abord secondés par trois prêtres de Goa, qui s'étaient soumis à l'autorité du St. Siége. Mais nous voilà privés de leur secours. L'un d'eux a décampé, sans mot dire. Un autre est sur son départ. Le troisième, peu stable dans ses sentimens, vient de se faire interdire comme schismatique, de sorte que, dans toute la pointe qui s'étend du cap Comorin jusqu'à six ou huit lieues au sud de Maduré, nous ne sommes que deux prêtres, sans cesse en course. On nous fait espérer que l'un des nouveaux arrivés viendra nous joindre. Mais, pour nous tirer d'embarras, il nous en faudrait au moins cinq ou six. Quand donc verrons-nous arriver, à la tête d'un bon nombre d'ouvriers apostoliques, l'ami qu'appellent tous mes vœux?

Vous me demandez quelques détails sur mes occupations, sur les payens qui m'entourent, et les fruits que je recueille de mon ministère. Je vais vous dire deux mots sur mes courses. Il y a quelque tems que j'eus occasion de passer dans un village autrefois chrétien, mais depuis retombé dans la gentilité. Le prêtre de Pondichéry qui nous a frayé les voies de cette contrée, avait visité ces pauvres gens en passant, l'année dernière. Dès lors ils avaient renoncé à l'idolâtrie. Plusieurs s'étaient fait instruire, et avaient reçu le baptême. Il en restait encore quelques uns qui, absens à l'époque de cette visite, ou plongés

dans une sorte d'indifférence, n'avaient point ouvert les yeux à la lumière de l'évangile. Je leur enseignai, au moyen d'un catéchiste, les mystères du salut, et quelques jours après j'eus la consolation d'en baptiser quinze, qui m'étonnèrent par la franchise avec laquelle ils firent la rénonciation qu'on exige des catéchumènes. Ils trouvaient mauvais que je leur demandasse à plusieurs reprises s'ils renonçaient à satan, à ses pompes, à ses oeuvres, comme si j'eusse douté de leur sincérité et de leur résolution. Puissent-ils conserver le précieux trésor de la foi avec une constance qui réponde aux bons sentimens avec lesquels ils l'ont reçu!

Ces mois passés, j'ai célébré diverses fêtes dans des bourgs distans de 15 et même vingt lieues de Cutucurin. Ces fêtes, qui sont tout à fait dans le goût des Indiens, nous écrasent. Mais nous ne pouvons nous y refuser. Dans les circonstances présentes nous avons besoin d'être un peu partout pour soutenir des chrétiens bien déclarés pour nous, qui nous appellent de tout côté. Dieu nous ménage de tems en tems des consolations qui nous font en partie oublier la fatigue. Ainsi, dans une de ces courses, je reçus l'abjuration d'une famille hérétique. Quinze jours après, une autre famille rentra dans le sein de l'église catholique. Un jour, comme je montais à cheval, une famille payenne vint se jeter à mes pieds et me demander le baptême. Jugez combien je fus touché de cette démarche. Mais hélas! je ne pouvais absolument pas rester pour l'instruire. Je la remis donc à une autre fois, recommandant à des chrétiens zélés de suppléer à l'absence du missionnaire. A ce propos, j'observe que si nous pouvions nous occuper des gentils, nous en baptiserions un bon nombre. Il n'y a pas ici pour le christianisme l'éloignement qu'on y trouvait du tems de nos Pères. Les difficultés viennent principalement de ce que nous ne savons pas assez la langue pour être bien compris, et de ce que nous n'avons pas le tems d'en étudier sérieusement les principes. Encore si nous trouvions des personnes en état de suppléer à ce qui nous manque, ou de seconder notre zèle! Mais hélas! nos catéchistes sont plus froids que le marbre, quand il s'agit des gentils. Malgré ces obstacles, j'en ai baptisé jusqu'à trente pendant ces trois mois. J'en connais encore plusieurs tout disposés à se soumettre au joug de J. C. Quand pourrai-je les revoir, et profiter de leur bonne volonté!

Nos chrétiens au reste nous donnent assez d'occupation. Il y a quelquefois parmi eux de grandes misères. C'est une vigne presque abandonnée. Il y a vraiment lieu de s'étonner que, dans l'état où ils se trouvent, entourés de tant de scandales, si longtems dépourvus de secours, ils soient encore

chrétiens. Je pars dans dix heures d'ici pour aller à vingt ou vingt cinq lieues visiter des chrétiens qui depuis cinq ou six ans n'ont vu qu'une fois un prêtre, qui n'a pas même eu le tems de les confesser. Pour se marier, il faut qu'ils fassent des voyages de quatre ou cinq jours. Souvent ils se mettent en chemin sans savoir où trouver leur prêtre. Jugez du malheur de leur situation. Parmi eux cependant il y a des ames pleines de foi, des ames bien agréables à Dieu. Il y a huit jours que j'étais à Manapar, village dont parle S. François Xavier. Là, une vielle femme vint me trouver pour se confesser et recevoir l'extrême-onction. Son village était à quelque distance. Comme elle était pauvre et privée des moyens de se faire transporter, elle s'était mise en route à pied, se trainant comme elle pouvait, jusqu'à tomber évanouie dans les sables qui sont sur le chemin. Des paſans l'apportèrent à l'église où elle recouvra connaissance et où elle reçut les sacremens. Dès lors elle fut dans la joie de son ame. Et en effet elle avait lieu de se réjouir, elle était au terme de l'exil et sur le seuil de l'éternité bienheureuse. Elle mourut le lendemain. En général nos Indiens ne craignent pas la mort, et surtout ils sont bien loin de recevoir avec peine l'extrême-onction. J'ai rencontré bien des fois des vieillards qui me demandaient de leur administrer ce sacrement, parceque, me disaient-ils, lorsque vous reviendrez une autre année, je ne serai plus parmi les vivans.

Je ne puis vous donner les renseignemens que vous me demander sur Mr... ministre protestant. Nous avons ici des protestans de quatre ou cinq espèces. Les plus anciens sont les Luthériens, dont le chef-lieu est Tranquébar. Les Anglicans ont de nombreux prosélytes, et ils ne manquent ni de temples ni d'écoles. Comme il n'y a, et qu'il ne peut y avoir rien de fixe parmi eux, il y a quelques années qu'ils se divisèrent en deux branches. Un certain Rennius fit schisme. Il vient de mourir. Son gendre lui a succédé. Les Américains cherchent à s'étendre dans l'île de Ceylan et à Madure. Si nous étions plus nombreux, la vérité brillante par elle même ne tarderait pas à dissiper toutes les ombres dont les sectes diverses s'efforcent de l'entourer.

Adieu, mon cher papa. Veuillez présenter mes hommages, respects et souvenirs à qui de droit. Nous vous prions pour que le royaume de Dieu s'étende dans ces malheureuses contrées où le démon triomphe avec orgueil, au milieu de tant de milliers de stupides adorateurs. Nous travaillerons ainsi de concert à éclairer les aveugles, à donner aux captifs la véritable liberté, et à peupler le royaume des cieux. C'est là que nous nous reverrons un jour.

En attendant soyez assuré que rien ne peut altérer les sentimens avec les quels, &c.

L. Du Ranquet, miss. de la Cie.

Vingt deuxième Lettre.

Lettre du P. Alexandre Martin, de la Compagnie de Jésus, à un de ses frères.

Tutucurin, 24 Juin 1839.

Mon très cher frère.

Que la grace et l'amour de N. S. J. C. soient toujours avec vous! Me voilà pris tout à fait au dépourvu. Un vaisseau anglais, qui ce soir doit faire voile pour l'Angleterre, vient de se présenter dans notre port, où l'on ne voit d'ordinaire que les misérables cattimarons de nos pauvres Paravas ou pêcheurs. Que n'ai-je préparé d'avance, conformément à mes projets, les réponses que je dois à la famille et à tant de personnes qui s'intéressent à moi! Mais où trouver le tems? Le bon Père Du Ranquet et moi nous sommes accablés de travail dans la partie du sud que l'obéissance nous a confiée. Vous savez quelle est l'étendue de notre mission. Ajouter que les chrétiens à qui nous avons à faire, ont vécu pour la plupart dans l'ignorance et dans les vices qui en sont la suite ordinaire. De plus ils sont naturellement fort grossiers, de sorte que la visite d'une chrétienté demande dix fois plus de tems que nous n'en mettrions en France pour donner des missions aux paysans les plus reculés de l'ardèche, ou des landes de la Gironde. Il est encore une chose qui rend ici, dans les campagnes, l'exercice du St. ministère bien pénible, c'est le manque de secours pour la nourriture du prêtre. On ne rencontre point d'hotels, ni de magazins, ni de marchands. Avec de l'argent, on pourrait être réduit à mourir de faim. On ne trouve rien à acheter. L'Indien des terres fait ses provisions et les consume à mesure que le besoin se fait sentir, ensuite il vit du jour au jour, comme il peut. Il n'y a guère de commerce ni de liaison entre ces petites populations. Il faut donc vivre à la charge de ces pauvres chrétiens, bien mesquinement sans doute, car nous nous contentons du peu qu'ils nous donnent. Cependant cette petite dépense leur est pénible dès que le missionnaire séjourne quelquetems parmi eux. C'est encore pour lui une raison de ne pas reparaitre souvent dans certaines chrétientés, quelque nécessaire que soit sa présence pour arrêter des vices qui ne manquent pas de se reproduire à mesure que le missionnaire s'éloigne. J'attends de revoir le R. P. Bertrand, pour

conférer avec lui sur ce point et obvier au mal autant qu'il se pourra. Veuillez cependant transmettre à notre supérieur les détails que je vous donne ici. Ils me semblent nécessaires pour achever de l'instruire sur notre position. ah! s'il était en état de nous envoyer au plutôt du renfort! Les chrétiens se désespèrent de notre petit nombre; nos ennemis, les schismatiques en triomphent. Dans ce triste état de choses, les hérétiques de leur côté font des prosélytes, et les ames se perdent. Quatre prêtres, dont l'absence serait peu sentie ailleurs, pourraient au bout de quelques mois grossir le nombre des fidèles sur la terre et des élus dans le ciel.

Je suis en ce moment à Tutucurin, chef-lieu des Baravas, et résidence du prince de la caste, ville jadis fort riche, mais aujourd'hui presque mendiante. De riches négocians se sont emparé depuis bien des années du commerce du coton, unique branche d'industrie qui pourrait faire vivre nos chrétiens. Quelques uns de ceux-ci, pour soutenir leur existence, vont chaque jour à la pêche des coquillages, genre de travail fort pénible, et qui fournit tout au plus la nourriture quotidienne. Les autres vont chaque année à Colombo, à Madras, à Goa ou ailleurs pour y faire le trafic des toiles, ou le métier de gagne-petit. Ils reviennent ensuite manger au sein de leurs familles le produit de leurs longues courses. Quand la pêche des perles a lieu, nos gens m'a-t'on dit, sont de petits bourgeois. J'ai peine à le croire. Des étrangers se sont emparé du plus gros revenu de cette pêche. Elle ne se fait qu'autant que la Compagnie des Indes le permet, c.a.d. de dix en dix ans. Elle aura lieu l'année prochaine, et alors nous verrons ce qu'il en sera. Quant à la pêche du poisson, elle est presque nulle ici. Aux environs de Tutucurin on ne voit guère que des salines. Jadis elles appartenaient à l'église du lieu, maintenant elles ont changé de maitre. Les autres chrétientés de la côte sont, pour la plupart, aussi misérables que la capitale, ce qui nous procure le bonheur de sentir de tems en tems les effets de la pauvreté. Nous avons devant les yeux le Fils de Dieu qui de riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Nous marchons sur ses traces; et c'est, je vous l'avoue en toute simplicité, le plus grand sujet de consolation que je puisse trouver en cette terre d'exil.

Voilà ce que le tems me permet de vous mander pour le présent. Une autre fois je serai plus heureux parceque je pourrai m'entretenir plus longuement avec vous. En attendant recevez l'assurance de l'affection toujours nouvelle avec laquelle je suis, etc.

Alexandre Martin, miss. de la Comp.ie

Vingt troisième Lettre.

Lettre du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 30 Juin 1839.

Mon Révérend Père,
P. C.

Je me fais un devoir de satisfaire le pieux désir avec lequel vous attendez des nouvelles de notre chère mission. Voici où elle en est depuis ma dernière lettre. Dans le Maravar et dans le Maduré, même état de souffrance et de tracasseries. Dans le sud, le P. Martin est plus tranquille. Mais la retraite de trois prêtres Govears ajoute une population de vingt mille ames, éparse en de vastes contrées, au nombre déja si considérable de chrétiens auxquels il prodiguait ses soins. Que puis-je faire pour lui? Lui envoyer le P. Gury. Je le ferai volontiers. Mais un missionnaire seul et nouveau venu dans l'Inde est-il, quelque soit son zèle, en état de lui rendre tout le service que demandent les circonstances? Jugez de ma détresse.

Ici, dans le nord de notre mission, nous aurions besoin de cinq ouvriers pour le plus urgent, et j'en suis réduit à laisser le pauvre père Garnier seul, ou presque seul. Le pangon ou district de Trataconji est à nous par sa soumission à l'autorité du siége Apostolique. Mais c'est là près de mille hameaux ou cinq mille grosses familles, privés des bienfaits de la religion depuis quinze ou vingt ans. Tout y est demi payen. Il y a cependant un fond de foi qui fait soupirer après la venue des ministres du Seigneur. Comment se refuser à de tels désirs et à de tels besoins? Le pangon d'Aour dans l'église principale duquel la Mère de Dieu recevait autrefois un culte si sincère et si tendre, s'est presque entièrement rendu à nous. Le P. Garnier travaille fortement à y faire reconnaitre et régner l'unité catholique. L'affaire est à bon point, et promet un prompt succès. Le pangon de Malciadipettey, qui compte de six à dix mille chrétiens, s'est aussi rangé à l'obéissance au St Siége, à la réserve d'une centaine de personnes, qui semblent vouloir opiniâtrement adhérer au schisme. Celui

de Dindigul est fort ébranlé. Mr Mousset y déploye son zèle apostolique, et il y a déja fait de belles conquêtes. Voilà encore plus de quinze cents chrétiens qui réclament nos soins. Tout cela est dans un état qui fait pitié. A Trichinopoly, le parti de l'opposition se fond. Le nôtre grossit tous les jours. Nous vivons sous des pandels et sous des tentes, mais la masse des chrétiens est pour nous. J'évaluais dernièrement à cent trente mille les chrétiens du nouveau vicariat du Maduré. Plus je vais et plus je m'apperçois que j'étais loin de l'exagération. Aujourd'hui je ne craindrais guère d'en porter le nombre à deux cents mille. Ne vous étonner donc pas si nous crions si souvent au secours.

L'arrivée des nouveaux Pères m'avait fait d'abord espérer que nous pourrions désormais vivre et travailler deux à deux. Mais les nouvelles du sud me font renoncer à cette consolation. Nous sommes ici les seuls pasteurs: il faut donc accommoder les missionnaires à la mission et non la mission aux missionnaires. Dieu pourvoira, nous en avons la confiance, aux besoins de ceux-ci par des graces spéciales, en attendant que la venue de quelques nouveaux confrères leur permette de se conformer en ce point aux exigences de la vie religieuse. Je vais envoyer le P. Guay à Tutucurin, et le mettre à la disposition du P. Martin. Là du moins ils travailleront souvent deux à deux et quelquefois même seront-ils trois ensemble. Le P. Castanier va rester à Trichinopoly avec le P. Garnier, qui fera toujours des excursions dans les environs. Ils auront le bonheur de voir de trois en trois mois Mr. Mousset qui secondera leur zèle dans la même contrée. Pour moi, je vais m'enfoncer de nouveau dans le Maravа, au milieu des tracasseries, logeant dans des masures, et célébrant les SS. mystères sous de simples toits de feuillage. Dans deux ou trois mois je ferai venir auprès de moi le P. Castanier pour le lancer. Quand il sera un peu à flot, je le laisserai avec Mr. Méhay, mon cher compagnon d'armes, et je reviendrai me fixer à Trichinopoly pour recevoir et former au genre d'apostolat qu'exige le pays, d'autres missionnaires, que j'attends d'ici à 5 ou 6 mois au plus tard. Aussitôt j'en enverrai un au P. Castanier et à son excellent compagnon. O mon R. Père, si vous saviez avec quelle ardeur nous soupirons après de nouveaux secours! Si vous saviez combien ils nous sont nécessaires! Nous sommes écrasés d'ouvrage et à la vue des besoins de nos chrétiens, nulle voix n'oserait nous dire: Ménager-vous.

Vous me marquez que vous lisez les lettres de nos anciens Pères. Je

vous en félicite. C'est un ouvrage qui, selon la remarque d'un savant, remplit parfaitement son titre de *Lettres édifiantes et curieuses*. Vous y apprendrez jusqu'à un certain point à connaître notre mission. Je dis jusqu'à un certain point, car les choses ont bien changé depuis. Je ne les considère que sous le point de vue religieux. Du tems de nos anciens Pères, l'idolâtrie régnait en maitresse absolue. Le christianisme qui cherchait à s'y introduire pour le bonheur des peuples, ne pouvait se montrer dans son éclat et avec la pompe dont il s'entoure ailleurs, de peur d'offenser des yeux jaloux. Aussi, si l'on en excepte quelques points de la côte où, sous la protection des Européens, les églises brillaient d'or, d'argent et de perles, notre sainte religion devait se contenter d'exercer son culte, comme en secret, dans des réduits comparables à l'étable où le Fils de Dieu a daigné recevoir la naissance. Le christianisme était un objet d'opprobre, et il n'avait guère gagné dans les hautes castes. Vers la fin il s'étendit un peu, la haine que l'idolâtrie lui portait diminua, et il fit entrevoir, même dans l'intérieur des terres, quelque chose de la majesté de son culte. Mais il était encore exposé à mille vexations de la part des petits rois idolâtres. Depuis que la domination anglaise s'est établie dans ce pays, tout à changé de face. Ces petits rois ont perdu la volonté, ou du-moins le pouvoir de nous nuire. Le christianisme jouit d'une liberté reconnue et protégée par le gouvernement. Quoique depuis la suppression de la Compagnie, il y ait eu ici disette d'ouvriers évangéliques, le nombre des chrétiens semble plus considérable aujourd'hui qu'il ne l'était à cette époque. Certaines familles chrétiennes se sont prodigieusement multipliées ; beaucoup de provinces alors désertes se sont depuis peuplées de chrétiens. Le catholicisme peut donc se montrer avec assurance, et je crois que, selon l'esprit de l'église, il doit le faire avec toute la pompe possible. C'est le moyen de ruiner le protestantisme, qui ne donnant rien aux sens, ne peut pénétrer jusqu'à l'ame, ni remuer ses puissances. C'est aussi le moyen de gagner les gentils et de faire estimer notre sainte religion. Voilà pourquoi, tout en requérant le secours de vos prières pour que Dieu nous remplisse de l'esprit qui fait les Apôtres, j'ai sollicité bien des choses qui ont rapport au culte extérieur. Je me garde bien de retirer aucune de mes demandes. Tout nous arrivera quand Dieu le voudra, puisque c'est sa plus grande gloire que nous avons en vue. Les ~~choses~~ cloches même dont j'ai parlé, ces cloches, objet de nos désirs, viendront, je l'espère, publier ses grandeurs et son triomphe. A la sainte volonté de Dieu. Tout pour lui, et pour lui seul! Puisse-t'il compter dans l'Inde autant d'adorateurs en esprit et en vérité que ce pays renferme d'habitans!

Dans le moment où je vous écris, je reçois des nouvelles du sud. Elles me donnent quelque inquiétude. L'église de Tutucurin avec ses trente mille chrétiens est une conquête importante, mais encore bien douteuse, et cela parceque cette église possède de beaux restes de ses anciennes richesses. La masse des fidèles s'est bien prononcée pour nous; mais quelques Indiens influans font tout pour nous faire chasser de ce poste. Ils se sont engraissés des biens de cette église, et ils voudraient s'assurer le même privilège à l'avenir. Persuadés que cela ne leur sera pas facile, s'ils sont gouvernés par de légitimes pasteurs, ils veulent traiter avec les mercenaires, espérant que le schisme sera plus accommodant. S'ils en venaient à cette extrémité, ce serait un grand malheur pour la cause catholique, et une démarche qui pourrait avoir les plus terribles conséquences. Je ne vous dis pas que je recommande la chose à vos prières. Votre cœur, j'en suis sûr, m'a prévenu; et vous n'avez pas besoin que je vous intéresse à notre position.

Encore un trait qui vous fera comprendre combien cette position est critique. Il s'est à peine écoulé huit jours, depuis qu'un pion, ou officier de police, vint au nom du Rajah ou prince de Ramnad, me citer à son tribunal, au sujet de mon petit réduit de Calliditidel. Avec les Indiens, comme dans une bataille, qui a peur est perdu. Aussi, dans toutes les tracasseries qu'on nous suscite, nous ne sommes jamais plus résolus et plus fiers que quand l'ennemi nous presse. Comme le pion était conduit par deux de nos ennemis les plus acharnés et les plus puissans, je vis bien d'où le coup partait et la conduite que j'avais à tenir. Je lui défendis de lire son ordre en ma présence, et je le renvoyai en lui donnant pour toute réponse <u>que j'étais blanc</u>. Le lendemain il revint à la charge avec deux payens, qui avaient dans le pays l'autorité de Maires. J'acceptai l'ordre, sans consentir à la lecture, et je renvoyai le pion en disant que je répondrais directement au Rajah. Je fis en effet cette réponse. Elle était d'un goût un peu oriental, telle qu'il la fallait ici. Après l'énumération des provinces du Mysore, de Trichinopoly, de Maduré, de Tallamcottah, etc. comprises dans le district dont le soin, quant au spirituel, m'est confié, venait <u>ma bénédiction au Rajah du Maravar</u>. Ensuite je donnais les raisons pour lesquelles je n'avais pas cru devoir comparaître à son tribunal. Le Rajah n'a plus insisté; ce qui me fait croire qu'il agrée mes excuses. Un chrétien, notre ennemi déclaré, qui était allé à Ramnad dans le dessein d'agir contre nous dans cette affaire, en est de retour aujourd'hui, et pour la première fois il m'a fait visite; ce qui prouve que pour nos adversaires il n'y a pas chance de succès de ce côté

là. Depuis ce tems, pour déconcerter leurs manœuvres, j'ai improvisé une fête sur le terrain même au sujet duquel ils me cherchaient querelle. Ainsi, au milieu des embarras, et malgré les contradictions, nous allons nous étendant et nous affermissant tous les jours. Le parti schismatique croule, et le peu qui se tient encore debout est fortement ébranlé. Il y a une foule de nouvelles conquêtes qui ne nous coûteraient que la peine d'aller recevoir leur reddition. Celles sont plusieurs chrétientés de la côte près de Rammad, ainsi que l'île de Ramséram. Mais pour cela il faudrait des sujets.

Ainsi, graces à la divine miséricorde et à tant de frères et d'ames ferventes qui soutiennent notre faiblesse et suppléent à ce qui nous manque, le christianisme s'affermit dans ces contrées. Prier pour nous, et conjurez le ciel de nous envoyer une nouvelle recrue d'ouvriers évangéliques.

Ma lettre va partir à l'instant par la poste des navires. Je n'ai que le tems de vous renouveler l'assurance du respect et de l'affection avec lesquels je suis etc.

J. Bertrand, miss. de la Comp.ie

Vingt quatrième Lettre.

Extrait d'une Lettre du P. Joseph Gury, de la Compagnie de Jésus, au Madure.

Tutucurin, 6 Juillet 1839.

Mes chers parens.

La ville de Tutucurin d'où je vous écris, est la capitale du pays qui s'étend le long de la côte de la Pêcherie, depuis le cap Comorin jusqu'au détroit de Ceylan. Elle est située sur le bord de la mer avec un port immense, mais sans profondeur; ce qui oblige les grands vaisseaux qui veulent s'arrêter ici, de se tenir à une distance de plus de deux lieues. Cette ville, autrefois si florissante sous la domination portugaise, et depuis même sous les Hollandais, n'est plus maintenant qu'une bourgade dont les habitans, au nombre de plus de trois mille, sont la plupart réduits à la misère. Et cependant il est parmi eux des hommes à prétentions, qui donnent plus d'embarras et de soucis que

tout le reste du pays ensemble. Dans leur esprit, les droits et les coutumes de la caste passent avant tout, leur intérêt ensuite, puis la religion, en tant qu'elle pourra s'accommoder avec la caste et l'intérêt. Ils sont fiers de pouvoir se dire les premiers chrétiens de la contrée, parceque leurs pères ont été convertis par S. François Xavier lui même. Il leur faut un prêtre qui réside continuellement parmi eux, et ce prêtre doit avoir une qualité essentielle qui tiendra lieu de toutes les autres, et sans laquelle ils protestent qu'il ne peut leur convenir, c'est d'être leur très humble et très obéissant serviteur, faisant plier devant leurs goûts et leurs caprices les lois de l'Eglise et les cérémonies les plus augustes. J'ai été envoyé pour occuper ce poste vacant par la retraite forcée d'un prêtre schismatique, c.a.d. pour célébrer la Ste messe, baptiser les enfans et donner l'extrême onction aux mourans, ne pouvant encore prêcher, faute de savoir la langue du pays. Tout le tems qui me reste je l'emploie ordinairement à étudier cette langue, qui est pour moi d'une extrême difficulté, parceque mon oreille ne peut ni saisir, ni distinguer les sons. l'oeil ne saurait non plus démêler le commencement ni la fin des mots, qui tous se tiennent attachés et enlacés sans aucune séparation.

Aussitôt après mon arrivée à Tuticurin, le P. Martin est parti pour l'intérieur des terres, où une absence de six semaines avait suffi pour introduire de graves désordres parmi ces pauvres chrétiens dont la foi est si faible et si mal éclairée. Hélas! leur ignorance n'a rien qui doive étonner. Depuis soixante ans ils n'ont guère eu pour pasteurs que quelques mercenaires, occupés du soin d'amasser, sans se mettre en peine du salut des ames. Le désordre en est au point, qu'en beaucoup d'endroits de cette côte, on trouve des chrétiens qui élèvent des autels au démon et lui font des sacrifices, pour être délivrés de tous les maux qu'il pourrait leur faire, s'ils n'avaient soin de gagner sa bienveillance. Beaucoup de femmes lui offrent leur premier né, dans la crainte qu'il ne s'en empare. Dans un seul village, le P. Martin a recueilli plus de deux cents anneaux de fer que les femmes chrétiennes, comme les payennes, portaient au bras pour être préservées de tout accident. Ces anneaux, pour avoir cette propriété merveilleuse, doivent être fabriqués dans un temple d'idoles, les jours où il y a éclipse de lune.

Pendant que le P. Martin s'épuisait pour éclairer ces aveugles, pour leur donner une véritable idée du christianisme qu'ils ne connaissaient que de nom, pendant que, multipliant les travaux et les courses, il faisait en un mois

l'ouvrage d'une année entière, les ennemis que nous avions à Tutucurin ne restaient pas tranquilles. Un fameux prêtre schismatique s'étant présenté dans le voisinage, ils ont traité avec lui pour l'introduire ici, et remettre en place leur pasteur schismatique, qu'ils se repentaient d'avoir chassé, et qui était resté caché à Tutucurin dans une maison particulière. Le chef de cette caste ayant craint les suites d'une entreprise si audacieuse, ces négociations sont restées sans effet; mais on cherche à exciter des troubles de toutes les façons, ensorte que le P. Martin ne peut plus s'absenter de Tutucurin. Que ne puis-je au moins le remplacer ailleurs! mais je suis muet. Tout ce que je puis faire c'est d'aller dire la messe dans un village lorsqu'il y a quelque fête solennelle à célébrer.

Vous jugerez de l'occupation qui se présente à nous par le petit aperçu que je vais vous donner de l'état de notre mission. Elle embrasse un pays à peu près grand comme la Franche-Comté, la Lorraine et l'Alsace réunies ensemble. Elle est divisée en deux parties, celle du sud aussi étendue que la Franche-Comté, et celle du nord qui comprend tout le reste du pays. Dans la partie du sud, où je me trouve actuellement avec le P. Martin qui en est le supérieur et le P. Du Ranquet, le schisme jusqu'à ce moment n'a point eu de succès important. Ainsi ce n'est qu'aux superstitions, à l'ignorance et à tous les vices qui en sont la suite qu'il faut faire la guerre, et un peu aussi à quelques mauvaises têtes de Tutucurin et des environs. Mais que peuvent faire deux ou trois prêtres pour défricher un aussi grand terrain laissé sans culture depuis plus de soixante ans? Il y a dans cette partie du sud environ trente mille chrétiens distribués en une infinité de villages ou petites paroisses. Dans la partie du nord, je crois qu'on en compte plus de cent mille. Là se trouvent le R.P. Bertrand supérieur de toute la mission, le P. Garnier et le P. Castanier nouvellement arrivé. Celui-ci occupe la résidence de Trichinopoly, très grande ville, dans laquelle il y a environ huit mille chrétiens. Dans le nord, se trouvent encore trois autres missionnaires de Pondichéry, qui travaillent de concert avec nos Pères; et dans le Tanjaour, sur la côte orientale, quelques autres missionnaires, qui dépendent immédiatement de Mgr l'Evêque de Pondichéry.

Dans cette partie du nord, c'est surtout les schismatiques que nous avons à combattre. Ils ne se défendent qu'à force de calomnies et de procès. Mais la calomnie se dément bientôt, et les procès ne servent guère qu'à leur faire dépenser l'argent qu'ils ont amassé. Les chefs sont maintenant comme assiégés dans les points principaux qu'ils occupent; c.a.d. que tout autour d'eux

on détache les chrétiens de leur parti, de sorte qu'au lieu de recevoir de l'argent des partisans qui leur restent, ce n'est qu'en en donnant eux-mêmes qu'ils peuvent en conserver quelques-uns. Plusieurs se soutiennent encore au moyen de l'acquis des années précédentes. D'autres ont déjà quitté leurs postes, soit parce qu'ils n'avaient plus rien, soit pour mettre en sureté leurs trésors, et ne pas les consumer sans fruit. L'un d'eux était déjà parti, lorsque les principaux du village apprenant sa fuite, et le soupçonnant peut-être d'avoir emporté l'argent de l'église, se mirent à sa poursuite, et lui enlevèrent tout ce qu'il avait. Un autre s'enfuyant également ne voulut confier qu'à son cher et fidèle catéchiste une petite boëte qui contenait son argent. C'était l'exposer à une tentation bien forte pour un Indien. Il y succomba; la boëte fut escamotée. On eut beau intenter procès au dépositaire infidèle. Quelques pièces d'argent données au juge rendirent le catéchiste parfaitement innocent du vol qu'on lui imputait; et son maître en fut réduit à lui demander par pitié quelque monnaie pour continuer sa route.

Vous avez dans cet exemple une idée de la manière de rendre la justice dans les Indes. Quelqu'un en veut-il à son voisin? Il lui intente un procès, n'importe pour quelle cause; il suffit qu'il ait quelque argent pour gagner les juges et soudoyer deux faussaires: il est sûr de gagner. Le plus souvent c'est celui qui a commis l'injustice qui cherche querelle, pour empêcher la personne lésée de se plaindre. De là vient que les pauvres, qui font la masse de la population, sont sujets à toute sorte de vexations. S'agit-il d'une affaire de grande importance référée à un tribunal supérieur? On a soin de gagner à prix d'argent les employés subalternes, et alors ils font leur rapport comme ils veulent. N'est-on pas venu à bout de surprendre un décret qui adjuge aux prêtres schismatiques toutes les églises où ils ont dit autrefois la messe? De sorte que des centaines de villages, où ces prêtres n'osent pas même se montrer, sont obligés de bâtir de nouvelles églises à la place des anciennes, dont ils ne peuvent plus faire usage. Le collecteur de Ballam-cotha et celui de Trichinopoly ont été plus sur leurs gardes. Dernièrement le prêtre schismatique de Tanjaour parut à Trichinopoly, résolu d'intenter un procès à un missionnaire de Pondichéry, qui était venu célébrer une fête dans son voisinage. Le collecteur ne voulut pas même lui donner audience, disant que les affaires d'église ne le regardaient pas; que s'il s'agissait de quelque droit de propriété, il n'avait qu'à s'adresser au juge ou chef de police du lieu. Celui-ci, gagné par argent (c'était un Indien), somma le missionnaire de com-

paraître devant son tribunal. Le missionnaire refusa, et ne voulut pas même que deux chrétiens également cités comparussent. Ils auraient été infailliblement condamnés. Aussitôt le juge écrit au collecteur une lettre terrible. Le chef de bureau, bon chrétien et homme d'honneur, par l'entremise duquel elle devait passer, ayant dit qu'il s'agissait encore de cette affaire d'église, la lecture de la lettre fut remise au lendemain. Le lendemain, samedi, des affaires urgentes passèrent avant la lettre en question. Le surlendemain c'était un dimanche, jour de repos. En attendant, le missionnaire avait été averti. Il se hâta d'écrire lui même pour rendre raison de sa conduite. Il n'avait pas voulu comparaître, parcequ'un Indien n'a pas le droit de juger un Européen. Il n'avait pas laissé partir les deux chrétiens qu'on voulait emmener, parceque c'était à lui de choisir ses représentans. Ses raisons furent trouvées bonnes, et le schismatique en fut pour son argent. Malheur à nous si un ennemi de la religion s'était trouvé à la place de ce chef de bureau!

Ces tracasseries n'empêchent pas nos Pères du nord d'exercer le St. ministère. Quand pourrai-je me lancer comme eux dans la carrière! J'y mets déja le pied, car je commence à entendre des confessions. Le besoin rend ingénieux. Je me suis fait tracer une méthode, que j'ai écrite en caractères français afin de pouvoir la lire plus facilement. C'est une série de questions auxquelles il n'y a qu'à répondre *ama*, *illei*, c.a.d. *oui*, *non*. Il ne faut pas être bien savant dans la langue pour confesser de cette manière. Le malheur est si l'on en dit plus que je n'en demande, comme serait: *Cela n'entre pas dans mes habitudes*, au lieu de *non* tout simple, ou bien on voudra m'expliquer comment on a péché au lieu de dire *oui*. Peut-être aussi disent-ils quelquefois qu'ils ne comprennent pas mes questions. D'autres répondront simplement *illei* à chaque interrogation, ou bien de tems en tems *ama*, pour varier. Je demande à l'un: *Etes-vous faché d'avoir offensé Dieu?* — *Non, mon Père*. Je dis à un autre: *Vous ferez pour pénitence....* — *Non, mon Père*. Comme si ces mots *Offense de Dieu*, *pénitence* étaient les noms de quelques grands péchés qu'ils n'eussent jamais commis. Que faire dans ce cas? Reprendre et continuer sa formule, comme celui qui ayant son argumentation écrite d'avance, disait sans se déconcerter: *negas majorem? probo minorem*; marcher pas à pas, se borner au pur nécessaire, tâcher de soutenir et de fortifier des chrétiens en danger de vivre plusieurs années, et même de mourir sans recevoir les sacremens.

Si du moins je pouvais espérer de parler facilement le Tamoul d'ici à peu de tems! mais, malgré tous mes efforts et toute ma bonne volonté, l'époque

où je le pourrai me semble encore bien éloignée. Cette langue a deux grandes difficultés pour nous ; l'une dans la conversation, qui consiste en ce que les Indiens n'articulent pas les consonnes de la même manière que nous ; l'autre dans l'écriture, tout y est confondu. Il n'y a ni points, ni virgules, ni lettres majuscules ; tous les mots se touchent et sont soudés ensemble par des lettres particulières, qui n'appartiennent pas plus au mot précédent qu'à celui qui suit. Quand une ligne est finie, on en recommence une autre, que ce soit au milieu d'un mot, au milieu d'une syllabe, au milieu même d'une lettre, n'importe. Dans la grammaire, point de subjonctif, point de conditionnel, point de relatifs, point de comparatifs. Un certain gérondif avec deux participes amalgamés ensemble, avec plusieurs verbes parasites plutôt qu'auxiliaires, voilà ce qui compose ordinairement les phrases. Viendra cependant le tems où nous en saurons assez pour instruire ces pauvres Indiens que la providence confie à nos soins, et pour leur indiquer le chemin du ciel. Cette pensée nous soutient et nous remplit de courage.

Quant au genre de vie que je mène en ce lieu, je ne suis pas aussi à plaindre que vous pourriez le croire. J'ai du riz et du poisson, de l'eau potable et quelquefois des fruits. Seulement le pain y est extrêmement rare. Sur les bords de la mer, la chaleur n'est pas plus grande que dans le midi de la France. Je n'ai encore vu ni cousins, ni tant d'autres insectes insupportables dans les pays chauds. Pardonnez-moi ces détails en passant. Ils n'ont pour but que de prévenir vos inquiétudes. Oui, je suis bien là où la providence m'a conduit. Je n'ai qu'une peine, elle est vive je l'avoue, c'est de voir tant d'ouvrage et de ne pouvoir presque rien faire. Mais je serai plus heureux un jour. En attendant, veuillez bien unir vos prières aux miennes pour le salut de ces chers Indiens, et croyez-moi pour la vie et

Joseph Gury, miss. de la Comp.

Vingt cinquième Lettre.

Lettre du P. Garnier à ses parens.

Trichinopoly 18 juillet 1839.

Mes chers parens.

Me voici toujours en présence du schisme, antagoniste terrible et

infatigable. Les ennemis du St. Siége font en ce moment les derniers efforts pour nous perdre, et pour faire triompher leur parti. Dans une guerre si longue et si funeste, le gouvernement a déclaré sa neutralité. Dieu est pour nous; aussi je marche sans peur en bon et légitime soldat du Vicaire de J.C.

Mgr de Drusipare, notre évêque, fait en ce moment la visite de son vaste diocèse. Sa présence relèvera notre parti, et ébranlera, je l'espère, la faction schismatique. Après avoir consolé et ranimé les chrétientés de Tranquébar, de Karikal, de Négapatam, de Combaconam et de Tanjaour, il est arrivé à Trichinopoly le 9 juillet. Il y a été reçu avec l'enthousiasme le plus complet, au milieu des cris de joie d'une multitude qui n'avait pas vu d'évêque depuis quarante ans. Voici quelques détails concernant cette réception singulière et toute Indienne.

J'étais prévenu par mes coureurs du jour et de l'heure de l'arrivée de sa Grandeur. Je me dirigeai donc avec une masse de chrétiens vers l'endroit par où il devait arriver. Malheureusement je me trouvai un peu en retard, ce qui me contraignit de pousser mon cheval, afin de ne pas manquer au rendez-vous. Rien de plus curieux que cette charge au galop. Imaginez-vous plus de mille hommes, courant et criant à qui mieux mieux, 40 petits pavillons qui flottent au milieu de cette foule en mouvement, le son des tambourins et des carillons qui vient s'y mêler. Tout cela produisait un effet un peu sauvage, à la vérité, mais piquant et comme électrique. Plusieurs fois j'essayai de mettre un peu d'ordre dans l'ensemble, et de ralentir la marche, mais impossible de me faire entendre, car il soufflait ce jour là un vent des plus violens. Enfin le palanquin qui portait sa Grandeur arrive. Nos Indiens d'ouvrir de grands yeux, et de s'écrier: oh! c'est bien un blanc! C'est le grand Souami! en avant vîte; il faut le porter à l'église. — Ici commence une marche vraiment triomphale. En tête s'avance la grande musique malabare, composée de plus de 50 tambourins, trompes recourbées, hautbois, timbales, cymbales, tambours, fifres. Enfin une pièce de bois portée sur quatre roues et garnie de cinq grosses boîtes. Le palanquin vient ensuite. Tout autour sont disposés quarante porte-enseignes et six écuyons. C'étaient la lune, le soleil, des croix de malte etc. peints sur toile. On poursuit lentement, en longeant le rempart de la citadelle du Nabab Turc. Je commande pendant quelque tems la marche; et puis étant parvenu à mettre tout en ordre, je prends les devans, afin de surveiller les préparatifs de réception à l'église. La foule grossissait toujours. On n'était pas encore entré dans le lieu saint, et déja les soldats anglais étaient venus se joindre à ce peuple

ivre de joie. A l'entrée du saint lieu, Mgr met pied à terre, et les chefs de caste s'avancent pour le recevoir. Je lui présente l'eau bénite, et je fais tout ce que prescrit l'usage en pareil cas. Mgr marche lentement, la mitre en tête, la crosse à la main, sous un dais porté par les principaux de la chrétienté. Il n'eut pas été facile d'arriver au pied de l'autel, mais des pions nous ouvrirent le passage, sans se faire scrupule de distribuer à gauche comme à droite force coups de rotin. Parvenus enfin au bas de l'autel, nous chantons le *Veni creator*, le *Laudate* etc. et sa Grandeur donne la bénédiction. Quel spectacle! Les Indiens de la génération présente n'en avaient jamais tant vu. J'avais employé pour la décoration de ma pauvre église les objets apportés d'Europe par la Salamandre, les beaux chandeliers, les charmantes fleurs roses, les toiles de couleur, etc. Tout cela est commun et peu estimé en France. Ici c'est un trésor. Aussi je ne saurais vous donner une juste idée de l'impression produite sur les esprits par cette première cérémonie, et par toute la visite de Mgr. Il faut de l'extérieur pour réussir. Les Indiens n'ont pas une foi assez vive, assez éclairée pour apprécier comme il faut la présence d'un évêque, et les dons qu'elle apporte avec elle. Il faut parler à leurs sens, frapper leurs yeux par des décorations, des cérémonies, par l'appareil du culte. Si nous pouvions de tems en tems renouveler le spectacle de cette réception, en variant toutefois le sujet, nous serions sûrs de nous emparer de tous les esprits; car l'Indien veut voir du brillant et de l'extraordinaire. Les catholiques ont été raffermis et consolidés dans la foi. Les schismatiques ont été ébranlés. Plusieurs même se sont rendus. Mgr a peu séjourné parmi nous. Il s'est enfoncé dans le district de Pratacondi, à douze lieues au nord de Trichinopoly. Il m'a été impossible de l'accompagner dans cette course. Dans huit jours nous aurons encore la consolation de le revoir et de le posséder. J'espère que nous le garderons cette fois quinze ou vingt jours.

Notre vie est toujours la même parceque notre position ne change pas. Nous avons toujours de l'ouvrage plus que nous n'en pouvons faire. Dans Trichinopoly, nous sommes chargés de plus de huit mille chrétiens noirs et de plus de 330 Irlandais. Deux prêtres sont ici rigoureusement nécessaires. Il est impossible d'abandonner les blancs; les maladies chez eux sont fréquentes. Je fais la visite de l'hopital militaire toutes les semaines, et j'y trouve toujours au moins 50 soldats catholiques ou protestans. Je ne me plains pas du travail. Grace à Dieu, la santé se soutient, mais je ne puis suffire à tout. Le dimanche, par exemple, je suis obligé de dire la messe militaire à six heures du matin. A 7 h 1/2 je monte à cheval et je vais à quinze milles anglais de distance dire une seconde messe.

Je suis presque toujours obligé de revenir le même jour. Ces courses forcées sont accablantes pour les hommes comme pour les chevaux. Lorsque nous aurons reçu du renfort, que nous serons en paix et que la mission sera bien établie, nous mènerons une vie assez agréable; mais le temps n'en est pas encore venu. On n'achète pas le paradis à si bon marché dans l'Inde.

En attendant je suis à peu près aumônier des soldats blancs. J'attends encore la sanction du gouvernement. Je sais assez d'anglais pour faire des instructions tous les dimanches. J'écris et je débite mon petit pathos le papier à la main, selon l'usage des Anglais. Les 25 enfans Irlandais que je préparais, ont eu le bonheur de faire la première communion pendant le séjour que Mgr a fait parmi nous. Bon nombre de soldats, de femmes de soldats, et la majeure partie des chrétiens soumis à l'autorité catholique, ont pareillement eu le bonheur de recevoir la confirmation. Les Irlandais attireront la bénédiction de Dieu sur la chrétienté dont je suis chargé. Ils ont beaucoup de foi, et sont très édifians à l'église. Quel contraste avec les Indiens de cette contrée, qui ne savent pas se tenir à genoux pendant trois minutes! Si l'on n'y prend garde, ils s'accroupissent comme des singes, regardent ça et là, se disputent, parlent tout haut, et ne savent pas réciter de prières. Nous aurons bien de la peine à les former dans certains districts. Ce sont de véritables enfans. Voilà cependant mon héritage; béni soit le Seigneur. J'embrasse de bon coeur le partage qu'il a plu à sa providence de faire. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir encore composer des instructions en Tamoul. Le temps me manque, je ne puis me livrer à l'étude. J'espère pouvoir le faire dans trois ou quatre mois. En attendant, je dis quelques mots, je confesse, j'accommode les différens. Quelque connaissance de la grammaire et beaucoup d'usage me mettront entièrement à flot. Recommander bien aux missionnaires qui viendront nous joindre, d'apprendre un peu d'anglais pendant la traversée. Cette langue est absolument nécessaire dans l'Inde, où tous les rapports avec le gouvernement sont en anglais. Un missionnaire qui ne sait pas l'anglais n'a qu'une demi-instruction dans ce pays-ci.

L'ardeur que le R. P. Bertrand manifestait pour bâtir des églises semble s'être ralentie. La chose me paraît cependant bien nécessaire. Mgr de Drusipare me répétait encore dernièrement qu'il fallait absolument avoir des églises décentes et un peu vastes. Nous n'en imposerons jamais, tant que nous logerons sous des tentes. Pour moi, j'ai des raisons particulières d'élever

sur le terrain qui nous appartient une église un peu plus solide que celle où j'ai célébré jusqu'à présent les SS. mystères, plus propre et plus en rapport avec les idées et les goûts des Européens. Ce qui me force à entreprendre ce travail, c'est le séjour que font ici les soldats irlandais dont j'ai parlé, et le titre de leur aumônier que j'espère obtenir du gouvernement. Un autre motif m'engage aussi à ne pas reculer devant les difficultés qui peuvent s'opposer à ce genre de travail, c'est l'intempérie des saisons dans ces contrées. Pendant les mois de juin, juillet et août, les vents d'ouest soufflent avec une telle violence, que les baraques le plus solidement construites en sont considérablement endommagées. Juger si une église de 150 pieds de long sur 40 de large, avec un toit extrêmement haut et fabriqué de bambous et de feuilles de palmier, doit souffrir des secousses terribles de ces vents impétueux. Il n'y a pas moyen d'y tenir. En 3e lieu, je crains toujours le feu. Environnés d'ennemis qui n'ont pas craint de nous empoisonner, pouvons-nous être tranquilles? Les incendies du reste sont très fréquens ici. Voilà 15 jours que 12 maisons ont été la proie des flammes dans le parc de l'artillerie anglaise. 3 jours après, 30 autres maisons ont été pareillement dévorées par le feu à cent pas de notre jardin. Je suis le seul gérant de la maison du nord, par conséquent je tremble. Mais par une singularité étonnante de position, j'ai à craindre l'eau pour le moins autant que le feu. Dans les mois de 7bre, 8bre, 9bre les pluies tombent ici par torrens. Elles ne sont pas continuelles, mais dans certains momens, il semble que rien ne pourra leur résister. Si mon toit d'église, devenu très lourd par le poids de l'eau qui se concentre dans les feuilles, venait à s'affaisser; si mes pauvres murs de terre s'écroulaient tout à coup, que deviendraient la paroisse et le curé! Et cet accident, n'arrivât-il que dans le tems où il n'y aurait personne dans l'église, les conséquences en seraient bien déplorables. Tout mon monde serait capable de reprendre le chemin de l'église schismatique, assez solidement construite par le P. Hermander ancien Jésuite. Voilà le génie de l'Indien: il est inconstant, sans résolution. On a bien de la peine avec ce peuple, il faut une patience à toute épreuve, un dévouement capable de résister aux dégoûts, aux tracasseries, aux avanies même les plus révoltantes.

Voulez-vous que je vous donne un échantillon de ce que sont certaines classes d'Indiens? Je ne suis embarrassé que du choix. Voici un trait que je prends comme au hasard. J'avais ramené, il y a quelques jours à l'unité catholique le chef d'un grand quartier habité par

des Parias. Il s'était rendu avec 25 de ses gens. Il m'avait donné sa parole à genoux et en présence d'un grand nombre de chrétiens. Je l'avais absous publiquement de l'excommunication qu'il avait encourue en adhérant au schisme. 3 jours après, un chef des schismatiques lui donne une pièce d'argent, lui fait boire le callou, lui fait un présent de bétel, espèce de feuille verte que les Indiens mâchent après l'avoir détrempée dans la chaux vive. Toutes les belles promesses de la veille sont oubliées. Impossible à moi de lui faire entendre raison. Les femmes elles-mêmes m'ont accablé des injures les plus grossières. Je crois qu'à peine en enfer les démons puissent proférer des abominations semblables. Au milieu de ces beaux compliments, j'ai été obligé de remonter à cheval sans mot dire, sous peine de me faire lapider. O mon Dieu! quelle position que la nôtre! Si nous faisons des réprimandes, si nous voulons arrêter ou prévenir les désordres, si nous usons quelquefois d'une sévérité dont la conscience nous fait un devoir, à l'instant on nous menace de retourner à l'église des schismatiques.

Que de misères! Pour résister à tant d'ennemis et triompher de tant d'épreuves, il faut bien du courage et de la constance. Malheureusement après un certain laps de tems, on sent qu'avec les forces du corps, celles de l'ame s'usent et s'affaiblissent. Il faudrait avoir le moyen de se retremper pour courir de nouveau au combat. Mais comment faire? impossible de prendre un moment de repos. Trois de nos pères sont à cent lieues de moi. Le P. Supérieur est dans le Maravа à 150 lieues de distance. Mon collègue, le P. Castanier est absent depuis longtems. Un autre missionnaire, qui est censé mon compagnon, ne fait apparition dans ce pays que tous les 3 ou 4 mois. Il faut donc se suffire à soi-même et ne compter absolument que sur Dieu, qui seul doit nous suffire abondamment. Voilà le missionnaire. Un pauvre exilé sur une terre difficile à défricher, hérissée d'épines bien acérées, sans consolations d'ici bas. oh! si je pouvais profiter de tant d'occasions de me sanctifier! Si je pouvais suivre, de loin du moins, notre grand S. François Xavier, le bon Dieu m'accorderait une petite part de son immense recompense! Voilà tout mon désir.

Le Rajah de Condiman à la cour duquel j'avais trouvé une réception si brillante avec si peu de résultat, vient de mourir. Les chrétiens superstitieux et les idolâtres n'ont pas manqué de dire que c'était une juste punition de l'affront qu'il m'avait fait en trahissant la parole qu'il m'avait donnée six mois auparavant. Pour moi, je n'entre pas dans les desseins de Dieu, et je le prie d'user de miséricorde envers un prince qui, s'il eut pu suivre le penchant de son coeur, m'aurait assurément fait beaucoup de bien, puisqu'il eut ouvert à

la prédication de l'évangile la porte de ses états. Du reste les ouvriers manquent ici plus que l'ouvrage. Je vous supplie de me recommander aux prières des ames ferventes. J'embrasse bien sincérement tous les membres de la famille.

Je suis avec respect et la plus tendre affection etc.

L. Garnier miss.re

Vingt sixième Lettre.

Lettre du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Madure, à ses parens.

Trichinopoly, 18 octobre 1839.

Mes bien chers parens.

J'ai reçu le 23 7bre dernier votre dépêche du 6 mai. Quel plaisir de se retrouver en famille! Hélas! ce plaisir est trop court. J'ai dévoré toutes les lettres les unes après les autres, et puis réfléchissant à l'immense espace qui nous sépare, j'étais presque tenté de me livrer à des pensées de tristesse. Mais l'espérance de vous revoir un jour tous dans une meilleure patrie, est venue me consoler et m'aider à supporter avec résignation les peines d'un exil volontaire. Selon mon usage, je prétends répondre par cette lettre à toutes les personnes qui ont eu l'attention de m'écrire; je leur en sais bon gré, et je prie le Seigneur d'être lui même leur récompense. Vous avez choisi une belle époque pour me donner de vos nouvelles. Le mois de Marie me rappelle des souvenirs si chers! Il est heureux que les habitans de Dôle aient adopté cette Dévotion; la Vierge sainte ne manquera pas de répandre sur leur ville les plus abondantes bénédictions.

Vos lettres sont venues me trouver dans des circonstances bien pénibles. J'avais besoin de consolation. Je suis attaqué sans relâche par les schismatiques. Ils ont employé dernièrement tous les moyens que peuvent fournir la haine et la rage pour me perdre sans ressource. J'ai encore échappé à ce danger. Aidez-moi à en rendre à Dieu de dignes actions de graces. Voici en deux mots l'histoire de leur manoeuvre.

Les schismatiques de Trichinopoly possèdent une grande église, bâtie autrefois par les gens de caste. A mon arrivée dans cette ville, tous ces bons chrétiens se sont rangés de mon parti, aimant mieux abandonner pour un tems un

édifice que de perdre leur religion. A l'occasion de la fête du St. Rosaire, qu'il est d'usage de célébrer dans cette église avec beaucoup de solennité, les catholiques se sont réunis en masse, et ont déclaré aux schismatiques qu'on ne pouvait rien faire dans cet édifice sans leur consentement; qu'en conséquence la fête ne pouvait avoir lieu. On s'échauffe de part et d'autre, et l'on en vient aux mains. Les officiers de police indiens se rendent sur le champ de bataille. Leur autorité est méconnue. Le premier magistrat anglais est averti de l'affaire. Il accourt; mais la présence de ce représentant du gouvernement ne produit aucun effet. Les catholiques veulent qu'il s'oppose à la fête. On saisit la bride de son cheval, et on le démonte. Juger du tumulte! Le désordre allait toujours croissant, et tout annonçait les suites les plus funestes, lorsqu'une compagnie de troupes européennes est venue dissiper par sa seule présence la foule des combattans.

Par suite de cette malheureuse affaire à laquelle j'étais absolument étranger, puisque je n'en ai été averti qu'après coup, je me suis trouvé compromis de la manière la plus grave, et obligé de me défendre dans un procès intenté contre moi par la haine et la mauvaise foi. Ce n'était pas assez pour les schismatiques de m'attaquer devant le civil, ils ont aussi voulu me livrer à l'autorité militaire. J'ai donc été traduit devant le conseil de guerre. J'avais vraiment une bien jolie tournure avec mon angui blanc au milieu de ces graves Anglais à face et à veste rouges! On m'avait bien chargé de calomnies auprès d'eux. Mais enfin j'avais à faire à des hommes probes et intègres. J'ai eu le bonheur de me tirer de ce mauvais pas sain et sauf, quoique ce n'ait pas été sans difficulté.

Les troubles et les vexations sont à peine finis, et moi je n'en suis guère plus avancé. Les schismatiques sont toujours maitres de la grande église, et moi toujours relégué dans mon pauvre grand pandel. Les chrétiens cependant continuent à venir me trouver. L'église schismatique est à peu près déserte. Voilà ma position actuelle. Bien tourmenté avec mes chrétiens de Trichinopoly, obligé de faire des courses de 7 ou 8 lieues pour visiter les malades dans les déserts du voisinage; forcé d'aller tous les 15 jours à 5 lieues dire ma 2e messe; continuellement aux prises avec 4 prêtres schismatiques; exposé aux insultes, aux calomnies des gens de la caste la plus basse. Tout n'est pas couleur de rose, comme vous voyez; mais patience! l'espérance d'un avenir plus heureux nous console et nous soutient. Nous attendons toujours du gouvernement une décision qui ne pourra que nous être favorable, puisque la légitimité de nos droits est incontestable.

Malgré tout ce qu'il y a de défectueux dans le caractère indien, je

suis persuadé que si nous avions la paix, le nombre des idolâtres qui se rendraient à la véritable religion serait grand. Pour le moment, la moisson que nous recueillons dans le champ de la gentilité est bien peu de chose. Mais aussi que de scandales! Les prêtres schismatiques font le plus grand mal à la religion catholique. La fâcheuse impression causée par la conduite de quelques uns d'entre eux, sera longtems sentie, et peut-être aussi qu'elle sera longtems un grand obstacle pour nous. Voilà l'ennemi que l'enfer nous oppose en ce moment. Les idolâtres ne nous font pas la guerre. Ils ne le pourraient pas d'après les lois du gouvernement qui tolère et protège également toutes les religions et toutes les sectes. Les protestans nous laissent bien tranquilles. Dans le sud, vers le cap Comorin, ils font des proselytes, mais les conversions sont peu solides. Si nous avions assez de missionnaires pour nous répandre et nous trouver partout, je crois que toutes ces brebis égarées rentreraient facilement dans le bercail du bon et unique pasteur.

mon frère F..... me demande mon portrait. Quelle idée! impossible de le satisfaire pleinement, parce que nous n'avons pas d'artiste assez distingué pour exécuter un tel travail. Et puis, à quoi bon? une vieille figure bien tannée, ornée d'une barbe qui grisonne; pas de moustaches; une tête surmontée d'un long bonnet d'astrologue, voilà tout l'homme. Si le cœur lui en dit, il peut bien barbouiller une toile d'après ce plan. Son ouvrage sera d'après nature..... Plaisanterie à part, je le remercie beaucoup de ses trois petits tableaux. Bien qu'ils ne soient pas de grande dimension, ils serviront d'ornement bien précieux à la nouvelle église que je commencerai au mois de janvier.

Mon frere G..... de son côté veut que je lui parle de mon costume. Il est bien simple. C'est une espèce de robe de chambre, ou un habit à peu près semblable aux robes de nos Pères en Suisse et à Rome, de couleur jaune pour l'ordinaire, et blanche dans les grandes solennités. On croise le côté droit sur le gauche, et on l'arrête avec deux petits cordons. Les manches sont très serrées. Nous portons un grand châle sur la tête, et nous marchons sur des socques de bois qui ne tiennent au pied que par une cheville qui passe entre les doigts. Nous nous servons aussi quelquefois de la chaussure

européenne, mais le socque est préférable quand on doit voyager dans les sables. La figure que je crayonne peut donner une idée de l'ensemble (Planch. I)

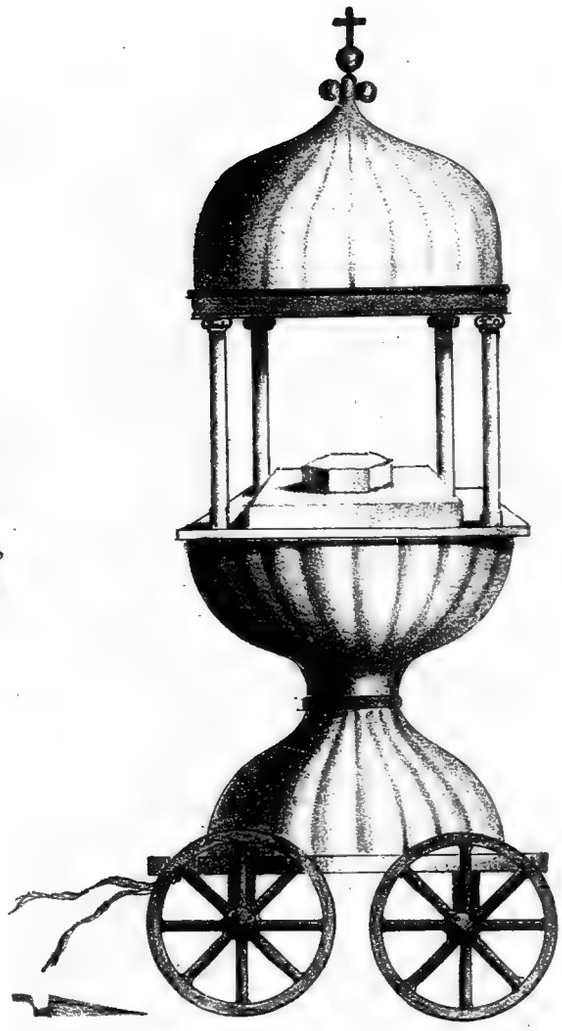
Mais je passe à quelque chose de plus intéressant. Je veux vous donner une idée de l'industrie des Indiens, du moins en fait de menuiserie et de décorations.

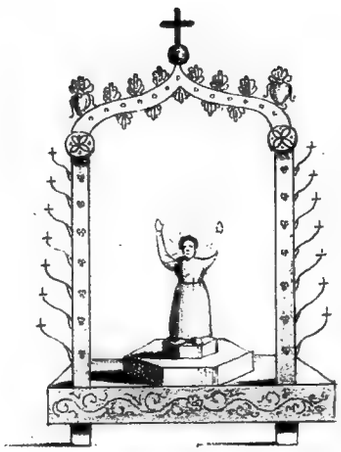
Le mois passé, j'ai fait exécuter pour mes processions 3 grandes machines appelées ici *Saprum* et *Ter*. En Europe on ne se fait pas idée de l'adresse de nos menuisiers de l'Inde. Ils travaillent sans établi, sans scie, sans instrumens convenables. On leur donne une pièce de bois informe. Ils l'examinent et la détaillent à l'instant avec beaucoup de justesse et de précision. Il est curieux de les voir accroupis comme des singes, se mettre à l'œuvre avec un mauvais morceau de fer en forme de ciseau, et un morceau de bois en guise de marteau. Ils ne connaissent presque pas l'usage de la scie: ils coupent leurs plus grosses pièces de bois avec leur ciseau. Dans les grandes villes cependant, les Anglais commencent à introduire les outils européens. Là, on voit des Indiens fendre des planches, raboter leurs pièces, et les ajuster comme nos ouvriers à *queue d'aronde* et non plus avec des clous, comme ils faisaient auparavant. Ils emploient aussi la colle forte.

Le Saprum, que je viens de faire exécuter en bois, est parfaitement bien travaillé. Je vous en envoye l'esquisse (Planche 1). En voici l'explication. Tout le travail est à jour, et fait avec goût. Le dessin même n'est pas à mépriser. La base est un large cadre en planches très fortes et surtout très lourdes. Le 1er et le 2e gradin sont de forme octogone. Ils sont faits avec soin, et en même tems très solides. Les montans de 8 pieds de hauteur sont en bois sculpté, aussi bien que la couronne. Cette couronne est toute à jour. Nous établissons sur la sommité de l'octogone une statue quelconque, et nous nous mettons en marche. De telles processions électrisent les Indiens.

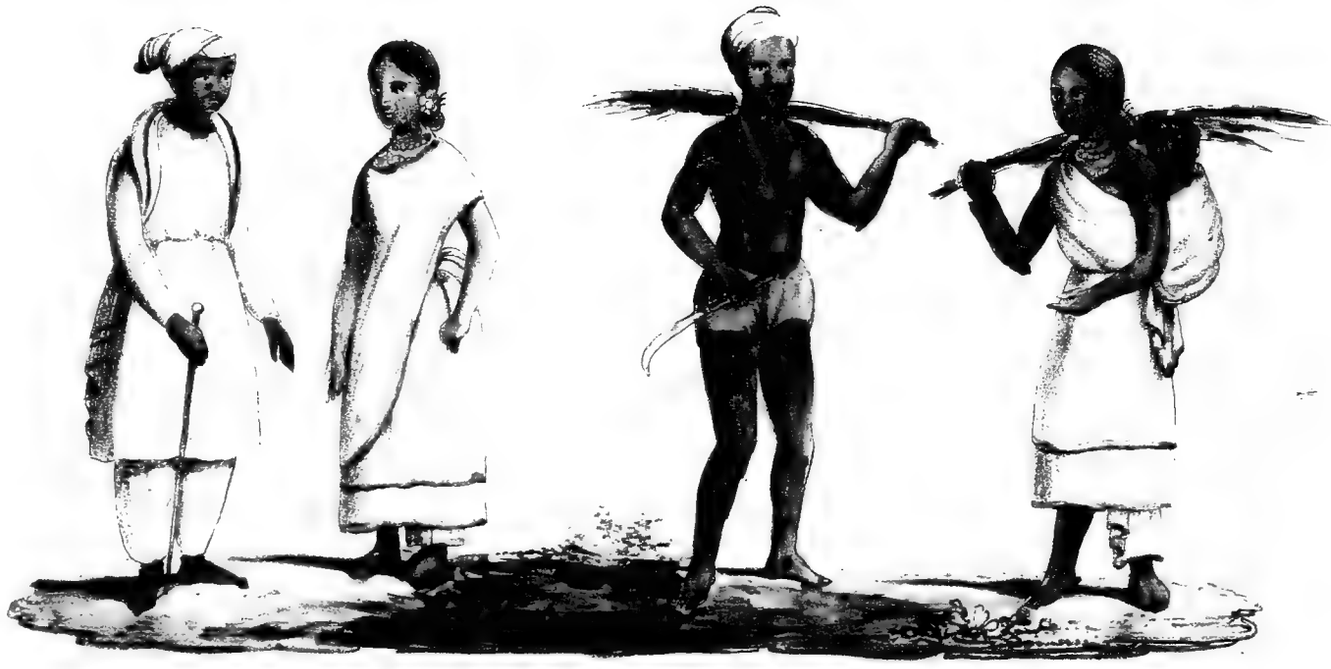
On est aussi dans l'usage de faire des *Saprums* d'une autre forme. On établit sur le grand cadre qui sert de base, 3 gradins octogones ou pentagones, et l'on surmonte le tout d'un dôme aussi octogone, ou pentagone. Le dôme est supporté par 8 colonnes. Je viens d'en faire exécuter un dans ce genre.

Aux jours de fêtes, on décore les gradins, les colonnes et le dôme avec du papier de couleur, et par dessus le papier on colle des dessins faits avec des feuilles de plomb. Ces dessins font un effet magique sur le papier peint, surtout pendant la nuit, à la lueur des torches et des feux bleus, nommés ici *mattappou* (மத்தாப்பு). Nous sommes aussi dans l'usage de faire des dessins avec des papiers de différentes couleurs, et nous ajoutons sur ces dessins





Lith de H Brunet et Cie à Lyon.



N.° 1. N.° 2.

N.° 4 N.° 3

Lith. de H. Bonnet. et. C.ie a Lyon.

une feuille de *mica*, très commun dans l'Inde. Ces dessins faits avec le *mica* sont à la façon des Turcs. Je crois qu'on pourrait s'en servir avantageusement en France pour varier les décorations, dans les mises que on donne en de petits endroits. Les feuilles de plomb qui nous servent à faire des transparans ne sont pas non plus à négliger. Voici comment on fait ces feuilles dans ce pays, où il n'est pas aussi facile qu'en Europe de se procurer de telles bagatelles. On fait fondre 4 parties d'étain avec 2 de plomb, et l'on jette légèrement le métal fondu sur un marbre, ou sur une pierre bien unie. Pour éviter les accidens, on place le marbre dans le fond d'une caisse. Les parois mettent à l'abri des éclats qui pourraient brûler les jambes. Le métal jeté sur la pierre s'étend, et prend la forme d'une feuille très mince. Pour travailler ses dessins, on réunit 8 à 10 feuilles ensemble, et après avoir tracé son dessin sur la 1ère, on enlève avec de petits ciseaux toutes les parties qu'on veut évider. Ce travail fait, on applique sa découpure sur un papier de couleur, ou sur plusieurs, selon l'effet que l'on veut produire.

Le grand échaffaudage que je joins ici représente un *Radam* ou *Sapum* sur 12 roues. Tout est en bois bien travaillé. Les roues se meuvent sur un essieu fixe. Ainsi le char ne peut point faire de détours. On est donc obligé de changer sa direction en intercallant sous la roue un gros coin de bois, ce qui force le char à se jeter sur la droite ou sur la gauche, selon le besoin. Cette machine est très difficile à remuer. Il faut au moins 150 hommes pour la faire marcher. On l'orne comme le *Sapum* dont je parlais tout à l'heure. On recouvre le bois qui en fait le massif, de papiers peints, de dessins, de mica, de feuilles de plomb etc. A la coniche du dôme pendent des guirlandes de fleurs roses et blanches. La nuit, des milliers de cierges en font une immense colonne de feu. Je vous assure que je n'ai jamais rien vu en Europe de si imposant. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les gentils eux-mêmes, en voyant passer cette machine gigantesque, se prosternent, et offrent des présens aux chrétiens, auteurs de la fête.

Je laisserais à mes frères quelque chose à désirer si je ne leur envoyais le portrait et le costume de nos Indiens. Les personnages peints sur la feuille en regard, donnent une idée juste des différentes castes.

Dans la planche II, le N°1 représente un Daubachi et sa femme. Les Daubachis sont une espèce de maitres-d'hôtel. Leurs rapports continuels avec les Anglais, les obligent de prendre le costume que vous voyez. Ils sont fiers et toujours très propres. Les Indiens employés par les Anglais comme écrivains, officiers de police, etc, ont à peu près le même costume. Ces derniers ne portent ordinairement pas

de pantalons. Le costume de la femme est bien simple et bien naturel. Une toile autour des reins, et une autre en écharpe sur les épaules. Voilà la mise de presque toutes les femmes idolâtres dans les villes. Seulement la couleur de la toile varie selon la caste. Remarquez les ornemens; ils sont prodigués. Les femmes chrétiennes mettent toujours leur toile sur la tête, ce qui leur donne un maintien beaucoup plus décent.

Le N° 2 représente un homme de la caste des faiseurs de paniers. Son costume est bien pauvre assurément. La femme porte son enfant derrière le dos. C'est l'usage des Indiens qui voyagent. Quand les enfans sont un peu plus grands, les hommes les portent à califourchon sur une de leurs épaules.

Le N° 3 indique un métis, ou cuisinier dans une maison anglaise. Cet homme est de la caste des Parias. Remarquez l'arrangement de sa toile: elle a quelque chose de distinctif. Le Parias est fier, mais il n'a rien de distingué. La femme porte un panier sur la hanche: c'est l'usage: Les femmes portent souvent leurs fardeaux, même d'énormes cruches pleines d'eau, de cette manière.

N° 4, gens de la caste des bergers. Vous les voyez portant du lait aux Brahmes. Le costume est exact. L'homme a sur la tête une espèce de couverture en laine noire. L'enfant qui les accompagne est dans son grand uniforme quand il est ceint d'une petite toile large de 4 doigts. La toile bleue est le costume ordinaire des femmes de cette caste.

Planche III, N° 1, gens de la caste des tisserands, caste peu estimée quoique noble. L'homme tient une petite machine pour faire la toile. La femme est chargée de la provision de riz.

N° 2, Odders, caste vagabonde, sans maisons, sans chefs bien arrêtés, sans villages. Ils se logent aux environs des grandes villes, sous de petits toits composés de quatre feuilles. Ils y vivent tant qu'ils ont de l'ouvrage, et puis ils décampent. Leur occupation est de construire des murs en terre et de creuser des puits. Ces malheureux ont quelque chose de sauvage dans l'extérieur et dans les moeurs. Ils boivent à l'excès de la liqueur de palmier, hommes, femmes et enfans, tous s'en mêlent. Nous n'avons pas un seul chrétien dans cette caste.

Le N° 3 représente un homme de la caste des Vadouguers, ou Cavarets, caste distinguée, et surtout très fière. Le costume de l'homme est assez élégant. Les gens riches seulement prennent cet accoutrement, ceux surtout qui sont employés par les Anglais. Le petit parasol est de rigueur chez eux. Le costume de la femme est commun aux personnes du sexe dans les bonnes castes. La

N°. 1. N°. 2.

N°. 3. N°. 5. N°. 4.

Lith. de H.Brunet et Cie. a Lyon.

petite chemisette se porte généralement à Pondichéry. Elle n'est pas reçue chez les femmes chrétiennes. Les porteuses de chemisettes de ce genre sont en général mal famées. Les femmes employées dans les pagodes, sont toutes vêtues de cette manière: on les nomme bayadères.

N°. 4, Odéage, ou cultivateur. Les gens de cette caste sont simples, laborieux, et assez disposés à recevoir la lumière de l'évangile. Nous avons beaucoup de chrétiens parmi eux. Les hommes sont toujours assez misérablement vêtus. Les femmes, qui pour l'ordinaire sont mises d'une manière qui semblerait peu décente, ne viennent jamais à l'église que couvertes d'une grande toile blanche.

Le numéro 5 vous donne une idée très juste de la caste des blanchisseurs, caste basse, misérable. Ces pauvres Indiens sont toujours dans l'eau, et lavent le linge en le mouillant et le frappant sur une pierre et souvent sur les cailloux, de sorte qu'après avoir été trois ou quatre fois entre leurs mains, la toile est perdue.

Vous remarquez sur le front de tous ces différens personnages, un petit signe rouge, jaune ou blanc. Ce sont les marques distinctives des différentes castes parmi les idolâtres.

Que dites-vous de ma lettre? Elle contient un peu de tout, il y a du sacré et du profane. Je puis, pour y répandre encore plus de variété, ajouter un article curieux. Nous sommes maintenant à l'époque des pluies. C'est le tems le plus dangereux de l'année sous tous les rapports. Les serpens, chassés de leurs trous par l'eau qui y pénètre, sortent et viennent se loger partout où il leur semble bon, jusque dans les maisons habitées. Il n'y a pas cinq minutes que j'ai été obligé d'interrompre ma lettre pour me débarrasser d'un serpent qui était venu s'établir dans une chambre voisine de la mienne. C'est une espèce de serpent très dangereuse. Ceux qui ont le malheur d'en être mordus contractent des maladies incurables, et souvent meurent promptement. Il y a huit jours que j'ai fait un coup de valeur digne du chevalier Gozon. Un serpent capel, long de douze pieds et gros comme le bras, s'était introduit dans une petite cabane où je nourris des lapins d'Europe. Ce monstre en avait avalé un jeune pendant la nuit. Le matin j'allais par hasard visiter mes petites bêtes. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'apperçus ce nouvel hôte roulé dans un coin de la cabane! Je m'arme d'un sabre, je me fais accompagner d'un Indien, je ferme la porte, et je me mets en devoir de demander au larron compte de sa conduite. Le

serpent se dresse contre moi, siffle de la manière la plus terrible. Heureusement le lapin de 40 jours, qu'il avait avalé sans façon et qu'il n'avait pu digérer en quelques heures, l'avait comme engourdi. S'il avait eu toutes ses forces et toute son agilité, le combat eut été bien plus long et bien plus critique. Encore le monstre était-il bien terrible dans l'état où il se trouvait. Je ne parvins à le tuer qu'au 3e coup, en lui fendant la tête d'un coup de sabre. Ce serpent n'était resté dans la cabane aux lapins, que parceque, gonflé par le bon repas qu'il avait fait, il n'avait pu sortir par l'ouverture qui lui avait donné entrée. C'était vraiment la fable de la belette dans un grenier. De telles avantures ne sont pas rares dans ce pays. C'est encore pis quand on quitte la maison, du moins le soir. On ne peut pas sortir sans bâton. Les serpens fourmillent et se jettent très facilement sur ceux qu'ils rencontrent. Les Indiens, presque entièrement nuds, redoutent singulièrement ces animaux, et ce n'est pas sans raison. La morsure du serpent Capel cause la mort en un instant. Les remèdes sont à peu près inutiles. Les accidens facheux causés par ces animaux malfaisans sont très communs ici, surtout dans la saison des pluies. Heureusement comme on l'observe dans les *Lettres édifiantes*, il y a contre ces monstres une protection spéciale de Dieu en faveur des missionnaires.

Que de belles choses nous sont arrivées de France par *le Tropique*! Je n'entreprends pas de remercier nos bienfaiteurs comme il conviendrait et comme j'en aurais le désir. J'avoue que je ne trouve pas de paroles capables d'exprimer le sentiment que me causent leur libéralité et leurs attentions si délicates. Mon silence sera plus éloquent que mes discours. Le pauvre se contente de jeter un œil que mouille la reconnaissance sur le riche qui dépose un don généreux dans ses mains. Bonne ville de Besançon, ma seconde patrie, je ne t'oublierai jamais. Je remercie surtout mes frères de leurs présens, précieux souvenirs qui me suivront toujours.

Cette lettre arrivera, je l'espère, au renouvellement de l'année. Veuillez recevoir les vœux sincères que je forme pour vous tous. Puisse le Dieu de bonté vous combler de ses bénédictions, et remplir tous vos désirs.

Adieu mes bien bons et bien chers parens. N'oublier pas celui qui vous aimera toujours, et qui sera toujours etc.

L. Garnier S. J. miss.re

Vingt septième Lettre.

Lettre du P. Joseph Gury, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un père de la même Compagnie.

Périatalay 28 octobre 1839.

Mon Rev.d père. P.C.

Me voici dans un nouveau monde. Je n'ai pas besoin toutefois d'apprendre à marcher, à m'asseoir, à manger, comme je me l'étais figuré. C'est encore tout comme auparavant. Il faut seulement apprendre à parler, ce qui n'est pas une petite affaire. Pour le présent, je n'entends rien au langage du pays. A cela près je n'éprouve point de peine. Je n'ai pas été étouffé de chaleur, comme vous le craigniez. L'été a été bien tempéré. Non seulement j'ai moins souffert sous ce rapport qu'en France, mais encore je puis dire que je n'ai pas été incommodé un seul jour. Nous n'avons eu, dans le courant d'août, à Trichinopoly, que quelques momens un peu pénibles; mais ce n'était pas une chaleur insupportable. Il suffisait de rester dans sa chambre pour se préserver des ardeurs du soleil. Venons maintenant à des choses plus importantes.

Je ne vous ai pas écrit de suite après avoir reçu votre lettre, parceque nous étions dans une crise dont j'attendais la fin; mais comme cette fin n'arrive pas, je ne puis tarder d'avantage à vous informer de notre position actuelle, dans cette extrémité méridionale de la mission. Je vous tracerai donc une espèce de journal des tracasseries qu'on nous a suscitées depuis quelque tems, et auxquelles nous sommes encore en butte. Je ne vous parlerai qu'en passant de l'établissement du schisme dans cette malheureuse contrée. Je sais que le P. Martin vous le mande plus en détail.

J'ai lu quelque part que des missionnaires s'étant donné des peines incroyables pour procurer une charrue et des boeufs à des sauvages d'Amérique, ceux-ci, au lieu de profiter d'un tel bienfait, mangèrent les boeufs après les avoir fait rôtir avec le bois de la charrue. Il se passe dans ce pays quelque chose de semblable. Je disais, dans ma dernière lettre, que quelques uns de nos Indiens, s'étant fait une religion à leur mode, voulaient aussi avoir un prêtre à leur mode; et comme les missionnaires que le S. Siége leur envoye, ne sauraient

leur convenir, ils ont résolu de les chasser, fallut-il dépenser pour cela tout le trésor de l'église, que des missionnaires prédécesseurs et des frères de ceux qui sont l'objet de leur haine avaient fondée au milieu d'eux. Ce sont les bœufs rotis avec le bois de la charrue. Cette église était autrefois très riche. Des présens considérables lui avaient été faits. A la pêche des perles, chacun offrait à la Vierge qu'on y vénérait, la 1ère perle qu'il trouvait. De plus, cette église avait des salines qui lui rapportaient beaucoup. Des négocians étrangers s'en sont emparés, et pour des milliers de roupies qu'ils en retirent chaque année, ils donnent cent roupies à l'église et deux cents à une pagode. Le diable ne se trouve pas mal de recevoir la meilleure part de la modique somme destinée à servir de compensation pour l'enlèvement des biens consacrés jadis au vrai Dieu. Quoiqu'il en soit, ceux qui perçoivent ce tribut annuel, et qui ont à leur disposition ce qui reste des richesses amassées précédemment, savent bien en tirer profit. Depuis plus de 20 ans, l'on ne voit pour ornemens d'autel que des lambeaux dont la seule vue afflige toute ame qui connait et vénère les SS. mystères. Le P. Martin remarquant qu'il ne revenait rien à l'église de l'argent qui lui était destiné, a cru devoir en demander compte, comme cela se pratique partout ailleurs. Mais, loin de s'y prêter, les Indiens intéressés dans cette affaire, se sont avisés de dresser des réglemens qui les mîssent à l'abri de toute poursuite et ils ont voulu que le P. Martin d'abord, puis le R. P. Supérieur et enfin Mgr de Drusipare y apposassent leur signature. Il n'aurait plus manqué que celle du S. Père. Comme on n'a pas tenu compte de ces prétendus reglemens, le chef de la caste a cru son honneur compromis, s'il ne nous chassait de l'église. Pour l'y déterminer plus efficacement, il n'est point de calomnies qu'on ne lui ait débitées contre nous, surtout contre le P. Martin. Ce chef n'a pas la moindre autorité vis-à-vis du gouvernement anglais; mais c'est un fantôme qui en impose à ceux de sa caste. Ils le craignent à l'excès, parcequ'il les persécute en toute manière quand il veut les obliger à faire sa volonté; et ils l'adorent presque comme leur idole, tant ils sont fiers d'avoir un chef de caste. La caste, quelque vile qu'elle soit, est tout pour un Indien. Beaucoup de ceux qui se disent chrétiens, n'ont de religion que ce qui s'allie avec leurs idées de caste. Ils craignent bien plus d'être déclarés déchus de la caste, que ne pouvaient craindre les Juifs d'être mis hors de la synagogue. C'est, pour l'ordinaire, celui qui donne plus d'argent, qui est déclaré chef de caste. Il a le privilége de percevoir le tribut annuel sur les individus de la caste.

Résolu de nous chasser, le chef de la caste a voulu intimider quiconque

oserait se déclarer pour nous, en impliquant dans un mauvais procès les douze chrétiens qui nous étaient le plus attachés dans Tuticurin. Et pour l'ordinaire quand on intente un procès à quelqu'un devant les tribunaux indiens, quelque absurde que soit l'accusation, on est sûr de gagner, pourvu qu'on donne de l'argent. Voici donc comment ce chef s'y prit. Un jour que le P. Martin allait faire le catéchisme, il envoya un de ses affidés dire des injures à ceux qui l'accompagnaient. Ceux-ci répondirent quelques paroles sur le même ton; et voilà une matière de procès plus que suffisante. On prend pour témoins trois scélérats qui étaient absens, et on inculpe des gens qui dans ce moment étaient tranquilles chez eux. N'importe. Le P. Martin eut beau écrire au juge pour l'informer de tout. On lui avait fait des présens considérables; il ne pouvait s'empêcher de condamner les accusés. Toute la grace qu'il leur fit, ce fut de ne les soumettre qu'à une légère amende, en avouant qu'on leur suscitait une mauvaise querelle. Il leur dit encore qu'il condamnerait leurs adversaires à une amende quatre fois plus forte s'ils voulaient, à leur tour, les citer à son tribunal. Voilà la justice indienne! Ce magistrat oriental semblait avoir lu et bien retenu la fable du vieux chat et des deux jeunes lapins: « *Le bon apôtre les mit tous deux* » *d'accord, en croquant l'un et l'autre* »

Quelque tems après, le 26 juillet, survint un événement qui eut pour la religion les suites les plus funestes. Le P. Martin avait été à 7 lieues célébrer la fête de S. Jacques. Pendant la nuit on introduit dans l'église le prêtre schismatique expulsé 4 mois auparavant, et tous les scélérats s'attroupent pour le protéger pendant qu'il dira la messe. Il n'en était pas besoin, car pas une de nos timides brebis ne s'est montrée pour s'opposer à cette troupe de loups. Je crus qu'il était de mon devoir de m'approcher pour voir où en étaient les choses, et reconnaître ceux qui prendraient part au désordre. Les mutins croient que je veux entrer dans l'église. Aussitôt ils serrent les rangs pour me barrer le passage. Mon interprète vient me joindre. Là dessus arrive un individu dont la fonction répond à peu près à celle de nos gardes champêtres. Il se dit envoyé par le magistrat pour mettre le bon ordre, et sous prétexte que ma présence empêche les gens d'entrer dans l'église, il m'invite à me retirer. N'ayant rien à faire là, je me retire en disant à ceux qui prenaient ainsi part au schisme, que s'ils voulaient aller en enfer, ils le pouvaient bien. Le croirez-vous? Il y eut des voix qui répondirent: *nous irons*.

En cet endroit de ma lettre, je suis interrompu par un tapage effroyable. On se jette sur quelques uns des principaux chrétiens de ce village de pêcheurs,

on les maltraite, on les blesse. Ils viennent vers moi tout ensanglantés, en implorant miséricorde à grands cris. Que puis-je faire! Je n'ai nulle autorité sur leurs persécuteurs. Je ne puis me faire entendre que par signes. Je console par là ces malheureux, et je leur témoigne la part que je prends bien sincèrement aux maux qu'ils souffrent pour la justice. Mais vouloir me montrer et intimider leurs ennemis, ce serait exposer nos bons chrétiens à quelque nouveau procès.....

(Je reprends ma lettre). Le P. Martin arriva quelques instans après. Nous dressâmes une espèce d'autel dans notre chambre, et nous y dîmes tous deux la messe. Nous résolumes ensuite de quitter le presbytère, et d'aller loger chez un honnête Hollandais, Mr. Schmith. Ce nom mérite d'être connu: pour nous, nous ne saurions jamais l'oublier. Quoique Mr. Schmith ne professe pas notre religion, il l'estime, et il a épousé une catholique portugaise. Je partis pendant la nuit pour aller passer une quinzaine de jours à 18 lieues delà, au pied des montagnes du Travancor, laissant au P. Martin le soin de déménager; ce qu'il fit le lendemain. Il avait d'abord résolu de partir lui même pour aller visiter des chrétiens depuis longtems privés de secours. Mais bon nombre de nos chrétiens de Tuticurin, revenus de leur frayeur, l'ayant conjuré de ne pas les délaisser, promettant de leur côté de demeurer fidèles, dût-il perdre leur caste, il crut devoir céder à leurs instances, et ne songea plus qu'à trouver un emplacement pour dire la messe, et un autre pour servir de cimetière. Un bon chrétien voulut offrir, pour ériger une chapelle une maison qui lui appartenait. On le menace aussitôt de lui intenter un procès, et il donne 10 roupies, (ou 24 francs) pour qu'on ne l'inquiète pas. Le projet de dire la messe dans cette maison est donc abandonné. On loua pour cet usage celle d'un protestant, qui, bientôt après, vaincu par les sollicitations des schismatiques, voulut la retirer, à moins qu'on ne l'achetât. Elle fut donc achetée cent roupies. Le P. Martin en donna 60, et les pauvres chrétiens se cottisèrent pour fournir le reste. C'est là notre église depuis ce tems là. Mr. Schmith offrit un terrain situé au centre de la ville pour servir de cimetière d'abord, et pour y bâtir une église plus tard, si on le jugeait à propos. Les schismatiques se mirent aussitôt en devoir de s'y opposer. Ils voulurent acheter eux-mêmes ce terrain. Mr. Schmith leur répondit généreusement: *Quand vous m'en offririez un million, vous ne l'aurez pas; c'est aux Pères que je veux la donner.* Alors ils lui intentèrent un procès pour lui disputer la légitime possession de ce terrain acheté par son père il y a 60 ans. Bien plus, l'achat se trouve reconnu et confirmé par un acte du gouvernement Hollandais, alors maître

de ce pays, avec triple scellé, etc ; de sorte qu'un petit coin de terre, qui ne sert qu'à renfermer des chèvres et des moutons pendant la nuit, se trouve avoir des titres comparables à ceux des propriétés seigneuriales. Cependant voilà déjà plus de Deux mois que le procès dure. C'est que nous avons à faire à un juge idolâtre, le même dont j'ai parlé plus haut.

Je reviens au chef de la caste. On lui avait fait croire qu'après nous avoir chassés de Tutucurin, il n'aurait qu'à dire un mot pour nous faire expulser de tous les endroits qui reconnaissent son autorité. Il se trompe. Le peuple a tenu bon partout. Dans 3 endroits seulement, on a introduit par force dans l'église un prêtre schismatique. Alors ce chef a fait venir quelques uns de ceux qui s'étaient le plus opposés à l'intrus, les a fait battre cruellement, et les a retenus plusieurs jours sans nourriture. Le P. Martin s'en étant plaint au sous-collecteur qui était venu à Tutucurin, celui-ci a déclaré que le chef n'avait pas le droit de faire venir chez lui qui que ce soit, et moins encore de le maltraiter. Le P. Martin s'est prévalu de cette réponse, et il la répétée partout. Depuis lors, le chef a eu beau faire appeler ceux qu'il voulait châtier, nul n'a comparu ; on a répondu qu'on n'avait pas le tems.

Avant cette époque, il avait fait venir une vingtaine d'hommes possesseurs de barques, et les avait menacé de doubler ou de tripler le tribut qu'ils doivent payer au gouvernement, s'ils s'avisaient encore d'assister à notre messe. Tous de crier miséricorde et de promettre d'obéir. Un seul avait refusé de se rendre auprès du chef. Il l'a empêché pendant deux mois de se servir de sa barque. Ce malheureux n'a pu obtenir justice qu'après bien des dépenses et qu'en payant une grosse amende, parce qu'il n'avait pas fait inscrire sa barque sur les roles. Il s'en servait depuis trois ans, sans qu'on eut jamais songé à l'inquiéter. C'est ainsi que le schisme s'est introduit dans cette partie méridionale de notre mission, où il n'était point connu il y a trois mois.

Le schisme compte peu de vrais partisans. On peut ranger en trois classes tous ceux qui y prennent quelque part. La 1e se compose des principaux moteurs, tous détenteurs des biens des églises, ou enrichis de l'argent du pauvre peuple, qu'ils sont habitués à tyranniser. Ils ont malheureusement beaucoup de pouvoir pour faire le mal. La 2e classe renferme ceux qui cherchent la faveurs des premiers. La 3e ceux qui ne sont schismatiques que par crainte, par faiblesse, ou par préjugé. L'un

doit faire un mariage, et comme il faut le concours du chef pour qu'il se fasse selon tous les usages de la caste, il sera schismatique. Un autre le sera parceque nous n'avons pas encore de cimetière. Ainsi pour obtenir qu'un mort de sa famille soit enterré dans le cimetière qui est au pouvoir des schismatiques, il s'exposera lui-même à être éternellement enseveli dans les enfers. Voilà jusqu'à quel point va la faiblesse et le peu de foi! Ceux qui ont le plus de bonne volonté, se trouvent, à l'occasion du schisme dans un état violent. Aussi le R. P. Supérieur a-t-il écrit au P. Martin de faire la paix à quelque prix que ce soit, et c'est pour la même fin que Mgr a envoyé, comme délégué extraordinaire, Mr. Méhay, missionnaire apostolique, bien connu dans ce pays, où il est entré le premier, et où il est resté seul durant plusieurs années, jusqu'à l'arrivée de nos pères. Mais comment faire la paix sans conniver au mal, et sans donner un scandale plus grand que le schisme lui-même? Dieu le sait, et rien ne l'annonce encore cette paix tant désirée.

J'ai dit que nous n'avions point de cimetière. C'est ce qui a dernièrement obligé le P. Martin d'enterrer en plaine campagne une femme à qui il avait conféré les derniers sacrements. Il y eut grand concours de nos chrétiens à cet enterrement. Les schismatiques s'étant présentés pour le troubler, furent repoussés. Mais le Père, pour éviter toute dispute, quitta le lieu qu'on lui contestait, et alla enterrer le corps 300 pas plus loin, dans les sables. N'importe; grande plainte fut portée devant un magistrat. Un des plus furieux schismatiques, qui avait reçu quelques coups, jura qu'on lui avait volé sa croix d'or, et le magistrat, sans vouloir rien écouter ni examiner, condamna quatre de nos principaux chrétiens à 15 jours de prison à Tinevelly, ou à 80 roupies (192 francs) d'amende. Le P. Martin compta cette somme, pour ne pas laisser opprimer les innocens.

Quelques jours après, le P. Martin se trouvait dans un village voisin, où il n'y a de schismatiques que le chef, et quelques-uns de ses partisans, fut troublé par ceux-ci, dans une cérémonie religieuse. Les chrétiens portèrent plainte auprès du juge du lieu. Les schismatiques, de leur côté, suscitèrent un procès auprès d'un autre juge. Celui-ci se fit déférer toute l'affaire, et condamna les coupables à 17 roupies d'amende. Puis, sur une lettre que lui écrivit un de nos ennemis, il cassa la 1re sentence, revoca l'amende, et en imposa une de 45 roupies à des hommes dont tout le crime était d'être les plus faibles.

Le P. Martin avait conféré les sacremens à trois autres malades, différens de la femme dont j'ai parlé. Ils sont morts plus tard. Au décès du 1er, Mr. Méhay se trouvait avec moi. On nous appela pour les funérailles. Les schismatiques avaient fait des attroupemens menaçans dans les rues, et nos gens, se rappelant

les suites du dernier enterrement, se tenaient soigneusement cachés chez eux. Quelques uns parurent encore avec beaucoup d'incertitude, en sorte que les parens du mort, pauvres gens, finirent par livrer le corps aux schismatiques, qui l'achetèrent à prix d'argent, pour le déposer dans leur cimetière. Il en fut de même des deux autres.

Enfin, la fille d'un chrétien, une enfant de dix ans, étant morte, je fus réduit à l'enterrer bien loin dans les sables, pour éviter toute chicane, et même sans croix, sans clochette, sans chant, sans rien qui eut l'air d'une cérémonie religieuse, à cela près que j'étais en surplis et en étole. Nous passâmes ainsi tristement devant des groupes nombreux de schismatiques, qui s'étaient attroupés à leur ordinaire, tandisque je n'avais avec moi que des enfans et des personnes insignifiantes. Au retour, les schismatiques, qui nous avaient observé de loin, ne voulant pas s'être réunis à pure perte, vinrent tout à coup se jeter sur nous, au détour d'une rue. Il ne se trouvait avec moi qu'un seul homme de ceux à qui ils en voulaient particulièrement. Ils se ruèrent sur lui comme des furieux, mais sans me faire la moindre insulte. Nos gens crurent devoir se plaindre, et à leur tour intenter procès aux perturbateurs. Je ne sais quel sera le résultat de leur démarche. — On me rappelle à Tutucurin; j'y continuerai ma lettre.

Tutucurin, 30 octobre 1839. — J'ai dit que Mr. Méhay avait été envoié par Mgr. de Drusipare pour ménager la paix. Le R. P. Supérieur, craignant que la présence du P. Martin, contre lequel le chef s'était laissé prévenir, y mît des obstacles, l'a rappelé pour tenir sa place dans le Marava, pendant qu'il viendra lui-même avec sa Grandeur, dans ce district. En arrivant ici, Mr Méhay demanda de suite à parler au chef. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours qu'il put obtenir audience. L'entretien fut long, mais sans aucun résultat. Le chef finit par dire qu'il fallait voir quelle serait l'issue des procès intentés à nos pauvres chrétiens. Mr. Méhay alla passer quinze jours du côté des montagnes pour y célébrer avec beaucoup de solennité la fête de S. Michel, près de l'endroit où le collecteur Anglais premier magistrat de la province, passe une grande partie de l'année. Celui-ci s'y trouvait alors. Déjà il avait vu Mr Méhay dans d'autres circonstances. Il le reçut avec beaucoup de politesse. Il l'invita même à manger à sa table, et lui exprimant sa façon de penser sur nos débats, il lui dit: Comme magistrat, je n'entre pas dans vos affaires; comme particulier, je vous conseille de faire la paix.

Mr Méhay ne fut pas plutôt de retour ici, qu'il se vit obligé de repartir à l'occasion que je vais dire. Un prêtre schismatique, institué par un laïc de ses partisans, Vicaire apostolique sur la côte de la Pêcherie, de retour ici après

je ne sais quelle excursion, feignit de vouloir retourner au village dont il était resté en possession. Il était accompagné d'un catéchiste apostat qui a causé beaucoup de trouble dans un village à quelques lieues d'ici. Nous soupçonnâmes que c'était dans ce dernier lieu que se rendaient ces deux méchans hommes. Aussitôt Mr. Méhay prend le parti de les prévenir. Il part à 7 heures du soir, longtems après le schismatique, qui ne se doutant de rien, s'était arrêté pour passer la nuit dans un village. Mr Méhay va se reposer un peu plus loin. Le matin, il est éveillé par les cris qu'on pousse à l'arrivée de son adversaire. Mr Méhay heureusement monté sur un bon cheval, l'a bientôt dépassé. Il arrive une heure avant lui, occupe l'église, et en ferme ainsi l'entrée à l'intrus, qui n'a plus d'autre ressource que d'aller se cacher chez un de ses partisans. Je ne sais s'il y est encore. Force a été à Mr Méhay de rester là pour le tenir en échec jusqu'à l'arrivée du P. Duranquet. Celui-ci, après s'être trouvé avec Mr. Méhay à la fête de S. Michel, était allé auprès du R. P. Supérieur, pour remplacer le P. Martin, qui ne pouvait encore s'y rendre. Revenu ici, il voulut se reposer un peu, après tant de voyages. C'est pour cela que j'avais été à Périataley, où j'ai commencé ma lettre. Deux jours après il me pria de revenir ici, parcequ'il allait remplacer Mr Méhay qui s'est rendu à Pallamcottah pour deux ou trois procès que nous y avons. C'est de ce côté là que se dirigent actuellement Mgr de Drusipare et le R. P. Supérieur. Ils n'en sont guère éloignés.

Le P. Garnier est toujours à Trichinopoly, ou dans les environs. Il a aussi des histoires à raconter, je lui en laisse le soin. Le P. Castanier est du côté des montagnes à plus de 60 lieues d'ici. On dit qu'il parle déjà Tamoul. J'admire sa facilité. Le P. Garnier avait bien raison de dire qu'il fallait être musicien pour apprendre cette langue. Moi qui n'ai pas l'organe si délicat, je n'entends vraiment quand on la parle, que des sons confus, semblables au glouglou d'une bouteille. Espérons qu'avec le tems et la patience, j'y comprendrai quelque chose.

J'ajoute encore un mot à ma lettre. L'horison se rembrunit de plus en plus. Ces jours passés, nos ennemis se sont vivement agités. Ils se sont procuré des amis à Pallamcottah. Ils ont tellement fasciné les yeux de certains magistrats, qu'il sera bien difficile désormais de leur faire voir la vérité. L'un d'eux a dit à Mr Méhay que si la paix ne se faisait à Tutucurin, il n'y avait point d'autre moyen que d'exterminer le parti qui cause des troubles. Nul doute que nous ne soyons auteurs des troubles, comme l'agneau troublait l'eau du loup. Voilà donc où en sont les choses. Il s'agit de faire apostasier quinze mille chrétiens, qui après s'être détachés de l'unité catholique, ne tarderont pas de passer

au protestantisme. Ce sont cependant les premiers nés du christianisme dans l'Inde. Leurs pères ont été convertis et baptisés par S. François Xavier lui-même. Ils ont, hélas! bien dégénéré. N'est-il pas à craindre que par un terrible, mais juste châtiment de Dieu, le bienfait de la foi ne leur soit enlevé, pour passer à d'autres qui sauront mieux en profiter.

Je vous ai dit comment nous avions été attaqués en revenant d'enterrer un enfant; quoique par amour pour la paix, nous eussions poussé la condescendance jusqu'à l'ensevelir sans aucune cérémonie. Voulez-vous savoir maintenant comment on a fait justice de cet attentat? Le malheureux père de cet enfant a été condamné à 15 mois de prison. Son crime est grand en effet, d'avoir osé se plaindre. Voilà où nous en sommes. Le procès suscité au sujet du terrain que nous offrait généreusement M. Schmith, procès qui durait depuis près de trois mois, est encore à recommencer. Il vient d'être porté à un autre tribunal. Et que nous servirait de le gagner, puisqu'un mot peut nous chasser de Tutucurin, sans qu'il nous soit permis d'y mettre jamais le pied.

4 novembre 1839. Je termine enfin cette espèce de journal, sans attendre la fin des débats; aussi bien ne doivent-ils finir pour nous qu'à l'heure de notre mort, et pour la religion qu'à la fin des temps. Voici les dernières nouvelles. Mgr de Drusipare et le R. P. Supérieur sont arrivés il y a trois jours au village où je vous ai dit que le prêtre schismatique s'était rendu. Celui-ci avait manqué son coup, grâce à la diligence de M. Méhary. Pour se consoler, il nous intente un procès. Que peut-il revendiquer? Tous les habitants du pays, 3 ou 4 exceptés, sont pour nous. Aussi le juge payen du lieu promet-il de nous faire avoir gain de cause, pourvu qu'on lui donne 130 roupies (312 francs).

Je vous enverrai plus tard d'autres nouvelles. Puissent-elles être plus consolantes! Ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous montre combien nous avons besoin du secours de vos prières. Ne le refusez pas à celui qui se dit avec sincérité, etc.

Joseph Gury S. J. miss.re

Vingt huitième Lettre.

Lettre du P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 13 novembre 1839.

Mon R. P. P. C.

C'est avec un bien sensible plaisir, et un profond sentiment de reconnaissance

que j'ai reçu par le navire le Tropique, votre lettre du 14 mars. Vous ne sauriez croire le bien que nous fait un souvenir de nos Pères d'Europe. Après Dieu, vous êtes notre grande consolation. Ne craignez donc pas de dérober de tems en tems quelques moments à vos occupations pour nous écrire. De mon côté, je trouverai bien le loisir de vous répondre, non pas toujours aussi longuement que je le voudrais, mais du moins assez pour montrer ma bonne volonté. Pour en faire preuve dès aujourd'hui, je vais satisfaire de mon mieux aux questions que vous avez bien voulu m'adresser sur les qualités que doit avoir un missionnaire du Maduré et sur les objets qu'il doit porter avec lui. J'ai déjà parlé sur ces articles dans quelques unes de mes lettres. J'y reviendrai cependant bien volontiers et parceque vous le désirez, et parceque l'expérience m'a fourni depuis de nouvelles connaissances. Je m'exprimerai sans détour, et selon ma manière de penser. A vous de voir le prix qu'il convient d'attacher à mes observations.

Voici l'idée que je me forme d'un missionnaire destiné pour le Maduré. Il faut un homme de 25 à 35 ans, bien constitué, habitué à la fatigue et aux privations dans le vivre, le vêtement, le coucher, le sommeil; un homme capable de jeûner habituellement jusqu'à midi. La chose n'est pas nécessaire en soi, mais elle l'est par circonstance. Lorsqu'on visite les chrétientés, on est souvent obligé de jeûner 8 et 15 jours de suite. Nos missionnaires devraient avoir une légère teinture de l'équitation. Certains Pères parmi nous tremblent devant un cheval de 25 francs, et ne savent pas en tirer le parti qu'un homme alerte pourrait en tirer. Donnez leur des chevaux arabes de réforme, à les en croire, tout est perdu. Cette observation, toute petite qu'elle puisse paraitre, n'est pas hors de propos, à cause des grandes courses que nous avons à faire, et de la nature des chevaux du pays. Il faut de plus pouvoir se faire à coucher sur la planche. Ici, nous n'avons pas d'autres lits, et bienheureux encore d'en trouver de tels tous les jours. Dernièrement, après avoir erré trois heures durant une nuit obscure, au milieu d'un marais et de vastes champs de riz, ayant toujours de l'eau jusqu'au poitrail de mon cheval, je n'ai rencontré pour me refaire qu'une pauvre petite natte étendue sur la terre. On se repose sur cette couche, mais on sent bien le matin qu'on n'a pas couché sur un lit de plume. Voilà pour le physique.

Quant aux qualités morales, elles sont beaucoup plus difficiles à définir. Il faudrait un homme de bonne volonté, de bon jugement, et maitre de ses passions. C'est l'essentiel. Les imaginations vives pourraient faire naufrage. Il faut ici du calme et du sang-froid, au milieu des contradictions, des dégoûts, des procès, des avanies, des calomnies, de toutes les misères en un mot

qui pleuvent sur nous. Il faut cependant une grande activité. Un tempérament mou ne serait pas plus à l'abri du danger qu'une imagination vive. Il faut des hommes constans dans leurs résolutions et leurs entreprises, courageux dans les occasions difficiles, et sans peur dans les adversités. Il faut de plus un caractère doux, et capable de gagner l'affection du peuple. Cette condition est de la plus grande importance. On doit conduire l'Indien avec un fil, disait le Comte Dupleix, ancien gouverneur de Pondichéry; mais il faut bien le tenir. Enchainez-le, il se révolte. Il ne faut donc pas un homme emporté, ou trop austère. On doit temporiser avec l'Indien, le prendre tel qu'il est, lui accorder ses franchises par rapport aux usages de la caste, mais tenir ferme à tout ce que la loi de Dieu, de l'Eglise, ou le bon ordre exigent. Il ne faudrait pas un génie étroit, à petites idées, trop attaché aux usages européens. Ici nous sommes dans un autre monde. Que de bévues causerait ce manque de tact nécessaire à un missionnaire qui doit être un homme universel, et se faire tout à tous! De plus, il est comme indispensable d'avoir une idée de l'administration. Plus tard cette qualité ne sera peut être plus requise, mais pour le présent son absence serait préjudiciable. Chacune de nos missions est un véritable diocèse. Il faut diriger toutes ces chrétientés par soi même, ou par ses gens. Il faut donc être en état de pourvoir au bien spirituel et temporel de tous. Il faut enfin contenter tout le monde, et avec peu de ressources, savoir renvoyer satisfaits tous les demandeurs et faiseurs de réclamations. Cette qualité me paraît de rigueur. C'est pour cela qu'un homme déjà exercé dans le gouvernement et employé comme second supérieur ou économe, réussirait peut être mieux qu'un autre tout frais moulu. Voilà mon idée.

Un peu d'instruction ne nuit pas dans ce pays-ci. Nous sommes très souvent en rapport avec les Anglais, qui connaissent bien vite leur homme. Le bon ton, un peu d'usage du monde leur plait. Tout ce que je viens de dire me semble nécessaire. — Je ne puis vous écrire tout ceci sans faire sur moi-même le plus pénible retour. Grand Dieu, quel sujet d'examen! Je gémis en pensant à ce que je suis. Faites donc prier pour moi, mon R. Père; je vous en conjure par l'amour que vous avez pour N. S. J. C. Je compte donc sur la grace de Dieu, et sur le secours de nos Pères et frères d'Europe.

Quant à nos besoins temporels, je pense que moins un missionnaire possède, plus il est libre et heureux. Beaucoup de choses sont utiles, peu sont nécessaires. Quand nous avons notre chapelle portative qui nous

suit partout, et quelques petits meubles d'un usage ordinaire, nous n'avons guère rien à souhaiter. L'argent que pourraient coûter les choses qu'on nous enverrait, viendrait plus à propos que ces choses elles-mêmes. Ici nous pouvons nous procurer à peu près tout ce que nous trouverions en Europe. Et puis l'éducation des enfans, la bonne tenue des catéchistes, l'entretien des églises, sont des points de la dernière importance. Pour tout cela, il faut de l'argent. Sans doute il faut de la dignité, de la magnificence même, dans le culte, mais la générosité de nos frères d'Europe et de nos bienfaiteurs est venue à notre secours. Il n'est pas jusqu'aux statues que nous ne puissions nous procurer dans le pays. Nous pouvons en faire sculpter ici, qui seront à la vérité d'un travail inférieur à celles que vous nous enverriez, mais qui ne feront pas un moins bon effet sur les Indiens. Dans une maison centrale, comme Trichinopoly, et par la suite deux ou trois postes semblables, il faut quelque chose de plus pour le mobilier et pour l'église, j'en conviens. mais tout cela nous viendra peu à peu. La providence nous a trop bien servis jusqu'ici, pour que nous soyons tentés de nous défier d'elle. J'ajoute seulement une remarque importante. Le pauvre enfant-jésus, que nous avons reçu d'Europe, est arrivé en morceaux. Les statues en carton-pierre sont brisées toutes les trois. Il nous faut, dans ce pays, du solide, et en général des choses de bon aloi. Tout se détériore vite ici par l'effet de la chaleur du jour et de l'humidité de la nuit.

Ma position est toujours la même. Me voici toujours attaqué par les schismatiques, et résistant toujours à leurs efforts; mal vu, de plus, par quelques hommes influans, qui ne cherchent qu'à propager l'hérésie, et à étouffer le catholicisme. Si du moins, au milieu de tant de traverses, nos chrétiens étaient forts dans la foi, constans dans leurs résolutions! Mais hélas! combien nous aurons de peine à en faire quelque chose de bon! Il nous faut la paix. Priez le Seigneur de nous l'accorder au plutôt. Je compte sur sa bonté et sur sa providence spéciale. J'ai commencé, le 9 de ce mois, jour de la dédicace de S. Jean de Latran, ou de l'église mère de Rome, les fondations d'une église pour les troupes européennes, et aussi pour les Indiens. Ce travail sera considérable, et me prendra bien des momens; mais il est de la dernière nécessité.

Nous allons aussi bientôt nous occuper d'un établissement pour les noirs. Ce sera, d'après le plan que nous en avons conçu, un petit collége où l'on enseignera le Tamoul, l'anglais, le latin, puis un peu de droit et de calcul. Cette institution peut avoir de bons résultats. Le renfort de

missionnaires qu'on nous annonce arrivera bien à propos pour cela.

Les protestans, dits américains, vont faire bien du mal. Ils ont déjà acheté un assez grand nombre de chrétiens, et peu à peu ils s'établiront dans le pays. La chose est à craindre. Les discordes interminables qui existent entre nous et les schismatiques favorisent leurs sinistres entreprises. Nous avons cependant l'espoir que le gouvernement ne les soutiendra pas, parceque'ils forment bande à part, et font hautement profession de ne reconnaitre aucun supérieur. Un de mes prêtres noirs m'a quitté il y a quelques mois, pour se jeter dans ce parti désespéré. Son premier haut fait, après qu'il a eu renoncé à la religion catholique, a été de s'unir, par une alliance américainement légitime, à une misérable du pays. Ce même apostat vient m'attaquer en ce moment, et prêcher sa nouvelle religion à des badauds toujours prêts à se donner au plus offrant. La guerre sera longue, je le crains. Ces propagateurs de nouvelles doctrines, emploient, pour gagner les populations, le moyen le plus odieux. Ils promettent aux chefs des villages, une pension de 15 ou 20 francs par mois. Si, par ce moyen, ils parviennent à se les attacher, ils tiennent tout le peuple, qui marche souvent, comme un aveugle troupeau, sur les pas de ceux qui le guident. Ces malheureux Indiens tremblent devant leur chef, parceque celui-ci a le droit de les empêcher de cultiver leurs terres, et qu'il peut d'ailleurs les tourmenter en mille manières. En faisant de notre côté des gratifications, nous conserverions ces ames vénales. Mais ce n'est pas ainsi que s'est établie et que doit se propager la religion de J.C. Ah! mon R.P. la foi est bien faible dans ces contrées! Après tout, je m'étonne qu'il en reste encore quelque étincelle, avec tant de troubles, tant d'ennemis, tant de mauvais exemples et si peu de secours. Voilà cependant la portion de notre héritage. Terre ingrate et bien stérile, mais aussi bien précieuse pour celui qui ne cherche que Dieu dans ses travaux! Ici, il faut une abnégation entière, même de toute consolation. Dieu seul! voila le cri de ralliement du missionnaire dans le Maduré. Ah! si je savais mettre à profit tant d'occasions de me sanctifier! Mais hélas! je suis si lâche, si peu soumis à la volonté de Dieu! Je le reconnais tous les jours avec confusion. Priez donc bien pour moi ô vous tous, mes bien-aimés frères d'Europe, afin que Dieu me donne son esprit, et afin que je me sauve en travaillant au salut des autres. La divine bonté vous récompensera tous au centuple.

Veuillez bien agréer, mon R.P. les voeux bien sincères que je forme pour vous au retour de cette année. Je souhaite qu'elle soit pour vous et pour moi une année de bénédictions. Je suis etc

Garnier s.j. miss.re

Vingt neuvième Lettre.

Lettre du P. Alexandre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un père de la même Compagnie.

Calléditidel, 16 novembre 1839.

Mon Rev. Père
P.C.

Il est bien tems que je réponde à votre lettre du 2 Avril. Mais on ne prend pas ici son tems comme on veut, surtout en ce moment où les schismatiques remuent ciel et terre pour ruiner notre pauvre mission. Si nous voulons soutenir les chrétientés continuellement vexées par nos ennemis, empêcher des défections très probables, donner seulement signe de vie, nous sommes obligés, vu notre petit nombre, d'être toujours en course. Au commencement de cette année, nos adversaires ont obtenu du collecteur du Maduré, un décret qui assure aux prêtres portugais la libre possession de toutes les églises de ce district, par la raison que jadis ils en étaient les pasteurs. Mais le S. Siége a-t-il disposé autrement de cette mission; a-t-il resserré les prêtres portugais, évidemment trop peu nombreux pour occuper tout le sud de l'Inde, dans des limites plus étroites; a-t-il confié par une bulle expresse le Maduré à d'autres ouvriers évangéliques! l'autorité locale fait abstraction de tout ce qui s'appelle juridiction ou droit ecclésiastique. La possession de fait est tout pour lui. En vertu de ce décret, dans les chrétientés même où les schismatiques n'ont pas un seul partisan, défense à nous de mettre le pied dans l'église; c'est sous le ciel, à l'ombre d'un pandel, ou toit de feuillage, que nous sommes forcés de célébrer les SS. mystères, et de remplir les autres fonctions de l'apostolat. Au moment où je vous écris, les schismatiques travaillent avec une ardeur infernale pour obtenir un semblable décret du Collecteur de Tinevelly, district de la mission du sud, celle qui m'avait été confiée. Mgr l'Evêque de Pondichéry visite le pays dans ce moment, pour conférer à nos chrétiens le sacrement de Confirmation. Le R.P. Supérieur, devant accompagner sa Grandeur jusqu'aux extrémités de notre mission, il y a près d'un mois que je suis venu le remplacer dans la partie du centre, ou mission du Maduré proprement dite. Me voilà donc sur un nouveau

terrain, d'où il me serait difficile de vous donner des nouvelles de ce qui se passe dans le sien et de vous raconter les succès par lesquels la Providence couronne sans doute le zèle du charitable pasteur. Pour ce qui me regarde, je n'ai encore fait que quelques excursions, uniquement pour secourir des mourans et presser des arriérés qui, par insouciance ou par malice, n'avaient pas profité de la dernière visite du missionnaire. Il me semble cependant pouvoir recueillir, dans ma pauvreté, quelques traits propres à vous intéresser. Je vous les envoye avec simplicité. Vous y verrez du moins un témoignage de ma bonne volonté.

Dans un village nommé Vidavirouthé, je rencontrai une pauvre veuve affligée par la guerre domestique, qui régnait entre son fils aîné et le reste de ses enfans. L'aîné devenu, par la mort de son père, chef de la maison, avait droit de commander en maître. Ses frères, uniquement par jalousie, faisaient bande à part. Déjà ils avaient intenté à leur aîné devant l'autorité du lieu, plusieurs procès, qui avaient tourné presque tous au profit des employés civils. Je fis appeler ces nombreux enfans et la mère aussi. Dieu voulut bien se servir de mon ministère pour toucher des cœurs depuis longtems endurcis. Tout ce que je leur dis fut bien reçu. L'aîné promit d'oublier le passé; ses frères et ses sœurs promirent à leur tour de lui obéir en tout. Ensemble ils jurèrent de respecter leur pauvre mère, de lui ménager d'heureux jours. Puis, selon l'usage de la caste, l'aîné vint le premier se prosterner et dire à sa mère: *Gloire soit à D.C!* C'est le mot de paix et de réconciliation. La mère, s'inclinant à demi, le releva et lui fit un grand signe de croix sur le front. Les autres enfans vinrent ensuite, chacun séparément, se prosterner d'abord devant leur mère, ensuite devant leur frère aîné. Celui-ci, après les avoir relevés, leur traça le signe de la croix sur le front, comme sa mère avait fait pour lui. La même cérémonie eut lieu de la part des plus jeunes à l'égard de leur second frère, qui est aussi censé leur aîné, en tant qu'il est plus âgé. Seulement il n'y eut pas de prostration; elle n'a lieu qu'à l'égard d'un père ou d'une mère. Il ne manquait plus qu'une chose, selon l'usage de la caste, pour sanctionner cette paix, c'était un repas de famille. Il fut convenu qu'il aurait lieu le dimanche suivant. En attendant ce jour de fête, tous d'un commun accord me demandèrent la grâce d'être admis aux sacremens. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je ne pouvais nullement douter de leurs bonnes dispositions; et tous eurent le bonheur de s'approcher de la Ste table le même jour. Je vous laisse à penser la joie qu'éprouvait cette

pauvre mère et les remercimens qu'elle me fit. Je lui donnai un de ces chapelets que les Indiens estiment le plus, c.a.d. un chapelet en coco rouge, monté en laiton, ce qui à leurs yeux brille comme de l'or. Je gratifiai le fils aîné d'une médaille. Pour cette fois, je ne fis pas de présent aux autres, pour leur faire sentir que le tort était principalement de leur côté, et leur apprendre à respecter leur aîné comme leur père.

Ailleurs, j'eus d'autres réconciliations non moins édifiantes. Je les omets pour éviter des redites. J'en citerai une cependant, qui me paraît digne de fixer votre attention.

Trois frères, déjà mariés, en voulaient depuis dix ans à leur aîné, uniquement parceque celui-ci n'ayant pas d'enfans, (ce que les Indiens regardent comme le plus grand châtiment que Dieu puisse infliger en ce monde), avait adopté un orphelin. L'orphelin était de caste. Cependant les trois frères, qui prétendaient à l'héritage, ou qui du moins voulaient qu'il ne sortît pas de la famille, soutenaient que cette adoption était un crime, et que dans le cas où leur aîné voudrait adopter un enfant, il ne pourrait choisir que parmi ceux de ses frères. Pendant dix ans les procès avaient été continuels, mais à pure perte. L'aîné, désireux de se réconcilier avec Dieu, vint me trouver le jour de la Toussaint, au sortir de la messe, et m'exposa le fait. Je fis aussitôt appeler ses frères qui, comme lui, avaient assisté au S. Sacrifice. Les chefs de la caste parurent aussi pour être témoins du débat. Impossible ce jour là de rien faire, les cœurs étaient trop ulcérés. Cependant, après les avoir écoutés longuement et patiemment, j'obtins d'eux la promesse qu'ils s'en rapporteraient à la décision des chefs, et que l'affaire, une fois réglée par ceux-ci, le passé serait oublié et les cœurs unis, comme il convenait entre des frères. Le dimanche suivant, la question ayant été débattue, nos gens parurent de nouveau. Il y eut encore des contestations. Les frères cadets, toujours dans des vues d'intérêt, prétendirent qu'ils étaient lésés dans leurs droits. Mais comme ils s'étaient engagés à s'en tenir à la décision des chefs, il leur fallut enfin se rendre et laisser en paix l'aîné avec son fils adoptif, vu que la caste lui laisse le droit de donner son bien aux pauvres, sans nul égard aux parens. Il fut enfin question de faire la cérémonie de la paix. Ici, nouvelle difficulté. Les cadets guidés par l'orgueil, prétendirent qu'ils n'avaient pas de rancune contre leur aîné, qu'ils ne lui avaient fait aucun mal, et qu'ainsi ils n'avaient point de réparation à faire. (En fait, depuis plusieurs années ils l'avaient laissé tranquille chez lui, sans autre tort que celui de ne lui rendre aucun service). Les chefs me prescrivirent d'exiger

cet acte d'humiliation, parceque l'usage de la caste le prescrivait en pareil cas. Et la religion aussi, leur dis-je alors avec fermeté, en fait un devoir. Car refuser de se voir, de se parler et de manger ensemble, ce n'est pas s'aimer, c'est se haïr. Pour triompher de l'obstination de ses frères, l'aîné vint aussitôt se présenter à eux les mains jointes, le corps à demi-incliné: Oubliez le passé, dit-il, à chacun d'eux séparément, et gloire soit à S.C! Ceux-ci rougirent enfin de leur entêtement, et se hâtèrent de réparer cette dernière faute aussi complétement qu'on pouvait le désirer.

Quelques heures après, une petite Indienne, agée de 14 ans, baptisée et mariée deux mois auparavant par le R.P. Supérieur, vint me redemander des bijoux dont je n'avais nulle connaissance. Le grand Soami, (c'est le nom qu'on donne au Père), me disait-elle, en me mariant, me prit mes pendans-d'oreille, parceque je ne savais pas mes prières: il promit de me les rendre aussitôt que je les saurais. Aujourd'hui que je les sais, il faut aussi me donner une médaille. Je l'interrogeai publiquement. C'était plaisir de l'entendre. Pater, Ave, Credo, commandemens de Dieu et de l'église, actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, tout fut récité sans faute. Comme il m'était impossible de lui rendre ses bijoux, je lui offris une jolie médaille miraculeuse. Et mes bijoux, quand viendront-ils, dit elle? — Quand le grand Soami sera de retour, et que vous saurez le catéchisme. — S'y consens, reprit-elle; après tout, j'aime autant la médaille que mes bijoux. — Voilà, mon R.P. un bon moyen de faire apprendre les prières et le catéchisme. Essayez d'en faire usage.

Ce qui m'édifia le plus dans cette mission du centre, c'est l'assiduité des chrétiens aux prières du matin et du soir qui se font régulièrement dans chaque église. Ne croyez pas qu'elles se bornent à ces formules qu'on trouve dans la Journée du chrétien. Outre nos prières accoutumées, le matin ils récitent les litanies des saints, 33 Pater en l'honneur des 33 ans que N. S. a passés dans ce monde, quinze Ave en l'honneur des mystères joyeux, douloureux et glorieux de la Ste Vierge, des Pater et des Ave en l'honneur des chœurs des Anges, le tout intercallé de formules de prières qui indiquent l'objet et le but de ces exercices de piété. Il y a aussi des Pater et des Ave pour l'exaltation de l'Eglise, la paix entre les princes chrétiens, la conversion des pécheurs, et des infidèles surtout. Les ames du purgatoire ont leur bonne part dans toutes ces prières; c'est toujours par elles et pour elles qu'elles se terminent. On peut même dire que c'est la dévotion favorite de l'Indien catholique. Aussi le jour des morts est-il solemnisé chez eux avec plus d'éclat que la Toussaint. Il n'est pas un chrétien qui, ce jour-là, ne fasse à l'église une offrande pour obtenir le droit de faire publier à la messe les noms de ses parens défunts.

Ce sont les catéchistes qui, quinze jours d'avance sont chargés de recueillir les offrandes et les noms. On lit d'abord ceux des prêtres morts dans la mission depuis sa fondation jusqu'à l'année courante; ensuite ceux des Obédefsis, ou catéchistes des hautes castes; puis ceux des Bandarous, ou catéchistes des basses castes; enfin ceux des simples fidèles. Par intervalle, il y a des répons pendant lesquels le public récite à haute voix le Pater pour les ames dont les noms viennent d'être publiés. Dans les grands districts, il faut plus de deux heures pour cette cérémonie, fort édifiante sans doute, mais bien fatigante pour le missionnaire qui, ce jour là comme aux jours de dimanche et de fête, ne peut commencer la messe qu'à midi. Dans le sud, où les chrétientés sont plus rapprochées, nous sommes parvenus à fixer cette messe à dix heures. Ici, la chose est impossible. Le mamoul, ou antique usage est là; et malheur, surtout dans les pénibles circonstances où nous nous trouvons, au missionnaire qui voudrait y déroger. D'ailleurs, les chrétientés sont ici fort dispersées; il est bien des chrétiens qui, pour avoir le bonheur d'entendre la 5te messe, ne craignent pas de faire 12 et même 15 milles, soit pour aller à l'église principale, soit pour revenir chez eux. D'après d'anciens statuts, qu'on lit encore à certaines époques de l'année, cette messe n'est d'obligation que pour les chrétiens du voisinage. Ceux qui habitent à plus de 5 milles n'y sont pas tenus. L'usage veut cependant qu'ils assistent aux prières de la messe, qui se lisent régulièrement dimanches et fêtes, dans l'église ou la chapelle du lieu où ils demeurent, et il en est fort peu qui s'en dispensent: c'est du moins une faute dont ils ne manquent pas de s'accuser.

A la prière du soir, la récitation du chapelet est la dévotion par excellence. Elle est précédée et suivie de plusieurs autres exercices, tous instructifs et bien pieux. Pour terminer, on y fait la lecture d'un livre spirituel, qui varie selon les jours de la semaine. Le dimanche, par exemple, on lit un livre qui traite des œuvres de la création, ou de l'évangile du jour; le lundi, c'en est un qui traite des ames du purgatoire; le mardi, c'en est un autre où il est question de la dévotion aux SS. Anges; le livre du mercredi traite des grandeurs de S. Joseph et des merveilles qu'il a opérés; ceux du jeudi et du vendredi ont pour objet les grands mystères de l'Eucharistie et de la Croix, et ils ont la forme de méditation; enfin le livre du samedi est un choix de miracles dus à l'intercession de la T. Ste Vierge. Chacun de ces livres est divisé en autant d'instructions ou de méditations qu'il y a de semaines dans l'année. Si ces lectures étaient fidèlement suivies, et bien comprises, nos Indiens connaîtraient parfaitement la religion. mais hélas! ils

sont en général trop matériels et trop grossiers pour saisir les choses de Dieu à la simple lecture. Ils ne les entendent réellement et suffisamment qu'autant que le missionnaire tâche, par toute sorte d'images et de comparaisons, de les leur rendre sensibles, et de les faire pour ainsi dire toucher au doigt. De là vous concevrez, mon R.P. qu'ici les bons catéchistes sont préférables aux grands prédicateurs; et que pour exercer avec fruit le S. ministère auprès des Indiens, il faut avoir non moins de patience que de zèle.

Dans la saison des pluies, où nous nous trouvons maintenant, cette patience est encore mise à d'autres épreuves. Dans les 7 ou 8 courses que j'ai faites depuis la Toussaint, mon vieux Bucéphale a toujours eu le pied dans l'eau, souvent même dans des bas-fonds boueux, dont il avait bien de la peine à se dépêtrer. Que de fois ne m'a-t-il pas fallu mettre pied à terre pour le tirer d'embarras! Les rizières sont, en tems de pluie, de vrais marais que l'on ne traverse pas impunément. Il faut de toute nécessité suivre un sentier, large d'un pied, qui les sépare les unes des autres. Or ce sentier n'est pas toujours égal. Quelquefois il est perdu dans les eaux, d'autres fois il est interrompu par des fossés creusés autour des rizières en forme de canaux. Comment voyager sans encombre dans de semblables chemins? Le soir, pour tout gîte, je n'ai eu partout que de pauvres cabanes bien humides. Je me suis tiré d'affaire en me tenant constamment perché sur mes Padacouradous, ou sur la planche qui me tenait lieu de lit. Ces Padacouradous sont des semelles de bois épaisses de deux pouces, qu'on accroche aux deux gros doigts du pied par une cheville en bois, de sorte qu'on marche en pinçant et soulevant ces semelles avec les deux gros doigts du pied.

Avant hier cependant, me rendant ici pour vous écrire plus tranquillement, j'ai été le soir où ne peut mieux logé. Je tombai dans la maison d'un Maravar, ou Indien de la caste dite des voleurs, excellent chrétien, et riche propriétaire. Le débordement des eaux qui couvrait la campagne environnante, ne me permettant pas de passer outre pour trouver une chapelle quelconque j'annonçai à mon hôte que, le lendemain avant mon départ, je dirais la messe chez lui. Plein de joie d'une nouvelle si inattendue, il se mit en devoir de préparer lui-même le lieu où je pourrais dresser mon petit autel. Toute sa nombreuse famille demanda d'elle-même à s'approcher des sacremens. J'y consentis d'autant plus volontiers, qu'il y avait plus d'un an que la plupart d'entr'eux n'avaient pas eu ce bonheur. On fit d'abord, selon l'usage établi dans cette famille vraiment patriarchale, la prière du soir, ainsi qu'il a été

dit plus haut. Puis le catéchiste qui m'accompagnait fit publiquement la préparation à la confession. En France, même dans nos églises de campagne, quand il s'agit de confession, chacun se prépare comme il l'entend. Il n'en est pas de même ici. Pour être admis à la confession, il faut absolument avoir entendu l'examen préparatoire, fait à haute et intelligible voix par le catéchiste du lieu, ou par celui que désigne le Père. Cet exercice a pour objet les cinq choses nécessaires pour une bonne confession. Il est tout à fait à la portée de nos bons Indiens ensorte que le missionnaire n'a rien à y ajouter. Après l'examen, le catéchiste passe en revue les scandales publics, s'il y en a, comme ivrognerie, inimities, commerces criminels, restitutions à faire etc. Le tout est déclaré au Père qui, pour réparer le mal, ordonne publiquement la pénitence, ou réparation à faire. Les vindicatifs sont obligés de se réconcilier sur l'heure même. Ensuite le catéchiste demande à chaque individu séparément les prières et le catéchisme. Grands et petits, tous sont soumis à cette dernière épreuve chaque fois qu'il est question de s'approcher des sacremens. Quand on répond sans faute, on reçoit un billet sur une ôle, ou feuille, qui sert comme de passe-port à la confession. Quiconque ne peut pas le présenter en s'agenouillant devant le prêtre, est censé ne pas savoir ses prières, ou sujet à caution pour des fautes publiques, et dans ce cas, le pénitent, bien qu'il soit admis à se confesser, est exclus de la communion, à moins qu'il n'y soit autorisé publiquement par le missionnaire. Ceux qui se confessent pour la 1ère fois, ne reçoivent pas de ces billets. C'est ici l'usage veut qu'on ne soit admis à la 3te table qu'après la 3e confession. Ces 3 confessions sont appelées, dans le langage du pays, confessions neuves ou blanches. J'eus dans cette maison des confessions de ce genre. J'en eus aussi quelques unes d'arriérées, plus par négligence que par manque d'occasion, et les coupables furent châtiés par mon catéchiste, sans même que j'en fusse prévenu. Le lendemain, la fête fut complette. Mon petit autel portatif figurait on ne peut mieux dans le fond d'un hangar couvert de chaume, et dont les murs grossiers disparaissaient sous des nattes tissues et chamarrées de rouge. Pour les draperies, il ne fallait pas y songer. L'Indien ignore ce que c'est! Il n'a tout juste que sa toile pour se couvrir lui même, et il n'en achète de neuve qu'autant que la vielle tombe en lambeaux. Je donnai la communion à 12 personnes, qui me consolèrent beaucoup par le respect et la ferveur qu'elles apportèrent à la sainte table.

Après la messe, les malades vinrent demander ma bénédiction. Je la leur donnai, en formant les voeux les plus sincères pour leur bonheur.

Je leur distribuai ensuite quelques remèdes, à l'un du cérat, de la confection du F. Durocquet; à l'autre j'ordonnai des cataplasmes de mauve. Le 1er avait à la figure une plaie qui datait de loin. Le 2e une entorse avec gonflement à la jambe. A un 3e je donnai une cuillerée d'une drogue amère, remède inventé jadis par nos pères, et d'une vertu spécifique pour les maux d'estomac, les pertes de sang, etc. Appliqué à l'extérieur, ce remède fait très bien pour les plaies encore fraiches. Ne riez pas, mon R. P. de mon art médical: Il réussit, c'est tout ce qu'il faut pour que j'en fasse usage. Oh! Si j'avais du quinquina! comme je guérirais les fiévreux! La pierre infernale servirait pour cicatriser grand nombre de plaies rebelles à tous les onguents du monde. Le pansement avec des onguents est le plus pitoyable des remèdes dans un pays aussi chaud que celui-ci, et avec des gens qui n'ont pas un lambeau de toile dont ils puissent couvrir leurs plaies. Revenons à mon hôte.

Il ne me laissa partir qu'après que j'eus béni sa maison, ses enfans, ses troupeaux et ses rizières. Je lui donnai comme souvenir de ce beau jour une jolie image, qu'il doit placer dans le lieu où j'ai dit la Ste messe; ce lieu sera désormais l'oratoire de la famille. J'arrivai vers midi au lieu d'où je vous écris, à Calle d'Ideal, point de résidence du centre, vulgairement appelé le tombeau en mémoire de Mr Barnes, membre de la congrégation des missions étrangères, mort à la fleur de l'âge, il y a environ cinq ans, avec la réputation d'un saint: *In memoriâ æternâ erit justus*. Chaque dimanche, quand le prêtre est ici pour la messe, les chrétiens du voisinage se rendent en foule à son tombeau pour y prier. Bon nombre d'entr'eux font des offrandes en son honneur. C'est pour lui qu'ils font dire des messes quand ils ont quelque grâce particulière à obtenir du ciel. Si ce bon missionnaire fût mort en France, je doute qu'il eut obtenu de ses parens et de ses amis plus de vœux et de suffrages. Son sort est digne d'envie. Puissé-je un jour le partager!

Mon R. P. puisque vous avez tant à cœur les intérêts de notre chère mission, je vous prie d'être l'interprète de nos sentimens auprès de tant d'ames pieuses qui pensent à nous. Dans ces jours de crise surtout, où les schismatiques redoublent d'efforts pour nous perdre dans l'esprit des magistrats, et mettre la division dans toutes nos chrétientés, recommander-nous d'une manière toute particulière à ces ames ferventes qui pensent tant sur le cœur de Dieu. N'oublier pas surtout de donner à mes chers parens des nouvelles de leur Alexandre, missionnaire indien par le costume et la profession, mais toujours leur fils respectueux par les sentimens du cœur. Assurez-les que je jouis toujours d'une bonne santé. Leur

tendre sollicitude, attache beaucoup d'importance à cette nouvelle. Ne m'oubliez pas vous même, mon Rev. et bien cher Père, et croyez moi pour toujours, etc

Alexandre Martin S. J. miss.re

Trentième Lettre.

Lettre du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Pallam-cottah, 16 décembre 1839.

Mon Rev. Père.

P. C.

Nous venons de traverser des jours consacrés par la mémoire de deux religieux, nos frères et nos protecteurs, S. Stanislas Kostka et S. François Xavier. Que de souvenirs n'ai-je point emportés de Rome et de tant de villes de France! Ces jours me les ont tous rappelés avec les belles fêtes qui s'y font. Ici, tous les jours se ressemblent. Si nous célébrons quelque solennité, c'est dans le goût et selon les exigences du pays. Beaucoup de tracas, beaucoup de mouvement. Presque rien pour nourrir et ranimer cette tendre dévotion, qui passe au cœur par les sens. Il est vrai que celle qui descend tout droit du ciel au cœur est plus solide, mais bien souvent on ne la sent pas. On ne sait si on l'a, et on a tant de raisons de croire qu'on ne l'a pas. Ah! venez par vos prières, au secours de notre indigence.

Je me trouve en ce moment hors de service, n'ayant d'autre occupation que celle de rétablir ma santé. Mgr m'a tué. Le 22 novembre je le quittai pour venir commencer à Vadakencoulam la neuvaine préparatoire à la fête de S. François Xavier, et plus encore pour me reposer; car je n'en pouvais plus. Je me sentais les entrailles enflammées, l'estomac délabré, la poitrine souffrante, la tête et la gorge prises par une forte fluxion. Après la fête de S. Xavier, j'ai été obligé de me rendre à Pallamcottah, pour profiter des soins d'un docteur anglais. Je me trouve aujourd'hui beaucoup mieux, et j'espère bien être dans huit jours en état de reprendre le cours de mes travaux.

Voyez s'il y avait lieu pour moi de prendre du repos. Voici un extrait de mon journal, qui peut vous donner une idée du genre de vie que j'ai menée. « 17 nov. à Viravanellour, confessions jusqu'à 9 heures du soir; 40 personnes

„ pour mon compte. Coucher à onze heures; nuit agitée et sans sommeil, à
„ cause de l'effervescence du sang = 18, à 3h première messe; 2e messe un peu
„ plus tard. Ensuite messe de Mgr avec confirmation de 120 personnes. Le tout
„ était terminé à 5h. A 5h 1/2, me voilà en voyage, à cheval, avec un soleil brû-
„ lant en face jusqu'à onze heures. Il était alors nécessaire de prendre un peu de
„ repos. A 3h 1/2 le voyage recommence. A 8h nous arrivons à Soganapéri. =
„ Le 19, nous entendons 130 confessions, et Mgr donne la confirmation. Le soir
„ nous nous remettons au confessional jusqu'à 9 heures; coucher vers onze
„ heures. = Le 20, à 2h du matin, 1re et bientôt après 2e messe et confirma-
„ tion de 150 personnes. A 3h 1/2 j'étais à cheval, en route vers Potécalenvilei.
„ Arrivés dans cette chrétienté, les travaux recommencent. Le soir et le len-
„ demain, il faut rassasier la faim spirituelle de ces vrais enfans de l'Eglise,
„ qui soupiraient depuis longtems après les Sacremens. = Le 22 départ à
„ 4h du matin. Voyage toute la journée. = Le 23, Voyage dès 2h 1/2 du matin.
„ A 8h je me trouvais à Vadakencoalam... »

Vous me demanderez sans doute si la visite de sa Grandeur, Mgr de Drusipare, que j'accompagne depuis quelque tems, ne me donne pas matière à quelque narration curieuse et édifiante. Je puis bien vous dire d'abord en général, que j'ai eu mille occasions d'admirer et de me confondre en voyant le zèle infatigable de ce digne prélat, redevenu simple missionnaire. Voilà sept mois qu'il est parti de Pondichéry. Il a poussé jusqu'au cap Comorin, parcourant tous les districts confiés à ses soins. Cette tournée a été un coup de main donné aux missionnaires, autant qu'une visite pastorale. Dans le district de Trataconi, pour ne parler que d'un seul en particulier, Mgr a donné la confirmation à plus de mille personnes, ce qui n'est pas peu de chose dans des contrées où il doit en coûter tant pour amener les chrétiens au degré d'instruction et de dispositions que requiert ce sacrement. Heureusement ils se portent avec le plus grand empressement au devant des ministres de la religion, du premier pasteur surtout. Nous n'avons pu entendre les confessions de tous ceux qui se sont présentés. Un grand nombre ne s'était point approché des sacremens depuis 8, 10 et 12 ans. Il était bien fâcheux que nous ne pussions les voir pour ainsi dire qu'en passant. Ces chrétientés auraient besoin d'un ou de plusieurs missionnaires qui résidassent continuellement au milieu d'elles. Nous avons été obligés de leur promettre qu'elles auraient cet avantage, au moins pour Pâques. Et Mgr est prêt, si nous ne sommes pas en force, à se priver d'un de ses missionnaires, quelque nécessaire qu'il puisse être ailleurs, pour remplir l'en-

gagement qu'il a pris avec les habitans de ce district.

Partout ailleurs nous avons eu à peu près la même occupation, et obtenu le même succès. Mgr a rempli partout l'office de missionnaire, autant que celui d'Evêque. Sa santé se soutenant toujours, grâce à Dieu, malgré la continuité du travail, il a pu faire partout au confessionnal des séances aussi longues que le simple prêtre qui l'accompagnait. Il a, de plus, donné la Confirmation à tous ceux que nous avons pu suffisamment préparer. Mais presque partout un bon nombre de chrétiens n'ont pu la recevoir, quoique Mgr prolongeât ses visites au delà du tems que les évêques ont coutume d'y donner. La disette d'ouvriers évangéliques se fait vivement sentir dans ces parages.

Il y a eu, en différens endroits, des réceptions d'éclat, des entrées triomphantes. Je ne les décris pas; ce serait à peu près la répétition de ce que j'ai eu l'occasion de vous raconter plusieurs fois, et en particulier à l'époque de notre entrée dans la mission. De plus, ces visites ont laissé sur mon cœur je ne sais quel sentiment de peine et d'amertume, que je ne puis entièrement maîtriser. N'attendez pas des narrations intéressantes de la part d'un homme qui écrirait sous une telle impression. Oui, mon R. P. il faut l'avouer, quelque bien qu'ait opéré la présence du 1er pasteur dans cette contrée, je ne suis pas encore satisfait, et le succès est bien loin d'être complet. C'est la faute des circonstances. La privation de grandes églises, les efforts des adversaires, le schisme qui divise une partie de la mission du sud, les mauvaises dispositions de quelques hommes influens, voilà ce qui contribue à enchaîner l'élan des chrétiens et à comprimer leur enthousiasme. Du reste, si cette visite n'a pas eu au dehors tout l'éclat qu'elle devrait avoir, elle n'en est que plus belle aux yeux de la foi. C'est à ses yeux, le successeur du pontife des catacombes qui console ses enfans, non dans des souterrains, mais, ce qui est pire aux yeux des Indiens, sous de pauvres Tandels, ou dans de misérables cabanes de terre.

Dans d'autres circonstances, j'aurais trouvé une ample matière de description dans les difficultés et la singularité de nos voyages, pendant cette saison des pluies. Figurez-vous, pour en avoir une idée, des plaines de terre grasse, où les pieds du cheval enfoncent jusqu'aux genoux, et se retirent avec effort et bruit, absolument comme le piston d'une pompe pneumatique; puis des torrens continuels à passer et à repasser, tantôt sur son cheval, avec l'avantage d'un bain de siége, quand toutefois le drôle ne s'avise pas de prendre lui-même, et de donner à son cavalier un bain complet; tantôt perché sur une chaise soutenue en l'air par les hommes, dont la tête seule paraît sur la surface de l'eau; tantôt encore

assis à l'indienne sur quelques cruches, ramassées à la hâte, et fixées aux extrémités de quelques bâtons, pour composer un système flottant, que quatre nageurs poussent et dirigent vers le bord opposé. Dans l'espace de huit jours, j'ai fait usage de tous ces moyens, et ce n'a pas été sans former plusieurs signes de croix. Tout cela prêterait à une narration amusante. Mais encore une fois, je n'ai ni le tems, ni le courage de l'entreprendre.

Ce qui contribue encore à jeter sur mon ame un voile de tristesse, ce sont les nouvelles que je reçois à chaque instant des divers points de notre mission. Partout Dieu nous éprouve. Dans la partie du nord et dans le Maravar, ce sont toujours des procès, des tracasseries, une lutte prolongée. Ce qui me donne quelque espérance de ce côté, après la confiance que j'ai en la protection de celui dont nous soutenons la cause, c'est la pensée que, par là même que nous faisons face à l'ennemi, nous avançons l'œuvre de Dieu, et que, résister seulement, c'est avoir l'avantage. Nos adversaires vont épuisant leurs ressources de mensonges, de fausses nouvelles, de stratagêmes absurdes. Ils finiront par lasser l'incroyable crédulité des pauvres Indiens. Dans le sud, les choses sont dans un état encore plus déplorable. Cette belle portion de la mission, cette côte de la pêcherie, si célèbre par les travaux et les succès du grand Xavier, cette contrée où nos Pères sont entrés en triomphe et où, il n'y a que six mois, les églises étaient complétement à nous, est aujourd'hui en grande partie la proie du schisme. Déjà une dizaine de chrétientés considérables sont perdues. Je ne vois pas encore comment nous pourrons arrêter le torrent, ni ce que nous pourrons sauver du naufrage. Il y avait de ce côté des abus manifestes, et que la conscience ne permettait pas de tolérer plus longtems. Nos Pères ont voulu y apporter remède. Ils l'ont fait avec une loyauté, une franchise, un désintéressement qui leur ont attiré de justes éloges, non seulement de ce qu'il y avait de plus attaché au catholicisme, mais des protestans eux-mêmes. Malheureusement tous les malades n'étaient pas en état de profiter du remède. Contrariés dans leurs préjugés et leurs intérêts, ils se sont roidis contre les missionnaires. Les prêtres schismatiques sont accourus, la côte leur est livrée. Ils travaillent fortement à nous chasser de toutes les églises de l'intérieur des terres. J'ai écrit à qui pourrait arrêter le mal, à qui m'aurait certainement rendu de grands services, il y a deux mois. Mais aujourd'hui les choses sont trop avancées. Notre perte a été payée trop chère. Des sommes d'argent données à des magistrats indiens, des colliers de perles, des anneaux ornés de pierres précieuses, sont autant

d'obstacles au établissement de la paix. Je n'ai donc plus d'espoir qu'en Dieu seul à qui j'offre, pour conjurer l'orage, un vœu de cinquante messes, les SS. Sacrifices et les prières de tous nos Pères d'Europe, et les bonnes œuvres de toute la Compagnie. Plein de confiance dans cette communion de prières et de mérites, je me console du présent, en reposant mes regards sur un avenir meilleur... le tout, selon le bon plaisir de Dieu, et pour sa plus grande gloire.

Le prince des Paravers, ce chef de caste, qui nous avait d'abord montré tant d'intérêt et de bienveillance, s'était ensuite laissé prévenir contre nous, par les schismatiques. Je lui avais écrit avec force et amitié, lui parlant des jugemens de Dieu, et lui rappelant les témoignages de bonté qu'il nous avait donnés. Il est mort trois jours après avoir reçu ma lettre, lettre, disent les schismatiques, qui renfermait un poison subtil. Je ne puis pas croire qu'elle ait été sans effet, ni que ce chef ait terminé ses jours dans des sentimens d'aversion contre nous. Cette mort ne change pas pour le présent l'état de nos affaires. Le fils aîné, successeur du prince, partage les préventions qu'on avait inspirées à son père. Ce qui me rassure, après la confiance que j'ai en Dieu, c'est la visite que Mgr fait dans ce pays. La providence semble l'envoyer au devant de ce jeune chef abusé, pour dissiper ses préjugés, guérir les plaies de son cœur ulcéré, et le ramener enfin à des sentimens de paix et d'union avec les catholiques. Si, ce que je n'ose croire, ce prince indien persistait à se montrer notre ennemi, s'il réussissait à nous enlever toutes les églises de la côte, notre cause ne serait pas entièrement perdue. Mais nous aurions un surcroit de peines et d'embarras, qui entraverait longtems l'exercice de notre zèle. Comme les populations nous sont presque toutes devouées, il faudrait, comme dans le nord, élever des paudels, et construire des églises, pour suppléer à celles qui nous seraient fermées, et soutenir les malheureux chrétiens de ce pays. Dieu nous fasse la grâce de n'en être pas réduits à cette extrémité!

Le repos que l'état de ma santé m'oblige de prendre à Pallamcottah, n'est pas oisif. J'ai sur les bras un gros procès, et dans ce pays, un procès n'est pas un petit embarras, ni une petite dépense. Juger-en par celui que je viens de gagner. Le Govéar schismatique, qui avait, l'an dernier, obtenu le décret qui nous chasse des eglises de cette province, nous fait en ce moment une rude guerre dans le sud. Voilà deux mois qu'il se porta sur l'église de Camanakerpathy, (église que nous desservons, nous, ou MM. des Missions depuis cinq ans), dans le dessein de s'en emparer. Mr Méhay eut vent du coup qui se préparait. Il fit tant de diligence, qu'il se trouva dans l'église avant l'arrivée du faux pasteur, et l'empêcha facilement

d'y pénétrer, parceque toute la population est pour nous. Aussitôt le Govéar intente un procès, où il accuse Mr. Méhay d'être venu s'emparer par violence de son église, d'avoir enfoncé les portes, et volé une somme d'argent par lui déposée dans ce lieu. Il n'était pas difficile de montrer la fausseté d'une telle inculpation. Et cependant le jugement allait être très certainement contre nous. Il a donc fallu détourner l'orage; et comment? En exposant mes raisons aussi claires que le jour? Pas du tout. Les hommes d'affaires à qui j'en parlais, se mirent à rire de ma bonhomie. Des raisons! des témoins! ce n'est pas ce dont il s'agit. Il faut des preuves qui sonnent; les autres sont inutiles. En effet, ils vont trouver le juge du pays, et obtiennent de lui que, pour 150 roupies, ou 375 francs, il prononcera en faveur de la justice.

Maintenant voici le second procès qui pèse encore sur moi. Le Govéar avait été introduit dans l'église de Punécaël, que nous desservons depuis quatre ans, et où les chrétiens sont pour nous. Le 2 décembre, les chrétiens réunis chassèrent le Govéar. Le lendemain, fête de S. Xavier, le P. Guny crut pouvoir y dire la messe. Là dessus on nous a intenté un procès très sérieux, et qui peut nous être très funeste. Je fais tout ce que je puis pour l'éluder. Mgr m'écrit de sacrifier, s'il le faut, quelques centaines de roupies. Je suis prêt à le faire, mais je vous avoue que je les regretterai beaucoup plus que si je les avais jetées au fond de la mer.

Mais c'est assez parler de schisme et d'embarras. Je veux que ma lettre contienne quelques notes qui servent à l'histoire, et à faire connaître le pays. Quant à l'histoire, j'ai peu de choses à dire, les voici: La mission du Madure appartenait autrefois aux Jésuites portugais; Celle du Carnate, qui comprenait Karikal, Pondichéry, etc, aux Jésuites français. A la suppression de la Compagnie, les PP. Portugais, obligés de se retirer, transmirent leur mission aux Pères Français qui, sur ces parages étaient traités avec moins de rigueur que dans leur patrie. Ceux ci, unis à quelques missionnaires de Pondichéry, secoururent d'abord les chrétiens délaissés du Madure. Mais bientôt les tracasseries et les menées des prêtres govéars, jointes aux défiances du gouvernement, les chassèrent du pays. Du nombre de ces pères éprouvés par tant de persécutions, fut le P. Andréa Napolitain, qui passa quelques années à Ramnad et dans le Maravа. C'est le dernier des anciens missionnaires qui cultivèrent les plages indiennes. Il n'y a que vingt ans qu'il mourut à Pondichéry. Il eut la consolation de voir le rétablissement de la Compagnie, et d'y être de nouveau incorporé. Le bon vieillard, plein de joie, donna dans cette occasion un dîner à ses confrères, MM. les missionnaires de Pondichéry. Sa mémoire est demeurée en véné-

ration parmi ces messieurs. Son crucifix m'a été remis ; c'est celui dont je fais usage. Que n'ai-je aussi sa constance et son zèle!

Je joins ici des détails plus étendus sur la caste des Indiens qui nous donne le plus de consolations. Je veux parler des Samars, ou cultivateurs du palmier. Ce sont des gens extrêmement pauvres, qui n'ont pas d'autre ressource que leurs arbres. Ils en tirent un fruit tendre en forme de grappe, dont chaque grain est gros comme le poing. Ce grain contient trois noyaux, placés en forme triangulaire dans une pulpe qui ne peut se manger. Ils sont remplis d'une eau assez insipide, qui plait cependant aux Indiens. Si on laisse mûrir le fruit, la pulpe devient mangeable; l'eau renfermée dans les noyaux se solidifie comme dans la noix, et présente une nourriture assez agréable. Ces noyaux mis en terre germent et produisent un jeune palmier, dont le cœur est un mets délicat pour les Indiens, mais assez fade pour les Européens. Enfin, si au lieu de laisser venir ces fruits, on coupe l'extrémité du pédoncule, ou tige destinée à porter la grappe, il en découle une eau semblable aux larmes de la vigne. On recueille cette eau dans de petits vases, qu'on attache aux branches, et c'est là le produit principal du palmier. Cette eau abandonnée à elle-même, fermente et devient la liqueur enivrante appelée Calloa, ou Teitannir, c.à.d. eau du diable. Elle est interdite par les lois des castes, à tout homme de bonne caste. Celui même qui la recueille ne peut la goûter. Dire d'un homme qu'il boit du calloa, c'est en dire une grosse injure, comme qui dirait : C'est un homme sans frein et sans pudeur. Et généralement les buveurs de calloa ne justifient que trop l'idée qu'on a d'eux. Cette même liqueur, préparée avec un peu de chaux, conserve sa douceur sans fermenter, comme notre mustum, ou vin doux. De plus, soumise à un certain degré de cuisson, elle se solidifie, et donne le sucre de palmier, assez bon à manger, et utile surtout dans la composition du mortier pour la construction. Le fond de ce mortier se compose de chaux et de sable bien pilés et broyés, qu'on délaye quand on l'emploie, dans une eau chargée d'une forte dissolution de sucre de palmier. Il en résulte un ouvrage très solide, et pour peu qu'on veuille le polir, une espèce de stuc, très propre, et très agréable à la vue.

C'est à recueillir cette liqueur qu'est occupée la caste des Samars. Pour cela, ils sont obligés de grimper trois fois le jour sur chacun de ces arbres sans branches et semblables à un mât de cocagne de 30 à 40 pieds de haut. Au sommet, se trouve une petite touffe de feuilles, sur laquelle vous les voyez s'asseoir sans crainte, pour rafraichir l'incision et recueillir la liqueur. Ce travail est très fatigant. Un homme ne peut soigner que 20 à 25 arbres. Ces pauvres gens sont d'une simplicité étonnante. Ils s'affectionnent à leurs arbres comme les bergers

à leurs brebis, et leur vie toute pénible qu'elle est, leur devient, grâce à l'habitude, agréable et comme une espèce de besoin. Nés aux pieds de leurs palmiers, ils ne connaissent qu'eux, et sont presqu'étrangers aux choses de ce monde, à ses jouissances comme à ses peines, à ses besoins comme à ses vices. Je viens d'en confesser des centaines, et je vous assure que je n'ai pu m'empêcher de bénir le ciel, qui départ si abondamment ses dons sur les pauvres et sur les simples. Souvent ma grande inquiétude était, même en remontant à des époques éloignées, de trouver matière à absolution. Quand, après bien des questions, le missionnaire découvre un mensonge, une impatience, il est presque content, et se regarde comme tiré d'embarras. Vraiment on dirait que ces bons cultivateurs d'arbres n'ont pas mangé avec Adam du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et qu'ils ont été créés aux jours de l'innocence originelle. Leur vêtement est de la plus grande simplicité, il consiste pour tout le monde, hommes, femmes, enfans, dans une ceinture de toile. Voilà ce qu'on porte dans l'intérieur des maisons, et pendant les travaux. Quand ils paraissent en public, et surtout quand ils viennent à l'église, ils ont quelque chose de plus. On trouve une foule de ces chrétiens qui, interrogés sur certaines fautes, répondent: *Autrefois, oui, il y a tant d'années, je le dis au Père, qui me défendit de le faire, et depuis je ne l'ai plus fait.* Oh! combien de fois, en traitant avec ces pauvres et heureux chrétiens, je me suis rappelé ces paroles de N.S.: *C'est à ceux qui ressemblent à de petits enfans qu'appartient le royaume des cieux... L'Evangile est annoncé aux pauvres.... Heureux les pauvres!*.. et bienheureux aussi leurs missionnaires! Nous comptons dans cette partie du sud plus de sept mille chrétiens de cette caste. Il en reste un grand nombre encore dans les ténèbres de la gentilité. Il nous sera facile de les convertir, quand nous pourrons nous tourner vers eux.

Encore un mot sur les Samars. Je voudrais pouvoir rendre tout ce qu'il y a de curieux et de touchant dans les scènes dont nous sommes continuellement témoins et partie, et ne trouvant pas d'expression, je regrette de n'être pas peintre achevé pour vous tracer ces tableaux au naturel. Figurez-vous le missionnaire dans son costume indien, sa longue barbe flottant au gré du vent, aussi bien que son voile ou schall et son long habit jaune ou blanc, selon le degré de la fête. Il est affublé d'une sorte de casque, ou cylindre rouge, qui lui donnerait une tournure guerrière, s'il ne suffisait de le regarder pour être entièrement à l'abri de l'illusion. Il trotte sur son cheval, animé par le tapage de la solennité. Concevez devant, derrière et autour du Père, une foule d'Indiens de tout rang et de tout âge, des enfans de 3 ans, des vieillards de 60 et 80, courant, sautant la face tournée vers

leur père, et par suite se culbutant et roulant les uns sur les autres, ou heurtant contre les buissons et les arbres; de distance en distance des grouppes nombreux de femmes criant, prosternées la face contre terre et demandant la bénédiction, des pères, courant auprès du cheval, avec leurs petits enfans sur l'épaule, et les présentant au missionnaire avec prière de tracer le signe de la croix sur ces fronts innocens: ajouter à tout cela la musique, et quelle musique! De tems en tems des tambours interrompent la mélodie pour faire place à la voix des enfans, qui récitent en chantant leurs prières et le catéchisme. Il faudrait, pour que le tableau fut complet, peindre le fleux et le reflux des masses, les mouvemens, les attitudes des particuliers, l'expression toujours si variée et si naïve de la joie. Ceci surtout me frappe, spécialement chez les Samars, et me paraît au dessus du talent d'un peintre quelconque. Comment mettre sous les yeux de celui qui ne peut les voir, ces figures épanouies, rayonnantes de satisfaction et de bonheur, de confiance et d'une sorte d'orgueil de posséder leur père!... A cette vue, il y a dans le coeur de celui-ci un je ne sais quoi qui lui dit qu'en effet il est père; et dans ses yeux des larmes d'attendrissement. Quel doux moment que celui-là! qu'il fait oublier vite les peines et les travaux par lesquels on a dû l'acheter! Dans les villes, la chose se fait en grand; il y a de l'enthousiasme et de l'exagéré. Mais rien ne va au coeur comme la simplicité, le naturel et la délicieuse naïveté des campagnes.

Je vous ai parlé autrefois de nos chrétiens du Maravа, c.a.d. de la caste qui forme maintenant les 4 cinquièmes de cette chrétienté. C'est la caste des *Matampadiaes*, ou *Odéages*, laboureurs de profession. Ils sont bien moins grossiers et moins pauvres que les Samars, et même, en général ils vivent dans une assez grande abondance. Leur caste est considérée, et en comparaison des Samars, ils se croyent nobles. Cependant ils se rapprochent beaucoup de l'innocence de ceux-ci, aussi bien que de la simplicité de leur vêtement. Ils donnent au missionnaire beaucoup de consolation par une foi plus éclairée, un esprit de famille tout particulier, et une admirable docilité.

Je finis en vous donnant une notion des différentes castes. La 1ère caste chez les Indiens, est celle des *Brahmes*, qui sont comme les Dieux du pays. Je ne crains pas de les appeler, (en convenant qu'il y a des exceptions à faire) des *sépulcres blanchis*, où les serpens de la perfidie fourmillent dans la boue de tous les vices. Le christianisme en a conquis un très petit nombre dans l'intérieur des terres. Autrefois cependant une division de cette caste fut pleinement convertie sur la côte occidentale de la presqu'île, dans le pays dit Malealam; ce qui

prouve que l'action d'un gouvernement chrétien serait toute puissante, avec la grâce de Dieu, pour les amener à la vérité. — Après les Brahmes, viennent les Modéliars et les Vellalers. Quoique la masse soit restée dans le paganisme, il en est beaucoup qui ont embrassé la foi. Mais la plupart de ceux-ci ont fait comme dit S. Paul, dans un autre sens ; ils n'ont pas voulu se dépouiller d'eux-mêmes, mais seulement prendre un nouveau vêtement : *Nolumus expoliari, sed supervestiri* (2. Cor. 5. 4). Hélas! trop souvent l'orgueil et les vices de la caste restent sous le manteau de la religion! De là pour le missionnaire bien peu de consolation, beaucoup de tracasseries et de croix. Heureusement il y a quelques exceptions. Nous avons quelques chrétientés entières de Vellages, qui nous dédommagent bien des peines que nous prenons pour eux, et qui nous encouragent même à prendre un soin tout particulier de cette caste. Ce sont d'ailleurs les hommes distingués du pays ; eux seuls peuvent donner du lustre à la religion aux yeux des gentils, et lui rendre des services importans. C'est un avantage que la foi ne recherche pas, mais dont elle profite quand il se présente. — Les Maravers forment une autre caste d'une assez grande noblesse, surtout dans le Marava, dont ils étaient anciennement les seuls possesseurs, ainsi que dans plusieurs autres contrées voisines. Ils conservent encore aujourd'hui certains droits, qui les font respecter de tous. Nos anciens Pères en avaient converti un grand nombre dans le Marava et ailleurs ; mais la majorité était restée dans le paganisme ; et depuis la suppression de la Compagnie, la plupart des anciens chrétiens de cette caste ont été de nouveau entraînés dans l'idolâtrie par la force des passions, et l'entière privation des secours de la religion. Il y a bien espérance d'en ramener un grand nombre : mais quand nous sera-t'il donné de travailler à leur conversion! Ce sont des gens d'un caractère dur et presque féroce, mais du moins ils ont du caractère, et c'est déjà beaucoup. Ils forment entièrement, ou à peu près la caste des voleurs, dont nos anciens Pères se louent dans leurs lettres. Ils sont voleurs de profession. Je vis dernièrement une petite pagode consacrée au dieu du brigandage. C'est là que les Maravers se donnaient rendez-vous, quand il s'agissait d'un coup important ; et pour obtenir l'heureux succès de l'expédition, ils offraient un sacrifice à l'idole. Ces convocations publiques n'ont plus lieu depuis quelque tems, mais les Maravers n'ont pas oublié leur métier. Cette caste, au reste, paraît frappée d'une sorte de malédiction. Elle est aujourd'hui très peu nombreuse, même dans les pays dont elle avait seule la propriété. Des colonies d'Odéages courent le Marava, et en recueillent les richesses, fruit de leurs

travaux, tandis que les Maravers, qui se disent les rois du pays, sont souvent dans la misère. Je ne parlerai pas d'une foule d'autres castes, qui donnent plus ou moins de consolation au missionnaire, des Vallers, des Parias, etc. Nous en avons un très grand nombre. Dans les campagnes surtout, ces chrétientés de basse caste sont souvent la perle de la mission.

Ma lettre terminée, je reçois une nouvelle qui m'afflige bien sensiblement, je veux dire l'annonce de la perte que notre mission fait de son supérieur, ou plutôt de celui qu'elle regardait à tant de titres, et regardera toujours comme son fondateur et son père. Il est vrai que la Compagnie nous reste, et nous donne un nouveau représentant de son autorité et de sa tendresse: mais vous savez, mon R. P. qu'il est des rapports qu'on change difficilement sans que le cœur saigne. Nous nous consolons cependant dans la pensée qu'en acquérant un nouveau père, nous ne perdrons pas le premier; que vous daignerez toujours vous souvenir de vos enfans, et employer tous les moyens que vous aurez en votre pouvoir, surtout auprès de Dieu, pour leur obtenir ce dont ils ont besoin. Veuillez, mon R. P. agréer, en témoignage de notre reconnaissance, l'offrande de deux messes, que chaque missionnaire célébrera pour vous, en cette occasion, avec l'assurance de notre respectueux attachement et d'une gratitude perpétuelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. Bertrand, miss.re

Fin du premier tome.

Table analytique
des Lettres du premier volume.

1re Lettre. Le P. Alex. Martin, à un Père de la Compagnie.

Idée générale de la traversée, Page 3 — Vaisseau 4 — Départ 4 — Chapelle 5 — Navigation 6 — Occupations 7 — Bons vents 8 — Trois marins instruits 9 — Rencontre de quelques vaisseaux 10 — Mauvais tems 11 — Passage de la ligne 13 — Première communion 14 — Cap de bonne espérance 15 — Table de roulis 17 — Accident arrivé à la Diane 19 — Froid 20 — Phénomènes phosphoriques 21 — Oiseaux de mer 23 — Vents favorables 24 — Calmes 24 — Prise de trois requins 27 — Arrivée à Pondichéry 30 — Réception 33.

2e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Bonté de Mgr de Drusipare et de ses missionnaires 37 — Visites dans Pondichéry 38 — Chambres des anciens Jésuites 39 — Personnes de connaissance 39 — Mission de Kichéry 40 — Etude de la langue 41 — Retraite et 1ère communion à Pondichéry 42 — Conversion remarquable 45 — Heureux effets de la 1ère communion 46 — Nouvelle 1re communion 47 — Esprit religieux de la ville 47 — Autres retraites données 50 — Tableau de Pondichéry 50 — Affection des habitans pour les Pères 52 — Mœurs des Indiens 52 — Choléra 54 — Heureux effets du fleau 56 — Obstacles à la mission 57 — Soeurs de S. Joseph 59 — Remercimens et demandes 59 — Annonce de divers objets envoyés 61.

3e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Départ de Pondichéry 63 — Les missionnaires s'égarent 63 — Voyage de deux autres Pères 64 — Idolatrie 65 — Ville des Brahmes 65 — Rencontre de chrétiens 66 — Violent orage 66 — Trinquébar 67 — Karikal 67 — Tombeau du B. De Mont-justin 67 — Rencontre de deux autres Pères 68 — Bonté de Mr Pouplin 68 — Figuier des Indes 69 — Gros-bec 69 — Chrétiens 70 — Etang sacré 70 — Pénitens indiens 71 — Idée du pays 72 — Chrétiens 72 — Réception à Trichinopoly 72 — Triste état de la chrétienté 74.

4e Lettre. Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.
Tableau de Trichinopoly 76 — Départ de cette ville 77 — Bangalas 77 — Caste des voleurs 78 — Arrivée à Madurè 78 — Préventions de deux prêtres du Tanjaour 79 — Humiliation à Madurè 79 — utilité de l'échec reçu 80 — Voyage des PP. Martin et Du Ranquet 81 — Fête de Pâques célébrée à Calléritidel 81 — Bonnes dispositions du Vicaire apostolique de Cranganor 82 — Objets utiles à la mission 82.

5e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, au Très-Révérend P. Général.
Contradictions 85 — Exercice du St. ministère 85 — Manière de vivre 86 — Occupations et climat 86 — Un mot sur les autres Pères 86 — Habillement 86.

6e Lettre. Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.
Demande de nouvelles 88 — Un mot sur Pondichéry 88 — Chrétientés du Maravа 89 — Premiers travaux 89 — Vie des chrétiens et des missionnaires 90 — Culture 90 — Moeurs et coutumes 92 — Fêtes 92 — Animaux 95 — Retour à Trichinopoly 96.

7e Lettre. Le P. Du Ranquet, à sa famille.
Mort de sa mère 97 — Etat de la mission 97 — Chrétiens de la Pêcherie 98 — Caste des Sanars 98 — Travaux des protestans 99 — Caractère des Indiens 99 — Récolte du pays 99.

8e Lettre. Le P. Martin, au P. Bertrand, son supérieur.
Motifs du voyage entrepris dans le sud 101 — Visite d'un Marascaren, ou magistrat 101 — Exercice du St. ministère 101 — Faute et punition des Vellages 102 — Chrétienté d'Alajapabouram 103 — Brillante réception au cap Comorin 104 — Expulsion brusque 104 — Visites d'églises 105 — Réception faite par un prêtre du pays 106 — Procès arrêté 106 — Besoins des chrétientés 106 — Usage de chanter le catéchisme 107 — Réception faite par un petit prince 108 — Prêtre du pays soumis à Rome 108 — Noce payenne 109 — Chrétienté de Virapendin-Patanam 110 — Autre prêtre de Goa soumis au St. Siége 110 — Demande de nouveaux missionnaires 111 — Coup-d'oeil rassurant 111 — Dispositions prises pour le bien de la mission 112.

9e Lettre. Le P. Garnier, à sa famille.
Moeurs des habitans de Trichinopoly 114 — Chrétiens de cette ville 115 — Excursion

à Pratacondi 116 — Etablissement formé à Trichinopoly 116 — Embellissemens 116 — Excursion à une ancienne Résidence des Jésuites 117 — Caste des voleurs, bien traitable 117 — Genre de vie 118 — Accident arrivé à la Gloire 118 — Demandes 118.

10e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Point de lettres d'Europe 119 — Succès du P. Garnier 120 — Vie du missionnaire 120 — Symptômes d'empoisonnement 120 — Ministère 121 — Réconciliations 121 — Châtimens corporels 122 — Innocence des chrétiens 123 — Mœurs des Indiens 123 — St Sacrifice offert dans la campagne 124 — Crucifix du P. Jean de Brito 124.

11e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Chrétiens, surtout parmi les basses classes 127 — Alternatives de joie et de peine 128 — Conversions 128 — Ecoles chrétiennes fort utiles 129 — Nouvelles des autres Pères 129 — Manière dont les Indiens mesurent le tems et s'orientent 129 — Danse indienne 130 — Prince parias 131.

12e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Remercimens pour les objets reçus 132 — Bref du St Père 132 — Missionnaire empoisonné 133 — Missionnaire chassé de l'église d'Oilcastery 133 — Efforts pour ranimer les chrétiens 134 — Menées des schismatiques 134 — Demande de nouveaux Pères 134 — nécessaires pour travailler à la conversion des gentils 135 — Besoin d'autres missionnaires à poste fixe 135 — Vive interpellation 136 — Etat déplorable des églises 136 — Nouvelles des autres Pères 137 — Visite d'un riche Indien 138 — Demande de deux frères 138.

13e Lettre. Le P. Garnier, à sa famille.

Pas de lettres de ses parens 139 — Genre de vie 140 — Manière dont les Anglais passent le Cavéry 140 — Déplacemens des Indiens 141 — Usages des castes 142 — Usages turcs 142 — Conversion des gentils 142 — Efforts des protestans 143 — Obstacles aux travaux des missionnaires 143 — Bref du 24 avril 1744 — Nouvelles de Ceylan 144 — Saison des pluies 144 — Maléfices 145.

14e Lettre. Le P. Martin, à un supérieur.

Connaissance plus parfaite de la mission 147 — Son étendue, sa division 147 — District de chaque Père 148 — Contrée d'Antipatty 148 — Pauvreté des églises 149 — Vade Kencoulan 149 — Côte des Pêcheurs 149 — Probabilité de se voir chargés de tout 150 — Besoin de nouveaux missionnaires tant pour les chrétiens que pour les payens 150 — Consolation 151.

Extrait d'une lettre du même à sa famille. Lettre baisée par les Indiens 152 — Demande de nouvelles 153 — Santé et genre de vie 154.

15e Lettre. *Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.*

Besoin d'ouvriers 154 — District de Pratacondi 154 — District de l'ouest 155 — Projets sur l'église d'Aour 155 — Triste état du district d'Aour 155 — Travaux à Trichinopoly 156 — Fêtes des schismatiques 156 — Fête de Noël célébrée par le Père 156 — Demande des Pallers 157 — Succès à Trichinopoly 157 — Qualités nécessaires aux missionnaires 158 — Consolations 159 — Ceylan 159 — Croquis d'un missionnaire indien 159.

16e Lettre. *Le P. Garnier, au Très Rev. P. Général.*

Idée de sa position et de ses travaux 160 — Voyage à Goordoocottah; idée de la ville 161 — Préliminaires de l'audience 162 — 1re messe 162 — Audience du Résident 162 — Arrivée du Rajah 162 — Présens offerts et reçus 164 — Désappointement à Aour 165 — Besoin d'ouvriers 167.

17e Lettre. *Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.*

Arrivée de deux Pères 167 — Principe de vie dans la chrétienté 168 — Vénération pour les missionnaires 168 — Liberté qu'on peut prendre aujourd'hui 169 — Indiens, hommes de routine 169 — Fruits de salut 170 — Courses nocturnes 170 — Destination des deux nouveaux venus 171 — Eglise en construction 172 — Opportunité d'un établissement à Madure 172 — Il faut de la pompe dans le culte 173 — Science plus tard 174 — Gourou converti 174 — Danger qu'a couru le P. Garnier 175.

18e Lettre. *Le P. Castanier, à un supérieur.*

Charité de Mgr de Drusipare 176 — Besoin d'ouvriers 177 — Nécessité de bâtir des églises 177 — Arrêté d'un magistrat 177 — Pourquoi le P. Garnier a échoué dans la demande de Notre Dame d'Aour 178 — Projets et visite de Mgr 179.

19e Lettre. Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.

Aspect du pays; débordemens, sites 179 — Forteresses, Palais des Nabads et des Rajahs 180 — Pagodes et leurs ornemens 181 — Ignorance, mœurs, vanité des indigènes 181 — Administration civile 182 — Rajahs ou princes d'honneur 183 — Ecoles à la Lancastre et instruction 183 — Imprudence de quelques prêtres portugais 184 — Sage conduite des missionnaires de Pondichéry 185 — Efforts à peu près infructueux des protestans 185.

20e Lettre. Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.

Le P. Castanier va commencer à exercer le St. ministère 187 — Demande d'ouvriers 187 — Procès intenté contre le P. Garnier 187 — Régiment européen en grande partie catholique 188 — Préparatifs pour recevoir Mgr 188 — Remercimens et demandes 189 — Livres anglais nécessaires 189.

21e Lettre. Le P. Du Ranquet, à sa famille.

Surcroit d'occupations 191 — Chrétiens apostats ramenés 191 — Conversions de gentils 192 — Foi généreuse d'une chrétienne 193 — Protestans 193.

22e Lettre. Le P. Martin, à un de ses frères.

Ignorance et pauvreté des chrétiens 194 — Coup-d'œil sur Tuticurin 195.

23e Lettre. Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.

Nouvelles des missionnaires 196 — Etat de la mission 196 — Besoin de nouveaux ouvriers 197 — Le christianisme a plus de liberté qu'au siècle passé 198 — Inquiétudes sur la mission du sud 199 — Le missionnaire cité au tribunal du Rajah 199.

24e Lettre. Le P. Gury, à sa famille.

Tuticurin et ses habitans 200 — Superstitions dans l'intérieur des terres 201 — Menées sourdes à Tuticurin contre les missionnaires 201 — Etendue de la mission 202 — Schismatiques du nord 202 — Manière de rendre la justice en certains endroits de l'Inde 203 — Difficulté d'exercer le St. ministère, à cause de la langue 204 — Idée de cette langue 204 — Situation physique des missionnaires 205.

25e Lettre. Le P. Garnier, à sa famille.

Arrivée de Mgr de Drusipare à Trichinopoly 206 — Réception que lui font les catholiques 206 — Occupation du missionnaire 207 — Consolations que donnent les Irlandais 208 — Nécessité de bâtir des églises 208 — Inconstance de certains Indiens 209 — Isolement du missionnaire 210 — Mort du Rajah de Tondiman 210.

26e Lettre. Le P. Garnier, à sa famille.

Remercimens pour les lettres reçues 211 — Démêlé entre les catholiques et les schismatiques 211 — Le Père compromis 212 — Tracasseries continuelles 212 — La conduite des prêtres schismatiques nuit beaucoup à la foi 213 — Portrait et costume du missionnaire 213 — Adresse des menuisiers indiens 214 — Saprums ou niches pour les processions 214 — Transparens et feuilles de plomb 214 — Brocart ou Cer pour les processions 215 — Costumes des castes 215 — Serpents 217 — Remercimens pour les effets apportés par le Tropique 218.

27e Lettre. Le P. Gury, à sa famille.

Climat 219 — Origine des troubles du sud 219 — Procès intenté au Père Martin 220 — Prêtre schismatique introduit dans l'église 221 — Chrétiens maltraités 221 — Les Pères retenus par les chrétiens et par l'honnêteté d'un Hollandais 222 — Vexations exercées sur des chrétiens 222 — Trois classes de schismatiques 223 — Procès intentés à l'occasion du culte catholique 224 — Mr Méhay envoyé pour faire la paix 225 — Mr Méhay enlève une paroisse à un prêtre schismatique 226 — Mgr et le P. Bertrand se dirigent vers le sud 226 — Difficulté de la langue 226 — Craintes ultérieures 226 — Issue malheureuse d'un procès 227 — Mgr et le P. Bertrand arrivent à la paroisse conquise par Mr Méhay 227.

28e Lettre. Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.

Il le remercie de sa lettre 227 — Quel doit être un missionnaire pour le physique 228 — pour le moral 228 — Instruction nécessaire 229 — Décorations, etc, qu'offre le pays 230 — Eglise commencée 230 — Petit collége à ouvrir 230 — Travaux des protestans et moyens qu'ils employent 231.

29e Lettre. Le P. Martin, à un Père de la Compagnie.

Ménagemens nécessaires envers les catholiques 232 — Dissension

domestique appaisée 233 — Réconciliation 234 — Simplicité d'une Indienne 235 — Prières du matin, du soir, pour les morts 235 — Pieuses lectures 236 — Difficulté des voyages durant les pluies 237 — Manière dont les Indiens se préparent à la confession 238 — Remèdes donnés par les missionnaires 239 — Tombeau de Mr James 239.

30e Lettre. *Le P. Bertrand, supérieur de la mission, à un Père de la Compagnie.*

Epuisement du Père 240 — Idée de sa vie à la suite de Mgr 241 — Zèle et travaux de sa Grandeur 241 — Pourquoi succès incomplet 242 — Singularité des voyages dans le pays 242 — Idée des troubles du midi 243 — Mort du prince des Tarawers 244 — Issue de deux procès 244 — Le Maduré après la suppression de la Compagnie 245 — Détails sur les Sauars et sur la culture des palmiers 246 — Réception touchante qu'ils font au missionnaire 247 — Caste des laboureurs 248 — Détail sur les castes 248 — Affection du missionnaire à ses supérieurs 250.

Fin de la Table analytique des Lettres du premier volume.

Table des matières.

Le chiffre romain désigne l'Introduction, le chiffre arabe, les Lettres.

A

Agra, *Ville et province* . . . . xj
ahmenadab, *v. Ville* . . . . xjv
Ajimère, *v. et prov. Ville et province*. xij
Allahabad *v. et prov.* x
Amberfsir *v.* . . . . . vij
Ambulakaren, *magistrat indien*. 183
Andrea (*Père*) *ancien missionnaire*. 245
Anges, *connus des Indiens* . . ix
Animaux du sud de l'Inde . 91 . 95
Ansaldo (*Père*) *ancien missionnaire* . xcv
Aour, *v. district et église* . . 155. 160
Aour, *cause de l'échec reçu en ce lieu*. 178
Arbres de l'Inde méridionale . . 68
idem 91. 117
Architecture indienne. . 180. 181
Arnoux (*Père*) *ancien missionnaire*. xciv
Arrivée des missionnaires en 1837. 30
Artaud (*Père*) *apôtre des Parias*. . xcij
Avattaras, *ou incarnations de Vichnou* . . . . xxxvij
Aurungabad, *v. et prov.* xiv. xv
Axis de l'Inde 163

B

Bahar, (*le*) *prov.* x

Baignoux, (Père) ancien mission.re x
Bain sacré des Indiens 70
Bangalas ou hotelleries . . . 77
Baſsowa, taureau adoré . . xl
Beder, v. et prov. xv
Benarez, v. x
Bengale (le) prov. ix
Bérar (le) prov. . . . . xiij
Beschi, Joseph (Père) ancien
missionnaire . 118 . 160
Besoin de missionnaires . . 136
idem. 150. 158. 191 . 196
Bodge, v. . . . . viij
Bombay, v. xiv
Bouddha et Bouddhisme . . liv
Bourdonnais (la) célèbre capitaine. xxix
Brahm, ou Parabrahma, Dieu
suprême. xxxvi
Brahma, Dieu des Indiens. xxxvi. xxxviij
Brahmes, (Caste des) . . . . liij
Bref du S.te Siége . . . 132. 144
Bŕito, (Jean de) ancien missionnaire lxxxj
idem 61. 125
Buſſon (Père) ancien missionnaire. xciv
Buſſy (de) célèbre capitaine. xxix

C

Cachemire, v. et prov. v
Calcutta, v. capitale des poſſeſſions
anglaises ix
Calicut, v. . . . . xvj
Canara (le) prov. . . . . xvj
Cap Comorin . . . xvj . 103
Cap de Bonne espérance . . 15
Cariakaren, magistrat . . 183
Carical, v. . . . . xxij . 67
Carnate (le) prov. . . . . xvij
Castes (origine des) . . . . liij
Castes (distinction des) 248 . 124
Catéchisme chanté. . 107 . 108
Catholiques (nombre des) en 1748 . xcij
Cattumarow, ou barque indienne. 53
Cavery, fleuve. (Paſsage du) . . 140
Ceylan, île . . . . xviij . 159
Chandernagor, v. française. . xxij
Chapelle sur le vaiſseau . . 5
Chidambaram, ou v. des Brahmes. 65
Cholera, ses ravages à Pondichéry. 54
Chrétientés à la fin du dernier
siècle 184
Chrétientés, (état présent des). 197. 198
Chrétientés, surtout dans les
baſses castes. . 127. 194
Chrétientés de Saint Thomé. . lxxj
idem. . . . . lxxvj
Chronologie indienne, d'accord
avec la nôtre . . lxiv
Circars (les) peuples . . . . xiij
Clochers des Indiens 90
Cochin, v. . . . . xvj . 137
Coïmbettore (le) prov. . . . xvij
Colombo, v. . . . . xviij
Communion (1.ère) sur mer . . 14
Confeſsion (préparation à la)
chez les Indiens. . . 238
Conversion remarquable. . . 45
Costa (Père) ancien missionnaire. xciij
Costume du missionnaire . . 213
Costume des différentes castes. . 215
Coton de l'Inde 100
Coutch, (district de) . . . . viij
Création, connue des Indiens. . lviij
Créoles, ou Topas. 115
Croix de Saint Thomé . . . lxxiv
Croix trouvée dans l'Inde. . lxxj
Croquis d'un missionnaire . 159. 213
Culte brahmanique. . . . xlvj
Culture dans l'Inde méridionale. 90

D

Danse indienne 130
Darmadavé, divinité indienne. xl

Delhi, v. et prov. . . . . xj
Déluge, connu des Indiens. . lx
Démêlé entre les catholiques et les schismatiques. . 211
Diane (vaisseau) accident arrivé à la 19
Dieux des Indiens xxxvj et suivantes
Djeinas, secte chez les Indiens . lvj
Drusipare (Mgr de) . . 33. 37
sa bonté. . . . 176
ses travaux. . . 241
Dupleix, célèbre capitaine . xxix

E

Eau qu'on boit dans l'Inde. 77. 91
Ecoles à établir 128
Eglises, nécessité de bâtir des . 136
idem. . . 172. 177. 209
Empoisonnement tenté sur un missionnaire. . 120. 132
Etablissement de Trichinopoly . 116
Européens autrefois nuisibles à la mission. . . lxxxv
Exercices religieux des catholiques. 89
idem. . . . 156. 235

F

Fêtes chrétiennes . . . 94. 173
Fêtes payennes . . . . xlvij
Figuier des Indes 69
Foi généreuse des néophytes. lxxxiij
idem. 192
Foi généreuse d'une chrétienne. 193
Forteresses. 180
François Xavier (Saint) ranime la foi . . . lxxvj
Frères nécessaires dans l'Inde. . 139

G

Gama (Vasco de) . . . xxvij
Gange (le) fleuve. . . . ix
Garnier (Père) danger qu'a couru le. 175
Garouda, aigle adoré . . . xlj
Gherval (le) prov. . . . . vj
Gibeaume (Père) ancien missionnaire xcv
Gloire (la) vaisseau . . 4. 118
Goa, v. espagnole . . . . xvj
Goodoocottah, v. 161
Gourore converti. 174
Gouvernement politique de l'Inde 182
Gros-bec des Philippines . . . 69
Guèbres ou Parsi, de la religion de Zoroastre . xiv. lvij
Guerres funestes à la mission. lxxxv
Gurerate (le) prov. xiv

H

Habillement des castes . . . 215
Habillement des missionnaires. 86
idem. . . 169. 214
Habitations indiennes . . . 180
Haïderabad, v. . . . . viij
Haïder-aly, capitaine indien xxxj
Hydrabad, v. et prov. xv

I

Idolâtrie indienne . . . 65
Indien, (caractère de l.) . 92. 181
Indiens, se déplacent aisément . 141
Indostan, division géographique v et suivantes. . . .
Indostan, (histoire de l') xxiij et suiv.
Indostan, sous le rapport physique iij
idem 179
Indostan, sous le rapport politique. xix et suivantes. . . .
Indus, ou Sind, fleuve . . . vj
Innocence des néophytes . . lxxxiij
Innocence des chrétiens de l'Inde 123
Irlandais, régiment d'I... dans l'Inde. . . 188. 208
Islamisme dans l'Inde . . . lvj

J

Jagrenat, v. . . . . xij

Jaines (Mr.) missionnaire. . 239
Jésuites de l'Inde après la suppression xcij
Jésuites français dans l'Inde. LXXIX
Josué, connu des Indiens . . LXj
Justice chez les Indiens. . . 203
idem. . . . 221. 245

K

Khandish (le) prov. XIV
Kichery, (mission de) . . . 40
Kouhistan (le) V

L

Laboureurs (caste des) . . . 248
Lahore v. et royaume . . vij. XXj
Lally-Tollendal, célèbre capitaine XXX
Lancastre (écoles à la) . . . 183
Langage chrétien chez les Indiens LXX
Licence affreuse du paganisme indien. . . . . Lij
Ligne (Passage de la) . . . 13
Livres catholiques anglais du répandre. 189
Lukknow, v. . . . . Xj

M

Madras, v. . . . . XVij
Madure, v. et prov. . XViij . 78
Madure, idée de la mission du . LXXXj
Madure. Pères chassés du presbytère . . 80. 172
Mahé, v. et comptoir, à la France . XXij
Malabar (le) prov. . . . . XVj
Malabare (langue) . . 41. 89
Malefices 145
Malvah (le) prov. . . . . Xiij
Maravcaren, magistrat indien. 101
Maravar, prov. . . . . XViij
Marins instruits 9
Mariatale, divinité indienne . XLViij
idem . . . . LXVj
Mazulipatan, v. . . . . Xiij
Menuisiers de l'Inde. . . . 214
Métempsycose reçue dans l'Inde. XLiv
Ministère des Pères 187
Mission de l'Inde, son intérêt
Mission à la fin du dernier siècle. . 143. 185. 245
Mission au commencement de ce siècle . . . . . XCVj
Mission, (état actuel de la ...) . XCViij
idem. 143. 147. 168. 177. 185
Mission, (obstacles à la ...) 58. 212
Missionnaires successeurs de St Xavier . . LXXViij
Missionnaires, qualités qu'ils doivent reunir 158. 228
Missionnaires, (travaux des anciens) 184
Missionnaires, leurs occupations . 85
idem. . 90. 120. 140. 207. 241
Missionnaires déserwans. . . . 135
Missionnaires égarés en voyage . 63
Messieurs des missions étrangères. XCij
idem . . . XCVj . 185
Moeurs des Indiens . . . 52
idem. . 92. 113. 141. 169
moeurs turques dans l'Inde. . 142
Mogol (Grand) . . . . . XXVj
Mont-justin (Père de) ancien missionnaire. . XCiij. 67
Morale du paganisme indien . XLij
Mosac (Père) ancien missionnaire. XCiv
Moultan, v. et prov. . . . . Vij
Moyse connu des Indiens . . LXj
Musique indienne. . . . 72
Mysore (le) prov. . . . XViij

N

Naypour, v . . . . . Xiij
Nanek, chef de religion . XXj. LVj
Népal, v. et royaume . . Vj. XXj
Noce indienne. 109
Noël célébré à Trichinopoly . 157
Nerpoa-Tirounal, fête du feu . XLViij

Nerbuddah, *fleuve* . . . . xij

Oilcastery, *église ravie aux Pères* . 133
Oiseaux de mer 23
Ojollais (*Père*) *ancien missionnaire* . XCIV
Orissa, *prov.* . . . . . xij
Ornemens, ou décorations . . 214
Oude, *prov.* . . . . . xj
Ougein, *v.* . . . . . xiij

P

Paganisme grossier de l'Indien. XLij
Pagodes, temples et idoles . XLVj. 180
Pagode de Chidambaram . . 65
Pallers (*caste des*) 157
Pâques, *fête célébrée à Callérittivel* . 81
Paravas, *ou pêcheurs* . . 98. 149
Paravers (*Prince des*) . . . 214
Parias, *derniers des Indiens* . 124
idem . . 124. 141 . 209
Parias, (*missionnaire des ...*) XCj
Patna *v.* X
Pénitence publique en usage dans l'Inde 110. 122
Pénitens indiens . XLviij. XLIX. 71
Penjab (*le*) *prov.* . . . . . vij
Phénomènes phosphoriques . 21
Physique, science utile à la mission. 174
Pluies (*saison des ... dans l'Inde*) . 144
idem . . 179. 237. 242
Points cardinaux bien connus des Indiens 129
Polléar, *divinité indienne* . XXXIX
Pompe nécessaire au culte extérieur. 173
Pondichéry, *v. française* . . XVij
idem . . XXij. 30. 50
Pondichéry, (*1re communion et travaux à*) . . 42. 47
Population de l'Indostan . . XXij
Pratacondi, *district* . 116. 120
Pratiques judaïques chez les Indiens. LXij
Prêtres Indo-Portugais, (*préventions de quelques*) . . 79. 177
Prières des Indiens . . . 235
Procès intentés aux chrétiens . 187
idem . . 203. 220. 224
Protestans dans l'Inde. 143. 185. 231

R

Rajahs d'honneur . . 180. 183
Rajepoutana, *prov.* . . . 12
Réceptions faites aux missionnaires 72
idem 104
Récoltes du pays du sud . . 99
Réconciliations dues aux missionnaires. 121. 233. 234
Religion indienne, son origine . LVij
Rencontre de chrétiens . . 66. 70
Rencontre de vaisseaux . . 10
Requins durant la traversée . 27
Respect pour les prêtres . . . 168
Rits malabares . . . LXXXVj
Robert de Nobilis, fondateur de la mission . LXXIX. 160
Roulis, (*table de*) 17

S

Sacremens défigurés par les Indiens. LXX
Saint Sacrifice dans la campagne. 124
Saint Thomé, *v.* . . . . . XVij
Samars, ou cultivateurs de palmier . . 98. 246
Schismatiques, (*fêtes des*) . . 157
Schismatiques, (*trois classes de*) 223
Schismatiques, (*leurs menées*) 84. 116
Schisme, (*origine du*) . . 115
Schmith, (*honnêteté de Mr*) . 222
Sensibilité (*trait de*) . . . 152
Sépulture chez les Indiens . . 93
Serpens dans l'Inde . . . 217
Serpent adoré . . . . . XLj
Sikkim, *principauté* . . . vj

Sind (le) fleuve et prov. . . viij
Sind, ou Sindhy, royaume . xxj
Sindhia, royaume . . . xx
Singe amouna, objet de culte xl
Siva, ou Chiven, dieu indien. xxxvj
idem xxxix
Soeurs de St Joseph à Pondichéry. 59
Superstition des Indiens. xlj. 201
Suttées, ou sacrifices de veuves. l
Suvate, v. xiv

T

Tamarinier de l'Inde . . 69
Tamoul, (difficulté du). . . 204
Tanjaour, v. et prov. . . . xvij
Température . . . 188. 219
Tems, manière dont l'Indien le mesure 129
Ter, char sacré et processions. 70
idem 94. 214
Téroton, ou course du char. . xlvij
Thomas (St) prêche dans l'Inde . lxxij
Tippo-saëb, prince indien . xxxj
Tirounal, fête indienne . . xlvij
Tondiman (Rajah de). 162. 210
Tournon (Cardinal de) . lxxxvij
Traditions bibliques chez les Indiens . . . . lvj
Tranquebar, ou Trinquebar, v. xxii. 67
Travancore, v. et prov. . . . xvj
Traversée (réglement de la) . . 7
Trichinopoly, v. xviij. 74. 76. 114
Trichinopoly, (état de la chrétienté à). . . . 74
Trimourti, ou Trinité indienne xxxvj
Trimourti, ombre de la vérité. lxvj
idem. lxix
Tutucurin, (pauvreté de) 195. 200
Tutucurin (réception à) . . 110
Tutucurin (troubles à) . . 199
idem . 201. 219. 243

U

Unité de Dieu crue par les Indiens instruits. . . . xxxiij
Usage (Indiens esclaves de l') . 169

V

Vadagueyareptty, premier établissement des Jésuites 117
Vellages, caste. Leur susceptibilité. 102
Vicaires apostoliques de l'Inde . xcix
Vichnou, divinité indienne . xxxvj
idem . . . . xxxviij
Vichnou, copie informe du Rédempteur . . lxvij
Vie des Indiens 94
Vie du missionnaire . . 85
idem. 118. 120. 140. 153. 170. 205
Vie future, comment admise par les Indiens. xliij. xlv
Villages indiens 141
Visapour, v. et prov. xv
Visite de Mgr à Trichinopoly . 206
Visite des chrétientés. . . 90
idem. . . 121. 194
Visite intéressée d'un riche Indien. 138
Voleurs, (caste des) . . . 78
idem . . 117. 237
Visites à Pondichéry 38
Voyages, (incommodités des) 64
idem. 171. 237. 242

Y

Yanaon, v. et comptoir français. xxij

Fin de la table des matières du premier volume.

Lettres

Des

nouvelles miſsions

du Madure'.

Tome 1er.

Lyon,

Imprimerie de Louis Perrin,

rue d'Amboise, 6.

1839.

LIBRARY OF THE
YALE DIVINITY SCHOOL
NEW HAVEN, CONN.

Table des matières des Recherches sur l'Inde.

Idée générale de ces Recherches . . . page j

Chapitre premier.

Tableau Géographique de l'Indostan . . . iij
Article 1er. Géographie Physique de l'Indostan . . iv
§. I. Indostan septentrional v
§. II. Indostan Sindétique . . . . . vj
§. III. Indostan Gangétique ix
§. IV. Indostan Central . . . . . xij
§. V. Indostan Méridional, ou Décan . . . xv
Isle de Ceylan . . . . . xviij
Article 2e. Géographie Politique de l'Indostan . . xix
1re Partie. Etats qui appartiennent en quelque manière à la Compagnie Anglaise . . . xix
§. I. Possessions immédiates de la Compagnie Anglaise . xix
§. II. Possessions médiates de la Compagnie Anglaise . xx
2de Partie. Etats qui n'appartiennent point à la Compagnie. xx
§. I. Etats indépendans de l'Indostan. . . . xx
§. II. Possessions des puissances européennes autres que la Compagnie. . . . . xxj

Chapitre second.

Histoire de l'Indostan. xxiij

Invasions des anciens conquérans. . . . xxiij
Anciennes relations commerciales avec l'Europe. . xxiv
Invasions des Musulmans xxv
Etablissemens européens . . . . xxvij
Prépondérance des Anglais xxx

Chapitre troisième.

Religion des peuples de l'Inde. xxxiij

Day Missions 5/21/160

Article 1er. Connaissance de l'unité de Dieu . . . xxxiij
2e. Dieux adorés dans la religion dominante. xxxvj
3e. Morale et sanction de la religion dominante. xlij
4e. Culte de la religion dominante . . xlvj
5e. Diverses religions moins répandues dans l'Inde que celle de Brahma. . . liv

Chapitre quatrième.

Origine de la religion des Hindous. lvij

Rapports marqués avec le Judaïsme et les traditions de la loi ancienne. . . lvij
Rapports marqués avec le Christianisme. lxv

Chapitre cinquième.

Histoire du Christianisme dans l'Indostan. lxxj

Article 1er. Antiquité du Christianisme dans l'Indostan. lxxj
2e. St Thomas porte la foi dans l'Inde. . lxxij
3e. Le Christianisme s'altère dans l'Inde après S. Thomas. lxxvj
4e. S. François Xavier ranime la foi dans l'Inde . lxxvj
5e. Divers religieux, et en particulier des Jésuites français s'introduisent dans l'Inde . , lxxviij
6e. Notice sur les fondateurs de la mission du Madure. lxxix
7e. Idée de la mission du Maduré. . lxxxj
8e. Epreuves qui affligèrent la mission du Maduré. lxxxv
9e. Affaire des Rits malabares . . lxxxvj
10e. Mission du Maduré après la suppression de la Compagnie de Jésus. Pères qui continuèrent à la cultiver. . . xcij
11e. Mission des Indes au commencement de ce siècle. xcvj
12e. Etat actuel de la mission des Indes . xcviij

Recherches sur les Indes, pour servir d'Introduction aux Lettres des nouveaux missionnaires.

La mission des Indes ne peut qu'inspirer le plus grand intérêt à tout enfant de l'Eglise. Le tems où ces vastes régions furent comme découvertes par les Portugais paraît avoir été déterminé par un trait particulier de providence. Tous les auteurs qui ont écrit sur ce pays avec des sentimens religieux, en ont fait la remarque; ce fut à l'époque si funeste où l'orgueil et la licence révoltaient tant de chrétiens du septentrion contre leur mère, et les précipitaient, loin de la voie du salut, dans l'abîme de l'hérésie. Alors le Seigneur, dont la providence ne perd jamais de vue son Eglise, cette société sainte qu'il a chargée du soin d'occuper les trônes que les esprits rebelles perdirent dans les cieux, suscita des hommes qu'il remplit d'une noble ardeur, et qui s'élançant à la voix de son Vicaire, allèrent lui conquérir de nouveaux peuples, et la dédommager des pertes qu'elle venait de faire dans le nord de l'Europe. Alors le catholique put montrer avec une juste fierté à ces novateurs téméraires qui osaient accuser la sainte épouse de J.C. d'avoir perdu dans la suite des tems la force et la vigueur de sa jeunesse, cette généreuse lignée, ces nouveaux nés qui, par leur nombre et leur ferveur, retraçaient les chrétiens des tems apostoliques, et leur présenter dans cette merveilleuse fécondité une preuve sensible et frappante qu'elle faisait toujours les délices de son époux. Aussi les nouvelles des succès qu'obtenait dans les Indes la vraie religion remplissaient-elles de joie le Vicaire de J.C. et tous les membres de la véritable Eglise.

Les Français avaient un motif spécial d'applaudir à ces succès. Au déclin de la puissance Portugaise dans ces parages, les Rois *très-chrétiens* étaient devenus protecteurs de la mission de l'Inde. C'était de notre patrie, de nos ports, et dans des vaisseaux qui soutenaient sur tout l'océan la gloire du pavillon Français, que partaient les hommes généreux qui allaient étendre sur ces bords lointains le royaume de J.C. Des chrétiens de nos climats, qui ne pouvaient autrement prendre part à leurs travaux, les secondaient par de pieuses libéralités, d'autres

faisaient monter vers le ciel de ferventes prières. La nue qui portait aux Indes la rosée de la grâce semblait se lever de dessus la France, et dirigée par un vent fortuné, aller à travers d'immenses contrées, faire germer dans une terre si longtems stérile, les fruits de salut les plus abondans.

Les membres de la Compagnie de Jésus ont aussi des motifs particuliers de s'intéresser à cette mission. La Providence avait daigné en charger un des premiers compagnons de St Ignace. Dans la suite, cette mission leur appartint presque exclusivement. Que de Jésuites ne trouve-t'on pas parmi les noms des hommes apostoliques qui défrichaient une terre où tout parlait de Xavier et des prodiges opérés par sa foi! Semblable à une flamme rapide, leur zèle s'étendait de jour en jour et ne se proposait rien moins que de répandre dans tout l'orient ce beau feu que le Sauveur est venu allumer sur la terre. De tristes événemens ont, pour un tems, arrêté leurs travaux et suspendu leurs succès. Mais voila que le Vicaire de J.C. vient de les appeler d'une manière spéciale, et comme par leur nom; il vient de les inviter à faire revivre dans l'Inde la société qui donnait tant d'enfans à l'Eglise de la terre et à celle des cieux. Déjà un premier bataillon de soldats, enrolés sous l'étendard de Jésus, est parti pour cette glorieuse conquête. De ce rivage éloigné, où brille déjà leur courage, ils appellent leurs frères et les invitent à venir partager leurs fatigues. Nous connaissons ces nouveaux ouvriers évangéliques. Ils ont vécu parmi nous. Ils vont faire revivre cette Compagnie dont Xavier prononçait le nom avec délices, dans des lieux où elle a eu le bonheur de souffrir et de travailler pour la gloire de Dieu. Avec quelle avidité, quels saints transports ne devons-nous pas accueillir le récit de leurs combats et des 1ers succès dont le Seigneur daigne les couronner?

C'est pour faciliter l'intelligence des lettres que les nouveaux missionnaires de l'Inde écrivent à leurs frères et à leurs proches, que nous avons fait un précis de ce qui concerne cette vaste contrée. Nous tâcherons d'en dire assez pour combler en quelque sorte aux yeux du lecteur l'intervalle que les tems, les lieux, les moeurs mettent entre les peuples de l'Indostan et ceux de l'Europe. Nous nous garderons cependant de traiter les points qui pourraient ôter à ces lettres, par un développement précoce et inopportun, une partie de leur intérêt. Pour mettre quelque ordre dans ces Recherches sur l'Inde, nous nous occuperons d'abord de sa Géographie; ensuite de son Histoire depuis les tems reculés jusqu'à ces derniers tems, où la navigation les a mis comme en contact avec les Européens: Suivront une esquisse de la Religion des Hindous et un aperçu

Longitude du Meridien de Paris

CARTE de L'INDOSTAN.

PARTIE DU THIBET

Himmalaya

Hymmalaya

Golfe du Bengale

Côte de Coromandel

Côte de Malabar

Golfe de Cambaye

Golfe de Manar

Grande Andaman

Petite Andaman

Iles Maldives

Iles Laquedives

Cap Comorin

Pointe de Galle

Bouches du Gange

Coss Indiens.

Milles d'Angleterre.

Lieues moyennes de France.

Myriamètres.

Longitude du Meridien de Paris.

A Lyon, Impn L.t Perrin, rue d'Amboise, 6

sur l'origine de cette religion. Nous parlerons enfin de l'établissement du christianisme dans ces belles contrées et de l'état où il se trouve à l'époque où nous vivons.

Le plan que nous nous traçons est vaste. Mais l'Indostan est un pays si intéressant par son étendue, sa population, ses richesses, les rapports qu'il a depuis trois siècles avec les Européens, et surtout par le vaste champ qu'il présente aux ouvriers évangéliques que nous croirions faire peine à nos lecteurs, et rester bien au dessous de leur attente et de leurs désirs, en nous bornant à leur présenter le tableau de la partie du sud, où les missionnaires de la Compagnie exercent leur zèle.

Nous embrasserons donc l'Indostan tout entier, en exposant le résultat de nos recherches. Ainsi marcherons-nous sur les traces de nos anciens pères, qui parlaient de la religion, des moeurs etc de tout le pays en deça du Gange, du P. Bouchet en particulier qui décrit géographiquement tout ce pays, (1) quoique les missionnaires Français de la Compagnie ne cultivassent pas un champ beaucoup plus étendu que celui qui s'ouvre aujourd'hui devant eux.

Chapitre Premier.

Tableau géographique de l'Indostan.

L'Indostan, ainsi nommé du fleuve Indus, est une vaste contrée de l'Asie, bornée au nord par la chaîne du Thibet et l'empire Chinois; à l'est par le Boutan, le pays des Garrows et la partie méridionale du Bouramporter, à l'ouest par les dernières branches de l'Indus et la chaîne occidentale de l'Himmalaya; au sud, où elle se termine en péninsule, par l'océan Indien. (2). Du cap Comorin, le point le plus méridional, situé par le 7° 56 sud, l'Indostan se prolonge jusqu'au 35° de latitude septentrionale; ce qui lui donne en longueur 675 lieues moyennes de France. En longitude, son étendue, prise dans sa

---

(1) *Lettres édifiantes. tom. 7. 320 édit. in 8°.*

(2) *Les auteurs ne s'accordent point entr'eux sur l'orthographe des noms de pays, et souvent un même auteur écrit diversement le nom du même lieu. Nous suivons le plus possible Malte-Brun, parceque cet auteur remonte à l'étymologie, et parcequ'il respecte l'orthographe reçue en France.*

grande largeur, de l'embouchure de l'Indus à celle du Gange, donne du 67e du meridien de Paris au 90e à l'est, 510 lieues. Ainsi l'Indostan, en y comprenant l'île de Ceylan qui l'avoisine, n'a pas moins de 165,350 lieues carrées de superficie, tandis que la France avec l'île de Corse n'a que 27,500 lieues carrées de surface: c. a d. qu'elle n'est que le sixième de l'Indostan. Selon Rennell (1) cette vaste contrée n'a guère moins d'étendue que les îles Britanniques, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, l'Italie, les Pays-Bas, l'Espagne et la Turquie d'Europe (2).

Il serait bien difficile de présenter un tableau parfaitement exact de l'Indostan. Les géographes n'ont point encore osé l'entreprendre. «L'indostan, et surtout le Décan, dit un des plus célèbres d'entr'eux (3), mérite autant que l'Allemagne le surnom de Croix des » géographes, aussi les compilateurs des Géographies Anglaises ont-» ils pris le parti commode d'en négliger entièrement la topographie. Les divisions ne s'accordent point, et elles ne sauraient guère le faire. A la réserve de la chaine des Gates, qui s'élève dans la presqu'île du sud, ce pays n'offre point, dans l'intérieur, de montagnes considérables qui puissent servir de base à une division physique. Il est bien plus difficile encore d'établir une division politique. L'Indostan, depuis plusieurs siècles, semble destiné à devenir la proie du plus fort. Les bornes des états qu'il renferme, leurs souverains, leurs noms même sont soumis à de si fréquens changemens! Il est visible que ces mutations n'auront de terme que quand la puissance européenne, qui marche rapidement vers la domination absolue des Indes, aura tout englouti. Pour le présent, il nous semble que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'adopter et de compléter la division tracée par Pinkerton; elle est, plus que toute autre, claire, fondée sur la nature des lieux, et elle conserve les noms des anciennes provinces, qu'on trouve dans tous les auteurs qui ont écrit sur l'Inde. Nous la modifierons cependant pour la mettre en harmonie avec les cartes modernes. Nous tâcherons ensuite de donner une idée de l'Indostan sous le point de vue politique, d'après ce que nous trouvons dans les auteurs les plus récents.

Article 1er. Géographie physique de l'Indostan.

L'Indostan, considéré dans sa géographie physique, peut se diviser en

(1) *Descrip. de l'Indost. Introd. 2.*
(2) *Méreault, Résumé de l'hist. des établissem. europ. dans les Ind. 2.*
(3) *Malte-Brun, Géogr. univ. T. 4. 84. édit. 1813.*

cinq parties. 1°. L'Indostan septentrional, qui renferme les provinces situées au pied des montagnes qui lui servent de bornes au nord; 2°. L'Indostan Sindétique, ou contrées arrosées par le Sind et ses principaux affluents; 3°. L'Indostan Gangétique, ou la partie baignée par le Gange et les rivières qu'il reçoit dans son cours; 4°. L'Indostan central, qui contient les provinces situées entre ces trois divisions et le Kistna; 5°. L'Indostan méridional ou le Décan, qui comprend tout ce qui est au sud de ce fleuve jusqu'au cap Comorin et l'île de Ceylan.

§. 1er. *Indostan septentrional.*

Au nord-est de l'Inde, s'étendent les Alpes méridionales du Thibet montagnes couvertes de neiges éternelles. De là vient leur nom Himmalaya, c. a. d. neige. De là peut aussi venir le nom d'Immaus, que les anciens avaient donné à quelques unes de ces hauteurs. L'Himmalaya sépare l'Indostan de la haute-Asie. L'élévation commune de la chaîne est de 2000 toises. Des plaines baignées par le Gange on l'apperçoit à la distance de 60 lieues marines, comme une suite continue de rochers blancs (1).

L'Indostan septentrional renferme, en cotoyant l'Himmalaya du nord-ouest au sud-est, le Cachemire, le Kouhistan, le Gherwal, le Népal et la principauté de Sekkim.

1. Dans la partie la plus septentrionale de l'Inde, se trouve la grande et délicieuse vallée de Cachemire, appelée Sirinagor, c. a. d. habitation du bonheur. L'air y est tempéré par le voisinage des montagnes, et la terre, arrosée par les sources abondantes qui découlent de leurs sommets, se couvre de toute sorte de productions. Si l'on en croit les auteurs Indiens, le Cachemire renferme cent mille bourgs et villages; mais il n'a qu'une seule ville, qui donne son nom à la province. Elle est située au bord d'un lac parsemé d'îles, sur l'une desquelles on voit un chateau royal avec un beau jardin. Les Empereurs Mogols y paſsaient l'été. Les maisons sont, pour la plupart, élevées, et les toits recouverts d'une couche de terre qui s'orne de fleurs. C'est du Thibet que Cachémire tire la matière de ses beaux schalls. En 1809, sa population était de 150 mille ames. Les troubles, qui depuis ont agité cette province, peuvent l'avoir diminuée (2).

2. Le Kouhistan, vaste pays au sud-est de Cachemire, n'a point de villes importantes. On peut cependant nommer Kangra et Kumla, que leurs fortifications rendent comme imprenables, et Radone, résidence d'un Rajah.

---

(1) Pinkerton, Géogr. Ind. T. 2. 180.
(2) Pink. 2. 190 — Malte-Brun. 4. 44.

3. Le Gherwal contient le Gherwal proprement dit, le Sirmor, le Komaoun et les districts de Baïkhandi et de Boutant. C'est un pays montueux, au sud-est du précédent. Il offre à l'observateur les énormes colosses de l'Himmalaya qui s'élancent au dessus de son sol déjà très élevé. La plus considérable de ses villes est Almora, capitale du Komaoun, où beaucoup d'Européens se font transporter pour rétablir leur santé. On trouve au nord, Badrinath, hameau célèbre par un petit temple très riche, visité annuellement par cinquante mille Indiens (1).

4. Le Népal forme un royaume très vaste, à l'est du Gherwal. Sa population, qui ne parait pas répondre à son étendue, se compose d'Hindous, de Boathias, tribu idolâtre qui se rase toute la tête, et de Newars, race Thibétaine ou Chinoise. Ceux-ci adorent jusqu'à 2733 dieux et déesses, mangent de la chair de bœuf, et se livrent avec succès aux arts et à l'agriculture. Les Népaliens sont dans l'usage singulier de faire accompagner leurs princesses par une garde de femmes armées. Katmadou, capitale de tout le royaume, parait être une ville de 50 à 60 mille âmes. Khirtepour, au nord-est, résista longtems au prince de Gorka, souverain d'une partie du Népal. Celui-ci, dans son triomphe barbare, fit couper le nez aux habitans, et ordonna que la ville porterait désormais le nom de Naskatapour, ou *Ville des gens au nez coupé*. Depuis la fin du dernier siècle, la famille des princes de Gorka règne sur tout le Népal. Les temples du pays, quoique construits seulement en bois, sont ornés avec magnificence. Les beaux marbres et les jaspes qui en forment le pavé attestent les richesses minéralogiques des montagnes (2).

5. A l'extrémité orientale du Népal et de l'Indostan, est située la principauté de Sikkim. Ce petit état, régi par un prince Thibétain, est allié des Anglais. Sa position entre le Népal, le Boutan et le Bengale, lui donne une grande importance sous le triple rapport politique, militaire et commercial (3).

§. 2. *Indostan Sindétique.*

Cette partie occidentale de l'Indostan tire son nom du Sind ou Indus. Ce fleuve célèbre passe d'abord près d'Iskardo, côtoye une partie de l'Himmalaya, entre dans l'Indostan, reçoit dans son lit plus de 100 rivières, et après un cours de plus de 500 lieues, il se jette dans le golfe d'Oman par plusieurs embouchures. A 60 lieues de la mer il forme, au moins dans la

---

(1) *Balbi*, p. 739 - édit. 1838.
(2) *Malte-Brun*, 4. 76.
(3) *Balbi*, 732.

saison des pluies, un vaste delta. Comme le Nil il a ses inondations périodiques. L'Indus est un fleuve sacré aux yeux de l'Indien (1).

Cette partie de l'Indostan comprend le Pendjab et le Moultan, (qui font partie du royaume de Lahore), la principauté du Sind et le Coutch.

1. Le Pendjab, ou *pays des cinq rivières*, tire son nom de cinq branches de l'Indus qui le traversent. C'est une des provinces les plus belles et les mieux cultivées de l'Inde. Ses villes principales sont Lahore, Amberfsir, Miani, Tchinnany et Nourpour.

Lahore, sur le Ravy, jadis une résidence des grands Mogols, plus tard des Seiks, est aujourd'hui la capitale du puissant royaume fondé par Randjit-Singh. Aux jours de sa splendeur, cette ville avec ses faubourgs avait jusqu'à trois lieues de longueur. Sur la rive orientale du Ravy, s'élève un château, ancienne demeure des souverains du Mogol. C'est un palais des plus beaux et des plus somptueux qu'on connaisse. Le toit en terrasse, orné d'un parterre où règne un printems éternel, rend croyable ce qu'on raconte des jardins de Sémiramis. L'intérieur est orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre et de beau granit rouge. Le plafond et les murs de la salle du trône et de la galerie sont couverts de glaces de cristal de roche, le long desquelles règne une treille en or massif, avec des grappes en perles et en pierres précieuses. La baignoire de la salle du bain est une agathe orientale, en forme de nacelle, qu'on remplissait de huit muids d'eau de rose (2). Encore aujourd'hui on fait monter la population de Lahore, de 80 à 100 mille ames.

Amberfsir, appelée aussi Ramdaspour, compte au moins autant d'habitans. Elle est le siége principal de la religion de Nanek, qui tient une sorte de milieu entre le Brahmanisme et l'Islamisme. On y remarque l'Amberfsir bassin du breuvage de l'immortalité, d'où cette ville a pris son nom. C'est un étang construit en briques, du milieu duquel s'élève le temple de Gourou-Govind Singh, réformateur de la religion de Nanek. Il est desservi par 5 à 6 cents Akalies ou prêtres. La ville est défendue par une bonne citadelle, où le roi conserve ses trésors (3).

2. Le Moultan est borné au nord par le Pendjab, au sud par le Sind, à l'est par le Rajepoutana et à l'ouest par la Perse.

Moultan est la capitale de la province de ce nom. C'est une grande ville, assez bien bâtie et fortifiée, à quelque distance de l'Hydaspe, dans une plaine bien cultivée. Les déprédations des Afghans, peuples de la rive droite

---

(1) *Mérault*, 7.
(2) *Malte-Brun*, 4. 46.
(3) *Balbi*, 753.

septentrionale de l'Indus, des Marattes et des Seiks, tribus Indiennes, ont beaucoup diminué sa population et son commerce. Elle renferme encore cependant 60 mille habitans. On regarde cette ville comme occupant l'emplacement de la capitale des Malli, au tems d'Alexandre (1).

3. Le Sind ou Sindi, qui s'étend au sud du Moultan, de la gauche de la Gharra jusqu'à l'embouchure de l'Indus, ressemble à l'Egypte par le sol et le climat. Mais les riverains, pasteurs pour la plupart ou pêcheurs, ne savent point profiter des crues du fleuve. La province du Sind compte quatre principautés, celle de Haïderabad, celle de Kirpour, celle de Mirpour et celle de Bahaoulpour ou Daoudpoutra.

La ville de Haïderabad donne son nom à la première. C'est une place fortifiée, située sur une île formée par l'Indus et le Foullali, une de ses branches. Les Oumirs, ou princes régnants résident dans un fort qui protège la ville où se gardent des trésors immenses. Les Oumirs possèdent aussi, dit-on, la plus riche collection d'armes qui existe au monde. Haïderabad compte vingt mille habitans (2).

On trouve encore dans cette principauté la ville de Tatta, sur l'Indus, ancienne capitale, remarquable par le beau mosolée de Mirza-Issa; Koratchi, ville la plus riche et la plus florissante de l'état; Sihouan, renommée dans toute l'Inde Mahométane par le tombeau de Lal-chah-Bar, visité par un grand nombre de pélerins, et que les savants regardent comme la capitale de Sambus, prince dont il est fait mention dans l'expédition d'Alexandre. Son chateau ruineux, monument fort remarquable, remonte au tems des anciens grecs (3).

La principauté de Kirpour tire son nom de sa capitale, ville de 15 mille habitans. Celle de Mirpour n'a que de petites villes. Mirpour capitale compte 10 mille ames.

La principauté de Bahaoulpour a pour capitale Ahmedpour, ville peu considérable. Ouch et Bahaoulpour sont des villes commerçantes, qui comptent chacune 20 mille âmes. Ce pays s'étend au nord jusqu'à la rive du Pendjab, dans un grand désert où vivent les Daoudpoutras, peuplades guerrières et mahométanes (4).

4. Entre l'Indus et le fleuve Padder, qui n'est guère considérable que dans la saison des pluies, s'étend un immense désert de sable, où s'arrêta l'audace d'Alexandre. Le district de Coutch forme la lisière maritime de ce désert, sur le golfe du même nom. La capitale est Bodge, grande ville,

---

(1) Malte-Brun, 4. 18 — Balbi, 753
(2) Balbi, 756.
(3) Balbi, 756.
(4) Balbi, 757.

environnée de jardins et de temples. La plupart de ces temples sont remarquables par leurs sculptures mythologiques. Le mausolée de Biau-Lakia est un des plus beaux monumens de l'Inde. On trouve encore dans le même district, Mandavie, ville considérable et Janagour, défendue par un château fort (1).

§. 3. Indostan Gangétique.

Le Gange sort des montagnes du Chibet et fait son entrée dans l'Indostan, en s'élançant de la bouche d'une énorme caverne qui a la figure d'une tête de vache, et après avoir parcouru un espace de plus de cinq cents lieues il se précipite par plusieurs branches dans le golfe de Bengale. A 75 lieues de la mer, il forme un grand delta, entrecoupé par plusieurs canaux. Le Gange reçoit dans son lit le Bouramporter, rivière immense qui forme, dans sa partie méridionale, la limite de l'Inde vers l'est. La jonction de ces deux fleuves à 12 lieues de la mer, produit le plus vaste courant d'eau douce qui soit dans l'ancien monde (2).

L'Indostan Gangétique comprend les vastes provinces de Bengale, de Bahar, d'Allahabad, d'Oude, d'Agra, de Delhy et le Rajepoutana, dit aussi la province d'Ajimère. Elles formaient, dans les anciens tems, de grands royaumes, et plus tard, les plus belles provinces de l'empire Mogol. Nul pays peut-être dans l'univers qui réunisse tant de richesses et tant de magnificence. On serait infini si l'on voulait parler en détail des villes importantes et des objets curieux qu'il renferme. Il suffira d'en donner ici rapidement une idée. Commençons par l'est, en remontant le Gange.

1. La capitale du Bengale est Calcutta, chef-lieu des établissemens Anglais. On n'est point d'accord sur sa population. Avec ses environs immédiats, elle dépasse 600 mille âmes. Cette ville est à 100 milles de la mer sur l'Ougly, branche occidentale du Gange. Ce fleuve y est navigable, même pour les plus grands vaisseaux. La ville-noire, partie habitée par les indigènes et autres Asiatiques, est mal construite, et n'offre qu'un triste coup-d'oeil. Dans le Choringer, quartier du gouvernement, habité par les Anglais, les maisons ressemblent à des palais. Auprès de la ville se trouve le fort William, remarquable par sa belle construction et sa solidité, mais dont la défense exigerait une armée entière. La société asiatique, établie à Calcutta par William Jones, a rendu de grands services aux sciences (3).

Dakka, sur la rive gauche du vieux Gange, jadis capitale de la province, renferme au moins 150 mille habitans. Morchidabad, siége de la

(1) *Malte-Brun*, 4. 51 —— (2) *Mérault*, 8 —— (3) *Pinkerton*, 2. 186.

famille du dernier nabab, pensionné par les Anglais, en compte 165 mille. Plus loin, auprès de Maldah, au nord, on voit les ruines de Gour, ville qui s'étendant le long du Gange, occupait avec ses faubourgs un espace de 60 milles carrés Anglais; ce qui suppose au moins deux millions d'habitans. Au dessus de Calcutta, la France possède encore Chandernagor, qui dans le dernier siècle comptait cent mille habitans. Cette ville est peu de chose aujourd'hui.

2. Le Bahar, au nord-ouest de Bengale, a pour capitale Patna sur le Gange, ville immense mais mal bâtie. En 1811, on portait sa population à 312 mille habitans. Bahar, qui donne son nom à la province, n'est en comparaison de Patna, qu'une ville très médiocre. Gajah, dans la même contrée, a des temples visités chaque année par plus de cent mille pélerins; et Monghir, surnommé *le Bermingham de l'Inde*, à cause de ses fabriques (1).

3. L'Allahabad, au nord-ouest du Bahar, a pour chef-lieu la ville de ce nom, au confluent de la Jumnah et du Gange. Cette ville, de grandeur médiocre, est appelée par les Hindous, *la reine des cités saintes*, et visitée par beaucoup de pélerins. Elle est, par sa position et sa citadelle, la principale place d'armes de l'Inde Anglaise.

Mais la ville la plus considérable de la province d'Allahabad, et peut-être de tout l'Indostan, est Benarès, sur le Gange. Hamilton estime sa population au dessus de 630 mille âmes. On la regarde comme la métropole ecclésiastique de l'Inde, et le siége principal de la littérature brahmanique. Le nombre des temples y est très considérable; plusieurs de ces temples sont ornés avec une élégance et un fini admirables. Les habitations sont décorées des images et des attributs des divinités du pays. Des taureaux apprivoisés, et consacrés à Siva, circulent librement dans les rues, tandisque des troupes de singes sacrés exercent impunément leurs brigandages. Les pélerins et les mendians y affluent de toutes les parties de l'Inde. Là se trouvent en grand nombre les écoles Hindoues et Mahométanes; comme si la Providence eut voulu montrer par un nouvel exemple, que la science de l'homme privé de la révélation, ne peut le garantir des plus ridicules superstitions.

Nous nous contenterons de nommer dans la même province Ramnaghar, où dans un palais superbe, réside le Maha-rajah de Benarès pensionné de la compagnie; Ghazipour, renommé dans toute l'Inde pour la salubrité de son atmosphère, l'étendue et la beauté de ses jardins de roses; Mirzapour, qui compte 200 mille habitans, etc (2)

---

(1) *Balbi*, 735. — (2) *Balbi*, 736.

4. Au nord de l'Allahabad, s'étend la province d'Oude, traversée par le Gograh, qui se jette dans le Gange à l'extrémité orientale de la province. *Lukhnow*, sa capitale, depuis 1775, est une ville très étendue. Elle se compose de 3 quartiers, la *cité*, le *nouveau quartier* et le 3e *quartier*. Le *nouveau*, presque entièrement construit pendant le règne de Sadet-Ali le dernier nabab, est une véritable ville Anglaise. Le 3e se compose principalement de bâtimens religieux, qui offrent les plus beaux morceaux d'architecture Indienne. On croit que sa population dépasse 300 mille ames. La cour de Lukhnow est la plus brillante et la plus magnifique de l'Inde. Le roi actuel possède une riche bibliothèque, et son père a publié un système complet de grammaire et de Rhétorique en Persan (1)

5. A l'ouest, on trouve la province d'*Agra*, dont la capitale du même nom, est située sur la Jumnah. Agra n'était qu'un poste fortifié, dont l'empereur Akbar fit la capitale de l'empire Moyol, en 1566. En peu de tems elle devint une des plus grandes villes de l'Indostan. Elle est remplie de ruines aujourd'hui, et une seule partie de sa vaste enceinte réunit encore 60 mille habitans. On voit dans cette ville le palais d'Akbar, un des plus beaux monumens de l'Asie. Il se développe en croissant sur le bord du fleuve, et présente des murs de granit rouge qui paraissent d'un seul bloc. Dans l'intérieur, on trouve des galeries ornées de colonnes de marbre blanc et des appartemens dorés avec profusion. La mosquée du palais est toute en mica. On admire encore dans cette ville la superbe mosquée d'Akbar, bien supérieure à celle de Soliman à Constantinople et dont les murs sont de granit rouge, incrustés de lames d'or. Du tems de Thiefentaler, il y avait à Agra un établissemt de Jésuites et un cimetière chrétien (2).

Cette province renferme encore plusieurs villes remarquables par leurs monumens, ou leur population; telles que Fattapour, Mathra, Brindabaud, Kenoudi, etc.

6. En remontant la Jumnah, on trouve Delhi, ville immense, capitale de la province de ce nom. Quoique saccagée en 1738 par Schah-Nadir, et dépouillée de ses trésors évalués à plus d'un milliard, quoique ruinée depuis par les Afghans et les Marattes, elle compte 300 mille habitans. La partie où demeurent les Musulmans, et qu'on nomme Mogolanje est beaucoup plus belle que l'Indouanie, quartier des indigènes. Le Daurifserai, ou palais impérial est d'une grandeur et d'une magnificence qui surpasse toute idée. On prétend qu'il a coûté en frais de construction dix millions et demi de roupies. Or la roupie vaut plus de deux francs. Les salles du palais brillent d'or d'azur et déploient toute sorte de richesses. Dans le salon dit *des ambassadeurs*, pièce dont les murs sont revêtus de glaces de cristal, on admirait le fameux trône du paon. Quelques auteurs croyent que cette ville était la capitale de ce brave Porus, que vainquit Alexandre. La mosquée principale de Delhi passe pour le plus beau temple Mahométan de l'Inde (3).

Dans ses environs, on voit les ruines de l'antique Delhi, qui par son étendue et la magnificence de ses édifices à demi-ruinés, remplit l'âme de tristesse; Mirout, une des principales stations militaires des Anglais; Bareilly, qui compte plus de soixante six mille âmes; Saharampour et Ram-

(1) *Balbi*, 745 — (2) *Malte-Brun*, 4. 58 — (3) *Pinkerton*, 2. 188 = *Malte-Brun*, 4. 61.

pour, qui en renferment chacune 50 mille; Hudwar, pélerinage célèbre, sur la rive droite du Gange, où l'on voit quelquefois, en une seule année, un million de pélerins (1).

7. Au sud-ouest de Delhy, s'étend le Rajepoutana, pays immense, ainsi appelé des principaux Rajepoutes entre lesquels il est partagé. On lui donne aussi quelquefois le nom d'Ojimère, d'une de ses principales villes. les Rajeputes occupent tout l'espace qui sépare les Seiks au nord de l'Indus des Marattes au 74° longit. 25 latit. les fiers Rajepoutes sont de la caste militaire, ils ne se livrent ni au commerce, ni à l'industrie. les Djates cultivent leurs champs.

Les villes principales des Rajepoutes sont: Odeypour, capitale d'une principauté de ce nom, dont le souverain, ou Ranah, est regardé comme le plus noble des princes de ce vaste pays; Tchitoor, place forte, avec une porte, ancien travail des Hindous que l'on compare aux constructions Egyptiennes, et de fort beaux temples; Djeypour, une des plus belles villes de l'Inde, avec un palais qui représente, par son architecture et par ses vitraux coloriés, la queue d'un paon; Djoupour, capitale de l'état le plus puissant de la confédération, défendue par trois forts, et comptant 60 mille habitans; Kotah, capitale d'un état dans lequel on construit un pont qui doit avoir mille pieds de long; Bikanir, dans un véritable Oasis au milieu du désert de l'Ojimère (2).

§. 4. Indostan central.

Il renferme le pays entre l'Indostan Sindétique, l'Indostan Gangétique et Kistna, c.a.d. les provinces d'Orissa, au sud-ouest de Bengale, les Circars du nord, le Berar, le Malvah, le Guzurate, le Khandish, l'Aurungabad, le Bider et l'Hydrabad.

On trouve dans cette partie de l'Inde, le Nerbuddah, qui sortant du Gondwana où il prend sa source, court à l'ouest en traversant une partie de cette province, le Malvah, le Kandish et le Guzurate, et se jette enfin dans le golfe de Cambaye. Au dessous, on voit le Tapty, qui tirant sa source de la même province de Gondwana, suit un cours presque parallèle au Nerbuddah, et traversant Surate, se jette dans le même golfe.

1. La provina d'Orissa est située à l'est sur le golfe de Bengale. Ses villes principales sont Kattak, sur le Mahindry, popul. 40 mille âmes; Jagrenat sur une branche méridionale du même fleuve, ville de 30 mille âmes, renommée par son temple, regardé comme le plus sacré de toute l'Inde, et visité par un grand nombre de pélerins. L'idole est une pierre noire, de fi-

---

(1) Balbi, 738 ——— (2) Malte-Brun, 4. 53 = Balbi, 731, 748.

gure pyramidale et qui a pour yeux deux gros diamants. On voit de tems en tems des fanatiques se jeter sous les roues de l'énorme char sur le quel on promène le dieu. Au commencement du siècle dernier, les impôts levés sur les riches pélerins par le rajah du pays rapportaient annuellement un million, huit cent mille francs, quoique les pélerins pauvres, loin de payer, fussent entretenus aux frais des pagodes = *Ballassore*, avec un port très fréquenté par toutes les nations commerçantes. C'est là qu'on trouve des pilotes habiles qui conduisent les vaisseaux au Bengale, à travers les embouchures dangereuses du Gange (1).

Chez les Circars du nord, sur un des bras du Kistna, se trouvent *Mazulipatan*, ville dont on porte la population à 75 mille habitans et qui possède le meilleur port de la côte de Coromandel; *Koringa*, port où l'on construit beaucoup de petits vaisseaux; *Gandjam*, célèbre par sa pagode et son commerce (2).

3. A l'ouest de ces deux provinces, on voit le *Bérar*, naguère un des états les plus puissans de la confédération des Marattes, à laquelle les Anglais ont mis fin en 1818, et qui renferme le *Gondwana*, dont on fait quelquefois une province particulière. Dans ses montagnes habite une tribu de Gounds, incontestablement anthropophages. Ce vaste pays ne renferme pas de villes bien peuplées, à la réserve de Naypour sa capitale, qui compte 115 mille habitans; d'Elichpour, à l'ouest, jolie ville, fortifiée, jadis capitale et de Buttumpour, qui possède beaucoup d'antiquités. La plus grande partie de ce vaste pays est divisée entre de petits rajahs, ou princes Indiens (3).

4. Le *Malvah*, au nord-est du Bérar, renferme le royaume d'Indore et les principautés de Bonpal et de Dhara. Il tire son nom des montagnes Malvah ou Mala. Il est gouverné par des rajahs Marattes et peuplé de tribus guerrières et presque sauvages. *Ougein* sa capitale, située dans une vaste plaine, renferme un grand nombre de monumens remarquables. Les eaux de la Sépra, qui coule auprès de la ville, passent chez les Hindous pour sacrées = *Indore*, grande ville à seize milles d'Ougein détruite au commencement de ce siècle, sort de ses ruines avec tant de célérité, qu'on porte sa population à 90 mille âmes = *Bonpal*, dans la partie occidentale, près d'un lac plein de crocodilles = *Dhar*, ville importante autrefois, et encore chef-lieu du petit état de ce nom = *Mone*, remarquable par la magnificence de ses temples. *Serondje*, jadis capitale de la terrible confédération des Pindarries, détruite par les anglais en 1818. *Mandou*, avec les

---

(1) Malte-Brun, t. 90 — (2) Malte-Brun, t. 91 = Balbi, 761 — (3) Malte-Brun, t. 88 = Balbi, 764, 765.

ruines de ses immenses murailles et de ses beaux édifices (1).

Dans la vaste province de Guzurate à l'extrémité nord de la côte occidentale de l'Indostan, se trouve la ville de *Surate*, avec un port sur le golfe de Cambaye. C'était là que les Mahométans s'embarquaient autrefois pour le pélerinage de la Mecque. Les Portugais s'en emparèrent dès leur arrivée dans l'Inde. Bombay lui a enlevé une partie de son commerce. On y voit cependant encore un grand nombre de marchands orientaux, et sa population est de 160 mille âmes. On sait que la superstition a élevé dans cette ville un vaste hopital pour les animaux, tels que des singes, des tortues et des insectes dégoutans (2). Surate fait grand commerce de coton. Elle tire des Gates un bois de tek excellent pour la construction des vaisseaux. Les navires construits à Surate durent jusqu'à cent cinquante ans. On récolte aussi du blé dans les environs (3).

Le Guzurate avait autrefois pour capitale *Ahmedabad* sur le Mahindry, ville célèbre par son étendue et par ses monumens, surtout par sa mosquée d'ivoire. Quoique déchue, elle compte plus de 100 mille âmes.

Cette province, qu'on peut aussi nommer le royaume de Baroda, parce qu'elle lui appartient en grande partie, renferme encore d'autres villes très importantes, telles que *Baroda*, qui ne compte pas moins de 100 mille habitans; *Pattan-Somnah* renommé par son temple bâti sur l'emplacement d'un temple d'une richesse prodigieuse, détruit par Mahmoud (4).

6. Au sud-est de Guzurate, se trouve le *Khandish*, dont les villes principales sont *Burhampour* sur le Tapty, ville bien bâtie, ornée d'une belle mosquée, et florissante par son commerce; *Gaulna*, *Naudode* et *Malligam*, cités médiocres.

7. Au sud, s'étend l'*Aurungabad*, dont la capitale est Bombay, une des présidences de la compagnie Anglaise. Cette ville, défendue par une vaste citadelle, a un port qui passe pour le meilleur et le plus sûr de la côte occidentale. Aussi est-il comme l'entrepôt général de l'Inde, de la Perse et des contrées voisines. Elle l'emporte même sur Calcutta par le nombre des vaisseaux qui appartiennent à son port. On trouve à Bombay des édifices très remarquables, entr'autres le temple Guèbre nouvellement consacré, dont la construction a coûté deux millions [a]. En 1816, on portait à 162 mille ames sa population per-

---

[a] Les Guèbres, ou Parsis, professent le Magisme, ou religion de Zoroastre.

(1) *Malte-Brun*, 4. 56. = *Balbi*, 748 — (2) *Balbi*, 743 = *Pinkerton*, 2. 193.
(3) *Sonnerat*, 1. 42. — (4) *Balbi*, 743, 744, 747.

manente, et à 75 mille sa population flottante (1)

Les autres villes remarquables de la province sont *Arungabad*, ancienne capitale, qui compte encore 60 mille habitans, *Pouna*, ville bien bâtie, dont les rues portent les noms des divinités Indiennes, et qui jusqu'à 1818 était la résidence du chef de la confédération des Maraттes: aussi comptait-elle alors 115 mille habitans. Mais ce que cette province offre de plus curieux, ce sont l'île Eléphanta, célèbre par son éléphant colossal, son temple taillé dans le roc et son gigantesque Trimourti, l'île de Salsette, où l'on voit d'immenses excavations dans le roc, des statues colossales et une inscription qu'aucun brahmine n'a pu lire; le village d'Ellore, au nord-ouest d'Arungabad, dont les temples, taillés dans la montagne, surpassent en grandeur et en perfection de travail, tout ce que l'Inde a de mieux en ce genre, et rivalisent même avec les étonnantes constructions des Egyptiens (2).

8. A l'est de l'Arungabad, on trouve le *Béder*. Sa capitale est Béder grande ville très déchue, jadis capitale d'un des cinq royaumes Mahométans de l'Inde, et qui n'offre aujourd'hui que des mosquées, des mausolées et des palais ruineux.

9. Au sud de Béder, on voit le royaume d'*Hydrabad*. Sa capitale qui porte le même nom, compte plus de 200 mille habitans. Elle est la résidence du Niram, prince puissant de cette partie de l'Inde. La ville renferme de beaux édifices, et son territoire ressemble à un grand jardin (3).

A trois milles s'élève sur un rocher, *Golconde*, ville forte, autrefois capitale du royaume de Télingana. C'était là qu'on taillait les diamans de ce nom.

§. 5. Indostan méridional, ou Décan.

Cette partie de l'Indostan comprend tout le pays au sud du Kistna. Ses subdivisions principales sont le *Visapour*, ou *Béjapour*, le *Canara*, le *Malabar*, le *Coimbettore*, le *Carnate* et le *Mysore*.

1. Dans le *Visapour*, on trouve la capitale de ce nom, au nord du Kistna. Nous comptons cependant cette province parmi celles du Décan, parceque la plus grande partie des pays qu'elle renferme, est au midi de ce fleuve. Cette ville, jadis la capitale du plus puissant royaume Mahométant de ce nom, une des premières métropoles de l'Inde, et nommée justement la Palmyre du Décan, n'offre guère aujourd'hui qu'une enceinte semée de ruines. Néanmoins elle possède encore de magnifiques édifices, entr'autres le Makbara, ou mausolée du sultan Mohamed-chah, avec une coupole dont le diamètre n'est que de dix pieds plus petit que celui de St Pierre de

(1) *Balbi*, 742 — (2) *Balbi*, 743, 746 = *Sonnerat*, t. 218 — (3) *Malte-Brun*, 4. 86.

Rome; sa mosquée principale, dont le beau dôme a 1110 pieds de haut; le mausolée du sultan Ibrahim II, sur lequel est sculpté le Coran (1).

Au sud se trouve sur une petite île, au milieu d'une baie, la ville de *Goa* autrefois capitale des établissemens Portugais. Prise en 1510 par le grand Albukerque, elle fut longtems la première ville Européenne dans les Indes. Elle a perdu beaucoup de son ancien lustre, et a vu passer à peu près le reste de sa population à Pandjim, ou Villa nova de Goa, ville nouvelle dans le voisinage (2).

2. Au midi de Visapour, sur la côte occidentale de l'Inde, est situé le *Canara*. Sa capitale est *Mangalore*, ville assez importante par son commerce. Sa population dépasse 30 mille âmes. *Onore* a aussi un port très fréquenté. *Batékale* conserve dans les ruines de ses pagodes et de ses édifices des traces de son ancienne grandeur. L'ancien royaume de Canara s'étendait autrefois à l'est des Gates, et renfermait des villes immenses, telles que *Sounda* qui n'est plus rien aujourd'hui; et *Ranny-Bednore* qui, sous le règne de Hyder-Aly, comptait plus de 150 mille habitans (3).

3. Le *Malabar* s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au cap Dilly. Ce pays qui réunit des montagnes assez élevées, des coteaux prolongés et de belles campagnes sur la côte, offre le coup d'œil le plus varié et le plus agréable. Le Malabare comprend le pays du *Zamorin*, au nord; au milieu le *Cochin*, et au midi le *Travancore*.

Le *Zamorin*, où l'empereur de Calicut avait autrefois subjugué tout le Malabar. Le port de Calicut est le premier de l'Inde où aborda Vasco de Gama. Il est à demi comblé aujourd'hui. La ville détruite au siècle passé, s'est relevée de ses ruines au commencement de celui-ci, et compte, dit-on cinq mille maisons.

Jadis ravagée à diverses reprises, la ville de *Cochin* entretient encore un commerce actif, et voit sortir de ses chantiers un bon nombre de vaisseaux. A cinq lieues au nord, s'élève Cranganor, où se trouvait un siége archiépiscopal. Le S. Siége vient d'ériger en évêché Verapolly, ville placée entre les deux. Le rajah de la principauté de Cochin réside à Tripontary.

Le *Travancore* est un des plus puissans états du second ordre. Sa capitale était autrefois Travancore, ville qui le cède aujourd'hui sous tous les rapports à Trivanderam, nouvelle capitale. Le palais du roi est un vaste édifice, orné à l'Européenne.

Le cap Comorin termine majestueusement la côte de Malabar et la

---

(1) Balbi, 745 — (2) Balbi, 812 = Pinkerton, 2. 196 — (3) Malte-Brun, 4. 105.

chaine des Gates. Son sommet fort élevé, couvert d'une riante verdure, domine une belle cascade et une plaine remplie de forêts. St François Xavier avait sanctifié ce lieu en plaçant sur un de ses rochers les plus apparens une chapelle dédiée à la Ste Vierge (1).

4. Au nord de la principauté de Cochin, se trouve le *Coïmbettore*, bassin arrosé par le Cavery et beaucoup de petites rivières, d'un sol fertile et bien cultivé, véritable grenier des armées de Tippo, ce constant ami de la nation Française. La capitale est Coïmbettore, ville très déchue, remarquable par son ancien temple. Parmi les autres villes, on doit distinguer Policadchery, clef de la route de Malabar (2).

5. Le *Carnate*, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, s'étend depuis l'embouchure du Kistna jusqu'au cap Comorin, comprenant les côtes de Coromandel et de la Pêcherie, et dans l'intérieur, les anciens royaumes ou provinces du Carnate proprement dit, de Tanjaour, de Maravar et de Madré.

Sur la côte de Coromandel, dans l'ancien Carnate, se trouve *Madras*, siége d'une présidence Anglaise. Madras est défendu par le fort St George, un des plus considérables de l'Inde. La ville n'a point de port; et il n'y en a point depuis le Gange jusqu'à Trinquemale, sur la côte orientale de Ceylan. Cependant Madras est une ville de grand commerce, et sa population est de 462 mille âmes (3).

On trouve dans le Carnate plusieurs lieux remarquables: *St Thomé*, ou *Méliapour*, petite ville, évêché catholique, regardée comme le terme de la prédication de St Thomas; *Sadras*, jadis célèbre établissement des Hollandais; *Mahabalibouram*, ou les sept pagodes, village célèbre par d'immenses excavations, d'innombrables sculptures mythologiques et ses statues; *Pondichéry*, chef-lieu des possessions Françaises; *Tranquebar*, établissement Danois; *Carical*, ville Française; *Tchillambaram*, près de l'embouchure du Coléram, avec une pagode qui passe pour un des chefs-d'œuvre de l'architecture Indienne; *Arkote*, autrefois résidence du Nabab du bas-Carnate; *Vellore*, une des principales stations de l'armée Anglaise; *Tripetty*, le temple Indien le plus célèbre, au sud du Kistna, etc.

Au midi du Carnate proprement dit, se trouve le *Tanjaour*, royaume qui s'étendait depuis le Coléram jusqu'à l'embouchure de la petite rivière de Singaravarum. Sa capitale était Tanjaour, ville forte, qui compte 30 mille âmes, actuellement résidence d'un rajah pensionné. Sa pagode est célèbre, et son taureau de granit noir colossal, est regardé comme le plus beau morceau de sculpture Indienne.

---

(1) *Malte-Brun*, 4. 110 — (2) *Malte-Brun*, 4. 100 — (3) *Pinkerton*, 2. 195 = *Balbi*, 739.

Au sud, s'étendait sur la même côte l'ancien royaume de Maravar, qui n'existe plus aujourd'hui. le prince faisait sa résidence à Ramanandapouram. Près de cette capitale est l'île de Ramanancor, jointe à la terre ferme par un pont d'un quart de lieue, formé par des rochers qui s'élèvent du sein de la mer, et entre lesquels passent les barques. Si c'est un ouvrage de la nature, il n'en est guère de plus surprenant. Le prince de Maravar trop faible pour résister au roi de Maduré, faisait jeter des poutres sur ces rochers et se retirait avec son armée, ses éléphants et son canon dans l'île, jusqu'à ce que l'orage qui grondait autour de lui fut dissipé (1).

Le royaume de *Madure* s'étendait le long du Tanjaour et du Maravar jusqu'au cap Comorin. La ville de *Maduré*, son ancienne capitale, est une des plus remarquables de l'Inde par ses édifices publics. Sa population diminue: en 1780, on y comptait 40 mille âmes et 20 mille seulement en 1812. La nouvelle capitale de cet état est *Trichinopoly*, grande ville, plus au nord, sur la rive droite du Cavery. En y comprenant ses environs immédiats, on porte sa population à 80 mille habitans. L'île de *Seringham*, formée par le Cavery, est célèbre par sa pagode, un des plus magnifiques temples de l'Inde (2).

6. Le *Mysore*, ou *Maïssour*, est à l'occident du Carnate. Cet état était devenu considérable par les conquêtes de ses princes. Il a mis sur pied, vers le milieu du siècle dernier, des armées de 40 mille hommes. Les soldats étaient récompensés à proportion du nombre de nez coupés à l'ennemi (3). Sous le brave Haider-Aly et sous son fils Tippo-Saëb, le Mysore a joué un grand rôle dans les Indes; et si la crise révolutionnaire n'eut empêché la France de les soutenir, la Compagnie Anglaise n'eut pas obtenu des succès si rapides dans les Indes. *Seringapatan*, capitale, qui sous Tippo comptait 150 mille habitans, fut bientôt réduite à 21 mille par la chute de ce prince. Elle n'en a plus que dix mille aujourd'hui (4).

Ile de Ceylan.

A l'extrémité sud-est du Décan, s'élève l'île de *Ceylan*, qui par son étendue et ses richesses, tient un des premiers rangs parmi les îles du globe. Elle a environ 200 lieues de tour, et elle est arrosée par quantité de rivières qui portent l'abondance dans les campagnes. Les Indiens, et même tous les idolâtres de l'Asie en racontent des merveilles, et en font le séjour de de quelque divinité (5).

Cette île a pour capitale *Colombo*, qui ressemble assez à une ville

---

(1) *Lettres édif.* 7. 333 —— (2) *Balbi*, 741 —— (3) *Lettres édif.* 7. 349.
(4) *Balbi*, 741. —— (5) *Lettres édif.* 7. 335.

européenne. On y compte 65 mille âmes. On voit encore dans cette île les villes de *Candy*, ancienne capitale du royaume de ce nom, remarquable par son temple, où l'on croit conserver une dent de Bouddha; de *Trinquemale*, importante par son port, la clef de l'océan Indien, de *Topary*, où l'on vient de découvrir des temples circulaires de cent pieds de haut avec des obélisques et des tombeaux antiques; de *Nouradjapoura*, célèbre par ses ruines. La plus haute montagne de l'île, nommée le Pic d'Adam est un des plus fameux pélerinages des Bouddhistes, qui accourent de tous les lieux où domine la religion de Bouddha, pour voir l'empreinte du pied de cette divinité (1).

Article 2e. Géographie politique de l'Indostan.

On fait monter la population générale de l'Indostan à cent trente millions, 674 mille habitans (a). Le vaste territoire qu'occupe cette grande population, peut se diviser, sous le point de vue politique en deux grandes parties; la 1re comprend les états qui appartiennent en quelque manière à la Compagnie Anglaise, et la 2e, les états qui ne lui appartiennent point du tout.

1re Partie. Etats qui appartiennent en quelque manière à la Compagnie Anglaise

La Compagnie Anglaise possède immédiatement et gouverne par elle même de grandes provinces de l'Indostan; elle en possède beaucoup d'autres médiatement et les gouverne par les rajahs ou princes du pays qui sont ses vassaux ou ses alliés et dont le plus grand nombre lui paye tribut.

§. 1er Possessions immédiates de la Compagnie Anglaise.

Elles embrassent les plus belles provinces de l'ancien empire du Mogol, et sont régies par des employés que choisit la Compagnie. Ces employés sont responsables de leur conduite devant le tribunal d'Angleterre, dont la Compagnie reconnait la suzeraineté et qui de tems à autre confirme son autorité.

Les possessions immédiates forment quatre Présidences. Balbi qui reconnait que la Présidence de Bengale a été partagée en deux, n'indique que d'une manière probable les provinces qu'elle doit céder à la nouvelle Présidence d'Allahabad, et celles qu'elle doit retenir.

(a) On porte quelquefois sa population à un chiffre bien supérieur, mais alors on comprend dans l'Indostan des pays qui ne sont pas renfermés dans ses bornes naturelles.

(1) *Balbi, 749.*

Présidences de	Calcutta	Le Bengale, le Bahar, l'Orissa.
	Allahabad	l'Allahabad, l'Oude, l'Agra, le Delhy, le Gherwal, l'Ajimère, le Gandwana.
	Madras	le Carnate, le Coïmbettore, le Mysore, le Malabar, le Canara, les Circars du nord.
	Bombay	l'Aurungabad, le Visapour, le Khandisch, le Guzerate.

§. 2. *Possessions médiates de la Compagnie.*

Il serait impossible de déterminer en détail, et d'une manière bien précise le nombre, l'étendue, les limites de ces possessions, vu que l'état des choses change continuellement, et que ce qui est soumis médiatement à la Compagnie, rentre peu à peu dans son domaine immédiat. De plus, ces possessions médiates sont inégalement partagées entre les quatre Présidences, et elles ne forment pas toujours une surface continue. Le tableau suivant en donnera quelqu'idée.

Dans le Rajepoutana, *Etats* de Djeipour, de Kotah, de Boundi, d'Odeypour, de Tonk, de Tesselmère, de Bikanir et le pays des Batthies.

Dans le Guzerate, *Etats* de Baroda, de Banswara, de Thérad, de Turrah, de Dubboï, de Noanagar, de Gourdal, de Cambaye.

Dans le Malwah, *Etats* d'Indore, de Bonpal, de Dhara.

Dans l'Allahabad, *Etats* de Rewah, d'Jhansi, de Tehri, de Tennah.

Dans l'Agra, *Etats* de Karoly, de Bhartpour, de Dholpour, de Matcherry.

Dans le Couth, *Etats* de Couth.

Dans le royaume d'Oude, *Etats* d'Oude.

Dans le Delhy, *Etat* de Sirhind, ou pays des Seikhs.

Dans le royaume Décan, une grande partie de l'Hydrabad, du Bider, du Bérar, de l'Aurungabad.

Dans le Gandwana, le Royaume de Nagpour.

Dans le Malabar, *Etats* de Travancore et de Cochin.

Dans le Népal, la principauté de Sikkim.

2e Partie. *Etats qui n'appartiennent point à la Compagnie.*

Ce sont divers états indépendans de l'Indostan, et les possessions des puissances européennes autres que la Compagnie.

§. 1er *Etats indépendans de l'Indostan.*

Ce sont les royaumes de Sindhia, de Lahore, de Népal et les principautés du Sindhy.

Le royaume de *Sindhia* se compose d'une partie des provinces d'Agra, de Malwa et de Khandish. Il est environné de tous côtés par les possessions de la Compagnie, et coupé en divers endroits par des

districts appartenants à divers princes Indiens. Le royaume renferme la ville de Gualior, qui compte 80 mille âmes et celle d'Oudjein qui en a cent mille. Population de tout le royaume 4 millions. – armée 20 mille hommes.

2. Le royaume de *Lahore*, tel qu'il est aujourd'hui, ne remonte pas bien haut. Les Seiks qui habitent à la droite du Setlege (rivière qui se jette dans l'Indus,) formaient en 1805 une puissante confédération. Le mot Seik signifie *disciple*. Ils sont en effet disciples de Nanck, hindou de la caste des guerriers, et observent les lois religieuses et politiques que celui-ci a consignées dans un livre intitulé *Grunth* (1). Dans ces derniers tems, Randjit-singh, un de leurs princes, chef de Lahore, est parvenu à rendre sujets ou tributaires les autres princes. Profitant de l'anarchie qui désolait le royaume de Kaboul, il a conquis de vastes provinces et formé un royaume qui s'étend des deux côtés de l'Indus et comprend le Pendjab, le Kouhistan, Cachemire, l'Afghanistan en Perse, et le Moultan. Population de ce royaume 8 millions. – armée 60 mille hommes.

3. Le royaume de *Népal* dans l'Indostan septentrional, a pour limites au nord le Thibet; à l'est, la principauté de Sekkim; au sud et à l'ouest, les possessions des Anglais. Ce pays montueux est partagé pour le gouvernement, entre une infinité de petits princes ou rajahs, qui paraissent tous dépendre de la famille des princes de Gorka, qui depuis près d'un siècle ont prévalu sur eux. La capitale est *Katmadou*, comme nous l'avons déja observé. Population du royaume 2 millions, 500 mille âmes. – armée 17 mille hommes.

4. Les principautés du Sind, ou *Sindhy*, forment un état qui naguère était vassal de Kaboul. Il a pour limites au nord, le royaume de Lahore à l'est, les états vassaux de l'empire Anglo-Indien dans le Rajepoutana, au sud, la province de Koutch et le golfe d'Oman; à l'ouest, le Beloutchistan. Nous avons nommé les quatre principautés qui en forment les subdivisions, en parcourant l'Indostan Sindétique. Cet état est actuellement désolé par la guerre civile que se font deux prétendans. Population, un million. – armée 50 mille hommes.

§. 2. *Possessions des puissances européennes, autres que la Compagnie.*

1° *De l'Angleterre*. L'île de Ceylan appartient directement à l'Angleterre et forme un gouvernement qui dépend du roi. Populat. 850 mille.

2° *Du Portugal*. Les Portugais conservent à peine quelques débris

---

(1) *Malte-Brun*, t. 44.

de leurs antiques et vastes poſſeſſions dans l'Indoſtan. Dans le Viſapour ils sont encore maîtres de Bandjim, ou de Villa-nova-de-Goa, nouvelle ville qui se peuple aux dépens de l'ancienne Goa; de San-Pedro, petite ville, où jusqu'à ces derniers tems résidait l'archevêque de Goa, avec le titre de *Primat de l'Inde*; les petites provinces de Bardes et de Salse. — Dans le Guzerate ils conservent Damana, où l'on construit un grand nombre de vaiſseaux, et Diu, encore important par son port. Population, 500 mille âmes, en y comprenant tout ce que les Portugais poſsèdent en Asie, c.a.d. dans l'Indoſtan dans la Chine et dans l'Océanie occidentale, ou Malaisie.

3°. *De la France.* Dans le Carnate, Pondichéry, belle ville, sur la côte de Coromandel, sans port, mais avec une aſser bonne rade. Population, sans la banlieue 40 mille ames. — *Carical*, plus au sud, sur la même côte, ville aſser grande, mais peu peuplée. *Yanon*, chez les Circars septentrionaux; *Chandernagor*, dans le Bengale et *Mahé* sur la côte de Malabar, endroits peu importans. Population totale 209 mille habitans.

4°. *Du Dannemarck.* Tout se réduit aux établiſsemens de Tranquebar et de Sirampour. Sirampour est une jolie ville de 13 mille âmes, située sur la rive droite de l'Hougly, dans le Bengale. Elle est la résidence du gouverneur général des deux établiſsemens. Tranquebar, ville de 12 mille âmes sans y comprendre son petit territoire, est située dans le Carnate, sur la côte de Coromandel, au nord de Carical. Population générale, 35 mille âmes (a).

Le tableau de la population des diverses poſsèſsions des différents peuples dans l'Indoſtan complétera ce que nous avons à dire sur l'état politique.

Territoire de la Compagnie Anglaise	80,800,000	
Pays vaſsaux de la Compagnie	32,800,000	
Royaume de Sindhia	4,000,000	
Royaume de Lahore	8,000,000	
Royaume de Népal	2,500,000	130,674,000
Principautés du Sind	1,000,000	
Ile de Ceylan	830,000	
Portugal	500,000	
France	209,000	
Dannemarck	35,000	

(a) C'est de Balbi, auteur le plus récent que nous avons principalement tiré cet aperçu de l'état politique de l'Indoſtan.

Chapitre second
Histoire de l'Indostan.

Nous ne connaissons guère l'Inde en elle même. Elle est célèbre dans les annales des peuples par les invasions des conquérans que la fertilité et les richesses de ses plages y attiraient, et par les relations commerciales que des nations avides de gain ont cherché dans tous les tems d'entretenir avec elle (1).

« les Indiens, dit Robertson, font remonter leur histoire à une multitude » de siècles, et asurent que toute l'Asie depuis l'embouchure de l'Indus à l'ou- » est, jusqu'aux confins de la Chine à l'est, et depuis les montagnes du Thibet » au nord, jusqu'au cap Comorin au sud, formait un vaste empire soumis » à un puissant souverain, sous lequel gouvernaient différens princes » héréditaires, ou rajahs. Mais leur chronologie qui compte la vie de » l'homme dans les tems anciens par des milliers d'années, et calcule par » millions l'étendue des différentes périodes durant lesquelles elle suppose » que le monde a existé, est si folle et si extravagante, qu'elle ne mérite » aucune sérieuse discussion. » (*Mémoires sur l'Inde, appendix, 357.*)

Le 1er conquérant dont on raconte l'irruption dans l'Inde, est le fameux Sésostris, qui s'élançant de l'Egypte tandisque sa flotte cotoyait la mer Erythrée, s'avançait avec son armée de terre jusqu'au delà du Gange. Mais on ne sait rien de particulier sur cette expédition, qui paraît n'avoir eu d'autres suites que de désoler les pays situés sur le passage de l'armée (2).

Les Phéniciens eurent des relations plus utiles avec l'Inde. Ils transportaient les marchandises de ces riches contrées jusqu'à l'extrémité du golfe arabique, ou de la mer rouge. Delà on les voiturait jusqu'à Rhinocolure, le port de la Méditerranée le plus voisin du golfe arabique. Elles parvenaient bientôt à Tyr, d'où elles étaient distribuées dans tout l'univers alors connu. C'est là ce qui avait procuré à cette cité tant de richesses et tant d'éclat (3).

Darius, fils d'Hystaspe fut le 2e conquérant qui troubla la paix

---

(1) Rennell, descript. hist. et géogr. de l'Indostan, Introd. p. 39.
(2) Robertson, Mémoires sur l'Inde, 8 — Mr Dubois, Moeurs de l'Inde, 1. 139.
(3) Robertson, id. 9.

de l'Indostan. Il fit construire dans la partie supérieure de l'Indus une flotte qui, sous les ordres de Scylax, suivit tout le cours navigable de ce fleuve jusqu'à l'Océan. Il entra lui même dans le pays, soumit des provinces, et le tribut qu'il en retirait formait presque le tiers de l'immense revenu de la monarchie des Perses (1).

Environ 160 ans après Darius, Alexandre poussa ses conquêtes jusque dans l'Inde. Il transporta d'abord le commerce que Tyr faisait avec cette contrée, dans la ville d'Alexandrie, emplacement si bien choisi, que pendant 18 siècles cette ville n'a cessé d'être l'entrepôt du commerce des Indes. C'était trop peu pour son ambition. Il s'avança dans l'orient, passa l'Indus et envahit les provinces dont ce vaste fleuve semblait être le rempart. C'est en vain que Porus essaya de l'arrêter sur les bords de l'hydaspe, appelé depuis Betah ou Chelum. On connait les revers de ce roi généreux. Son vainqueur marchait vers le Gange, lorsque ses soldats épuisés de fatigue et couverts de blessures refusèrent de le suivre. L'Hyphasis, aujourd'hui Beyah, dans le Pendjab, fut le terme de sa marche. Ou retour il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan, et tandisque Néarque conduisait la flotte que les Macédoniens avaient armée sur ce fleuve, le long du golfe Persique jusque dans l'Euphrate, il ramena lui même par terre ses troupes en Perse, après avoir recueilli sur le pays dans lequel il venait de porter la terreur de son nom, des connaissances bien plus exactes que toutes celles qu'on avait eues jusqu'alors (2).

Après la mort d'Alexandre, Sélencus revendiqua ses conquêtes dans l'Inde. Il fit une expédition dans ces contrées, et alla même au delà du terme qu'avait dû se prescrire le conquérant Macédonien. Il parait qu'il conserva pendant son règne qui fut de 42 ans, depuis la mort d'Alexandre, la possession des provinces de l'Inde que la force de ses armes lui avaient soumises. Nous ne savons plus ensuite à quelle époque, ni de quelle manière les monarques Syriens perdirent le fruit de leurs victoires dans l'Inde (3).

Le royaume de Bactriane, enlevé à la postérité de Sélencus et devenu indépendant environ 69 ans après la mort d'Alexandre, entretint avec l'Inde des relations commerciales très étendues. Les six monarques de la Bactriane pénétrèrent fort avant dans l'Inde et y firent de grandes conquêtes. Comme ceux qui l'avaient précédé, cet orage fut passager. Ce royaume fut détruit environ 126 ans avant ère

---

(1) *Robertson, p. 15* — (2) *idem, p. 17* — (3) *idem, p. 43.*

chrétienne, par une horde de Tartares, poussés hors du lieu de leur naissance sur les confins de la Chine; et l'Inde recouvra pour de longues années, son antique indépendance (1).

Du reste, les rois d'Egypte, en renonçant aux projets de conquête d'un des plus anciens dominateurs du Nil au delà de l'Indus, ne renoncèrent pas aux relations que le commerce pouvait établir avec les peuples de ces riches contrées. Pour favoriser ce commerce, Ptolomée Philadelphe fit bâtir sur la côte occidentale du golfe Arabique une ville qu'il nomma Bérénice et il en fit l'entrepôt du commerce avec l'Inde. les marchandises de l'orient étaient débarquées dans cette ville, et transportées par terre à Copte, ville qu'un canal joignait au Nil. Là elles étaient embarquées de nouveau jusqu'au port d'Alexandrie, d'où elles parvenaient en Europe. Telle fut la voie que suivit le commerce de l'Inde, lors même que l'Egypte fut tombée au pouvoir des Romains (2)

Ce commerce prit alors de nouveaux accroissemens. La ville d'Alexandrie eut d'abord une rivale. Palmyre devint le centre de nouvelles communications entre l'Orient et l'Occident. Les productions de l'Inde y étaient transportées des bords du golfe Persique par le moyen de l'Euphrate, et delà jusqu'à la Méditerranée, où elles s'embarquaient de nouveau. Après la conquête de Palmyre par Aurélien, le commerce se fit uniquement par Alexandrie. Il fut facilité par l'adresse qu'on eut de profiter des moussons ou vents périodiques qui soufflent constamment de l'orient une partie de l'année, et l'autre de l'occident. Les Romains à cette époque où le luxe créait de continuels besoins dans l'empire, tiraient de l'Inde des épices, des aromates, des pierres précieuses, des perles et de la soie. Après l'invasion des barbares, le commerce de l'Occident avec l'Inde perdit presque toute son activité. Mais il la conserva longtems encore avec Constantinople, capitale de l'Orient, qui se procurait de la même manière, par le port d'Alexandrie, les productions de l'Inde (3).

La puissance des Musulmans qui s'élevèrent dans la suite, envahit l'Egypte, et une grande partie de l'Asie mit longtems des entraves aux relations que l'Europe et l'empire de Bysance avaient eues avec les climats qu'arrosent l'Indus et le Gange. Ces féroces usurpateurs portèrent leurs armes dans l'Egypte, et fermèrent aux peuples de l'Europe le port d'Alexandrie. L'appas du gain les porta cependant à lier des relations commerciales avec Amalfi ville d'Italie, Venise, Marseille et autres villes maritimes. Dans la suite les Musulmans étendirent leurs conquêtes jusque dans

(1) Robertson, p. 51 — (2) Idem, p. 54 — (3) Idem, p. 63.

l'Indostan. Nous n'avons guère de détails sur leurs expéditions; ou plutôt ce qu'on en sait, recueilli des historiens Persans, ne présente pas des garanties suffisantes pour mériter croyance. Contentons-nous d'indiquer les événemens principaux (1).

Vers l'an mille de l'ère vulgaire, Mamoud le Gaznévide envahit l'Inde, en conquit la majeure partie, et traita la nation avec une extrême cruauté. Koutoub, un de ses généraux, fonda la dynastie Afghand, nommée Patane par les Indiens (2).

En 1398, un nouveau conquérant promena le ravage dans l'Inde. Ce fut le fameux Tamerlan. Il pilla Delhy et en tira un immense butin (3).

En 1526, Baber, descendant de Tamerlan, conduisit de nouveau les Mongoles dans l'Indostan. Ils renversèrent la puissance Patane et le firent lui même empereur à Delhy. Il fut le 1er à qui l'on donna en Europe le titre de grand-Mogol. Il eut pour successeur son fils Humayoun, qui perdit d'abord la couronne, mais qui la recouvra plus tard avec le secours du roi de Perse. Après lui, Akbar son fils agrandit l'empire et le fit parvenir au plus haut point de sa splendeur, jusqu'au moment où il fut renversé du trône par son petit fils Aureng-Zeb. Celui-ci opprima la nation par toute sorte de vexations. On le loue cependant d'avoir établi de l'ordre dans l'administration de ses états. C'est à lui que remonte l'établissement des Nabads, ou Soubahs qui gouvernaient les provinces, et même en grande partie la constitution politique de l'Inde. Il eut à soutenir des guerres désastreuses contre les Marattes et les Seiks, tribus de la caste guerrière, qui pendant les invasions de Tamerlan et de Baber, s'étaient retirées dans des montagnes et y avaient formé des états indépendans. Il se vit contraint de payer aux premiers le quart de ses revenus. Aureng-Zeb mourut en 1707, age de 90 ans. Sous lui, l'empire du Mogol comptait plus de 64 millions d'habitans (4).

Ses successeurs virent, dans l'espace de 50 ans, la guerre réduire l'empire à l'état le plus déplorable. Nadir-Schah, Persan, pilla les immenses trésors de Delhy. Les Afghans et les Marattes se disputèrent la possession de l'Inde. Abdalla roi des Afghans, à la tête de 150 mille Mahométans, vainquit 200 mille Marattes, auprès de Delhy, en 1761 (5).

---

(1) Robertson, p. 135 = Rennell, descript. de l'Inde, 21-42 (2) Malte-Brun, 4. 152.
(3) Malte-Brun, 4. 152 = Pinkerton, 2. 111 — (4) Malte-Br. 153. 154 — (5) idem, 4. 154.

Mais à cette époque, les Européens qui depuis longtems s'étaient établis sur les côtes, étoient assez puissans pour se mêler des différens qui troublaient l'intérieur du pays et pour les faire tourner à leur avantage. Traçons un tableau rapide de leurs 1ères tentatives et de leurs progrès.

Dès l'an 1497, le Portugais Vasco de Gama, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, était arrivé à Calicut. En 1502, il avait tenté une expédition plus importante dans les Indes, et il était retourné à Lisbonne avec d'immenses richesses. Les Portugais n'avaient cessé depuis, d'envoyer de nouvelles flottes dans l'Orient. Albuquerque nommé Vice-roi des Indes en 1508, prit et brula Calicut, se rendit maître de Goa et de Malaca, et frappa de tant de terreur les rois de Siam, de Pégu, de Narsingue et de Visapour, qu'ils recherchèrent tous son alliance. Depuis l'audace et les envahissemens des Portugais croissaient sans mesure (1).

Mais leur prospérité leur suscita des rivaux. Dès l'an 1595, les Hollandais avaient formé une association sous le nom de Compagnie des pays lointains, et mis en mer 4 vaisseaux pour aller aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. En 1602, s'établit en Hollande la Compagnie des Indes; et bientôt ces nouveaux venus furent en état de chasser les Portugais d'une grande partie de leurs possessions (2).

A cette époque, les navigateurs Anglais visitaient les côtes de l'Inde. Elizabeth ne tarda pas à fonder une compagnie à l'instar de celle de Hollande. Les mers d'Asie virent flotter le pavillon Anglais. Ces fiers insulaires reconnaissant par eux mêmes les avantages que l'Europe pouvait tirer du commerce avec l'Orient, formaient partout des établissemens. Les démêlés survenus entre les Portugais et les Hollandais, les guerres cruelles et opiniâtres qu'ils se faisaient et dans lesquelles ils engageaient divers princes des Indes, favorisaient au gré de leurs voeux les Anglais, qui jusqu'alors n'avaient appuyé qu'un pied timide dans les Indes (3).

Les Danois se piquèrent d'émulation et formèrent des comptoirs sur la côte de Malabar, au Bengale et au Boutan.

Les François eurent aussi leur époque de gloire dans l'Inde, mais ce ne fut pas sans peine qu'ils y firent des établissemens solides. François 1 et Henri III avaient cherché sans succès à exciter le zèle de leurs sujets pour ces expéditions lointaines. Henri IV établit une Compagnie des Indes orientales, qui ne tenta rien d'important. Ce fut en vain que Louis XIII

---

(1) Méreault, Résumé de l'hist. des établiss. ch. 2. 3. 4. 5 — (2) idem, ch. 7.
(3) idem, ch. 7. 8. 9 = Malte-Brun, 4. 154.

autorisa la formation d'une nouvelle Compagnie en 1611. Celle qui dut sa naissance au génie et à la protection de Richelieu fut plus heureuse d'abord, mais elle déchut ensuite comme celles qui l'avaient précédée (1).

Colbert vit surgir une nouvelle Compagnie qu'il seconda puissament. Surate fut établie centre du commerce dans les Indes. En 1762 les Français alors en guerre avec les Hollandais, prirent à ceux-ci la colonie de St Thomé, qui d'abord avait appartenu aux Portugais. Mais ils ne purent s'y maintenir que deux ans. François Martin, un des agens de la Compagnie, obtint du rajah de Visapour le territoire de Pondichéry, pour s'y retirer avec les siens après la reddition de St Thomé. Il y éleva des fortifications, et par ses soins la colonie donna bientôt les plus heureuses espérances. C'en fut assez pour exciter la jalousie des Hollandais, qui l'assiégèrent en 1693. Martin, après une défense opiniâtre, fut obligé de se rendre à des conditions honorables. A la paix de Riswick en 1697, les Hollandais remirent en possession de cette place la Compagnie Française, qui les dédommagea des dépenses qu'ils avaient faites pour la fortifier. Les Français, connaissant l'importance de la place, la fortifièrent avec encore plus de soin, y transférèrent le conseil souverain des Indes, qui jusqu'à cette époque avait résidé à Surate, et l'établirent centre des différens comptoirs qu'ils possédaient sur la côte. Pondichéry devint bientôt une des villes les plus remarquables que les Européens eussent en Asie. Peu d'années auparavant elle ne renfermait que 5 cents habitans, elle en compta dès lors 90 mille de différentes nations. Dumas, qui vers l'an 1735 fut envoyé en qualité de Gouverneur général, lui fit prendre encore de nouveaux accroissemens (2).

A cette époque, la Compagnie des Indes formait un établissement maritime dans les îles de France et de Bourbon, sur la route de Madagascar aux Indes. Là, par les soins et sous l'habile administration de la Bourdonnais, les vaisseaux Français qui allaient aux Indes trouvaient les rafraichissemens et les secours nécessaires dans le cours d'une longue navigation. D'un autre côté, Dupleix, d'abord armateur, faisait prospérer depuis 12 ans l'établissement Français de Chandernagor sur le bord du Gange, digne rival de celui que les Anglais formaient à Calcutta sur les mêmes parages, lorsqu'en 1742 il fut appelé à Pondichéry en qualité de Gouverneur général. Tout prospérait sous son administration; la pompe dont il s'entourait, le titre de Nabab dont il s'était fait revêtir à Pondichéry et celui de Rajah qu'il se procura dans le Bengale,

(1) Méault, ch. II — (2) idem, ch. II.

lui assuraient la considération des princes de l'Inde, tandisque ses vaisseaux partis de Chandernagor et reçus dans presque tous les marchés de la presqu'île au delà du Gange, excitaient la jalousie des Anglais (1).

En 1744, la guerre s'alluma entre la France et l'Angleterre. La Bourdonnais battit d'abord la flotte Anglaise devant Madras, et prit cette ville. Mais la rivalité qui se mit entre cet habile capitaine et Dupleix, fit perdre à la France tout le fruit de la victoire. Les Anglais, fortifiés par de puissans secours, reprirent l'offensive et assiégèrent Pondichéry. Mais Dupleix fit une belle défense et rendit tous leurs efforts inutiles (2).

La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, permit au commerce de l'Inde de reprendre son essor. Dupleix, en entrant habilement dans les démêlés des princes indigènes, acquit à la France une augmentation considérable de territoire sur la côte de Coromandel. Les Anglais prirent aussi parti dans les querelles survenues entre les princes Indiens, et le sort des armes fut favorable à Clive qui, de simple munitionnaire des troupes Anglaises, devint l'auteur de l'agrandissement rapide que prit la puissance de sa nation dans l'Inde (3).

Les Français, sous les ordres du marquis de Bussy, avaient obtenu dans le Décan, ou Sub, des succès qui compensaient les pertes qu'ils avaient essuyées dans le Carnate. Le gouvernement Français et le gouvernement Anglais obligèrent les deux compagnies à se rapprocher. Dupleix fut rappelé en France et sacrifié aux ressentimens et aux terreurs de l'Angleterre (4).

Le Souba de Bengale, irrité de ce que les Anglais avaient donné asile à un de ses officiers infidèles, qui avait cherché l'impunité à Calcutta, investit cette place en 1756. Le gouverneur et quelques uns des principaux habitans se réfugièrent sur leurs vaisseaux. Le capitaine Howel voulut, avec une poignée de braves faire résistance. Leurs efforts furent inutiles, il fallut se rendre. Le barbare vainqueur fit enfermer les prisonniers dans un horrible cachot où, de 146 qu'ils étaient, 133 périrent dans une seule nuit. Mais bientôt l'amiral Watson et le colonel Clive rétablirent dans les Indes les affaires de la Compagnie Anglaise (5).

La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, Clive vint à bout, en 1757, d'enlever aux Français Chandernagor, leur plus bel établissement sur le Gange. Ses intrigues plus que la force des armes, renversèrent de son trône le Souba du Bengale Surudjadowla, pour y élever

---

(1) *Mérault, ch. 11. 12* — (2) *Sonnerat, T. 1. p. 8 = Mérault, ch. 12*
(3) *Mérault, ch. 13* — (4) *idem, ch. 14* — (5) *idem, ch. 14. p. 223.*

un homme qui ne devait être que l'instrument de l'ambition Anglaise. Cette révolution chassa les Français du Bengale, et mit les Anglais en état de reprendre sur la côte de Coromandel la prépondérance que Dupleix leur avait enlevée (1).

Ce fut à cette époque que le Comte de Lally Tollendal, Irlandais d'origine, fut nommé Gouverneur général des possessions Françaises sur les côtes d'Oriza et de Coromandel. Il débuta par la prise du fort St David, siége de la présidence Anglaise du Carnate. Mais sa jalousie pour le brave de Bussy, son caractère irascible et brusque, des circonstances fâcheuses, lui firent tout perdre. Le 6 janvier 1761, il fut obligé de rendre Pondichéry aux Anglais. La ville fut ruinée. La haine contre Lally était à son comble; il périt sur l'échafaud: condamnation trop rigoureuse pour un général qui n'avait été ni traître, ni concussionnaire (2).

La paix de 1763 remit la France en possession de Pondichéry, de quelques autres places et des comptoirs qu'elle avait possédés au Bengale. Mais les Anglais avaient pris leurs mesures pour s'emparer de tout le commerce. Ils se firent revêtir par la cour du Mogol, dans les provinces de Bengale, de Béhar et d'Oriza, de la <u>Dewanée</u> (ou charge de recueillir les deniers publics) office modeste dans le principe, mais qui était devenu, à la faveur des troubles, une souveraineté réelle. Ils se crurent autorisés par cet office à visiter les vaisseaux étrangers, et à défendre aux ouvriers indigènes de travailler pour d'autres compagnies que pour la leur. Cependant Pondichéri fut rebâti, et en 1769, cette ville renfermait plus de 27 mille habitans (3).

Le Grand-Mogol Shah Allum, Kasim-Ally nabab du Bengale et Sudjadowla Nabab d'Oude, effrayés de l'accroissement rapide que prenait la puissance Britannique dans l'Inde, réunirent contre elle une armée innombrable. Une victoire facile garantit aux Anglais leurs possessions. Moyennant une contribution de 8 millions, ils rétablirent Sudjadowla dans sa principauté. Kasim-Ally mourut bientôt, et l'empereur Mogol Shah-Allum fut chassé de Delhy par son fils. Les Anglais obtinrent du père la cession du Bengale en toute souveraineté, à condition qu'ils le rétabliraient sur le trône. Mais ils se contentèrent de lui assigner un revenu de 6 millions avec lequel ce prince tint sa cour dans la ville d'Allahabad. La cupidité des hommes se joignant à l'inclémence des saisons, la contrée la plus fertile de l'Asie éprouva l'an 1769 une famine affreuse (4).

En 1779, les princes de l'Inde tentèrent de nouveaux efforts pour s'affranchir de l'assujettissement où les tenaient les Anglais. Nisam-aly, sou-

---

(1) Mérault, ch. 14. p. 226 — (2) idem, ch. 14. p. 330. 337 = Rennel, descr. de l'Inde, 1. 124 et suiv.
(3) Mérault, ch. 15 p. 243 — (4) idem, ch. 15. p. 248.

verain d'une grande partie du Décan, les Marattes et Haïder-Aly, régent du Mysore se liguèrent contre eux. La guerre s'alluma dans le même tems entre la France et l'Angleterre à l'occasion des Etats-unis d'Amérique. Mais avant que la ligue Indienne pût agir, l'escadre Française avait été battue, et Pondichéry obligé de capituler, en 1778. Les Anglais divisèrent ensuite leurs ennemis, et n'eurent qu'à combattre le brave Haïder-Aly, que ses talens militaires et les ressources de son génie ont fait surnommer *le Frédéric de l'est*. Le Bailli de Suffren et de Bussy parurent aussi dans les Indes et relevèrent l'honneur des armes Françaises. La paix conclue en 1783, fit cesser les hostilités (1).

Tippo-Saëb, fils du brave Haïder, résolu d'éloigner à tout prix les Anglais des Indes, envoya l'an 1787 trois ambassadeurs en France. Il offrait les conditions les plus avantageuses, et ne demandait que 3 mille soldats Français, promettant de les défrayer, à compter de leur embarquement. Les ambassadeurs furent reçus avec pompe, mais ils ne purent rien obtenir de la cour qui venait de signer un traité de commerce très avantageux à l'Angleterre (2).

La révolution ayant éclaté en France, presque toutes les troupes furent retirées de Pondichéry, et Tippo fut laissé seul à soutenir une lutte terrible contre la puissance Britannique. Il fut obligé d'acheter la paix en 1793. Il lui en coûta le tiers de ses domaines et 75 millions pour les frais de la guerre. Au mois de mai de cette année, on sut dans l'Indostan que la guerre s'était rallumée entre la France et l'Angleterre. Les Anglais n'attendaient que cette occasion pour s'emparer de Pondichéry et des autres établissemens Français, que l'imprudente révolution leur livrait à peu près sans défense (3).

Tippo ayant appris l'établissement de la République Française, en conçut de nouvelles espérances. Une ambassade qu'il fit partir pour l'île de France, lui valut un faible renfort de 300 hommes. La nouvelle de la conquête de l'Egypte par Napoléon le fortifia de plus en plus dans la résolution où il était de rompre avec l'Angleterre. Les Anglais informés de ses démarches le prévinrent. Mais peu aimé de ses sujets, qu'il ruinait par ses exactions, et trahi par son ministre, Tippo perdit deux batailles et se vit assiégé dans Seringapatam. La ville fut prise et Tippo trouvé parmi les morts. Le sac de cette capitale du Mysore dura trois jours. Le butin fut immense. Les vainqueurs y trouvèrent plus de 900 pièces de canon (4).

La paix d'Amiens, presque aussitôt violée que conclue en 1807, n'apporta

---

(1) *Mérault, ch. 15. p. 254. 257. 260 = Rennell, 1. 134 et suiv.* — (2) *Mer. ch. 16. p. 265.* (3) *idem, ch. 16. p. 266. 270* — (4) *idem, ch. 16. p. 275. 277.*

aucun changement aux affaires des Français dans l'Inde. Une poignée de braves, retirés à l'île de France et à l'île de Bourbon, donnait encore aux Anglais de vives inquiétudes et leur causait bien des pertes. Mais enfin ces deux asiles furent forcés en 1810, et tombèrent au pouvoir de nos ennemis (1).

En 1814, Pondichéry, Yanon, Carical, l'île de Bourbon nous furent rendus. Mais le gouvernement anglais refusa de restituer les dépendances de Mahé et l'île de France qui renferme un port excellent. Le conseil de Calcutta avait déclaré quelques mois auparavant que les marchandises des factoreries étrangères traversant le territoire Anglais, seraient soumises aux mêmes droits que si elles étaient importées à Calcutta, ou exportées de cette ville. Quoique cette disposition fût contraire au traité qui nous restituait nos établissemens tels qu'ils étaient en 1792, on n'a pas pu la faire révoquer. Chandernagor a perdu le tiers de sa population industrielle. La plupart des marchands et des fabricants se sont retirés, et notre commerce au Bengale est comme anéanti (2).

C'est ainsi que la Compagnie des Indes est parvenue à établir son empire sur les trois quarts de l'Indostan, où elle compte aujourd'hui 113 millions, 600 mille sujets alliés ou vassaux. Ses revenus se montaient, il y a quelques années, à 300 millions, dont les deux tiers étaient employés à l'entretien de l'administration et de l'armée. Le reste ne suffisait pas encore pour couvrir les intérêts des dettes de la Compagnie. Ces revenus se montent maintenant [en 1839] à 527 millions, 236 mille francs. L'armée est composée de 210 mille hommes, pour la plupart cipayes, ou indigènes. Mais l'état effectif est bien au dessous. Cependant la Compagnie n'aspire à rien moins qu'à la conquête entière de l'Indostan, et elle se porte pour héritière du Grand Mogol (3).

La politique des Anglais qui ont maintenu les anciennes lois du pays dans presque leur totalité, leur adresse à découvrir les faibles conspirations qui se forment sur divers points, la tranquillité qu'ils font goûter à un pays qui préfère après tout le joug de ses nouveaux maîtres à la tyrannie des Marattes et des Musulmans, l'administration sage et douce des derniers gouverneurs, sembleraient faire croire que leur autorité repose sur des fondemens solides. Cependant la haine secrète que les Hindous ont pour les étrangers; la faiblesse de ses armées européennes, l'immense étendue du territoire qu'embrasse la Compagnie, depuis surtout qu'elle s'est

---

(1) Mérault, ch. 16. p. 280 — (2) idem, p. 285 — (3) Malte-Brun, t. 156 = Balbi, p. 822.

appropriè les poſſeſſions Hollandaises de Malaca, de Java, de Macaſſar et des Moluques; le nombre si considérable et qui s'accroit tous les jours des métis, ou enfans des Européens et des Indiennes; et enfin l'amour de l'indépendance si naturel à l'homme, ne laiſsent aucun doute sur la révolution qui changera tôt ou tard la face de l'Indostan. Dieu seul en connait le moment (1).

Chapitre troisième.

Religion des peuples de l'Inde.

Article 1er. Connaiſsance de l'unité de Dieu.

On peut dire que les Indiens en sont aujourd'hui, sous le rapport de la religion, au point où en étaient les payens à l'époque où le Christianisme, tel qu'un astre brillant, se leva sur la terre. Les sages du paganisme, les hommes qui n'appliquaient point toutes les forces de leur âme à pourvoir aux exigences de la partie inférieure de leur être, ceux qui n'avaient point éteint en eux mêmes toutes les lumières de la raison naturelle, comprenaient aſsez clairement qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et ils sentaient le ridicule de l'idolâtrie. L'Apôtre des nations leur reproche même d'avoir tenu la vérité captive dans leurs coeurs, et cédant à d'indignes motifs, de s'être laiſsés entraîner par le torrent de leur siècle (2). Le peuple ne réfléchiſsait guère. La coutume, l'empire des sens, les idées reçues dès l'âge le plus tendre, la pompe des fêtes, la licence que lui permettait un culte facile et que consacrait l'exemple de ses dieux, légitimaient le paganisme à ses yeux, et l'emportaient sur toutes les réclamations de la conscience. Et dans l'Inde aussi, les sages les hommes qui font usage de leur intelligence, ne croient pas à la multitude des Dieux. Des miſsionnaires venus aſsez récemment de ces contrées lointaines, ont recueilli sur ce sujet des aveux curieux (3). Mais bientôt, la vanité, la coutume, la crainte mettent un triste bandeau sur leurs yeux et font taire de justes remords. Quant au peuple, il n'est attaché à son culte que par respect pour ses ancêtres qui lui ont frayé le chemin, par une aveugle routine, par les préjugés nationaux, par la difficulté qu'il croirait trouver dans les recherches qui pourraient l'amener à la connaiſsance de la vérité.

Juſtifions d'abord ce que nous disions de la croyance des sages sur la divinité. Nous parlerons ensuite des erreurs populaires.

Les auteurs qui ont écrit sur l'Inde, s'accordent à dire que ses Brahmes,

---

(1) Malte-Brun, 4. 159 = Mérault, p. 285. —— (2) Rom. 1. 18 et suiv.
(3) M. Perrin, voyage dans l'Indostan T. 2. 39 = Mr Dubois, moeurs de l'Inde, T. 1. 414. 418.

ou ses sages reconnaissent un seul Dieu, et qu'ils ont de sa nature des idées qui s'accordent avec ce que la raison et la foi nous enseignent sur cette importante matière. Voici, entr'autres documens que l'on pourrait citer, le symbole des Brahmes, traduit du Candon, un de leurs Pouranons, ou commentaires des Vedams, livres sacrés. On y trouve des erreurs telles que l'esprit humain en mêle toujours aux notions qui lui viennent d'en haut lorsqu'il est laissé à lui même et à sa faiblesse: mais au milieu de ces erreurs, on découvre de grandes idées de la Divinité et un langage que ne désavouerait point notre Ste religion elle même. En voici quelques traits:

« L'Etre suprême, que nous appelons Chiven, et que d'autres nomment » Vichnou, est le seul que nous reconnaissons pour le Tout-puissant; il est » le principe des cinq élémens, des actions et des mouvemens qui occasionnent » la vie et le tems... Il a tout crée, conserve tout avec bonté, et à la fin doit » tout détruire). Il est le Dieu des dieux, le Dieu Tout-puissant, il est le seul » Seigneur: les Vedams, les Yagamons, les Chastrons et les Pouranons le » certifient. Toutes les divinités subalternes ne sont que des créatures... » Il est un être immense et semblable à la lumière, il se répand partout, » il est éternel, il n'est né de personne, il est tout et sera en tout tems. Il se » connoit lui seul et est incompréhensible à tout autre. Les dieux même ne » comprennent pas son essence. C'est la substance suprême qui communique » la clarté au soleil et à la lune. Ce Dieu seul a créé l'univers par sa » puissance productive, il maintient tout par sa puissance conservatrice et » il détruit tout par sa puissance destructive, de sorte que c'est lui qui est » représenté sous le nom des trois dieux, qu'on nomme Trimourti... Quant » aux dieux que nous avons multipliés et que nous honorons sous tant » d'images, on ne les a figurés ainsi qu'en faveur des ignorans et des esprits » faibles, dont la religion grossière avait besoin de quelque chose de matériel et de palpable. » (1)

Un auteur plus moderne atteste que la plupart des Brahmes ont puisé dans leurs livres une connaissance claire et précise d'un « Dieu auteur » et principe de toutes choses; éternel, immatériel, présent partout, indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de soucis; la vérité pure, » la source de toute justice; celui qui gouverne tout, qui dispose de tout, » qui règle tout; infiniment éclairé, parfaitement sage; sans forme, sans » figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans caste, sans parenté, d'une » pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition. » Ce sont là les qualifications que les Brahmes puisent dans leurs livres,

(1) Sonnerat, voyage aux Ind. et à la Chine, T. 1. L. 3. ch. 14. p. 214 = v. encore T. 1. p. 6.

et qu'ils emploient pour désigner un être suprême, auquel ils donnent quelquefois le nom de Parabrahma (1).

On trouve dans plusieurs auteurs de nouvelles preuves de cette croyance des Brahmes (2). Mais voici quelque chose de plus remarquable. Un Brahme très instruit, s'appliquait avec une constance et un zèle dignes des plus grands succès à détromper ses compatriotes de leurs erreurs sur la Divinité. Il leur avait prouvé l'unité d'un Dieu par leurs propres livres, et il tâchait de débarrasser les croyances antiques de toutes les additions et altérations que les Brahmes n'ont cessé d'y faire (3). Il avait appris l'hébreu et le grec pour lire nos livres saints dans les langues originales. Malheureusement il n'avait pour guide et pour maître qu'un protestant Unitaire. Il est parvenu jusque sur le seuil du Christianisme sans y entrer. Il est mort en Angleterre le 27 7bre 1833. Son nom était Rammohun-Roy, c.a.d. le bien aimé de Rama, d'extraction royale. Il était agent accrédité du Grand Mogol (4).

Du reste, ce Dieu unique, infiniment grand et souverainement parfait, célébré par les livres des orientaux et reconnu même si clairement par les Brahmes modernes, est à leur égard comme s'il n'était pas. Ils défigurent même l'idée qu'ils ont de sa nature, en mêlant à cet or précieux l'alliage et les conceptions impures de l'imagination humaine. Après leur avoir entendu exprimer les principes les plus sages sur l'unité de Dieu, sa puissance et ses autres attributs, on est fort étonné de voir que toute leur religion se résume dans un véritable Panthéisme. « Brahm, lit on dans les » Vedams, est l'éternel, l'être par excellence, se révélant dans la félicité et » dans la joie. Le monde est son nom, son image; mais cette existence pre- » mière qui contient tout en soi, est seule réellement subsistante. Tous les » phénomènes ont leur cause dans Brahm; pour lui, il n'est limité ni » par le tems, ni par l'espace; il est impérissable, il est l'âme du monde » l'âme de chaque être en particulier. Cet univers est Brahm, il vient de » Brahm, il subsiste dans Brahm et il retournera dans Brahm. Brahm » l'être existant par lui même, est la forme de la science et la forme des » mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par » sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Il se révèle » dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le

(1) Mr Dubois, moeurs de l'Inde, T. 1. 418 —— (2) Robertson, mem. sur l'Inde, 452 = Relig. de l'antiq. L. 1. ch. 2. p. 150, p. 241; notes, p. 601 = v. aussi l'université Cath. 3e livraison, p. 21. —— (3) Annal. de Philos. Chrét. T. 9. p. 421 —— (4) ibid. T. 1 p. 421 et T. 7. 323. 363.

» mouvement et dans les formes du tems et de l'espace. » (1) Et il est des personnes qui ne se lassent point d'admirer et de prôner les belles doctrines des sages de l'Inde! Quelles saisissent l'essence de ces croyances : il n'en résultera jamais qu'un grossier Panthéisme.

Le peuple tombe dans des erreurs plus étranges encore, plus grossières du moins et plus révoltantes, puisqu'il semble avoir perdu jusqu'à l'idée de l'unité d'un Dieu, et qu'il fait entrer dans le culte de la Divinité les imaginations les plus bizarres, les pratiques les plus infâmes. Ces divinités, il les a multipliées selon tous les caprices de la plus délirante imagination. Ce sont leurs images qui ornent les pagodes des Hindous et qui reçoivent leurs vœux. Il en est même sur lesquelles une âme honnête n'oserait arrêter sa pensée un seul instant. Disons un mot de celles qu'on peut connaître sans violer les lois de la décence.

Article 2. Dieux adorés dans la religion dominante.

Les trois principales divinités des Indous sont Brahma, Vichnou et Siva, ou Chiven, qui ne font qu'un Dieu, sous le nom de Trimourti, c. a. d. réunion des trois puissances. Brahma est regardé comme Dieu créateur, Vichnou comme Dieu conservateur, et Siva comme Dieu destructeur. On trouve la représentation de cette trinité indienne dans plusieurs pagodes, sous la figure d'une idole à trois têtes. Communément les Indiens n'adorent qu'un de ces trois Dieux. Il en est cependant qui rendent leurs hommages à la triple puissance (2). Cette triple puissance est représentée par le mot ouma ou ôm, formé de trois lettres sanscrites. C'est un mot symbolique de l'être suprême, un mot sacré « que le pieux Hindou, qui le médite en silence, ne » laisse jamais échapper de ses lèvres. » (3)

Il ne faut pas confondre Brahm (subsistant par lui même), ou Parabrahma (le grand Brahma) avec Brahmâ, ou Brahma. Le 1er est l'être suprême, selon l'idée défigurée par le Panthéisme, que les sages de l'Inde en ont conçue. Le 2e en est comme la 1re émanation, le représentant sur la terre, son élément, son symbole et sa demeure : il est le chef invisible des Brahmes, le 1er ministre du Très-haut, le prêtre, le législateur par excellence (4). Brahma fut en effet le 1er législateur des Indiens. C'est pour cette raison qu'on le déifia, et qu'on feignit qu'il avait épousé Sarasvadi, déesse des sciences et de l'harmonie. On le peint avec 4 têtes et 4 bras. D'une main il tient un cercle qui représente l'immortalité, d'une autre, du feu, symbole de la force, de la 3e il écrit

(1) Religion de l'antiq. T. I. 152. 267 = l'université catholiq. T. 7. p. 20.
(2) Sonnerat, T. I. 151 — (3) W. Jones, Rech. asiat. I. 182 = Relig. de l'Inde, I. 151.
(4) Relig. de l'ant. I. p. 151. 241.

sur un livre qu'il soutient de la 4e, pour désigner la puissance législative. Aux yeux de quelques Indiens, ces emblèmes représentent encore les 4 Vedams, livres sacrés, ouvrages merveilleux que ce Dieu prétendu écrivit de sa propre main sur des feuilles d'or(1). Brahma n'a ni temples, ni culte, ni sectateurs, mais les Brahmes l'en dédommagent en lui adressant leurs prières tous les matins. Un mensonge imprudent, dont nous parlerons bientôt, lui attira la malédiction de Siva, et le priva des hommages des mortels. Son repentir cependant lui mérita le culte des Brahmes (2).

Vichnou a plus de célébrité. Il est représenté avec 4 bras, monté sur l'oiseau Garouda. Il est par excellence le dieu conservateur. On raconte qu'il épousa Latchimi, déesse des richesses, et Boumidévi, déesse de la terre. De la 1re il eut Manmadin, qui n'est guère que le Cupidon des anciens, armé d'un arc de canne de sucre, de fleches ornées de fleurs et monté sur une perruche. Manmadin et son épouse Radi n'ont point de temples, mais leurs figures sont sculptées en bas-relief sur les murs de ceux de Vichnou (3).

Les livres sacrés des Indiens racontent jusqu'à 21 incarnations, ou avattaras de Vichnou, et les louanges qu'on lui donne ne sont que le détail de ces transformations, des 9 principales surtout. Donnons une idée rapide de celles-ci. Dans la 1re, il se transforma en poisson, pour sauver du déluge le roi Sattiaviraden et sa femme; Dans la 2e, en tortue, pour soulever la montagne Madréguiri qui s'enfonçait dans la mer de lait; dans la 3e, en sanglier, pour détruire le géant Créniacchasen, qui s'amusait à renverser la terre, après avoir fait toute sorte de mal aux créatures; dans la 4e, en monstre, moitié homme et moitié lion, pour s'opposer au géant Irénien; dans la 5e, en brahme-nain, pour réprimer l'orgueil du géant Bély; dans la 6e, en homme, pour combattre le géant Ravanen, roi de Ceylan, qui se faisait adorer comme un dieu; dans la 7e, en homme encore, pour vivre dans la solitude et la pénitence, en détruisant sans éclat les méchans qu'il rencontrait; dans la 8e, en homme de nouveau, pour enseigner aux mortels la pratique de la vertu et le détachement des biens du monde; dans la 9e, en berger noir, pour exterminer les rois méchans et cruels (4).

La 10e incarnation de Vichnou n'a pas encore eu lieu, mais elle n'en est pas moins fameuse. On l'attend avec une sorte d'impatience, parce qu'elle doit mettre fin au règne du péché, et faire naître un nouvel âge, où la vertu seule et le bonheur exerceront leur empire sur la terre (5).

---

(1) Sonnerat, 1.151. = Relig. de l'antiq. 1.243 = Mr Dubois, mœurs de l'Inde 1.234.
(2) Sonnerat, ibid. — (3) id. ibid. — (4) id. p. 158 et suiv. — (5) Mœurs de l'Inde 2.402.

Ces différentes incarnations sont par elles-mêmes aſser bizarres. Que seroit-ce si l'on en rapportait les détails? citons-en 2 traits seulement, afin de faire comprendre à quel point a porté l'extravagance un peuple qui méconnoit le vrai Dieu, et d'exciter la reconnaiſsance de ceux à qui le ciel a donné plus de lumières.

Brahma voulut avoir la préeminence sur Vichnou, qu'il insulta. Il s'en suivit un grand combat entre les deux divinités. Les astres tombèrent du firmament et les *Andons* ou mondes rangés comme des oeufs les uns sur les autres s'entrouvrirent, et la terre trembla. Dieu, sans doute Brahm, ou l'être suprême, parut devant les 2 terribles rivaux sous la forme d'une colonne de feu, qui n'avait point de bout. A cette vue, ils s'apaisèrent et convinrent que celui des 2 qui trouverait l'extrémité de la colonne occuperait le 1er rang. Vichnou, sous la forme d'un sanglier, perdit mille ans à creuser, et pénétra plus bas que la terre. Brahma, sous la figure d'un *Annon*, espèce de cygne, s'éleva dans l'air pendant cent mille ans. Il rejoignit ensuite Vichnou et l'aſsura qu'il avait découvert l'extrémité de la colonne; il en avait pour garant une fleur qui parlait et qui soutint son mensonge. A l'instant la colonne s'entrouvrit, les 8 éléphans qui soutiennent le monde vomirent du sang, les nuages furent brulés. Dieu parut au milieu de la colonne, et fit un ris semblable à celui qui jadis avait réduit en cendres 3 forteresses, l'une d'or, l'autre d'argent, la 3e de fer. Brahma d'abord maudit, se jeta aux pieds de Siva, qui lui pardonna, et lui permit de recevoir le culte des Brahmes (1).

Dans la 5e incarnation, Vichnou, sous la forme d'un Brahme-nain, se présenta devant le géant Bély, qui avait vaincu les dieux et les avait chaſsés du *Sorgon*, lieu de félicité. Bély faisait un sacrifice. Le petit Brahme le prie de lui accorder 3 pas de terrain pour élever une cabane. Le géant riant d'une demande si modeste, lui promet de lui en donner bien d'avantage. A l'instant le nain s'agrandit tellement, que d'un de ses pieds il couvre toute la terre, de l'autre le ciel; et ensuite il sonne le géant de tenir sa promeſse. Le géant reconnait Vichnou, s'humilie devant lui et le prie de faire le 3e pas en appuyant le pied sur sa tête. Vichnou le précipite dans le *Pattalam*, ou enfer, et lui en donne le gouvernement (2).

Le dernier trait du culte de Vichnou, que nous citerons, est extravagant, sans aucun mélange de grandeur. Il s'agit de la pierre de Salagraman. On trouve dans la rivière de *Cachi* l'un des bras du Gange, une pierre de couleur noire et violette. Elle est ovale et creuse. C'est un coquillage pétri-

(1) Sonnerat, V. 1. 152 — (2) Ibid. 1. 158 = Moeurs de l'Inde 2. 248.

fié. Aux yeux des Indiens elle représente Vichnou, parcequ'elle a quelque fois neuf nuances différentes, emblême de ses 9 incarnations. Les Brahmes en font le plus grand cas lorsqu'elle retrace, par la couleur noire, les transformations bienfaisantes de leur dieu. On ne la porte que dans un linge blanc; on la lave dans un vase de cuivre après s'être purifié, dès le matin par le bain. Ensuite les Brahmes la déposent sur l'autel et la parfument pendant que les afsistans lui offrent leurs adorations. Après la cérémonie, ils leur distribuent l'eau qui l'a touchée, afin qu'ils se purifient eux-mêmes en la buvant (1).

Siva est le 3e dieu du Trimourti. Sous les noms de Bhava, de Baghis, de Bhagavan, de Deo-Nâch etc il prend un aspect riant, il est le père, le générateur, le bienfaiteur, le dieu de Nysa, le roi des montagnes, porté sur le taureau Nandi, tenant dans ses mains le chevrotain, le bon serpent et le lotus; tantôt recevant l'eau céleste sur son front orné du croifsant, et tantôt la faisant jaillir comme une source abondante, s'abreuvant de délices sur le Cailasa, au milieu de sa cour. Mais sous les noms de Roudra, de Cala, de Hara, d'Ougra etc Siva semble changer de nature. Son aspect est affreux; le feu sort de sa bouche armée de dents longues et tranchantes, sa chevelure est hériffée de flammes, ou couverte de cendres; des crânes humains forment sa couronne et son double collier; des serpens lui tiennent lieu de ceinture et de bracelets; les armes les plus terribles sont dans ses mains nombreuses. Il se plait dans les demeures des morts, s'abreuve de larmes et de sang, et exerce les plus atroces vengeances. Le tigre a remplacé le boeuf à ses côtés; il est alors le juge sévère, le dominateur des démons et des âmes, le vainqueur de la mort et des mauvais esprits, le dieu destructeur (2).

Les Indiens de sa secte regardent Siva comme le seul dieu. Ils lui donnent une femme, qu'ils nomment Parvadi, ou Parvati, qui a beaucoup de rapports avec la Cybelle de Phrygie. Dans quelques temples Siva et Parvadi reçoivent séparément les honneurs divins; dans d'autres, ils sont l'objet d'un seul culte.

Le 1er et le plus grand de leurs fils est Polléar, qui préside aux mariages. On le représente avec une tête d'éléphant, le ventre d'un homme, et on lui donne un rat pour monture. Dans quelques statues ce ventre monstrueux cache tout le reste du corps. Dans les pagodes, le rat est devant la porte, et Polléar est placé sur un piédestal, les jambes croisées. Les Indiens ont la plus grande vénération pour cette divinité. Son image se trouve dans tous leurs temples, sur les chemins, au pied des arbres dans la campagne, afin qu'on

(1) Sonnerat, 1.73 = moeurs de l'Inde, 2.446 — (2) Relig. de l'ant. 1.159.

puisse l'invoquer en commençant une action. C'est la figure de ce dieu qu'on grave sur les bijoux de noce. Les missionnaires ont bien de la peine à empêcher qu'elle ne paraisse en quelque manière sur les ornemens des femmes chrétiennes, tant l'idolâtrie a jeté de profondes racines dans les coeurs des pauvres Indiens! (1).

Ce peuple aveugle offre aussi ses hommages à Darmadéva, ou au dieu de la vertu, sous la figure d'un boeuf. Dans les temples où Siva est représenté sous une forme humaine, il est monté sur un taureau blanc, qui est le dieu de la vertu; dans les autres, s'ils sont grands, Darmadéva repose gravement sur un piédestal carré, orné de 4 colonnes qui soutiennent une espèce de Dôme. Si le temple est petit, on se contente de le placer devant la porte sur un piédestal informe (2).

Nous n'entreprendrons pas de faire connaitre en détail tous les dieux et tous les demi-dieux auxquels les Indiens rendent leurs hommages. Qu'on en juge par ces mots du bulletin des sciences historiques au sujet du Brahme qui faisait tous ses efforts pour détruire le polythéisme dans l'Inde, Ram-mohun-Roy, dont nous avons déjà parlé. Le bulletin dit qu'il a publié diverses traductions de livres indiens « ainsi que divers traités » ayant pour objet d'exposer l'absurdité de l'existence de 33 mille divinités des « Hindous, et de dévoiler les motifs qui ont porté les Brahmines à défendre le Poly- » théisme. Son ouvrage comprend un grand nombre de volumes. » (3).

Semblables aux payens de l'antiquité, les Indiens méconnaissent la dignité de leur nature jusqu'à offrir leurs hommages aux animaux eux-mêmes. Le singe Anouma est représenté dans la plupart des temples et dans beaucoup d'endroits fréquentés. Dans les cantons où les sectateurs de Vichnou sont en grand nombre, on ne fait pas un pas sans rencontrer l'image de leur bien-aimé Anouma. Dans les endroits habités par ces vilains animaux les dévots ne manquent pas de leur apporter chaque jour du riz bouilli, des fruits et autres mets, et ils croient en cela faire une oeuvre du plus grand mérite (4).

Bafsouva, ou le taureau est la divinité favorite des dévots de Siva. Ils ne se contentent pas de placer son image dans leurs temples. Des boeufs vivans sont quelquefois promenés de pays en pays par les prêtres de Siva. Les habitans accourent en foule et se prosternent devant le quadrupède qui s'offre à leur culte décoré avec élégance, entouré d'un nombreux cortége, et précédé d'une bruyante musique. On n'oublie pas de faire à ses conducteurs d'abondantes aumônes,

---

(1) M. Perrin, voyage dans l'Ind. T. 2. 61 = Sonnerat, T. 1. 182 — (2) Sonnerat, 1. 180.
(3) Annal. de Philos. T. 1. 421. M. Dubois fait monter à 330 millions le nombre de leurs dieux. Maurs de l'Inde, 2. 446 — (4) Maurs de l'Inde, 2. 430.

et l'animal divin est ensuite remis en liberté (1).

Le Garouda est aussi l'objet d'un culte spécial, surtout parmi les sectateurs de Vichnou. C'est l'aigle du Malabar, mais il est de la plus petite espèce. Sa forme est élégante, mais il exhale une puanteur qui ne permet pas de l'approcher. Le jour que les Chrétiens consacrent au Seigneur, on voit souvent les Vichnouvistes se rassembler pour offrir aux Garoudas leurs adorations, les appeler ensuite et leur jeter des morceaux de viande, que ces oiseaux saisissent très adroitement. Tuer un de ces oiseaux serait, aux yeux des sectateurs de Vichnou, un crime au moins égal à l'homicide (2).

Le serpent est de même en vénération dans l'Inde. Un ancien missionnaire, le P. Saignes, témoigne avoir vu le serpent d'une pagode, monstre aussi gros que le corps d'un homme, et long à proportion de sa grosseur. On avait coutume de lui offrir des agneaux, de la volaille et des œufs qu'il dévorait à l'instant. A la vue du missionnaire, le serpent se dressa de la hauteur de deux coudées en poussant d'affreux sifflemens (3). Encore aujourd'hui, l'aveugle superstition des Indiens va jusqu'à regarder comme des divinités domestiques les serpents qui s'introduisent dans leurs demeures, jusqu'à leur offrir des sacrifices, et, ce que ces affreux reptiles aiment encore mieux, une abondante pâture. Des temples sont erigés en leur honneur. Ce n'est point encore assez pour satisfaire les dévots de l'Inde. Ils vont à la recherche des crevasses qui leur servent de retraite, et lorsqu'ils sont assez heureux pour découvrir ces monstres, ils leur apportent de tems en tems des provisions. Le serpent capel, dont la morsure cause presque subitement la mort, a dans leur esprit des droits particuliers à leur culte (4).

Nous ne parlerons pas du culte que les Indous rendent même à des substances inanimées. Un tel détail pourrait devenir fastidieux. Pour donner une idée complète, autant que notre dessein le comporte, de l'ignorance et de l'aveuglement de ces infortunés idolâtres, il suffit de rapporter, d'après un missionnaire des derniers tems, qu'il n'est pas rare de rencontrer, en parcourant l'Indostan, des pierres brutes disposées en ligne droite, ou en cercle. Hé bien! le croirait-on? Ce sont des divinités commencées. Un 1er dévot les a frottées de safran, d'huile ou de sandal et placées dans cet ordre. On ressent déjà pour elles un respect religieux. Bientôt un 2e dévot viendra leur offrir en sacrifice un coq ou un agneau, et les rougir du sang de la victime: dès lors l'apothéose sera consommée. Ces nouveaux dieux trouveront des adorateurs dans le voisinage, et peut-être même quelqu'Indien zélé et opulent qui les renfermera dans un temple. Il est plusieurs pagodes dont l'origine est à peu près semblable. Un Saniassi,

(1) Mœurs de l'Inde, 2. 431 — (2) ibid. 433 — (3) Lettres édif. T. 8. 24 — (4) Mœurs de l'Inde, 2. 435.

ou pénitent suspend à un buisson un lambeau de son vêtement, en témoignage de l'émotion divine qu'il éprouve. D'autres en font autant. Bientôt le buisson est couvert de haillons de toutes les couleurs. Un payen voit cet objet, il s'arrête, il fait ses réflexions sur la sainteté du lieu; il place vis à vis le buisson une pierre qu'il frotte de salive rougie par le bétel. Un autre entoure cette pierre d'un mur. Les passans y font leur prière. Un riche Indien consacre une partie de sa fortune à bâtir une pagode. Des Brahmes désœuvrés accourrent et s'y établissent. On y célèbre des fêtes brillantes. Il n'est bientôt plus question que de la pagode et de ses dieux(1). Voilà ce qu'ont été dans tous les tems, et ce que sont encore les peuples sans la lumière de la foi!

Et qu'on ne croye pas, comme on l'a dit quelquefois, que le paganisme des Indiens est symbolique, que c'est Dieu, sa vertu, sa puissance qu'ils prétendent honorer dans ses ouvrages. Le Brahme Ram-mohun-Roy, bien à portée de connaître les sentimens de sa nation, témoigne le contraire. Voici ses paroles: « J'ai observé que, dans leurs écrits et dans leur conversation, beaucoup d'Européens éprouvent le désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie » Hindoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la » suprême divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit peut être » à examiner le sujet; mais la vérité est que les Hindous de nos jours ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence réelle de dieux et de déesses innombrables, qui possèdent dans leurs propres » domaines une puissance entière et indépendante; et c'est pour se les rendre » propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont erigés et des cérémonies » accomplies. Il n'y a pas de doute cependant, et mon seul but est de le » prouver, que chaque rite dérive de l'adoration allégorique de la divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est oublié, et aux yeux d'un grand nombre, c'est même une hérésie de le mentionner (2). »

Il résulte d'ailleurs également des relations des voyageurs et de celles des missionnaires, que le peuple de l'Inde ne s'élève point au dessus des sens, qu'il adresse précisement ses adorations à son idole, et que son culte, pour tout dire en un mot, n'est que le paganisme le plus grossier et le plus stupide. Puisse bientôt la Croix du Sauveur renverser les vaines idoles de l'Indus et du Gange comme elle a renversé celles de la Grèce et de Rome!

Article 3e. Morale et sanction de la Religion dominante.

Quant à la morale, elle se ressent de toutes les extravagances que nous

(1) M. Terrin, voyage dans l'Indost. t. 2. p. 65. 67 — (2) Annal. de Phil. 9. 424.

avons signalées dans les idées que les Hindous ont de la divinité. Il faut avouer cependant que le cœur des Indiens est moins extravagant que leur esprit. Ils ne suivent pas en tout l'exemple de leurs dieux; et toutes les erreurs, toutes les folies dont leur âme est comme imprégnée dès qu'elle commence à connaître, n'y éteignent point les 1ères lueurs de la raison naturelle et de la conscience, qui nous tracent nos devoirs.

Les préceptes généraux que les livres sacrés imposent aux Indiens, sont pour la plupart, conformes aux 1ers principes de la nature. Ils se réduisent à la prière, au jeûne, aux œuvres de bienfaisance, à la patience dans les maux de la vie, à des bains que la chaleur du climat rend nécessaires.

Ces livres entrent dans le détail des obligations particulières aux conditions, aux castes, aux individus, et renferment beaucoup de sages ordonnances mêlées à des superstitions et à des pratiques ridicules (1).

On doit en dire autant de la sanction ajoutée à ces lois. On y voit des idées sages alliées à des promesses ou à des menaces qui ne le sont point. Ceux qui font certaines actions d'utilité publique, qui bâtissent des temples, par exemple, et des chaumeries, ou abris pour les voyageurs, qui creusent les étangs, plantent des allées et font d'autres bonnes œuvres de ce genre, mourront la nuit, la lune étant à son dernier quartier, à l'époque où le soleil s'avancera vers le sud, et leur âme, transportée dans la lune, y sera récompensée selon ses mérites. L'âme qui brule de l'amour de la sagesse est bien plus heureuse. Affranchie de la prison du corps dans le tems que le soleil prend sa course vers le nord, au 1er quartier de la lune, dès le matin, elle ira dans le paradis de Brahma, où elle jouira des plaisirs inexprimables des dieux eux-mêmes (2).

Les méchans, selon les livres sacrés des Indiens, doivent s'attendre dans l'autre vie à des supplices épouvantables. Ainsi ceux qui n'auront point respecté leurs parens, ni les Brahmes, bruleront dans un feu dont les flammes s'élèveront à 10 mille yogénaïs (3). Les médisans et les calomniateurs se verront étendus sur des lits de fer rougis au feu, et ils seront contraints à se rassasier d'ordures. Les voluptueux, les fainéans, les cœurs durs seront jetés dans des cavernes brulantes, écrasés sous des meules et foulés aux pieds des éléphants; et de plus, leurs chairs meurtries serviront de pâture à ces animaux (4).

Les Indiens ne reconnaissent point l'éternité des peines. Nous trou-

---

(1) Sonnerat, 1. 264 et suiv. —— (2) ibid. 269 —— (3) Le yogénaï, ou yodjana ordinaire est de 3 lieues. Le yogénaï sacré est bien plus étendu. Mœurs de l'Inde 1. 196 —— (4) Sonnerat, T. 1. 271.

vons cependant dans les Mélanges Asiatiques d'Abel Remusat, que l'omission de quelques pratiques de la vie domestique expose à des peines quelquefois éternelles. (T. 1. p. 398). les criminels, disent-ils, seront châtiés pendant des milliers d'années : ensuite leurs corps, quoique broyés et divisés en une infinité de parties, se réuniront comme le vif argent. Ils seront condamnés à une nouvelle vie pendant laquelle se prolongeront leurs tourmens. Il paraît cependant qu'ils croient à l'éternité des récompenses, au moins pour les sages qui, méprisant les liens du monde s'attachent à Dieu seul. Ils posséderont Dieu et ils seront affranchis de la triste nécessité de renaître. Ceux encore qui, en mourant, boivent l'eau du Gange, fleuve dont on raconte les fables les plus ridicules, ne sont plus soumis à la loi pénible de courir de nouveau la carrière de la vie. Aussi s'empresse-t-on de porter les malades sur les bords de ce fleuve, de les y plonger, ou de les abreuver de ses eaux, quelquefois même de les étouffer en leur en faisant boire la vase. Dans les contrées éloignées de ce fleuve, on n'est pas privé de ses eaux sacrées. Les Cachi-Cauris, espèce de pénitens, y transportent ce précieux trésor, et on le conserve soigneusement pour l'usage des agonisans (1).

Les Indiens, comme nous l'avons insinué, croient à la métempsycose, ou transmigration des âmes d'un corps dans un autre, dogme enseigné autrefois par Pythagore. Ce qui confirme le plus les peuples de l'Inde dans ces pensées, c'est, d'un côté l'idée qu'ils ont de la justice de Dieu, et de l'autre l'inégalité des conditions qu'ils remarquent parmi les hommes et les malheurs qui pèsent sur eux. Parmi les hommes, disent-ils, les uns naissent dans l'aisance et la prospérité, les honneurs, les plaisirs sont leur partage : d'autres reçoivent le jour dans des chaumières, au milieu de l'indigence, et ils coulent leur vie dans les privations, l'obscurité et l'infortune. Ils n'ont point mérité, les uns la prospérité qui leur sourit, les accueille et devient leur compagne inséparable dans leur carrière mortelle : les autres, ces malheurs qui fondent sur eux et ne cessent de les accabler de leur poids que quand ils ont rendu le dernier soupir, puisqu'ils naissent dans de telles conditions et avant que la vertu ou le vice leur aient mérité des récompenses ou des châtimens. Dieu est juste cependant; il ne saurait punir l'innocence, ni récompenser le crime. Il faut donc que les hommes reçoivent maintenant le salaire de leurs bonnes ou mauvaises actions dans une vie antérieure. Selon donc qu'une âme a fait des progrès dans la vertu, elle anime le corps d'un Brahme, d'un roi, d'un magistrat, d'un choutre, d'un parias. les Indiens ne se bornent point là. Ils croient

(1) Sonnerat, T. 1. 257.

que les âmes passent dans les corps des animaux, et qu'elles expient ainsi leurs crimes passés. Ils se garderaient bien d'ôter la vie à un être animé, crainte de commettre une sorte d'homicide. Le P. Bouchet raconte que le Sancrâ ou supérieur d'un monastère de talapoins de Siam, où il se trouvait, fut fort étonné quand il lui observa qu'il ne pouvait boire de l'eau du Menan, rivière qui arrose Siam, sans commettre plusieurs meurtres; et qu'à l'aide d'un bon microscope d'Europe, il lui fit remarquer dans cette eau une foule de petits animaux. Un Brahme disait encore fort sérieusement au même missionnaire, que c'était par pure malice que les singes ne voulaient point parler, qu'ils craignaient d'être obligés de vaquer à des travaux pour lesquels leur légèreté et leur paresse leur donnaient trop d'aversion (1).

Les Indiens donnent encore bien plus d'étendue à leur système. Ils ont attribué des ailes aux montagnes: « *Elles étaient autrefois si insolentes*, » disent-ils, *qu'elles se mettaient devant les villes pour les couvrir. Devendiren (roi* » *des demi-dieux) les poursuivit avec une épée de diamant, et ayant atteint le corps* » *de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes; c'est ce qui a pro-* » *duit cette chaîne de montagnes qui divise les Indes en 2 parties. Pour ce qui* » *est des autres montagnes qui se séparèrent de l'armée, elles tombèrent çà et là* » *dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui: celles qui tombèrent* » *dans la mer formèrent les îles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux,* » *sont animées; ils leur donnent même pour enfans, non seulement des rochers, mais* » *encore des dieux et des déesses* (2). »

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur le dogme de la métempsycose si fameux chez les anciens, et si répandu de nos jours parmi les peuples de l'Inde. Pour donner une juste idée de leur croyance à ce sujet, il suffit de dire que, selon eux, les âmes de ceux qui ont fait le bien avec des sentimens grands et désintéressés, aimant le bien pour le bien, vont après la mort se réunir à l'être suprême, et goûter dans cette union un bonheur sans mesure et sans terme. Ceux qui ont fait le mal, ou qui n'emportent de la vie qu'un alliage de vertus et de vices, (et c'est là la condition de presque tous les hommes), descendent dans le Narca ou enfer, et enveloppés d'un corps subtil de feu, ou d'air, ils souffrent divers tourmens proportionnés à leurs démérites. Delà elles passent sur la terre, animent de nouveaux corps et se purifient par les peines de la vie de leurs souillures antérieures. Après diverses transmigrations, ces âmes ayant acquis le degré de pureté nécessaire, vont aussi se réunir au Grand-Etre, et se perdre dans l'ineffable jouissance de sa félicité (3). C'est là, autant qu'on peut le saisir au milieu d'un nuage d'abstractions, le système des anciens Pythagoriciens,

---

(1) *Lettres édif. et cur. T. 7. p. 149 et 150* — (2) *ibid. p. 129.*
(3) *Relig. de l'antiq. 1. 275.*

c'est là l'enseignement que Virgile met dans la bouche d'Anchise, entretenant son fils dans les enfers (1). C'est là la croyance des Indiens, avec cette différence qu'ils ont encore ajouté beaucoup aux extravagances des Pythagoriciens. On peut voir la question traitée à fond par le P. Bouchet, dans une lettre qu'il écrivait sur cette matière au savant évêque d'Avranches (2).

Article 4e. Culte brahmanique.

Terminons en donnant une idée du culte que les Indiens rendent à leurs dieux.

Dans les tems reculés, les Indiens sacrifiaient des animaux, quelquefois même des hommes. « Il n'est aucune province de l'Inde, dit un célèbre missionnaire de » notre tems (3), où les habitans ne connaissent encore, et ne fassent remarquer au » voyageur, les places où les rajahs immolaient aux idoles les prisonniers que le » sort des armes faisait tomber entre leurs mains... J'ai visité quelques uns de » ces théâtres de carnage. Ils sont ordinairement situés sur des montagnes, ou » dans des lieux isolés : là est bâti un petit temple de peu d'apparence, et » quelquefois une simple niche, qui renferme l'idole en l'honneur de laquelle » le sang humain ruisselait. »

Le dogme de la métempsycose devait naturellement abolir les sacrifices où l'on immolait des êtres animés. On se contente aujourd'hui d'offrir à la divinité, de l'encens, des fruits et des fleurs. Les prières, les œuvres de pénitence, les pélerinages, les bains dans la mer et les rivières sacrées, les étangs creusés pour le bien public, des chaumeries préparées pour donner asile aux voyageurs, les fêtes célébrées avec pompe en l'honneur de leurs divinités, voilà ce qui constitue principalement le culte des Indiens.

Leurs temples les plus célèbres ont de quoi étonner les Européens par leur grandeur et par les richesses que la superstition y prodigue. Ce sont plusieurs vastes enceintes carrées, entourées de hautes et fortes murailles. Sur chaque face se trouve une tour à plusieurs étages, disposée en pyramide qui couronne une masse arrondie, d'une grosseur prodigieuse. Chaque étage de la tour est orné d'une fenêtre, et tout autour, de reliefs, pour la plupart obscènes, qui représentent la vie du dieu. Chaque soir, on place une lumière aux fenêtres les plus élevées des tours. Les jours de fête, chaque fenêtre est éclairée. Au milieu de l'enceinte se trouve la chapelle de la divinité. Le long des murailles, règnent des chaumeries ou péristyles, quelquefois immenses, qui servent d'abri au peuple. On y voit aussi de petites chapelles consacrées à des dieux qui ont quelque relation avec la divinité principale, des édifices destinés aux Brahmes, un étang sacré qui purifie ceux qui s'y baignent et les exemptent de la métempsycose (4).

---

(1) Enéide. L. 6. V. 724 — (2) Lettr. édif. déjà citée — (3) M. Dubois, mœurs de l'Inde, T. 2. 443.
(4) Sonnerat, T. 1. 217 = Mœurs de l'Inde, T. 2. 345.

Les Brahmes seuls ont le droit d'entrer dans la chapelle intérieure de Dieu, et de lui présenter les offrandes des fidèles. Le peuple se tient pendant ce tems dans le péristyle, et adresse ses hommages à une seconde image du dieu qui s'y trouve. Les Brahmes lavent la statue avec du lait et de l'huile, et après la cérémonie ils distribuent aux assistans les fleurs qui parurent l'idole (1).

Le Brahme grand-prêtre de la pagode ne peut sortir du temple, ni se marier. Il a de grands privilèges, mais aussi il est responsable des fléaux publics. Si les jeûnes et les prières ne peuvent les détourner, il est obligé de se précipiter du haut de la pagode.

« Les pyramides tant vantées de l'Egypte, dit un voyageur célèbre, sont de » bien faibles monumens auprès des pagodes de Salsette et d'Illoura; les figures, » les bas-reliefs et les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le » même rocher, indiquent au moins mille années d'un travail consécutif, et les » dégradations du tems en désignent au moins trois mille d'existence. D'après cela, » on ne sera point surpris que l'ignorance indienne attribue le 1er de ces ouvrages » aux dieux et le 2e aux Génies (2). » Tous les auteurs qui ont écrit sur l'Inde, n'ont parlé de ces monumens qu'avec admiration.

Les fêtes des Indiens se célèbrent ordinairement la nuit. Elles consistent à porter en pompe le dieu en l'honneur duquel on les célèbre, soit dans l'intérieur de la pagode, soit à l'extérieur, sous une enceinte de feuillage élevée tout autour. On apporte des offrandes que les Brahmes présentent d'abord aux dieux, et qu'ils distribuent ensuite au peuple.

Dans les temples renommés, la plus solennelle de ces fêtes, est celle du Tirounal. Elle a lieu pour la dédicace du temple, et elle dure 10 jours. Pendant les 6 1ers jours, on fait des processions dans lesquelles on porte l'idole sur différens animaux. Le 7e, l'idole est placée sur une fenêtre au haut d'une des tours de la pagode, et on lui présente à l'envi des offrandes, qui deviennent la proie des Brahmes. Les 3 jours suivans les processions recommencent. Le tout se termine par la fête de Téroton, ou course de char. Des milliers de personnes traînent l'idole sur un char immense, sculpté et représentant les actions du dieu. On peut s'en faire une idée, en se figurant 4 roues massives, soutenant une sorte d'édifice, du centre duquel s'élève un piédestal, où est placée l'idole dans sa niche. Tout autour sur les 4 angles, s'appuient 4 colonnes qui portent un baldaquin pyramidal énorme, couvert de toute sorte d'ornemens. A côté de l'idole se trouvent des Brahmes qui ont soin de chasser les mouches qui oseraient se placer sur leur dieu, et des chœurs de musiciens qui chantent ses louanges. Autrefois, l'on voyait des mères se jeter avec leurs enfans devant le cortège, et se faire écraser sous les pieds de ceux qui traînaient le chariot, ou sous ses énormes roues. Les exemples d'un pareil dévouement sont plus

---

(1) Sonnerat, ibid. 221 — (2) ibid. 218.

rares aujourd'hui. Cependant, il est encore des fanatiques qui se précipitent sous ces roues pour se faire broyer en l'honneur de celui que l'écriture nous représente comme homicide dès le commencement (1). De 1815 à 1820, on avait vu trois fanatiques se jeter sur le passage de l'énorme char du dieu Jagrenat. Le nombre des pélerins diminue aussi beaucoup (2).

Tous les mois de l'année sont marqués par différentes fêtes, les unes plus extravagantes que les autres. Il est encore des fêtes instituées en l'honneur des dieux subalternes, non avouées par les Brahmes. Une des plus singulières est celle de Mariatale, la grande déesse des parias, qui la mettent au dessus de Dieu. Ceux qui croient avoir reçu, ou qui espèrent recevoir d'elle quelque bienfait signalé, font voeu de se laisser suspendre en l'air. Voici comment ils accomplissent ce voeu. On passe à celui qui l'a fait, deux crochets de fer sous la peau du dos : on les attache à un levier suspendu au dessus d'un mât haut de 20 pieds. On appuye sur l'autre bout du levier, et le patient se trouve ainsi élevé dans les airs. Armé d'une épée et d'un bouclier, il gesticule comme un homme qui se mesure avec son ennemi. Malgré la douleur aigue qu'il éprouve, il doit paraitre gai, sous peine d'être chassé de sa caste. Pour amortir en lui le sentiment, on a la précaution de lui faire boire quelque liqueur enivrante. Après plusieurs tours, on le descend ; et, ce qu'on aurait peine à croire, il ne tarde pas à guérir des blessures qu'il a reçues, ce qui contribue à confirmer ce peuple infortuné dans ses superstitions (3).

Une autre fête encore non approuvée par les Brahmes est celle de Nerpou-tirounal, c.a.d. du feu, célébrée en l'honneur de Drobédé, déesse qui chaque année, après s'être purifiée par le feu, quittait son époux pour prendre son frère, car elle avait épousé les 5 fils d'une même maison. Sa fête dure 18 jours, pendant lesquels ceux qui ont fait voeu de l'observer, se condamnent à diverses pratiques pénibles. Le 18e jour, on allume un grand feu, on promène autour les figures de Drobédé et de Darma-rajah, l'un de ses époux. Les dévots, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, les suivent, en formant leurs pas en cadence au son des instrumens. Bientôt on les voit se frotter de cendres et portant dans leurs mains des armes, des étendards, quelquefois même leurs enfans, ils marchent plus ou moins vite selon le degré de leur courage, sur un brasier ardent d'environ 40 pieds de longueur. Il en est qui le parcourent plusieurs fois. Le peuple regarde comme une faveur précieuse de pouvoir se barbouiller le front avec la cendre de ce brasier, ou d'obtenir quelques fleurs échappées aux guirlandes que les fanatiques sectateurs de Drobédé avaient sur la tête dans cette cérémonie extravagante et cruelle. Mais ce n'est point dans ces occasions seulement que la religion rend les Indiens ennemis

---

(1) Sonnerat, 1. 224 — (2) Balbi, 739 — (3) Sonnerat, 1. 227. 247 = Mœurs de l'Ind. 2. 372.

d'eux mêmes (1)

Ceux des chrétiens d'Europe à qui les pratiques tant soit peu pénibles de la vraie religion paraifsent un joug insupportable, seraient couverts de confusion s'ils connaifsaient ce que les aveugles sectateurs de l'esprit de ténèbres entreprennent pour le service de leur maître impitoyable.

Les Indiens ont des zélés ou des fanatiques de différentes classes qui, pour l'honneur de leurs dieux, se condamnent à des privations très rigoureuses et aux tourmens les plus cruels. Ils ont des Saniafsis qui, presque nuds, la tête rasée, errent de tout côté, ne vivant que d'aumônes, et ne mangeant que pour éloigner la mort : des Pandarons qui barbouillés de cendres de bouse de vache, chantent et demandent l'aumône ; d'autres, qui ont fait voeu de garder le silence, frappent des mains sans rien dire : des Cachi-Caoris qui portent l'eau du Gange jusqu'au cap Comorin, à la distance de plusieurs centaines de lieues, pour la distribuer au peuple, qui s'estime heureux d'en verser quelques gouttes dans la bouche des malades à l'agonie : des Cadins qui vivent aufsi d'aumônes qu'ils mendient, en dansant et en chantant les louanges de Vichnou, en s'accompagnant d'un plateau de cuivre qu'ils frappent en cadence et de plusieurs anneaux creux et de cuivre pleins de cailloux qu'ils portent sur la cheville du pied : des pénitens de divers genres qui quittent biens et famille pour mener la vie la plus austère (2). Se déchirer à coups de fouet, se faire enchainer jusqu'à la mort au pied d'un arbre ; s'astreindre par voeu à rester toute la suite de sa vie dans une posture gênante, comme de tenir les mains élevées sur la tête au point de ne pouvoir prendre de la nourriture qu'avec un secours étranger ; tenir les poings toujours fermés, de sorte que les ongles rentrent dans les mains ; s'enterrer et ne respirer que par une petite ouverture ; rester toujours debout sans se coucher, et pour cela s'engager le cou dans une énorme plaque de cuivre, ou dans une sorte de gril qu'on ne peut plus quitter ; se tenir les heures entières sur un seul pied, les yeux fixés vers le soleil ; faire de longs voyages sur le dos ou sur la tête, voilà quelques unes des pratiques ordinaires aux pénitens des Indes (3). On a vu dans le siècle passé un rajah, persécuteur implacable du Christianisme, tellement passionné pour le culte de Vichnou, qu'il ne pouvait sortir de son temple, et que par respect pour un lieu si saint, il se faisait un devoir d'en balayer le pavé avec la langue (4). A une époque plus rapprochée de nous, il s'est trouvé un de ces fanatiques qui s'était traversé les joues et la langue avec un fer qui, prolongé, formait un cercle au dessous du menton (5). De nos jours encore, on voit des bandes entières de pélerins, hommes et femmes qui, les joues percées d'un fil d'argent ou d'autre métal qui passe à travers les 2 machoires entre les dents, réduits à un silence forcé et ne pouvant

(1) Sonnerat, T. 1. 247 = Moeurs de l'Inde, 2. 373 — (2) ibid. 256 et suiv — (3) ibid. 261.
(4) Lettres édif. 7. 234 — (5) Sonnerat, ibid. 262.

prendre d'autre nourriture que quelques liquides qu'on leur verse dans la bouche, se rendre, en souffrant les douleurs les plus aigues, à quelqu'un des temples où ce genre de dévotion est plus recommandé (1).

On ne saurait croire la vanité que ces supplices volontaires inspirent aux fanatiques qui font profession de se tourmenter ainsi eux mêmes. Ils regardent comme profanes tous ceux qui ne sont pas de leur état. Ils se croient eux mêmes consommés en sainteté, et crainte de souillure; ils se gardent bien de se laisser toucher, eux ou leurs pauvres meubles, par les Européens ou des gens de basse caste. Insensés d'acheter si cher la satisfaction misérable que leur cause leur vanité secrète! (2)

Mais que dirons nous des Suttées ou sacrifices que des veuves enthousiastes font de leur propre vie au milieu d'un bucher? La religion n'est pas l'unique motif de cette détestable manie, mais elle y entre pour beaucoup. C'est pourquoi nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelque chose dans le tableau rapide que nous racons de la religion de l'Inde (3).

Dans l'Inde, comme dans tout pays où le Christianisme n'a point étendu ses salutaires influences, l'état de la femme est une espèce de servitude (4). Après la mort de son époux, une veuve n'est admise que très rarement dans le partage des biens du défunt. Elle est privée de considération, réduite à une sorte de desespoir, et l'on conçoit que la vie ne doit guère avoir d'attraits pour elle. Le Brahme Ram-mohun-Roy, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, a plaidé avec énergie la cause de la raison et de l'humanité, et prouvé que les usages en vigueur aujourd'hui par rapport aux veuves, sont contraires aux dispositions des anciens législateurs (5). Mais sans le Christianisme, que pourront faire les réclamations d'un philosophe?

Pour ces veuves infortunées, c'est un point d'honneur de se brûler sur le corps de leur époux. Après la mort on leur décerne des honneurs infinis, et même une sorte d'apothéose. On leur adresse des voeux et des prières; on invoque leur secours dans les maladies et les adversités. Leurs ossemens sont recueillis avec respect et déposés sous une sorte de pyramide. Elles sont, en un mot, placées au nombre des divinités (6).

A ces motifs se joignent encore trop souvent les perfides insinuations des parens, leurs instances réitérées, et il n'arrive que trop souvent aux femmes Indiennes d'y céder, et de se dévouer aux flammes.

Au siècle passé, le prince de Maravva, viellard âgé de plus de 80 ans étant mort, ses femmes, au nombre de 47, se brûlèrent avec son corps. On trouve le détail de cet horrible sacrifice dans les lettres édifiantes. Les larmes s'échappent presque des

---

(1) Mœurs de l'Inde, 2. 277. 373 — (2) Sonnerat, 1. 262 — (3) Malte-Brun, 4. 147.
(4) mœurs de l'Inde, 1. 479. — (5) Annal. de Phil. 1. 421 — (6) Sonnerat, 1. 94 = Mœurs de l'Inde, 2. 21.

yeux quand on entend la principale d'elles s'écrier avant de se jeter dans le bucher: « Hélas! à quoi aboutit la félicité humaine! je sens bien que je vais me précipiter » toute vive dans les enfers. » Elle avait connu le Christianisme, elle n'avait pas eu le courage de l'embrasser, et elle eut celui de s'élancer au milieu des flammes. Peu de tems auparavant, deux princes qui relevaient du Marava, ayant terminé leur carrière, leurs femmes avaient choisi le même genre de mort. Le 1er en avait 17; le 2e 13 (1).

Et qu'on ne s'imagine pas que cette abominable coutume a cessé de nos jours. les missionnaires protestants, remplis d'une juste horreur pour ces cruels sacrifices, ont fait tous leurs efforts pour les abolir. Mais ils ont attaqué de front et heurté trop brusquement les préjugés du pays. De l'année 1810, époque à laquelle ils entreprirent de s'opposer au torrent de la coutume, jusqu'en 1820, le nombre des Suttées avait progressivement augmenté chaque année. Au sud et dans la présidence de Madras on ne voit que rarement de ces scènes d'horreur, mais elles sont communes sur les bords du Gange. L'an 1817, on a compté jusqu'à 706 veuves qui se sont brulées dans la présidence de Bengale (2). A 20 ou 30 milles de Calcutta il se brûle annuellement trois fois plus de veuves que dans les autres provinces de l'Indostan. On porte ce nombre à mille par an dans le pays soumis aux Anglais (3).

Quelquefois le triste courage de ces femmes égarées se dément, et le mépris de la mort qu'elles avaient affecté sur le bord du bûcher, ne se soutient pas quand les flammes commencent à les atteindre. On trouve dans les annales de philosophie (4) le récit d'une suttée dans laquelle la victime, le dos et les bras brûlés d'une manière horrible, s'élança hors des flammes et fut assez heureuse pour se mettre au dessus des préjugés de sa nation. La relation est datée du 25 décembre 1828.

Mais trop souvent l'adresse cruelle de ceux qui président au sacrifice, rend inutiles les efforts qu'elles feraient pour échapper à l'ardeur de l'incendie. Ainsi les 47 femmes qui se brûlèrent avec le roi de Marava, dont parlent les lettres édifiantes, furent accablées de quantité de pièces de bois, lorsqu'on vit qu'elles voulaient s'élancer hors de la fosse où elles devaient être consumées (5). On a quelquefois la précaution de les placer sur des planches suspendues par des liens qui, brulés lorsque les flammes s'élèvent, laissent tomber ces infortunées au milieu du brasier, d'où il leur serait bien difficile de s'élancer (6). Il paraît même que dans le Bengale il s'est introduit un usage de la plus affreuse barbarie, celui de lier la veuve au corps de son époux, et de les faire ainsi tomber de manière à ce qu'elle ne puisse se débarrasser lorsque les flammes l'atteignent (7).

---

(1) Lettres édif. T. 7. 75. Lettre du P. Martin au P. Villette — (2) Mœurs de l'Inde, 2. 20.
(3) Abel Remusat, Mélang. Asiatiq. T. 1. p. 388 — (4) Tom. 1. 63 — (5) Lettr. édif. T. 7. p. 75.
(6) Annal. Phil. le détail d'une Suttée, T. 2. p. 145 — (7) Abel Remusat, Mélang. Asiat. T. 1. p. 341.

Le gouvernement Britannique fait ses efforts pour abolir ces détestables pratiques. le 4 décembre 1829, le gouverneur général de l'Inde Anglaise a proscrit les Suttées par une ordonnance très énergique. Nous ne pouvons qu'applaudir à de telles lois. Mais seront-elles suffisantes? « *On ne pourra jamais obtenir par la force l'abolition d'un usage* » *qui, dans le Système religieux de l'Hindou, est une œuvre honorable et méritoire* » *aux yeux de sa divinité. La persuasion seule pourra l'accomplir : il faut changer les idées* » *relever l'intelligence, épurer la croyance de ces peuples, et le catholicisme seul, avec ses* » *doctrines de vie, est capable de produire ce résultat* (1). »

Aussi voyons-nous dans le volume des annales publié en 1833, que cette abolition des Suttées a été diversement jugée dans l'Inde, et que s'il s'est trouvé des indigènes qui l'ont approuvée, il en est d'autres qui, la regardant comme une atteinte portée à leur liberté religieuse et une interdiction de l'une des cérémonies de leur culte, ont envoyé jusqu'en Angleterre une députation chargée de réclamer et de soutenir leurs droits prétendus (2).

Le Réparateur, ou Journal du Lyonnais (24 Janvier 1839) vient encore tout récemment de nous apprendre que cette abominable coutume subsiste dans toute sa force « *Pendant les quatre dernières années qui viennent de s'écouler*, est-il dit dans » *le feuilleton, on ne compte pas moins de 2 mille 610 femmes qui ont péri victimes* » *de cette atroce superstition.* » Et le journal en raconte un exemple épouvantable : la victime s'était échappée du milieu des flammes. les Brahmines l'arrêtèrent dans sa fuite et la placèrent de nouveau sur le bûcher. Bientôt après, dans une fête pompeuse, où l'on promenait l'idole sur un char monstrueux, le frère de la victime se vengea du Brahme qui avait présidé au meurtre de sa sœur, en le précipitant sous les roues du char. Le malheureux jeune homme périt lui même victime de la colère des Brahmines, au milieu d'un mur bâti autour de son corps, et qui s'élevant jusqu'au cou, livrait sa tête rasée aux ardeurs du soleil Indien et aux oiseaux de proie.

La religion des Indiens est deshonorée par quelque chose de plus affreux encore que toutes ces cruelles extravagances. Chez eux, comme chez les anciens peuples, la licence est non seulement autorisée par l'exemple des dieux, mais elle fait partie du culte. Ce culte ne semble établi que pour consacrer le libertinage des mœurs, et imprimer le sceau de la religion aux excès les plus infâmes. Aussi les Indiens adorent-ils, sous des noms différens, tous les dieux impurs de l'ancienne Rome. Parmi eux se renouvellent les orgies, les sacrifices nocturnes et toutes les horreurs qu'avait imaginés le vertige de l'hérésie aux Iers siècles du Christianisme. Ils ont des Dévadafsi, ou servantes de la divinité, danseuses et courtisannes, qui sont obligées de fournir, pour un tems déterminé, la carrière du crime. C'est un privilége de leur caste. Il n'est point cependant exclusif.

---

(1) *Annal. de Philos. t. 65* — (2) *ibid. T. 7. 325.*

les filles des autres castes peuvent partager à leur gré cet affreux honneur. Il suffit qu'elles se présentent au Gourou, ou prêtre supérieur des Dévadassi, qui leur grave sur la poitrine, avec un fer chaud, le sceau du temple. Elles peuvent dès lors marcher le front levé dans la voie de l'infamie (1). « Dans aucune partie de la » terre, dit Robertson, *il n'y a eu une connexion entre la satisfaction des appétits sensuels* » *et les rites de la religion publique plus ouvertement et plus indécemment établie* » *que dans l'Inde* (2). Mais tirons le voile sur de telles vérités. Voilà ce que devient l'homme, privé de la connaissance du vrai Dieu! Ah! qui tendra la main à des infortunés assis à l'ombre de la mort et qui n'attendent que le moment d'entrevoir le flambeau de la foi pour entrer dans la voie de la sainteté et de l'innocence.

Les principaux ministres de la superstition payenne dans l'Inde, sont les Brahmes, qui passent pour être issus de la tête du dieu Brahma. Les guerriers sortirent de ses bras, les laboureurs et les marchands, de son ventre, et les artisans de ses pieds (3). Les Brahmes sont en conséquence les plus nobles habitans du pays. On ne peut se faire une idée de leur orgueil. Ils jouissent de grands privilèges, et partagent les offrandes des dévots. Ils peuvent, à leur gré, les rendre plus ou moins abondantes, en parlant comme interprètes des dieux. Ils mangent rarement, il est vrai, et par là ils se font une grande réputation de tempérance. Mais aussi se dédommagent-ils de leurs longs jeûnes en se gorgeant de nourriture. Leur vie n'est rien moins qu'occupée: bains, prières, quelques rares sacrifices, processions, décoration des temples, voilà ce qui la remplissait jusqu'ici. A l'époque où nous sommes, ils entrent dans le civil. Comme ils sont les dépositaires de la science parmi les Indiens, c'est à eux que le gouvernement confie l'administration de presque tous les emplois subalternes. Il y a sans doute plus d'honnêteté, de propreté, de décence extérieure dans cette classe d'Indiens que dans les autres. Mais quels reproches n'est-on pas en droit de leur faire de ce que, par le motif d'un sordide intérêt, ils entretiennent une immense population dans l'ignorance, la superstition et l'idolâtrie? Notre plume, comme celle du savant auteur des Mœurs de l'Inde, se refuse à tracer le tableau de toutes leurs turpitudes (4).

Voilà ce que nous avons cru devoir dire, pour donner une idée de la religion des Indiens. Nous nous sommes bornés à certains traits qui nous ont paru caractéristiques. S'occuper trop des détails, ce serait s'engager dans un labyrinthe sans issue. Comme le paganisme de l'Indostan n'est fondé que sur les contes des Brahmes, l'ignorance des peuples, des traditions confuses et des pratiques superstitieuses multipliées au gré de chacun, il en résulte un mélange, une confusion qu'on ne saurait peindre ni concevoir avec une

---

(1) *Mœurs de l'Inde, T. 1. 402, T. 2. 353* — (2) *Mémoires sur l'Inde, Appendix 445.*
(3) *Relig. de l'ant. 1. 141* — (4) *Mœurs de l'Inde, 1. 431.*

exacte précision. Puisse le Dieu de vérité faire luire son flambeau sur ces aveugles, et les porter à faire en son honneur et pour dompter leurs passions, une partie des sacrifices qu'ils font à pure perte pour le démon et pour la vanité.

Article 5e. Diverses religions moins répandues dans l'Inde que celle de Brahma.

Nous avons parlé avec quelque étendue du *Brahmanisme*, parcequ'il est professé par les 7 huitièmes de la population des Indes. On trouve encore dans cette contrée le *Bouddhisme* et la secte des *Djaïnas*, la religion de *Nanek*, qui paraît tenir un milieu entre le Brahmanisme et *l'Islamisme*; de plus *l'Islamisme*, qui dominait sous l'empire du grand Mogol, la religion des Mages ou de Zoroastre, le Judaïsme et le Christianisme (1).

Nulle question plus hérissée de difficultés dans la religion des peuples de l'orient que celle de Bouddha. Voici ce que nous avons pu recueillir de plus clair sur ce sujet.

On raconte que Bouddha, descendu du séjour céleste, naquit de Mahamaya, épouse de Soutadanna, roi de Magadha, au nord de l'Indoustan et membre de la famille Sakya, la plus illustre de la caste des Brahmes. Né au pied d'un arbre, il ne toucha pas la terre. Brahmâ se trouva présent pour le recevoir dans un vase d'or, et des dieux ou des rois assistèrent à sa naissance. Des prophètes et des savans reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la divinité, et il fut surnommé <u>dieu des dieux</u>. Sa beauté comme sa sagesse était plus qu'humaine, et lorsqu'il s'asseyait sous un figuier, le peuple ne se lassait pas de l'entendre. Touché des maux qui accabloient les mortels, il s'échappa du palais de Soutadanna, il se retira dans le désert et y mena la vie la plus austère. L'assiduité de ses contemplations altéra sa santé. Mais le lait de cinq cents vaches lui ayant rendu sa 1re vigueur, et les dieux eux-mêmes étant descendus des cieux pour l'exhorter à répandre sa céleste doctrine, il le fit, et se rendit à Benarès, pour y occuper le trône des docteurs. Son oncle Devadati lui suscitait toute sorte d'obstacles. Uni aux adorateurs du feu, venus de la Perse, il était sur le point de détruire les adorateurs de Siva. Bouddha, nommé dès lors Mouni-Sakya ou prophète de la famille Sakya, confondit ces faux docteurs. La doctrine du salut qu'il annonçait prévalut dans l'Indostan. On dit qu'avant sa mort il annonça que sa doctrine serait proscrite dans l'Inde dès son berceau, que ses disciples seraient obligés de fuir dans des terres étrangères, d'où la vraie croyance sortirait ensuite victorieuse pour faire le tour du monde et régner cinq mille ans (2).

Voila l'origine mythologique de Bouddha, au défaut de son origine historique. Sa religion ne paraît être qu'une secte du Brahmanisme. Elle est fondée sur ce principe que l'univers est animé par un esprit unique, individualisé sous des formes sans fin par la matière qui n'est qu'illusion. Les formes et les développemens

(1) Balbi, Géogr. 723 — (2) Relig. de l'ant., T. 1. 288 ...

de ce Panthéisme sont presque identiques avec les croyances des autres branches de la religion de l'Inde. L'origine du monde est à peu près la même dans ce système que dans les autres ; on retrouve le Trimourti ou trinité Indienne : mêmes idées de la divinité que dans les Vedams, même hiérarchie de dieux, même enseignement sur la nature et sur les destinées de l'âme humaine, et sur la métempsycose en particulier (1).

Ce qui distingue donc le plus essentiellement le Bouddhisme du Brahmanisme ce n'est point le dogme, c'est la constitution de la secte, sa hiérarchie. Les Brahmes formaient une grande corporation disséminée dans l'Inde, mais ils n'avaient pas de centre commun, de chef unique. C'est ce que firent les Bouddhistes. Ils établirent des patriarches ou des illustres, qui représentaient le 1er auteur de la doctrine, et veillaient sur ce dépôt qu'ils se transmettaient de génération en génération. Dans toutes les contrées où domine le Bouddhisme, on trouve une hiérarchie fortement constituée et présidée par un maître de la loi, un prince spirituel, revêtu des attributions les plus redoutables ; et quelquefois un véritable empire ecclésiastique, pareil à celui des Lamas, au Thibet (2).

Il est probable que le Bouddhisme ne fut qu'une réforme du Brahmanisme. L'établissement de ce gouvernement spirituel, l'attachement que les disciples de Bouddha montraient pour les anciennes doctrines, la prétention d'avoir des livres sacrés qui leur fussent propres et des théories philosophiques à part, ou quelqu'autre cause semblable qui nous est inconnue, excita entre les deux partis la guerre la plus acharnée et la plus désastreuse. Les Brahmes, appuyés des Rajahs, tournèrent les armes contre les sectateurs de Bouddha, et l'on entendit le féroce Koumaril-Bhatta dire aux ministres de ses fureurs : « que
» du pont de Rama jusqu'à l'Himmâlaya blanchi par les neiges, quiconque
» épargnera les Bouddhas, enfans ou vieillards, soit lui-même livré à la mort. »
Ces guerres religieuses, qui couvrirent l'Inde de sang et de ruines, désolèrent ce pays entre le 3e et le 7e siècle de notre ère. Le Bouddhisme fut comme exterminé dans l'Indostan (3).

Cette secte ne périt point pour cela. Soit qu'elle se fût répandue dans les tems antérieurs hors de l'Inde, soit que la persécution qu'éprouvèrent à cette époque ses partisans, les ait obligés de s'expatrier, leur croyance acquit et conserve encore une étendue effrayante. Le Bouddhisme est dominant dans les 2 Thibets, en Tartarie, en Chine, dans les royaumes de Pégou, de Siam, de Laos, de Cambodje, de la Cochinchine, du Japon, de la Corée, et dans la plupart des pays au delà du Gange. Il est même professé dans l'île de Ceylan, au sud des Indes et dans les provinces septentrionales de l'Indostan (4).

---

(1) Relig. de l'ant. notes 664 — (2) ibid. T. 1. 304 — (3) ibid. 302 etc — (4) Mœurs de l'Inde, 1. 137.

La secte des Djeinas nous paraît être, comme celle de Bouddha, une secte qui s'est attachée à conserver dans sa pureté l'ancienne religion de l'Indostan. Les Djeinas rejettent avec horreur le Trimourty et les fables qui s'y rapportent, telles que les incarnations de Vichnou, le culte des animaux, le sacrifice de l'Ekiam et toutes les superstitions du culte Brahmanique. Ils se séparèrent des Brahmes à l'occasion de l'Ekiam (sacrifice dans lequel on immole ordinairement un bélier), soutinrent contre eux une guerre sanglante qui leur devint funeste et détruisit presque leur secte dans l'Inde. Les Djeinas reconnaissent un seul Etre suprême, entièrement absorbé dans la contemplation de ses perfections infinies, et qui ne se mêle en aucune manière des choses de ce monde. Ils croient l'éternité de la matière, de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans l'univers; ils admettent la métempsycose, comme les Brahmes, des récompenses ou des châtimens pour les hommes selon leur mérite, mais sans aucune intervention de la divinité. Leurs règles de conduite sont assez conformes à celles que suivent les autres Indiens, surtout les Brahmes. Ils ont cependant quelques pratiques singulières qui leur sont propres: par exemple ils ne prennent jamais de nourriture quand le soleil a quitté l'horizon. Dès qu'un des leurs est mort, plus d'offrandes, plus d'anniversaire pour lui, il est entièrement oublié. Ils apportent le soin le plus scrupuleux à nettoyer leurs légumes, crainte d'ôter la vie à quelque être vivant; ils ne prennent leurs repas qu'au son d'une clochette ou d'une plaque de bronze retentissante, de peur que leurs oreilles ne soient souillées par les paroles de ceux qui passent auprès d'eux, etc. Ils ont quelques temples bien dotés et qui jouissent d'une grande réputation. On en voit un à quelque distance du fort de Seringapatam, dans le Mysore. Il est au centre de 3 montagnes sur l'une desquelles on voit la statue gigantesque du célèbre pénitent Goumatta, sculptée dans le roc et d'une seule pièce, elle n'a pas moins de 70 pieds de hauteur. C'est un ouvrage d'un travail prodigieux dont on admire la justesse des proportions. (1). Balbi regarde la secte des Djeinas comme une dégénération du Bouddhisme (2).

Nous avons déjà dit un mot de la religion de Nanek, professée par les Seikhs, au nord-ouest de l'Indostan. Ils rejettent le Trimourti Indien, et n'admettent qu'un seul Etre suprême, auquel ils adressent directement leurs hommages. Guerriers par profession et par goût, ils ne laissent pas de cultiver la terre et d'entretenir des troupeaux. Leur vie active et occupée leur donne du mépris pour la vie molle des Mahométans établis dans leurs états. Du reste leur religion n'est ni assez connue, ni assez répandue dans l'Indostan pour que nous nous en occupions plus longtems (3).

L'Islamisme compte, après le Brahmanisme, le plus grand nombre de

---

(1) Mœurs de l'Inde, 2. 499 — (2) Géogr. 723 — (3) Malte-Brun, Géogr. 4. 414.

croyans. Il dominait dans l'Inde lorsque l'empire du Grand Mogol était dans sa force et dans sa splendeur. C'est encore la religion des souverains d'Hydrabad, dans le Décan, d'Oude, des princes Bhatties dans le Rajepoutana, des Rajahs de Bonpal, des princes du Sind, etc (1).

La religion des Mages ou de Zoroastre n'a pour partisans qu'un certain nombre de Parsi ou Guèbres, établis à Bombay, à Surate ou dans les villes du Guzerate.

Quand aux Juifs, on en trouve dans le Malabar et ailleurs. Leur nombre total ne dépasse pas cent mille (2).

Il suffit d'avoir dit un mot en passant de ces cultes secondaires. Revenons au culte principal et qui domine dans l'Indostan, c.ad au Brahmanisme, et tâchons d'en découvrir, s'il est possible, l'origine et la source.

Chapitre quatrième.
Origine de la Religion des Hindous.

Il y a de fortes raisons de croire que les Indiens ont tiré leur religion de Moyse, des prophètes et plus tard des livres du Nouveau testament, ou du moins de l'enseignement Catholique. Les commentaires de leurs Brahmes, les rêveries qu'ils y ont ajoutées et qui rendent souvent leurs dogmes semblables aux délires d'un malade, n'obscurcissent pas tellement les anciennes traditions qu'on ne reconnaisse assez facilement la source d'où elles dérivent.

C'est ce qu'un examen approfondi de la religion des Indiens avait fait comprendre au P. Bouchet, un des 1ers missionnaires qui furent envoiés dans l'Inde, comme il l'explique en détail dans une des lettres si intéressantes qu'il écrivit au savant Evêque d'Avranches. Il atteste que la plupart des Indiens reconnaissent l'unité de Dieu et sa grandeur infinie; que les 3 dieux qu'ils admettent ne sont que les 3 principaux attributs de la Divinité qu'ils ont personifiés. Il ajoute qu'ils ont des idées nobles et vraies, (si on les dégage des fictions qui les entourent,) de la ressemblance qui se trouve entre Dieu et l'homme, de la création, du paradis terrestre, du serpent infernal qui répandit son venin sur l'univers, du déluge et de la manière dont l'espèce humaine fut conservée; qu'ils connaissent plusieurs particularités de la vie d'Abraham, de Moyse, de Marie, sœur du chef du peuple de Dieu, de Job, de Samson, qu'ils ont défigurées et fondues dans leurs dogmes idolâtriques, sans cependant détruire tout à fait le caractère de la révélation Judaïque qui les distingue de toutes leurs fables: qu'il se trouve dans leurs lois et dans leurs coutumes et les lois et les coutumes du

(1) Balbi, 723 — (2) id. ibid.

peuple de Dieu une analogie qui trahit les Indiens et montre où leurs ancêtres ont puisé. Le sacrifice nommé Ekiam, par exemple, le plus célèbre de ceux qui se font dans l'Inde, sacrifice dans lequel les Brahmes, dispensés de la loi qui leur défend de manger de la chair des animaux, sont obligés de se partager la victime et de s'en nourrir, ce sacrifice a trop de rapports avec celui de l'agneau pascal chez les Juifs, pour qu'on en méconnaisse l'origine. Bien plus, comme les Juifs, les anciens Hindous ont attendu le Messie promis, témoin la prière qu'ils font pendant ce sacrifice, prière dans laquelle on dit à haute voix ces paroles: « *Quand sera-ce que le* » *sauveur naîtra? Quand sera-ce que le rédempteur paraîtra* (1)?»

Il est aisé de confirmer la vérité de ces observations du savant missionnaire. Voici d'abord un témoignage général: « *Les académiciens de Calcutta ont étu-* » *dié attentivement la mythologie des peuples orientaux, et ils ont trouvé qu'elle* » *rendait également hommage à Moyse. On savait qu'elle était passée de Egyp-* » *te en Grèce, et de la Grèce en Italie; mais on ignorait de qui les Egytiens l'avaient* » *empruntée. Cette découverte est dûe aux savans de la société Asiatique, ils ont* » *trouvé dans l'Inde les 1res caractères de toutes les mythologies, et ont remarqué* » *d'ailleurs dans les livres sacrés des Brahmes, dans leurs liturgies, dans leurs* » *monstrueuses divinités, des traits si ressemblans aux personnages et aux faits* » *dont a parlé Moyse, que ces copies grossières et altérées ne permettent pas de* » *se méprendre sur leur modèle, et décèlent évidemment la source primitive à* » *laquelle on doit les rapporter* (2).» Citons quelques traits particuliers.

On lit dans le Padma-Pourana et dans les lois de Menou, fils de Brahma: « *L'univers n'existait que dans la pensée divine, d'une manière imperceptible,* » *indéfinissable, non susceptible d'être découverte par l'entendement, comme* » *si elle eut été enveloppée d'ombres, ou plongée dans le sommeil. Alors la puis-* » *sance existante par elle même créa le monde visible avec les 5 élémens et les di-* » *vers principes des choses, étendit son idée et dissipa les ténèbres, sans diminuer* » *sa gloire... Quand il* (3) *eut résolu de tirer tous les êtres de sa propre substance, de sa* » *seule pensée il créa les eaux, et il mit dans leur sein un germe productif. Ce germe* » *devint un œuf brillant comme l'or et plein de lumière; dans cet œuf naquit* » *la forme de Brahma, le père de tous les esprits. Les eaux furent d'abord ap-* » *pelées Nara, parce qu'elles étaient produites par le Nara ou l'esprit de Dieu, et* » *comme elles furent aussi la matière sur laquelle le 1er ayana, ou mouvement* » *du créateur s'opéra, elles reçurent le nom de Narayana, ou mouvement sur les* » *eaux.... Quand le souverain pouvoir divin... eut terminé l'œuvre de la création,* » *il fut absorbé dans l'esprit de Dieu, changeant ainsi son tems d'énergie en tems de* » *repos* (4).»

---

(1) *Lettr. édif. T. 6. 241* — (2) *Annal. de Phil. T. 2. 59* — (3) Dieu — (4) *Annal. de Ph. 2. 55 = Prelig. de Lant. 1. 178.*

Quand on rapproche ces paroles du 1er chapitre de la Genèse, on est frappé des traits d'analogie qu'on rencontre, entre la manière dont nos livres saints et les livres religieux des Indiens racontent la création du monde. Ces traits nous paraissent trop saillans pour que nous nous arrêtions à les faire observer.

On retrouve encore des traces de la création, telle qu'elle est narrée dans les Divines écritures, dans la prière que le Brahme adresse à l'eau: « Lui dans le tems du » déluge, Brahma, la sagesse suprême, dont le nom ne contient qu'une lettre, existait » seul, et il existait sous votre forme. Ce Brahma, répandu et confondu avec vous, fit » pénitence, et par le mérite de sa pénitence, il créa la nuit. Les eaux éparses sur » la terre s'étant retirées dans un même lieu formèrent la mer. De la mer furent » créés le jour, les années, le soleil, la lune et Brahma à 4 visages. Ce dernier créa » de nouveau le ciel, la terre, l'air, les mondes inférieurs et tout ce qui existait a- » vant le déluge (1). »

Ici l'Indien confond la création avec le déluge. Mais dans la confusion de ses idées ne voit-on pas qu'il a entendu parler de cet esprit qui était porté sur les eaux, dont parle la Genèse; de la nuit répandue sur les eaux; des eaux réunies dans le bassin des mers; de la création du jour, des astres et de la terre (2)?

Les Indiens connaissent des demi-dieux, ou dieux inférieurs, qui remplissent l'univers et président à ses mouvemens. « On dit que leur nombre total s'élève à » 332 millions; mais les seules Apsaras passent 600 millions, créatures angéliques » dont les formes aériennes, la beauté, les grâces séduisantes, les danses harmonieu- » ses et les amours sur la terre et dans les cieux, sont célébrés par les poètes Indous » (3). » Ce dogme a des rapports bien marqués avec ce que la religion véritable nous enseigne sur les Anges. Mais ce qu'il y a de plus frappant encore, c'est que Brahma ayant créé l'empyrée et l'abîme, les sphères étoilées, la terre et les astres, produisit des êtres animés qui furent d'abord de purs esprits. Vinrent ensuite des légions de bons et de mauvais génies (4). Tout cela ne paraît-il pas être la doctrine de l'écriture, travestie et défigurée par le mélange des idées humaines?

Mais selon les dogmes indiens, malgré la production de tant d'êtres d'une condition supérieure, les intentions de Brahma n'étaient point remplies, la terre demeurait déserte. Brahma tira donc de sa propre substance *Menou*, et lui donna pour femme *Satarroupa*; puis les bénissant, il leur dit de se multiplier. Quelle imitation plus expresse de la bénédiction que le vrai Dieu donne au 1er homme et à la 1re femme après les avoir tirés du néant (5)? Et ce 1er homme, un des vedams l'appelle *Adima*, et sa compagne *Pracriti*. Entre *Adima* et *Adam* l'analogie est remarquable; et chez les Indiens, *Pracriti* signifie comme *Heva*, chez les Hébreux

---

(1) Mœurs de l'Inde, t. 1. 351 — (2) Genèse, c. 1 — (3) Relig. de l'ant. 1. 258.
(4) ibid. 224 et suiv. — (5) Genèse, 1. 28 = Relig. de l'ant. 226.

la vie (1). Voila des traits de ressemblance ou d'identité qu'on ne peut attribuer au hasard.

Poursuivons. Nos 1ers parens, selon l'enseignement de la vérité, vécurent d'abord fortunés dans l'état d'innocence. Mais ce tems dura peu. leurs descendants imitèrent leurs prévarications et devinrent plus méchans qu'eux. le créateur irrité extermina par un déluge l'ouvrage de ses mains. Tout cela s'est conservé dans les traditions et dans les livres sacrés des Indiens. Seulement ils mêlent à ces vérités Divines des pensées humaines. Selon eux, la durée actuelle des choses renferme 4 périodes, ou 4 âges. Le 1er de ces âges est celui de la justice et du bonheur. les hommes coulaient alors de longues années dans la pratique de la vertu et dans l'accomplissement de leurs innocents désirs. Dans les âges suivans, le bonheur, la vertu et la durée de la vie humaine décroissent proportionnellement. Après de longues révolutions d'âges semblables, viennent des déluges et de nouvelles créations (2).

Ce n'est pas là la seule idée de l'état primitif d'innocence qu'on trouve chez les Indiens. Ils ont entendu parler du paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosaient et de l'arbre de vie. Le P. Bouchet pense même que le respect qu'ils ont pour le Gange vient de ce qu'ils lui attribuent ce qu'ils ont entendu raconter de ces fleuves. Ils disent encore que le Gange traverse un jardin délicieux, qui produit des fruits exquis qui ont la vertu d'ajouter un siècle à la vie de ceux qui ont le bonheur d'en manger (3). Et les Brahmes n'enseignaient-ils pas, en présence d'un autre missionnaire, que dans le Chorkam, ou lieu de délices, il y a un arbre qui fournit tous les mets qu'on peut désirer (4)? Quels rapports encore entre tous ces dogmes indiens et le 2e chapitre de la Genèse!

Les géants jouent un grand rôle dans la mythologie et dans les traditions de ce peuple superstitieux. Un savant missionnaire de notre époque, témoigne qu'il y voit la copie grotesque de ceux dont parle l'Ecriture (5), dont les désordres allumèrent la colère du Seigneur, et attirerent en grande partie la ruine de l'espèce humaine par le déluge (6).

Ce déluge, selon le même auteur, fut presque aussi clairement connu des Indiens qu'il le fut de Moyse. Il n'y a pas jusqu'au nom de Noé qu'ils n'aient conservé jusqu'à nos jours. *Mahnouvou*, disent-ils, échappa sur un vaisseau à cette épouvantable catastrophe. C'est lui, c'est ce restaurateur du genre humain, qui distribua les hommes en castes. Or, dans leur langue, Mah veut dire grand, et nouvou n'est que le nom de Noé altéré (7).

Mais quant au déluge, nous ne pouvons nous empêcher d'insérer ici le recit qu'en a donné Willam-Jones, qui témoigne l'avoir extrait avec beaucoup de soin du 8e livre du *Bhâgaonata*: « Le démon Hayagriva ayant soustrait les vedams à la

(1) Annal. de Phil. 2. 56 — (2) ibid. 57 = Relig. de Inst. 180 — (3) Lettr. edif. 7. 326. — (4) ibid. Mf. lettre du P. le Gac — (5) Gen. 6 — (6) Mœurs de l'Inde 2: 249 — (7) ib. T. 1. 48.

» vigilance de Brahma tandisqu'il se reposait à la fin du 6e manaouantéra,
» toute la race des hommes devint corrompue, hormis les 7 richis et Satyavrata
» qui régnait alors à Dravira. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablu-
» tions dans la rivière Critâmala, Vichnou lui apparut sous la forme d'un
» petit poisson, et après avoir augmenté en stature dans divers fleuves, il fut
» placé par Satyavrata dans l'océan, où il adressa ces paroles à son adorateur
» surpris: Dans 7 jours un déluge détruira toutes les créatures qui m'ont offendé,
» mais tu seras mis en sureté dans un vaisseau merveilleusement construit. Prens
» donc des herbes médicinales et des graines de toute espèce, et entre sans crainte
» dans l'arche avec les 7 personnages recommandables par leur sainteté, vos femmes
» et des couples de tous les animaux. Tu verras alors Dieu à la face, et tu obtiendras
» des réponses à toutes les questions. Il disparut à ces mots, et au bout de 7 jours
» l'Océan commença à submerger les côtes, et la terre fut inondée de pluies continu-
» elles. Satyavrata, étant à méditer sur la divinité, aperçut un grand navire qui
» s'avançait sur les eaux. Il y entra après s'être exactement conformé aux ins-
» tructions de Vichnou qui, sous la forme d'un vaste poisson, permit que le
» navire fut attaché avec un grand serpent marin, comme avec un cable, à
» sa corne démesurée. Quand le déluge eut cessé, Vichnou tua le démon, recouvra
» les vedams, instruisit Satyavrata dans la science divine, et le nomma 7e
» menou, en lui donnant le nom de Vaivasaouata (1). » Ici les réflexions sont inutiles.

L'histoire de Crichna offre bien des traits de conformité avec Moyse, libérateur du peuple de Dieu, et avec le Fils de Dieu lui-même, dont Moyse était la figure. C'est un prince qu'un tyran veut faire périr dès sa naissance. On le sauve en le transportant au delà d'une rivière dans la ville des pasteurs; il évite ainsi dans une vie obscure bien des périls, entr'autres la proscription de tous les nouveaux nés. Dès son enfance il se signale par des prodiges, et dans l'âge viril il tue le tyran et délivre ses parens de la dure captivité où ils gémissaient. Après avoir combattu le mal sous toutes ses formes, il termine sa carrière en remontant dans le séjour céleste, et laissant des instructions qui font encore l'admiration de tous les sages (2).

Les Indiens ont aussi connu le miracle de Josué arrêtant le soleil dans sa course. Un de leurs anciens poèmes, le Ramayana, nous représente Ravan roi des géants, faisant lever le soleil sur une montagne à minuit pour neutraliser la vertu des plantes médicinales qu'Hanuman le messager de Rama devait y cueillir. Hanuman irrité se saisit de l'astre et l'empêche de continuer sa course, en le voilant en outre de manière à rappeler sur la terre la nuit dont il avait besoin. A travers les fables qui dénaturent le fait, on

(1) Annal. de Phil. 2.57 —— (2) Relig. de l'ant. 1.205.

voit le cours du soleil anticiper sur le retour périodique de la nuit; ce qui a dû avoir lieu dans l'Inde lors du miracle de Josue(1).

Mais quel vaste champ s'ouvrirait devant nous si nous voulions faire l'énumération des pratiques, des coutumes indiennes qui paraissent dériver des coutumes et des pratiques en usage chez le peuple de Dieu! le détail serait infini. Observons rapidement quelques traits.

Ne peut-on pas d'abord regarder comme une tradition antidiluvienne, l'horreur que les Brahmes ont pour se nourrir de tout ce qui a eu vie? Ne semblent-ils pas avoir présent à la mémoire, que Dieu avait indiqué à l'homme, dès le principe, les fruits de la terre pour alimens(2)! On sait que la loi des Juifs était remplie de purifications. Jacob, avant d'offrir un sacrifice, ordonne aux personnes de sa maison de se purifier et de changer de vêtemens(3). Avant de promulguer sa loi sur le Sinaï, Dieu prescrit aussi des pratiques du même genre par l'organe de Moyse(4); le Lévitique en est plein(5). Les femmes, souvent dans le cours ordinaire de la vie, et après leurs couches en particulier, étaient obligées de se purifier(6). D'après la loi de Moyse, tous ceux qui se trouvaient dans une maison où un Israëlite venait de rendre le dernier soupir, tous les meubles même de cette demeure étaient censés souillés pendant 7 jours(7). Il en était de même de quiconque touchait le corps ou le sépulcre du mort. Chez les hébreux encore, les vêtemens, les meubles, les vases qui touchaient quelque chose d'impur, contractaient une sorte de souillure, qui pouvait même en bien des cas se communiquer. Des semblables pratiques se trouvent chez les Indiens, parmi les Brahmes surtout. L'auteur de l'excellent ouvrage sur les Mœurs de l'Inde en fait à chaque instant l'observation(8). Et les peuples des Indes portent là dessus le scrupule aussi loin que l'ont pu jamais faire les plus minutieux enfans de Jacob.

En signe de douleur et de repentir de leurs péchés, les Hébreux se couvraient la tête de cendres. Les Saniassys, ou pénitens Indiens, chaque matin, après certaines ablutions, s'en frottent aussi le corps. La plupart des Indiens s'en mettent seulement sur le front(9). L'usage de s'oindre la tête ou le corps était fort commun chez les Hébreux. Il y avait des onctions pour les rois et pour les prêtres, il y en avait pour les vases du tabernacle, il y en avait pour les festins et les réjouissances publiques. Cet usage subsiste encore chez les Indiens. Ils ont des jours où ils peuvent s'oindre la tête d'huile avec avantage; d'autres où ils ne pourraient le faire sans s'exposer à de grands malheurs; car la super-

---

(1) Annal. de Phil. 10. 330 — (2) Mœurs de l'Inde, 1. 260 = Gen. 1. 29 — (3) Gen. 35. 2
(4) Exod. 19. 10. 14 — (5) Levitiq. 5 —— (6) Levitiq. 12 et 15 —— (7) Nombr. 14. 14.
(8) Mœurs de l'Inde, T. 1. p. 46. 211-245. 247. 274 —— (9) id. T. 2. 263.

stition dirige aussi cette pratique(1). Chez les Hébreux, les mariages étaient précoces; les Indiens aussi se marient de bonne heure(2). Chez les Hébreux, le mari donnait la dot à sa femme; c'est aussi ce qui a lieu le plus communément parmi les Indiens(3). Un jeune homme est-il hors d'état de faire les dépenses nécessaires pour son mariage? Il pourra avoir recours, (et la chose arrive en effet) à l'expédient dont usa Jacob envers Laban. On voit plusieurs jeunes gens dépourvus de fortune, se mettre au service d'un père de famille de leur caste qui a des filles à marier, et dépendre d'eux, travailler pour eux gratuitement le même nombre d'années précisement que Laban en exigea de Jacob pour lui donner sa fille, c.a.d. 7 ans. Le mariage a lieu, et le père de la fille, en congédiant les nouveaux époux, leur donne de quoi passer la 1re année de leur mariage(4). Les Hébreux à la mort de leurs amis et de leurs proches ne croyaient jamais pouvoir en faire assez pour exprimer leur douleur: pleurer, déchirer ses habits, se frapper la poitrine, s'arracher les cheveux etc, étaient chez eux des signes ordinaires d'affliction. La veuve Indienne croit aussi ne pouvoir jamais montrer assez de regret à la mort de son époux. On la voit se jeter sur le corps du défunt et lui prodiguer de tristes embrassemens, se rouler par terre, se meurtrir la poitrine, s'arracher les cheveux et donner les témoignages du plus violent désespoir. Les pleureuses à gages, sans pousser la douleur aussi loin, emploient toute sorte de signes pour témoigner leur regret(5).

Enfin, pour ne pas pousser ce détail trop loin, on trouve dans les idées que les Indiens ont des bénédictions et des malédictions de leurs gourous, ou prêtres, des traits frappans d'analogie avec les idées que les enfans des patriarches avaient des bénédictions ou des malédictions de leurs pères(6). De part et d'autre on remarque des repas publics et solennels(7). Les Indiens de haut parage se font précéder de crieurs publics, usage dont nous trouvons des traces dans les écritures(8). Parmi les Hébreux, le sacerdoce appartenait exclusivement à la tribu de Lévi, et parmi les Indiens, il faut être né Brahme pour prétendre à l'honneur du sacerdoce: eux seuls ont tous les priviléges que la loi de Dieu accordait aux enfans de Lévi. Nous ne sommes pas les 1ers à faire cette remarque(9). Enfin un ancien missionnaire témoigne que dans les coutumes des Indiens, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices, on découvre quantité de vestiges de la loi Judaïque, qu'ils ont défigurée par une infinité de fables(10).

Tous ces traits d'analogie sont frappans. Nous croyons qu'un examen plus approfondi en ferait encore découvrir un grand nombre d'autres. Mais cela n'est pas nécessaire. Ceux qui se sont offerts à nous lors même que nous pensions à toute autre chose, et qui ont captivé notre attention presque à notre insçu, mettent la vérité dans un assez grand jour. Quelques-

(1) *Mœurs de l'Inde*, 1. 381 — (2) *ibid.* 1. 294 — (3) *ib.* 1. 297 — (4) *ib.* 1. 295 — (5) *ib.* 2. 10.
(6) *ib.* 1169 — (7) *ib.* 1. 388 — (8) *ib.* 1. 172 — (9) *Sonnerat*, 1. 51 — (10) *Lettr. édif.* T. 7. 388.

uns de ces traits considérés isolément ne feraient peut-être pas grande impression. Mais la conviction ne résulte-t-elle pas de leur ensemble? N'en résulte-t-il pas clairement que la religion des peuples de l'Inde dérive des anciennes traditions laissées par les patriarches à leurs descendans, et de la religion Judaïque elle-même?

Mais, dira-t-on, que devient alors la prodigieuse antiquité des peuples de l'Inde, dont tout le monde parle avec admiration? Leur religion ne remonte-t-elle pas de plusieurs siècles au delà de Moyse et des patriarches? Pour concilier leur chronologie avec celle de nos livres Sts, ne faut-il pas adopter les calculs qui donnent à celle-ci la durée la plus longue?

La réponse à cette difficulté ne fera que mettre dans un nouveau jour la vérité de notre assertion, et lui donner une nouvelle force.

Les Indiens, comme nous l'avons observé, reconnaissent 4 Yougams ou âges du monde. Leur durée réunie fait remonter la création de l'univers à plusieurs millions d'années. « Je ne crois pas, dit Mr Dubois, qu'il soit nécessaire de m'arrêter à prouver » que les 3 1ers de ces âges sont entièrement fabuleux: les Indiens eux-mêmes pa- » raissent les regarder comme tels, puisque dans le commerce de la vie ils ne font » aucune mention de ces yougams, et que tous leurs calculs, toutes leurs époques » ainsi que les plus anciens et les plus authentiques monumens qu'on trouve encore » parmi eux, datent toujours du Caly-yougam (1). » Ce dernier est l'âge de fer, l'âge du malheur, celui dans lequel nous vivons. Il remonte à peu près à l'époque du déluge, événement très clairement marqué dans leurs livres, sous le nom de Djala-praléyam, ou déluge d'eau. Du commencement de cette catastrophe date leur ère actuelle. L'année de l'ère Chrétienne 1825 répond à l'année 4926 du Kaly-yougam. Le texte Samaritain place le déluge l'an 3041 avant J.C (2). En y ajoutant les 1825 ans qui suivent jusqu'à l'époque assignée, on a 4866. Les Indiens en comptent 4926. La différence n'est donc que de 60 ans, ce qui est bien peu de chose, vu la discordance qui se trouve dans nos chronologistes (3). Nous voila donc, pour la chronologie réelle et non fabuleuse, à peu près d'accord avec un peuple dont l'antiquité n'a jamais été révoquée en doute, un peuple qui dans tous les tems a professé l'attachement le plus inviolable à ses coutumes et à ses principes (4). Si les Indiens, comme nous l'avons observé déjà, ont conservé de ce grand événement le souvenir le plus distinct et le plus conforme à nos SS. livres; s'ils ne remontent qu'à ce fait pour tout ce qui, dans leur histoire et leurs traditions, a quelqu'apparence de réalité, ne doit-on pas regarder comme des fables inventées par la manie qu'ont eue tous les anciens peuples de reculer leur origine, cette antiquité prétendue et toute leur chronologie anti-diluvienne? Et si de la proposition que nous avons établie, que la religion des Indiens dérive des patriarches et de la

(1) Mœurs de l'Inde, 2.99 — (2) Lenglet du Fresnoy, Méth. pour étud. l'hist. 3.3 — (3) De Vallemont, Les élém. de l'histoire, T. 1. p. 48 — (4) Mœurs de l'Inde, 2.100.

religion suive, il suit que tout ce qu'ils racontent d'antérieur est fabuleux, ne s'en suit-il pas que cette proposition s'accorde de la manière la plus exacte avec la véritable chronologie des Indes?

On pourrait même demander comment les Indiens ont reçu les traditions et les pratiques Judaïques? Comment ils les ont adoptées et se les sont appropriées avec tant de zèle et de constance? Il serait trop long de répondre à une telle question. La solution même serait bien au dessus de nos lumières. Mais il n'est point nécessaire d'entrer dans cette discussion. Quand un fait est bien établi, on peut et souvent on doit se passer de chercher le comment. Nous avons montré la conformité qui existe entre les anciens Juifs et les Indiens: que d'autres nous apprennent comment elle s'est établie, nous leur saurons bon gré des efforts peut-être infructueux qu'ils feront pour jeter de la clarté dans une question qui nous paraît environnée d'épaisses ténèbres. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que des auteurs d'une grande autorité assignent comme 1er père des Indiens Sectam, fils d'Héber, descendant d'Orphaxad, fils de Sem. La tradition du déluge, de la création, la connaissance du vrai Dieu a dû se perpétuer chez eux de race en race. On veut encore que le grand pays des Indes ait été peuplé par les fils de Cham. Il a pu l'être par ces 2 souches différentes. Les enfans de Cham, s'étendant de plus en plus, ont pu altérer les dogmes primitifs, et ajouter aux traditions des anciens patriarches un culte et des fables idolâtriques (1). On sait de plus, que dès le 3e siècle avant l'ère Chrétienne, et peut-être même dès le 5e, les Juifs s'étaient établis dans la Chine et dans l'Inde (2). Les anciens Indiens ont pu connaître par leur moyen le vrai Dieu, et adopter leurs pratiques. En résumé il est certain, d'après ce que nous avons dit, qu'ils l'ont connu ce Dieu, et que leur religion a emprunté au Judaïsme un grand nombre de ses pratiques. A quelle époque et de quelle manière cela a-t-il eu lieu! nous l'ignorons complètement.

Mais ce n'est pas seulement à la religion Judaïque et aux livres de l'ancien testament que les Indiens ont emprunté leurs croyances et leurs usages religieux. On trouve aussi parmi eux bien des vestiges de Christianisme. Nul doute qu'ils n'aient connu la religion que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre, et qu'ils n'aient encore puisé dans la source du Christianisme. Rennel, si connu par ses ouvrages sur l'Indostan, assure « *qu'après avoir comparé avec une grande attention les* » *doctrines des Chrétiens et des Indiens, les ressemblances qu'il a trouvées entre* » *elles lui font affirmer sans aucune hésitation que toute l'histoire et les anti-* » *quités de l'Inde confirment tout ce qui est dit et avancé dans les livres ss.* (3). »

Un ancien missionnaire, le P. Ducros, découvrit dans un de leurs poèmes une prophétie fort remarquable où se trouvait annoncée la venue d'un Dieu Sauveur à la fin du 4e âge, ou de l'âge de désordre et de malheur. On y trouve plusieurs

(1) Annal. Phil. 9. 127. — (2) ibid. T. 14. 8 — (3) ibid. T. 2. 52 note.

caractères qui y conviennent parfaitement à la mission du Sauveur du monde, et jusqu'à son nom de Jésus. La durée des âges n'est pas à beaucoup près aussi longue que nous l'avons établi ci-dessus, d'après des données plus récentes. Mais ce n'est là qu'une circonstance accessoire. La prophétie, comme le montre le missionnaire, a précédé l'avènement du Sauveur, et elle annonce clairement celui qui était l'attente des nations. Nous renvoyons pour les détails à la lettre du missionnaire (1).

Voici les réflexions bien plus frappantes encore d'un missionnaire plus récent. Nous le laissons parler lui même, pour ne point obscurcir ou affaiblir son langage.

« Ce qui nous importe d'examiner ici, c'est cette Trinité Indienne, qui semble » avoir beaucoup d'analogie avec celle que les Chrétiens adorent: car, disent les » dévots payens, Vichnou s'est incarné, il a livré des combats aux géants, il a » disparu quelquefois. Qui ne croit voir dans cette fiction l'incarnation du » Verbe, les tentations de ce Verbe incarné, ses fatigues, ses persécutions et ses com- » bats avec les puissances infernales? Le Verbe est la 2e personne de la Trinité » Divine. Vichnou occupe le même rang dans la Trinité Indienne, et peut- » être est-il le fils de Brahma qui est la 1e personne, et par conséquent le » principe de la Divinité. Puis, n'y a-t-il pas quelque rapport entre Vichnou » ou Witchnou et Kristchnou, qui signifierait le Christ? Car les Indiens, » ainsi que nous l'observerons en son tems, ne se font aucun scrupule de » suppléer des lettres dures par d'autres qui sont plus faciles à prononcer, et » dont les sons flattent plus agréablement l'oreille.

» Mais d'où peut venir le mot Brahma? les mots Indiens ne se ter- » minent qu'en an, ar, al, ou. Serait-ce un nom propre dont on a conservé la » terminaison? mais alors c'est un mot étranger: or Brahma n'est connu que » dans l'Inde. Il est infiniment plus naturel de croire que Brahma est syncope » de Bramaha, terme Sanscourdam qui signifie désir. Or pourquoi Dieu est-il appe- » lé désir ou désiré? Il y a apparence que les Indiens ont emprunté ce langage » des prophètes Juifs, qui annoncèrent le Messie sous ce nom, Celui que les na- » tions attendent, le désiré de tous les peuples (2). »

Le même auteur observe qu'il ne faut pas trop s'étonner de voir les Indiens donner à la 1e personne de leur Trinité un nom qui convient proprement à la 2de: leur instruction n'était point distincte et parfaite. Frappés de l'idée de celui qui devait être le désiré des nations, ils auront donné ce nom à la 1e des personnes. Il parle encore (3) d'une autre divinité des Indiens que l'on invoque pour la petite vérole. C'est Maria, que d'autres appellent Mariatale, mère de Vichnou dans sa 8e incarnation (4). Cette expression,

(1) Lettr. édif. t. 14 — (2) Mr Perrin, Voy. dans l'Indost. T. 2. p. 14 — (3) ibid. p. 56 — (4) Sonnerat, T. 1. 16 p. 244.

» dit le missionnaire, n'est point Indienne, elle vient de la langue Sanscourdam, dans la » quelle elle a été insérée d'un idiôme étranger, comme beaucoup d'autres mots, tels que » Paterha, père; Materha, mère; Diosha, Dieu, qui viennent évidemment du latin, » à moins qu'on aime mieux dire que le latin l'a dérobé au Sanscourdam(1).» Aussi remarque-t'il que les Indiens, même les plus entêtés de leurs superstitions, ont une vénération comme naturelle pour la Vierge des Chrétiens. Dans les processions qu'on fait en son honneur, ils se prosternent devant ses statues, lui adressent des voeux, lui offrent des fleurs et de l'encens, comme si elle était depuis longtems en possession de recevoir leurs hommages. Cependant, il faut l'avouer, la Vierge des Chrétiens, la mère toute aimable, Marie n'a guère de commun que le nom avec leur Maria, ou, comme on l'appelle encore Mahry-ammen. Celle-ci est une Déesse implacable qu'on honore par une pratique non moins cruelle qu'extravagante. Nous en avons parlé ci-dessus(2).

Les Indiens, sans le savoir, ont donné à Vichnou, à la 2de personne de leur Trinité, le caractère propre au Verbe fait chair, au Rédempteur des hommes. le mal se répand sur la terre, le malheur croit à proportion. Vichnou est touché de compassion. Il s'incarne et il vient au secours de l'humanité. Voici les paroles qu'ils mettent dans sa bouche: « *Bien que de ma nature je ne sois pas sujet à naître ou à mourir, bien que je domine* » *toute création, cependant je commande à ma propre nature et me rends visible par mon* » *pouvoir; et autant de fois que dans le monde la vertu s'affaiblit, le vice et l'injustice* » *s'insurgent, autant de fois je me fais voir; et j'apparais ainsi d'âge en âge pour sau-* » *ver les justes, détruire les méchans et raffermir la vertu ébranlée(3).*» Il est donc le conservateur, le sauveur par excellence. Quelquefois on le représente couché sur une mer de lait, emblême de bonté et de douceur. D'autres fois on le peint dans le Vaikonta, son paradis, avec tout l'extérieur de la jeunesse, de la force et de la beauté. Tantôt il tient en main le cercle, image de l'éternité, le sceptre du monde, la massue, le tchakra, roue enflammée qui emporte tous les obstacles; tantôt il lève une de ses 4 mains en signe de bénédiction. A travers tous ces voiles il est aisé de distinguer l'idée principale qui a suggéré aux Indiens le culte de Vichnou.

Veut-on se convaincre plus fortement que Vichnou n'est que le vrai Sauveur des hommes défiguré? Ecoutons un auteur qui a fait sur la religion des Indes les recherches les plus sérieuses: « *C'est encore dans Crichna, c'est dans le Mahabharat et* » *le Bhagavat(4), consacrés à l'histoire de cette incarnation, (qu'on peut bien appeler* » *la dernière), que se révèle avec toute sa splendeur, avec une majesté vraiment divi-* » *ne, le caractère de Vichnou. Il est descendu sur la terre par un sacrifice dont lui seul* » *était capable, pour la sauver d'une perte trop certaine, il s'est soumis à toutes les* » *faiblesses, à toutes les misères de l'humanité, à une mort cruelle pour abattre l'empire*

---

(1) Mr. Perrin, 2. 56 — (2) Voyez p. xlviij = Maurs de l'Inde, 2. 272 — (3) Relig. anc. 192.
(4) Poëmes ou pouranas composés par Brahma, p. 234.

» du mal et relever l'empire du bien, il s'est fait pasteur, guerrier et prophète
» pour laisser aux hommes, en les quittant, un modèle de l'homme. Mais il
» n'en est pas moins le Dieu par excellence, le représentant de l'être invisible, du
» quel il a reçu sa mission, puissant comme lui, juste comme lui, bon et miséri-
» cordieux comme lui, répandant ses grâces même sur ses ennemis, et n'exigeant
» de ses adorateurs que la foi et l'amour, qu'un culte en esprit et en vérité, que
» le désir de lui être unis, le mépris de la terre et l'abnégation d'eux-mêmes.
» Lui seul fait les véritables saints; lui seul peut donner le mouktî, ou la béatitude
» éternelle; car il est narayan, il est Bhagavan, il est Brahm; il réside au centre
» des mondes, et tous les mondes sont en lui; il est l'unité dans le tout (1). » L'au-
teur cité se tourmente beaucoup pour trouver en tout cela de vieilles allégories astrono-
miques et physiques. Pour nous, nous ne pouvons nous empêcher d'y voir la perso-
ne même du Sauveur des hommes peint au naturel et avec des traits que ne désa-
vouera pas même le Catholicisme.

On dira peut-être que Brahma s'est incarné aussi bien que Vichnou. Nous répondons qu'on ne doit pas s'attendre à trouver chez les Indiens le dogme catholique tout pur et sans mélange. En 2e lieu il y a entre les incarnations de ces 2 personnes de la Trinité Indienne une grande différence. Brahma s'est incarné 4 fois, et il l'a fait en expiation de son orgueil et de la passion coupable qu'il eut, selon les Indiens, pour sa propre fille, Saraswati. L'orgueil de Brahma et sa chute qui en fut la punition, ont le plus grand rapport avec ce que nous savons des anges rebelles. Nous ne ferons point remarquer cette analogie, pour ne pas entrer dans de trop longs détails: nous croyons d'ailleurs en avoir dit assez pour convaincre tout esprit non préoccupé par des systèmes, que les Indiens ont connu et inséré dans leur religion les anciennes traditions du peuple de Dieu. Revenons à notre propos. Brahma s'est incarné 4 fois pour expier ses crimes (2). Ses incarnations sont donc des actes satisfactoires dont le mérite lui est personnel. Il n'agissait que pour lui; il n'avait en vue que son intérêt propre. Vichnou s'est incarné 21 fois. Les livres sacrés célèbrent surtout 9 de ces incarnations, comme les principales (3). Mais ce n'est point pour lui-même, c'est pour le monde: il n'a pas eu en vue son intérêt, mais celui des hommes. C'est la bonté, la miséricorde, le désir de rétablir la justice sur la terre qui l'ont porté à s'abaisser lui-même et à cacher sa nature sous des formes étrangères. Et en cela il est impossible de méconnaître le rapport vraiment frappant qu'ont ces incarnations de la 2de personne de la Trinité Indienne, avec le mystère de miséricorde et d'amour consommé par la 2de personne de la Trinité véritable.

Nous pouvons encore signaler plusieurs traits de cette connaissance du Fils

---

(1) Relig. anc. 220.
(2) On trouve dans l'ouvrage cité le détail de ces incarnations. Rel. anc. 1. 228 — (3) Sonnerat. 1. 158

de Dieu fait homme, et du dogme de l'auguste Trinité répandu dans l'Inde. Un missionnaire écrivait au siècle passé, après avoir dit quelques mots sur les dieux qui reçoivent les hommages des Indiens: « Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un dieu nommé Chrisnen, né à minuit dans une étable de bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce dieu est un tissu d'actions infâmes » (1). » Ce Chrisnen ou Caichna, dont nous avons déjà parlé a, comme nous l'avons dit, des traits frappans d'analogie avec Moyse et avec le Sauveur lui même. Il n'est pas étonnant que les Indiens, ne connaissant la vérité qu'à demi, n'aient réuni dans une seule personne ce qu'ils savaient du Sauveur des hommes et du grand prophète qui fut montré au peuple de Dieu comme figure de son futur libérateur.

Un autre missionnaire parlant des *Mantrams* ou formules sacrées dont les Brahmes se servent pour consacrer, offrir, invoquer, etc, ajoute ces paroles qui n'ont pas besoin d'explication: « Je fus surpris d'y trouver celles-ci: Ôm, Sântih, Sântih, Sântih, harid. » Vous savez sans doute que la lettre ou syllabe Ôm, contient la Trinité en unité le reste » est la traduction littérale de Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus. Harih est un » nom de Dieu qui signifie Ravisseur (2). »

On peut multiplier de semblables documens. En voici un, bien remarquable. Il est tiré de la lettre du P. Desideri, ancien missionnaire de la Compagnie. Nous citons exactement et sans ajouter des commentaires superflus: « Voici ce que j'appris de la religion du Thibet. » Ils appellent Dieu Konciok, et ils semblent avoir quelqu'idée de l'adorable Trinité; » car tantôt ils nomment Konciok-cik, (Dieu un), et tantôt Konciok-sum (Dieu » trin). Ils se servent d'une espèce de chapelet, sur lequel ils prononcent ces paroles: Om, » ha, hum. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que Om signifie intelligence ou bras, c.a.d. puissance; que ha est la parole; que hum est le cœur ou » l'amour, et que ces 3 mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé Urghien, » qui naquit, à ce qu'ils disent, il y a 700 ans. Quand on leur demande s'il est Dieu » ou Homme, quelques uns répondent qu'il est tout ensemble Dieu et Homme, qu'il » n'a eu ni père ni mère, mais qu'il est né d'une fleur. Néanmoins leurs statues re» présentent une femme qui a une fleur à la main, et ils disent que c'est la mère » d'Urghien. Ils adorent plusieurs autres personnes qu'ils regardent comme des saints. » Dans leurs églises, on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement: au » milieu de l'autel est une espèce de tabernacle où, selon eux, Urghien réside, quoique » d'ailleurs ils assurent qu'il est dans le ciel (3). »

A l'extrémité opposée de l'Indostan, dans le pays du sud, le P. Bouchet, qui déjà nous a fait observer que les Hindous avaient puisé dans les livres de l'ancien testament et les traditions primitives plusieurs dogmes de leur religion, montre de la

(1) Lettr. édif. 7. 386 — (2) ibid. 8. 446 — (3) ibid. 7. 264.

même manière que les mystères, les enseignemens de la loi Chrétienne leur ont été aussi connus, et qu'ils les ont pareillement travestis dans leur délirante mythologie. Il fait remarquer l'analogie frappante qui se trouve entre les 3 divinités principales de l'Inde et l'adorable Trinité des Chrétiens; analogie d'autant plus étonnante que, quoique la plupart des gentils en fassent 3 dieux séparés, il est des *Nianiguels*, ou hommes spirituels qui tiennent que ces 3 dieux n'en font réellement qu'un seul. Le mystère de l'incarnation leur a été aussi connu, comme on a pu s'en convaincre par ce qui a été dit des incarnations de Vichnou. Selon le même missionnaire, on trouve dans leurs dogmes, (semblables à ces fleuves qui entraînent des paillettes d'or), des traces de nos sacremens; du Baptême, dans les bains qu'ils prennent si fréquemment pour se purifier de leurs péchés; de l'Eucharistie, dans le mot même de *Prajadam* qui signifie précisément *Eucharistie* ou *divine grâce*, et qui désigne les restes des sacrifices qu'on distribue à manger dans les temples; de la Confession, dans la maxime qui promet le pardon à celui qui confessera son péché et dans l'usage où ils sont de se confesser dans une fête solennelle au bord d'une rivière. On peut voir ces traits exposés en détail dans les lettres édifiantes(1).

Les Hindous ont emprunté quelquefois à la religion Chrétienne jusqu'à son langage, jusqu'aux expressions que les mystiques et les ascètes ont puisés dans les livres SS, et qu'ils répètent si volontiers. Citons un exemple. Pour peu qu'on ait lu les Epitres de St Paul, celle aux Romains en particulier, et qu'on ait parcouru les vaines pratiques des Brahmes, on ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie qu'il y a entre les expressions de Péché, de corps de péché, de règne du péché, de délivrance du péché etc(2), et celles que les Brahmes emploient dans leurs jongleries. Il est manifeste qu'ils ont connu et qu'ils empruntent les paroles du grand apôtre, sans comprendre sa doctrine. Rien de plus minutieux et de plus puéril que les pratiques extérieures auxquelles sont soumis ces Brahmes, qui du reste sont la copie la plus parfaite des Pharisiens de l'Evangile(3). Dans le *Sandia*, ou exercice du matin, le Brahme invoque l'eau pour obtenir le pardon de ses péchés; après diverses adorations il respire fortement par la narine gauche, et par ce moyen il croit mettre en fuite tous les péchés qu'il a dans le corps. Il invoque encore Siva pour obtenir le pardon de ses fautes, il s'adresse au soleil, il fait de nouvelles simagrées, fait aussi sortir ses péchés en respirant fortement. C'est encore trop peu pour des gens qui se piquent d'une sainteté non commune. « *Après ces adorations, le Brahme respire un peu d'eau par les narines* » *et la rejette aussitôt avec force: avec elle, tombe par terre l'homme de péché, qu'il écrase* » *avec le talon gauche(4).* » Dans le *Sandia* de midi et dans celui du soir, il fait pareillement la guerre au péché, qu'il doit se représenter sous la figure d'un homme noir ayant une figure horrible, et à l'homme du péché, qu'il se peint sous la forme d'un être puissant doué d'une force extraordinaire, ayant le ventre rouge, la barbe et les cheveux blancs

---

(1) T. 6. p. 241 et suiv. — (2) Epît. aux Rom. c. 6 — (3) *Mœurs de l'Inde*, 1. 378.
(4) id. ibid. 356.

le visage hideux et difforme. Une forte aspiration fait sortir de ses narines l'eau qu'il a respirée avec ce monstre terrible; et il l'écrase aussitôt sur une pierre.

On a vu jusqu'ici des traits assez manifestes de Christianisme défigurés, mais non entièrement obscurcis par la superstition Indienne. Un faut-il davantage pour produire la conviction la plus entière que notre Ste religion a été depuis bien longtems, et même peu de tems après son origine, connue dans les Indes. Nous ne ferons plus remarquer qu'un dernier trait.

Le Chrétien est persuadé que le feu détruira cet univers. St Pierre entr'autres auteurs sacrés, le déclare de la manière la plus expresse (1) *Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où règnera la justice.* Chose étonnante! les Indiens, sous d'autres noms, ont conservé ce dogme. A la 10e incarnation de Vichnou, qui est encore à venir et qui a bien des traits d'analogie avec le 2d avènement du Sauveur, Vichnou paraitra dans sa colère pour mettre fin aux crimes de la terre. Le feu consumera les mondes et détruira toutes les créatures. Bientôt recommencera une nouvelle création, un monde nouveau, un nouvel âge de pureté et d'innocence (2). Quoi de plus clair et de plus propre à confirmer la vérité que nous avons tâché dans ce chapitre de mettre dans tout son jour? Le chapitre suivant l'entourera encore de nouvelles lumières.

Chapitre cinquième.

Histoire du Christianisme dans l'Indostan.

Article 1er. Antiquité du christianisme dans l'Inde.

Il est indubitable que la foi avait été portée dans les Indes longtems avant la conquête des Portugais. Ce que nous avons dit jusqu'ici le prouve manifestement. Nous pouvons y joindre encore de nouvelles démonstrations.

Alphonse d'Albuquerque, à qui ses exploits dans l'Inde méritèrent le surnom de Grand, s'étant rendu maitre de Goa en 1510, s'occupa sérieusement de s'établir dans ce poste, et de le mettre à couvert des attaques de l'ennemi. Il fit donc construire de nouvelles fortifications. En creusant pour en jeter les fondemens, on découvrit dans les ruines des édifices abattus, une Croix de bronze qui portait l'image du Sauveur crucifié. Cette Croix fut placée dans la nouvelle église que le gouverneur des Indes faisait construire pour remercier Dieu des succès inespérés qu'il avait obtenus (3).

De plus, il est reconnu que les Portugais arrivant dans les Indes, y trouvèrent un grand nombre de Chrétiens. On en comptait environ 22 mille, dispersés en 140 villages, et possédant jusqu'à 127 églises. On les appelait les chrétiens de St Thomas ou de Malabar. Leur foi n'était pas pure. Ils étaient presque tous Nestoriens; ils obéissaient au patriarche de

(1) 2e Epit. S. Pierre, c. 3. ℣. 7. 10. 12 — (2) Relig. anc. 190 — (3) Dujarric, Hist. des choses mémor. T. 1. 40.

Mosul, ville bâtie sur les ruines de Séleucie, et appelée par erreur Babylone, et célébraient leur liturgie en Syriaque. Il s'était glissé parmi eux bien des erreurs et des superstitions, comme on le voit par le synode que tint à Diamper, au royaume de Cochin en 1599, Alexis de Menesses Archevêque de Goa. Vincent Govea, religieux de S.t François qui alla aux Indes avec Jean d'Albuquerque, et qui fut 1.er Evêque de Goa, ne put en faire rentrer que quelques uns dans le sein de l'Eglise catholique. Ils possédaient tous la vraie foi avant le 9.e siècle, époque funeste à laquelle ils furent pervertis par des prêtres Nestoriens, venus de l'Arménie et de la Perse (1).

Article 2.e S.t Thomas porte la foi dans l'Inde.

Mais ce qui prouve encore plus manifestement l'antiquité du Christianisme dans l'Inde, ce sont les monumens qui attestent que l'Apôtre S.t Thomas en a fait le théatre de son zèle. C'est une tradition qui nous vient des 1.ers tems de l'Eglise. S.t Grégoire de Nazianze le dit formellement. Voici comme il répond à l'objection qu'on lui fait d'être étranger: « Et quoi! Les Apôtres n'étaient-ils pas étrangers!... que la Judée » soit la patrie de Pierre: qu'avaient de commun Paul avec les nations, Luc avec » l'Achaïe, André avec l'Epire, Jean avec Ephèse, Thomas avec l'Inde, Marc avec » l'Italie! (A) » Il était donc reconnu de son tems que l'Inde avait été le théatre des travaux apostoliques de S.t Thomas, comme l'Achaïe le théatre des travaux de S.t Luc, l'Epire de S.t André, Ephèse de S.t Jean, l'Italie de S.t Marc. On trouve dans S.t Jérôme que S.t Thomas mourut à Calamine, ville des Indes: « Dormivit in civi- » tate Calaminâ, quæ est Indiæ (2). » Les éditeurs observent il est vrai que cette page n'est pas de lui, qu'elle a été ajoutée par les Grecs; on l'attribue même à Sophrone (3). Il sera au moins constant que les Grecs, ou si l'on veut Sophrone, ne doutaient nullement que S.t Thomas n'eut prêché dans l'Inde. Mais c'était aussi le sentiment de S.t Jérôme, et nous en avons un témoignage dont on ne conteste pas l'authenticité. Le Saint parlant de l'immensité du Sauveur, considéré comme Dieu, dit ces paroles remarquables: (B) « Le Fils de Dieu se trouvait donc en même » tems avec les Apôtres pendant les 40 jours qui suivirent sa résurrection, avec les

---

(A) Quid? Nonne Apostoli peregrini fuerunt?... Sit sane Petri Judæa: Quid Paulo cum gentibus commune, Lucæ cum Achaïa, Andreæ cum Epiro, Joanni cum Epheso, Thomæ cum India, Marco cum Italia. (Greg. Naz. Or. 25 contra Arian.)

(B) Erat igitur uno eodemque tempore et cum Apostolis quadraginta diebus et cum Angelis et in Patre, et in extremis maris finibus erat: in omnibus locis versabatur, cum Thoma in India, cum Petro Romæ, cum Pauli in Illirico, cum Tito in Creta, cum Andrea in Achaïa, cum singulis Apostolis et Apostolicis viris in singulis cunctisque regionibus (S. Hieron. Marcellæ, Epist. 148. T. 3. p. 414)

(1) Godescar, Vie des PP. 3 et 21 déc. — (2) S. Hier., Catal. script. eccl. t. 120 — (3) Godesc. 2 déc.

» Anges dans le sein de son Père, et par delà les mers. Il était présent en tout lieu, avec » Thomas dans l'Inde, avec Pierre à Rome, avec Paul en Illyrie, avec Tite dans la Crète, » avec André en Achaïe, avec chaque Apôtre et chaque prédicateur de l'Evangile dans » toutes les régions qu'ils parcouraient. » Ce témoignage est formel. Nous pouvons y ajouter celui de Théodoret qui, parlant de la prédication des Apôtres, s'exprime de la sorte: « Les Apôtres ont fait recevoir la loi du Crucifié non seulement aux Romains et » à ceux qui vivent sous leur empire, mais encore aux Scythes, aux Sarmates, aux Indiens, » aux Ethyopiens, aux Perses, aux Sères, aux Hyrcaniens, aux Bretons, aux Cimmériens, aux » Germains, et pour tout dire en un mot, à toutes les nations et à toute classe d'hommes (A). » Voilà donc l'Evangile annoncé aux Indes par les Apôtres, sans doute par St Thomas, car on n'a jamais attribué qu'à lui cette grande mission. Aussi Baronius nous avertit-il que ces paroles s'entendent de cet Apôtre (1). Nicéphore le fait pareillement Apôtre des Indiens (2). Gaudence, comme Sophrone, le fait aussi mourir à Calamine dans l'Inde, ville que l'on prend pour Méliapour (3). Que veut-on de plus clair et de plus formel que de tels témoignages?

Mais voici 2 faits qui confirment encore ce qu'on vient de dire sur St Thomas. On présenta vers l'an 1543, à Martin Alphonse de Sosa, lieutenant général des possessions du roi de Portugal dans les Indes, une lame de cuivre sur laquelle étaient gravées des lettres usées de vieillesse et que personne ne pouvait lire. Un Juif fort habile dans les langues et dans les antiquités du pays, vint enfin à bout d'en donner l'interprétation. Ces lettres contenaient la donation que le roi qui vivait du tems de St Thomas avait faite à l'Apôtre de certaine étendue de terrain pour y bâtir une église. C'est ce que raconte Dujarric, d'après Osore, l'historien d'Emmanuel, Vêque de Sylves en Algarve (4).

Ce qu'il ajoute est plus extraordinaire encore et aussi constant. Vers l'an 1548, Jean de Castro étant gouverneur des Indes, quelques Portugais de Méliapour, ou S. Thomé, voulurent faire bâtir une chapelle sur un coteau voisin de la ville, où l'on disait que l'Apôtre avait été tué par les Bracmanes. En creusant les fondemens, on découvrit une pierre de marbre blanc de 2 pieds de long et d'un pied et demi de large, sur laquelle était gravée en relief une croix dont les 4 extrémités étaient ornées de fleurs de lis évasées, et surmontée d'une colombe qui semblait becqueter le haut de la croix. Autour du signe du salut on voyait une triple arcade, et en dehors tout autour, des caractères si étranges qu'on ne pouvait les lire. Sur la croix, et en quelques endroits de la pierre, apparaissaient des taches de sang qui, touchées avec un linge, y laissaient leur empreinte. Ce monument fut

---

(A) Neque solum Romanos, quique sub Romano vivunt imperio, sed Scythas quoque ac Sauromatas, Indos praeterea, Aethiopas, Persas, Seras, Hyrcanos, Britannos, Cimmerios et Germanos, atque ut semel dicatur omne hominum genus, nationesque omnes induxerunt Crucifici leges accipere. (Theodoret. Grac. affec. cur. serm. 9. p. 125.)

(1) Baron. A. 44. 33 — (2) Hist. l. 2. c. 4 — (3) Gaud. ser. 17 — (4) Dujarric, 1. 508

placé avec respect sur l'autel de la nouvelle chapelle. Dieu en fit l'instrument de nouveaux prodiges. Le 18e jour de décembre, comme on célébrait le St Sacrifice dans ce lieu, au moment de l'Evangile cette croix commença de nouveau à laisser tomber quelques gouttes de sang, et jusqu'à la fin de la messe elle ne cessa de changer de couleur. Ce miracle se renouvela dans la suite presque tous les ans, le même jour, et au même point du St Sacrifice. Des témoins dignes de foi le rapportent. Et longtems après, le P. Lachau missionnaire dans l'Inde, en parle comme d'un fait certain et qui avait lieu de tems à autre au siècle passé. Voici ses expressions. « Huit jours avant Noël, les Portugais » célèbrent avec beaucoup de solennité une fête qu'ils appellent de l'expectation de » la Ste Vierge. Il arrive quelquefois en ce tems là un prodige qui contribue beau- » coup à la vénération que les peuples ont pour ce St lieu. Ce prodige est si avéré, si » public, et examiné de si près par les Catholiques et les protestans qui viennent en » foule ce jour là à l'église, que les plus incrédules d'entr'eux ne peuvent le revoquer » en doute. » On peut voir de nouveaux détails dans les lettres édifiantes (1).

Mais que signifiaient les lettres gravées autour de la Croix? Le Capitaine et le Vicaire de la ville de S. Thomé, pour en obtenir l'interprétation s'adressèrent à un Brahme du royaume de Narsingue dont on vantait beaucoup la science. C'étaient selon lui des signes hieroglyfiques, dont il donna la traduction en ces termes : « Depuis que la loi des » Chrétiens apparut au monde, 30 ans après le 21 du mois de décembre, l'Apôtre St Thomas » mourut à Méliapour, où il y eut connaissance de Dieu et changement de loi et » destruction du diable. Dieu naquit de la Vierge Marie, fut sous son obéissance » l'espace de 30 ans, et c'était un Dieu éternel. Ce Dieu enseigna sa loi à 12 apôtres, » et l'un d'eux vint à Méliapour avec un bourdon à la main, et y fit une église, et » le roi de Malabar et celui de Coromandel et celui de Pandi et autres de diverses » nations et sectes se déterminèrent tous de bonne volonté, s'accordant entr'eux, de s'assu- » jettir à la loi de St Thomas, homme saint et pénitent. Vint le tems que St Thomas » mourut par les mains d'un Brachmane, et de son sang fit une croix (2). » Un autre Brahme appelé d'un pays éloigné, sans s'être concerté avec le 1er, sans connaitre son explication, en donna une toute semblable pour le fond. Le tout fut attesté par des témoignages authentiques, envoiés l'an 1562 par l'Evêque de Cochin au Cardinal Henri, alors Infant et depuis roi de Portugal, témoignages que l'historien Osore avait entre les mains. Les autres historiens de Portugal sont unanimes sur tous ces points. A.

Pour dernière preuve de la prédication de l'Evangile dans les Indes par S. Thomas, on peut citer l'invention de son corps faite en 1521 par les Portugais à Méliapour sous les ruines d'une antique et vaste église. On trouva sous terre, à une grande profondeur un sépulcre, où parmi la chaux et le sable on découvrit des

(1) Lettr. édif. p. 8 — (2) Dujarric, 512.

ossemens remarquables par leur blancheur, le fer d'une lance encore enchassée dans du bois, un débris de bâton ferré, et un vase d'argile plein de terre. La disposition du monument et surtout l'accord de cette découverte avec les traditions locales qui attestaient que Méliapour possédait un tel trésor, ne permirent pas aux Portugais de douter que ce ne fût le corps du S. Apôtre. On le déposa dans une chasse garnie d'argent et plus tard il fut transporté à Goa et déposé dans une église que l'on bâtit en l'honneur de S. Thomas (1).

Nous avons cru devoir nous arrêter quelque tems sur ces faits, parcequ'ils sont importans par eux-mêmes, et parcequ'ils confirment de plus en plus ce que nous avons prouvé dans le chapitre précédent. Si les Juifs se sont établis dans l'Inde au moins 3 siècles avant l'ère vulgaire, si S. Thomas a prêché l'Evangile dans ce pays dès la naissance de l'Eglise, on concevra sans peine pourquoi la religion de l'Inde n'est qu'un assemblage de Judaïsme et de Christianisme défigurés par toutes sortes de fables et de superstitions.

Que si l'on oppose que divers auteurs parlent de translations des reliques de S. Thomas en d'autres villes, nous répondrons avec Baronius (2) que ces villes ont pu posséder quelque partie des ossemens du S. Apôtre: mais nulle ne présentera certainement des titres qui puissent balancer ceux de S. Thomé, ou Méliapour. On a dit aussi, pour infirmer les témoignages des auteurs qui nous parlent de la prédication de S. Thomas dans les Indes, que les anciens entendaient sous ce nom tous les peuples orientaux. Nous voudrions voir les preuves de cette étrange assertion. Après l'expédition d'Alexandre, et par suite des relations commerciales entretenues depuis ce conquérant avec les Indes jusqu'à nos jours, on n'a jamais pris l'Inde pour tout l'Orient. Et supposé même qu'en parlant d'une manière vague, on ait quelquefois donné le nom d'Indiens aux Orientaux en général, on ne l'a point fait certainement quand on entrait dans le détail, quand on faisait l'énumération des peuples de l'orient, quand on parlait en particulier des Ethiopiens, des Perses, des Hyrcaniens, des Indiens etc, comme en parlent les auteurs que nous avons cités.

Tout concourt donc à confirmer la tradition qui nous montre S. Thomas pénétrant jusqu'à l'Inde, et y annonçant l'Evangile du salut. Le souvenir s'en est conservé dans les royaumes de Madurè et de Carnate. Bien des peuplades se glorifient encore, au rapport d'un missionnaire presque de notre époque, de ce que leurs ancêtres ont été éclairés par le S. Apôtre (3). La ville de S. Thomé, à une petite distance de Madras, en est une nouvelle preuve. Il est vrai qu'en langue du pays on l'appelle *Maïlabouram*, ou ville du Paon. Mais la tradition constante du pays porte que ce lieu fut le théâtre du zèle du S. Apôtre et de sa générosité dans les tourmens. On assure qu'il fut mis à mort sur un monticule près de la ville. Il faut bien

---

(1) *Maffeius, Indiarum hist. l. 8. p. 227* = *Dujarric, Hist. des choses mémor. T. 1. l. 2. p. 32.*
(2) *Baron. in Martyrol. Rom. 3 Julii* — (3) *Mr Ferrin, voyage dans l'Indost. T. 2. 29.*

que ce S. prédicateur de la foi ait répandu au loin la connaissance de la vérité, puisqu'on trouve aujourd'hui des peuplades, à cent lieues de S. Thomé, qui se font honneur d'avoir eu encore pour pères ses disciples, et qui sont dans l'usage de venir tous les ans en pélerinage visiter son tombeau (1). S. Xavier n'avait point de doute sur l'autorité de cette tradition, lorsqu'il priait avec tant d'ardeur sur le tombeau de S. Thomas, lui recommandant avec la plus tendre effusion de coeur les peuples que le successeur de Pierre avait commis à ses soins (2).

Article 3e. Le Christianisme s'altère dans l'Inde, après St Thomas.

On ne sait rien de bien précis sur les Chrétiens de l'Inde dans les siècles qui suivirent. Les disciples de S. Thomas y conservèrent sans doute quelque tems la foi prêchée par ce grand Apôtre. Mais peu à peu les peuples de l'Inde, qui avaient plus de communications avec l'Egypte et la Grèce qu'avec la ville où J. C. a établi le centre de son Eglise et le foyer de la vérité, dans les rapports qu'ils eurent avec ces mobiles orientaux que l'esprit de schisme et d'hérésie gouvernait à son gré, reçurent leurs dogmes altérés et finirent par perdre la vraie foi. le mélange des payens, la contagion de l'exemple, l'abandon où ils furent pendant tant de siècles, ne durent pas peu contribuer à leur faire oublier les principes et les maximes du Christianisme. Vers le 9e siècle les Nestoriens y pénétrèrent et y répandirent leurs erreurs. A cette époque, les églises Nestoriennes établies en Perse étaient nombreuses et gouvernées par des ecclésiastiques, qui dans l'hérésie conservaient encore de grandes lumières. Ils envoyèrent des missionnaires de leur secte dans l'Inde, et surtout dans l'île de Ceylan. les peuples altérés de Christianisme, les écoutèrent avec une docilité aveugle, et se soumirent à eux. Ils dépendaient ainsi du Catholicos ou primat Nestorien, qui leur envoyait des prêtres. la plupart d'entr'eux ont persévéré dans l'erreur jusqu'à nos jours (3).

les Portugais, en s'établissant dans l'Inde, s'occupèrent d'y établir la vraie religion. C'était là le désir exprès d'Emmanuel et de son fils Jean III, surnommé *le pieux*. Ils envoyèrent des missionnaires dans leurs nouvelles possessions. les 1ers furent tirés de l'ordre de S. François. Ils avaient à leur tête un Evêque revêtu du caractère de Vicaire Apostolique. Jean d'Albuquerque, religieux de S. François fut nommé pour remplir le siège de Goa, créé par les soins du Vicerai Alfonse d'Albuquerque. Goa fut depuis érigé en Archevêché, et les villes de Cochin, de Malaca, de Méliapour etc. furent autant de nouveaux siéges. Malgré le zèle des rois de Portugal, les vertus et les travaux des 1ers prédicateurs de l'Evangile, la foi ne faisait d'abord que des progrès bien lents. les Indiens avaient conçu contre ces étrangers des préjugés comme insurmontables. La plupart des Portugais ne songeaient qu'à leurs propres intérêts. Il se commit dans ces commencemens bien des injustices, que les rois dans un si grand éloignement ignorèrent, ou ne purent réprimer (4).

Article 4e. St François Xavier ranime la Foi dans l'Inde.

Ce fut par les soins de Jean III que S. Xavier fut envoyé dans l'Inde. Il arriva dans le

(1) Mr Terrin, ibid. 1. 161. 292 — (2) Bouhours, Vie de S. Xav. 1. 69 — (3) Robertson, Recherch. sur l'Inde. 1. 41 — (4) Godescar, 3 décembre. Vie de S. Xav. note.

port de Goa, le 6 mai 1542, le 13e mois depuis son départ de Lisbone. On sait avec quels humbles sentimens de respect et d'obéissance il se présenta dès son arrivée dans les Indes, à Jean d'Albuquerque Evêque de Goa. L'Inde était alors dans un état vraiment déplorable et qui réclamait les plus puissans secours. Il n'y avait dans ce pays que quelques religieux de S. François et quelques prêtres séculiers. loin de songer à la conversion des infidèles, ils ne pouvaient arrêter le désordre qui se glissait parmi les Chrétiens d'Europe. Les superstitions des payens et des Sarrasins se pratiquaient impunément jusque dans Goa. Si quelqu'infidèle connaissait la vérité il n'osait l'embrasser effrayé des vexations que les idolâtres, puissans dans le pays, exerçaient contre ceux qui se déclaraient Chrétiens. Dans la pénurie de ministres du Seigneur où se trouvaient les Portugais et les anciens Chrétiens, ils oubliaient leurs devoirs les plus sacrés et se livraient à toute sorte de désordres. L'arrivée de Xavier et des compagnons qui ne tardèrent pas à venir le joindre à lui fut vraiment regardée comme un trait de la miséricordieuse providence de Dieu qui voulait donner à l'Eglise tant de nouveaux enfans, et rendre dignes d'elle, ceux qui la deshonoraient par leur conduite (1).

Xavier ayant établi la foi et les mœurs à Goa, porta le flambeau de l'Evangile à la côte de la Pêcherie, plus de 150 lieues au sud-est. Les habitans de cette côte, nommés Paravas, gémissaient sous l'injuste domination des Sarrasins. Un de ceux-ci ayant porté la cruauté jusqu'à arracher violemment à un Paravas sa boucle d'oreille, genre d'outrage intolérable aux yeux de ce peuple, tout le pays fut en rumeur. Les Sarrasins qui avaient la force pour eux, étaient sur le point d'accabler et de détruire les Paravas. Ceux-ci ont recours à un indigène nommé Jean Cruches qui avait embrassé le Christianisme et à qui le roi de Portugal avait conféré le titre de Chevalier. Jean leur conseilla de recourir dans leur détresse au Dieu des Chrétiens et à l'épée des Portugais. Ils implorèrent en effet le secours de ces étrangers, et montrèrent de la docilité à recevoir les principes de la foi. Les Portugais les affranchirent du joug tyrannique des Sarrasins. François Xavier accueillit avec transport la proposition qui lui fut faite par Michel Vaz, vicaire général des Indes, de travailler à la conversion de ce peuple. Tels furent les commencemens de sa carrière. On sait avec quel zèle et quels succès il la fournit (2).

Après la conversion des Paravas, Xavier reprit le chemin des côtes de l'occident, que les Portugais avaient comme soumises à leur empire. Il se rendit à la côte de Travancor qui, depuis le cap Comorin sur une étendue de 30 lieues, est remplie de villages. Tout le pays devint Chrétien en peu de tems. Bientôt sur cette plage, naguère couverte des ombres de l'idolâtrie, s'élevèrent jusqu'à 45 églises où le vrai Dieu était connu et adoré par de ferventes Chrétientés (3).

Nous ne suivrons pas Xavier dans ses courses apostoliques. On en connait le détail,

(1) Hist. Soc. Jesu, l. 1. n. 89 et suiv. — (2) ibid. n. 91 etc — (3) Bouhours Vie du S. l. 2. 115.

et on ne cesse jamais de le lire avec un nouvel intérêt. On sait que dès les commencemens de sa carrière, sa réputation se répandit dans toute l'Inde, que les peuples jusqu'alors le plus attachés à leurs superstitions l'envoyaient prier de venir leur montrer le chemin du salut et leur enseigner à servir le vrai Dieu. Mais il ne pouvait suffire pour recueillir l'abondante moisson qui s'offrait à lui. Dans l'ardeur de son zèle, il écrivit à ses supérieurs d'Europe des lettres ardentes de charité, les conjurant de lui envoyer au plutôt des compagnons qui partageassent ses travaux. Il adressa même une de ses lettres à l'université de Paris pour exhorter les docteurs à venir prêcher l'Evangile dans l'Inde(1).

Ses voeux furent exaucés, et s'ils ne le furent pas selon toute l'étendue de ses désirs, ils le furent assez pour le mettre en état de faire à la foi de nouvelles conquêtes, et de conserver celles qu'il avait déja faites. Dès l'an 1546, on envoya du Portugal dans les Indes neuf nouveaux missionnaires. En 1548 on en fit partir dix autres, parmi lesquels était le P. Gaspar Barzée, cet homme de Dieu qui fut d'un si grand secours à l'apôtre des Indes. En 1555 douze missionnaires partirent encore pour l'orient; mais il paraît qu'ils étaient, (à la réserve de 2 qui devaient s'arrêter à Goa), destinés à évangéliser l'Ethiopie(2). A mesure que la Compagnie de Jésus prit dans la suite de plus grands accroissemens, le nombre des missionnaires qui s'élançaient sur les traces de Xavier croissait encore, d'autant plus que l'Apôtre de J. C. dévoré d'un feu plus ardent que les plus ambitieux conquérans, embrassait dans les flammes de son zèle et les Indes et le Japon et la Chine toute entière.

Article 5e. Divers religieux et en particulier des Jésuites Français s'introduisent dans l'Inde.

Dès les commencemens de la mission ouverte par Xavier, il n'y avait guère que des missionnaires Portugais dans les Indes. Ils se rendaient à Goa sur les vaisseaux de leur nation, s'y arrêtaient autant qu'il était nécessaire pour apprendre les langues des contrées qui leur étaient assignées, et se faire une idée de leurs moeurs. Ils partaient ensuite avec la bénédiction de leurs supérieurs. Les travaux de ces ouvriers du Seigneur, leurs succès éclatans, l'étendue des terres qu'ils avaient à défricher, ce qu'on apprenait en Europe de la population de l'Inde et de leurs besoins, allumait partout le zèle. Il se présenta bientôt des missionnaires de tous les pays d'Europe où la Compagnie était établie. Leurs services furent acceptés, et ces nouveaux ouvriers trouvaient un champ vaste à l'exercice de leur zèle. Les autres Ordres religieux se piquèrent aussi d'une noble émulation, et l'on vit arriver aux Indes, outre les Jésuites, les Carmes, les Augustins, les enfans de S. Dominique et ceux de S. François, jaloux de concourir aussi de tout leur pouvoir à faire luire la

(1) Bouhours, Vie du St. l. 3. 124 — (2) Hist. Soc. 6. 87 ... 8. 100 ... 15. 102.

lumière aux yeux d'un peuple immense plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie(1).

Les Jésuites de France eurent en particulier la consolation de contribuer d'une manière efficace à la conversion des Indiens. Leur nation commençait enfin à former dans ce pays des établissemens stables. Louis XIV qui regardait comme le plus beau de ses titres celui de *Fils aîné de l'Eglise*, et comme un de ces 1ers devoirs l'aggrandissement du royaume de J.C, s'occupa d'envoyer dans l'Inde des missionnaires, tant pour conserver la foi dans ses colonies, que pour la propager parmi les infidèles. Colbert fut chargé de ce soin. La mort l'enleva avant qu'il eut pu remplir les intentions du monarque. Louvois prit l'affaire à coeur, et profitant de l'ambassade qu'on envoyait au roi de Siam, au delà du Gange, il proposa aux Jésuites de Paris de joindre des missionnaires à cette ambassade. Le seul collége de Louis le Grand en fournit au delà du nombre désiré. On en choisit six aussi distingués par leurs vertus que par leurs connaissances. Pour donner plus d'autorité à leur ministère, le roi voulut qu'ils partissent avec le titre d'Académiciens. Ces missionnaires étaient les pères *Fontenay, Tachard, Gerbillon, Le comte, Bouvet* et *Visdelou*. Ce nombre ne suffisait pas au besoin. La piété du monarque en obtint bientôt 15 autres. Il fallut quelque tems après en envoyer jusqu'à 60. Tels furent les principes des missions des Jésuites Français dans ces contrées. La Compagnie de France avait comme pris l'engagement d'alimenter des missions qui, répandues dans presque tous les royaumes des Indes, donnaient sans cesse à l'Eglise tant de nouveaux enfans et au ciel tant de nouveaux citoyens. C'est ce qu'elle fit tant qu'elle subsista. Les lettres de ces pères recueillies avec soin, forment une partie considérable de ce recueil où la piété et la science trouvent toujours depuis plus d'un siècle un nouvel aliment(2).

La principale de leurs missions dans l'Inde, celle même qui avait donné son nom à toutes les autres, était celle de Madure. Il convient de dire en passant quelque chose de ses fondateurs.

Article 6e. Notice sur les fondateurs de la mission du Madure.

La mission du Madure dut son établissement au P. Robert de Nobilis, né à Monte-Pulciano en Toscane l'an 1577. Sa famille tenait un rang distingué dans le pays. Il était neveu du célèbre cardinal Bellarmin. La carrière des honneurs ecclésiastiques s'ouvrit devant lui de bonne heure, et ses parens voulaient l'y faire entrer. Mais il se sentait appelé de Dieu dans une autre voie. En 1597 il fut reçu au noviciat des Jésuites de Naples. Il fut formé par l'histo-

---

(1) Terrin, *Voy. dans l'Ind.* 2. 155 —— (2) *Lettr. édif. Préf. des Miss. de l'Inde*= *Abel Remusat, Nouv. mélang. Asiat.* 2. 250.

rien Orlandin, maître des novices à cette époque, qui, éclairé d'une lumière céleste, lui prédit qu'il ferait dans l'Inde de grandes choses pour la gloire de Dieu. Ses études terminées, il demanda en effet cette mission et elle fut accordée à ses instances. Ses parens aveuglés par leur tendresse, mirent des obstacles à son départ; mais le zélé missionnaire avait des preuves trop manifestes de la volonté de Dieu pour croire qu'il lui fût permis de s'arrêter à l'entrée de la carrière. Il se rendit donc à Goa, et fut d'abord envoyé sur la côte de Malabar. Il passa delà dans le royaume de Maduré, s'appliqua pendant plus de 40 ans à convertir les Indiens de cette contrée, prêchant dans les langues du pays et écrivant même des livres pour éclairer les idolâtres. Pour s'insinuer plus aisément dans l'esprit des Brahmes et des pénitens du pays, il s'astreignit à leur manière de vivre. Il renonça donc à l'usage du vin, de la viande, du poisson, se contentant des légumes du pays, de quelques herbes et d'un peu de lait. Les dernières années de sa vie, il porta l'austérité jusqu'à s'interdire encore le ris et le laitage. Le genre de vie qu'il avait choisi, les pratiques auxquelles il s'astreignait, lui attirèrent d'abord des contradictions de la part de quelques personnes instruites, de quelques uns de ses frères, et même de la part du cardinal Bellarmin, qui mal informé, et entendant dire que son neveu s'était fait gentil, lui fit parvenir une lettre raisonnée pour le détourner de son dessein. Le missionnaire, grand théologien lui-même, écrivit pour sa justification et fit approuver sa conduite par l'Archevêque de Cranganor, de qui dépendait sa mission, par les inquisiteurs et l'Archevêque de Goa. Les raisons qu'il produisit portèrent dans la suite Grégoire XV à permettre aux Brahmes convertis de retenir certaines distinctions et certains usages où l'on craignait qu'il y eut de la superstition, mais qu'ils ne conservaient que comme insignes de leur caste et marques de noblesse. Ce ne fut qu'après 45 années de travaux, et après avoir mis dans la voie du salut près de cent mille idolâtres, que le P. de Nobilis accablé de fatigues et presque privé de la vue, fut obligé par ses supérieurs à se retirer d'abord au collège de Tafanapatam et ensuite dans celui de Méliapour ou de S. Thomé. Il y vécut encore 5 ans, employant le repos qu'on le forçait de prendre, et le reste de sa vie, à écrire dans les langues du pays des livres qui pûssent aider les missionnaires à propager le royaume de J.C. Pendant sa longue carrière il avait donné de grands exemples de vertu, et en particulier il s'était signalé par sa tendre dévotion envers la mère de Dieu. Il avait mis ses missions sous sa puissante protection, et les succès qu'il obtint témoignent assez combien sa confiance était agréable à Marie. En son honneur et pour l'édification des néophites, il célébra les mystères de la Vierge en vers Tamouls. Quand la vieillesse et ses infirmités ne lui permirent plus de monter à l'autel, il voulut chaque jour s'approcher de la table sainte. Enfin à l'âge de 80 ans, vénéré au loin, et appelé par tout le monde <u>le saint père</u>, il mourut tranquillement

à Méliapour, le 16 janvier de l'année 1656 (1).

Le Seigneur, comme pour dédommager cette mission de la perte qu'elle venait de faire, lui avait donné dans la personne du P. Jean de Brito un digne émule du P. de Nobilis. Jean de Brito était Portugais de nation, et fils d'un vice-roi du Brésil. Il se consacra généreusement à la mission de Madure, comme à la partie la plus laborieuse de la vigne du Seigneur. Il convertit plus de vingt mille idolâtres dans la mission du Madure proprement dite. Il étendit son zèle sur les royaumes de Tanjaour, de Gingi, de Mysore et de Maravar. Dieu couronna ses vertus et ses travaux d'un tel succès que dans l'espace de 15 mois il eut la consolation de baptiser huit mille catéchumènes. Il fut proprement le créateur de la mission de Mysore, qui fit constamment ses plus chères délices. Enfin le 4 fevrier 1693, il reçut la couronne du martyre dans le Maravar, où il avait fait jusqu'à 30 mille chrétiens. Le détail des tourmens qu'il endura en différentes circonstances et la patience héroïque qu'il montra en font un des martyrs les plus illustres des derniers siècles. On en trouve le récit dans l'histoire de l'Eglise, dans les lettres édifiantes et dans la vie du serviteur de Dieu. Benoit XIV ordonna expressément qu'on travaillât à sa canonisation (2).

Article 7e. Idée de la mission du Madure.

Cette mission du Madure et de l'intérieur de l'Inde était une des plus pénibles que pussent entreprendre les hommes apostoliques. L'exemple du P. de Nobilis et du P. de Brito, non moins que l'expérience avait fait comprendre aux missionnaires qu'ils ne feraient du fruit qu'en pratiquant sincèrement l'austérité qu'affichaient les pénitens de l'Inde. Leur vêtement consistait dans une grande pièce de toile jaune dont ils s'enveloppaient le corps, leur chaussure, dans 2 semelles de bois, retenues uniquement par une cheville qui passait entre 2 doigts du pied, pour nourriture, du riz cuit à l'eau, des légumes sans assaisonnement, quelques herbages fades, et quelquefois un peu de lait, leur boisson une eau pour l'ordinaire bourbeuse et dégoutante. A cela se joignait un jeûne continuel, un dénûment presque absolu, la terre nue, ou tout au plus une peau de tigre sur quelques planches pour lit, des voyages perpétuels sur un terrain brûlant, des persécutions continuelles et quelquefois le martyre, voilà une idée de la vie des missionnaires de l'Inde (3).

Dieu bénissait le zèle et les travaux de ces hommes apostoliques. Leur désintéressement, leur charité, leur douceur frappaient les Indiens. La religion qu'annonçaient de tels ministres leur parut d'abord digne de respect, elle obtint leur amour dès qu'ils la connurent. Les princes du pays ne pouvaient s'empêcher d'ad-

(1) Patrigniani, Menol. T. 1. 151 = Mœurs de l'Ind. 1. 423 — (2) Hist. gen. de l'Eglise, T. 9. p. 352 et suiv. = Lett. édif. T. 6. p. 1 = Mœurs de l'Ind. 1. 423 — (3) Hist. gen. de l'Egl. T. 9. 347.

mirer des hommes qui, sans autre motif que celui de rendre heureux leurs sujets, venaient des extrémités du monde, et qui donnaient à ces contrées le spectacle de tant de vertus. Quelques uns d'entr'eux accordaient leur protection aux missionnaires; ils leur témoignaient même quelquefois une affection et une confiance qui semblaient annoncer des conversions prochaines. Les peuples que des liens plus faibles retenaient dans l'idolâtrie, embrassaient avec empressement la religion chrétienne.

Aux missions du Maduré, du Tanjaour et du Maravar, les missionnaires français de la Compagnie avaient ajouté, dès le commencement du siècle dernier, la mission de Carnate, qui s'étendait au nord depuis Pondichéry jusqu'à Bourcapouram, à la hauteur de Masulipatan, et qui dans une longueur de 200 lieues, renfermait dans les terres 16 églises florissantes(1). Bien plus, par la lettre d'un missionnaire on voit que les chrétiens étaient en 1723 répandus et multipliés dans le Bengale et bien avant dans les terres du Mogol. Le P. Barbier rend compte du voyage qu'il fit pour accompagner le P. Laynez, Vêque de S. Thomé, qui visitait un diocèse, qui se prolongeait du cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Ils parcoururent d'abord la côte de Coromandel, entrèrent dans le Maduré, pénétrèrent delà dans le Bengale, remontèrent le Gange, séjournèrent 3 mois au dessus de Chandernagor, dans un collège des Jésuites Portugais, s'engagèrent dans les terres, et après avoir passé dans la ville de Dakka, en ce tems capitale du Bengale, tout le mois de décembre, ils se rendirent à Bangamati, à l'extrémité des états du Grand Mogol. Partout ils trouvaient des chrétiens, soit des Européens qui avaient formé des établissemens dans ces climats éloignés, ou des indigènes convertis à la foi par le zèle des missionnaires (2). Des ouvriers répandus dans presque toutes les provinces de la presqu'île, travaillaient avec le plus grand succès à établir le règne de J.C. La mission Française de Pondichéry comptait, quelques années après le voyage dont nous venons de parler, jusqu'à 60 mille chrétiens indigènes dans la province d'Arcate, et tous les jours elle faisait de nouveaux progrès. Sans parler des Indiens convertis dans le nord, le nombre des chrétiens du pays s'élevait dans la presqu'île, il y a près d'un siècle, à douze cent mille (3).

Du reste, ces conversions si rapides n'étaient pas des fleurs éphémères, ou des édifices sans consistance. Les missionnaires marchant sur les traces de Xavier, formés par ses 1ers successeurs, n'épargnaient ni soins ni travaux pour augmenter le nombre des enfans de l'Eglise, pour les instruire et les fortifier dans la foi. Ce n'était qu'après de longues épreuves, des demandes réitérées et une sérieuse préparation, qu'on accordait le sacrement de la régénération. Les nouveaux chrétiens se montraient dignes du bienfait reçu, par l'innocence de leur vie et par la fermeté qu'ils déployaient dans les persécutions.

---

(1) Lettr. édif. 7. 503 — (2) id. 7. 426 — (3) Mœurs de Hind. 1. 424.

Quant à l'innocence des néophytes, elle était, et elle est encore aujourd'hui, vraiment admirable. Là paraît toute sa force la vertu qu'a le christianisme de changer les cœurs. Les Indiens dans par exemple de la caste des voleurs, n'avaient pas plutôt embrassé la vraie religion, qu'ils renonçaient absolument à leurs larcins et à leurs brigandages. L'église du Maduré retraçait la beauté de l'église naissante. Le P. Bouchet protestait qu'il lui était arrivé quelquefois d'entendre les confessions de plusieurs villages, sans y trouver une seule personne coupable d'un péché mortel. Et il ajoutait en même tems, que les pénitens s'approchaient du tribunal de la réconciliation aussi bien instruits que des religieux, et avec une candeur de novice. La pureté des mœurs des nouveaux fidèles était telle, que les idolâtres attribuaient à des charmes secrets et à la magie, un changement dont ils ne pouvaient se rendre raison. Comme ils voyaient les nouveaux baptisés transformés par la vertu du sacrement en des hommes nouveaux, ils s'étaient persuadés que les missionnaires tiraient les saintes huiles des ossemens des défunts, et qu'ils s'en servaient pour ensorceler leurs prosélytes. Les Indiens convertis étaient tellement persuadés que la vie chrétienne doit être une vie sainte, qu'un chrétien qui se livrait au péché leur paraissait un monstre. C'est dans le Maduré, qu'un nouveau disciple de J. C. appelé quelques mois après son baptême pour faire sa 1ère confession, répondit au missionnaire: « Quand, dans les instructions que j'ai reçues, on
» m'a parlé de confession de mes péchés, j'ai compris qu'il s'agissait de ceux que j'avais
» commis avant le baptême, afin d'en concevoir plus d'horreur: mais vous me dites
» maintenant qu'il faut déclarer encore ceux qu'on a commis après le baptême. Hé
» quoi! mon père, est-il donc possible qu'un homme régénéré dans ces eaux salutai-
» res, soit capable de violer la loi de Dieu? » Les anciens missionnaires comme ceux qui les ont suivis immédiatement, leur rendaient tous le même témoignage (1).

Pour ce qui est du courage et de la fermeté que les Indiens convertis montraient dans ces belles missions, on ne saurait assez les admirer, surtout si l'on fait attention au naturel de ces peuples. L'Indien n'est pas pour l'ordinaire courageux, un fond inconcevable d'indolence et de pusillanimité fait son caractère. Voici les paroles d'un auteur grave, qui a passé plusieurs années parmi les Hindous: « Le défaut
» de courage dégénère chez eux en poltronerie. Ils n'ont pas non plus cette tenue de
» caractère qui fait résister à la séduction, à la crainte ou à l'espérance, et qui rend
» l'homme inébranlable dans les résolutions que sa raison lui suggère. Ils les pre-
» nant par leur faible, en employant avec adresse la louange et la flatterie, il n'est
» rien qu'on ne puisse obtenir d'eux (2). » Eh bien! le croirait-on? ces peuples devenus chrétiens, semblaient avoir changé de nature. Ils savaient résister aux perfides insinuations de la séduction, comme à la rage armée des persécuteurs. On trouvait parmi ces néophytes une élévation de sentimens, un héroïsme de foi, une générosité

(1) Lett. edif. t. 6. p. 16. 316, t. 7. 229. 299 = Hist. gen. de l'Egl. 9. 350 = Mr Perrin, t. 2. 125 — (2) Mœurs de l'Ind. 1. 459.

chrétienne, une constance dans les épreuves et dans les tourmens, qu'on ne peut lire sans émotion dans les lettres des anciens missionnaires du Maduré. C'est sur la côte de la Pêcherie qu'un chef de Paravas répondit si sagement à un prédicant Hollandais, qui prétendait lui apporter une religion meilleure que celle que ses ayeux avaient reçue du grand Xavier, qu'il devait en conséquence faire d'abord non seulement autant de miracles, mais beaucoup davantage que le Grand-Père; ressusciter par exemple une douzaine de morts, guérir tous les malades de la Côte etc, proposition qui fit sentir au prédicant que l'insinuation ne réussirait pas auprès des chrétiens animés d'une telle foi. On eut recours à la force, qui n'eut pas plus de succès. Là, on vit aussi un catéchiste se plonger dans l'eau dans la saison la plus rigoureuse, y persévérer en récitant de longues prières, au point de contracter une maladie mortelle, et rendre le dernier soupir en s'applaudissant d'avoir, par le sacrifice de ses jours, amené un infidèle dans le sein de l'Eglise. Là, des chrétiens sacrifiaient volontiers leurs biens, et s'estimaient heureux de souffrir un exil qui les mettait hors de l'occasion d'offenser Dieu. Là, des néophytes faisaient 8 et 9 journées de chemin à pied pour avoir le bonheur d'entendre une messe. Là, on voyait des catéchistes endurer avec le calme des anciens martyrs, les fouets et les tortures, et leurs mères les embrasser ensuite, le visage radieux d'une joie surhumaine, en s'écriant: « *C'est à présent que vous êtes mon fils, et que je vous reconnais véritablement pour tel. Quel* » *bonheur pour moi d'avoir enfanté et nourri un confesseur de J. C!* » Et une autre mère, prenant un petit enfant de 3 ans, fils d'un martyr, lui adresser ces paroles: « *Mon enfant,* » *embrasse ton père qui a souffert pour J. C. On nous a enlevé le peu que nous avions;* » *mais la foi nous tiendra lieu de tous les biens.* » Là, on trouvait des enfans de 8 et de 10 ans, qui dans un tems de persécution, interrogés par des officiers s'ils étaient prêts à mourir pour leur Dieu, se mettaient à genoux, joignaient les mains et disaient en présentant le cou: « *Oui, nous sommes prêts à verser notre sang pour le vrai Dieu.* » Là, une veuve chrétienne, tombée d'une vie honorable et aisée dans une indigence extrême, ne s'attristait que d'une seule chose, de ce qu'il lui semblait que ses enfans ne priaient pas Dieu avec assez de ferveur. Là, un soldat chrétien, chassé de sa demeure à cause de sa foi, répondait à son capitaine qui lui reprochait de suivre une loi nouvelle: « *Cette loi que je professe, est la plus ancienne qui soit au monde, puisque c'est* » *le vrai Dieu qui en est l'auteur. Examinez-la, et vous en conviendrez vous même.* » *Au reste, si vous croyez m'intimider par vos menaces, je vous amènerai ma* » *femme et mes enfans, et vous verrez qu'eux et moi nous sommes prêts à sacrifier* » *notre vie pour conserver la foi que nous avons embrassée.* » Là encore, ceux qui se convertissaient à la religion, avaient souvent de cruelles persécutions à soutenir du côté de leurs proches, qui allaient jusqu'à les maltraiter et les chasser de leurs maisons. Les nouveaux chrétiens, n'ayant d'autre trésor que leurs petits enfans qu'ils portaient dans leurs bras, forts de leur confiance en Dieu, allaient, avec la force et le calme que donnent la grâce et la vérité, chercher un asile dans des terres étrangères. Là, des malades, qui ne pouvaient prendre ni repos, ni nourriture, exhortés

à la patience, répondaient par ces mots, les seuls que la violence du mal leur permît de prononcer: « *Ah! mon père, je ne souffre pas encore assez.* » Voilà le spectacle que l'Eglise de l'Inde présentait à l'admiration du ciel et à l'édification de la terre (1).

Article 8e. Epreuves qui affligèrent la mission du Maduré.

Les chrétientés florissantes du Maduré et des pays voisins, on peut même dire de toute l'Inde, furent soumises à de grandes épreuves, et si la main puissante du Seigneur ne s'était étendue pour les protéger, elles devaient périr entièrement.

Le 1er fleau qui les désola au siècle passé, à diverses reprises, fut celui des guerres des princes même du pays. La presqu'île était partagée entre un grand nombre de gouverneurs, ou de princes indépendans, ou à qui l'éloignement du grand Mogol permettait de tout entreprendre. Sur le moindre prétexte, ils mettaient en campagne des armées indisciplinées, qui ravageaient, désolaient les provinces entières, égorgeaient ceux qui n'avaient pas eu la précaution de se cacher dans les bois, dans des retraites comme inaccessibles. Le missionnaire était obligé d'aller chercher lui-même un asile sur les côtes, ou dans les montagnes. Au retour, il trouvait son église brûlée et la plus grande partie de son troupeau dispersée, ou réduite à la plus affreuse disette. Des armées immenses de Maraîtes se répandaient quelquefois des montagnes du nord-ouest de la presqu'île, et comme des torrens destructeurs, portaient au loin la terreur, le ravage et la mort (2). Qu'il en coûtait au missionnaire de perdre en peu de jours le fruit de plusieurs années de travaux et de sueurs (3)!

Un fleau non moins funeste en lui-même, et bien plus déplorable dans ses conséquences, c'est la part que les Européens ne tardèrent pas à prendre dans toutes ces guerres. Les chrétiens du pays se virent foulés tour à tour par les Maures, les gentils et les Européens. Les églises furent pillées et renversées, les néophytes dispersés et les missionnaires obligés de chercher un asile jusque dans Pondichéry. Ce qu'il y eut de plus funeste encore, ce fut que les préjugés répandus contre les Européens, l'horreur qu'on avait d'eux et qui jusqu'alors ne se faisaient sentir que sur les côtes, pénétrèrent dans l'intérieur. Les Européens furent connus et détestés. Leur conduite, pour l'ordinaire si opposée à leur religion, détruisit dans l'esprit des Indiens le bon effet que pouvait faire la vérité de ses dogmes et la sainteté de sa morale. Le grand Xavier se plaignait autrefois si amèrement du scandale que donnaient les mauvais chrétiens d'Europe aux néophytes des Indes. Depuis lui, les missionnaires n'ont cessé de tenir le même langage. A mesure que les Européens ont été plus connus, l'aversion qu'on avait dans

---

(1) *Hist. gen. de l'Egl.* 9. 109 = *Lettr. édif.* T. 6. 72. 137. 298, T. 7. 35. 91. 199. 379. 393.
(2) *On trouve dans Rennel, Descrip. de l'Ind.* T. 1. 105, *une esquisse de l'hist. de ce peupl. dépréd.*
(3) *Hist. gen. de l'Egl.* T. 9. 348 = *Lettr. édif.* T. 8. 97. 123.

l'Inde pour eux et pour une religion qu'on regardait comme la leur, ne faisait que s'accroître. Un Français de distinction étant mort subitement à Pondichéry, 2 femmes qui parlaient ensemble de cet accident, disaient avec un ton amer d'ironie : « N. est mort, » parceque le diable avait besoin d'un homme pour porter son palanquin en enfer. (1) » Enfin, dit un missionnaire de ces derniers tems, « L'aversion est portée à un tel point » . . . . . dans plusieurs cantons, qu'un idolâtre bien famé qui aurait quelque » intimité ou quelques liaisons avec des chrétiens, n'oserait pas l'avouer en public » . . . . . Rougissez peuples d'Europe, en voyant l'état de dégradation et d'avilissement » auquel la conduite et les exemples d'hommes sortis de votre sein ont réduit dans — » l'Inde la religion de vos pères ! (2). »

Article 9e. Affaire des rits Malabares.

A ces obstacles que les guerres mettaient à la propagation de la foi dans cette belle partie de l'orient, se joignit encore un autre germe de mal, non moins fécond en tristes résultats. Ce fut la discorde, l'esprit de division qui se glissa parmi les missionnaires eux-mêmes. Il arriva dans l'Inde quelque chose de semblable à ce qui désola la mission de la Chine, et qui la mit à 2 doigts de sa perte. Le champ qui s'ouvrait à la prédication de l'Evangile étant si étendu, des ouvriers apostoliques accoururent de tous côtés pour le défricher. Il y eut dans ces 2 vastes missions diversité de sentimens sur la conduite à tenir relativement à certains usages auxquels les indigènes tenaient extrêmement, et qui semblaient à une partie des missionnaires, incompatibles avec la morale chrétienne. Delà les controverses sur les cérémonies Chinoises et sur les rits Malabares. Comme la question est importante, et qu'elle a été bien obscurcie par des préjugés, nous croyons devoir la traiter avec quelque étendue.

Pour nous borner à ce qui est de notre sujet, les rits Malabares consistaient à omettre quelques cérémonies dans l'administration du baptême, en respectant toujours l'essence du sacrement ; à voiler sous des noms moins connus, les noms de la Croix et des objets du culte, pour ne pas détourner de la religion des peuples prévenus contre tout ce qui semblait venir des Européens ; à différer l'administration du sacrement de baptême aux enfans à qui ce délai ne pouvait être préjudiciable ; à marier les enfans avant l'âge de puberté ; à laisser aux femmes un bijou nommé Taly, qu'elles recevaient le jour de leurs noces, et sur lequel on avait coutume de graver l'image d'une idole ; à suspendre ce bijou au cou de la nouvelle mariée avec un cordon jaune formé de 108 fils ; à éviter de visiter les Parias dans leurs maladies, à les faire porter à l'église et à les priver de certains secours spirituels qui n'étaient pas absolument nécessaires ; à permettre aux musiciens chrétiens d'exercer leur art dans les temples des idoles, ou le jour de leurs fêtes ; à interdire aux femmes dans certains cas d'infirmité, l'usage des sacremens ; à pra-

(1) Mr. Perrin, Voy. dans l'Ind. T. 2. 44 — (2) Mœurs de l'Ind. 1. 225 = Hist. gen. de l'Egl. 11. 78.

tiquer dans le festin des noces des usages superstitieux, comme de briser un coco dans le dessein de connaître l'avenir; à prendre des bains sans nécessité, et avec quelqu'idée religieuse; à se frotter le front de cendres de bouze de vache, et à former sur le front ou sur la poitrine d'autres signes. Voilà en peu de mots les principaux rites qu'on reprochait aux Indiens de conserver jusque dans le Christianisme, et à leurs missionnaires de tolérer avec une coupable facilité (1).

Parmi ces pratiques, il en est que les missionnaires du Maduré, du Mysore et de Carnate réprouvaient absolument. Il en est aussi qu'ils croyaient pouvoir tolérer en instruisant les Indiens, et en retranchant tout ce qu'il pouvait y avoir de superstitieux. Le motif qui portait ces missionnaires à user d'indulgence était l'extrême attachement des peuples de ces contrées pour leurs coutumes. On ne peut, en Europe, se faire une juste idée de leurs prévention à cet égard. La coutume est la suprême loi; tout ce qui lui est contraire est blamable et dégradant. Agir contre leurs usages, c'était les révolter, les éloigner pour toujours du Christianisme. Il paraissait donc fort naturel et fort légitime de fléchir sur l'accessoire pour sauver l'essentiel, de permettre ce qui n'était pas défendu par la loi naturelle ou la loi Divine, pour attirer à la foi des âmes rachetées par le sang de N. S. On a beaucoup crié contre ces missionnaires. Il semble que le motif qui les faisait agir devait les mettre à l'abri de tant de critiques amères. Il est manifeste aujourd'hui que la passion s'en était mêlée, qu'on en voulait aux religieux qui travaillaient avec tant de succès et avec tant de fatigue à la conversion des Indiens, et qu'on saisit avidement dans le dernier siècle le prétexte que fournit cette question malheureusement trop célèbre. On voulut faire croire que des religieux quittaient leur patrie, leurs parens, leurs amis, s'exposaient aux dangers d'une longue navigation, se condamnaient à un jeûne continuel, à la vie la plus pauvre sous un ciel brûlant et au milieu de toute sorte de traverses, pour avoir le plaisir de faire des idolâtres! et à force de déclamations on parvint à le persuader à bien des esprits ignorans ou prévenus.

La dispute au sujet des rites Malabares s'échauffait déjà, quand le patriarche d'Antioche, connu depuis sous le nom de Cardinal de Tournon, alors légat du S. Siége dans les Indes et la Chine, prit terre à Pondichéry en 1703. Le prélat examina la question; et ce qu'on ne dit pas, mais ce qui est consigné dans son décret, ce fut avec le secours et sur les documens des missionnaires. Voici ses propres paroles: « Ce que » nous n'avons pu faire immédiatement par nous-mêmes, a été heureusement » suppléé par l'obéissance que le P. Venant Bouchet, supérieur de la mission de » Carnate, et le P. Michel Bertolo missionnaire du Maduré, tous les 2 recommandables par leur doctrine, par leur zèle pour la propagation de la foi, ont témoignés » à nous et au S. Siége. Ces 2 missionnaires qui sont depuis longtems instruits des

(1) Godesc. Vie de S. Xav. 3 Déc. note; p. 444 = Mandem. du Card. de Tournon; Bull. rom. 6. 222.

» mœurs, de la langue et de la religion de ces peuples, par le long séjour qu'ils ont fait » parmi eux, nous ayant fait connaître divers abus qui rendent les branches de cette » vigne languissantes et stériles, parce qu'elles s'attachent plus aux vanités des gentils » qu'à la vraie vigne qui est J.-C.; l'abondance de notre joie a été mêlée de beau- » coup de tribulation, etc (1). »

Le légat se hâta de dresser son mandement, qu'il n'osa cependant publier qu'à l'époque de son départ pour la Chine. Il prescrit d'employer toutes les cérémonies du baptême, et en particulier celles de la salive, du sel et du souffle, et de donner au baptisé le nom d'un saint; il défend de voiler sous des noms figurés les choses sacrées; de différer le baptême des enfans; de contracter des mariages avant l'âge de puberté; de permettre aux femmes de porter le Taly et le cordon de 101 fils; d'employer dans les noces des usages superstitieux, et notamment de briser le coco pour en tirer des présages; d'éloigner les femmes des sacremens pour cause d'infirmité; de célébrer, par une fête, la puberté des filles; de priver les Parias des secours spirituels non nécessaires; de laisser les musiciens chrétiens exercer leur art dans les pagodes aux fêtes des idoles; de prendre des bains, si ce n'est pour cause de santé et de propreté; de mettre sur le front des Indiens des cendres de bouze de vache et de leur laisser porter sur le front ou sur la poitrine d'autres signes de superstition; de leur laisser lire sans autorisation les livres de la gentilité. Ces points étaient sanctionnés par la peine d'excommunication pour les supérieurs et de suspense pour leurs inférieurs, tant que le S. Père ou son légat n'en ordonneraient pas autrement (2).

Ce mandement lancé par le prélat, qui partait aussitôt, comme pour éluder les représentations et les réclamations qu'on pouvait faire sur quelques articles, causa de grandes rumeurs. L'Archevêque de Goa et l'Evêque de S. Thomé résistèrent à ce décret. Le conseil supérieur de Pondichéry le déclara même abusif, on crut que le légat avait outrepassé ses pouvoirs, et les Jésuites se rangèrent du côté des Ordinaires des lieux (3).

Cependant le S. Office de Rome confirma le décret du légat, et Clément XI l'appuya de son autorité. Mais ce n'était point encore un jugement définitif. Cette confirmation portait la clause, « Jusqu'à ce que le S. Siége, après avoir entendu ceux » qui auraient des oppositions à faire, en ait décidé autrement. » Les missionnaires en effet réclamaient contre la rigueur du décret, leurs députés vinrent à Rome, et ils demandèrent qu'on examinât de nouveau la cause. Clément XI ne se montra pas difficile à l'accorder, et le prélat Lambertini, depuis Pape sous le nom de Benoit XIV, et alors consulteur de l'Inquisition, fut chargé des travaux préparatoires. La mort de Clément XI qui survint sur ces entrefaites, n'arrêta pas une affaire que

1) Bullar. Rom. 16. 232 — (2) ibid. 233 — (3) Hist. gen. de l'Egl. 10. 239.

les parties pressaient avec la plus grande activité. Innocent XIII son successeur nomma une congrégation à cet effet. Pendant plus de 2 ans on tint des assemblées, où l'on discuta la question des rites Malabares. Innocent mourut sans avoir terminé la querelle. Benoit XIII ne se montra pas favorable aux partisans de ces rites. Il confirma le décret du cardinal de Tournon, et le 12 décembre 1727, il donna un bref en ce sens, qu'il adressait aux Evêques et aux missionnaires du Madure, du Mysore et du Carnate. Le ton même de ce bref, le titre de vénérables frères qu'il donne aux Evêques et celui de fils chéris qu'il accorde aux missionnaires avec les éloges qu'il fait de leur zèle, montrent assez qu'il ne les regarde pas comme des rebelles et des opiniâtres. Le pape mourut, et comme la pleine observation des dispositions faites par le cardinal de Tournon rencontrait dans l'Inde des difficultés qu'on jugeait insurmontables, Clément XII reçut de nouvelles réclamations et de nouvelles prières d'en revenir à l'examen de la cause. La congrégation du S. Office y procéda par son ordre, et le 24 août 1734, elle confirma le mandement qui depuis plusieurs années avait excité tant de plaintes, en l'expliquant néanmoins et en le modifiant en plusieurs points, de manière à rendre l'observation de ce qu'il prescrivait moins difficile. Elle permet pour dix ans d'omettre en certains cas quelques cérémonies du baptême; elle se contente de recommander aux missionnaires, de donner des noms de saints aux nouveaux baptisés; quant aux noms des choses sacrées, elle permet de conserver ceux qui étaient en usage; pour les mariages, elle veut qu'on s'en tienne le plus possible aux sages réglemens du concile de Trente. Elle maintient dans toute sa vigueur l'article du mandement qui défend le Tali, observant toutefois que les missionnaires protestent qu'ils ne l'ont jamais permis. Elle défend de célébrer des fêtes pour la nubilité des filles, mais elle permet de les célébrer pour un autre objet. Clément XII confirme ces dispositions, sans y ajouter des censures comme avait fait le cardinal de Tournon.

Ce Bref fut reçu avec joie par la plupart des missionnaires. Il fut publié et signé par eux, (1) et il devint la règle de leur conduite. Il y en eut cependant qui crurent n'avoir pas encore assez obtenu. Ce n'est pas à nous à pénétrer les coeurs; mais nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que nous voyons avec peine les nouvelles difficultés qu'ils élèvent sur une matière jugée, après un si mûr examen. Clément XII, par un Bref du 13 mai 1739, exigea que tous les missionnaires, tant ceux qui travaillaient actuellement à la conversion des Indiens, que ceux qui dans la suite iraient partager leurs travaux, s'engageassent par un serment exprès, à observer ce qu'il avait réglé, leur enjoignant d'envoyer la copie de ce serment, signé de leur main, à la Propagande. La soumission fut parfaite. Benoit XIV, qui en 1740 succéda à Clément XII, témoigne avoir reçu de tous les missionnaires l'acte signé de ce serment.

Quelques missionnaires dans la suite se plaignirent qu'on les avait calomnieusement accusés de n'avoir point observé le 1er Bref de Clément XII, et demandèrent respectueusement à son successeur, de supprimer, pour la paix de leurs consciences, le serment et les censures que ce Pape y avait ajoutées. Ils conjuraient aussi Benoit XIV, de proroger pour dix ans la dispense accordée d'omettre en certains cas quelques cérémonies du baptême, et d'expliquer ce qui regardait les Parias. Le S. Père accorda encore, mais pour la dernière fois, la dispense demandée, confirma tout

(1) Bullar. Rom. 16. p. 231 ... 239.

le reste et montre la justice de ce qui avait été réglé au sujet des Parias. Il parle avec fermeté, ôte tout pouvoir d'interpréter la loi, et veut même qu'on renvoie en Europe les missionnaires qui ne l'observeraient pas exactement. Ce sage pontife obtint ce qu'il désirait. Il termina les discussions, traça une marche invariable à suivre par une Bulle, qui est non seulement une disposition définitive, mais encore l'histoire la plus complète de tout ce qui s'était fait jusqu'alors au sujet des rites Malabares. C'est là surtout que nous avons puisé le précis que nous venons d'en donner avec d'autant plus de soin et d'exactitude, que cette question avait été trop souvent effleurée avec légèreté, ou obscurcie et dénaturée par la calomnie (1).

Quant aux Jésuites en particulier qui travaillaient dans les missions du Maduré, du Mysore et du Carnate, on ne sera pas fâché que nous disions un mot de leur soumission à ce que le St Siége avait réglé sur ces rites. Jusqu'au décret de Clément XII en 1734, il n'y avait point eu de jugement absolu sur cette matière. A peine eurent-ils connaissance de cet acte, qu'ils donnèrent à Mr Dumas, Gouverneur de Pondichéry la protestation suivante: « *Nous soussignés, déclarons que nous recevons très* » *volontiers le Décret de N. S. Père Clément XII, que nous le garderons purement et simplement, et que* » *nous le ferons observer dans nos missions. Fait à Pondichéry, le 22 décembre 1735.* » Cet acte est signé par les pères le Gac, Lalane, de Montalambert, Turpin et Vicary. Le P. Videloux, que le cardinal de Tournon avait sacré Evêque de Claudiopolis, et qui soutint le sentiment opposé à la manière de voir de ses anciens confrères de la Compagnie, écrivit à ce sujet à la sacrée congrégation, le 5 Janvier 1736: « *Enfin l'orage excité sur les rites malabares vient d'être calmé par le Décret du* » *S. Siége, auquel tout le monde, et les RR. PP. de la Société en particulier se sont soumis* (2). »

Et en effet ils se soumirent de bon cœur aux Bulles Compertum et Concreditæ, l'une et l'autre de Clément XII, et envoyèrent exactement à Rome les témoignages demandés. Nous en avons pour garant Jean de S. Facond, ancien général des Augustins, homme désintéressé et du plus grand poids qui, dans son histoire de l'Eglise Malabare, imprimée à Rome en 1745 et dédiée au Pape lui-même, témoigne que quoique les autres religieux n'aient pas manqué d'envoier à leurs supérieurs les actes des sermens prescrits, jusqu'alors il n'a pu voir que les témoignages donnés par les Pères de la Compagnie de Jésus, et nommément par ceux de la côte de la Pêcherie, de Méliapour, du Maduré, et quelques autres endroits; avec la lettre du P. Cajétan Barrette, provincial du Malabar, datée du 13 août 1741, avec laquelle il transmettait à son général les derniers témoignages de ces sermens, qu'il n'avait pu se procurer l'année précédente, à cause de la distance des lieux, ou parceque quelques missionnaires, pour éviter les Marattes, s'étaient cachés dans les forêts. Nous en avons pour garant Benoit XIV lui-même, qui dans le §. 21 de la Bulle Omnium sollicitudinum, témoigne de la manière la plus expresse que tous les Evêques et tous les missionnaires des royaumes de Maduré, de Mysore et de Carnate, et ceux en particulier qui s'étaient déclarés contre le mandement du cardinal de Tournon, avaient promis avec serment de se conformer aux 2 Bulles de Clément XII, et qu'au commencement de son pontificat ils lui avaient envoyé l'acte de ce serment signé par chacun d'eux. La Bulle

(1) C'est la Bulle Omnium sollicitudinum du 12 7bre 1744. — (2) Réponses aux extraits des Apert. p. 162.

Omnium Sollicitudinum ne fut donc pas donnée pour les réduire à l'obéissance (1).

Les Jésuites, en conséquence de ces décisions du S. Siége, supprimèrent le Taly, et même ils n'en avaient jamais permis l'usage. Ils le remplacèrent par une autre sorte de bijou, qui portait des 2 côtés l'image de la Croix bien gravée. Le Taly était suspendu avec un cordon de couleur jaune, composé de soie fils. Le Cardinal de Tournon y vit de la superstition. Les pères le firent différencier de diverses couleurs, et ils ne permettaient pas qu'on s'attachât à tel ou tel nombre de fils déterminé. Ils défendirent de rompre le coco pour en tirer des présages avec plus de rigueur encore que le Cardinal. Pour les mariages des Indiens, ils se réglèrent sur les Bulles de Clément XII, et pour empêcher qu'il ne se glissât quelque superstition dans les festins de noces, ils poussaient le scrupule jusqu'à y envoyer un catéchiste et un Brahme chrétien, chargés de faire observer les règles de notre Ste loi. Etant sur les lieux et voyant par eux-mêmes l'horreur que les Indiens avaient pour la salive, pour le souffle, et ayant fait de vains efforts pour la surmonter ils crurent, de concert avec les Evêques diocésains, pouvoir s'abstenir dans l'administration du baptême, de l'insufflation et de la salive, en conservant toujours l'essentiel du sacrement. Quoique la congrégation du S. Office ait désapprouvé la conduite des Evêques (2), le S. Siége a cru pouvoir montrer en ces points de la condescendance. Nous avons vu que Clément XII permit d'omettre ces cérémonies pour dix ans, et que Benoit XIV prorogea cette permission pour dix nouvelles années. Voilà, sur les principaux points controversés, la manière d'agir des Jésuites. Pour les autres choses qu'on leur reprochait, ils les ont constamment démenties (3).

L'article qui présentait peut-être plus de difficultés, était celui des Parias. Avoir des rapports avec les Parias, les visiter surtout dans leurs masures, s'était se rendre un objet d'horreur aux yeux des Indiens de caste, et se mettre absolument hors d'état de leur rendre le moindre service. Les Jésuites, après bien des efforts inutiles pour détruire ces préjugés nationaux, proposèrent à Benoit XIV d'établir 2 classes de missionnaires. Les uns devaient se consacrer uniquement à l'instruction des Parias, partager leur manière de vie, se dévouer à l'ignominie dont ils sont couverts et renoncer à tout commerce avec les autres castes; les autres missionnaires devaient s'occuper de la conversion et du gouvernement des Indiens distingués. Benoit XIV approuva cet expédient (4). On vit alors ces missionnaires se faire tous à tous, comme parle l'Apôtre, pour gagner tout le monde à J.C. Deux religieux du même ordre, 2 amis, 2 frères se disaient un adieu à peu près éternel, en habitant toutefois le même pays, la même cité. L'un était vêtu d'un anquis éclatant, il allait à cheval, ou en palanquin, il mangeait du riz préparé par la main des Brahmes, s'avançait tête levée sans saluer personne. L'autre couvert de haillons, marchait à pied entouré de quelques queux, dont l'accoutrement était aussi misérable que le sien, se nourrissait de quelque aliment rebutant préparé par leurs mains, saluait de loin son confrère, se prosternait à son passage, et mettait la main sur sa bouche, comme s'il eut craint d'infecter de son haleine le docteur des grands. Que se passait-il dans le cœur de l'un et de l'autre en ces rencontres? Dieu seul en connait le secret. Pour nous, nous ne

(1) Réponse aux extraits des Assert. T. 3. p. 157 — (2) Bullar. Rom. 16. 236 — (3) Réponse aux extr. des assert. 3. 159 — (4) Bullar. Rom. 16. 343.

pouvons nous empêcher de dire que nous voyons dans le dévouement de l'un et de l'autre un héroïsme de vertu que les cieux peuvent seuls apprécier et récompenser (1).

Un de ceux qui se rendirent le plus utiles dans un apostolat humiliant aux yeux de la chair, fut le P. Artaud, surnommé l'Apôtre des Parias. Il exerçait avec joie son ministère auprès de ces pauvres gens à Pondichéry, en 1754. Tandis que le P. Coeurdoux vénérable vieillard, qui pendant dix ans avait été supérieur de la mission de Madurée, évangelisait les Chantres, ou nobles du pays. Le P. Artaud réunissait dans une cour près de l'église les Parias, ou gens de la lie du peuple, et à force de soins et de constance il venait à bout de leur faire comprendre les 1ers principes de la foi, et de les graver profondément dans leur mémoire. Les bons Parias assis par terre, les jambes croisées comme nos tailleurs, l'écoutaient sans se lasser, des heures et presque des journées entières. Pas de semaine qu'il ne vît 7 à 8 nouveaux Indiens de cette caste grossir le troupeau de ses néophytes; et souvent il en gagnait un plus grand nombre (2).

A peu près à l'époque où la Bulle de Benoit XIV, qui termina toute la contestation, fut publiée dans l'Inde, le nombre des catholiques y était fort considérable. Voici l'état qu'en donne, d'après les listes authentiques écrites vers l'année 1748, un missionnaire qui a beaucoup travaillé dans ces contrées. Dans la province de Maravar et au cap Comorin, on ne comptait pas moins de 120 mille chrétiens. Il y en avait 150 mille dans le maduré; dans le royaume de Carnate 80 mille, et 35 mille dans le Mysore; ce qui fait en tout 385 mille dans la partie orientale de la presqu'île. Nous ne savons pas précisement quel était le nombre des néophytes de la partie occidentale, ou de la côte de Malabar; on assure seulement qu'il était plus considérable (3). Il y avait encore d'autres missions assez florissantes dans le nord de l'Indostan, et la foi pénétrait peu à peu dans toutes les provinces de cette belle partie de l'Asie. Elle avait fait des progrès encore plus rapides dans l'île de Ceylan, vis à vis la côte de la Pêcherie. Quand les Hollandais en prirent possession en 1650 il ne restait presque plus de traces de paganisme. La persécution cruelle qu'ils exercèrent comprima pendant 145 ans, bélas de ce peuple pour le catholicisme, mais elle ne put le détruire, et la foi s'y conserva toujours comme un feu caché sous la cendre.

Article 10e. Mission du Madurè après la suppression de la Compagnie: Pères qui continuèrent à la cultiver.

Bientôt devait tarir la source principale qui fournissait à l'Inde ses missionnaires. Le 6 août 1762, les Jésuites furent supprimés en France par arrêt du Parlement. Le 21 juillet 1773, ils le furent dans toute la chrétienté par le Bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XIV. A cette époque la mission du Malabar fut confiée à l'Evêque de Cabraca et aux missionnaires du séminaire de Paris. Il survint encore quelques doutes sur les rits malabares; on consulta le S. Siége. Il montra par sa réponse qu'il ne doutait nullement de la soumission de ceux qui, depuis la décision de cette célèbre question, travaillaient à la propagation de la foi dans ces

(1) Perrin, Voy. dans l'Ind. 2. 106 — (2) Lett. édif. 8. 324 — (3) Annal. de la propag. de la foi, T. 3. 52.

contrées. Rome prononça qu'on pouvait permettre, au moins pour le présent, ce qui serait tolérable, et ce que l'on avait coutume de pratiquer(1).

Les pères de la Compagnie, qui se trouvaient dans cette mission, continuèrent l'œuvre qu'ils avaient commencée, et, quoique pleins de regrets pour leurs anciens supérieurs, ils n'obéirent pas avec moins d'exactitude à ceux que la providence leur donnait par cette nouvelle disposition. Les missionnaires qui furent envoyés dans le Madure et dans les royaumes voisins, furent pour eux des frères chéris, de zélés collaborateurs, et ils travaillèrent de concert et dans un même esprit à étendre le royaume de J. C. Un de ces missionnaires Mr. Perrin, parti de France en 1777, nous a conservé, dans un ouvrage plein d'intérêt, les noms de plusieurs de ces religieux et des détails sur quelques uns d'entr'eux. Nous croyons obliger les enfans de la Compagnie à laquelle ils avaient appartenu, en leur présentant ici la substance de ce qu'il en a conservé dans ses mémoires. Ces beaux souvenirs seront comme une chaine dont les anneaux uniront l'ancienne et la nouvelle Société.

« Les missionnaires qui exercent, dit-il, sur les côtes, sont presque tous des vieillards, chez qui » l'expérience a mûri le zèle, et que la longue habitude d'exercer le ministère a rendus plus » propres à en assurer le succès : aussi, rien n'égale le respect que les Indiens leur portent, » et la confiance qu'ils ont en eux. Ces hommes vénérables sont couverts des cicatrices des » plaies reçues dans les combats qu'ils ont livrés. Je veux dire qu'ils sont presque tous attaqués de quelque maladie qui est le fruit du pénible ministère qu'ils ont exercé dans l'intérieur des terres, et qui les a obligés à la retraite ; mais retraite aussi fatigante qu'elle » est honorable. Ainsi, et d'après ces titres, existaient de mon tems à Pondichéry, à Madras et » à Carical, les Montjustin, les Mosac, les Costa, les Cœurdoux, les Bosseviu, les Guirbaldi, » les Garofallo et les Gibeaume, noms vénérables, et qu'aucun chrétien ne prononça » jamais qu'avec respect(2). » Nous y joindrons encore, d'après les données fournies par le même auteur, les PP. Bufson, Ansaldo, Baignoux, Ojollais et Arnoux.

Plusieurs de ces pères sont connus par les lettres édifiantes. Nous y voyons que le P. de Montjustin avait parcouru le Décan, ou l'Inde méridionale dans tous les sens, et que sur ses mémoires avait été dressée la carte des routes de l'armée Française ; ce qui suppose qu'il suivait les troupes en qualité d'aumônier(3). Nous trouvons ailleurs que Nisan, ministre du Mogol, désolant avec son armée le pays Canoul en 1743, le P. de Montjustin, qui résidait alors comme missionnaire à l'église d'Attipacam, quelques lieues à l'ouest de Pondichéry, voulut mettre en lieu de sureté les ornemens et les meubles de cette église. Il tomba entre les mains des Soldats, reçut un coup de sabre sur les reins, que ses habits et sa ceinture parèrent, et ne put se tirer de ce mauvais pas qu'en abandonnant son coffre, et payant 8 pagodes, ou 64 livres(4). Le P. Costa que Mr. Perrin retrouva dans les Indes, est aussi, si nous ne nous trompons, le P. Costas dont il est question dans le même endroit des Lettres édifiantes. On y dit, que malgré les troubles que l'inondation de tant de gens armés causait dans le pays, il avait baptisé à Touchépaguiri, au sud de Velore et d'Ar-

(1) Hist. gen. de l'Egl. t. 10. 240 — (2) Voy. dans l'Ind. T. 2. 219 — (3) Lett. édif. t. 3. 50. 351 — (4) ibid. p. 103.

Kate, 70 adultes en 8 ou dix mois. les pères Coeurdoux et Bossevin ont écrit l'un et l'autre plusieurs lettres qui se trouvent dans le Dernier volume des Mémoires des Indes. Mr. Perrin nous fournira lui-même quelques détails sur presque tous les autres.

« On estime que le P. Mosac, Jésuite, a conféré ce sacrement (le baptême), à plus de 40 » mille personnes, dont la presque totalité étaient des enfans malades (1) » Il dit ailleurs : « Ces Jésuites Français avaient à leur tête, jusqu'à l'époque où l'Evêque de » Tabraca prit possession de cette mission au nom de ses confrères ; ils avaient, dis-je » pour supérieur le P. Mosac, vieillard octogénaire qui avait blanchi sous le faix du » ministère apostolique, qu'il avait exercé pendant 40 ans. Il abdiqua sa place avec la sim- » plicité d'un enfant, lorsqu'il vit paraître son successeur. Depuis cette époque, il ne se livra » plus qu'à la prière et aux exercices de la vie intérieure. Il mourut bientôt après de la » mort des justes, regretté par tous ses anciens et nouveaux confrères, à qui il laissait pour » héritage le souvenir de ses vertus (2). »

Il ne dit qu'un mot des PP. Arnoux et Ojollais. Le 1er l'avait précédé dans le gouvernement de l'église de Maddéïrou, où après avoir épuisé tous les moyens de douceur, il avait usé d'une sage sévérité en retranchant publiquement de la communion des fidèles, un débauché, le scandale des chrétiens ; le nouveau missionnaire ramena bientôt au devoir par un de ces coups hardis que l'Esprit de Dieu fait quelquefois tenter aux hommes apostoliques. Le second était curé à Carical. Un jour, sur le point de célébrer les SS. mystères, il entendit dans son église du bruit occasionné par une dissipation indigne du S. Lieu. Dans l'ardeur de son zèle, il frappa sur la joue un idolâtre qu'il avait entendu parler. Le P. se retire ensuite confus et désolé. On frappe à sa porte, c'est l'idolâtre lui-même qui se présente, les yeux humblement baissés, et le prie de le recevoir parmi ses catéchumènes, ajoutant qu'étant aussi doux et aussi honnête qu'il l'était, il ne l'aurait pas traité avec tant de sévérité, s'il n'eut été pénétré du plus profond respect pour la majesté de son Dieu, d'où il concluait que ce Dieu méritait ses adorations (3).

Le P. Boulson était un homme dont l'austérité égale ce qu'on lit dans les vies des saints proposés au culte des fidèles. Il passait les nuits à prier, appuyé contre un mur, ou prosterné sur le marchepied de l'autel de son église, ne prenant d'autre repos que celui que la nature lui dérobait. Du pain trempé dans l'eau, (on peut s'en procurer près des établissemens Européens) quelques herbes amères et sans assaisonnement faisaient toute sa nourriture. Seul, il gouvernait un collège, administrait une chrétienté nombreuse, et trouvait encore du tems pour aider ses confrères en se chargeant de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus rebutant dans le ministère. Quoiqu'accablé d'infirmités, il était toujours calme et d'une gaîté modeste, attirant les pécheurs avec un air d'intérêt qui les lui attachait sans retour et se chargeant lui-même de payer leurs dettes à la justice divine. Il était à Oulgaret, peuplade Indienne à une lieue de Pondichéry, lors qu'il tomba malade. Là il se réjouissait de se voir étendu par terre dans un corridor, abandonné de tout le monde et sans autre soulagement que quelques gouttes d'eau. Sans avoir égard à la défense

(1) Voy. dans les Ind. 2. 220 — (2) ibid. 2. 174 — (3) ibid. 209. 254.

qu'il en avait faite, on avertit l'évêque du triste état où il était réduit. Celui-ci lui envoya son palanquin. L'humble pénitent n'accepta pas un tel adoucissement, mais recueillant ses forces pour obéir, il se rendit à pied à Pondichéry et alla remercier l'évêque avec un ton de politesse qui n'ajoutait pas peu à son mérite. Le prélat effrayé de la pâleur qui couvrait son visage, lui ordonna de se coucher sur le champ pour recevoir les derniers secours de l'église. On les lui conféra promptement, et à peine les eut-il reçus qu'il se leva, et alla expirer au pied d'un crucifix(1).

« Le P. Ansaldo natif de Sicile, dit Mr. Perrin, était un homme d'un génie profond et bien » cultivé. Il était dur à lui-même, et incapable de se ménager par l'amour de la vie et des com- » modités. S'il priait, c'était dans la posture la plus gênante, s'il prenait des aliments, c'était » tout ce qu'il y avait de moins bon, et néanmoins c'était sans affectation ni singularité; s'il se » récréait, c'était en travaillant des mains, s'il parlait, c'était pour dire aux autres des cho- » ses agréables, ou pour les instruire sans qu'ils s'en doutassent; s'il prenait du repos, c'était ap- » puyé sur son confessionnal, ou assis sur une chaise. Il faisait une retraite de dix jours tous » les ans, et elle consistait à demeurer tout ce tems assis devant son bureau, les yeux sans » cesse attachés sur un crucifix. Il faisait autant d'ouvrage qu'auraient pu faire 6 autres » missionnaires. Il était né avec des passions fort vives. La colère et le ressentiment de- » vaient former naturellement son caractère; mais il avait tellement travaillé à se vaincre » lui-même, que rien n'était capable de l'émouvoir: il ne savait qu'aimer (2). »

Un P. Baignoux, chargé seul des districts de Pincipondi, Kerveïpondi et Atipakam, était un homme d'une austérité incroyable. Il ne vivait que de racines et de feuilles d'arbres; il voyageait toujours à pied, et à la plus grande ardeur du soleil: il ne prenait que quelques heures de sommeil; encore avait-il soin en se couchant, de ne le faire que dans la posture la plus gênante, afin qu'il n'y eut pas un moment de sa vie qui ne fût consacré à la pénitence (3).

Le P. de Gibeaume, vieillard de 74 ans, accablé d'infirmités, suite des fatigues d'un long apostolat, avait conservé au milieu de ses souffrances, l'enjouement du plus heureux caractère. Mr. Perrin raconte naïvement, que ce père le voyant sur le point de revenir en Europe le prit à part, et d'un air mystérieux le pria de lui rendre un service qui dépendait de lui. Sur sa promesse il ajouta: « Fort bien, vous voilà pris; j'ai votre parole, je veux donc, et » j'exige que vous acceptiez la moitié de mon petit trésor. » Il ouvre aussitôt sa cassette et partage, de frère à frère, tout ce qu'elle contenait (4).

Voici un dernier trait, qui fait autant d'honneur à celui qui nous l'apprend qu'à celui qui en est l'objet. Mr. Perrin avait cru qu'un père, qu'il ne nomme pas, n'était pas propre à la mission et il en avait instruit le supérieur. Celui-ci ordonne à ce père de se retirer ou de se disposer à s'embarquer au plutôt. Le père qui ne savait pas d'où partait le coup, vient les larmes aux yeux supplier Mr. Perrin d'interposer ses bons offices en sa faveur. Le missionnaire lui avoue que c'est d'après ses pressantes sollicitations qu'on le renvoye. Le père prie et promet de faire dans l'exercice de son zèle tout ce qu'on désirera de lui, et l'on consent à ce qu'il reste. Peu de tems après, Mr. Perrin se voit obligé par les cir-

(1) Voy. 2e Mém. 2. 169 — (2) ibid. 2. 172 — (3) ibid. 173 — (4) ibid. 177.

constances à repasser en Europe. Ce bon père fait tout ce qu'il peut pour le retenir. Mais tous ses efforts étant inutiles, il le charge d'une lettre pour un de ses confrères au grand Caire. Mr Perrin la reçoit et la remet au Caire à son adresse. Quelle n'est point sa surprise lorsqu'on lui renvoie cette lettre ouverte avec une somme d'argent assez considérable. Cette lettre n'était qu'un billet de recommandation par lequel le Jésuite de l'Inde priait son confrère du Caire de dissuader Mr Perrin de repasser en Europe, ou s'il ne pouvait y réussir, de lui donner tous les secours qui dépendraient de lui (1).

Article 11e. Mission des Indes au commencement de ce siècle.

Les anciens Jésuites travaillèrent ainsi, de concert avec Mgm. des missions étrangères, à la conversion des peuples de l'Inde, tant que leurs forces le leur permirent. Ils s'éteignirent peu à peu, et le séminaire des missions fit tous ses efforts pour leur substituer de nouveaux ouvriers. Mais à l'époque de la révolution Française, cette institution précieuse subit le sort de tous les établissemens religieux. Les chrétientés de l'Inde se virent pendant longues années réduites à un petit nombre de missionnaires. L'orage politique qui avait bouleversé la France, avait aussi donné des secousses à toute l'Europe. Les hommes apostoliques ne pouvaient guère se former au milieu des troubles, et ceux à qui Dieu a commis le soin de son Eglise n'avaient point la liberté et les ressources nécessaires pour subvenir aux besoins des peuples éloignés. Le tems des tribulations eut un terme, des jours de paix se levèrent sur l'Eglise au commencement de ce siècle. Les temples sortirent de leurs ruines, l'esprit apostolique se ranima, les vocations se multiplièrent, et il fut permis au zèle de porter ses regards jusqu'aux bornes de l'orient et de l'occident. Mais les besoins de la France étaient grands, et les secours donnés aux missions ne pouvaient être d'abord proportionnés à leur nécessité. En 1802, la mission Française des Indes n'avait pour ouvriers évangéliques, outre son Evêque, que 15 missionnaires Européens, la plupart âgés, et hors d'état de travailler dans l'intérieur, et 4 prêtres Indiens. Cette mission renfermait dix districts. Pondichéry, qui était le chef-lieu et la résidence de l'Evêque, comptait ordinairement plusieurs ouvriers. Chaque district de l'intérieur était administré par un missionnaire qui, continuellement en course, s'estimait heureux quand il pouvait visiter une fois l'an les petites chrétientés disséminées dans la vaste étendue de pays qui lui était confié. Avant que Pondichéry tombât au pouvoir des Anglais, son district comptait jusqu'à 20 mille chrétiens. La plupart quittèrent la ville à cette époque, et quand elle nous fut rendue, il en restait à peine la moitié. Les autres districts de l'intérieur renfermaient près de 32 mille chrétiens. Ainsi donc, au commencement de ce siècle, la mission Française des Indes se composait d'environ 40 mille fidèles (2).

La disette d'ouvriers se fit sentir d'une manière encore plus désolante les années qui suivirent. Mr Brosson, qui se rendait en Cochinchine, se trouvant à Pondichéry le 14 juillet 1817, écrivait en Europe qu'il y avait dans cette mission pour toute ressource un Vicaire-

(1) Voy. dans l'Ind. 176 — (2) Annal. propag. de la foi, t. 3. 65.

apostolique, avec 5 ou 6 vieux missionnaires. Pondichéry avait aussi un petit collége, où l'on faisait de tems en tems quelques prêtres du pays. L'évêque, Mgr Hébert d'Halicarnasse et le Gouverneur, touchés de l'état de dénûment où se trouvait une chrétienté si considérable, firent des efforts pour retenir le missionnaire, mais ils ne purent rien gagner sur lui(1).

Les années suivantes, l'établissement des missions étrangères fournit quelque consolation à cette église désolée, en lui envoyant 5 missionnaires, et en lui promettant encore de nouveaux secours. Un des 5 qui partirent en 1824 pour les Indes, était Mr Bonnard, jeune prêtre du diocèse de Lyon, celui que la mission française vénère aujourd'hui comme son 1er supérieur et son vicaire Apostolique. Les autres étaient mm. Voisin, Boucho, Masson et Regereau. Ce dernier a été en Cochinchine, comme ses lettres l'indiquent(2). Elle avait encore reçu d'autres secours à cette époque, puisqu'elle comptait alors une quinzaine de prêtres tant européens qu'indigènes (3). Mais la plupart de ces prêtres étaient infirmes. Et avec la santé la plus vigoureuse, eussent-ils pu suffire aux besoins de plus de 40 mille chrétiens dispersés sur une étendue de plus de cent lieues en tout sens? Aussi Mgr d'Halicarnasse et ses missionnaires écrivaient-ils de la manière la plus pressante au séminaire des missions étrangères [le 17 7bre 1825] pour demander qu'on vint à leur secours. « Il y a, disaient-ils, des chrétientés de 3 à 5 mille âmes, » qui ne voyent de missionnaires que tous les 2 ans. Celles même où il y a un mis- » sionnaire, étant trop nombreuses, ne peuvent être encore bien soignées. Comment un » seul prêtre peut-il suffir pour 7 ou 8 mille âmes dispersées de côté et d'autre, » quelquefois éloignées de 10 à 12 lieues (4). » Quatre ans après, le 24 août 1829, Mr Supriès, missionnaire apostolique employait des expressions à peu près semblables (5), pour faire connaître les besoins de la mission, et l'année suivante on eut la douleur de voir un certain nombre de familles chrétiennes, que la mission, faute de sujets, avait depuis longtems cédées à des missionnaires voisins, fatiguées de demander inutilement des missionnaires français ou Jésuites, devenir enfin la proie des protestans (6). En 1834, il n'y avait que 12 missionnaires (7), et 16 en 1836. Mgr d'Halicarnasse, qui depuis 43 ans ne cessait de donner tous ses soins à l'entretien de cette mission, avait obtenu dans la personne de Mr Bonnard un digne coadjuteur. Enfin, après 47 ans de missions et 22 ans d'épiscopat ce vénérable vieillard s'éteignit et alla recevoir la récompense de ses travaux. Depuis ce tems, c-à-d. depuis le 5 octobre 1836, Mr Bonnard, sous le titre d'évêque de Drusipare, se voit à la tête de la mission française des Indes (8).

Le séminaire des missions étrangères a donc entretenu depuis l'an 1776 la mission des Indes. L'ardeur du zèle, l'esprit de dévouement, la constance des efforts suppléaient en quelque sorte à la disette des ouvriers. C'est à eux, c'est à leurs travaux non interrompus, au milieu de tant de causes de découragement, qu'on doit la conservation de cette mission, qui se glorifie d'avoir pour fondateurs l'apôtre S. Thomas et son noble imitateur François Xavier.

(1) annal. de la propag. de la foi, N. 4. 148 — (2) ibid. n. 4. 159 (3) ibid. n. 4. 140 — (4) ibid. 3. 67. (5) ibid. 4. 169 — (6) ibid. 5. 33 — (7) ibid. 7. 33 — (8) ibid. 9. 416.

Aussi les noms des missionnaires qui n'ont cessé d'arroser de leurs sueurs des plantes si précieuses, les noms en particulier de MM. Perrin, Dubois, Mottet, de Mgr d'Halicarnasse et de Mgr de Drusipare vivront-ils éternellement dans l'Inde. Cependant le séminaire des missions étrangères était chargé de 5 grandes missions dans l'orient, et le nombre des ouvriers qu'elle avait à sa disposition était peu considérable eu égard à l'étendue de tant de provinces qui réclamaient son secours. Aussi a-t-il reçu avec joie la proposition qui lui a été faite par la propagande, d'associer à ses travaux dans le Madure et les pays voisins, les membres de la Compagnie de Jésus(1). Quatre missionnaires de cette Compagnie sont partis de Bordeaux pour Pondichéry le 5 juillet 1837, et ils sont heureusement arrivés au terme de leur voyage le 28 octobre de la même année. L'année suivante, 2 nouveaux missionnaires, leurs confrères, envoyés pour le même but, sont aussi arrivés à Pondichéry le 2 février 1839. Ils ont été suivis au mois d'août de 3 autres missionnaires et d'un frère destiné à les aider dans la construction des églises. Répandus dans l'intérieur des terres, ils travaillent déjà, sous la conduite de Mgr de Drusipare leur commun supérieur, à ranimer les anciennes chrétientés, en attendant que de puissans renforts d'ouvriers apostoliques les mettent en état d'en établir de nouvelles. L'esprit de charité qui avait uni d'une manière si étroite les missionnaires qui sur la fin du siècle passé s'étaient consacrés au soin des Indiens, et les Jésuites qui s'y trouvaient après la suppression de leur ordre, est passé tout entier dans leurs successeurs membres des 2 congrégations. Ils travaillent de concert, dans le même but, selon la même méthode, et s'ils ressentent quelque peine, c'est d'être en trop petit nombre pour pouvoir être toujours ensemble, se prêter un mutuel secours, et éprouver par une heureuse expérience la vérité de l'oracle qui dit: « *Voyez combien il est bon et agréable pour des* » *frères de vivre dans l'union*(2). »

Article 12e. Etat actuel de la Mission des Indes.

Ici vient se placer naturellement l'état actuel des chrétientés de l'Inde. Différens Brefs des Souverains Pontifes ont tout réglé, tout déterminé avec un soin et une précision qui montrent la sollicitude que les Vicaires de S. C. ont pour toutes les églises. En voici comme l'abrégé traduit textuellement d'une réponse de la Propagande à un des missionnaires(3). « *Le vœu que vous formez de voir les limites de la juridiction ecclésiastique déterminée* » *d'une manière stable, a été déjà rempli, comme on peut le voir par 2 Brefs, l'un du 23* » *décembre 1836 et l'autre du 24 avril de l'année courante. Par le 1er, qui commence ainsi:* » *Ex munere pastorali, la grande île de Ceylan a été confiée au gouvernement et au soin* » *d'un Vicaire apostolique, et toute l'étendue de terrain qui comprend les royaumes* » *de Madure, de Tanjaour, de Maravar et de Mysore, a été commise au soin et à la* » *juridiction de l'Evêque de Drusipare, Vicaire apostolique sur la côte de Coromandel.*

(1) *Ami de la relig. T. 91. p. 440* — (2) *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. B. 132.* — (3) *Du 27 novembre 1838.*

» Par l'autre Bref Multa præclarè, il a été statué que tous les pays contenus dans les » limites du diocèse de Méliapour ou de S. Thomé, qui jusqu'à présent n'avaient pas de » vicaire apostolique, seraient maintenant annexés au vicariat apostolique de Madras, et » que toute la juridiction et autorité ecclésiastique et spirituelle sur ces pays appartenait » au vicaire apostolique de Madras. Quant aux régions renfermées dans les diocèses de » Cranganor et de Cochin, qui n'avaient point encore été données à des vicaires aposto- » liques, on a jugé à propos de les unir de la même manière au vicariat apostolique de Ma- » labar, et de faire dépendre la juridiction et toute l'autorité ecclésiastique et spirituelle » sur ces provinces, de l'évêque d'Amate, vicaire apostolique, qui demeure à Vérapoly. Il » a été réglé de même que le pays de Malaca au delà du Gange, serait soumis à la » juridiction de l'évêque de Zama, vicaire apostolique d'Ava et du Pégou (Mgr Frédéric » Cao). Si l'on y ajoute les lettres apostoliques données dès l'année 1834, le 18 avril, Latis- » simi terrarum tractus, en vertu desquelles on nommait un vicaire apostolique pour » la populeuse ville de Calcutta et son gouvernement spirituel; si de plus on se rappelle » l'autre Bref apostolique du 4 août 1835, Commissi nobis, qui avait pour but de » consolider de plus en plus l'autorité de ce vicaire apostolique, en désignant plus clai- » rement les bornes de sa juridiction, il sera manifeste que les limites de la juridiction » dans l'Inde ont été posées avec assez de soin. » Suivent les signatures du Cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, et de l'Archevêque d'Edesse son secrétaire.

Il y a donc actuellement dans l'Indostan 7 vicaires apostoliques. Sur la côte de Coromandel, nous trouvons Mgr de Drusipare, résidant à Pondichéry et supérieur de la mission de Maduré, de Tanjaour, du Maravar et du Mysore. Ce prélat infatigable prête les secours de son ministère à toutes ces vastes contrées, et il donne ses soins particuliers à l'ancien royaume de Tanjaour. Le 2e vicaire apostolique réside à Madras; c'est Mgr O'Connor, ancien provincial des Augustins d'Irlande (1). Il exerce sa juridiction sur les provinces qui jusqu'à présent formaient le diocèse de S. Thomé, c.a.d. sur une grande partie du Carnate. Le 3e vicaire apostolique, est Mgr d'Amate, vicaire du Malabar, résidant à Vérapoly sur la côte de Malabar. Son diocèse renferme les diocèses de Cranganor et de Cochin qui viennent d'être supprimés. Le 4e, qui est Mgr Araussario, vicaire apostolique de l'île de Ceylan. Nous savons qu'il s'agissait l'année dernière de lui donner un coadjuteur pour l'aider à administrer cette île, où l'on compte près de 200 mille chrétiens. Un 5e vicaire apostolique réside à Calcutta sur le Gange. Il y a déjà plusieurs années que les catholiques du Bengale, qui n'ont point encore perdu le souvenir des Jésuites, demandèrent des religieux de cet ordre. Le P. St Léger fut donc envoyé dans ce pays comme vicaire apostolique, avec des pouvoirs très étendus (2). Nous avons appris depuis, que le P. St Léger était de retour en Europe; il a quitté Calcutta le 25 décembre 1838 et a été remplacé par intérim par Mgr Taberd, évêque d'Isauropolis, ancien vicaire apostolique de la Cochinchine. Chassé de sa mission par la persécution, il se trouvait à Calcutta depuis 2 ans. Le 6e vicaire apostolique, celui de

(1) L'ami de la relig. T. 85. p. 357 — (2) ibid. T. 95. 321.

Bombay, est Mgr Pedro d'Alcantara, lvêque d'Antiphèle, âgé de 78 ans. Ce vénérable prélat a pour coadjuteur Mgr Louis, lvêque de Caormine religieux Carme, comme lui. Ils ont pour coopérateurs des prêtres nombreux, laplupart religieux de leur ordre, les autres, ecclésiastiques indigènes. Ils cultivent avec succès une vaste étendue de pays, le littoral depuis Surate au nord jusqu'à Radjapour au sud. le nombre des chrétiens, qu'on ne saurait déterminer avec exactitude, est certainement considérable (1). Le 7e vicaire apostolique, est Mgr Antoine Berzoni, lvêque d'Isbone, vicaire apostolique du Thibet.

A tous ces vicariats, on doit joindre l'Archevêque de Goa, autrefois Primat des Indes, dont le diocèse a été reserré dans des limites étroites; différentes missions que la Propagande entretient en y envoyant des religieux Carmes sur la côte Malabare, et qui dépendent de Mgr D. Pietro d'Alcantara Tammazzini, vicaire apostolique du Grand Mogol, résidant à Bombay; de plus, des missionnaires Capucins à Madras, à Surate et au Thibet (2). Tous les catholiques dispersés dans ces différentes missions, sont peu de chose relativement à l'immense population de l'Inde: ils atteignent à peine un million.

Les dispositions que le S. Siége vient de faire pour subvenir au besoin pressant des âmes, ont rencontré des contradicteurs dans quelques prêtres Indo-Portugais, qui ne pouvant administrer eux-mêmes ces chrétientés, s'étonnaient qu'on les eut confiées à d'autres. Le nouveau gouvernement de Portugal s'est empressé d'envoyer à Méliapour un lvêque sans bulles. Parmi les prêtres du pays, il en est, on ne peut le dissimuler puisque la chose est notoire, qui faits à la hâte, et pour subvenir aux besoins pressans des missions, n'ont pu se pénétrer de l'esprit sacerdotal. Il en est qui, remplis du préjugé que tout appartenait à la nation du Portugal, ont causé bien des tracasseries au vicaire apostolique de Calcutta (3). D'autres, répandus dans les missions françaises confiées aux soins de Mgr de Drusipare, ont bien de la peine à plier sous son autorité. Puissent-ils comprendre enfin qu'il n'y a dans l'Eglise de J. C. qu'un seul premier pasteur, qu'il n'y a d'autorité spirituelle que celle qui vient de lui, et travailler, unis d'esprit et de coeur avec les envoyés du S. Siége, au salut de tant de peuples auxquels tout ce qu'il y a d'ouvriers évangéliques dans l'Inde est bien loin de suffire!

---

(1) *Annal. de la propag. de la foi, n. 67. p. 588.* — (2) *ibid. p. 30.*
(3) *L'ami de la relig. T. 93. 295 et T. 95. 321.*

Lettres

des

nouvelles Missions

du Maduré.

Tome 2.

1840.

LIBRARY OF THE
YALE DIVINITY SCHOOL
NEW HAVEN, CONN.

31e Lettre.

Récit de la traversée, envoyé par le P. Joseph de Bournet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Pondichéry 19 décembre 1839.

Mon Révérend Père.

La grâce et la paix de notre Seigneur Jésus-Christ.

Comme c'est à vous après Dieu que je dois le bonheur d'avoir été envoyé dans la mission du Maduré, je me fais un devoir de vous en marquer ma reconnaissance en vous adressant le récit de notre voyage et de notre heureuse arrivée à Pondichéry. Je ne doute pas que la charité que vous nous portez en J.C. ne vous le fasse lire avec plaisir.

Ce fut le 16 août 1839 que nous partîmes de Bordeaux, le P. Canoz, le F. Sales, le F. Joseph et moi pour nous rendre à la mission du Maduré, et le F. Cicéron à celle de Calcutta. Nous étions tous pleins de joie et de confiance en Dieu. La veille, nous avions pu tout à notre aise célébrer l'Assomption de la Ste Vierge: ainsi notre départ, qui devait avoir lieu un mois plutôt, sembla n'avoir été retardé que pour se faire sous les auspices de celle que l'Eglise nomme *l'Etoile de la mer*, le 1er jour de l'octave de la plus solennelle de ses fêtes. Le matin, après avoir offert le St Sacrifice, nous quittâmes nos Pères de Bordeaux. Il me serait difficile de dire combien ils avaient eu de bonté et d'attention pour nous: tous enviaient notre bonheur, tous se fussent estimés heureux d'aller porter, avec la bonne nouvelle de l'Evangile, la paix et la joie aux nations infidèles. Deux d'entre eux voulurent nous accompagner jusqu'au bateau à vapeur qui nous conduisit à Pauillac. Ce fut là que nous quittâmes pour toujours le sol de la France. Nous priâmes Dieu de bénir notre pays et toutes les personnes chères dont nous nous séparions pour son amour, et le même jour, à 4h du soir, nous vînmes à bord du *Pondichéry*, vaisseau marchand de 600 tonneaux, à trois mâts, un des plus beaux du port de Bordeaux, et tout neuf, puisque ce n'était encore que son second voyage. Il a 108 pieds de long sur 26 de large. Outre la cale et l'entre-

pont, on avait construit sur le pont une dunette, c.a.d. un étage qui n'est élevé que sur l'arrière du bâtiment. C'est là qu'étaient nos chambres. Ce vaisseau était commandé par le capitaine Baudoin, homme reconnu par son honnêteté, sa prudence et son expérience dans la navigation. Il avait servi autrefois dans la marine militaire. Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de lui, ainsi que de tout l'équipage. Il nous installa de suite dans nos chambres. Nous en eumes trois pour nous cinq. Le P. Canoz, notre supérieur pendant le voyage, était seul dans la sienne, qui fut aussitôt destinée à nous servir de chapelle. Ces chambres étaient propres. Nous y étions aussi commodément qu'on peut être sur un vaisseau. Elles avaient six pieds en tous sens et une petite fenêtre de 8 pouces carrés, qui donnait sur la mer, et qu'on pouvait ouvrir à volonté pour renouveler l'air. Un bois de bibliothèque, une ou deux chaises, un bureau, deux lits, l'un au dessus de l'autre, une petite table à roulis, propre à fixer une cuvette et les autres objets nécessaires, composaient tous les meubles de cet appartement. Les portes de toutes les chambres, au nombre de neuf, s'ouvraient toutes dans un carré-long, pièce très propre, éclairée par en haut et du côté de l'entrée sur le pont. Elle servait à la fois de salon et de salle à manger.

Il y avait avec nous cinq autres passagers, entre lesquels une bonne dame âgée d'environ 70 ans. Elle se rendait à Poudichéry, où elle était appelée depuis longtems par son fils, associé à la maison de commerce la plus riche de cette ville. Cette bonne mère, craignant que ce fils, par le désir de venir habiter avec elle, ne quittât trop tôt, à son désavantage, le commerce où il réussissait, n'avait pas craint de faire elle-même un si long trajet, quoiqu'elle n'eut pas même encore vu la mer. De quoi n'est pas capable la tendresse maternelle! L'équipage se composait de seize hommes, sans compter le second et le lieutenant, qui tous deux avaient déjà le brevet de Capitaine au long cours.

Nous mîmes à la voile le lendemain 17, à 5h. du matin. Les vents nous étaient contraires. Nous restâmes trois jours de Poulhac à la mer, trajet qui se fait souvent en un jour. Nous éprouvâmes ce 1er jour, quoique sur la Gironde, un tems propre à nous donner une idée de la mer. Des vagues tombèrent sur notre pont, et même le sifflement du vent qui soufflait avec force dans les cordages, les cris des commandans et des matelots qui couraient sans cesse ça et d'autre pour tirer les cordes et tourner ou serrer les voiles, n'ont jamais été aussi bruyans. Jamais nous n'avons vu autant d'agitation sur le navire, à cause du vent contraire, joint au peu d'espace que la rivière offrait à la manœuvre.

Le jour suivant était un dimanche. Nous n'avions pas à craindre le mal de mer sur la Gironde. Nous songeames donc le soir à preparer tout ce qui nous serait néceſsaire pour dire la meſse. Le P. Canoz en obtint facilement la permiſsion du capitaine. Nous fûmes auſsitôt dans l'entrepont pour ouvrir la caiſse qui contenait les ornemens. Comme nous commencions à y travailler, un douanier s'appercevant qu'elle était plombée nous arrêta. Il avait été envoyé à bord pour veiller à ce qu'on ne touchât à aucune des marchandiſes qui avaient été embarquées pour l'étranger et n'avaient pas payé les droits. Il devait rester juſqu'au ſortir de la rivière. Nous ne pûmes jamais lui faire comprendre la différence qu'il y a entre le plomb de Paris, qu'on ne met que pour empêcher qu'on ne vous viſite ſans ceſſe vos effets aux Octrois, et le plomb de commerce qui marque que les droits n'ont pas été payés. La crainte qu'il avait que ſes ſupérieurs ne le priſsent en contravention avec la conſigne le rendait ſourd à toute ſorte de raiſonnemens. Peu s'en fallut, qu'à cauſe de lui, nous ne fuſsions privés de dire la meſse le lendemain. Heureuſement que, pour juſtifier ſon refus, il fit voir la liſte des marchandiſes ſur leſquelles on lui avait commandé de veiller. Le P. Canoz l'ayant lue, lui montra que notre caiſse ne s'y trouvait pas. Alors, ne ſachant plus que dire, il nous laiſsa faire. Mais, quelques inſtans après, comme s'il ſe fut repenti d'avoir été trop facile, et qu'il eut craint d'être pris en faute, il ſe tourna vers le P. Canoz et lui dit: Monſieur, vous aller aux Indes: Eh bien! je vous promets que vous réuſsirez dans tout ce que vous entreprendrez, puiſque vous avez été aſsez habile pour me perſuader de vous laiſser ouvrir cette caiſse. Nous acceptâmes l'augure, et cette réponſe naïve nous rendit la gaîté que la crainte de ne pouvoir dire la meſse avait interrompue.

Le lendemain 18, nous pûmes donc célébrer tous trois la 3te meſse, ce que nous avons toujours fait depuis, tant que le mauvais tems ou le mal de mer n'y ont pas mis obſtacle. Notre chapelle fut bientôt rangée. Une planche, que l'on plaça ſur le lit de la chambre, ſervit d'autel. Ce fut la ſeule choſe que nous eumes à orner, l'appartement ſe trouvant décent. Le dimanche, nous en ouvrions les portes, et tous les paſsagers entendaient la meſse depuis le ſalon.

Enfin le 20, jour de S. Bernard, après avoir paſsé la nuit à l'ancre devant Royan, et avoir reçu à notre bord le pilote qui devait nous conduire ſûrement en pleine mer, nous levâmes l'ancre à 6h. du matin. Le P. Canoz put encore dire la meſse, et comme je me préparais à la dire après lui, le

capitaine nous avertit qu'il n'était pas sûr de commencer, que nous allions arriver en pleine mer, où le mal de mer nous prendrait infailliblement. En effet, bientôt nous éprouvâmes tous des fatigues d'estomac. Le F. Canoz en fut le moins travaillé; après lui le F. Sales et le F. Joseph. J'en ai été incommodé un mois au moins et le F. Cicéron encore plus. C'est un malaise habituel, suivi de tems en tems de vomissemens. Le remède est de manger malgré le dégout et de se tenir au bon air et surtout de faire bonne provision de patience, car il est impossible de lire ou de travailler tant qu'on en souffre; quelquefois même on a bien de la peine à réciter son bréviaire. Mais, qu'est-ce que celà pour un missionnaire, qui doit s'estimer heureux de souffrir toute sorte de maux pour J. C!

Nous étions entrés en mer avec deux autres navires à trois mâts: *le Sumatra* et *la Maly*. Le 1er se rendait à Calcutta et le 2me à Rio-Janéiro. Le capitaine de la Maly avait déjà été pris et maltraité par des corsaires. Il avait entendu dire avant notre départ que quelques uns de ces écumeurs de mer avaient paru vers les îles du Cap-vert, et il avait prié notre capitaine de faire route avec lui jusqu'à la ligne. Il espérait que ces honnêtes messieurs, en cas de rencontre, n'oseraient pas attaquer deux navires à la fois. Mr. Baudoin y consentit, mais comme notre vaisseau était meilleur voilier, nous laissâmes bientôt la Maly derrière nous. On fit baisser quelques voiles pour ne pas la perdre de vue. Enfin notre marche se trouvant trop retardée, on la laissa s'approcher de manière à pouvoir se parler au moyen d'un porte voix. Après que de part et d'autre on se fut salué et informé des santés, notre capitaine demanda, comme par forme de plaisanterie, à celui de la Maly s'il avait encore la prétention de vouloir le suivre. Celui-ci, piqué de la question, ne répondit pas, et donnant à entendre par son geste qu'il espérait montrer que son vaisseau marchait aussi bien que le nôtre, il continua sa route. Il nous devança en effet pendant une journée, mais après, nous le rattrapâmes et le laissâmes loin derrière nous.

En sortant du golfe de Gascogne, nous apperçumes le Sumatra, que nous avions perdu de vue depuis notre départ. Il se dirigeait vers nous et vint nous accoster pour régler son chronomètre qui s'était arrêté. Notre capitaine se fit un plaisir de lui rendre ce service en lui donnant l'heure du sien. Le même jour, un vaisseau anglais, qui faisait route vers Lisbonne, nous accosta aussi pour demander la latitude où nous nous trouvions. Ce sont de ces services que les gens de mer se rendent volontiers, parcequ'ils sont bien aises de

les recevoir dans les mêmes circonstances. Depuis lors nous n'avons plus parlé à personne. Il est même très rare en mer que l'on s'approche d'assez près pour pouvoir le faire, si ce n'est par nécessité, et l'on ne rencontre guère de vaisseaux sur cette route que vers la ligne, où les calmes en retiennent quelquefois un grand nombre pendant plusieurs jours.

Ce fut le 25 août que nous doublâmes le cap Finistère, et bientôt nous commençames à longer les côtes du Portugal. Cette terre rappela au P. Sales bien des souvenirs. Ce fut une occasion pour lui de nous édifier, en nous racontant comme témoin oculaire et acteur, tout ce que nos Pères de France y avaient fait et souffert pour l'amour de J. C. — Le 30 au matin, nous vîmes sur la côte d'Afrique l'île de Madère appartenant aux Portugais, et renommée par la bonté de ses vins. Nous la laissâmes à notre gauche. Ce fut là que, pendant la nuit nous perdîmes entièrement de vue la Malty, quoique nous eussions un peu retardé notre marche pour l'attendre. — Le 31 au soir, nous laissâmes pareillement à notre gauche Palma, l'une des Canaries, possessions espagnoles. Nous apperçumes de loin et avec beaucoup de peine l'Isle de Fer, mais nous ne pûmes voir le pic de Ténériffe, presque toujours entouré de nuages, et qui a été regardé pendant plusieurs siècles comme le plus haut du monde.

Jusque là nous avions un vent favorable. Il cessa subitement, et nous restâmes dans un calme complet qui dura une demi journée. Une autre fois, pendant que nous étions poussés par le vent du nord-est, en un clein d'œil il fut remplacé par celui du sud-ouest, qui nous arrêta tout à coup, et nous aurait fait aller par l'arrière, si l'on n'eut à l'instant tourné les voiles. Ces changemens instantanés et aussi rapides que l'éclair arrivent quelquefois vers le cap de Bonne espérance, mais ils sont plus fréquens dans la Méditerranée. Ils ont ordinairement lieu lorsque le tems est orageux. C'est ce qu'on appelle *être masqué par le vent*.

Le 7 septembre, par 14 degrés de latitude, après avoir passé entre l'Afrique et les Isles du Cap-vert, qui appartiennent aux Portugais, nous apperçumes une goëlette qui avait parfaitement la forme de ces vaisseaux de pirates, qu'on disait infester ces côtes. Notre capitaine fut bien aise de la voir passer au large sans faire mine de venir vers nous. Nous n'en fûmes pas fâchés non plus.

Je ne vous parlerai pas de nos occupations pendant la journée. Il suffira de vous dire que nous suivions à peu de chose près le réglement

tracé par nos Pères qui étaient partis les premiers. Notre journée, partagée entre la prière l'étude et la lecture, passait avec une rapidité qui nous étonnait. Nous nous tenions ordinairement dans nos chambres, quelque fois sur la dunette, où nous allions toujours passer nos récréations lorsque le tems nous le permettait. Elle nous servait en quelque sorte de jardin. On y dressait une tente dans les fortes chaleurs. Quand nous étions fatigués nous allions nous y promener, ou nous y asseoir pour prendre l'air. Souvent nous y récitions notre bréviaire, notre chapelet, ou nous y faisions notre méditation. De là rien ne nous empêchait de considérer la vaste étendue de la mer. Tantôt calme et tantôt agitée, elle nous offrait des scènes plus ou moins variées. Mais c'était surtout le soir, lorsque le ciel était serein et étoilé, et qu'un vent favorable nous faisait glisser légèrement sur la surface des eaux, que nous nous plaisions à nous y trouver. Le silence, la nuit, le vent qui enflait doucement les voiles, le vaisseau qui fendait l'onde, tout alors portait à la méditation et élevait l'âme à Dieu.

Quelque fois le soleil à son lever ou à son coucher offrait un spectacle ravissant. Les nuages de l'horizon, que ses rayons doraient, ou aux quels il donnait une couleur de pourpre, formaient un paysage si singulier, si curieux et si varié, qu'on ne peut s'en faire une idée sans l'avoir vu. Je ne puis mieux comparer l'impression que l'on éprouve en considérant ce grand tableau, qu'à celle que l'on ressent, lorsque du haut de Notre Dame de Fourvière à Lyon, l'on contemple la vaste plaine qui se déroule devant les yeux. Le spectateur ne se fatigue point de le regarder, on y passerait des heures entières. Quelquefois aussi pendant le jour nos yeux étaient attirés par la multitude d'oiseaux qui sillonnaient les airs, et tournaient autour des mâts. Ce fut en approchant du Cap que nous commençames à les appercevoir. Nous en avons pris plusieurs, tels que des damiers, des albatros et des fous. Nos matelots les mangèrent. La chair en est dure et coriace. Les pattes des albatros, qui sont larges et membraneuses, servirent à faire des poches propres à conserver le tabac. On en arrache la peau en la retournant et la tirant sans la fendre, et on la tanne à cet effet. Notre charpentier se fit une pipe magnifique avec le bec d'un de ces oiseaux, qu'il doubla intérieurement d'un morceau de cuivre. Le tuyau, qui pouvait bien avoir un pied et demi de long, était fait de l'os supérieur d'une de ses ailes, qui était creux et très mince. Je ne vous ferai pas la description de ces oiseaux, parceque le P. Martin l'a faite dans la relation de son voyage. C'est à l'hameçon qu'on les prend. On le place avec son appât au bout d'une

longue est de soutenue sur l'eau par un liège. L'oiseau qui ne se nourrit que des poissons qu'il attrape en plongeant, ou de ce qu'on jette à la mer, l'apperçoit du haut des airs, vient se placer un peu derrière à l'endroit où il voit que le mouvement des vagues conduira l'appât, on laisse filer la corde jusqu'à ce que l'appât arrive près de lui, et c'est seulement à son passage, après avoir remarqué s'il lui convient, qu'il l'avale et se prend à l'hameçon, ordinairement par le bec. Ce qu'il y a de singulier dans ces oiseaux, qui se tiennent sur l'eau comme les canards, et qui ont un vol rapide et majestueux, c'est qu'ils ne se précipitent jamais sur leur proie, et qu'ils ne la prennent que lorsqu'ils sont posés sur l'eau.

Notre grand pêcheur était le S. Cicéron, qui s'était pourvu d'hameçons à Bordeaux. Il réussit mieux à prendre les oiseaux que les poissons. Ces derniers lui brisèrent tous ses hameçons. Nos matelots ne furent guère plus heureux que lui, ils n'en prirent que 3 ou 4, quoiqu'ils eussent jour et nuit un hameçon à la mer. On s'imagine sur terre que rien n'est plus facile que d'avoir du poisson frais à bord d'un vaisseau. C'est un erreur, les poissons ne se trouvent guère que sur les côtes ou sur les bancs de sable. En pleine mer ils sont fort rares.

Ce qui nous récréait encore, c'était de voir la rapidité avec laquelle le navire fendait quelquefois les eaux. C'est alors qu'on regarde avec curiosité la distance qu'il parcourt. Vous serez peut-être bien aise, mon R. P. de savoir comment on s'y prend. On se sert pour cela d'une longue corde. Au bout est une petite planche triangulaire garnie de plomb d'un côté, et fixée par les trois angles à la corde de manière à rester autant que possible dans l'eau à la place où on la jette. La corde est divisée en plusieurs noeuds, distans l'un de l'autre de la 120ième partie d'un mille. A mesure que le navire avance, on laisse glisser la corde sur l'arrière pendant une demi-minute, qui est la 120ième partie de l'heure. On mesure cette demi-minute au moyen d'un sablier qui met ce tems à s'écouler. On conçoit facilement que si pendant la 120ième partie d'une heure, c.a.d. une demi-minut, la corde file la 120ième partie d'un mille, c.a.d. un noeud, pendant une heure elle filerait un mille entier, et qu'on fera autant de milles par heure, que de noeuds par demi-minute. Par exemple si l'on fait six noeuds par demi-minute, on fera six milles par heure, ou bien deux lieues marines, ou deux lieues et demi de terre, parce qu'on ne compte dans un degré que vingt lieues de mer, tandis qu'il y en a 25 de terre. Les vaisseaux bons voiliers, lorsqu'ils sont favorisés par les vents, font jusqu'à 12 noeuds par heure, ou quatre lieues marines. Il y en a très peu qui aillent au delà de 13 noeuds. Quoique cette

manière de mesurer ainsi la marche d'un navire ne soit pas très exacte, elle l'est cependant assez pour pouvoir le diriger au moyen de la boussole, lorsque le ciel couvert de nuages ne permet pas de prendre les distances ou la hauteur du soleil ou de la lune. C'est même en comparant la différence des calculs, que l'on juge des courans que l'on rencontre dans certains parages, et qui font quelquefois dévier le navire de sa route, ou la rendent plus ou moins rapide, selon que les courans la favorisent, ou lui sont opposés.

Depuis notre entrée en mer, notre navigation avait été fort heureuse, nous avions toujours filé terme moyen de 5 à 7 noeuds environ par heure. — Nous n'avions encore éprouvé ni orage, ni grosse mer, ni vent contraire. Ce ne fut que vers le 6e degré avant d'arriver à la ligne, que nous eûmes un orage bien conditionné: pluie-à-verse, éclairs, tonnerres, tout y était, le tonnerre éclata même si près de nous, que le lieutenant qui se trouvait sur la dunette, le vit tomber dans la mer. C'est le seul orage avec tonnerre et éclairs que nous ayons essuyé. Enfin le 23 septembre, par 23 degrés de longitude, nous passâmes la ligne pour la première fois, le même jour que le soleil, que nous avions directement sur nos têtes à midi. Ainsi, par une circonstance singulière, à l'été succéda pour nous le printemps. — Vous vous imaginez, sans doute, mon Bon. Père, que nous devions avoir bien chaud, et que nous étions tout en eau de sueur. Pas du tout. Les nuages qui couvraient le ciel, et une faible brise, rafraichissaient assez l'air pour qu'un manteau ne fut pas trop pesant. Le P. Sales prit même le sien dans la soirée.

Nous avions alors, depuis le 2e. degré de latitude nord, le vent de sud-est qui nous était contraire. Il dura plusieurs jours. Ainsi, au lieu d'aller au sud-est, qui était la route que nous devions tenir pour nous diriger vers le Cap de Bonne espérance, nous fûmes poussés au Sud-ouest, vers le Brésil, jusqu'au 28e. degré de longitude orientale, tout proche de l'île de la Trinité. Ce fut là seulement que nous pûmes commencer à aller vers le cap.

Avant notre départ, on avait annoncé dans les journaux qu'il y avait eu quelque démêlé entre le Brésil et le gouvernement français à l'occasion du commerce. On n'en savait pas encore l'issue. Lorsque nous étions près des côtes du Brésil, le 8 octobre au matin, nous apperçumes, à une ou deux lieues à peu près derrière nous, un brik-goëlette qui nous suivait. Mais comme notre navire était meilleur voilier, nous conservâmes l'avance que nous avions, et même nous avions un peu gagné sur lui à la fin du jour. Pendant la nuit, nous changeames notre route, et le lendemain nous ne l'apperçumes plus. Dans

une pareille rencontre, (car nous ne doutions pas que ce ne fut un corsaire), on est bien aise, mon R. P. de ne s'être embarqué que pour faire la volonté de Dieu. Alors la foi se ranime, on se rappelle que tous les événements dépendent du meilleur des pères, qu'il ne permettra rien que pour notre plus grand bien, et que s'il veut nous châtier à cause de nos péchés, il donnera toujours à ceux qui le lui demandent, la grâce de lui être fidèle. Cependant je conçois parfaitement que ceux qui ont d'autres sentiments, et qui ne se confient que dans les créatures, doivent être alors dans de grandes inquiétudes.

Dieu qui nous avait délivrés de ce danger réel ou imaginaire, nous affligea bientôt par un de ces accidens qui arrivent quelquefois sur mer. Le 12 octobre vers deux heures du soir, lorsque nous étions tous tranquilles dans nos chambres, nous entendîmes tout à coup un bruit extraordinaire, comme quelque chose de lourd qui tombait sur la dunette par dessus nos têtes. Effrayés, nous nous élançames hors de nos chambres pour voir ce que c'était. Quelle fut notre douleur quand nous ~~~~ appercumes un pauvre matelot qui s'était laissé tomber de l'étai du mât de perroquet de fougue, c.a.d. de 20 à 30 pieds de haut, sur la dunette. On court aussitôt à lui, on le croyait mort. On le relève, il n'avait pas perdu connaissance, il parlait encore, et dit en montrant son bras gauche, il est coupé. On lui fait prendre quelque liqueur confortante et on le visite. En effet, il avait le bras gauche cassé au dessus du coude et la main foulée, mais pas autre chose. Aussitôt on lui frotte la main avec de l'eau de vie camphrée, et on le porte sur son lit pour le panser. Nous n'avions point de chirurgien à bord, ce fut le second, qui avait vu plusieurs fois raccommoder des bras, qui, aidé du F. Cicéron, fit le pansement. Les personnes de Bordeaux, que nous avions à bord, donnèrent un de leurs draps pour faire de longues bandes. Il supporta l'opération avec un grand courage, et sans laisser échapper la moindre plainte. Après 5 ou 6 jours on lui visita le bras. Le roulis et le mouvement du navire, qui avaient été très forts, l'avaient déplacé. On fut obligé de le casser de nouveau et de le repanser. Cette fois on prit mieux ses précautions. On attacha le matelot sur son lit de manière à ce qu'il ne pût remuer l'épaule, et au bout de 50 jours il commença à se lever et à remuer le bras. A Pondichéry, le chirurgien a trouvé le bras très bien remis. Seulement le malade ne pourra s'en servir qu'au bout de 2 ou 3 mois, à cause d'un calus qui s'était formé par la trop grande inaction.

Le 16 octobre, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap de Bonne espérance. Ce fut alors que nous commençames à voir cette belle mer, dont

le P. Martin a fait une si exacte description dans sa lettre. C'est alors, mon R. P. qu'on éprouve une véritable satisfaction à se confier en Dieu, lorsqu'on pense que c'est lui, notre père, qui commande à cette mer furieuse, qui semble vouloir engloutir le navire dans ses abîmes. C'est surtout pendant la nuit, lorsque couché dans son lit, on entend les vagues qui viennent se briser avec fracas contre l'oreille dont elles ne sont séparées que par une planche, qu'on goûte un plaisir infini à se laisser bercer entre les bras de la providence, au milieu de ce fracas et de ce balloitement continuels. Il faut le dire cependant, quand on se représente ces montagnes d'eau d'après ce qu'on en a lu, l'imagination les fait plus grandes qu'elles ne sont en effet. Ce qui est réel, c'est que dans ces parages, lorsque la mer est grosse, il faut avoir bien soin de se tenir fixé (amarré) à quelqu'objet, sans quoi on est exposé à être jeté avec force de côté et d'autre, au risque de tomber lourdement, ou d'aller donner de la tête contre les parois. Alors on ne passe pas sans danger sur le pont ou sur la dunette, rien de plus facile que d'y glisser, non seulement à cause du mouvement du navire, mais surtout à cause des lames qui en mouillant le pont, l'ont rendu extrêmement glissant. Nous avons tous payé notre tribut en nous étendant deux ou trois fois de tout notre long. Heureusement que nous en avons été quittes pour nous relever. Le P. Canoz n'a cependant pas été tout à fait aussi heureux, il est tombé une fois sur sa tabatière qu'il avait dans la poche, et il l'a mise en pièces, quoique elle ne fut que d'un seul morceau de corne. Du reste, ne croyez pas que ce soit seulement les nouveaux marins qui soient alors exposés à mesurer le pont de leur grandeur. Il est peu de jours, lorsque la mer est grosse dans ces parages, où quelqu'un des matelots ne se laisse tomber de tout son long. Notre capitaine lui-même y a été pris une fois ; mais surtout le second, qui pendant la nuit lorsqu'il était de quart (de service) sur la dunette, se laissa tomber sur la figure, et se fit mal à la tête. Il fut obligé de garder la chambre un jour entier. Nous n'avons pas eu cette grosse mer tout le tems que nous avons été aux environs du Cap, nous y avons eu au contraire des jours de belle mer, et même de calme.

Enfin le 27, fête du patronage de la Ste Vierge, nous arrivâmes vis à vis la partie méridionale du Cap, que nous doublâmes ce jour là. Nous pûmes dire tous trois la Ste messe, et nous nous mîmes de nouveau sous la protection de celle qui, nous ayant fait partir sous ses auspices, semblait encore vouloir se déclarer spécialement notre patrone

dans des parages si périlleux).

Le 1er. novembre, jour de la Toussaint, il fallut nous résoudre à ne point offrir le St. Sacrifice; le vent contraire nous poussa même si près de la côte d'Affrique, que nous apperçumes de loin, à la couleur les eaux beaucoup moins foncées, le banc des aiguilles, qui se trouve au delà du cap. Quoique la mer fut encore très profonde, nous virâmes aussitôt de bord.

Ce fut vis à vis ces côtes qu'eut lieu une cérémonie bien touchante. Dès les 1ers jours de notre navigation, un matelot était venu nous dire que deux de ses camarades désiraient faire leur 1ère communion. Comme nous étions tous fatigués du mal de mer, excepté le P. Canoz, il voulut se charger de leur instruction. L'un de ces matelots était protestant. Depuis longtems il désirait se faire catholique. Il y avait quelque chose, disait-il, qui lui faisait sentir que la religion catholique était la véritable. Ce qui l'y confirmait, c'était surtout de voir qu'elle était celle du plus grand nombre. Tant il est vrai que Dieu sait parler au cœur des personnes simples et droites! On ne savait pas sur le vaisseau qu'il fut protestant. Son camarade qui l'avait amené, et qui l'avait engagé à s'embarquer, l'ignorait lui même. Il en fit secrétement la confidence au P. Canoz, le priant de ne le communiquer qu'au P. Sales et à moi, qui devions être témoins de son abjuration. Il la fit la veille de la Toussaint, dans la chapelle. Il y ajouta une profession de foi prononcée avec une simplicité d'enfant, et en même tems un air décidé qui nous étonna et nous remplit de la plus douce satisfaction. Comme le P. Supérieur lui parlait plus tard de la fermeté et de la constance qu'il devait montrer pour conserver sa foi: *Comment pourrais-je y renoncer*, répondit-il avec vivacité, *après avoir juré sur les SS. Evangiles de ne l'abandonner jamais!* — Il fut si consolé après cette action, qu'il prit la résolution de faire son possible pour ramener sa mère et ses autres parens dans le sein de l'Eglise. L'autre matelot agé de 30 ans, depuis 13 années courait les mers. Son curé le préparait, depuis le peu de tems qu'il était à terre, à faire sa 1ère communion, mais le tems lui manqua, parceque le vaisseau sur lequel il s'était engagé partit plutôt qu'il ne s'y attendait. Ce marin devait ses bonnes dispositions aux soins de sa marraine, qui avait pris soin de lui, et l'avait toujours traité avec bonté. Elle l'avait souvent entretenu de Dieu. La vertu de cette personne l'avait touché. Il ne parlait d'elle qu'avec reconnaissance, et conservait surtout avec soin le livre de prières qu'elle lui avait donné.

La cérémonie avait été fixée au jour de la Toussaint, mais à cause du mauvais tems elle avait été renvoyée au dimanche suivant. le matin, le tems paraissait très beau, nos matelots se préparèrent donc à recevoir leur Dieu. Mais vers six heures, le vent augmenta, et la mer commença à devenir grosse. Nous étions incertains sur ce que nous ferions. Cependant tous nos braves marins assuraient que ce n'était rien. le capitaine lui-même, après avoir pris les précautions que suggérait la prudence, crut qu'on pouvait faire la cérémonie. Comme il désirait qu'elle fut publique, qu'il voulait y assister, et faire connaître à ses matelots l'importance qu'il attachait à cet acte de religion, il avait eu la bonté de nous offrir la plus belle pièce du navire, le salon. Une crédence très propre nous servait d'autel. Nous l'avions paré de notre mieux. Les matelots s'empressèrent d'accourir au son de la clochette. Les deux communians étaient dans le salon avec les passagers. le P. Canoz devait dire la messe, le P. Sales et moi devions l'assister. Lorsque nous fûmes habillés, nous étions encore à délibérer si nous communcerions à cause de l'agitation du navire. Enfin, comme nous avions pris toutes les mesures pour qu'il n'arrivât pas d'accidens, et que l'évangile du jour était précisément celui de la tempête, où Notre Seigneur reproche à ses disciples leur peu de confiance, nous nous appliquâmes ses paroles à nous-mêmes et nous commençâmes avec confiance. Tout se passa à merveille. On chanta des cantiques pendant la messe. Le P. Canoz put même adresser quelques paroles aux deux communians, qui recurent leur Sauveur avec les sentimens de la foi la plus vive et de la piété la plus tendre. On ne saurait exprimer leur joie après une si grande action. Ils la communiquèrent à leurs camarades, et notre capitaine, pour la compléter, fit donner double ration à tout l'équipage, que la pieuse attention de l'honnête famille que nous avions à bord, régala encore de quelques tablettes de chocolat. Je me fais ici plaisir de rendre justice à nos marins, nous ne les entendions ni jurer, ni blasphémer. Ils avaient beaucoup d'égards pour nous, et quelques uns même s'étaient offerts, pour accompagner, si nous l'avions jugé à propos, leurs camarades à la S.te table. Tous assistèrent respectueusement à la cérémonie. A peine fut-elle achevée que la mer devint furieuse. Jamais de si grandes lames ne sont venues se briser sur notre pont. C'est le seul jour où elles soient entrées dans le salon par la porte qu'on laissait ordinairement ouverte, et qu'on fut obligé de fermer. Elles parvinrent même deux fois jusque dans ma chambre. Elles

étaient si grosses, qu'elles auraient immanquablement renversé celui sur qui elles seraient tombé. Ce fut réellement le jour de la tempête. On aurait dit que le démon voulait se venger de la manière dont il avait été traité le matin.

C'était au reste dans l'endroit le plus exposé à la tourmente que nous avions célébré cette fête, lorsque nous étions encore proche du cap, avec des vents contraires qui nous obligeaient à louvoyer. Enfin le vent nous devint favorable, et nous commençâmes à courir sur la même ligne 37 et 38 degrés de latitude sud, depuis à peu près le 24e degré de longitude occidentale, c.a.d. 110 degrés, qui à cause du rapprochement des méridiens, à mesure qu'ils se dirigent vers les pôles, n'étaient plus que de 16 lieues marines, ce qui ferait encore seize cent lieues marines, ou 2000 lieues de terre. Ainsi nous avions dépassé la longitude de Pondichéry. Nous fumes aussi loin, parceque d'abord notre capitaine voulait aller jusqu'au 75e degré, pour aller delà prendre les vents généraux qui devaient nous conduire près de la ligne. Mais au lieu de les y rencontrer, nous trouvâmes les vents contraires du nord, qui nous conduisirent jusqu'au 86e degré. Ce fut alors seulement que nous trouvâmes les vents que nous cherchions.

Je ne veux pas passer sous silence, mon R. P. une circonstance qui fait l'éloge de la ferveur des novices et surtout de leur charité à prier leur S. Patron pour les voyageurs de la Compagnie. C'est du moins à celà que nous avons attribué le beau tems que nous avons eu pendant quelques jours. Après avoir éprouvé des vents contraires, qui nous détournoient de notre route, ou n'avoir eu que de faibles brises qui ne nous faisaient parcourir que 2 ou 3 noeuds à l'heure, la veille de S. Stanislas, patron du noviciat, il s'éleva un vent favorable, qui nous fit faire 8, 9 et jusqu'à 10 noeuds à l'heure, pendant presque toute l'octave du saint. Nous ne voulumes pas être ingrats, et nous offrimes des voeux bien ardens pour nos chers novices. Nous espérons que puisqu'ils réussissent si bien, ils continueront à prier pour les voyageurs qui nous suivront.

Bientôt après, les vents devinrent de nouveau contraires, et nous poussèrent encore jusqu'au 86e degré de longitude. Du reste, comme plus tard il nous eut fallu faire cette route à cause des vents qui règnent toujours dans cette saison de l'autre côté de la ligne, nous n'y perdîmes pas beaucoup. Ce fut la nuit qui suivit le 1er jour de la neuvaine que nous avions commencé en l'honneur de S. François Xavier, que nous attrapâmes les

vents de sud-est, que nous attendions depuis si longtems. Ils nous conduisirent en droite route depuis le 36me. degré de latitude sud, jusqu'à la ligne, en nous faisant parcourir presque toujours 8, 9 et 10 nœuds par heure. Le jour de S. François Xavier, nous pûmes célébrer tous trois la messe pour l'œuvre de la Propagation de la foi. Nous tâchâmes ce jour là de ranimer notre ferveur, et nous demandâmes au saint, de nous obtenir les vertus apostoliques. Ce fut le jour de la Conception de la Ste Vierge, que nous passâmes la ligne pour la 2e fois par 86 degré de longitude; et après avoir eprouvé 2 ou 3 jours de calme, nous atteignîmes enfin la mousson du nord-est, qui nous conduisit à notre destination.

Enfin le 18 décembre au matin, nous apperçumes la terre si désirée, et à deux heures de l'après-midi nous débarquâmes sous la protection de la Ste Vierge, puisque nous faisions ce jour-là la fête comme sous le nom de *Expectatione partûs B.M.V.*, que nous célébrons dans la Compagnie. Nous fumes reçus par les Pères des missions étrangères, qui nous témoignent toute sorte de bonté et d'affection. Ils nous envoyèrent eux-mêmes chercher à bord, en nous attendant sur le rivage. Nous sommes chez eux comme chez nous. Mgr est en mission dans ce moment-ci du côté de Trichinopoly. D'après une lettre du P. Bertrand, nous comptons partir pour cette ville après la fête de Noël. Nous prêcherons 3 ou 4 fois ici avant de partir.

Vous voyez, mon R. P. combien nous avons été favorisés. Je ne doute pas que ce ne soit à vos prières et à celles de nos Pères, et de tant de bonnes âmes qui s'interessent à nous à Lyon, à Bordeaux et ailleurs, que nous le devons; aussi ne les oublions-nous pas dans nos SS. Sacrifices. Quant à moi, je ne saurais trop vous remercier de m'avoir fait venir dans cette mission. Je sens que je suis où Dieu me veut. C'est au milieu de bons Malabares, qui nous assiégent sans cesse dans nos chambres, que je vous écris cette lettre. Ils ne se lassent point de demeurer auprès d'un missionnaire, quoiqu'on ne le comprenne guère. Mais ce qui est bien propre à ranimer notre zèle, c'est d'entendre les baëtes et les cris des payens, qui célèbrent la fête de leurs dieux. ah! priez, mon R. P. pour que nous en puissions convertir un grand nombre. Le courier va partir à midi. Je termine cette lettre en vous priant de me rappeler au souvenir de tous nos bons Pères et frères, et en me recommandant à vos SS. Sacrifices.

de Bournet Miss.re S. J.

32ième Lettre.

Le P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 20 décembre 1839.

Mon Rev. Père.

Je vous ai expédié, le mois passé, des lettres du P. Martin. Il vous faisait quelques demandes que votre prévenante charité a rendues inutiles. Votre dernier envoi contient à peu près tout ce qu'il désirait, sans compter que les nouveaux missionnaires que vous nous avez annoncés et qui sont bien près d'arriver, s'ils ne le sont déjà, nous apporteront sans doute bien des choses convenables à la mission. Le P. Martin est actuellement dans le Maravar, où il remplace le R. P. Supérieur qui accompagne Mgr dans la visite des chrétientés du sud. Je lui ai expédié, par des piétons de confiance, les objets que le R. P. Supérieur lui avait destinés. Il est nécessaire pour nous, d'avoir comme un entrepôt à Trichinopoly. Dans la plupart de nos stations, le logement est ordinairement sans poste. Ici tout est en sureté. Lorsque je m'absente, la maison est gardée par Mr. Camus, jeune homme d'origine française, aussi attaché à la mission que les missionnaires eux-mêmes.

Ici, rien de nouveau. Persécution sourde et désastreuse. Quand viendra donc le tems de se revêtir du bouclier de la foi, pour courir au combat, et recevoir le coup mortel au champ d'honneur! Hélas! je soupire après ce moment avec plus d'ardeur que le Suisse exilé ne soupire après ses montagnes, son chalet et le vieux pin qui le vit naître. Notre position est vraiment pénible. Que le bon Dieu prenne pitié de notre misère, et nous fasse la grâce de mériter le ciel au milieu de tant de soucis, de misères, de distractions, de scandales, de dangers de tout genre. On ne se fait pas une idée du pays que nous habitons. Priez Dieu de nous donner aide et secours. Je renouvelle tous les jours mon sacrifice. Je ne conçois pas vraiment comment on n'a pas encore attenté d'une manière plus directe à ma vie. Ici, pour cinq francs on expédie un homme sans façon. La crainte des Anglais retient probablement des adversaires furieux que nous avons dans le pays. Parlez-nous donc en détail de notre Compagnie. Je verse

des larmes lorsque je pense à elle, moi qui suis un de ses enfans, bien indigne d'une telle faveur, si vous me voyez quelque fois tout seul, retiré dans ma chambre ou dans ma cabane, vous auriez compassion de moi. Personne pour me consoler. Dieu seul, Dieu seul! Voilà tout pour nous dans ces jours de délire et d'impiété. Que d'âmes se perdent ici! Grand Dieu, j'en frissonne. Nos grandes villes les plus dépravées n'offrent pas un tableau aussi triste que celui de l'Inde, surtout dans les principales stations. On ne songe ici qu'à faire bonne chère, qu'à gagner et amasser de l'argent. L'orgueil, l'argent, la bonne chère, voilà tout l'homme indien. La jeunesse, qui partout ailleurs donne de la consolation, est insipide ici. Les enfans sont une espèce de petits sauvages, qui fuyent à votre approche, ou qui ne savent pas vous dire un mot. Impossible de leur donner de bons avis, ils ne viennent pas, ou s'ils viennent, c'est pour avoir de l'argent. Je crois cependant que nous allons songer à la formation d'un collége à Trichinopoly, où, avec la grâce de Dieu, nous réussirons à faire du bien. Le nord de notre mission ne ressemble en rien au centre, ni au sud. Voilà ce qui peut expliquer les différences d'opinions que vous remarquez quelquefois dans nos lettres.

Je reprends ce billet, que j'avais interrompu pendant quelques jours, pour courir au plus pressé. La guerre est toujours mon élément. Je dors tranquille sur l'affût du canon, et au milieu des cris des combattans. Quand viendra donc la paix! Il m'est impossible de dire tout le mal que cause ce malheureux schisme. J'ai toujours quatre intrus en tête. Il ne m'a pas été donné jusqu'à présent de détruire entièrement leur parti. La masse des chrétiens est à peu près pour nous, mais nous n'avons pas les anciennes églises. La caste des Vellalers, qui forme ici une grande partie de la chrétienté, est extrêmement difficile à conduire. Dans un grand nombre d'entr'eux, vous trouver une fierté insupportable, des exigences sans bornes, une susceptibilité incroyable, peu de foi, beaucoup de propension à la gentilité. Il faut une patience à toute épreuve, et une constance des plus solides, au milieu de tels chrétiens. Si tout était en paix, je crois qu'on viendrait à bout de les façonner, de leur faire connaître la religion et de les remplir de son esprit. Mais comment y travailler sérieusement et avec suite, au milieu de tant d'embarras?

Le choléra vient de se déclarer ici. Nous avons déjà perdu du monde. Les pauvres gentils meurent en grand nombre. Si cette maladie terrible pouvait inspirer des pensées de paix, quoique fléau de justice, elle serait un gage de miséricorde. Mais combien de gens ici qui ne réfléchissent pas, qui

paraissent ne rien sentir! Hier, le chef des schismatiques a été attaqué de la manière la plus violente. Il paraît qu'il ne succombera pas, grâce aux soins empressés des médecins du pays, Turcs, idolâtres, etc. Le malheureux, pendant la crise, qui a été très forte vers minuit, n'a pas songé à me faire demander. Il se disposait à paraître au redoutable tribunal, sans avoir reconnu l'autorité du S. Siége et de ses envoyés. — Le choléra est extrêmement violent ici. J'ai remarqué que les malades conservaient connaissance jusqu'au dernier moment. Du reste, les symptômes sont les mêmes qu'en Europe: Vomissemens fréquens, du moins le plus souvent, crampes, pieds et mains glacés, évanouissemens, douleurs terribles d'entrailles, etc. Les médecins du pays donnent de l'eau de vie pour remède, et d'autres drogues fortes. Ces remèdes réussissent quelquefois. Je leur donne du laudanum et de l'éther, à fortes doses, 30 ou 40 gouttes de chacun dans un doigt d'eau sucrée. Cela réussit assez souvent. Nous avons soin de réchauffer les malades, au moyen de briques, de cendres chaudes, etc. Ces malheureux font compassion. La plupart n'ont qu'une toile en guise de ceinture. Etendus sur la terre ils ont un froid horrible. Nous remarquons que le choléra attaque plus particulièrement les gens pauvres, mal logés et mal nourris. Je crois que le froid contribue aussi beaucoup à la maladie. Quant à moi, ma santé est toujours assez bonne. Cependant la température du climat, les fatigues, les peines mentales, les voyages à cheval, la qualité de la nourriture, m'éprouvent bien un peu, à la garde de Dieu.

Nous vous avons écrit plus longuement il y a quelques semaines, le P. Martin et moi; voilà ce qui m'empêche aujourd'hui d'entrer dans de plus grands détails. J'ai expédié à Pondichéry une petite caisse renfermant des armes du pays et autres petites miseres. Mes frères m'avaient prié de leur envoyer quelques objets de ce genre. Je veux au moins faire preuve de bonne volonté. La caisse ne partira qu'au retour de la mousson, c.a.d. au mois de février. Ils la recevront bien tard.

Veuillez, mon R.P. nous écrire. Vos lettres nous font un bien incroyable. Pauvres exilés que nous sommes, en butte aux perfidies des uns, à la haine des autres, nous avons quelquefois besoin de consolation. Dieu est avec nous, mais l'homme aussi est toujours là. Notre position, la mienne en particulier, est de tems à autre bien pénible. Je vous espérer que vous ne nous oublierez pas dans vos SS. Sacrifices. Je demande à deux genoux la bénédiction du R.P. Provincial. J'embrasse tous nos Pères et frères, etc.

L. Garnier S.J. Miss.re

N. B. Quoique les deux lettres suivantes ne viennent pas des Indes, elles ont tant de rapport avec celles qui en viennent, qu'on n'a pas cru devoir les séparer.

33e Lettre.

Le P. Pierre Perrin, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Bordeaux, 19 janvier 1840.

Mon Rev. Père.

Nous sommes arrivés à Clermont le 1er. jour de l'an, par un tems magnifique, contents comme deux rois, et bien plus. Mon compagnon de voyage avait déjà fait ses adieux à sa famille, qui demeure à 4 lieues de cette ville; ce n'était pas le cas de les renouveler. Du moins, ai-je obtenu de lui une petite lettre de consolation pour ses chers parens. Elle leur sera rendue aujourd'hui, et elle leur montrera que le zèle agrandit le coeur et dilate les affections, loin de les éteindre ou de les comprimer.

Le long de la route, nous avions pour compagnie, une petite négresse de dix ans, mexicaine d'origine, baptisée autrefois, mais bien ignorante en fait de religion. Nous lui avons parlé de Dieu, de la Ste. Vierge, dont elle porte le nom. Elle nous écoutait avec attention. Puisse-t'elle en tirer profit! Pauvre âme!

Quand nous sommes arrivés à Clermont, il était déjà 3 heures du soir, et par conséquent nous ne pouvions dire la 3e messe, première mortification. En voici une autre, que nous avons aussi bien sentie; c'est que nous avons manqué de dix minutes Mgr de Puy, qui se rend à Paris avec Mr. son neveu. Il faut vous dire que le matin même, ce digne Prélat s'entretenait de mon départ, avec le père d'un de nos missionnaires du Maduré, et s'appitoyait sur une personne de ma famille qu'il admirait, et pour laquelle il voulait faire des prières. Que voulez-vous? J'aurais eu bien du plaisir à lui demander sa bénédiction. J'en ai été privé. C'est une obole dans le trésor de mortifications que je vais recueillir dans le Maduré.

Parvenus à Bordeaux, nous avons reçu la lettre par laquelle, en vertu des nouvelles les plus récentes venues du Maduré, le bon frère qui devait

m'accompagner, est retenu en France. Il me serait difficile de vous exprimer la douleur qu'il en a ressentie. Son sacrifice était si généreux! c'est avec tant de dévouement qu'il était sur le point de traverser les mers, pour élever des églises au vrai Dieu! Ce qui le console, c'est qu'il fait la volonté de Dieu quand il se range aux dispositions de ses supérieurs; c'est, de plus, qu'il conserve toujours l'espoir de partir pour sa chère mission. Les circonstances changeront sans doute. Les obstacles qui font différer la construction des nouvelles églises ne dureront pas toujours. Au 1er signal, ce bon frère s'embarquera avec tout le courage et toute la résolution qu'il montrait ces jours passés. En attendant, je me permettrai de vous observer que sa place ayant été retenue, il ne nous est point libre de nous dédire, sans payer au moins une forte amende. Si, pour un frère charpentier, vous pouviez nous envoyer un missionnaire de plus, quel plaisir pour nous! quelle bonne fortune pour les peuples du Maduré! La providence a ses desseins. J'espère bien que le bon frère viendra nous joindre plus tard, et que pour le présent, il aura un suppléant, qui sera plus utile à la mission.

Le suppléant que je demande, a le tems d'arriver, s'il se met aussitôt en chemin. Nous ne pouvons guère être en mer que vers la fin du mois. Nous sommes au 19. Demain l'on fait la revue du navire, on embarque les effets et les provisions jusqu'au 22, jour où l'on part pour Pauillac, où l'on ne parvient qu'en deux, ou même en cinq jours suivant les tems et les marées. Et à Pauillac, combien de tems encore faudra-t-il attendre le vent? Vous voyez qu'il y a encore de la marge et que, puisque nous ne sommes pas les seuls à demander la mission du Maduré, il est possible de nous donner un nouveau compagnon.

Du reste, je ne saurais vous dire à quel point je suis content de celui que la providence m'a envoyé de si loin; ce bon P. Serra, qui se trouvait encore à Rome il n'y a guère que huit jours. Dès que la mission du Maduré a été accordée à ses ardens désirs, il s'est élancé à travers les terres et à travers les mers. Bateaux à vapeur et diligences, il a tout mis en œuvre. Il nous est arrivé en volant, plutôt qu'en courant, n'ayant qu'une seule crainte, celle de manquer une si belle occasion. Oh! comme je m'applaudis d'avoir fait connaissance avec lui, et surtout de l'avoir pour compagnon! Il serait difficile de rencontrer plus de vertu, plus de cordialité, plus de vigueur au moral comme au physique. Figurez-vous un homme d'une quarantaine d'années, mur, et qui a achevé son second noviciat, d'une taille avantageuse, avec toute la jovialité, la faconde, l'energie, la vie possibles, un œil étincelant et tempéré par la bonté, vous aurez le portrait de mon compagnon de voyage. La plus étroite charité nous a unis

dès le 1er instant comme si nous eussions été de vieilles connaissances. Ce bon Père m'a transmis les dernières paroles que lui adressa le Souverain Pontife, en lui donnant, avec sa bénédiction, mission pour le Maduré. Ses confrères y étaient aussi compris: *Allez, mes enfans, n'en doutez point, le Seigneur vous protégera.* Je me les suis fait répéter assez souvent pour les retenir, même en italien: *Andate, figliogli; non dubitate che il Signore vi protteggerà.* Je les ai prises pour devise, et pour règle de conduite.

Le T. R. P. Général, de son côté, nous donne les plus sages avis. Il ne nous recommande rien tant que la charité et l'obéissance, vertus caractéristiques de la compagnie. Nous y serons constamment fidèles. Il a eu l'attention, bien touchante pour moi, de m'envoyer un superbe Christ de cuivre. Je l'ai fait ajuster à une croix en tout semblable à celle du P. Serra. Ce qui me frappe dans cette croix, c'est qu'elle est grande, qu'elle est lourde, qu'elle est du choix de l'autorité. C'est bien ce qu'il me fallait. Elle est belle, elle est bonne comme mission.

Agréer mes respects affectueux et mon humble reconnaissance, mon Révérend et très cher Père, pour toutes vos bontés, etc.

Pierre Perrin S. J. miss.re du Maduré.

34e Lettre.

Un Père du collége de la Compagnie de Jésus, à Chambéry, en Savoie, à un Père de la même Compagnie, en France.

Chambéry, 23 Janvier 1840.

Mon Rév. Père.

Je vous envoie le bon P. Tasis le plutôt possible. Je ne puis vous dire combien nos enfans, et surtout nos grands, le regrettent. Ils avaient pour lui une grande estime et une affection vraiment filiale. Lorsque le Préfet général leur a annoncé qu'il allait nous quitter pour aller à la mission du Maduré, tous ces pauvres enfans grands et petits, ont été frappés d'un sentiment de foi très touchant, et vîte de se dépouiller pour donner quelque chose au P. Tasis, les uns de leurs images, les autres de leurs médailles. Tous de courir

à la boutique, acheter de semblables objets, pour en fournir le missionnaire. Le P. Préfet est venu tout joyeux me dire : *Mon Père, nos enfans viennent de me faire voir ce qu'ils sont. Comme ils se montrent bien dans cette circonstance!* — Depuis plusieurs années, ils sont tous de l'œuvre de la Propagation de la foi, et ils y mettent beaucoup de zèle. Que le bon Dieu bénisse ce cher P. Lafis! que la Ste Vierge le protège! Il a bien de la vertu! Je ne doute pas qu'il n'obtienne de grands succès dans les missions.

35e. Lettre.

Le P. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Manapadou, 10 Février 1820.

Mon Rév. Père.

Je me hâte de répondre à votre lettre, afin de dissiper les inquiétudes que vous donnaient les persécutions auxquelles nous avons été en butte, et le progrès que faisait le schisme dans le sud de notre mission. Vous paraissez étonné que des missionnaires aient demandé dans les chrétientés qui leur étaient confiées, des comptes pécuniaires; qu'ils soient entrés dans une sorte d'inspection de ce qui concerne le matériel des églises, au risque de se faire des ennemis, et de jeter par là même du côté du schisme, beaucoup moins exigeant, des personnes qui pouvaient être intéressées à ce que cet examen n'eût pas lieu. Je crois devoir vous assurer que rien n'était plus juste, et plus nécessaire que cette opération. Depuis longtems, en certains endroits, les employés des églises en étaient devenus les spoliateurs. Dans plusieurs villages de cette côte, quatre ou cinq hommes s'engraissaient des contributions que toute la masse fait pour le service divin. En attendant, église et presbytère, tout tombe en ruines. Voilà donc une source de haines, de disputes dans ces chrétientés. Souvent il n'y a pas le moindre espoir d'exercer avec fruit le St. ministère, si l'on ne commence par régler cette affaire. Le P. Martin l'a fait, et il devait le faire. Seulement il paraît avoir été un peu vîte. Mais quand on est sur les lieux, on en conçoit la raison. L'abus était criant.

le cœur de crystal de ce bon Père n'a pu s'en cacher un instant, et l'indignation qu'il éprouvait contre les iniquités manifestes, l'a fait agir avec rigueur. Il avait réussi dans un grand nombre d'églises de l'intérieur et de la côte, mais enfin il a échoué. Il a rencontré contre son attente des esprits tellement attachés au maintien des abus, qu'il s'est trouvé dans l'alternative de tout briser, ou de passer sous le joug, en souscrivant à des conditions contraires aux canons, et réellement inadmissibles. Sur son refus formel, les schismatiques ont été appelés, et les vrais chrétiens soumis à mille vexations. Ces circonstances m'ont fait retirer le P. Martin. L'état même de sa santé fatiguée par tant de courses, de travaux et de sollicitudes, l'exigeait. Mais, ce qui fait son éloge, c'est que partout les bons catholiques, je dirai même bon nombre de protestans, témoins de sa conduite, le louent et le regrettent; et si, dans un an, je puis le rendre à cette mission, il y sera reçu avec enthousiasme.

Cependant depuis la fin de juillet 1839, une grande partie des chrétientés des Baravers était tombée dans le schisme. Les progrès de ce schisme étaient effrayans. Au commencement de novembre, nous nous sommes vus sur le point d'être chassés de toutes les églises du sud. Dieu cependant a eu pitié de son peuple et de nous. Le grand Xavier, à qui la conversion des anciens pêcheurs avait coûté tant de travaux et de veilles, n'a pas permis que leurs enfans abandonnassent la foi qu'il avait annoncée à leurs pères. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer aujourd'hui, que tout est rentré dans l'ordre, et que le mal que l'insubordination de quelques uns avait fait à toute la chrétienté, a été à peu près réparé, du moins autant que nous pouvions l'espérer dans les circonstances présentes. Je vous en trace les détails avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, que je suis bien aise que vous connaissiez les obligations que nous avons à Mgr de Drusipare, Vicaire apostolique de notre mission et de toute la côte.

Vous savez que le prince de la contrée s'était laissé prévenir contre nous. Nous apprîmes sa maladie et bientôt après, sa mort, avant que nous eussions pu le détromper et le ramener aux sentimens de bonté qu'il nous avait d'abord témoignés. Dans l'espoir d'éclairer au moins le fils de ce prince, égaré lui-même par nos adversaires, Mgr crut devoir tenter une visite, ou du moins une apparition sur la côte, que nous regardions comme perdue. Un des principaux villages paravers, qui n'avait pas encore reçu de prêtres schismatiques, voulut bien lui ouvrir son église, et le recevoir avec pompe, ou du moins avec le decorum que demandent les

usages indiens dans de telles réceptions. Ce fut le 24 novembre que sa Grandeur fit sa 1ère apparition sur la côte. J'avais été obligé d'aller commencer la neuvaine de la fête de S. François Xavier dans une église de l'intérieur des terres. Bientôt le plus grand nombre des églises des Paravers s'empressa d'ouvrir ses portes à son vrai pasteur. De mémoire d'homme on n'avait point vu d'évêque parcourir la côte. Sa présence réveilla la foi et produisit un heureux effet sur ces peuples. Mais cet heureux effet n'eut été que passager, si nous n'eussions pu abattre la tête du schisme, et détruire le principe de sa force qui se trouvait à Tuticurin. C'était bien là notre désir; mais les mauvaises dispositions de quelques Indiens influens, semblaient nous ôter toute espérance. En attendant le moment favorable, nous travaillions, Mgr, Mr de Méhay et moi dans le pays, courant de tout côté où nous appelait le besoin, soit pour célébrer des fêtes, soit pour éluder les efforts des schismatiques, soit pour réveiller la piété des peuples. Mgr a été seul pendant presque tout le mois de décembre. Il a parcouru avec un zèle infatigable et le dévouement d'un simple missionnaire jusqu'à quatorze églises, publiant partout la monition de Rome, prêchant contre le schisme, et exerçant le St ministère. Dès le milieu du mois, Mgr commença les négociations qui devaient amener la paix. Vers la fin du mois, il se trouvait à Tuticurin, le chef-lieu et le rempart du schisme. Là, il lui fallut faire antichambre pendant onze jours, et s'occuper uniquement de traiter avec le prince et d'amener ses partisans à faire leur soumission. Dès que je sus qu'il y avait quelque chance de succès, je me rendis dans les environs, à une heure et demie du lieu où résidait sa Grandeur, afin de me rendre auprès d'elle au 1er signal. Enfin dans la nuit du 5 au 6 de janvier, arriva un courrier du prince avec une dépêche favorable. Nous partîmes aussitôt, Mgr et moi à 9 heures du matin. Un des missionnaires de Mgr nous joignit encore en route, et nous arrivâmes à Tuticurin à midi. Notre entrée fut pompeuse. La foule était grande. C'était le jour de l'Epiphanie, et la solemnité du mystère que l'église célébrait, ajoutait à l'ensemble des circonstances. Mgr chanta la grand'messe et séjourna 3 jours pour consommer l'œuvre. Delà il repartit pour se rendre à Pondichéry. J'aurais bien désiré l'accompagner jusqu'à Trichinopoly, pour embrasser nos nouveaux missionnaires, et même me fixer dans cette ville, mais les circonstances m'obligent de rester encore un mois à Tuticurin, pour consolider la paix et donner quelques réglemens à cette mission, qui peut désormais nous donner de grandes consolations.

4

Voilà l'issue des troubles qui ont agité notre mission au sud. Elle a été plus heureuse que nous n'avions droit de l'attendre. Tout n'a pas cependant été au gré de nos désirs. Je ne dirai pas seulement que j'ai été extrêmement peiné en voyant les démarches que Mgr a bien voulu faire pour avoir la paix. Je ne croyais pas convenable qu'un 1er pasteur, qu'un Evêque catholique, s'abaissât ainsi devant un chef de Paravers. L'humilité du prélat et son zèle à toute épreuve l'ont porté à négliger, dans cette rencontre, l'étiquette du monde et ce sacrifice lui a peu coûté. Ce qui le touchait bien plus vivement, et ce qui semblait un obstacle plus difficile à vaincre, c'était les conditions qu'on nous proposait. Mgr s'y refusait d'abord: ces conditions, on ne peut le dissimuler, peuvent devenir gênantes dans la suite. Mais à la rigueur, on pouvait les admettre. Mgr y a donc souscrit, et j'y ai souscrit avec lui. Espérons que d'un côté la providence couvrira d'une protection spéciale une mission des plus chères au grand Xavier, et que de l'autre, ces peuples convaincus par l'expérience, que nous ne cherchons que le salut de leurs âmes, se remettront avec plus de confiance dans nos mains. Après tout, le chef des Paravers est lui-même fort intéressé à renoncer au schisme, et à maintenir la paix que nous venons de signer. C'est le vœu de son peuple, et tout ce qu'il ferait contre l'union que nous venons d'établir, ne servirait qu'à lui faire perdre l'autorité qu'il conserve encore sur la caste. Bénissons donc le Seigneur de cet heureux événement; c'est lui qui conduit aux portes de l'abîme et lui qui en retire). A lui seul gloire et hommage de tout le peu de bien que nous pouvons faire par son secours.

Donnons maintenant une idée de cette caste, bien dégénérée depuis nos anciens Pères. Autrefois les Paravers jouissaient des trésors que leur procurait la pêche des perles et le commerce des toiles, deux sources d'opulence ouvertes pour eux. La fréquentation des Espagnols dirigea leur prodigalité, assez commune chez les Indiens riches, vers les choses de la religion. Ils mirent leur orgueil dans leurs églises et dans la pompe des cérémonies religieuses. On voyait briller dans leurs églises, des calices, des ostensoirs en or massif, des niches, ou espèce de tabernacles, des chandeliers etc. en argent, des tentures en velours, et quelquefois en drap d'or; des devants-d'autel, des ornemens très riches. On trouve encore en divers lieux, surtout à Tuticurin, des restes de cette ancienne splendeur. Mais depuis le départ ou la mort de nos derniers pères, tout cela est abandonné. On ne fait plus rien pour l'entretenir et le conserver. Les ornemens ne sont plus que de riches guenilles, qui tombent en lambeaux. Des pasteurs intéressés

se sont occupés à réunir un fonds, dont ils allaient ensuite jouir au milieu de leur famille. La coutume de lever des contributions pour l'église n'est pas perdue. Elle pèse sur le menu peuple, qui donne même souvent de bon coeur, mais les administrateurs, en plusieurs endroits, détournent les revenus. Ils ont trouvé ce système commode et utile, et pour s'assurer le privilége de vivre des biens des églises, ils employeront toute sorte de moyens. Voilà une des grandes plaies du pays. Elle sera bien difficile à guérir.

Une autre suite de l'abandon où ont été ces malheureux chrétiens, c'est que, perdant l'esprit et l'âme du Christianisme, ils sont devenus grossiers, matériels, et comme payens dans les pratiques extérieures, la célébration d'une fête, la Ste. messe à certains jours, etc, ils y tiennent extrêmement; mais il est rare de trouver quelqu'un qui sache ce que c'est que la messe, ou qui y assiste avec une véritable piété. Les confréries existent encore, et même en grand nombre, mais on ne sait guère quel en est l'esprit. Une chose qui est propre aux Baravers, et que je n'ai pu voir sans une extrême douleur, c'est l'abus que les femmes font du chapelet. Vous voyez ces matrones arriver à l'église, portant à chaque main cinq gros chapelets suspendus aux 5 doigts, et garnis chacun de 4 ou 5 grosses médailles, bruyantes surtout. Vous croiriez presque entendre passer une troupe de forçats avec leurs chaînes. Plus cet assortiment de chapelets fait de bruit, plus il a de mérite. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces chapelets n'appartiennent pas à la dame qui les porte. Elle les a empruntés, comme elle emprunte ses autres ornements. Il en coûtera sans doute aux missionnaires pour ranimer ces chrétientés, et y faire revivre le véritable esprit du Christianisme. Mais le zèle d'un côté, la bonne volonté de l'autre, et par dessus tout la grâce de Dieu, ont opéré bien d'autres merveilles.

Un des premiers vices que nous aurons à combattre dans les Baravers, est la passion pour les liqueurs enivrantes, vice autrefois inconnu dans le pays, ou regardé comme une chose infâme; aujourd'hui devenu, par suite des rapports avec les Européens, comme une maladie générale. Il y a huit jours, à mon arrivée dans un village, les habitans vinrent en corps me saluer. Ils ne manquèrent pas de me demander des secours pour leur église. Je profitai de la circonstance pour parler fortement contre ce vice, source de leur pauvreté et qui les expose à la malédiction de Dieu. Je leur proposai de faire un pacte entr'eux pour l'extirpation de ce désordre. Ils s'en allèrent, et tinrent conseil toute la soirée. Le lendemain, ils vinrent me porter un acte passé entr'eux et

signé de tous, par lequel ils fixaient une amende et autres peines graves contre ceux qui désormais retomberaient dans cette faute. Les chrétiens d'une église voisine ont suivi cet exemple, et fait la même convention. Déjà même, avant qu'ils eussent pris cet engagement, l'un d'eux, qui leur avait donné un scandale en ce genre, avait été condamné à une amende de six sols, et selon une pratique qui n'a rien d'extraordinaire ici, on lui avait administré les verges. A mesure que ce peuple revient à la religion, il montre plus d'éloignement pour les boissons enivrantes. Hier encore, une troupe d'enfans vint me dénoncer avec indignation, un chrétien qui allait boire le callou. Tout cela prouve qu'il y a encore espoir de voir la religion refleurir dans ces contrées si longtems négligées.

Dans une de mes lettres précédentes, j'ai envoyé une carte de la mission du sud, avec le nombre des chrétiens, que je portais à 31 mille. Je pense maintenant qu'il va bien à 35 mille. Depuis, j'ai divisé ce district en cantons. Chacun d'eux aura son missionnaire, ce qui évitera les courses multipliées, si pénibles dans ce climat brûlant, aussi bien que la perte de tems. Le P. Dubanquet a le canton de la pointe méridionale, qui comprend 6,000 chrétiens, distribués dans 30 villages ou hameaux. Ce serait trop peu pour un tel ouvrier. Aussi, je compte bien qu'il étendra sa sollicitude sur le canton voisin, au nord du premier, qui compte 8,000 âmes, répandus en plus de 20 villages, et qui formera le lot du P. Sales. Celui-ci sera ici dans 15 jours. Il arrive à peine, et il est déjà lancé dans la carrière. Dans le principe, nous demandons peu de lui. Il sera utile pour dire la messe, et donner l'extrême-onction en cas de besoin. Il aura du tems pour étudier la langue, les autres Pères l'aideront de tout leur pouvoir. Le P. Castanier aura le 3e canton, au nord du 2e, vers la côte, et un peu dans l'intérieur. On n'y compte que 4,000 chrétiens épars dans 12 villages, mais il sera supérieur de tout le district, qu'il devra visiter de tems en tems. Le 4e canton du sud est immense. Il contient plus de 15 mille chrétiens, éparpillés dans un grand nombre de villages. Je ne puis, pour le moment, y placer qu'un missionnaire. Les autres l'aideront autant qu'il sera en eux. Quand je pourrai lui donner un compagnon à poste fixe, le nombre des ouvriers sera complet. Ce n'est pas trop assurément de cinq prêtres pour 35 mille chrétiens, disséminés sur toute la côte de la Pêcherie et dans l'intérieur des terres. Il sera difficile, avec si peu de monde, de contenter pleinement les Paravers. S'ils l'exigent, je leur donnerai encore un ou deux prêtres de Goa de ceux qui ont reconnu l'autorité du St. Siège, et qui ont reçu le Bref *Multâ præclarè*. Ils pourront surtout nous aider pour la célébration des fêtes,

article pour lequel les Paravers sont très exigeans.

Tous nos missionnaires, anciens et nouveaux, sont bien portants. Les anciens travaillent à se tuer. Je les modère autant que je puis; mais la fatigue de l'esprit et du moral est ce qu'il y a de plus accablant pour nous. Tous me crient qu'ils n'en peuvent plus pour le spirituel, et si j'en juge par moi-même, je comprends l'absolue nécessité où ils doivent être de se retremper dans l'esprit religieux, surtout dans l'union et la familiarité avec Dieu. Les nouveaux secours qui nous sont arrivés, nous feront sortir un peu de cet état violent. Ainsi le P. De Bournet va joindre le P. Martin dans le Maravа. Le pauvre P. Martin se trouvait seul depuis 3 mois, sans confesseur, sans conseil, sans appui. Partout désormais les missionnaire seront deux à deux, du moins habituellement, et à portée de se voir fréquemment. Par là aussi ils auront plus de facilité de se livrer aux exercices spirituels, soit journaliers, soit extraordinaires. Mais nous avons tous besoin du secours de vos prières et de vos SS. Sacrifices. Je finis en vous réitérant l'expression de mon entier dévouement et du respectueux attachement, etc.

J. Bertrand, miss.re de la Comp.e

36.e Lettre.

Le P. Louis Du Ranquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à M.r Paul Du Ranquet, son frère.

Valéi, 12 Février 1810.

Mon cher Paul.

Je n'ai pas écrit en Europe depuis mon dernier billet daté du mois d'Octobre. Je me proposais alors de le faire bientôt plus au long, de répondre surtout à toutes vos lettres, que me faisait espérer l'arrivée prochaine de trois nouveaux Pères dans ces pays lointains. Vain espoir, qui s'est dissipé comme un tourbillon de fumée. Rien n'a paru. Tes dépêches auraient-elles fait un malencontreux naufrage? Aurais-tu à te reprocher quelque négligence et un peu d'oubli à l'égard de ton frère? Je te pardonnerais s'il en était ainsi, je n'ai pas de rancune. Vous m'oublieriez tous, que je ne saurais cesser de

penser à vous. Si tu étais fâché de ce que je n'écris pas plus souvent, pardonne et rejette toute la faute sur ma qualité de *Chevalier errant*. Je pense souvent à vous écrire, mais tout se borne là, si vous ne me stimulez par vos lettres.

Puisque je n'ai à répondre à aucune lettre, je parlerai de suite des nouvelles du pays. Mgr de Drusipare, évêque de Pondichéry, est venu nous visiter sur la fin d'octobre. Nous étions alors dans le fort d'une tourmente causée par le démon du schisme, tourmente bien longue et bien ennuyeuse. La présence de sa Grandeur, les peines qu'elle s'est données nous ont tirés de ce mauvais pas; et nous sommes à nous remettre de cette secousse, qui laisse, hélas! après elle bien des misères. Voilà nos grands événemens du tems actuel.

Après ces nouvelles, je cherche autour de moi quelque sujet qui puisse intéresser, et je ne vois malheureusement que des Cattimarons, ou canots de pêcheurs, formés de 4 troncs d'arbres liés ensemble, qu'on tire à force de bras sur le rivage, ou bien de grands filets qui sèchent sur le sable. A quelques lieues d'ici, au nord, on sonde, on examine les bancs de perles pour savoir si l'on peut faire la pêche cette année. Je ne suis pas encore assez accourant de cette manière de pêcher, des adresses, des expédiens qu'on emploie, pour en parler pertinemment. Je laisse donc, pour cette fois, la mer et ses richesses, pour reporter les yeux du côté de la terre. Là je trouve des palmiers que je connais d'avantage, et la caste des Samars qui les cultivent. Quelques détails sur les travaux de ces bons Indiens, ajoutés à ceux que je t'ai déja donnés, te feront plaisir.

Ce n'est qu'à 15 ou 20 ans que le palmier commence à produire, puis il dure des siècles, à ce qu'il paraît. Les 1ères années, il ne sort de terre que des palmes, puis surgit une tige tendre, entourée de palmes qui la défendent. Ces palmes sèchent, sans tomber, garantissant ainsi la tige, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour n'avoir rien à craindre. Ce n'est que quand le palmier est en âge de produire, que ces feuilles sèches tombent d'elles-mêmes, laissant une tige assez unie. Il se forme alors au sommet, une espèce de tête, comme le chapiteau d'une colonne, surmonté d'une quinzaine de palmes. Au haut du palmier, à la naissance des palmes, sortent 3, 4, 5 bourgeons, et quelquefois même un plus grand nombre, de la grosseur du bras à peu près, qui doivent porter ou des fleurs, ou des fruits. Le travail commence ici vers la mi-janvier, et dure six mois. Avril et mai sont des mois d'abondance et de peine, parce qu'alors un plus grand nombre de palmiers entrent en sève, à cause des chaleurs, et qu'il faut monter trois

fois par jour sur chaque arbre, pour rafraîchir l'incision d'où elle coule. Chaque fois qu'on monte, il faut couper l'extrémité desséchée des bourgeons, le plus légèrement possible, afin d'y revenir plus souvent, frapper doucement le bourgeon, et le frotter, pour remettre la sève en circulation. Grimper 3 fois par jour à 150 ou 200 pieds sur une 20aine d'arbres, n'est qu'un jeu pour les Samars, exercés dès l'enfance à ce genre de vie. La difficulté est, lorsqu'ils sont arrivés au haut, de s'établir sur ces palmes pliantes, qui ne sont que de grandes feuilles, pour renouveler l'incision du bourgeon, attacher de petits pots en terre, qui doivent recueillir le jus qui découle, les vider, les fixer, etc. Aussi n'est-il pas rare que ces malheureux, faisant la culbute, se cassent bras et jambes. Les vases suspendus à l'arbre sont simplement en terre; mais ceux que les Samars portent à la ceinture pour y déposer le suc dès qu'ils l'ont recueilli, est un panier léger, long, tressé si serré, que l'eau ne saurait s'écouler à travers. Pendant que les hommes grimpent sur les arbres, les femmes viennent chercher le suc pour lui faire subir différentes préparations, et les enfans ramassent du bois, pour entretenir les fourneaux.

On aurait de la peine à croire, si l'on n'en était pas témoin, à combien d'usages ce suc peut servir. Recueilli dans des vases neufs, sans aucune préparation, c'est une liqueur enivrante, c'est le callou, dont un verre suffit pour faire tourner la tête. Dans des vases où l'on a mis un peu de chaux, il perd cette qualité enivrante, et devient doux, agréable au goût et nourrissant; aussi le Samar en fait-il ses délices. Exposé sur un feu doux pendant plusieurs jours, il se transforme en cristaux d'un sucre fort limpide, en prismes à six faces latérales, terminées par une lame plate. Pour l'ordinaire, on le fait evaporer à grand feu sur des fourneaux. C'est là la grande occupation des femmes. Elle est pénible, car il ne faut pas seulement attiser le feu dans un pays déjà par lui-même assez chaud, mais agiter fortement le résidu qui se forme, afin de le rendre susceptible de durcir. Après l'avoir bien battu, on le coule dans des moules, où il se condense en pains de sucre noirs et durs, que l'on vend, ou que l'on conserve pour l'usage. Ce sucre a trois usages principaux. Il sert d'abord de nourriture. Un Samar, avec un morceau de sucre gros comme les deux poings, entreprend un voyage de deux ou trois jours. La plupart des gens de travail ne mangent du riz ou du millet que le soir: à midi, ils rongent un petit morceau de sucre et boivent un peu d'eau. On fait, en 2d lieu une grande consommation de ce sucre, pour

en former un ciment, en le mêlant à la chaux. Enfin, c'est de ce sucre qu'on tire le vin de palmier. Voici le procédé qu'on emploie: on fait fondre dans l'eau une certaine quantité de sucre. On y établit la fermentation au moyen d'une écorce qu'on y mêle, et on le laisse travailler pendant une huitaine, en se contentant de le remuer de tems en tems. Après cela on le soumet à l'alambic. La méthode est simple. Au vase où se trouve cette matière fermentée, on adapte un tube incliné, ou en spirale, dont l'extrémité correspond à un vase plongé dans l'eau froide. On fait du feu sous le 1er. vase. La vapeur se résout dans le 2e. en une eau de vie qui brûle au feu. Tout deux sols, on peut s'enivrer.

Les palmiers dont on a coupé les bourgeons, portent les uns des fleurs, les autres des fruits. Ces fruits sont en longues grappes de 50, 60 baies, plus ou moins, en forme de boule un peu aplatie, de la grosseur des 2 poings, partagées en 3 loges. Avant que l'amande se forme, l'intérieur contient une eau, ou espèce de gelée, blanche, transparente, agréable au goût et rafraichissante. Lorsque l'amande est formée, elle devient dure, au point de résister à la hache. On la sème, et 3 ou 4 mois après, sans que la coque qui renferme l'amande soit brisée, il s'est formé une racine assez singulière, qui se mange. Si l'on brise la coque, on trouve, non plus une amande dure, mais une espèce d'éponge blanche, tendre, sucrée, recherchée pour son goût.

Outre cela, le palmier fournit le meilleur bois de construction que l'on ait ici. Il est incorruptible, pourvu qu'on le préserve de l'eau. Les vers, les caracas, ou petites fourmis blanches, qui détruisent tout, n'y peuvent rien; mais l'on n'en peut obtenir que des pièces de 2 ou 3 pouces d'épaisseur, parceque l'intérieur du palmier est une espèce de moëlle. Il ne faut pas l'exposer à l'eau. Le lien qui agglutine ses fils se corrompt, tout tombe en dissolution.

C'est encore des palmes qu'on tire les filasses dont se font presque toutes les cordes du pays. Les feuilles servent pour toutes les écritures, pour les gens de greffe, de comptes, etc. On écrit dessus avec un poinçon. On en forme même des livres. Je pourrais encore ajouter qu'on en fait des nattes, des paniers, des plats pour manger le riz, etc. Voyez à combien de besoins la providence a pourvu par la production d'un seul arbre. Ailleurs, elle diversifie, ou cache autrement son action: mais partout, c'est une mère attentive aux besoins de ses enfans.

Pour compléter mon travail, je voudrais pouvoir t'envoyer le portrait d'un de ces bons Samars, ou cultivateurs de palmiers. Si je savais dessiner la chose serait facile. Tu peux en faire tracer le croquis par quelqu'amateur,

Voici les principaux traits : taille moyenne, visage rond, air de simplicité et de bonhomie, cheveux noirs, lisses, liés par derrière en chignon, barbe tardive, dents d'ivoire, oreilles pendantes jusque sur les épaules, avec des boucles d'or ovales, d'un pouce et plus de diamètre. Pour que le bout de l'oreille s'allonge ainsi, dès l'enfance on la perce, puis on agrandit le trou avec des tampons de coton, ou des anneaux de plomb. Dans chaque village, n'y eut-il que 3 ou 4 maisons de cette caste, on trouve toujours un chef qui porte le nom de Cradeu, ou Mou-Kandeu, censé plus habile que les autres. C'est lui qui traite les affaires avec les employés du gouvernement, convient de l'impôt, vide les différens qui s'élèvent, etc. Rien ne se fait sans lui. C'est un petit despote. Les autres, vrais moutons, en passent par où il veut. Ils craignent fort de se brouiller avec lui; car alors faux procès, injustices, vexations de tout genre pleuvraient sur eux. La chrétienté des Samars qui m'avoisine, compte environ 25 de ces Mou-Kandeus. Chacun a son petit parti, son petit point d'honneur à soutenir. De là un germe de divisions, qui rend l'union difficile et les disputes fréquentes, engendre des séditions, où la voix du Père lui-même n'est pas toujours écoutée, surtout si parmi les contestants il se trouve certains personnages, moins que demi-savans qui, parce qu'ils savent lire un peu, ont laissé la culture du palmier, qu'ils trouvent trop pénible, pour se faire médecins, sans étude préparatoire, ou vivre de procès. Le reste de la caste a quelque chose de la simplicité et des mœurs des patriarches. Tous les ans, lorsque le travail des palmiers finit dans nos cantons, une partie de ces bonnes gens émigre pour aller s'établir dans le Travancor, où la saison est plus retardée. Leur mobilier n'est pas difficile à transporter. Le mari emporte le petit attirail qui lui sert à monter sur les arbres, sa serpe, etc; la femme son rouet pour filer du coton, et c'est tout. Arrivés sur les lieux où ils veulent s'arrêter, ils forment une cabane de palmes, s'y installent avec leurs petits meubles, et se mettent à l'ouvrage comme d'anciens habitans du pays.

J'ai été bien plus long que je n'avais pensé sur l'article des Samars et des palmiers. Je n'ai pas cependant épuisé la matière. Il y aurait encore bien des choses à dire, non seulement sur les mœurs de cette caste, mais encore sur cet arbre qui fait vivre une bonne partie de la population de ce District, au moins le long des montagnes et de la mer; car dans l'intérieur des terres, on n'en trouve point. Les récoltes consistent en grains, comme le riz, le millet, etc, dont les espèces varient à l'infini; en des champs de coton, quelques jardins de plantes de tabac, ou du bétel. Sur les bords de la mer, les

Paravers ne s'occupent absolument point d'agriculture. Quelques uns cependant ont des jardins, où ils sèment du poivre rouge, de petits ognons, des aubergines, etc. Leur richesse consiste dans le poisson. Les gentils et les Turcs des bords de la mer, sont marins ou commerçans. Tous pensent à la vie présente, cherchent à faire bonne chère, sans s'inquiéter s'il y a une autre vie, sans songer même à remercier leur créateur et leur Dieu, pour l'existence et les dons qu'ils ont reçus de lui. Les ingrats, ils le méconnaissent et lui refusent leurs hommages, pour adorer des monstres en pierre, ou je ne sais quel être vague, en qui ils mettent une sotte confiance, et qu'ils craignent surtout, autant que j'ai pu le comprendre par les relations que j'ai eues avec eux. Prions pour eux, mon cher Paul, demandons à Dieu qu'il leur ouvre les yeux, et qu'il nous envoye du monde, afin que nous puissions nous occuper un peu de ces malheureux gentils. Jusqu'à ce moment, nous ne suffisons pas même pour les anciens chrétiens.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, le P. Castanier, bien connu de Victor, est venu remplacer dans notre District le P. Martin, qui s'est avancé plus au nord. Je suis dans ce moment avec le P. Sales, qui dévore le Tamoul. Le P. Bertrand notre supérieur est dans le voisinage; mais il doit nous quitter sous peu, pour aller s'établir à Trichinopoly.

Lorsque tu m'écriras, parle moi de tous ceux de la famille, car je ne suis plus au courant. Adieu, mon bien cher Paul, embrasse papa pour moi, et sois auprès de toute la famille l'interprète des sentimens que je conserve pour vous tous. Prie pour ton frère, qui ne t'oublie pas.

L. Du Ranquet S.J. Miss.re

37e Lettre.

Extrait d'une lettre du P. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, Supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Manapadou, 15 Février 1810.

Mon Rev. Père.

Je suis comblé de joie en voyant l'intérêt que vous mettez au progrès

de la science. Je le serais bien plus, si je pouvais y contribuer en quelque chose, et entrer par là dans vos vues. Mais il se passera peut-être bien du tems avant que la mission des Indes puisse envoyer aux savans d'Europe des documens aussi précieux que ceux qu'elle leur fournissait autrefois. Il faudrait pour cela étudier la langue, conférer avec les Brahmes, entretenir des relations avec eux et avec des personnes étrangères qui ont approfondi la religion et les mœurs du pays. Or, comment le faire? Nous n'avons pas un seul instant à nous; nous sommes toujours en course dans de pauvres campagnes.

Le moyen de nous mettre à même de penser à la science, serait, avec de nouvelles recrues de missionnaires, ce que je proposais l'an dernier, un établissement en forme de collége, dans une grande ville, à Trichinopoly, par exemple. Il faudrait y établir un cabinet de physique, ou du moins un commencement de cabinet, qui se compléterait, et prendrait avec le tems l'importance convenable. La chose me semble d'autant plus facile, que nous sommes fournis de tout ce qui a rapport au culte divin, à la sacristie, à l'église. Nous devions commencer par là, nous l'avons fait. Actuellement une partie des frais consacrés à la mission ne saurait être mieux employée qu'à nous procurer le fond d'un cabinet de physique. On pourrait nous l'envoyer par l'occasion des missionnaires qui viendront partager nos travaux.

En attendant que ce projet se réalise, voici la réponse aux questions que vous avez bien voulu me proposer.

La religion des Indiens, pour la masse, c.a.d. pour tous, sauf quelques cas fort rares, est l'idolâtrie proprement dite, et l'idolâtrie la plus grossière, sans aucune idée de symbolisme ou de philosophie. Je n'en excepte pas les Brahmes qui vont par centaines et par milliers à des pélerinages de 50 lieues et plus, se laver dans telle eau, à tel jour, telle minute, ou adorer telle statue de pierre ou de bois, et cela sans pouvoir rendre d'autre raison de leur conduite que la mode, ou quelquefois tel trait de la vie de Vichnou, devenu dans ses incarnations poisson, tortue, sanglier, etc, et sanctifiant ce lieu, cette eau.

Tout ce qui sent le panthéisme ou le symbolisme, se trouve dans des livres anciens qui conservent encore quelque idée des vérités de la tradition primitive, idée corrompue par le mélange d'une infinité de fables et d'extravagances.

Si l'on parle aujourd'hui de panthéisme et de symbolisme plus que du tems de nos anciens missionnaires, ce ne sont, je crois, que de pures paroles. C'est que la vraie religion ayant pénétré dans ce pays, et montré

toute l'absurdité de l'idolâtrie, l'orgueil opiniâtre des infidèles, a dû se retrancher sous quelque prétexte, et se couvrir de quelque voile moins hideux.

Le développement, l'extension de ce symbolisme en paroles, a été enfanté par les rapports continuels de nos savans avec les Européens, surtout depuis le tems que les Anglais ont trouvé le moyen de se faire respecter et admirer de ces peuples, par l'opulence qu'ils étalent à leurs yeux. Tous les grands employés des Anglais sont des Brahmes, qui leur font continuellement la cour. Ces Brahmes, qui ne manquent pas d'intelligence, ni d'adresse, ont bien compris qu'il fallait se rapprocher un peu de ces nouveaux dominateurs. Ils ont senti de plus qu'il n'y aurait pas si loin, et qu'il n'en coûterait pas beaucoup pour la pratique. Un peu de symbolisme pris dans quelque vieux livre, ou suggéré par des Européens, a fourni le point de contact: par là, ils se sont vus aussi avancés que leurs maîtres. Par là, ils se mettent à l'abri du ridicule du côté des anglais, et ils s'assurent la liberté d'aller aux pagodes et aux fêtes payennes, quand l'intérêt, l'orgueil, ou l'instinct idolâtrique les y conduisent. Ils sont idolâtres, comme beaucoup d'Européens sont catholiques ou protestans. Ils s'accordent tous en un point, celui de n'être rien. Voilà le beau-idéal que nos chercheurs de religion ont trouvé dans l'Inde!

Je parle de la religion existante, professée. Quant à la doctrine religieuse, ou plutôt aux Védams, où elle est, dit-on, renfermée, on n'a pas encore pu, je ne dis pas me montrer, mais seulement me nommer un homme dans tout le pays, qui les comprît. Bien des Brahmes en savent quelque chose par coeur, mais sans y rien comprendre, à peu près comme nos chantres de campagne savent le latin, et encore moins.

Les obstacles à la foi sont l'intérêt et le désordre incroyable des moeurs. Usages, cérémonies, éducation, tout tend, d'une manière révoltante à favoriser l'empire des sens. Inutile de dire le fruit d'une telle tendance. Ajouter à cela, dans tout ce qui est élevé, un orgueil inconcevable, et vous aurez une idée de ce qui éloigne de la foi les castes les plus distinguées. Les obstacles logiques sont rares, parce qu'il est extrêmement rare de trouver ici des payens qui raisonnent, ou qui pensent sérieusement. Leur logique, c'est l'estime qu'ils font d'eux-mêmes qui les aveugle, ou la passion qui les entraîne.

Je sens qu'il pourrait être utile à la cause de la vraie religion, de

connaître la doctrine des Védams, d'y recueillir les traits des 1ères traditions qui y ont été déposés, et de montrer leur conformité avec le dogme catholique. J'ai déjà cherché comment nous pourrions, dans la suite, apprendre le Sanscrit, ou le Gradonique. J'y verrais plus de facilité à Paris que dans ces régions. On ferait cependant une bonne œuvre si l'on nous envoyait le dictionnaire, la grammaire et d'autres livres propres à donner l'intelligence de cette langue.

Mais brisons ici. Je m'aperçois que le désir de montrer de la bonne volonté m'a engagé assez avant dans une matière que je ne voulais que toucher. Deux ans et quelques mois passés dans les Indes ne me donnent pas encore le droit de parler pertinemment de la religion et des usages du pays.

J'ai l'honneur, etc.

J. Bertrand S.J. Miss.re

38e Lettre.

Le P. Antoine Sales, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Manapadou, 25 février 1840.

Mon Rév. Père. P.C.

Je viens enfin accomplir la promesse que je vous fis à mon départ de Dôle, de vous écrire en arrivant aux Indes. Ce n'est que vers le milieu de ce mois que je suis arrivé à ma Destination. Ici, du moins, je puis écrire à tête reposée, et avec la pensée que les nouvelles que je vous donnerai n'en seront que plus certaines. Je ne vous dirai rien de notre traversée jusqu'à Pondichéry, parceque vous aurez déjà vu les relations que nous en avons envoyées en France. Je ne ferai donc aujourd'hui que reprendre le récit de mon voyage depuis Pondichéry jusque vers la partie la plus méridionale de la péninsule, lieu de ma destination.

Nous ne passâmes à Pondichéry que 8 à 10 jours, dont 3 ou 4 furent employés à donner une petite retraite préparatoire à la fête de Noël. Nous étions bien fatigués de notre voyage, mais on nous fit tant d'instances,

qu'il fut impossible de refuser. Il fallut donc prêcher soir et matin, et nous n'eumes qu'à nous réjouir de l'assiduité et de l'affluence de nos auditeurs. Cela fait, nous enfouimes encore une fois, et sans doute pour longtems, au fond de nos malles, nos papiers et nos sermons, et nous partîmes pour Trichinopoly. Le voyage fut de 8 jours. Ce n'est point chose amusante de voyager dans l'Inde. Il faut prendre en partant et provisions et cuisinier et batterie de cuisine: il faut préparer son repas là où l'on s'arrête, c.a.d. sous un arbre, ou sous quelque hangar, que les Anglais ont fait construire de distance en distance, pour la commodité des voyageurs. On couche sur une natte, si l'on a eu la précaution de s'en munir, sinon il faut bien se résoudre à coucher sur la dure. Heureusement qu'ici la température est si douce, la nuit, qu'on peut le faire impunément. Ce qui jeta quelque variété et surtout quelque édification dans notre voyage, ce fut la rencontre que nous fîmes de plusieurs groupes de chrétiens, qui se prosternaient tout de leur long, et ne se relevaient pas qu'ils n'eussent reçu la bénédiction. Il en venait quelquefois des troupes de 20, 30, 40. Tous se mettaient à plat ventre par terre, les deux bras étendus en avant, de manière que la tête se trouvait au milieu, et, dans cette posture, ils mordaient certainement et sans figure, la poussière. Après que nous leur avions fait signe de se relever, ils nous suivaient fort longtems et nous demandaient toujours quelque médaille, ou quelque chapelet, dont ils se hâtaient d'orner leur cou. Ce fut dans une de ces occasions, qu'ayant épuisé notre trésor, et nous voyant dépourvus de croix, de chapelets et de médailles, je me trouvai dans le cas de faire un grand sacrifice. J'avais dans mon Bréviaire une belle image de la S.te Vierge. Je l'aimais singulièrement, et j'en avais bien raison. C'était un souvenir, un souvenir bien précieux. Un nom était au bas... c'était le vôtre écrit en toutes lettres, de votre propre main. Eh bien! cette belle image, cette image si chère, il fallait m'en dessaisir, ou renvoyer une chrétienté toute entière sans le moindre gage d'affection. Au reste, consolez-vous, et voici ce qui me console un peu moi-même. Cette belle image, au bas de laquelle se trouve le nom du P. D., doit être suspendue dans l'église des chrétiens en faveur de qui je m'en suis privé. Elle en fera certainement un des plus beaux ornemens. Elle y recevra les voeux et les hommages de ces bons chrétiens. C'est à cette condition que je l'ai donnée. Le chef du village, pour me déterminer à faire un si pénible sacrifice, me fit cette promesse solennelle au nom de tous les siens. Aurais-je pu la refuser à sa demande? Et après tout, je n'en avais pas besoin pour conserver toujours de vous la plus douce mémoire.

Nous étions encore à 2 ou 3 lieues de Trichinopoly, lorsque le P. Garnier qui seul des nôtres se trouvait alors dans cette ville, vint à notre rencontre, avec une multitude de chrétiens. Jugez quelle joie nous causa sa présence. Il était à cheval, et nous avec nos effets, sur des chars que des boeufs traînaient d'un pas tranquille et lent. Une musique indienne, c.à.d. force tambours, trompettes et autres choses de ce genre, étaient censés réjouir nos oreilles. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée triomphante dans Trichinopoly. La maison que nos Pères y ont achetée est assez belle; elle est environnée d'un jardin. Dans cette maison, il y a 5 ou 6 chambres, dont une sert de dépôt pour les objets qui nous sont arrivés d'Europe. Durant 7 ou 8 jours, nous nous remîmes un peu de nos fatigues, et nous eûmes à raconter tout ce que nous savions de Dôle et de la France. Vous ne pourriez vous imaginer quel plaisir on goûte à parler du pays natal, quand on s'en trouve à une si grande distance! C'est alors que nous entretenant de je ne sais quelle aventure arrivée dans votre maison, certain pain d'épices, dont votre charité si attentive avait voulu me gratifier, me revint à la mémoire. Vîte, vîte, je me hâte de fouiller dans ma caisse, et j'ai le bonheur de le trouver encore frais, et très bien conservé. Il prend aussitôt sur notre table la place la plus distinguée. C'était certainement notre meilleur dessert. Que ne dit-on pas alors de Dôle, et de celui à qui nous devions un si bon régal! Tous les objets que j'avais apportés pour différentes personnes, ont été remis à qui de droit. Le P. Garnier en particulier, est bien content de son lot. Il se porte fort bien, quoiqu'il travaille comme quatre. En ce moment, il fait bâtir, dans l'enceinte même de son jardin, une grande et belle église. Elle est en briques. Elle sera ornée d'une vingtaine de colonnes de granit, qui formeront les bas-côtés, et surmontée d'une magnifique coupole. C'est le P. Garnier qui en est l'architecte, et l'excellente oeuvre de la Propagation de la foi le met à même de réaliser le plan qu'il a conçu. En attendant, on dit la messe dans une espèce d'édifice en terre. Deux prêtres schismatiques occupent l'ancienne église. Ils ont entraîné dans leur parti environ 500 personnes. Tout le reste, c.à.d. 7 ou 8 mille chrétiens, s'est déclaré pour le S. Siége et ses envoyés. Les soldats catholiques Irlandais, si attachés à la foi romaine dans l'Inde, comme dans leur pays, n'ont pas hésité à se ranger de notre côté. Malheureusement la rétribution que le gouvernement donnait au prêtre de Goa, qui desservait cette chrétienté, avant que Rome eut fait de nouvelles dispositions, continue à lui être payée. Espérons que la pétition présentée à ce sujet par les soldats Ca-

tholiques, aura quelque bon effet.

Mais je reprends la relation de mon voyage. De Trichinopoly, où je laissai le P. Canoz, je partis avec le P. De Bournet pour Callérittidel, où travaillait seul depuis 3 ou 4 mois le P. Martin. Je restai 8 jours avec lui, dans un bien triste manoir. Là, comme chez le P. Garnier, il fut beaucoup question de l'Europe; nous parlâmes longtems de la France, de Nîmes en particulier, et du Portugal, théâtre de nos 1ers travaux apostoliques. Le P. Martin nous raconta fort au long les troubles du sud, occasionnés par les efforts qu'il avait cru devoir faire, pour empêcher la dilapidation des biens des églises dont il était chargé. Après ces 8 jours, qui s'enfuirent si rapidement au gré de l'un et de l'autre, je lui laissai le P. De Bournet, et je continuai ma route vers le midi, où se trouvaient alors et où sont encore les Pères Bertrand et Du Ranquet. Sur ma route, j'eus quelquefois lieu de me réjouir en voyant l'empressement avec lequel les chrétiens venaient me demander la bénédiction; mais bien plus souvent j'avais lieu de m'affliger, en rencontrant partout sur mes pas des villes et des villages, dont tous les habitans sans exception, étaient idolâtres. Je ne crains pas de me tromper en disant d'après ce que j'ai vu, et ce qu'assurent les autres missionnaires, que sur cent indigènes, à peine en trouve-t'on 2 ou 3 de chrétiens. On voit ici des milliers de pagodes, de toute forme et de toute grandeur. Le plus souvent, c'est un bâtiment carré. Il est presque toujours couvert de figures grotesques de singes, de boeufs, de chevaux, d'ânes, d'oiseaux, etc. D'autres fois, ce sont des figures d'animaux qui n'existent nulle part, comme chez vous le Sphinx, et tants d'autres sortis du cerveau des poètes.

Mais, est-il vrai, direz-vous, que les Indiens prennent tous ces monstres pour des dieux? Il me semble qu'il faut distinguer le peuple grossier des gens instruits. Le peuple grossier regarde en effet comme dieu tout ce qu'on lui donne pour tel, mais il n'en est pas de même des gens instruits et qui raisonnent un peu. Ceux-ci prétendent même qu'au fond ils reconnaissent le même Dieu que nous, et admettent la définition que nous donnons de la Divinité. Pourquoi donc adorent-ils et portent-ils en triomphe dans des chars magnifiques, des figures telles que celles dont j'ai parlé? C'est que Dieu, disent-ils, en qui ils reconnaissent une sorte de Trinité, sous les noms de Brahma de Vichnou et de Siva, s'est incarné, et a pris successivement la forme de tous ces animaux. C'est là ce qui nous a été dit positivement à nous mêmes, par un payen qui semblait instruit. Nous nous étions arrêtés le soir dans une

ville dans le dessein d'y passer la nuit. Vers les 9 heures, nous entendons un tintamarre épouvantable. C'était une musique indienne, accompagnée de mille cris. Le même tems s'offre à nos yeux un quartier de la ville tout en feu. Nous approchons pour voir ce que ce pouvait être. Le croirez-vous? Tout ce tapage et cet éclat avaient pour objet un bœuf qu'on portait en triomphe. Ce bœuf étonné de sa gloire, était magnifiquement placé sur un trône environné de mille torches ardentes, et il recevait l'encens et les hommages d'une multitude immense. C'est alors que nous eumes occasion de demander au gentil dont j'ai parlé, pourquoi le bœuf était si pompeusement fêté dans l'Inde. Il nous répondit gravement: *oh! c'est que Vichnou s'est incarné, et a pris la forme de cet animal.* Il ajouta qu'après le bœuf, un cheval serait mis sur le trône, et recevrait à son tour les mêmes hommages. Mais où les Indiens ont-ils pris cette idée que Dieu s'est incarné, et a paru sous tant de formes? Le savant auteur des <u>mœurs de l'Inde</u>, ouvrage que j'ai lu à Trichinopoly, croit que, dans le principe, on adorait ici le seul Vrai Dieu, mais qu'à la longue, les Indiens, ayant voulu représenter sous des symboles sensibles les attributs de la divinité, le peuple grossier a fini par regarder comme des dieux les symboles eux-mêmes. Il y a d'autres sentiments là dessus. Pour moi, qui ne fais que d'arriver ici, je n'ai garde de rien avancer de moi-même. Si vous demander au commun des Indiens, où ils ont appris que Vichnou s'est incarné, et qu'il a pris la forme d'un cheval, d'un bœuf, etc, ils vous répondront que tout cela est écrit dans leurs livres, et qu'on le croit dans toute l'Inde. Si vous insister, si vous chercher qu'elle est l'autorité de ces livres et les raisons de cette croyance, ils vous donneront toujours la même réponse. On dit cependant qu'ils n'ont pas d'aversion pour le christianisme, et qu'ils vivent en bonne intelligence avec les chrétiens; ils font même quelquefois des offrandes dans nos églises, lorsqu'on y célèbre des fêtes. Malheureusement nos chrétiens fraternisent trop à leur tour avec les payens, et vont porter quelquefois des offrandes dans les pagodes. Sans cela, disent surtout les chrétiens de la côte de la Pêcherie, le poisson ne vient pas au filet, il faut bien par quelque présent, apaiser le démon.

Je me suis informé si les payens verraient de bon œil un prédicateur qui paraîtrait au milieu d'eux, et entreprendrait de les convertir à la vraie religion. On m'a répondu qu'il serait écouté, et n'aurait rien à craindre, si ce n'est d'échouer dans son dessein, et d'être un objet de raillerie pour le peuple, pour peu qu'il pêchât contre les règles du langage. Ainsi donc, pour prêcher

publiquement au milieu d'eux, il faudrait savoir supérieurement le Tamoul, et pouvoir leur en imposer par une élocution facile. Il faudrait pouvoir se faire la réputation d'un homme qui n'ignore rien ; du moins faudrait-il se donner garde de jamais avouer qu'on ignore quelque chose. Voici une anecdote qu'à ce propos nous raconta Mr Barrige, supérieur des missionnaires de Pondichéry. Un jour, il disputait publiquement sur la religion avec un Brahme. Son antagoniste voulait parler le Tamoul qu'on appelle ici sublime, et qui diffère de la langue vulgaire, à peu près, dit-on, comme le latin de l'italien. Mr Barrige qui ne savait point ce sublime, mais qui ne devait point l'avouer, crainte d'éloigner de lui et de la vraie doctrine un peuple prévenu, répétait sans cesse au Brahme, que pour être bien compris de tout le monde, il fallait employer la langue vulgaire. Comme le Brahme ne se rendait pas, et voulait toujours parler son sublime : Eh bien ! lui dit Mr Barrige, puis que tu veux parler une langue que tout le monde n'entend pas, commence par répondre à ce que je vais te demander : *Laudate Dominum omnes gentes ; laudate eum omnes populi*. Réponds à cela si tu peux. Le Brahme, comme vous le pensez bien, ne comprit pas un mot de cette phrase latine, et demeura tout interloqué. Mr Barrige qui l'observait, se tournant au même instant vers le peuple : Vous voyez, dit-il, d'un air triomphant, et vous en êtes vous-mêmes témoins, qu'il ne peut rien répondre à ce que je viens de lui demander, et que même il ne me comprend pas. C'est un ignorant, ajouta-t'il, en lui tournant le dos. On ne put pas en disconvenir, et le Brahme, couvert de confusion, passa pour vaincu. Mr Barrige, qui se félicitait beaucoup d'avoir eu cette heureuse idée, ajoutait qu'un de nos anciens Pères, dans une occasion semblable, et pour se tirer d'un pareil embarras, usa de ce même expédient. La seule différence, c'est que le Jésuite se servit des paroles : *Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis*. Mais ce sont des ruses dont on ne peut se servir que bien à propos, et avec des imbécilles qui se piquent de science. Le fait est que nul de nos Pères n'est, et ne sera de longtems en état d'entreprendre publiquement la conversion des gentils.

J'avais cru, en quittant l'Europe, que mon portugais me serait ici d'une grande utilité, et que peut-être je pourrais me passer entièrement du Tamoul. Mais il n'en est pas ainsi. Le portugais n'est point en usage. On l'ignore autant ici qu'en France, c.a.d. qu'à peine trouve-t'on de loin en loin une ou deux personnes qui estropient quelques mots de la belle langue des Camoëns et des Viegra. Il faut donc étudier le Tamoul, langue difficile, s'il en fut jamais. Ce n'est pas une petite affaire d'apprendre seulement à lire. Sans compter qu'il n'y a ni

ponctuation, ni lettres majuscules, le rapprochement des mots occasionne une foule de changemens dans les lettres initiales et les finales. Pour avoir une idée de la difficulté que tout cela met dans la lecture, écrivez une phrase de latin, et même de français comme si c'était un seul mot; tracez ainsi une demie page, une page entière, et vous verrez s'il est facile de lire. Que sera-ce donc d'une page ainsi faite dans une langue que l'on ne comprend pas du tout, et dont les mots et la construction diffèrent tant des langues d'Europe? Aussi, nos Pères qui sont arrivés les premiers, sont encore loin de pouvoir bien lire. Ils épluchent quelques mots écrits séparément. S'il faut lire une lettre écrite en Tamoul, ou quelque pièce de longue haleine, ils sont réduits à implorer le secours d'un catéchiste exercé dès l'enfance. Une des premières questions que nous fîmes au P. Garnier, en arrivant à Trichinopoly, fut si lui et ses confrères prêchaient. Il nous répondit qu'un seul avait déjà prêché, et que c'était le P. Gury. Il a fait 2 ou 3 petits discours, dont les pensées sont de lui, et le style, d'un malabare lettré. Il les a écrits en lettres françaises, et puis il les a lus de son mieux dans l'église. Ce cours d'instructions, s'il le continue, lui coûtera beaucoup. J'y vois une nouvelle difficulté. L'alphabet français ne fournit pas tous les caractères nécessaires pour exprimer tous les sons du Tamoul; il faudra donc faire des combinaisons de lettres, composer des syllabes, des élémens de sons, et comme des nuances qu'une oreille européenne a bien de la peine à saisir, et sa langue encore plus à rendre. Du reste, le P. Gury aura, dit-on, de la facilité pour parler Tamoul. Celui de tous, qui pour le moment passe pour savoir mieux cette langue, est le P. Du Ranquet. Il n'a pas cependant osé débiter des sermons. Lui et ses compagnons se bornent à donner des avis, à faire un peu de catéchisme. Ils ont de plus appris des questions sur les commandemens de Dieu et sur les devoirs du chrétien. Ils en font usage, surtout au confessionnal. Là, ils procèdent toujours par interrogations. C'est ainsi que leur zèle se bornant à un ministère peu éclatant, ils se rendent utiles à une infinité de chrétiens qui, semblables au paralytique de l'Evangile, se plaignaient depuis longtems de ne trouver personne capable de leur tendre une main secourable, et de les plonger dans la piscine salutaire qui rend la santé et la vigueur à une âme malade: *hominem non habeo*. Que je m'estimerai heureux quand il me sera donné d'être de quelque utilité! Le moment viendra. Je compte sur la bonté de celui qui m'a choisi, tout faible instrument que je suis, pour continuer la mission d'un Xavier, dans une terre encore pleine de

son souvenir.

Voilà, ce me semble, la plus grande difficulté que présente la mission. Pour la santé du corps, il n'en faut pas dans l'Inde plus qu'ailleurs. Vous voyez bien qu'aucun de nous n'est encore mort ici. J'ajoute que tous se portent bien, et plusieurs même prétendent se porter mieux qu'en France. J'avais souvent entendu parler du Madure, comme d'un pays qui dévore ses habitans; je vois maintenant qu'il y a moins de maladies qu'ailleurs, et qu'on s'y porte mieux qu'en Europe. Je me trouve en ce moment à Mampadou, ville à peu de distance du cap Comorin. Il semble qu'on devrait y mourir de chaleur; et cependant il n'y a que le soleil du milieu du jour qui soit comme insupportable. Lu'on se mette à l'ombre durant le peu d'heures qu'on a cet astre sur la tête, et l'on trouve une température plus agréable que ne l'est souvent celle de Dôle, durant plusieurs jours de suite, et même durant plusieurs mois d'été. une brise continuelle, qui vient du côté de la mer, nous apporte de la fraicheur. Ajouter que nous avons presque toute l'année, sauf les 2 mois de pluie, une même saison, et que l'hyver ne diffère pas de l'été. Je ne veux pas dire que dans l'intérieur des terres, ou même sur d'autres points de la côte, il en soit ainsi. Je n'en parlerai que quand j'en aurai pu juger par moi-même. Quant à la nourriture, je puis appliquer au riz ce que l'écriture Ste dit de la manne. La manne avait les goûts et les qualités de tous les autres alimens. Que pouvait-on raisonnablement désirer de plus! Aussi tenait-elle lieu de tout le reste. Voilà ce qu'est le riz dans l'Inde. On fait avec du riz tout ce qu'on veut, et même du pain. Et encore, le long des côtes, le poisson vient comme de lui-même se placer sur la table. Le vin manque, il est vrai; mais il fait mal ici. Et après tout il ne nous faut pas un genre de vie qui nous attache à la terre. Dès que nous avons, comme dit l'apôtre de quoi entretenir le corps et de quoi le garantir des injures de l'air, nous devons être contens.

Ah! croyez-moi, mon R. Père, c'est ici que l'on goûte d'une manière toute spéciale les consolations de la religion, que l'on savoure ses promesses, que l'on comprend, par une heureuse expérience, toute l'étendue et toute la douceur de cette grande maxime: *Dieu seul! Dieu seul!* Il y a peu de jours que je cheminais avec un Indien le long de la mer. Je laissais errer mes yeux au loin sur ce que les poètes appellent la plaine liquide. Par la pensée, j'arrivais jusqu'en France. M'adressant ensuite à mon Indien, je lui disais: Voilà les flots qui m'ont porté sur la côte. C'est au delà de cette grande mer qu'est mon pays et la maison de mon père. Là, se trouvent des hommes blancs comme

moi. Ils entendent mon langage et je comprends le leur. Je leur suis uni par mille liens de sang, de religion, de patrie, d'amitié. Voilà ce que pour toi j'ai quitté! Vois-tu ce navire qui vogue à pleines voiles, et disparaît presque à l'horizon? Il s'avance vers les beaux lieux qui m'ont vu naître. Mon amour pour toi me retient sur ce rivage. Si je t'apprends à connaître le vrai Dieu, à l'aimer et à le servir, ce Dieu me dédommagera bien amplement de tant de sacrifices. — C'est ainsi que je parlais du pays de mon enfance et de tant de personnes dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je disais au reste tout cela par gestes, ou en des paroles plus françaises que malabares. Aussi mon Indien, pour me consoler, me répondait-il gravement Tariadon, je ne te comprends pas. Peu après, c'était lui qui m'adressait la parole, et moi, croyant que peut-être il allait me dire quelque chose d'intéressant, je l'écoutais de toutes mes oreilles. Mais hélas! j'étais bientôt réduit à la triste nécessité de lui répondre à mon tour Tariadon. Et tel était à peu près notre dialogue. Heureusement que j'avais sur ma poitrine mon *Christ* de missionnaire.

Pour cette fois, je ne vous dirai rien de la mission où nous sommes employés. C'est à nos Pères qui sont ici depuis longtems à le faire. Vous verrez dans une longue lettre, partie dernièrement pour la France l'histoire des troubles du sud. Depuis lors, Mgr de Brusipare, étant venu visiter ce district, la paix a été rétablie. Mais parmi les auteurs des troubles, il en est qui sont toujours schismatiques dans l'âme. Une des mille preuves qu'on en a, c'est que le P. Bertrand ayant voulu faire annoncer publiquement dans l'église, que les mariages faits dans le tems du schisme étaient nuls, et qu'il fallait les renouveler, on s'est opposé à ce que cet article fut publié dans l'église, et l'on a prétendu que sans l'autorisation du chef, ou prince de l'endroit, on ne pouvait rien lire de semblable en chaire. Où en sommes-nous dans un tel état de choses! Cependant le P. Bertrand, parlant avant hier de cette paix, qui pour plusieurs n'est qu'extérieure, disait qu'elle est un grand bien. Et en effet, si l'on n'avait pas fait cette paix telle quelle, nous étions infailliblement expulsés de tout le sud. Nous sommes pour le présent à l'abri de ce danger. Mais il est bien à craindre que tôt ou tard, on ne se brouille encore. La cause du mal existe toujours. Ceux qui s'engraissaient des biens des églises, continuent à s'emparer de ce qu'on avait voulu soustraire à leur rapacité. Dès qu'on aura l'air de vouloir prendre des mesures pour faire cesser ce désordre, ils pousseront encore les hauts cris, et Dieu sait ce qui arrivera.

Voilà, mon R. P. ce que, pour le moment, je puis vous écrire. Ma

lettre est déjà bien longue. Si vous me répondez aussi longuement, vous me ferez le plus grand plaisir. Faites-le, s'il vous plait, au plutôt. En attendant veuillez etc.

Ant. Sales. S. J.

39e Lettre.

Le P. Joseph Gury, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à son frère.

Trichinopoly, 26 Fevrier 1840.

Mon très cher frère.

Vous vous étonnez que la relation de mon voyage ne soit arrivée que cinq mois et demi après avoir été écrite; et moi je trouve qu'elle vous est parvenue bien promptement. La traversée seule est de 4 mois au moins. Supposé que le navire qui porte la lettre ait besoin de s'arrêter, ou qu'il ne parte que longtems après que la lettre est écrite, il en résulte un retard. Dans le cas où vous auriez besoin de célérité, il faudrait écrire par Marseille et Alexandrie. Par cette voie, les lettres arrivent dans 40 jours.

Dans ma dernière, je vous parlais de la disposition singulière de la providence qui, en me rappelant vers le nord dans les circonstances actuelles, me fournissait la chance de voir tous les missionnaires du Maduré dans l'espace de quelques jours. Cette chance s'est réalisée. Le P. Sales, que je ne pouvais espérer de voir, parceque nous devions nous croiser, en suivant des routes différentes, a été retenu jusqu'à mon arrivée, auprès du P. Martin, par une indisposition qui n'a eu rien de grave. J'ai donc trouvé là, trois Pères réunis, après en avoir quitté trois dans le sud. Arrivé à Malciadipatty (dix lieues S. O. de Trichinopoly), j'ai encore eu la consolation d'y rencontrer le P. Castanier, que je venais remplacer, avec un autre missionnaire, Mr. Mousset, et par dessus tout, sa Grandeur, Mgr de Drusipare. Peu s'en est fallu que le P. Garnier ne s'y trouvât aussi. Mais ce qui était différé, n'était pas perdu. Après avoir pourvu au plus pressant dans mon nouveau district, je suis venu me promener jusqu'à Trichinopoly, pour voir le P. Garnier et le P. Canoz

Je vous parlerai tout à l'heure assez au long de mon voyage, non pour vous en faire une description détaillée, en vous disant les noms des villages par où j'ai passé et des personnes que j'ai rencontrées. Peu vous importe qu'il y ait au Madurè un village qui s'appelle A, et qu'après l'avoir traversé, on en rencontre un autre qui se nomme B, et que dans l'un ou dans l'autre il y ait un Indien qui porte le nom d'Y. Je veux seulement, à propos de ce voyage, vous parler de différentes choses propres à vous intéresser.

Vous avez entendu parler des troubles du sud, et de ce qu'on a fait pour y ramener le calme. Par suite de la réconciliation conclue avec les schismatiques de Tuticurin, un prêtre Goyéar continue à desservir cette église, Mgr lui ayant donné tous les pouvoirs nécessaires. Cette chrétienté peut donc, pour le présent, se passer de notre secours. Cependant notre petit dépôt se trouvait encore dans cette ville, chez Mr. Schmith, le même qui nous a donné asile pendant cinq mois, dans des appartemens attenans à sa maison, et à qui l'on avait suscité un grand procès, parcequ'il nous avait vendu le terrain où nous nous proposions de bâtir une église. Il a gagné son procès, mais cela ne nous sert de rien, puisque nous avons abandonné le poste de Tuticurin. Je n'ai eu que quelques heures à passer chez lui, pour mettre ordre à mes affaires. Dans l'extrême désir d'envoyer quelque souvenir du Madurè aux personnes qui portent un si vif intérêt à notre mission, j'avais ramassé tout ce que j'avais pu recueillir. Le R. P. Supérieur, en voyant ces objets, a loué ma bonne volonté, mais il en a trouvé peu qui fussent dignes d'être envoyés en France. De ce peu, il a composé une petite malle. J'étais absent dans ce moment; je regrettais beaucoup qu'il n'y eut aucun objet qui vous fut adressé nommément. En repassant à Tuticurin, la malle n'étant pas encore partie, j'ai ajouté différentes choses que m'avait désignées le R. P. Supérieur, et un petit souvenir pour vous. Ce sont 2 petites coques d'oeufs brodées, dont Mr. Schmith m'a fait cadeau, en me demandant si en France on connaissait ce genre de broderie. Le petit oeuf a été brodé par la dame elle-même, l'autre est une improvisation d'une de ses parentes, qui, quoique protestante, a voulu que je lui donnasse un crucifix, et des reliques de saints pour se recommander à eux, promettant d'avoir pour ces objets la vénération convenable. Dans cette maison, tous sont protestans, à la réserve de la mère et d'une petite fille de dix ans; et ils ne le sont, que parceque ceux dont ils tiennent le jour l'étaient avant eux. Que ne remontent-ils un peu plus haut! ils trouveraient que leurs aïeux étaient catholiques. La

reconnaissance que nous devons à cette excellente famille me fait désirer bien ardemment qu'ils le deviennent tous aussi.

J'ai mis le petit cadeau dont je parle dans un coco, par la pensée que l'enveloppe elle-même serait un souvenir de l'Inde. Comme je cherchais quelque chose pour l'empêcher de ballotter dans ce coco, le hasard m'a fait rencontrer une manche d'une ancienne soutane de S. Martin. Cette misère aura son intérêt. Elle vous fera voir quelle est l'étoffe et la couleur de notre habillement. Si nous avons à suer quelquefois, ce n'est pas faute d'être habillés à la légère. Je pense que ce genre de vêtement est ce qu'il y a de mieux pour nous, dans ce pays. Il n'y a que 2 boutons au collet, mais il croise par devant plus que l'habit que portent en Italie les religieux de la Compagnie, et joint mieux que la soutane française. Pour la forme, il ressemble presque à une robe de femme, n'ayant dans la partie supérieure que le juste au corps, qui s'attache avec des cordons sur la poitrine aux 2 coins, à droite en dedans, à gauche en dehors. Tout autour, un peu au dessus de la ceinture, il est plissé comme le dessus d'une aube, de sorte qu'à l'exception du corsage, l'habit peut se faire avec un seul morceau de toile, sans autre couture que celle qui l'attacherait à la partie supérieure. Nous pourrions porter l'habit blanc, et nous le mettons quelquefois, dans des circonstances extraordinaires. Mais habituellement nous préférons la couleur orange-pâle, nommée Cavi, couleur en vénération dans le pays, et bien plus économique pour nous. Un habit blanc n'est plus présentable au bout de 3 jours, au lieu que le cavi, étant presque couleur de terre, ne paraît pas sale après un mois. L'habit blanc serait bientôt mis en pièces par les blanchisseurs, tandis que l'ordinaire, ne passant que rarement par leurs mains, peut se conserver plus longtems. Voici un an que je me sers de 2 soutanes, et elles ne sont pas encore usées. Elles ne coûtent pas cher, cinq francs l'une. En France, la façon seule coûterait d'avantage.

Voulez-vous savoir comment les blanchisseurs exercent leur profession? Je présume qu'ils font d'abord tremper le linge dans de l'eau de chaux; puis ils le frappent de toutes leurs forces et pendant des heures entières sur une pierre raboteuse. De cette sorte, les molécules extérieures empreignées d'éléments étrangers, étant détachées, le reste se trouve blanc, si reste il y a; car bien souvent quand le linge est un peu vieux, tout s'en va en lambeaux. Ainsi peut-on nétoyer parfaitement une planche en la rabotant. Cela fait que le blanchissage coûte cher, quoique le salaire des blanchisseurs soit assez

modique. Notre plus grand embarras est pour le linge d'autel. Nous ne trouvons personne qui puisse le blanchir et l'accommoder convenablement. Une aube donnée au blanchisseur revient pliée en peloton.

Je ne pus quitter Cutucurin qu'à 5 heures du soir, obligé d'attendre les Indiens qui devaient m'accompagner. Ces bons Indiens ne sont jamais à l'heure. Ils songent à préparer leur repas quand il faudrait partir. Et puis ils s'arrêtent en route quand bon leur semble, sous prétexte qu'ils sont fatigués. J'avais donné rendez-vous à mes gens dans un petit village chrétien, à 2 lieues de Cutucurin. Ce village m'étant inconnu, ainsi qu'au domestique qui me précédait, nous le dépassâmes à l'entrée de la nuit, sans nous en apercevoir, et nous nous trouvâmes engagés dans un bois, où nous ne rencontrions personne qui pût nous dire où était le lieu que nous cherchions. Si vous saviez de quelles chétives cabanes se composent un grand nombre de villages indiens, vous ne vous étonneriez pas qu'on pût passer à côté sans les voir. Nous poussâmes donc une petite lieue plus loin que nous n'avions dessein d'aller ce jour-là. C'était autant de fait. Nous nous trouvons dans un autre village. Mais où nous retirer? Un bungala se présente avec ses 3 murailles et un toit. Nous cherchons quelque chose de mieux. Mon compagnon frappe à la porte d'une maison. Personne ne répond. Nous avançons, et un peu plus loin, nous rencontrons un individu qui trouve de suite un moyen de nous tirer d'embarras. Il était payen. J'en jugeai sur ce qu'il ne me salua pas. Le moyen qu'il imagina, tout simple qu'il était, ne serait peut-être pas venu à l'esprit de beaucoup de chrétiens, ce fut de nous faire entrer dans sa maison, qui n'était pas éloignée. Mon cheval resta dehors; mais il ne fut pas oublié. Mon hôte commença par lui donner une poignée de mauvaise herbe, qu'il alla prendre à sa vache. Aussitôt après, il m'apporta une partie de son souper. J'étais servi dans deux feuilles de palmier, pliées en forme de barque, dont l'une contenait un peu de riz, et l'autre de quoi l'assaisonner. Malheureusement pour moi, mon couvert était resté en arrière. Il fallut donc, pour la 1re fois, manger avec les doigts. L'appartement était faiblement éclairé par une petite lampe de terre placée dans la muraille, du côté opposé. J'avais à dos la lumière, et dans mon petit embarras, j'échappais aux regards de plusieurs voyageurs qui étaient survenus. Ainsi je mangeais d'abord assez à l'aise, quand tout à coup l'un d'eux prend la lampe, la place charitablement en face du pauvre missionnaire, et toute la troupe se réunit autour de lui

pour le voir prendre son repas. Il paraît que je ne leur déplus pas. Mon hôte content de moi, m'apporte encore du lait. Pour le coup, j'étais en mesure. Un joli coco, que je tire de ma poche, me permet de boire sans toucher à son vase. Quelque commode que soit un coco pour un tel usage, c'est une rareté dans le pays. Jamais un Indien ne se serait imaginé de faire une tasse de cette vile coque, qu'il brise et jette tous les jours. On s'en sert tout au plus pour faire des cuillers à marmite, en les emmanchant pour cet effet d'un petit bâton. Mais si les Indiens ne font pas cas des productions de leur pays, ce qui vient d'Europe, *Firmei* ou pays, comme qui dirait le pays par excellence, est pour eux d'un prix inestimable. L'un d'eux me demandait dernièrement, en me voyant écrire avec une plume de fer, si cette plume me coûtait plus d'une roupie (48 sols). Mais je perds de vue mon souper. C'est qu'il fut bientôt terminé. Il fut suivi d'une cérémonie bien singulière. Mon hôte vint avec un long bâton, pousser dans un coin de l'appartement les 2 plats de feuilles, que j'avais souillés par l'attouchement de mes mains profanes.

Je m'étendis ensuite à terre, pour essayer de prendre un peu de repos, la tête appuyée sur mon bréviaire, qui me servait d'oreiller. Il y a des missionnaires qui dorment très bien ainsi couchés sur la dure, comme les Indiens, ou qui se servent tout au plus d'une simple planche. C'est ce que font 2 de mes confrères, lors même qu'ils pourraient se procurer un lit plus commode. Pour moi, je n'y suis pas encore accoutumé, n'ayant couché de la sorte que dans des cas extraordinaires, tels que celui où je me trouvais. J'ai rencontré presque partout de bons lits de rotin, de corde, ou de palmier. Là, je dors bien; mais aussi je me lève sans peine aussi matin que l'on veut. C'est toujours moi qui réveille mon monde quand il faut partir avant jour, comme on fait fréquemment en voyage, afin d'arriver à la station du dîner avant la grande chaleur. Cette fois, j'étais encore plus disposé qu'à l'ordinaire à me lever matin. J'attendis cependant patiemment jusque vers les 3 heures. Alors tout le monde se réveilla. Les voyageurs partirent, et j'envoyai l'Indien qui m'accompagnait, au village voisin, où avait dû coucher le reste de la caravane.

Je voulus ensuite prendre un peu de repos; mais mon hôte demeuré seul avec moi, entama la conversation, et me fit toute sorte de questions sur notre pays, notre manière de vivre, etc. Je tâchai de le satisfaire de mon mieux, ne pouvant encore dire que quelques mots, et comprenant assez difficilement ce qu'il me demandait. Tu sais, lui disais-je, ce que tu m'as donné

hier à souper, c'est à peu près mon souper ordinaire: nous nous contentons de ce que nous trouvons ; pourvu qu'il y ait du riz, c'est bien. — Oui, dit-il, mais quand vous pouvez vous procurer une nourriture plus abondante, dix espèces de mets, par exemple, n'en profitez-vous pas? — Non, lui dis-je, ce n'est pas notre coutume de nous nourrir ainsi ; nous nous contentons du nécessaire. — Cependant MM. les Anglais ont toujours une table bien servie. — Cela peut être, mais ce sont des gens du monde, qui jouissent des biens de la terre ; pour nous, nous ne cherchons que les biens et les plaisirs du ciel. Mon hôte me fit ensuite une question singulière, il me demanda si nous étions dans l'usage de nous marier. Non, lui répondis-je, et je lui donnai des raisons qu'il parut goûter. — Mais les ministres protestants se marient bien. — C'est qu'ils ne suivent pas les lois de la vraie religion. — C'est vrai, reprit mon Indien, il n'y a qu'une seule vraie religion, qui est celle de N. S. J. C. Tout stupéfait de l'entendre parler ainsi, je crus m'être trompé en le prenant pour un payen. — Mais, lui dis-je, es-tu chrétien? — Il me répondit qu'il ne l'était pas. Je lui dis alors quelques mots sur la nécessité de pourvoir au salut éternel de son âme, en embrassant cette religion, qu'il reconnaissait être la seule véritable. Il approuvait tout ce que je lui disais, comme l'aurait fait un fervent chrétien. Mais il ne songea pas à se convertir.

Voilà où en sont beaucoup d'Indiens. Des chrétiens me présentaient il y a peu de jours, un payen, me suppliant de le bénir, parce qu'il était malade. Je lui représentai qu'il devait se convertir et recevoir le baptême, que sans cela ma bénédiction lui serait inutile. Oui, répondit-il, je veux le recevoir à l'article de la mort. J'ai eu occasion d'interroger bon nombre d'idolâtres. A cette question: Combien y a-t'il de Dieux? Tous ont répondu: Il n'y en a qu'un seul. S'il n'y a qu'un seul Dieu, disais-je à l'un d'eux qui paraissait plus instruit, que signifient tant de figures de pierre, de bois, d'argile, qu'on rencontre à chaque pas sur les chemins? Au lieu de me répondre, il me montra mon crucifix qui était sur la table, en me demandant à son tour ce que signifiait cette image? Si j'avais pu parler facilement, j'aurais profité de l'occasion pour lui expliquer les mystères de notre S.te religion. Je me contentai de lui dire que ce crucifix n'était qu'une image, un signe qui nous rappelait ce que N. Seigneur avait fait et souffert pour nous. — Chez nous aussi, répliqua-t'il, toutes les figures de pierre et d'argile ne sont que des signes. — Cette réponse était subtile, mais elle n'était pas

fondée. Que mon Indien doué de grands moyens naturels ne regardât pas comme des dieux tant de simulacres, cela peut être, mais il est certain que le commun de sa nation les adore réellement comme des dieux, et n'a sur la religion que les idées les plus grossières. Je tâchais donc de lui montrer la différence qu'il y avait entre le culte que les chrétiens rendent aux images, et celui que les Indiens rendent à leurs idoles, quand il s'avisa de me demander qu'elle était la durée de la vie humaine. — Je lui répondis qu'au commencement du monde, elle était de près de mille ans, mais que maintenant on trouvait rarement des hommes qui eussent plus de cent ans. — Eh bien! reprit-il, chez nous, un homme a vécu plus de vingt mille ans. — Et où se trouve cet heureux personnage? — Il est mort. — Quel dommage! il aurait pu nous raconter de longues histoires. Voilà un échantillon des travers qui se mettent dans l'esprit de gens, qui d'ailleurs sont doués de tant de pénétration. Combien d'Indiens qui n'ont que de ridicules défaites à nous opposer quand nous les pressons d'embrasser le christianisme! Si l'on demande à l'un, blanchisseur de profession, pourquoi il ne se convertit pas. Il répondra: convertissez tous les blanchisseurs, et je me convertirai aussi. Un Indien, de la caste des menuisiers, ou de toute autre caste, fera quelque réponse semblable. Quand pourrons-nous travailler efficacement à éclairer ces pauvres aveugles!... Maintenant nous ne le pouvons pas, non seulement parce que nous ne savons pas assez la langue, mais encore parce que notre petit nombre suffit à peine à l'instruction de ceux qui sont déjà chrétiens.

La conversation que j'eus avec l'Indien qui m'avait donné asile pendant la nuit, me fournit l'occasion d'ajouter une réflexion qui vous fera de plus en plus connaître le pays. Il m'observait que MM. les Anglais se nourrissaient bien dans l'Inde. Et en effet, ils trouvent ici de quoi se traiter comme il faut, toutefois cela ne se rencontre pas partout. Il est des endroits où ils auraient de la peine à se procurer le plus strict nécessaire, mais alors, ils y pourvoyent d'ailleurs, et les denrées arrivent à point nommé, poules, poulets, moutons, agneaux, chèvres et chevreaux, petits et gros marcassins, ils ont tout à discrétion; il s'en trouve à foison dans le pays! Et il est d'autant plus facile aux Européens de faire bonne chère, que les vivres ici ne coûtent presque rien. Un sol de riz suffit pour un repas. Pour 3 à 4 sols, on peut avoir une poule. Un mouton ou une chèvre coûtent de 30 à 40 sols, selon la grosseur. Les agneaux et les chevreaux se vendent bien moins encore. Moyennant un abonnement de 12 sols par mois, on est fourni de lait tous

les matins. Ce n'est pas que les vaches du pays endonnent beaucoup : on ne peut rien voir de plus chétif que ces animaux ; mais il y en a tant, que le lait ne peut qu'être à bon marché. Ajouter à cela qu'un paysan indien aimera mieux vendre le lait de ses vaches, dont il peut à la rigueur se passer, que de le boire lui même. Ainsi, ceux qui ont quelque argent, et qui veulent vivre ici à l'européenne, peuvent le faire à peu de frais. Pour me regaler, le jour des Rois, on me fit cadeau d'un lièvre, qu'on m'apporta, comme on l'avait pris, tout vivant. Je me réservais le plaisir d'en faire présent au R. P. Supérieur, que j'allais joindre ; mais chemin faisant, ce lièvre indien eut l'adresse de m'échapper, et il court encore.

Vers les 6 heures du matin, mes gens me rejoignirent. Je quittai le toit hospitalier pour aller coucher la nuit suivante dans un gros bourg, où un chrétien, le seul qui soit dans l'endroit, me reçut chez lui. Le lendemain nous repartîmes à 3 heures du matin, parceque nous avions 9 à 10 lieues à faire ce jour là. Dans l'Inde, on ne fait presque jamais plus de 6 à 7 lieues. Après avoir marché jusqu'à 8 heures, nous nous arrêtâmes dans un village pour déjeuner. N'y trouvant rien, nous repartîmes après une demi-heure de repos. Arrivés à onze heures dans un autre village, et n'y trouvant pas plus de provisions, nous partîmes après 2 heures de station, pour nous rendre doucement au terme de notre journée, à plus de 3 lieues delà. Les Indiens qui m'accompagnaient avaient fait un petit somme. Qui dort, dine, dit le proverbe. Etant ainsi censés avoir déjeuné et dîné, nous marchions pour aller chercher le soupé, quand nous rencontrâmes un nouveau village. Ici, dit-on, se trouve une maison où l'on vend du riz. C'est bien, arrêtons nous là. Vers les 4 heures, mon dîner se trouva prêt. Il consistait en du riz cuit à l'eau. Mon marmiton, décoré du beau nom de disciple, n'ayant rien pour l'assaisonner, m'apporta un peu d'eau dans laquelle il avait fait dissoudre du sel. L'assaisonnement étant peu abondant, je le pris tout entier, et mon riz se trouva si salé, qu'il me fut presque impossible d'en manger. Je remontai ensuite sur mon cheval, à jeun comme son maître, et bien fatigué. Je fus bientôt obligé d'en descendre, pour lui donner le moyen d'aller plus vîte, et j'arrivai vers 8 heures du soir à la petite ville de Camoudi, où nous avons une église et un presbytère. Là, je trouvai à souper, et un bon lit pour me reposer ; mais il me fallut encore une fois manger avec mes doigts, pour expier la distraction qui m'avait empêché de prendre mon couvert. Mes compagnons surpris par la nuit, presque aussitôt qu'ils s'étaient mis en route, n'arrivèrent que le len-

demain. Voilà sans doute une journée bien singulière, un peu pénible aussi. Elle m'a rendu sage à mes dépens. En partant de Camondi, je fis acheter du riz, etc, pour que le lendemain ne fût pas la répétition de la veille. Mais la précaution était inutile. Le reste du voyage, nous trouvâmes en chemin tout ce qui nous était nécessaire. Une fois seulement, je déjeunai un peu tard pour la raison que je vais dire. Il avait fallu marcher jusqu'à midi, avant de trouver un gîte convenable. Nous nous arrêtâmes enfin sur le bord de la route, près d'un village tout payen. Nous étions abrités sous un arbre, à côté d'une pagode et d'un étang. Ces 2 choses vont ordinairement ensemble, le principal culte des Indiens consistant à se baigner pour se purifier de ses péchés. Dans ces pays chauds, c'est un genre de pénitence assez commode. Je découvris à quelque distance dans les champs, un joli petit bosquet de cocotiers. Je m'y retirai pour éviter la vue des passans. Les Indiens qui m'accompagnaient, s'escrimaient pour préparer le diner. L'un va chercher du bois, un autre allume le feu; on achète du riz, des vases de terre, et l'on se met en devoir de faire la cuisine. Mais voilà que les pots, nouvellement achetés, n'ayant pas encore subi l'épreuve du feu, se fendent, et mes gens sont obligés de recommencer leurs préparatifs. Le surcroit de travail qui leur arriva, me valut quelques heures de repos. J'en fus quitte pour déjeuner, diner et souper en même tems, à 4 heures du soir. Tout fut fait dans 5 ou 6 minutes. Quand on n'a ni viande, ni poisson, il ne faut pas plus de tems ici pour manger son riz, qu'il n'en faut en France pour prendre le potage.

Arrivé à Calléridititidel, principale résidence du Marava, j'eus le bonheur de passer près de 24 heures avec les Pères Martin, Sales, et de Bournet. Les affaires de la côte de la Pêcherie, qui nous ont causé tant d'embarras, et donné tant d'inquiétude, nous fournirent un ample sujet de conversation. Comme j'en ai déjà parlé dans mes lettres en France, je reprends la suite de mon voyage.

Parti de Calléridititidel samedi 1er février après midi, j'allai coucher 3 lieues plus loin, dans un gros village chrétien. J'y arrivai vers le coucher du soleil. Avant qu'il fut entièrement nuit, je vis, comme à la distance de quelques pas seulement, un superbe météore, qui se dissipa, en laissant derrière lui une longue trainée d'étincelles, absolument comme une fusée, mais sans sifflement. Je doutai un instant si ce n'était pas réellement une fusée. As-tu vu, dis-je à mon voisin? Quel est donc ce feu? C'est une étoile, me répondit-il. C'était en effet une étoile filante. Je me rappelai

alors que dans la traversée nous avions vu une de ces étoiles également brillante, qui sembla tomber jusque dans les flots, en éclairant le navire et laissant derrière elle une longue traînée de lumière, qui éblouit ceux même qui, cachés derrière les voiles, ne purent pas l'apercevoir. Depuis, j'ai vu des étoiles filantes, parties d'une région du ciel qui était sans nuages, se réfléchir en eux des nuages qui étaient près de l'horizon. J'ai observé presque toujours qu'elles laissaient après elles une traînée d'étincelles, en perdant continuellement une partie de leur substance, et que, semblables aux fusées, elles cessaient d'être visibles quand tout était dissipé. Une fois j'en vis une qui reprit vigueur 4 ou 5 fois, au moment de s'éteindre, avançant comme par sauts et par bonds, mais beaucoup plus lentement que les étoiles filantes ordinaires. Tout cela n'indiquerait-il pas que ces étoiles filantes ne sont que des météores produits par les régions les plus basses de l'atmosphère, bien loin d'être des planettes, comme le soupçonne Mr Arago, dans une de ses notes scientifiques? Je n'en doutais guère. Mais j'en ai acquis nouvellement une pleine conviction. J'allais de nuit conférer l'extrême-onction, quand je vis tomber à côté de moi la plus belle étoile filante qui eut jamais frappé mes yeux. J'eus tout le tems de la considérer, car sa marche très lente fut de dix secondes au moins. Outre la traînée de petites étincelles, elle finit par se diviser en 3, avant de s'éteindre. J'interrogeai là dessus le catéchiste qui m'accompagnait. Il me répondit que c'était une étoile. Ce nom ne convient pas. C'est cependant celui qu'on donne, même en Europe, à ce météore.

Un autre phénomène, qui dans l'Inde se présente fréquemment aux yeux du voyageur, c'est celui que les physiciens désignent et expliquent sous le nom de *mirage*. J'en ai vu souvent des effets bien singuliers: des nuages élevés de plusieurs degrés au dessus de l'horizon, et ressemblant parfaitement à des montagnes de sable: des palmiers dont je n'apercevais que les têtes, comme si le jour eut passé à travers des troncs; de grandes nappes d'eau que je prenais pour des étangs, comme il y en a en effet beaucoup dans ce pays, etc, etc. Enfin, un jour m'étant retourné par hasard, je fus fort étonné de voir une grande étendue d'eau dans une plaine aride que je venais de traverser, une demie heure auparavant; et pour surcroit de merveille, ce beau lac improvisé communiquait avec la mer, quoique je susse fort bien qu'il n'y avait devant moi qu'un rivage continu sans interruptions. Je songeai alors au mirage, et cherchant cet article dans Beudant, j'y trouvai l'explication de tout ce que j'avais vu. Le mirage présente absolument l'aspect du firmament, dont il paraît être la continuation, quand il se fait voir à l'horizon. Delà les têtes

des palmiers suspendues en l'air, delà les beaux mages jaunes, ressemblant si bien à des montagnes de sable, etc. Quand le mirage a lieu dans une plaine qui n'est pas à l'horizon, on croit voir de l'eau, parceque on ne s'imagine pas que le ciel soit descendu en terre, mais c'est réellement l'aspect du ciel. Cette eau qu'on croit voir a, comme l'eau réelle, la propriété de réfléchir les objets qui sont auprès; mais on ne distingue pas très bien cette image réfléchie, à cause de la trop grande distance, le mirage se faisant toujours voir dans le lointain. Le mirage est produit par la réfraction.

J'ai dit plus haut, qu'il y avait dans l'Inde une grande quantité de bestiaux. Il y a aussi des corbeaux à foison, encore plus dans les villes que dans les campagnes. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les corbeaux aiment à se percher sur les boeufs, les moutons, etc; qu'ils leur sautent sur le dos, sur la tête, et jusque sur les cornes. Si l'animal secoue la tête, le corbeau, sans s'épouvanter, se replace au même endroit, ou à côté. J'en ai vu quelquefois 5 ou 6 perchés sur une même bête, vache ou brebis. Ces corbeaux n'ont pas à craindre le sort de celui dont parle la fable; car les moutons de ce pays, au moins ceux de l'espèce la plus généralement répandue, n'ont point de laine. Dans le principe ce spectacle me parut singulier. Dans le voyage de Pondichéry à Trichinopoly, nous passâmes à côté d'un homme qui menait devant lui une vache, et un corbeau à cheval sur la bête, comme en France certains batteleurs conduisent des singes à cheval sur des ours, ou sur des chiens. Je crus d'abord que maitre corbeau était apprivoisé. Mais peu après il s'en vola bien loin, et ni l'homme, ni la vache ne s'en mirent en peine. Les corbeaux ne se contentent pas de se percher sur les boeufs et les buffles, ils vont jusqu'à les béqueter dans les oreilles; et si le patient quadrupède est couché, il applique sa tête contre terre, pour donner au corbeau plus de facilité d'opérer. Ces oiseaux ne sont pas tout à fait aussi familiarisés avec l'espèce humaine. On les voit cependant chercher pâture autour des habitations, se mêler avec les poules pour recevoir ce qu'on destine à celles-ci, et ne s'envoler qu'autant qu'on tâche de les prendre. A Pondichéry, les corbeaux entrent assez souvent au réfectoire, pour prendre part au dîner des missionnaires, quand il est servi.

Il y aurait mille petites choses à vous dire, qui vous divertiraient beaucoup si vous en étiez témoin, mais dont le détail entrainerait des longueurs fastidieuses. C'est surtout dans nos rapports avec les Indiens, que nous serions tentés de rire, s'il pouvait y avoir du plaisir à rire sans

compagnon. Ce qui serait vraiment intéressant pour nous, c'est que le globe terrestre devenu d'une transparence magique, nous laissât voir à chaque instant les missionnaires du Maduré dans les différentes circonstances où ils se trouvent successivement: ou bien qu'il y eut une petite ouverture cylindrique, qui allant en ligne droite de nous à chacun d'eux, servît en même tems de lunette d'approche, de cornet acoustique et de porte-voix, pour voir tout ce qui se passe sur la scène, entendre tout ce qui s'y dit, et demander explication de ce que nous ne comprendrions pas. Cela vaudrait mieux que de recevoir tous les mois un volume de lettres.

Une chose que je désirais beaucoup vérifier par moi-même à mon arrivée aux Indes, c'est ce que j'avais entendu dire de l'industrie des Indiens. Les Pères qui sont venus avant nous, se plaignent dans leurs lettres de l'embarras où l'on se trouvait souvent, par le défaut d'artisans, ou leur extrême impéritie, au point qu'il fallait trois hommes pour planter un clou. D'autre part, j'entendais vanter l'industrie des Indiens, habiles à imiter tout ce qu'ils voyent, et faisant des choses qu'on ne saurait pas faire en Europe. Je suis encore loin de pouvoir porter un jugement sûr, n'ayant point fréquenté les grandes villes, où se trouvent les artisans les plus habiles. mais tout ce que j'ai vu ne m'en donne pas une idée bien favorable. Il me semble qu'on peut dire en général que les Indiens ont une industrie d'instinct, presque comme certains animaux, qui se bâtissent des demeures admirables, mais qui travaillent aujourd'hui comme au commencement du monde, sans qu'on puisse remarquer le moindre progrès. Chaque profession forme une caste à part. Le fils d'un barbier, est barbier en naissant, et l'orfèvre ou le serrurier communique à ses enfans la routine qu'il a reçue de ses pères. Ainsi le goût et les dispositions qui, en Europe, ont enfanté tant de chefs-d'œuvre, ne sont pour rien dans le choix d'un état, parce qu'il n'y a pas à choisir. Delà un obstacle insurmontable au progrès des arts. De plus, on ne voit pas ici, comme en Europe, ces grandes manufactures, ces ateliers de toute espèce, où se fabriquent tous les objets nécessaires ou utiles pour le soutien et l'agrément de la vie. Chaque artisan est isolé, et colporte à droite et à gauche toute sa boutique. J'ai vu plusieurs fois des forgerons, forger sous un arbre, au bord du chemin, ayant leur foyer dans un petit creux fait dans la terre. Du reste, cette boutique est bien simple: un gros marteau sert d'enclume, et souvent même cette enclume n'est qu'une pierre. Ajouter un petit marteau pour frapper, des

pinces pour tenir le morceau de fer, et vous aurez l'idée d'un atelier complet. Quelques uns, peut-être auront encore une lime. Un charpentier n'aura que sa hache et son ciseau, quelquefois une mauvaise scie. Manier une scie d'une grandeur ordinaire, c'est un talent à part, et souvent il faut aller chercher bien loin pour trouver une pareille scie. Quand on commande un ouvrage quelconque à un ouvrier, il faut lui payer une partie du prix d'avance, pour qu'il puisse se procurer sa nourriture pendant qu'il travaillera. De plus, il faut lui fournir la matière, ou lui donner de l'argent pour l'acheter. De là, nécessité de recevoir l'ouvrage, quelque mauvais qu'il soit, ou bien de le faire recommencer à nouveaux frais. L'ouvrier est comme une machine que l'on met en jeu. Si elle se détraque, c'est celui qui s'en sert qui supporte le dommage.

Voici, à propos d'industrie, quelques petits faits dont j'ai été témoin. Dans un village où je fus envoyé pour les fêtes de Pâques, il s'agissait de faire des planches pour un autel. Un tronc d'arbre est apporté. Comme il était trop long, on le raccourcit à coups de hache. Deux jours après, l'homme qui avait une scie étant arrivé, je ne sais de quel endroit, on enterra l'arbre à moitié, et après l'avoir ainsi fixé en terre par un bout, on se mit en devoir de scier l'autre. — Je me trouvais dans un autre village pour la fête patronale. Il s'agissait de faire un siége où le célébrant pût se placer pendant les 1ères vêpres. Ce fut tout un jour le travail de 4 hommes, charpentiers de profession. Il en résulta je ne sais quelle machine monstrueuse, qu'il fallut attacher avec des cordes, pour que je puisse m'y asseoir sans être exposé à tomber. — Pendant mon séjour à Lutucurin, j'eus besoin d'une petite tige de fer applatie, recourbée et percé d'un petit trou, pour tracer une méridienne. C'était bien peu de chose. Je fais venir l'ouvrier, je m'explique le mieux possible par interprète. Il répond en me faisant un long étalage de sa science et de son habileté. Eh bien! il dut recommencer jusqu'à 3 fois son travail, et encore ne réussit-il passablement la 3e fois, que parceque je lui donnai des modèles, un sur papier, l'autre en feuilles de palmier. Je passe bien d'autres faits semblables. — Arrivé ces jours passés dans ma nouvelle demeure, je trouvai qu'un volet que le P. Castanier avait fait placer à sa fenêtre, ne fermait pas bien. Il fallait le retourner. Charpentiers, maréchaux, tout se met de la partie. Comment s'y prendre pour ôter ces gros clous qui sont rivés? voilà mes gens bien embarrassés. Il faut que je me charge de l'opération. Une

lime dont je me trouve muni, fait bientôt disparaître les bouts rivés des clous. Je parlais de les replacer dans de nouveaux trous. Selon mes artistes ils étaient trop courts ; il fallait en faire d'autres. Mais prenez garde, leur dis-je. Les têtes de ces clous ressortaient tout à fait ; enfoncez-les au moyen d'une petite entaille pratiquée dans le bois, et ils auront la longueur convenable. Ils se regardaient tout stupéfaits d'une idée si lumineuse, et semblaient se dire l'un à l'autre : je n'aurais jamais, quant à moi, trouvé ce secret, je l'avoue.

Vous me direz peut-être que ce sont des artistes de campagne. Dans une grande ville, il est vrai, on trouve quelque chose de mieux. Ainsi, je vous écris actuellement de Trichinopoly, assis sur un fauteuil passable, mais doit-on se former une haute idée de l'industrie et du progrès des arts dans un pays où l'on ne rencontre quelque chose de supportable que dans les grandes villes où résident les Européens ? Ainsi, dans tout le Madurè n'y a-t'il que 3 ou 4 villes où l'on sache ferrer un cheval. Quand le P. Castanier est parti pour le sud, l'un des fers de son cheval s'étant détaché, impossible de trouver quelqu'un en état de le reclouer. — Je ne vous ai rien dit des barbiers. C'est cependant une chose curieuse de les voir opérer. La plupart n'ont point de savon. De gros et larges rasoirs, aiguisés souvent, renversent tous les obstacles. Partout où le barbier peut apercevoir un poil, il y passe son instrument. Il n'a pas besoin de linge. C'est sur son bras gauche toujours nu qu'il essuie le rasoir. Pour que les cheveux soient bien alignés tout autour de la tête, il rase le front, la nuque et jusque derrière les oreilles. On rase sans miséricorde tout ce qui s'y trouve. Tout ou rien. Pour moi, j'ai obtenu, mais non sans peine, qu'on se contentât de me raser la moustache, et un peu la lèvre inférieure, attendu que nous portons la barbe longue. Eh bien ! le croirez-vous, à Trichinopoly même, pendant que le barbier me faisait cette petite opération, qui dura bien un quart d'heure, j'ai compté plus de 200 coups de rasoir. C'est loin de l'habileté du barbier italien, qui rasait toute une barbe en 3 coups : du 1er, la moustache ; du 2, le menton ; et du 3e, la mâchoire, en courant d'une oreille à l'autre.

Un mot maintenant sur la culture des terres. Elle consiste presque entièrement à arroser dans les endroits où il y a de l'eau. Partout ailleurs, le pays est un vaste désert. Ainsi les Indiens, comme les montagnards Suisses, mettent toute leur application à se procurer de l'eau, les Indiens

pour leurs champs, les Suisses pour leurs prés, avec cette différence que les Suisses font descendre l'eau des glaciers par de petits canaux creusés non sans péril, sur le bord des précipices, tandisque les Indiens vont se percher sur le haut d'une bascule, pour faire monter l'eau d'un puits. Vous connaissez les puits à bascule. Il y en a beaucoup en France, surtout en Franche Comté. Mais auriez-vous jamais imaginé, qu'au lieu de la grosse pierre qui sert de contre poids, ce seraient 1, 2, 3, et jusqu'à 6 hommes qui iraient se percher en cet endroit, pour faire contrepoids à un énorme seau fait de tole. Voilà cependant ce que font les Indiens, et la chose n'est pas si mal imaginée. Quand il faut faire descendre le seau vide, les hommes s'approchent du point d'appui, du milieu du levier ou de la poutre à l'extrémité de laquelle est attaché le seau. Pour tirer l'eau, ils marchent vers l'autre extrémité. Pour n'être pas exposés à tomber, en faisant ce manège, ils s'accrochent à des branches d'arbres, ou à de longs piquets rangés tout le long de la branche du levier qu'ils ont à parcourir; et pour que les pieds ne glissent pas, la poutre est taillée en escaliers. De cette manière, celui qui tire l'eau n'a d'efforts à faire que pour la verser dans le canal par lequel elle s'écoule dans les champs. Lorsque l'eau n'est pas à une grande profondeur, on a recours à un moyen plus commode et plus expéditif. Le seau est attaché entre 2 cordes, que tiennent 2 hommes placés des 2 côtés du bassin. En relâchant et en retirant brusquement et simultanement ces cordes, le seau tombe dans l'eau, se remplit, saute en l'air, et fait jaillir l'eau dans le canal d'arrosement. Selon cette 2e méthode, on voit quelquefois un homme arroser tout seul. Le seau est alors remplacé par une longue pelle à rebords, suspendue par une corde. Le point de suspension est la réunion de 3 piquets plantés en terre. L'homme tenant la pelle par le manche, lui imprime un mouvement d'oscillation. En plongeant légèrement dans l'eau, la pelle se remplit, et l'homme la verse au moyen de l'impulsion donnée, en soulevant brusquement le manche. Par ce moyen, un seul homme peut puiser une grande quantité d'eau en peu de tems.

L'étoile filante que je vis la soirée du jour où je quittai nos Pères à Callérideviel, nous a comme égarés dans de longues digressions. Il est tems de reprendre la narration de notre voyage, et pour réparer le tems perdu, de courir vîte au terme. J'arrivai à Malciadipatty un jour avant que Mgr en partit. J'eus l'honneur de l'accompagner avec nos 2 Pères jusqu'à un village situé à 2 lieues, où nous restâmes un jour entier. Nous

revinmes ensuite à Malciadipatty, le P. Castanier et moi, pour nous rendre ensemble à un village situé à 4 lieues S.O. Le P. Castanier devait y passer en s'en allant. J'y restai pour donner mes soins aux chrétiens pendant quelques jours. La porte de l'église est tellement basse, qu'en entrant, je ne pouvais assez incliner la tête. Cette église, comme presque toutes celles du pays, la côte de la Pêcherie exceptée, n'est qu'une misérable cabane de terre, recouverte d'un toit de chaume qui, de tout côté descend presque jusqu'à terre, à peu près comme un gros éteignoir placé sur un petit bout de cierge; et comme il n'y a pas la moindre fenêtre, cette triste cabane n'est qu'un réceptacle de chauves-souris. Il faut s'humilier profondément pour entrer dans de semblables cachots, décorés du nom d'églises. Quelquefois, après s'être baissé suffisamment, pour sauver la tête, on sent ses vêtemens déchirés par les branches dont se compose la charpente. Un jour je frappai de la tête en entrant. ah! Jésus! s'écrièrent les chrétiens qui étaient là; et ils se reprochaient mutuellement de ne m'avoir pas averti de me baisser. Depuis, je trouvai toujours des gens apostés, pour me donner ce salutaire avis. C'était assurément une attention très louable de leur part; mais c'eut été bien mieux encore si, lorsqu'ils firent leur porte, ils eussent pris pour mesure, non la taille des moutons, mais celle des hommes, à qui elle était destinée. Ces chrétiens me demandèrent des secours pour leur église. Je promis de leur procurer une porte et 2 ou 3 fenêtres, pourvu qu'ils disposassent le reste convenablement.

De cet endroit, on me fit passer à 3 lieues, à l'ouest. Il y avait là, disait-on, un village qui avait grand besoin de secours; grand nombre de ses habitans étaient attaqués de la fièvre. En m'y conduisant, on fit réflexion qu'il n'y avait dans ce lieu que des Parias. Sans me rien dire, on me dirigea vers un autre village, à un quart de lieue du 1er, composé de payens et de quelques chrétiens. Les chrétiens ont pour église une petite cabane de 10 pieds de long sur 7 de large. Je l'ai mesurée. L'autel a un pied et demi de haut, un demi pied de large et 3 pieds de long. On se propose d'agrandir un peu cette église. J'ai assisté à la délibération qui s'est tenue à ce sujet, et j'ai recommandé, comme chose essentielle, qu'il y eut des fenêtres, c.a.d. de petites ouvertures par où le jour pût entrer, et que la porte fût de grandeur d'homme. Les gens de ce village ne sont pas d'une caste bien relevée; cependant je n'en avais pas encore trouvé qui fussent si fiers de n'être point Parias. Les gens que je rencontrais en

chemin, ne manquaient pas de crier au Parias qui me conduisait, de se tenir loin. et ce n'était qu'après qu'il s'était effectivement bien écarté, qu'eux mêmes se détournaient pour me laisser passer. Avaient-ils le droit d'en agir ainsi? J'en doute, mais comme j'avais autre chose à faire que d'éclaircir les questions de caste, je ne songeai pas pour lors à leur intenter procès. On me fit rester là un jour pour entendre les confessions. Je ne pouvais dire la Ste messe sur le singulier autel dont j'ai parlé. On fixa dessus un échaffaudage de planches, qui forma un autel convenable.

Après la messe, je voulus me rendre au village voisin, pour lequel seul j'étais venu. Impossible, me dit-on. — Et pourquoi? — Ce sont des Parias. — N'y a-t-il point d'église? — Il y en a une, même assez convenable; mais ce sont des Parias. — Si un Parias est en danger de mort, ne puis-je pas aller l'administrer chez lui? et s'il m'est permis d'entrer dans la maison d'un Parias, ne puis-je pas entrer dans leur église? — Non, vous ne le pouvez pas. Si vous y allez, les payens diront que nous aussi, nous sommes des Parias, puisque nous avons pour Gourou le Gourou des Parias. — Qui les a crées, ces Parias? n'est-ce pas Dieu, le même Dieu qui vous a crées vous mêmes? Et pourquoi les a-t-il crées, si ce n'est pour leur donner place au ciel, aussi bien qu'à vous? — Oui, mais les payens ne comprennent pas cela, ils diront que vous êtes le Gourou des Parias, et que nous sommes des Parias. — Que faire? Impossible de persuader des gens aveuglés par le préjugé. D'un autre côté, je ne croyais pas pouvoir en conscience, laisser sans secours ces pauvres Parias, que j'étais venu chercher de si loin, et qui, pour la plupart ne s'étaient pas confessés depuis bien des années, faute de prêtre qui vînt les visiter. Enfin quelqu'un proposa un moyen, qui mit d'accord la conscience et le préjugé. Ce fut que j'irais dans cette église, mais qu'aucun Parias n'y mettrait le pied pendant que j'y serais; que je ne mangerais pas, et que je ne coucherais pas en cet endroit. J'allai donc l'après midi entendre des confessions jusqu'à 9 heures du soir. Je revins souper et coucher au village d'où j'étais parti, pour retourner encore à 2 heures du matin entendre quelques confessions, faire des baptêmes, des mariages, et dire la messe, de manière à pouvoir partir au point du jour, après avoir tout terminé. Confessions, baptêmes, mariages communions, tout se fit à la porte de l'église, les chrétiens étant dehors tandis que j'étais dedans. N'est-il pas dur de chasser ces pauvres Parias de leur église, pour qu'un Indien, non Parias, puisse y entrer, et me servir la messe? Je fus cependant fort heureux de pouvoir remplir mon

ministère à ce prix, et ces pauvres Indiens furent très satisfaits de ma visite. Sur la côte de la Pêcherie, on n'a pas une pareille horreur pour les Parias. Le P. Martin y faisant un jour une 1re communion, il se trouva que l'un des enfans qui devaient s'approcher de la Ste table, était Parias. Il entra dans l'église avec les autres, sans qu'on y fît, ou qu'on parut y faire attention. Quelqu'un cependant le fit remarquer. Un autre répondit: Il n'y a point de Parias le jour de la 1re communion, et la chose passa de la sorte.

Vous voyez que je commence à exercer le St. ministère. Il est bien tems, puisque j'ai passé un an dans le pays. Avec le plus grand nombre je m'en tire assez bien. C'est moi qui fais les frais de la confession, en interrogeant d'après une série de questions. Il suffit qu'on m'avertisse quand on ne comprend pas ce que je demande, afin que je sache comment je dois varier, expliquer ma formule, pour obtenir un oui ou un non. Mais il se trouve par fois des personnes si ignorantes, ou si dépourvues d'intelligence, qu'on n'en peut rien tirer. — as-tu fait ce péché? — oui — combien de fois? — non. — comprends-tu ce que je dis? — oui — et bien, as-tu fait ce péché? — oui — combien de fois! — Point de réponse. — combien de fois? — que faut-il que je dise, mon Père, mon acte, ou mon acte de contrition? — Et mille autres choses qui n'ont pas plus de bon sens. C'est surtout lorsque des enfans de 12 ou 13 ans viennent se confesser pour se marier, que l'embarras du missionnaire redouble. Ces enfans n'ont pas fait leur 1re communion. Plusieurs même ne se sont jamais confessés. Quelques-uns savent à peine faire le signe de la croix, et l'on veut que le mariage se fasse le jour même où ils se présentent. On fait tous les préparatifs de la noce; on invite les parens et les amis qui arrivent en foule, fussent-ils éloignés de 15 ou 20 lieues. S'informer si le mariage pourra se faire, c'est la dernière chose à laquelle on pense. Si le missionnaire dit qu'il ne peut se faire au moins pour le moment, nos Indiens se fâchent. Il n'y a point d'empêchement qui tienne, tous les préparatifs sont faits; c'est une dépense très onéreuse pour nous, qui sommes pauvres; il est de toute nécessité que le mariage ait lieu. Puis revient l'argument ordinaire: étant venus de si loin pour nous marier, si nous retournons chez nous sans l'être, nous serons la risée du public, surtout des payens. — mais, vous ne savez ni prières, ni catéchisme! — Nous les apprendrons. — Si nous étions bien établis dans le pays, nous pourrions mettre bon ordre à tout cela. Mais il est si dangereux de mécontenter même un seul homme, que nous sommes obligés, en sauvant l'essentiel, de passer sur bien des

choses, profitant du pouvoir que nous avons d'accorder des dispenses, d'autant plus que nous avons à côté de nous des prêtres schismatiques auxquels nos gens seraient tentés de recourir, en cas de refus de notre part. Et que faire quand les enfans qu'on présente ne savent rien du tout? On tâche alors de différer 2 ou 3 jours; pendant ce tems, on se tue pour leur apprendre le pater, l'ave, le credo, l'acte de contrition, etc. bien heureux quand on peut y réussir! Ces jours passés, il m'est arrivé une dixaine de mariages de cette espèce. 5 devaient se faire le même jour. On me dit que les enfans sont suffisamment préparés, qu'il suffit d'entendre leurs confessions et qu'après cela je puis bénir les mariages. Seulement, ajoute le catéchiste, il y a 2 petites filles qui bronchent un peu. Comme je les avais déjà fatiguées en les faisant attendre, j'étais bien résolu à user de toute l'indulgence possible. Mais comment faire? L'une de ces jeunes chrétiennes va se planter au milieu de l'église à 5 ou 6 pas devant moi. Je la fais approcher. Elle vient s'accroupir derrière la toile qui sert de confessionnal. Mets-toi à genoux, lui dis-je. Et elle répète ces mots: mets-toi à genoux. Je lui dis encore une fois de se mettre à genoux; elle redit après moi: mets-toi à genoux, et elle fait le signe de la croix. J'appelle le catéchiste pour lui faire des reproches. Il est vrai, me dit-il, celle-ci et celle-là ne savent rien. En effet, interrogées alors devant ceux qui étaient présents, elles ne purent rien répondre. Je ne fis donc que 3 mariages au lieu de 5. Quel désappointement! Mais, après tout, nous ne pouvons pas contenter nos Indiens au préjudice de notre conscience.

Voulez-vous maintenant que je vous dise où j'en suis pour le Tamoul? J'ai acquis assez d'habileté pour dire quelques mots; mais j'ai bien de la peine à entendre ceux qui me parlent, à distinguer les sons et à reconnaître, dans la conversation même, les mots que je sais. Quand je comprends quelque chose, les circonstances, le geste qui accompagne les paroles, y sont pour beaucoup. Je suis réduit à étudier la langue dans les livres. J'ai donc senti le besoin d'avoir un petit dictionnaire Français-Tamoul et j'ai voulu le faire avec le secours de mon interprète, pendant que je l'avais encore avec moi. Pour cela, j'ai dressé une liste d'environ 3000 mots français que j'ai jugé le plus nécessaires en parcourant le dictionnaire français-anglais. Ces mots étant rangés par ordre alphabétique, il n'y avait plus qu'à mettre la signification tamoule à côté. J'expliquais en latin la signification du mot, que l'interprète rendait ensuite en Tamoul.

Mais quel triste travail! Que de bévues! Que de fois, au lieu du mot que je lui demandais, n'a-t'il pas écrit au long l'explication même de ce mot. De n'en étais encore qu'à la moitié de la besogne, quand je me vis privé du secours de mon interprète. Mais la providence compensa cette perte avec avantage. Elle me fit découvrir un bon petit dictionnaire Portugais-Latin, Tamoul. Toutes les explications étaient en latin. Alors je continuai tout seul l'ouvrage commencé, et je lui donnai plus de développement. Quand il fut terminé, un savant Indien qui enseigne l'Anglais à Tuticurin, voulut bien se charger de corriger les fautes, et de suppléer à ce qui ne s'était pas trouvé dans le dictionnaire Portugais. Cette revision a duré quatre mois, parceque dans l'intervalle, j'étais obligé de faire de longues et de fréquentes absences, et que ce maitre ne pouvait guère me donner qu'une heure par jour. Combien de fois j'ai craint de ne pouvoir conduire l'oeuvre à terme! heureusement tout a été à peu près fini quand il a fallu quitter la côte, pour aller au nord de la mission. Comme je transcrivais le dictionnaire à mesure qu'il était corrigé, j'ai pu laisser l'original entre les mains du R. P. Supérieur, pour l'utilité de ceux qui voudront le copier à leur tour. Le maitre dont je viens de parler, a corrigé avec soin les fautes qui m'étaient échappées dans la 1re et dans la 2e édition de mon ouvrage. Une pareille correction est un avantage bien précieux. La plupart des dictionnaires qui sont dans le pays, à force d'être copiés et recopiés par des gens qui ne savent pas le français ou le latin, et qui probablement aussi ne sont pas forts sur le Tamoul, sont tellement remplis de fautes, qu'on ne peut guère s'en servir. Je porterai toujours le mien sur moi. Lorsque quelqu'un parlera, devinant ce qu'il veut dire, je chercherai le mot français, et je trouverai à côté le mot Tamoul que je n'aurai pu prendre au vol, ou saisir à la prononciation. Il y a loin de celle-ci à l'écriture. Par exemple les chrétiens saluent en disant: Saravesperanoucoustotteram ce qui signifie Louange à Dieu. Au lieu de ces dix syllabes, on n'entend dans la conversation qu'un mot de deux ou trois syllabes confuses, comme qui dirait: Sarvstram. L'étude du Tamoul presse tellement, que je renonce, pour le moment, à toute étude qui pourrait m'en distraire. C'est le moyen de sauver les âmes, et de remplir la fin que nous nous sommes proposée en quittant notre patrie, et en traversant l'Océan.

Voici un trait qui vous confirmera de plus en plus ce que je disais sur les connaissances de nos Indiens. Ne pouvant me rendre à Trichinopoly, aussitôt après mon arrivée à Malciadipatty, je fis demander au Père

Garnier différentes choses dont j'avais besoin, et entr'autres une lampe. In mon absence, le P. Canor me répondit je vous envoie une belle lampe européenne. Elle était belle en effet. Mais on ne pouvait du 1er coup, et sans explication, deviner la manière de s'en servir. Nos Indiens, en la voyant, s'écrièrent ravis d'admiration: Sirmei oubaiam! Européenne industrie! Lors qu'il fallut allumer cette lampe, ce fut une autre histoire. Comme ils ne s'étaient point avisés d'élever le verre, la flamme ne recevant l'air que par un petit trou capillaire, se trouva étouffée, et hors d'état d'éclairer. Là dessus, chacun d'en chercher la cause. Je vous amuserais si j'entrais dans le détail et si je vous communiquais tout ce qu'ils débitèrent là dessus. Enfin l'un d'eux, plus habile physicien que les autres, un catéchiste, un homme qui passe pour savant dans le pays, dit que la lampe n'éclairait pas, parce qu'elle était neuve, elle n'avait pas encore eu le tems d'apprendre à éclairer. Le lendemain je disposai mieux la lampe, et j'obtins une lumière passable. Notre physicien étant alors entré: Eh bien, lui dis-je, la lampe n'éclaire-t'elle pas bien maintenant? Oui! oui, me répondit-il; elle ira toujours de mieux en mieux; je vous avais bien dit hier qu'elle n'éclairait pas, parce qu'elle était trop neuve.... Comme elle avait vieilli vîte, en 24 heures! ab uno disce omnes.

Malcaodipatty est le chef-lieu du district dont je suis actuellement chargé. Ce mot signifie *village au pied des montagnes*, littéralement: *montagne, pied, village*. Les montagnes dont il s'agit, ne sont que de petites hauteurs, comme celles qui dominent le Bury, ou Besançon. De plus, ce sont des montagnes sans vallées, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Je veux dire que la plaine immense dont se compose le royaume de Madurè, interrompue par une montagne, recommence au delà sur le même niveau, jusqu'à la rencontre d'une autre montagne. Ce sont comme des meules de foin placées çà et là sur la surface d'un pré; par conséquent point de vallées, point de torrents pas le plus petit ruisseau. Ce que j'ai vu de la grande chaîne des Gattes, qui sépare le Madurè du Travancor, en courant jusqu'au cap Comorin, m'a paru la même chose, au moins du côté du Madurè. Dans les tems de pluie, l'eau s'écoule de suite comme celle qui tombe sur un toit. Le pays est alors inondé, et l'on rencontre souvent de larges torrens. La pluie finie, pas un seul courant d'eau. Le fleuve Cavery lui-même, est déjà à sec dès le mois de février. Point de sources nulle part, du moins à ce qu'il paroit. Cependant les montagnes de ce pays, toutes petites qu'elles sont, vues de loin, paraissent aussi hautes que les Alpes, et comme les Alpes, elles se perdent dans les nues. Ce qui produit

cette illusion, c'est l'applatissement de tout le pays. Il suffit qu'un objet dépasse un peu la taille d'un homme, pour qu'il s'élève au dessus de l'horizon. Lors même que rien n'arrête la vue, cet horizon est circonscrit, comme il l'est en pleine mer dans des bornes très étroites. Ce qui augmente encore l'illusion, à la vue des montagnes, c'est une certaine couleur bleuâtre qui les environne, et qui fait attribuer à leur éloignement, la petitesse de l'angle sous lequel on les aperçoit. Et ces montagnes si hautes s'abaissent tellement quand on s'en approche, qu'on ne comprend pas comment on a pu les prendre pour quelque chose de considérable. Une colline située à l'orient, paraitra le matin, une hauteur imposante éloignée de dix lieues. Le soir, quand le soleil fera distinguer les arbustes qui la couvrent, elle ne semblera plus qu'un monticule à 2 lieues de distance. On doit se défendre de cette illusion à l'égard de tous les objets qu'on rencontre. Ainsi, quand on voit une chèvre d'un peu loin, on serait tenté de la prendre pour un cheval. Dans les grandes Alpes, c'est tout le contraire. Un objet gros et éloigné, paraît petit et rapproché; et quoique à dix lieues d'une montagne, on croit qu'on va bientôt la toucher de la main.

En parlant de l'aspect du pays, je me rappelle que vous m'en avez demandé la carte. Il faut faire attention qu'une carte, et surtout une carte de Madure ne s'improvise pas en un jour. J'ai intention d'y travailler, selon les occasions. Ce n'est pas pour rien que j'ai apporté un graphomètre et de petites tables de logarithmes. Mais avec nos occupations ordinaires, il me faudra bien du tems pour faire cet ouvrage, et je m'estimerai heureux si dans 5 ou 6 ans je puis vous envoyer quelque chose de passable. Il m'eut déjà été facile de tracer la partie du sud pendant que j'y étais; mais le R. P. Supérieur avait retenu le graphomètre à Trichinopoly, pour servir de fondement à un futur cabinet de physique. Maintenant que j'ai quitté ce pays-là, je serai peut-être bien longtems avant d'avoir l'occasion d'en faire la carte; mais du moins je retrouve mon graphomètre dans celui où je suis, et j'espère bien pouvoir économiser quelques momens pour en faire usage.

Aujourd'hui, au défaut de carte, je me contenterai de dire quelque chose sur l'orthographe des noms indiens. Je me rappelle qu'étant à Lyon, quelques jours avant mon départ, plusieurs personnes qui s'intéressent à la science me témoignèrent le désir d'avoir quelque éclaircissement à ce sujet. Je puis en donner maintenant que je suis dans le pays. J'en ai qu'une idée confuse de ce que j'ai lu, ou entendu lire il y a longtems, dans les Lettres édifiantes et curieuses; mais je crois bien qu'en les consultant, on y trouvera les noms véritables. Les missi-

ommaires qui passaient de si longues années dans le pays, devaient bien le connaître. Maintenant ce n'est plus cela. On a tout estropié en voulant tout corriger et ce sont nos géographes modernes de France qui ont fait cette belle réforme. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils ne l'ont faite qu'après que dans leurs préfaces, ou introductions, ils se sont étendus fort au long en invectives contre ceux qui défigurent les noms géographiques, de manière à les rendre méconnaissables. C'est une anglomanie mal entendue qui leur a fait faire cette bévue. Voici leur raisonnement: Personne ne doit mieux connaître l'Inde que les Anglais, qui depuis tant d'années en sont les maîtres. Donc les véritables noms sont ceux qu'on trouve dans les cartes et les livres anglais. En conséquence de ce beau raisonnement, ils ont copié ces noms tels qu'ils les ont trouvés écrits, sans faire réflexion que pour prononcer un mot de la même manière, le Français et l'Anglais doivent l'écrire différemment. Soit, par exemple, le mot *Nation*. L'anglais, en l'écrivant comme nous, le prononcera à peu près *Néchen*. Or, je suppose qu'il y ait dans l'Inde une ville qui s'appelle *Néchen*, les Anglais, d'après les principes de leur orthographe, écriront *Nation*, et des Français, croyant faire merveille en copiant servilement, diront la ville de *Nation*, au lieu de dire, la ville de *Néchen*. C'est ce qui est arrivé, comme le prouvent les noms suivans. Pour prononcer *Trichinapaly*, les Anglais écrivent *Trichinopoly*. Car s'ils écrivaient comme nous devons écrire *Trichinapaly*, ils prononceraient *Trichinepely*, ce qui serait un barbarisme. En effet, pour prononcer *Madure*, ils écrivent *Madura*. Pour prononcer *Maïsour*, ils écrivent *Mysore*; car *y* en anglais se prononce *aï*; et *o* se prononce souvent comme *ou*. Ainsi en est il des noms suivans, que les anglais écrivent *Bangalore*, *Cudalore*, *Tanjore*, *Salem*, etc, et que nous devons écrire *Benguelour*, *Goudelour*, *Banjaour*, *Selam*, etc. Puisque ce sont des noms indiens, il faut les prononcer, autant que possible, comme les prononcent les Indiens, et les écrire selon l'orthographe de chaque langue, de manière à obtenir la vraie prononciation. Je n'en excepte que certains mots, qui ont été changés, ou modifiés par l'usage, et sur l'orthographe desquels on est fixé, tels que *Madras* (nom indien *Sirinapatnam*); *Pondichéry* (*Poudoutchéry* signifie *Ville-neuve*); *Ramnad* (*Ramounadabouram*); *Tuticorin* (*Toutoucondy*), etc.

En voilà bien assez, surtout pour un Post-scriptum; car, dans le principe, cette lettre ne devait pas être autre chose. Je suis etc.

Joseph Gury, S.J.

40e Lettre.

Le P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 10 Mars 1810.

Mon Rév.d Père.

Je suis bien reconnaissant de la part que vous prenez à l'affliction de ma famille. La triste nouvelle de la mort de mon père, a trouvé un cœur préparé à la recevoir. Depuis longtems je m'y attendais. Cette longue préparation m'a bien aidé à supporter avec résignation le coup qui me frappe; mais il faut l'avouer, elle n'a pu diminuer la profondeur de la blessure. Ce qui me la rend un peu moins douloureuse, c'est la pensée que mon père est mort, comme il avait vécu, en véritable chrétien. La confiance où je suis que Dieu lui a fait miséricorde, me console beaucoup. J'ai l'intention de remercier l'ami de qui il a reçu les secours de la religion. Dieu sera sa récompense. Il m'a rendu un service qu'il me serait impossible de reconnaître. Si vous avez occasion de lui écrire, je vous prie d'être l'interprète de mes sentimens bien sincères.

Depuis longtems je n'ai pas écrit en Europe, à cause d'un surcroît d'occupations variées et multipliées, sans nombre et sans fin. D'abord l'arrivée de Mgr de Drusipare dans cette station m'a tenu continuellement en haleine pendant six semaines. Il fallait préparer les indigènes à la confession, à la communion et à la confirmation. C'était un travail qui prenait souvent une partie de la nuit. Il y avait journellement 150 et 180 personnes à confesser. C'en était trop pour deux missionnaires. Mais bientôt la providence est venue à notre secours. Le zèle de Mgr ne lui permettait pas de se borner aux fonctions de 1er pasteur. Pour le bien des âmes et pour nous alléger le fardeau que nous imposait le besoin des chrétientés, il descendait lui-même au rang de simple missionnaire, et en exerçait le ministère comme un de nous.

Mais ne croyez pas qu'après le départ de sa Grandeur j'ai été libre de soucis et de peines. J'ai eu sur les bras une affaire très fâcheuse. Je ne vous en dis qu'un mot, présumant que la lettre d'un de mes confrères qui vous

en parlait, vous sera parvenue. Le 29 7bre 1839, les chrétiens se sont avisés, tout à fait à mon insçu, de résister à l'autorité civile, qui semblait vouloir favoriser une fête de schismatiques, dans une église qui nous appartenait de droit comme catholiques. On a fait marcher un bataillon de troupes anglaises pour réprimer les rebelles. La chose n'a pas été difficile. C'était un mouvement d'effervescence, sans conseil arrêté, sans projet médité. La présence des troupes a tout dissipé. Cependant des arrestations ont été faites, et 12 de mes chrétiens se sont vus condamnés à 5 ans de prison. J'ai été moi-même appelé au conseil de guerre, accusé comme chef de la chrétienté, d'avoir excité la révolte, confronté avec un prêtre noir mon accusateur. Après bien des débats, ma justification a été acceptée et ma non culpabilité reconnue. Ce n'était pas assez pour moi de m'être tiré de cette affaire. Je plaignais mes pauvres chrétiens. J'ai appelé à Madras du jugement qui les avait condamnés à Trichinopoly, et je viens d'obtenir leur mise en liberté. Toutes ces misères m'ont pris bien du tems, bien tracassé, et m'ont fait comme oublier pour un tems la chère France et ses bons habitans. Mais les orages ne durent pas toujours. Le calme succède à la tempête. Pour le moment nous sommes assez tranquilles. Ce qui me chagrine encore beaucoup, c'est que les schismatiques, quoique en petit nombre, sont toujours maîtres des grandes églises. Ils sont bien loin de penser à se soumettre. Ils ont jeté le masque et ils marchent avec audace dans la voie de l'erreur. Prions le Seigneur de leur ouvrir les yeux, et de les guérir de leur obstination.

Au commencement de Février, Mgr a repassé par Trichinopoly en regagnant Pondichéry, lieu de sa résidence. Il en est résulté pour moi un bon surcroît d'occupations. Je me trouvais seul compagnon de Mgr dans l'administration du grand district de Pratacondy. Chaque jour nous confessions 180 et 190 personnes. Les messes ne se disaient qu'à midi ou une heure. La privation de sommeil fatigue beaucoup dans de telles circonstances. Mais la grâce soutient, Dieu se charge de récompenser en Dieu. J'ai ainsi secondé le zèle de sa Grandeur vers l'est et le nord-est, à 12 lieues. Ensuite je me suis rabattu tout seul sur le district de Tanjaour, où j'ai visité 3 grosses chrétientés situées entre les 2 grandes branches du Cavéry. Chaque jour 80 confessions et plus, sans parler des catéchismes, des différens accommodés, des malades administrés. Enfin je suis rentré ici le 29 février, rappelé par l'indisposition d'un de mes confrères, le P. Gury. Ce bon Père, à son arrivée à Malnadipatty, district à 9 lieues S.O. de Trichinopoly, a été éprouvé par une

dissenterie obstinée. On lui a conseillé de venir se mettre entre mes mains pour le traitement. J'ai suivi en tout les avis et les enseignements que m'avait donnés un docteur célèbre de Lyon. Dieu a daigné bénir mes efforts, et le P. Gury s'est rétabli. Seulement il faudra qu'il se ménage pendant quelque tems; ce qui est bien fâcheux à une époque où nous aurions besoin de multiplier nos postes et nos forces.

J'oubliais de vous dire que le choléra avait ravagé la Station de Trichinopoly pendant les mois de décembre et de janvier. Nous n'avons pas perdu un nombre bien considérables de chrétiens; mais chaque jour il mourait de 40 à 50 turcs ou idolâtres. Le 57e régiment européen a perdu 2 catholiques.

Je vous remercie bien des bons avis que vous avez la bonté de me donner en m'exhortant à me ménager et à conserver ma santé. Je me ferai un devoir de les suivre. Mais, mon R. Père, qu'il me soit permis de le dire, il n'est pas toujours permis de faire, sous ce rapport, tout ce que demanderait notre charité. Dans les campagnes, nous sommes bien mal nourris. Nous y trouvons du riz et quelques mauvais légumes bouillis dans l'eau, assaisonnés de poivre et de piment. Pour le pain, vous savez qu'il n'en est pas ici question. Bon gré malgré il faut se contenter de ce que l'on trouve. Et puis comment faire pour ne jamais voyager au soleil! Dernièrement, monté sur mon pauvre cheval borgne, je cheminais à quelque distance de Mgr. le soleil était si ardent, que les Indiens eux-mêmes en séchaient. Je puis vous assurer qu'on se passerait bien de ces sortes de courses poétiques, au milieu des cris, du roulement des tambours et tambourins, au milieu d'un nuage de poussière. Mais il faut, pour ne pas indisposer les chrétiens, prendre son parti, et se résoudre à tout cela. Dans le voyage dont je parlais tout à l'heure, après une de ces marches triomphantes, je me présentai à Mgr qui s'étonnait de ne plus me reconnaître, parce que, disait-il, j'avais mis un masque. La sueur et la poussière avaient en effet produit une composition qui pouvait bien causer une méprise. Mais, que faire? nous sommes exposés à chaque instant à sortir pendant le jour. Pour se garantir du soleil, il faudrait constamment avoir son parasol en main. Mais outre la fatigue qui en résulterait, certains chevaux ne peuvent pas le souffrir, entr'autres le mien, qui tout borgne et tout vieux qu'il est, fait encore des sauts à désarçonner le meilleur cavalier. Je me ferai néanmoins une obligation de soigner ma santé, non pas pour moi, je n'y tiens pas, mais pour la Compagnie à qui je dois tout, et pour les

pauvres Indiens qui me sont confiés.

Quoique je n'ai pas le tems de me recueillir et de prier autsi souvent que je le voudrais, je fais souvent des méditations qui me convainquent bien fortement de la vanité des choses de ce monde, et qui me font soupirer ardemment vers les biens éternels. L'indifférence où sont sur leurs intérêts éternels la plupart des Européens qui vivent ici, l'obstination des gentils à fermer les yeux à la lumière, le peu de bonne foi et la fourberie d'un bon nombre des habitans du pays, l'aveuglement dans lequel sont plongés presque tous les Indiens, tout cela me fournit matière à d'abondantes réflexions. Et puis mes misères, mon impuissance, mes infidélités! oh! combien je soupire après une meilleure patrie! Dieu veille sur moi. Je m'en remets à sa volonté sainte.

Tous nos Pères se portent assez bien. Le R. P. Supérieur viendra bientôt se fixer ici, comme au point le plus central et le plus commode pour les relations et les correspondances. Mais je crois qu'il ne pourra pas terminer ses affaires du sud avant la fin d'avril. Il y a encore bien des misères. Le P. Martin est dans le Maravа avec le P. de Bournet. La mission du Maravа est grande, le nombre des chrétiens considérable, presque tous sont pour nous. La venue de nos trois nouveaux Pères nous a fait bien plaisir. Notre jouissance sera complète à l'arrivée des trois autres qu'on nous annonce. C'est notre petit nombre qui nous tue.

Notre grande occupation consiste en ce moment à parler simplement aux peuples des différentes chrétientés. Nous fesons des établissemens c.a.d. des centres de réunion. Delà nous courons à droite et à gauche pour l'administration des sacremens. Malheureusement nous ne savons pas encore assez la langue pour prêcher. Il faudrait faire comme les anciens Jésuites, ne se mêler de mission qu'après un an d'étude. Le Tamoul est trop difficile pour s'apprendre par l'usage seul.

Veuillez aussi, mon R. P. me rappeler au souvenir de tous nos amis et bienfaiteurs. Je dois une réponse au bon P. Ch. T... mais comment faire? Priez le de prendre patience, en lui offrant l'assurance de ma respectueuse affection. L'on tire ce qu'on peut d'un mauvais payeur. Je sais aussi que les missionnaires de la Louvese m'accusent de les avoir oubliés. Qu'ils sachent que non. Mon coeur est toujours au tombeau de S. Fr. Régis. Tous les jours j'y suis en pensée.

Je termine en vous suppliant de ne pas oublier dans vos prières celui qui est, et qui sera toujours avec le plus profond respect, etc.

L. Garnier, Miss.re

41e Lettre.

Le P. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Rasakembiram, 10 juin 1840.

Mon Rév. Père.

Je reçus le 29 mai la lettre que vous aviez eu la bonté de m'écrire le 20 février. Vous m'y parliez du P. Martin, et vous me demandiez où je l'avais placé. J'allais vous répondre que je lui avais cédé mon poste de Supérieur du Maravа; qu'il y avait déjà produit des fruits extraordinaires, et que j'avais droit d'en attendre de semblables pour l'avenir. Mais, dans ce court espace de tems, quel changement, ô mon Dieu! quelle nouvelle j'ai à vous annoncer! Je l'avais placé au Maravа. Dieu a changé les dispositions. Le P. Martin n'est plus. Dieu l'a placé dans le sein du repos et de la gloire. Ce cher compagnon de mes travaux, ce confident de mes sollicitudes, cet ami de cœur, ce collaborateur assigné par la providence, vient de m'abandonner dans le moment où je comptais le plus sur lui pour terminer le schisme, et mettre en bon état les affaires de la mission. Que la Ste volonté de Dieu soit faite, aimée et adorée! C'est le coup le plus terrible qui pût frapper notre mission. Il m'est impossible de vous dire ce que je ressens de douleur et de déchirement. C'est un glaive qui me transperce, un poids qui m'accable. Jamais perte ne m'a causé rien de semblable à ce que j'éprouve. Il me semble que toute la sensibilité naturelle, depuis longtems amortie, et presque éteinte, se soit réveillée en cette occasion. Ma douleur est augmentée par la pensée de celle que va vous causer ma lettre, et la plaie qu'elle va faire à une respectable famille. Mais encore une fois, soumettons-nous à la volonté de Dieu. Il veut le bien de notre mission, qui n'est autre que sa gloire. Entrons dans des détails qui donneront, je l'espère quelque consolation à ceux qui partagent notre peine.

Depuis le commencement de novembre, le P. Martin était venu me remplacer dans le Maravа, tandisque j'accompagnais sa Grandeur dans le sud, et il était désigné pour être supérieur de cette mission du centre.

Là, pendant plusieurs mois, il ne sut pas mettre de bornes à son zèle. Le bien partout se présentait à faire, les besoins des chrétientés l'aveuglaient sur ses propres dangers; une santé robuste, qui semblait à l'épreuve de tout confirmait l'illusion. Au mois de janvier, le P. De Bournet vint lui tenir compagnie, et à peine initié dans la langue du pays, il partagea ses travaux, sans toutefois les alléger, parceque l'ouvrage était au dessus des forces de deux missionnaires. Une circonstance qui contribua beaucoup à augmenter leurs fatigues, fut le choléra, qui depuis trois mois a parcouru tout le pays. Le P. Martin se sacrifia pour le salut des chrétiens. Sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de courses, souvent très longues, et toujours sous un soleil brûlant. Il voulut profiter de ce fléau pour ramener les schismatiques, et il obtint en effet de grands succès. Un grand nombre de chrétiens égarés, et quelquefois des villages entiers, se rendaient à lui. Il était la terreur des schismatiques opiniâtres et des pécheurs endurcis. La providence avait contribué à lui acquérir cet empire, par des punitions éclatantes. Je ne citerai qu'un seul trait qui regarde les pécheurs. Il s'était un jour transporté dans la maison d'un chrétien, pour le réconcilier avec sa femme, qu'il avait chassée. Le malheureux résista, et répondit insolemment. Alors le Père, prenant à témoins une foule de chrétiens accourus, dit: Vous savez que j'ai béni cette maison toute neuve, il y a quelques mois. Eh bien! sachez aussi que je retire ma bénédiction. Le lendemain la maison n'était plus qu'un monceau de cendres. Cet infatigable missionnaire travaillait partout avec une égale fermeté et une égale constance. Ce n'étaient pas seulement des courses, c'étaient les secours du St. ministère accordés souvent aux chrétientés par où il passait. Arriver de nuit dans un village, inviter les fidèles à la confession, entendre 50 personnes, sortir du confessionnal pour dire la Ste. messe, et aussitôt après monter à cheval pour voyager encore jusqu'aux grandes chaleurs; d'autres fois, passer la nuit entière au confessionnal, entendre plus de cent personnes et dire ensuite la messe à dix ou onze heures du matin, voilà des excès de zèle et des imprudences que je n'ai connues qu'après sa mort. Il se les reprochait quelquefois, puis, quand l'occasion se présentait, son coeur et sa charité l'entraînaient. Il oubliait toutes ses résolutions, et se jetait de nouveau dans la mêlée. Il faisait profession d'un extrême abandon à la divine providence, à laquelle il laissait tout le soin de sa santé. Dieu qui avait ses desseins, et qui semble avoir voulu lui faire mériter en peu de tems la couronne que d'autres n'obtiennent qu'après une longue carrière de travaux et de souffrances, permettait qu'il se fit illusio

sur les conséquences funestes que devaient avoir des fatigues au dessus des forces de l'humaine nature.

Ce fut par un trait de cette providence si attentive en tout au bien de ses élus, que la contagion ayant diminué ses ravages, nous eumes la consolation de nous voir plusieurs fois dans le cours du mois de mai, de nous encourager mutuellement, de nous fortifier par la réception des sacremens de l'église. Au commencement de mai le P. Martin vint à ma rencontre à Monthour, et nous pénétrâmes ensemble dans le Maravar. le 18, nous étions réunis au nombre de quatre à Pallikonnon, les Pères Martin, de Bournet, Garnier et moi. Le P. Garnier était venu nous joindre, pour traiter des affaires de la mission, et pour se consoler en revoyant ses frères. Nous passâmes six jours ensemble. — Je vous laisse à penser quelle satisfaction nous éprouvions. Nous dressions des plans de campagne; nous formions le projet de commencer enfin l'établissement de Madaré; nous prenions nos dispositions, sans nous douter de l'obstacle que l'execution allait bientôt rencontrer. Le P. Martin paraissait bien, et à part la fatigue, il était en bonne santé. Nous lûmes la lettre de N. T. R. P. Général, relative au jubilé que le St. Père accorde cette année à la Compagnie. Le P. Martin se montra pénétré de cette idée de Jubilé, et prit des résolutions énergiques de travailler cette année plus que jamais à sa propre sanctification. Le 23, nous nous séparâmes. Le P. Garnier se mit en route pour Trichinopoly; le P. Martin retourna près de Pondial, au milieu de ses cholériques et de ses schismatiques. Le 26, nous nous étions encore réunis, à la réserve du P. Garnier, et nous eumes quelques moments d'entretien à Pallidiudel. Delà le P. Martin se rendit à Dédicatour, toujours dans la même province de Maravar, pour y célébrer la fête de l'Ascension. Le P. De Bournet partit pour les environs de Pondial, Silcottey, Andavarani; et moi je me rendis à Kilakarey, pour y faire de mon côté la fête de St. Antoine. Le 30, j'étais près de Ramnad, quand un courrier vint m'annoncer la maladie du P. Martin. S'abandonnai tout, pour courir à son secours. Malgré la distance de 16 lieues, j'arrivai le 31 à 7 heures du matin à Mamamadura. Se trouvai un payen, et lui demandai des nouvelles du Père, il me répondit qu'il allait mieux. Un voyageur, que je rencontrai, me dit que le malade avait encore des tranchées, mais que ce n'était pas le choléra. Ces nouvelles me rassurèrent un peu. S'arrivai à Rasakambiram, me proposant d'y dire la messe, et d'aller ensuite joindre le Père. Les chrétiens étaient réunis à l'église pour réciter des prières. S'entrai, et aussitôt on commença les formules qu'on a coutume de réciter à l'arrivée

du missionnaire ; et en terminant par recommander aux fidèles, selon l'usage, de prier pour les besoins de la chrétienté, on ajouta : *Et pour l'âme du Père Fidèle Alexandre.* Je vous laisse à juger de l'impression que firent sur moi ces paroles ! Je sors aussitôt de l'église au milieu des cris de tous les chrétiens, je remonte à cheval, et je continue ma route. A neuf heures, j'entrai chez mon cher Père Martin. Il était mort la veille au coucher du soleil. Sa figure n'était point décomposée, elle avait même quelque chose de vivant, ce qui me prouva qu'il n'était pas mort victime du choléra. Sa maladie fut proprement une forte dyssenterie, produite par les chaleurs, la privation de sommeil, et surtout les fatigues excessives. Le mal avait été augmenté par un mauvais régime. Le Père crut se rafraichir à force de boire du lait ; ce qui contribua beaucoup à l'affaiblir.

Voici maintenant ce que j'ai pu recueillir des circonstances de sa maladie. A 2 lieues d'Veicalour, il se trouva mal : on le conjura de s'arrêter pour se reposer. Il ne se rendit pas à ces instances, et il continua sa route jusqu'à cette chrétienté, où il arriva bien malade. C'était le 28, jour de l'Ascension. Les chrétiens s'alarmèrent. Ils voulaient absolument m'envoier un exprès. Le P. le leur défendit. *Ce n'est rien, leur dit-il, cette indisposition passera. Les Pères sont loin d'ici ; ils ne peuvent quitter leur poste, sans priver bien des fidèles des secours de la religion.* Et là dessus, il se laissa entraîner par son zèle jusqu'à dire la Ste. messe, et jusqu'à entendre une vingtaine de confessions. Il fut enfin obligé de céder à la force du mal. Les vomissemens commencèrent avec quelques symptômes de choléra. Il fut de suite terrassé. Il consentit enfin à ce qu'on m'envoyât un courrier, et n'eut pas même la force de signer la lettre qu'on m'écrivit à ce sujet.

La maladie suivit son cours tout le vendredi 29. Le samedi donna des espérances. Les symptômes de choléra cessèrent. Le Père se trouva mieux. Il demanda si l'exprès qu'on parlait d'envoier à ses confrères était parti. Sur la réponse affirmative, il fut affligé. *Je vous disais bien que ce ne serait rien. Pourquoi déranger toute la mission ? C'est bien fâcheux !* Ce mieux était le prélude de la dernière attaque, qui vint après midi. Elle n'eut rien de violent, parce qu'elle ne trouva pas grande résistance dans un corps déjà si affaibli. Le Père connut son état. Il commença dès lors à soupirer après l'arrivée de ses frères. Dans des intervalles de délire, il disait : *Vîte, préparez tout ; voici le Père, il est arrivé.* Alors il faisait des efforts pour se soulever. On voulait le retenir sur son lit, de peur qu'il ne se fatiguât trop. *Laissez-moi*, disait-il,

voici mes frères; ils viennent me chercher. Je les vois; ils sont quatre. D'autres fois, son zèle, venant faire diversion à cette pensée, il se levait: Il faut, répétait-il, que je fasse une exhortation à mes chrétiens, et autres choses semblables. Revenu à lui-même, il disait aux chrétiens qui sanglottaient autour de son lit de mort: Ne me plaignez pas; ne pleurez pas sur moi. La mort n'a rien à m'enlever; je ne suis pas venu dans ce pays pour y rester toujours; et il se plaignait encore de ce que ses frères ne venaient point à son secours. C'est en effet le dernier sacrifice que Dieu demandait de lui pour consommer l'holocauste. Sans doute il voulait lui faire partager le sort de celui dont il avait adopté les premières conquêtes dans l'Inde, (les Parawas ou Pêcheurs), le sort de Xavier, mourant loin des religieux de sa Compagnie, sur un rivage désert. Dieu exigeait de lui cet acte héroïque d'une confiance sans bornes qui, à la vue de l'éternité, se jette à l'aveugle dans le sein de sa miséricorde, et lui abandonne ses intérêts les plus chers. Ce sacrifice lui coûta beaucoup; mais il le fit tout entier. Quelque tems avant sa mort, ayant encore demandé si les Pères ne venaient pas, il ajouta: A la volonté de Dieu! qu'ils viennent, ou qu'ils ne viennent pas, je suis content. Dieu est là pour m'aider; Dieu seul me suffit. Après ces paroles il fut tranquille, et bientôt son âme se trouva dans les bras du bon maître qui l'appelait à lui.

Voilà, mon R. P. ce que j'ai pu recueillir des derniers instans de ce bien-aimé frère. Le regret de n'y avoir point été présens est pour nous tous un sacrifice aussi pénible qu'il le fut à lui-même. C'est un surcroît à notre douleur, une grande perte. Nous avons été privés du spectacle touchant de la mort d'un apôtre, des paroles d'édification qui sortaient de sa bouche, de tant d'actes de vertu qui consacrèrent ses derniers momens. Les chrétiens me disent qu'il parlait souvent un langage qu'ils ne comprenaient pas. Ces paroles étaient, sans doute, des élans de son cœur, les expressions de sa tendresse pour ses parens, pour ses frères en J.C., pour la Compagnie. Oh! quelle consolation pour moi, si je pouvais en ce moment, être auprès d'eux l'interprète de son affection, ou pour mieux dire l'écho des dernières paroles qu'elle lui suggérait. Mais hélas! ces paroles n'ont trouvé personne pour les recueillir; elles sont perdues pour nous! Nous joindrons notre sacrifice au sien, pour l'offrir au Dieu de toute consolation. Je puis cependant, sans crainte de me tromper, me permettre d'exprimer les sentimens qui l'animaient à l'égard des personnes respectables que nous avions connues à Lyon, et de qui nous avions reçu des témoignages si expressifs d'attachement. Notre consolation était d'en parler;

nous l'avions fait avec délices dans notre dernier entretien. Mais surtout ses sentimens de tendresse envers sa famille étaient remarquables. Il en était si plein, qu'il en parlait souvent aux chrétiens. Partout on savait quel était l'âge de son père, de sa mère, le nombre de ses frères et de ses sœurs, leur santé, le genre de vie qu'ils avaient embrassé, et choses semblables. Il montrait aux chrétiens les lettres qu'il en recevait. La dernière lui était parvenue le mois précédent. Beaucoup de chrétiens m'en ont parlé ces jours-ci, et ils ajoutaient en pleurant: *O pauvre père! o pauvre mère! quelle sera leur douleur, quand ils recevront cette affreuse nouvelle!* Ne vous étonnez pas de cette tendresse de fils dans le Père Martin. Elle n'est jamais plus vive que dans le missionnaire. C'est peut-être une récompense que Dieu accorde au généreux sacrifice des parens; c'est pour leurs enfans une consolation aux peines de chaque jour. Soustrait par sa position aux illusions et aux dangers qui se cachent souvent sous ce sentiment si juste et si saint, le cœur du missionnaire s'y livre avec plus de liberté, et il y trouve plus de charmes.

Le 31, à 4 heures du soir, arriva le P. De Bournet, qui avait reçu la nouvelle le 29, et qui était accouru de dix huit lieues. J'allai le recevoir, et le conduisis par la main, au milieu des sanglots et des cris d'une foule de chrétiens, auprès du corps de notre bien-aimé frère. Nous priâmes pour lui, et renouvelâmes notre sacrifice. Il est inutile de vous dire l'état de tristesse où nous étions plongés. Nous fîmes les préparatifs de l'enterrement, et nous partîmes en grande solennité de Sédécatour, accompagné d'un nombreux cortége de chrétiens. Nous arrivâmes à six heures à Pasakembiram, où nous devions laisser ce précieux dépôt. L'usage du pays et d'autres raisons de prudence m'empêchant de l'enterrer dans l'église, nous le plaçâmes dans une enceinte fermée de murs qui l'entoure, et nous donnâmes des ordres pour qu'on lui élevât un tombeau qui, sans sortir des bornes de la pauvreté de notre profession, pût néanmoins témoigner de notre douleur, et perpétuer son souvenir. Je ne manquai pas de recueillir les objets qui avaient été à son usage, et en particulier le linge et la soutane dont il était revêtu en mourant, le voile qu'il portait pendant sa vie, selon l'usage de ce pays, et qui servit à envelopper son corps après sa mort. Je les enverrai en France, pour la consolation de ses proches et de ses amis.

Je retiens auprès de moi le P. De Bournet, soit pour nous consoler mutuellement, et faire diversion à la douleur, soit pour honorer la tombe de notre cher confrère. Nous avions d'ailleurs grand besoin de prendre un

peu de repos. Les fatigues d'une course forcée jointes à la plaie du cœur ; nous avaient épuisés. Le 14 juin, le P. de Bournet partit pour les environs de Callidittidel, où j'irai le rejoindre dans huit jours, après avoir terminé les affaires des chrétientés au milieu desquelles je me trouve.

Telle est la vie du missionnaire, vie de sacrifice jusqu'à la mort ; mais vie précieuse aux yeux de la foi. Si je pleure mon bon Père Martin, je suis bien plus fondé à envier qu'à plaindre son sort. Il est arrivé au terme après lequel nous soupirons tous. Il est heureux. S'il n'est pas martyr de la foi, il l'est certainement de la charité et du zèle. Même par rapport à notre mission, dans laquelle il laisse un si grand vide, sa perte n'est pas sans compensation ; et au milieu de notre douleur, nous avons de justes motifs de nous consoler. Si nous avons perdu un ouvrier infatigable, un ami un frère sur la terre, nous avons acquis dans le ciel un intercesseur dévoué. La divine providence, qui dirige tout avec sagesse et amour, saura bien susciter et nous envoyer d'autres compagnons, capables de réparer la perte que nous avons faite. La nouvelle de sa mort, loin de décourager nos frères d'Europe, inspirera à quelques uns le désir d'entrer dans cette carrière, ne serait-ce que pour apprendre à bien mourir une fois, en mourant tous les jours, et y trouver une voie droite, courte et sûre pour arriver au ciel. Sa famille aussi, au milieu de ses regrets, a bien des sujets de consolation. C'est le premier fruit qu'elle offre à Dieu ; pouvait-elle lui en offrir un plus précieux ? Il semble que la providence n'ait prolongé les jours de ses chers parens, que pour les faire précéder par ce fils chéri, qui semble leur dire, comme le Sauveur disait à ses disciples, presque à pareil jour : *Je vais vous préparer une place ; Vado parare vobis locum.*

Voici maintenant quelques nouvelles de la mission. L'activité du P. Martin avait imprimé à nos affaires un bon mouvement. Les schismatiques se rendaient en grand nombre ; tout s'acheminait vite à un bon dénouement. Sa mort a tout arrêté. Nous ne reculons pas, mais les schismatiques reprennent courage.

Les procès continuent. Les chrétiens de Kilakarey, qui d'un accord unanime, m'avaient reçu dans leur église, ont été condamnés à une amende. Ils ont fait appel de la sentence. Je ne sais qu'elle sera l'issue du procès. Les chrétiens de Callidittidel sont encore impliqués dans un autre procès au sujet de leur vieille église que le P. Martin fit abattre à Pâques. Nouveau procès, encore bien plus important qu'on va nous

intenter au sujet de l'église de Souranam, lieu central. Tous les chrétiens de ce district sont à nous depuis quatre ans. Le catéchiste, qui jusqu'à cette année était resté tout seul du côté des schismatiques, s'est enfin rapproché de l'unité catholique. En conséquence l'église a été fermée au prêtre schismatique. Celui-ci fait des démarches pour se la faire ouvrir, et y célébrer la fête annuelle de S. Jacques. Il y a bien à craindre qu'il n'obtienne une décision favorable. Dans ce cas, nous serions obligés de faire appel, et de porter l'affaire au tribunal du juge civil. Il est bien important que le schisme ne puisse relever la tête. Quelle vie que la nôtre!

Je n'ai pas de nouvelles fraiches du sud. Le P. Castanier va bien, et mène bien sa barque. Le P. Sales est faible de santé. Il m'écrit qu'il a baptisé vingt payens. Le P. Du Parquet travaille beaucoup. Le P. Canoz qui est en course dans le voisinage du lieu d'où je vous écris, se porte bien! Il exerce le St ministère comme un vétéran.

Quant à moi, je me suis senti fatigué. J'étais résolu de me faire transporter à Chaudré pour consulter un médecin. L'impression morale que mon départ eut produit dans le pays, déjà si effrayé par la mort du P. Martin, m'a retenu. J'ai donc pris quelque repos, en dirigeant nos trois procès et les affaires de la mission. Je ne tarderai pas à me mettre en course.

Je me recommande instamment à vos SS. Sacrifices en union desquels je suis, etc.

De Pasakembiram, sur la tombe du Père Martin.

Joseph Bertrand S. S. Miss.re

42e Lettre.

Le P. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Calléditidel, 24 Juin 1840.

Mon Révérend Père.

Voilà quelques jours seulement que je vous écrivais pour vous annoncer l'affligeante nouvelle de la mort du Père Martin. La plaie ne sera pas encore fermée quand la présente vous arrivera pour en faire une nouvelle. O mon Révérend Père! quels coups la divine providence vient de frapper! que sa sainte volonté soit faite et adorée! Celui qui blesse, a des remèdes pour guérir. Il frappe en père. C'est en me consolant par les pensées de la foi, que je viens vous communiquer une profonde douleur, et vous parler de la mort du cher Père de Bournet.

Il était accouru avec moi auprès du Père Martin, dont nous ne trouvâmes plus que la froide dépouille le 31 mai. Nous passâmes ensemble cinq jours, comme je vous l'ai marqué. Des pluies abondantes avaient antécédemment occasionné au Père un rhume de cerveau, qui semblait se dissiper. Le jeudi soir, 4 juin, il partit pour aller célébrer une petite fête à Vendécarey, où je devais aller le rejoindre dans quelques jours. En nous séparant, je disais: Que cet adieu ne soit pas comme celui du 26, où nous quittâmes le Père Martin, pour ne plus le retrouver vivant ici bas! Cependant, que la volonté de Dieu soit faite.... et nous répétâmes ensemble: Oui, que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il soit béni encore de ce sacrifice, s'il lui plaît de le demander.

Le 12, je quittai avec émotion le tombeau du bien aimé Père

Martin, pour aller rejoindre le Père De Bournet. Le 13, je reçus de lui une lettre relative à la fête qu'il préparait. Il était bien portant en l'écrivant. Il finissait en disant: Le Tamoul vient, grâce à Dieu, je commence à bien m'en tirer. Le même jour, une heure avant la nuit, j'arrivais dans un village, à cinq lieues du Père, quand deux chrétiens hors d'eux-mêmes m'annoncèrent qu'il était à l'extrémité. A l'instant je remontai à cheval, et j'arrivai près de lui vers les dix heures. Je vous laisse à juger quelles furent les pensées qui m'occupèrent pendant ce triste voyage, les vœux ardens, les actes de résignation à toute espèce de sacrifice. En arrivant, je trouvai le malade mieux portant, et auprès de lui le P. Canoz, arrivé dans la soirée pour remplacer le Père Martin. Le reste de la nuit ne fut pas mal. Le dimanche quelques remèdes soulagèrent beaucoup notre cher confrère. Nous le regardâmes dès lors comme sauvé. Le lundi, nous le fîmes porter en palanquin à Calliditidel, pour lui procurer une habitation plus saine et moins incommode. Le voyage semblait lui avoir fait du bien. La fièvre le reprenait encore de tems en tems, mais dans un dégré très faible. Le mercredi, le pouls annonçait un redoublement de maladie. Après avoir bien interrogé les médecins sur la nature du mal, je compris qu'il consistait dans des humeurs rentrées, accumulées sur l'estomac et sur la poitrine, et qu'il tendait à une fièvre sérieuse. Ces symptômes m'alarmèrent. J'expédiai courrier sur courrier pour appeler le docteur de Madure. Je m'étais d'abord contenté d'écrire pour exposer la maladie, et demander des remèdes, ne pouvant pas espérer que Mr. le Docteur anglois voulut venir de dix huit lieues. Il s'excusa en effet lorsqu'il eut reçu ma lettre, et m'envoya son pharmacien, qui nous arriva trop tard. Le Père De Bournet était mort le vendredi à midi. Voici les détails de ses derniers momens. Ils sont de nature à vous édifier et à vous consoler.

Le jeudi, jour de la Fête-Dieu, je restai presque toute la journée auprès de son lit. Nous eûmes, notre cher malade, le P. Canoz et moi un long et doux entretien sur la vie, la mort, l'éternité, et nous parlions avec ces dispositions de paix, d'abandon et de joie que la foi donne aux missionnaires. Celles du cher malade étaient parfaites. Je désire bien plus de mourir que de vivre, disait-il. Je sens bien

en moi quelque chose qui répugne à la volonté de Dieu; mais Dieu sait que ce n'est pas ma volonté. Je proposai une neuvaine en l'honneur de nos saints François Régis et Louis de Gonzague. Il y consentit, mais en ajoutant: pour que la volonté de Dieu se fasse. C'était son aspiration continuelle: La volonté de Dieu. Il voulut faire sa confession. Il la fit en présence de la mort avec calme, tandis que j'avais peine à comprimer mes sanglots. Le vendredi, je le quittai pour aller dire la sainte messe. Il me demanda l'extrême-onction. Je lui répondis qu'il n'y avait pas encore de danger. Le P. Canor surtout disait qu'il ne convenait pas de lui administrer alors ce sacrement. En effet, le Père quoique bien faible, n'était pas dans un état bien alarmant. Cependant il insistait en disant: Je suis si lâche! Le sacrement me donnera la force de souffrir autant que Dieu voudra. Je lui promis de l'administrer après la messe, que j'allais célébrer pour lui. Alors il pria le P. Canor de lui lire la préparation à la mort, qui se trouve à la fin du Combat spirituel; et il interrompit souvent cette lecture par ses aspirations et actes de résignation et d'abandon. Après la messe, je lui donnai l'extrême-onction. Il répondait à toutes les prières, et présentait lui-même les membres qui devaient recevoir la sainte onction. Dès ce moment je ne le quittai plus. Assis sur sa natte, qui couvrait un peu de paille, et penché sur son oreiller, je lui suggérais doucement les paroles et les sentimens analogues à la circonstance. Il répétait souvent avec grande confiance la prière Jésus, Marie, Joseph..... de mourir en votre sainte compagnie. Les petits soins que je lui donnais redoublaient ma tendresse pour lui, et j'éprouvais tout ce qu'une mère peut sentir en pareille occasion. Vers les dix heures et demie, on vint lui présenter une soupe de riz très légère. Il se leva sur son séant pour la prendre. Mais ce léger mouvement produisit en lui une fâcheuse révolution. Après un instant d'oppression, il fut saisi dans tout le corps d'une attaque nerveuse, et perdit connaissance. Cet état d'agitation dura cinq ou six minutes; puis, revenant à lui, il disait: C'est la crise de la maladie... Faut-il encore vivre, ô mon Dieu! Faut-il mourir? Ce votre volonté.... Faut-il encore souffrir? Je suis prêt, souffrons, et il ne cessait de répéter: Jesus, Marie, Joseph..... jusqu'à la fin de cette prière. Vers onze heures et demie, une nouvelle crise le prit; mais elle était bien plus légère que la première. Nous le vîmes pousser des soupirs qui

s'affaiblissaient peu à peu et qui cessèrent insensiblement. Ne voyant plus de mouvement sur ses lèvres, je m'en approchai pour chercher encore quelque signe de vie. Il n'y en avait plus. Notre cher frère était déjà au ciel. Le P. Canor, à genoux aux pieds du mourant, avait récité les prières de l'agonie. Il dut s'armer de toute sa fermeté pour commencer celles des morts. La maison retentissait des cris et des sanglots de la foule des chrétiens accourus auprès du malade, qui déjà leur était si cher.

Je me contenterai de vous rapporter une expression, qui vous donnera une idée des sentimens de nos Indiens envers le missionnaire que nous pleurons. Trois médecins du pays, tous chrétiens, l'avaient soigné dès le commencement de sa maladie. Ils avaient bien connu la nature du mal, mais la crainte d'appliquer leurs remèdes à un tempérament qu'ils ne connaissaient pas aussi bien, les arrêtait. Un quatrième médecin, pareillement chrétien, survint le mercredi. Les symptômes qu'il observa le découragèrent au point qu'il refusa, sous divers prétextes, de se charger de cette cure. Pour l'y engager, les autres médecins joints aux chrétiens, lui firent ce raisonnement: *Ces missionnaires, pour venir sauver nos âmes, ont quitté leurs pères, leurs mères. Si le père et la mère de celui-ci pouvaient être auprès de son lit pour le soigner, quel bonheur pour eux! quelle consolation pour lui! et ne faut-il pas que nous soyons, nous, son père et sa mère?* Le médecin se rendit à ces paroles.

Après la mort du Père, les chrétiens témoins de ma douleur et de mes larmes, venaient en pleurant me consoler, me conjurer de ne pas m'abandonner à la tristesse, m'encourager par des motifs de foi, en ajoutant: *Nous avons essuyé deux grands malheurs, mais tout n'est pas perdu. Vous nous restez encore; mais si vous cédez à la tristesse, vous mourrez; et nous, que deviendrons-nous? nous serons comme des enfans sans père, abandonnés de tous!*

Mon Révérend Père, je vous parle des sentimens des chrétiens; les miens, qui les exprimera? Je n'ai point de paroles pour cela. J'ai tout dit en un mot: j'éprouvais tout ce que peut ressentir une mère... La volonté de Dieu soit faite! qu'elle soit bénie et louée en tout, et de tout.

Comme supérieur, j'ai bien des sollicitudes. Me voilà privé de deux bons ouvriers, dans le moment où je fondais sur eux le plus d'espérance. Quand viendront ceux que Dieu destine à les remplacer? Vous

avier fait de grands sacrifices pour nous ; vous avier enlevé à vos établisse-
mens des sujets précieux pour nous enrichir nous-mêmes. Sans doute vous
espérier bientôt vous reposer des efforts que faisait votre charité. Et vous
voilà de rechef à recommencer ! Trouverez-vous des missionnaires qui
veuillent partager nos peines, et dont vous puissiez encore faire le sacri-
fice ? Mais non, point de ces sollicitudes naturelles, point de ces craintes
qui feraient injure au zèle de nos frères, à la divine et toute paternelle
providence. Les voies de Dieu sont au dessus de nos faibles vues. La sa-
gesse préside à tous ses conseils. Ce qui semblerait devoir nous faire
craindre est, aux yeux de la foi, un principe solide d'espérance. Non, non,
nos frères n'hésiteront pas à venir nous joindre sur la tombe de nos chers
compagnons. Nous naissons pour mourir. Notre vie, bon gré malgré
n'est qu'une mort insensible. Nous nous sommes faits religieux pour
mériter de bien mourir, en plaçant toutes nos espérances au delà de ce
terme. Aux yeux du religieux, si la carrière des missions lointaines a
tant d'attraits, c'est en grande partie parceque cette vie de sacrifice et
de mort le tient plus dégagé du monde, et plus uni à son Dieu, si non
par les consolations sensibles, du moins par le dévouement pratique et
de tous les momens. A de telles âmes, la mort de nos deux Pères n'offri-
ra rien que de propre à les stimuler et à les enflammer. J'espère même
que Dieu, touché d'un côté des besoins de cette chrétienté et de notre
impuissance ; de l'autre, fléchi par les prières de nos deux nouveaux
intercesseurs, fournira bientôt nos maisons d'Europe de nouveaux ou-
vriers, capables de compenser abondamment les sacrifices qu'elles font
et feront pour nous. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Et
lui est-il difficile d'inspirer à quelques uns de ces jeunes gens, (qui
consacrent les talens distingués qu'il leur a donnés, au monde et à la va-
nité), la pensée bien plus digne d'eux, de se dévouer à son service, au
ministère des autels, au salut de leurs semblables, et de venir ici
se consumer pour sa gloire ? Il le fera ; j'en ai la confiance.

Au reste, il semble bien avoir voulu prouver dans cette circons-
tance que la vie et la mort sont entre ses mains. Pendant trois
mois que nos deux Pères s'étaient dévoués au service des cholériques,
joignant aux dangers de la contagion, les fatigues des courses con-
tinuelles, ils n'ont ressenti aucune atteinte du fléau. Et après que
le choléra a disparu du pays ; après que nos deux Pères ont eu pris

un repos de six jours dans notre petite réunion de Pallitamon; au moment où ils semblaient remis de leurs fatigues, Dieu les appelle à un repos meilleur, tous deux dans l'espace de vingt jours, sans qu'on puisse assigner une cause spéciale à leur maladie. Il est des personnes qui la cherchent dans la malice de nos anciens ennemis. Il n'y a rien en effet qu'on ne puisse craindre d'eux. Certainement ils ne sont pas devenus meilleurs depuis leurs premières tentatives. Mais je me garderais bien de faire tomber sur eux, sans grave fondement, un soupçon si odieux. Elevons-nous au dessus des causes secondes, et voyons Dieu, qui permet le malheur qui nous accable, mais qui le fera servir à sa gloire et à notre salut.

Oui, mon Révérend Père, il en sera ainsi je l'espère. Si cette année est une époque de jubilé pour la Compagnie, elle le sera doublement pour la mission du Madure. Ce sera pour nous un tems de grâces, destiné à un renouvellement complet de l'esprit religieux. Les deux frères que nous pleurons, n'avaient pas besoin de ces secours extraordinaires. Le Père Martin, par suite de la fermeté de son caractère, ou plutôt de sa correspondance à la grâce, était peut-être celui de nos missionnaires qui savait le mieux conserver l'esprit intérieur dans sa vie et sa force, au milieu des occupations extérieures. Et cependant, huit jours avant sa mort, il avait manifesté un désir généreux de travailler d'une manière spéciale à sa propre sanctification. Après sa mort, je trouvai avec son Bréviaire, le livret où il tenait compte des petites fautes échappées à la fragilité humaine. Quant au Père De Bournet, c'était un ange sur la terre. Il suffisait de le voir pour lui rendre ce témoignage. Quelle belle récolte moissonnée dans sa fleur! Encore une fois, que la volonté de Dieu soit faite!

Voici un dernier trait que j'ajoute pour votre consolation. Samedi, vingt de ce mois, il y a eu grand concours de chrétiens à l'enterrement de ce Père. J'annonçai que ceux qui voudraient offrir quelque aumône aux pauvres, à l'intention du défunt pourraient le faire le lundi suivant. Tous se sont empressés de contribuer au régal des pauvres. Ceux-ci étaient au nombre de trois cents. On avait préparé dans de larges

toiles, une grande quantité de riz, et dans une dixaine de cruches de terre, divers genres d'assaisonnemens usités dans le pays. Le festin religieux a eu lieu avec beaucoup d'ordre et d'édification. Après les prières d'usage, les pauvres se sont rangés et assis aux endroits indiqués. La terre leur servait de table. Quelques uns avaient apporté leur plat. Aux autres, on distribuait des disques de feuilles cousues ensemble. Les principaux donateurs étaient ceux-là même qui distribuaient le riz, et servaient les convives. C'était un spectacle vraiment touchant, et qui rappelait les agapes des premiers chrétiens, ou les repas qu'ils prenaient quelquefois sur les tombeaux des martyrs. Après le dîner, les prières ont recommencé et elles ont été suivies de la distribution d'une grande quantité de grains, que les chrétiens avaient déposés à cette intention sur le tombeau du Père. Voyez le bon cœur de nos Indiens, et s'ils n'apprécient pas, selon leur pouvoir, les sacrifices qu'on fait pour eux.

J'ai envoyé au P. Garnier, avec injonction de vous les adresser, divers objets qui seront bien précieux à vos yeux. C'est d'abord la natte sur laquelle est mort le Père Martin. Vous verrez en la recevant à qui je me permets de la destiner. C'est ensuite son voile et sa soutane. Celle-ci est vieille, usée, rapiécée par le missionnaire lui même. C'est en troisième lieu son crucifix. C'est là ce qu'il avait de plus cher, et il va sans dire qu'il doit être remis à sa famille. J'en dis autant du crucifix et du chapelet du Père De Bournet, que je vous prie d'offrir au frère de notre cher missionnaire. Je ne saurais vous exprimer ce que j'ens pour lui de vénération et d'intérêt, quoique je ne le connaisse que par deux lettres bien édifiantes, qu'il a écrites à notre bon Père, et dont la dernière arriva vingt jours avant sa mort. Ce souvenir rouvrira une plaie bien profonde, je le sais; mais la religion y mettra un appareil salutaire. Si chacune de ces familles affligées a perdu un de ses membres sur la terre, elle a acquis un intercesseur dans le Ciel.

Je me recommande instamment à vos Saints Sacrifices, en union desquels je suis,

mon Révérend Père

Votre très humble, etc

Bertrand, S.S. Mjs.

43e Lettre.

Le Père Tassin,

missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré,

à un Père de la même Compagnie, au collége de Chambéry.

Saint Denis, 4 Juin 1840.

Mon Révérend et bien cher Père.

P. C.

Je vous avais promis de vous écrire, et vous voyez que je m'empresse de le faire. C'est de l'Ile Bourbon que je vous donne aujourd'hui de mes nouvelles, me proposant bien de compléter plus tard la relation de notre voyage. Quoique notre traversée n'ait été jusqu'ici embellie par aucun événement extraordinaire, elle ne manque pas, ce me semble, de traits et de circonstances propres à intéresser du moins l'amitié. C'est pourquoi j'ai cru devoir vous la raconter en famille. Vous verrez avec plaisir qu'elle a été heureuse. Si jamais vous vous embarquez pour les Indes, je vous en souhaite une semblable. Je désire qu'elle soit plus courte que la nôtre. Mais si Dieu ne vous faisait pas avancer aussi vîte que vous le voudriez, ne vous en plaignez pas. Vous pourriez reconnaître un jour, dans cette contrariété, les desseins paternels de sa providence. Pour ce qui nous concerne, si nous étions partis huit jours plutôt, ou que nous eussions fait quatre cent lieues de plus dans le premier mois de la traversée, peut-être vous recevriez maintenant la nouvelle, que le Triton, vaisseau qui portait six missionnaires, trois pères de la Compagnie et trois messieurs des Missions étrangères, a fait naufrage sur les côtes d'Afrique. C'est ce qui est arrivé à un navire appelé la Lise, sorti du port de Bordeaux en même tems que nous. Il nous avait devancés, et se trouvait le dix avril près du Cap de Bonne espérance. Là, il essuya une tempête qui le fit périr. Tous les officiers et tous les passagers, qui étaient en grand

nombre, furent victimes du désastre. Il ne se sauva que dix à douze matelots, qui arrivèrent au Cap comme ils purent. Nous apprîmes ces détails à l'Ile de France, où nous rencontrâmes un autre bâtiment qui réparait les avaries qu'il avait éprouvées dans la même tempête. Il avait eu ses trois mâts brisés par le pied, et son gouvernail emporté. Pour nous, nous avons échappé à ce danger et à bien d'autres, grâce sans doute aux bonnes prières de nos chers élèves de Chambéry. Je les en remercie bien affectueusement.

Vous connaissez, je pense, l'époque où nous nous embarquâmes. Ce fut le 17 février. Nous entrâmes en mer par un beau tems, et nous volions, poussés par un vent favorable. Nous n'étions pas encore sortis du golfe de Gascogne, lorsque nous fîmes une petite chasse fort agréable. Une volée d'alouettes qui, voyageant à l'étourdie, s'était égarée, cherchait la terre, sans pouvoir la trouver. Elles accompagnèrent longtems le navire. Mais à la fin, se trouvant fatiguées, et sur le point de tomber dans l'eau, elles venaient se poser à bord, et nous demander l'hospitalité. L'équipage en prit une quarantaine. Quelques unes furent mises en cage, où elles s'ennuyèrent quelque tems. Les autres passèrent immédiatement de la cuisine sur notre table.

A la sortie du golfe, le tems changea et la mer parut agitée. Le 25, nous éprouvâmes, pour notre début, la plus grande tourmente que nous ayons essuyée dans toute la traversée. On fut obligé de mettre à la cape, c'est à dire de plier toutes les voiles, à la réserve de deux, qu'on laissait pour appuyer le navire. Il pleuvait à verse; le vent était très violent; la mer était fort grosse; le roulis renversait tout. De tems en tems, de larges lames inondaient le navire. Quelques cordages furent brisés, tous les passagers étaient malades. Les pauvres dames qui étaient à bord du Triton, se crurent perdues et se mirent à pleurer. C'est dans de telles circonstances que la condition des matelots est pénible. Ils sont obligés d'essuyer l'orage aussi longtems qu'il dure, n'ayant de sec que la tête couverte d'une casquette imperméable. Leurs mains, à force d'être exposées à l'action de l'eau, finissent par se fendre et se crevasser; ce qui ne les dispense pas de manœuvrer. Quelquefois ils prennent leur sommeil avec des habits

tout mouillés, faute d'en avoir d'autres pour changer. Ces pauvres gens me faisaient compassion dans le mauvais tems. Si du moins ils savaient sanctifier leurs souffrances, elles ne seraient pas perdues pour le ciel! Celui qui m'inspirait plus de pitié, était un enfant de quatorze ans, qui s'était embarqué pour la première fois, dans l'intention de devenir marin. Quoique d'une bonne famille, il était simplement mousse de chambre, obligé par conséquent d'être le domestique des passagers et de leur rendre toute sorte de services. Il avait en outre sa part à la manœuvre, et ce n'était pas la plus agréable. Dès qu'il plaisait à l'officier d'augmenter les voiles, ou de les diminuer, il appelait Victor; et le pauvre enfant recevait l'ordre de monter au haut du grand mât. Qu'il fit du vent ou de la pluie, la nuit comme le jour, il fallait obéir. Pour tout encouragement, on ne lui parlait que de corde ou de rotin. S'il lui arrivait de ne pas mettre le couvert à l'heure marquée, de casser un verre ou une assiette, de laisser traîner quelqu'objet, ou d'exciter les plaintes de quelque passager, il n'en était pas quitte pour de simples menaces. C'est ainsi qu'on faisait son éducation de marin. Vous comprenez bien que ce genre de vie ne lui plut pas longtems. Il se repentit bientôt de s'être embarqué. Il regretta plus d'une fois son pays, et promit bien, s'il rentrait dans sa famille, de ne plus mettre le pied sur un vaisseau.

Le 26, le vent devint favorable, et la mer s'apaisa. Le matin, nous aperçûmes un navire anglais. On lui fit plusieurs questions: quel était son nom, d'où il venait, où il allait, combien il avait de jours de mer, &c. Il répondit à toutes nos demandes, et nous répondîmes aux siennes. Tout cela se fait au moyen de divers pavillons. Chaque bâtiment a la série des questions qu'on peut faire sur mer, avec les signes de convention qui satisfont à ces questions. Ces signes sont les mêmes pour toutes les nations. Pourvu que deux navires soient munis de ce tableau et des pavillons nécessaires, ils peuvent, quoiqu'à grande distance l'un de l'autre, entretenir conversation aussi longtems qu'ils le veulent. Le 29, nous vîmes encore un brik anglais. Le capitaine ayant braqué sa lunette, s'aperçut que ce brik avait son pavillon de détresse et qu'il voulait nous parler. Aussitôt il ordonna de ralentir la marche, pour lui faciliter le moyen d'approcher. Il le fit à tel point, qu'on lui parla

réellement avec le porte-voix. C'était un navire qui avait été plus malheureux que nous dans la tourmente du 25. Le haut de son mât d'artimon avait été brisé. Il s'était, de plus, un peu écarté de sa route. Il venait nous demander la longitude. Nous la lui donnâmes, et il continua de suite sa navigation.

A mesure que nous avancions vers le sud, le froid léger que nous avions éprouvé au commencement de la traversée, diminuait peu à peu. Vers les premiers jours de mars, les chaleurs se faisaient déjà sentir. Elles n'ont cependant jamais été bien fortes, parceque sur mer règne toujours une brise qui rafraichit l'athmosphère. Le thermomètre de Réaumur n'est pas monté plus haut que 27 degrés. Le 18 mars fut un jour de réjouissance. Notre capitaine s'appelait Joseph. C'était sa fête le lendemain. Il nous prit envie de la lui souhaiter solennellement. Nous en parlâmes au second, qui goûta fort cette idée. En conséquence, nous nous mîmes en frais. Deux missionnaires et un passager laïque composèrent des couplets. L'officier qui était du complot, promit trois coups de canon. La veille au soir, au moment où le capitaine était dans sa chambre, nous entrâmes tous chez lui. Comme il ne se doutait de rien, il ne comprenait pas ce que signifiait cette réunion. Sans lui laiser le tems de la réflexion, on lui lut un arrêté, pris au nom de tous les passagers, par lequel il était décidé qu'il devait se laiser fêter. Il y consentit de bonne grâce, nous embrassa et nous fit asseoir. En même tems le canon se fit entendre, et l'on chanta les couplets composés en son honneur. Il en fut très flatté, et voulut les avoir. Comme on avait déja dîné; car on dine à cinq heures sur les navires, il ne put qu'offrir à boire. Dans la soirée, on fit partir des fusées, et les matelots à qui l'on avait donné quelques heures de récréation, les passèrent à chanter et à danser en l'honneur du capitaine. Ce fut tout le soir une joie universelle. Aussi l'on disait que jamais capitaine n'avait été fêté comme Mr. Blanc. Le lendemain, il voulut nous payer la fête; et il le fit aussi bien qu'il pouvait le faire à bord.

A la joie, succeda immédiatement, sinon la douleur, du moins l'inquiétude et la crainte. Le 20, nous apercûmes un vaisseau qui nous causa des alarmes. Nous étions dans des parages où l'on rencontre

quelquefois des pirates. Or, ces mefsieurs ne mettent pas toujours en pratique les règles de la civilité. Le traitement le plus honnête qu'on puisse attendre d'eux, c'est d'être pillé et mis à peu près à nu. Quelquefois même, se permettent-ils de pendre aux vergues, l'équipage et les paſsagers, pour les dépouiller plus facilement. Auſsi, nous ne souhaitions guère leur rencontre. Chaque navire qui nous approchait, nous inspirait des craintes. Nous avions surtout à bord un monsieur qui ne dormait pas toutes les fois qu'il en savait un près de nous. Celui que nous avions alors en vue, nous paraiſsait d'autant plus suspect, qu'il avait arboré le pavillon Danois, et qu'il courait sur nous. Toutes les lunettes étaient braquées. On voyait, ou l'on croyait voir, un canon à pivot, et un nombreux équipage. L'on ne doutait plus que ce ne fût un pirate, qui se cachait sous le pavillon Danois, pour nous surprendre. Notre capitaine, qui jugeait ces craintes aſsez fondées, fit déployer plus de voiles. Nous gagnâmes de viteſse, et il disparut.

Nous approchions de la ligne; et là, selon l'usage, devait avoir lieu le baptême des paſsagers. Nous désirions beaucoup savoir en quoi consisterait pour nous cette cérémonie; car, on nous avait dit qu'il s'y paſsait quelquefois des choses fort désagréables. Le capitaine, à qui nous demandâmes plus d'une fois des éclairciſsemens, se contentait toujours de nous aſsurer en général que nous pourions être tranquilles, et qu'on n'oublierait jamais notre qualité d'eccléſiaſtiques. Il fallut donc demeurer dans une eſpèce de doute. Enfin, nous nous trouvâmes sous la ligne. Le soir, le bon homme La-Ligne annonça sa préſence par un coup de pistolet, tiré de la grand'hune. Il appela ensuite le capitaine, à qui il fit pluſieurs queſtions. Il lui déclara —— que le navire, étant entré dans ses états, il viendrait le lendemain en faire la viſite, et en prendre le gouvernement; qu'il fallait que tous les paſsagers et matelots qui arrivaient dans son royaume pour la première fois, ſe soumiſsent sans réſiſtance aux formalités d'usage, et qu'en attendant son arrivée, on verrait paraître son postillon. Après ce pourparler, il lança sur l'aſsemblée quantité de haricots, qui firent sauver les plus peureux, et il se retira. Quelques momens après, on vit en effet arriver un postillon, monté à califourchon

sur le dos d'un matelot. Le postillon était porteur d'une lettre, de la part du bonhomme La-Ligne, pleine des expressions les plus burlesques. Le lendemain, tous les passagers, qui s'attendaient à être baptisés, parurent sur le pont, habillés à la légère. Bientôt arriva le bonhomme La-Ligne, avec son grotesque cortége. Après avoir fait le tour de la dunette, il se retira à l'autre extrémité du navire, pour procéder au baptême. Chaque passager fut appelé à son tour. Nous le fûmes les premiers. On nous introduisit dans une cabane fabriquée tout exprès. Là, on nous fit quelques simagrées: par exemple, on s'avisa de nous faire la barbe avec un grand rasoir de bois, on nous jeta une goutte d'eau dans la manche, et on nous laissa sortir. Nous avions eu soin de mettre en entrant, une pièce de cinq francs dans le bassin, ce qui veut dire en bon français: je ne veux pas qu'on m'arrose. Tous les passagers ne s'en tirèrent pas à si bon marché. Il y en eut cinq ou six qui furent soumis à la cérémonie dans toutes les formes. En sortir de la cabane, où je ne sais ce qui se passa, ils furent obligés de traverser la file des matelots munis, les uns de noir de fumée, les autres de farine, sans compter ceux qui s'étaient pourvus de seaux pleins d'eau. Le patient courait le plus vite qu'il pouvait, fermant les yeux et baissant la tête. Mais, quelle que fût sa diligence, arrivé au bout, il se trouvait blanc d'un côté, noir de l'autre, et trempé jusqu'aux os. Alors il avait droit de se mêler aux matelots, pour les aider à rendre le même service à d'autres; ce qu'il faisait avec zèle. Cette récréation dura une bonne partie de la matinée.

Le 29 et les deux jours suivans, nous fûmes témoins d'un spectacle bien agréable. Pendant les belles soirées qui suivaient les chaleurs du jour, nous allions quelque tems sur la dunette prendre le frais. J'aperçus un soir du côté de l'ouest, une lueur qui ressemblait à l'aurore. Je fis remarquer ce phénomène à nos compagnons et à l'équipage. Ce ne pouvait pas être le crépuscule; il y avait trop longtems que le soleil était couché, et la nuit était close. Tout le monde admirait, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il voyait, pas même les matelots qui avaient passé plusieurs fois la ligne. Enfin, en consultant mes livres, je tombai sur l'article de la lumière zodiacale, et je reconnus à la description qu'ils en donnaient, que c'était

là ce qui causait notre admiration. Comme cette lumière n'est visible que dans le voisinage de l'Equateur, nous ne pûmes jouir que deux ou trois fois de la diversion qu'elle apportait à l'ennui de la navigation.

Le 30 mars, les gens de l'équipage firent entre eux le complot de servir aux passagers un poisson-d'avril; et ils y réussirent, du moins en partie. Le 1er. du mois, dès le point du jour, le maître d'équipage vint frapper à la porte du capitaine et lui demander ses ordres, disant à haute et intelligible voix, qu'il y avait, sous le vent, un navire en feu. Les passagers qui couchaient à côté, entendant parler de feu et de navire, crurent que nous étions sur le point d'être consumés par les flammes. Voilà l'alarme qui se répand partout en un moment. Les dames se mettent à pleurer; les passagers s'avancent sur le pont, pour voir où était le feu, et porter du secours. Pour toute réponse, ils entendent de grands éclats de rire. Comme je couchais dans un lieu retiré, je n'entendis rien de ce qui se passait; mais je sus que mes voisins avaient été pris au piége, et que l'un d'eux s'était armé de son fusil, croyant que les pirates avaient mis le feu au navire. La plaisanterie n'était pas du goût de tout le monde. Mais le bon accord se rétablit bientôt. Ceux qui s'étaient levés, eurent en dédommagement du sommeil qu'ils avaient perdu, un rafraichissement opportun, et tout le monde se retira content.

La vue d'un Albatros nous annonça que nous approchions du Cap de Bonne-Espérance, car on n'en voit que dans ces parages; et c'est pour cela qu'on les appelle aussi, moutons du Cap. Le premier qui parut fut pris à la ligne, comme on prend les poissons. C'est un oiseau, d'une dimension prodigieuse. Il y en a qui ont jusqu'à 12 ou 13 pieds d'envergure. Celui que nous prîmes en avait neuf; et cependant lorsqu'il volait, on ne lui en aurait pas donné quatre, tant les objets trompent sur mer! Nous le considérâmes à loisir, après avoir pris toutefois la précaution de lui amarrer le bec; car il était méchant; et un coup de ce bec long de 7 à 8 pouces, était capable de couper un doigt. Quand il eut contenté notre curiosité, le pauvre animal fut conduit au lieu du supplice. Quelques passagers voulurent voir comment on dépeçait un albatros. mais mal leur en prit. La mer était très grosse. Au moment qu'ils y

pensaient le moins, survint une lame énorme, qui les couvrit de la tête aux pieds, et les força de se retirer pour changer de vêtemens.

Il arriva peu après quelque chose de bien plus triste à un autre passager. Il était sur le pont, dans un tems où la mer était fort grosse. Un coup de roulis imprévu le fit glisser. Il ne put s'accrocher à aucun objet, parce qu'il avait les mains dans les poches. Il tomba donc, et se cassa le nez dans toute la force du terme. Il parut devant l'équipage et les passagers tout en sang. Sa pauvre femme qui l'avait suivi sur mer, le voyant dans cet état, se mit à pleurer et à crier, craignant d'avoir désormais un mari sans nez. On parvint cependant à replacer l'os brisé. A force de soins, l'infortuné passager guérit; mais il eut pour tout le reste de la traversée.

Le jour de Pâques, le tems fut très beau. La nature semblait ressusciter avec son auteur. On entendait que le ciel et la mer, (car c'est là tout ce que nous voyons), prenaient part à notre allegresse. Nous dîmes tous la Ste. messe, contre l'habitude où nous étions de n'en célébrer que deux les jours de Dimanche et les fêtes. Un passager, marié depuis douze ans, fit ce jour là sa première communion. C'était un habitant de l'île Maurice, qui avait reçu des principes religieux, mais qui content, ainsi que bien d'autres, de remplir ses devoirs envers les hommes, avait négligé de s'acquitter de ses obligations envers Dieu. Il profita, pour réparer cette négligence, de l'occasion que la Providence lui ménageait sur le navire. Il était persuadé que c'est à la Mère de Dieu qu'il était redevable des bons sentimens que la grâce lui inspirait. Dans le voyage qu'il venait de faire à Londres, il avait fait partir deux vaisseaux de marchandises. Il avait eu la bonne pensée de faire mettre sur ces vaisseaux beaucoup de livres de dévotion, et surtout des statues de la Ste. Vierge, qu'il comptait répandre dans son île. Ce bon monsieur nous édifia beaucoup par la piété qu'il témoignait, et la résolution qu'il exprimait de contribuer de tout son pouvoir à l'instruction des noirs qui se trouvent dans son pays. Du reste, il ne fut pas le seul qui nous donna de la consolation. Dans le cours de la traversée, nous avons instruit et préparé cinq matelots, qui ont fait aussi avec beaucoup de foi leur première communion.

Après la fête de Pâques, le gros tems recommença. Le vent soufflait

avec violence. Nous faisions beaucoup de chemin, mais nous étions poussés un peu trop à l'ouest. Le 26 avril le vent cessa tout à fait. La mer devint si calme, que quelques passagers obtinrent la permission d'aller faire une promenade avec le canot. Ils prirent leurs fusils, s'éloignèrent de nous, et une heure après, ils revinrent avec cinq albatros et plusieurs autres oiseaux fort curieux pour nous, qui n'en avions jamais vus de pareils. C'était des alcions, des damiers, des goulettes, &c. Le 1er. mai, nous doublâmes le Cap de Bonne-Espérance et celui des Aiguilles, par 41° de latitude. Il est rare que les navires descendent si bas. Aussi le froid commençait-il à se faire sentir.

Le reste de la traversée jusqu'à l'île Maurice n'eut rien de remarquable. Nous avions toujours désiré voir la terre un jour consacré à la Ste. Vierge. Nous eûmes cette consolation. Le 24 mai, jour de Notre-Dame Secours des chrétiens, à trois heures du soir, nous entendîmes crier *Terre*. Aussitôt nous courûmes à l'endroit du navire le plus élevé. Le cœur nous battait de joie. Après cent jours et plus de navigation, on éprouve un plaisir indicible à voir enfin un bout de terre. La terre paraissait en effet comme un nuage à l'extrémité de l'horison. Peu à peu les montagnes se dessinèrent, et bientôt on découvrit l'île dans toute sa longueur. L'île Maurice, nommée Ile de France avant 1814, époque à laquelle elle fut cédée à l'Angleterre, n'est pas très grande. Elle n'a que trente lieues de tour, et elle est traversée d'un bout à l'autre par des montagnes plus ou moins hautes. Comme elle a un bon port, et qu'elle se trouve sur le chemin des Indes, elle est d'une importance extrême pour l'Angleterre, qui ne néglige rien pour s'en assurer à jamais la possession. Nous restâmes la nuit à quelque distance de cette île. Le lendemain nous la doublâmes pour aller à Port-Louis, qui est au sud. Dans notre route, nous aperçûmes plusieurs îlots, qui ne sont pas marqués sur les cartes ordinaires : l'île ronde, l'île aux serpents, le pain de sucre, le point de mire, l'île plate. Ce ne sont que des rochers stériles. Cette dernière seulement est habitée par une famille. Nous y découvrîmes une maison, des arbres, des cannes à sucre. Nous mouillâmes enfin à une assez grande distance de Port-Louis, parceque les

Anglais ne permettent pas aux Français d'entrer dans le port. Des commissaires de police et de santé vinrent visiter notre navire, et nous donner l'autorisation de débarquer. Aussitôt nous descendîmes dans le canot, et nous arrivâmes à Port-Louis dans l'après-midi. On célébrait ce jour là l'anniversaire de la naissance de la reine Victoire; c'était un jour de fête civile. On ne put donc débarquer aucun objet, ce qui nous valut de demeurer jusqu'au lendemain dans l'île. Port-Louis est une ville de grandeur médiocre. Elle est bien bâtie, et c'est là que réside le gouverneur général des établissemens anglais dans les îles de l'océan-Indien. On lui donne, en y comprenant la banlieue, vingt mille habitans. Elle possède un jardin des plantes, qui réunit les richesses botaniques de l'orient. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'église, où nous fûmes suivis par une foule de Malabares, curieux de voir des prêtres à longue barbe. Nous ne nous étions pas rasés de toute la traversée. Après quelques momens de prière, où nous remerciâmes bien sincèrement le Seigneur du soin paternel avec lequel il avait veillé sur nous pendant le voyage, on nous conduisit à la maison épiscopale, où logent aussi tous les prêtres de la ville. Monseigneur était absent. Nous fûmes accueillis par un ecclésiastique de Bordeaux, Mr. Guérin qui nous témoigna le plus grand intérêt et la plus tendre charité. Il voulut nous avoir à sa table, et se donna toute sorte de mouvemens pour nous faire passer une bonne nuit. Nous lui eussions fait de la peine en refusant d'accepter les témoignages de son amitié.

Nous appareillâmes le 26 au soir. Nous n'avions que trente lieues à faire pour arriver à l'île-Bourbon, et nous devions y être rendus le lendemain matin. Mais les vents étaient si faibles, que nous mîmes deux jours pour faire ce trajet. Vous serez peut-être étonné, en jetant les yeux sur une carte, que nous ayons touché l'île Maurice avant l'île Bourbon; mais les vents qui règnent dans ces parages forcent les vaisseaux qui veulent aborder aux deux îles de tenir la route que nous avons suivie. Lorsque nous fûmes en face de Bourbon, le calme devint si parfait, qu'on fut obligé de faire remorquer le navire par trois canots, afin d'entrer dans la rade. Cette île n'a

pas de port. Le gouvernement français, à qui elle appartient, s'occupe d'y en construire un. Nous avions pour compagnons de voyage, les deux ingenieurs qu'il envoye à cet effet. Nous mîmes pied à terre le lendemain de l'Ascension, 29 mai.

Je ne vous parlerai pas de cette île, de l'accueil que nous y avons reçu, du séjour que nous y avons fait. Un de mes confrères se propose d'écrire en France là dessus. Il est juste que chacun y soit pour sa part. Quand nous serons parvenus au terme de notre voyage, j'écrirai de Pondichéry ou de Trichinopoly. Ne regarder donc cette lettre que comme un acompte. Surtout, priez le Seigneur qu'il nous conduise sans accident jusqu'au milieu des chers Indiens, pour le salut desquels nous avons fait le sacrifice de ce que nous avions de plus cher ici bas. Qu'il daigne nous accorder de parvenir avec eux au port du salut éternel. Je suis en union de vos prières, &c.

Tafsis, miss.re de la Comp.ie de Jésus.

44.e Lettre.

Le P. Pierre Perrin, miss.re de la Comp.ie de Jésus dans le Maduré à son Supérieur en France.

Saint Denis, 8 Juin 1840.

Mon Rév.d Père,

J. C.

Nous voici enfin à Bourbon depuis une dixaine de jours, et sur le point de nous rembarquer pour continuer notre voyage. C'est un besoin pour moi de consoler et de réjouir votre coeur paternel, en vous faisant part de nos essais apostoliques dans cette belle colonie, et de l'extraordinaire bénédiction que la bonté divine a daigné y répandre, pour encourager sans doute notre début dans la carrière. Espérons que non seulement elle nous accompagnera dans le champ lointain que vous ouvrez à notre zèle, mais encore, qu'elle continuera et qu'elle consommera le bien qu'elle a daigné commencer ici. Je suis chargé de vous faire à cette fin des propositions, dont l'exécution tend manifestement à la gloire de Dieu.

Nous ne sommes arrivés ici sur la rade, que le jour de l'Ascension au soir, et nous n'avons pu débarquer que le lendemain. Cependant Mr. Prével, missionnaire, un de nos compagnons de voyage, s'était rendu à terre dès la veille et il avait été se présenter au Préfet apostolique de l'île. Ce préfet est Mr. Poncelet, ancien missionnaire de France, celui là même qui en 1825, donna le jubilé à la paroisse S. Pierre à Lyon, avec un succès qu'on se rappelle encore.

Vous dire avec quelle affabilité, quelle tendresse nous avons été accueillis; de quels soins, de quelles attentions nous ont entourés Mr. Poncelet et ses deux vicaires, excellens prêtres très attachés à notre Compagnie, serait chose impossible. Ils ne pouvaient rien faire de plus; cela dit tout. J'oserai aussi, qu'on ne peut être plus touché de tant de généreuses prévenances et plus reconnaissant que ne l'est cette petite troupe de missionnaires.

Notre capitaine nous avait fait entendre, dès notre entrée dans l'île, que nous y séjournerions quelque tems, dix à douze jours. Rien de plus à propos pour se délasser des fatigues d'une navigation de plus de trois mois. Si nous eussions voyagé en amateurs, par motif de curiosité, l'île nous aurait fourni aisément le moyen d'y passer ce tems d'une manière agréable. Elle a quarante lieues de circonférence. Sa forme est presque ronde. On y compte plus de cent mille habitans. Elle est traversée par des montagnes élevées, du sommet des quelles on jouit du coup d'œil le plus varié et le plus pittoresque. On y trouve un volcan, dont les irruptions ne sont pas dangereuses. L'air y est très sain, l'agriculture y est florissante, et l'on y voit réunies les productions des deux mondes. La capitale, Saint Denis, est une ville de neuf mille âmes, bien bâtie et très commerçante. Le jardin botanique, sans pouvoir rivaliser avec celui de l'île Maurice, a bien son mérite, pour des Européens surtout, qui admirent dans ce lieu une infinité de plantes nouvelles pour eux. Ceux des habitans avec qui nous avons eu quelque rapport, nous ont charmés par leur honnêteté et leur obligeance. Tout cela n'a pu nous faire oublier que nous étions missionnaires du Maduré, et que le tems du repos n'était pas encore venu pour nous.

Mr. le Préfet apostolique a bien voulu nous présenter au Gouverneur de la colonie, qui nous a fait l'accueil le plus aimable. Nous avons ensuite

exprimé à Mr. le Préfet le désir que nous avions d'utiliser nos loisirs dans quelque œuvre de zèle. A l'instant, tous les genres de ministères nous ont été confiés. Nous avons célébré le Dimanche dans l'octave de l'Ascension et la fête de la Pentecôte avec solennité. Le Dimanche 31 mai, Mr. Prével a fait à la messe un fort bon discours. M. le Gouverneur était placé sur un trône dans le chœur vis à vis M. le Préfet. Oh! l'excellent gouverneur! comme il sait faire respecter et aimer la France dans la colonie! Il met en première ligne l'accomplissement de ses devoirs religieux, et il ne fait qu'un avec M. le Préfet apostolique dans tout ce qui demande leur coopération mutuelle. Le P. Serra a beaucoup confessé à la prison. Le P. Lafsis a donné la retraite aux Dames de S. Joseph et à leurs nombreuses élèves pensionnaires et externes. Il était toute la journée occupé de prédications ou de confessions. Il dirigeait plus de deux cent personnes. Pour moi, j'ai prêché les forçats nègres une fois. Sur un essai de catéchisme fait aux enfans qui se disposent à la première communion, j'ai été chargé de leur donner chaque jour une instruction ou sermon dans la grande église. Le bon Dieu a béni ces exercices. Le concours des fidèles qui les suivaient avec les enfans, est allé toujours croissant jusqu'à hier matin, où il m'a fallu faire les frais d'un sermon de Pentecôte à l'auditoire le plus nombreux et le plus distingué; en présence des autorités civiles et militaires. J'ai dû encore me faire entendre ce matin. Le titre de missionnaires de la Compagnie est pour nous une excellente recommandation.

Avec ces occupations, vous penser bien que nous n'avions pas le loisir de nous occuper des curiosités de l'île Bourbon. Ce n'est pas tout encore. Il nous fallait prendre sur la journée un tems considérable, pour visiter divers établissemens, ou des personnages pieux et influents, qui tous nous témoignaient le plus vif intérêt: par exemple diverses maisons de charité, les écoles des Frères, les sœurs hospitalières de S. Joseph, qu'il fallait aussi prêcher et confesser, les autorités, qui toutes nous ont reçus avec une bienveillance dont on ne se fait pas d'idée en France; plusieurs familles recommandables, l'une desquelles n'a pas hésité de se défaire d'un sceau authentique du grand mogol, en faveur du P. Serra, pour lui faciliter au besoin son entrée au Japon. Une autre famille originaire de Nantes, qui est ici en tête de l'œuvre de la Propagation de la foi, œuvre qui s'étend tous les jours, et se

naturalise pour ainsi dire dans le pays. Je ne parle pas de nos exercices de piété, pour lesquels il fallait bien trouver chaque jour le tems prescrit, ni des confessions qui s'offraient au passage, et autres accessoires. Juger si nous étions pris. Avec cela, grâce à Dieu, ma santé est fort bonne, et mon coeur est content. Chacun de mes compagnons en dit autant. Aidez-nous, mon R. Père, à remercier le bon Dieu.

Pendant notre séjour dans cette île, nous avons reçu la visite d'un ancien élève de St. Acheul, mon condisciple, qui conserve et met en pratique les principes qu'il a reçus dans ce pensionnat, d'une manière aussi honorable pour lui, que consolante pour ses anciens maitres. Je ne saurais vous exprimer toute son obligeance et toute l'honnêteté de ses procédés. Son beau père, personnage aussi distingué par ses sentimens religieux que par ses lumières et la considération universelle dont il jouit, nous témoigna de même la plus grande bonté. Il fallut accepter l'invitation pressante qu'ils nous firent de voir leurs campagnes. Elles sont délicieuses. Tout y était nouveau pour nous. Nous admirâmes surtout la végétation, qui est d'une vigueur merveilleuse. Nous remarquions partout des arbres d'une grandeur étonnante et des plantes colossales. Ces deux campagnes occupent près de quatre cents noirs, pour la récolte et la fabrication du sucre. Ces bons noirs sont fort heureux d'avoir à faire à des maitres solidement chrétiens. On ménage leurs forces, on prend soin de leur santé, et surtout de leurs âmes. Ils entendent des instructions de tems en tems et prient Dieu en commun. M. Doncelet nous a toujours accompagnés dans nos visites.

En général, il y a ici dans ce moment, une tendance visible vers la religion. On a compté ces jours-ci environ cinq cents communions à l'église, et notez que la première communion n'a pas encore eu lieu. Dans un an, ou deux, l'on verra dans l'île deux ou trois églises de plus. On attend un renfort de huit à dix prêtres pour toute la colonie: il n'y en a dans ce moment que dix-sept, ce qui est loin de suffire pour les besoins d'une population de plus de cent mille âmes. On voit ici plusieurs pensionnats très bien tenus. Depuis qu'on a mis un prêtre au collège, les parens y envoyent beaucoup plus volontiers leurs enfans. M. le Préfet apostolique et M. le Gouverneur font et préparent grand nombre d'oeuvres, qui promettent

beaucoup. Les habitans, généralement à l'aise, se montrent généreux pour toute sorte de bien qu'on leur propose, et ils sont féconds en ressources pour soutenir ce qu'ils ont commencé.

Après ces données, dont je puis garantir la certitude, j'aborde la proposition que j'ai à vous faire.

M. le Préfet apostolique et M. de V... mon ancien condisciple, désirent fort avoir à S. Denis, quartier principal de l'île Bourbon, une Résidence de la Compagnie. Un des anciens Pères de St. Acheul, que M. de V.. avait connu particulièrement, a été invité plus d'une fois à se rendre ici. Mais, puisqu'il n'y a pas d'espoir qu'il vienne, on en demande d'autres. Ce ne sont pas les individus qu'on envisage principalement, mais la Compagnie. Ceux donc que vous désigneriez, seraient reçus avec empressement. Ils ne manqueraient pas d'occupation dans ce pays. La carrière des retraites, des missions, des prédications; en un mot, de tous les ministères propres à la Compagnie, leur seraient ouverts dès le jour qu'ils mettraient le pied dans l'île. Je pense même, et ceci n'est pas mon opinion personnelle, qu'on pourrait les exercer ici plus librement, plus solidement et plus agréablement qu'en France.

Parmi les œuvres qu'on pourrait entreprendre, il en est une qui ne jetterait pas beaucoup d'éclat à l'extérieur, mais qui mettrait bien des âmes dans le ciel. L'on offre à ceux que vous voudriez bien désigner pour la belle colonie de Bourbon, le soin des noirs, avec toute sorte de moyens de les instruire, de les gouverner et de les sanctifier. Des maîtres parfaitement chrétiens déposeront bien volontiers en leurs mains toute l'autorité que leur donnent les lois coloniales. Que n'avons-nous ici un Père Claver! Il aurait beaucoup moins à souffrir que l'Apôtre de Carthagène, et il recueillerait de son ministère des fruits analogues aux siens. Tel de nos Pères que je connais bien, et que je m'abstiens de nommer, parce qu'il ne m'appartient pas d'éclairer votre prudence, aurait bientôt mis sur pied un établissement modèle en ce genre. La chose serait d'autant plus opportune, qu'on songe sérieusement ici à faire exécuter l'ordonnance du roi sur l'éducation religieuse des noirs. ah! qu'il y en a, parmi ces infortunés, qui ont besoin de secours! un établissement modèle en ce genre,

serait peut-être le plus court et le plus sûr moyen de seconder les vues bienfaisantes du gouvernement, et d'indiquer aux particuliers la marche à tenir pour faire des hommes et des chrétiens, de tant de malheureux qui vivent et meurent quelquefois sans se douter qu'ils sont des êtres raisonnables.

Une Résidence à Bourbon! Quelle position avantageuse pour le Madré! L'île Bourbon en est comme la porte et comme l'entrepôt. Ce serait de plus un passage ouvert aux missions d'Afrique, et par conséquent un champ immense offert à l'Evangile. Un mot sur cette idée. En s'établissant ici, on ne serait qu'à trois cents lieues de Madagascar, une des plus grandes îles du monde. On lui donne, en effet, plus de trois cent quarante lieues de longueur et cent vingt de largeur. Il s'y est formé depuis quelques années seulement, un royaume qui, dans un court espace de tems, a pris les accroissemens les plus considérables. C'est la création de Radama, chef des Ovas, mort en 1828. Il avait réuni des troupes exercées à l'Européenne, qu'on portait à trente mille, sans compter bien d'autres soldats armés de lances et de sagaies, ou javelots. Tamanarive, capitale du pays des Ovas et de tout le royaume, est une ville de cinquante mille âmes. J'ai appris ici que le gouvernement français était en relation avec la reine. La langue madécasse n'est pas, dit-on, bien difficile. Un prêtre de Bourbon, qui se trouve maintenant à Madagascar, et qui vient d'écrire ici les choses les plus édifiantes, est le seul prêtre catholique qui travaille à faire connaître Dieu dans cet immense pays. Et cependant on porte à deux ou trois millions la population totale de Madagascar. Il y a de plus un assez grand nombre d'îles vers le nord. Le missionnaire dont je parle, écrivait il n'y a par longtems à M. le Préfet apostolique de Bourbon: *Que puis-je faire tout seul? Il faudrait deux missionnaires à l'île Ste Marie, colonie française, près Madagascar; deux à l'île Nino, deux chez le grand chef Tsimiarou. Six à Nossibé: il faudrait des Frères et des Sœurs pour les écoles. Alors on instruirait, on sauverait une infinité de personnes.* Voyez, mon R. Père, de quelle importance doit être pour la religion, pour la conversion des pauvres infidèles, une Résidence établie à Bourbon.

Du reste, je puis assurer, pour confirmer de plus en plus les espérances

de succès qu'offre une œuvre de cette nature, que M. le Gouverneur ne désire tendant que de concourir de tout son pouvoir à civiliser et à rendre chrétiennes les nations presque inconnues qui peuplent Madagascar et les îles qui l'avoisinent. Dès notre première entrevue, il nous regardait comme envoyés par le gouvernement, pour recevoir de M. le Préfet apostolique, de concert avec lui, le moyen d'accomplir une telle mission. De six missionnaires que nous étions, il voulait en retenir trois à Bourbon, et il offrait aux trois autres de les faire transporter là où se fait sentir le besoin le plus pressant. Il nous apprit, ce qui est sans doute maintenant public en France, qu'un nouveau champ était ouvert aux hommes apostoliques à Ste Marie, et dans le nord de Madagascar; que les peuples témoignaient le plus grand désir de se faire instruire, et qu'il ne manquait que des ouvriers évangéliques pour en faire des catholiques. Sur ce que nous lui observâmes que nous étions destinés pour l'Inde, et que le missionnaire ne peut changer sa mission, il fut plongé dans une tristesse amère. Il disait depuis à M. le Préfet apostolique: *Préfet, écrivez aux Supérieurs de ces messieurs, pour qu'ils nous envoyent du monde. Partout ailleurs on nous abandonne.* M. le Préfet a écrit à Rome à la Propagande, lui manifestant le désir où il est qu'on s'entende avec notre T. R. P. Général, et qu'on envoye dans ces parages une recrue de missionnaires français.

Voilà, mon R. Père, ce que j'ai cru devoir vous marquer avant de quitter Bourbon. Demain, nous nous embarquerons de nouveau, et nous volerons vers notre cher Madré. Puissé-je y recevoir bientôt la nouvelle que quelques uns de nos frères se sont rendus aux pressantes sollicitations qui les appellent dans cette colonie, où nous avons été si bien accueillis nous-mêmes. Ce vœu a été dicté par le désir de la gloire de Dieu et par la reconnaissance que m'inspirent les bons procédés des habitans de cette île. Agréer &c

Pierre Perrin, mise
de la Compie de J.

45e. Lettre.

Le P. Garnier, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, au Très Rev. Père Général.

Trichinopoly, le 10 Juillet 1840.

Mon Très Révérend Père.

P.C.

Je ne saurais vous exprimer combien m'a causé de joie la petite lettre que vous avez bien voulu m'adresser. Malgré tout le désir que j'aurais de recevoir encore de votre part un mot d'amitié et d'édification, je vous prie de ne pas y avoir trop égard: vous avez des occupations bien plus importantes. Il me suffit de savoir que vous avez reçu mes lettres. Je suis un pauvre missionnaire, qui ne mérite pas qu'on prenne tant de peine pour lui.

Le onze février de l'année dernière, je vous rendais compte de mon entrevue avec le Rajah de Vondiman, et du peu de succès d'une entreprise qui s'annonçait si bien. Depuis cette époque, j'ai cessé de combattre le schisme dans le district d'Aour. Pour le miner plus efficacement, j'ai construit une église à dix minutes seulement de la grande église schismatique d'Aour. Mon établissement se trouve sur les terres de la compagnie des Indes, de sorte que le gouvernement de Vondiman n'a pu y mettre opposition. Par ce moyen, j'ai gagné les chrétientés des environs et miné le schisme. Le prêtre schismatique ne peut presque plus faire de fêtes dans celieu, faute de monde. J'ai aussi parcouru les environs, et j'ai eu le bonheur de ramener un bon nombre de schismatiques. Mais plusieurs tiennent encore. Ce n'est pas chez eux principe de religion, c'est affaire de caste et d'opinion. Le parti en est pris: ils ne se rendront que bien difficilement. Nous ne cessons cependant de les presser par tous les moyens qui sont à notre

disposition, de se rattacher à l'unité catholique: mais la foi est bien faible chez eux. A une époque où les esprits étaient frappés de la mort du Rajah de Tondiman, mort qu'on attribuait à la colère du ciel, qui le punissait d'avoir manqué de parole au Père Gramapragasam, ou céleste lumière, (c'est le nom qu'on m'a donné) j'eus une entrevue avec le prêtre schismatique d'Aour. Je lui présentai le Monitum de la Sacrée Congrégation. Il ne voulut pas le recevoir. Il prétendait que je l'avais fabriqué moi-même, ainsi que la Bulle Multa praeclare. Il disait que le Pape actuel ne pouvait pas détruire les décrets de seize papes ses prédécesseurs, qui tous avaient accordé de grandes faveurs à la cour de Portugal. Il termina par me dire qu'il ne se soumettrait pas. Je lui répondis qu'il était le maître, mais qu'au moment de la mort une grande lumière brillerait à ses yeux et lui ferait découvrir son erreur: heureux si Dieu lui accordait alors une grâce qu'il repoussait en ce moment. Là dessus, mon schismatique s'emporta contre le Souverain Pontife, contre l'Evêque de Pondichéry et celui de Madras. Je me retirai bien tranquillement. Que répondre à un obstiné?

A Trichinopoly, j'ai été sans cesse harcelé par trois prêtres schismatiques. J'ai tenu bon. L'un d'eux, le supérieur, a perdu patience et s'est retiré à vingt lieues, dans l'ouest, à Dindigul, chef-lieu de nos missions du nord-ouest. Il y vit en simple particulier. Les deux autres m'ont suscité procès sur procès. Depuis deux mois, l'un des deux champions est allé à Tanjaour, dans l'espoir de me faire condamner par le magistrat de ce district. Ce qui le rend furieux, c'est que je me suis emparé de la seconde église du district de Trichinopoly. Le procès traîne en longueur. J'espère que le schismatique ne triomphera pas. S'il est vaincu, il quittera le pays et ira cacher sa honte à Goa, ou à Méliapour. Voilà ce que l'on dit ici. Amen!

Je crois que le schisme finira par s'incorporer à l'hérésie. Il me semble que c'est là la tournure que prennent les affaires dans ce pays. Les dissidents ne demandent pas mieux que de s'enrichir de nos pertes. Voilà deux ans que Deux prêtres ont fait le pas, et qu'en récompense de leur apostasie, ils ont reçu de la société des prédicants américains répandus

dans l'île de Ceylan et à l'ouest du Madouré, une pension de cinquante roupies. D'ailleurs, quand on a rompu le lien de l'unité et secoué le joug de l'autorité légitime, on va vite et on va loin. Le prêtre d'Oour vient de donner ordre à son catéchiste, de faire lui même tous les mariages, de dispenser jusqu'au second degré inclusivement.

Mon pauvre P. Martin est mort! quel coup pour moi, qui l'aimais tant! Quel coup pour notre mission, dont il était le doyen! Je suis religieux, mais j'ai un coeur. La perte de mes proches ne m'a jamais fait une plaie plus profonde. J'en ai eu une espèce de maladie de langueur. Impossible à moi de me distraire de cette pensée fixe, qui me poursuivait partout. Le P. Martin a été bien éprouvé dans l'Inde. Il n'y a guère que six semaines qu'il me confiait toutes ses peines. Je le consolais de mon mieux et l'encourageais à souffrir patiemment. Il n'en avait pas besoin. Il était parfaitement résigné et désirait souffrir encore davantage. Ce Père péchait en un point. Il avait une charité qui ne connaissait point de bornes. Il s'est sacrifié. Après la petite réunion de Palitaman, le 23 mai, je fis encore quelques milles avec lui, et nous nous séparâmes à Sarougany grande chrétienté du Maravar. Je devais reprendre la route du nord, le P. Martin celle de l'est. Nous nous dîmes donc adieu. Hélas! je ne me doutais pas que ce serait pour toujours! Ce bon Père, déjà fatigué par les soins donnés aux cholériques, continua sa route vers l'est, y prodigua ses secours aux malades, et revint sans prendre de repos à quinze lieues dans l'ouest, à cinq lieues Est de Madouré. Il célébra la fête de l'Ascension, et deux jours après il n'était plus de ce monde. Encore un coup, quelle perte pour notre mission! Cet infatigable missionnaire parlait déjà bien la langue. Il était au fait des usages, chose des plus essentielles dans ce pays. Il aimait les Indiens et savait s'en faire aimer.

Quel surcroit de peine pour moi, quand j'ai appris qu'au bout de quinze jours j'avais perdu un autre compagnon dans le cher P. De Bournet! Je le connaissais moins que le P. Martin, mais je l'aimais aussi de toute mon âme. Son zèle et sa douceur lui gagnaient tous les coeurs. Non, il n'y a que des motifs de foi qui puissent me soutenir dans cette double épreuve. La volonté de Dieu soit faite!

La mort de nos deux Pères a augmenté l'audace des schismatiques. Ils voudraient bien se débarrasser de moi. Nous sommes quelquefois obligés de nous servir de palanquin. La veille de S. Pierre, comme je traversais, ainsi porté, un quartier de Trichinopoly, des parias schismatiques dirent en me voyant : Aujourd'hui le Père est en palanquin; nous verrons dans quinze jours en quelle sorte de palanquin on le portera!... Ils faisaient allusion au corbillard. Les mêmes propos se répétèrent un autre jour dans une autre chrétienté schismatique. Je crus devoir montrer à ces méchans, que j'étais sous la protection des lois. Je fis donc mon rapport au magistrat qui, méthodiste de profession, est très sévère. Il m'engagea à dresser de suite un procès en règle. Mais les preuves n'étaient pas assez fortes, et il me suffisait de faire savoir que l'autorité civile s'intéressait à moi. On ne se douterait pas en Europe quel est le dernier coup, le coup de fureur que doivent me porter mes adversaires... C'est de me livrer au démon.

Du reste, les affaires ne vont pas mal dans la partie de la mission confiée à nos soins. A Trichinopoly, les neuf dixièmes des Chrétiens sont pour l'unité catholique; dans le district d'Aour, les sept dixièmes; dans le Tanjaour, les huit dixièmes; à Malciadipatty les neuf dixièmes et demi; à Dindigul, les sept dixièmes. Pratacondi est tout à nous. Ces différens districts forment ce que nous appelons la mission du nord. Le Tanjaour est administré par Mgr de Drusipare. Avec le P. Guay et un missionnaire de Pondichéry, j'ai la charge des autres districts. Il faudrait au moins quatre prêtres de plus dans cette mission du nord. encore aurait-on de la peine à voir et à secourir toutes les chrétientés dans le courant de l'année..

Venez à notre secours, mon très R. P. Général. Le P. Supérieur vous expose nos besoins : ils sont grands. Puisse notre confiance et notre abandon entre les mains de la providence être en rapport avec nos misères! J'ose espérer que nos Pères et frères d'Italie voudront bien nous donner une petite part dans leurs prières. Rome me sera toujours chère. Oh! combien de fois mon imagination me reporte au Collège Romain, à l'oratoire de Caravita, à l'hopital S. Jacques, aux prisons neuves! Ou

retrouve ici tout ce qu'on pouvait désirer à Rome de plus pénible. Puissé-je profiter de tout pour ma sanctification dans cette année de grâces spéciales. Veuillez agréer, mon très R. P. l'hommage de mon profond respect et de mon entière obéissance.

De votre Paternité, le fils sincèrement dévoué. L. Garnier S.J. miss.

P.S. 11 Juillet 1840. Dieu soit béni! Les Pères Laffis, Serra et Ferrin, sont arrivés le 7 en rade de Pondichéry. Ils ont débarqué le 8, avec trois autres missionnaires des missions étrangères. Je reprends vie et courage. Mille actions de grâces pour un secours si opportun!

46.e Lettre.

Le P. Laffis, missionnaire de la Comp.ie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie, au collége de Chambéry.

Trichinopoly, 21 Juillet 1840.

Mon Révérend et bien cher Père.

P. C.

Le P. Ferrin ayant écrit de Bourbon le jour de notre départ, je suppose que sa lettre vous a été communiquée, et je reprends le fil de ma narration, de l'endroit où il a dû en rester:

Les preuves de bonté et d'intérêt que nous avions constamment reçues à Bourbon pendant notre séjour, semblèrent redoubler quand nous fûmes sur le point d'en partir. On nous fit des dons généreux. M. le Préfet apostolique voulut bien nous offrir entr'autres témoignages de l'affection dont il nous honorait, une belle relique de S. Ignace et de S. François Xavier, un ciboire, deux aubes, deux étoles, &c. Ses vicaires aussi se distinguèrent par les présens qu'ils voulurent bien nous faire. Plusieurs habitans de S. Denis nous donnèrent aussi des marques de leur piété et de leur libéralité. Tout cela était accompagné des offres les plus obligeantes, de promesses de venir à notre secours,

d'invitations preſsantes qu'on nous adreſsait de faire connaître les besoins de notre miſsion, quand nous les aurions nous-mêmes connus; avec assurance que nous trouverions dans l'île, des personnes qui se feraient un bonheur d'y satisfaire.

Le jour du départ, le mardi de la Pentecôte, 9 Juin, nous aſsistâmes à la meſse de M. le Préfet apostolique et à la bénédiction du très St. Sacrement. Nous chantâmes le *Benedictus* et nous récitâmes l'Itinéraire. Ensuite, ce digne pasteur, prenant pour texte ces paroles du Psaume 120, *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum*, nous adreſsa quelques mots avec tant d'onction et de zèle, qu'il fit couler des larmes de dévotion et d'attendriſsement, non seulement de nos yeux, mais encore de ceux des fidèles. Après la cérémonie, la maison curiale se remplit d'une foule de personnes distinguées, qui venaient nous rendre visite, et nous souhaiter un heureux voyage. Le capitaine du port se montra de même fort honnête, et nous fournit gratuitement un bateau. Nous y fûmes accompagnés par M. le Préfet et ses deux vicaires. Ils nous embraſsèrent avec la plus tendre amitié. Je vous aſsure que le souvenir de Bourbon est auſsi profondément gravé dans nos cœurs, que celui de la France elle-même.

Je ne vous parlerai pas en détail de la traversée de l'île Bourbon à Pondichéry; elle n'eut rien de bien remarquable. Nous arrivâmes à Pondichéry le 7 juillet, jour de Ste. Pulchérie. Une foule de Chrétiens couvrait le rivage. Dès que nous fûmes à terre, nous vîmes venir au devant de nous, deux miſsionnaires, qui nous témoignèrent la joie la plus vive de ce que nous étions heureusement parvenus au terme de la navigation. Il fallut se contenter d'échanger avec eux des paroles d'amitié. On nous avoit bien recommandé de ne pas embraſser nos meilleurs amis en présence des Indiens. Ce n'est pas leur usage. Un enfant même, parmi eux, n'embraſse pas son père lorsqu'il le quitte pour toujours. La première chose qu'on nous annonça, fut la mort des Pères Martin et de Bournet. Juger quelle affliction pour nous, qui croyons être sur le point de les revoir après une longue absence, dans un pays si éloigné, et de nous former sur les conseils et les exemples de ces chers confrères! Quel malheur pour les Indiens parmi lesquels ils faisaient

tant de bien. Plaise à Dieu de dédommager au plutôt la mission de la perte de ces deux ouvriers!

Mgr de Drusipare nous reçut avec la plus grande bonté. Ce furent les bons procédés, les attentions délicates que racontent dans leurs lettres les Pères qui nous ont précédés. Il habite à Pondichéry l'ancien collège de la Compagnie, qui a subi très peu de changemens. En entrant, on trouve la cour des classes, placées à gauche. A droite est la pharmacie. En face est un grand bâtiment peu élevé: c'était là que logeaient les professeurs. Une galerie règne dans toute la longueur de cette aile, jusqu'à la porte latérale de l'église, où elle aboutit. Derrière, on voit le jardin, pour le moins aussi grand que celui du pensionnat de Chambéry, mais il est inculte. Au milieu d'une grande allée, ombragée par de beaux arbres, se trouvent les bancs en pierre sur lesquels nos anciens Pères prenaient leurs récréations. Le premier objet que nous visitâmes, comme vous le pensez bien, ce fut l'église. Là, quels sentimens se pressaient dans nos coeurs, au souvenir de nos Pères, qui pendant tant d'années, avaient prié et sauvé des âmes dans ce même lieu; à la pensée que nous allions courir la même carrière qu'eux; au souvenir de la France que nous venions de quitter et de cet immense océan, que nous venions de mettre entre nous et tout ce que nous aimions ici bas! Mais Dieu était là: témoin de nos sacrifices, il les agréait, nous encourageait, nous faisait entendre au fond du coeur, qu'il nous tiendrait lieu de tout, et qu'il serait lui-même notre récompense.

Après avoir satisfait notre dévotion dans cette belle et pieuse église, nous visitâmes le reste de la maison. Un corbeau était entré dans le lieu saint, presque en même tems que nous, et il avait été se percher sur un tableau. Je n'y avais d'abord pas trop pris garde, mais ensuite, par la malice qu'il eut de crier de toutes ses forces, il sut bien m'obliger, bongré malgré, de m'occuper de lui. Je demandai donc, après avoir fait ma prière, si c'était l'usage de laisser entrer les corbeaux dans l'église? On me répondit qu'on ne pouvait pas les en empêcher, et qu'il n'était pas rare, quand on prêchait, que quelqu'un de ces oiseaux, mêlât sa voix à celle de l'orateur. On m'ajouta, qu'ils étoient si hardis dans l'Inde, qu'ils pénétraient partout, et qu'à Pondichéry ils viennent quelquefois prendre leur portion dans le réfectoire de

missionnaires. Vous ne sauriez croire combien ils ennuient par leurs cris désagréables.

Nous ne sommes restés à Pondichéry que le temps nécessaire pour nous procurer des vêtemens de missionnaires. La mort de nos deux Pères laissait un trop grand vide, il fallait le remplir de suite. Le P. Garnier nous réclamait. Nous sommes donc partis pour Trichinopoly huit jours après notre arrivée dans l'Inde. Nous étions en voiture du pays, c'est-à-dire sur des charettes traînées par des bœufs. Mgr eut encore l'attention de nous accompagner jusqu'à une lieue de Pondichéry. Là il nous avait fait préparer à déjeuner. Nous continuâmes notre route avec sa bénédiction et avec l'espérance de le revoir de tems en tems parmi nous. Nous avons rencontré peu de Chrétiens avant d'arriver au district de Trichinopoly. Nos yeux ne tombaient trop souvent que sur des objets bien propres à nous navrer de douleur: C'étaient à chaque pas des pagodes, des temples antiques, des chevaux, ou des bustes d'homme d'une grandeur colossale, regardés comme les dieux du pays. Arrivés au premier village chrétien, nous vîmes accourir au-devant de nous tous les habitans de l'endroit, avec une douzaine de petits drapeaux blancs, des clochettes, des tambours, et divers instrumens à vent. Ils nous firent pendant demi-heure une musique, qu'en Europe on aurait pris pour un charivari. C'était à qui frapperait, et soufflerait le plus fort: car la plus belle musique pour eux n'est pas la plus harmonieuse, mais la plus bruyante. Là, nous eûmes la consolation de trouver le P. Gury, qui nous accompagna jusqu'au lieu de sa résidence. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain nous partîmes pour Trichinopoly. Nous voilà maintenant au milieu d'un peuple dont nous ne connaissons pas la langue. Nous n'avons pour maître qu'un vieux Malabare, qui ne sait rien nous expliquer. Si la Providence ne vient à notre secours de quelqu'autre manière, il nous faudra longtems pour la parler. Ah! quand serons-nous en état de remplacer nos deux chers défunts!

Je ne vous ferai pas encore d'observations sérieuses sur le pays et ses habitans, vu que je n'ai guère eu le tems d'observer. Cela pourra venir dans la suite, du moins autant que l'exercice du saint ministère le permettra. D'ailleurs, en arrivant ici, on éprouve comme un épuisement de

forces, et un affaiblissement d'esprit. Le climat, la chaleur, la manière de vivre, ôtent d'abord toute ferveur et tout courage. Nos Pères ne sont point étonnés de cet état de fatigue où l'on se trouve au début. Ceux qui viennent dans l'Inde, doivent renoncer, du moins dans les commencements, à toute consolation humaine. Les Indiens, dit-on, ignorent la reconnaissance ils n'ont pas même, dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils ne connaissent que la crainte et le respect. Ils viennent se prosterner aux pieds du prêtre pour recevoir sa bénédiction, ou l'importuner par leurs demandes : mais, s'il faut lui rendre un service, il est rare qu'ils le fassent gratis. Dans les grandes villes, telles que Trichinopoly, Madure, &c, ils sont généralement fourbes, trompeurs et voleurs. Dans les villages et les campagnes, ils sont bien meilleurs. Il est évident qu'ils n'ont pas gagné beaucoup dans les rapports qu'ils ont eus avec les Européens.

Cependant il faut bien espérer de ces pauvres Indiens. S'il y a en eux de l'indolence et quelquefois des vices, il y a toujours de la docilité et d'autres bonnes qualités. Ainsi partout ils aiment beaucoup à prier. Ici, et je pense qu'il en est de même dans les autres chrétientés, ils commencent leurs prières à cinq heures du matin, ils entendent tous les jours deux messes, qui commencent à six, et continuent ensuite à prier pendant une demi-heure, et ne sortent de l'église que vers 7h. 1/2. Ce sont les catéchistes qui font tout haut les prières, mais d'une manière qui paraîtrait ridicule en France. Ils ne prononcent pas deux mots sur la même note. Leur voix ne fait que monter et descendre sur une gamme de sept à huit notes avec une volubilité prodigieuse. Mais ce qui vous étonnerait le plus, c'est de les voir, toutes les fois que le prêtre se tourne pour la bénédiction et les Dominus vobiscum. Alors ils étendent les deux mains, comme pour recevoir quelque chose et les portent ensuite à la bouche, en faisant un certain bruit des lèvres. La première fois que je les entendis, je ne savais que penser de ce genre de dévotion. J'en suis un peu moins choqué maintenant.

Je n'ai encore vu que deux de nos missionnaires, les Pères Guny et Garnier. Celui-ci est supérieur de la mission du nord, dont Trichinopoly est le centre. L'église qu'il fait bâtir dans cette ville, est sur le

point d'être achevée. Elle sera grande et belle, et la première des Indes, après celle de Pondichéry. Grâces en soyent rendues à l'oeuvre de la Propagation de la foi, dont les bienfaits, semblables à la lumière du Soleil, se répandent dans tout l'univers. On se sert, en attendant, d'une église bâtie en terre, très vaste, il est vrai, mais peu solide, et peu capable d'inspirer aux Indiens le respect qu'ils doivent avoir pour le culte catholique. Cette église provisoire se remplit de monde tous les dimanches, soit à la messe de sept heures, soit à celle de onze. Les soldats catholiques assistent à cette dernière. Pour se mettre à l'abri de toute tracasserie, il a fallu acheter ce terrain et y élever ces deux églises. Nul schismatique n'a droit de nous inquiéter. Cet enclos est en partie couvert de gros arbres, qui ne donnent que de l'ombre. Il renferme aussi la maison des missionnaires et leur jardin. La maison est assez grande. Elle n'a qu'un rez de chaussée, avec une terrasse par dessus, comme toutes les maisons de l'Inde qui appartiennent aux Européens. Une partie du jardin est occupée par quelques fleurs du pays, l'autre est jardin potager. Le reste de l'enclos est inculte, parceque son entretien serait trop dispendieux. Ce terrain n'a d'autre utilité que de nous offrir un lieu de promenade lorsque nous voulons nous délasser un moment, ou réciter l'office. Il n'y a jamais à Trichinopoly qu'un Frère ou deux de résidence, avec le f. Chévola qui préside aux travaux, et un excellent monsieur, qui demeure avec nous en qualité d'homme d'affaires. Le Frère n'est point pariah, comme quelqu'un me l'avait dit en France. Il a le titre d'Européen, et par conséquent il est aussi considéré que mm. les Anglais. Il a rendu, et il rend encore au P. Garnier de grands services dans la construction de son église.

Vous connaissez notre manière de vivre, je n'en parlerai pas. Je vous apprendrai seulement, en passant, une petite singularité. Un Européen serait déshonoré s'il se mêlait de cuisine. Nous dépendons entièrement, sous ce rapport, d'un petit Indien de douze à treize ans, qui n'est rien moins qu'habile dans son art. Et comme, d'après les usages du pays, les maîtres ne peuvent entrer dans l'endroit où se prépare la nourriture, toujours hors des maisons, il s'en suit qu'il fait à sa guise, et que nous devons nous en rapporter entièrement à lui. Encore, le P. Garnier nous dit-il que nous sommes

maintenant dans un lieu de délices, et que bientôt nous n'aurons que notre riz avec de l'eau trouble. Quand l'ame est contente, et qu'on est dans l'ordre de la Providence, il faut peu de chose pour vivre.

Voilà, mon cher Père, une bien longue lettre. Si vous avez la bonté de me répondre, comme je l'espère de votre charité, faites-le bien au long. Donnez-moi des nouvelles du collége et du pensionnat de Chambéry. Ne craignez pas d'entrer dans les détails; ils seront tous bien précieux à mes yeux. J'aime toujours cette maison et tout ce qui me rappelle ses habitans. Ainsi j'éprouvai dernièrement un véritable plaisir dans un village qui se trouvait sur notre route, lorsque je vis, un soir, une troupe de jeunes Indiens jouer à ce que vous appelez le Baculot. Je m'arrêtai quelque tems pour les considérer, et je ne les trouvais pas moins adroits que les enfans d'Europe. Ils lançaient leur petit morceau de bois à une très-grande distance, et cela avec beaucoup d'aisance et de légèreté. Il est vrai qu'ils n'ont rien qui les gêne, car ils n'ont pas d'autre vêtement qu'une toile au-milieu du corps. J'admirais leur adresse, qui rarement était en défaut. J'aurais bien voulu leur dire quelques mots; mais comment me faire comprendre? Qu'il est pénible d'être muet!

Le P. Garnier est très-sensible à votre souvenir. Il me charge de vous en témoigner sa reconnaissance. Ce bon Père est toujours gai, malgré les peines et les tracas qu'il éprouve. Priez, je vous en conjure, et faites prier pour moi et pour nos bons Indiens. *L. Cassir, Miss.re de la Comp. de J.*

47.e Lettre.

Le P. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, Supérieur de la Mission du Maduré, à son Supérieur

Pallitamon, 25 Juillet 1840.

Mon rev. Père,

P. C.

Mes deux dernières lettres vous ont appris les deux grandes pertes qu'a faites notre mission. Je ne m'arrête pas aujourd'hui à des idées si pénibles pour ne pas r'ouvrir une plaie qui n'est pas encore bien cicatrisée. Le Père Canor

venu à mon secours vers le 13 Juin, resta quelque tems avec moi. Le 27, il me laissa faible et souffrant et partit plein de santé pour faire sa première excursion à six lieues de distance. Le 7 Juillet, un courrier m'éveilla vers le milieu de la nuit par ce cri: *le Père est dangereusement malade!* Juger de ce que j'éprouvai à cette parole qui venait pour la troisième fois retentir à mes oreilles! J'en fus accablé, au point de ne pouvoir plus me tenir debout, beaucoup moins monter à cheval; par conséquent dans l'impossibilité de courir auprès du bon Père. De là, redoublement d'angoisses et nouveau degré de force dans ma maladie, causée en grande partie par le chagrin. Cependant, je pus trouver un palanquin. Le 9, une lettre du P. Canoz qui me donnait des espérances, me rendit sur le champs assez de force pour que je me misse en voyage. Je partis donc, avec la précaution de porter avec moi un ornement noir!.. Le cœur navré, mais résigné à tout, j'arrivai le soir à Pallittamon. Le 10, j'y fis transporter le P. Canoz qui était à quatre lieues. Sa maladie était la même que celle du P. de Bournet, c'est-à-dire, une fièvre ardente et maligne. Mais Dieu nous procura du secours. Le médecin de Madure averti à tems, arriva le 10, et commença de suite le traitement. En trois jours le Père fut au bout de ses forces, mais la maladie fut arrêtée. Elle traversa sa période de dix jours, puis la fièvre cessa. Les remèdes ont continué quelque tems. En ce moment, le Père est en pleine convalescence. Il a déjà recouvré quelque chose de sa vigueur, et sera bientôt en état de reprendre les exercices du saint ministère.

Pour moi, je me porte assez bien, je sens cependant que mon mal n'est pas guéri radicalement. Je me propose d'aller dans quelques jours à Madure, pour suivre un traitement. Je songe aussi à commencer un établissement dans cette ville. J'achèterai un terrain, je bâtirai une église, et une maison. Outre les nécessités de cette pauvre chrétienté, j'ai à présent un nouveau motif bien pressant de former cette résidence, c'est de préparer un lieu de repos aux missionnaires qui se sentiraient fatigués, et qui auraient besoin du secours des médecins anglais. Ce sera, de plus, un lieu de repos spirituel. Je compte y fixer dans la suite mon séjour pendant une partie de l'année, et y appeler les missionnaires l'un après l'autre. Le même, en attendant que je puisse me fixer quelque part, et tant que je

mènerai une vie de coureur, il faut bien que je choisisse un centre. Nul plus convenable pour cela que Madure. Cet établissement sera cependant moins important que celui de Trichinopoly, parceque la ville elle même est bien moins considérable, et que la chrétienté est peu nombreuse.

Les Pères Calsis, Serra et Perrin sont enfin arrivés. Bénie soit l'aimable providence, qui frappe et qui guérit, qui mortifie et qui vivifie, qui conduit aux portes du tombeau et qui en retire à son gré, toujours pour sa gloire et notre véritable intérêt! Oh! si vous saviez de quelle consolation nous a remplis cette nouvelle! Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Je me serais empressé de vous écrire dès que j'ai su que ces chers confrères avaient mis le pied dans l'Inde, si je n'avais appris en même tems, qu'ils m'avaient prévenu, et qu'ils vous avaient informé de leur heureuse arrivée. Je n'ai pas encore vu ces Pères; mais j'espère que j'aurai bientôt cette satisfaction. Le P. Serra, m'a-t'on dit, est Espagnol. Dans l'Inde, tous les Européens sont compatriotes et amis; que seront donc des Jésuites, qui en Europe même, sont frères!

J'ai peu de détails à vous envoyer touchant la mission. Je vais les donner en deux mots; puis je répondrai à quelques questions que contenait votre dernière lettre.

Grâce à Dieu, nos affaires vont bien partout, quoique ce ne soit pas sans opposition. Dans le sud, le P. Castanier lutte très avantageusement contre les efforts secrets du chef des Parawers, qui n'est terrible qu'autant qu'il est craint. Il faut des ménagemens avec lui. Ces ménagemens sont gardés, et les choses marchent. Les jeunes frères de ce chef nous sont bien sincèrement attachés. J'ai ici trois gros procès, mais je ne m'en inquiète qu'autant qu'il le faut pour les mener à terme. L'un est à peu près perdu, l'autre gagné le troisième est encore *Sub judice*. Tous ces procès sont des conséquences de nos progrès. Nous allons, gagnant des chrétientés. Aussitôt procès pour nous disputer la possession de l'église. Le pis aller est une petite amende imposée à ces chrétientés, la spoliation de leur église, mais la chrétienté nous reste. Nous avons le principal, il y a de quoi se consoler. On sacrifie trois ou quatre cents francs pour acheter un terrain et bâtir une chapelle: à ce prix, la conquête est assurée. A Trichinopoly, le P. Garnier

combat à son ordinaire, toujours avec avantage. Le P. Gury est lancé dans le district de Trotacordi. Venons-en maintenant aux questions proposées.

1° Que penser de la paix établie sur la côte de la Pêcherie? La paix était nécessaire quand elle a été conclue: Il fallait retenir les chrétiens de ces parages, ces premiers enfans de S. Xavier, sur l'abîme du schisme, où ils allaient se précipiter. Mais il est bien à craindre que les choses ne restent pas longtems dans l'état où elles sont pour le moment. Nous avons souscrit à des conditions qui nous gênent beaucoup dans le gouvernement spirituel de cette chrétienté. Ces conditions sont pour les schismatiques un sujet de triomphe. Travaillerions-nous à les faire révoquer? Nous exciterions contre nous une nouvelle tempête. Les maintiendrons-nous? Nos ennemis, ou plutôt les ennemis de l'unité s'en prévaudraient pour soutenir le schisme. Dans cette alternative, je pense que le plus sûr pour nous, est de nous bien affermir dans les églises de la Côte, et de revenir ensuite à Tuticurin, où le mal est plus grand. Là, probablement il faudra de grands coups et une nouvelle crise, pour arriver à une paix véritable. Il va sans dire, qu'en tout cela, rien ne se fera que selon et par les ordres de Monseigneur.

J'espère même que la providence fera servir à l'heureux succès de cette œuvre, ce que nous regardons comme un des plus grands désastres qui pût affliger notre mission, je veux dire la mort du P. Martin. L'opinion qu'on a de lui, ramènera bien des esprits. Partout, à la nouvelle de sa mort, ce ne sont pas des pleurs, mais des hurlemens; ce sont aussi des éloges sans fin. On l'aimait, on le vénérait. Parmi ces pêcheurs, il en est qui montent sur leurs barques en invoquant son nom. A présent que nous commençons à établir sur cette côte un peu d'ordre, nous n'avons qu'à laisser aux chrétiens le choix des personnes à nommer dans les charges, et de soi-même, tout se rétablira sur le pied où le P. Martin l'avait mis. On peut bien aussi, je crois, compter sur le secours de ses prières auprès de Dieu, en faveur d'un peuple au salut duquel il s'était dévoué tout entier.

2°. Songeons-nous à établir un collège? — Un collège! C'est bien une idée, un désir, un besoin. Mais que d'obstacles dans l'exécution! Plus on approche, et plus ils grandissent et se multiplient. Le lieu serait Trichinopoly; l'homme, le P. Garnier. Mais le plan est bien incertain,

parceque il dépend d'une foule de circonstances. Et d'abord, avons-nous assez de sujets, pour en sacrifier au-moins deux aux commencemens d'une pareille œuvre? Ensuite, où trouver les élèves? Pas d'Européens, pas de sujets capables d'une éducation complète. Il faudrait donc se borner aux Indiens, ou à vingt ou trente enfants qui voudraient apprendre un peu d'anglais, de Géographie, d'histoire et d'Arithmétique. Avec cela ils seraient de grands hommes, des savants. Mais déjà la difficulté principale se montre: il faut un Père Anglais; il faut un Père sachant le Tamoul de manière à le parler correctement. Où trouver ces hommes? Supposer que nous ayons réuni un certain nombre d'élèves, il faudra voir, dans la suite, jusqu'où on peut les pousser, ajouter quelques cours de sciences naturelles, Physique, Astronomie, & ce ne serait qu'après avoir marché à tâtons, qu'on formerait un plan. Lancer un programme dans le public, commencer sans avoir un Père Anglais, sans savoir parfaitement le Tamoul, sans avoir bien mûri son projet, ne serait-ce pas s'exposer à faire une fausse démarche, et à se rendre ridicule? Je ne renonce pas à cette idée de collège; je désire la réaliser pour le moins autant que lorsque j'en ai parlé dans mes premières lettres; mais, plus je connais le terrain et plus j'y trouve de difficultés.

Au reste, la raison principale qui me fait désirer un Père Anglais, c'est le besoin de la mission, dans ses rapports avec le gouvernement. Voilà un bien général, auprès duquel un collège dans ce pays, bien différent de l'Europe, n'est qu'un bien très particulier. Si nous étions à Pondichery, à Madras, à Colombo, à Goa, même à Cochin, je parlerais tout autrement, parceque là on pourrait ouvrir un collège en règle, avec grand avantage pour la mission.

3° *Pourrait-on former des missionnaires indigènes, un clergé indigène?* — Je réponds que la chose n'est pas facile, pour former des missionnaires surtout. Où trouver ici les sujets? St. François Xavier écrivait aux Pères d'Europe: *Comptez que la religion, dans ce pays, vivra et mourra avec nous; ainsi, envoyez-nous des successeurs.* A Goa et sur la côte Malabare, nous pourrions recruter des prêtres, mais non ici, ni dans l'intérieur des terres. Nos anciens Pères de la

mission de Carnate ne voulaient pas consentir à l'ordination d'un ecclésiastique du pays. Il est telle contrée de l'Inde où l'on en a formé quatre. L'un est un démon chargé de trois excommunications; un second a donné du scandale et est regardé comme un poids plutôt que comme un aide; un troisième est douteux; le quatrième est bon, mais tout jeune encore. L'essai n'est pas encourageant. Cela vient de ce que l'Indien n'a pas la tête assez forte pour se tenir debout dans un poste élevé. La tête lui tourne.

Du reste, ce qui est impossible aux hommes, est facile à Dieu. Je confesse la vertu toute puissante de sa grâce sur les cœurs. Je crois donc qu'il ne faut pas désespérer du succès, mais multiplier les moyens et les industries que fournissent ailleurs le zèle et la prudence. Mon idée serait de former, non pas un séminaire, qui aurait ici l'inconvénient de produire les dix neuf vingtièmes de déserteurs et, par suite, de mauvais sujets, parce qu'ils auraient manqué leur vocation, ou vécu en hypocrites; mais un collège, où l'on pourrait choisir et préparer de loin quelques jeunes gens pour le sacerdoce.

4°. *On s'étonne de la diversité qu'on trouve quelquefois dans notre manière de voir et d'agir. Ne pourrait-il pas y avoir plus d'uniformité?* — Je réponds, mon R. P. que ces diversités entre nous, et même ces fluctuations du *oui* au *non* dans chacun de nous, ne doivent pas surprendre. Arrivés dans ce pays, sans aucune idée des lieux, des personnes et des choses; séparés les uns des autres dès le commencement, et placés dans des districts très différens, chacun a fait son apprentissage là où il se trouvait, et a pris des idées suggérées par les objets qu'il avait sous les yeux. Le P. Martin et le P. du Ranquet exerçaient le St. ministère dans une mission qui jouissait à cette époque d'une paix entière, avec des ressources et des besoins très différens des nôtres; le P. Garnier, dans une ville, au milieu des Européens et des Malabares qui se groupent autour d'eux, moi dans les bois et les pays perdus. Voilà une source de divergences, auquel le commerce des lettres ne peut remédier qu'en partie. Et de plus, les positions et les circonstances changent. Des esprits bien disposés prennent quelquefois, en peu de tems, des impressions contraires, comme il est arrivé dans le sud. Comment ne pas varier au milieu de tout cela? Le P. Castanier

nouvellement débarqué dans l'Inde, fut fort étonné de tout ce qu'il voyait. Soyez sûrs, disait-il, qu'en Europe on ne se fait pas une idée de votre position. Le P. Canoz, à son tour, a répété la même chose. Je ne puis peut-être pas encore promettre une fixité, ni même une unité parfaite. Cependant nous avons fait un grand pas. J'ai visité toute la mission, dans chaque district il y a quelque Père ancien, déjà bien au courant des choses. J'ai commencé à établir des réglemens. Je serai désormais plus à même de faire tout marcher sous la même direction. Je continuerai à visiter les différens postes, autant que mes forces le permettront, ce qui resserrera de plus en plus les liens de l'unité. Mais, dans l'exécution il faut encore dépendre des circonstances. Exiger de la fixité dans une pauvre barque assaillie de mille bourasques, battue, soit simultanément, soit successivement par tous les vents, ce serait trop de rigueur. Malheur au pilote qui s'obstinerait à vouloir du fixe dans sa direction! La prudence souvent, c'est de *mettre à la cappe*, c'est à dire de pirouetter au gré des vents. Bien entendu cependant qu'on ne perd jamais de vue le point où l'on doit tendre, et qu'en donnant quelque chose aux accessoires, on sauve toujours l'essentiel. Je finis, en vous réitérant l'assurance &c... J. Bertrand S.J. miss.re

---

48.e Lettre.

Le P. Joseph Gury, miss.re de la Comp.ie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie, au collége de Chambéry.

Trichinopoly, 28 Juillet 1840.

Mon Rev. Père.

P. C.

Il me serait impossible de vous exprimer combien j'ai été sensible à votre bon souvenir. Votre lettre m'a fait tant de plaisir, que je m'empresse de profiter du premier départ de la poste, pour vous en témoigner ma reconnaissance. Peut-être aux vacances prochaines ne serez vous plus à Chambéry. Mais ma lettre saura bien vous trouver quelque part que vous soyez. Je ne vois qu'un cas où elle pourrait ne pas vous rencontrer, c'est celui où vous traverseriez la mer pour venir au Maduré. Mais alors vous n'y perdriez rien.

Je saurais bien vous dédommager à votre arrivée ici. Je suis placé, comme un voleur en embuscade, sur la route de Pondichéry à Trichinopoly, et j'arrête tous les missionnaires qui arrivent par cette route. Cependant je ne les dévalise pas trop. Cette fois, je n'ai fait qu'intercepter les lettres à mon adresse, dont le P. Calsin était porteur. Parmi ces lettres, j'ai été aussi flatté et satisfait de trouver la vôtre, qu'un voleur l'est de trouver des pièces d'or et des pierres précieuses dans la bourse qu'il vient d'enlever au malheureux voyageur.

Ma joie pourrait-elle encore être plus grande? Oui, elle le serait, si vous étiez vous-même porteur de vos lettres. Venez donc, si le cœur vous en dit, venez avec votre baromètre, mesurer la hauteur de ces grosses tours qu'on voit à l'entrée des pagodes de l'Inde, ou mieux encore changer ces tours en clochers d'églises, et convertir les misérables qui, dans ces pagodes, prodiguent leur culte au démon. Venez prendre vous-même des vues du Maduré avec cet admirable instrument dont vous me parlez. Mais, pour porter la joie à son comble, ne venez pas seul. Amenez avec vous une bonne recrue d'ouvriers apostoliques. Dissipez les appréhensions de ceux qui, touchés du désir de s'élancer avec nous dans la carrière, se laisseraient arrêter par les difficultés. Qu'ils ne craignent pas d'avoir trop à souffrir. Peut-être un peu de mal de mer, au commencement de la navigation; voilà tout. Et, encore en est il beaucoup qui ne l'éprouvent pas. Ici, les chaleurs ne sont pas excessives, comme vous le pourriez croire. Au contraire, voici trois ou quatre mois que presque toutes les nuits je suis réveillé par le froid, et obligé de m'habiller pour me garantir. Il m'est arrivé d'avoir froid en plein midi, et cela au fort de l'été. Je suis fâché de n'avoir pas un thermomètre, je pourrais vous en donner une preuve sans réplique, en vous envoyant la température de chaque jour. Que craindraient-ils encore? Ici, rien ne manque pour la nourriture et le vêtement; le riz abonde et la toile n'est pas chère. Auraient-ils de la peine à coucher sur la dure? on n'y est pas obligé. Je leur enseignerai mon secret. Je me suis fait une petite paillasse pour les cas de nécessité. Arrivé dans un village, si l'on n'a pas un lit à m'offrir, je fais garnir ma paillasse. En partant, je laisse la paille et j'emporte la toile. De cette manière, je suis toujours sûr d'être couché commodément. J'espère que Dieu me pardonnera cette délicatesse. Craindraient-ils la marche? Dans ce pays, il est défendu d'aller à pied. On donnera de suite un cheval à chacun de vos compagnons. J'en ai un gros qui ne coûte pas cinquante francs. Il marche

très bien et se laisse manier comme l'on veut. Je le céderai à qui le voudra. Serait-on effrayé par la difficulté d'apprendre le Tamoul? Pour des jeunes gens, ce ne serait qu'un jeu. D'ailleurs on y travaille tout doucement et sans se fatiguer et enfin le besoin et le zèle rendent les missionnaires industrieux. La multitude et le poids des occupations ne doivent pas effrayer d'avantage. Savez vous à quoi se réduisent tous les ministères que nous exerçons pour le moment dans les Indes? A courir de village en village, pour y celebrer des fêtes, instruire par le moyen des catéchistes, administrer les sacrements, rétablir la paix quand elle a été troublée, &c; encore ne fait on tout cela que le matin ou le soir: on a le milieu du jour pour se reposer: en somme, vous le voyez, il n'y a pas, dans notre genre de vie, de quoi décourager ceux qui veulent gagner le ciel à tout prix.

Ce que vous me dites des progrès de l'industrie qui, comme un déluge, se répand jusque dans les vallées de la Savoie, est vraiment prodigieux. J'avais bien entendu parler de la route de Paris à Turin par le Mont du chat, mais je n'aurais jamais cru, qu'on songeât à établir une communication du lac du Bourget à Chambéry, au moyen d'un chemin de fer, et à construire des bateaux à vapeur pour le service des bains d'Aix. Je n'ai rien de semblable à vous apprendre. Ici l'industrie est nulle, ou bien elle n'est que ce qu'elle était il y a trois mille ans. Que font donc les Anglais, direz-vous? Ce qu'ils font; ils amassent de l'argent pour eux, tant qu'ils peuvent, et se gardent bien de le dépenser au profit du pays qu'ils exploitent. S'ils ont besoin des produits de l'industrie, ils les font venir d'Europe. Bien loin d'établir des chemins de fer, ce qui serait très facile dans nos plaines, ils ne songent pas même à tracer des routes, ou à les entretenir. Ainsi la grande route de Trichinopoly à Madras, l'une des principales de l'Inde, n'est qu'un mauvais et petit chemin, que les chars sont obligés d'abandonner. On fait mille petits contours dans des plaines incultes, où rien n'empêcherait d'aller droit. On suit des plantations d'arbres, faites à tort et à travers sans alignement, de sorte que la route est toute irrégulière, tantôt très large et tantôt après très étroite. On tourne autour d'une pierre, au lieu de se donner la peine de l'ôter du chemin. Voilà, sous ce rapport, où en est l'industrie.

Mais sous d'autres, elle n'a pas fait plus de progrès. Le croirez-vous! Dans un pays plein de rats, on ne sait ce que c'est qu'une souricière. Pour

me débarrasser de ces hôtes incommodes, qui infestaient ma chambre, je m'avisai d'en fabriquer une, bien grossièrement travaillée, comme vous le penser. Elle fit l'admiration de tous ceux qui la virent. Les matadors du canton se rendaient chez moi tout exprès, pour contempler cette merveille. Ils s'empressaient ensuite de m'amener leurs compères et leurs amis, me priant de leur faire voir une telle curiosité. Quand je leur disais qu'on pouvait encore en faire de cinq ou six autres manières différentes, leur étonnement était extrême. J'ai déjà parlé sur l'article de l'industrie dans une de mes lettres précédentes.

Je vous ferais certainement plus de plaisir, si je vous entretenais de mathématiques. A vous de vous élancer dans les hautes régions de la science. Pour moi, j'ai à peine conservé quelques notions de Géométrie, que je voudrais utiliser, en traçant la carte de notre mission. J'ai déjà déterminé quelques points culminans, tels que sommets de montagnes et quelques rochers qui puissent s'apercevoir de loin. Je me suis servi pour cela d'une base de 3893 mètres, distance de deux collines, déterminée par cinq opérations différentes, faites dans la plaine avec le graphomètre et la chaine. Je ne puis pas toujours me transporter aux points déjà connus pour en déduire d'autres; cela me prendrait un tems trop précieux, pour que je l'employe à une chose accessoire; ensuite, cela ferait rumeur dans le pays. Enfin, quand je pourrais m'y transporter, je ne verrais qu'une immense plaine, où tout serait confus. Et après tout, cela n'est pas nécessaire. Au moyen du graphomètre et de la boussole dont il est muni, je trace des triangles, qui me font connaitres les angles et les côtes que je ne connaissais pas. J'opère encore sur le terrain avec le graphomètre, et sur le papier avec le rapporteur, et je mesure ainsi les distances avec assez d'exactitude.

Vous me direz, peut-être, qu'il serait bien plus simple de copier une carte déjà faite. Je baisse, et dans ce cas, ce ne serait pas aux missionnaires du Maduré qu'il faudrait demander la carte du pays. Ce serait en France, où les cartes abondent, qu'il faudrait la faire, et la leur envoyer, comme la Suisse expédie, dit-on, tous les ans, en Amérique, une grande quantité de vin de Champagne sorti de ses câves.

Comment faire en France une carte du Madure, dont on puisse garantir l'exactitude? De deux choses l'une: ou les cartes dont se servira celui qui le tentera, seront d'accord, ou elles ne le seront pas. Si elles sont d'accord, qui peut assurer que les auteurs ne se sont pas copiés les uns les autres, en faisant la carte d'un pays si peu connu? Si les cartes diffèrent à la quelle donnera-t-on la préférence? Prendra-t-on un moyen terme? On n'aura donc pas un travail exact. Si dans une carte, un endroit est placé à douze lieues au delà de sa vraie position, et dans une autre à six, pour ne pas se tromper, on le mettra neuf lieues trop loin. Et pour l'orthographe des noms, comment la déterminer, si bon n'est pas sur les lieux? Prendra-t-on ici encore la moyenne différence? Voici un trait curieux. Bruë est, parmi les géographes modernes, un de ceux qui fait les cartes les plus belles et les mieux soignées. Certainement il aura employé pour la carte des Indes, toutes les ressources qu'on trouve en France. Je vois, sur cette carte, à la Côte de la Pêcherie, une ville nommée Coulam. Je suis bien sûr qu'une telle ville n'existe pas; car j'ai parcouru cette côte à peu près dans toute son étendue, m'étant approché jusqu'à la distance de trois lieues du Cap Comorin. Je regarde ensuite une grande carte de D'Anville, faite en 1737. Je vois sur cette carte, qu'au lieu de Vadakencoulam village situé près des montagnes, il a mis que Vadaken et a réservé Coulam, pour en faire un village, qu'il a placé sur la côte, parmi beaucoup d'autres. Bruë, ne pouvant renfermer dans sa carte d'un cadre trop étroit, tous les villages marqués sur celle de D'Anville, supprime tout le reste, et ne garde que le prétendu Coulam, comme l'endroit le plus remarquable.

Dans la carte de D'Anville, la chaîne des Gates passe par le milieu de la presqu'île, de manière à donner au Travancor la même largeur qu'au Madure, tandisque ce dernier pays est quatre fois plus large que l'autre. Bagatelle! Dans cette même carte, on voit çà et là des rivières, où il n'y a en effet que des rochers et des collines arides; ou bien, des rochers et des collines, là où il y a des rivières. Une ville sera placée bien loin de telle rivière, qui cependant baigne ses murs; et ailleurs, on voit sur la carte des rivières passer par des villes qu'elles n'ont jamais rencontrées dans leurs cours. Je ne parle pas de la manière dont les noms sont

écrits. Impossible de s'y reconnaître. On serait tenté de croire, que c'est la carte de l'Inde, telle qu'elle était avant le déluge. Le R. P. Supérieur a une carte anglaise de Rennel, que je crois plus exacte, mais encore a-t-elle besoin d'être vérifiée et complétée.

La carte que je voudrais faire, renfermerait le pays qui s'étend du Cap Comorin à Poudichéry, lieu ordinaire du débarquement des missionnaires. Ce pays est compris entre le 8e et le 12e degré de latitude nord, et entre le 73e et le 78e degré de longitude est. Il s'en faudra bien que je puisse tout vérifier par moi-même; mais je ferai tout mon possible. J'y tracerai, non seulement les villes et les bourgs, mais encore les villages qui ont quelqu'importance sous le rapport de la religion, du gouvernement, &c, ou qui renferment quelque curiosité. Je voudrais joindre à cette carte, une liste alphabétique de tous les lieux qui y seront mentionnés, avec un numéro qui indiquât l'endroit de la carte où se trouve ce bourg ou ce village, comme on fait pour les rues des grandes villes dont on donne le plan. Avec un pareil travail, on pourrait suivre les missionnaires pas à pas dans toutes leurs courses. Sans cela l'un a beau dire, qu'il s'est avancé jusqu'à Couttalam; un autre, qu'il a célébré la fête de Pâque à Pallittamon, village situé près de Sarougamy; on ne connait pas plus en France Sarougamy que Pallittamon et Couttalam. Je voudrais indiquer, dans ce même tableau, la différence des noms anglais, français, indiens; donner au moins approximativement la population de chaque lieu, avec la comparaison ou le rapport du nombre des chrétiens à celui des payens: enfin, mentionner vis à vis chaque nom, ce que cet endroit a de remarquable, ce qui a déterminé à le mettre sur la carte, par exemple une église, une pagode, une fête solennelle à laquelle on se rend de tout côté &c. Je crois qu'une pareille carte ne laisserait rien à désirer. Malheureusement ce n'est encore qu'un projet.

Voilà bien du sérieux. Je joins ici, pour jeter un peu de variété dans ma lettre, le récit d'un trait de naïveté, ou de bonhomie. Nos Indiens en fourniraient au besoin bon nombre du même genre. Vous avez lu, sans doute, dans la vie de La Fontaine, que ce célèbre fabuliste, ayant fait un long voyage pour voir sa femme, revint sans l'avoir vue, parce qu'elle était au salut. Voici quelque chose de semblable. Les chrétiens du district dont je suis chargé, avaient une extrême envie de voir le P. Garnier. Ils lui avaient déjà fait, à plusieurs

reprises, de pressantes invitations ; mais toujours ses occupations l'avaient empêché de se rendre à leurs vœux. Enfin, ils résolurent de tenter un dernier effort à l'occasion de la fête de S. Jean Baptiste, qui devait se solemniser avec beaucoup de pompe, et attirer un concours extraordinaire. Ils demandent que j'écrive moi-même au Père, pour l'engager plus efficacement à venir. Je fais la lettre. Un député est choisi pour la porter, et négocier cette grande affaire. Il avait dix lieues à parcourir pour se rendre à Trichinopoly. Il part, il arrive, dépose la lettre à la cuisine et disparait. Ce ne fut que plusieurs jours après, que j'appris que ce député était revenu sans avoir vu le P. Garnier, parceque, disait-on, ce Père était sorti pour administrer un malade. Le Père, ne pouvant pas quitter Trichinopoly sans être remplacé, m'écrivit par le premier catéchiste de tout le pays, de m'y rendre, et qu'il viendrait faire la fête à laquelle il était invité. Le porteur garda la lettre quatre jours, et me la remit le lendemain de la fête.

Tels sont les hommes auxquels nous avons à faire. Patience! Le bon Dieu n'exige pas qu'ils deviennent entre nos mains des Augustins ou des Thomas d'Aquin. Bienheureux si nous pouvons les pousser jusqu'en dedans de la porte du ciel ; car le ciel, même à la dernière place, est toujours la souveraine félicité.

Je termine en vous demandant un petit service. Vous avez, dans la bibliothèque, *l'Art de vérifier les dates*. Dans cet ouvrage, se trouvent consignées les éclipses de soleil et de lune, qui doivent arriver pendant un grand nombre d'années. Pourriez-vous m'en envoyer un tableau pour trente ou quarante ans, avec indication du jour et de l'heure où chaque éclipse sera visible dans l'Inde? Peut-être aurez-vous quelques calculs à faire pour cela ; mais votre amitié ne reculera pas devant une pareille tâche.

Je me recommande instamment à vos prières, et à celles de toute la communauté, &c.

Jos. Gury s. j.
miss.

49e Lettre.

Le P. Joseph Gury, miss.re de la Comp.ie de Jésus dans le Madure, à un de ses frères.

Trichinopoly, 30 Juillet 1840.

Mon bien cher frère.

P.C.

Mon billet du 16 fevrier vous est donc enfin parvenu. J'en suis bien aise, car j'en étais en peine. Je vous ai raconté autrefois combien nous avions été embarrassés, ennuyés et fatigués avant de pouvoir arriver à Trichinopoly. Désirant éviter à nos nouveaux confrères ces embarras et ces dégoûts, j'ai été à leur rencontre assez loin sur la route, je les ai accompagnés jusqu'aux environs de cette ville et je me suis entendu avec le P. Garnier, pour que tout se passât à leur plus grande satisfaction. Cependant ils ont été un peu arrêtés par le débordement du Cavéry, qu'à mon arrivée dans l'Inde j'avais passé à gué, et ont été obligés de faire un quart de lieue à pied entre les deux branches de cette rivière, que ni cheval, ni voiture ne pouvaient traverser. Mais c'est peu de chose, je les avais prévenus et de plus ils avaient un interprète. Aujourd'hui, veille de S. Ignace, j'ai profité d'un moment de loisir pour venir ici m'entretenir encore un peu avec eux, et passer en famille la belle fête de notre S. Fondateur. C'est une consolation que nous avons bien rarement dans ce pays, où nous sommes continuellement séparés les uns des autres, surtout les jours de fêtes, qu'il faut aller célébrer de différens côtés. Ainsi, au moment où j'arrive ici, le P. Garnier vient de partir pour huit jours. Quand il reviendra, je serai moi même bien loin.

Si vous voulez savoir la manière de passer ici les fleuves, la voici en deux mots. Arrivé sur le bord du Colléron, branche septentrionale du Cavery, j'ai trouvé trop d'eau pour le franchir à cheval. Le Colléron avait près d'un quart de lieue de large. J'ai mis plus d'une heure à le traverser, dans une espèce de grande corbeille recouverte de cuir. Restait ensuite le Cavéry, mais ici les allans et les venans en avaient jusqu'à la ceinture. Jugez de mon embarras. La providence vint à mon secours, en m'envoyant deux chrétiens qui, entrelaçant leurs bras,

m'ont fait asseoir dessus, et m'ont ainsi fait franchir la distance d'une portée de fusil.

Pendant que je vous écrivais de Maliadipatty, il me survint une indisposition, qui m'étonna d'abord, parceque je ne savais pas encore ce que c'était que maladie. Je me rendis à Trichinopoly pour voir le P. Garnier et me faire traiter par lui. Trois jours après j'étais hors de danger. Je me crus bientôt rétabli. Seulement je trouvais la convalescence bien longue, après une maladie de si courte durée. Le P. Garnier avait pensé que le mal durerait un mois. Le jour de S. Joseph, 19 mars, qui était en effet le 30e jour depuis que j'étais indisposé, je me trouvai sensiblement mieux. Je me levai de grand matin et me hasardai à dire la Ste. messe. J'en vins à bout, mais non sans peine: alors seulement commença la convalescence, qui devait me retenir encore trois semaines à Trichinopoly. Dans l'intervalle de ma maladie, le P. Canoz s'était rendu à Maliadipatty, chrétienté dont je prenais soin, et il y était resté depuis la quinquagésime jusqu'après le 1er dimanche de carême. Quinze jours après son départ, les catéchistes m'écrivirent au nom des chrétiens du pays, une lettre fort insolente. Ils me reprochaient de ne pas aller leur dire la messe, quoiqu'ils sussent fort bien que j'étais malade et que je pouvais à peine me tenir sur mes pieds. Ils disaient entre autres choses, que puisqu'on négligeait le soin de leurs âmes, au point de les laisser deux dimanches sans messe, ils avaient décrété dans leur conseil, de se ranger du côté des schismatiques, et de célébrer avec ceux-ci la fête de Pâque, à moins qu'on ne vint leur dire la messe dès le lendemain, fête de l'Annonciation, et célébrer ensuite la fête de Pâque avec toute la pompe possible. Et remarquez que dans l'étendue de notre mission, il y a des centaines de villages chrétiens qui n'ont pas même une fois dans l'année la messe le Dimanche. Le P. Garnier était absent quand cette lettre me fut remise. Le P. Canoz se trouvait heureusement avec moi. Comme j'étais hors d'état de faire le voyage, je l'engageai à partir pour les contenter, me chargeant de le remplacer à Trichinopoly. Faire vingt lieues pour aller dire la messe à des gens qui n'ont qu'une étincelle de foi, voilà où nous en sommes réduits! Il faut bien cependant imiter celui qui, dans le cours de sa bienfaisante carrière, n'a pas achevé de rompre le roseau à demi brisé, ni d'éteindre la mèche qui fumait encore. *Matth. 12. 20.*

Une des raisons que ces chrétiens m'alléguaient, pour me obliger à retourner de suite chez eux, était l'urgence des confessions au tems Pascal. Je

m'y rendis pour le Dimanche des Rameaux. Vous penser peut-être que mon confessionnal fut envahi par un déluge de pénitens! Voicé ce qui arriva. Pendant toute la semaine sainte et toute la semaine de Pâque, je vieus à confesser que cinq personnes, venues d'un village éloigné.

Et la grande fête de Pâque, à la célébration de laquelle ils semblaient attacher un si grand prix, comment s'est-elle passée? L'ouvrier chargé de coller du papier de couleur sur les brancards des Statues, n'ayant pas tout à fait terminé son travail, il fut décrété que la fête de Pâque n'aurait pas lieu, mais qu'elle serait remplacée par une fête de S. Thomas, qu'on célébrerait le Dimanche suivant. Et cependant, dans leur lettre ils m'avaient menacé de se faire tous schismatiques si cette fête venait à manquer, ou s'il manquait quelque chose à la fête. C'est le langage ordinaire de bien des chrétiens dégénérés: *Si vous ne nous accordez pas ce que nous demandons, nous nous ferons schismatiques, et même protestans.*

On m'amena, il y a quelque tems deux enfans, pour que je bénisse leur mariage. Le petit garçon pouvait avoir de 11 à 12 ans; la petite fille, de 9 à 10. Impossible de faire comprendre aux parens, que ce mariage, lors même que le prêtre l'aurait béni, serait nul, puisqu'il y avait un empêchement dirimant, dont il n'était pas en mon pouvoir de dispenser. Alors, un de ceux qui me pressaient le plus vivement, me dit: *Nous irons trouver le prêtre schismatique.* Voyez jusqu'à quel point nuit à la cause de la vraie religion, ce malheureux schisme, non seulement lorsqu'il nous chasse des églises et qu'il nous accable de procès et de chicanes; mais encore, lorsque, par le seul fait de son existence, il met et fomente dans les chrétiens de si funestes dispositions! Ah! prier Dieu qu'il mette un terme à de si grands maux!

En général, les Indiens tiennent beaucoup à leurs fêtes, mais ils les font quand bon leur semble. L'année dernière, je fus appelé pour célébrer la S. Antoine. Deviner quel jour? Le jour de Noël. J'eus beau me creuser le cerveau, il me fut impossible de trouver par quelle rubrique la fête du St. anachorète pouvait tomber le jour de Noël. Mes chrétiens n'avaient pas fait tant de réflexions. Pour mieux fêter leur saint, ils avaient cru devoir choisir un des jours les plus solennels de toute l'année. Comme la dévotion entre pour peu de chose dans ces fêtes, du moins dans l'esprit d'un grand nombre d'Indiens, comme ils ne

s'occupent que de la procession qui doit avoir lieu à une ou deux heures du matin, ils ne tiennent pas beaucoup aux jours marqués par l'Eglise. Le petit nombre de prêtres, qui ne peuvent que successivement se transporter dans les différentes chrétientés, me paraît être une des causes de cet abus. Je dois aller faire la fête de S. Jacques le 5 août. Tandisqu'avec l'Eglise catholique je solemiserai Notre Dame des Neiges, mes Indiens feront une procession nocturne en l'honneur de S. Jacques. Vouloir changer ces usages pour le moment, ce serait soulever une tempête semblable à celle qui vient de mettre les églises de la Pêcherie à deux doigts de leur perte.

La fête la plus remarquable que j'aye encore vue au Madure, c'est celle de S. Jean Baptiste, fête à laquelle avait été invité si instamment le P. Garnier. La veille, au soir, le village commença à être encombré de monde. La foule croissait toujours jusqu'au milieu de la nuit. C'était alors un vacarme et une cohue dont on ne peut se faire une idée, quiautant qu'on en a été témoin. Le bruit était augmenté par la musique indienne, d'autant plus belle qu'elle est plus bruyante. De tems en tems on tirait des boîtes, on lançait des fusées, &c. Figurez-vous les éclats de voix, les applaudissemens, les cris que provoquait tout cela. Enfin on appelle le Père pour bénir les Sapruns. Ce sont des brancards, surmontés de baldaquins, d'où pendent des guirlandes de fleurs et de feuilles d'étain découpées. Au milieu, est la statue du saint dont on veut faire la fête. Quelquefois il y a plusieurs Sapruns, chacun orné de sa statue. D'autres fois on en construit un seul, et alors on place trois ou quatre statues sur le même sapreun, tant qu'on en trouve, les petites autour des grandes. Dans la circonstance dont je parle je vis une petite Ste. Vierge aux pieds d'un grand S. Jean Baptiste. Le jour suivant, on crut faire mieux. On mit la petite Ste. Vierge aux pieds de la grande. Après avoir béni les Sapruns, le prêtre se retire, et la procession commence. Rien de plus animé et de plus bruyant.

Dans l'après dîner, vers les trois ou quatre heures, eut lieu la procession du Ter. Le Père Garnier vous a déjà parlé de cette admirable invention toute du goût de nos Indiens. Je n'en dis qu'un mot en passant. Le Ter, est une grosse charpente de bois, portée sur quatre roues massives, sur laquelle est une statue couronnée d'un baldaquin, avec force ornemens. Des centaines

d'hommes s'attèlent à de gros cables, ou à de grosses et longues chaînes, pour traîner cette machine. Quand elle s'ébranle, toute la foule pousse des cris de joie, sans cesse répétés pendant le long espace de tems qu'on met à la promener autour du village. Tout ne se termina pas là. La nuit suivante eut lieu la représentation de S. Jean Baptiste. Je ne vous dirai pas précisement en quoi elle consiste, car je n'y pris aucune part. On l'avait annoncée à l'église comme le complément de la solennité. Elle dura dix heures entières, depuis 8 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin. Toute la nuit, je n'entendis que chants monotones, accompagnés du bruit du tambour. Lorsqu'il fut jour, je voulus voir où l'on en était. Je m'approchai du centre du mouvement, et je découvris au milieu d'un cercle nombreux de spectateurs, un masque de diable, suivi d'une compagnie de personnages, qui sautaient et tournaient en silence, exécutant une de ces danses indiennes, dont le Père Bertrand a fait une si naïve description (T. 1. p. 130), pendant que les voix et le tambour continuaient leur symphonie.

Peu après cette fête, je fus rappelé par le P. Garnier; voici à quelle occasion. Les chrétiens d'un immense district, au nord de Trichinopoly, demandaient du secours à grands cris et depuis longtems. Le prêtre Syriaque qu'ils ont au milieu d'eux, ne suffit pas aux besoins de leurs âmes. C'est dans ce nouveau district que j'ai été envoyé il y a un mois. ah! mon R. Père, quelle ignorance parmi ces pauvres chrétiens! Combien qui se confessent et communient, sans savoir ce que c'est que confession et communion! Que ne sommes-nous ici des centaines de missionaires pour instruire ce peuple! Hélas! dix missionnaires en tout! Nous ne sommes pour eux que comme dix gouttes de pluie sur une terre brûlée depuis longues années par les ardeurs du soleil. Qu'ils viennent au plutôt ceux à qui la divine miséricorde inspire le désir de partager nos travaux! Il en faut pour remplacer les braves que la mort a moissonnés.

Je vous prie de donner de mes nouvelles à la famille, et de l'assurer &c.

Jos. Gury S. J.
Miss.re

50e Lettre.

Le P. Louis Du Ranquet, mis.re de la Comp.ie de Jésus dans le Maduré, à Mr. Du Ranquet, son père.

Manapar, 16 Septembre 1840.

Mon cher père.

P. C.

J'ai reçu un bon et intéressant paquet de lettres de vous tous. Je n'ai pas encore eu la satisfaction de voir le P. Perrin, dont vous me parlez. Il est resté à Trichinopoly pour y étudier la langue. On doit envoyer dans le sud quelqu'un des nouveaux venus; j'ai l'espoir que ce cher Père se rapprochera de moi; et alors, que de questions sur toutes les personnes qu'il a saluées avant de quitter la France!

Vous aurez sans doute appris la mort de nos Pères Martin et de Bournet. Ce dernier ne faisait presque que d'arriver. Le P. Martin était déjà connu dans tout le pays. Ces pertes sont bien fâcheuses pour notre pauvre mission. Nous étions hélas! si peu d'ouvriers, et le Seigneur, dont les desseins sont impénétrables, nous enlève ce que nous avions de plus vaillant. Que sa sainte volonté soit bénie! Il ne tardera pas, je l'espère, à venir à notre secours. Il a des ressources que nous ne connaissons pas.

Ici, l'ouvrage est bien au delà de ce que nous pouvons faire. Grâce à Dieu, le schisme est à peu près tombé dans la partie de la mission qui m'est confiée; et nous ne doutons pas qu'il ne disparaisse entièrement, malgré quelques mauvaises têtes toujours endurcies et toujours tracassières. Nos chrétiens absorbent tous nos momens. C'est à eux que nous devons nos premiers soins. Les gentils cependant donneraient de belles espérances. De tems en tems nous avons la consolation d'en voir venir nous demander le baptême. Mais pour les gagner en masse, il faudrait pouvoir s'en occuper sérieusement. Il me vint dernièrement un enfant d'une quinzaine d'années. Ses parens étaient payens. Domestique dans une maison de chrétiens, il avait appris son catéchisme et ses prières. Il me suppliait de le baptiser. Je l'interrogeai, et content de ses réponses, je ne crus pas devoir lui refuser la grâce qu'il réclamait si instamment.

Dès qu'il fut devenu enfant de Dieu, je lui exposai qu'il ne devait pas lui suffire de se sauver seul; qu'il avait des parens; que j'attendais bien qu'il travaillerait à les convertir et à les rendre participans de son bonheur. Il comprit si bien ce langage, qu'au bout de trois jours il m'amena son père, sa mère, deux sœurs et un petit frère, tous disposés à se faire baptiser. Mon petit apôtre les exhortait lui-même et leur donnait de bons avis. Je commençai donc à leur enseigner les choses principales; et comme il me fallait quitter la chrétienté le jour même, je les mis entre les mains d'un catéchiste, que je chargeai de leur apprendre les prières, en attendant que je fusse de retour. Les traits de cette sorte ne manquent pas. Ce qui manque, ce sont des ouvriers pour défricher le terrain. Puis cette malheureuse langue est si difficile! Son génie est si différent de celui des langues européennes! Voilà deux grands obstacles à la conversion des gentils.

Ma vie est à peu près toujours la même. Je suis continuellement en course à droite et à gauche, célébrant des fêtes, administrant les sacremens, pacifiant les différens. Souvent nous sommes appelés à mettre la paix dans les ménages des nouveaux mariés, presque enfans, pour la plupart, d'âge et de caractère. Le mari a-t-il donné une chiquenaude à sa nouvelle épouse? Aussitôt elle court se plaindre à sa mère. On s'excuse, on boude, on va, on vient, comme si l'on jouait aux quatre coins. Enfin on se raccommode, pour recommencer souvent deux jours après. Quelquefois c'est plus sérieux. La rancune a le dessus. On refuse de se voir, on se sépare, on fuit. Enfin le père est appelé pour juger le différend, infliger une pénitence et rétablir la concorde. Ordinairement les parties se soumettent à tout avec docilité, et la présence du missionnaire remet la paix dans les ménages. Il est cependant des cas où l'on trouve des naturels difficiles et capricieux. Le mois dernier, l'on mena devant mon tribunal, une enfant de quinze ans, mariée depuis trois années, qui, dès les premiers jours de ses noces, fuyait toujours la maison de son époux, malgré des promesses réitérées faites devant le missionnaire. Des avis et des reproches eussent été inutiles. La famille employa un moyen plus efficace. Ce fut de la mettre aux ceps pour huit jours, afin de l'empêcher de s'enfuir, et de l'obliger à

faire connaissance avec sa belle mère. Ces petits traits, si éloignés du caractère européen, vous feront connaître l'Indien. Sous ce rapport ils auront quelque intérêt.

Je viens d'apprendre que mon frère Henri est prêtre, et bien portant. C'est une attention de notre très R.P. Général, qui me l'a fait savoir. Dans peu de jours je répondrai à Victor, de qui j'ai reçu trois ou quatre bonnes lettres. Je me propose bien de vous en envoyer des miennes plus de trois ou quatre fois par an. C'est pour me faire honte, que vous m'adressez une telle proposition. Je remercie bien ma soeur de sa lettre et de son envoi. Les cadeaux qu'elle nous fera seront toujours bien reçus et acceptés avec joie par nos chrétiens, qui trouvent que rien n'est plus facile et plus agréable que de tendre la main à celui qui donne. Ils admirent tout ce qui a de l'éclat, mais ils ne savent pas manier ce qui est trop délicat, ni le conserver longtems. J'ai cependant trouvé à Manapar, une vieille chappe et un devant d'autel, autrefois assez jolis, maintenant vraies guenilles, que l'on montre encore comme un don fait à cette église, il y a près de cent ans par une des soeurs du Père qui l'a bâtie. Le présent le plus agréable pour moi, serait, il faut bien le dire, un neveu, bon enfant et bien zélé, qui viendrait aider son oncle dans ses vieux ans.

Je ne vous écris pas plus longuement aujourd'hui, mais je le ferai dans quelques jours. C'est pour moi un plaisir toujours nouveau, quand je reçois de vos nouvelles et de celles de toute la famille. Vous savez quel respectueux attachement &c.

Louis Du Ranquet S.J. miss.re

51.e Lettre.

Le P. Bertrand de la Comp.ie de Jésus, Supérieur de la mission du Madurè, au Supérieur de la Province.

Madurè, 29 Septembre 1840.

mon Rev. Père. P.C.

Je reçus avant hier votre lettre du 14 juillet. Je m'empresse d'y

répondre, et de satisfaire votre désir, en vous faisant connaître la manière dont les missionnaires sont distribués dans cette mission. C'est par là que je commence.

A Trichinopoly, se trouve le P. Garnier, Supérieur de la partie du nord, ayant avec lui le P. Guny, pour le district de Trataconi et le P. Ferrin pour celui de Malciadipatti. Ils attendent deux missionnaires, qui auront de quoi s'occuper à Trichinopoly même et dans le district d'Aour, où je ne puis pour le moment envoyer personne. Le fr. Chévola réside avec le P. Garnier, et lui rend les plus importans services pour la construction de sa Basilique.

Dans le Maravа, travaille le P. Canoz. Il a pour compagnon le P. Serra. Il leur faut un troisième, que je ne puis encore leur donner.

A Dindigul, à l'ouest, se trouve M. Moulset, ouvrier infatigable des Missions étrangères. Mgr, qui nous l'avait accordé pour suppléer à notre petit nombre, le redemande maintenant, et je ne sais qui lui substituer. Ce sera le poste d'un futur missionnaire.

Dans le District de Tinivelly, au sud de la mission, j'ai placé le P. Castanier comme supérieur. De lui dépendent le P. Du Ranquet, chargé spécialement de Vadakencoulam et de la côte de la Pêcherie depuis Périnataley, le P. Sales, qui déssert Manapadou au nord et les chrétientés de l'intérieur, le P. Tassis prêt à se joindre à ce dernier et à l'aider à faire des excursions. Je leur joindrai encore un des nouveaux missionnaires que vous avez bien voulu me promettre.

Quant au P. Bertrand, il est un peu partout: tantôt à Madure, d'où il dirige les œuvres de zèle qui se font à Dindigul et dans le Maravа, tantôt à Trichinopoly, où il aide le P. Garnier et ses collaborateurs; tantôt dans le sud, où il tâche, par lui-même et par ses compagnons, de ranimer la foi que S. François Xavier avait allumée parmi ses chers Paravers, et que le schisme était naguère sur le point d'éteindre. Ce P. Bertrand est un coureur, un véritable Arabe du désert, qui plante sa tente tantôt à droite, tantôt à gauche. Il a besoin d'un Socius, qui partage avec lui l'agrément des voyages, ou plutôt, qui réside à Madure, et tienne ce poste pendant son absence, à moins qu'il n'aime mieux faire lui-même quelques excursions. Tout s'arrangera certainement à l'amiable. Vous voyez que les choses s'organisent insensiblement.

Voilà, mon R. Père, l'état personnel de notre mission. Le nouvel envoi n'a pas rempli et ne pourra remplir que dans deux ou trois années le grand vide qu'a laissé la perte des deux intrépides ouvriers que nous pleurons encore. La connaissance du Tamoul et l'expérience ne s'acquièrent pas en un jour. Mais enfin le ciel nous aidera.

Le mausolée du S. Martin est achevé. C'est quelque chose de simple et de religieux. Mais ce bon Père n'a pas attendu ces décorations extérieures pour attirer les chrétiens à son tombeau. Le souvenir de ses vertus apostoliques, l'amour et l'admiration dont il était l'objet y appellent de toute part les fidèles. Déjà le sud a vu des troupes de pélerins se diriger vers ce tombeau. On se dispose à y venir en masse de 30 à 40 lieues. Avant hier onze chrétiens de Tuticurin, qui avaient apporté un malade ou estropié, quittèrent le monument après un instant de prières, et partirent en publiant la guérison du malade et les grâces obtenues par le crédit de S. Martin. On raconte bien des choses, mais, dans ce pays plus qu'ailleurs, il faut se défier des premiers bruits. Je ne doute pas que notre cher défunt n'obtienne bien des faveurs à ces bons Indiens, mais je ne me hâte pas de crier au miracle. On travaille en ce moment au tombeau de S. Mr Bourmet. Je vous donnerai une idée de l'un et de l'autre quand ils seront achevés.

Voici maintenant quelques détails sur la mission et les missionnaires. Sur la Côte de la Pêcherie et dans tout le sud, qui nous a causé tant d'alarmes et tant d'embarras, les affaires vont se consolidant peu à peu, mais nous y sommes toujours comme sur le cratère d'un volcan encore fumant. Le chef des Parawers est plus furieux schismatique que jamais. Il nous fera certainement tout le mal qu'il pourra. Notre espérance c'est qu'il pourra peu. Ses affaires se brouillent. Son autorité, qui ne consiste que dans une certaine influence morale, sans aucun pouvoir réel, s'affaiblit de jour en jour. Les chrétientés mettent partout de côté les gens de son parti, ses anciens amis l'abandonnent, les Anglais refusent de le reconnaître. Nous attendons avec patience et nous nous affermissons. Le S. Castanier suit à peu près la marche du S. Martin. Il n'employera pas un traitement trop rigoureux: les malades auxquels il donne ses soins ne sont pas capables de le supporter; il sera cependant ferme dans l'occasion. Il le faut:

c'est le seul moyen de conserver et de renouveler cette chrétienté dégénérée. Les pauvres Pères Castanier et Du Ranquet sont accablés. Mon intention est de placer sur la Côte, deux prêtres du pays; mais pour le moment, la chose n'est pas possible, parceque les affaires ne sont pas assez consolidées, et que la régénération ne peut se faire par des prêtres du pays. — Dans le nord, le P. Garnier va bien. Il continue à combattre avec succès les schismatiques, et à gouverner ses propres chrétiens, dont le caractère exige toute la vigueur de son bras. — Le P. Gury a très bien pris à Pratacondi. — Le P. Perrin et le P. Tassis apprennent la langue, et nous rendent, en attendant, quelques petits services. — Dans le Marava, le P. Canoz, dont la santé nous avait causé de l'inquiétude, va bien maintenant, et il forme plus par son exemple que par ses paroles le cher missionnaire que nous a fourni l'Espagne. Celui-ci me fait un grand éloge de la charité de son compagnon, qu'il aime, dit-il, de tout son cœur.

Ces deux Pères, l'un et l'autre arrivés depuis peu, sont bien loin de suffire aux besoins de cette chrétienté si cruellement éprouvée par les vexations de quelques magistrats. Deux nouveaux ordres viennent de la plonger dans le trouble et la désolation. Il me tarde d'aller la consoler. A mesure que j'acquière de l'expérience, je suis à même de mieux pénétrer les dispositions hostiles de certains magistrats, dont j'ai eu plusieurs fois de si tristes preuves. Vous pouvez en juger comme moi par les faits. Vous savez qu'au commencement de 1839, un ordre émané d'un magistrat, nous chassait de plus de quarante petites églises, dont nous étions possesseurs tranquilles, nous, ou les missionnaires qui nous avaient précédés depuis plus de cinq ans; et cela, contre le vœu unanime des chrétiens qui ont bâti ces églises à leurs frais, qui les entretiennent, et en ont toujours eu les clefs entre les mains. Cet acte violent, aussi bien que les tracasseries qui le suivirent, nous parurent évidemment contraires aux principes solennellement proclamés par le gouvernement, spécialement à la déclaration, qu'il a souvent répétée, de *ne vouloir aucunement intervenir dans ce qui concerne la propriété des églises, et contraires à la pleine et entière liberté qu'il accorde à toute espèce de communions de chrétiens, de se choisir tels pasteurs qu'il leur plairait.* J'adressai donc, au nom de mes chrétiens, une pétition au gouvernement

de Madras. Celui-ci renvoya la pétition au magistrat dont nous nous plaignions, en lui demandant si nos plaintes étaient fondées ; et sur la réponse qu'il en reçut, il approuva sa conduite, donnant pour raison : 1°. Que le magistrat était obligé de conserver la tranquillité publique ; 2°. Que son devoir était d'empêcher que les propriétaires des édifices, n'en fussent chassés par violence. Il est bien évident que mes réclamations n'étaient pas comprises. Cet ordre qu'on approuvait, était précisement ce qui troublait la paix des chrétientés catholiques, auxquelles on imposait des prêtres schismatiques, ou qu'on dépouillait de leurs églises. De plus, ces églises étaient regardées de tout tems comme la propriété des catholiques, et nous en étions les possesseurs actuels depuis cinq ou six ans. C'est nous cependant que la violence en chassait. Le gouvernement prenait donc manifestement le change.

Voici de nouveaux faits, qui vous montreront encore mieux combien notre position est critique. Il y a plus d'un an, que des personnes officieuses en adressèrent à Londres des plaintes sur les vexations que souffraient les missionnaires catholiques. Il me semble que, malheureusement ces plaintes n'étaient pas formulées avec assez d'exactitude. J'y étais tout à fait étranger. On s'en prenait aux ministres protestans. Je fus interpellé et sommé de prouver les faits. Je donnai les explications convenables. En rendant justice aux ministres, de qui nous n'avons point réellement souffert des vexations, j'eus un beau champ ouvert devant moi pour reclamer contre le parti schismatique, et parler des avanies, des procès injustes, des amendes, des vexations, des persécutions en un mot, aux quels nous avons été réellement en butte de sa part. J'envoyai donc au gouvernement de Londres, un exposé fidèle de notre position. Je rapportai les faits évidemment contraires aux principes cent fois proclamés de *non intervention*, de *liberté absolue de se choisir ses pasteurs* et de *protection des possesseurs actuels*. Je demandai, non des faveurs, mais l'observation de ces principes. La réponse de Londres est arrivée ; je ne l'ai pas vue, mais tout ce qui nous a été communiqué par le gouvernement de Madras, c'est que le gouvernement de Londres approuve fort la conduite du magistrat, qui nous a comme livrés pieds et poings liés aux schismatiques,

le louant de ce qu'il n'a pas voulu intervenir dans la dispute des églises catholiques. Jugez de mon étonnement et de ma douleur!

C'est sans doute pour mériter un nouvel éloge de sa non-intervention, que ce magistrat vient de porter deux nouveaux décrets contre les chrétiens de Kilakarey et Souranam. Ces chrétiens, qui n'avaient pas encore cessé de se regarder comme les propriétaires de leurs églises, dont ils conservaient les clefs de tems immémorial, eurent le courage de refuser d'ouvrir ces églises à un prêtre schismatique. Ce refus donné d'un commun accord, sans la moindre ombre de trouble, fut puni par de grosses amendes. On saisit, on tint en prison les principaux chrétiens, on les soumit aux tourmens, pour les forcer à livrer les clefs; et sur leur refus, la force armée vint, par l'ordre exprès du magistrat, et sans doute au nom de la non-intervention, enfoncer les portes de l'église. Quel triomphe pour le schisme! Ce magistrat s'étonne de notre patience et de notre constance. Il avait espéré que nous serions obligés de quitter le poste. Il voudrait nous voir tous bien loin: étant protestant, comment *pourrait-il nous favoriser*? ce sont ses propres paroles, comme si nous demandions faveur et non pas justice!

Mais voici des aveux plus ingénus. C'est un juge, ami de ce magistrat, et moins politique que lui, qui les a prononcés dans un entretien qu'il a eu tout récemment avec un catholique français de distinction, que ses affaires ont conduit dans notre mission. Voulant sonder les dispositions du juge, pour voir ce que nous pourrions espérer de lui, il lui fit plusieurs questions. Je les rapporte sommairement avec les réponses, garantissant l'exactitude des unes et des autres. Mettons les deux personnages en scène. Vous distinguerez bien, sans que je le fasse, le rôle de chaque interlocuteur.

« Eh bien, Mr. le Juge, que penser-vous donc de cette question des égli-
» ses catholiques! — *Oh! pour le magistrat, c'est une question bien sim-*
» *ple; mais pour le juge, elle est fort embarrassante.* — Simple pour
» le magistrat! Oui, sans doute, quand on veut y aller de ce train, chasser
» de force des prêtres d'une multitude d'églises, qu'ils possèdent tranquillement
» depuis six ans; dépouiller et tourmenter les chrétiens; enfoncer les portes,
» &c. Mais, vous êtes juge, et en cette qualité, vous trouver la question em-
» barrassante; et pourquoi! Est-il si difficile de prononcer, que des

» catholiques qui ont bâti leurs églises, à leurs frais, sur leur terrain, qui
» les ont entretenues et en ont toujours conservé les clefs jusqu'à ce jour,
» sont les vrais propriétaires de ces églises, plutôt que des prêtres qui n'y
» ont jamais contribué d'un centime, qui n'en ont pas les clefs, qui ne
» sont plus catholiques, et par conséquent avec qui ces chrétientés ne peu-
» vent et ne veulent plus avoir aucune communication religieuse? —
» Mais, ce principe, que les églises appartiennent aux catholiques
» qui les ont bâties et occupées, ce principe est précisément ce que,
» nous autres protestans, ne pouvons admettre; car toutes nos
» églises d'Angleterre sont justement dans ce cas. Si nous avouons
» ce principe, les catholiques n'auront qu'à venir de toute part,
» réclamer leurs églises. — Je vous ai compris. Vous voulez accorder
» les principes du droit avec les antécédens de la nation, ou de l'église
» anglicane. La chose est embarrassante, je l'avoue. Car, si vous alliez
» de ce pas, brisant tout ce qui ne plie pas, votre code se réduira de
» beaucoup, voire même le droit des gens, le droit naturel. Il y aurait
» cependant une marche bien plus simple, et certainement plus ho-
» norable, ce serait l'inverse de celle que vous suivez; à savoir, accor-
» der les faits avec les principes, dans la question présente. Et si cette
» conduite offre quelque incohérence par rapport au passé, recourir
» aux lieux communs de la politique, aux droits de conquête, aux circon-
» stances des tems, à certaines époques d'ivresse et de vertige, dont les âges
» suivans sont obligés de consacrer les actes, sans toutefois les approu-
» ver &c. Mais, revenant à notre cas, observez l'immense disparité. Il
» s'agit ici de chrétientés restées catholiques, qui d'un commun accord
» repoussent ces prêtres schismatiques. — Mais, ces prêtres n'ont-ils
» pas le droit de se moquer du Pape? Nous le faisons bien nous-
» mêmes; pouvons-nous favoriser les papistes? — On ne vous
» demande pas des faveurs, mais de la justice. Libre à vous, devant
» vos lois, d'être ce que vous voulez. Mais, quand il s'agit de religions,
» ou de communions que vos lois tolèrent, ne devez-vous pas, comme
» juge, vous! régler sur les principes de ceux que vous jugez, dans la discussion
» des droits qui dépendent de ces principes? En un mot, on demande de

„ vous, pour les catholiques, ce que vous faites tous les jours pour les pa-
„ yens et les mahométans. Ne vous-ai-je pas vu cent fois, dans leurs
„ disputes, faire comparaître leurs gourous, ou prêtres, les interroger sur
„ les principes et les usages de leurs cultes, et en faire la règle de vos dé-
„ cisions? — *Cela est vrai; mais nous n'avons pas rejeté Mahomet,*
„ *au lieu que nous avons rejeté le Pape.*

Voilà les points principaux d'un entretien bien remarquable. Voilà une franchise et une ingénuité admirables! Si c'étaient là les dispositions générales des magistrats, nous ne serions pas au bout des tracasseries. Mais non; j'ai trop bonne opinion de leur équité, pour conclure du particulier au général. Nous éprouverons des contradictions partielles; nous ne nous en étonnerons pas, et nous avancerons toujours, en réclamant les maximes promulguées par le gouvernement, la tolérance, la liberté, la non-intervention, qu'il promet à tous, et qu'il accorde en effet à tant de ministres protestans de toute secte, qui sillonnent l'Inde en tout sens.

Quant à ces oppositions particulières, j'en rencontre en plus d'un genre. Depuis deux mois que je m'occupe de chercher un terrain à Madurè pour y bâtir une église, je vois par les embarras qu'on me suscite, ce que je dois attendre pour l'avenir. Les protestans s'alarment, les schismatiques ne s'endorment pas. Enfin, en prenant la précaution de faire agir par un tiers, j'ai pu trouver un emplacement. Le marché est conclu, mais il est encore suspendu, quant à la possession, par une chicane survenue il y a dix jours, sans doute parce qu'on s'est douté que l'achat se faisait pour moi. Quand je prendrai publiquement possession, je prévois qu'on me suscitera bien des embarras pour me chasser. Mais toutes ces tracasseries, loin de me décourager, me confirment dans ma résolution, en me faisant voir l'importance que je dois attacher à cet établissement. J'espère que nous en recueillerons de grands fruits pour la gloire de Dieu. Que nos ennemis croissent en nombre et en malice, que pourront-ils contre nous si le ciel nous protège? Nous souffrirons tout ce que le Seigneur voudra, nous estimant heureux, selon l'oracle évangélique. Quant à la religion catholique, elle ne craint pas; elle a triomphé d'ennemis plus puissans et plus acharnés contre elle. Elle

les a vus passer, et elle en verra passer bien d'autres.

Je finis, mon R. Père, en me recommandant instamment à vos prières, etc.

J. Bertrand S. J. miss.re

P.S. du P. Garnier. Le R. Père Supérieur me permet de vous offrir mes respects. Je le fais d'une manière bien misérable et bien courte, mais corde magno et animo volenti. Je profiterai du départ du premier bateau à vapeur. Mes compagnons se portent bien. Le P. Guny est intrépide. Il s'en va mesurant les montagnes, et étonne beaucoup les noirs, qui ne comprennent rien à ce travail.

52.e Lettre.

Le P. Bertrand de la Comp.ie de Jésus, Supérieur de la Mission du Madurè, au Supérieur de la Province.

Madurè, 16 Novembre 1840.

Mon Rev. Père.

J. C.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais de notre futur établissement à Madurè. Je croyais alors la chose consommée, mais j'étais dans l'erreur. Les oppositions et les tracasseries ont duré jusqu'au commencement de ce mois. Tout ce tems a été pour moi une suite d'inquiétudes, de dégoûts et d'ennuis. Enfin Dieu a eu pitié de nous. Dans trois jours, toutes les oppositions ont été dissipées, et je me trouve en ce moment sur un emplacement qui réunit à tous les autres avantages, celui du bon marché. Le capitaine de la place a eu la bonté de me prêter sa tente. C'est un palais, en comparaison des cabanes que nous habitons dans l'intérieur du pays. Je suis environné d'ouvriers. Quatre baraques de terre s'élèvent pour nous donner asile, en attendant l'église et le presbytère, que je vais faire construire au plus vite. A Madurè, il faut quelque chose de beau, quelque chose qui fasse respecter la religion. Nous ferons donc tout ce que nos finances nous permettront de faire. L'église sera une croix grecque, voutée et surmontée d'une jolie coupole, qui portera le signe du salut à trente deux pieds dans la nue... Vous riez de la hauteur. mais ici

32 pieds, c'est merveille. Ce serait bien le cas de rappeler l'idée des cloches. J'y pense toujours. Dans ce pays, il n'est guère possible de s'en procurer de convenables. On n'en fait que de très petites, et à un prix excessif. Trois cloches, l'une de 600, l'autre de 300 et la 3e de 100 livres, trouveraient aisément leur place sur trois points de notre mission, et y produiraient un effet magique. Patience, cela viendra. Quelque capitaine consentira bien à les mettre sur son navire. Ce n'est pas pour rien que la providence a placé à Bordeaux des Pères si zélés pour le bien du Maduré. Hélas! je suis confus de ne pouvoir encore leur payer un tribut de reconnaissance, en leur envoyant sur la religion de l'Inde, les renseignements qu'ils désirent. Ils me le pardonneront bien, connaissant ma position. J'en suis au point où j'en étais dans ma lettre du 15 février 1840. Peut-être que nos Pères de Calcutta me donneront quelque chose de plus complet et de plus développé. Je ne négligerai rien pour connaître à fond la religion du pays, dans l'intérêt de la vérité catholique, pour le plaisir d'obliger nos bienfaiteurs, et pour ma propre instruction.

Maintenant, pour satisfaire à votre désir, je vais parcourir la mission avec vous. Que ne puis-je vous la montrer en réalité! Cela vaudrait mieux et serait bien plus délicieux. Dans le sud, le P. Castanier réussit très bien. Il est prudent et ferme; tout se remet en bonne harmonie: la paix et l'ordre se rétablissent peu à peu de toute part, et nous nous affermissons dans les chrétientés de la Côte. Ce n'est pas que le chef des Tarawers soit converti; mais son autorité est peu de chose, et même, ce peu lui est disputé en ce moment. Depuis la mort de l'ancien chef, auteur du schisme dans la contrée, les Anglais n'ont pas encore reconnu son fils, et une partie des Tarawers travaille à empêcher qu'il soit reconnu. Nous nous gardons bien de prendre la moindre part à ces affaires; mais quoique nous y soyons tout à fait étrangers, les ennemis du chef paraissent avoir quelque chose de commun avec nous, parce qu'il s'est montré notre ennemi. Dans le fait, je crois que la suppression de cette autorité puérile, qui ne peut plus rien que pour la destruction, serait un bien pour la religion. Laissons faire la providence. Le P. Du Bauquet va toujours son train, celui d'un excellent missionnaire. Il a eu dernièrement un entretien avec Mgr de Vérapolis

On y a parlé de mon projet d'un séminaire à établir sur la côte occidentale, pour fournir des sujets aux deux diocèses. Il paraît que ce projet a fait plaisir. La proposition que j'en avais faite autrefois par lettre, n'avait pas été bien comprise. Peut-être y avait-il quelques préjugés que la présence du bon P. DuBranquet a dissipés. Mgr me demande maintenant quelles obligations je prendrai sur moi; ce que je pourrai fournir de sujets et de fonds? La réponse est embarrassante. Le P. Martin était bien l'homme pour une telle œuvre. J'avais même jeté les yeux sur lui. Dieu en a disposé autrement. Pour l'argent, nous avons ici déjà plus de débouchés qu'il n'en faut; mais la providence est grande et la charité des chrétiens d'Europe l'est aussi. Ce projet est de nature à produire, s'il s'exécute, des fruits immenses. Mgr de Vérapolis emploie sur la côte de Malabar plus de deux cents prêtres du pays comme curés. Ces prêtres, bien supérieurs à ceux qu'on a essayé de faire sur la Côte de Coromandel, et dans la partie orientale de la presqu'île, manquent encore souvent de science. C'est la faute des tems et des circonstances. On ne sait ici ce que c'est qu'une retraite. Mgr et ses prêtres ou confrères européens, quatre ou six en tout, ignorent la langue du pays, et ne peuvent traiter avec le clergé que par interprète. Vous voyez tout le bien que pourraient faire deux de nos Pères qui sauraient passablement le Malabare et qui gagneraient la confiance de ces ecclésiastiques. Cet établissement nous fournirait encore, dans la suite, des sujets pour la Côte de la Pêcherie et pour d'autres contrées. Il nous faut, pour réussir, ce que demandent tous les conquérans, de l'argent et surtout des hommes. Ce premier pas fait, nous aurions peut-être, plus tard, la facilité d'établir un autre séminaire à Goa, ou dans tout autre endroit fertile en vocations ecclésiastiques. J'abandonne ces réflexions à votre sagesse.

Vous apprendrez avec plaisir, que le P. Sales, quoique nouveau dans la mission, s'est élancé dans la carrière. Il pourra désormais faire des excursions dans l'intérieur, et soulager ainsi les Pères de la partie du sud, surchargés d'occupation. Je compte que le P. Visis saura bientôt aller de Tamoul, pour faire comme lui.

Au Maravа, le P. Canoz n'a pas encore recouvré ses premières

forces. Espérons que le bon Dieu daignera lui rendre toute cette santé, qui lui avait mérité le nom de *Père robuste*. Nous avons un si grand besoin d'un tel ouvrier! Les chrétiens le craignent dix fois plus que moi. J'ai beau faire le méchant, on trouve toujours que je suis bon. Or, les Indiens sont des enfans. La crainte les tient dans le devoir. Cependant j'avertis le P. Canoz de se faire aimer, ce qui ne sera pas difficile. P. Serra est d'une activité singulière. Il s'est mis de suite à parler. Maintenant il confesse. Il prêche aussi quelquefois, plus par gestes, dit-on, que de parole. Dernièrement, il a eu de violentes attaques de colique et de fièvre. Le lendemain il était à cheval. Nous ménagerons un ouvrier, qui peut nous rendre les plus grands services.

A Madurè, où j'ai fait l'acquisition que je projetais depuis si longtems, je suis encore dans le désert. Tout est à faire. Les chrétiens viendront, je l'espère; mais il n'y a pas encore d'élan. Quand j'aurai une église; quand j'aurai fait quelques fêtes brillantes, ils seront tous entraînés. En ce moment, les pluies qui ont commencé, pour durer deux mois, me lient les bras.

A Trichinopoly, P. Garnier a presque terminé sa belle église. Il s'use de fatigue et d'indignation contre les injustices. Le P. Gury réussit bien à Pratacondi. Le P. Berrin commence à se lancer. Voilà tout ce qui concerne la mission et les missionnaires.

Il me vient maintenant dans l'esprit, de vous faire une confidence, qui vous surprendra peut-être. Je me dis à moi-même: Que penserait le R. Père, s'il savait ce que j'ai fait ce matin? Je vous le dirai, parceque je veux que vous sachiez tout. Eh bien, ce matin, j'ai acheté un fusil. Un fusil, bon Dieu! oui, mon R. Père. J'ai reculé tant que j'ai pu, car vous ne me soupçonnez pas d'avoir l'humeur trop guerrière, mais on m'a tellement pressé, on a fait valoir des raisons si fortes, que j'ai cru devoir céder. Voici les raisons: nous sommes dans un pays de voleurs. Un blanc, à leurs yeux, est un riche. Ils voyent les Anglais chargés de richesses, leurs dépouilles, et ils jugent par là que tous les blancs sont des mylords. Malheureusement, nous sommes comme obligés de les confirmer dans cette idée, par la nécessité

où nous nous trouvons de bâtir des églises. Ainsi, à Madurè, ma réputation est faite. Quoique je fasse bien pauvre chère et fort peu de dépense, je suis blanc et je bâtis. On en tire des conséquences qui me jettent dans l'embarras. De plus, le terrain que je suis venu à bout d'acheter, est hors des murs, et un peu isolé pour le moment. Je ne puis donc être en sureté. Il me faudrait quatre hommes pour veiller la nuit. Encore arrive-t'il souvent que ces prétendus gardes s'entendent avec les voleurs. La meilleure garde est un fusil. Il faut peu de chose pour l'acheter, encore moins pour le nourrir et l'entretenir. L'Indien, même le voleur le plus déterminé, craint le fusil comme la mort. Un coup de fusil tiré chaque mois par un de mes disciples, suffit pour écarter tout danger. Le reste du tems, ce disciple, ouce catéchiste peut laisser son arme dormir en repos dans un coin. Le P. Garnier a pris la même précaution à Tschimopoly. Il n'y a rien à craindre de côté de l'édification. C'est un usage général. On s'étonne que nous n'en ayons pas. Ici, c'est un meuble, comme en Europe le serait une montre. Je n'ai pas cru devoir omettre ce trait. Il peut servir à vous donner une idée plus complète du pays, et à vous peindre les mœurs des habitans. Je vous prie d'agréer l'expression sincère des sentimens avec lesquels &c. *J. Bertrand S. J. Miss.re*

53.e Lettre.

Le P. Bertrand de la Comp.ie de Jésus, Supérieur de la Mission du Madurè, à un Père de la même Compagnie.

Madurè, 15 Décembre 1840.

Mon Rev. Père.

P. C.

Permettez-moi de traiter dans cette lettre un sujet un peu étranger à notre mission, mais qui s'y rattache de bien près, puisqu'il intéresse le catholicisme.

Je sais que les commissions centrales des sociétés protestantes remplissent les journaux de rapports emphatiques sur le succès de leurs travaux,

et les progrès merveilleux de l'évangile réformé. Mon intention n'est pas de réfuter ces cris de triomphe; ils font peu de dupes, même parmi les corréligionaires; tout le monde sait à peu près à quoi s'en tenir: mais de montrer que les membres des commissions centrales sont excusables, et peut-être les premiers trompés. Il me suffira pour cela, de donner simplement le resultat de mes recherches multipliées et de mes informations scrupuleuses, touchant l'état du protestantisme dans ce pays. C'est un cas particulier, qui peut fournir matière à une induction plus générale.

Il est ici une ville peu considérable, puisqu'elle n'a que trois quarts de lieue de circonférence. Depuis dix ans, les protestans font des efforts et des dépenses incroyables pour s'y établir et s'y enraciner. Ils y entretiennent de quatre à six ministres, sans compter ceux des environs, toujours prêts à les seconder. Ces messieurs sont bien payés de leurs peines. Ils reçoivent mille francs par mois, les uns plus, les autres moins; puis un ample supplément, pour leurs épouses et leurs enfans. Il y a de quoi tenir maison, rouler carrosse. Aussi vivent-ils à l'européenne. Il faut dire cependant à leur louange, qu'ils ne sont pas trop somptueux. Il en est même, parmi eux, qui font profession d'être de la société de tempérance, et par conséquent, de ne pas boire de vin. On en conçoit la raison: il faut bien un peu songer à l'avenir; il faut bien, comme l'on dit, tenir en réserve une poire pour la soif. Plus tard viendra l'établissement des fils, puis la dot de la demoiselle &c. Le traitement n'est pas excessif. Un de ces ministres me fit demander quelle était ma paye. Il voulait sans doute se moquer de moi; car ici on pèse les hommes au poids des écus qu'ils reçoivent pour leur salaire. Je répondis donc à sa question: *Rien par mois, et le ciel au bout.*

Leurs principaux moyens de prosélitisme sont 1°. les écoles, 2°. Les pensions, 3°. la propagation des livres; trois objets de mes observations, de mes recherches diligentes depuis quatre mois surtout. Voici les résultats.

1° *Les écoles.* Il y a dans telle de nos villes trente quatre écoles protestantes, c'est à dire, qu'il y en a presque à tous les coins de rue. Elles sont toutes bien fréquentées, surtout si l'on consulte les catalogues envoyés aux commissions centrales, qui payent pour chaque école à proportion du nombre des élèves. Mettons soixante élèves par école, nous en trouverons en tout

plus de deux mille; et selon l'adage *crescit eundo*, ces élèves peuvent bien progresser en route, devenir catéchumènes, et puis convertis, avant d'arriver à la commission... Une de conversions! Et puis, l'on nous dira que le protestantisme est stérile! Voyez l'Inde, et admirez ses progrès! Plus de vingt mille par an. Que sera-ce depuis dix ans? que sera-ce dans dix ans? — Tout cela est bien beau dans un mémoire ou compte-rendu à trois ou quatre mille lieues de distance. Dans le fait, et sur les lieux, qu'en est-il? Qu'ai-je trouvé? En vérité, je n'ose l'écrire. Mon premier informateur me dit, après avoir bien fouillé, cherché, la lanterne à la main: *Mon Père, depuis dix ans, depuis le commencement pas un de ces enfans, de ces élèves n'a reçu le baptême.* — Je me fâche. Impossible! Tu n'as pas cherché, tu me trompes. — *Comment moi tromper le Père! Depuis tant d'années que je demeure dans le pays, je connais tout, j'ai tout vu, tout examiné... pas un, mais pas un seul de ces élèves des écoles protestantes, qui soit devenu chrétien par le baptême; absolument pas un seul.* — Je ne me fie pas à son témoignage. Je donne commission à un second, puis à un troisième, à un quatrième. Et tous reviennent me faire successivement la même réponse.

Du reste, messieurs les ministres l'avouent franchement. *Aussi, ce n'est pas là*, disent-ils, *ce que nous voulons. Nous répandons la lumière, nous jetons la semence: viendra le tems de recueillir.* En effet, des milliers d'écus sont semés. Attendons avec patience. Celui qui des pierres peut susciter des enfans d'abraham, peut bien en faire surgir de ces écus!... Les premières notions du christianisme mêlées à l'éducation sont cette semence qui doit produire au centuple. Eh bien! soit... mais, M. le Rédacteur, écrivez donc dans votre Mémoire: *des semences de conversion; des espérances de conversion.* De loin, c'est toujours quelque chose. Je dis, de loin. Car de près, il est fâcheux de voir que pas une de ces semences n'ait encore poussé un brin d'herbe; pas un germe n'a produit son épi. Cela ne ferait-il pas naître quelque soupçon que la semence pourrait bien avoir été altérée? On connait le cours ordinaire des choses. Quand au bout de quelques mois, un grain de froment n'est pas sorti de terre, adieu l'espérance. La semence de l'Evangile n'est pas soumise à des lois fixes, comme celles du monde physique, je l'avoue. Cependant les Apôtres semèrent la divine parole, et ils commencèrent aussitôt

à recueillir. S. François Xavier sema dans l'Inde, et il recueillit aussi. On pourrait pousser plus loin l'induction ; mais cela, je pense, n'est pas nécessaire. L'on voit assez ce qu'on doit penser des succès obtenus par ce premier moyen de conversion.

2°. Mais, il est un second moyen, plus efficace, sans doute, dans la main des convertisseurs protestans ; ce sont *les pensions*... Pensions aux maîtres d'école, pensions aux catéchistes ; catéchistes communs, catéchistes spéciaux, grands catéchistes, &c ; pensions aux ombres de toute espèce qui suivent le ministre, commissaires, employés de diverses sortes, &c. C'est un moyen puissant que ces pensions et les autres profusions d'argent, s'il ne s'agit que de grossir des listes ; car, quel est le pauvre Indien, qui ne donnerait pas son nom pour un écu ? Mais s'il s'agit d'obtenir une démarche extérieure, d'engager l'Indien à faire profession de christianisme, c'est autre chose. Les maîtres d'école sont ici des payens, qui s'offenseraient du nom de chrétiens. Les catéchistes, les colporteurs, distributeurs de Bibles, &c, sont en général, partie payens, partie mauvais catholiques. Depuis quelques mois cependant, les catéchistes payens ont disparu du pays, je ne sais pourquoi ; mais pas un n'a reçu le baptême. En somme, depuis le commencement jusqu'à ce jour, j'en ai trouvé qu'un seul payen baptisé dans une de nos principales cités. Il est pensionné, sans être chargé d'aucun emploi, mais seulement parce qu'il a rendu à la secte qu'il reconnait pour mère, l'important service de la mettre un peu à couvert du reproche de stérilité. Encore n'a-t'on réussi qu'à moitié dans cette unique conversion ; car sa femme et ses enfans sont très payens. Lui-même, avant d'entrer chez le ministre, a bien soin de se frotter le front, pour en essuyer la cendre payenne dont il est barbouillé. Ainsi, comme vous le voyez, il n'est chrétien que chez le ministre, et autant qu'il le faut pour toucher sa pension. En résumé, cette semence répandue à pleines mains, ne fructifie pas plus que la précédente.

Mais, il faut l'avouer, ce moyen inefficace pour convertir les payens, n'est que trop puissant pour pervertir les catholiques. Cela n'est pas étonnant ; la conversion est l'œuvre de Dieu, et comme le miracle de sa grâce toute puissante. La perversion est l'œuvre de l'homme, ou du démon ; l'erreur, la malice, la passion, l'intérêt, les moyens humains suffisent pour

l'opérer. Les protestans connaissent, et mettent en pratique le grand principe d'Aristote, que les choses et se fortifient par les moyens qui les ont produites. S'il y a scission, procès, haines entre les chrétiens, ou brouilleries entre les chrétiens et les prêtres; ces belles occasions ne sont pas manquées. Comme c'est là ce qui a donné lieu au protestantisme, c'est là ce qui doit le conserver et l'accroître. Mais ils se tromperaient bien si, pour avoir débauché de mauvais catholiques ils se flattaient d'avoir fait de vrais protestans. De ces catholiques infidèles, les neuf dixièmes avouent leur faute et désirent revenir. Une chose les arrête, c'est qu'il faut vivre. Les catholiques qui servent de colporteurs ou de catéchistes aux protestans de Madure, sont bien loin de se dire protestans. Ils se sont confessés bien des fois aux prêtres catholiques, et plusieurs m'ont déjà sondé pour savoir si je serais d'assez bonne composition pour les recevoir. Je vous avoue que si je n'avais des lois positives de l'Eglise à observer, je serais tenté de leur permettre d'exercer leur emploi, comme une chose purement indifférente à la religion, tant le danger me paraît éloigné, soit pour eux, soit pour les autres. Quant aux maîtres d'école, ils font lire les livres protestans à leurs élèves, comme nos magisters de campagne font lire de vieux parchemins. Ils n'ont pas plus l'intention d'en faire des protestans que nos magisters n'ont celle de faire des notaires. Ainsi, l'on dirait presque: Grâce pour les maîtres d'école. Il n'y en a pas ici de catholiques, mais j'en ai rencontrés ailleurs. En dernière analyse, on trouvera que ce second moyen, celui des pensions, n'est pas plus efficace que le premier, pour faire des protestans, même en pervertissant des catholiques.

3°. Un 3e. moyen de propager le protestantisme, c'est celui des *Livres*. Ils ne sont pas épargnés, c'est un déluge! Quelle consolation pour la commission de la Société-biblique, de lire dans de beaux mémoires, que des cent mille livres ont été répandus dans une seule ville! Quel progrès! Quels en seront les résultats?

Permettez-moi de vous parler ici avec une entière franchise, et sans crainte de faire de la peine à personne. Mon plus ardent désir, c'est de ramener dans la bonne voie ceux qui ont eu le malheur de s'égarer, et je sais bien que je n'y réussirais pas avec des vues hostiles. Je me borne donc à dire la vérité, pour éclairer ceux que de tristes préjugés pourraient aveugler, et ceux

qui n'auraient pas une juste idée de ce qui se passe dans ce qu'on appelle missions protestantes. Voici le fait : j'eus besoin, il y a quelque tems, de faire acheter différentes drogues, pour composer un remède. On m'apporta quatre ou cinq paquets enveloppés de feuillets de livres protestans. Je parus étonné. On se mit à rire, en m'assurant que c'était depuis longtems l'usage qu'on faisait généralement de ces livres, et que tous les épiciers en avaient d'immenses provisions. Je voulus en avoir des preuves positives. J'envoyai sur le champ acheter pour quelques centimes de sucre. Je vis, en effet arriver ce sucre habillé en protestant. On m'ajouta que toutes les cabanes étaient remplies de ces feuilles ; que ces feuilles servaient à tout usage, et que les couvertures étaient devenues une branche de commerce. On s'offrit même à m'en procurer quatre belles pour une pièce de 3 sols.

Là dessus, il me vint dans l'idée de ramasser tous ces débris de livres protestans, et d'en faire, au moyen de certains moules, des Statues de la Ste. Vierge. C'était une bonne speculation, et ce projet me souriait beaucoup. Cependant je n'oserai le réaliser crainte d'offenser ceux qui répandent ces livres. Ils y verraient peut-être une bravade et un procédé méprisant pour eux ; ce qui est bien loin de mon caractère et de mes sentimens. Du reste, quand j'exécuterais un tel dessein, je n'aurais pas le mérite de l'invention, comme je l'ai su depuis. La chose se fait par les payens, sous les yeux même de ces messieurs, qui ne s'en formalisent pas. Il faut vous dire, qu'à Madure, par exemple, où l'on compte par centaines les petites ou grandes pagodes, presque pas un jour ne se passe sans quelque fête de diable. Il y faut du brillant, mais un brillant en harmonie avec la pauvreté réelle. Les décorations se font le plus souvent en papier. La ressource des livres protestans se présentait tout naturellement. Elle n'a pas été rejetée. Ainsi, c'est la société biblique qui fait une bonne partie des frais de ces fêtes de diables, tantôt ciselée en guirlandes, tantôt jetée au moule et transformée en diablotins. Quelques jours s'étaient écoulés depuis que j'avais fait une telle découverte quand, recevant d'un ouvrier une petite malle que je lui avais commandée, je la trouvai doublée de semblables feuillets de livres protestans. Comme il s'aperçut de ma surprise, il s'excusa en me disant, que tous les ouvriers en faisaient

autant. Là dessus il me vint à l'esprit une réflexion pénible. S'il ne s'agissait que de livres, productions des docteurs protestans et destinés à répandre l'erreur, un catholique pourrait applaudir à la justice qu'on en fait, et égayer sa plume sur ce sujet. Mais les neuf dixièmes de tous ces livres, ne sont autre chose que le saint Evangile. Malgré les altérations que lui fait subir le caprice des sectes, c'est le nom, la substance du saint-Evangile. Voilà ce qui me navre de douleur!... Les ministres ont cru remédier à ce scandale, en écrivant sur le premier feuillet: *Défendu à ceux qui reçoivent ce livre, de le déchirer et de le vendre*. Ce feuillet court les boutiques comme les autres.

Je ne veux pas dire, qu'en employant ces trois moyens, les écoles, les pensions, les livres et autres semblables, les protestans ne gagnent personne dans l'Inde. J'avoue que, dans certaines contrées, ils font beaucoup de prosélytes. Mais je parle de véritables conversions; et je soutiens que les communions séparées de l'unité, n'en font pas dans l'Inde. Elles font des conversions civiles, si l'on peut employer ce mot, et non religieuses. Dans un besoin pressant de quelque village payen, à l'occasion d'un procès commun, par exemple, arrivent des prédicans, ils promettent et procurent du secours, à condition que tous les payens donneront leurs noms. On y consent volontiers, et tout se termine là. Une foule de Samars sont dans ce cas. Il est incontestable que ces prétendus convertis au protestantisme, ne sont protestans que de nom. Ils ne sont pas même baptisés. Que les secours pécuniaires, que la protection et les faveurs qu'on leur accorde cessent tout à coup, ces Indiens ne seront pas plus protestans, qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée de ceux qui les ont inscrits sur leurs registres. Ils retourneront à leurs pagodes, et seront extérieurement ce qu'ils sont toujours dans le coeur, de véritables payens. J'espère aussi que ceux d'entre eux qui auront puisé dans leurs rapports avec les propagateurs du protestantisme quelque idée de christianisme, écouteront volontiers les missionnaires catholiques, et qu'ainsi Dieu tirera sa gloire des moyens même qu'on emploie pour répandre l'erreur; *salutem ex inimicis nostris*.

A Dieu ne plaise que je veuille ici établir entre messieurs les ministres protestans et nous autres pauvres missionnaires catholiques, un parallele qui tende à nous donner personnellement le moindre avantage! Il s'agit

uniquement de la cause de Dieu, d'un intérêt si grave, qu'il doit appeler à lui toutes les pensées, sans le moindre retour vers ceux à qui cet intérêt est commis. Voyons l'œuvre en elle-même, et non pas les hommes. Il en résulte une conséquence de la dernière importance pour la religion.

L'épouse du Fils de Dieu, la véritable Eglise, est certainement féconde. Elle doit avoir une postérité qui égale les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. C'est à elle qui a été remis le trésor de cette loi Sainte, qui convertit les âmes: *Lex Domini immaculata, convertens animas* (Ps. 18). Le catholicisme, ou si l'on veut, les envoyés de l'Eglise Romaine, ont converti dans l'Inde des milliers d'infidèles. On ne saurait compter ceux qui, à la voix d'un Xavier, ont embrassé le christianisme... Ses successeurs dans cette mission, sans l'égaler dans ses succès, ont fait des récoltes abondantes. Sans recourir aux monumens historiques, nous en avons la preuve sous les yeux. D'où viennent toutes les chrétientés de l'Inde? Elles ont été établies et fondées par les missionnaires catholiques, avant que les protestans songeassent à faire des prosélytes. Et c'étaient des payens, qui renonçaient ouvertement à l'idolâtrie, qui recevaient le baptême, qui s'agrégeaient à la société Romaine, qui faisaient profession de lui appartenir, qui en remplissaient les commandemens, en un mot, de véritables catholiques. Ils devenaient enfans de l'Eglise Romaine, sans aucun motif humain, sans intérêt, sans avantage temporel; bien souvent contre tout intérêt, en s'exposant à la persécution de leurs concitoyens et de leurs Rajahs ou princes. La société protestante ne se vantera pas, à bon droit, d'avoir fait de telles conversions. Lui d'elle, ou de la société catholique, sera donc la véritable épouse de J. C.?

J'ajoute, en confirmation du raisonnement qui se présente de lui-même à tout homme de bonne foi, un fait, que j'apprends en ce moment par la lettre d'un de mes confrères, et qui se reproduit bien souvent parmi nous. Ne pouvant me rendre aux instances d'une chrétienté, celle de Kilakarei, qui me conjurait de venir bénir sa nouvelle église, j'y envoyai un missionnaire, arrivé dans l'Inde depuis cinq mois, par conséquent sachant à peine balbutier quelques mots, et suppléant tout ce qui lui manquait, en montrant le crucifix. Il resta sept jours, baptisa cinq payens, qui parvinrent à apprendre les prières essentielles, et en laissa cinq autres

qui demandaient aussi le baptême, mais qui avaient besoin d'être encore instruits et éprouvés. Qui donc avait converti ces payens? Le missionnaire? Non, sans doute, mais la vertu inhérente au catholicisme. C'est qu'il était le ministre de la religion à laquelle les nations ont été promises en héritage.

Ainsi donc, le mouvement que se donnent les protestans, les dépenses énormes qu'ils font, le déluge de livres qu'ils répandent, les compagnies de zélateurs qu'ils envoyent partout, n'aboutissent qu'à faire ressortir la fécondité de l'église catholique, et la stérilité des sectes diverses qui ont rompu avec elle.

Recevez, mon Révérend et bien cher Père, ces détails en compensation de ceux que vous me demandez relativement aux systèmes de théologie ou de philosophie indienne, et comme un gage du plaisir que j'aurai à vous satisfaire quand je le pourrai. Je n'ose encore aborder cette question, de peur de vous envoyer des choses inexactes. Je compte recevoir bientôt de Calcutta des réponses, qui me donneront de nouvelles lumières et plus d'assurance. Pour le moment, je vois puis à rien ajouter aux idées que je vous communiquai dans ma lettre du 15 février 1840. Les efforts que fait l'incrédulité pour trouver dans l'Inde des appuis à ses systèmes de Symbolisme, de Panthéisme, &c, me paraissent provenir de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Tout ce que l'Inde présente d'idées, et surtout de pratiques religieuses, est certainement l'idolâtrie la plus complète et la plus grossière, autant au moins que tout ce que les auteurs grecs et latins nous racontent de l'idolâtrie de leur pays. Qu'après cela, à travers cette immense confusion d'absurdités, on puisse remonter à quelques vérités des traditions primitives, puis, suivant son imagination, composer des systèmes plus ou moins cohérens de mythologie, cela ne doit pas surprendre; c'est une conséquence du mode de la propagation du genre humain, ab uno stipite, et de la nature de son esprit, qui enfante les erreurs en corrompant les vérités. On doit donc trouver dans les systèmes indiens, ce que nous offrent les mythologies des autres nations, l'Egypte, la Grèce, l'Italie, &c. S'il y a dans l'Inde quelque chose de plus frappant, il faut l'attribuer au caractère de ses peuples, plus constans, et je dirais presque stupides admirateurs des choses antiques et de leurs philosophes. Quant à la pratique générale, universelle, je le répète, c'est l'idolâtrie la plus formelle. Au reste,

avant de porter un jugement sur les systèmes de l'Inde, il est néceſsaire d'avoir, à loisir, consulté les auteurs du pays et recueilli de longues observations. C'est ce que je ne manquerai pas de faire. Les livres Sanscrits, que vous avez la bonté de m'envoyer, et ceux qui me viendront de Calcutta, grâces à cette même bonté, seront pour moi un secours et aussi un motif bien puiſsant.

Adieu, mon Révérend et bien aimé Père. Notre carrière est bien différente, mais le terme est le même. C'est là que nous nous retrouverons, et avec quelle joie! En attendant, tout séparés que nous sommes, dans ce tems de pélerinage, cette voie de douleurs et de tribulations, nous sommes unis dans le cœur de notre commun Seigneur; c'est là que nous sommes *cor unum et anima una*. C'est dans cette douce union à vos SS. Sacrifices, et avec le sentiment de la plus sincère, &c.

J. Bertrand, S. J. miſs.re

54.e Lettre.

Le P. Louis Du Banquet, miſs.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Miſsion du Sud, 21 Décembre 1840.

Mon Rev. Père.

P. C.

Suivant la promeſse que je vous fis de vous donner des nouvelles du Madure, je vous adreſsai une lettre de Pondichéry, vous exposant nos craintes et nos espérances. Quelques mois après, ne me regardant pas comme entièrement délié de mes engagemens, je noircis plusieurs pages, dans lesquelles je vous racontais de mon mieux nos voyages et nos travaux, nos triomphes et nos défaites. Je me disposais à vous les faire paſser, lorsque j'appris que le P. Martin vous avait écrit au long sur tout ce qui pouvait vous intéreſser dans notre District. J'appris aussi que les lettres de mes confrères ne vous laiſsaient rien à désirer. Il ne me restait donc qu'à redire, et quelquefois peut-être à contredire. Cela ne peut guère manquer, lorsqu'on parle, sur la première impreſsion, d'un pays

nouveau dont on ignore la langue, ayant à faire à des castes qui, quoique habitant presque sous le même toit, sont aussi différentes les unes des autres, dans ce qui regarde les usages, le caractère et quelquefois même la langue, que des peuples séparés par cent ou mille lieues de pays. Je supprimai donc mon travail, pensant alors comme je pense encore aujourd'hui, que garder le silence, était ce qu'il y avait de mieux à faire. Cependant des plaintes, des reproches et presque des ordres ne cessent de m'arriver jusqu'au bout du monde, à l'extrémité du cap Comorin, où je me croyais oublié. Je ne puis reculer; il faut écrire. Cherchant ce qui pourrait vous intéresser davantage, j'ai pensé que je devais vous raconter ce que j'ai pu recueillir sur les anciens fondateurs de la mission, et en particulier sur les derniers Pères, qui survécurent dans ce district, à la suppression de la Compagnie. J'ai fait quelques recherches. Mais n'ayant d'autres légendes à consulter qu'une tradition orale, comme en dépôt chez trois ou quatre anciens, qui racontent ce qu'ils disent avoir vu, ou entendu dire dans leur enfance, mes recherches historiques ne sont guère riches de faits et de détails biographiques.

Le district du sud, où je suis, formait, jusqu'à la suppression de la Compagnie, comme deux missions, entièrement séparées, quoique enclavées l'une dans l'autre: *la côte de la Pêcherie*, composée des anciens chrétiens de S. François Xavier, tous Paravas, auxquels on joignait les Parias le long du fleuve de Tinevelly, et *l'intérieur des terres*, où se trouvaient différentes castes converties depuis. Les prêtres même de ces deux missions ne correspondaient qu'en cachette, à cause de la susceptibilité des gentils, qui traitant la religion chrétienne de religion des Parias, la méprisaient, la blasphémaient et refusaient même d'en entendre parler. Maintenant nous sommes connus; cette distinction a cessé; il n'y a qu'une mission dans le sud. Les gentils, communément, ne sont plus aussi susceptibles. Il en est cependant qui se scandalisent encore. Quelques unes même des hautes castes, vaincues par le respect humain, sont retournées en arrière.

Sur la côte de la Pêcherie, on conserve les actes de baptême depuis 1685. On y voit la signature d'un bon nombre de nos Pères. Ainsi, les

noms des Pères J. Gomez, J. Costa, Manuel Pereyra, Luis da Sylva, Silvestre Souza, D'Acosta, Soarez, Antonio Dias, Tellez, Ribeyra, Moraës, Nicolas Missoni, Carvalho, Ant.° Simoïs, Jos. Pereyra, Covea, Manoel Dos Reys, F.co Dacruz, Natal, Moreyra, Alvarez, Cordero, &c, paraissent et reparaissent. Mais on n'a ici que leurs noms et rien de plus; rien sur leur vie, leurs actions. Leurs noms même, inscrits dans ces livres, sont ignorés des chrétiens. L'on ne se rappelle guère que quelques uns des derniers Pères, qui survécurent à la destruction de la Société. Et encore, faut-il bien questionner et chercher, pour trouver quelqu'un qui puisse donner des détails, ou même dire quel fut le Père à qui arriva telle aventure, que le vulgaire raconte sans le nom du héros.

Voici cependant quelque chose sur le P. De Nobilis, fondateur de la mission du Maduré, et sur le P. Beschi, aussi célèbre que lui, mais dans un autre genre. Si ce que j'ai recueilli, et que je vous envoye, n'ajoute rien à vos lumières, vous y verrez au moins une preuve de ma bonne volonté. Je range ces petites notices par ordre chronologique.

Tallouvedapodagar, ou Robert De Nobilis, établit la mission sous sa dernière forme, c'est à dire, adaptée, autant que la chose pouvait se faire licitement, aux goûts et aux idées des Indiens. Les Pères se donnaient, d'après son exemple, pour des Saniassis du nord. Le P. De Nobilis eut des succès à Maduré, où il se presentait avec tout le train des grands gourous; foule de disciples, nombre d'objets de représentation, peau de lion pour s'asseoir, divers vases précieux pleins d'eau pour faire cent aspersions et lustrations dans le lieu où il s'arrêtait, &c, &c. Toutes ces cérémonies éblouissaient les gentils, et le faisaient passer pour un Saniassi du nord du premier ordre, d'une pureté et d'une sainteté extrêmes, en proportion de ses lustrations. Il convertit le roi de Maduré. Les Brahmes, ayant soupçonné cette conversion, invitèrent au nom et par ordre de leurs dieux, le prince dans leur pagode. Là, ils le mirent en pièces. Ils publièrent ensuite que les dieux l'avaient transporté au séjour de la gloire, pour récompenser ses vertus. Le P. De Nobilis mourut et fut enterré à une lieue à l'est de Maduré, où son tombeau est encore un lieu de pélerinage très fréquenté. On y porte continuellement des offrandes, et c'est pourquoi

les prêtres Gouëars le retiennent en leur possession. Ce Père avait écrit des livres très estimés.

Viramamouni, ou Père Beschi, prodige de science et d'érudition indienne et de style tamoul. Il a surpassé tous les auteurs du pays. Il est encore regardé comme une merveille. Il mourut à Manapar, en revenant de Sulitope, où était la maison professe. Il a composé une foule d'ouvrages, tous classiques. Je me propose, dans une autre lettre, de traduire sa vie, composée par un chrétien du pays, à la demande des savans protestans eux-mêmes.

Venons-en maintenant aux derniers Pères, morts au Sud de la péninsule. Le défaut de traditions fait qu'ici les extrêmes se touchent. Parmi ces derniers Pères, on parle du P. Domingo da Cruz, visiteur du sud, savant, fort redouté de tout le monde. Il mourut en 1789, âgé de 77 ans. Avant lui, étaient morts les Pères Gaëtan Borello, astronome et grand médecin; Joseph Grésingue, qui a laissé quelques peintures; Philippe Suariot. Ce dernier fut le premier Jésuite qui fit son séjour à Périatalei avant lui, un prêtre du pays desservait cette église. Il prononça ses grands vœux à Caley. Ce fut lui qui composa le livre de prières en usage sur la Côte. Il mourut en 1780.

Le dernier Provincial résidant à Manapar, fut le P. Antonio Duarte. L'on exalte sa modestie, sa douceur surtout, qui lui avait gagné tous les cœurs. Grand nombre de personnes sur la Côte portent encore son nom, par vénération pour lui. Dans ses vieux jours, il fut tourmenté de la pierre. Certain P. Pedro Vaez, qu'on ne connait que par cette circonstance, le traita et lui dit qu'il était en état d'aller faire sa visite dans le nord. Non, répondit-il, dans trois jours je ne servirai plus. Sentant sa fin approcher, il se fit apporter de Viradiempatanam où il était, à Manapar, distant de trois lieues environ. C'était un jeudi. Le vendredi il assemble le peuple, lui donne des avis paternels, l'exhorte à la paix, à l'union, à la constance dans la foi; promet qu'un jour la Société de Jésus lui enverra de nouveaux missionnaires. Le peuple sanglottait. Un témoin oculaire, encore bien jeune alors, m'a raconté cette scène douloureuse. Le samedi, le P. Antonio Duarte, ayant enfermé ses papiers dans une boîte de fer blanc, la scella de son sceau devant témoin

disant que personne n'avait droit de l'ouvrir, sinon un Provincial de la Compagnie, lorsqu'il en viendrait un. Cette boîte fut envoyée par le P. François Ménès, alors recteur de Manapar, à l'évêché de Cochin, ou veut même qu'elle ait été portée à Coulan. Quant au bon Père Duarte, il se confessa dans la soirée. Le Dimanche, il reçut le St. Viatique et l'extrême onction dans le cours de la journée, et vers les quatre heures il mourut en priant. C'était le trente août 1788. Il était âgé de 75 ans. Je n'ai pu recueillir aucune particularité sur sa vie, sinon qu'il posa la première pierre de l'église actuelle de Manapar en 1745.

Le dernier recteur de la maison de Manapar, fut le P. Francisco de Ménez ou Menezes, dont il était question tout à l'heure. Si le P. Duarte était doux comme un agneau, le P. de Ménez était, dit-on, craint comme un lion. Tout restait muet devant lui. Il résida au moins 27 ans à Manapar, où il mourut en 1791, le 2 octobre, à l'âge de 75 ans, emporté par une espèce de paralysie. Je n'ai pu obtenir aucun détail sur la vie de ce Père.

Enfin, les deux jésuites qui survécurent à tous les autres dans ces cantons, furent le P. Jean Freyre, connu sous le nom de Bandaram Soumi, le premier qui porta l'habit jaune qu'ont adopté maintenant les missionnaires, et le P. Luis Falcon. Tout tremblait dit-on devant eux. Les grands d'entre les gentils, se soumettaient à leurs lois et à leurs jugemens. Les Européens eux-mêmes les craignaient. Leur position était des plus difficiles. La Compagnie à laquelle ils avaient appartenu, ne subsistait plus. Le Portugal, leur patrie en persécutait les déplorables restes. Ils se voyaient mourir sans successeurs, sans secours étrangers. Les Hollandais, maîtres de la côte, étaient loin de faire respecter la religion chrétienne. Dans les villes où ils résidaient comme à Cutucurin, Manapar, &c, ils avaient converti nos églises en temples. Dans plusieurs endroits, ils les avaient détruites. Il fallait donc que ces deux ex-jésuites relevassent le nom chrétien, et empêchassent qu'on ne le foulât aux pieds. Qu'ils l'ayent fait par des moyens convenables à leur première profession, je le conçois sans peine. Mais les Indiens ne s'en tiennent pas là. Ils font de ces deux Pères comme deux géants, aussi redoutables que celui qui donna son nom à Trichinopoly, ou que le célèbre *Ramen*. Vous me blâmerier si je perdais mon tems à recueillir

toutes les belles histoires qu'ils en racontent. On doit du moins leur avoir quelque reconnaissance, de ce qu'ils terminent leurs récits d'une manière moins déraisonnable. Sur la fin de ses jours, disent-ils, le P. Freyre desservit l'église de Vadakencoulam. Ayant refusé l'entrée de cette église à sept concubines d'un seigneur européen, il encourut sa haine, et fut obligé de se retirer à Périatalei, où il passa les dix dernières années de sa vie, presque aveugle. Ses paupières tombaient. Il était obligé de les tenir suspendues avec des chainettes d'argent; ce qui, aux yeux des Indiens, n'était pas un petit ornement. Quant au P. Luis Falcon, on lui donne un front large de deux palmes, une tête énorme, de grands yeux, un nez aquilin, remarquable par sa grosseur. Il avait gagné l'affection du Nabab, qui le faisait accompagner d'une bonne escorte de soldats, précaution qui ne lui était pas inutile, pour l'empêcher de tomber entre les mains des Hollandais. Comme il traversait un étang, son vêtement s'embarrassa dans ses jambes. Il était sur le point de se noyer. Alors il se recommanda, dit-on, à Dieu, et promit de renoncer à sa vie errante et à ses aventures, pour pratiquer la pénitence. Arrivé au bord de l'étang, il congédia toute son escorte, à l'exception d'un disciple. Il se rendit chez un de ses confrères qui depuis, dit la chronique, mourut en odeur de sainteté à Saragoni. Après avoir passé quelque tems auprès de lui, il vint trouver son ancien Provincial, le P. Antonio Duarte, ne demandant qu'une grâce, celle de vivre à ses côtés dans la retraite et dans l'exercice de la pénitence. Jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu que longtems après, il versait des torrens de larmes, surtout à la messe, et étonnait tout le monde par ses austérités. On le fait encore changer de séjour. On raconte que, sur la fin de sa carrière, il s'était retiré à Valay, auprès du P. Freyre; qu'ils ne parlaient ensemble que du rétablissement de la Compagnie, dont ils étaient les derniers restes dans ce pays; et qu'ils ne pouvaient se persuader qu'ils mourraient avant de l'avoir vu renaître. Selon nos Indiens, le P. Falcon ne mourut pas encore là. Il quitta Valay un an avant la mort de son confrère, et à cette occasion il écrivit une lettre, qu'il enferma dans une caisse, avec d'autres papiers, pour que le tout fut remis aux Jésuites à venir. Qu'est devenue cette caisse? Je n'ai pu en avoir de nouvelles. Je ne sais pas même

précisement où mourut ce Père si célèbre. Je pense que ce fut à Manapar, vers l'an 1795.

Voilà pour les anciens Pères de la Côte. Quant à ceux qui administrèrent la mission de l'intérieur, dont VadanKoulam était le chef-lieu, je n'ai pu recueillir que deux noms, celui d'un Père Franzodi, qui jeta les fondemens de l'église actuelle et partit pour Aour, où il alla remplacer le P. Madrindram, ou Clément Thomassin, italien, qui vint lui même à VadanKoulam. Le P. Franzodi baptisa un grand personnage indien, dont je vous parlerai une autre fois. La vie du P. Thomassin n'offre rien de remarquable, si ce n'est la pratique constante de la patience, de la douceur et de l'humilité. Il administra l'église de VadanKoulam pendant vingt cinq ans. Ce fut lui qui forma cette chrétienté, en l'épurant de plusieurs restes de gentilité, qu'elle retenait encore. Par respect humain, grand nombre de chrétiens se mariaient avec des cérémonies payennes. Le Père réforma cet abus. Il eut, avant de mourir, la joie de voir dans sa chrétienté, un esprit de ferveur, qui se conserva longtems. Enfin, sentant sa fin approcher, il se fit transporter à Taley, où était le P. antonio Duarte, ancien Provincial. Il y reçut les derniers sacremens, et y mourut âgé de soixante quinze ans, vers l'an 1775. Il laissa une preuve éclatante de l'empire de la vertu, qui triomphe même des préjugés d'une nation accoutumée à mépriser tout ce qui n'est pas brillant et merveilleux. Les payens n'en parlent qu'avec respect, et prétendent que plusieurs fois ses prières avaient fait tomber du ciel la pluie sur leurs récoltes. On donne son nom à grand nombre d'enfans, et son tombeau est visité fréquemment par les Indiens.

A la vie du P. Thomassin, se rattache celle du P. Massour, qu'on dit avoir été, je ne sais à quel propos, lié et garotté. Il vient la nuit frapper brusquement à la porte du P. Thomassin, à qui il cause une grande frayeur, le rassure, lui dit que le démon même ne sait pas ce que sont devenues ses chaînes. Là dessus il disparait, sans qu'on l'ait plus revu depuis. Mais ce n'est pas là ce qui intrigue le plus les Indiens qui racontent cette anecdote. Ce qui leur semble le plus extraordinaire et le plus merveilleux, ce sont ces chaines et ces menottes si bien cachées,

que le démon lui-même ne pourrait les trouver.

Voilà bien des paroles pour ne pas dire grand chose. J'ai cru cependant que ces souvenirs de famille, quelque vagues qu'ils soient, auraient quelqu'intérêt. J'oubliais de dire que les Indiens parlent beaucoup des dons que faisaient nos Pères. Pourquoi? Cela se comprend. Ils parlent souvent aussi des dépenses en fait de moutons. Il semble que ces bons Pères régalaient tout le monde. De même, ils multiplient les catéchistes de manière à en compter plus que de chrétiens, les mettant tous aux frais des Pères. Je n'ai guère d'espoir de découvrir de plus riches souvenirs de nos Pères dans ce District. S. François Xavier lui même est un peu oublié par ses chers Paravas. S. Antoine de Padoue et S. Sébastien ont comme fait tort à sa mémoire. On voit grand nombre d'églises et de chapelles dédiées à ces deux saints, tandis qu'on en rencontre peu qui soient consacrées sous le vocable de S. François Xavier.

Je conclus des données si incomplètes de cette lettre, d'abord, qu'il serait bien difficile de trouver en ce pays, je veux dire sur la côte de la Pêcherie et dans l'intérieur des terres qui y correspondent, des matériaux propres à continuer l'histoire de cette mission. On serait plus heureux dans le Carnate, à Pondichéry, &c, pour ce qui concerne la mission française. Messieurs des Missions étrangères ont conservé de bien précieux souvenirs de nos anciens Pères. Je conclus en second lieu, que nous serions bien insensés si nous travaillions pour les hommes; si nous nous flattions de vivre longtems dans leur mémoire. Les Pères qui nous ont précédés en si grand nombre, qui se sont consumés de fatigues pour instruire et sanctifier ces bons Paravas, sont à peu près tous oubliés. Ils sont, pour les enfans de ceux qu'ils ont régénérés, comme s'ils n'avaient jamais été. Quelques noms conservés seulement sur un registre que personne ne lit, voilà presque tout. Et encore, si nous étions séparés de ces ouvriers évangéliques par de grands intervalles de tems! Mais ce sont des Pères morts à la fin du siècle dernier, et dont on a perdu jusqu'aux noms. Et le petit nombre de ceux qui ont laissé quelque trace dans la mémoire, ne doivent guère ce privilége, si c'en est un, qu'à des récits merveilleux, ou des fables qui s'y rattachent. Quel

motif pour nous de répéter sans cesse *Dieu seul, Dieu seul*, et d'agir en conséquence. Obtenez-moi cette grâce par vos prières, mon R. Père, et croyez à la sincérité du respect etc *L. Du Ranquet S. J. Miss.re*

55.e Lettre.

Le P. Bertrand, de la Comp.ie de Jésus, Supérieur de la mission du Madurè, au Supérieur de la Province.

Rasakembiram, 16 Janvier 1841.

Mon Rev. Père.

P.C.

Me voici sur la route de Rasakembiram à Madurè. J'ai été passer trois jours avec le P. Canoz sur le tombeau de notre bien aimé et regretté Père Martin. Ce sera désormais pour nous un lieu de rendez-vous et de souvenirs. L'église se construit avec ardeur; elle aura une coupole, belle pour le pays. Le tombeau de notre Père est achevé. Il consiste en un petit dôme, porté sur quatre arceaux, surmonté d'une croix au milieu, et de jolies urnes sur les coins. La hauteur est de 18 pieds, la base, de 12 à 14 pieds carrés. Celui du cher P. De Bournet est semblable. Il renferme le corps de notre bon Père et celui de M.r Barnes, missionnaire de Pondichery, mort il y a cinq ans. J'ai été bien aise de réunir ainsi ces deux victimes du zèle, et de présenter dans ce monument un symbole de l'union qui règne entre nous et les missionnaires de Pondichery. Nous ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme, comme nous n'avons qu'une seule et même juridiction, sous la direction commune et paternelle de Mgr Bonnand.

J'aurai probablement sous peu une entrevue avec le P. Castanier. Ses affaires vont bien. Sur la côte de la Pêcherie, nos Pères attaquent avec succès les superstitions et l'ivrognerie. Tout rentre dans l'ordre. Tuticurin même nous désire. Le prêtre que Mgr avait consenti à y placer, à l'époque de la reconciliation, est malade, et incapable de desservir cette église dans la suite. Nous le convaincrons, par notre conduite, de la sincérité de notre attachement pour lui et pour son troupeau.

a Madure, la chrétienté n'est pas encore rendue en masse. On vient cependant assez à mon église provisoire. Les chefs et les meneurs s'agitent beaucoup, mais ils ne se concertent pas avec moi, pas même ceux qui semblent décidés à s'unir à la bonne cause. Ils voudraient pouvoir s'arranger entre eux, pour se rendre en corps, sans division de parties. Je fis adresser des reproches, il y a quelques jours, à ces amis de l'unité, de ce qu'ils ne venaient pas à moi. Que le Père soit tranquille, répondirent-ils, il n'a pas besoin de s'en mêler, ni de nous solliciter. Est-il nécessaire d'aller prendre les fourmis, et de les porter là où est le sucre? ne savent-elles pas y aller d'elles-mêmes? ainsi nous viendrons. Encore quelques jours de patience et de lutte, pour réduire les mauvaises têtes. Vous voyez que nos Indiens ne s'entendent pas mal à tourner un compliment. Car, c'était un compliment tout pur. Ce qui me faisait craindre, malgré toutes ces belles paroles, c'était la présence du prêtre Govéar, qui obtint, il y a deux ans, le fameux décret, qui nous chassait de toutes les églises du pays. Il était venu à Madure depuis quelques jours. Pour obtenir, par une décision juridique, la propriété des églises, il poussait vivement plusieurs procès, non pas auprès du magistrat, ou premier officier de police, mais auprès du juge local. Pendant six semaines il a fait des efforts inouis, mais tout cela à pure perte. Ma présence seule a suffi pour paralyser toutes ses machines. Je n'ai pas fait la moindre démarche; et mon inaction a fait plus, que tout ce que j'aurais pu lui opposer. Voyez comme le Père se tient tranquille; preuve qu'il ne craint pas. ah! c'est qu'il est blanc! Il n'a qu'à écrire une lettre pour nous perdre tous. Nous ne pouvons rien contre lui. Telle fut la réponse des meneurs de tribunaux, que notre adversaire voulait mettre en jeu. D'autres ajoutaient: Ce n'est pas un prédicant; c'est un Sanassi du nord. Gare à qui le touche. Les blancs même le craignent. Voilà l'impression générale: c'est un fruit de la manière dont j'ai triomphé des grandes tracasseries qu'on m'a suscitées à l'occasion de mon terrain. Tout le monde en a été stupéfait, et moi plus que tous les autres. C'est Dieu qui a tout fait. A lui la gloire et l'action de grâces.

Cependant, ne croyez pas que tout soit fait dans ce district. Quelle

pitoyable chrétienté! Plus, ou presque plus de foi. Le schisme donne de l'argent pour retenir quelques hommes influents, et avec eux la masse. Il m'a été suggéré d'enchérir sur lui. Mais, loin de moi de telles pensées. Ce n'est point par de semblables moyens que les apôtres et les hommes apostoliques ont étendu la foi. D'ailleurs, des chrétiens qui se vendent, ne me paraissent pas dignes d'être achetés! C'est une chrétienté à refaire toute entière. Il faut reprendre tout le travail depuis les fondements; il faut détruire beaucoup, pour réédifier. Or, c'est ce que je ne pourrais faire, si je recherchais trop humainement l'adhésion des chrétiens. Ce seraient des entraves dont nous ne pourrions nous délivrer ensuite. Plus de liberté, plus d'autorité. Je tâcherai, avec l'aide de Dieu, de gagner ces Indiens peu à peu et en détail. Les individus venant ainsi, s'incorporeront au noyau que je forme, et se trouveront dans l'obligation de se soumettre aux règles que j'ai établies. Voilà, si je ne me trompe, le moyen de ressusciter la chrétienté, et de la rendre florissante. On prépare actuellement les matériaux de l'église. Je vais commencer les travaux. Quand elle sera terminée, ceux que le Seigneur a choisis et qu'il connait, s'y rendront.

J'attends avec impatience les quatre nouveaux Pères, que vous avez eu la bonté de me promettre. Oh! si vous saviez combien nous en avons besoin! Vous m'en parliez dès le mois de septembre. Mais hélas! pas encore de lettre qui m'annonce leur départ. Mgr de Pondichéry m'écrivait dernièrement: *J'espère que vous aurez bientôt assez d'ouvriers pour en envoyer quelques uns dans le Tanjaour.* Nouveau et vaste champ ouvert devant nous. Mais, où sont les ouvriers?

En terminant, je veux vous raconter un trait de providence, un moyen singulier dont Dieu s'est servi pour convertir quelques idolâtres. Lors de mon passage à Kilkarei, il y a quelques mois, tous les yeux se fixèrent sur un Indien qui m'accompagnait. C'était un jeune homme qui ressemblait parfaitement à un enfant de famille payenne qui, depuis plusieurs années, s'était enfui de la maison paternelle, et était encore pleuré par ses parens. L'âge, les traits, le port, la voix, tout concourait à prouver l'identité. Les pauvres parens assaillirent donc mon compagnon, et voulurent l'emmener chez eux. Il eut beau crier qu'il n'était pas celui qu'ils cherchaient, indiquer

le lieu de sa naissance, ses vrais parens ; citer des témoignages, &c, on ne voulut pas le croire. Après l'avoir sollicité par les prières les plus pressantes, et les plus flatteuses promesses, on se préparait à employer la force. Il vint m'exposer la chose, et me demander conseil. Je lui dis, qu'il ne pouvait en aucune manière les tromper, ni rien faire qui pût confirmer leur erreur, mais qu'il pouvait très bien profiter de l'affection qu'ils lui témoignaient, et du désir qu'ils avaient de le conserver, pour leur annoncer Jésus Christ, les exhorter à sortir de leurs ténèbres et à se faire chrétiens : qu'il leur déclarât, qu'à cette condition, il se regarderait volontiers comme leur enfant, ou leur frère. Il s'acquitta bien de sa mission. Un des chefs de ces payens, qui composent trente à quarante familles, a déjà reçu le baptême. Tous les autres sont décidés à suivre son exemple. Ils m'ont fait dire qu'ils voulaient tous se faire chrétiens, et qu'ils me priaient de les aider à construire une église, ou chapelle. C'est ainsi que le Seigneur se plait à nous dédommager des grandes tracasseries que nous a suscitées le schisme, dans cette partie de la mission.

Je manque d'expressions pour témoigner à Messieurs les membres du Conseil central de la Propagation de la foi, la vive reconnaissance que nous éprouvons pour leur généreuse charité. Veuillez en être l'interprète auprès d'eux, ainsi que de notre respectueuse affection et de notre entier dévouement. Ce sont eux qui sèment ici par nos mains, le grain évangélique, et qui acquièrent tous les jours de nouveaux droits à la récompense promise à l'exercice du zèle et de la charité. Solliciter pour nous et pour nos travaux, de ferventes prières. Nous avons un besoin si pressant du secours du ciel !

Mon dernier cri sera encore un appel au renfort d'ouvriers, que vous nous avez annoncé. Avec quelle impatience nous attendons ces chers Pères !

Je vous prie d'agréer l'expression du sincère et respectueux dévouement, avec lequel je suis &c.

J. Bertrand, S. J. miss.re

56e Lettre.

R. P. Antoine Sales, Missionn.e de la Compagnie de Jésus dans le Madure, à un de ses frères en France.

Viriam-Patanam 18 Janvier 1841.

Mon très cher frère.

J. C.

Il s'est presque écoulé une année depuis ma dernière lettre. Je n'aurais pas gardé si longtems le silence si je n'eusse présumé que vous étiez à même d'apprendre par d'autres que par moi ce qui concerne notre mission. Je sens cependant que cette raison ne saurait me dispenser d'écrire quelquefois. C'est donc avec plaisir que, pour remplir ce devoir, je profite de quelques instans de loisir que la providence me ménage.

Quelles nouvelles vous donnerai-je de ces pays-ci? La première, c'est que, grâce à Dieu, nous nous portons tous bien. La perte de deux excellens ouvriers nous avait affligés profondément, mais Dieu qui frappe toujours en père, nous a consolés par l'heureuse arrivée de trois autres. Ils étudient le Tamoul dans les lieux de leur résidence. Quant à nous, qui aurions presque autant qu'eux besoin d'étudier, nous courons sans cesse d'un village à l'autre pour les différentes fonctions du St. ministère. Nous donnons principalement nos soins aux chrétiens, et nous pouvons difficilement suffire à leur nécessités spirituelles. Il se trouve toujours aussi quelque payen que la grâce de Dieu nous conduit et qui demande le baptême. Le 1er qui vint se présenter à moi dès mon entrée dans la carrière apostolique, fut un jeune homme de 15 à 16 ans. Je l'interrogeai pour savoir quels motifs il avait de faire cette démarche et de changer de religion? Il me répondit qu'il craignait d'aller en enfer, s'il restait toujours payen. Après m'être assuré de ses dispositions, je l'admis

au nombre des fidèles. Je l'ai revu plusieurs fois depuis son baptême. Il est très content et n'a plus peur. Il s'est déjà confessé, et plus désireux de recevoir les dons du ciel à mesure qu'il en connait le prix, il me conjure de l'admettre à la 1re communion. Dans une autre circonstance, Dieu m'accorda une grande consolation. Je baptisai quatorze payens en un seul jour. Ils forment quatre familles. Tous, depuis le plus âgé jusqu'à l'enfant à la mamelle, sont devenus chrétiens. J'ai déjà eu occasion de m'assurer que leur conversion était sincère, et qu'ils persévéraient dans leurs bons sentimens. Je passais il y a quelque tems à une lieue de leur village. Ils vinrent, pour la plupart, me saluer et me remercier de les avoir faits chrétiens. Ils étaient tous ornés de petits crucifix que je leur avais donnés à l'époque de leur baptême; et la joie qui brillait sur leurs visages, rendait témoignage de leur contentement. J'en ai baptisé d'autres en différentes circonstances, en tout une trentaine depuis que je suis dans cette partie de la mission, c'est à dire depuis six mois. Les autres Pères auront eu chacun de leur côté, auprès des payens, des succès semblables ou plus grands encore, et la satisfaction qui nous en revient, est commune à tous.

Aucune de ces conversions n'est le résultat de nos discussions et jamais missionnaire n'a eu moins que nous sujet de se glorifier du bien qu'il fait auprès des idolâtres. Ici plus qu'ailleurs Dieu fait tout. Une parole qui nous échappe, une cérémonie religieuse, un incident qui semblera fortuit, seront des moyens que la Providence emploiera pour travailler sur ces âmes, et les amener au sein de l'église. Le P. Martin nous racontait à Callérituel, qu'ayant pris un payen pour l'accompagner dans un voyage et porter ses effets, il lui était arrivé de répéter dans la route: *tu vas en enfer, tu vas en enfer*. Ces paroles, dans la bouche du Père, étaient sans doute l'expression d'un sentiment de compassion. Il ne croyait pas qu'elles dussent avoir aucun résultat. Mais bientôt il eut lieu de se féliciter de son laconique sermon. Au bout de quelques jours, ce payen vint le trouver et solliciter la grâce du baptême. Le missionnaire s'étant informé des motifs qui le portaient à faire cette demande, il répondit naïvement: *Ce que le Père m'a dit*

l'autre jour, que j'allais en enfer, m'a fait peur; voilà pourquoi je veux me faire chrétien. — Tu as bien raison d'avoir peur, reprit le Père, hâte toi d'apprendre les prières, et je te baptiserai. Voilà comment s'opère la conversion des payens. S'il faut leur prouver l'unité de Dieu, nous n'avons pas besoin des raisonnemens de S. Thomas. Combien de maîtres y a-t-il dans une maison, disons-nous? — Un seul. — Et tu veux que dans ce monde il y ait plusieurs dieux! Voilà le genre d'argumens qu'il nous faut. Malheureusement nous ne savons pas assez le Tamoul. Si nous ne parlons pas exactement comme eux, ils ne nous comprennent pas, et, se tournant vers leurs voisins, ils demandent ce que le Père a dit?

Quoique parmi nos Indiens il s'en trouve qui ne sont pas dépourvus de finesse, de droiture d'esprit et de force d'âme, on peut dire cependant que tout cela n'entre pas dans le caractère général de la nation. C'est un peuple qui, tout ancien qu'il se vante d'être, ne semble pas encore sorti de l'enfance de la civilisation. Il est simple, docile à l'excès. Il semble peu susceptible d'impressions douces et délicates; mais, en revanche, tout ce qui est de nature à remuer vivement les sens et à y produire de fortes secousses, est tout à fait de son goût. Un de nos Pères disait dans une de ses lettres, que les paysans de France sont des contemplatifs, en comparaison des Indiens. L'expression et le terme de comparaison de ce Père me paraissent fort justes. Car, par exemple, un paysan en France, quelque grossier qu'il soit, ne pense pas qu'il faille beaucoup crier et faire grand bruit pour offrir sa prière à Dieu. S'il sait lire, il lit tout bas dans son livre. S'il ne sait pas lire, il récite sans bruit son chapelet ou quelque pieuse formule. Il sait que Dieu l'entend; cela lui suffit. Mais nos Indiens semblent, du moins dans la pratique, être loin de le croire. Quand ils prient, c'est tout haut, et comme en chantant. Quelquefois chacun chante de son côté; le plus souvent ils chantent tous ensemble. Quand ils arrivent à certaines paroles, qui sans doute leur paraissent plus affectueuses, ils agitent à la fois toutes les cloches et clochettes. Si, par aventure, ceux qui sont chargés de les sonner s'oublient, ou sont distraits, on entend crier de tout côté: *la cloche, la cloche! sonner la cloche!* C'en est fait de la prière, si la cloche ne sonne pas. De

sorte que dans un manuel d'église à l'usage des Indiens, on pourrait écrire en plusieurs endroits, en forme de rubrique: *ici les instrumens jouent et les cloches sonnent*. Outre les tambours et les cymbales, ils ont ordinairement dans leurs églises un grand nombre de clochettes de deux, trois ou quatre livres chacune. Les meilleures sont celles dont le son est le plus perçant. En outre, ils ont, du moins quand leurs moyens le leur permettent, une grosse cloche. Ce n'est pas sur un clocher qu'ils la mettent, comme en Europe; le son se perdrait dans les airs, sans venir chatouiller l'oreille: c'est dans l'église même qu'ils la placent. Or tout cela doit s'agiter à la fois durant la prière.

Je dois encore ajouter une chose remarquable. Ailleurs on n'aime pas à voir dans l'église les mères ou les nourrices avec des enfans entre les bras, parceque ces innocentes créatures dérangent tout le monde par leurs vagissemens et leurs pleurs. Il est même des circonstances où l'embarras que donneraient ces enfans dans l'église, serait pour la mère une raison suffisante de se dispenser de la messe le Dimanche. Voyez cependant combien les idées sont différentes ici. C'est une honte pour une femme indienne de n'avoir pas d'enfans. Si donc il s'en trouve quelqu'une qui malheureusement en soit privée, elle en emprunte au moins un de sa voisine, pour aller à la messe ou à l'église. Elle n'oserait venir sans cela. En sorte que, généralement parlant, chaque femme assiste aux offices environnée ou chargée de deux ou trois enfans. Je vous laisse à penser la musique qu'ils font à eux seuls. Ajoutez à leurs cris le son des cloches, des clochettes, des cymbales, des tambours et des trompettes dont j'ai parlé plus haut, et vous aurez une idée de ce que nous entendons les Dimanches et les fêtes. Une oreille européenne encore jeune n'y tient pas; mais c'est tout à fait du goût des Indiens; c'est parfait. La prière faite au milieu de ce vacarme, et accompagnée de tous ces cris, ne peut être que bonne et agréable à Dieu. Voyez maintenant si les chrétiens de ces pays peuvent être assimilés à ceux de vos campagnes.

On m'a rapporté d'un des missionnaires de Pondichéry, depuis longtems dans l'Inde, une parole qui montre assez à quel point sa

manière de penser sur ce sujet se rapproche de la nôtre. On lui demandait si les Indiens pouvaient aller au ciel? Il prit un air pensif pendant quelques instans, comme pour examiner. Puis faisant de la tête un petit geste affirmatif, il dit: *oui, mais s'ils y vont, ils ne montent pas bien haut.* Je pourrais peut-être dire, sans être matérialiste, que l'atmosphère brûlante dans laquelle ils vivent, influe d'une manière bien puissante sur leur moral comme sur leur physique. Quoi qu'il en soit des causes, plus on étudie l'Indien, plus on s'aperçoit que c'est un homme tel que je l'ai dépeint.

On s'étonne quelquefois qu'une poignée d'Européens puisse tenir sous le joug des millions d'individus. On peut trouver la solution de ce problème dans ce que je viens de dire. L'on verra plutôt un troupeau de moutons se révolter contre leur berger, que les Indiens contre leurs maîtres. L'impôt exigé dans ce pays n'est pas moins de cinquante pour cent, c.a.d. la moitié de la récolte; de sorte que les Indiens ne sont réellement que de pauvres fermiers. Eh bien! ils sont si accoutumés à porter, depuis un tems presque immémorial, le joug des autres peuples, que cela leur paraît naturel. Il ne leur semble nullement étrange que des hommes, nés à cinq ou six mille lieues de leur pays, viennent les commander, les tondre et les saigner. Il ne leur tombe pas même dans l'esprit, qu'on puisse se procurer un gouvernement à meilleur marché. Deux fois par mois, des exacteurs viennent prélever l'énorme contribution dont j'ai parlé. Or l'Indien, qui tient à son argent comme à ses membres, ne veut pas le donner, et prétend qu'il n'a rien. Les exacteurs, qui connaissent parfaitement le caractère des hommes à qui ils ont à faire, n'écoutent pas ces raisons, et se mettent en devoir de frapper. Quand le malheureux est tout roué de coups et qu'il n'en peut plus d'épuisement et de douleur, alors enfin il donne ce qu'on exige, et paye ainsi, argent comptant, la cruelle bastonnade. Voilà ce qui se renouvelle tous les jours et ce qui motive le jugement que j'ai porté des Indiens.

Je dois ajouter un nouveau trait au caractère de ce peuple, c'est qu'il est enclin à la superstition. Je n'aurais, pour justifier ce reproche, qu'à mettre sous vos yeux le tableau hideux des objets de son culte. Mais il n'est

pas nécessaire d'entrer dans le détail. Il me suffira d'observer que vous n'avez rien lu de si ridicule et de si absurde dans la mythologie des anciens, qui ne se retrouve ici. Ce n'est point assez, pour satisfaire le penchant aveugle qui entraine les Indiens vers la superstition, que cette multitude de pagodes répandues partout. Grand nombre d'entre eux élèvent vis à vis de leurs maisons, un monceau de boue, en forme de cône, de trois à six pieds de hauteur. Ils s'efforcent d'y faire entrer le démon, par je ne sais quelles cérémonies religieuses, ou, pour mieux dire, superstitieuses. Ils lui offrent ensuite leurs hommages plus ou moins fréquemment, suivant leur plus ou moins de dévotion. Quelquefois ils font brûler au pied de ce monceau de boue sèche, une petite lampe, et mettent tout autour des guirlandes de fleurs. Quelquefois aussi ils y répandent de l'huile en forme de libation. Malheur à vous si d'un coup de pied vous renversez ce tas de boue sèche! Ils vous traduiront devant les tribunaux, et les juges ne manqueront pas de vous condamner, comme ayant violé sacrilégement un objet du culte indien. Car autant ces messieurs sont rigoureux à exiger l'impôt, autant ils se montrent généreux, indulgens et même zélés quand les Indiens leur demandent quelque chose qui regarde leur culte. Une fois cependant, me trouvant seul auprès d'un de ces tertres sacrés, et m'étant bien assuré que j'étais sans témoins, je le jetai par terre à coups de pied. Que de lamentations n'aura pas causées cet attentat sacrilège! Que n'aura-t'on pas fait pour l'expier! Je n'ai pu en juger que par conjectures: j'étais en voyage et j'avais intérêt à m'éloigner au plutôt.

Les pagodes et les tertres sacrés dont je viens de faire mention, quoique multipliés à l'infini, ne suffisent pas encore à la superstition des Indiens. Il faut qu'ils aient sans cesse sous leurs yeux et sur eux mêmes quelques objets de culte idolâtrique, quelques signes qui témoignent leur dévotion insensée. Mais quels seront ces objets vénérés, ces signes consécrateurs, si l'on peut parler de la sorte, que les Indiens croiront propres à sanctifier ceux qui en sont munis, à les préserver de tous les maux, et à leur rappeler sans cesse le souvenir de la divinité? Outre les chapelets à gros grains, outre les cercles de fer, d'or ou d'argent dont les femmes sont chargées, il est dans le pays un objet de dévotion tout à fait remarquable

et singulièrement précieux. Un payen n'oserait sortir de sa maison sans en être muni. Quel est donc cet objet? Je vous le donne en cinq; je vous le donne en cent... vous n'en approcherez jamais. C'est, permettez-moi de parler de manière à être compris, c'est la bouze de vache. Oui, tous les jours, la première chose que font les payens à leur réveil, c'est de se frotter le front la poitrine, les bras avec des cendres de bouze de vache. Ainsi parfumés, et, selon leur manière de penser, ainsi sanctifiés par ce présent d'une de leurs divinités, ils se tournent vers l'orient et adorent le soleil. Ils vont ensuite se pavaner partout, avec leur bouze de vache sur le front et se montrent aussi fiers de porter ces signes superstitieux, que le serait ailleurs un petit-maître, d'étaler sa brillante parure. Voilà ce que font tous les jours, non pas quelques individus, mais tous les Indiens idolâtres, c.a.d. l'immense majorité de la nation. Ma plume se refuse à dire des choses encore bien plus dégoutantes. En vérité c'est ici que les philosophes du dixhuitième siècle auraient dû venir avec leur zèle contre le fanatisme et la superstition.

Quant à nos chrétiens, nous tâchons de les faire rire de toutes ces niaiseries, et de tourner en ridicule tout cela devant eux. Mais comme le baptême ne change pas leur nature, comme ils ont sans cesse sous les yeux les emblêmes de la superstition, comme ils sont en outre écrasés par l'influence de la masse payenne, ils n'osent rire publiquement devant les idolâtres de toutes ces sottes pratiques. Quelquefois même ils ne paraissent que trop enclins à la superstition, et tout en ne reconnaissant qu'un seul Dieu, ils invoquent des génies malfaisans. Quelquefois aussi craignent-ils le démon outre mesure et se mettent-ils en garde contre lui par des moyens que la véritable religion désavoue. Ainsi, si le missionnaire n'y prend garde, il en est qui, pour n'avoir rien à redouter de cet ennemi des hommes, ont soin de porter toujours au bras un petit cercle de fer, fait en un certain lieu, par un homme à jeun, composé de telle et telle manière, orné d'un nombre déterminé d'échancrures et de figures grotesques. Je vis un jour une femme chrétienne qui n'en avait pas moins de 4 ou 5 à son bras. Je les lui fis enlever et je la soumis à une bonne pénitence. Etant revenu deux mois après dans le même village, je m'informai si cette femme avait encore au bras de ces cercles de fer et si le démon l'avait tourmentée? On me répondit qu'elle n'en avait plus, et

qu'elle était bien calme. En même tems, sans que je l'eusse demandé, on me remit plusieurs de ces anneaux de fer, parcequ'on voyait par expérience qu'ils étaient inutiles.

A ce que je viens de dire pour prouver combien les Indiens sont portés à la superstition, je veux ajouter un dernier trait. Dernièrement arriva la fête de je ne sais quelle divinité. Elle devait passer durant la nuit dans un village chrétien, où je me trouve actuellement. Si l'on ne voulait éprouver les effets de sa fureur, il fallait avoir soin de suspendre à la porte de la maison une certaine herbe qui préserverait infailliblement des coups du nouvel ange exterminateur. Eh bien! plusieurs, pour ne pas dire un grand nombre de ces volages chrétiens, suspendirent l'herbe préservatrice. S'ils furent préservés cette nuit, ils ne le furent pas longtems, bientôt après éclata dans leur village un violent incendie, qui réduisit en cendres cent quatrevingt dix maisons. Voilà comment la justice miséricordieuse de Dieu les a punis de leurs pratiques superstitieuses!

Quelquefois c'est par ignorance ou simplicité, et par conséquent sans être aussi coupables, qu'ils imitent les payens; et ceux-là Dieu les ramène par des moyens plus doux. Ainsi naguère une famille entière de chrétiens, de la caste des bergers, s'étant rendue à la pagode pour y faire leur offrande, ils entendirent tout à coup, ou du moins crurent entendre une voix qui, partant de la bouche même de l'idole, leur disait: *Ce n'est pas ici votre église, c'est à l'église des chrétiens que vous devez aller faire votre offrande.* Est-ce une voix véritable qui leur a parlé? Est ce simplement une imagination? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils disent l'avoir entendue et que le résultat de cette sorte de prodige est qu'ils viennent maintenant à l'église des chrétiens. C'est le P. Castanier qui les a reçus le 1er; c'est à lui qu'ils ont tout raconté et ce Père me l'a appris lui même. J'ai eu occasion d'aller dans l'endroit, où j'ai vu deux membres de cette famille. Ils ont entendu ma messe. Je leur ai parlé, et certes ils ne paraissent pas gens à vouloir en imposer. Pour les attacher de plus en plus à la religion, je leur ai donné à chacun un beau chapelet, qu'ils se font gloire de porter au cou.

La matière n'est pas épuisée, mais le tems me manque. Je suis avec le plus sincère attachement etc. - Antoine Sales S. J.

57e Lettre.

Le P. Louis du Ranquet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

De la côte des Paravas, le 10 Février, 1841.

Mon Révérend Père,
P. C.

Pour contenter les pieux désirs de quelques personnes curieuses de lire des lettres du P. Michel, (*c'est le nom que je porte ici*), j'ai adressé à deux anciennes connaissances tout ce que mes recherches avaient pu m'apprendre touchant les missionnaires qui défrichèrent autrefois cette partie de la vigne du Seigneur. Voici encore une longue épître que j'y joins. C'est l'histoire d'un héros chrétien de l'Inde, qui peut rivaliser avec ceux de la Chine. Je vous prie de vouloir bien la communiquer à mon bien cher et bien vénéré Maître des novices. C'est pour vous et pour lui que j'ai fait cette traduction. Regardez-la l'un et l'autre comme un souvenir d'un pauvre novice, qui a besoin d'une part un peu plus forte que le reste des fidèles à la communion des saints. J'ai pensé que, pour le moment, cette histoire indienne était ce que je pouvais vous offrir de plus intéressant. Elle pourra peut-être servir à détromper quelques personnes, qui paraissent se figurer que la fermeté, la constance, la patience, l'héroïsme en un mot, sont pour l'Inde des plantes exotiques. Elle contribuera du moins à faire ressortir la force et la puissance de la grâce, qui ne paraît jamais plus admirable que lorsqu'elle élève de faibles courages si fort au dessus de la nature.

Vie et martyre de Devasagayam Pilley.

Devasagayam Pilley, (Lavare), naquit à Tarpénabouram, dans le Malléolam, (Travancor), de parens Gentils, de la caste des Vellages. Avant son baptême, il se nommait Nilen Pilley. Parvenu à l'adolescence, il se maria. Comme ses parens, il adorait les faux dieux et leur faisait de fréquens sacrifices. Son esprit pénétrant, sa science, ses bonnes qualités lui attiraient, au 1er abord, l'estime de quiconque l'approchait. Le Seigneur, qui voulait l'appeler à la connaissance de la vérité, permit qu'il fût éprouvé par la tribulation. De grandes pertes qu'il essuya dans sa fortune, le plongèrent dans une tristesse profonde, qui se peignait dans tous ses traits. Il y avait alors dans la forteresse d'Oteyagery, où Devasagayam exerçait un emploi, un capitaine nommé Benedict Eustache. De fréquentes relations qu'ils avaient eues ensemble, leur avait fait lier amitié. Un jour donc que Devasagayam marchait tout triste dans la voie publique, le capitaine l'ayant aperçu: Mon ami, lui dit-il, quel est le sujet de votre chagrin? Devasagayam lui ayant fait le récit de ses peines, causées par la perte de sa fortune, le capitaine le consola d'abord avec bonté. Puis le prenant à part, il lui exposa que les biens de ce monde n'étaient que passagers et s'évanouissaient comme un songe, comme la rosée aux rayons du Soleil, ou la poussière soulevée par les vents; qu'ainsi celui qui s'attend à jouir de ces biens périssables, éprouve des peines sans adoucissement quand ils lui échappent: que pour lui, s'il mettait sa confiance dans le vrai Dieu, notre fin dernière, trésor impérissable, sa tristesse ferait place à une consolation toute pure. Devasagayam sentit alors quelque soulagement dans son affliction. Désireux de connaître le Seigneur, il revint auprès du capitaine, qui lui exposa l'aveuglement et le malheur des Gentils, la grandeur du vrai Dieu et les articles de la foi. Devasagayam écouta son ami avec attention.

Bientôt après, réfléchissant dans le silence de la nuit, sur ce qu'il avait appris du vrai Dieu et de ses perfections, puis sur les faux dieux, et ce qu'on racontait de leurs actions, il se

sentit pénétré d'une horreur profonde pour ce qui avait été jusqu'à ce moment l'objet de son culte, et plein d'admiration pour la beauté de la religion chrétienne qu'il lui était donné de connaître. Il prit le parti de l'embrasser et de recevoir le baptême. Il communica son dessein au capitaine Bénédict, qui louant Dieu de sa bonne résolution, l'adressa au Père Franzodi, alors chargé des Schoutres de Vadakencoulam. Devasagayam se présenta donc au Père, qui, ne douta pas de sa bonne volonté. Craignant cependant que les parens du néophyte, restés dans la gentilité, et le danger de perdre son emploi, n'ébranlassent dans la suite sa constance, il crut devoir différer de lui accorder le baptême. Devasagayam devina le motif de ce retard. Prosterné aux pieds du Père, il lui dit: O vous, qui rendez au vrai Dieu l'adoration suprême, source intarissable d'ambrosie qui lavez nos péchés, grand pénitent! Quoi! après avoir reçu le baptême, je pourrais retourner aux vanités du monde! loin de vous une telle pensée! Pour me déterminer à embrasser la foi chrétienne, nul ne m'a fait violence. Poussé par mon seul désir, je viens de mon plein gré. Fallut-il, pour la religion du vrai Dieu, perdre vie, fortune, parens, je suis prêt à tout. Le Père entendant ces paroles, prononcées avec fermeté, fut rempli de joie. Après lui avoir enseigné les prières et la doctrine chrétienne, il lui conféra le baptême, et changea son nom de Nilen Pilley en celui de Devasagayam Pilley. Le nouveau chrétien, ayant reçu la bénédiction du Père, revint à sa ville et remercia le capitaine de ce qu'il avait fait pour lui.

Plein de reconnaissance, il ne cessait de louer le Seigneur de ce qu'il l'avait choisi entre tant de millions d'idolâtres. Jaloux de partager le trésor qu'il avait trouvé, il prêchait la foi à tous ceux qui l'approchaient. Un jour, après avoir donné à son épouse, encore Gentile, des marques d'affection, il lui dit avec tendresse: Nous ne devons être qu'un. Est-il donc raisonnable que j'adore, moi, le seul vrai Dieu, et toi les faux dieux du paganisme? Pour moi, j'adresse mes voeux au Dieu de pureté, qui seul possède la plénitude des richesses et de la puissance. Il me donnera des biens éternels. L'enfer, demeure des démons, attend ceux qui leur rendent hommage: Veux-tu refuser d'embrasser ma religion sainte? Alors, son

épouse avec colère, le visage en feu: Quoi! je renoncerais aux Dieux qu'honorent nos rois et tout ce qu'il y a de plus distingué, pour une religion nouvelle, que professent des gens ignobles! qui pourrait consentir à cela, dit-elle avec amertume? — Devasagayam, jetant sur elle des regards de compassion: C'est par simplicité que tu tiens ce langage, dit-il, comme si les Dieux des grands et des petits devaient être différents! Pour peu que tu réfléchisses, ne verras-tu pas que le soleil qui brille, le vent qui souffle, la pluie qui tombe, la terre qui nous porte, sont les mêmes pour les hautes et les basses castes? Ainsi la divinité que nous devons honorer est une, la religion que nous devons professer est la même. Le bonheur qui attend les gens vertueux est un, l'enfer réservé aux méchants est un. Ne pense donc pas qu'il y ait plusieurs Dieux, ni plusieurs vraies religions. En outre, écoute: Comme le soleil n'est pas souillé, lorsque ses rayons tombent sur la boue, de même la religion chrétienne n'est point ignoble, quoiqu'elle soit professée par de basses castes. Ainsi, sers le vrai Dieu, et cesse de rendre hommage à des Dieux voleurs, impudiques, homicides, pleins de vices. De pareils êtres ne méritent aucun culte. Celui qui les honore court à l'enfer, leur demeure. Si tu reconnais le Dieu de pureté, il te donnera une félicité infinie. Son épouse, goûtant ces raisons, en fit part à sa mère. Celle-ci, s'emportant jusqu'à la fureur, dit à son gendre et à sa fille tout ce qu'elle crut devoir les ébranler. S'imaginant ensuite que les réponses de Devasagayam empêchaient sa fille de goûter ses conseils, elle la prit à part et lui dit: Ma fille, n'écoute pas les discours de ton mari. Je ne sais quel filtre lui a tourné la tête. Si tu embrasses cette nouvelle religion, personne ne voudra s'allier à vos enfans. Vous perdrez vos biens, et toute sorte de malheurs fondront sur vous. Mais celle-ci, fermant l'oreille à de si perfides suggestions, vint à Vadakencoulam et reçut le baptême, avec le nom de Guanapou, ou fleur spirituelle. Dociles aux exhortations de Devasagayam, plusieurs de ses parens embrassèrent aussi la foi. Le nouveau chrétien ne cessait d'exposer à tout le monde l'aveuglement du paganisme et la vérité de la religion chrétienne.

Un jour, un Brahme, qui venait souvent quêter chez lui, entendit les discours qu'il tenait contre les faux dieux. Tel qu'un serpent qui se dresse en sifflant, le Brahme plein de colère, s'écria en secouant la tête: Qui vous a dit ces sottises? Tourner en ridicule les dieux et le culte divin! Vous prétendez que votre Dieu est le seul vrai Dieu, vous qui n'avez ni sacrifices, ni culte! Que pouvez-vous lui offrir? — Et Devasagayam aussitôt: Comment oser-vous dire que vous avez des dieux? Peut-on donner ce nom à des hommes sans mœurs, pleins de vices? Comment seraient-ils dieux? Votre Brahma, pour avoir convoité la femme de Siva, perdit une de ses cinq têtes. Siva est connu par ses impudicités, Vichnou par ses crimes. Après de telles infamies, ne faut-il pas être sans honte, pour leur donner le nom de dieux? Dans ce pays même, si quelqu'un commettait les horreurs dont se souillèrent vos prétendus dieux, il serait puni de mort. Peut-on donc, sans renversement d'esprit, honorer de tels monstres? Le Brahme, hors de lui, et tel qu'un éléphant en fureur, qui a rejeté son cornac: Quoi! tourner en ridicule nos dieux, eux à qui nos rois rendent hommage! si je n'anéantis ta religion en ces lieux, que le cordon que je porte ne soit plus un cordon d'honneur! Et branlant la tête il se retira. Devasagayam lui dit alors: Si tu fais ce que tu m'annonces que ton cordon te serve de ceinture (A). Ces mots, comme de l'huile jetée sur le feu, donnent une nouvelle activité à sa fureur. Il va raconter, mais avec exagération, tout ce qui vient de se passer, à un autre Brahme, puissant auprès du roi. Celui-ci ne fit rien pour le moment, mais il attendit l'occasion de venger la cause de ses dieux. Elle s'offrit bientôt. Le P. Francodi bâtissait une église à Vadakencoulam. Il écrivit à Devasagayam, le chargeant de demander au roi la permission de couper des bois

---

(A) Les Indiens portent tous un cordon autour des reins. Quelques hautes castes portent en bandoulière un cordon de plusieurs fils, que travaillent les Brahmines. Ce cordon est un signe de noblesse.

et de les transporter. La lettre reçue, Devasagayam va sur le champ trouver le Brahme, dont il a été question, et lui dit: Ministre puissant, le prêtre du Seigneur a résolu de bâtir une église à VadaKencoulam. Veuiller prêter secours pour obtenir permission de couper du bois. Le Seigneur vous sera en aide. Ces paroles, comme du feu appliqué sur un ulcère, rouvrant l'ancienne plaie, le Brahme fixa fièrement Devasagayam: Quoi! lui dit-il, es-tu devenu plus riche? Quel orgueil d'embrasser une religion nouvelle, et de tourner en ridicule nos Dieux! mépriser la caste des Brahmes! Qui ta ainsi conseillé? Je t'écartellerai toi-même, je disperserai tes membres; je mettrai dans les fers tous ceux qui professent ta religion. A cela, Devasagayam: Si c'est votre volonté de traiter ainsi les chrétiens, pourquoi chercher au loin? Avant tous les autres me voici. Faites selon votre désir. A ces mots, le Brahme, le coeur aigri, se lève et se retire.

Devasagayam, de retour chez lui, réfléchit sur la colère du ministre et sur ce que cet homme emporté dirait au roi, pour l'exciter à persécuter les chrétiens. Dans sa peine, il adressa à Dieu cette prière: O bon Jésus, mon créateur et rédempteur! tout pécheur que je suis, que je n'oublie jamais tant de bienfaits que j'ai reçus de vous! que je vous honore vous seul, et jamais les démons de l'enfer. Longtems je fus leur esclave. Pour me racheter de cette honteuse servitude, de votre plein gré vous vous livrâtes vous-même aux Juifs vos ennemis; vous fûtes attaché à la colonne et frappé; vous versâtes tout votre sang; vous mourutes dans les souffrances, sur l'arbre de la Croix. Dussé-je, pour votre amour, être mis en prison et jeté dans les fers par les ennemis de la foi; dussé-je souffrir mille tourmens, et perdre la vie, je ne vous renoncerai jamais. Mais, mon Jésus, la force de mon coeur ne suffit pas pour cela. Vous-même soyez ma force en cette occasion. Que les chrétiens n'éprouvent point de persécution à mon sujet. Seigneur, aidez-moi, je vous en conjure!

Cependant les Brahmes qui avaient juré sa perte, vinrent

trouver le roi : Grand roi, lui dirent-ils, celui qui méprise vos ordres et s'élève contre nos dieux, pourrait-il vivre dans votre royaume? Voici que Nilen Pilley blasphême nos dieux, et dit, que rompant notre cordon d'honneur, il s'en ceindra les reins. Si vous ne le punissez lui et tous ceux qui suivent ses conseils, nos dieux et notre pays vont périr. A ce récit, le roi, terrible comme un lion sortant de son antre, ordonne qu'on le fasse mourir de suite, et envoie des pions pour le saisir. Devasagayam fait avertir le capitaine Bénédict, qui vient aussitôt, et donnant de bonnes paroles aux pions, fait retarder le départ, et procure au nouveau chrétien un prêtre qui entend sa confession, le communie et l'excite à la constance. Tandisqu'on l'amenait, ceux qui le rencontraient, lui disaient, que, né d'une famille distinguée, élevé dans les délices et les honneurs, il s'était lui-même dégradé; que s'il honorait les Dieux de ses pères, il pourrait jouir des faveurs du roi. A cela Devasagayam répondait que ceux qui connaissent le seul vrai Dieu tout puissant qui gouverne le monde, qui l'honorent et deviennent ses enfans, jouiront dans le ciel d'un bonheur sans fin : quelle que soit la noblesse, quels que soient les emplois qu'on ait eus en ce monde. Si l'on a servi des dieux couverts de crimes, esclaves des démons de l'enfer, il faudra brûler avec eux ; mais qu'au contraire, quels que soient les mépris, quelles que soient les souffrances qu'on ait à endurer de la part des rois de ce monde, on ne doit pas s'en mettre en peine, si l'on s'efforce d'obtenir les honneurs promis par le roi du ciel.

Tels que des serpens furieux, les grands qui avaient entendu ce discours, vont trouver le roi et lui disent que Nilen Pilley, sans entendre raison, parle comme un homme en délire. Le roi ordonne aussitôt qu'on lui mette les fers aux pieds, et qu'on l'enferme dans une étroite prison, ce qui fut exécuté. Le capitaine Bénédict lui envoya aussitôt quelqu'un pour le consoler. Mais ses ennemis en informèrent le roi, qui en colère fit dire

au capitaine de se mêler de ce qui le regardait et non d'autres choses. Devasagayam délaissé, s'adressant au Seigneur, lui dit: O bon Jésus, entre combien de payens m'avez-vous élu! Pour m'ouvrir le ciel, vous avez tant souffert; pour que je ne fusse pas jeté dans les prisons de l'enfer, vous vous êtes livré aux Juifs; pour rompre les liens de mes péchés, vous fûtes lié par vos ennemis; pour m'obtenir la vie éternelle, vous souffrîtes sur la croix les angoisses de la mort; je vous demande seulement la force de rester ferme dans la foi.

Le lendemain, le roi appelle ses officiers et, pour inspirer la crainte aux chrétiens, il ordonne qu'on mette au cou de Nilen Pillay, une guirlande de divokaley et de le conduire dans une forêt profonde, où on lui tranchera la tête, puis de persécuter quiconque aurait embrassé la foi chrétienne. Quelques soldats rapportèrent cet ordre à Devasagayam. A cette nouvelle, louant le Seigneur, il dit aux gardes avec amitié: J'attendais depuis longtems ce bonheur. La nouvelle que vous m'apportez est pour moi le sujet d'une grande joie. Puis, après que les soldats se furent retirés, s'adressant au Seigneur: Mon Dieu, dit-il, dans ce pays, que de payens se précipitent dans l'enfer! Puisque vous avez daigné me tirer de la Gentilité, me rendre votre enfant par le baptême, donner-moi la force de mourir sur votre croix!... Tandisqu'il priait ainsi, les gardes rentrant dans la prison, l'en tirèrent, lui lièrent les mains et lui mirent une guirlande au cou. Comme ils le menaient dans la forêt pour l'exécuter, les passans insultaient à son infortune, et les gardes le railant, lui disaient: C'est pour te conduire à un mariage brillant, pour te combler d'honneurs, que nous t'avons appelé... tu marches avec fermeté et tu vas à la mort! — Je sais où je vais, répondit Devasagayam, la mort est pour moi un mariage et un festin délicieux. Ces mots irritent les gardes, qui le pressent de marcher plus vite. Tandisqu'ils l'entraînent, arrive un nouvel ordre du roi de le remettre dans les fers. Comme on le reconduisait en prison,

Mon Dieu! s'écria-t-il, je n'étais donc pas digne de ce bonheur! Les gardes étonnés de sa tristesse, la prenaient pour folie.

Bientôt après, le roi ordonna de le promener de village en village, monté sur un taureau, en le frappant de verges; et lorsque son corps serait en plaies, de le frotter de poivre pi[illegible], qu'on lui mettrait aussi dans les yeux, dans le nez et dans la bouche, puis de l'exposer au soleil brûlant, lui donnant pour étancher sa soif l'eau d'un cloaque. Cet ordre barbare fut exécuté. Devasagayam ne cessait de répéter le nom de Jésus, de sorte que le peuple étonné de sa patience, criait miracle, miracle! Ce supplice se renouvelait dans chaque endroit où l'on le conduisait. Devasagayam supportait encore sans se plaindre les injures que grand nombre de payens vomissaient contre lui. Un jour les gardes l'ayant laissé seul, un chrétien s'approcha de lui, et lui lut la Passion de Notre Sauveur. Quand il en fut à la flagellation, Devasagayam réfléchissant sur les douleurs qu'avait endurées son divin maître, fit signe au lecteur de s'arrêter, et versant des larmes abondantes: Quoi! dit-il, vous, souffrir tant de maux, et moi, être dans les délices! Est-ce juste? Ce que j'endure ne suffit pas. Le lendemain, comme on lui mettait du poivre dans les yeux: C'est, dit-il, un bon remède aux péchés commis par la vue. Un jour, soit oubli, soit compassion, les gardes, après lui avoir fait subir les tourmens ordinaires, ne le frottèrent pas de poivre. Mes amis, leur dit-il ensuite, vous avez oublié quelque chose; je ne suis pas à mon aise aujourd'hui. Les gardes, irrités de ces paroles, le déchirèrent de coups, mirent du poivre dans ses plaies et, l'ayant exposé au soleil, comme il eut soif, ils lui donnèrent de l'eau corrompue. Devasagayam se rappelant le fiel dont avait été abreuvé Notre Seigneur sur la croix, la but comme une eau pure. Une autre fois, la personne qui broyait le poivre, pour que la douleur fut moindre, y mêla de la farine de riz; ce jour-là, la douleur lui parut plus sensible.

Par ordre du roi, on l'enchaîna devant le palais. Les chrétiens des environs, ne cessant d'affluer pour demander la guérison de leurs maladies, le roi fâché de ce concours et de voir qu'un supplice qu'il infligeait pour faire abjurer la religion chrétienne, ne faisait

que de donner plus d'éclat à cette religion, ordonna qu'on l'éloignât d'un cadavre. Là, on l'enchaîna au pied d'un arbre en plein air, le laissant exposé au soleil et à la pluie. Alors il éprouva des souffrances indicibles. Il écrivit au capitaine Bénédict, qui le consola et le fortifia par sa réponse. Quelque tems après, on le conduisit ailleurs et on lui fit un pandel, ou toit de feuillage, pour s'abriter, ce qui lui procura quelque adoucissement. Le démon, de son côté, cherchait à l'intimider, lui apparaissant sous une forme affreuse. Sans se troubler, il le chassa en lui disant qu'il n'y avait rien qui lui appartint dans un serviteur de J. C. — Une autre fois que le tentateur lui apparut, il le mit en fuite, en prononçant le saint nom de Jésus. Le bourreau de l'endroit n'avait pas d'enfans. Pour en obtenir, il avait fait au démon d'abondantes largesses, mais sans succès. Apprenant que par les prières de Devasagayam les malades recouvraient la santé, il lui fit part de sa peine: Heureux ceux qui n'ont pas d'enfans, lui répondit celui-ci! — Et cependant, après lui avoir donné des avis salutaires, il lui recommanda d'être sans crainte ajoutant que Dieu lui accorderait un fils; ce qui se vérifia peu après.

Devasagayam ne cessait de pleurer ses fautes passées. Il avait une tendre dévotion pour Marie et pour S. Joseph. Ils lui apparurent pendant qu'il reposait. Avec eux était le Sauveur lui-même resplendissant comme le soleil. Etonné, il éveille son compagnon; mais la vision disparut, et il ne vit qu'une lumière éclatante. Il demanda au Père ce que pouvait être cette vision? Le P. Madrindram, alors chargé de Vadakencoulam, lui répondit que c'était le Sauveur et sa Ste mère qui étaient venus le consoler dans ses douleurs. Le bruit de ce prodige se répandant chrétiens et gentils accouraient pour le visiter. Il leur donnait à tous de bons conseils. Le roi l'apprit, et dans sa colère il s'écria: Quoi! je fais tout pour l'humilier, et il reçoit de plus en plus de l'honneur! Puis il ordonna qu'on le transportât ailleurs, et qu'on le fît mourir de faim. Mais ceux qui le visitaient

pourvoyaient en secret à ses besoins. Il eut alors la consolation de se confesser et de communier.

Cependant le roi, pour épouvanter les chrétiens, donna ordre de les dépouiller de leurs biens, dans l'intérieur de ses états. Grand nombre d'entre eux s'expatrièrent. Plusieurs, quoique maltraités, restèrent fermes dans la foi. On accusa Devasagayam d'être la cause de leur opiniatreté. Le roi ordonna donc de nouveau de le décapiter. Un pénitent, ami du roi, lui fit révoquer cet ordre, disant qu'il était indigne de faire périr quelqu'un à cause de sa religion. Mais on redoubla les tourmens. Quelqu'atroces qu'ils fussent, Devasagayam restait inébranlable. Alors le chef des gardes résolut de le faire mourir en secret. Le bourreau auquel le généreux confesseur avait, par ses prières, obtenu un fils, l'avertit du projet, et lui offrit le moyen de s'échapper. Devasagayam, dans l'incertitude s'il valait mieux rester ou fuir, écrivit au P. Madrindram. Celui-ci lui répondit que le soldat, après avoir longtems servi sous son prince, perd la récompense qui lui était préparée, s'il fuit au moment du combat; que le navire n'assure son gain, que quand il arrive au port, &c. Dèslors il ne pensa plus à suivre le conseil du bourreau son ami. Celui-ci en fut étonné. Comme les chrétiens et les payens affluaient toujours pour se faire guérir, survint un nouvel ordre du roi, pour transporter ailleurs Devasagayam. On le conduisit à Arambouli, où on l'enchaîna sous un tulipier. Dix jours après seulement, on lui construisit un abri. Arambouli étant un lieu de passage, grand nombre de chrétiens visitaient le captif. De là nouvelles plaintes des Brahmes portées contre les Soldats et les gardes. Le roi chargea les Brahmes eux-mêmes de la surveillance. Ceux-ci défendirent qu'on eut des rapports avec lui. Mais les gardes subalternes tinrent peu à l'observation de ce point. Les Brahmes dirent alors au roi, que si Devasagayam ne changeait pas, c'était à ses gardes et à ses peuples qui n'observaient pas ses

ordres qu'il fallait s'en prendre. Depuis trois ans, dit le prince irrité, je le tiens enchaîné; et malgré les supplices, il ne fléchit point; son cœur est-il de pierre? Je ne sais que faire. J'avais donné ordre de le décapiter. Un pénitent m'arrêta. Je l'ai tourmenté de toute manière. Quel parti prendre enfin? Un ordre fut alors donné, de le mener dans un lieu retiré et de le mettre à mort.

Les Brahmes satisfaits, ne découvrirent cet ordre à personne. Mais Devasagayam l'ayant appris par une voie surnaturelle, fit appeler sa femme, pour lui donner ses derniers avis: Si notre union n'a été pour toi, lui dit-il, qu'une source de peines, n'en sois pas troublée. Pourvu que tu les supportes avec résignation, après avoir partagé mes épreuves ici-bas, tu auras part à la gloire du ciel. Quelque soit l'âge auquel on parvienne, il faut toujours mourir. Que tes désirs ne s'attachent point à la terre, s'élèvent vers le ciel. Voici l'heure où le Seigneur m'appelle à lui; ma mort est proche; tu ne me reverras plus ici-bas; je n'aurai plus occasion de te donner mes conseils, n'oublie donc pas ce que je vais te dire. Si après ma mort tu restais dans le pays, tes parens pourraient te faire tomber dans l'apostasie; Ainsi va t'établir ailleurs, Dieu te gardera. Ne t'afflige pas de ce que tu quittes tes parens, Dieu sera ton appui, comme il a été le mien dans toutes mes peines, et qu'il l'est encore dans ces derniers momens. Son épouse pleurait en l'écoutant et en le voyant défiguré par la souffrance. Il la consola et la fit retirer.

On lui amena ensuite une jeune fille malade depuis longtems. Il fit le signe de la Croix sur elle, et lui promit la santé; et en effet, par ses prières elle obtint sa guérison. Ayant donné quelques bons avis à ceux qui l'entouraient, il leur dit de se retirer; que de grandes affaires se préparaient pour le lendemain. Ce jour, qui était un vendredi, fut le dernier de ses souffrances; personne ne vint le visiter. Il passa son tems à prier. Il y avait sept ans qu'il avait reçu le baptême, et trois ans moins 40 jours

qu'il était dans les fers. Au soleil couchant, le Brahme nommé par le roi pour le faire exécuter, envoya cinq gardes, avec ordre de le conduire dans un lieu retiré, et de le fusiller. Malgré ses fers, il s'efforçait d'avancer avec une ardeur qui étonnait les soldats. Leur étonnement redoubla lorsqu'il leur dit qu'il n'ignorait pas où ils le menaient, que c'était à la mort, mais que depuis longtems il attendait ce jour. Cependant ses fers l'empêchant de marcher assez vite au gré des soldats, ils le firent coucher par terre, et à l'aide d'un bâton passé entre ses pieds et ses mains enchaînés ils le portèrent jusqu'au lieu de l'exécution. Dans le trajet, les fers lui firent aux pieds et aux mains de douloureuses blessures. Etant arrivé, il demanda aux gardes quelques instans pour prier: ce qui lui fut accordé. Il se mit à genoux: Mon Dieu, s'écria-t'il, vous avez été pendant trois ans ma force et mon soutien; vous m'avez comblé d'une infinité de biens. Mon âme a été régénérée par votre grâce, dans ce moment ne me délaissez pas; faites-moi miséricorde, conduisez-moi au ciel. Puis s'adressant aux soldats: J'ai terminé ma prière, faites de moi ce qu'il vous plaira. Alors les soldats lui déchargèrent à bout portant trois coups de fusil. Il tomba en répétant: Jésus, sauvez-moi! Jésus, soyez mon Sauveur!... Comme il respirait encore, ils déchargèrent trois nouveaux coups sur leur victime, deux portèrent dans la poitrine et il expira, en répétant le nom de Jésus... C'était le 14 janvier 1752.

Les soldats se retirèrent aussitôt, étonnés de son intrépidité. Le lendemain, étant venus prendre les fers, ils jetèrent son corps dans un fossé. Les chrétiens, instruits de sa mort, vinrent chercher le corps, et l'enterrèrent à Cottar, dans l'église de Saint François Xavier. Le P. Marendram obtint les fers et les chaînes qui l'avaient garotté. La terre arrosée de son sang, fut pour plusieurs un principe de guérison.

58e Lettre.

Le P. Antoine Sales, missionnaire de la Compie de Jésus dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Manapadou, le 20 février 1811.

Mon Révérend Père.
P. C.

A mon départ de Bordeaux, je vous promis une lettre; la voici. Je vous prie de m'excuser si elle vient un peu tard. De nombreuses occupations en sont la cause.

Je me hâte de commencer par ce qui, je n'en doute pas, vous intéresse le plus. Tous nos Pères travaillent avec succès au salut des Indiens, chacun dans le poste où l'obéissance l'a placé. Nos deux Pères morts contribuent eux-mêmes au bien de la mission, non seulement en priant pour nous du haut du ciel, mais encore par l'éclat des exemples de zèle et de vertu qu'ils ont laissés. Le P. Martin surtout est en odeur de sainteté, et sa réputation grandit toujours dans les lieux même où il a eu le plus d'ennemis. C'est ce qu'on remarque principalement à Tuticurin, petite ville de deux à trois mille âmes. Avant sa mort, il y eut là contre lui une sorte de révolte ou de sédition dont vous aurez sans doute entendu parler. Ne pouvant alors faire le catéchisme dans l'église, dont on lui avait enlevé les clefs, il avait coutume de le faire au pied d'un grand arbre. Or il faut vous dire que ce pauvre arbre vient de perdre toutes ses feuilles. On s'est imaginé, je ne sais comment que ce Père lui avait communiqué la vertu de guérir toute sorte de maladies. On l'a donc assailli tout à coup; et en moins de rien, on ne lui a laissé que le tronc et les plus grosses branches. Tout le reste a été, ou dévoré sur le champ, ou mis en réserve pour en faire au besoin des tisanes, ou autres remèdes. Les payens eux-mêmes ont été de la partie.

tous prétendent que la vertu curative des feuilles du dit arbre est infaillible, et quand ils en goûtent, tous assurent qu'ils sont mieux. D'autres plus dévots, font trente, quarante, soixante lieues pour trouver leur guérison sur le tombeau du missionnaire. J'en ai vu deux y aller de plus de cinquante lieues. On leur avait dit que s'ils entreprenaient ce long pélerinage, jamais ils n'en reviendraient, ou même qu'ils n'arriveraient jamais au terme. Or ils y sont allés, ils en sont revenus, et ils se trouvent aujourd'hui assez bien portans. Que l'imagination soit pour quelque chose dans tout cela, je le crois aisément: mais je crois aussi volontiers qu'il y a quelque chose de réel, et je ne suis nullement étonné que Dieu veuille ainsi glorifier devant les hommes celui qui brûlait de zèle pour sa gloire. Quoi qu'il en soit, cela contribue puissamment à grossir notre parti, et sert au succès de la bonne cause dans le district où je me trouve.

Voici un autre événement heureux que Dieu vient de ménager, et qui tournera, je l'espère, à sa gloire et au bien des âmes. La saison des pluies était arrivée, et la pluie cependant n'arrivait pas. Les gentils presentaient d'avance toutes les horreurs de la famine qui suivrait infailliblement si les pluies venaient à manquer, et étaient déjà dans la consternation. C'était en vain qu'ils avaient invoqué plusieurs de leurs dieux. Le ciel était toujours pur et sans la moindre apparence de nuage. Ne sachant plus que faire, ils s'imaginèrent de consulter le sort, pour savoir à quel dieu il fallait s'adresser pour avoir de l'eau. Ils firent donc douze billets de feuilles de palmier. Sur onze de ces billets étaient écrits les noms des onze pagodes voisines: sur le douzième ils tracèrent celui d'une petite église de la très Ste Vierge, qui n'était pas bien éloignée. *Il faut jeter tous ces billets dans un grand feu*, dirent-ils ensuite: *si quelqu'une de ces feuilles est à l'épreuve du feu et demeure intacte, évidemment ce sera au dieu dont elle portera le nom qu'il faudra nous adresser.* Ce projet fut exécuté. Or qu'arriva-t'il? Les onze billets des faux dieux furent consumés en un instant, et celui sur le quel se trouvait le nom de la petite église de Marie, demeura parfaitement intact au milieu des flammes. *Gloire au Dieu des chrétiens*, s'écria-t-on avec enthousiasme, et voilà que de suite on

courut en foule à son église. Ils y étaient à peine arrivés, que le ciel se couvre de nuages, et la pluie tombe bientôt avec abondance. Voilà, mon R.d Père ce qui vient d'arriver ces jours-ci. Les payens ont été si convaincus de la vérité du prodige, et si contens de la protection de la très S.te Vierge, qu'ils ont de suite offert aux chrétiens une somme considérable pour agrandir et decorer leur église. Aucun missionnaire n'était alors sur les lieux. On tâchera d'y aller au plutôt pour recueillir une moisson que Dieu seul a préparée. Le petit billet miraculeux a été déposé dans l'église.

De ce que je viens de rapporter, vous pourrez, entre autres conclusions, déduire que les payens de ces contrées n'ont pas d'aversion pour le christianisme, et qu'ils sont bien loin de réprouver notre religion comme nous condamnons la leur. Cela peut aussi se prouver par le zèle et l'empressement avec lesquels ils assistent aux fêtes chrétiennes. Ils trouvent, et ils ne le dissimulent pas, que nos dieux, (*c'est ainsi que, dans leur ignorance, ils appellent les statues de J. C., de la S.te Vierge et des Saints*), sont plus beaux que les leurs. Ils les regardent avec admiration; et dans les processions que l'on fait hors de l'église, ils suivent en foule, ou vont se placer dans les endroits d'où ils seront à même de bien satisfaire leur pieuse curiosité. J'ai assisté et présidé au moins à une douzaine de fêtes. Je puis assurer, sans crainte de me tromper, que sur quatre ou cinq cents chrétiens, il y avait au moins quatre ou cinq mille payens. On les distingue aisément à leur cendre de bouze de vache sur le front. Nous sommes aussi en sureté au milieu de cette multitude immense de payens, que nous le serions dans les processions qui se font dans les rues de Rome. On prie, on chante, on se prosterne à son gré, on reçoit la bénédiction. Pas le moindre scandale, pas même le moindre mot qui puisse déprécier notre culte religieux. On n'y parle que de la grandeur et de la beauté des statues ou des niches, et des trônes où elles sont placées. Combien de fois j'ai regretté d'être muet, et de ne pouvoir élever ma voix au milieu de cette masse d'idolâtres, de musulmans et de chrétiens.

Les gentils, comme vous le penser bien, ont aussi leurs fêtes; et parce qu'ils sont infiniment plus nombreux et plus riches, leurs fêtes sont aussi bien plus brillantes. Ce que l'on y remarque surtout, ce sont des chars d'une grandeur démesurée. Ils ont quelquefois jusqu'à cinquante et soixante

pieds d'élévation, sur une base proportionnée. Ils sont chargés de toute sorte d'ornemens en sculpture, en peinture, en draperies, en guirlandes. Aux jours de fête, un dieu y est mollement placé sous un dais tout étincelant d'or et de pierres précieuses. Des milliers de personnes se font un bonheur de contribuer à le traîner. Derrière le char, et même dessous, une foule de dévots se prosternent sans cesse, au hasard d'être écrasés. Tous s'approchent le plus près qu'ils peuvent, pour voir, pour toucher, pour adorer. Une musique horriblement bruyante, des cris, des hurlemens, l'éclat et le sifflement des fusées, le fracas redoublé du canon, des figures hideuses, des contorsions et des gestes de la dernière indécence, des airs et des chansons qui ne respirent que licence et libertinage, une confusion enfin, une cohue dont vous ne vous faites pas d'idée, tout annonce que c'est la fête et le trône de Lucifer. Ces fêtes ne durent pas seulement un jour, mais huit et quelquefois quinze de suite. On s'y rend de quinze et vingt lieues à la ronde, avec autant d'empressement qu'on en montre chez vous pour se porter à certains marchés, célèbres, au delà même du royaume.

Le roi de Travancor, notre voisin immédiat, et payen dévot, s'il en fut jamais, célèbre tous les ans une fête d'un autre genre. Vous savez, qu'au dire des Indiens, Vichnou, l'une de leurs principales divinités, s'est incarné dans le corps d'une vache. Il s'agit de représenter au naturel ce grand événement. Le roi fait donc faire chaque année une grande vache en lames d'argent. On commande des prières, des jeûnes et d'autres semblables pratiques. Enfin, le jour anniversaire de la naissance de Vichou étant arrivé, le roi entre majestueusement et pieusement, par la bouche, dans le corps de la vache. Il y demeure à peu près un quart d'heure, tandis qu'un grand nombre de Brahmes, rangés autour de la vache, chantent à pleine bouche les louanges du dieu et du pieux monarque. Le roi sort enfin tout radieux, et les Brahmes le reçoivent avec des transports de joie indicibles. Une multitude infinie de curieux et de dévots se presse autour du nouveau Vichnou. Tous veulent le voir de près et lui présenter leurs hommages, tous chantent à l'envi sa nouvelle naissance, et la contrée retentit au loin de leurs acclamations et des éclats d'une musique bruyante. Mais je n'ai pas encore dit ce qu'il y a de plus intéressant pour les Brahmes, dont cette fête est probablem[ent]

une invention. Que deviendra la fameuse vache en argent? Le voici: A peine le nouveau Vichnou a-t'il vu le jour, que les Brahmes mettent en pièces ladite vache, et s'en partagent les débris. C'est ainsi que se termine la fête, et voilà très certainement pourquoi ces fourbes l'ont imaginée.

Mais disons quelque chose de plus religieux. Voici en peu de mots l'histoire d'un martyr. Ou dire des Indiens, c'est le seul martyr indigène qu'ils aient eu, et c'est vers le milieu du dernier siècle qu'il eut le bonheur de mourir pour la foi. Un prédécesseur du roi de Travancor, dont je viens de vous entretenir, avait pour commander ses troupes, un capitaine portugais. Ce capitaine ayant fait connaissance avec un Indien distingué, lui fit lire un livre de religion, et le résultat de cette lecture fut la conversion de l'Indien, jusqu'alors idolâtre. C'est à Vadakencoulam, grande chrétienté de villages, qu'il alla se faire baptiser par un de nos Pères. Le roi bientôt instruit de cette conversion, et sachant que le néophythe s'était moqué de ses dieux, entra dans une colère épouvantable. Quoi! s'écria-t'il, ce malheureux a l'audace de se moquer de nos trente trois millions de dieux! Il résolut en même tems de lui faire abjurer la religion chrétienne, ou de le perdre. Il le fit donc mettre en prison et battre de verges jusqu'au sang. On apporta ensuite un grand brasier, où l'on jeta beaucoup de poivre et d'autres graines semblables, et l'on contraignit le généreux martyr de se pencher dessus et de respirer l'épaisse fumée et l'odeur insupportable qui s'en exhalait. On dit qu'il parut ne rien sentir, et que ce fut là le premier miracle que Dieu fit en sa faveur. Aux douleurs, succédèrent la honte et la dérision. On le fit asseoir sur un buffle, avec un accoutrement ridicule, et dans cet état, on le promena partout pour le rassasier d'opprobres et d'ignominie. Enfin, voyant qu'il était insensible à tout, et qu'il ne voulait pas abjurer sa nouvelle religion, on l'attacha fortement avec une grosse chaîne de fer au pied d'un grand arbre, pour l'y laisser mourir de misère, et le livrer aux insultes de la populace. Mais le contraire arriva. Pour étancher sa soif, Dieu fit tout à coup jaillir d'un rocher voisin, une source d'eau vive, et lui accorda le don des miracles. On commençait donc à venir de toute part chercher du remède à toute

sorte de maladies, quand le roi, instruit de ce qui se passait, ordonna qu'on le délivrât de cet homme. L'ordre fut exécuté; et c'est ainsi que mourut ce généreux soldat de J.C. Il était de la caste des Vellages, et s'appelait Nilen Pilley. En devenant chrétien, il prit le nom de Devasagayam Pilley. Son corps fut enlevé par les chrétiens pendant la nuit, et porté à Cottar, assez grande ville, située dans la partie méridionale du royaume de Travancor. S. François Xavier avait déjà une église dans cette ville. C'est là qu'on enterra le corps du martyr au pied du grand autel, et c'est là qu'on vient encore tous les jours vénérer ses précieux restes. On conserve aussi comme de véritables reliques, la chaîne de fer qu'on lui mit aux pieds, et la toile dont il se serrait les reins. L'eau que Dieu fit miraculeusement sortir du rocher pour étancher sa soif, n'a pas cessé de couler, et l'on ne manque pas, quand on en a l'occasion, d'en boire par dévotion. La vie de ce martyr a été composée en Tamoul par un ancien missionnaire qui, dans sa manière d'écrire, a cru devoir accommoder un peu son style au goût du peuple pour lequel il travaillait. Le P. Du Ranquet, qui se trouve actuellement à Cottar, a fait transcrire cette vie, qui n'a jamais été confiée qu'à des feuilles de palmier, et en a donné comme une nouvelle édition.

Revenons maintenant au curieux. Vous venez de voir par une exclamation du roi de Travancor, qu'il y a dans ce pays trente trois millions de dieux. Vous désirez peut-être d'en connaître quelques uns, pour juger si réellement Devasagayam avait raison de s'en moquer. Je vais vous satisfaire. Commençons par les dieux visibles. Je nommerai en 1er. lieu le soleil et certaines constellations. Il paraît que la lune n'a pu jusqu'à présent obtenir les honneurs de l'apothéose. Descendant ensuite sur la terre, nous trouvons d'autres dieux en plus grand nombre. Le milan, parmi les oiseaux, est un des plus vénérés. Parmi les arbres, c'est une espèce de peuplier, qu'on ne connaît pas en Europe. La lumière d'une lampe à l'huile est aussi une espèce de divinité. Quand elle paraît dans la maison, on ne manque jamais de s'incliner profondément devant elle; mais si c'est une bougie, ou quelqu'autre lumière, on n'y reconnaît plus de divinité. Enfin parmi les animaux, ils mettent en première ligne

la vache. Viennent ensuite l'éléphant, le rat, une espèce d'écureuil gris, très commune dans l'Inde, mais inconnue en Europe; le serpent, le chien et, j'ose à peine le dire, le plus immonde des animaux. Voilà, parmi les choses visibles, les dieux que je sais recevoir le culte des Indiens; mais je pense qu'ils en ont bien d'autres que je ne connais pas. La manière de les vénérer, est de joindre les mains devant la poitrine et de faire ainsi une inclination de tête plus ou moins profonde. Quant aux dieux invisibles, ou d'un autre ordre, je ne connais les noms que de sept ou huit. Ils en représentent un nommé *Arroumonganaïnar*, avec six têtes et dix ou douze bras; un autre appelé *Tolléar*, avec une tête d'éléphant; et tous les autres en un mot, avec des figures également grotesques et ridicules. D'après l'histoire que ces payens eux-mêmes nous en font, ces prétendus dieux n'ont été, comme ceux de la mythologie grecque et romaine que des libertins et d'insignes scélérats. La manière de célébrer leurs fêtes, c'est de chanter leurs libertés criminelles et de les imiter. Je ne dois pas en dire davantage. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au milieu de toutes ces monstruosités, ils reconnaissent une divinité supérieure à toutes les autres, et même à leur fameuse trinité. Je crois bien que le fond de tout cela n'est que le christianisme horriblement défiguré et singé par le démon. Ceux qui, parmi eux, ont un peu plus de bon sens, avouent qu'ils sont sans dieux. C'est là ce qu'un Brahme dit un jour au P. Castanier, ajoutant qu'il avait toujours peur le soir. D'autres et, si je ne me trompe, le plus grand nombre, ne savent ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent croire. Un de ceux-là me disait un jour, que son dieu était S. Antoine.

Ils ont aussi des jours fastes et des jours néfastes. Ainsi on ne peut pas, sans courir un grand danger, ou du moins sans vouloir échouer dans toutes ses entreprises, aller au nord les lundis et les samedis, à l'ouest les mardis et les mercredis, au sud les jeudis, à l'est les vendredis et les dimanches. Ils sont dans l'usage, et c'est pour eux une nécessité, de se frotter d'huile, au moins tous les huit jours. Mais il faut se garder de le faire indistinctement quelque jour de la semaine que ce soit. Le faire les mardis ou les vendredis, c'est s'exposer à avoir la fièvre, ou quelqu'autre maladie. Le faire les jeudis ou les dimanches, c'est vouloir absolument perdre l'esprit et la beauté. Les chrétiens ne sont pas toujours exempts de ces préjugés et de ces faiblesses de tête.

Croyez moi, mon Rév.d Père, ces pays-ci sont encore plongés dans les plus affreuses ténèbres. Ce que tant de missionnaires y ont fait est peu de chose en comparaison de ce qui reste à faire. Je doute qu'on y trouve deux chrétiens sur cent idolâtres. Quand on lit l'histoire des missions, on est tenté de croire que c'en est fait de l'idolâtrie, et que la croix triomphe partout où les missionnaires ont paru. Ainsi je me souviens d'avoir lu en Portugal un excellent ouvrage en deux volumes in quarto, sous ce titre: *L'orient conquis à J. C. par les Pères de la Compagnie de Jésus*. Voilà un beau titre, et je sais du reste que l'ouvrage est fort bien écrit et fort intéressant mais cela ne suffit pas pour avancer que l'Orient est en effet conquis. Je ne suis pas le seul, ni le premier à faire cette observation. Ne pensez pas au reste, que en parlant ainsi, je veuille en rien diminuer la gloire des anciens ouvriers évangéliques, que l'ardeur de leur zèle transporta dans l'Inde, du grand Xavier surtout. Leur mérite est assez bien établi; et ceux qui sont ici, savent mieux que personne combien ils auront eu à souffrir et à travailler pour faire les premières conquêtes. Ce que je veux dire uniquement, c'est que, quoi qu'aient pu faire les anciens missionnaires, ils ont laissé beaucoup à faire aux nouveaux; c'est que l'idolâtrie la plus grossière règne aux Indes, et qu'on ne peut nier que le démon n'y domine encore en tyran. *Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*; *priez donc le maître de la moisson, d'envoyer des ouvriers dans sa moisson*. Voilà la conclusion qu'il faut tirer de tout ceci.

Je vous prie d'agréer etc. *Antoine Sales, S. J.*

59e Lettre.

Le P. Louis Du Ranquet, miss.re de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Côte de la Pêcherie, 1 Mars 1841.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je vous envoie la traduction que je viens de faire de l'histoire du Père

Constant Joseph Beschi, l'honneur de la littérature tamoule. Il est impossible de dire tout le cas que les savans du pays font de ce Père. Ils l'élèvent jusqu'aux nues et au dessus. L'agréable et l'instructif se trouvent réunis dans sa notice. Il s'agit d'un membre de la Compagnie; n'est-ce pas déjà beaucoup pour vous intéresser? Ecrite par un indigène, elle servira à vous donner une idée du génie de nos Indiens, et de ce qu'ils désirent retrouver dans leurs gouroux. Je ne réponds pas qu'il n'y ait quelque inexactitude dans mon ouvrage. Ce qui m'encourage à vous le livrer, c'est que vous n'avez pas le texte, pour lui comparer la traduction. Ne soyez pas étonné des digressions et des hors-d'œuvre que vous y rencontrerez: ne me faites pas un crime non plus de la manière dont la suppression de la Compagnie y est présentée, ni des éloges qu'on donne à ceux qui en faisaient partie. Je n'ai qu'un mot à dire pour me mettre à l'abri de tout reproche. Ce n'est pas un travail de mon cru, c'est une version et une version aussi fidèle que je puis la faire. C'est pour la même raison que j'ai laissé subsister tout ce que l'auteur dit de la pompe indienne qui accompagnait son héros. Les personnes sensées rabattront beaucoup de cette exagération orientale. Elles se rappèleront aussi que, pour ne pas choquer les préjugés des peuples de l'Inde, les missionnaires avaient dû se partager, en quelque manière, l'ouvrage. Les uns, et c'était le plus grand nombre, s'attachaient à la conversion des basses castes et des malheureux, qui partout présentent moins d'obstacles à la grâce. D'autres, dans l'intérêt de la religion elle même, et pour la rendre vénérable aux yeux des peuples, se bornaient à prêcher les castes élevées, les Brahmes surtout. C'était pour les uns et pour les autres une loi rigoureuse de se conformer au genre de vie et, en tout ce qui n'était pas intrinsèquement mal, aux idées reçues de ceux dont le salut était l'objet de leur zèle. Le P. Beschi, s'étant donc voué à la conversion de ce qu'il y avait de plus savant et de plus grand parmi les Indiens, devait nécessairement s'entourer d'un appareil, qui n'était, après tout, qu'un véritable esclavage.

Voilà pour le fond de l'ouvrage. Quant au style, j'ai encore une remarque à faire. Si ma traduction n'est pas chargée de tous les ornemens que le savant auteur de la notice y a entassés, c'est que n'étant

pas assez habile dans la langue pour sentir toujours la force des épithètes ou des synonimes, je suis obligé de sacrifier quelque chose, et de rendre alors simplement la pensée. Je me flatte cependant qu'il restera encore assez de brillant et d'oriental pour vous contenter. Nous avons ici comme deux langues, presque aussi différentes l'une de l'autre, que nos langues d'Europe diffèrent entre elles. L'une est la langue ordinaire, l'autre la langue élégante, à laquelle tout le monde ne peut atteindre. L'auteur que je traduis, grand admirateur de Beschi, imbu du style de ses poésies, pour faire honneur à son héros, prend souvent un ton relevé et le style élégant. mais laissons-le parler lui-même.

Notice sur le Père Constant Joseph Beschi (A).

« avant de raconter l'histoire du grand Viramamounji il convient de parler de ceux qui avant lui ont fait briller la lumière de la foi dans l'Inde, et donner quelques explications qui s'y rapportent. C'est ce que je vais faire en peu de mots.

« De Jérusalem, la ville sainte, située dans la Judée, qui fait partie de l'Asie, où s'incarna N. S. J. C. Rédempteur du monde, un des disciples, grand pénitent, l'Apôtre S. Thomas, traversant, par la miséricorde de notre divin Sauveur, les pays d'Arabie et de Perse, porta, dès le principe, dans l'Inde, la semence de la vraie foi, et l'y fit germer. De la même manière, cette semence de la foi, répandue dans les pays d'Europe par les envoyés du Sauveur, y germa, y crut, et s'étendit comme un grand arbre. Après qu'elle eut jeté de profondes racines dans la ville de Rome, un prêtre de la Société de Jésus, François Xavier, parfait pénitent, au tems où les Portugais venaient de découvrir l'Inde, vint dans ce pays, par l'ordre du chef visible de l'Eglise, et par ses miracles quotidiens, comme par une pluie d'ambrosie, raviva la foi jadis plantée, la releva et lui donna de nouveaux accroissemens.

« Après cela, le P. Tatowa Todagar Sowami, (Robert de Nobilibus), sous le nom de Brahme romain, vint dans ces contrées, s'étendant comme

---

(A) *On trouve dans les Annales de Philosophie chrétienne, T. 23, p. 27, une notice sur le P. Beschi. Elle diffère de celle du Panquet, en ce que celle-ci est la traduction d'une pièce originale, tandisque celle des Annales est un travail fait sur cette pièce.*

la mer qui aurait rompu ses digues, brillant comme le rayon de la lumière, il composa, en tamoul et en samscrit, des livres pleins d'une science divine, dont les instructions, comme les eaux qui sortiraient d'un étang immense, raninèrent la foi établie, la firent fleurir et lui firent pousser de nouvelles branches. Les peuples auxquels la gentilité n'offrait que stérilité et sécheresse embrâsée, trouvèrent dans la vraie foi, comme à l'ombre délicieuse d'un grand arbre, un repos à leurs fatigues, un remède à tous leurs maux.

« Si vous me demandez pourquoi le P. Robert de Nobilibus prit le nom de Brahme romain, voici quelle sera ma réponse. Le mot *Brahma*, outre qu'il désigne l'être qui est partout, signifie aussi *Religion*. Ainsi le mot *Brahme* s'interprétera bien *docteur*, ou *prédicateur de la religion*, et *Brahme romain* ne signifie pas autre chose que *docteur venu de Rome*. C'est dans ce sens que le P. Robert de Nobilibus, interrogé par les Brahmes du pays, réunis à Madure, se dit Brahme venu de Rome. C'est donc à faux que quelques personnes, ignorant la signification de ce mot, et la pensée du P. de Nobilibus, l'accusèrent d'avoir manqué à la vérité. Car si, comme le disent quelques uns, il était vrai que *Brahme* signifiât *descendant de Brahma*, ce nom devrait être commun aux trois autres castes qui tirent leur origine de ce dieu. En effet, comme les Brahmes se disent sortis du front de Brahma, les *Kchatria* prétendent être nés de ses épaules, les *Vaicia* de son ventre, les *Shoutra* de ses jambes. Tous sont donc descendans du dieu Brahma. Cela étant, comment eut-on donné ce titre aux Brahmes seuls? Le nom de Brahmes n'indique donc pas l'origine, la descendance, mais l'état, la profession, et Brahme, de même que *Védier* (catéchiste), signifie simplement celui qui instruit dans la religion. C'est dans ce sens que le P. Robert de Nobilibus se dit Brahme, ou docteur en religion, et que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il donne ce même nom aux prêtres des Juifs, tels que Caïphe, Anne, etc. En outre, le P. Robert de Nobilibus, rappelé en Europe, prouva dans l'assemblée des docteurs de la foi, que prendre le nom de Brahme, n'était pas manquer à la vérité.

« Par les soins du P. Robert de Nobilibus, la foi s'affermit et s'accrut. Elle continua à fleurir sans interruption, par les travaux des ouvriers évangéliques de la Société de Jésus qui, à son exemple, composèrent des ouvrages et répandirent les sciences divines, semblables, par leurs instructions, à une source intarissable

Ce fut alors que *Viramamouni* (le P. Beschi), et *Nambouriagir*, (ce mot, sur la côte du Malabare a la même signification que le mot Brahme sur la côte de Coromandel. Le nom européen de ce Père était Arnauld); ces deux Pères désignés par le Souverain Pontife, choisis comme deux perles précieuses, furent envoyés dans ce pays-ci. L'un et l'autre nés en Italie, après avoir étudié à fond toutes les sciences sacrées et profanes dans les académies de Rome, renonçant aux pompes du monde, entrèrent dans la Compagnie de Jésus, et embrassèrent dès leur jeunesse, la plus austère pénitence des samiasis. Le P. Nambouriagir vint dans le pays, ou royaume de Seren, (le Malléalam, côte malabare), où il composa en samscrit, en prose et en vers des livres admirables, touchant la religion qu'il annonçait aux peuples.

« Quant à Viramamouni (ou Beschi), arrivé dans ces contrées, après avoir lu tous les traités de la langue tamoule et les avoir étudiés à fond, ainsi que les poètes, il écrivit pour l'honneur et la défense de la religion, à l'exemple du P. de Nobilibus, des ouvrages pleins de force et d'élégance. Voyant la foi attaquée par des ennemis cruels, il la mit à couvert, sans nuire ni aux fleurs ni aux fruits encore tendres, l'entourant comme d'une haie par des traités où il réfute l'erreur et établit la vérité par des preuves invincibles. Outre un grand nombre d'ouvrages, dont les instructions solides et pleines de clarté donnèrent un nouveau jour à la religion, afin que sans interruption l'eau vint arroser le jardin de la foi, il composa, pour rendre l'étude de la langue plus facile, des livres qui font l'admiration de tout le monde.

« Sans parler de l'Italien, sa langue maternelle, le P. Beschi avait étudié à fond dans sa patrie, l'hébreu, le grec, le latin, le portugais et plusieurs autres langues. Arrivé dans l'Inde, il apprit le samscrit, ou grandon, le télinga et surtout le tamoul, qu'il approfondit pendant cinq ans. Après s'être rendu familiers, durant vingt ans, Tirouvalouvar et tous les autres ouvrages des plus célèbres poètes, il composa, pour remédier aux maladies de la gentilité, qui se propageaient de père en fils, ces livres admirables qui, tels qu'une montagne toute d'or, laquelle réfléchirait les rayons du soleil, répandirent au loin des torrens de lumière.

« Dès le 1er. jour de son arrivée dans l'Inde, deux serviteurs de haute caste, pénitens, qui ne touchaient à aucune viande, lui apprêtaient une

nourriture monde. Il ne touchait à cette nourriture qu'une fois par jour. Lorsqu'il était dans sa résidence, il portait toujours le potou de Sandanam au front; (Ce potou est un signe, de la grandeur et de la forme d'une pièce de vingt sols, fait avec de la poussière odoriférante détrempée d'eau); sur sa tête un coulla, ou toque de velours de soie, que recouvrait un voile fin de Ténévelly; autour des reins un somen, ou toile jaune-clair et des soques aux pieds. Dans ses voyages, il prenait l'anguï jaune avec un somen de même couleur, un talapas blanc, par dessus lequel un voile fin jaune-clair; dans les mains, un linge de couleur jaune; aux oreilles des pendants avec un chaton de perles, ou de pierres rouges; aux doigts, une bague de cinq métaux; dans la main, une grande canne; aux pieds, des pantoufles turques. Il était assis en palanquin sur un riche tapis et une peau de tigre. Deux hommes, de chaque côté, agitaient de magnifiques éventails de plumes de paon, ou portaient devant lui un parasol de soie, surmonté d'un globe d'or. Telle était la manière de voyager du grand Vrammampouni. S'arrêtait-il en quelque lieu? C'était toujours sur une peau de tigre qu'il s'asseyait. C'est ainsi que, pour convertir à la religion du Seigneur les gentils de ces contrées, changeant les coutumes de sa patrie, et se faisant à celles des Tamoulers, prenant leurs noms et leurs costumes, il parcourait le pays, disputant partout avec les savans. Au outre il assistait avec largesse les pèlerins pauvres, faisait mille bonnes œuvres, offrait des dons à des églises ou oratoires, apprenait diverses langues à des enfans, auxquels il obtenait ensuite de grandes charges..

« Ayant fait bâtir une église à Ariélour, près de Conamcoupan, il vint à Méliapour, visiter l'évêque de cette ville. Là, il peignit un tableau de Notre-Dame, en costume indien, qu'il envoya à Manille, pour que, d'après ce modèle, on fit une statue de Notre-Dame, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Cette statue ayant été portée à Méliapour, il lui donna le nom de Grande Reine et la fit transporter à Ariélour. Là, célébrant une magnifique fête, pour laquelle il avait composé quinze chants, il plaça sa Vierge dans l'église qu'il avait bâtie. Il fit encore construire une église à Notre-Dame du refuge dans un terrain donné par le roi, en 1617, à l'église du Seigneur de Tricavelour.

« Si vous me demandez maintenant, quels furent les ouvrages que composa le P. Beschi, voici quelle sera ma réponse. D'abord, dans l'église qu'il avait fait

bâtir à Ariélour en 1726, il composa en l'honneur de S. Joseph, nourricier du Sauveur incarné, 3,615 strophes, en 36 chants, sous le nom de *Tembavani*. A la demande des savans, qui ne pouvaient atteindre à la sublimité de sa poésie, il traduisit cet ouvrage en prose l'an 1728. Il y expose les mystères de la religion, combat les superstitions, renverse et foudroie la gentilité, donne partout des instructions sublimes, et raconte un grand nombre de traits de l'histoire sainte, avec une telle abondance, une telle élégance et un tel ordre, que tout le monde regarde comme un prodige et l'effet d'une assistance spéciale du ciel, qu'il ait pu, dans une langue étrangère, écrire avec tant de richesse, de pureté et de précision. Admirateurs de la sublimité de génie du P. Beschi, les savans et les poètes, pour montrer l'estime qu'ils faisaient de son savoir, s'accordèrent à changer son nom de *Daïsianader* (c.a.d. Ivariste ou Constant), en celui de *Viramamouni*. *Viram* exprime la force, la sublimité; *Mouni* signifie sage ou pénitent; et *ma*, grand par excellence.

« Les autres ouvrages en vers de Viramamouni, sont l'élégant, le délicieux, le divin *Calambagam* (Miscellanea) de Vricavellour, réunion de diverses espèces de poésies, en l'honneur de Notre-Dame du refuge, à la quelle il avait bâti un sanctuaire à Vricavellour; l'*Adeïcalamaley* et un recueil de *Vemba*, (espèce d'épigrammes en quatre vers); puis l'histoire d'une Ste. martyre portugaise en 101 strophes, divisée en dix chants, d'un style plus simple, mais plein d'élégance et de douceur. En outre, célébrant les souffrances du Sauveur, la virginité de Marie, l'immaculée conception et les douleurs de la Vierge, il composa un grand nombre de poésies, en forme de louange et d'adoration. Il avait toujours avec lui cinq scribes. Lorsqu'il composait, le 1er. écrivait la 1re. partie du vers; le second, la seconde, le 3e., la 3e.; le 4e., la 4e.; et le 5e. transcrivait tout le vers avec ordre. Un seul n'eut pu suffire à la fécondité de sa conception. C'est ainsi que le soir, avant de prendre son repos, il ne manquait jamais de dicter ses compositions.

« Outre ces poésies, le P. Beschi mit au jour des ouvrages en prose, tels que <u>les devoirs d'un catéchiste</u>, en 20 chapitres, adressés aux catéchistes que l'on envoie à la place du prêtre, afin qu'ils fussent bien instruits eux-mêmes, avant d'entreprendre de montrer aux autres la voie du ciel; puis, pour l'usage et l'instruction commune des chrétiens, un livre d'<u>exercices spirituels</u>,

où, avec une force, une élégance, une clarté sans égale, il parle en treize chapitres, de la fin de l'homme, du péché et des quatre fins dernières.

«Les Tranquébariens, (protestans Danois, Luthériens), ayant mis entre les mains d'un homme habile, un exemplaire de leur évangile tamoul, l'envoyèrent prêcher leur doctrine dans le lieu même où était le P. Beschi. Comme cet étranger cherchait à séduire quelques personnes, on en donna avis au Père, qui promit de manifester la vérité, en mettant en comparaison le diamant de la vraie foi, avec la fausse perle, ou le clinquant du protestantisme. Il se mit en effet à composer un ouvrage, dans lequel il expose les caractères de la vraie religion, fait connaître le motif qui avait amené les Danois à Tranquebar, leurs doctrines et les erreurs de leur traduction, réfute leurs accusations et défend la vérité par de solides raisons. Il donna cet ouvrage au public en 1728, sous le nom d'*Exposition de la religion*, en 18 chapitres, et l'envoyant aux Tranquébariens, il leur fit dire que s'ils avaient quelque chose à opposer, il était prêt à donner de nouveaux éclaircissemens. Ensuite il vint lui-même à Tiroucadéiour, dans le voisinage de Tranquébar, où après avoir attendu huit jours sans que personne se présentât pour disputer, il retourna dans sa résidence. Les Tranquébariens n'ayant pu détruire ses raisons, l'un d'eux écrivit longtems après en portugais, une brochure qu'il intitula *Les erreurs de l'Eglise*, et l'envoya avec un écrit tamoul au P. Beschi. Celui-ci le lut, et y signala 78 mensonges, qu'il réfuta victorieusement, dans un opuscule qu'il publia sous le nom de *Réfutation des mensonges*. Cet écrit fut envoyé aux Tranquébariens, qui dèslors restèrent muets.

«Outre ces différens ouvrages si élégans et si solides, faits en faveur de la religion, il composa encore en langue vulgaire, au profit commun de tous les Indiens, des traités pleins de clarté, destinés à faciliter l'étude du tamoul. L'an 1730, il mit en meilleur ordre, et en style moins relevé, ses ouvrages déjà faits en haut tamoul, les abrégeant, sans rien omettre d'utile. Il refit l'ancien dictionnaire de la langue tamoule, réunissant ensemble différens traités séparés, et y mettant un ordre admirable. Le tout fut divisé en quatre parties. La 1ère, dite *Dictionnaire des noms*, offre les diverses significations de chaque mot; la 2e, *Dictionnaire des choses*, expose les synonymes; la 3e réunit les mots en familles. Ainsi, au mot *planète*, se rattachent les noms de toutes les planètes,

La 1re sert pour le mètre de la versification. Il fit encore une explication du calendrier pour les fêtes de l'Eglise. On dit aussi qu'il composa plusieurs livres sur la médecine, mais je n'en ai pu retrouver aucun.

« Non content d'avoir écrit tant d'ouvrages à l'usage commun de tous les Indiens, Beschi composa pour les Européens, et surtout pour les prêtres qui viennent d'Europe, deux Grammaires; l'une pour apprendre le tamoul ordinaire, l'autre pour apprendre le haut tamoul; un dictionnaire tamoul-latin, un autre, portugais-latin-tamoul; plusieurs traités sur la langue avec traduction latine; un recueil de conversations traduites de même. Il mit aussi en latin les poésies de Tirouvallouvar.

« J'ai ouï dire que le P. Beschi composa encore d'autres ouvrages, que je n'ai pu retrouver. Si vous en cherchez la raison, la voici. Si la mer qui, par ses eaux bienfaisantes, comme par un lait pur, nourrit tous les êtres vivans, et fait croître les moissons, foudroie par accident quelque endroit, est-il quelqu'un, qui se mettant en colère contre la pluie, prétende qu'il faille l'ôter de ce monde? Cela étant, pourquoi la Compagnie de Jésus, qui dans aucun lieu ne fit de mal, mais bien partout le bonheur de l'homme, en lui montrant sa fin, ses devoirs et faisant sa consolation, devait-elle être en butte à la colère? Pourquoi penser à l'anéantir de dessus la terre? Comme celui qui a mal aux yeux s'irrite contre le soleil, et voudrait l'éloigner de ce monde ainsi en est-il arrivé à quelques grands, qui marchaient hors du droit chemin, et que les Jésuites, comme la foudre, reprenaient par de sages avis. Ces grands, à qui ces avis ne pouvaient plaire, attaquant la Société de Jésus, résolurent de l'anéantir; et portant leurs plaintes au Pape, ils furent cause de sa suppression. En effet, quoique le Pape désirât sa conservation, toutefois, pour éviter en Europe la persécution des rois ligués contre elle, par violence uniquement, il consentit, selon leurs mauvais désirs, à la détruire. Ainsi finit cette Société de Jésus, qui n'eut point de pareille, mère de ces grands pénitens qui, instruits dans toutes les sciences, ne considérant que le ciel, avaient laissé leur fortune, leur patrie et tout ce qu'ils avaient de plus cher, pour venir dans un pays pauvre, échanger l'abondance du climat où ils étaient nés pour des jeûnes continuels; et les délices de leur patrie, pour les ardeurs d'un soleil brulant. Afin de

convertir les peuples, ils avaient composé un grand nombre d'ouvrages, qui comme le soleil, répandaient la vraie lumière. Pendant de longues années, aucun prêtre de cette célèbre compagnie ne venant dans ces pays, la source de ces excellens ouvrages tarit, et les ruisseaux dérivés se desséchèrent. Ces livres n'étant plus conservés ensemble, tombèrent dispersés entre des mains ignorantes, se perdirent et ne se retrouvent plus aujourdhui.

» Viramamouni, ayant besoin de parler au Nabab de Trichinopoly, apprit en trois mois le persan et le turc. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, le prince, reconnaissant la supériorité de son génie, l'affectionna, lui donna le nom de pénitent *Ismet*, et lui fit présent d'un palanquin dont s'était servi son grand père *Satoula-Khan*. (*Ismet signifie en Arabe* celui qui est sans tache, et qui punit les coupables). En outre, le Nabab lui attribua pour ses dépenses, au nord, dans les dépendances de Trichinopoly, les territoires d'*Outalour*, *Malava*, *Arasour*, *Nellour*, affranchis de tribut, avec un revenu de douze cent roupies par an. Puis il l'établit auprès de sa personne, avec le titre et la charge de *Divan*, ou 1er ministre.

« Crée Divan, Beschi recevait dans ses voyages tous les honneurs que l'on rend aux grands *gourous* indiens. Une escorte de trente cavaliers l'accompagnait partout, avec douze porte-drapeaux, quatre pions à bâton d'argent. Pour monture, il avait un magnifique cheval blanc, et un autre noir, richement enharnachés. Par derrière, venaient un trompette à cheval, un chameau portant d'énormes tymbales, un autre chameau chargé d'un gros tambour qui retentissait au loin. Sur un troisième chameau, étaient les ornemens nécessaires pour célébrer la Ste. messe. Trois autres chameaux portaient les bagages et les tentes. Tel était l'équipage de Beschi dans ses voyages. Descendait-il en quelque lieu, c'était toujours sur une peau de tigre qu'il s'asseyait.

« Au milieu de cette pompe, Beschi, grand Divan, supérieur à tous les grands et savans du pays, montra que son caractère de prêtre était au dessus de toutes ces distinctions. Sans cesse il disputait avec les gentils, pour les convertir. Il lisait avec plaisir les poésies de *Tiruvallouver* et de *Sintamani*, qu'il avait étudiées à fond. Grand nombre de savans venaient mettre sa science à l'épreuve. Tous en se retirant reconnaissaient sa

supériorité.

« Deux célèbres Pandarons, ou pénitens du pays, voyant qu'ils ne pouvaient se promettre aucun avantage d'une dispute en paroles, crurent obtenir plus de succès en s'exprimant par signes. Ils vinrent donc trouver le P. Beschi. Après les 1ers compliments, on passa aux signes. Ils s'imaginaient que s'ils montraient deux doigts levés, le Père comprendrait seulement qu'ils venaient deux, tandisqu'ils donnaient à ce signe un sens plus relevé, et qu'ainsi ils auraient la victoire. L'un d'eux montre donc au Père deux doigts levés. Beschi, sans s'arrêter au sens qu'ils avaient prévu, donna sur le champ à leur signe les significations suivantes : *le soleil et la lune, père et mère, ciel et enfer, vrai prêtre et faux prêtre, bien et mal, péché et vertu, ami et ennemi, joie et tristesse, mort et vie, ouvrir et fermer*, et bien d'autres sens encore. Après cela, montrant lui même un seul doigt levé, il porta rapidement la main droite vers la main gauche. Les pénitens restant interdits et sans réponse, le Père leur explica qu'il n'y a qu'un seul Dieu créateur de toutes, et qu'hors le servir, tout n'est que fausseté et mensonge. Les deux pénitens vaincus, se retirèrent sans mot dire.

« Une autre fois, neuf pandarons, à longue chevelure, grands savans, vinrent disputer, résolus d'obtenir la victoire à quelque prix que ce fût. L'on convint que le vaincu se soumettrait aux lois du vainqueur. La dispute dura un mois entier. Enfin les grands pandarons furent forcés de s'avouer vaincus. Six d'entre eux reçurent le baptême et trois perdirent leur chevelure. Ceux-ci, pleins de dépit s'expatrièrent, et leurs chevelures liées et treſsées comme de la paille, restèrent suspendues dans le vestibule de l'église de Virouvavalour.

« Un jour dans ses voyages, Beschi étant descendu devant un temple payen, demanda aux Brahmes et aux autres personnes qui étaient à l'entrée, à quel dieu était consacré ce temple. Ceux-ci répondirent avec un air de suffisance, que c'était le temple de *Vineytiratan*, (le médecin de tous les maux), ajoutant que dans ce lieu les aveugles recouvraient la vue, et les paralytiques l'usage de leurs membres : et que, comme le soleil dissipe les ténèbres, le dieu faisait disparaitre toutes les maladies. Le P. Beschi fit aussitôt, dans un *vemba*, la réponse suivante :

Vineyliratan a mal aux jambes, son gendre est goutteux et son fils est hydropique. Lui, qui dans le ciel n'a pas connu de remède à ses maux, comment peut-il sur la terre guérir ceux des autres?

« C'est ainsi que le P. Beschi disputait en toute circonstance, instruisant et convertissant grand nombre de payens. Fidèle au précepte de S. Paul : *attende tibi et doctrinæ*, en convertissant les peuples et les instruisant, vainqueur du monde, de ses passions et du démon, il pratiquait toutes les vertus. Enfin en 1740, *Nadir Sing*, ayant mis le siége devant Trichinopoly, Beschi se retira à *Cael-patanam*, alors au pouvoir des Hollandais, et delà il se rendit à Manapar, principale résidence des Jésuites, où il continua d'instruire le peuple par ses prédications. Là, après avoir, par ses discours et ses sueurs, conduit au ciel grand nombre d'âmes, lui-même, nouvel ornement des cieux, mourut en 1742. »

Voilà ce que notre savant Vellage raconte du Père Beschi. Une chose m'étonne, c'est qu'on n'a conservé à Manapar nul souvenir de ce Père. On ignore qu'il y soit venu, qu'il y soit enterré, quoiqu'il ne se soit pas encore écoulé cent ans depuis sa mort. On ne saurait cependant révoquer en doute ses travaux apostoliques dans l'Inde. La mémoire s'en est conservée en tant de contrées! Il est pareillement certain qu'il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages tamouls, que les savans du pays regardent comme autant de chefs-d'œuvre.

Si cette longue notice a pour vous quelque intérêt, j'aurai rempli mon but, et je ne serai pas fâché de l'avoir tracée.

Agréer etc.

Louis Du Ranquet.

60e Lettre.

Le P. Alexis Canoz, miss.re de la Comp.e de Jésus dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Oilcottery, 9 Mars 1841.

Mon Révérend Père.
P. C.

Voici mon 2e carême dans l'Inde, et cependant je ne vous ai pas encore écrit. Mes fréquentes indispositions sont mon excuse. Maintenant je commence un peu à m'acclimater. C'est pourquoi je viens satisfaire à l'obligation où je suis de vous informer du peu que j'ai fait dans le cours de l'année. Après être resté cinq mois à Trichinopoly pour apprendre la langue et aider le P. Garnier, je fus appelé par le R. P. Supérieur dans le Marava. Là, je devais remplir le vide que venait d'y faire la mort de notre cher P. Martin. J'étais destiné à travailler de concert avec le bon P. De Bournet, mon compagnon de voyage. Hélas! le Seigneur en avait disposé autrement. Ce Père venait de tomber malade le jour même de mon arrivée auprès de lui, et huit jours après, j'assistai à ses derniers moments. Il avait déjà fait du bien dans le pays, confessé beaucoup de personnes; aussi a-t'il été bien pleuré: c'étaient des cris à percer le cœur. Suivant les ordres du P. Supérieur, je lui ai fait élever une sorte de monument, où l'on vient prier tous les dimanches et apporter quelque offrande. Cependant son tombeau n'est pas aussi célèbre que celui du P. Martin, qui avait jeté plus d'éclat dans la mission, et qui l'avait administrée plus longtems. Dernièrement le P. Supérieur m'ayant écrit de venir le joindre à Rasakambiram, j'eus la consolation de prier sur les restes chéris de ce Père, et de coucher dans la petite cabane où il est mort. On accourt de si loin pour vénérer son tombeau, pour y demander des grâces par son intercession! Les schismatiques eux-mêmes et les payens, pénétrés de respect pour sa mémoire viennent lui donner publiquement des marques de leur vénération. Des malades prétendent avoir obtenu leur guérison par son moyen; sa mémoire est partout en bénédiction; partout on m'en parle avec admiration. Voilà donc deux ouvriers enlevés en bien peu de tems à notre mission! Ils sont heureux, sans doute,

d'avoir sitôt reçu la récompense de leurs sacrifices et de leurs travaux. Mais quelle perte pour nous! la plaie saignera jusqu'à ce que nous ayons reçu de nouveaux collaborateurs.

Pour moi, je tombai malade quinze jours seulement après la mort du P. De Bournet, et peu s'en fallut que je ne le suivisse dans l'éternité, mais mon heure n'était pas encore venue; sans doute je n'étais pas mûr pour le ciel, et je n'avais pas encore assez travaillé pour le salut des âmes. Le Seigneur a donc exaucé les ferventes prières qui lui étaient adressées pour moi. Notre P. Supérieur ayant eu le tems de faire venir un médecin de Maduré, je recouvrai assez vîte la santé. Une de mes premières courses fut celle de Pénancondy, où j'allai célébrer la fête de la Nativité de la Vierge, dans une église où nous n'avions pas encore paru. Depuis longtems ces chrétiens ébranlés avaient demandé le Père pour une fête. Plusieurs n'étaient pas encore bien éclairés sur le schisme. Ils se sont tous soumis, dans cette occasion, à l'autorité légitime. Là, j'eus la consolation de voir un payen se jeter à mes pieds, pour réclamer la grâce du baptême. Il resta ainsi prosterné jusqu'à ce que je lui eusse ordonné de se relever. Il m'amena ensuite sa femme, qui était dans les mêmes dispositions, et ses deux petits enfans. Il paraît que cet homme était tourmenté par le démon; c'était pour se délivrer de ses vexations, qu'il voulait se faire chrétien. La vue de nos cérémonies avait achevé de le déterminer. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il lui arrivait la nuit de chanter des prières qu'il avait apprises, je ne sais comment, et qu'il invoquait la Ste Vierge. Comme il n'était pas instruit, je le mis entre les mains d'un catéchiste, qui eut soin de le préparer au baptême. En attendant, mon néophyte s'occupa à faire de ses mains une croix de bois, qu'il me pria de bénir; puis, ne craignant pas de se déclarer ouvertement devant les habitans de son village, qui sont presque tous payens, il plaça ce signe de christianisme devant sa maison, afin que désormais elle fût regardée comme la maison d'un chrétien.

Dernièrement, le mardi gras, je baptisai une femme et ses deux enfans; le mari avait été baptisé deux mois auparavant par un de nos Pères. Quelle joie pour le missionnaire lorsqu'il peut ainsi gagner à la religion des familles entières qui, après s'être multipliées sur la terre, iront un jour peupler le ciel! Je vous assure que cette pensée me causait

une vive émotion ; j'en étais touché jusqu'aux larmes. J'avais acheté pour deux roupies, (ou cinq francs), un vêtement complet à cette pauvre femme et à sa belle sœur, baptisée depuis deux ans. Ce vêtement consiste tout simplement en une grande toile blanche, dont les femmes de cette caste se couvrent tout le corps d'une manière très décente. C'est là une aumône que nous sommes obligés de faire de tems en tems. Alors on s'estime heureux d'avoir les ressources de la Propagation de la foi. J'ai baptisé quelques autres païens ou payennes, surtout à l'occasion des mariages. Tantôt c'est l'époux chrétien qui veut épouser une païenne ; tantôt c'est un payen qui veut épouser une chrétienne ; et alors il faut que l'un ou l'autre, après s'être fait instruire, reçoive le baptême, pour contracter le mariage dans le sein de l'Eglise.

Malheureusement nous avons à déplorer quelques défections dans certains parages éloignés, où le missionnaire n'a pu, par le passé, se montrer assez souvent. Les chrétiens négligés, ne se faisaient point scrupule de donner leurs filles à des païens, et c'était autant de perdu pour la religion. Cela arrive surtout dans une certaine caste, originaire du pays, la caste des Maravers, qui a donné son nom à la contrée. Je viens de marier, il y a trois jours seulement, un homme fils d'un païen et d'une chrétienne. Il avait déjà fait ce qu'on appelle ici le <u>mariage du monde</u> avec une chrétienne et, depuis près d'un an, il vivait avec elle. Il se disait chrétien cependant, et portait le nom d'Antoine. Il prétendait même avoir reçu le baptême, mais je n'ai pu acquérir là dessus les garanties suffisantes : il se conduisait du reste en païen. A peine étais-je arrivé dans son village, où j'avais été appelé pour un malade que, poussé par la grâce, il est venu de lui-même se présenter au missionnaire. Il a fallu le faire instruire et le baptiser sous condition. Le malade au secours de qui je volais, était le premier personnage du lieu. Depuis plus de dix ans il était plongé dans le désordre, et avait déjà résisté aux avis et aux pressantes sollicitations de deux ou trois missionnaires ; mais enfin une grave maladie l'a fait rentrer en lui-même, et lui a fait donner tous les signes publics de conversion qu'on pouvait désirer. J'espère que si Dieu lui rend la santé, il nous consolera par sa persévérance.

Voilà, mon R. Père, des désordres bien graves sans doute, mais qui

n'existeraient peut-être pas si les missionnaires étaient plus nombreux et s'ils pouvaient visiter plus souvent les différens bourgs ou villages. Il y a, dans ceux de nos chrétiens qui sont instruits, un fond de foi, qui tôt ou tard les ramène à Dieu. Nous avons de plus l'avantage de pouvoir remédier au désordre partout où il se trouve, avec pleine autorité, bien sûrs d'être secondés par tous les chrétiens. Les 1ers jours du carême, j'arrivai dans un village, où l'on me dénonça un pécheur scandaleux qui, se doutant des reproches qu'il recevrait de moi, avait déjà pris la fuite et s'était caché. Je le fis menacer de l'excommunier, c.a.d. de défendre à ses parens et à ses concitoyens d'avoir commerce avec lui, s'il ne se présentait. Il parut alors, se soumit à la pénitence publique en usage ici, et me fit des promesses que j'eus lieu de croire sincères. Il arrive assez souvent que des pécheurs, qui depuis longues années se sont éloignés des sacremens, viennent se jeter à mes pieds, et me conjurer de sauver leurs âmes. Il faut cependant observer que ces chrétiens, bien coupables sans doute d'une telle négligence et des nombreux écarts qui en étaient la suite, assistaient régulièrement à l'église le dimanche, pour y réciter les prières de la messe; qu'ils observaient l'abstinence, les jeûnes et faisaient d'autres bonnes œuvres, qui auront sans doute attiré sur eux les bénédictions du ciel et des grâces de conversion.

De ces particularités il ne faudrait pas conclure, que le vice règne généralement parmi nos chrétiens. Au contraire, il nous arrive bien souvent de confesser des personnes de tout âge, chez qui nous trouvons à peine matière à absolution. Partout on réclame avec instance la visite du Père; à peine est-il arrivé, qu'on s'approche à l'envi des sacremens. Il est assez ordinaire au missionnaire d'avoir à confesser quatrevingt personnes le soir, autant et plus le matin, surtout à l'approche des grandes fêtes, ou dans les bourgs peuplés. Du quinze décembre au 1er Janvier j'ai confessé plus de sept cents personnes, en cinq ou six villages différens, et assez éloignés les uns des autres. J'ai baptisé plus de cinquante enfans dans l'espace de huit jours. Je viens de baptiser, aujourd'hui même, une mère de famille veuve, avec ses trois enfans, âgés de six, neuf et douze ans. Il y a quinze jours j'en ai baptisé également deux autres avec leur mère. C'était un plaisir de voir la joie de ces petits-

innocens, et de les entendre répondre avec candeur aux questions que je leur faisais pendant l'administration du sacrement.

Nous avons toujours à lutter contre le schisme. Soutenus par l'autorité civile, parcequ'ils sont les plus anciens dans le pays, les prêtres de Goa ne veulent pas se soumettre aux dispositions du S. Siège. Deux procès gagnés par eux contre nos chrétiens, qui leur avaient refusé l'entrée de leur église, ont arrêté le retour de plusieurs. Ils ne cessent de répéter depuis deux ans, qu'il va leur arriver un évêque, avec un renfort de prêtres de leur parti. Ils vont jusqu'à déterminer l'époque. Quoiqu'abusés et trompés tant de fois par ces promesses mensongères, leurs partisans sont assez sots pour y croire, et nos chrétiens eux-mêmes sont tentés d'y ajouter foi. A chaque instant ils nous demandent si cette vieille nouvelle est fondée. D'autres fois ils veulent que nous leur disions quand donc finira ce *coulapum*, c.a.d. ce trouble, cette dissension, et nous sommes fort embarrassés de leur répondre. Par le fait, ces pauvres Indiens sont bien mortifiés de ne pouvoir plus mettre le pied dans leurs grandes et anciennes églises, où ils avaient coutume d'aller célébrer leurs fêtes. C'est même souvent le seul obstacle qui empêche plusieurs chrétiens des castes inférieures, Pallers, Samars, Parias, de se déclarer pour nous. Aussi faisons-nous tout ce qui nous est possible pour les dédommager de cette privation, en bâtissant dans différens centres, de petites églises ou chapelles en briques, qu'ils prolongent eux-mêmes par un *Cottagay*, ou enceinte de terre couverte de chaume. En vérité, l'on ne peut prévoir quand finira ce malheureux schisme. Ses auteurs sont si entêtés, qu'une bulle d'excommunication ne suffirait pas, je crois, pour les convertir. Ils diraient encore, comme ils l'ont dit de la bulle *Multa præclarè*, qu'elle a été forgée par l'évêque de Pondichéry. Cependant, malgré tous ces obstacles et tous ces mensonges, nous avons pour nous, dans le Maravar, la majorité des chrétiens. Si quatre ou cinq grandes églises nous sont fermées, les trois quarts au moins des petites nous appellent et nous reçoivent avec bonheur. Nous faisons tous les jours des conquêtes. Si nous n'avions pas contre nous quatre ou cinq chefs indiens, personnages influens dans le pays par leurs richesses et leurs

alliances, tout le reste se déclarerait pour nous.

Peu de tems après mon arrivée ici, je fus appelé pour donner l'extrême-onction à un de ces hommes puissans. Il était venu entendre ma messe le jour de S. Pierre. Le catéchiste lui avait parlé, mais sans succès. Il avait répondu qu'il verrait plus tard; et voilà que deux jours après il est frappé d'une apoplexie foudroyante. La moitié de son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête est paralysée; il ne voit plus, n'entend plus, ne parle plus. J'y vais; il ne me connait pas. Mon ministère lui a-t-il été de quelque utilité? je l'ignore; mais ce châtiment terrible fut utile à bien des personnes. Je profitai de l'occasion pour faire la leçon aux assistans accourus de tous côtés auprès du moribond. Toute la famille, à genoux, abjura le schisme en présence de nombreux témoins et depuis, elle se tient constamment attachée à l'unité catholique. Dans un autre village, où j'avais été appelé pour un malade, j'eus occasion de parler à quelques schismatiques, et cinq ou six pères de famille se rendirent à mes avis. Dans un village près d'ici, un brave Indien, aveugle de naissance, plein de foi et de piété, a rempli le ministère d'apôtre; il a ramené presque tous les schismatiques: dans vingt sept maisons, naguère engagées dans l'erreur, il ne reste plus aujourd'hui que deux opposans, qui sont sur le point de se rendre. Ce zélé chrétien est vénéré partout, dans la contrée, à cause de sa vertu. Il est instruit; il fait les prières du matin et du soir à l'église, les prières de la messe, l'examen et la préparation à la confession.

Il est un pangon, ou district, composé de trente à quarante villages, où nous n'avons pas encore pu pénétrer. Le catéchiste s'était déclaré contre nous. Cependant il est venu me trouver, un peu par politique, sans doute, et m'a fait quelques promesses, sur lesquelles je ne compte guère. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que nous avons, dans un village limitrophe, une dixaine de maisons de cette caste, qui sont pour nous: c'est la caste des Callers, ou voleurs. Je leur ai envoyé la bulle du S.t Père qui nous établit dans cette mission. Ils l'ont portée et lue dans une assemblée tenue au centre de leur district. Là, après avoir discuté la question du schisme, ils ont conclu que s'il ne venait

pas d'autres prêtres govéars, d'ici à la fête de Pâque, ils se déclareraient pour nous. Il faudrait établir dans leur pays une église centrale, comme nous l'avons fait à Palitamau. Priez, et faites prier, mon R. Père, pour que le Seigneur achève d'éclairer ces aveugles.

Quand nous en aurons fini avec le schisme, nous aurons plus de facilité pour convertir les payens, que cette division entre les chrétiens scandalise. Ils nous demandent quelquefois pourquoi deux églises dans tel village! Ces pauvres payens sont dans une ignorance complète en fait de religion. Ils n'ont aucune idée juste de Dieu, de l'âme, du ciel et de l'enfer. Quelques uns, qui se piquent d'être plus instruits, nous disent que tout est dieu dans le monde. D'autres, plus simples et plus dociles, se montrent portés à embrasser le christianisme, quoiqu'ils ne soient pas encore bien déterminés. En général, les païens ont un grand respect pour nous, et nous écoutent volontiers. Que ne savons-nous assez bien la langue du pays, pour leur parler avec facilité, et leur développer les vérités de notre sainte religion!

Malheureusement je n'ai pu encore faire de grands progrès dans le tamoul, à cause de mes occupations, et de l'épreuve à laquelle ma santé a d'abord été soumise. Après le départ du R. P. Supérieur pour Madure, resté seul ici, je fus obligé de mettre en jeu tout mon petit savoir. Peu à peu l'usage me fit au langage, je compris l'essentiel et je me fis comprendre, surtout de mes catéchistes et de ceux à qui je parlais plus habituellement. Depuis un mois seulement je me suis mis à lire. J'ai commencé par les Exercices de S. Ignace, développés en tamoul par un de nos Pères, Italien de nation, connu ici sous le nom de Xavier. Son tombeau est encore en vénération. C'est lui qui a bâti la belle église de Sarougany. Il a composé plusieurs ouvrages en tamoul, entr'autres des Sermons ou exhortations pour tous les jours de l'année, et surtout pour les fêtes, des instructions pour les catéchistes, etc. Son tamoul est facile à comprendre, et met bien au courant des tournures de la langue et des expressions les plus usitées. Ces exercices renferment deux méditations ou lectures pour chaque jour. Chaque méditation est terminée par un trait d'histoire analogue.

Agréer, je vous prie, etc. Alexis Canoz S. J.

61e Lettre.

Le R. P. Joseph Bertrand, Supérieur des Pères de la Compie de Jésus dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Madure, le 1er Mai 1841.

Mon Révérend Père,
P. C.

Je m'empresse de répondre à une de vos questions savantes, sur les religions de l'Inde.

Laissons de côté les doctrines philosophiques et religieuses des Brahmes, le panthéisme, le symbolisme, etc. Des télescopes philosophiques voient, de Paris, tout cela parfaitement établi dans l'Inde: moi qui suis sur les lieux et qui cherche avec mon microscope positif et observateur, je n'en ai pas encore trouvé de traces. Du reste, je traiterai ce sujet dans une autre occasion, après de nouvelles recherches. Je me contente aujourd'hui de vous dire ce que je vois, ce qui se passe universellement, ce qui, en réalité est la religion indoue, la seule pratiquée, presque la seule connue.

Dans les différentes provinces de l'Inde, les divinités sont différentes. Il y a, dans ces provinces, des divinités locales, communes à toutes les sectes qui accourent indifféremment à leurs temples, comme il y a des divinités propres aux diverses sectes. Ces dernières sont véritablement les divinités domestiques. Les grands dieux publics sont communs à tous; mais quoi qu'il en soit de ces distinctions, le culte est partout le même; et après vous avoir parlé des grandes divinités de Madure, je pourrai vous dire: *ab uno disce omnes*. Si je vous entretiens de ceux-ci, c'est que je suis sur les lieux et que je puis en parler avec pleine connaissance de cause. Depuis huit jours, je me trouve au milieu du fracas d'une des fêtes de ces divinités, célébrée avec le concours de plus de cinq cent mille dévots, avec une musique étourdissante, des dépenses immenses, des chars de triomphe ou pyramides, hauts de quarante pieds, traînés par dix mille et vingt mille hommes, etc. Je vous laisse à penser avec quels sentimens de douleur et quels déchiremens de coeur j'assiste à ce triomphe du démon!

Vous me demander quelles sont les croyances vraiment populaires; et si les Indiens regardent leurs idoles comme des symboles, ou comme des dieux réels; s'ils ont des mystères secrets et impurs, comme les anciens payens, etc. Il me suffira, pour satisfaire à ces questions, de dire un mot sur les divinités de Madure, et sur le culte qu'on leur rend.

On reconnait ici pour dieu, un *Sokker lingam*, ou simplement *Sokker*, qui est né de lui-même. L'expression tamoule *tannâlé mouleïsavar*, signifie *qui a poussé par lui-même*, comme pousse une plante. Sa femme est *Minatschi*. Les deux noms sont infâmes dans leur signification. Ses concubines sont *Madâdeial*, *Pirïdeial*, etc, avec lesquelles il vivait habituellement, ne daignant rendre visite à son épouse qu'une fois par an, comme pour célébrer l'anniversaire de son mariage. Toute sa vie, et par conséquent toutes ses fêtes, qui en retracent les divers traits, ne sont qu'une suite de brouilleries avec celle-ci, en faveur de ses concubines; et la célébration de ces fêtes consiste dans le *fac-simile* de l'action qui en est le sujet. Je vais vous en donner des exemples. Je choisis une fête, non pas révoltante ou scandaleuse, mais seulement ridicule: c'est celle qui s'est célébrée il y a quatre mois. Voici le trait qui, dit-on, en fut l'origine. Un chef de district avait réuni une foule immense d'ouvriers, pour faire une digue à la rivière de Madure, à trois quarts de lieue de cette ville, vers l'ouest, afin de détourner l'eau dans les champs. La rivière emportait toute la terre qu'on y jetait; l'ouvrage était réputé impossible: tout le monde perdait courage. Alors ce chef vit par hasard un homme endormi sous un arbre; il l'éveilla, lui donna un gateau pour manger et un panier pour porter de la terre avec les autres. Cet homme remplit son panier, le jette dans la rivière, et par cela seul détourne les eaux, et fait la digue. On reconnait que c'était un dieu; c'était *Sokker*. Eh bien! la célébration de la fête consiste à renouveler ce fait. Deux cent mille dévots se rendent à la rivière, font de vains efforts pour détourner l'eau.... puis arrive le gourou de *Sokker*, qui renverse aussi son panier dans la rivière. Les eaux ne lui obéïssent pas; mais il a fait ce qu'il a pu, et la fête est terminée par là.

La fête qui maintenant réunit ici tant de monde, est celle du mariage de Sokker avec Minatschi. Les 1ers jours, le mariage se fait; puis

viennent jour par jour diverses cérémonies du mariage. Après demain le frère de Minatschi doit arriver en grand équipage, avec la dot et les présens d'usage. La distance qu'il parcourt est de près d'une lieue. La cérémonie dure plus d'un jour entier, et cinq ou six cent mille fous seront là, tantôt spectateurs immobiles d'admiration, tantôt acteurs eux-mêmes de la fête. Et quelle fête, mon Père! Faut-il soulever un coin du voile?... Vous demander s'il y a des mystères impurs? Sans doute, l'homme laissé à lui même et à ses passions, ou égaré par celui qui, selon les saintes lettres est homicide dès le commencement, doit être le même partout. Voici quelques traits du tableau. La divinité consiste en une petite statue, haute d'une coudée, enveloppée comme une momie. Autour de cette statue invisible, et sur le même char de triomphe, orné de tout ce que la passion a pu inventer de plus lascif, sont les douze brahmes, prêtres de l'idole, puis douze autres brahmes, et une troupe de Bayadères, ou courtisanes. Les dernières sont la vraie divinité, ou du moins l'objet qui fixe spécialement l'attention de la foule des dévots accourus à la fête. Les brahmes eux-mêmes donnent du haut de ce char gigantesque, le signal attendu par la multitude impatiente. A l'instant, règne la liberté, ou plutôt la licence la plus absolue. Ce sont des chants, ce sont des jeux, ce sont des orgies diaboliques, qui durent des heures entières. Tout se fait en l'honneur du dieu; et ce motif bannit toute pudeur, toute retenue. C'est au point que, dans ces jours, la barrière même de la distinction des castes est rompue: le plus vil parias peut impunément insulter les personnes des castes les plus élevées.

Voilà cette religion indoue, qui trouve des apologistes et des admirateurs dans des académies d'Europe! Que ces admirateurs viennent chercher sur les lieux les symboles fantastiques dont ils ont pu trouver l'idée dans quelques vieux livres, qu'ils embellissent par leur brillante imagination, et qu'ils osent débiter dans leurs cours scientifiques, comme des réalités existantes dans l'Inde. Non, ces systèmes symboliques n'existent pas ici; tous ces milliers et millions de dévots n'en ont jamais eu la première idée. Ils croyent

avec la plus étrange simplicité toutes les absurdités qu'on leur raconte de leurs dieux; et comme chaque trait est joint à quelqu'acte de licence, la coopération aux fêtes et les objets qui s'offrent à leur imagination, le leur impriment fortement dans la mémoire. Je le répète, tous croient à ces divinités et à ce qui s'y rapporte. La plupart des Brahmes, eux-mêmes, partagent la croyance du vulgaire, quoiqu'ils sachent bien que les récits qu'ils font des actions de leurs dieux, sont des impostures. Ils l'avouent quand on les pousse à bout. Nous savons bien, disent-ils, que tout cela n'est qu'un tissu de rêveries; nous le racontons pour séduire le peuple et gagner notre vie; nous faisons comme nos pères.... Ils ajouteront quelquefois, que la divinité est une; mais ils ne se jetteront pas dans ces explications symboliques. Il peut s'en rencontrer quelques uns; mais pour dire que c'est la religion de l'Inde, autant vaudrait dire que le système de Dupuis est la religion de la France; cela serait cent fois plus vraisemblable. Quant au tableau que je vous ai laissé entrevoir, je dois ajouter que c'est là le fond de toutes les fêtes payennes du pays. Les Brahmes avouent eux-mêmes que, quelque soit la variété de leurs objets, elles ont toutes ce caractère commun d'être infâmes. Il y en a bien une, qui porte expressément le nom de fête de l'impudicité, et du crime; mais la différence est du plus au moins. En résumé, tous leurs dieux sont des libertins; toutes les fêtes consistent à renouveler réellement ces actes qu'on célèbre: c'est le crime divinisé.

Pardon, mon R. Père, d'avoir flétri votre âme, en vous tenant un tel langage. J'ai dû me faire violence pour prendre ces informations et vous les communiquer. Je l'ai fait pour le bien de la vraie religion, de cette sainte religion, à laquelle on ose, de nos jours, comparer le fruit des passions brutales, ou les rêves d'une imagination en délire. On veut représenter cette religion sublime et divine, comme une phase du *progrès humanitaire*; ses dogmes et ses mystères, comme de purs symboles. Pour soutenir une assertion aussi hardie, on avait besoin d'une induction quelconque. On pouvait partir de la mythologie grecque qui, au milieu de beaucoup d'absurdités,

renferme bien des traits susceptibles d'une explication symbolique assez satisfaisante; on n'a pas osé, sans doute parceque les monumens et les témoignages de l'histoire sont là pour attester la réalité du paganisme le plus grossier existant parmi les anciens peuples. On a eu donc recours à l'Inde, pays plus éloigné, moins connu, qui prête d'autant plus à l'imagination, qu'il n'a aucune histoire. Le symbolisme a beau champ; malheureusement pour les faiseurs de systêmes, les faits sont en contradiction palpable avec leurs théories. Je conçois que la fureur de symboliser peut faire voir bien des choses; mais je suis convaincu que, parmi les plus chauds partisans du symbolisme, il n'y en a pas un seul qui, en présence des faits réels, ose entreprendre d'appliquer à l'Inde son systême. L'Inde est cent fois plus loin d'une religion symbolique, et de tout systême religieux tant soit peu raisonnable, que ne l'était la Grèce payenne. Là, une foule de lumières s'élevaient et brillaient sur le cahos; ici, toute l'étude des Brahmes est d'inventer et de propager ces impostures. Ils n'ont, selon l'expression de l'Apôtre, d'autre dieu que leur ventre; comme ils n'ont d'autre philosophie ni d'autre théologie, que l'art du mensonge et de la fourberie.

C'est assez pour cette fois. Dans une autre occasion, quand je le pourrai, je parlerai des croyances plus relevées, plus anciennes, sur lesquelles sont fondées les distinctions de religion. Cela demande plus de recherches. J'attends des réponses de Calcutta. Que cette feuille vous soit, mon R. Père, une preuve du désir que j'ai de vous satisfaire, et un gage de mon affectueux dévouement. J'ai l'honneur d'être, etc.

Jos. Bertrand S. J.

62e Lettre.

Extrait d'une lettre du même . . . .

Madure 25 mai 1841.

Dans ma dernière lettre, je parlais du paganisme. Je dois répéter ici que je prétendais uniquement donner une idée de la

religion actuelle, telle qu'elle est connue et pratiquée de la masse. Cette observation est nécessaire, car, dans le principe, ces dieux locaux ne sont, à ce que je crois, que des apparitions ou incarnations, ou ce qu'ils appellent, amusemens du dieu Siva, ou Vichnou, ou Brahma. Ainsi, en lisant ces jours-ci un *Pourana*, (livre de science religieuse), j'ai trouvé les traits dont je parlais, par exemple, le dieu faisant une digue, au nombre des *soixante quatre amusemens divins*, qui font le sujet du livre. Mais je vous assure qu'il faut avoir de la patience pour dévorer toutes ces fables ridicules. Dernièrement on célébrait ici *la chasse* du dieu, autre amusement divin. Tous les Indiens y croient avec la plus étrange simplicité. S'il arrive que leur dieu ait été maltraité, qu'il ait reçu un coup de verge, comme cela lui advint lorsqu'il travaillait à la digue, vous verrez des Indiens, et je dis même des Indiens de haute condition et de talents, raconter ces traits avec un air d'affliction, et quelquefois avec larmes.

En résumé des observations faites jusqu'ici, je crois que dans des tems très reculés, où les sciences fleurissaient dans l'Inde, surtout dans le nord, des hommes habiles, recueillant les idées de tradition primitive touchant la divinité, le principe des choses, la morale &c, revêtirent toutes ces vérités du voile de l'allégorie orientale. Ainsi dans les quatre livres, ou parties du *Vedang*, (*Veda* science, *ang* corps de sciences) on trouve les attributs de Dieu très ingénieusement personnifiés. Mais comme le génie de ces peuples est porté à l'exagération, l'allégorie fut, dès le principe, très outrée. Le *Vedang* en est une preuve. Bientôt après on perdit de vue les vérités ainsi présentées, et l'on s'attacha matériellement au voile, auquel on donna de la réalité. Delà le paganisme. Ensuite il n'y eut plus de bornes à l'imagination des poëtes. Serviles adulateurs des grands, ils inventèrent les fables les plus ridicules d'interventions divines, pour ennoblir, diviniser les rois leurs bienfaiteurs. Tous ces contes furent accueillis par la vanité des grands et la crédulité illimitée des Indiens. Des fêtes furent instituées pour célébrer chacun de ces contes, toujours au profit des Brahmes, bien entendu. C'est ainsi que se forma cet ensemble

incohérent de grossiéretés absurdes, qui font aujourd'hui la religion populaire de l'Inde. Vouloir y chercher un sens quelconque, serait folie. Il est arrivé dans l'Inde ce qui est arrivé partout: les traditions primitives se sont conservées plus ou moins longtems, selon qu'elles ont trouvé des gardiens plus ou moins fidèles, et elles se sont ensuite corrompues, selon le génie des peuples. Si nous avions le corps des sciences des anciens Druides et des savans de l'Egypte et des autres divers philosophes qui précédèrent la mythologie grecque et latine, il serait facile, je crois, d'établir un système général de *progrès humanitaires*, dans sa tendance à corrompre les vérités primitives. On se convaincrait de plus en plus, que toute erreur est la corruption d'une vérité, on trouverait peut-être l'origine du Panthéisme, qui n'est qu'une exagération de la sublime et délicieuse vérité exprimée par S. Paul en ces mots: *in ipso vivimus, movemur et sumus... ipsius et genus sumus*... On y verrait de même l'origine du système de la transmigration des âmes, et bien d'autres articles de la religion indoue.

63e. Lettre.

Le P. Louis Saint-Cyr, miss.re de la Comp.ie de Jésus dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Pondichéry, 31 Mai 1841.

Mon Révérend Père.
P. C.

Vos prières et celles de tant de personnes qui s'intéressent à notre mission, ont attiré sur notre voyage les bénédictions du ciel. Notre traversée a été des plus heureuses; c'est pour moi un devoir de vous en rendre compte, comme ce sera pour vous, je l'espère, un plaisir de lire ma relation.

Réunis à Bordeaux au nombre de quatre, les Pères Wilmet, Clifford, de St. Sardos et moi, nous attendions avec impatience un vent favorable pour nous embarquer. Le 16 Février, nous nous rendîmes à

Notre Dame de Verdelais, pélerinage fameux dans toute la Guyenne, pour recommander à la mère de Dieu le succès de notre voyage. Le dimanche suivant, après avoir été la veille demander la bénédiction de Mgr l'Archevêque de Bordeaux, nous nous embarquâmes sur la Garonne, pour aller rejoindre, à Pouillac, notre navire. Ce jour là même les leçons de l'office commençaient par ces paroles de Dieu à son fidèle serviteur Abraham: *Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstravero tibi; faciamque te in gentem magnam.* Sors de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, et viens habiter la terre que je te montrerai; et je te ferai père d'un grand peuple. Ces paroles adaptées à notre situation présente, nous frappèrent et nous remplirent d'un nouveau courage. Prions le Seigneur de faire qu'elles expriment aussi une espèce de prophétie, par les conversions qu'il lui plaira d'opérer par notre ministère.

A Pouillac, nous rencontrâmes les Cochinchinois venus dernièrement en France et envoyés par le roi Min-menh, pour visiter ce royaume. Ils retournaient dans leur patrie, charmés du bon accueil qu'ils avaient reçu dans la nôtre. Nous conduisîmes dans notre chambre le plus jeune des quatre envoyés. Nous lui adressâmes différentes questions sur sa famille, sur son pays, sur la persécution qui afflige le christianisme dans ces contrées. Il répondit à tout avec une rare présence d'esprit et une ingénuité admirable. Il nous dit que son père et sa mère étaient chrétiens, qu'il avait été, dès son enfance, attaché aux grands mandarins; qu'il attendait que l'âge de 25 ans (il en avait alors 19), lui permît de changer de position et d'embrasser la religion de ses parens. Nous lui montrâmes un crucifix qu'il baisa respectueusement, et qu'il voulut garder entre ses mains tout le tems de notre conversation. Il accepta, avec une joie inexprimable, quelques images que nous lui offrîmes pour son père et pour sa mère. Il fit l'éloge de ce qu'il avait vu en Europe, et nous assura qu'un vaisseau de sa nation ne tarderait pas à y venir, pour des opérations commerciales.

Le 23 Février, le Gange, remorqué par un bateau à vapeur, nous porta jusqu'à la vue de la mer. Ce navire, l'un des plus beaux et des meilleurs voiliers de Bordeaux, avait été, à l'époque de sa construction,

béni par Mgr d'Alger. La bénédiction de ce digne prélat fut regardée par nous comme un heureux présage pour notre traversée. L'armateur et le capitaine considéraient aussi notre présence comme un gage de succès. Le 24, sur les dix heures du matin, nous entrâmes dans le golfe de Gascogne. Nous avons, dès le principe, lié amitié avec deux passagers qui se rendaient à Pondichéry pour y exercer d'importans emplois, l'un dans la magistrature, l'autre dans l'administration maritime. L'un de ces messieurs, qui avait déjà vécu dans l'Inde, nous a, dans diverses occasions, communiqué d'utiles renseignemens sur les peuples que nous allons évangéliser. Il nous a fait connaître leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, et nous a suggéré d'excellentes idées sur la fondation et la direction d'un collège, qu'il nous conseillait fort d'établir dans notre mission.

Le lundi, 1er Mars, six jours après notre entrée en mer, nous aperçumes sous un ciel devenu plus doux, la fameuse île de Madère. Nos gens regardaient comme un fait sans exemple peut-être dans les annales de la marine, que l'on eut pu parcourir en si peu de tems une si grande étendue de mer. Aussi faut-il avouer que, pendant ces premiers jours, notre navire semblait par sa vitesse, égaler la rapidité de l'éclair. Ce fut alors que nous commençames à nous organiser en petite communauté religieuse et à nous conformer à un réglement. Différentes circonstances et le mal de mer, qui a beaucoup fait souffrir mes compagnons, ont dérangé plus d'une fois nos petits plans. ma santé a été moins éprouvée que la leur, et j'ai pu, après avoir satisfait à nos exercices, apprendre environ quinze cents mots tamouls.

Le dimanche, 7 Mars, après avoir demandé et obtenu l'agrément du capitaine, nous ornâmes de notre mieux la petite cabane où je logeais avec le P. Wilmet. Nous devions y dire la 3te messe. Plusieurs passagers, plusieurs personnes de l'équipage y assistèrent. Le dimanche suivant, le capitaine, qui avait trouvé le lieu peu convenable, voulut que désormais la messe du dimanche se célébrât dans la salle commune de la dunette. C'est là que, sur un petit autel, appuyé contre le mat d'artimon, nous offrîmes, tous les dimanches, sans en excepter un seul, la victime sainte. Toujours nous

eûmes la consolation de nous y voir entourés d'un groupe nombreux qui, par sa tenue, manifestait son respect et sa foi. Vous serez étonné, mon Père, et tous nos gens l'ont été comme vous, que dans une traversée de plus de trois mois, nous ayons pu, tous les dimanches, offrir le saint sacrifice. C'est Dieu qu'il faut en remercier, c'est sa douce providence qui nous servait de premier pilote. Quelquefois l'agitation de la mer était si forte la veille, que nous désespérions d'avoir ce bonheur, mais le dimanche arrivé, les flots semblaient se calmer, comme par enchantement. L'on aurait dit que les vagues reconnaissaient leur maître dans celui qui, à la voix d'un pauvre prêtre, allait descendre du haut des cieux.

Depuis les îles du Cap-Vert jusqu'à la ligne, que nous passâmes le 22 mars, par le 24ie de longitude occidentale, après 26 jours de navigation, notre traversée ne présente aucune particularité intéressante. Chaleur très forte, vent faible, grains plus ou moins fréquens, c'est là ce qu'on trouve ordinairement dans ces parages. A la ligne, il ne fut pas question de baptême pour les passagers. Notre capitaine, depuis dix ans, ne l'a jamais permis à son bord. Il n'en fut pas de même parmi les hommes de l'équipage, et ceux des matelots qui n'avaient pas encore été soumis à cette bizarre cérémonie, furent largement arrosés par leurs compagnons. Nous aperçûmes, aux environs de la ligne, quelques navires allant en diverses directions, aucun qui nous offrit l'occasion que nous appelions de tous nos vœux, de vous donner de nos nouvelles.

Pendant les fêtes de la semaine sainte, nous ne pûmes pas nous occuper des magnifiques cérémonies de l'église, et nos sentimens restèrent renfermés dans le fond de nos cœurs. Nous en fûmes dédommagés le jour de Pâque. Bien que nous fussions alors très près du fameux Cap des tempêtes, nous eûmes le bonheur de célébrer fort tranquillement cette grande solemnité. Jamais nous n'oublierons ce beau jour. Les trois coups de la messe sonnés, comme de coutume, les matelots, revêtus de leurs plus beaux habits, se rendirent en silence et avec recueillement, dans le salon de la Dunette, où devait s'offrir

l'auguste sacrifice. Ils se rangèrent autour de l'autel, et suivirent attentivement les prières, qu'un des missionnaires récitait à haute voix. Après la consécration, on leur fit les actes préparatoires à la communion; puis au moment convenable, trois d'entr'eux, admis pour la 1ère fois à la table sainte, s'avancèrent avec respect pour recevoir le Sauveur. Vous auriez été édifié et touché de la piété de ces trois matelots et de leurs compagnons, ainsi que des larmes que l'on vit couler des yeux de plusieurs. L'attendrissement était grand parmi les passagers. Nous eûmes ce jour là jusqu'à douze communions. Vous penserez bien, mon Rev. Père, qu'il avait fallu prendre quelque peine pour décider, instruire et préparer cette petite troupe de chrétiens; mais aussi, que nous fûmes bien récompensés de nos travaux, par la consolation que Dieu répandit en ce moment dans nos âmes. Parmi ceux qui s'approchèrent ce jour là des sacremens, avec les trois qui communiaient pour la 1ère fois, se trouvait un matelot, que le P. Boulogne avait catéchisé avec tant de zèle, et qu'il avait disposé à cette grande action, lors du 1er voyage de nos Pères vers les Indes. Ce bon jeune homme n'avait point oublié les principes religieux qu'il avait reçus; et il fut un des plus empressés à se rendre à nos instructions, pour s'en rafraîchir la mémoire.

Ne croyez pas cependant que la Providence nous ait entièrement laissés sans croix. Le P. Wilmet, par suite d'un échauffement trop négligé, fut attaqué la 2de semaine de Pâques, de violentes coliques. Il s'est vu réduit à garder le lit pendant plusieurs jours, condamné à la diète la plus sévère, forcé de prendre remède sur remède, se relevant pour retomber presqu'aussitôt. Tel a été son état depuis Pâques jusqu'à son arrivée dans l'Inde. Je vous laisse à penser tout ce que cette maladie nous a causé de tracasseries, d'embarras et de fatigues sur un navire, où nous ne pouvions nous procurer tout ce que réclamait l'état de notre cher confrère; où nous étions dépourvus de médecin, au milieu de 3 ou 4 personnes qui ordonnaient des remèdes différens, dans une petite chambre de sept pieds de long sur autant de large, où je devais loger moi même avec le malade,

dans des parages aussi dangereux que ceux du Cap, et aussi brûlans que ceux de la ligne, dans un état de santé où nous avions tout à faire pour nous soutenir nous-mêmes. Que la divine volonté soit à jamais bénie de tout! mais je ne souhaite pas que ceux de nos frères qui viendront après nous, soient soumis à la même épreuve. Je pense, en tout cas que, pour leur éviter l'embarras où nous nous sommes trouvés, il leur serait très avantageux de prendre, avant leur départ, quelque connaissance de la médecine, et de porter avec eux quelques livres de médecine. Si le F. Vilmet avait été traité dès le principe, comme sa maladie le demandait, il en eut été quitte à bien meilleur marché. Ce bon Père nous a tous édifiés par sa patience, par sa résignation au milieu des douleurs souvent très aigues qu'il éprouvait, douleurs qui pouvaient, par leur continuation, mettre sa vie en danger. Il offrait tout cela pour l'heureux succès de notre voyage et pour la conversion de nos chers Indiens.

Le 21 Avril, nous doublâmes le Cap de Bonne espérance, si renommé par ses tempêtes et ses tourmentes. Deux jours après nous rencontrâmes un vaisseau anglais, (Catherine Stewart-Forbes). On se fit des signaux, on s'approcha; un canot vint à notre bord avec un officier et quelques matelots. Ce navire parti de Londres, avait déjà 73 jours de mer. Il se rendait à la Nouvelle-Zélande, où il portait environ 200 émigrans. Il allait de conserve avec deux autres navires, également chargés de colons, envoyés par la société anglaise établie pour la colonisation de cette grande île. Je connaissais à la Nouvelle-Zélande plusieurs missionnaires de la société de Marie. Je profitai donc avec empressement de l'occasion présente, pour leur écrire, les conjurant de nous donner quelque part dans leurs travaux et leurs prières. Vous ne sauriez croire combien ce petit incident fut agréable, et quel accroissement de courage il nous inspira. Mais bientôt le Gange laissa derrière lui ce navire: c'est, du reste, ce qu'il a fait pour tous les vaisseaux que nous avons rencontrés, et qui allaient dans une direction parallèle à la nôtre. Nul qui put lutter de vîtesse.

Sur la fin d'Avril, le vent était contraire, et les courans nous arrêtaient de tems en tems. Le 1er jour du mois de Marie, le P. Wilmet nous engagea à faire une neuvaine en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice, qui devait arriver le 24 du même mois, ajoutant que notre bonne mère nous obtiendrait d'arriver à Pondichéry, sinon pour sa fête, au moins et au plus tard pour la Pentecôte. Le bruit s'en répandit parmi les officiers et les passagers, et tous de se récrier et de dire que la chose était absolument impossible. Un personnage distingué, que nous avions à bord, se ravisant, dit: Si nous arrivons à cette époque, ce sera un miracle, au moins de 3ie classe. Quoi qu'il en soit, nous marchâmes dès lors assez rapidement. Le 16 Mai, par 26ie de latitude sud et 70ie de longitude orientale, nous eûmes, pendant trois jours, des vents de Nord-Ouest, événement si extraordinaire dans ces parages, et dans cette saison, que nos officiers disaient en riant, que c'était bien un miracle de 3ie classe. Notre capitaine assurait de son côté, que ce phénomène ne se reproduisait pas deux fois en 15 ans. Pour comprendre ce langage, il faut faire attention que nous étions alors dans les régions où soufflent les vents généraux, et dans la saison où ils sont toujours Sud-est. Poussés par une brise si favorable, nous semblions voler sur la surface de la mer, et bientôt nous fûmes par le 16ie de latitude sud. Pris alors par la mousson de Sud-est, et filant jusqu'à 60 et 70 lieues par jour, nous nous vîmes rapidement entraînés jusqu'au delà de la ligne, que nous passâmes pour la 2e fois, le 25 Mai par le 80ie de longitude orientale. Il serait impossible de vous exprimer quelle était la joie de notre capitaine qui, depuis 27 ans qu'il navigue, ne s'était jamais vu si favorisé. Il ne serait pas plus facile de vous dépeindre le dépit de l'équipage, qui se trouvait si près de l'Inde, ayant à peine gagné les trois mois de paye avancés à Bordeaux, et qui, pris au dépourvu, se trouvait surchargé de travail, afin de tout disposer pour le moment de l'arrivée. Pour moi, disait un officier, je ne m'embarque plus avec des missionnaires, ils nous font perdre la moitié des émolumens que nous espérions. En vérité,

je commence à croire maintenant à l'efficacité de la prière.

La veille de la Pentecôte, mon réveil-matin sonna plutôt qu'à l'ordinaire. Avant quatre heures j'étais sur pied. Notre petit autel se dressa dans le plus profond silence. Quelques instans après, deux vieux matelots entrèrent mystérieusement dans ma petite chambre. Ces braves gens n'avaient pas encore fait leur 1ère communion; et certes, au commencement de la traversée, ils ne se montraient pas disposés à remplir ce devoir: l'un d'eux avait juré qu'il n'en ferait rien, et l'autre avait la tête toute remplie des mauvaises doctrines qu'il avait puisées dans la lecture des livres les plus impies. Enfin la grâce en a triomphé. Nous les avons instruits, et ils se sont approchés des sacremens avec les dispositions les plus convenables. Leur caractère ferme et décidé me fait espérer qu'avec le secours du ciel, ils marcheront désormais dans le droit chemin. Ces deux conversions, qui furent bientôt connues sur tout le navire, excitèrent une vive sensation, et furent regardées comme le triomphe de la grâce.

Le jour de la Pentecôte, nous eûmes encore à offrir au divin pasteur deux brebis égarées: c'étaient deux officiers du navire, qui lancés bien jeunes sur la mer, y avaient conservé le don précieux de la foi. Ils n'avaient pas encore fait leur 1ère communion. L'un d'eux avait conduit de Pondichéry à Calcutta le Père Boulongne, et avait même assisté à quelques prédications pendant la mission que nos Pères de Bordeaux faisaient à Serimont, où son navire se faisait radouber. L'autre avait fait le voyage de Macao avec Mgr Courvézy, Evêque de Bide, et vicaire apostolique de Siam. Ainsi nous n'avons fait que recueillir ce que d'autres avaient semé. Je suis on ne peut plus édifié des excellentes dispositions dans lesquelles nous les laissons et de l'attachement qu'ils nous témoignent. Deux matelots, qui n'avaient pas satisfait au devoir pascal, ainsi que quelques autres qui l'avaient déjà fait, s'approchèrent aussi des sacremens dans ces fêtes de la Pentecôte. Enfin l'unique matelot qui restât de tout l'équipage,

auprès duquel nous avions en vain employé tous les moyens de persuasion, et pour lequel nous ne cessions de prier, a fini par se rendre, la veille de notre arrivée à Pondichéry. Nous ne pouvons attribuer qu'à la Sainte Vierge cette dernière conversion, dont nous désespérions.

Enfin, le jour désiré depuis si longtems est arrivé. Après avoir aperçu l'île de Ceylan, au moment même où nos chronomètres l'annonçaient, nous avons vu paraître Pondichéry, avec son grand mât de pavillon et son phare blanc. Le lundi de la Pentecôte, fête par excellence des Apôtres et des missionnaires, le dernier jour du mois de Marie, sur les onze heures, nous avons jeté l'ancre dans la rade de Pondichéry, après 96 jours de la plus heureuse traversée. Nous serions même arrivés le jour de la Pentecôte, selon la prophétie, ou, si vous aimez mieux, selon l'heureux pressentiment du P. Wilmet, si, par prudence, ou par excès de précaution, le capitaine n'eut pas fait sonder la nuit du samedi au dimanche. Le bon Père, à peine relevé de maladie, descendit le premier pour aller présenter ses hommages à Mgr de Drusipare. Deux des missionnaires du vénérable Prélat, sont venus nous attendre sur le rivage. Nous avons été reçus par Mgr comme des enfans par leur père. Le Père Wilmet, qui semble avoir porté dans la traversée le poids de toutes nos iniquités, commence à retrouver des forces. Notre séjour à Pondichéry se passe en visites et en préparatifs de voyage, dont le détail vous paraitrait plaisant. La semaine prochaine, nous comptons partir pour Trichinopoly. Je ne sais pourquoi nous nous trouvons déjà tout affectionnés à ces bons Indiens, dont on nous avait fait une peinture si peu attrayante. Je vous assure qu'il y a dans leurs traits quelque chose de noble et d'aisé, dont vous seriez frappé. Priez le Seigneur de nous donner les forces nécessaires pour travailler longtems à leur salut. C'est le plus ardent de mes vœux.

Agréez, etc.

Louis Saint-Cyr S. J.

64e Lettre.

Le P. Louis Saint Cyr, miss.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Madure, à un Père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 8 Juillet 1841.

Mon Révérend Père.
P. C.

C'est du milieu de cette mission, qui vous a des obligations si grandes, que l'un de vos enfans, à peine séparé de vous, vous adresse ces lignes. Puissiez-vous y voir un sincère témoignage de la reconnaissance que tous nos Pères, et moi en particulier, conserverons à jamais pour vous. Continuer à vous intéresser pour cette portion si agitée du troupeau du bon Pasteur. Que ne vous est-il donné de vous transporter un instant au milieu des Indes, pour être témoin du bien qui déjà s'y opère sur une grande échelle, et du bien, plus considérable encore, qui s'y opérerait, si le nombre des ouvriers était en proportion avec les besoins! C'est évidemment l'oeuvre de Dieu, espérons donc que la Providence viendra bientôt à notre secours, en inspirant à quelques uns de nos frères le désir de partager nos travaux.

Vous savez sans doute avec quelle attention toute paternelle cette Providence nous a conduits dans le cours de notre traversée. J'en ai fait le détail dans une lettre qui a dû vous être communiquée. Je reprends donc ici le cours de mon récit.

Nous eûmes la consolation de voir célébrer la Fête-Dieu dans l'église malabare de Pondichéry, avec l'appareil et la piété qui conviennent à nos SS. mystères. A considérer l'ensemble et la précision des cérémonies, l'adresse et la dextérité des enfans de choeur, à entendre les chants sacrés

répétés par des voix pleines et sonores, on se serait cru transporté dans une belle église d'Europe, si la couleur des visages n'eut détruit l'illusion. Plus solennelle encore fut, nous a-t'on dit, la fête du Sacré-Coeur. Nous n'avons pas eu le bonheur d'y assister. Dès le 17 Juin, nous étions mis en route pour Trichinopoly.

La manière de voyager dans l'Inde vous est déjà connue. Il est donc inutile de vous dire, qu'il faut porter avec soi ses provisions, son lit ou sa natte; avoir son cuisinier, son interprète, &c, sous peine de manquer souvent de tout. Mais je ne dois pas omettre de vous parler du compagnon de voyage que la divine Providence nous a choisi. C'était lui qui nous servait de pourvoyeur général; il prenait les devants pour faire tout préparer dans les stations où nous devions prendre notre repas, ou nous arrêter la nuit. Le matin il était le premier sur pied pour faire partir la caravane; il pressait ou retardait la marche, selon les circonstances et les localités; il nous servait d'interprète quand nous en avions besoin: en un mot, il nous rendait tous les services imaginables. Ce compagnon, ce guide charitable, c'était Monseigneur de Drusipare lui-même, qui, oubliant en quelque sorte sa dignité et son âge, ne croyait jamais en faire assez, pour témoigner l'intérêt qu'il portait à quatre pauvres religieux, qui allaient travailler au salut de ces Indiens, si chers à son coeur. Sollicité par le P. Garnier de se rendre à Trichinopoly, pour y consacrer la nouvelle église bâtie dans cette ville, ce vénérable Prélat avait voulu attendre notre arrivée, et s'y transporter avec nous, pour rendre la cérémonie plus solennelle.

Nous n'étions pas encore bien loin de Pondichéry, lorsque nous aperçumes les restes de la fête payenne de Vichnou, que l'on avait célébrée quelques jours auparavant, et à laquelle les Européens étaient accourus en foule, pour être témoins des honneurs rendus au démon par ses stupides adorateurs. Les grandes et magnifiques pagodes que nous rencontrions de tems en tems, les innombrables pagodins qui couvraient les campagnes que nous parcourions, des chevaux, des éléphants, des hommes à gros ventre,

monstrueuses divinités, que nous rencontrions presqu'à chaque pas, nous faisaient sentir bien douloureusement que nous étions au sein de l'empire des ténèbres. Mais cette vue, loin de nous décourager, nous remplit d'une sainte ardeur, et d'un vif désir de pouvoir entrer bientôt dans la carrière, pour y combattre, avec la croix seule, tous les prestiges et toutes les forces de l'enfer. Nous adressions au ciel de ferventes prières, pour qu'il lui plut d'envoyer de nombreux ouvriers dans cette partie si abandonnée de sa vigne. Dans le cours de notre voyage, nous reçûmes une visite qui nous fit grand plaisir, ce fut celle du Père de Souza, le seul prêtre portugais qui, dit-on, dans tout le vicariat de Madras, se soit soumis aux dispositions de Rome.

Voici un autre petit incident, qui me parut bien nouveau. Un soir, j'étais occupé à faire un peu de méditation, près du Bengala où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, quand le son de je ne sais quel instrument de musique vint frapper mon oreille. Poussé par un motif de curiosité, je dirigeai mes pas vers le lieu d'où partait cette harmonie, qui me paraissait d'un genre bien singulier. Bientôt je découvris, au milieu d'un bouquet d'arbres, une immense pagode. Une porte d'une architecture grandiose, mais sans exemple dans nos monuments européens, conduisait dans une cour intérieure. Là, se trouvait un étang très profond, environné de portiques et de colonnades. A côté, sous un pavillon turc, était un autel noir, souvent arrosé de sacriléges libations. Au fond de cette cour, où j'avais eu la hardiesse de pénétrer, j'aperçus comme une espèce de souterrain noir et enfumé, dans lequel, au milieu d'une effrayante obscurité, brillaient quelques lampes lugubres. Une odeur fétide s'exhalait de cet antre de mort, et la musique barbare qui avait fixé mon attention, s'exécutait en ce lieu, devant une monstrueuse idole. C'était, je crois, l'heure du sacrifice. Un brahme vint à moi, et m'invita par signe à pénétrer plus avant; mais ce que je voyais, ce que j'entendais, était loin de me rassurer. En vérité il serait difficile d'offrir, plus au naturel, une image parfaite de l'empire de Satan. Une crainte involontaire me força donc à revenir sur mes pas. Je

me retirai silencieux et pensif, priant pour les pauvres aveugles, qui venaient dans ce lieu d'horreur adorer le démon.

Arrivés à Chiringam le 17 Juin, nous espérions avoir la consolation de célébrer le lendemain la fête du Sacré-Coeur au milieu de nos Pères à Trichinopoly; mais une lettre du P. Garnier vint nous engager à nous rendre à Pratacondi, pendant que l'on faisait dans la ville les préparatifs de la fête. En même tems le prêtre syriaque, qui desert la chrétienté de Pratacondi, vint à la tête d'un grand nombre de chrétiens, offrir ses hommages à Monseigneur, le prier de célébrer la fête du Sacré-Coeur dans la première église de son district que nous rencontrerions, et lui servir d'escorte jusques-là. Ce fut pour nous tous une bien douce consolation, et un bien heureux présage pour l'avenir. A Pratacondi, nous eûmes le plaisir de voir le P. Gury, accouru à notre rencontre de Vadougarépatty, centre de son district.

Cependant le P. Garnier avait mis tout en oeuvre pour préparer à Mgr et à ses quatre compagnons, la plus belle réception. Le jour fixé, nous montons en palanquin, nous passons le Cavéry, et en grande tenue de missionnaire, nous entrons dans la ville, au son bruyant de vingt instrumens divers, au milieu d'une multitude innombrable, qui se jette à genoux pour demander l'asirvadam, ou bénédiction, et qui triomphe de voir arriver un si grand nombre de prêtres européens. Cette marche, tout à la fois religieuse et militaire, nous conduisit, après une heure de poussière, de soleil et de fatigue, à la porte de notre maison. Le R. P. Bertrand, Supérieur de la mission, vint recevoir Sa Grandeur et les missionnaires qui lui servaient d'escorte. Je vous laisse à penser combien fut vive et douce la joie que nous éprouvâmes mutuellement! C'est alors seulement que nous nous crûmes enfin rendus dans cette chère mission, après laquelle nous soupirions depuis si longtems, et arrivés au terme d'un voyage qui durait depuis cinq mois, à dater du 15 Janvier, époque de notre départ de Notre-Dame d'Ay. Les jours qui devaient s'écouler jusqu'à la fête de

S. Pierre, où l'on se proposait de faire la consécration de l'église, furent employés par Mgr et le R. S. Supérieur à régler les affaires de la mission. Pendant ce tems là, les différentes castes de la chrétienté de Trichinopoly venaient successivement, musique en tête, présenter à Sa Grandeur leurs hommages, accompagnés de quelques petits présens. Dans ces circonstances, nous étions obligés nous aussi, de figurer, pour donner plus de pompe à la réception, et rendre plus vénérable aux yeux des Indiens la dignité du premier pasteur. Jamais, sans doute, ils n'avaient vu tant de missionnaires européens réunis ensemble; aussi, grande était leur surprise, grande leur joie. Dans une de ces réceptions, nous avons eu le plaisir d'être témoins d'une danse indienne, exécutée avec une étonnante précision, par les enfans de l'école catholique, et d'une espèce de drame joué par les mêmes enfans. Rien de plus singulier pour des européens, rien de plus burlesque que leur accoutrement, leurs gestes et leur déclamation.

Un mot sur la nouvelle église que Mgr de Drusipare allait consacrer au culte du vrai Dieu. Elle est bâtie entièrement sur un terrain appartenant en propre à la mission, et elle a été construite pour tenir en échec les schismatiques, qui ont en leur pouvoir l'ancienne église. Les fondemens en ont été jetés, il y a environ 18 mois, et la voilà heureusement terminée. Elle a été élevée, comme tant d'autres, avec les fonds assignés à la mission par l'œuvre de la Propagation de la foi. Le plan en a été dressé par le P. Garnier; c'est aussi lui qui en a dirigé l'exécution. Une facade élégante, d'une architecture qui serait admirée même en Europe, surmontée de deux petits clochers, annonce la maison du Seigneur. Une statue colossale de la très sainte Vierge, placée au milieu de la facade, dans une belle niche, indique que Marie est patrone de ces lieux, et que ce temple lui est dédié. Le corps de l'église présente une croix latine, d'une longueur de cent quarante pieds métriques, sur une largeur de quatrevingt dix pieds dans les branches de la croix et de cinquante dans le reste de l'édifice. Le chœur est surmonté d'une petite coupole très bien prise. L'église a trois

nefs soutenues par 18 colonnes de granit, revêtues d'une sorte de stuc propre au pays. Les trois nefs sont voûtées dans toute leur longueur. Un défaut essentiel, est le peu d'élévation de la nef principale; mais les colonnes étant légères, le défaut de hauteur n'est pas si sensible. Si les catholiques de tout rang ont ressenti une extrême joie de voir s'élever au milieu d'eux, cet édifice vraiment remarquable pour le pays, les hérétiques et les schismatiques en ont conçu un dépit mortel. Ils voient maintenant que nous sommes loin de vouloir abandonner le poste, comme ils l'avaient débité partout. Quelqu'un écrivait à ce sujet, à l'un des plus hauts magistrats de l'Inde, que le catholicisme faisait à Trichinopoly des progrès effrayans. Remercions le Seigneur de ce qu'il a bien voulu permettre qu'on lui élevât dans ces pays idolâtres, et au milieu de mille pagodes qui nous environnent, un temple assez beau pour faire l'admiration des Indiens, et où l'on pourra célébrer des fêtes, dont l'éclat rendra respectables les mystères de la vraie religion.

Mais vous attendez quelques détails sur la cérémonie de la consécration, les voici. Le jour de S. Pierre, le son d'une cloche assez grosse, nouvelle acquisition du P. Garnier, annonça, dès l'aurore, la fête qu'on allait célébrer. Une foule immense était accourue, de toute cette partie de l'Inde, pour prendre part à cette consécration, annoncée depuis longtems dans les différentes églises. Huit missionnaires de la Compagnie et deux prêtres du pays étaient là réunis, pour accompagner l'Evêque consécrateur, et augmenter la pompe de cette intéressante cérémonie. Ces missionnaires, que vous connaissez tous, étaient le P. Père Supérieur et les Pères Garnier, Guny, Ferrin, Wilmet, Clifford, de Saint Sardos et Saint-Cyr. On n'oublia pas de rappeler aux chrétiens, que dans tout le pays, il n'y a pas une seule église qui ait reçu une consécration proprement dite. On a suivi, pour la cérémonie, avec toute l'exactitude possible, les nobles et touchantes prescriptions du Pontifical romain. Le

tout terminé, l'église a été ouverte au public. Le peuple impatient s'y est précipité en foule. Près de quatre mille personnes y trouvaient place, pendant qu'un nombre bien plus considérable encore était obligé de rester sous des pandels, ou toits garnis de feuillages, élevés en avant de l'église. Des idolâtres, des hérétiques, des schismatiques montraient le plus grand empressement pour être témoins d'un spectacle si nouveau pour eux. Je ne dois pas oublier les soldats irlandais qui, ayant obtenu de leur colonel congé pour la journée, voulurent aussi prendre part à la fête. Un prêtre malabare, attaché à MM. les missionnaires de Pondichéry, fit alors un discours sur la consécration de l'église, et sur la nécessité de se soumettre aux légitimes pasteurs. A onze heures, messe pontificale, célébrée avec toute la solennité possible, avec chant et morceaux de musique, exécutés par les musiciens du régiment. Le général de division et le colonel les avait accordés avec une extrême complaisance, à la demande du P. Garnier. Il serait difficile de vous dépeindre quels furent les sentimens et les émotions de nos chrétiens dans ce moment auguste, ils étaient ivres de joie. Ils n'avaient point assez d'yeux pour tout voir, tout examiner; point assez d'oreilles pour tout entendre, chant et musique. L'expression leur manquait ensuite pour rendre ce qu'ils avaient éprouvé. Le soir, le concours fut le même aux Vêpres, au sermon en Anglais, que prêcha le P. Clifford: salut avec musique. Plusieurs morceaux exécutés dans notre jardin par les musiciens du régiment (qui bien que protestans pour la plupart, avaient été vivement touchés de nos cérémonies) terminèrent heureusement cette belle journée. Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée par le R.P. Supérieur, pour tous les membres vivans de la Propagation de la foi. Le 1er Juillet, un service solennel eut lieu, pour tous les membres décédés de la même œuvre. N'était-il pas juste qu'il en fût ainsi, dans une mission soutenue par les secours de cette admirable association, dans une église que les fonds de cette société venaient d'élever, pour servir d'asile et de forteresse au catholicisme! L'impression morale produite par cette fête a été telle que nous le demandions à Dieu. Jamais, non jamais nos chrétiens n'en

perdront le souvenir. Ceux qui étaient venus de loin sont allés répandre dans leur pays la nouvelle de ce qu'ils avaient vu. Du Chrichma jusqu'au Cap Comorin, on parle de la consécration de l'église de Trichinopoly. Cette chrétienté, qui, avant l'arrivée de nos Pères, menaçait de se livrer au schisme, et d'entraîner dans sa défection toutes les chrétientés comprises entre Dindigul et Tanjaour, pleine maintenant de vie et de catholicité, sera leur modèle et leur soutien. Que Dieu soit béni de la consolation qu'il nous donne à notre entrée dans l'Inde.

Monseigneur Bonnand, après avoir administré la confirmation à quelques Irlandais et à bon nombre d'Indiens, s'est enfin séparé de nous, emportant nos justes et bien vifs regrets, et laissant après lui la bonne odeur de ses vertus. Quelle leçon pour nous, de le voir prêcher comme un simple missionnaire, s'asseoir au confessionnal, entendre avec bonté les plus vils parias, se faisant tout à tous pour gagner tout le monde à N. S.! Quant à l'affection qu'il nous porte, rien ne peut en donner une juste idée.

Adieu, mon Rév. Père. Cette mission se recommande toujours à vos prières et à celles de toutes les bonnes âmes qui s'intéressent à la gloire de Dieu.

Je suis en union de vos SS. Sacrifices, etc.

Louis Saint-Cyr S. J.

65e Lettre.

Extrait d'une lettre du f. Joseph Chérola, religieux de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à un de ses frères, religieux de la même compagnie.

Trichinopoly, 8 Juillet 1841.

Mon très cher frère:

Je pense que vous ne serez pas fâché que je vous parle

de mes occupations. Il faut que vous sachiez d'abord, que pendant huit ou dix mois il ne m'était pas permis d'entreprendre le moindre ouvrage aux yeux du public. Quand je voulais faire quelque chose, même dans la maison, balayer par exemple, coudre un habit, raccommoder un meuble, et ainsi du reste, il me fallait fermer portes et fenêtres. Ces Indiens sont si curieux, qu'il n'y a pas de moment où l'on puisse être tranquille chez soi, sans de telles précautions. Si les portes sont fermées, ils n'ouvrent pas; mais si elles sont ouvertes, ils entrent comme chez-eux. Et puis, ils ont des idées si drôles! Parceque je suis blanc, je ne dois pas travailler, mais faire travailler les autres. S'ils m'eûssent vu mettre la main à l'ouvrage, j'étais un homme perdu d'honneur.

Quant à moi, la chose m'est paru assez indifférente. L'honneur n'est pas ce que je suis venu chercher ici; d'ailleurs le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Si j'eusse donc été méprisé je n'aurais pas eu droit de me plaindre; mais nos Pères me disaient, que pour la gloire de Dieu, je ne devais pas m'exposer à la raillerie des gens du pays; qu'il fallait aller doucement, prendre des précautions, m'occuper utilement dans l'intérieur, et qu'avec le tems, je pourrais faire ici ce que je faisais en Europe. J'ai suivi leurs conseils, et Dieu m'a fait réussir. Au commencement je souffrais assez, quand je voyais le besoin qu'avaient nos Pères d'un bon travailleur, et que je ne pouvais faire l'ouvrage qu'en cachette et tout doucement. Peu à peu je suis devenu plus hardi; nos Indiens se sont accoutumés à me voir faire, et maintenant il n'y a plus aucune difficulté; je puis m'occuper à tout ce que l'obéissance voudra m'ordonner.

Je ne crains plus de travailler en public. Je viens de peindre les portes de la nouvelle église et je vais me mettre à peindre les fenêtres. Je suis aussi quelquefois menuisier, maître et apprenti tout à la fois. Je suis encore jardinier, j'arrose de mon mieux, mais la grande chaleur rend mon travail inutile. Dans l'intérieur de la maison, l'occupation ne manque pas; j'ai moi seul

tous les titres que l'on partage entre plusieurs dans une maison. Il faut ici une grande vigilance pour se garantir de la poussière et surtout des bêtes malfaisantes.

Maintenant que l'église est terminée, j'aurai un peu plus de loisir pour le service de la maison. Pendant dix huit mois, nous avons eu une foule d'ouvriers, qui nous ont donné bien de l'embarras. Grâces à Dieu, toutes nos peines sont finies de ce côté-là. Notre église est parfaite; il n'y manque que l'orgue et l'organiste. La sacristie est bien; nous y avons mis une grande commode à six tiroirs: mais il n'y a pas de serrures pour les fermer, point d'ouvrier dans le pays capable d'en faire. On pourrait bien trouver quelques serrures d'Europe, mais ce sont des serrures pour des portes ordinaires, qui n'iraient pas à nos tiroirs, et en outre, elles ne coûtent pas moins de treize francs chacune; quelle dépense pour en avoir six!

Quand je prie Dieu dans cette église, il me semble que je suis en Europe. Les jours de fête, c'est moi qui sonne l'Angelus et la messe. Les jours ordinaires, un Indien donne le signal de la messe avec une plaque de métal, qui a presque la forme d'une assiette. Cette plaque est percée d'un petit trou, par où passe une corde. D'une main on la tient suspendue par cette corde, et de l'autre on frappe dessus avec un maillet. Si l'on ne voyait pas cet instrument, on croirait entendre une cloche de quatre cents livres.

Voici comment on m'appelle: *Sena Doré*, ce qui veut dire *petit Monsieur*. On me distingue ainsi d'un Monsieur de Pondichéry, qui demeure avec nous; on le nomme lui: *Sena Doré, grand Monsieur*. Ce n'est pas qu'il soit plus grand, au contraire: mais il est ici plus ancien.

66.e Lettre.

Le P. Alexis Canoz missionn.re de la Comp.ie de Jésus dans le Madure, à un Père de la même Comp.ie en France.

Calléditidel, 5 Août 1841.

Mon Révérend Père.
P. C.

Depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre, nous avons reçu, dans le courant de mai, la visite du R. P. Bertrand. Elle nous a fait apprécier le bonheur d'appartenir à une Société qui, partout la même, distribue, par le moyen de ses supérieurs, les consolations les plus efficaces à ses enfans dispersés. Je passe sous silence les différentes excursions que j'ai faites après son départ, pour vous parler d'une expédition plus grande et plus importante.

J'avais depuis longtems formé le projet de descendre dans l'île de Ramsaram, voisine de Ceylan, où nous n'avions pas encore pénétré. Comme je faisais la fête de S. Pierre à Kilakarey, sur la côte, le prêtre Govéar résidant à Moutoupettey, instruit de mon dessein voulut me devancer, sans doute pour m'empêcher d'aller plus avant, en prévenant les chrétiens contre moi. Je profitai de son absence, pour l'attaquer sur son propre terrain. Moutoupettey est un gros village, renfermant cent cinquante maisons de chrétiens : il est propriété de l'église, ainsi que Sarougany. Ce sont leurs revenus qui soutiennent les deux antagonistes que nous y avons et qui perpétuent le schisme. Les pauvres chrétiens sont là sous le poids de la terreur. S'ils se déclarent pour nous, on les châtie, on leur impose des amendes, on leur ôte les moyens de subsistance, on les chasse de leur caste, &c. Il n'est pas de vexations, d'injustices qu'on ne leur fasse subir pour les obliger à revenir au schisme, ou à quitter le village. Je vais vous en donner une preuve.

J'arrivai à Moutoupettey sans y être attendu, si ce n'est par quelques chrétiens d'une caste plus élevée, qui eurent la bonté de me recevoir dans leur maison. Les autres, avertis de mon arrivée, vinrent en foule me demander ma bénédiction. Le chef était alors absent. A son retour, furieux de me voir installé dans son village, il se déchaîna publiquement contre mes hôtes, menaça de leur intenter procès pour l'hospitalité qu'ils m'avaient accordée, d'interdire aux habitans toute communication avec eux, &c. Il chassa de sa maison son propre fils, parcequ'il s'était déclaré pour nous; défendit de donner du travail à un pauvre jeune homme qui était venu à ma rencontre et s'était confessé à moi; refusa la sépulture à un petit enfant de nos chrétiens mort sur ces entrefaites, &c. Je rassurai mes hôtes contre ces vaines menaces d'un homme ivre de colère, et leur promis de les soutenir s'ils étaient persécutés pour la cause de la justice. Le lendemain je dis la messe sur un autel improvisé; puis je reçus la visite de quelques schismatiques, à qui je montrai la bulle *Multa præclare*. Après une assez longue discussion, ils me quittèrent en me donnant de bonnes paroles. J'ai su depuis, que mon passage avait un peu enhardi les chrétiens, et qu'outre trente trois chefs de famille qui s'étaient auparavant prononcé pour nous, vingt autres s'étaient déclarés pour l'unité catholique. Les gens de ce pays, pêcheurs pour la plupart, tirèrent delà occasion de se servir, pour exprimer le succès de nos démarches, d'une comparaison analogue à leur profession. *Les missionnaires d'Europe, disaient-ils, font comme nous, quand nous jetons nos filets à la mer. D'abord il n'y vient que quelques poissons, puis on finit par en prendre une grande quantité. Ainsi ces missionnaires n'avaient ailleurs, dans le principe que quelques chrétiens pour eux; à présent ils ont la masse. Il en sera de même ici.*

De Moutoupettey, je me rendis dans un autre village, à cinq ou six milles, également sur la Côte, où je savais que les chrétiens me désiraient; j'y fus bien reçu. On me promit de ne plus avoir de communication avec le prêtre schismatique. Je confessai tout le monde, et certes, ce n'était pas sans besoin. Depuis trois ans, un

Govéar refusait de les entendre, parcequ'ils ne voulaient pas se soumettre au tribut qu'il exigeait. Plusieurs même ne s'étaient pas confessés depuis cinq, et même dix ans. Là, j'eus occasion de faire différentes bonnes œuvres. Dans un menage où il s'agissait de réconcilier un homme avec sa femme, le catéchiste, en parlant au mari pour lui faire entendre raison, se servit en ma présence d'une comparaison qui vous paraitra neuve. *N'est-il pas vrai*, lui dit-il, *que les femmes ne portent qu'une toile pour se couvrir, et que les hommes en portent trois? Quest-ce que cela signifie, si non que l'homme a, ou doit avoir trois fois plus d'esprit que la femme? et par conséquent il doit passer à celle-ci bien des choses qui lui échappent par défaut d'esprit.*

Comme je m'arrêtais dans ce village, les habitans de l'île, inquiets de ne pas me voir arriver, envoyerent deux courriers pour me chercher. Je partis aussitôt avec eux. Après avoir fait trois ou quatre lieues sur terre, je traversai dans une barque légère un bras de mer resserré entre l'île et la côte, dans une étendue de près de trois milles anglais. C'est ce détroit auquel on donne, je crois, dans les géographies le nom de *Pont-d'Adam*. Dans presque toute sa largeur, la surface de la mer y est couverte de rochers, sauf un espace à peine suffisant pour le passage des petits vaisseaux; encore ce passage avait-il autrefois si peu de profondeur, qu'on était obligé de décharger entièrement la cargaison, pour que le navire pût franchir le détroit. Voici trois ans que les Anglais travaillent à creuser cette espèce de canal, en faisant sauter les pierres. Il y a bien encore de l'ouvrage pour trois autres années. C'est une entreprise immense, mais fort utile pour le commerce de la côte. Deux cents galériens avec leurs gardes, une centaine de cipayes, ou soldats du pays, sans compter les gens de l'art, y sont constamment occupés. Sept ou huit Anglais commandent et dirigent tout. Je fus bien accueilli par ces messieurs. L'un d'entr'eux, catholique, vint à ma rencontre au lieu du débarquement et m'invita si gracieusement à dîner chez lui, que je dus accepter son offre. J'ai logé pendant quinze jours sous la tente qu'il m'a prêtée. Il n'a pas manqué de sanctifier le Dimanche, et il a prouvé par toute sa conduite combien lui était chère l'antique religion de ses pères. Depuis

qu'on a commencé les travaux, l'île est fort vivante. Dieu voulut se servir de moi pour y faire quelque bien. Trois de nos chrétiens de Tutuuiy, employés par les anglais, avaient donné connaissance de la Bulle, sur laquelle sont fondés nos pouvoirs, aux cipayes catholiques et aux habitans de l'île. Leur zèle et leur dévouement n'avaient pas encore dissipé tous les doutes. Mais à mon arrivée le Seigneur toucha les coeurs; les cipayes et les insulaires abandonnèrent le prêtre Govéar et vinrent tous à moi.

Après être resté trois jours dans cette résidence, nommée Pamben, ou Pamboun, pour confesser les soldats, leurs familles et quelques autres chrétiens, je m'avançai dans l'intérieur de l'île, au milieu des bois, et j'allai m'installer dans une petite église nouvellement bâtie par nos chrétiens. J'invitai les Cadéers, habitans de l'île, à venir à la messe le Dimanche. Ils vinrent avec beaucoup de docilité. Je commençai aussitôt à les faire instruire, grands et petits, pères, mères et enfans, car ils sont tous bien ignorans. Vivant au milieu des forêts, comme les sauvages, ils en ont un peu le caractère. En voici un exemple: Pendant que le catéchiste enseignait la doctrine chrétienne au peuple, j'aperçus deux enfans de douze à quinze ans qui se tenaient éloignés. Ils n'eurent pas plutôt remarqué que j'avais les yeux sur eux, qu'ils prirent la fuite et se mirent à courir dans la campagne, à travers les bois et les épines. Impossible de les retrouver.

Ce ne sont pas seulement les enfans qui montrent cette crainte; les grandes personnes en font autant. S'il y a des coupables à punir et que le prêtre les fasse appeler, ils disparaissent et se cachent soigneusement. C'est ce qui rend difficile l'administration de cette île. Hélas! mon Rev. Père, je vous dis ceci, non pour accuser personne, mais uniquement pour vous donner une idée des misères spirituelles de ces pauvres Indiens et du besoin qu'ils ont de notre secours. Cette crainte qu'ils éprouvent à la vue du missionnaire, ne vient pas tant de la pusillanimité de leur caractère, que de la faute de ceux qui s'occupaient jusqu'ici du soin de leurs âmes. Loin d'imiter le bon pasteur, qui court après la brebis égarée pour la ramener dans le bercail, ils

se conduisaient à peu près comme le chasseur qui poursuit sa proie pour la dévorer. Sans se mettre en peine de se faire aimer des chrétiens, ils ne cherchaient qu'à s'en faire craindre par les châtimens qu'ils infligeaient sans miséricorde. Une fois seulement chaque année ils venaient dans cette île, pour y célébrer la fête de S. Jacques, dans une église dédiée à ce Saint et recueillir les offrandes que ses dévots apportaient de fort loin. Il y a là trois autres églises, consacrées à la Ste Vierge, à S. Antoine, à S. Sébastien, qu'ils n'ont jamais visitées. Près de deux mille chrétiens abandonnés, chrétiens de nom seulement, sachant à peine faire le signe de la croix, ne venaient à l'église que pour voir la fête, ou pour se marier, le plus souvent sans confession.

J'ai interrogé plusieurs vieillards, qui m'ont dit ne s'être jamais confessés. Ils avaient pourtant été mariés à l'église; mais, peut-être parce qu'ils étaient ignorans et qu'on ne voulait pas se donner la peine de les instruire, on refusait de les entendre; on les mariait seulement pour avoir leur argent. D'autres, parcequ'ils étaient pauvres, vivaient ensemble sans recevoir le sacrement. J'ai fait faire la 1e communion à deux ou trois vieilles femmes. Plusieurs Indiens se trouvaient dans le même cas; mais comme je n'avais pas le tems de m'arrêter d'avantage, et qu'ils n'étaient pas assez disposés, je leur ai recommandé de se faire instruire, promettant de revenir dans quelques mois les confesser tous. Sur vingt un mariages que j'ai célébrés, dix neuf avaient été déjà contractés par le fait et sans la bénédiction nuptiale. Il a fallu enseigner à ces pauvres Indiens leur religion, les confesser, leur faire réparer publiquement leur faute, et bénir leur union. J'ai eu la consolation de baptiser, dans cette île, soixante dix enfans, parmi lesquels il y en avait plusieurs de 5, de 7, de 12 ans et même un jeune homme de 20 ans.

Voilà, mon R. Père, l'état de cette chrétienté. Hélas! je pense en gémissant, qu'il y a peut-être encore dans notre district bien des villages éloignés, où des chrétiens sont comme perdus au milieu des payens, et que jusqu'ici nous n'avons pas pu visiter. Si le R. P. Supérieur nous accorde un des missionnaires récemment débarqués, nous pourrons, je l'espère, aller partout; mais je crains bien que les nouveaux venus n'aient déjà

trouvé leur place ailleurs, et qu'il nous faille encore attendre un autre renfort. Faſse le ciel qu'il arrive bien vîte!

Si les besoins preſsans de nos chrétiens nous permettaient de faire des excursions dans l'intérêt de la science, j'aurais profité de mon séjour dans l'île pour visiter une fameuse pagode qui s'y trouve. Des milliers de pélerins y affluent tous les ans, au mois de Juillet. Cette pagode est remarquable par ses dimensions et par l'énorme grandeur des blocs employés dans sa construction. Elle est bâtie sur une petite colline, dans un village peuplé de Brahmes. Ceux-ci vivent aux dépens de la superstition du peuple, qu'ils abusent, en lui faisant croire qu'on n'a qu'à se laver dans l'eau de la mer, qui forme un vaste baſsin auprès du temple, pour être béni des dieux, et purifié de toute souillure et de tout péché.

Les chrétiens m'ayant prié de visiter une de leurs églises, je me rendis à leurs instances; ce qui leur fit grand plaisir. Je voulais aussi voir une église consacrée à la Mère de Dieu et bâtie dans le village même où se trouve la célèbre pagode; mais le prêtre Govéar qui occupe le poste, ne fut pas plutôt informé de mon arrivée, qu'il exigea qu'on lui en remît la clef. Comme il n'y en avait point, il fit mettre un cadenas à la porte, fermant à ces pauvres chrétiens l'entrée de leur propre église. Cette conduite les indigna. Les Turcs et les payens eux-mêmes trouvaient la chose étrange; de sorte que, pour son honneur, le Govéar fut obligé de renvoyer aux chrétiens la clé de leur église. Mécontent de voir toutes ses brebis venir à moi, comme à leur légitime pasteur, il prit le parti de m'écrire, pour me demander par quelle autorité je défendais aux chrétiens d'entendre sa meſse et de se confeſser à lui. Ma réponse fut prompte: je lui envoyai la Bulle du Souverain Pontife, en m'appuyant du témoignage unanime de tous les Evêques ou Vicaires apostoliques de ces contrées, c'est à dire, de Calcutta, de Madras, de Pondichéry, de Colombo, de Vérapoly et de Bombay, qui tous reconnaissaient et suivaient les nouvelles dispositions. Il eut l'audace de dire publiquement, que tous ces Evêques étaient de faux Evêques; et qu'il n'en reconnaiſsait pas d'autre que celui de Cochin, dont il s'arroge le titre de Vicaire général; et pour me prouver que la Bulle était fauſse, ou

du moins subreptice, il m'envoya entr'autres pièces insignifiantes, une lettre de S. E. le Cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, adressée, sous la date du mois de Juillet 1839, à Mgr l'Evêque de Colombo, pour être communiquée à tous les prêtres et à tous les chrétiens encore contumaces. Or cette lettre étant toute dans le sens de la Bulle, je ne sais comment il a pu me la confier. C'est une bévue de sa part, ou plutôt un vertige d'esprit que Dieu a permis, pour le convaincre de schisme aux yeux de ses propres chrétiens, à qui j'ai tout expliqué. La lecture de cette lettre, dont j'ai pris copie, et que je ne connaissais pas encore, a déjà fait revenir un bon nombre de schismatiques; mais je crois que Dieu, pour punir ces prêtres rebelles à l'autorité du S. Siége, a fermé leurs yeux à la lumière: *obcæcavit oculos eorum*. Je ne sais si tous les foudres du Vatican pourraient réduire ce chef de parti. Au reste, il est déjà bien puni: sauf son village de Moutoupettey, où il règne en tyran, il a perdu tout le reste. Habituellement malade d'une goutte hydropique, il peut rarement dire la messe. Un prêtre de Goa, qu'il a fait venir pour l'aider, s'est cassé le bras en tombant de cheval, au moment où il se disposait à aller célébrer la fête de S. Jacques dans l'intérieur des terres.

Pendant que j'étais à lutter contre l'obstination du Govéar, le P. Serra, de son côté, tenait tête à un autre prêtre schismatique, dans le village de Souranam, une de ses principales églises, où il a coutume de célébrer la fête de Pâques avec toute la pompe Indienne. Il y a deux mois, qu'appelé dans ce bourg pour assister un malade, je décidai nos chrétiens à y bâtir une petite église. On s'est mis à l'œuvre avec ardeur; elle a été terminée pour la fête. Pour l'orner convenablement, le P. Serra a déployé tout son zèle et toute son habileté; il a bien réussi: les chrétiens étaient dans l'admiration, les payens et les schismatiques venaient la voir par curiosité. Aussi, malgré la force de la coutume, qui l'entraîne toujours vers les anciennes églises, la foule s'est portée vers la nôtre, pour entendre la messe du Père. Une masse de peuple, exposée au soleil ardent, en plein midi, se déployait dans l'espace qui s'étend de la nouvelle à la vieille église et le couvrait tout entier. C'était un vrai triomphe pour la bonne cause. Le Govéar était furieux. Il a écrit à l'Almina, magistrat du lieu, l'excitant à faire partir le Père, sous prétexte

qu'il était venu mettre le trouble dans le pays. Celui-ci s'est contenté d'envoyer des pions, pour veiller au bon ordre, et tout s'est bien passé. Mais cela ne contente pas le Govéar: il menace de faire raser notre chapelle; il n'y réussira pas, car elle est bâtie sur le terrain de nos chrétiens. Si les magistrats nous ferment l'entrée des anciennes églises, ils nous laissent du moins la liberté d'en bâtir de nouvelles, partout où bon nous semble.

Un grand coup a été porté au schisme dans le Pangon d'Alour et de Trichinopoly, par l'arrivée de Mgr de Drusipare avec nos quatre nouveaux Pères, et la consécration solennelle de la basilique bâtie par le P. Garnier. On parle ici de cette fête avec enthousiasme. Les schismatiques découragés, commencent à comprendre qu'on les trompe en leur promettant toujours un Evêque et des prêtres, qui n'arrivent jamais. Les prêtres eux-mêmes sont irrésolus, déconcertés, en voyant leurs ouailles les abandonner. Ils se promettaient que le Pape, faisant la paix avec la Reine de Portugal, reviendrait sur son décret; mais sans savoir à quoi s'en tenir sur les rapports entre le S. Siége et la cour de Portugal, ils voyent que Rome s'est prononcée fortement pour l'exécution de ses ordres. Le prêtre du pangon d'Alour a fait un voyage à Sarougany pour se concerter avec le prêtre du lieu. Quel sera le résultat de leur consultes je l'ignore. On assure que celui de Sarougany a dit qu'il se soumettrait bien, mais qu'il craint de déplaire au prêtre de Moutoupettey, qu'il regarde comme son supérieur. D'un autre côté, on dit qu'ils ne plieront pas si la Bulle d'excommunication dont on les a menacés ne vient pas; qu'ils en concluront, ou que la bulle précédente est fausse, ou que ses menaces sont vaines. Peut-être, lors même qu'elle serait fulminée, diraient-ils, comme de la Bulle *Multa præclare*, qu'elle est apocryphe et mensongère; mais alors ils seraient dans le dernier degré de l'endurcissement; et je pense que tous les chrétiens finiraient par les abandonner.

Je me recommande au souvenir et aux prières de nos bons Pères de France. J'espère qu'ils n'oublient pas leurs frères des Indes.

J'ai l'honneur d'être, etc

Alexis Canoz S. J.

67e Lettre.

Le R. P. Joseph Bertrand, Supérieur de la Mission de la Compie de Jesus, dans le Maduré, à son Supérieur en France.

Sattampatti, 6 août 1841.

Mon Rév. Père. P.C.

Je vous ai promis de suppléer, par une lettre spéciale à ce que mes précédentes laissaient à désirer sur les événemens de la partie la plus méridionale de notre mission. Je profite, pour acquitter ma promesse, de quelques momens de loisir que je trouve dans un réduit solitaire, auprès d'une église de notre S. fondateur, où j'étais venu célébrer sa fête.

Je vous entretiendrai d'abord de nos efforts et de nos succès contre le schisme et contre les désordres qui s'étaient introduits parmi les chrétiens de la Côte de la Pêcherie; je tâcherai ensuite de vous donner une idée des chrétientés de l'intérieur.

Quant au schisme, qui avait fait, au Sud principalement, de si grands ravages, vous en connaissez déjà la nature et les causes; je ne reviens pas là dessus. Il suffit de rappeler qu'à l'époque de la visite de Monseigneur au mois de décembre 1839, il nous fut impossible de triompher pleinement des ennemis de la religion. La grande majorité, la presque totalité des chrétiens était bien pour nous; mais leur caractère de faiblesse et de pusillanimité n'était pas capable de nous soutenir contre des adversaires accoutumés à dominer, habiles à puiser des ressources dans la calomnie et l'iniquité et qui d'ailleurs trouvaient un appui dans les autorités locales. Il fallut donc attendre le moment de la Providence, et, pour ne pas perdre tout, souscrire à des conditions désavantageuses. Le poste de Tuticurin ne pouvait être occupé par d'autres que par nous. Lors même qu'on nous l'aurait offert dans les circonstances présentes, nous aurions dû le refuser, et

appeler de nos voeux le moment opportun de mettre cette chrétienté sur le pied où elle doit être. Nous vîmes donc pas de peine à consentir à ce que l'ancien prêtre, dont les dispositions avaient été jusqu'alors si équivoques, continuât à l'occuper, après s'être soumis à Sa Grandeur et en avoir reçu la juridiction. Cette première concession fut suivie de quelques autres, auxquelles les opposans attribuaient une grande portée, mais qui, d'après les termes même de l'accord, pourraient se réduire à très peu de chose. Nous laissâmes les ennemis de l'unité s'applaudir de leur prétendu triomphe, bien persuadés qu'il ne serait pas de longue durée.

Nos espérances ne tardèrent pas à se réaliser. Aussitôt après le départ de Mgr, la masse des chrétiens s'étonna et rougit d'avoir tremblé. On reprit courage sur tous les points. Comme le chef de Tutucurin travaillait à s'assurer les fruits de la victoire, et à étendre sur toutes les églises de la Pêcherie ses idées d'oppression de la liberté ecclésiastique, nous lui opposâmes la résistance la plus énergique et nous nous hâtames de rentrer complètement dans nos droits. Notre position s'était, grâce à Dieu, bien améliorée. Les prêtres schismatiques s'étaient retirés et nous n'avions plus tant à craindre les mauvais procès. Dès ce moment, je déclarai ne reconnaître dans le chef aucune autorité sur les affaires de religion; je pressai l'exécution des sages réglemens proposés par le P. Martin, relativement à l'administration des églises. Je parlai raison aux chrétientés, et elles entendirent ce langage. D'un côté, elles voyaient leurs églises dépouillées et tombant en ruines, sans pouvoir espérer de nous aucun secours, tant qu'elles auraient la lacheté de laisser piller leurs ressources naturelles : d'un autre côté, tous les chrétiens me demandaient à grands cris des prêtres, et je leur répondais, qu'avant de faire une telle demande, ils devaient savoir ce que c'est qu'un prêtre, vénérer en lui le ministre du vrai Dieu et soutenir son autorité. Ces paroles jointes à notre conduite, qui en était la confirmation, relevèrent les chrétientés et leur inspirèrent du courage. Elles commencèrent à refuser à leur chef le droit de se mêler des choses de la religion, et à lui faire sentir le danger qu'il y avait pour lui de vouloir les inquiéter sur ce point. Cela leur est d'autant plus facile, que les chefs ne vivent que des contributions volontaires des populations. Je dis *volontaires*, parceque le Gouvernement n'en fait pas un devoir. Elles

sont cependant fondées sur des principes de caste et de coutume; principes qui équivalent à une loi sévère pour les individus, mais dont l'application peut être suspendue par une détermination générale.

Cependant le chef était décidé à ne se relâcher sur aucun point de ses usurpations. Pour établir son système d'oppression, il fit un voyage dans les villages de la Côte. A Punécayel, chrétienté qui s'était distinguée par son dévouement pour nous, il exerça contre les principaux chrétiens les cruautés les plus révoltantes; et après avoir ainsi jeté l'épouvante dans tous les coeurs, il imposa ses réglemens touchant les affaires et les cérémonies de l'église. Il nomma de nouveaux dignitaires et fit des changemens qui n'avaient pour règle et pour motif que son caprice. J'arrivai quelques jours après, et je fus effrayé de l'état où je trouvai cette chrétienté: notre parti y était mort; tous les chrétiens étaient sous l'empire de la terreur et quelques Indiens triomphants, tous créatures du chef, étaient les seuls que je visse paraître autour de moi. J'essayai, avec le P. Castanier, d'exercer notre ministère dans la chrétienté; mais nous reconnûmes bientôt les principes d'opposition que le chef de Lutucurin y avait laissés. C'est pourquoi nous abandonnâmes ces Paravers, en leur reprochant leur lâcheté. Quelques jours après, ils vinrent nous prier de leur accorder une messe pour la fête de Pâques; je refusai. Cette sévérité produisit son fruit. *Le Père a raison*, s'écrièrent tous les chrétiens indignés, *c'est notre Adappen* (chef du village) *qui en est cause; c'est lui qui nous prive de l'amitie de nos Pères: il faut affamer l'ennemi*. A l'instant le parti en est pris: tous s'obligent à lui refuser la contribution quotidienne, c.a.d. une espèce de dîme sur le poisson pris. La bourse de l'Adappen s'en ressentit. Après quelques mois de disette, il fut obligé de venir se jeter aux pieds du missionnaire, pour le conjurer d'aller administrer la chrétienté, lui promettant une pleine et entière liberté. De cette manière l'ordre se rétablit successivement dans toutes les églises de la Côte.

Cependant le prince de Lutucurin faisait dans les villages de sa dépendance tout ce qui était en lui pour soutenir ses gens, vexer les chrétiens et surtout entraver l'exercice de notre ministère, mais ses efforts ne servaient qu'à détruire le peu d'autorité qui lui restait, même dans les affaires étrangères à la religion. Un jour il envoya ses gens à

Manapadou, pour citer et traîner à son tribunal les principaux chrétiens qui devaient répondre à une série de doure questions sur leur conduite. 1°: Pourquoi remettez-vous au Père une clef du coffre de l'église? 2°: Pourquoi le Père ordonne-t'il que les femmes qui n'auraient pas le grand voile de cérémonie, viennent à l'église avec leur vêtement ordinaire, ce qui est contre l'honneur de la caste? 3°: Pourquoi défendre la boisson de l'eau de palmier?.... L'Adappen qui nous est tout dévoué, répondit très laconiquement à la 1re question: Parceque nous ne voulons pas qu'on pille les revenus de l'église: l'an passé, on a volé dans ce coffre trois cent roupies. A la 2e: L'accomplissement d'un commandement de Dieu ne peut deshonorer la caste; c'est un péché de manquer à la messe parcequ'on n'a pas de quoi s'y parer. Pour faire tomber cette coutume abusive, ma femme ira dimanche à la messe sans voile, elle laissera volontiers le sien, pour ôter à celles qui en seraient dépourvues la honte qu'elles pourraient éprouver. A la 3e, qui concernait la liqueur de palmier, il fut répondu: L'ivrognerie est ce qui deshonore véritablement notre caste, le Père la combat, nous le seconderons de tous nos efforts.... Les autres explications données étaient dans le même sens. On refusa de comparaître devant le prince, parceque, dans ces circonstances, son palais est un lieu de supplices.

Malheureusement tous les chrétiens de la Côte n'ont pas déployé une pareille énergie. Le prince, sans avoir obtenu de grands succès, n'a exercé sur eux que trop d'influence; nous avons eu à gémir plus d'une fois sur les embarras que nous suscitaient ses sourdes menées. Obligés souvent de réprimer des désordres, de punir des coupables, nous avions la douleur de le voir se déclarer le protecteur et l'ami naturel de tous les mécontents. Cependant, comme il continuait à nous donner des protestations hypocrites d'amitié, nous gardions avec lui toutes les mesures de la bienséance; mais la certitude que nous avions de ses démarches hostiles, nous obligeait à nous tenir sur nos gardes. La vue des conséquences qu'il savait tirer de nos condescendances, nous defendait de rien accorder à ses désirs ou à sa médiation, dans les choses même où nous aurions été naturellement portés à le faire; et j'avoue que, plus d'une fois, une recommandation de sa part a été pour moi un motif de refus; il s'agissait de faire tomber ce fantôme d'autorité en matière religieuse.

Enfin, après une année d'efforts, nos Pères étaient parvenus à faire respecter l'autorité ecclésiastique, à rétablir l'ordre et les principes de bonne administration dans les diverses églises de la côte. Il ne restait plus que Tutucurin, dernier retranchement de l'esprit schismatique. Nous gémissions de voir abandonnée cette chrétienté, dont la grande majorité nous avait donné des marques éclatantes de dévouement. Tout cette année était pour ces Paravers fidèles une suite continuelle de vexations et d'humiliations que leur attiraient leurs sentimens pour nous. Les ministres protestans, espérant tirer bon parti de ces persécutions, se hâtèrent de s'établir dans cette ville. Là, ils attendirent quelque tems en patience; puis, voyant que personne ne recourait à eux, ils voulurent commencer à parler. Ils s'adressèrent à quelques uns de ceux qui nous étaient le plus dévoués, et par là même le plus cruellement persécutés; et ils leur firent les offres les plus séduisantes pour les attacher au protestantisme. Un de nos chrétiens, plein de bon sens, craignit les suites de ces tentatives, et trouva un admirable stratagême pour délivrer ses concitoyens du danger: il s'avisa de répondre: *Messieurs, votre intention est bonne, sans doute, je le suppose; mais vous ne connaissez pas le caractère de ceux à qui vous vous adressez: nous sommes persécutés, il est vrai, mais nous sommes catholiques jusqu'au fond du coeur: jamais vous ne gagnerez un seul d'entre nous.* Puis, prenant un air de confidence mystérieuse: *Je dois vous prévenir*, ajouta-t-il, *que notre âme est facile à s'enflammer; et, par une espèce de fanatisme, elle se porterait facilement à des excès que réprouve notre religion; en ami, je vous conjure de ne faire à personne les propositions que vous m'avez adressées; car s'il était connu, ou même soupçonné parmi le peuple, que vous êtes ici pour pervertir les catholiques, les têtes se monteraient, et bien certainement il vous arriverait quelque malheur.* Il parait que l'avis fut goûté; car messieurs les convertisseurs allèrent chercher fortune ailleurs.

Malgré la peine que me causait le schisme et ses funestes conséquences, je ne fis aucune demarche pour arrêter le mal dans cette partie de la mission, parceque une première tentative nous eut mis dans l'alternative ou de reculer, au grand détriment de l'autorité, ou de rompre avec le

prince. Il était prudent de paraître ignorer ce qui se passait, en attendant le moment favorable. J'espérais que le remède viendrait du mal même, que les meneurs se brouilleraient entr'eux et avec leur prêtre; que le tems et la grâce désabuseraient ceux qui conservaient une espèce de bonne foi. C'est ce qui arriva bientôt. Les spoliateurs des biens de l'église, que l'intérêt commun avait réunis contre l'autorité, furent bientôt désunis pour l'intérêt personnel. Une mort subite, accompagnée de caractères effrayans, en frappant un des plus acharnés, glaça les autres de terreur; de sorte que, partie motifs humains, partie crainte des vengeances célestes, les plus intrépides partisans du prince se tournèrent contre lui et fortifièrent le parti catholique, auquel il ne manquait que des chefs. Les deux frères cadets du prince, qui avaient toujours été nos amis dans le cœur, ne craignirent plus de se déclarer. Plusieurs événemens ménagés par la divine Providence et la fermeté de Mgr le Vicaire apostolique de Colombo, dans le diocèse duquel les principaux Sarawers vont souvent pour leur commerce, contribuèrent beaucoup à changer la face des affaires.

Je parlais tout à l'heure de la division que l'intérêt personnel mettait dans le camp ennemi. Pour nous en donner une idée, il suffit de dire que le prêtre Govéar se brouillait par fois avec le chef, qui ne le payait pas et le traitait comme un simple domestique. Un seul fait vous peindra la condescendance de l'un et les exigences de l'autre. Le F. Castanier, en venant me rejoindre au sud et passant par Tutucurin, trouva vers onze heures du matin, le Govéar prenant un bon déjeûner, après la 2e messe, et se préparant ainsi à célébrer la 3e; car il avait pris fantaisie au prince de lui en faire dire trois ce jour là, qui n'était qu'un simple Dimanche. Ce qui fâchait bien plus le mercenaire, c'est qu'il ne recevait pas ses gages. Il parlait souvent de s'en aller, mais on trouvait facilement le moyen de le retenir, en lui donnant quelque chose, et en lui promettant d'avantage. D'ailleurs l'esprit de schisme l'engageait à conserver ce poste.

Pendant le cours de ces démêlés, nous affections de ne pas paraître à Tutucurin. Cependant la fête de N. D. des Neiges approchait: c'est la fête patronale de l'église. L'honneur de la capitale exigeait qu'il y eut trois prêtres. Le prince fit des instances pour avoir des Pères ce jour là, et je lui

répondis, que lui, prince des Baravers, m'ayant demandé un prêtre du pays pour son église, je le lui avais accordé; qu'en conséquence j'avais placé ailleurs les prêtres européens venus dans le sud; que ceux-ci avaient leurs postes et leurs occupations; qu'ils se feraient un plaisir de l'obliger quand les circonstances le leur permettraient, mais que je ne pouvais leur en donner l'ordre, parceque j'ignorais les besoins actuels de leurs chrétientés. Aucun de nos Pères ne se rendit donc à Tutucurin. Le prince en fut extrêmement confus. Les chrétiens approuvaient notre conduite et leur mécontentement se tournait contre le prince, qu'ils accusaient publiquement d'être la cause de la mésintelligence, par les entraves qu'il mettait à notre ministère. Vers le mois de Décembre, le prêtre Govéar se trouva hors d'état de desservir cette église. Alors le prince de m'envoyer lettres sur lettres, pour réclamer un Père. Je répondais froidement, en exigeant des explications sur les désirs et les dispositions des chrétiens; que s'ils demandaient un successeur, je verrais; que s'ils se bornaient à souhaiter quelqu'un qui desservit leur église *par interim*, il était peu convenable de s'adresser à nous, après nous avoir déjà rejetés: qu'il pouvait cependant avoir recours au P. Castanier qui, plus rapproché de lui, verrait ce qu'il y aurait à faire. Enfin, dans le courant de Mars de cette année, son prêtre Govéar mourut sans confession, quoique le P. Castanier fut accouru.

Tout tendait dèslors à un dénouement prochain. La chrétienté de Tutucurin était dans une sorte d'excaltation, bien résolue de ne plus admettre de prêtre schismatique. On pressait vivement le chef d'appeler un de nos Pères; on le menaçait, en cas de refus, de ne plus payer de contributions. Il fut donc obligé de réitérer ses instances. J'y répondis avec la même froideur, demandant les mêmes explications. J'ajoutai: *Si vous voulez pour pasteur, un noir, on verra: si vous voulez un blanc, je vous préviens, que j'ai bien des prêtres disposés à se sacrifier pour le bien des âmes, mais que je n'ai pas de mercenaire, ni d'esclave à vous donner.* J'avais observé que l'empressement qu'avait montré le P. Martin, dans un excès de zèle pour occuper cette église, avait été une des causes des troubles qui avaient bouleversé toutes les autres chrétientés de la Côte. C'est pourquoi j'avais pris dèslors le parti d'humilier l'orgueil des meneurs de la capitale,

en affectant la plus grande indifférence à leur égard. Le chef, ou prince, forcé par la volonté générale énergiquement exprimée des chrétiens, m'écrivit qu'il n'avait jamais demandé un prêtre noir; qu'il me priait de lui envoyer un missionnaire de mon choix. Je savais qu'il avait aussi écrit aux schismatiques de Goa, pour en obtenir un prêtre; mais je pouvais assez compter sur la force du parti catholique, et croire que cette démarche serait sans résultat. J'avertis donc le P. Castanier d'occuper le poste, en exigeant du prince liberté pleine et entière à l'église et au presbytère.

Le prince promit; mais une promesse ne suffisait pas. Ainsi, pour s'établir solidement, aussi bien que pour justifier le P. Martin, et condamner solennellement les troubles précédens, le P. Castanier crut devoir requérir 1°. Qu'on lui remit les livres de l'église, tels que ceux qui contiennent les Ordonnances des Evêques, &c.; 2°. Qu'on rendit les comptes; 3°. Qu'on fit la revue des biens de l'église. Le prince, n'osant refuser, donna de bonnes paroles, puis temporisa et finit par répondre qu'il ne ferait jamais ce qu'on exigeait de lui. Il agissait contre la coutume établie et contre les décrets des anciens Evêques, aussi bien que contre les canons. Après une telle réponse, le P. Castanier n'avait plus rien à faire à Tuticurin. Il disparut subitement le samedi des Rameaux et alla se fixer à Tunécaryel, quatre lieues au sud. Aussitôt le pays est en émoi; les chrétiens s'assemblent, se concertent, se lient entr'eux par des promesses réciproques. Les deux frères cadets du prince se mettent à la tête du mouvement. On expédie des courriers au missionnaire pour le conjurer de revenir. Il répond en demandant l'assurance que les lois de l'église seront observées. Le tems pressait, il s'agissait d'avoir un prêtre pour les grandes fêtes; mais rien ne peut flechir le despotisme du prince: il travaille nuit et jour à rallier son parti, réduit à six hommes de néant, il humilie son orgueil jusqu'à se jeter aux pieds de ses cadets, pour les supplier de ne pas se déclarer ouvertement contre lui. Ils lui répondent: *Dans les affaires de caste, nous vous obéirons; mais quand vous attaquez la religion et son ministre, nous ne vous connaissons plus; nous mourrons plutôt que d'être infidèles à notre religion.* Il se tourna vers les principaux chrétiens, ses anciens partisans. Il employa auprès d'eux la prière, des offres d'argent: pas un seul ne se laisse gagner. Ils

répondent avec la même fermeté que les deux frères. Sa femme et sa mère se joignent à ceux-ci pour combattre son opiniâtreté. Le palais retentit de cris et de gémissemens. La mère en donnant l'aumône aux pauvres leur recommande avec larmes de prier pour la conversion de son fils. Rien ne peut amolir ce coeur de bronze. Cependant le P. Castanier ayant reçu de la part des chrétiens, des deux frères et de la mère du prince, toutes les assurances qu'il demandait, ne croit pas devoir, pour l'obstination d'un seul, priver la chrétienté des secours et des offices de l'église, à l'époque de la plus belle de ses solennités. Il monte sur une barque et arrive en face de Tuticurin. Le prince s'efforce en vain de l'empêcher de débarquer. Il s'était saisi des clefs de l'église et du presbytère. Les chrétiens se portent en masse autour de lui et l'obligent par la frayeur à livrer ces clefs. Le P. Castanier prend donc paisible possession de l'un et de l'autre.

Tel est le dénouement qu'ont eu les troubles et les agitations de la mission de Tuticurin et de la Pêcherie. Depuis la fête de Pâques, le P. Castanier est maître de l'église de la capitale; il y exerce son ministère avec assez de liberté; mais la victoire n'est pas complète: le prince, tout en venant à l'église, ne veut pas se désister de son opposition; c'est une lutte continuelle, quoiqu'impuissante de sa part. Il a eu recours aux moyens qu'on a employés tant de fois contre nous: il a voulu nous intenter procès devant le magistrat Anglais, mais il n'a pas été écouté, et il a compris qu'il n'y avait pas pour lui chance de succès de ce côté. Espérant trouver Mgr plus facile, il lui a adressé, ainsi qu'à moi, des plaintes contre le P. Castanier. Sa Grandeur s'est déchargée sur moi de toute l'affaire. J'ai répondu par une espèce de circulaire, où en établissant l'autorité du Père dans les affaires de religion et dans la visite des églises, je rappelais les concessions faites par Mgr, les expliquant de manière à prévenir les fausses inductions qu'on voulait en tirer. Mgr lui-même a bien voulu, pendant son séjour à Trichinopoly, au commencement de Juillet, donner un mandement tel que je le désirais; confirmer ma circulaire et ajouter les déclarations devenues nécessaires. Ces coups ont terrassé le prince sans le convertir; il est furieux, mais il n'a aucun moyen de faire éclater son dépit. J'ai écrit il y a quinze jours au P. Castanier, de casser les employés

de l'église, qui sont précisément quatre des principaux partisans du prince. Cet acte d'autorité fera un peu de bruit, mais il assurera notre tranquillité. J'espère que la divine Providence continuera de seconder nos efforts. Dans tous les cas, nous sommes tous d'avis, qu'il vaudrait mieux renoncer entièrement à cette église, et s'il était nécessaire pour acheter notre liberté, en bâtir nous-mêmes une autre, qui ne dépendit que de nous, plutôt que de faire de nouvelles concessions et de fournir le moindre prétexte à ceux qui voudraient asservir les ministres de la religion.

J'en viens maintenant à la répression des abus qui s'étaient introduits parmi les chrétiens de la Pêcherie. L'ivrognerie était un des plus criants, et nous ne devions rien négliger pour l'extirper. La tâche était difficile, parceque le mal était général et avait atteint les principaux habitans. Il était aisé de faire adopter des plans de réforme, parceque tous rougissaient de ce vice et avouaient qu'il était la source de leur misère: l'exécution de ces plans était toute autre chose. Cependant bon nombre de chefs étaient intacts de ce côté, un certain nombre d'autres faisait de vrais efforts, et avait même triomphé de l'habitude. La réforme fut donc résolue; et voici le plan qu'on suivit. Il vous paraitra peut-être singulier, mais ce pays a ses usages. Dans chaque village, quatre chrétiens des plus recommandables étaient désignés pour veiller sur la conduite des autres, et combattre l'ivrognerie. Le coupable dès qu'il s'en trouvait un, était mené à la porte de l'église. Là, deux correcteurs lui infligeaient certain nombre de coups de verges. Que le missionnaire fût présent ou absent, la cérémonie avait également lieu, parceque nous nous bornions à laisser faire. Le patient était ensuite conduit processionnellement dans les rues, en faisant quatre stations aux quatre coins du village, où il recevait une nouvelle correction et demandait pardon du scandale. On revenait à l'église, où tout se terminait par une amende pécuniaire imposée au coupable. La vindicte publique ne se bornait pas à punir l'abus de la boisson, elle sévissait même contre le simple usage, parcequ'il est ici bien difficile de séparer l'un de l'autre. J'ai vu quelquefois de ces coupables amenés à la porte de l'église. Ils niaient le fait. Aussitôt

un des censeurs, approchant la tête de sa bouche, disait: *Souffle ici*. Il soufflait, et trahi par l'odeur de la liqueur, il était convaincu de mensonge et d'ivrognerie. Je vous avoue que la rigueur qu'on employait, en infligeant ces châtimens corporels, m'affectait péniblement; mais il fallait tout cela pour faire une salutaire impression sur des êtres abrutis par la passion des liqueurs énivrantes. Le succès a été complet: six mois après que ce plan de réforme eut été mis à exécution, un fermier du gouvernement, qui paye annuellement mille roupies pour avoir le droit de vendre de telles boissons vint, près de Tunécoryel, se jeter aux pieds du P. Castanier, en criant qu'il était ruiné. Il promettait de ne plus se charger désormais de cette ferme, mais il conjurait le Père de permettre aux chrétiens de boire, au moins pendant quatre mois encore. Le Père esquiva cette demande; mais il dut être bien consolé en voyant une preuve si éclatante du bien qu'avait opéré la réforme. On continua donc sur le même pied; et nos Pères m'écrivaient dernièrement, que l'ivrognerie est universellement bannie de la côte.

Un autre désordre bien affligeant, était l'habitude assez commune des sorcelleries et de toute espèce de diableries. Dans chaque village, il y avait bon nombre de prétendus sorciers, et souvent c'étaient les notables de l'endroit. La superstition, fille de l'ignorance, tenait les masses sous l'esclavage, et ces pauvres gens s'imposaient des privations rigoureuses, pour présenter leurs offrandes au démon. Le désordre était d'autant plus difficile à combattre, qu'il se cachait dans les ténèbres. Nos Pères ne perdirent pas courage pour cela. Ils eurent devoir employer toute leur autorité pour y porter un prompt remède. Le P. Du Ranquet, accompagné de deux chrétiens de confiance, se mit à faire des visites domiciliaires, et en retira de grosses charges de livres, de toiles et d'autres objets de sorcellerie; tout cela fut la proie des flammes. De son côté, Dieu parut seconder le zèle des missionnaires. A Virapandiam patnam, il y avait un grand nombre de ces espèces de sorciers, et ils n'étaient malheureusement que trop achalandés. Nous le savions, mais comme les principaux coupables étaient les chefs du village, nous ne pouvions sévir contr'eux, qu'après avoir obtenu des preuves suffisantes; or, c'est ce que nous ne pûmes pas nous procurer, la crainte fermant la bouche aux témoins. Nous fûmes donc obligés de nous contenter

de leurs protestations d'innocence pour le présent, et de bonnes paroles pour l'avenir. Je sentais bien qu'ils nous trompaient; mais que faire? Je les avertis de prendre garde à eux, parcequ'on ne se moque point impunément de Dieu. Le P. Castanier leur répéta les mêmes menaces. Quelque tems après, le feu prit à la maison d'un de ces agents du diable, se communiqua tout autour et consuma cent quatrevingt maisons. Tous les chrétiens reconnurent le châtiment de Dieu, et ils disaient: *Si ces cendres pouvaient parler, elles crieraient: Nous étions naguère livres et attirail de sorcellerie*. Cet accident inspira une salutaire frayeur et ne contribua pas peu à exterminer le désordre. Les chrétiens ne craignent plus de dénoncer les coupables. Ceux-ci livrent d'eux-mêmes les objets superstitieux qu'ils avaient cachés jusqu'ici, et se soumettent aux pénitences qu'on leur impose.

Voilà, mon Rev. Père, une idée des succès que la divine miséricorde a bien voulu accorder aux efforts de nos Pères du sud. Mais ce bien a besoin d'être soutenu, et les ouvriers manquent. Le P. Du Ranquet qui a travaillé pendant six mois à établir le bon ordre parmi les chrétientés de la côte, se voit maintenant obligé de les abandonner, pour aller cultiver les Samars et autres peuplades de l'intérieur des terres, qu'il avait perdus de vue, et qui l'occuperont à leur tour durant cinq ou six mois. La crainte que les chrétientés de la côte, laissées à elles-mêmes, ne retombent dans leur premier état, lui déchire le coeur, et lui fait pousser des cris de détresse. Quant aux pays éloignés de la côte, je n'ai pas encore reçu le détail des travaux du P. Sales, qui était très content de ses courses. Les nouveaux venus étudient le tamoul; dans peu ils s'élanceront dans la carrière. Ils se joignent à moi pour se recommander à vos prières.

Je suis avec respect, etc.

J. Bertrand S. J. miss.re

68e Lettre.

Le R. P. Joseph Bertrand, Supérieur de la mission de la Compie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Trichinopoly, 20 août 1841.

Mon Révérend et bien aimé Père.
P. C.

L'intérêt que vous portez à notre mission, aussi bien que les obligations qu'elle vous a, me font un devoir de vous donner les explications que vous désirez sur la position des missionnaires et le mode de leur administration, sur les fonctions des catéchistes, les pratiques religieuses établies dans le pays et les livres composés par nos anciens missionnaires, &c; la plupart de ces détails se trouvent déjà tracés dans les différentes lettres de nos Pères; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de les voir réunis en un seul tableau. J'aurai du moins le plaisir d'avoir satisfait à vos désirs.

1°. Chaque missionnaire se trouve chargé de six à dix mille chrétiens, plus ou moins, renfermés dans une centaine de villages, dont trente, quarante ou cinquante ont leurs chapelles, le tout sur une surface de dix à quinze lieues carrées. Le district, composé de ces chrétientés, possède une ou deux églises plus considérables, qui sont les centres, et des espèces de résidences. Il ne faut pas croire cependant que le missionnaire y réside habituellement, ce n'est pas le but de l'institution de ces centres. S. François Xavier écrivant au P. Mansilla, lui recommande d'être, à son exemple, toujours en course, ne restant dans chaque chrétienté que le tems nécessaire pour l'administrer, détruire les abus et rétablir le bon ordre, passant de suite à une autre, puis recommençant le cercle de ses fatigues.

Outre cette administration particulière et de famille, il fallait quelque chose pour donner un certain élan aux masses, dilater et réjouir les coeurs, montrer la religion dans sa grandeur; c'est pour cette fin que les centres furent institués. Là, les chrétiens accourant de toute part, étaient étonnés et réjouis de leur grand nombre, qui faisait aussi une impression très favorable sur les payens; et les uns et les autres étaient ravis et électrisés par la pompe et la magnificence de nos cérémonies religieuses.

La suppression de la Compagnie et les troubles qui, sur la fin du dernier siècle, empêchèrent le chef de l'Eglise de proportionner partout les secours aux besoins, furent on ne peut plus funestes aux missions du sud de l'Inde. Les chrétientés étaient rarement visitées, l'instruction des enfans était négligée, les désordres des familles et des villages n'étaient plus réprimés comme autrefois et les pratiques religieuses, en une infinité d'endroits, tombaient en désuétude. Peu à peu la foi s'affaiblit et la religion chrétienne, dans l'esprit de la foule, se réduisit à assister une fois l'an à la grande fête centrale, à peu près comme les payens à leurs solennités superstitieuses. Ces grandes réunions, n'étant plus animées par un esprit de foi, dégénérèrent bientôt, et entraînèrent après elles bien des désordres. De plus, un grand nombre d'églises étant dépourvues de prêtres, quelques unes étant gouvernées par des pasteurs qui rentraient, au bout de quelques années, dans leurs familles, les chrétiens se crurent en droit de se mêler du temporel. Dans quelques endroits, ils furent même autorisés par les Evêques à s'occuper de l'administration des biens ecclésiastiques. En certaines localités, la cupidité ne tarda pas à y entrer avec des administrateurs intéressés et peu délicats. Delà une source continuelle de chicanes et de tracasseries. Ainsi ces ressources qui devaient servir à la gloire de Dieu, à l'entretien des catéchistes et à la pompe du culte divin, devenaient la ruine de la religion. Aussi ne sommes nous pas tentés de regretter que la plupart de ces revenus aient été successivement envahis par l'autorité civile, et nous ne pleurerons pas quand elle mettra la main, (ce qui arrivera probablement par suite et comme dénouement du schisme) sur le peu qui reste.

Un certain Père Xavier, dont j'ignore le nom de famille, avait bien senti cette vérité. Quand il voulut bâtir l'église de Sarangani, il y a près de quatrevingts ans, il se présenta au grand Nabab, qui faisait sa tournée dans le pays. Celui-ci l'accueillit avec beaucoup d'amitié, et ayant appris son projet, il lui assigna de son propre mouvement huit ou dix villages, ce qui aurait fait pour l'église un revenu annuel de quinze à vingt mille francs. Le Père répondit que la religion de J.C. enseignait à tous ses disciples à mépriser les richesses de ce monde, à aimer la pauvreté; que la vue de tant de richesses dans une église chrétienne exciterait la cupidité des étrangers, corrompait l'esprit des chrétiens, et serait une source d'inquiétudes et de désordres; qu'en conséquence il le conjurait de ne pas s'offenser s'il refusait d'accepter son offre. Le Nabab admira un désintéressement dont il avait si peu d'exemples, et trouva justes les raisons du Père. Celui-ci le pria de lui accorder seulement un terrain, avec privilège de franchise, pour y bâtir son église. Le prince envoya aussitôt avec lui un de ses officiers, avec ordre de donner tout ce qu'il demanderait.

Mais revenons à notre propos. L'abus qu'on a fait des églises centrales, ne détruit pas les raisons qui les a fait établir et les avantages qu'on peut encore en retirer; mais il faut marcher sur les traces de nos anciens Pères. Cela vous donne déjà une idée de la position du missionnaire et de son mode d'administration. Il arrive dans une chrétienté, est reçu avec une espèce de petit triomphe au son des cloches et des tambours, traverse la foule des hommes, femmes et enfans prosternés sur son passage pour recevoir sa bénédiction; il est conduit à l'église, où après une courte prière en commun, il donne l'eau bénite. S'il n'est par trop fatigué du voyage, le soir même, à quatre heures, commence la préparation à la confession. C'est le catéchiste qui la fait, selon une méthode de nos anciens Pères, laquelle renferme l'examen détaillé et les prières, avec les avis nécessaires et les motifs de contrition; le tout dure une demi-heure au moins et quelquefois une heure, car il y a des catéchistes qui étendent la matière des avis et des motifs par des comparaisons fort ingénieuses. Après cela le Père dit quelques mots, qui produisent toujours une grande impression; puis il se

met au confessionnal jusqu'à sept ou huit heures. alors commence la prière du soir; le Père va souper et revient vers la fin pour donner la bénédiction et l'eau bénite. Le lendemain matin il termine les confessions jusqu'à huit ou neuf heures et dit la Ste messe, dans laquelle il donne la communion à 40, 50 ou 60 personnes. Le soir, à quatre heures, la besogne recommence. L'intervalle est employé à la prière, à l'étude et à un autre genre d'administration non moins importante: à l'aide du catéchiste il est mis au courant de tout ce qui se passe dans le village et les familles, des haines ou des divers désordres qui y règnent. Les coupables lui sont amenés, punis et souvent radicalement corrigés; les ennemis se reconcilient, les désordres se répriment et le bon ordre se rétablit. Dans toutes les séances que demande cette partie de son ministère, il a l'occasion de donner les instructions et les avis opportuns; s'il possède la langue suffisamment, il fait en outre ses instructions à la messe ou le soir, et cela avec d'autant plus de fruit, qu'il connait mieux les besoins et peut aller droit à son but, sans tous ces détours qu'exige la susceptibilité des auditeurs dans les grandes églises d'Europe.

Un autre point essentiel de l'administration, est l'instruction des enfans: il les réunit et voit où ils en sont; il excite l'émulation en promettant des médailles à ceux qui sauront bien leurs prières et leur catéchisme. Il les attire aux instructions par des distributions de fruits, ou autres douceurs; quelque fois, après avoir bien soutenu leur attention, il leur dit: *Eh bien, mes enfans, je suis content de vous, vous avez été bien sages, bien attentifs; mais était-ce seulement pour mériter ces fruits? n'est-ce pas plutôt pour plaire au bon Dieu, pour orner et nourrir votre âme?* Ces enfans ne manquent pas de répondre dans le sens du missionnaire, qui ajoute une petite instruction sur les motifs qui doivent nous engager à être vertueux, et finit par dire: *Eh bien, pour montrer que vous avez agi par ces beaux motifs, je parie que vous seriez bien aises qu'on ne fit pas de distribution aujourd'hui.* — *Oui, nous en serons bien aises.* — *Y consentez-vous volontiers?* — *Oui, oui ...* — *Eh bien, venez demain au catéchisme et nous la*

ferons alors. Le Père distribue aussi aux parens et à celui qui est chargé des enfans, des louanges ou des réprimandes, des récompenses ou des châtimens, selon qu'il est plus ou moins content de ceux à qui ils donnent leurs soins.

Une telle administration réprimant les désordres, et ramenant la paix dans le village et dans les familles, en même tems qu'elle réconcilie les âmes avec Dieu, ne manque pas de faire régner la joie; elle affectionne particulièrement les chrétiens au missionnaire, qu'ils s'habituent à regarder comme un père au sein de sa famille. Souvent, dans ces occasions, diverses maisons font dire, chacune à leur tour, la Ste. messe pour leurs parens défunts et se font un devoir ou une jouissance de fournir en cette occasion ce qui est nécessaire pour la nourriture du Père. Cette subvention, qui consiste en une petite mesure de riz, un peu de beurre et quelquefois une volaille, suffit pour que le Père soit regardé comme de la maison, et ne contribue pas peu à resserrer les liens de famille.

L'administration terminée, le missionnaire passe à une autre chrétienté et de celle-ci à une troisième, jusqu'à ce qu'il ait visité ainsi tout son district. Sa tournée est souvent interrompue par les besoins des malades auprès desquels il est appelé, ce qui lui donne occasion de repasser assez souvent par des chrétientés déjà administrées. Il en profite pour y dire une messe, renouveler et consolider les fruits de l'administration précédente et satisfaire à la dévotion des âmes pieuses. De plus, ces courses d'administration sont encore interrompues ou modifiées, soit par la nécessité de prendre un peu de repos, ou de passer quelques jours avec son confrère, soit par les empêchemens des pluies, &c, soit par les désirs de bon nombre de chrétientés qui, sans avoir une grande église, veulent cependant célébrer avec pompe la fête patronale de la leur. Le missionnaire s'y rend d'autant plus volontiers, que ces fêtes lui procurent le moyen d'administrer une foule de chrétiens épars dans les campagnes, ou dans les bourgs payens, sans église qui leur soit propre. Elles ont, de plus, l'avantage de donner un certain élan aux chrétientés, sans entraîner les mêmes dangers que celles où il se fait un très grand concours. Dans toutes ces courses, dans ces administrations et ces fêtes, le Père est continuellement en rapport avec une multitude de payens qui, pour

l'ordinaire viennent le saluer avec les chrétiens, et comme eux, sans leur céder en rien dans les témoignages du respect qu'ils lui portent. Il en profite pour les inviter, les attirer et les instruire, en attendant le moment où nous pourrons cultiver cette portion de la vigne qui nous est si chère. Pour le moment, nous devons tous nos soins aux *domestiques de la foi*. Nous ne sommes pas tout à fait privés de la consolation de lui donner quelques nouveaux enfans. Ainsi P. Serra, arrivé depuis un an, a baptisé une cinquantaine de payens. P. Salles, au moins autant; les autres en proportion plus ou moins, selon les positions où ils se trouvent: mais ce ne sont que des prémices de ce que nous espérons.

Vous voyez que ce n'est pas l'ouvrage qui manque aux missionnaires; vous serez plutôt tenté de demander comment ils peuvent y suffire, surtout si vous ajoutez à tout cela les tracasseries continuelles que leur suscite le schisme. Heureusement que les chrétiens ne sont pas très exigeans; leur patience allège un peu le poids: ainsi ils ne craignent pas de venir trouver le Père à six lieues et plus, pour se marier. La messe du Dimanche, se célébrant ordinairement dans les églises centrales avec le concours des chrétiens des environs, ils y apportent leurs enfans à baptiser, les malades eux-mêmes sont souvent portés, à des distances considérables, pour recevoir l'extrême onction. Je me rappelle en ce moment un pauvre malade, qui fut ainsi porté d'assez loin pour se réconcilier: j'entendis sa confession et lui conférai le sacrement des malades. mais, obligé de partir, je ne pus lui donner le St. Viatique qu'il désirait ardemment. Quelques jours après, me trouvant à plus de trois lieues de là, je le vis arriver sur un brancart; il entendit la messe et reçut la Ste communion avec une piété bien touchante et il s'en retourna en disant que désormais il n'avait plus rien à désirer et qu'il mourrait content. Au reste, c'est surtout dans ce moment important qu'on voit se réaliser dans nos Indiens l'oracle du Sauveur: *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Ils sont sans regret, parcequ'ils ont peu à quitter, et qu'ils se familiarisent facilement avec les idées et l'attente d'une autre vie. Aussi n'a-t'on pas besoin d'user de longs détours pour leur annoncer la mort. J'administrai ces jours derniers une pauvre femme. Le catéchiste qui m'accompagnait, lui disait

selon sa formule ordinaire: *A présent, il faut vous tenir toute prête à mourir;* — *Oh oui!* répondait-elle; — *Renoncez-vous à cette vie, à tous les désirs des choses de ce monde?* — *Eh, qu'est ce monde pour moi! qu'ai je à faire de ces désirs?* &c.

Mais je m'aperçois que ma lettre a l'air de vouloir s'étendre sans fin. Je me hâte de dire quelque chose des autres articles annoncés.

2°. Catéchistes. Le missionnaire ne pouvant se trouver simultanément sur tous les points de sa mission, les catéchistes sont destinés à le remplacer. Voici leurs fonctions. 1°. Accompagner le Père et l'assister dans l'administration des chrétientés qui composent la part de chaque catéchiste. 2°. Veiller au bon ordre, se mettre au courant de tout ce qui se passe, pour en informer le Père. 3°. Avoir soin que dans chaque village les chrétiens assistent régulièrement aux exercices de piété dans leur église, et que les enfans soient bien instruits dans la religion; pour cela il doit être continuellement en course pour visiter son district. 4°. Ondoyer les enfans qui ne peuvent pas être portés assez tôt pour être baptisés à l'église. 5°. Assister les moribonds, surtout quand le missionnaire ne peut pas arriver à tems, ou qu'il est trop éloigné pour être appelé. 6°. Travailler à la conversion des payens. Tel est le but de l'institution des catéchistes. Mais il faut avouer que nous en trouvons peu qui réunissent les qualités que demanderaient de telles fonctions; il faudra donc en former de nouveaux et c'est ce qui demandera du tems et de la peine; d'ailleurs les embarras où nous met le schisme ne nous laissent pas tout à fait une pleine liberté de leur en substituer d'autres. Tout se fera peu à peu; et ce ne sera qu'après avoir établi de bons catéchistes, que nous pourrons faire marcher parfaitement les choses; car ils sont notre bras droit, comme l'indiquent assez les fonctions qui leur sont assignées; c'est alors aussi que nous travaillerons efficacement sur la masse des gentils.

Outre le catéchiste chargé d'un certain district plus ou moins étendu, il y a dans chaque église un homme établi pour en avoir soin, pour apprendre les prières et le catéchisme aux enfans et présider aux prières du matin et du soir tous les jours, ainsi qu'aux prières de la messe les dimanches et fêtes, quand le village est trop éloigné de l'église

où se trouve le missionnaire, pour que les chrétiens puissent tous y aller entendre la Ste messe. Cet homme est sous la main du catéchiste, qui doit veiller à ce qu'il remplisse bien son devoir.

Grâces à cette belle hiérarchie, le missionnaire est un grand centre d'action, qui dans une sphère très étendue, exerce partout une influence puissante et qui atteint jusqu'aux plus petits détails. Mais, au siècle passé, parceque le premier ressort perdit sa force, toute la machine se détraqua. Nous avons trouvé les rouages et nous avons admiré; mais que de patience il faudra pour rétablir un mouvement parfait! Aidez-nous de vos prières et de celles des âmes ferventes, pour que nous puissions bientôt rétablir cet ordre, auquel la mission dut anciennement une bonne partie de ses succès.

3°. Pratiques religieuses. Les unes sont générales: la prière du matin et du soir tous les jours; les prières de la messe avec récitation du catéchisme les Dimanches et fêtes: le tout en commun, et présidé dans chaque village par l'homme nommé par le Père à cette fin. Autrefois les chrétiens ne se dispensaient jamais de ces exercices; aujourd'hui encore, ils s'accusent d'y avoir manqué comme d'une faute: mais on ne trouve plus la même exactitude. Pour la messe du Dimanche, tous les chrétiens doivent y assister, quand la distance n'excède pas cinq milles; ils y accourent même en assez grand nombre de dix et quinze milles. Quand on célèbre des fêtes avec solennité et processions, ils arrivent en foule, de 20, 30, 40 milles et plus, de distance: les voyages dans ces occasions ne leur coûtent rien; les enfans à la mamelle sont portés sur le sein de la mère, ou dans une toile, dont les quatre coins noués ensemble deux à deux, sont traversés par un long bâton; et quand on fait halte, la toile se suspend à une branche d'arbre. Les enfans de 3, 4, 5 et 6 ans trottent à côté de la maman, s'accrochant à la toile qui lui sert de robe, ou bien ils se reposent à cheval sur l'épaule du papa, s'accrochant au petit toupet de cheveux qui se dresse au sommet de la tête. Les enfans plus grands, ou bien les parens eux-mêmes, portent le riz et tout le bagage de cuisine nécessaire pour le cuire. Tout cela forme une petite caravane vraiment intéressante.

Je n'entrerai pas dans le détail des prières qui composent ces

exercices religieux ; elles paraissent copiées sur les plus belles formules que vous trouver dans les livres de dévotion, mais avec un soin particulier d'y rappeler les vérités de la religion, toujours en forme de prières et d'adapter le tout au génie du pays. Je me contenterai de vous citer une de ces prières : *Seigneur, mon Dieu, vous m'avez tiré du néant* &c. Le peuple répond : *Seigneur, à vous gloire, louanges.* — Celui qui préside continue : *A cause du péché j'étais digne de l'enfer... je ne pouvais satisfaire par moi-même ; vous vous êtes fait homme, avez souffert pour satisfaire à ma place.* — *Seigneur, à vous gloire, louanges.* — *Par le baptême vous m'avez communiqué tous vos mérites,* &c — *Seigneur, à vous gloire, louanges.* — *Après le baptême j'ai péché... par le moyen du sacrement de pénitence vous m'avez pardonné tous mes péchés ; au lieu de me précipiter en enfer, vous m'avez remis sur le chemin du ciel.* — *Seigneur, à vous gloire, louanges.* — *Aujourd'hui vous m'avez comblé de bienfaits, vous avez empêché le démon de me perdre* &c. — *Seigneur, à vous gloire, louanges.* — *Accordez-moi les grâces nécessaires pour me rappeler mes péchés, les détester,* &c. — Suit l'examen de conscience. Ces prières, pour ainsi dialoguées, sont excellentes pour nos Indiens et ne feraient pas moins bon effet partout ailleurs. Ainsi en retrouvons-nous des exemples dans tous les pays, dans la récitation des litanies du chapelet, &c, exercices pour lesquels nos chrétiens ont une dévotion toute particulière.

Outre ces pratiques religieuses qui sont générales, il y a ici comme ailleurs des pratiques particulières qui en découlent et qui sont observées par beaucoup de chrétiens. — Un très grand nombre jeûnent le samedi, c.a.d. ne mangent qu'une seule fois vers le coucher du soleil. Il m'est arrivé de voir l'Indien qui m'avait accompagné toute la matinée, portant sur sa tête un gros paquet, après s'être tué de travail, répondre à ceux qui lui demandaient s'il avait mangé ce jour là : *Eh, ne savez-vous pas que c'est samedi, aujourd'hui?* Il est beaucoup de contrées où cette pratique est à peu près universelle même parmi les laboureurs, et ceux qui sont un peu à leur aise

préfèrent ne travailler que la moitié du jour, afin de pouvoir soutenir le jeûne. — Il y a de plus, bon nombre de personnes admises dans la confrérie du St Scapulaire, ou de Notre Dame des sept douleurs, qui s'obligent à jeûner tous les mercredis, ou du moins à observer l'abstinence. Il m'arrive souvent de m'édifier agréablement au confessionnal en imposant pour pénitence quelques jeûnes du samedi. *Mon Père*, répondent une foule de pénitens, *je jeûne tous les samedis.* — *Cela suffit* est ma décision, mais souvent les pénitens ne s'en contentent pas. — *Mon Père*, reprennent-ils jusqu'à trois ou quatre fois, *puisque je jeûne tous les samedis, quel autre jour de la semaine dois-je choisir, pour accomplir le jeûne de la pénitence imposée?* Quelquefois j'indique le mercredi ou le vendredi et je trouve assez souvent le second poste déjà pris par un second jeûne de dévotion; quelquefois même le lundi est aussi occupé par un troisième jeûne semblable. Dernièrement, j'imposais pour pénitence deux ou trois jeûnes, ma pénitente parut fort embarrassée. — *Qu'y a-t'il?* — *Mon Père, depuis trois ans, je ne mange qu'une fois par jour; comment ferai-je pour accomplir le jeûne que vous m'imposez?*

1°. Je finis, en vous donnant quelques indications des livres tamouls écrits par vos anciens Pères. Le P. De Nobilis composa plusieurs ouvrages, entr'autres une exposition de la religion en trois gros volumes; le style en est très estimé. — Après lui, le P. Beschi, vrai prodige de science tamoule, écrivit une foule d'ouvrages, qui font l'admiration des Indiens eux-mêmes. Il a surpassé tous les auteurs du pays, non seulement pour le fonds, mais encore pour la forme, pour la pureté du style, la sublimité des images, &c. Après avoir lu pendant trente ans tous les grands auteurs indiens, il composa une grammaire et un triple dictionnaire tout en tamoul, à l'usage des savans du pays; puis une double grammaire de la langue tamoule ordinaire et de la langue tamoule sublime; un dictionnaire tamoul-latin et un autre portugais-tamoul; outre cela, un très grand nombre de poésies sacrées à l'honneur de la Ste Vierge de S. Joseph, &c, et sur divers autres sujets religieux; des ouvrages de controverse contre les idolâtres, et un contre les protestans, qui commençaient alors à

paraitre dans le pays. Tous ces livres portent l'empreinte du génie. Ses poésies surtout sont si sublimes, que peu d'Indiens sont capables de les comprendre : les savans en font le sujet de leurs études, comme elles sont l'objet de leur admiration. — Outre les productions de ces deux hommes célèbres, on a une foule d'autres ouvrages, composés par les autres missionnaires pour le bien de leurs missions : ainsi un catéchisme très étendu et un autre abrégé, (Celui-ci répandu sur la côte surtout, est la traduction du catéchisme portugais du P. Martins); les exercices de Saint Ignace; la différence du tems à l'éternité; le Pensez-y-bien; des instructions spirituelles; un livre de sermons pour les fêtes et dimanches; un autre pour tous les lundis et ainsi pour tous les autres jours: Ce sont des recueils de traits édifians, sur les âmes du purgatoire, pour le lundi -- sur S. Joseph, le S. Sacrement, la Passion, la Ste Vierge, la Ste Trinité... avec des réflexions pieuses. Ces derniers sont le sujet des lectures dans chaque petite église, et l'on voit d'après la division et le titre, qu'ils ont été écrits pour cela. Il y a aussi un ouvrage, qui répond à l'année chrétienne, et qui se réduit ordinairement à une traduction des leçons du bréviaire, avec des réflexions analogues au sujet. Il existe un grand nombre d'autres livres de ce genre; mais ce que j'en ai indiqué suffit pour vous faire connaitre, qu'il n'a pas tenu à nos anciens Pères, que nous ne fussions très riches en cette matière. Malheureusement ces livres ne sont point imprimés, on est obligé de les faire copier à la main, et pour l'ordinaire sur des feuilles de palmier; car on trouve difficilement des copistes qui sachent écrire sur le papier. Une lithographie avec un frère bien exercé, pourrait nous rendre de grands services, mais cela ne pourra se réaliser que quand nous serons fixés sur l'établissement d'un collège.

Je crois avoir satisfait aux questions que vous nous proposiez. Veuillez recevoir cette lettre comme un gage de la bien tendre affection et de la vive reconnaissance dont mon cœur est pénétré pour vous. Je n'ai pas besoin de vous recommander notre mission, elle est la vôtre. Demandez à Notre Seigneur, qu'il nous remplisse tous de son esprit, et que nous soyons dignes de l'œuvre qu'il nous a confiée. O que les âmes

généreuses

faisent un effort auprès de la divine miséricorde en faveur de cette malheureuse nation, ensevelie dans les ténèbres, au milieu de la lumière évangélique qui l'environne depuis des siècles! Quel spectacle désolant que cette idolâtrie triomphante, en face du christianisme toléré et même honoré!! ces fêtes du démon, qui marchent de pair avec les fêtes du vrai Dieu! — Que l'idolâtrie s'arme de toute sa rage et de toute sa puissance pour persécuter notre Ste religion, cela se conçoit, on s'en console; mais que cette divine religion brille de son éclat dans ce pays, depuis si longtems, sans dissiper les ténèbres, voila ce qui afflige... O quand viendra le tems des miséricordes pour ces pauvres payens, qui forment encore près des dix neuf-vingtièmes de notre mission!

Veuiller excuser nos nouveaux Pères. s'ils ne vous écrivent pas; ce n'est pas défaut de penser à vous, ni d'en parler souvent et affectueusement; mais ils sont tellement enfoncés dans l'étude du tamoul, qu'ils ne peuvent pas lui dérober un instant. Les Pères de St. Sardos et S. Cyr, pourront être lancés dans un ou deux mois et s'en tireront bien. Ils commencent déjà à parler; c'est un plaisir de voir leurs progrès.

Présenter, je vous prie, mes tendres et respectueuses amities à tous nos Rev. Pères et chers frères, qui sont près de vous et que vous aurez occasion de voir; et agréez vous-même l'assurance des sentimens affectueux de respect et d'amour avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en union de vos SS. Sacrifices,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et tout dévoué

J. Bertrand
S. J. M.

69e Lettre.

Le P. Louis Saint-Cyr, miss.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie.

Trichinopoly, le 17 Septembre 1831.

Mon Rev. Père.
J. C.

Elles sont belles, sans doute, en Europe, les pompes que la religion catholique déploie dans l'exercice de son culte; et c'est une connaissance bien certaine du cœur humain qui a porté le divin fondateur de l'Eglise à unir l'appareil extérieur aux hommages que nous devons rendre en esprit et en vérité au souverain Seigneur de toutes choses. Ce développement de cérémonies faites pour frapper les sens, et porter par leur moyen jusqu'au fond de l'âme les idées religieuses, est surtout nécessaire aux peuples qui sont encore dans l'enfance de la civilisation. Le nier serait aller contre des faits évidens, qui se renouvellent en ce moment dans les cinq parties du monde. Quoique depuis des milliers d'années l'Indien ait fait de grands progrès dans les arts et les sciences; quoique l'on ne puisse nullement le comparer à ces peuples barbares, que le nouveau monde et les innombrables îles de la mer du sud viennent presque chaque année nous découvrir, il demande, peut-être plus que toute autre nation, à être conduit par les sens et par cette pompe extérieure qui frappe ses yeux et satisfait son imagination. Aussi une fête est-elle, pour ce bon peuple, la plus importante des obligations; aussi ne croit-il pas honorer dignement la divinité qu'il adore, si une fois au moins dans l'année, il ne célèbre en son honneur une brillante solemnité. Pour assister à une fête, l'Indien ne craint pas de faire des 20, 30 et 40 lieues, traînant après lui toute sa famille, portant sur ses épaules les provisions nécessaires à un voyage souvent de 10 à 15 jours. Pour contribuer à une action que sa religion lui fait regarder comme si importante, il s'imposera, pendant de longues semaines, les plus dures privations, s'estimant heureux

de pouvoir déposer quelques fanons dans le tronc destiné à recevoir les offrandes pieuses. Le caractère bien marqué des Indiens nous explique ce concours étonnant que l'on voit dans toutes les parties de la presqu'île, à l'occasion des grandes fêtes célébrées en l'honneur des dieux de la gentilité.

Nos anciens Pères, convaincus que cette inclination des peuples de l'Inde pour les cérémonies religieuses, n'avait besoin que de changer de direction, pour produire d'heureux résultats, travaillèrent à faire rendre au Seigneur du ciel les hommages qui, jusque là, n'avaient été rendus qu'au prince des ténèbres. Au reste, l'expérience leur avait démontré, qu'il était bien difficile à l'Indien de résister aux charmes qu'avaient à ses yeux les fêtes payennes, s'il ne trouvait pas dans le culte du vrai Dieu de quoi satisfaire son goût dominant. Des fêtes chrétiennes furent donc établies dans tous les villages, fêtes qui devaient être plus brillantes dans les lieux où les chrétiens étaient en plus grand nombre, plus puissans et plus riches. Des chars immenses, des saprums élevés furent construits, pour conduire chaque année, en procession solennelle, les saints protecteurs du village, ou de la cité, et partout on s'appliqua à déployer toute la magnificence que pouvaient comporter les ressources de chaque localité. Ces publiques et solennelles démonstrations étaient toujours suivies des plus heureux résultats: aux chrétiens, elles donnaient une haute idée de la religion qu'ils professaient, et faisaient pénétrer par tous les sens les idées de la foi. Les payens qui y accouraient eux aussi en foule, commençaient à connaître les mystères de notre croyance, ou tout au moins apprenaient à respecter, à craindre même le nom adorable de Notre Seigneur J.C. Tels sont maintenant encore, malgré l'ignorance profonde où quarante ans d'abandon ont plongé nos pauvres chrétiens, les heureux effets produits par ces fêtes. Pour moi, je suis persuadé que cette pompe extérieure du culte, est un des plus puissans moyens que nous devions mettre en oeuvre pour convertir les peuples de l'Inde. Je me propose de vous écrire, dans une autre circonstance, plus au long sur ce sujet, que je regarde comme très important. Aujourd'hui je veux vous envoyer la description de la fête chrétienne que nous venons de célébrer dans notre grande église de Trichinopoly. Vous pourrez, par ce court aperçu, vous former une idée de ce qui a lieu

dans toutes les autres solennités, toutefois avec les modifications locales que nécessitent les circonstances.

La fête patronale de notre église, est la Nativité de la très Ste Vierge. Trois semaines avant le huit septembre, à la messe principale, on annonça que la fête de *Arokia mada*, *Mère de santé* : (c'est le nom tamoul sous lequel la patrone de l'église est connue), serait célébrée à l'époque accoutumée. Dès le lendemain matin, les chefs et les principaux chrétiens de chaque caste, vinrent en grande cérémonie trouver le missionnaire. Pour eux, il n'y a pas d'affaire plus importante qu'une fête. Ils se réunirent en conseil, pour prendre toutes les mesures, afin de donner à celle-ci tout l'éclat possible : *Surtout*, dirent-ils au R. Supérieur, *il faut beaucoup de fleurs et grand nombre de musettes* : (C'est le nom que vous me permettrez de donner à un instrument indien, dont les sons aigus et perçans déchirent les oreilles ; instrument cependant qui fait les délices de nos Indiens et qui doit figurer dans toutes les cérémonies). La nouvelle qu'une fête devait se célébrer à Trichinopoly, se répandit bien vite en deça et au delà du Cavéry ; il pénétra jusqu'à la chaine des Gates, et vers l'est, puis s'étendit jusqu'à la mer.

Pendant que l'on s'occupait avec ardeur des préparatifs, survint un petit incident, que vous ne serez pas fâché de connaître. L'un des principaux chrétiens de la ville, se permit, je ne sais pour quelle raison, de frapper le catéchiste des hautes castes. Aussitôt grande rumeur dans toute la chrétienté. Le R. P. Supérieur, qui doit prendre en main la cause de son catéchiste, appelle l'affaire à son tribunal. Les chefs et les membres les plus influens des castes tiennent grand conseil sur l'attentat commis. Ils voudraient s'immiscer dans la décision qui doit se porter, et certes ils étaient disposés à ne pas ménager le coupable. Le R. Père cependant, tout en écoutant leurs raisons et leurs *considérants*, refuse de reconnaître leur compétence en pareil cas ; à lui seul il appartient de fulminer la sentence. Une amende est d'abord imposée et bientôt elle est payée. Ce n'était qu'un préambule, l'attentat était public, il fallait une réparation publique. D'ailleurs le coupable était, par sa conduite le scandale de ses frères, il fallait sévir contre lui. Il fut donc chassé de l'église et condamné, s'il voulait y rentrer, à faire un

Dimanche, en présence de tous les fidèles, et à la porte du lieu saint, réparation de l'attentat commis sur la personne du catéchiste, et prendre l'engagement solennel de rompre un commerce scandaleux. Il se soumettait, en cas de rechute, aux justes châtimens de Dieu et aux peines que le Père voudrait lui imposer. L'arrêt fut lu au coupable en présence des chefs assemblés, et tous déclarèrent l'accepter sans nulle restriction. Si cet homme n'obéissait pas, il serait probablement chassé de sa caste, et abandonné de tous les chrétiens, qui refuseraient d'avoir avec lui les relations les plus nécessaires. Ce fait, mon R. Père, et plusieurs autres semblables, que je pourrais vous citer, montrent que la vigueur de la discipline ecclésiastique ne s'est point encore entièrement relachée parmi nos chrétiens.

Revenons à notre propos. Neuf jours avant la fête de la Nativité de la Ste Vierge, fut dressé devant l'église un mât de pavillon, au haut duquel devait flotter, pendant toute la neuvaine, l'étendard de Marie. Déjà le bruit des boîtes, le son des cloches, des tambours et des instrumens de musique avait annoncé aux différens quartiers de la ville, la cérémonie de la bénédiction du drapeau. Après une courte, mais bruyante procession, les chrétiens s'étant réunis en très grand nombre devant l'église, le R. P. Supérieur bénit en effet l'étendard sacré. Cet étendard flottant dans les airs, devait faire connaître aux Indiens de toute dénomination, qu'une fête allait se célébrer dans l'église des chrétiens. La journée fut terminée par ce qu'on appelle dans le pays *la bénédiction*. Cette bénédiction, qui doit avoir lieu tous les jours jusqu'à la fête, ne se donne point, comme on pourrait se le figurer, avec le St Sacrement, mais avec une petite statue de la Ste Vierge. — Le lundi, 6 septembre, à dix heures et demie du soir, se fit une première procession, avec illumination, musique et sapeurs. Un riche chrétien avait voulu procurer ce plaisir à ses compatriotes, en faisant lui-même les frais de cette 1ère cérémonie, qui n'était pas comprise dans le programme. C'est le mardi soir que devait avoir lieu la grande procession, qui est, pour les Indiens, la partie la plus essentielle de la solemnité. A onze heures et demie de la nuit, on bénit solennellement les sapeurs. Aussitôt après, le cortège s'ébranla et l'on se mit en marche. Voici quel était l'ordre de la procession: En tête marchaient des

tambours et des fifres européens ; puis, sous un dais magnifique pour le pays, venaient les missionnaires, dont la présence pénétrait de respect les Indiens, et donnait de l'éclat à la fête. Trois saprums superbement décorés, et portés sur les épaules d'une compagnie d'Indiens, s'avançaient lentement au milieu de la foule. Grand nombre de drapeaux de différentes couleurs, s'agitaient dans les airs, et faisaient un fort bel effet. Des groupes de torches, des centaines de ces feux brillans, connus sous le nom de *feux de Bengale*, semblaient avoir changé la nuit en un jour éclatant. De loin en loin, des troupes de musiciens du pays, mêlaient au bruit des totams, le son aigu de leurs instrumens. Les chefs de caste ne croyaient pas avilir leur dignité, en concourant par leur présence à faire régner l'ordre au milieu de cette immense multitude. Plus de quinze mille personnes assistaient à la procession ; et il faut dire, à la louange de nos bons chrétiens, que, par leur recueillement et leur piété, ils édifiaient les payens accourus de tous côtés, et montraient que la foi était vive dans leurs coeurs. Dans ce grand concours de peuple, sans qu'un seul agent de l'autorité publique circulât dans les rangs, il ne se commit pas le moindre désordre.

Le saprum est une grande niche, ornée avec splendeur et avec un goût que l'on ne soupçonnerait peut-être pas dans les Indiens. Le papier de couleur, les feuilles de plomb, les fleurs de tout genre n'y sont pas ménagés. Les chrétiens se disputent l'honneur de porter ce précieux fardeau : on s'estime trop heureux de rendre aux saints qui sont les objets des fêtes, tous les hommages possibles, on espère aussi attirer les bénédictions du ciel sur tous les lieux où passera le cortège sacré. Cette pensée et cette espérance ont porté, cette année, les habitans de l'un des quartiers de Trichinopoly, à demander la faveur de voir la procession arriver jusque dans l'enceinte de leurs murs. Il fallait, pour obtenir cet avantage, faire des frais assez considérables, soit pour tout disposer dans les lieux où devaient passer les saprums, soit pour fournir aux dépenses d'illumination, que l'éloignement rendait nécessaires. Ces pieux chrétiens ont fait avec plaisir ce sacrifice, qu'ils croyaient trop bien récompensé par l'apparition de l'image

de la mère de Dieu au milieu de leurs habitations.

C'est ainsi qu'au sein d'une foule immense, au bruit de mille instrumens et au son des cloches de l'église catholique, la procession s'avançait à travers les rues de la grande ville de Trichinopoly. De tems en tems le cortège s'arrêtait devant les petites chapelles qui se rencontraient dans les lieux qu'habitent nos chrétiens, ou bien sous des espèces d'arc de triomphe que formaient des bambous plantés en terre et couronnés d'un baldaquin. Là, on faisait une courte prière, on donnait l'eau bénite et l'on se remettait en route. Devant l'église schismatique où nous devions passer, nos catholiques avaient affecté de faire des illuminations plus brillantes et d'élever des arcs de triomphe plus nombreux. Il y avait déjà trois heures que nous étions en marche et personne ne se plaignait de la longueur du chemin. Enfin on arriva sur une grande place peu éloignée de notre église. La procession fait halte, on nous fait asseoir sur des fauteuils, la multitude se range à côté de nous: alors commence un beau feu d'artifice: fusées, chandelles romaines, pétards, soleils, jets de feu, pluie de feu &c.; il y avait de quoi satisfaire nos Indiens fort avides de ces sortes de réjouissances. Après environ une demi-heure, la procession reprit sa marche et arriva bientôt à l'église, terme où elle devait s'arrêter. Il était plus de trois heures; tout le monde avait besoin de prendre du repos. Les habitans rentrèrent dans leurs maisons. Pour les étrangers, accourus en foule à la fête, ils s'étendent sans façon sur la terre nue, aux environs de l'église et prennent ainsi à la belle étoile un court sommeil.

Le matin, après les 1ères messes, auxquelles nos infatigables Indiens assistèrent par milliers, nouvelle procession, comme la nuit précédente, au feu d'artifice et à l'illumination près. La multitude qui se pressait en foule pour la suivre, était encore plus nombreuse que pendant la nuit. Dire que vingt mille personnes prirent part à ce triomphe religieux, ce ne serait pas exagérer: sans parler des chrétiens de Trichinopoly, il en était venu un grand nombre des populations catholiques d'Aour, de Tatacondy, de Malcandi-patty &c. D'autres fidèles et, (vous aurez peine à le croire), des payens même, étaient accourus du Tanjaour, du Marava, du pays des montagnes et même de l'extrémité du Maïssour, éloigné de

plus de trente lieues de Trichinopoly. A onze heures, grand'messe chantée et célébrée avec toute la pompe européenne; nos bons Indiens étaient dans le ravissement. Dans toute l'étendue de l'Inde, Pondichéry excepté, on n'avait peut-être jamais vu des ornemens aussi beaux, des décorations aussi élégantes. La grand'messe dite, la fête est censée terminée. Les catholiques déposent leur modique offrande aux pieds d'une statue de Marie et chacun s'en retourne content. — Que ne nous est-il donné de célébrer nos SS. mystères sur tous les points principaux de la mission et de déployer partout la même magnificence du St culte! On produirait les plus heureuses impressions; les chrétiens s'affectionneraient de plus en plus à une religion qui parle aux sens, pénètre l'âme et ravit l'homme tout entier. Les payens feraient, sans s'en apercevoir, entre les fêtes innocentes du christianisme et les tumultueuses orgies qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs impures divinités, une comparaison qui tournerait toute à notre avantage. Déjà même, en plus d'un endroit, l'esprit de vérité semble disposer, par ce moyen, bien de ces pauvres aveugles, à recevoir prochainement la lumière. Père, disaient dernièrement au P. Canoz les payens d'un grand village après une fête moins brillante que la nôtre, *bâtissez parmi nous une belle église, et nous nous ferons tous chrétiens*.

Je termine cette lettre par un trait remarquable de prédestination arrivé ces jours derniers. Depuis quelques Dimanches l'un de nous allait offrir le S. Sacrifice dans une petite église près d'Aour. Sur ces entrefaites, une tribu d'Indiens nomades, tous payens vint de je ne sais où, et je ne sais pourquoi, établir ses misérables cabanes le long de la route où nous devions passer. Un jour que le P. de St Sardos revenait d'Aour, il vit une pauvre femme, tenant entre ses bras un enfant, courir après lui, pour lui demander quelque remède. Le Père songeait d'abord à donner le St baptême à cette faible créature, cependant ne croyant pas le mal bien grave, il n'en fit rien. Le Dimanche suivant, allant moi-même célébrer la messe à Aour, je pris avec moi un peu d'eau bénite, je me fis apporter l'enfant sur la route et le trouvant en grand danger, je lui conférai le baptême, remède excellent, disais-je au père et à la mère, et bien convenable à l'état où se trouve le petit malade. L'enfant mourut

dans la semaine; et les vues de la Providence une fois remplies, les Indiens quittèrent la place, et allèrent planter plus loin les bambous qui soutiennent les trois ou quatre nattes sous lesquelles ils habitent, s'éloignant peut-être pour jamais de l'occasion de recevoir eux-mêmes le bienfait dont j'avais eu le bonheur de faire participer ce pauvre petit enfant. Quelle consolation pour moi, mon R. Père, d'avoir mis un élu de plus dans le ciel! Prier pour moi, afin que ce ne soit pas le seul. Agréer l'assurance etc.

Louis St. Cyr Miss. S.J.

70e Lettre.

Le P. Louis Garnier, miss.re de la Comp.ie de Jésus dans le Madure', à son Supérieur en France.

Madure', 15 Octobre 1841.

mon Rev. Père.
J. C.

Votre lettre du mois de Juillet 1841, m'est parvenue le 20 7bre. Je suis très sensible à l'honneur que vous voulez bien me faire en m'écrivant. Pour vous en témoigner ma reconnaissance autrement que par des paroles, je profite d'un moment libre pour recueillir mes idées et vous communiquer ce qui peut vous intéresser dans notre mission.

Il y a précisément un an, qu'après des explications multipliées auprès du gouvernement, de longs pourparlers avec le colonel du régiment, le Commandant de place et le Général de division, j'ai été reconnu pour seul légitime pasteur des troupes. Je ne parlerai pas de l'honnêteté des Anglais à mon égard dans cette circonstance. Le Commandant de place, interrogé par le gouvernement s'il me croyait éligible, n'hésita pas à m'honorer d'une réponse affirmative. Il s'éleva bien encore quelques difficultés: *Le Révérend Gentleman ne paraît pas*, disait-on

être un sujet de Sa Majesté Britannique; mais à Bengueloor, le chapelain est Français; à Cananore il est Portugais. On eut la bonté de m'assimiler à eux; je suis donc Chapelain en titre. Cette charge me donne le droit de réunir les Irlandais dans notre église, tous les Dimanches. Ils viennent en corps; un officier commande les mouvements. Après la messe on fait une instruction aux enfans et aux femmes: les soldats en profitent. A six heures du soir, les soldats, qui sont libres alors, peuvent se rendre à l'église, mais non en corps. Je dois visiter l'hopital, administrer les malades, faire les enterremens. S'il y avait guerre intestine, je serais peut-être dans le cas de suivre les troupes. Ce titre de Chapelain relève beaucoup aux yeux des Indiens celui qui en est décoré; les gentils surtout craindraient de manquer à un tel homme, parcequ'ils savent qu'il a accès auprès des officiers; et par le fait, les autorités civiles et militaires le reçoivent avec respect, et sont plus disposés à l'écouter qu'un simple missionnaire. Ainsi, dans les circonstances présentes, ma nomination a produit un bon effet; elle a rassuré bien des gens, toujours flottans entre la crainte et l'espérance. Les schismatiques, leurs prêtres surtout, ont été fort mystifiés de ce contretems; ce dernier coup a porté une rude atteinte à leur autorité. Leur parti, il est vrai, n'est pas détruit, mais il ne se compose en général que de gens sans moeurs comme sans foi et se grossit de tous les mécontens. Patience encore; espérons que l'heure du Seigneur arrivera un jour pour eux.

Outre les soins que j'ai donnés à Trichinopoly aux soldats Irlandais et à nos chrétiens indiens, j'ai présidé à la construction de la nouvelle église; cette affaire m'a occupé pendant dix huit mois, elle est heureusement terminée maintenant. La nouvelle église est vaste, bien aérée, propre, joliment décorée avec les tableaux de Rome, le chemin de la Croix et l'histoire de l'ancien et du nouveau testament, venus de Lyon. L'autel est orné de belles statues; le dôme et la façade en imposent. La grosse cloche, qui sonne le réveil au moment où le canon du parc de l'artillerie annonce que le jour va paraître, produit un effet merveilleux: tout concourt à en faire la première église de notre mission. Sur le devant, j'ai construit trois grands portiques: deux servent de retraite aux Indiens contre les ardeurs du soleil et _____ d'abri quand il pleut. C'est

sous un de ces portiques que j'ai établi une école pour les enfans: cette école est bien fréquentée. C'est encore là qu'on prépare les chrétiens à la confession et que l'on fait apprendre les prières aux nouveaux mariés et aux idolâtres quand il s'en présente. C'est aussi sous ces portiques que le missionnaire parle aux chrétiens, évitant par là l'inconvénient de les introduire dans la maison. Le 3e portique, placé dans le milieu, sert aux différentes cérémonies; il sera d'une utilité très grande aux fêtes de Noël et de Pâque.

La construction de cette église procure à la mission de très grands avantages. En voici quelques uns; vous verrez par là combien nous sommes redevables à l'œuvre de la Propagation de la foi, qui nous est venue si généreusement en aide: 1°. Nous sommes chez nous; personne ne peut plus nous contrarier. 2°. Trichinopoly, grâce à son église, réunit aux jours de fête vingt à trente mille chrétiens; ce qui donne beaucoup de relief à la religion. 3°. Ces fêtes, nous pouvons les célébrer avec splendeur, vu la localité, l'église, son emplacement, les rues de la ville plantées d'arbres, le grand nombre des habitations chrétiennes qui, dans le cas d'un long séjour, offriraient une retraite à tous les étrangers. 4°. Il y a tout lieu d'espérer que notre basilique deviendra un jour un lieu de pélerinage célèbre, sous le titre de *Notre Dame des infirmes*: *Salus infirmorum*. Cette fête, qui se célèbre le jour de la Nativité de la Ste Vierge attire, depuis deux ou trois ans, un grand concours de peuple. 5°. Il était nécessaire d'avoir une église mère, un centre de réunion: nous avons obtenu ce but. 6°. L'impression morale d'attachement à la foi, d'encouragement, d'autorité acquise par le catholicisme, a été au delà de toute expression. 7°. Les Indiens, qui ne jugent que par les yeux, ne pensent plus à l'ancienne église, encore au pouvoir des schismatiques, parceque la nouvelle est plus grande et plus belle. 8°. L'église a été construite, non seulement en vue de la population catholique de de la ville et de la contrée, mais encore dans la pensée qu'elle pourrait servir à l'usage d'un petit collège, d'un établissement préparatoire; que sais-je? d'une école de catéchistes. J'ai même fait entrer dans le plan, un espace séparé du peuple, pour des élèves ou des disciples. Les frais d'établissement seraient peu de chose et les résultats immenses. Un tel établissement

nous donnerait une haute réputation dans le pays et contribuerait à dilater et à consolider ici la vraie religion. Je pourrais énumérer d'autres avantages, mais je veux me borner, car j'ai encore bien des choses à dire.

Depuis que j'ai quitté Trichinopoly, je séjourne à Madure, où je fais aussi bâtir une nouvelle église. Si le R.P. Supérieur me rappelle à Trichinopoly, je pousserai une reconnaissance bien avant dans le Tanjaour. J'ai déjà visité, dès mon arrivée dans le nord de la mission, seize chrétientés. Je les ai d'abord administrées par moi-même; puis j'y ai envoyé l'année dernière le missionnaire de Karikal, que Mgr de Drusipare m'avait cédé pour quatre mois. Cette année le P. Perrin a fait l'administration de cinq ou six de ces chrétientés. Je ne doute pas qu'à l'arrivée des nouveaux Pères que vous avez bien voulu nous promettre, Mgr ne nous prie de donner nos soins au Tanjaour. Sans un puissant renfort d'ouvriers évangéliques, nous ne pourrions le faire.

Mon éloignement de Trichinopoly est un événement dont on ne s'est presque pas aperçu. C'est là qu'il fallait le Père Anglais que nous désirions depuis si longtems. Enfin le bon Dieu a eu pitié de nous; il a dissipé nos craintes et comblé nos espérances, en nous envoyant un secours aussi aimable qu'efficace dans la personne de l'excellent P. Clifford. Je le connaissais de réputation. à Rome on m'en avait souvent parlé. C'est à lui que j'ai remis, avec mon titre de chapelain des Irlandais, le soin de la chrétienté de Trichinopoly. Je suis on ne peut mieux remplacé, et je regarde mon service à ce poste comme fini.

Disons maintenant quelque chose de Madure. L'église que j'y fais construire est déjà bien avancée. Sa forme est assez jolie, le dôme très élevé, la façade aussi. Il nous fallait ici un monument digne de figurer à côté des ruines du palais de Tirounaleinaijaker. La maison sera aussi bientôt achevée. Les pluies nous gênent beaucoup en ce moment; vous n'ignorez pas que nous sommes au fort de l'hyver, c.a.d. que nous avons de la pluie le soir, après avoir eu à midi une chaleur affreuse. Dans un mois, les grands travaux seront finis, je n'en serai pas fâché. La construction d'une église, dans l'Inde, est un travail bien pénible et bien rebutant. Les Indiens sont si fourbes et si voleurs, qu'on est obligé de les suivre dans les plus petits détails, sous peine de se voir pillé par les fournisseurs de chaux, de bois... par les ouvriers eux-mêmes qui s'entendent avec les fournisseurs... Il faut être toute la journée aux trousses des manœuvres

qui, si on ne les pousse pas, se plantent gravement dans un coin et accroupis comme des singes, mâchent l'arèque et le bétel, sans s'inquiéter du travail. Il faudrait toujours se fâcher, c'est un bien triste métier cependant. Les Indiens s'étonnent de notre activité, et lorsque, le rotin à la main, je leur reproche leur indolence: *O, ne vous fâchez pas, Père, notre sang est cuit par le soleil, si nous avions un sang franc comme le vôtre, nous irions plus vite.* — La réflexion est juste: l'énergie des Indiens est détruite par les grandes chaleurs et les rayons brulans du soleil, si chaud depuis dix heures jusqu'à quatre du soir, qu'on ne peut pas reposer le pied sur la terre, sans y être habitué dès l'enfance. La maison sera grande et bien commode. Elle servira merveilleusement aux réunions du centre. Il y aura quatre chambres. Le terrain inculte qui l'environne se défriche et se couvre d'arbres; dans deux ou trois ans, le jardin sera, je l'espère, assez agréable. Je vais établir, avec l'autorisation du R. P. Supérieur, une nouvelle chrétienté; j'acheterai à peu de frais le terrain voisin du nôtre; j'y tracerai deux rues, et trente ou quarante familles s'y fixeront. Ces chrétiens viennent du district de Palamcottey, ce sont des Kékléars, ou tiseurands, bonnes gens, tranquilles et pleins de foi. Cette chrétienté placée derrière l'église, et à côté de nous, sera d'un grand avantage pour la mission.

Ici, rien de bien extraordinaire. Les chrétiens de Madurè sont toujours indécis entre les missionnaires catholiques et le parti schismatique; ils attendent la paix: je suis dans un désert, pour ainsi dire. Il n'y a par d'espérance pour le moment de convertir les idolâtres de la ville. J'ai cependant baptisé deux adultes depuis mon arrivée, mais que sont deux adultes, comparés à la masse des gentils!

Le temple de Minatchy attire ici beaucoup de pélerins. Il y a un mois qu'un Indien de Trichinopoly, étant en pélerinage au tombeau de la déesse, les brahmes lui dirent que pour en obtenir la guérison qu'il demandait, il ne pouvait rien faire qui lui fût plus agréable, que de se couper la langue. Ce qui fut dit, fut fait. La langue coupée fut déposée sur une feuille de bananier, au dessus on suspendit un pot de terre percé dans le fond. L'eau de l'étang de la pagode versée dans le pot, tombait goutte à goutte sur la langue, qui en se corrompant et en se détruisant, devait produire le miracle de la naissance d'une nouvelle langue dans la bouche du dévot idolâtre. Le

patient était couché à côté de sa langue coupée; il ne parlait que par signes et ne mangeait presque pas. Au bout de quinze jours, il ressemblait à un squelette, tant il avait bien gardé la consigne. Alors les brahmes lui dirent qu'il pouvait s'en aller, que sa langue était repoussée, et qu'en considération de son sacrifice, Minatchy lui accordait aussi la guérison des coliques qui le tourmentaient. J'ai demandé à voir l'intérieur de la bouche de l'idiot. On m'a répondu qu'il ne pouvait pas desserrer les dents. Voilà entre mille une des ruses dont les brahmes charlatans se servent pour lier les Indiens au culte des idoles. Vous avez beau crier à tue-tête que c'est une fourberie, personne ne vous écoute, on se rit même de votre ignorance.

Hier, une autre scène plus triste encore et plus tragique, vint illustrer la pagode de Madurè. Un jeune homme de Salem, district du nord, Vaïatken de caste, était venu à Madurè, dans l'espérance d'y trouver remède à de maux d'oreille dont il souffrait beaucoup. Quatre mois se passent en ablutions, purifications, sacrifices, fractions de coco, combustions d'encens et de souffre, le mal ne disparait pas. Il avait fait vœu de ne pas interrompre ses dévotions jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa délivrance. Il devait terminer le tout par un sacrifice sanglant et solennel. Jusques-là, la déesse était sourde à ses prières. Le pauvre garçon, dont les finances étaient entièrement épuisées, faisant réflexion qu'il ne pourrait jamais acquitter son vœu, à cause de sa pauvreté, prend une résolution vraiment singulière. Il se retire sous un portique construit au milieu de la rivière, étend sur la terre la toile rouge de sa tête, y dépose ses boucles d'oreilles, sa bague, les anneaux de ses pieds et une ole ou lettre roulée, attache des fleurs à son toupet, dispose d'un autre côté des cocos, de l'encens, du souffre, des bananes et fait un pouléar avec de la bouze de vache, sur laquelle il plante une fleur. Après cette opération, il fait ses adorations devant son pouléar, saisit un couteau et se coupe la gorge. Il avait eu soin d'écrire sur une feuille de palmier toute l'histoire de son sacrifice. Les idolâtres ont trouvé cela superbe. Bien des gens en Europe imitent nos Indiens. Si Dieu ne jette pas un rayon de miséricorde sur les pays que nous habitons, la conversion des infidèles est bien difficile. Ils connaissent la vérité, mais ils ferment leurs cœurs aux impressions de la grâce, le Démon règne en maître chez eux.

16 Octobre. — Je reprends ma lettre, commencée hier, pour mettre sous vos yeux un tableau assez curieux. Il a plu beaucoup la nuit passée, et il paraît que la pluie a été très forte dans les montagnes de louest de Madouré; en voici la preuve. Le fleuve Vaï-Vaïgaron, qui passe à Madouré et va se jeter dans la mer près de Ramnad, est presque toujours à sec. Ce matin, les malfaiteurs condamnés par le gouvernement aux travaux forcés, s'étaient rendus à l'autre côté du fleuve, pour être employés à la confection d'une route. En passant, ils n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux. Vers huit heures, un grand bruit se fait entendre: on court sur le rivage, et lon voit arriver des flots d'une eau rouge qui roule avec impétuosité. En un moment, le vaste lit du fleuve est rempli. Les malheureux galériens ne peuvent pas repasser. On est donc obligé de charger le plus gros éléphant de la pagode, de riz, de pots, de bois, de toutes les provisions nécessaires pour des hommes dénués de tout. L'éléphant entre dans le fleuve et le traverse sans peine, l'eau effleurait son dos; il se promène majestueusement au milieu de ces flots agités, sans être le moins du monde ébranlé par l'impétuosité du courant. On le voyait porter sa trompe haute et la rabattre de tems en tems avec bruit sur la surface de l'eau. On a fait également passer, sur un autre éléphant, le courrier chargé des dépêches. Nos gens de Paris payeraient bien cher un tel spectacle.

Le tems me presse, je finis par quelque chose d'édifiant. Dans une excursion que je viens de faire dans l'ancien royaume de Sivanguengué, pays de Marava, j'ai eu le plaisir de rejoindre le P. Canoz, que je n'avais pas vu depuis seize mois. Ce bon Père se porte assez bien. Nous nous sommes réunis au tombeau du P. Martin à Pasakembiram; nous avons aussi visité, à Pédicatour, le lieu où est mort ce brave compagnon d'armes. Son sépulcre est glorieux, c'est bien le cas de le dire. Il y a continuellement grand nombre de pélerins qui y viennent prier, faire des offrandes et qui s'en retournent persuadés de leur guérison. Je n'ai rien vu de mes yeux, mais j'ai entendu raconter des faits extraordinaires; la suite nous apprendra peut-être bien des choses. Cette petite entrevue m'a bien consolé. Nous avons profité de la circonstance pour confesser les chrétiens de trois ou quatre villages; nous avons refait deux mariages schismatiques et baptisé un gentil de soixante dix ans, qui voulait à toute force prendre le nom de Alangaram (la beauté). Nous

lui avons fait comprendre que nous lui donnerions un nom plus conforme à sa position, celui de *Mariadassex* (*serviteur de Marie*). Ce bon néophyte ira bientôt au ciel prier pour nous. Il invoque continuellement *Vissouvasanâder*, sur le tombeau duquel il a trouvé la grâce de sa conversion.

Veuillez, mon R. Père, me recommander aux prières de la communauté et agréer &c.

Louis Garnier miss.re S. J.

71e Lettre.

Le P. Louis Tassis, Miss.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie, en France.

Palamcottey, 6 Novembre 1841.

Mon Révérend Père.

P. C.

Je vous écrivis l'année dernière de Trichinopoly; c'est aussi de là que je reprends le cours de ma narration. Je demeurai quelques mois dans cette ville, occupé à apprendre le tamoul, avec le secours d'une grammaire et d'un mauvais dictionnaire que j'avais copié. Le Père de résidence à ce poste se faisait un plaisir de m'aider et d'applanir les nombreuses difficultés qui m'arrêtaient à chaque instant; mais je le voyais si accablé d'ouvrage, que je me faisais une peine et presqu'un scrupule de le déranger. Mes progrès ne furent donc pas aussi rapides que je l'aurais désiré. Cependant au bout de quelques mois d'étude je comprenais quelque chose. Ce fut alors qu'on me conseilla de joindre la pratique à la théorie, et je suivis cette méthode. J'écrivis et j'appris par cœur une série de questions à proposer aux pénitens, de sorte qu'un oui ou un non de leur part pût me faire saisir ce qu'ils voulaient dire. J'entendis ainsi un certain nombre de confessions faciles. Bientôt je fus envoyé dans un village près d'Aour, pour y faire ma résidence ordinaire pour baptiser, marier, confesser ceux qui se présenteraient. Là, j'habitais une petite maison tout à fait à l'indienne, c.a.d. une cabane en terre couverte de

feuilles, où les rats, les chauves-souris et les lézards avaient entrée libre et faisaient de fréquentes visites. Je trouvai que mon logement n'avait pas trop de magnificence, mais depuis que j'ai habité d'autres cabanes dans le pays où je suis à présent, il me semble que la première était encore assez commode; car, quoiqu'en fait de meubles je fusse réduit à la plus simple expression, j'avais pourtant le nécessaire: un lit de planches il est vrai, mais enfin c'était un lit, une chaise, une table, une lampe: quatre meubles rarement réunis dans le district de Palamcottey; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui manque, et l'on sourit presque de plaisir quand plusieurs ne manquent pas à la fois. J'avais de plus une fenêtre et une fenêtre qui donnait du jour, chose peu commune dans les maisons indiennes. Les anciens philosophes qui se piquaient d'avoir besoin de peu de choses, auraient été bien à leur gré dans ce pays. Nos bons Indiens sont philosophes, sans s'en douter. Que de choses que les étrangers regardent comme nécessaires et dont les Indiens ne soupçonnent pas même l'usage! Ils n'ont que faire de chaise, de lit, de table, &c, la terre leur tient lieu de tout cela. Le jour, s'ils veulent voir clair, ils ouvrent leur porte. la nuit, ils ont un petit vase de terre, qui leur sert de lampe et qui ne quitte jamais le trou qu'on a pratiqué dans le mur pour lui donner place. S'ils sont trop loin, ils s'en rapprochent, mais la lampe n'abandonne pas son poste. Si nous pouvions aisément nous faire entendre, que ces gens là seraient près du royaume des cieux!

Je demeurai quelques mois dans cette première habitation, menant une vie assez solitaire. Le village où j'étais ne se composait que d'un petit nombre de maisons de laboureurs qui venaient peu me visiter. Par bonheur j'avais un catéchiste assez habile qui me donnait des leçons de tamoul; la difficulté était de l'entendre, mais enfin, à force de lui faire répéter ses périodes et de feuilleter mon dictionnaire, je finissais par comprendre le catéchisme que nous expliquions ensemble. En attendant que je pusse converser avec les hommes, je m'étais fait un petit ami qui, sans mot dire me procurait quelques momens d'innocente récréation. J'avais apprivoisé un petit rat-palmiste, qui me tenait volontiers compagnie; cet animal est tout à fait gentil: c'est une espèce d'écureuil, beaucoup plus petit que ceux d'Europe; il est gris, avec de grandes raies noires et blanches sur le dos. Il a

comme l'écureuil, une longue queue panachée, qu'il a soin de relever à chaque instant, crainte de la salir, car il est très propre. Il a de petits yeux d'une vivacité sans égale. Il est toujours sur ses gardes, et fuit au moindre bruit. Quoiqu'il soit très sauvage, on l'apprivoise aisément. Celui dont je parle, me suivait partout, venait sur moi, entrait dans mes poches et se plaignait par un cri qui ressemble au chant d'un oiseau, quand je le chassais. Mon petit compagnon ne fit pas de vieux jours: quand il ne trouva plus le genre de nourriture qui lui convenait, il mourut d'inanition.

Cependant je n'étais là que provisoirement. Depuis longtems j'étais destiné pour le sud de l'Inde. Ce ne fut qu'au mois de mai que je partis pour Tutucurin, petite ville, qui est comme la capitale de la côte de la Pêcherie. L'église que le P. Garnier faisait bâtir à Trichinopoly, était sur le point d'être achevée. Si je n'avais tout sacrifié au bon plaisir de Dieu, j'aurais été fâché de ne pas me trouver à la belle cérémonie qui eut lieu dans cette ville le mois suivant, le jour de S. Pierre. Mgr de Brusipare était venu exprès de Pondichéry, pour en faire la consécration. Il était assisté de dix prêtres, réunion qu'on n'avait peut-être jamais vue dans cette partie de l'Inde et qui dut attirer bien du monde. En m'avançant vers le sud, je passai par la ville de Madure, ancienne résidence des rois du pays. On y voit encore leur vieux palais, avec ses grandes tours, d'un style qui n'a rien de commun avec nos constructions européennes. Les Anglais ont fait des ruines de ce palais, leur cour de justice. J'eus, dans cette ville, l'avantage de passer quelques jours avec le P. Supérieur de la mission, qui s'est fixé dans ce lieu, comme dans le centre de toute la contrée. Là s'élève aussi une église, plus petite, mais dans le même goût que celle de Trichinopoly. A côté sera une maison assez spacieuse pour loger plusieurs Pères, et au milieu d'un terrain vaste, qui se changera en un jardin délicieux. C'est là que le R. P. Supérieur a le projet de réunir chaque année un certain nombre de missionnaires, non seulement pour apprendre d'eux en quel état se trouvent leurs chrétientés, et délibérer sur les moyens d'y faire le bien, mais aussi pour leur procurer la facilité et le plaisir de se voir, de se connaître et de passer quelques jours ensemble, plaisir bien doux et qui fait de plus en plus aimer la Compagnie, cette bonne mère, toujours si attentive au bien de ses enfans.

J'arrivai à Tutucurin, vers la fin de mai. Après quelques jours de repos,

je fus envoyé sur la côte, exercer le Sr. ministère. J'avais d'abord une idée bien avantageuse de cette côte célèbre, qui produit la perle et le corail, et que je me figurais presque comme un paradis terrestre. Combien les choses changent quand on les voit de près! Il serait difficile de trouver un désert plus triste et d'un aspect plus monotone, que cette plage aride. Les villages des Paravers, pêcheurs de perles, de dix en dix ans, et pêcheurs de poisson, tous les jours, se composent de quelques misérables cabanes, construites ou jetées çà et là, sans ordre et sans symétrie, au milieu d'un sable mouvant. Ce sable, poussé par un vent perpétuel, s'élève en si grande abondance, que les voleurs en profitent fréquemment pour dévaliser les passans, sans être vus: il pénètre partout, inonde des quartiers, ensevelit des maisons, et change, en quelques années, la face d'une localité. Il paraît qu'autrefois il n'était pas si abondant, et que la côte, plus riante, était aussi plus peuplée. Dans tous les lieux où je passais, on me faisait remarquer des endroits qui jadis étaient des jardins, et qui ne sont plus maintenant que des amas de sable. On m'assurait aussi, que la population n'était pas le quart de ce qu'elle était anciennement. On voit encore trois belles églises, l'une à Vaimbar, l'autre à Kutucurin, et la 3ie à Virapandiapatnam. Et, pour le dire en passant, les cartes font, de ce dernier endroit, deux villages, bien à tort certainement. Les églises, qu'un capitaine fit vœu, dit-on, de bâtir, s'il échappait à une tempête, sont d'une grandeur qui n'est pas du tout en proportion avec le nombre des habitans. Je demandai ce qu'étaient devenus les anciens chrétiens; on me répondit que la mort avait fait disparaître plusieurs familles; que les autres avaient été forcées par la disette à chercher fortune ailleurs; partout on s'accordait à dire qu'autrefois il y avait infiniment plus de richesses qu'aujourd'hui. Je serais tenté de croire que Dieu punit ces Paravers d'avoir si peu profité des instructions de S. François-Xavier, et de montrer si peu de zèle à l'honorer.

Le premier acte que je fis sur cette côte, fut un enterrement. Je n'avais pas encore été témoin de cette cérémonie dans l'Inde, encore moins acteur, et je ne fus pas peu étonné de voir des usages si différens des nôtres. La défunte était une jeune femme, morte en premières couches. On me conduisit à sa maison. Le corps était placé sur un lit de parade, et je trouvai toute la famille réunie autour. On me laissa faire les prières assez tranquillement. Aussitôt que j'eus fini, je vis tous les parens se jeter sur le

corps avec des cris et des hurlemens épouvantables. Je ne savais ce qu'ils allaient faire : c'était pour l'embrasser, mais avec des marques de tendresse telles, que la défunte n'en avait apparemment jamais reçu de semblables. Les uns lui disaient les choses les plus touchantes et les plus propres à l'engager à demeurer parmi eux ; les autres lui reprochaient la dureté qu'elle avait de les quitter si tôt ; tous lui parlaient à la fois, de telle sorte que si cette pauvre femme eut été vivante, elle n'aurait su auquel répondre. Lorsqu'il fallut enlever le corps, la scène devint plus vive ; les parens ne voulaient pas le lâcher. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'arracha de leurs mains : chacun tirait de son côté, chacun voulait l'embrasser encore une fois : ils avaient tous quelque chose à lui dire. Enfin ils se résignèrent à la laisser partir ; toute la famille l'accompagna au lieu de la sépulture. Lorsqu'il fallut la mettre en terre, les cris, les discours d'adieux, les plaintes recommencèrent. Je n'en vis pas même la fin, car mon ministère rempli, je me retirai. Ce qui me frappa, c'est qu'au milieu de toutes ces démonstrations de douleur, je ne vis pas couler beaucoup de larmes. Tout cela me paraissait forcé et commandé par l'usage ; car l'usage règle tout dans ce pays, même les sentimens du cœur.

Dans certaines castes, règne un usage bien louable. Quand quelqu'un est à l'agonie, la famille se réunit autour de son lit. Au moment qu'il rend le dernier soupir, tout le monde se jette à genoux, et la première chose qu'on fait, c'est de prier pour son âme ; les pleurs sont interdits en ce moment. Si la douleur en arrache à quelqu'un, on l'engage à se contraindre quelque tems ; ce n'est qu'après les prières qu'il est permis de pleurer. Le jour de la mort, tous les amis du défunt se rendent à la maison de son plus proche parent pour pleurer avec lui, et partager son affliction. Ils l'accompagnent tous à la tombe, pour dire le dernier adieu au défunt. Au retour, ils se réunissent dans un lieu désigné, et les témoignages de condoléance se terminent par un acte qui vous paraîtra singulier, pour ne rien dire de plus ; ils fument chacun leur cigarre, en signe de deuil.

8 Décembre. Il y a trois mois, que j'ai quitté les bords de la mer. Me voici maintenant à Salamcottey, ou dans ses environs. Salamcottey est une ancienne ville forte, comme son nom l'exprime. Elle est entourée de remparts, qui devaient la rendre imprenable à des gens dépourvus d'artillerie, mais qui aujourd'hui

tombent en ruine. Il y a garnison, le collecteur anglais y fait sa résidence une partie de l'année. Elle est sur le bord d'un grand fleuve, qui arrose des champs immenses d'un riz de toute beauté. L'eau est la plus grande ressource du pays. Là où il n'y a pas de rivières, les étangs en tiennent lieu; en général, tout ce qui est arrosé produit. Ainsi les Indiens savent d'avance quand la récolte sera bonne: si les étangs se remplissent à fournir de l'eau la moitié de l'année, ils sont en sureté contre la famine; mais s'il ne pleut pas assez dans le tems ordinaire, ils s'affligent et se résignent à souffrir de dures privations. La saison des pluies commence à la fin d'octobre et dûre jusqu'à la fin de décembre. C'est un tems peu favorable pour les voyages: se mettre en route alors, surtout le soir, c'est s'exposer à être inondé. Je partis l'autre jour, par un tems assez beau, pour un village éloigné de quatre lieues. A peine avais-je marché demi-heure, que la pluie me surprit. Heureusement je trouvais sur la route un temple payen, toujours ouvert aux passans. Je m'y réfugiai, pour me mettre à couvert de l'orage. Le ciel s'éclaircissant, et mes compagnons m'assurant qu'il n'y avait plus rien à craindre, je me remis en route, puisqu'aussi bien je ne pouvais coucher dans cette maison du diable. Mais la pluie ne tarda pas à recommencer. Cette fois je ne vis rien pour me mettre à l'abri, il fallut recevoir l'eau qui tombait en abondance: en un instant les chemins se changèrent en torrens, la route devint impraticable. Mes gens souffraient, car les Indiens n'aiment pas la pluie. La nuit arrivait, et j'étais encore loin de mon but. La Providence vint à mon secours, et sembla m'envoyer tout exprès, malgré le mauvais tems, le seul chrétien qu'il y eut dans un village, à un quart de lieue de la route et où personne ne pensait à s'arrêter. Ce brave homme me représenta, que j'avais encore une lieue à faire, que les chemins étaient trop mauvais, pour que je pûsse continuer mon voyage; que je n'avais d'autre parti à prendre que de le suivre. Je ne me fis pas prier, il me reçut dans une maison assez propre, et fit de bon coeur pour moi tout ce que lui permettait sa pauvreté. Le lendemain, il voulut m'accompagner assez loin, et m'invita à repasser chez lui à mon retour.

Comme vous voyez, je parcours le pays, et ne suis fixé nulle part. Peut-être que demain un ordre du Supérieur, ou les besoins des chrétiens, m'appelleront à sept ou huit lieues d'ici. Mes fonctions se borneront encore quelque tems à administrer les sacremens, et célébrer les Ste. Sacrifice de village en village. Pour la prédication, je suis trop peu avancé dans l'étude de la langue, pour y penser, il faut se servir des catéchistes pour instruire. Cependant il serait bien essentiel que le missionnaire pût

le faire par lui-même. Ici, les chrétiens connaissent peu leur religion: quand ils savent le *Pater*, le *Credo*, les commandemens de Dieu et l'acte de contrition, ils se croient dispensés d'en apprendre d'avantage; ce serait déjà beaucoup s'ils avaient l'intelligence de ce qu'ils disent: le mal est que plusieurs récitent ces prières, sans les comprendre. Ceux qui les ont composées, ont cru devoir les mettre en tamoul relevé, crainte que les payens ne se moquassent d'une religion qui se serait exprimée dans le langage vulgaire. Leur but était louable, d'autant plus, qu'en enseignant ces formules aux nouveaux convertis, ils leur en donnaient l'explication; mais je ne puis encore les donner ces explications, et ces formules demeurent toujours au dessus des esprits ordinaires. Si j'en y prenais garde, bien des Indiens s'approcheraient des sacremens avec cette ignorance, et avec une insensibilité désolante aux yeux de la foi. La première communion, cette action si grande ailleurs pour les enfans et pour les parens, à laquelle on se prépare longtems d'avance et qui est réellement une fête pour la famille entière, est ici dépouillée de tout ce qui contribue, à l'extérieur, à en relever l'excellence, et à produire dans les cœurs des impressions durables. Chacun la fait séparément, les parens n'y prennent aucune part. La seule préparation qu'on y apporte, c'est de se confesser trois fois; pour l'instruction, on croit en avoir assez, quand on répond à quelques questions de catéchisme, et qu'on sait qu'en communiant, on reçoit J.C. Du reste, ce jour est pour ces pauvres chrétiens, un jour comme les autres; ils ne mettent pas même leur plus belle toile, et après quelques prières récitées à la fin de la messe, ils retournent à leurs occupations ordinaires. Je ne dis pas ceci pour déprécier les Indiens de ce pays; à Dieu ne plaise! ils ne sont pas coupables de l'abandon où ils ont été laissés par suite des circonstances; non, ils sont seulement à plaindre et à secourir. Leur ignorance est ce qui afflige le plus le missionnaire: les fatigues, les privations, la rigueur du climat, ne sont rien en comparaison de ce qu'on sent à la vue de telles misères, d'autant plus que ce défaut d'instruction joint à l'inconstance des Indiens, cause bien des défections: un léger intérêt, une raison frivole suffit pour en faire passer plusieurs au schisme ou à la profession extérieure de l'hérésie. Quand nous saurons bien la langue, et que nous serons en nombre pour les visiter plusieurs fois l'année, nous ferons, je l'espère beaucoup de bien; pour le moment, nous ne faisons guère qu'empêcher le catholicisme de s'éteindre tout à fait ici, et nos chrétiens de redevenir payens. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas assez pour le cœur d'un missionnaire. Agréez etc.

Louis Lassis miss.re S.J.

72.e Lettre.

Le P. Louis Garnier, miss.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie, au collége de Fribourg.

Maduré, 10 Novembre 1841.

Mon Révérend Père.
P. C.

Combien de fois je me suis reproché de ne vous avoir pas écrit depuis mon arrivée dans l'Inde! C'est à vous que je dois tout, après Dieu: c'est vous, dont la bonté paternelle m'a reçu dans la Compagnie, malgré mon indignité! Faveur insigne, dont je ne saurais assez vous témoigner ma reconnaissance. Que ne vous dois-je pas aussi, pour les soins tout particuliers que vous m'avez prodigués pendant l'année de mon second noviciat! Fortuné séjour d'Estavayer! Hélas! tout passe, ces heureux tems sont déjà loin de nous; mais, soyez en sûr, les Pères qui avaient la consolation d'être groupés autour de vous en 1834, ne vous oublieront jamais. Combien il m'était doux de vous lire tous les jours une vie de Patrigniani! Je ne le puis plus aujourd'hui; un autre a cet avantage. Qu'il vous lise aussi cette lettre, expression de mon respect profond, et de mon affection toute filiale.

Maintenant, vous parlerai-je de nos chrétiens, de nos travaux, de nos peines, de nos consolations et de nos espérances? Nos lettres précédentes ont déjà traité tous ces sujets; cependant le désir que j'ai de m'entretenir avec vous, me porte à imiter le glaneur, qui recueille avec soin les épis échappés à l'attention des moissonneurs. Je trouverai peut-être quelques détails capables de vous intéresser. Nous avons tant de combats à soutenir! Les ennemis sont nombreux et puissans. Parmi eux se présentent en 1.ère ligne, les enfans, ou petits-neveux de Luther, dignes champions de la réforme, qui se trouvent partout où il y a du mal à faire aux catholiques. Que vous dirai-je donc des protestans?

Les Américains ont placé à Jafna, dans l'île de Ceylan, leur principale résidence. C'est là qu'ils ont une imprimerie et qu'ils s'efforcent de reproduire en tamoul toutes les absurdités de leur secte. Ils composent sans cesse de petits livrets, qu'ils distribuent dans l'île et sur le continent. On voit

arriver des charretées de ces pamphlets : ce sont des histoires, la plupart inventées à plaisir contre les catholiques et les idolâtres. Ils y tournent en ridicule nos cérémonies religieuses, nos usages, le culte des images et celui de la très Ste Vierge. Ils attaquent aussi très vivement le culte des faux dieux. Tous ces petits ouvrages sont écrits avec art et astuce, non par les ministres eux-mêmes, mais par des Indiens capables, qui trafiquent ainsi de leur talent. Ces Indiens protestans sont des êtres vendus, des machines dont se sert la Propagande américaine. Ils n'ont ni foi, ni mœurs : les gens même de leur caste les méconnaissent, mais l'argent ! L'argent est un dieu pour cette classe d'Indiens, le seul peut être qu'elle serve fidèlement. Ces livrets sont débités partout ; partout dans les réunions idolâtres vous voyez arriver de ces espèces de colporteurs : on les reconnait aisément à leur air effronté, à la belle toile qui fait leur vêtement, à leur jactance. Les marchands de poudre spécifique dans les marchés des petites villes autour de Paris, ne sont pas certainement si habiles. Les idolâtres reçoivent ces livres, les chrétiens pas trop : les colporteurs ne se mêlent pas beaucoup à nos fêtes, ils craignent la vue d'une religion qu'ils ont eu la faiblesse d'abandonner. Ces livres ne sont presque jamais lus : on en détache la couverture rouge, on découpe les images, et les pages imprimées vont s'enfouir dans les bazars, chez les marchands de sucre et de poivre. Les cartonniers recherchent très avidement ce papier, les faiseurs de pantoufles en fournissent aussi : vous trouver partout ces papiers protestans ; on en tapisse les caisses, les coffres, les appartemens ; on s'en sert pour envelopper les marchandises. Quelle douleur pour nous, de trouver quelquefois parmi ces misérables écrits répandus avec tant de profusion, les Epitres de St Paul et les pages de l'ancien testament ! Voila le respect qu'ont pour la parole de Dieu, ceux qui proclament cette divine parole juge suprême et unique arbitre de la foi !

Les prédicans américains ont aussi des établissemens sur le continent. La Compagnie anglaise leur a abandonné, dit-on, la lisière Est des Gattes, depuis le Cavéry jusqu'au cap Comorin. Je ne sais jusqu'à quel point est fondé ce que l'on raconte touchant cette ligne de démarcation ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont un établissement important à Dindigul, à vingt lieues Sud-Ouest de Trichinopoly. Beaucoup d'écoles dépendent des prédicans de cette résidence. A Madure, ils ont aussi un établissement très considérable, au moins vingt écoles dans l'enceinte du fort. Ils possèdent une jolie maison de campagne à

Tiruppavanam, à l'Est de Maduré. A trente milles delà, à Sivaguengué, ils ont aussi construit une fort belle maison, avec une école. Entre Maduré et Talamcottey, on trouve encore une belle maison de la secte. A Talamcottey et à Tinévelly, on compte un grand nombre d'écoles, et au moins trois ou quatre familles de prédicans. Plus au Sud, ils ont établi des résidences. Enfin le pays est couvert d'écoles. Les maitres sont ordinairement de la secte; quelquefois ils sont idolâtres. Pas un seul gentil ne reçoit le baptême chez eux. Les enfans des écoles sont obligés d'assister aux prédications; s'ils s'en absentaient, ils seraient privés des petits avantages pécuniaires, que les prédicans fournissent dans l'intention d'augmenter leur troupeau. On n'a pas encore entendu un seul enfant idolâtre dire, au sortir des écoles: *Je veux me faire protestant*. Je défie qu'on puisse en citer un seul, surtout parmi les gens de caste. Leurs adeptes sont, pour l'ordinaire tout ce qu'il y a de plus mauvais parmi les chrétiens; gens sans foi, sans pratique aucune de religion; gens, bien souvent, deshonorés dans leur caste. Ce troupeau d'adhérens aux erreurs américo-luthériennes, forme une espèce de peuple à part parmi le peuple indien. Chose singulière! on reconnait de suite ces sectaires à leur air hagard et effronté, à leurs paroles mielleuses et mensongères. Au reste le nombre de ces misérables n'est pas grand. Il y a vingt ou trente ans, que des protestans gagnèrent par argent, à Tanjaour, dix ou quinze familles catholiques. Ceux-ci, mécontens du prêtre catholique, qui sans doute faisait son devoir, se séparèrent, et trouvèrent un asile chez les réformés, qui leur donnèrent d'abord des emplois. Leur race s'est peu augmentée; mais dans la suite la source des emplois et des revenus venant à leur manquer, une partie de ces transfuges alla chercher fortune à Talamcottey, chez ses confrères du sud. Ils y trouvèrent pendant quelque tems des secours; mais peu après, réduites à la misère, plusieurs familles se sont dispersées: les unes se sont fixées à Maduré, à Vajalogum et à Tondoncottey; les autres, à Trichinopoly, à Dindigul et ailleurs. Semblables aux Juifs, ces Indiens n'ont pas de demeure fixe, point de villages, point d'autels; on en trouve presque partout, quoiqu'en petit nombre. Ils n'ont point de fêtes, point de réunions: Le Dimanche seulement, aux lieux où réside le ministre, ils s'assemblent dans une école, ou sous une espèce de hangar pour entendre débiter je ne sais quoi. Deux fois l'an, sans nulle pensée de foi, ils viennent manger un morceau de pain trempé dans du vin.

c'est pour eux une cérémonie d'usage. Les idolâtres se moquent de toutes leurs singeries; les catholiques les tournent en ridicule. Ce sont, dit-on, des gens sans caste, qui mangent du bœuf et boivent dans la même coupe que les parias.

Les prédicans américains font profession de ne reconnaître ni Évêque, ni Supérieur. C'est une sorte de république sacrée, unique dans son genre. Mariés avant de venir dans l'Inde, ils vivent simplement dans leurs belles maisons, ne boivent ni vin, ni eau de vie, mais force bière, et s'interdisent les réjouissances bruyantes et en général toute sorte de divertissement incompatible avec la régularité extérieure qu'ils affectent. Ils s'occupent d'agriculture, de menuiserie: leurs jardins sont bien tenus, et ils y donnent volontiers les momens libres que leur laisse en grand nombre leur facile ministère. Les Anglais ne les reçoivent pas, ou fort peu, ce sont des gens qui ne songent qu'à vivre bien tranquilles au milieu de leur nombreuse famille, satisfaits si, après dix ou quinze ans d'un pareil apostolat, ils ont pu se faire une petite fortune, pour retourner aux États-unis, où probablement ils n'étaient pas fort à leur aise.

Les missionnaires anglicans, ou de l'église établie, ont plus d'influence, parce qu'ils sont soutenus par le gouvernement. Ils ont des temples, mènent un plus grand train, et s'asseyent à des tables richement servies. Leur ministère auprès des idolâtres est nul; seulement ils ouvrent leurs rangs à quelques déserteurs du catholicisme, leur donnent une pension mensuelle, et ne manquent pas de faire sonner bien haut leurs conquêtes. Ces Anglicans ne sont pas si ardens à distribuer des Bibles: ils les vendent et reçoivent de leur Propagande le cinq pour cent; gain bien modique assurément, mais un bon marchand ne néglige rien. Ils peuvent nuire beaucoup à l'unité catholique, parce qu'ayant accès auprès des autorités, ils sont à même d'obtenir des faveurs pour les mécontents qui se recommandent à eux.

Voilà quelque tems que je fus attaqué dans une chrétienté, par un prêtre schismatique. Il prétendait que l'église était sa possession. Les chrétiens qui l'avaient construite à leurs frais, soutenaient le contraire. Une dispute s'engage entre les catholiques et les partisans du schisme. On se bat; il en résulte un procès: nos gens conduits devant le juge, sont condamnés à cinquante roupies d'amende. Dans l'impossibilité de payer une somme aussi

considérable; ils n'avaient d'autre perspective que trois mois de prison. L'un d'eux, plus avisé que les autres, suggéra un expédient. Bien entendu que j'étais tout à fait étranger au projet et à son exécution. Allons, dit-il, à ses compagnons d'infortune, allons trouver le Padri protestant: il nous tirera d'affaire. Aussitôt dit, aussitôt fait: on va chez le Padri, on expose le cas. Celui-ci s'apitoye beaucoup sur le sort des condamnés: *Ne craignez rien, cependant; j'arrangerai votre affaire, si vous voulez me promettre par écrit de passer à ma religion.* Mes gens y consentent, et signent un billet. Le Padri va trouver aussitôt le juge. Celui-ci consent à examiner de nouveau l'affaire. En effet, deux jours après, il se transporte sur les lieux, se fâche beaucoup contre les schismatiques qui faisaient de l'opposition, déclare que les prévenus ne sont pas coupables. Dans toutes ses décisions, le juge ne faisait nullement mention de moi ni du prêtre schismatique. Il examine le village, détermine le lieu où s'établira une école. On convient de tout; on se met à l'œuvre sous ses yeux; en deux jours les murs sont achevés. Le juge content d'avoir étendu le royaume de son évangile, se retire; les catholiques profitent de son absence pour rentrer dans leurs droits. Les schismatiques, quoique peu nombreux, résistent: on se bat de nouveau. Pendant la nuit, les murs de l'école s'écroulent, ou sont renversés par des inconnus. Dès la pointe du jour, les catholiques nouvellement devenus protestans, poussent des cris d'indignation contre leurs adversaires, les accusant d'avoir détruit leur école. On court de nouveau au tribunal: le juge, ennuyé de ces débats, renvoye les deux partis, et l'affaire en reste là. Les apostats de quinze jours sont retournés au catholicisme, et les schismatiques sont restés ce qu'ils étaient.

Dans le sud, du côté de Manapadou et du cap Comorin, les ministres font profession de prendre le parti des catholiques contre les idolâtres. Ils les aident, plaident pour eux, parlent en leur faveur, dans l'espérance d'augmenter leur propre troupeau des débris de ces bergeries désolées. Hélas! ils réussissent quelquefois. Les catholiques, qui savent bien tout ce qu'ils peuvent attendre des ministres protestans, recourent à eux dans toutes les circonstances. Que cela est fâcheux! Dans leur impuissance à enfanter de nouveaux adorateurs du vrai Dieu, les prédicans s'attachent à pervertir les anciens. Ils

connaissent fort bien le caractère indien; ils savent que plus nous avançons, plus les préjugés et l'aversion de ce peuple pour les étrangers diminuent: ils reconnaissent que les Indiens font tout pour de l'argent; que pour ce métal, ils renoncent même à leur caste. Voilà ce qui entretient en eux l'espérance de faire des prosélites; voilà ce qui les retient dans un pays où leurs efforts, du moins auprès des idolâtres, sont presque nuls, depuis près de cinquante ans.

Dans les grandes villes, ils ont gagné un assez grand nombre de créoles, *Country-born*. Plusieurs de ceux-ci se sont trouvés dans l'alternative d'occuper un emploi lucratif, en renonçant à leur religion, ou de vivre dans la pauvreté, en restant ce qu'ils étaient; malheureusement le choix a été bientôt fait. Il y a quarante ans, on ne comptait pas un seul *Country-born* parmi les protestans; maintenant il y en a beaucoup. On a établi à Madras deux grands asiles, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles; ces établissemens renferment près de sept cents enfans, la plupart nés d'alliances illégitimes entre des Européens et des Indiennes. Tous ces malheureux sont élevés dans la religion protestante. Les filles épousent ordinairement des soldats, et suivent la religion de leur mari: les garçons épousent des filles *Country-born*, et pervertissent leurs femmes catholiques. Parmi les Indiens, le nombre des apostats étant fort petit, les jeunes-gens ne trouvent pas à se marier dans le camp protestant. Les ministres ont senti cet inconvénient, et pour empêcher leurs adeptes de retourner au catholicisme, ils ont trouvé une invention tout à fait nouvelle dans l'Inde. Ils se sont avisés de former des écoles de filles noires, chose inouie et abhorrée dans le pays. Vous comprenez bien que les Parias seuls fréquentent ces sortes d'écoles féminines; on y apprend à lire et à coudre. Ces filles sont des orphelines, pour la plupart enfans trouvées ou achetées. Lorsqu'elles sont en âge d'être mariées, on leur fait épouser des catéchistes, des colporteurs et d'autres personnages de ce genre, attachés à la secte. Les protestans indiens de bonne caste sont plus embarrassés, parce qu'il n'y a pas d'école féminine pour eux. Ils gagnent assez souvent, par l'appas de l'or, des filles catholiques; et parce qu'on trouve moins de fermeté dans la foi parmi les gens de haute caste, ces sortes d'apostasies sont plus fréquentes chez eux. Voilà où nous en sommes par rapport au protestantisme. Les moyens qu'il emploie, les succès même qu'il obtient

montrent évidemment qu'il n'est rien moins qu'une œuvre divine.

Les prédicans mettent à la poursuite du projet qu'ils ont conçu de protestantiser l'Inde, une constance vraiment inconcevable. Cent fois ils ont été insultés par les idolâtres de la manière la plus sanglante. Ils savent bien qu'il n'y a rien à faire avec ceux-ci; ils ne se rebutent pas pour cela. Seulement ils se tournent d'un autre côté, et s'attachent à gagner la jeunesse, voilà pourquoi ils établissent partout des écoles. Ils n'obtiennent pas plus de succès par ce moyen: jusqu'à présent, ils en sont pour leur argent. Peut-être, sans s'en douter, servent-ils le catholicisme, et préparent-ils les voies à un grand nombre de payens. Les secrets de la Providence sont impénétrables. Il est bien certain qu'un idolâtre ne renoncera jamais à ses fêtes brillantes, à ses pagodes, à ses idoles d'or et d'argent, pour aller s'enfermer dans un hangar protestant, glacière véritable, où il n'y a rien pour les sens, ni pour l'esprit, ni pour le cœur. Les missionnaires protestans sont bien persuadés de leur impuissance: aussi ne se hasardent-ils pas à construire des églises pour leurs ^ prosélytes; à quoi bon faire des frais inutiles? Ils aiment mieux se loger grandement, vivre splendidement, acheter de beaux chevaux arabes. Je n'ai encore rencontré qu'un seul temple dans les villages ou petits bourgs, c'est à Dindigul; partout ailleurs les protestans n'ont pour lieu de réunion, que l'école, ou un hangar en terre, couvert de chaume.

Quand nous disons que nous n'avons pas à craindre les efforts des protestans, que leur ministère est stérile, cela ne doit s'entendre que pour le moment présent. Viendra peut-être un tems où, non par la vertu et l'efficacité de leur doctrine, (il n'y a que la vraie foi qui convertisse les âmes), mais par un déplorable effet des divisions allumées entre les anciens chrétiens, les rangs des protestans se grossiront. Lorsque le schisme sera éteint, que deviendront les mécontens, les esprits inquiets, les gens sans foi! Il faut un débouché à cette foule. Nous perdrons du monde; et tout ce qui nous quitte maintenant pour passer au schisme, se dirigera pour lors avec la même facilité vers le camp protestant. Tel est le caractère indien. A moins qu'il ne se donne franchement à Dieu, point de fermeté, point de constance dans la foi. Il y a douze ans, un missionnaire de Goa s'avisa de traiter, avec trop de sévérité peut-être, les chrétiens de son district, celui de Pratacondi, au nord de

Trichinopoly, à l'instant même, plus de trois mille familles passèrent au protestantisme. Un peu avant notre arrivée dans l'Inde, ces apostats revinrent au catholicisme, mais pas tous : il en reste encore beaucoup qui n'ont pas fait cette démarche ; au moins cent familles, dans la seule caste des Ambulacarers, division de la caste des Callers. Le Père Bouchet avait annoncé que cette caste finirait par devenir entièrement chrétienne ; ses prévisions étaient justes : près des trois quarts de la caste ont reçu le Baptême. Les divisions entre catholiques et schismatiques arrêtent les conversions pour le moment.

Vous ne sauriez croire à quel point les membres d'une même caste sont unis entr'eux et avec quelle facilité ils se laissent conduire par leurs chefs ou par d'autres membres influens. Il en résulte que le mécontentement d'un seul entraine ordinairement celui de tous les autres. Il ne faut souvent qu'une mauvaise tête pour perdre des familles entières. Tous les parens se regardent comme solidaires les uns pour les autres. Ils suivent aussi le parti du plus grand nombre *Pallon per sonnapadi Kélkaveum*, c'est à dire : il faut s'en tenir à la décision de dix. Dix est pour eux un nombre qui signifie la richesse, l'autorité. Ainsi on dira, dans l'Inde, d'une personne riche : Il a dix *fanons dans la main* (dix pièces de six sols), pour exprimer qu'il a des écus. On voit maintenant parmi les chrétiens passés en masse au protestantisme il y a douze ans, des gens qui ne comprennent absolument rien aux choses de la religion, et qui certainement sont plus catholiques que protestans ; ils ont dû suivre l'exemple de leur chef, sous peine d'être exclus de la caste, et d'encourir les disgraces attachées à la désobéissance aux dix personnes.

Ce caractère commune donne bien des craintes. Que deviendront les pauvres Indiens des castes dont les chefs, ou les membres influents passeront au protestantisme ? Si, d'un côté, nous désirons l'extinction du schisme, de l'autre nous prévoyons de tristes conséquences pour nos chrétientés : On convertit plus facilement un schismatique qu'un protestant, du moins dans l'Inde, parceque le protestant indien a toujours l'espérance de recevoir des ministres, des secours pécuniaires. Il est même à redouter, qu'au moment du concordat entre le St. Siége et le Portugal,

des chrétientés entières ne passent au protestantisme, tant, en quelques endroits, les esprits sont irrités entre les catholiques et les schismatiques. Après tout, le nombre des chrétiens ne manque pas ; nous devons à désirer qu'une seule chose, c'est que tous vivent en bons chrétiens : c'est l'objet de nos vœux et de nos travaux.

A ces considérations sur l'état de la mission et sur les efforts que fait le protestantisme pour s'établir dans l'Inde, je ne joindrai pas des nouvelles des missionnaires ; je ne doute pas que les Pères Français ne vous tiennent au courant de ce qui nous concerne. Aussi, je n'ajoute plus qu'un mot à cette lettre déjà si longue : Vous nous disiez, dans le tems, qu'un homme apostolique n'est pas fait pour courir après les petites consolations du St. ministère, après les louanges des hommes, &c ; qu'il doit être content de travailler au milieu des pauvres, des malades, des ignorans ; qu'il doit se réjouir quand il se trouve après s'être épuisé de fatigue, qu'un morceau de pain noir ; et qu'il serait réellement heureux s'il était outragé, calomnié, maltraité pour la justice. Ici, un missionnaire a l'occasion de mettre en pratique tous ces enseignemens : ministère exercé, pour l'ordinaire, au milieu des Pariahs ; force persécutions de tout côté, non des mauvais traitemens, mais des amendes pécuniaires, des avanies et choses semblables ; point de pain noir, mais bien souvent pour tout met un peu de riz détrempé dans de l'eau poivrée, encore faut-il attendre quelquefois ce riz jusqu'au soir, après avoir bien couru toute la journée. Voilà quelques unes des épines de notre couronne. Puissions-nous à ce prix sauver bien des âmes, et entrer dans le ciel en leur compagnie !

Mais je sens que j'abuse de votre patience. Pardonner un peu d'indiscrétion à un enfant qui vous aime et ose se recommander à vos saintes prières, en l'union desquelles j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et

Louis Garnier, S. J. miss.

73e. Lettre.

Le P. Wilmet, miss.re de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, à Monsieur N...

Trichinopoly, 11 Novembre 1841.

Monsieur.

Je me suis engagé à vous écrire, et je dérobe aujourd'hui quelques instans à l'étude du tamoul et aux fonctions du S.t ministère, pour accomplir ma promesse. Je vous raconterai avec simplicité quelques courses que j'ai faites dans le district qui m'est échu en partage et dans les environs. Mais auparavant je dois vous dire que la maladie qui m'a visité sur mer, a produit de très bons effets: Sans parler du bien qu'elle a fait à mon âme, elle a rendu ma santé meilleure qu'avant mon départ. Je en bénis le Seigneur et je lui renouvelle tous les jours, avec mes actions de grâces, l'offrande que je lui ai faite de tout moi-même. Pour dire en un mot ce que je sens, je crois qu'il n'y a pas d'homme plus heureux que moi, tant j'apprécie le don que Dieu a daigné m'accorder, en m'appelant à cette vie vraiment apostolique. Figurez-vous notre divin Sauveur, parcourant les villes, les bourgs et les campagnes, sans avoir d'habitation fixe: voilà le missionnaire du Maduré... Veuillez, par vos prières, m'aider à obtenir la grâce de l'imiter en tout.

Dès notre arrivée dans l'Inde, le R. P. Supérieur nous a mis à l'étude du tamoul, et a bien voulu être lui-même notre professeur: Il nous a donné la clef de cette langue et il vient de nous lancer tous quatre dans la sainte carrière. Le district qu'il m'a confié, celui d'Oour, est à quatre lieues de Trichinopoly. On y trouve de huit à douze mille chrétiens, et même quinze mille, selon quelques personnes, au milieu d'un nombre incomparablement plus grand de schismatiques et d'idolâtres. Ce ne sera que dans quinze jours, un mois peut-être, que j'irai m'y installer; mais voilà déjà quelque tems que j'y vais tous les Dimanches dire la S.te messe et faire les baptêmes et les mariages.

Il y a près de trois semaines que nous vîmes arriver un messager d'un village de cent maisons, à huit ou dix lieues d'ici. Il demandait un Souâmi, c'est à dire, Seigneur, maître, pour donner l'extrême-onction à trois malades. Je prends à l'instant le costume de missionnaire du Maduré, que vous connaissez, et je me mets en route; c'était un vendredi après midi. Une bonne lieue avant d'arriver à mon premier presbytère, je suis surpris par un grand orage: tonnerre, éclairs, grand vent, pluie, averse, rien n'y manquait. Je descends de cheval, pour ne pas me refroidir et je marche jusqu'au gîte, en bénissant Dieu, d'abord pour moi, de ce qu'il me donnait occasion de souffrir quelque chose dans l'exercice de mon ministère; ensuite pour les bons Indiens, à qui il envoyait les pluies abondantes, après lesquelles ils soupiraient depuis longtems. Mes compagnons admiraient mon courage, et me semblaient pas disposés à chanter des cantiques d'action de grâce. Nés dans un climat brûlant et couverts d'une légère toile, ils souffraient plus que moi.

Le lendemain samedi, je partis après la messe, et j'arrivai à une heure après midi au village des malades. Sur la route, j'ai eû bien des bénédictions à donner. A peine m'avait-on aperçu à l'approche d'un village, que les gens sortaient de leurs maisons comme des essaims d'abeilles, se prosternaient, m'apportaient des enfans à bénir. Je formais la croix sur leur front, avec le pouce, et les parens jettaient des cris d'acclamation et de joie. Quant aux payens, la plupart me regardaient d'un air fier et triste: plusieurs cependant demandaient aussi la bénédiction. A propos de payens, nos Pères en ont déjà baptisé un certain nombre. J'ai eu la consolation d'en baptiser deux, âgés d'une vingtaine d'années. Quand pourrons-nous nous occuper de la conversion de ces pauvres idolâtres! *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Arrivé près du village vers lequel je me dirigeais, tout le monde, sans en excepter les vieillards et les enfans, accourut au devant de moi. On se prosterna, pour recevoir la bénédiction, et l'on m'accompagna jusqu'à l'église. Mon cheval, au milieu de la foule, levait la tête, faisait quelques sauts et s'avançait à petits pas. Après avoir prié quelques instans, je congédiai tout le monde, en balbutiant un peu de tamoul, et en promettant à mes chers Indiens que je viendrais bientôt les visiter et les confesser. Alors le chef fit apporter, dans

l'église même, une natte, l'étendit par terre, en m'invitant à prendre du repos. Pendant ce tems là, on devait me préparer à dîner et tout disposer pour l'administration du sacrement. Ce dîner fut bientôt prêt, c'était un plat de riz. A peine l'avais-je pris, qu'on m'avertit qu'un des malades se trouvait plus mal. Je courus à son secours et delà j'allai voir les autres. Je les confessai et leur donnai l'extrême onction, ce qui me conduisit jusqu'au soir. Comme j'avais dîné un peu tard, je ne demandai pas à souper, ne m'effrayant pas de la nécessité où je devais être le lendemain de jeûner jusqu'à une heure au moins après midi. Dans la maison qu'on m'avait préparée, je trouvai une table qui me servit de lit. La chambre avait pour porte un rideau. Lorsque j'eus fini mon bréviaire, mon chapelet et mes prières du soir, je voulus prendre un peu de repos. A peine étais-je couché, que plusieurs Indiens s'avisèrent de chanter des airs complets devant ma chambre. Ensuite cinq ou six individus, vinrent tout bonnement se coucher par terre hors de la maison, devant le rideau qui me servait de porte. Le lendemain, vers quatre heures je dis ma première messe. Non seulement l'église était remplie, mais encore la grande place qui est devant. Je fis l'aspersion d'usage. Ils reçurent l'eau bénite avec une joie inexprimable, étendant les mains, et témoignant leurs sentimens par des acclamations. Pendant la messe, ils disaient à haute voix, ou plutôt ils chantaient des prières. Après le St. Sacrifice, je fis huit baptêmes, puis je remontai à cheval, pour aller dire ma seconde messe cinq lieues plus loin, à mon église-mère. Ces bonnes gens m'accompagnèrent hors du village, je leur donnai de nouveau ma bénédiction, et ils s'en retournèrent bien contents.— Lorsque je fus seul, et que je réfléchis au peu de bien que je venais de faire, et sur le grand bien que l'on peut faire ici, surtout quand la pensée de la vie apostolique du divin maître me revint à l'esprit, je ne pus m'empêcher de pleurer de joie, et je vous assure que j'appréciais bien le bonheur d'être ainsi tout entier au service et à la suite du Sauveur! Qu'on est heureux, en effet, tout en souffrant, de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, et quel puissant moyen de se sanctifier! Je vous en prie encore une fois, aidez-moi à remercier le Seigneur de cette sublime vocation, et à m'obtenir la grâce d'y répondre dignement.

Ce ne fut que le lundi matin que je retournai à Trichinopoly.

Quelques jours après, le samedi avant la Toussaint, je fus envoyé à douze lieues dans le district d'un de nos Pères, qui était indisposé. J'arrivai là le Dimanche matin et j'y demeurai jusqu'au soir du Dimanche suivant, pour célébrer l'octave de la Toussaint, faire les mariages et les baptêmes. En allant, j'avais trouvé une grande rivière; mais sans pont, ni barque, comment passer? Une lettre de nos Pères vous a déjà raconté combien nos Indiens sont ingénieux en pareil cas pour tirer d'embarras le missionnaire. Je descends de cheval: l'un prend la selle sur sa tête et la porte ainsi hors de l'eau; l'autre conduit la monture par la bride jusqu'à l'autre bord. Et puis voilà que trois hommes s'accroupissent: deux entrelacent leurs bras; le 3e placé derrière les autres, étend et appuye ses mains sur leurs bras. Je m'assois sur ce siége, en mettant mes pieds dans leurs mains, comme dans des étriers. Mes trois hommes se relèvent, entrent gaiement dans l'eau, et me portent de l'autre côté de la rivière. J'avais relevé mes vêtemens, de sorte que je n'fus quitte pour un bain de pieds. Dans le cours de ce voyage, Dieu m'accorda la consolation de baptiser quelques enfans. Dans deux villages, qui étaient prévenus de mon passage, je fus reçu avec musique instrumentale, c.-à-d. avec tambours, timbales et grands cornets de 3 ou 4 pieds de longueur: il y a de quoi étourdir le cavalier et faire sauter le cheval. Ces bons Indiens se font une fête de vous recevoir ainsi en cérémonie, et de vous reconduire jusqu'à l'extrémité de leur territoire. Un des plus grands a le privilége de tenir le parasol sur la tête du missionnaire. Quand il leur donne un chapelet ou une médaille, ils sont au comble de la joie.

Nos chrétiens ont beaucoup de confiance dans tout ce qui est béni, et surtout dans les reliques des Saints. Voici un trait qui vous montrera que leur dévotion est agréable à Dieu. Une femme enceinte souffrait depuis sept jours de très grandes douleurs. Mon catéchiste, allant la préparer à l'extrême-onction, me demande quelque remède, ou quelque objet béni. Je lui confie une relique de St. Louis de Gonzague, en lui recommandant de la faire mettre au cou de la malade. A peine celle-ci eut-elle la relique, qu'elle fut délivrée, guérie et l'enfant bien portant.

16 Novembre. J'arrive d'une petite excursion et je joins à ma

lettre quelques mots, qui vous montreront que, dans ce pays, on ne craint pas autant qu'en Europe de recevoir l'extrême onction. Samedi, deux hommes de mon district, l'un de quatre lieues et l'autre de huit, viennent m'appeler pour des malades. Je pars de suite pour mon église-mère, près de laquelle se trouvait la première malade. Le Dimanche matin, je lui confère l'extrême-onction et lui donne le St. Viatique, à la messe de dix heures, à l'église. Quand les malades peuvent être transportés à l'église, on ne manque pas de le faire, c'est ici l'usage. L'autre envoyé était retourné chez lui, avait marché toute la nuit et le Dimanche matin il était venu me retrouver à mon église, pour me dire que sa mère (c'était la 2e malade), ne pouvait être amenée de si loin; que cependant elle avait un ardent désir de communier. En conséquence, je partis après mon petit dîner, et vais coucher à quatre lieues delà, où se trouve une assez belle église. Le lendemain matin, mon brave Indien y fait porter sa mère, qui habitait à une lieue de cette église; j'entends sa confession, je lui donne l'extrême-onction et la Ste Communion. La malade, après avoir reçu ces secours ne soupire plus qu'après la bienheureuse éternité.

Je vous assure, mon cher ami, que l'exercice d'un tel ministère donne de grandes consolations et inspire bien du courage au missionnaire. Cette fois, j'avais besoin d'être fortifié et soutenu par des pensées de foi; j'étais passablement indisposé en me mettant en voyage; mais je ne me suis pas mal trouvé de ne m'être point écouté d'autant plus que la Providence me ménageait une heureuse rencontre: dans cette occasion, elle m'a mis en rapport avec les chefs de cinquante schismatiques, qui veulent revenir à l'église. Tout est arrangé; ils viendront se confesser samedi et Dimanche ils feront leur coulpe publiquement, un cierge à la main. Puisse leur exemple avoir grand nombre d'imitateurs!

J'ai l'honneur d'être etc

Wilmet, miss. S.J.

74e. Lettre.

Extrait d'une Lettre du P. Louis Du Ranquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus; à sa famille.

1. Décembre 1841.

Je me trouve toujours à l'extrémité méridionale de la péninsule. Nous y sommes constamment sur le champ de bataille; point de sang répandu pourtant; mais ce sont des tracasseries qui n'ont pas de terme. Le chef des Paravers, qui voit tous ses sujets soulevés contre lui, décharge sur nous sa colère, et fait tout ce qu'il peut pour nous molester. La paix conclue il y a deux ans, à la visite que fit ici Monseigneur l'Evêque de Pondichéry, est ouvertement rompue: elle n'avait jamais été qu'un masque de paix. Ce chef de caste ne regarde pas seulement les églises des chrétiens comme des biens de la couronne; il prétend encore y avoir une autorité papale, pour exclure qui bon lui semble, pour commander et régler tout à sa fantaisie. Au mois d'août, il s'avisa de fermer l'église de Tutucurin. Les chrétiens se plaindre. On prétendit un jour qu'il enlevait le trésor. On s'attroupe aussitôt, on pousse des cris, on en vient aux mains. Le résultat fut d'aller de part et d'autre se plaindre au magistrat, qui n'étant pas catholique, ni favorable à un missionnaire catholique, trompé d'ailleurs par son entourage, crut devoir citer à son tribunal le P. Castanier, bien étranger à la bataille, et le condamner à un cautionnement de plus de mille francs, qu'il a depuis réduit à moins de cinq cents. Le chef Paravar, content de son coup, a introduit un prêtre schismatique dans sa capitale, et voudrait bien en faire autant dans toutes les églises de ses prétendus états. Partout il compte quelques amis, moins de cœur que d'intérêt, qui nous traversent, nous molestent, et tourmentent les chrétiens qui n'entrent pas dans les

vues de leur chef. Voilà où en sont les affaires du sud de la mission. Le démon suscite toujours de nouveaux obstacles à l'œuvre de Dieu; c'est là ce qui nous afflige plus que le surcroit de peines et d'embarras qui en résulte pour nous.

Je pars demain pour une grande fête de St François Xavier, qui se célèbre tous les ans à Cottar, à trois lieues du cap Comorin, près de l'endroit où, un crucifix à la main, il arrêta une invasion de barbares. Il y a deux églises, l'une petite, où l'on prétend que le saint a dit la messe; l'autre beaucoup plus grande, dont il jeta les fondemens, selon quelques uns, ou qui selon d'autres, fut bâtie en son honneur par un prince turc ou gentil. On voit dans sa vie, que plusieurs princes lui élevèrent aussi des oratoires. On accourt en foule à l'église de Cottar. Les gentils eux-mêmes se piquent d'émulation pour honorer ce sanctuaire. Là m'attend une bruyante musique indienne; j'en ai la tête rompue avant même d'y arriver.

75e. Lettre.

Le P. Louis Ste Cyr, miss.re de la Comp.ie de Jésus, dans le Maduré, à un Père de la même Compagnie, en France.

Maduré, 16 Février 1842.

Mon Rev.d Père.
P. C.

Il est bien naturel qu'après avoir passé avec vous des instants si agréables, pendant les quatre années que j'ai vécu à Vals, je cherche encore à me délasser dans votre aimable compagnie, de mes travaux de missionnaire. Mes souvenirs se reportent si souvent dans cette chère maison, où pendant si longtems j'ai goûté le plaisir qu'on trouve à habiter avec des frères! Ce plaisir si doux et si vrai, de vivre en communauté, hélas! je n'en jouirai guère plus! Il s'estime trop heureux, le Jésuite du Maduré,

quand il trouve l'occasion de s'abriter deux ou trois jours, dans le cours d'un mois, sous le même toit qu'un de ses compagnons d'apostolat! C'est là, mon bon Père, le plus grand, je dirai même le seul sacrifice réel, auquel notre position nous oblige; le reste n'est rien en comparaison: on s'accoutume facilement à ne se nourrir habituellement que de riz, à coucher sur une natte, &c; mais vivre hors de la compagnie de ses frères, c'est une privation à laquelle on ne peut s'habituer. Cherchons au moins quelque compensation dans les communications de l'amitié, et si nous ne pouvons converser ensemble, écrivons-nous aussi fréquemment que nos occupations nous le permettront.

Aujourd'hui, je vous parlerai uniquement de notre chère mission, je commence à la connaître. Les choses couleront de source, je ne m'arrêterai que lorsque les devoirs qu'elle m'impose m'appelleront ailleurs.

Et d'abord je vous préviendrai qu'il ne faut pas, touchant la mission du Maduré, former votre jugement, uniquement sur ce que vous en lisez dans les Lettres édifiantes. Son état a subi d'assez notables changemens. Nos chrétiens, sur bien des points, sont loin d'être ce qu'ils étaient autrefois. Depuis la fin du siècle dernier, ils ont été entièrement négligés, ou bien ils n'ont eu trop souvent pour pasteurs que des mercenaires. Aussi la foi a-t'elle eu beaucoup à souffrir. Il était tems que le St. Siége apportât remède à un mal qui bientôt serait devenu incurable. A la suppression des siéges de Cochin, de Cranganor et de Méliapor, la plus grande partie des prêtres Indo-Portugais, qui travaillaient dans ces évêchés, sont tombés dans le schisme. C'est avec eux que nous sommes continuellement en guerre. On ne saurait croire jusqu'où va l'obstination de quelques uns d'entr'eux: voici un trait, qui vous en donnera une idée. Dans une chrétienté confiée à nos soins, il existe un prêtre Govéar, âgé dit-on, de plus de quatrevingts ans. C'est un Syriaque, sans instruction, opiniâtre à l'excès. Autrefois, par suite de ses exactions, il fit passer plusieurs chrétiens au protestantisme. Dans ces dernières années, pour augmenter ses revenus, il s'est mis

dans l'idée de faire bâtir sur une petite montagne voisine de son habitation, une chapelle, et d'y établir un pélerinage en l'honneur de l'apôtre St. Thomas. Il n'a que trop réussi dans son projet, et l'on voit de nos chrétiens qui se feraient un grand scrupule d'assister à la messe de ce schismatique, porter leurs offrandes à son église. Dans une conférence que ce malheureux vieillard eut, il y a deux ou trois ans, avec un de ces excellens missionnaires de Pondichéry, qui nous ont préparé les voies dans ces contrées, il prétendit n'avoir pas assez bonne vue pour lire les bulles du Souverain Pontife et d'autres pièces concernant la mission, qui lui furent présentées; puis à l'offre qu'on lui fit de lui en donner lecture, il déclara avoir mal aux oreilles et ne pouvoir entendre: enfin dans une autre circonstance, comme on lui parlait du Pape, il dit simplement: *Le Pape! je n'en ai que faire, pour moi, le Pape, c'est moi-même.* Vous avez là, mon R. Père, un bien triste échantillon de ce que sont la plupart de nos adversaires. Juger combien sont à plaindre ceux qui ont eû l'imprudence de s'attacher à de pareils guides! Il faut voir les choses de près, pour connaitre et apprécier les funestes conséquences que le schisme entraine après lui; longtems encore l'Inde en sentira les funestes influences; et je suis assuré que le petit nombre de chrétiens qui adhèrent à ces prêtres sans juridiction, finira par se jeter dans le protestantisme. Vous le voyez, nous avons nos misères et nos tracasseries; mais nous avons aussi des consolations. Tout se compense par les soins de la Providence. L'important est de savoir profiter des unes et des autres.

Après cet aperçu général, je crois n'avoir rien de mieux et de plus naturel, que de parcourir avec vous les différentes parties de notre mission, et de vous dire en détail ce qui les concerne. Commençons par le nord. Au delà du Cavery, au nord-est de Trichinopoly, se trouve une chrétienté très considérable, et qui seule occupe deux prêtres. Pratacondy en est le chef-lieu. Là travaille un prêtre Syriaque, dont la soumission aux dispositions du St. Siége a été constante. Plus loin, on rencontre Vadougarapetty, lieu agréable, où nos Pères, s'il faut en croire les gens du pays, avaient coutume de faire leur retraite annuelle et de se reposer

de leurs fatigues. C'est là que se trouve actuellement le P. Gury, à la tête d'environ dix mille chrétiens. Le prêtre de Tratacondi peut en avoir autant. Dans la partie que dessert le P. Gury, le protestantisme a fait autrefois de grands ravages; et il a laissé je ne sais quoi de ses principes dans la tête de plusieurs chrétiens influens; il faut donc, sur ce terrain, avoir constamment les armes pour combattre le schisme et l'hérésie. Le voisinage de Tanjaour a fait grand mal à cette mission. Le P. Gury a dû soutenir, il y a quelques mois, un procès très ennuyeux, de la part des protestans. Dernièrement encore, les catholiques de l'un de ses villages, s'étant plaints à un magistrat de l'envahissement de l'église par les protestans, ils se sont vus condamner à une amende pour avoir osé se plaindre. C'est ainsi que justice se fait quelquefois dans l'Inde.

Passons maintenant le Cavery, et arrivons à la ville capitale de toute la contrée, sous les rapports militaire et judiciaire, je veux dire à Trichinopoly. Dans cette ville, qui compte peut-être plus de cent mille habitans, nous avons, comme vous le savez, une belle église, bâtie par les soins du P. Garnier et avec les fonds de la Propagation de la foi. La chrétienté se divise en deux parties. D'un côté sont les Européens et tout ce qui participe à leur origine; de l'autre, les Indiens proprement dits. Les premiers sont sous la conduite du P. Clifford, qui ne s'épargne pas, et qui, grâce à Dieu, mène sa barque à la satisfaction commune. Il avait obtenu un plein succès auprès du régiment européen qui vient de quitter la ville. Espérons qu'il ne sera pas moins heureux auprès d'un nouveau régiment qui remplace le premier. Jusqu'à présent les Descendans des Européens ont donné peu de consolation. C'est cependant parmi eux que nous comptons trouver des sujets capables d'être élevés un jour au sacerdoce. Quant aux chrétiens du pays, Trichinopoly en renferme plus de dix mille. C'est le R. P. Supérieur lui-même qui en prend soin. Le terrain est difficile. Ces chrétiens indigènes, ayant eu, depuis un siècle, de continuels rapports avec les Européens, sont plus instruits, plus éclairés que les chrétiens des autres parties de l'Inde et en même tems moins aisés à gouverner. Ils ont

de la peine à se soumettre aux décisions d'un prêtre; et si celui-ci n'a pas la main ferme, il ne peut les contenir. Du reste, cette chrétienté est, pour le moment, en bonne voie.

Aux portes de Trichinopoly, est la chrétienté d'Aour, célèbre par les travaux du fameux P. Bouchet, qui l'a fondée. C'est le lieu où s'exerce le zèle du P. Wilmet. Ce bon Père s'est mis avec une ardeur incroyable à l'étude du Tamoul, dont son âge lui augmente pourtant les difficultés. Sa mission est immense et son courage n'en est point effrayé. C'est là que le schisme a plus de force; c'est là que le missionnaire se prépare à combattre avec intrépidité. Il aura peut-être bien des privations à souffrir, bien des fatigues à essuyer: sa joie n'est pas diminuée par cette perspective. Voilà un homme qui ne s'étonne de rien, et dont la vocation est réellement extraordinaire! Il ne sait encore que peu de Tamoul, et cependant il songe à prêcher. La chrétienté d'Aour renferme presque tout le royaume de Toudiman, royaume indépendant, quoique tributaire des Anglais. On a intention de construire une grande église dans la capitale de ce royaume, et c'est, je crois, une excellente idée.

Si nous quittons Trichinopoly, pour nous rendre à Dindigul, nous rencontrerons à moitié chemin, la mission de Malcandipatty; c'est le champ dont la culture a été confiée au P. Perrin. On y compte six mille chrétiens, presque tous catholiques. Nos anciens Pères avaient construit dans le village qui donne son nom à la mission, une fort jolie église; elle est en ce moment au pouvoir des schismatiques, qui, certes, ne se montrent guère disposés à la rendre aux successeurs de ceux qui l'ont bâtie. Ici se présente à moi une réflexion bien frappante, que l'on doit étendre à presque toutes les localités où nos anciens Pères faisaient leur résidence ordinaire. Dans un certain rayon, autour de ce que nous pouvons appeler le centre de la mission, à peu près tous les villages sont chrétiens, ou renferment des chrétiens; dépassez ce rayon, vous retombez dans la gentilité. Vous voyez par là combien précieuse était pour un pays la présence d'un prêtre, et combien vivifiante était l'influence qu'il répandait autour de lui. Si ces anciens convertisseurs d'âmes avaient été plus

nombreux, toute cette partie de l'Inde serait chrétienne.

En continuant notre route, et laissant de côté plusieurs gros villages chrétiens, nous arrivons à Dindigul, lieu de ma mission. Pendant la maladie un peu longue que le bon Dieu m'avait envoyée, le P. Perrin me remplaçait ici, et le P. Serra, qui se trouvait heureusement disponible, le remplaçait lui-même à Malcandipatty. Dindigul est une ville importante à cause de sa citadelle et de la résidence que fait en ce lieu un Sous-Collecteur anglais. Elle est située dans une vallée agréable et très fertile. Le climat, à cause de la proximité des montagnes, est moins chaud que dans le reste de l'Inde méridionale. Elle est fournie d'eau excellente, par une petite rivière qui ne tarit jamais, chose rare dans un pays où les grands fleuves n'offrent, pendant les chaleurs, qu'un lit desséché et sablonneux. Bien que cette ville donne son nom à ma mission, nous n'y avons ni église, ni habitation. Là, tous les chrétiens de caste sont schismatiques obstinés, et nous ne pouvons, pour les parias seuls, nous y établir. C'est donc dans un village voisin, appelé Samsampatty, que je fais ma résidence, et encore suis-je loin de trouver dans ce lieu obscur, le repos qui semblerait devoir être mon partage. Les schismatiques ont soulevé contre moi et mes chrétiens, une tempête subite. Des officiers de police sont venus faire fermer la petite église que nous possédions tranquillement, église entièrement bâtie et entretenue par les habitans du lieu. Ainsi, après avoir dit la messe pendant quelque tems dans une chambre de notre maison, nous avons pris le parti de construire en terre une espèce de chapelle, pour y célébrer les saints mystères. Eh bien, le croiriez-vous? Un prêtre schismatique nous poursuit encore sur ce terrain. Nous sommes actuellement en procès; nous verrons quel en sera le résultat. Ici, dans l'administration des chrétientés, ~~on est obligé~~ nous sommes obligés de nous hâter, crainte que les schismatiques ne nous envoyent des officiers de police, pour nous sommer de quitter la place. Vous sentez, mon R. Père, combien est fâcheux cet état de choses, et combien nous avons besoin de vos prières. A Dindigul même, se trouve une grande église bâtie par les prêtres de Goa, mais avec des fonds fournis par les chrétiens. Cette mission peut renfermer sept mille catholiques, et environ trois mille schismatiques.

Il est tems de quitter Dindigul pour Madure. Ici le P. Garnier nous montrera la charmante église et le presbytère convenable qu'il vient de faire bâtir. Quoique Madure donne son nom à toute la mission, elle a, et a toujours eu peu de chrétiens. C'est le centre de l'idolâtrie dans ces contrées, et l'un des boulevards du paganisme dans toute l'Inde. Presque tous les jours, ce sont de nouvelles fêtes, en l'honneur des faux dieux, et ces fêtes se célèbrent avec toute la pompe imaginable. Tout y parle aux sens de l'Indien, tout tend à le séduire. Ainsi, le 26 du mois dernier a été signalé par une fête payenne, où quarante mille personnes peut-être étaient accourues de toute part. Une illumination, qui ne le cède, a dit le Collecteur de Madure, qu'à celle de St. Pierre de Rome, et un feu d'artifice magnifique, ont couronné ces cérémonies diaboliques. Dans une autre circonstance, vous auriez vu les femmes et les filles de Madure, se promener gravement dans les rues en semant du riz, c'était pour donner à manger aux fourmis: car, tel était le but de la fête. Pauvre peuple! Je ne vous parle pas du magnifique palais des anciens rois de Madure, ou plutôt de ses ruines. Si l'on en juge par ce qui en reste encore, c'était un des plus beaux monumens de toute l'Inde. Quant à la chrétienté de Madure, je n'aurien de particulier à en dire, si ce n'est que la plus grande partie est schismatique.

Hâtons-nous de sortir de cette terre de malédiction, et portons nos pas du côté de l'Est, vers des peuples moins civilisés, mais bien meilleurs chrétiens. A dix lieues de Madure, nous trouvons Rasa Kembiram, gros village chrétien. C'est là que le bon P. Martin a terminé, par une mort prématurée, sa course apostolique; c'est là qu'est son tombeau; c'est là qu'afflue une foule de pélerins, qui viennent se recommander aux prières de ce pieux missionnaire, ou le remercier des grâces qu'ils prétendent avoir reçues par son intercession. Plus loin, nous sommes au centre du Marava, pays où la foi s'est conservée plus vive et où les mœurs sont plus pures; pays de bénédiction, dès le tems du vénérable P. De Britto; et encore aujourd'hui, la plus belle partie de notre mission. Là, malgré trois ou quatre prêtres goyars, qui occupent toutes les grandes églises de la chrétienté, le schisme a été écrasé, et il ne compte plus que quelques partisans. Les

Pères Canoz et de St. Sardos, chargés de l'administration des chrétiens sont accablés d'occupation. Le premier est en ce moment en tournée du côté de Ramnad, et de là il doit se rendre dans l'île de Ramseran. Le second, devenu intrépide confesseur, est à Pallitaman, ou pour mieux dire, il est toujours en course, pour donner aux malades les secours de la religion.

Restons-en là, pour aujourd'hui, mon bon Père. Je me rappelle l'engagement que j'ai pris de ne prolonger ma lettre qu'autant que le devoir et mes occupations de missionnaire me le permettraient; et j'ai étendu la permission aussi loin que possible. Une autre fois, je pourrai dire quelque chose de plus sur le Marava. Ensuite je me ferai un plaisir de vous conduire dans le sud, où vous trouverez le P. Castanier, contre lequel s'est déchainée toute la fureur de la persécution, le P. Sales, qui convertit les payens, le P. Du Ranquet, qui veut attaquer les Turcs et le P. Tassis, qui mène dans le sud une vie semblable à celle que nous menons ici.

Ne m'oubliez-pas dans vos prières. Je suis etc.

Louis St Cyr Miss.re S. S.

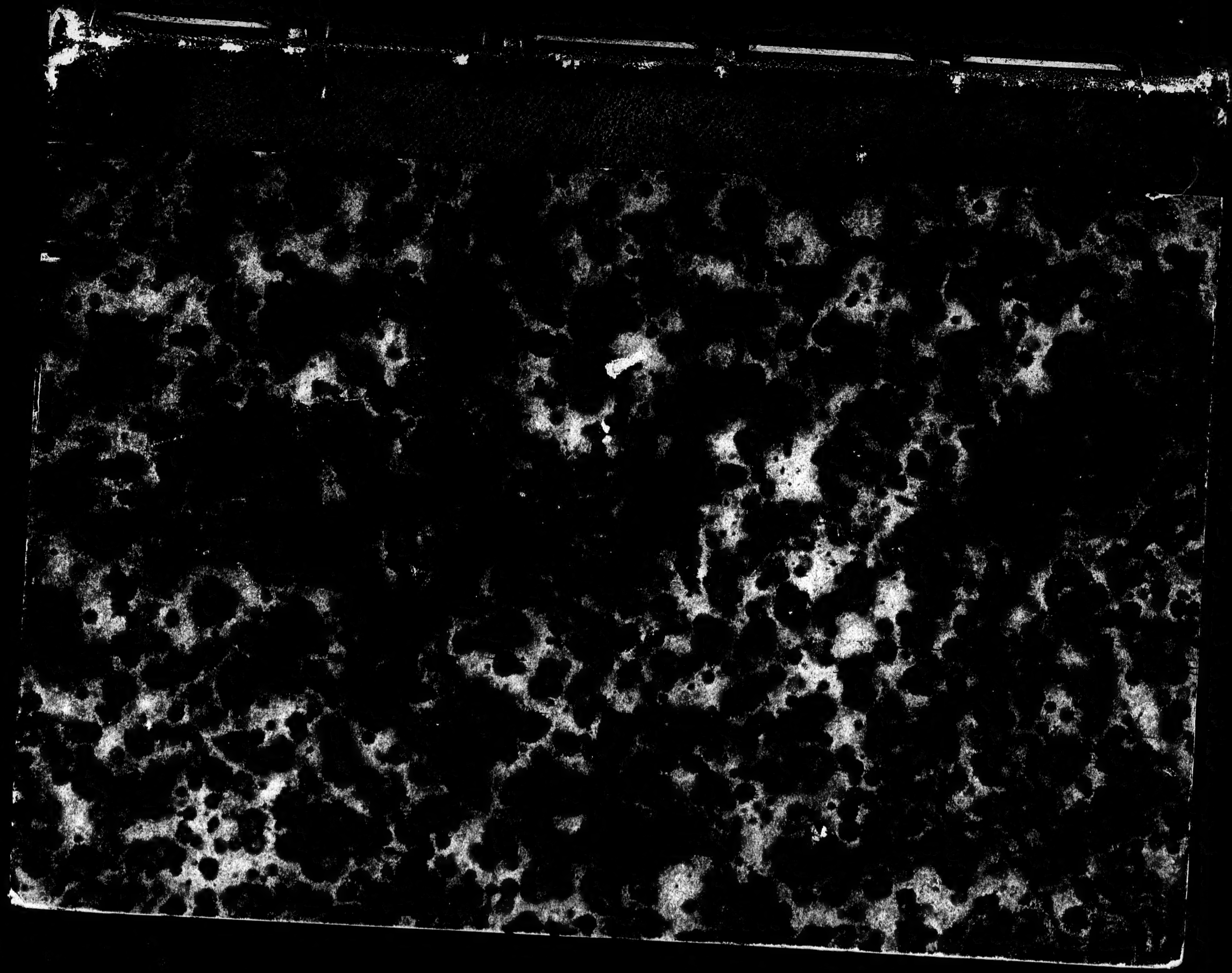
YALE UNIVERSITY LIBRARY
3 9002 02960 2134

MT42
J499l
1839

DATE DUE

MT42
J499l
1839

Jesuits. Letters from
AUTHOR missions (The East)
Lettres des nouvelles missions
TITLE du Maduré.

DATE DUE	BORROWER'S NAME

Yale Divinity Library
New Haven, Connecticut